

MUSÉE

DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

TEXTE.

MM.
ABRANTÈS (Mme la duchesse d'), œuvres posthumes.
AIMÉ-MARTIN.
ANCELOT.
BAWR (Mme de).
BERTSCH (Auguste).
BERTHOUD (S. Henry).
BLAZE (Henri).
BOGAERTS (Félix).
BOITARD.
BORY (Saint-Vincent).
BUSCHSMANN (Ernest).
CASTIL-BLAZE.

MM.
DELAVIGNE (Casimir).
DESCHAMPS (Émile).
DUMAS (Alexandre).
DUVAL (Alexandre).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme).
GIRARDIN (Mme Émile de)
GOZLAN (Léon).
HUGO (Victor).
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules).
KARR (Alphonse).

MM.
KOCK (Paul de).
LAMARTINE (Alphonse de).
LECLERC (Edmond).
RESSÉGUIER (le comte de).
ROMAN.
SAINTINE.
SALVANDY (de), député.
SCRIBE, de l'Académie française.
SOULIÉ (Frédéric).
SUE (Eugène).
VAN HASSELT (André).

DESSINS.

MM.
BIARD.
BOULANGER (Clement).
BRASCASSAT.
FOUSSEREAU.

MM.
JACQUAND.
LEEHMANN.
MONNIER (Henri)
MOREL-FATIO.

MM.
VERNET (Horace).
WATTIER.

GRAVURES.

ANDREW, BEST, LELOIR.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

ABONNEMENS ANNUELS.

12 numéros par an, payés en souscrivant.
Prix : *aux bureaux d'abonnement*. . . . 5 fr. 20 c.
Port : *envoi par la* poste, 2 *fr. en sus*. . 7 fr. 20 c.

ABONNEMENS MENSUELS.

Un numéro de 32 pages publié le 20 de chaque mois.
Prix : *aux bureaux d'abonnement*. . . . 50 c.
Port : *envoi par la* poste, 20 *c. en sus*. . 70 c.

L'abonnement part du 1er octobre.

A Paris, au bureau de la direction, rue Neuve-des-Petits-Champs, 50.
Dans les départemens, chez tous les libraires et directeurs des postes.

SEPT VOLUMES ONT PARU.

Prix de chaque volume.

Pour Paris. . . { Broché. . . . . 5 fr. 50 c.
{ Relié. . . . . 7 fr.
Pour les départemens, par la poste, le volume broché. . . 7 fr. 50 c.

Nota. La poste ne se charge pas des volumes reliés.

AUX ABONNÉS.

Le 1er juin 1840, *le Musée des Familles* a changé de propriétaires.
Une administration nouvelle, et qui n'a rien de commun avec l'ancienne, dirige donc ce journal.
Elle apporte tous ses soins à mériter les suffrages des ses abonnés :
Par l'exactitude de ses publications ;
Par la belle qualité du papier ;
Par l'amélioration déjà si sensible de l'exécution typographique ;
Par le choix des dessins et la perfection des gravures.
A dater du 1er octobre, le *Musée* sera imprimé en caractères neufs de la fonderie de MM. Laboulaye frères.
Non-seulement la nouvelle administration conserve à M. S. Henry Berthoud la rédaction en chef du *Musée des Familles*, mais, par suite d'un nouveau traité, cet écrivain publiera chaque mois un article dans ce journal.
L'administration du *Musée des Familles* ne saurait trop recommander à Messieurs les abonnés, soit de Paris, soit des départemens et de l'étranger, de s'adresser directement, pour le renouvellement du huitième volume, à M. Piquée, directeur de la nouvelle société, rue Gaillon, 4.
Un service vient d'être organisé pour que chaque abonné *direct* reçoive infailliblement chaque livraison le vingt-cinq du mois.
L'administration croit devoir rappeler qu'elle n'est responsable de l'abonnement et de l'exactitude de son service que pour les souscriptions faites dans les bureaux de la direction, soit directement, soit par l'entremise de la poste. — Les lettres et paquets doivent être affranchis.

Imprimerie de Hennuyer et Turpin, rue Lemercier, 24, Batignolles.



Musée des Familles

Lectures du Soir.

SEPTIÈME VOLUME.

Année 1839-1840.

PARIS,
AU BUREAU DE LA DIRECTION,
RUE GAILLON, 4.

ÉTUDES ARTISTIQUES.

UNE SOIRÉE CHEZ Mme LA DUCHESSE D'ABRANTES.



Il y a quelques jours, je parcourais, avec un de nos plus célèbres écrivains, pour trouver un appartement à louer, tout le somptueux quartier qui s'est élevé comme par enchantement dans la Nouvelle-Athènes. Arrivé dans la rue Navarin, devant la maison qui porte le nº 9, nous aperçûmes un écriteau annonçant qu'un logement se trouvait vacant. Après avoir demandé à le voir, nous montâmes conduits par un concierge, et bientôt notre cœur se serra, et des larmes emplirent nos yeux, car nous avions reconnu cet appartement.

— Hélas ! dit le poëte qui m'accompagnait, hélas ! un froid mortel, un silence de mort règnent maintenant dans

cette habitation où nous avons trouvé naguère un cœur si loyal et si plein d'affection, un esprit si vif et si charmant, des causeries si bonnes et si intimes! Pauvre duchesse d'Abrantès !

Et il essuya une larme.

— La dernière fois que je la vis, ajouta-t-il, elle était déjà fort souffrante de la fatale maladie qui devait bientôt la tuer : et cependant elle se livrait à la conversation avec sa gaîté ordinaire, avec son indépendance de pensée et sa noblesse de sentimens. Je me rappelle jusqu'aux moindres détails de cette conversation, de ces *ultima verba*. On croyait généralement qu'elle n'aimait pas l'impératrice Joséphine, et quelqu'un vint à dire du mal de cette princesse :

— « Taisez-vous, dit-elle, taisez-vous; ne blasphèmez pas, et respectez un de mes plus chers souvenirs. Je veux vous dire la vie entière de cette femme, pour que vous en vénériez la mémoire comme je la vénère moi-même.

» Il n'est pas, j'en suis certaine, de femme de mon âge qui ne se rappelle à l'époque lumineuse de l'empire par le nom de Joséphine, et qui en même temps ne soit également ramenée à des souvenirs d'aimable bonté, de bienveillance et de tout ce qui fait aimer et chérir la femme. Le nom de Joséphine ne réveille que des pensées douces dans la foule du monde; mais dans beaucoup de lieux il excite et provoque les larmes d'une reconnaissance que son inépuisable bonté motiva souvent. C'est un puissant correctif à la peine que notre orgueil de femme éprouve à trouver parmi nous une Marie d'Angleterre.

» Joséphine-Rose Tascher de La Pagerie est née à la Martinique, le 24 juin 1763. Conduite fort jeune à Paris, elle y épousa le vicomte de Beauharnais, homme agréable, d'esprit et de tournure distingués, mais point homme de cour, comme on l'avait dit et comme l'ont répété plusieurs biographes : il n'était pas présenté (1). Sa fortune était ordinaire, et celle de mademoiselle de Tascher était plus considérable que la sienne. En 1787, Mme la vicomtesse de Beauharnais passa d'Europe à la Martinique, pour soigner sa mère, fort âgée et très-souffrante. Bientôt les troubles des colonies la contraignirent à revenir en France. C'était là que l'attendaient les chagrins, non pas les plus amers de sa vie, mais qui devaient préluder à tous ceux qui depuis l'ont accablée sous leur poids. Les premiers orages de la révolution éclataient alors en France. Mme de Beauharnais trouva son mari livré tout entier à ce premier mouvement libéral qui mit en feu bien des têtes raisonnables. Mlle de Béthizy, condamnée à mort par le sanglant tribunal révolutionnaire, dut la vie aux sollicitations courageuses de Mme de Beauharnais, qui, elle-même, protégée par les opinions connues de son mari, avait une sorte de crédit auprès des rois de sang qui étendaient alors leur sceptre sur la pauvre France. Mais cette révolution, vrai Saturne dévorant ses enfans, ne respectait rien de ce qui la heurtait, même légèrement. Une seule hésitation, quand on commandait quoi que ce fût, devenait un crime et méritait la mort. M. de Beauharnais, nommé général en chef de l'armée du Nord, fut accusé devant la Convention ; et quiconque était appelé à sa barre alors n'en sortait que pour aller à l'échafaud. Le général républicain fut jugé, condamné et décapité, le 23 juillet 1794. Mme de Beauharnais, qui avait été mise également en prison, demeura au Luxembourg jusqu'à la mort de Robespierre, attendant chaque jour l'arrêt de la sienne. Elle en sortit et retrouva ses enfans, Hortense et Eugène, que des amis obscurs, mais vrais et dévoués, avaient recueillis chez eux pendant la captivité de leur mère (1). Mme Tallien, alors toute-puissante auprès du directeur Barras, le lui fit connaître, et ce fut là qu'elle rencontra, dit-on, le général Bonaparte. Cette version, qui est la plus généralement répandue, n'est pourtant pas la véritable, à ce que je suis fondée à croire. Mais en voici une que je crois réelle.

» Le lendemain du 13 vendémiaire, un jeune homme, presque enfant encore, se présenta chez le général Bonaparte, devenu commandant de la place de Paris et lui demanda, avec cette hardiesse ingénue de l'enfance, de lui faire rendre le sabre de son père.

— » Quel était votre père ? lui demanda Bonaparte en attachant sur le jeune homme un regard d'intérêt ; car sa physionomie pleine de feu et d'intelligence en même temps que de bonté, lui inspirait une curiosité plus vive qu'il n'était susceptible de l'éprouver lui-même.

— » Mon père était le général Beauharnais, répondit Eugène.... Et deux larmes roulèrent de ses yeux sur ses joues rondes et rosées.

— » Ah !... dit Bonaparte, celui qui mourut sur l'échafaud !.....

Puis comme s'il se fût repenti d'avoir prononcé cette parole, il tendit la main au jeune homme et lui dit avec une bonté de cœur que lui seul savait avoir quand il voulait :

— » Vous aurez les armes de votre père, jeune homme, et je veux être votre ami. Avez-vous toujours votre mère ?

— » Oui, mon général.

» Bonaparte prit l'adresse de Mme de Beauharnais, qu'il fut voir dès le lendemain, et retrouva ensuite chez Barras; mais il est faux que la connaissance de Joséphine et du général ait eu lieu par le fait de Barras, comme on l'avait dit méchamment et sur des données, je le répète, qui ne sont pas justes.

» Bonaparte s'attacha fortement à elle et l'épousa le 17 février 1796. Elle le suivit en Italie, où elle l'enchantait et adoucissait ses peines, lorsque le Directoire les rendait trop amères par les entraves qu'il mettait à ses triomphes. Ce fut pendant son séjour à Milan, pendant ses courses dans quelques villes d'Italie, qu'elle essaya cette puissance souveraine qu'elle devait exercer plus tard sur le plus grand trône du monde. Lorsque Bonaparte partit pour l'Égypte, Mme Bonaparte se retira à la Malmaison, où elle passa presque entièrement le temps de son absence. Au retour du général, des raisons qui ont été longtemps contestées amenèrent des paroles de séparation. Mme Bonaparte, au désespoir, se trouva enfin avec Bonaparte, qui jusqu'alors avait refusé toute entrevue. Ses enfans, que Bonaparte aimait comme les siens, fut comme le lien qui les réunit, et Bonaparte retrouva le bonheur qu'il n'aurait jamais dû perdre.

» Il est une classe d'individus en France qui doit être plus reconnaissante dans ses souvenirs que pas un de nous, c'est dans le faubourg Saint-Germain qu'elle se trouve. C'est ceux qui, s'étant fait proscrire en sortant de France, y étaient rentrés pour n'avoir d'obéissance ni de respect pour son gouvernement. Mme Bonaparte fut parfaite pour eux, leur fit rendre leurs biens, et même conserva leur vie : MM. de Polignac peuvent certifier de cette vérité.

» Bonaparte aimait Joséphine avec une tendresse profonde. Cette tendresse ne peut être rendue par une autre parole, une autre expression que la sienne. C'est dans ses lettres, publiées par la reine Hortense, qu'il faut lire et voir combien Joséphine était *aimée d'amour* de cet homme au cœur, à l'âme fortement trempés. Ces lettres sont un mo-

(1) Sa femme du moins ne l'était pas.

(1) Ils furent tous deux recueillis par M. et Mme Goudmetz, d'Arras en Artois.

nument. La femme qu'on aime ainsi n'est pas une femme ordinaire.

» Quand Napoléon devint le roi du monde, après en avoir été le héros, il voulut que cette couronne fût aussi posée sur le front de Joséphine. Je l'ai vue dans Notre-Dame, lorsque, agenouillée devant le maître-autel, elle s'inclinait gracieusement devant cet homme qui lui disait :

— » Je te fais reine parmi toutes les reines. Je te couronne impératrice du plus grand, du plus bel empire du monde.

» Et il essayait sur la tête de Joséphine cette petite couronne qu'il plaçait lui-même au-dessus du riche bandeau de diamans qui ceignait son front : on voyait qu'il était heureux de remplir cette mission au nom de Dieu, cette même mission que lui-même aussi venait de remplir envers lui devant le chef de l'Église.

» Quelque temps après, Joséphine fut à Milan pour être aussi couronnée et sacrée comme reine d'Italie. Ainsi une double couronne devait entourer la tête de la femme qui mourut pourtant méconnue et éloignée de celui dont la vie cessa d'être heureuse dès qu'il l'eut abandonnée.

» C'était une chose merveilleuse, que d'admirer l'impératrice Joséphine lorsqu'elle parcourait la galerie de Diane ou la salle des Maréchaux, un jour de grand cercle, aux Tuileries !... Où cette femme étonnante avait-elle appris la majesté royale ? Jamais elle ne parut dans l'une de ces fêtes magiques de l'empire, vêtue à la fois avec la recherche asiatique la plus somptueuse comme la plus élégante, sans exciter un bruit d'admiration, et d'admiration affectueuse ; car son sourire était doux comme son regard, caressant comme sa parole, en même temps que son air était majestueux et imposant. Je l'ai vue bien souvent dans ces grandes solennités, et toujours avec un nouveau charme.

» Elle eut de doux momens, si les larmes vinrent ensuite. D'abord le mariage de son fils Eugène avec la princesse de Bavière, puis celui de sa nièce avec le prince de Bade. Il semblait que Napoléon fût heureux de son bonheur.... Oh ! il l'aimait alors !...

» C'était rarement qu'il résistait à ses prières. Elle mettait une grâce enchanteresse à dire une parole. Sa voix était naturellement harmonieuse comme celle des créoles, et son âme lui communiquait un pouvoir magique. J'en vis un effet un jour à la Malmaison. Un soldat de la garde avait été condamné à une peine très-forte. Le maréchal Bessières voulait lui faire obtenir sa grâce ; mais l'empereur lui-même avait prononcé ; il n'y fallait pas songer, à moins que l'impératrice ne la demandât. Elle écouta le maréchal, reçut de lui les informations nécessaires, puis dit en souriant, avec sa douce voix :

— » Je tâcherai de réussir.

» Quand l'empereur entra dans le salon, nous regardâmes toutes quelle expression prendrait sa figure. A mesure que l'impératrice parlait, son front devenait moins plissé et sévère.... puis il sourit, leva vers elle son œil brillant, et la baisant au front :

— » Eh bien, oui !... pour cette fois ; mais ne t'y habitue pas... entends-tu, Joséphine.

» Et l'attirant à lui par sa taille, il l'embrassa de nouveau avec tendresse... Qu'avait-elle fait ? qu'avait-elle dit pourtant ?... rien... Elle l'avait regardé et prononcé deux mots... Ah ! je le répète, il l'aimait, il l'aimait d'amour bien profond...

» Puis vinrent les jours amers... les cruelles déceptions !... Mais quel est le cœur de femme qui n'en doit pas souffrir ?... Et quand ce mot SOUFFRANCE s'attache pour elle à l'affection qui est la seule partie vulnérable de leur âme... oh ! alors cette souffrance devient torture... Et quelle dut être celle de l'impératrice Joséphine le jour où Napoléon lui dit :

— » Il faut nous séparer...

» Elle souffrit beaucoup et pourtant elle ne mourut pas... Ah ! c'est qu'il faut bien souffrir pour mourir. C'est encore là une des conditions les plus funestes du malheur...

» Les détails du divorce sont trop connus pour les répéter ici ; je rappellerai seulement les belles paroles du prince Eugène, qui, en sa qualité d'archi-chancelier d'État, fut chargé d'annoncer cette nouvelle au sénat.

— » Les larmes de l'empereur, dit le noble jeune homme en retenant avec peine les siennes qui retombaient sur son cœur... les larmes de l'empereur suffisent seules à la gloire de ma mère.

» Après cet acte de courage, l'impératrice se retira à la Malmaison. Là elle vécut comme une femme élégante, dans une délicieuse demeure..... Elle n'était pas calme, parce qu'elle avait une âme, et que cette âme était aimante ; mais elle avait de la résignation..... Que veut-on de plus d'un cœur brisé?.....

» Quand le roi de Rome naquit, quand l'héritier des trônes de Napoléon lui fut accordé par le ciel comme dernière et douce faveur de la fortune, alors l'impératrice eut un mouvement de bonheur qui la paya de toutes ses peines.

— » Mon sacrifice sera du moins utile à la France, me disait-elle en me pressant la main et me regardant avec des yeux remplis de larmes.....

» Ah ! c'était de la joie sans doute... mais à côté de cette joie était une peine amère... . d'autant plus amère qu'il fallait la celer..... Et cette peine était tout entière dans cette parole :

— » Que ne suis-je sa mère!.....

» Lorsque les désastres de Russie arrivèrent, elle en fut certainement plus malheureuse que celle qui occupait sa place aux Tuileries. Elle pleurait avec larmes, avec sanglots, lorsqu'elle se trouvait dan la confiance de l'intimité avec l'une de nous. Un jour je fus à la Malmaison ; elle était heureuse, mais émue, et ne pouvait parler.

» — J'ai vu le roi de Rome..... me dit-elle, et elle fondit en larmes..... Jamais elle ne put me conter ce même jour les détails de cette entrevue ; ce ne fut que la semaine suivante qu'elle put le faire avec plus de calme..... Elle aimait cet enfant comme elle aimait le prince Eugène, comme elle aimait la reine Hortense.

» Enfin les dernières douleurs qui devaient compléter sa destinée de malheur se firent sentir à son âme déchirée..... La déchéance de l'empereur, sa retraite à l'île d'Elbe la frappèrent au cœur.....

— » Pourquoi l'ai-je quitté ! me disait-elle en apprenant qu'il partait SEUL pour son exil. Pourquoi ai-je consenti à cette séparation ! je serais là pour le consoler au moins !...

» J'étais chez elle, à la Malmaison, où j'avais déjeûné. C'était un jeudi, le 24 mai 1814. Elle se promena longtemps avec moi et avec ma petite Joséphine, dont elle était la marraine, et qui, bien qu'elle fût encore enfant, l'aimait avec tendresse. Elle se portait à ravir et me parla longtemps d'un échange de tableaux qu'elle voulait que nous fissions. J'avais un Schidone qu'elle désirait échanger contre un tableau de Richard.

— » Venez lundi déjeûner avec moi, me dit-elle, nous ferons notre affaire. Dimanche l'empereur de Russie et le roi de Prusse passent la journée ici, et je prévois une grande fatigue pour ce jour-là.....

» Lorsque j'arrivai le lundi au perron du château, elle était déjà bien mal..... Le lendemain elle n'existait plus....

» Elle mourut le 29 mai 1814.... Ses deux enfans étaient près d'elle.

» Son corps fut déposé dans l'église de Ruel. Tout ce qui était alors à Paris suivit son convoi avec une religieuse et profonde vénération. Cette femme, toujours bonne, victime de cette même bonté, et formant alors une opposition



Portrait de l'impératrice Josephine.

complete avec celle qui l'avait remplacée, méritait en effet les adorations et les larmes, non-seulement de tout ce peuple dont elle avait été la reine, mais de cette même Europe dont tous les rois aussi avaient été si longtemps à ses pieds.

Après un court moment de silence, elle reprit :

« Je sais que beaucoup de personnes ont attaqué l'impératrice Joséphine; mais que n'a-t-on pas attaqué dans ces derniers temps? Madame-mère elle-même a-t-elle été respectée, et cependant n'est-ce pas la plus sainte et la meilleure des femmes; toute sa vie est là entière pour démentir les calomnies. Prenons-la depuis le premier jour :

» Marie-Lætizia Ramolini Bonaparte est née à Ajaccio, en Corse, en 1748. La famille Ramolini est d'origine noble; elle est issue des comtes de Colalto. Celui qui était venu s'établir en Corse avait épousé la fille d'un doge de Gênes et avait reçu de la république de grandes et honorables distinctions. La mère de Mme Lætizia se maria en secondes noces avec un Suisse nommé Fesch, dont la famille était de Bâle : il était protestant; mais Mme Ramolini exigea que son second mari se fît catholique et abjurât. M. Fesch fit en effet cette abjuration et changea de religion (1). C'est de ce second mariage qu'est né le cardinal Fesch, frère utérin seulement de Mme Bonaparte.

» Mlle Lætizia Ramolini était une des beautés remarquables de la Corse; elle épousa Charles Bonaparte en 1766, après la pacification de la Corse : il était ami de Paoli, mais sa conduite fut toujours admirable et pure. Je ne répéterai pas ici ce que j'ai écrit d'ailleurs en autre lieu (1) sur la noblesse de la famille Bonaparte; je trouve qu'il est absurde, après l'illustration donnée par Napoléon à ce nom maintenant immortel, d'aller fouiller dans de vieux parchemins pour y déchiffrer quelque antique chronique, quelque légende qui parlent de ces ancêtres ; car il importe peu pour la postérité que Napoléon fût noble ou non pour conquérir le monde, puisqu'il l'a conquis : voilà ce que j'ai toujours pensé. Cependant, il est réel que son origine était non-seulement noble, mais très-noble; et, à partir de Nicolas Bonaparte, exilé (2) de Florence en 1268, comme gibelin, jusqu'à Charles Bonaparte, l'arbre généalogique de la famille Bonaparte comporte sept générations nobles. Sans doute, on ne parlerait pas de cette inutile noblesse si l'on ne se rappelait pas avec une indignation qui bouleverse l'âme qu'en 1814, l'homme qui, pendant vingt ans, avait été

(1) Il était capitaine dans l'un des régimens suisses au service de la France et en garnison en Corse. C'est pourquoi le cardinal Fesch est beaucoup plus jeune que madame.

(1) J'ai parlé de tous ces faits dans les deuxième et troisième volumes de mes *Mémoires*.

(2) Il forme la tête de l'arbre généalogique de Bonaparte.

le héros du monde, était devenu, sous la langue empoisonnée des serpens qui déversaient leur bave impure sur ses revers, un homme obscur et sans aveu : « Il était fils *d'un huissier*, disait-on, *et il fallait* l'appeler *Buonaparte!*..... » Quand on songe que c'est un homme d'un grand talent cependant qui le premier a écrit de pareilles pauvretés, on aime mieux imiter le noble silence de la mère du héros, on aime mieux se taire.

» Ce fut presqu'au milieu des discordes civiles et des combats que Charles Bonaparte épousa Lætizia Ramolini ; elle suivit son mari et partagea ses dangers. Son caractère de la trempe la plus forte peut la mettre dans toutes les positions difficiles ; elle en sortira toujours avec gloire. Les huit enfans qui ont survécu à tous les autres et qui sont nés de ce mariage sont tous Français ; car ils sont nés postérieurement à la réunion de la Corse à la France.

» Les voici par rang d'âge :

» Joseph Bonaparte, d'abord roi des Deux-Siciles, roi d'Espagne et des Indes, et toujours honnête homme.

» Napoléon !.....

» Marie-Anne-Éliza, grande duchesse de Toscane.

» Lucien, qui, bien qu'il fût simple particulier, n'en fut pas moins aussi grand que tous ceux de ses frères qui ceignirent une couronne, car il fut toujours libre et indépendant.

» Marie-Paulette, princesse Borghèse, duchesse de Guastalla.

» Louis, roi de Hollande, qui aima mieux la retraite et la vertu que le trône avec le despotisme.

» Annonciade-Caroline, grande-duchesse de Berg et de Clèves ; depuis reine des Deux-Siciles.

» Jérôme, roi de Westphalie, prince de Montfort.

» Ce fut pendant un des voyages que M. Charles Bonaparte fit à la cour de France, comme député de la noblesse de Corse, qu'il fut attaqué de la maladie dont il est mort : c'était un squirrhe à l'estomac. Il fut envoyé à Montpellier, où il mourut dans les bras de son fils aîné Joseph et de son beau-frère Fesch, le 24 février de l'an 1785 (1). Il laissait une veuve avec huit enfans et sans fortune. Mme Bonaparte eut une conduite parfaite, éleva ceux de ses enfans que le gouvernement n'adopta pas, car on sait que Napoléon fut élevé à Brienne, et Éliza à Saint-Cyr.

» Lorsque l'injustice populaire, qui suit souvent les grandes secousses politiques, contraignit Mme Bonaparte à quitter Ajaccio pour trouver un asile en Provence ; elle eut à subir toute l'inquiétude d'une mère tremblante pour



Fuite de Mme Bonaparte.

ses enfans..... Obligée de quitter Ajaccio au milieu de la nuit pour éviter la fureur du peuple, à laquelle Napoléon, alors officier d'artillerie, s'était déjà soustrait déguisé en matelot en se confiant à la chance hasardeuse que lui offrait une barque de pêcheurs qui le transporta à Calvi, Mme Bonaparte traversa des torrens, des montagnes, des bois, pour gagner également Calvi, où M. Lorenzo Giubega lui donna asile, ainsi qu'à ses quatre enfans. Elle s'y embarqua et fut s'établir en Provence, à Lavalette, près de Toulon, puis ensuite à Marseille.

» Jamais depuis ce moment son courage ne s'est démenti et ne lui a failli dans l'adversité, quoique ses épreuves aient été terribles. Mme Bonaparte est à mes yeux la femme la plus remarquable peut-être que j'aie connue, par sa courageuse fermeté dans le malheur, son calme digne et convenable dans la prospérité et sa résignation dans l'affliction où elle est depuis dix-huit ans !..... car je ne puis, moi qui connais ce qu'elle souffre, je ne puis comparer cette époque à celle où elle n'était que malheureuse !.....

(1) Mon père et ma mère étaient alors à Montpellier, et leur amitié adoucit ce terrible moment.

C'est une autre infortune..... Et quand le cri du désespoir se serait souvent échappé du cœur brisé de la mère..... qui de nous aurait été surpris.....

» Oh! que de fois je l'ai vue sourire avec une émotion si douce, elle dont la physionomie était habituellement calme et sérieuse, en nous racontant la naissance de Napoléon! Comme elle s'arrêtait sur cette particularité singulière de son enfantement presque sans douleur!..... Il semblait qu'elle voulût dire:

— » Jamais il ne me donnera un moment de souffrance, car il ne me fit même pas de douleur dans le moment où toutes les femmes sont contraintes d'en supporter une obligée!

» C'était le 15 d'août..... Mme Lætizia Bonaparte était partie pour la messe; elle était alors enceinte de Napoléon et parvenue à son terme. Quoiqu'elle attendît le moment depuis quelques jours, elle espérait néanmoins avoir la liberté de faire ses dévotions dans une journée aussi solennelle. Mais à peine fut-elle au tiers du chemin de sa maison à l'église qu'elle fut prise par les douleurs de l'enfantement et contrainte de revenir chez elle. Arrivée à sa porte, elle eût à peine le temps de recevoir les premiers soins, et Napoléon naquit sur une tapisserie de haute-lice, qu'on étendit en hâte sur le plancher..... Cette tapisserie représentait un fait de l'*Iliade*.

» Pauvre mère!..... et c'était elle qui devait pleurer sur une agonie de sept années..... c'était elle qui devait languir, octogénaire, loin de sa patrie, sans la consolation de pouvoir pleurer sur la tombe de ce fils placé sur un rocher calciné au milieu des mers à deux mille lieues d'elle!.....

» Lorsque Joseph Bonaparte fut ambassadeur de la république à Rome, Mme Bonaparte l'y suivit. Puis elle vint à Paris et fut s'établir chez lui, rue du Rocher, dans une maison qu'il y habitait au 18 brumaire..... Toujours bonne mère, toujours protégeant ceux qui étaient affligés, elle défendait près de Napoléon ceux des siens qu'elle jugeait un peu opprimés par lui. C'est ainsi que Jérôme trouva en elle non-seulement une mère, mais une protectrice, quand il épousa Mlle Patterson, à Baltimore; et lorsque Lucien, exilé par son frère à cause de son mariage avec Mme Jouberton, se retira à Rome, Mme Bonaparte l'y suivit pour lui donner les consolations d'une mère. L'empereur, irrité de cette préférence, ne la comprit pas d'abord dans la nomination de la famille impériale. Ce ne fut que cinq mois après qu'elle reçut le titre de Madame-mère, et que sa maison fut formée. Elle revint à Paris habiter l'ancien hôtel de Brienne qui avait appartenu à Lucien (1). L'empereur lui donna un apanage de 500,000 francs, ce qui certes n'était pas une mine à trésors, comme on l'a sottement répandu depuis. Ce n'est qu'en 1808, lorsque Jérôme fut fait roi de Westphalie, que madame-mère eut un million pour sa maison; elle était fort honorable, avait une maison d'honneur qui lui coûtait à elle seule près de cent cinquante mille francs, et le reste de sa maison était dans la même proportion. Ce n'est donc que pendant les six dernières années qui ont suivi son augmentation de fortune qu'elle a pu économiser quelques sommes assez fortes pour qu'on y daigne faire attention; mais lorsque ensuite on sait que depuis les malheurs de sa famille, elle vient continuellement au secours de ceux de ses enfans que la France, au mépris de ce qu'elle leur doit, ne rougit pas de laisser ses créanciers, on se demande où elle peut avoir ces 70 millions dont le partage s'est fait si généreusement dans plusieurs journaux il y a six mois?..... c'est en vérité aussi révoltant qu'absurde.

(1) C'est aujourd'hui le ministère de la guerre.

» Depuis les malheurs de 1815, madame-mère est retirée à Rome, où elle vit de la manière la plus convenable et la plus digne: livrée à une grande douleur, toujours couverte de vêtemens noirs qu'elle n'a pas quittés depuis la mort de l'empereur; cependant elle murmure peu et se tient dans une retraite austère; elle voit seulement sa famille et les étrangers d'un grande distinction, qui, passant par Rome, sollicitent ardemment de lui être présentés (1), mais elle vit solitaire et ne tient aucunement maison ouverte; son frère le cardinal passe toutes ses soirées auprès d'elle..... Lorsque la princesse Borghèse vivait, elle y allait aussi assez souvent, ainsi que Lucien quand il était à Rome: mais on sait qu'il habitait habituellement Tusculum.....

» La plus amère de ses douleurs est de savoir que les cendres de l'empereur ne sont pas encore restituées à la France .... c'est pour elle une peine qui rend ses derniers jours plus amers et plus pénibles encore. En voici une preuve bien remarquable:

» Après la révolution de juillet, elle éprouva une secousse morale qu'il est facile de comprendre..... Car son petit-fils vivait encore, et il était à Vienne!..... En peu de temps madame mère fut extrêmement mal..... Elle songea à remplir ses devoirs de religion et reçut le viatique.

» Elle était dans cet état qui précède le dernier moment de tous; sa famille, consternée, entourait son lit; son frère, ses enfans, ses belles-filles la regardaient et pleuraient en la voyant prier, car ils savaient trop bien quelle était la pensée qui dominait les autres dans cette âme mourante!..... Le prince de Montfort manquait seul à cette imposante réunion de famille..... il avait été retenu chez lui par l'arrivée du courrier de France..... A peine eut-il lu le journal de Paris qui renfermait un décret qui aurait été glorieux pour la nation française s'il eût été plus entier dans son objet et dans son exécution, qu'il courut au palais de sa mère..... Il monte..... s'approche doucement de son lit:

— » Ma mère, lui dit-il bien bas... m'entendez-vous?...

» Madame fit un léger signe.

— » Eh bien! je viens de recevoir des nouvelles de France..... Les chambres viennent de rendre un décret pour que la statue de l'empereur soit replacée au haut de la colonne!.....

» Madame ne répondit pas, mais un mouvement extraordinaire parut se faire en elle..... elle joignit les mains, ses yeux demeurèrent toujours fermés, mais on voyait qu'elle priait, et de grosses larmes roulaient sur ses joues!.... des larmes de joie!.... Hélas, depuis si longtemps ses paupières étaient brûlées par les larmes corrosives d'une douleur sans pareille et sans nom!.....

» Une heure après avoir reçu cette nouvelle, madame avait demandé un bouillon, et deux jours après elle était levée.....

» Cet effet moral peut donner la mesure de celui que produit la continuité de l'anathème pesant ainsi sur un cercueil!..... Mon Dieu! les larmes d'une mère octogénaire devraient attendrir des cœurs qui ne doivent plus trembler devant des ossemens et pourraient être généreux à si peu de périls!.....

» Mme Lætizia fut toujours honorée et respectée par tout ce qui l'a approchée assez près pour l'apprécier. Mais maintenant on ne la voit plus que comme une de ces matro-

(1) Lorsque le duc d'Hamilton, alors marquis de Douglas, était à Rome, il était fort assidu auprès de madame-mère, qui l'aimait beaucoup.

nes romaines, devant les statues desquelles nous nous inclinons..... Une Agrippine, veuve de Germanicus, pleurant sur une urne et demandant vengeance au ciel..... une Cornélie, mère des Gracques surtout!..... et lorsque ma pensée associe à son image celle de Lucien..... cette dernière comparaison devient encore plus frappante..... »

— Oui, vous avez raison, m'écriai-je, voilà comment Mme d'Abrantès était, généreuse et fidèle à l'infortune! Aussi l'infortune ne l'a point épargnée. Bonne et généreuse femme, je n'oublierai jamais la fatale journée où je la vis, vaincue par la misère, quitter mourante cette maison et aller chercher un refuge dans une maison de santé, où elle ne tarda point à succomber..... Et le lendemain une foule illustre se pressait autour de son cercueil..... Et Châteaubriand, appuyé sur votre bras, mon ami, disait avec un soupir et en cherchant autour de lui les anciens amis de Mme d'Abrantès, les amis des temps de sa prospérité:

« L'empire n'est-il donc plus? »

S. Henry BERTHOUD.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

LES PIÈCES D'OR PRÊTÉES.

Le duc Louis, à l'âge de trente-deux ans, prit en main le pouvoir, après la mort de son oncle. Peu de princes de son temps possédèrent des connaissances aussi variées. Il voyageait en Europe, non pas de cour en cour pour se divertir, mais dans le but d'orner, d'étendre son esprit. Prince héréditaire, il avait déjà captivé l'amour du peuple par sa bonté, son affabilité, sa modestie et une bienfaisance sans égale : il dépensait peu pour lui, mais sacrifiait tout pour l'avancement des sciences et le soulagement des malheureux. Il avait perdu de bonne heure sa femme, et pour conserver la paix, il avait résolu de ne pas se remarier. Sa maison ne se composait que d'un valet de chambre, d'un jardinier, d'un chasseur, d'un cocher, d'un cuisinier et d'un secrétaire. Il vivait dans une de ses terres comme un exilé, car le vieux duc son oncle ne l'aimait pas. Pourquoi? Personne n'en savait rien. Il est rare qu'un prince régnant aime son successeur, parce que ordinairement il ne voit en lui qu'un héritier impatient.

Le vieux duc était un maître rigoureux, inflexible, aimant la pompe et l'ordre dans sa maison comme dans ses États. Tout se faisait par routine, tout marchait comme une montre; malheur à qui faisait plus ou moins que ce qui lui était prescrit!... Le duc voulait tout voir : il inspectait tout, descendait aux plus petits détails. Contrainte et chagrin, misère et oppression régnaient dans le duché. Toutefois les courtisans écrivaient mensuellement une foule de rapports qui servaient au substitut en chef à composer un rapport général que l'on plaçait sous les yeux de son altesse. Elle s'imaginait, en voyant ce rapport, saisir d'un coup d'œil la situation complète de son duché. Le bon homme! il lui suffisait de voir des noms, des chiffres et quelques observations bien respectueuses, il s'imaginait tout de bon avoir converti en machine l'administration de ses États; il admirait la simplicité du mécanisme, des rouages, et s'était lui faire la cour que d'être de son avis. Mais il arriva à ce génie extraordinaire que tout en voulant faire des automates de ses sujets, il en fit des êtres lâches et ignorans. Son peuple croupissait dans l'abâtardissement, tandis que ses voisins amélioraient chaque jour leur intelligence. Dans le duché, rien ne marchait, l'académie des sciences pas plus que les fabriques.

— A quoi cela tient-il? Je dépense cependant assez d'argent, demandait le vieux duc à ses courtisans assemblés. La réponse à cette question vola de bouche en bouche; mais personne ne se sentit le courage de la faire au prince.

Le baron de Leinau s'avança : homme instruit, qui depuis peu de jours venait d'être nommé à la place de secrétaire du grand conseil; il imagina probablement que c'était une excellente occasion de témoigner sa reconnaissance au duc.

— Altesse sérénissime, dit-il, il faudrait d'un coté un peu plus de liberté et d'énergie, de l'autre un peu moins de rapports et de paperasses. Les armées passent pour des machines; mais celles qui ont une supériorité marquée sur le papier sont souvent battues sur le champ de bataille, quand elles ont affaire à un ennemi qu'exalte de grands souvenirs, qui sait faire autre chose que des évolutions, qui pense, qui aime la liberté.

Un vieux feld-maréchal secoua en silence sa tête grise et, s'inclinant devant le duc, dit :

— L'État et l'armée ne sauraient être des machines privées de vie et de volonté : le génie du prince vivifie l'un, la pensée du général l'autre. L'État est tout-puissant quand le prince, pour arriver à ses desseins, ne craint pas la dépense; le général est invincible quand il a cent mille bras pour exécuter ses plans.

Le baron de Leinau reprit timidement :

— L'erreur qui cause les désastres des États, c'est de ne voir dans les hommes que des poupées sans volonté, et de moins se soucier de leur intelligence et de leur courage que de leurs bras et de leurs jambes. Une armée qu'anime une grande pensée, fût-elle brisée, vivrait encore dans ses débris et comme l'hydre de Lerne, à la place d'une tête abattue en montrerait une plus redoutable encore. Au contraire, une armée purement.....

— Silence! taisez-vous, impertinent! s'écria le vieux duc d'une voix tonnante; il vous sied bien de critiquer un feld-maréchal, vous qui savez à peine tailler une plume.

Le baron de Leinau devint rouge de honte, puis de colère, lorsque le duc lui montra la porte du doigt; il s'inclina et sortit les yeux étincelans. Le duc lui jeta un regard de dédain. La cour tout entière remarqua ce regard et y

lut sa disgrâce. Le feld-maréchal murmura quelques mots sur la témérité de certains jeunes gens qui ne savaient pas se gouverner eux-mêmes et qui voulaient se mêler de donner des conseils au plus sage, au plus aimé des princes. Ces derniers mots furent accompagnés d'un regard respectueux dirigé vers le duc. Le chancelier, qui avait grande envie de faire passer la place de Leinau à un sien neveu, prit ensuite la parole, vanta longuement ce neveu. Un maréchal de cour, frère d'une fille fort laide pour laquelle Leinau s'était montré indifférent, ajouta aussi une petite réflexion : bref chacun dit son mot.

Le lendemain, le baron de Leinau reçut l'ordre gracieux de voyager encore quelques années et d'apprendre à tailler les plumes avant de retourner à la cour.

Leinau se frappa le front avec colère quand il s'aperçut qu'il n'avait eu tort que dans la forme. « Personne n'a le droit d'être imprudent. Fou! ne seras-tu donc jamais sensé? passeras-tu ta vie sur les grands chemins? » disait-il en faisant ses paquets et pouvant à peine contenir ses larmes. Il se mit à voyager pour apprendre à tailler les plumes. Des parens, plus. De l'argent, médiocrement : c'était, comme on le voit, un baron (1) dans toute la force du mot. Il visita d'abord la Suisse : les montagnes le frappèrent par leur majesté; mais il s'éloigna en voyant des hommes faibles, dégénérés, des lois embarrassées d'une foule de droits bizarres. Il vint à Paris : on n'y parlait que de finances; partout volupté, pauvreté, misère. Il gagna Londres; là seulement il trouva des institutions libres; aussi y planta-t-il sa tente.

Un jour qu'il parcourait les rues, regardant à droite et à gauche, il entendit dans la boutique d'un libraire une discussion assez vive; il tourna la tête et reconnut un de ses compatriotes, qu'il avait souvent rencontré dans les promenades publiques et qui était en différend avec le libraire: jeune homme qu'on disait instruit, modeste, généreux. Il fit au baron un petit signe de la main. Leinau s'approcha.



Les pièces d'or prêtées.

— Je suis dans un fâcheux embarras, lui dit-il en allemand en lui montrant le marchand : j'ai acheté une collection précieuse de paysages, de cartes de géographie, d'estampes, de livres rares... pour un argent fou. Il y a deux mois que nous avons fait le marché; j'attends de l'argent qui devrait être arrivé depuis quatorze jours; mais voyez le contre-temps! mon père m'écrit de partir sur-le-champ pour l'Allemagne. Je dois trouver à Amsterdam une assignation de mille louis; mais il ne m'envoie pas un sou ici. Je dois au libraire trois cents louis; il ne veut pas rompre notre marché; il me menace. J'ai à peine vingt louis comptant pour fournir aux dépenses de mon voyage jusqu'à Amsterdam : pouvez-vous m'aider?

Le baron réfléchit un instant.

— Êtes-vous en fonds? reprit le comte, achetez [illegible]lection : je serais fâché qu'un autre l'eût. Aussitôt chez moi, je vous enverrai le montant en échange.....

— Chez vous? où, monsieur le comte?

Le comte prononça quelques paroles embarrassées, dit son nom et la Résidence où le baron avait appris à tailler les plumes.

Leinau le regarda fixement et secoua la tête.....

— En revenant de l'université, j'ai passé six mois dans cette ville, qui n'est pas grande; je n'ai jamais entendu parler de la famille des comtes de Starenberg.....

Le prétendu comte devint rouge pourpre.

— Voulez-vous ma parole d'honneur? dit-il d'une voix mal assurée. Je vous promets qu'aussitôt après mon arrivée, je vous ferai compter trois cents louis d'or où vous voudrez.....

— Je puis bien vous avancer de l'argent, mais c'est à une condition.....

— Laquelle? s'écria le comte; je suis prêt à signer. Vous avez raison d'être défiant; je.....

(1) *Freiherr*; en allemand, baron et homme libre.

— Signer? il n'en vaut pas la peine ; votre figure franche inspire la confiance. Je veux savoir si une pareille figure peut mentir. Ma condition est.....

— Non, monsieur le baron; vous pensez trop noblement. Vous avez de bons motifs pour être soupçonneux, puisque je vous ai déjà dit un mensonge. Vous avez raison, il n'existe point de famille de Starenberg. Je veux vous dire qui je suis.

— Non, non, monsieur le comte, dit Leinau en l'interrompant : voulez-vous souscrire à mon marché?

— Baron, voici ma main.

— Je désire que vous rendiez cet argent au régisseur de mes biens, quand vous serez arrivé chez vos parens (je vous donnerai son adresse) ; ensuite, qu'aujourd'hui, demain, jamais, ni à moi ni à mon régisseur, vous n'écriviez ou ne disiez de vive voix comment vous vous appelez, ni qui vous êtes. — Vous m'avez donné votre parole d'honneur et votre main.

Ces mots dits, Leinau tira de sa poche son portefeuille et donna au comte un billet de caisse.

— Ce billet est un peu plus fort que ce qui vous manque ; vous n'en serez pas fâché.

Le comte se jeta au cou du baron et le pressa vivement dans ses bras ; puis, se tournant vers le marchand, il le paya. Tandis que celui-ci changeait le billet, le comte dit à Leinau, en lui serrant la main :

— Il nous faut faire connaissance avant de quitter l'Angleterre. Vous allez venir à mon hôtel ; un verre de champagne fera cesser peut-être votre sévérité, et vous saurez qui vous avez secouru dans une position embarrassante. Voulez-vous venir ?

— Pourquoi pas? Mais êtes-vous à pied, monsieur le comte?

— Oui.

— Moi aussi ; permettez que j'aille chercher une voiture.

Le baron de Leinau s'éloigna et..... ne revint plus. Le comte l'attendit deux heures. Il fit porter à son hôtel les caisses de livres. Le lendemain, il reçut un billet du baron, où ce dernier s'excusait de n'avoir pu retourner chez le libraire : il avait oublié, par distraction, que son départ pour la Russie était arrêté ; il lui donnait l'adresse de son régisseur et un court bonjour.

Le comte fut fâché de n'avoir pu faire avec le baron une connaissance plus intime.

— Mais, s'écria-t-il joyeusement, baron de Leinau, amitié pour la vie ! Tu es un homme généreux, un loyal Allemand.

Le comte serra la lettre de Leinau ; il sortit et chercha si bien qu'il découvrit la demeure de Leinau ; il espérait encore le trouver; il se trompait.

Leinau était parti de Londres le jour même où il avait écrit au prince. Il s'embarqua pour Copenhague et se rendit ensuite à Pétersbourg. Dans cette ville, il eut le bonheur de trouver des recommandations. Catherine, à laquelle il fut présenté, le traita avec distinction. Leinau ne pouvait comprendre ce qui lui valait tant d'honneur.

— Bon Dieu ! lui dit en riant un de ses amis, rien n'est plus simple; la czarine est femme, et vous n'êtes pas mal tourné. Vous désirez entrer au service de la Russie? votre désir est accompli. Même dans les princes les plus distingués, l'humanité, sans qu'ils le sachent, joue toujours le premier rôle. Grand nombre d'officiers ont été rebutés, malgré leurs services · mais le sort aide le jeune et beau baron de Leinau.

— Vous croyez donc que la czarine me donnera une compagnie?

— Certainement, mon cher baron; vous obtiendrez, croyez-moi, plus que vous ne pensez. J'ai remarqué le regard qu'elle a jeté sur vous quand elle s'est retournée pour vous voir ; c'est ce même regard qu'elle jeta sur le comte Rasumowsky, sur la princesse Daschkow, dernièrement enfin sur Potemkin. Tout le monde parle de vous. Potemkin m'a fait l'honneur de s'informer du comte de Leinau ; il m'a chanté vos louanges : je sais que la czarine a dit votre nom au prince. Soyez sans souci, votre fortune est faite.

Effectivement, quelques jours après, Leinau fut mandé par le prince Potemkin, qui le surprit d'une manière flatteuse en lui offrant le brevet de lieutenant colonel d'un régiment de cavalerie. Le jeune lieutenant colonel, en brillant uniforme, fut admis à l'honneur de baiser la main de sa gracieuse protectrice. Potemkin l'envoya bien vite rejoindre son régiment, à la tête duquel il suivit les drapeaux de Romanzow et de Repnin, dans la Moldavie, contre Oczakow. Au siége de cette place, la conduite cruelle des Russes fit tant d'impression sur Leinau qu'il fut sur le point de donner sa démission. Il n'en fit rien cependant. La czarine le fit complimenter sur la bravoure qu'il avait montrée à Oczakow et lui donna le grade de colonel.

« A coup sûr, écrivait le nouveau colonel à son ami de Pétersbourg, mon avancement ne peut être que le fruit de ce regard auquel je dois tout, car j'ai montré très-peu de valeur à Oczakow : j'ai été, avec mon régiment, spectateur oisif de l'assaut. »

Le colonel Leinau entra dans un corps russe qui combattait les Suédois en Finlande. Il se battit une année environ, jusqu'au moment où la paix fut conclue au camp de Werela. Pendant ce temps, Leinau eut tout le loisir de songer quelquefois au soi-disant Starenberg qu'il avait secouru à Londres, et qui n'avait pas encore fait usage de l'adresse du régisseur. Leinau était cependant certain que sa lettre lui était parvenue; le porteur avait assuré l'avoir remise fidèlement. Ce qui chagrinait le baron, ce n'était pas la perte de ses trois cents louis, mais l'idée de les avoir donnés à un homme dont la figure l'avait trompé, à un homme d'assez peu d'honneur pour ne tenir compte ni de sa parole ni de la confiance qu'on lui accordait.

Et toutefois, il n'avait pas la force de lui en vouloir ; il ne pouvait l'oublier. Cet homme avait quelque chose d'attractif; chaque fois qu'il y pensait, il cherchait à le justifier. « Le comte, disait-il, peut être ruiné, malheureux...» Il eût volontiers donné une fois autant d'argent pour connaître le sort de Starenberg.

Après avoir reçu le grade de colonel, Leinau forma le projet de vendre les biens qu'il avait dans sa patrie et d'aller s'établir en Russie : il ne se sentait aucun penchant pour l'Allemagne.

« Qui sait, disait-il, si une fois de retour, mon gracieux souverain ne me remettra pas en route pour apprendre à tailler les plumes ?

Cette idée l'engagea à donner à son régisseur plein pouvoir pour vendre ses domaines. Le régisseur vendit tout, excepté la métairie que, vieux et infirme, il habitait lui-même. Le baron voulait qu'il y terminât ses jours. Leinau fit par hasard connaissance avec un staroste polonais qui, ayant besoin d'argent, lui offrit une terre considérable, en Pologne, à un prix si raisonnable qu'après l'avoir visitée, Leinau demanda son congé, décidé à ne plus se mêler des affaires de personne. Il croyait avoir fait un excellent marché. Il quitta donc le service de Russie, acheta des instrumens d'agriculture, de physique, une bibliothèque, forma une

colonie d'ouvriers, d'artisans, de laboureurs allemands, puis s'établit dans son château, pensant quelquefois à se choisir une femme...... Il avait trente ans.

La fortune l'avait favorisé ; tout à coup vinrent le jours de malheur avec leurs orages. La Pologne s'agitait. Leinau avait bien résolu de ne pas se mêler des affaires d'autrui ; mais quand le voisin du staroste ou le waivode venait le consulter, lui demander conseil, il pensait trop noblement pour refuser de leur répondre : « Si vous aimez votre pays, arrangez vos affaires ; gardez-vous de l'intervention des étrangers : vous êtes perdus si vous vous divisez. »

Depuis ce moment, Leinau passa sans le savoir pour un partisan de Kociusko et un ennemi du parti russe ; son nom fut mis sur la liste des proscrits qui s'expédiait à Saint-Pétersbourg. Les Russes entrèrent en Pologne avec des forces considérables et furent vainqueurs à Dubinska ; l'armée polonaise traversa les possessions du colonel et le força de fuir. Les Russes arrivèrent, ravagèrent les possessions de Leinau, brûlèrent son château : Suwarow, après le massacre des habitans de Praga, n'était pas homme à garantir les biens d'un colonel russe qui se trouvait avec les insurgés. Leinau cependant fuyait, entraîné par la foule ; il dut se trouver heureux en touchant le sol de l'Allemagne. Arrivé à Dresde, il se souvint qu'il lui restait une métairie qu'habitait son vieux régisseur. La perte de son opulence n'altéra point sa santé.

Le vieux régisseur versa des larmes de joie en revoyant son maître. Leinau lui avait annoncé son arrivée à Dresde, en lui ordonnant de n'en parler à personne, parce qu'il avait de bons motifs pour rester inconnu. La fierté ou la honte était pour quelque chose dans cet ordre : il craignait les jugemens du monde.

Le colonel ne s'était pas trop inquiété jusque-là. Il avait fallu en effet le concours de circonstances singulières pour cacher son arrivée dans sa patrie : il s'abstenait de tout plaisir bruyant ; la métairie était située à l'extrémité méridionale du duché, éloignée de toute grand'route, plus éloignée encore de la Résidence.

D'abord le baron se trouva fort bien de sa retraite ; peu à peu cependant cette vie de colimaçon lui parut ennuyeuse. Il se fit apporter des livres de la ville voisine ; ce fut bon pour quelque temps. Enfin l'idée de vivre comme un prisonnier ou un banni lui devint insupportable. De gens de sa connaissance, il n'avait dans son voisinage qu'un ministre qui avait été autrefois son instituteur ; il résolut d'aller le trouver. Il remplit une gibecière des choses les plus indispensables, et un beau jour d'automne, vêtu d'un habit de chasseur, le fusil sur l'épaule, il partit.

Il fallut deux jours de marche pour arriver à la demeure du pasteur Mauritius. Le premier soir, il s'arrêta à l'auberge d'une petite ville. L'hôte lui proposa de se mettre à table avec une jeune demoiselle arrivée depuis une heure avec son père et une femme de chambre ; il ajouta que c'était probablement quelque personnage important de la Résidence ; que le vieux monsieur s'était mis au lit en arrivant, à cause d'un violent mal de tête, et n'avait pris qu'une tasse de thé. Ces particularités, qui avaient peu intéressé le baron de Leinau, acquirent subitement une haute importance lorsque, à la lumière des bougies, au moment où le couvert fut mis, il vit entrer la jeune voyageuse : rien de plus séduisant ; Leinau ne savait si c'était une fée ou un envoyé du ciel qui lui apparaissait.

Le salut respectueux qu'il fit lui fut rendu par une révérence accompagnée d'une légère rougeur. Leinau eut soin de servir à sa convive tout ce qu'il y avait de meilleur. Ce fut une occasion naturelle de basarder d'abord quelques syllabes, puis un mot obligeant, une question, tant qu'enfin l'assurance lui vint si bien que la conversation s'engagea entre eux comme entre vieilles connaissances. De temps en temps néanmoins, ils se regardaient comme ne le font pas de vieux amis.

Le couple était, à n'en pas douter, une apparition extraordinaire pour les gens de l'auberge : hôte, hôtesse, valets, servantes et quelques bourgeois de la petite ville s'étaient silencieusement groupés dans un coin, d'où ils regardaient, bouche béante, les deux étrangers. — Fiancés, murmuraient-ils entre eux. — Frère et sœur, reprenait un autre. Les femmes ne se souvenaient pas d'avoir vu un plus bel homme que le baron ; les hommes, une plus jolie femme que la jeune étrangère. Il valait la peine de voir un si beau couple, gratis surtout.

La demoiselle parlait de la Résidence ; Leinau ne se lassait pas de la questionner. C'était bien moins la Résidence qui l'intéressait que les réponses pleines de sens et de malice qu'on lui faisait. Il eût questionné toute la nuit, je crois, si l'étrangère ne se fût levée pour aller rejoindre son père. Leinau, pensif, se mit à battre la caisse sur son assiette avec sa fourchette ; il eût battu toute la nuit, si l'hôte ne fût venu l'avertir que son lit était prêt. Il se leva ; en passant près de la place qu'avait occupée l'étrangère, il aperçut par terre un gant. Il s'en empara, comptant pouvoir renouer la conversation le lendemain en lui disant adieu.

Il n'avait pas calculé que la journée de marche qu'il avait faite l'avait fatigué ; aussi, à son réveil, fut-il un peu surpris de voir les rayons du soleil darder en plein dans sa chambre. Il sauta brusquement hors du lit. Sa belle convive, le gant, le salut du matin, voilà à quoi il pensait. Il mit cette fois le plus grand soin à sa toilette ; pas un atome de poussière n'échappa à cette habitude de propreté, d'ordre, que connaît seul un militaire accoutumé au service de garnison ; il pensa à son uniforme de colonel, à ses possessions de Pologne, à son sort présent, et un soupir s'échappa de son cœur. Il ne lui restait plus que ses bottes à mettre, quand il entendit distinctement la voix de la belle étrangère dans la rue. Il y avait déjà longtemps qu'il avait vu s'arrêter devant l'auberge une voiture de voyage. Il ouvrit sa croisée : hélas ! en ce moment la jeune fille plaçait son petit pied mignon sur le marchepied de la voiture, tandis que l'épais aubergiste, son bonnet de coton sous le bras, lui prêtait assistance. Avant de s'asseoir, elle jeta un regard du côté de la fenêtre, et ses beaux yeux parurent adresser un salut au colonel... et elle disparut. L'aubergiste ferma la portière. Le bruit du marchepied fut pour le baron un coup aussi cruel que s'il eût entendu tomber sur le cercueil d'un ami la première pellée de terre. La voiture partit.

Quand il n'y eut plus rien à voir ni à entendre, le colonel se décida à mettre ses bottes, en débitant à la fille tous les juremens russes qu'il avait appris dans la Moldavie, la Walachie et la Finlande. Il n'eût su dire lui-même ce qui le faisait jurer ; il eût chanté des cantiques tout aussi bien, si cela eût pu soulager son cœur. Il donna un coup de pied à sa gibecière, qui vola vers la porte en décrivant un demi-cercle, comme une bombe, au moment où l'aubergiste, arrivant avec le déjeuner, s'apprêtait à souhaiter un gracieux bonjour à son hôte. La gibecière, rencontrant d'abord l'aubergiste, le frappa à la tête, puis retomba sur le plateau, au milieu de la cafetière et du pot au lait. L'aubergiste lâcha bien vite le déjeuner fracassé, car toute la liqueur de l'Orient s'était répandue brûlante sur ses mains.

— Ah ! s'écria douloureusement l'aubergiste.

— Ah ! le diable emporte le maladroit, fit à son tour le colonel ; qu'est-ce à dire ? tacher ainsi ma gibecière !

Le gros homme, dans son trouble, ne doutant point d'avoir commis quelque maladresse, releva les débris, demanda pardon et se retira. Cet accident fut une distraction salutaire pour le colonel : sa colère était passée; au lieu de jurer, il sourit et releva sa gibecière. En prenant le gant, il soupira et serra soigneusement ce précieux héritage, souvenir d'une belle inconnue; il déjeuna dans la salle des voyageurs, demanda le nom et le rang des étrangers qui venaient de partir; ses questions furent vaines : pas une âme n'avait songé à demander leurs noms. Il paya avec humeur le mémoire, où figurait exactement le déjeuner cassé, les blessures, brûlures et contusions de l'aubergiste. Il prit enfin la route des montagnes.

Plus il avançait, plus ses idées devenaient sereines; il n'était plus occupé que de son vieux maître, le ministre Mauritius, et de temps en temps, mais bien furtivement, de sa belle voyageuse. Une seule fois, il prit le gant de sa poche et le contempla attentivement. Il cherchait à deviner ce que devaient être le bras et la main de la jeune voyageuse. Le bras le faisait songer aux épaules, au cou, à tous les appas d'une jeune fille que pare l'innocence. Il n'avait rien de mieux à faire qu'à se livrer à ces méditations, car la contrée n'avait pas grande variété : la route passait à travers des forêts; à droite et à gauche ce n'étaient que bois et montagnes. Soudain une détonation se fait entendre, une balle siffle à ses oreilles. Le colonel s'arrête :

— Qu'est-ce donc? s'écria-t-il.

Un renard s'élança du hallier et traversa la route; bientôt après un chasseur sortit des broussailles en donnant du cor.

— Maudit chasseur! s'écria le colonel, vous avez failli m'attraper à la place du renard.

Le chasseur se tourna vers Leinau.

— Quoi! est-il possible! Puis s'approchant : Je ne me trompe pas! vous êtes le baron de Leinau.

— Et vous?... ah! je m'en souviens; nous nous sommes vus quelque part, hein?... à Londres? Vous êtes le comte de Starenberg.

— Excellent homme! s'écria le comte en embrassant le colonel avec émotion; venez avec moi, non loin d'ici nous trouverons un déjeuner de chasse : du rôti froid, un verre de vin, nous partagerons.

Ils s'éloignèrent. Le déjeuner se trouva dressé au pied d'un haut chêne, sous la garde d'un jeune chasseur. Le comte le renvoya. Dès que le chasseur fut éloigné, le comte se jeta une seconde fois au cou de Leinau.

— Baron, lui dit-il, je ne puis vous exprimer ma joie : si vous saviez combien de fois j'ai pensé à vous, combien je vous aime. Mais où allez-vous? que faites-vous? Pouvez-vous me donner deux ou trois jours? Nous chasserons ensemble. Êtes-vous marié? avez-vous des enfans?

Leinau, gagné en partie par l'émotion du comte, en partie par le vin, avoua au comte qu'il avait aussi pensé à lui bien souvent. Le comte l'écoutait avec complaisance.

— Il y a entre nous, dit-il, une sympathie singulière. Je vous ai aimé, baron, dès le moment de notre connaissance à Londres, lorsque vous me donnâtes ce billet de caisse qui m'arracha à la triste situation où m'avait mis la dureté de mon oncle. Leinau, soyez mon ami.

Le colonel prit les deux mains du comte.

— Ah baron! reprit le comte avec un accent douloureux, je suis malheureux, bien malheureux! Il faut que vous...

— Que quoi? interrompit Leinau. La pensée que le billet de Londres n'avait pas été remboursé traversa subitement sa mémoire. Vous êtes malheureux! je le suis aussi, moi; je ne vous quitte plus : nous partagerons ensemble s'il le faut. Il ne sera pas dit qu'une noble figure comme la vôtre puisse mentir. Comte, nous sommes amis; nous sommes frères : qu'ainsi soit.

— Ainsi soit, répéta le comte. J'ai trouvé l'homme unique que j'ai cherché si longtemps.

— Achevons notre alliance dans les formes, dit le baron en remplissant les deux verres : à toi.

— Oui, s'écria le comte avec enthousiasme, pour toujours. Tu es mon frère; je mourrais pour toi. Plus de malheur maintenant.

Ils s'embrassèrent, puis se levèrent.

— Je veux, dit le comte, faire élever sous ce chêne un monument de marbre à notre amitié.

— Comment donc? je te croyais pauvre, et tu parles de faire élever ici un monument?

Le comte souriait.

— Non, baron, mon malheur ne vient pas de la pauvreté. Est-ce donc un malheur que de n'avoir pas de l'argent?

— Tu as raison, comte; fussions-nous mendians, nous ne serions tous deux pas plus malheureux.

La conversation continua. Ils se promenaient dans la forêt appuyés sur le bras l'un de l'autre. Le colonel disait au comte ses voyages, ses campagnes, ses aventures en Russie, en Pologne; comment il avait tout perdu et n'avait conservé de ses richesses qu'un petit coin de jardin.

Les arbres commençaient à devenir plus rares, et à travers les trouées de leur feuillage on apercevait un château, avec vastes avenues, sources d'eau vive, statues. Le baron se tut d'étonnement, puis s'arrêta, et regardant autour de lui :

— A qui est ce château? dit-il.

— A mon oncle; mais je l'habite. Tu vois, l'espace ne me manque pas.

Le baron prit un air sérieux qui augmentait à mesure qu'il s'approchait; en passant sous le portail il y vit les armes ducales. Deux domestiques vinrent, dans un silence respectueux, prendre les fusils du comte et du baron.

— Pouvons-nous souper? demanda le comte.

— Dès qu'il plaira à monseigneur.

Leinau examinait tantôt le comte, tantôt le château.

— Que bavarde ce drôle? dit-il en désignant le domestique.

— Quoi donc? dit le comte.

— J'ai compris, balbutia Leinau; il parle comme...

— Il faut, mon cher, que je te dise enfin mon nom, que tu n'as pas voulu savoir à Londres.

— Bon; il en est temps maintenant.

— Je m'appelle Louis.

— Très-bien; ensuite?

— N'est-ce pas, tu ne vas pas te fâcher, dit le comte en pressant amicalement la main de son ami : je suis le prince héréditaire.

Le colonel voulut se découvrir.

— Quoi! faut-il déjà te conduire au chêne où tu m'as juré amitié de frère, dit le prince.....

— La base de l'amitié, l'égalité, manque entre nous, répondit Leinau.

— Elle ne nous manque qu'aux yeux du monde : devant le monde, tu me donneras tous mes titres; mais entre nous, je serai ton frère, tu m'appelleras Louis.

Leinau oublia dans la compagnie du prince la visite qu'il voulait faire au pasteur Mauritius, auquel il n'avait pensé que par désœuvrement. Ces deux jeunes gens n'avaient pas tort de croire qu'ils étaient nés l'un pour l'autre. Tous deux aimaient, haïssaient, vénéraient les mêmes objets,

quoique souvent par des raisons tout opposées. Le prince, moins sensible que le colonel, sentait plus vivement. Il était irritable; le colonel mesuré, calme. Leinau consentit volontiers à rester au château pour tenir compagnie au prince. Repoussé par le duc régnant, la vie du prince jusque-là avait été celle d'un prisonnier. On aimait le prince héréditaire; la dureté de son oncle y contribuait beaucoup.

Le colonel acquit, peu de jours après son arrivée à Friedensheim (c'est le nom du château), la preuve de la dureté du duc régnant pour son neveu. Dès que le prince avait su que le colonel avait perdu la plus grande partie de sa fortune, il manifesta l'intention de lui faire un présent en argent à titre d'intérêt du capital que le baron lui avait autrefois prêté à Londres.

— Quand je n'aurais pas remboursé cet argent à ton régisseur immédiatement à mon retour, je ne devrais pas moins t'en payer les intérêts ma vie durant, car j'étais dans un grand désespoir. Le duc me laissait sans secours et m'avait ordonné pourtant de ne point faire de dettes ni de rompre mon incognito. Il me rappela subitement..... je ne sais ce qu'il en fût résulté s'il eût su que j'avais enfreint ses ordres.

Ce prétendu remboursement étonna fort Leinau, et le prince était lui-même surpris que son ami n'en eût jamais entendu parler. Le reçu des postes, que montra le prince, prouvait que le paiement avait été effectué. Restait à savoir si l'on n'avait point joué quelque tour au régisseur. Le brave homme assurait qu'il n'avait jamais reçu cette somme. Le prince fit faire des recherches chez le maître de poste, et au lieu du reçu qu'il demandait, on lui montra un ordre du duc, en vertu duquel toutes les lettres du prince devaient être envoyées à la cour. L'énigme s'expliquait. La peine que l'on se donna pour arriver à cette explication amena d'autres événemens. L'attention du duc avait été excitée, et il guettait le moment où le baron de Leinau rentrerait dans ses États. Il est probable qu'il regarda de mauvais œil le service qu'il avait rendu au prince héréditaire, puisqu'il envoya à ce dernier l'ordre d'éloigner le baron.

Si l'on ne veut provoquer des mesures de rigueur, il faut se soumettre aux ordres des princes. Le colonel reprit le chemin de sa métairie, où il reçut, une semaine durant, la visite de son auguste ami. Les lettres s'échangeaient; on se donnait rendez-vous; les rigueurs dont ils étaient l'objet resserraient les liens de leur amitié.

Un matin, le temps était brumeux, une couche épaisse de neige couvrait la terre; il faisait à peine jour, le colonel était encore au lit, lorsqu'il entendit faire vacarme à la porte de la métairie. On ouvrit, les escaliers retentirent subitement de pas précipités. Leinau conjectura que le prince, qu'il n'avait pas vu depuis quelques jours à cause du mauvais temps, venait d'arriver. Quelques instans après, le régisseur entra dans la chambre de son maître, une énorme lettre à la main.

— Qui vient ici si matin, régisseur?

— Un courrier ducal qui apporte cette lettre de la Résidence.

Le colonel n'avait pas encore oublié le coup d'œil que lui avait lancé son altesse sérénissime; aussi n'attendait-il rien de bon de la missive. « C'est sans doute, pensait-il, l'ordre gracieux de fermer au nez du prince héréditaire la porte de ma métairie. » L'adresse de la lettre portait :

Au président de notre grand conseil, le baron Auguste de Leinau.

« Quoi! s'écria le colonel en retombant sur son lit, moi président du grand conseil? Est-on fou? »

Il brisa le sceau, et lut sa nomination en bonne forme à la première charge de l'État; suivait l'ordre obligeant de partir sur-le-champ pour la Résidence; le tout était signé *Louis*. Au-dessous, le prince avait écrit de sa propre main : « Le premier acte de mon arrivée au pouvoir, cher baron, est de vous appeler près de moi; partez sans délai. »

Leinau était aux nues, on l'imagine.

— Le vieux duc est donc mort? demanda-t-il au régisseur.

Le brave homme l'ignorait. Il fallut recourir au courrier; il répondit que le duc était mort d'apoplexie. A ce mot, le régisseur trembla de tous ses membres : il avait une peur affreuse des apoplexies; il revint vers le baron.

— Son altesse sérénissime le puissant duc est mort!.... Le mot apoplexie n'approcha pas ses lèvres.

— Quoi! comment! si vite, s'écria le baron.

— Son altesse était toujours si prompte dans ses résolutions!

— Mais comment est-il mort? de maladie.

— Son altesse est morte de... de... d'accident.

— Le colonel mit ses habits de voyage, se jeta dans le char du régisseur et vola à la Résidence.

Le duc Louis, à son arrivée au pouvoir, fit de grands changemens dans l'administration, dans le personnel des fonctionnaires de ses États et dans sa cour même. Il n'aimait pas la pompe; il pensait que la magnificence d'un prince devait être dans ses actions, et sa plus grande dignité dans la dignité de sa mission. Il ne dépensait point magnifiquement au jeu; il ne stipendiait ni chanteur ni bijoutier, aucun de ces inutiles valets du pouvoir dont l'entretien coûte si cher; mais il faisait ouvrir à travers ses États ces grandes et solides routes que l'on nomme chaussées en France. Il ne faisait point distribuer des aumônes aux pauvres; mais il établissait pour eux des écoles publiques de travail. Il ne voulait point qu'on lui fît de rapports, il se contentait de surveiller de près l'administration de l'État. Il aimait les fonctionnaires instruits; mais à l'instruction il préférait l'intégrité. Il était sévère pour les employés, plus sévère pour les hauts fonctionnaires; prompt à louer et à récompenser.

Il est difficile de s'imaginer la vie que prit tout à coup l'administration : au bout d'une année, le duché avait changé; les hauts fonctionnaires étaient responsables des employés; une activité, une attention infatigable animaient tout, depuis le président du grand conseil jusqu'au commis du plus mince employé. Il eût fallu voir avec quelle honnêteté chacun recevait, écoutait, expédiait les gens du peuple. Chose incroyable! les employés des postes eux-mêmes avaient perdu leur insolence et étaient devenus polis.

— Çà, dit un jour le duc à son ami, dans un moment de gaîté, tout va bien! mon cher Leinau : nos sujets sont heureux; l'honneur m'en revient tout entier. En voyant mes États, l'on connaît quel homme les gouverne. Tu fais plus que moi, cela doit être; mon mérite est de t'avoir placé à la tête des affaires; et si le mot de mérite te semble trop fort, j'appellerai cela un bonheur. Nous avons cependant encore beaucoup à faire, des améliorations nombreuses à obtenir; mais à un prince juste, bon, il n'y a rien d'impossible. Ce qui me cause le plus de satisfaction, c'est d'avoir épuré ma cour, d'avoir chassé tous ces êtres immoraux, tous ces vils complaisans du prince; c'est de savoir que chaque administrateur fait son devoir par conscience et non pour obtenir un de mes regards.

— Cher prince, dit Leinau, le crois-tu bien sérieusement?

— Certainement.

— Eh bien, moi je crois tout le contraire. Dans un pays comme le nôtre, où le prince a toujours raison, où aucune

loi ne limite son autorité, parce qu'il est lui-même la loi vivante, point de garantie pour la vie ni pour la propriété des individus. Faut-il s'en étonner? Il serait miraculeux qu'il en fût autrement, si l'on songe qu'un seul de tes regards peut faire de l'homme le plus innocent un indigne coquin, et qu'il ne manquera pas de gens prêts à trouver dans sa conduite de quoi lui arracher biens, honneur, liberté, la vie peut-être. Dans un pays où le souverain a le droit d'être injuste, ses fautes doivent trouver autant d'approbateurs que ses vertus. La moralité d'un souverain est la plus mauvaise, la plus incertaine garantie d'un État. Les empires de l'Orient n'en ont pas d'autre. L'homme le plus intègre de ton duché ne peut pas plus compter sur son honneur que sur ta vertu.

— Ainsi notre gouvernement ne vaut guère mieux que celui de Turquie?

— Je le pense; et encore ici, c'est avec des formalités singulières que l'on dépouille un homme de ses biens et de sa liberté, tandis qu'en Turquie il faut recourir au brutal emploi de la force. La loi, chez nous, n'est ni la règle ni la garantie des droits, mais un verre optique façonné pour les yeux des gens en place, à travers lequel ils ne voient que les droits d'un seul: ce verre, suivant qu'on le tourne, grossit, rapetisse, et peut servir aussi de verre à brûler.

— Je ne te comprends pas, Leinau.

— Parce que ton cœur est trop noble pour comprendre le mal; mais tel est ton tort, puisque tu es prince, de ne pouvoir jamais connaître ceux qui t'approchent. Les princes sont ordinairement despotes, non par plaisir, mais parce que leurs serviteurs veulent à toute force être esclaves. Plus les fautes que tu feras seront grandes, plus on t'adulera: sois cruel, on te divinisera, on se jettera à tes pieds, ce que personne ne se hasardera de faire tant qu'on aura à rougir devant la noblesse de ton cœur. Tu ne peux connaître aucun des hommes qui t'approchent: chacun d'eux se contrefait pour te faire la cour. On veut te plaire, non point par amour, mais par intérêt. Je ne nie point pourtant qu'il ne puisse exister près du trône des hommes inaccessibles à la crainte et à l'espérance, tout comme il peut y avoir des princes estimables par leurs qualités comme hommes privés; mais en général, comme dit le proverbe, les princes ont peu de vrais amis.

— Et toi?

— Pourquoi fais-tu exception parmi les princes?

— Allons, tu es de mauvaise humeur aujourd'hui. Irons-nous à cheval jusqu'à Friedensheim?

— De l'humeur?... ce serait une épreuve curieuse à faire que de savoir qui de nous deux se trompe.

— Comment faire cette épreuve?

— Choisis dans ton duché l'homme le plus juste; parais irrité contre lui, ou seulement mécontent; examine ensuite comme tout va tourner contre le malheureux, comme son innocence va souffrir: tu pourras te convaincre alors qu'il n'y a dans tes États personne en sécurité dans son honneur et sa fortune, quand il te plaira de le perdre. Tu connais par exemple Hémold, sous-directeur des archives, homme plein de savoir, d'une activité infatigable, fidèle, loyal; n'importunant jamais pour faire augmenter ses minces appointemens; qui fait presqu'à lui seul le travail des archives et pourrait prétendre à un riche traitement?

— En effet, j'avais déjà pensé à améliorer la position du bon Hémold. Il a trois ou quatre enfans et peu de fortune. Son métier d'auteur ne doit pas lui rapporter grand'chose... Mais je ne puis me résoudre à lui faire du chagrin.

— Songe quel prix aura le leçon que nous en retirerons: elle te servira à connaître le monde, et puis Hémold ne sera pas perdu pour cela. Je me placerai entre vous deux au moment convenable. Nous aurons soin d'ailleurs de le dédommager du rôle de victime qu'il aura joué malgré lui, mais dans le plus noble but.

— Je ne puis concevoir ce que l'on trouvera à dire contre cet homme?

— La pièce que nous allons jouer te l'apprendra. Peut-être aussi ai-je tort.

— Allons, Leinau, je le veux bien; je te l'abandonne: voyons si les gens de ma cour sont des esclaves.

— N'est-ce pas le sous-directeur Hémold qui traverse la place? demanda un jour le duc, appuyé sur la fenêtre de la salle d'audience, à ceux qui étaient près de lui.

— C'est lui, répondit-on.

— Quelle insupportable figure! ajouta le duc... Il a quelque chose de sournois et d'affecté dans ses manières.

— Mais c'est un fort honnête homme, dit le conseiller de Strom.

— On ne peut nier qu'il n'ait quelque chose de méchant dans les traits, ajouta l'archiviste Wandel; mais c'est, je crois, un homme loyal.....

— Loyal! reprit le duc avec vivacité en fronçant les sourcils et en jetant à l'archiviste un coup d'œil irrité: Wandel, vous connaissez mal cet homme ou vous êtes trop bon. Je crois qu'il ne faut pas se fier à Hémold: du fiel, de la malice.....

L'archiviste pâlit en voyant le regard courroucé de son maître; tous les autres se turent.

— Wandel, reprit le duc quelques momens après, pourquoi avez-vous pâli? vous n'avez pas de liaisons avec cet homme?

— Dieu m'en préserve, altesse sérénissime; je l'évite autant que le permet ma charge. Je n'ai jamais eu de rapport avec lui, car en effet, comme votre altesse l'a fort bien remarqué, il y a de la fausseté... J'ai souvent eu l'intention de solliciter votre altesse de lui donner sa démission. Il est auteur; il correspond avec beaucoup d'étrangers; les actes les plus importans de l'État passent dans ses mains; on ne peut se fier.....

— Je ne puis le congédier sans avoir quelque tort à lui reprocher, répondit le duc; je serais injuste autrement.

— Je l'ai appelé honnête homme, reprit le conseiller Strom, parce que je n'aime pas à parler mal de personne. Il a une femme et des enfans; je ne voudrais pas le voir malheureux. Mais mon respect pour votre altesse m'ordonne de lui faire savoir qu'Hémold a mérité plus de vingt fois, par ses écrits impies, d'être banni du pays ou enfermé dans la citadelle. Le trône ni l'autel, l'État ni les particuliers ne sont à couvert des insultes de cet homme. Je me fais fort de prouver qu'Hémold a tenté plusieurs fois, dans son journal, d'exciter une révolution en livrant au mépris du peuple le puissant souverain de notre duché. Que deviendront l'amour du prince et le respect des lois si une pareille hardiesse n'est pas réprimée?

Un conseiller ecclésiastique, deux généraux, le directeur en chef de la police ajoutèrent l'un après l'autre une petite réflexion charitable, et quand chacun eut dit contre Hémold le mal, grand ou petit, qu'il put imaginer, le baron de Leinau trouva lui-même que cet homme ne méritait même pas un regard du prince.

— Si cet homme est si méchant, si dangereux, dit le duc étonné, que ne lui fait-on rendre compte de sa vie! pourquoi le laisse-t-on plus longtemps gérer les affaires?...

Puis il quitta brusquement l'assemblée.

Le sous-directeur Hémold ne tarda pas à ressentir les effets de ce coup d'œil du prince. On s'éloigna brusque-

ment de lui; on se répétait de proche en proche qu'il fallait fuir un pareil homme; qu'il était dans la disgrâce du duc. Les hauts fonctionnaires le traitaient avec dureté et humeur, ses égaux l'évitaient ou l'approchaient avec froideur; ses ennemis et ses envieux laissaient percer la joie que leur causerait sa ruine.

Hémold s'apercevait bien qu'il était question de lui. Il s'informa de l'un, de l'autre..... on levait les épaules; personne ne savait rien. Hémold était tranquille: « A qui en ont-ils? disait-il en lui-même; je n'ai offensé personne, commis aucun délit. Je fais mon devoir... qu'ont-ils donc contre moi? Leur amitié importe peu à mon bonheur et à ma tranquillité. » C'est ainsi qu'il pensait tout haut; puis il réfléchissait tout bas. Cette froideur, ces mépris le chagrinaient plus qu'il ne le croyait. Il quitta les sociétés qu'auparavant il ne voyait que rarement et vint se retirer dans sa famille. Il avait une épouse aimable, une charmante fille et deux fils de onze à quatorze ans, qui promettaient beaucoup. La gracieuse Emma, trésor de ses parens, était faite pour rendre heureux l'homme auquel elle donnerait sa main; elle avait déjà dix-neuf ans, et cependant personne ne s'était encore présenté pour obtenir cette main, car..... elle était sans dot. Le sous-directeur était dans le besoin plutôt que dans l'aisance; ses appointemens ne suffisaient pas pour élever ses enfans. A la Résidence il était obligé d'écrire, dans ses momens de loisirs, sur l'industrie, et malheureusement il obtenait peu de succès.

Pour ne pas troubler la tranquillité des siens, Hémold enferma tous ses soucis en lui-même et ne dit mot de ce qui lui arrivait. Le premier coup de tonnerre de l'orage qui approchait ne devait en être que plus terrible.

Un jour l'archiviste fit appeler Hémold chez lui; il s'y rendit. M. de Wandel le reçut avec froideur, et lui montra le dernier numéro du journal qu'il publiait.

— Qui a envoyé à votre journal l'état de la dette de notre pays? lui dit-il.

— Personne, monsieur; je l'ai inséré.....

— Qui vous y avait autorisé?

— Personne. J'ai plusieurs fois donné de semblables états sans qu'on s'y opposât.

— Je ne lis pas votre journal, je n'en puis parler; mais vos instructions vous défendent de communiquer à qui que ce soit les documens des archives.

— La dette de l'État circule dans la ville, dans nombre d'écrits; son chiffre est dans plusieurs journaux étrangers. Je n'ai puisé dans aucun document des archives.

— Tout cela ne vous autorisait pas, vous fonctionnaire public, à lui donner une plus grande publicité. Allez, vous en répondrez.

Peu de jours après, Hémold fut cité devant la cour de justice. Cet événement avait été précédé d'une autre circonstance. Le duc désira examiner une correspondance secrète que le feu duc, son oncle, avait eue avec le ministre d'une grande puissance, et dont il avait parlé dans un journal étranger. L'archiviste fit demander les originaux à Hémold, qui ne put les retrouver. Le lendemain, des agens de police vinrent au logis d'Hémold, lui signifièrent les arrêts en vertu d'un ordre de son altesse, firent un paquet des papiers qu'ils avaient ordre de porter au directeur de la police. Ce ne fut qu'un cri de douleur dans la famille. Hémold, sûr de son innocence, cherchait à la consoler: il était sans crainte.

Après l'examen en forme des papiers d'Hémold, qui se fit en sa présence, la correspondance ne se trouva pas, mais en échange, quantité d'autres pièces des archives. Hémold expliqua qu'elles se trouvaient chez lui parce que, empêché d'aller aux archives à cause d'une maladie, il avait la permission de les apporter chez lui pour travailler. Il avoua que c'était par oubli qu'il ne les avait pas remises à leur place.

On examina attentivement sa correspondance particulière pour trouver des indices qui fissent connaître s'il n'avait point abusé de la correspondance disparue. Quelques expressions adressées à un ami étranger le rendirent suspect. On trouva un brouillon de lettre de sa main, dans lequel il critiquait en termes peu mesurés le choix du président du grand conseil fait par le duc, et désespérait d'attendre peu de bien pour le pays de son humeur philanthropique et de son penchant aux améliorations. Hémold représentait qu'il avait écrit cette lettre la première semaine du règne du duc Louis, que ses sentimens ainsi que le pays avaient bien changé depuis; il alléguait encore que ces lettres ne pouvaient être considérées que comme des pensées fugitives confiées à l'amitié. Ces lignes fatales n'en étaient pas moins écrites: Hémold fut donc, par un arrêt en bonne forme, déclaré perturbateur de l'État et fonctionnaire infidèle.

Quand Hémold entendit cette condamnation, il se leva et dit:

— On veut me perdre. Je reconnais que par négligence j'ai laissé chez moi deux ou trois pièces des archives, ce qui, après tout, n'a pas causé grand dommage à l'État; je reconnais encore que, dans mes épanchemens avec un ami fidèle, j'ai parlé à cœur ouvert des nouveaux changemens introduits dans le duché, ce qui ne lui porte aucun préjudice. Ces aveux seront probablement en pure perte; cependant, messieurs, si l'on voulait relever aussi durement les négligences de chacun de vous ou peser au même poids vos correspondances et les propos auxquels vous vous livrez dans le cercle intime de vos amis, il serait peu de vous qui ne fussent aussi coupables que moi.

Cette allocution excita un profond mécontentement parmi les juges. Hémold parla longtemps encore avec cette fierté et cette énergie. Des murmures l'interrompirent; il fallut à la fin que le président lui ordonnât de se taire et le fît emmener. Le juge Ferlach se leva alors:

— C'est une injustice, dit-il, de l'empêcher de se défendre: il a raison de montrer la route que nous avons à suivre. Nous avons informé contre lui, non pas en juges, mais en ennemis. Je proteste contre tout ce procès; je m'en lave les mains, et je demande acte de ma protestation.

Ce fut en vain qu'on voulut lui faire des représentations, l'avertir, l'effrayer de la disgrâce du

— J'ai vieilli et blanchi au service de l'État; toujours on m'a vu prendre la défense de l'opprimé; son altesse pensera de moi ce que bon lui semblera. Si le duc pouvait exiger une semblable inquisition, je penserais de lui ce que bon me semblerait aussi.

Le baron de Leinau et le duc furent instruits de l'emprisonnement d'Hémold et du procès; ils laissèrent à la justice suivre son cours. Lorsque l'on apprit au duc l'opiniâtre opposition du vieux Ferlach, il parut touché. La cour avait les yeux fixés sur le prince comme pour lui faire cette question: « Faudra-t-il aussi le perdre. »

Le désespoir était dans la maison d'Hémold. Le chef était en prison sous le poids des plus graves accusations; personne ne pouvait l'approcher; son épouse et ses enfans ne pouvaient lui parler que devant des témoins. Au bout de quelques semaines, le ménage manqua d'argent: Mme Hémold s'adressa à d'anciens amis; on chercha à l'éconduire, on lui donna quelques bagatelles. Elle ne sentait que plus vivement l'absence de son mari.

Le duc Louis s'était fait peindre et avait fait mettre son portrait sur quelques douzaines de tabatières ornées de diamans et de perles, pour en faire présent aux ambassadeurs, à ceux qui lui apportaient de bonnes nouvelles, aux auteurs qui lui dédiaient leurs ouvrages, etc. Le baron de Leinau, se promenant un soir d'automne dans les rues de la Résidence en simple redingote, passa devant la maison du bijoutier de la cour et y entra pour voir où en étaient les tabatières qu'il avait commandées. Le bijoutier, surpris de l'apparition du président, le reçut avec un embarras visible. Les tabatières étaient dans une chambre voisine où il paraissait ne pas se soucier d'introduire le baron. Il prit un prétexte pour passer seul dans cette chambre, d'où il revint bientôt avec quelques tabatières. Tandis que Leinau les examinait, la porte s'ouvrit une seconde fois, et une jeune fille en sortit les yeux baignés de larmes. Le baron faillit tout jeter par terre, tant il fut surpris en reconnaissant dans cette jeune beauté son ancienne convive, qu'il n'avait point oubliée malgré ses nombreuses occupations.

Il la salua en silence. Les yeux baissés, en rougissant un peu, elle passa devant lui, se dirigeant vers la porte vitrée de la rue. Le bijoutier, en la lui ouvrant, lui dit :

— Vous n'êtes pas bien, mademoiselle.

En effet elle fit quelques pas en arrière et tomba évanouie. Le baron, effrayé et le cœur palpitant, se précipita vers elle, la femme du bijoutier apporta un verre d'eau fraîche, elle en but un peu. Au bout de quelques minutes :

— Je suis bien, dit-elle, pardonnez-moi de vous avoir causé de l'embarras.

Elle se leva ; aucune prière ne put l'engager à rester un instant de plus.

— Vous me permettrez au moins de vous accompagner jusque chez vous, dit le baron prenant son bras malgré elle.

Les questions qu'il lui fit ne reçurent qu'une brève réponse. La pauvre fille pouvait à peine parler, sa voix était faible comme celle d'un mourant ; Leinau sentait son bras trembler sur le sien. Ils s'arrêtèrent devant une petite maison, elle lui fit une révérence et disparut.

Leinau avait perdu contenance ; il resta un moment immobile, puis se mit à marcher tout pensif :

« O mon Dieu ! qu'elle est belle, disait-il. »

Sa première idée fut de retourner chez le bijoutier pour s'informer de l'inconnue, et il était si impatient d'apprendre la cause des larmes qu'il avait vu répandre qu'il se mit à courir de toutes ses forces.

De hauts chênes qui bruissaient au-dessus de sa tête l'arrêtèrent tout court. Il se mit à examiner avec de grands yeux l'endroit où il se trouvait ; c'était un petit bois situé à une demi-lieue de la Résidence. Sa préoccupation le fit rire, il reprit le chemin de la ville.

« Il faut que je sois fou, disait-il ; oui, je t'adore, cher ange, malgré ta froideur. »

Une demi-heure après, il était assis dans la boutique du bijoutier, qui ne fit plus difficulté de le laisser entrer dans la chambre où étaient les tabatières.

Il apprit enfin le nom de la jeune fille : elle s'appelait Emma Hémold. Elle avait, sans le dire à sa mère, retenue au lit et malade de chagrin, vendu un de ses joyaux, un collier de perles et de diamans, pour fournir aux besoins du ménage. Elle avait conté comment son père, innocent, languissait en prison, et comment toute sa famille n'avait plus, pour éviter la misère, d'autre ressource que la vente de ses bijoux. Le bijoutier avait acheté celui qu'elle lui présentait, en lui promettant de le lui rendre, quand elle le voudrait, contre la même somme.

— Renvoyez sur-le-champ ce collier à Mlle Hémold, dans une heure la somme sera dans vos mains. Mais sur-le-champ, s'écria le baron en s'en allant pour cacher son émotion.

Il était déjà nuit close lorsque le bijoutier arriva avec le collier chez Mlle Hémold ; elle ne voulait pas le reprendre :

— Il le faut, lui disait le brave homme avec embarras ; j'ai ordre de vous le remettre. L'argent est déjà dans mes mains.

Ce fut alors au tour d'Emma d'insister :

— Quoi ! l'argent ? de qui ?

La vertu principale du bijoutier n'était pas le silence : il conta tout. Emma était rouge comme du feu. Le bijoutier posa le collier sur la table et s'en alla.

Il fit très-bien : Emma avait besoin d'un peu de solitude. Pendant une demi-heure elle resta rêveuse, immobile, les mains jointes, pleurant sans le savoir. Elle vivait si retirée que le président du grand conseil lui était inconnu. Lorsque le bijoutier était subitement entré dans la chambre où elle était et lui avait dit : « Cachez vos larmes, mademoiselle, son excellence le président du grand conseil vient d'entrer, » elle avait été grandement effrayée. Emma craignait toutes les excellences depuis les malheurs de son père ; elle voulut s'en aller ; mais quand elle entra dans la boutique, qu'elle vit un homme jeune, d'une figure noble..... le même avec qui elle avait soupé une fois en tête-à-tête..... le même auquel elle avait souvent pensé en secret, qui était si aimable, si respectueux, si différent des autres hommes..... le même qui avait si doucement, si innocemment ému son cœur et son imagination..... le même enfin qu'elle avait si souvent désiré revoir, sans avoir dit un seul mot de ce désir à sa mère : jugez quel dut être son saisissement en le retrouvant tout à coup. Il l'avait reconduite chez elle, elle se le rappelait à peine ; mais le collier était sur la table et ne lui permettait plus de douter. Elle le tira de son étui de maroquin, le pressa sur son cœur en sanglotant et murmura bien bas :

« Je te revois, tu m'es doublement cher. »

Emma, pleine de confiance dans la bonté de son favori secret, voulait profiter de l'occasion pour demander au duc la grâce de son père.

— Notre père est sauvé, dit Emma, les yeux brillans de joie, en s'approchant du lit de sa mère ; je vais écrire au président de Leinau : c'est un homme compatissant.

Elle ne put se contenir davantage et conta à sa mère toute l'aventure du collier. Le cœur de cette bonne fille était trop plein : quand elle eut décrit le baron de la tête aux pieds, ce n'était plus un homme, mais un ange.

Ce récit fit sur Mme Hémold un effet salutaire ; l'espoir rentra dans son cœur. Ranimée par la confiance que Leinau pourrait les secourir, elle fut bientôt assez forte pour sortir du lit. Emma passa toute la journée, le lendemain, à écrire et à déchirer les lettres qu'elle adressait à son excellence le président du grand conseil, car au milieu des prières ardentes d'une fille pour le bonheur de ses parens, elle voulait toujours mêler un peu de tendresse pour l'étranger, quelques mots de reconnaissance pour le renvoi du collier ; mais comment trouver un mot qui exprimât tout ce qu'elle éprouvait intérieurement ! A la fin, Mme Hémold fut obligée d'écrire elle-même cette lettre. Emma la trouva trop froide, rédigée en style de chancellerie :

— Comment intéresser le cœur d'un étranger à nos malheurs, si nous n'avons ni chaleur ni tendresse pour les exprimer ?

Il était déjà nuit, et l'on n'avait pu parvenir à terminer une lettre. La mère et la fille résolurent enfin de composer

chacune une lettre nouvelle ; on choisirait ce qu'il y avait de meilleur dans les deux épîtres, tempérant la froideur de l'une par la chaleur de l'autre.

Ce nouveau travail était à peine commencé qu'elles furent forcées de l'interrompre par l'arrivée d'une servante qui annonça à Mme Hémold que quelqu'un désirait lui parler. On fit entrer. Après les politesses d'usage, l'étranger annonça qu'il venait, par ordre de son altesse le duc, les rassurer sur le sort de M. Hémold.

Mme Hémold eût, je crois, dans son saisissement, sauté au cou de ce messager de bonheur, Emma, interdite, se fût jetée à ses pieds. Elle était debout, les joues enflammées, les yeux baissés, ne les relevant que de temps en temps, et tout mouillés de larmes.

— Le procès intenté à M. Hémold ne doit cependant pas être interrompu brusquement, ajouta l'envoyé ; il se terminera heureusement, n'en doutez pas. En tout cas, son altesse aura un soin paternel de Mme Hémold et de sa famille. Je désire que cette assurance vous rende le calme et la paix.

— Ah ! s'écria Mme Hémold, que le duc est bon ! Que le ciel le bénisse ! Mais ne puis-je porter à l'instant cette consolation à mon malheureux époux ?

— Il sait tout : néanmoins il ne faut pas compter le revoir avant quelques semaines. Il est, au reste, en votre pouvoir de hâter sa délivrance.

— Comment ? s'écrièrent-elles toutes deux.

— En taisant à tout le monde le bien que le duc pense de vous et ce que je suis venu vous dire de sa part.

— Oh ! nous saurons bien nous taire ! Nous ne le nommerons que dans nos prières à Dieu, s'écria Emma.



Emma.

— Votre nom, monsieur ? demanda Mme Hémold.

— Maman, c'est le bienfaiteur à qui nous écrivions dans le moment même.

Le baron accepta l'invitation de rester quelques momens de plus ; il voulut bien écouter les plaintes et les protestations de reconnaissance de Mmes Hémold, surtout quand on l'eut assuré qu'elles seraient seules tout le soir.

— On nous fuit comme des pestiférés, dit Mme Hémold : ceux que nous regardions comme nos amis les plus dévoués nous laissent dans le malheur.

— Que je sois donc votre ami dans le malheur, dit le baron ; permettez-moi d'être votre protecteur jusqu'au moment où la détention de votre époux, de votre père, aura cessé.

Leinau s'était bien promis de ne rester que le temps nécessaire pour remplir les ordres du duc ; mais le temps s'écoulait et de minute en minute la soirée s'avançait. Combien la mère lui parut aimable ! Il avait pour la fille un véritable enthousiasme.

Dès que Leinau les eut quittées, Mme et Mlle Hémold se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, pour donner un cours à leurs larmes. Leur ange gardien fut le sujet de leur conversation bien avant dans la nuit et encore tout le jour suivant. On pense bien, sans que je le dise, que Leinau

prit la peine de s'assurer plusieurs fois si l'intéressante famille n'avait ni désirs ni besoins.

— Tu avais raison, Leineau, dit le duc avec humeur, en jetant loin de lui les pièces du procès : les princes ne sont pas moitié aussi enclins à être despotes que leurs serviteurs à être esclaves! Un seul geste, un seul regard du prince, et adieu la justice! Ils foulent aux pieds les lois dont ils sont dépositaires : la vie, l'honneur, la liberté, la fortune, rien de sacré pour ces âmes de boue! Je comprends maintenant, cher Leinau, que des esclaves ne sauraient être des amis, et que les princes n'en ont point de véritables. Sois-moi fidèle, déjoue ces œuvres de ténèbres, ou je suis perdu.

Le duc et Leinau s'embrassèrent et jurèrent une seconde fois de s'aimer à jamais.

— Ah! mon ami, poursuivit le duc, n'est-il pas affreux d'arracher au bon Hémold sa place, de le bannir de son pays, de confisquer ses biens pour une négligence, pour quelques mots échappés, il y a longtemps, dans l'épanchement de l'amitié; pour la publication de comptes qui sont dans les mains de tout le monde et qu'aucune loi n'ordonne de cacher! que d'iniquités! Je veux faire imprimer la noble protestation de Ferlach. La cause est maintenant devant le tribunal de recours : attendons l'arrêt; nous agirons ensuite.

La sentence du tribunal d'appel prononça l'acquittement d'Hémold. Le duc reçut cette décision avec joie. Il fit appeler le baron sur-le-champ ;

— Leinau! l'innocence l'emporte.

— Parce que l'on a su au tribunal de recours avec quel déplaisir tu avais appris la conduite de la cour de justice. Si tu eusses pu cacher plus longtemps ton chagrin, qui sait si Hémold n'eût pas été déclaré coupable par le tribunal d'appel?

— Je casse la cour, s'écria le duc; j'en forme une nouvelle ; le loyal et courageux Ferlach la présidera. Je destitue l'archiviste Wandel ; Hémold prendra sa place. Mais en donnant à un homme plein de savoir et de fidélité l'emploi qu'il mérite, je ne fais que remplir un devoir envers l'État. Mon cher Leineau, nous devons à Hémold une plus noble récompense, car lui et sa famille ont été victimes de notre épreuve. J'ai beaucoup appris par cette épreuve. Je suis persuadé maintenant que nous autres princes sommes les gens les plus dignes de pitié qu'il y ait au monde; que nous ne pouvons, dans notre position, ni connaître les hommes qui nous entourent ni nous connaître nous-mêmes. Un seul de nos regards peut faire plus de mal que nous ne pouvons faire de bien avec la meilleure volonté. Parmi la foule de nos courtisans, il en est à peine un seul qui pense assez noblement pour préférer son devoir à tout. Je dois toutes ces vérités à Hémold ; je te les dois aussi, Leinau, toi que j'aime aujourd'hui plus que jamais. Comment pourrais-je vous récompenser tous deux?

Ce fut un furieux coup de tonnerre pour bien des gens, et particulièrement pour les membres de la cour de justice et pour M. Wandel, quand on apprit le lendemain la confirmation de l'arrêt de la cour d'appel par le duc ; quand on sut que le président du grand conseil avait été de sa personne, par ordre de son excellence, annoncer à Hémold son acquittement et sa nouvelle dignité, et qu'il l'avait ramené comme en triomphe dans sa famille. Ce fut bien pis quand on apprit que, peu de jours après, l'archiviste Hémold avait eu l'honneur de manger à la table du duc, qui lui avait fait présent d'une petite campagne située aux environs de la Résidence.

Alors revinrent en foule les anciens amis de la famille Hémold, s'excusant de leur mieux : l'un avait été absent tout le temps du procès, un autre malade, un troisième n'avait pas le sou, un quatrième avait été retenu par des affaires importantes. Emma revit se presser autour d'elle ses anciens adorateurs : les cartes de visite, les invitations, les bals, les redoutes, les pique-niques, les concerts, les parties sur l'eau pleuvaient de toutes parts.

Mme Hémold ne voulait plus voir personne.

— Non, lui dit Hémold, ne te fais pas ermite parce que le monde est inconstant : aime le monde comme autrefois ; mais ne te fie à personne. Pour être heureux il faut un peu se faire illusion. C'est un grand malheur que de passer sa vie à craindre un tremblement de terre. Il vaut mieux être trompé plusieurs fois encore que d'être sans cesse tourmenté de craintes : tout pour nos semblables; mais n'attendons jamais rien d'eux.

A la Résidence et dans tout le duché on approuva hautement la justice du duc Louis et son zèle à dédommager Hémold de ses souffrances. Personne, à l'exception de Leinau, ne savait comment l'affaire avait été arrangée ; on attribuait au duc de la générosité, de la grandeur d'âme, et on l'exaltait! « Voyez notre duc! disait-on, quel prince! » On ignorait qu'il n'y avait ni générosité ni grandeur d'âme, mais expiation d'une épreuve bien cruelle, car, sans un *coup d'œil du prince*, Hémold n'eût jamais été déclaré coupable. — Ainsi sont les hommes : ils louent, ils divinisent les actions des grands sans en connaître les motifs.

Dès que le printemps se fit sentir, Leinau alla faire visite à la famille Hémold dans sa petite maison de campagne. Un soir, à l'heure où le rossignol commence son chant, on aperçut Emma dans ses bras. Elle venait de lui avouer un amour que le baron lui avait juré depuis longtemps. La bénédiction paternelle suivit de près cette déclaration. Le duc se chargea de doter l'épouse de son ami.

Quand le président du grand conseil, le baron de Leinau, traversait les rues de la Résidence avec sa charmante épouse, on voyait quantité de gens secouer la tête et murmurer : « Bien! bien, qu'elle est belle! » Et les caquets de commencer : « Notre duc aime le baron, le baron aime Mlle Hémold, voilà pourquoi le sous-directeur a été reconnu innocent avec tant de fracas, la cour de justice cassée, l'archiviste Wandel impitoyablement chassé, Hémold pourvu de places, de titres, de richesses : cela se comprend. Heureux qui a un pareil gendre! Notre duc est un excellent maître ; mais faible! faible!..... Il ne voit pas ce qui se passe autour de lui. Nous autres, nous le voyons bien distinctement, quoique d'un peu loin..... Le bon prince est ébloui ; c'est le sort des grands de ce monde.....

— Eh bien! disait le duc Louis en souriant, il est aussi difficile à un prince de juger ceux qui l'entourent qu'au peuple de juger son prince.»

HENRY ZSCHOKKE.

(*Traduit de l'allemand.*)

ÉTUDES HISTORIQUES.

SAINTE-GENEVIÈVE ET SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS.

C'est un souvenir bien poétique et bien touchant que celui de Geneviève : la piété et la charité, l'amour de Dieu et des hommes, inspirèrent toutes les pensées de cette vierge qui, dans sa longue et paisible vie, traversa une des plus orageuses périodes de l'histoire, en répandant autour d'elle, comme un céleste parfum, l'influence de ses douces vertus. Notre Paris moderne, quoique moins religieux que le Paris de Chilpéric, ne saurait, sans ingratitude, refuser sa vénération à la sainte qu'on lui avait jadis donnée pour patronne, en mémoire de la légende qui attribue aux prières de Geneviève la délivrance miraculeuse de Lutèce menacée par les hordes d'Attila.

Cependant la première basilique érigée sur le mont *Lucotitius* (c'est ainsi qu'on appelait, du temps des Romains, la Montagne Sainte-Geneviève) ne porta point d'abord le nom de la bergère de Nanterre : ce fut le conquérant des Gaules, le roi Clovis, qui bâtit cette église, vers 508, pour accomplir un vœu qu'il avait fait durant sa grande guerre contre les Visigoths. Clovis mourut trois ans après, et l'édifice fut achevé par sa veuve, la reine Clotilde, et dédié par le célèbre saint Remi, sous l'invocation de saint Pierre et saint Paul. Clovis, Clotilde et Geneviève furent ensevelis dans la *crypte*, ou chapelle souterraine. Ce n'était pas trop de deux saintes pour appeler la grâce d'en haut sur le roi cruel qui avait cru expier ses assassinats par autant de fondations pieuses.

L'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, durant les invasions normandes au neuvième siècle, eut le sort de Saint-Germain-des-Prés et de tous les *moûtiers* (monastères) situés sur les deux rives de la Seine. Les hommes du Nord saccagèrent, brûlèrent et renversèrent de fond en comble la vieille basilique, et il fallut des siècles pour refaire ce qui avait été détruit en quelques heures. Saint-Pierre et Saint-Paul, il est vrai, se releva plus vaste et plus magnifique : le roi Robert reconstruisit les cloîtres, et l'église se réédifia, mais si lentement qu'elle ne fut pas terminée avant 1155 : les reliques de Geneviève avaient été préservées de la fureur des Normands, qui eussent vengé sur ce corps saint les désastres des Huns dans les plaines catalauniques.

La puissance et la richesse des chanoines qui desservaient ce monastère étaient grandes néanmoins : leurs cloîtres, alors situés hors de l'enceinte de Paris et environnés de hautes et fortes murailles crénelées, ressemblaient à une forteresse ; ils étaient, au temporel, seigneurs suzerains d'une grande partie du quartier de l'Université et du faubourg Saint-Marcel, avec droit de haute et basse justice, c'est-à-dire le droit de faire juger et exécuter par leur bailli et leur prévôt toutes les causes pénales ; quant au spirituel, ils ne reconnaissaient au-dessus d'eux que le pape. Cette indépendance et cette prospérité les perdirent : leur licence et leur orgueil passèrent toute mesure.

Un jour que le pape Eugène III, dans un voyage à Paris, en 1147, était venu officier dans leur église, le roi Louis VII envoya un beau tapis de soie pour faire honneur au saint-père : les gens des chanoines voulurent s'emparer du tapis, les serviteurs du pape le défendirent ; on se battit avec acharnement dans l'église, et Louis VII, étant accouru, reçut lui-même des coups de poing dans la mêlée. Le roi et le pape irrités décidèrent la réforme de ces *clercs* turbulens, et l'on installa à leur place des chanoines *réguliers* de Saint-Victor, vivant en communauté sous la règle de saint Augustin.

Le couvent fut alors érigé en abbaye, et l'on dit que ce fut seulement vers ce temps-là que le nom de Sainte-Geneviève remplaça celui de Saint-Pierre et Saint-Paul. Le pape accorda les plus hautes prérogatives à l'abbé, qui eut permission de porter la mitre, l'anneau et les insignes épiscopaux, et fut nommé juge et conservateur des priviléges apostoliques ou des droits de la cour de Rome, sans qu'on pût appeler de ses sentences à nul autre qu'au pape.

L'abbé avait le pas sur l'évêque dans les processions où l'on promenait par la ville la châsse de vermeil, étincelante de pierreries, qui renfermait les ossemens de sainte Geneviève, afin d'obtenir l'intervention de la protectrice de Paris aux époques de calamités publiques.

Cette châsse, dont la descente avait lieu surtout dans les sécheresses, les inondations et les épidémies, était si précieuse aux yeux de nos pères que, dans ces jours solennels, lorsque l'évêque et le chapitre de la cathédrale la venaient *querir* afin de la mener pompeusement à Notre-Dame, le prévôt des marchands et les échevins donnaient des otages aux génovéfains pour la sûreté des bienheureuses reliques. On emportait, côte à côte, la châsse de sainte Geneviève et celle de saint Marcel, l'un des plus anciens évêques de Paris, en ayant grand soin d'empêcher les deux châsses de se toucher, parce que, suivant la croyance populaire, les deux saints avaient une telle amitié l'un pour l'autre qu'ils n'eussent plus voulu se séparer et rentrer chacun dans son église.

Une nouvelle réforme dans l'abbaye fut encore nécessaire au dix-septième siècle et s'opéra sous les auspices du cardinal de Larochefaucauld : les bâtimens du monastère furent changés, ainsi que les habitans ; on répara les cloîtres dans le goût moderne, et l'on éleva une double galerie haute, en forme de croix, qui contient une des plus riches bibliothèques de la capitale.

Les restes de l'illustre philosophe et mathématicien René Descartes avaient été transportés de Stockholm à Sainte-Geneviève, en 1667.

Mais l'ancienne église ne devait point tarder à disparaître comme les anciens cloîtres : en 1754, l'abbé et les chanoines, voyant qu'elle menaçait ruine, sollicitèrent les secours du roi Louis XV pour la faire reconstruire ; par une bizarrerie digne de l'immoralité de Louis XV, on assigna à cette

œuvre de piété une partie des odieux bénéfices de la loterie, et l'architecte Soufflot fut chargé du plan du nouvel édifice, qu'on commença sur un terrain voisin de la basilique de Clovis, et qui devait bien changer de destination.

C'est à Soufflot qu'on doit ce beau portique de la place du Panthéon et ce dôme majestueux exhaussé sur une élégante colonnade, qui domine les quartiers de la rive gauche de la Seine, et produit un effet si grandiose dans l'aspect général de Paris. Mais les murailles nues des flancs et du chevet du monument lui donnent de tous côtés la physionomie d'un gros bastion de pierres de taille et ne répondent pas à la beauté du portique et du dôme.

L'assemblée nationale, pendant la révolution, changea la destination de l'église neuve, et décida que, sous le titre de *Panthéon français*, elle servirait de sépulture aux grands citoyens qui auraient bien mérité de la patrie. On y transféra les dépouilles de Voltaire, de Rousseau, de Mirabeau, et plus tard celles de l'infâme Marat; mais ce monstre ne tarda point à être exhumé et traîné dans le ruisseau par la même populace qui l'avait pleuré à ses funérailles triomphales.

La restauration rendit au culte catholique le temple de l'immortalité et commanda au célèbre et malheureux Gros les belles peintures à fresque qui couronnent le dôme.

La révolution de juillet a ressaisi de nouveau la basilique de Soufflot pour y inscrire en lettres d'or, sur des tables de marbre, les noms de ses héros, et a rétabli au fronton l'inscription fameuse : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante!*

Le Panthéon, comme la Madeleine, fut tour à tour disputé par la religion et par la reconnaissance nationale.

Il ne reste plus de l'antique église du douzième siècle qu'une tour noire, hérissée de gorgones, et veuve de ses cloches : elle est enclavée dans l'intérieur du collége de Henri IV, et on l'aperçoit de fort loin entre le dôme du Panthéon et le clocher de Saint-Étienne-du-Mont.

Les écoliers du collége se battent aujourd'hui à l'endroit même où les chanoines de Sainte-Geneviève et les officiers du pape échangeaient autrefois de si beaux coups de poing.

Saint-Germain-l'Auxerrois, vénérable basilique, noircie par les siècles et mutilée par les révolutions, a failli disparaître pour faire place à une rue large et droite qui devait monter du Louvre à la barrière du Trône. Mais on l'a épargnée, car c'est un beau et imposant contraste que l'architecture du douzième siècle en présence de l'architecture grecque-romaine du dix-septième; c'est un singulier rapprochement que les noms historiques de Childebert et de Louis XIV : Childebert, successeur de Clovis, fondateur d'une église, et Louis XIV, soixante-cinquième roi de France, fondateur d'un palais. La rue Louis-Philippe, dans sa monotone largeur, remplacera-t-elle pour nos yeux et nos souvenirs, cette ruine religieuse qui se rattache aux annales de trois races de rois et qui remonte à l'origine du christianisme dans les Gaules; ce monument de la naissance de l'art, encore plein de cendres illustres; on a donc commencé sa restauration et elle marche à bonne fin.

Pourquoi ne pas donner à Saint-Germain-l'Auxerrois une ceinture de peupliers, comme un de ces bois sacrés qui entouraient les temples païens? L'historien, le poëte, le peintre, les âmes rêveuses qui se nourrissent du passé, iraient sous ces ombrages s'entretenir avec les pierres de l'édifice, qui leur parlerait des miracles de saint Germain d'Auxerre, et de saint Germain, évêque de Paris; de la dévotion des rois sicambres et des reines mérovingiennes; des sépultures de tant de magistrats, d'artistes et de renommées éteintes. Ici Ultrogothe, femme de Childebert, apportait son offrande et sa prière; là fut baptisé le *petit roi* Jean, fils de Louis-le-Hutin : ici Henri maria son favori, le duc de Joyeuse, à Marguerite de Lorraine, sœur de la reine; là, en 1245, un curé osa en chaire excommunier le pape qui avait excommunié l'empereur Frédéric II.

Childebert, qui régnait à Paris en 540, fit bâtir une chapelle sous l'invocation de saint Germain, évêque d'Auxerre. Chilpéric Ier, qui pensait racheter ses crimes par de pieuses fondations, agrandit et orna cette chapelle, à laquelle il promit le corps de saint Germain, évêque de Paris, encore vivant, quoique déjà béatifié par ses miracles : ce bon évêque ne reposa jamais dans le tombeau qu'on lui avait préparé à grands frais. Alors l'église s'appelait *Saint-Germain-le-Rond*, à cause de son abside circulaire, et ce surnom lui fut conservé jusque après son changement de forme : les églises étaient figurées en croix pour mémoire de la passion.

Un bourg populeux s'était rassemblé autour de Saint-Germain sous la protection de ses tours et de ses fossés, dont les limites sont marquées par le quai de l'École, la rue de l'Arbre-Sec et celle des Fossés-Saint-Germain; un cloître, où les chanoines tenaient une école publique de théologie, longeait les murs de la basilique, et les sciences, foulées aux pieds par les barbares, refleurissaient à l'ombre de l'autel chrétien.

Voici venir les Normands, ces terribles hommes du Nord, qui portèrent leurs ravages au cœur de la France; ils assiégent Paris, qui leur résiste de toutes ses forces et se cache derrière ses remparts. A l'approche de l'invasion, les prêtres de l'église et les habitans du bourg Saint-Germain-l'Auxerrois se sont retirés dans la Cité avec leurs reliques et leurs trésors. Les Normands pillent, brûlent, saccagent ce bourg abandonné sans défense, et s'y fortifient en élevant une circonvallation de maçonnerie et en creusant de nouveaux fossés. Mais après deux assauts inutiles, ils renoncent à leurs entreprises contre Paris, qui les a décimés, et regagnent, chargés de butin, la province qu'ils avaient envahie au bord de la mer. Ils revinrent encore, et furent encore repoussés.

Le clergé de Saint-Germain-l'Auxerrois rapporta les châsses de saints qu'il avait sauvées des profanations, et retrouva des ruines et des débris avec des traces de sang, de vin et de flammes. Alors on purifia les lieux, on réédifia l'église à peu près telle que nous la voyons aujourd'hui; on releva les maisons, on protégea le bourg par une enceinte de murailles, et on y rassembla les *hommes et femmes de corps* appartenant au domaine de Saint-Germain-l'Auxerrois; car jadis la population était attachée à la glèbe, et le seigneur disposait en maître de ses vassaux comme des bœufs de ses étables, comme des arbres de ses bois. Nul ne pouvait quitter la terre où il était né, ni se marier, ni s'établir hors des limites de son servage, sous peine d'être poursuivi et puni de cette désertion. Si un vassal ou *homme-lige* prenait une femme dans un autre territoire, cette femme ne suivait pas la condition de son mari et ne changeait pas de seigneur. La servitude était en France ce qu'elle est encore en Russie : un propriétaire possédait tant d'arpens de terre, tant de têtes de bétail et tant de serfs : on vendait les paysans de même que l'on vend des nègres.

Geneviève, fille d'Eudes, *homme de corps* de Saint-Germain-l'Auxerrois, aimait un jeune esclave de Notre-Dame, et en était aimée; mais ni l'un ni l'autre n'avait la somme nécessaire pour racheter sa liberté, et ils étaient gardés de si près que la fuite ne les eût réunis que pour les séparer bientôt pour toujours. Le père alla se jeter aux genoux

des chanoines de Saint-Germain, et ceux-ci accordèrent à cette fille la permission de se marier en devenant esclave de Notre-Dame : ce fut une générosité inouïe pour le temps.

La construction de Saint-Germain-l'Auxerrois fut rapidement achevée si les vassaux y travaillèrent par *corvées*, si les fidèles de cette paroisse, qu'on nommait la *grande* en raison de son étendue, y contribuèrent de leurs deniers. Le porche, ou vestibule couvert qui précède le portail, servait d'asile aux pénitens publics qui, pendant des années, attendaient que la porte du sanctuaire leur fût rouverte par une absolution plénière. Ce fut le roi Robert, qu'on retrouve partout dès qu'il s'agit d'un couvent ou d'une église, ce fut ce monarque dévot et pourtant excommunié, qui éleva cette façade presque triangulaire, qui orna de statues le principal portail, et qui inscrivit sur le frontispice : *C'est Childebert Ier, roi chrétien, et Ultrogothe, sa femme, qui fondèrent cette église.* La statue de saint Germain, qui gardait l'entrée de sa paroisse, fut enlevée pour livrer passage à l'affluence des paroissiens, et enterrée dans la nef, suivant l'ancien usage de mettre en terre bénite les images de saints qu'on déplaçait de leur niche. Dieu sait combien de saints de pierre et de marbre ont été de nos jours transformés en moellons, en bornes et en cheminées!

L'antiquité de l'architecture se reconnaît à la grosseur des piliers ronds qui soutiennent les voûtes basses et accroupies, pour employer l'ancienne et pittoresque expression. Il n'y a pas cent ans que l'aspect intérieur de l'église était tout différent et plus en harmonie avec le caractère grave et majestueux des croyances catholiques : les fenêtres munies de vitraux peints, et les rosaces, dont les mille couleurs étincelaient aux rayons du soleil, ne laissaient pénétrer qu'un jour mystérieux et des reflets semblables à l'auréole d'un chérubin; la nef aérienne restait voilée d'une vapeur suspendue qu'on eût dit exhalée des cierges et des encensoirs; les bas-côtés conservaient en plein midi des ténèbres propices au tribunal de la pénitence. Puis la sculpture et la peinture luttaient de merveilles; Jean Goujon avait représenté l'ensevelissement de Jésus-Christ, et ce bas-relief paraissait un tableau vivant; Léonard de Vinci avait représenté la cène des apôtres, et le pinceau de l'artiste italien s'était trempé dans l'Évangile pour composer ce chef-d'œuvre ordonné par François Ier. Mais le mauvais goût du dix-huitième siècle détruisit une partie de ces curieux ornemens, et le vandalisme de la révolution dispersa le reste. Enfin, en février 1831, une émeute de carnaval vint se ruer sur la paroisse royale et s'en faire un jouet qu'elle brisa en passant. Depuis ce désastre sacrilége, le tabernacle est resté fermé, et le culte banni d'un temple que ne surmonte plus le symbole de la croix.

Que de noms célèbres dans l'histoire ont eu leur dernier écho sous les voûtes de Saint-Germain-l'Auxerrois! L'historien Fauchet, le poëte Malherbe, le géographe Sanson, le médecin Guy-Patin, le savant Dacier, le peintre Coypel, le sculpteur Coysevox, ont dormi côte à côte avec des chanceliers et des princes. Leur poussière a été balayée par la main des hommes qui, à une époque de vertige, cherchèrent des victimes jusque dans les tombeaux.

Le cloître, qui s'est morcelé en habitations particulières depuis que la voie publique s'en empara et supprima les portes de clôture, rappelle des événemens singuliers que le marteau des démolisseurs ne peut atteindre. C'est là que pendant la prison du roi Jean, Marcel, prévôt séditieux de Paris, souleva le peuple contre le régent à l'occasion d'une nouvelle monnaie qu'on avait fait battre; c'est là que Charles VI présida l'assemblée où fut conclu un traité de paix avec les princes du sang; c'est là que Maurevert s'embusqua pour assassiner Coligny, chef des protestans, et deux jours après ce crime, le tocsin de la Saint-Barthélemy sonnait au clocher de l'église; c'est là que mourut Gabrielle d'Estrées, duchesse de Beaufort, sans que Henri IV lui fermât les yeux!

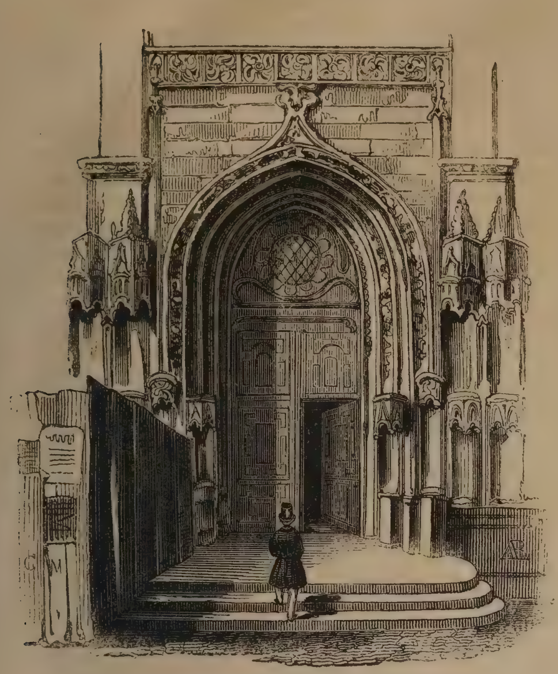
La révolution, qui faisait la guerre aux monumens religieux avec autant d'acharnement qu'aux institutions monarchiques, a passé son niveau destructeur sur la plupart des églises gothiques qui levaient la tête au-dessus des maisons de Paris : on cherchait à établir l'égalité parmi les édifices comme chez les hommes! Voilà pourquoi on ne trouve plus que des noms et des souvenirs à la place de ces tours noires et massives, de ces clochers aériens et découpés, de ces flèches hardies qui hérissaient les anciens quartiers de la ville, comme les mâts et les agrès d'un immense vaisseau amarré dans les eaux de la Seine.

Il y a donc surprise et respect à découvrir quelques rares débris échappés à la destruction, deux ou trois vieilles basiliques mutilées qui sont restées debout pendant que tout tombait autour d'elles, le trône et l'autel avec cent mille têtes de nobles et de prêtres. Certes, ce grand naufrage de l'État a laissé des stigmates au front des monumens qui ont résisté au choc de la tourmente; mais, en voyant ce qu'ils ont souffert, nous sommes plus joyeux de les avoir conservés : ainsi l'église Saint-Séverin, dont le clocher ardoisé resplendit au soleil entre les toits et les cheminées qu'il surmonte à peine dans un labyrinthe de rues infectes, mérite un pèlerinage par droit d'antiquité; car on ne s'y rend plus de tous côtés par dévotion, pour obtenir un heureux voyage et un heureux retour, comme c'etait l'usage autrefois; les quatre saints différens qui portent le nom de Séverin s'associaient sans doute dans le ciel pour veiller sur les pèlerins de la terre.

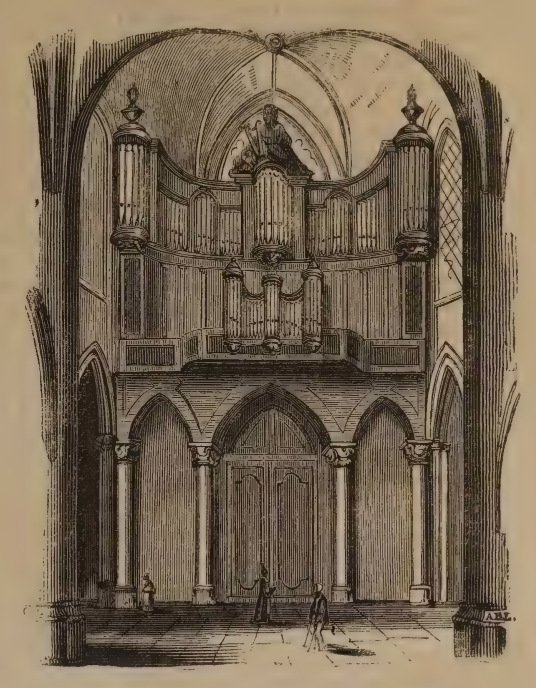
Vers l'an 506, Clovis, que la victoire de Tolbiac avait fait chrétien, était frappé d'une maladie que ses médecins ne pouvaient guérir; il eut recours à des remèdes plus efficaces : il appela près de lui Séverin, abbé d'Agaune, renommé par ses miracles, et les prières du saint eurent le pouvoir de triompher du mal. Le roi, qui craignait de retomber malade, voulut garder des moyens de guérison, et ses présens, ses instances, et peut-être ses ordres, fixèrent à Paris la résidence de l'abbé d'Agaune, qui se contenta d'une cellule isolée, où les infirmes venaient chercher la santé, et les affligés des consolations célestes.

Après sa mort, sa cellule, qui avait probablement remplacé un temple païen, devint une chapelle que Childebert se plut à enrichir de ses offrandes. Le tombeau de saint Séverin continua plusieurs siècles à guérir les maux du corps et de l'âme; mais les Normands, qui ne visitaient les églises et les lieux saints que le fer et le feu à la main, renversèrent et profanèrent la chapelle du bon solitaire, qui était encore ruinée et déserte en 1031, du temps de Henri Ier. La reconnaissance publique ne laissa pas l'herbe croître sur la tombe révérée, et les oiseaux de nuit habiter la demeure du saint : une nouvelle église attira un nouveau concours de fidèles.

C'est alors que cette paroisse acquit des richesses et des priviléges; le curé fut honoré du titre d'archi-prêtre et eut haute juridiction sur les curés des faubourgs. En 1495, le bâtiment, qui avait été refait et réparé à diverses époques, fut agrandi et achevé : la confrérie de Notre-Dame, fondée dans cette église de temps immémorial, fournissait à ces embellissemens avec une intarissable générosité. En 1684, la duchesse de Montpensier, en qualité de paroissienne, changea la disposition et les ornemens du chœur; cette fière duchesse de la Fronde, qui fit entrer ses armes dans le sanc-



Porte latérale de Saint-Germain-l'Auxerrois.



Orgues de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Saint-Germain-l'Auxerrois.

tuaire, se souvenait qu'une autre duchesse de Montpensier, sœur des Guise, avait établi dans la sacristie de cette église l'entrepôt de la Ligue, lorsqu'on y prêchait en chaire la révolte contre le roi Henri IV, et qu'un tableau allégorique exposé dans le cimetière rappelait aux ligueurs la haine des catholiques contre les réformés.

Devant la principale porte étaient assis naguère deux lions de pierre, symbole de la force qui se connaît elle-même; ces lions servaient de siége aux juges ecclésiastiques, qui consignaient dans leurs arrêts cette formule singulière : *donné entre deux lions*. Les battans de cette porte offraient, en guise de clous, une quantité de fers de chevaux que les voyageurs avaient attachés là pour remercier saint Séverin au retour, et pour l'invoquer au départ; la grosse clé, bronzée par le feu, avait aussi marqué d'une empreinte brûlante la croupe des chevaux qu'on désirait mettre sous la protection du bienheureux, rival de saint Martin, le grand patron des voyages.

Saint-Séverin semblait destiné spécialement à la sépulture des savans, qui se passent volontiers d'air et de soleil pendant leur vie, et qui reposaient paisiblement sous ces voûtes humides et sombres. Étienne Pasquier, qui a recueilli de précieuses recherches sur l'histoire de France; Louis-Élie Dupin, qui a réuni en bibliothèque les vieux auteurs ecclésiastiques; les deux frères Sainte-Marthe, qui ont consacré leur laborieuse existence de bénédictins à d'immenses travaux historiques; Louis Moreri, qui a exécuté seul la première biographie universelle; une foule d'autres hommes illustres par leur savoir étaient rangés dans cette église, comme une académie muette et glacée. Ces restes vénérables ont été expulsés avec le culte catholique, quand la révolution transforma Saint-Séverin en magasin de papier : les ombres des doctes morts durent se plaire avec le papier qu'ils avaient tant aimé.

Des maisons particulières occupent aujourd'hui l'emplacement du cimetière qui attenait à l'église et s'entourait de charniers, sorte de greniers mortuaires où l'on entassait tous les ossemens que la terre n'avait pas consumés : une inscription plaisante était fort déplacée à l'entrée de ce champ de repos étroit, étouffé et puant, où les vivans venaient le dimanche jouer à la boule et prendre le frais. Au milieu de ce cimetière, on voyait un grand tombeau surmonté d'une statue représentant un jeune homme qui lisait : en 1545, un *gouverneur et satrape de la cité de Embda, du très-noble sang des comtes de Phryse orientale*, avait quitté sa cour pour venir étudier à l'Université de Paris et pour y mourir à l'âge de vingt-trois ans. N'était-ce pas une étrange et cruelle destinée? venir chercher si loin de sa patrie une mort prématurée, six pieds de terre putride sans verdure et sans fleurs autour de son mausolée, les larmes fastueuses de sa *dolente mère* gravées sur le marbre, les regards distraits des passans et les rumeurs marchandes de la rue de la Parcheminerie!

Cette église, dont le clocher massif ressemble à la grosse tour d'une bastille, appartenait encore, il y a cinquante ans, à une célèbre abbaye, contemporaine de la primitive église de Notre Dame de Paris, puisqu'elle fut fondée aussi par le roi Childebert, fils de Clovis, qui, de même que la plupart des chefs de ces temps barbares, entremêlait sa carrière d'actes de férocité et de religion. De cette abbaye riche et puissante, qui couvrait un si grand espace de terrain, il ne reste aujourd'hui qu'une église et un nom de rue.

Ce fut au retour de ses expéditions contre les Visigoths de Septimanie (de Languedoc et d'Espagne) que Childebert, à l'instigation de saint Germain, abbé de Saint-Symphorien d'Autun, puis évêque de Paris, fit bâtir, avec les débris du temple d'Isis, ce monastère dédié d'abord à la Sainte-Croix et à saint Vincent, martyr espagnol, dont Childebert pensait avoir éprouvé la protection à la guerre. Saint-Germain y appela des moines d'Autun, qui embrassèrent plus tard, ainsi que presque tous les religieux de cette époque, la règle de saint Benoît.

Cette basilique, érigée, autant qu'on peut le présumer, entre l'année 543 et l'année 558, n'était peut-être pas d'une architecture fort élégante; mais elle se distinguait par une singulière richesse de décoration. Les écrivains du sixième siècle ont décrit avec complaisance ses colonnades de marbre, ses lambris peints et dorés, son pavé à grands compartimens de pierres de diverses couleurs et sa toiture recouverte de cuivre doré. Childebert avait consacré à cette fondation magnifique tout le butin de ses expéditions lointaines.

Presque tous les princes de la race mérovingienne furent ensevelis dans l'église Saint-Vincent et Sainte-Croix, qui prit le nom de Saint-Germain-des-Prés lorsque le corps de ce célèbre évêque de Paris y eut été transféré solennellement en présence de Pepin-le-Bref et de ses deux fils Charles (Charlemagne) et Carloman, en 754; on y voyait encore, avant la révolution, les sépultures de Childebert et de sa femme Ultrogothe, de Chilpéric et de Frédégonde, de Clotaire II, etc. On a pensé, il est vrai, que plusieurs de ces monumens, qui représentent l'image du mort couché avec un lion ou un chien sous ses pieds, avaient été refaits à une époque postérieure; mais le tombeau de Frédégonde, qu'on a transporté dans les caveaux de Saint-Denis, nous donne une idée fidèle de l'art de ces temps grossiers : c'est une espèce de mosaïque en émaux noirs et jaunes, scellés dans une pierre plate de liais et figurant le costume royal de cette exécrable femme; la tête et les mains, qui n'existent plus, devaient être en marbre blanc, avec des incrustations de pierreries et d'or.

L'église de Saint-Germain-des-Prés n'est plus la vieille basilique de Childebert, quoique toutes les traces de l'ancien édifice n'aient point disparu, comme à Notre-Dame, malgré les efforts des démolisseurs et des réparateurs. Quand les bandes dévastatrices des Normands, favorisées par la dissolution du grand empire carlovingien, portèrent le fer et le feu par toute la Gaule, Saint-Germain n'échappa point à leurs ravages : l'église et les cloîtres furent trois fois pillés et deux fois brûlés dans le cours du neuvième siècle; il ne resta guère du premier édifice que la haute et forte tour carrée, et peut-être le portail, dont les sculptures grossières peuvent bien remonter au sixième siècle.

Tout le corps de l'église fut réédifié, et deux nouvelles tours construites par les soins de l'abbé Morard dans les dernières années du dixième siècle et les premières du onzième, sous les règnes de Hugues-Capet et de Robert. Le style de l'intérieur est assez barbare, mais fort curieux; les chapiteaux des piliers, au lieu d'être formés de feuillage, offrent des groupes d'animaux et de monstres grotesques; Paris ne possède pas d'autre monument de cette architecture *romane*, lourde et sombre, antérieure à la brillante et légère architecture du moyen âge. L'édifice a été agrandi et restauré à diverses époques, notamment de nos jours, lorsque les fondemens s'enfoncèrent sous le poids des voûtes, et que les deux tours du chevet se penchèrent tout à coup en faisant tinter leurs cloches.

L'église de Saint-Germain est cependant demeurée debout, bien que découronnée de deux de ses trois clochers gigantesques; si elle a perdu ses tombes mérovingiennes, transportées à Saint-Denis, elle a gardé une autre tombe

royale, celle de ce bizarre Jean-Casimir, qui fut tour à tour roi de Pologne, jésuite, cardinal et abbé de Saint-Germain.

Où sont les cloîtres magnifiques dont l'abbaye était jadis entourée? Qu'est devenu le vaste réfectoire aux verrières peintes, à la chaire incomparable et merveilleuse? et la merveilleuse chapelle de la Vierge avec son éblouissante rose de vitraux? Ces chefs-d'œuvre de Pierre de Montreuil, le *grand maître-ès-œuvres* du treizième siècle, l'architecte de la Sainte-Chapelle, se sont écroulés pour toujours avec les ordres monastiques, avec la puissance de cette abbaye, qui étendait sa juridiction spirituelle et temporelle, indépendante du roi et du diocésain, sur tout le faubourg qui a conservé le nom de Saint-Germain, puissance parfois oppressive et tracassière comme bien d'autres puissances de ce monde. Mais qui pourrait refuser un regret à la science et à la vertu cachées dans ces saintes retraites aux jours glorieux de la congrégation de Saint-Maur et de ces illustres bénédictins Montfaucon, Ruinart, Clément, Sainte-Marthe et Mabillon?

La bibliothèque, une des plus précieuses et des plus anciennes qui fussent dans le monde entier, n'a pas même surnagé dans ce vaste naufrage : un incendie l'a consumée avant que l'ignorance révolutionnaire l'eût dispersée ou anéantie. L'abbaye devint une prison ensanglantée par les massacres de septembre, dans lesquels ont vit M[lle] de Sombreuil boire un verre de sang humain pour sauver son père!

Autour de Saint-Germain-des-Prés planent encore les souvenirs du Pré-aux-Clercs, cette immense plaine plantée de vieux ormes et coupée de ruisseaux, où tous les écoliers de Paris venaient se livrer à leurs jeux et à leurs combats, jusqu'à ce que l'abbaye de Saint-Germain, qui avait toléré ce voisinage turbulent pendant plusieurs siècles, l'éloignât en construisant des maisons et en perçant des rues qui firent un nouveau quartier vis-à-vis du Louvre et des Tuileries, sans que l'Université pût empêcher cette usurpation favorisée par Henri IV et Louis XIII. Aujourd'hui, grâce à Dieu! les écoliers ne marchent plus en grosses troupes, ne brandissent plus de bâtons ferrés et ne tiennent plus tête aux archers de la ville.

PAUL L. JACOB, *bibliophile.*

ÉTUDES MARITIMES.

SIX MOIS D'UN NAVIRE.

§ I[er].

Le chantier de construction. — On lance le navire. — L'abattage de la clef. — Souvenirs. — Physiologie. — Le navire au bassin. — Le doublage. — Le mâtage. — Le gréement. — L'armement. — Le personnel. — Division et attributions de l'équipage. — Les approches du départ. — Les fournisseurs. — Les curieux. — Les amis. — Les passagers. — Les matelots en retard. — L'appareillage. — Le navire au dehors. — Préludes de la navigation.

Nous allons prendre sur son chantier de construction un navire que nous mettrons à l'eau pour le mâter ensuite, l'armer de tous ses ustensiles de navigation, placer à bord ses provisions de toutes sortes. Puis nous formerons son personnel, nous examinerons les différentes positions des gens qui vont l'habiter à titre d'équipage, ou seulement à temps donné comme voyageurs ou passagers. Nous crayonnerons les mœurs, les impressions, les habitudes de cette petite colonie flottante; nous verrons agir les officiers par la théorie de la navigation, les matelots par la pratique. Une fois en mer, nous y subirons les événemens les plus communs de cette aventureuse existence; nous traverserons des tableaux dont l'aspect offrira les physionomies les plus tranchées; ensuite le matelot qui veille dans la mâture élevée nous criera : Terre! Puis ayant traversé l'Océan sur notre navire, nous le quitterons immobile au port, après avoir acquis quelque expérience de l'ensemble de choses que jusqu'à ce jour peut-être nous n'avions vues que par échappées.

Pour quiconque n'a pas l'idée de ce qu'est sur son chantier de construction le vaisseau qu'on bâtit, il est nécessaire d'esquisser rapidement les dispositions préliminaires qui président à sa mise à l'eau.

Construit sur un plan incliné qui se verse à la mer ou vers le bassin près duquel est placé le chantier, le navire à mesure qu'il s'élève sur sa quille, laquelle est en quelque sorte son épine dorsale, se trouve appuyé à droite et à gauche par des madriers de bois et des étançons qui, semblables à des béquilles, lui conservent un équilibre que sa masse en grandissant ne trouverait plus sur la base étroite où elle s'élève.

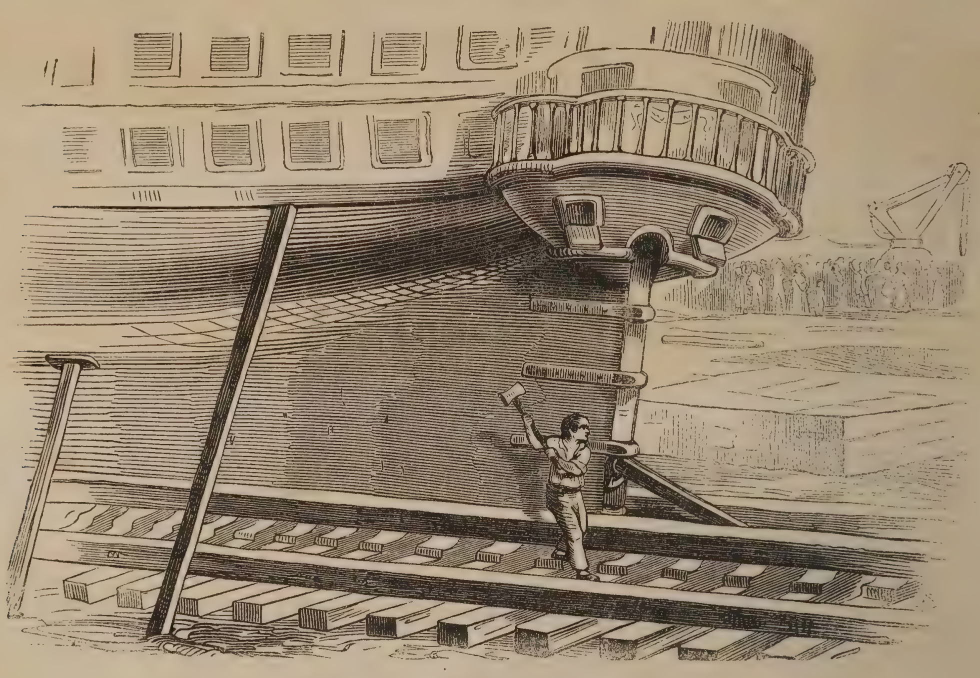
Étayé de la sorte, le bâtiment est solide au milieu du chantier de travail, et il attend le jour où, recevant sur sa carène le dernier coup de marteau de l'ouvrier, il ira livrer aux baisers des lames ses vierges préceintes que le soleil ne doit plus revoir?

Quand vient l'époque de le mettre à flot, le coffre du navire est presque complètement terminé; il pourra flotter sans que l'eau qui le porte pénètre dans sa cale, et l'opération du doublage qu'il subira bientôt, enveloppera de feuilles de cuivre toute la partie submergée, et le ventre du navire se trouvera ainsi cuirassé d'une manière inattaquable pour tous les petits accidens qui pourraient compromettre sa conservation. Alors vient le jour de la mise à l'eau; on attend une haute marée, pour que l'Océan puisse envoyer ses flots chercher plus loin son nouvel hôte. C'est un beau jour pour le navire, il va conquérir sa patrie; un baptême l'attend aux portes de sa vie nouvelle. On le pare de pavil-

lons flottans et de fleurs; le prêtre le bénit; il a un parrain et une marraine qui lui donnent un nom qui est toujours l'expression d'une espérance.

Dès le matin du grand jour, on retire des flancs du vaisseau, où ils s'appuyaient, les étançons ou les béquilles qui ne sont pas absolument indispensables à la conservation de son équilibre. Une longue coulisse, sur laquelle porte la quille, est prolongée jusqu'à la mer qui, montant toujours, doit venir au-devant du voyageur pour lequel va s'ouvrir son sein agité. Mais parmi toutes les pièces de charpente qui maintiennent encore le bâtiment sur la plage qui l'a vu grandir, une surtout acquiert ce jour-là une importance extrême : cette pièce placée au bout de la quille, du côté de la mer, fait par sa position une vigoureuse résistance à la masse qui, portée sur le plan incliné et depuis peu privée de la plus grande partie de ses soutiens, a de continuelles tendances à glisser sur la coulisse qu'on a graissée avec abondance pour le prochain départ de l'édifice encore immobile. Cette pièce s'appelle la *clef*.

Mais abattre cette clef est une opération difficile : il faut la frapper rudement à grands coups de masse pour la renverser sous le passage immédiat du fougueux navire. Bien des malheureux, que l'appât d'une bonne récompense compromettait dans cette périlleuse mission, ont été écrasés sous les gigantesques pas du vaisseau auquel ils venaient d'ouvrir la carrière ; aussi employait-on parfois d'autres moyens de retenir le navire à l'aide de cordages placés en arrière. Autrefois on a vu, comme souvent encore en Angleterre, la difficile opération du renversement de la clef confiée à un criminel, qui obtenait sa grâce et sa liberté en échange des dangers auxquels il consentait à vouer son existence pour un pareil prix.



Condamné coupant la clef d'un vaisseau.

Ce devait être une position de bien poignantes sensations de peur et d'espoir ! Il y a des dangers qu'on subit dans l'inaction du corps et au seul travail de la pensée ; pour ceux-là, celui qui manque de courage peut s'étourdir et se réfugier dans quelque absorbante préoccupation, et cela nous est arrivé à nous-même, nous l'avouons franchement, dans notre carrière maritime. C'était dans un horrible naufrage. Il y avait une affreuse alternative de vie et de mort, et toutes les ressources de notre volonté ne pouvaient rien sur la hasardeuse péripétie de cette crise. Mais à attendre en sentant la mort, une mort affreuse, venir grondante et infaillible, comme le condamné sur l'échafaud entend grincer dans ses rainures le couteau qui descend sur sa tête ; ce qu'il y a d'affreux alors, ce sont les inhumaines pensées que le travail du cerveau fait surgir : c'est la famille qui se montre dans ces vertiges du regard, ce sont les séductions du bonheur qui torturent et éblouissent la vue.

Nous avons ressenti cela, et pour y échapper comme à une double mort dans la mort promise, nous n'avions rien trouvé de mieux à faire que de combattre cette odieuse souffrance morale par une souffrance physique. Alors nous avons porté nos dents dans notre chair, et nous nous sommes fait au bras une cruelle et bien profonde blessure ; nous avons trempé nos lèvres dans le sang de nos veines déchirées, et les vertiges du cerveau se sont évanouis sous ces nouvelles et inexprimables douleurs..... Pendant que durait cette souffrance sans nom, le grand danger planait sur notre tête et nous ne le sentions plus. La mort si longtemps menaçante passa, enleva d'autres de nos frères et nous laissa vivant sur quelques débris que la mer dédaigneuse jeta bientôt sur le rivage ; ces anxiétés où l'on espère la vie, où l'on redoute la mort, sont si cruelles qu'on se livrerait volontiers à cette mort d'abord incertaine, comme à un bienfait certain.

Nous le répétons, le danger contre lequel on peut quelque chose, quelque faible que soit le secours auquel se cramponne l'espérance, délivre l'âme de mille morts anticipées.

Le malheureux qui consent, par amour d'une récompense ou en échange d'une liberté promise, à abattre la clef qui enchaîne le navire, n'a point toutes ces alternatives ; mais il lui faut un autre courage, et ce courage est ce-

lui du sang-froid, qui laisse à l'homme ses forces physiques et le moyen de s'en servir. C'est un violent travail que celui de renverser cette pièce de charpente ; le dernier coup de la lourde massue sonne le premier tintement du danger. Le bâtiment, que rien n'arrête alors dans la propension qu'il ressent à suivre cette pente qui l'entraîne, et seulement appuyé encore sur les côtés par de légères béquilles, glisse chancelant sur le chemin rapide qu'on lui a tracé. Comme un homme qui va franchir un danger, il part, puis trébuche et semble hésiter à continuer sa course ; mais bientôt augmentant, à mesure qu'il avance, le contact de la quille polie avec la rainure enduite de corps gras où elle frotte, il part résolument et avec rapidité ; à peine le choc de l'eau qui se creuse en bouillonnant sous la pression de son puissant conquérant, oppose-t-il une faible barrière à sa course. Quelques navires n'hésitent pas comme d'autres et ne semblent pas essayer le chemin ; la clef abattue, ils jettent à droite et à gauche leurs béquilles et partent vers la mer en se dandinant d'abord, puis leur marche s'accélère et arrive à la rapidité de la foudre. On voit alors que c'est là une terrible crise pour celui qui s'est dévoué à cette dangereuse opération ; nu jusqu'à la ceinture, il attend le signal auquel répondront les coups répétés de la masse.

La clef est ébranlée..... elle grince et s'abat ; le condamné se jette précipitamment la face contre terre, car aussitôt le colosse a pris sa course ? L'éclat du jour pâlit, s'éclipse aux yeux du patient par le passage de l'énorme masse qui grinçant dans toutes ses parties, trébuche dans le chemin dont la pente rapide l'emporte à la mer.

L'homme est là abattu, le ventre à terre; la carène passe et l'effleure dans ses balancemens, en déchirant sa peau ; il voudrait entrer dans la terre pour se dérober à cette pression mortelle ; car pour peu qu'il se penche davantage, le navire écrasera le malheureux.....

Mais il en est quitte pour quelques sanglantes brûlures. Dans la rapidité de sa course la carène emporte quelques lambeaux de l'épiderme..... c'est tout! Entendez les cris de la foule, le navire est entré dans la mer! les lames, qu'il surprend et soulève dans leur lit bercé d'une houle nonchalante, se brisent sous sa pression et l'éclaboussent en grimpant curieusement contre ses flancs, qu'elles caressent. La mer, bleue et unie, entoure ce bâtiment d'une écume blanche; elle brille au soleil comme les ardentes crinières de coursiers qui semblent entraîner le colosse ! Puis l'émeute des flots troublés se calme peu à peu, et les éclats du grand miroir de la mer se rajustent comme s'il n'avait point été brisé. Tout le peuple est descendu sur la plage comme une frange vivante qui ondoie un tapis bleu des mers. Le bassin attend le navire.

Une fois lancé, il reste au bâtiment, qui n'est encore qu'une coque ou un coffre, à recevoir son doublage et sa mâture. On a pourtant vu des exceptions, rares il est vrai, à cette règle traditionnelle. Pendant ces guerres maritimes de l'empire, des petits bâtimens corsaires ont été construits, lestés, doublés, mâtés, gréés, munis de toutes les provisions, de leur artillerie, l'équipage à bord et les voiles palpitantes, tout cela sur la terre ferme ! au milieu du chantier de construction, sur le rivage, en face de la mer!..... l'ennemi s'est montré à l'horizon ; un signal a été donné, et le petit bâtiment s'est élancé au large à la poursuite de l'Anglais, et cela tout d'une pièce, sans s'arrêter de la terre à la mer ; il est parti sans même dire adieu, il est parti tout d'un coup, et comme un cheval ardent qui sort avec son cavalier, sellé, bridé, de son écurie, pour franchir la plaine ?

Sans le voyage à Paris de l'espèce de caisse allongée et plantée de mâts, sans proportion, qui a apporté l'obélisque de Luxor dans la capitale, beaucoup de gens en seraient encore à considérer comme un navire les bains flottans de la Seine ou le vaisseau d'argent qui brille en champ d'azur aux armes de la ville de Paris.

Et pourtant, combien ce simulacre de navire est loin de la machine intelligente dont il a la forme apparente ! Qu'ils gardent leur ignorance primitive, ceux qui croient que c'est là un navire ; qu'ils restent sur les impressions que leur ont laissées les figures des trirèmes ou des galères antiques dont leurs classiques études leur ont présenté l'image. Un navire n'est rien de tout cela ; c'est un être ou une machine, suivant qu'il a le repos ou la vie, qui sont l'Océan ou le port. Il vient de s'élancer du chantier de construction comme l'homme naît au monde ; il a reçu le baptême du prêtre qui bénit la carrière qu'il va parcourir ; il vient de recevoir un nom sous lequel il vivra fort et courageux, allant comme un actif voyageur montrer sur tous les points du globe le nom de sa grande famille nationale inscrit aux couleurs de son pavillon. Plus sa vie sera active et accidentée, plus il perdra de chances de longévité ; la maladie pour lui, c'est la tempête ; l'agonie c'est le naufrage ; il a une âme, c'est son capitaine.

Quelle existence d'homme est plus aventureuse que celle d'un navire ? N'ont-ils pas tous deux leurs développemens, leur croissance, leurs fardeaux à porter, leur mission à remplir ? n'ont-ils pas tous deux leurs duels, leurs blessures, leurs jours de soleil et de joie, leurs nuits de tempête, de souffrance et d'infortune ? Où va le navire dès le jour où il entre dans sa dévorante carrière ? Son but, l'atteindra-t-il ? Le vent de la mer ne flétrira-t-il pas sa brillante toilette ? Chaque pas qu'il fait dans son chemin ne l'avance-t-il pas vers la mort, le naufrage ? Pauvre navire qui vogues dans le bleu de l'air, sur le bleu des mers, vers un point peut-être prochain, peut-être éloigné, dont un horizon brillant ou sinistre te cache perpétuellement ta destinée ! L'horizon du navire, c'est le lendemain pour l'homme ; l'homme est comme toi, pauvre navire ! ballotté par les lames de la vie, il espère aussi atteindre son but : le bonheur comme le tien c'est le port, si aucun rocher ne se dresse dans votre chemin à tous deux, si aucun jour de deuil ou un nuage terne, voilant le ciel, ne vient obscurcir votre chemin !

Le navire, c'est la matérialisation de ces deux données mathématiques, la puissance et la résistance. C'est aussi l'activité et l'indolence, la force et l'inertie ; un souffle l'anime comme la statue de Memnon, qui parle avec la brise. Son chef met le pied sur son bord, il se dispose à l'obéissance ; tout va frémir en lui, l'impatience va gagner ses cordages, comme les nerfs d'un grand corps. Quand il attaquera la mer, vous verrez comme il rendra amoureusement aux lames, en se plongeant parmi elles, les caresses dont elles accourront presser ses flancs arrondis ! Comme il secouera joyeusement ses pavillons et ses flammes ! comme ses voiles palpiteront, impatientes, sous les premiers soupirs de la brise ! mais attendons encore, plus tard nous le suivrons, voyageur aventureux, allant sillonner des déserts sans routes tracées, planant sur des abîmes sans fonds, pendant des jours sans soleil, des nuits sans étoiles !

Enfin elle s'est élancée de son chantier. Voilà donc la coque du navire amarrée dans un bassin, attendant qu'on lui donne ce qui lui manque pour aller attaquer la mer. D'abord, comme nous l'avons dit, on la revêt de son doublage. Penché alternativement sur ses deux côtés, le voyageur reçoit, sur chacun de ses flancs bientôt recouverts par l'eau

corrosive, les innombrables feuilles de cuivre qui formeront son métallique vêtement; l'opération terminée, il se redresse pour recevoir ses mâts. Un appareil gigantesque dans sa force et dans sa proportion, la mâture du port, attend le navire dans ses hauts appareils. Les mâts sont étendus sur le quai, les gros cordages les prennent par le bout, les suspendent, les élèvent perpendiculairement, puis en placent la barre dans les trous pratiqués au pont du bâtiment pour les recevoir. Amenés peu à peu, ils pénètrent dans l'intérieur de la cale et vont se reposer sur le côté intérieur de la quille. Les cordages se dénouent, le navire est planté de ses mâts. D'autres plus légers vont se reproduire sur ceux-ci, et sur ces derniers d'autres encore. La mâture, l'ensemble de ces mâts superposés, se complète par les vergues, barres traversales qui se dessinent en croix sur leurs soutiens; à ces vergues pendront les voiles, comme des bannières; et pour les dérober au vent, ces voiles seront retroussées et repliées dessus. Mille cordages s'élancent des côtés du navire et grimpent contre les mâts en leur servant ici de contre-forts, plus loin d'étais et d'appuis croisés en tous sens; de légers filins forment les échelons de ces escaliers mobiles que le vent fait résonner et se plaindre comme des harpes. Cet écheveau de cordage, si embrouillé aux yeux de l'homme étranger à la marine, et pourtant si clair et bien coordonné par le marin, est l'abîme où se perdent toutes les suppositions de l'observateur. Son œil a peine à suivre les mille contours de chaque fil qui s'élance, se courbe, retombe replié sur lui-même et va se perdre dans les détours de cette chevelure dans laquelle le vent semble avoir jeté le désordre. Nous ne voudrions pas nous laisser entraîner à préciser, comme dans un traité, toutes ces choses sur lesquelles nous ne voulons qu'étendre un coup d'œil rapide; aussi pour trouver une des faces les plus pittoresques de ce que nous avons entrepris d'écrire, passerons-nous rapidement sur les détails de l'armement. Jusqu'alors, en parlant de la mise à l'eau et des premiers préparatifs d'armement, nous avons eu présent à la pensée un bâtiment de commerce; nous poursuivrons notre examen de la même manière.

A mesure que ses mâts s'élèvent, que ses vergues se croisent, que ses cordages serpentent en l'air, le navire reçoit aussi d'autres parties de son armement. On place dans la cale les marchandises qu'il doit transporter à une destination convenue; on embarque ses provisions et ses munitions. Chacune des voiles qui va se plier sur une vergue ou contre un mât est doublée par un rechange, qui prend sa place dans une certaine partie de la cale : les soutes sont les petits magasins où se placent tous ces objets de rechange. Les mâts secondaires pourront aussi être représentés par les pièces de bois dont on fait des faisceaux sur le pont. Un cordage rompu trouvera également son remplaçant dans les pièces de filin dont on approvisionne la soute. Les cables et les ancres sont disposés à l'avant du bâtiment, le gouvernail tourne bien sur ses gonds, toute chose à bord est d'un libre et facile exercice. La chaloupe est là, avec d'autres canots plus légers pour le service du navire, bientôt on les embarquera, ce sera la dernière chose à faire. La partie du bâtiment que le pont recouvre sur l'arrière contient les chambres des officiers et des passagers; l'avant c'est le logement des matelots. Le reste est destiné aux marchandises. Tout est à bord, moins les dernières provisions, moins les gens d'équipage et les passagers. La destination du navire est convenue, les denrées qu'il doit déposer à son point d'arrivée sont placées dans la cale; nous voici presque arrivés au départ : avant de suivre à la mer le vaisseau que nous avons vu naître et grandir, jetons un regard sur son personnel; c'est la physionomie morale de l'ensemble.

Il y a dans chaque port, soit de l'État, soit du commerce, un bureau de l'administration maritime, dépendant du ministère spécial établi à Paris, et dont les attributions locales s'exercent sur l'armement au départ, et le désarmement au retour des navires qui appartiennent à chacun de ces ports. Nous avons dit plus haut que nous nous occupions du bâtiment de commerce, nous continuerons ainsi.

Ce bureau de marine, qui dépend d'autorités supérieures établies dans les principaux ports ou arrondissemens maritimes, comme les maires, les sous-préfets et les préfets dépendent d'échelons plus élevés pour l'administration civile, ce bureau de marine, disons-nous, dirigé par un commissaire de marine, fait passer devant lui les équipages qui partent pour faire campagne ou qui viennent de l'accomplir. Un navire de commerce de trois cents tonneaux, par exemple, est monté de quinze à dix-huit hommes, divisés comme suit : un capitaine au long-cours, revêtu d'un diplôme du gouvernement, pour commander et mener un navire dans toutes les mers du globe; celui-ci est arbitre souverain et *maître après Dieu* sur son bâtiment, comme le dit le langage du droit maritime.

Après ce capitaine qui dirige l'expédition, vient le second capitaine, lequel, en cas d'événement, devra remplacer le premier. Cet officier n'est point légalement contraint d'être revêtu du titre de capitaine au long-cours; c'est un officier de confiance.

Ensuite le lieutenant, jeune marin, qui possède une partie essentielle des connaissances théoriques de son premier chef, de façon à être en état de pouvoir également diriger le navire et l'opération commerciale si les deux autres officiers en étaient arrachés par accident.

Les grands navires ont un sous-lieutenant et un chirurgien; mais c'est le plus petit nombre. Les pêcheurs baleiniers seuls ont régulièrement dans leur état-major un officier de santé.

Cet état-major est complet ainsi; vient à la suite ce qu'on appelle vulgairement l'équipage.

Il est formé de maîtres, de matelots, d'apprentis marins et de gens faisant partie de la domesticité du bord. Ainsi, le cuisinier, le maître d'hôtel, pour les bâtimens qui transportent de nombreux passagers, et enfin les mousses de chambre.

Le maître d'équipage marche immédiatement après le dernier officier; c'est l'intermédiaire portant les ordres émanés de l'état-major aux matelots qui les exécutent. Il surveille le travail en le partageant. Après lui viennent avec une certaine distinction parmi les premiers matelots le charpentier, le voilier, le calfat, lorsque ces différentes fonctions ne sont pas représentées par un seul individu d'élite. Quelques matelots, deux ou trois novices ou apprentis marins, et enfin un ou deux mousses complètent l'ensemble de ce qui s'appelle un équipage.

C'est tout ce monde qui, au départ, défile par-devant le commissaire de marine, pour être inscrit sur ses livres d'administration, dont un double est délivré, sous le titre de *rôle d'équipage*, au capitaine, qui l'emporte.

En subissant cette formalité, chaque marin, quel que soit son grade, reçoit une somme basée sur ses appointemens, comme anticipation sur ce qu'il va gagner en se mettant en campagne. Cette somme est proportionnée sur la moitié du temps approximatif de l'engagement. Un capitaine gagne par mois environ cent cinquante ou deux cents francs d'appointemens fixes, sans préjudice de certains droits prélevés sur les produits du transport des marchandises; lesquels

droits forment la partie la plus importante de ses bénéfices. Ainsi, en passant cette revue, le capitaine reçoit deux mois d'avances pour une campagne aux Antilles, estimée devoir durer quatre à cinq mois. Le deuxième capitaine gagne cent ou cent vingt francs pour toutes choses; les lieutenans, de soixante-dix à quatre-vingt-dix francs; le maître d'équipage, une égale somme; les matelots, environ cinquante francs; les novices, trente ou quarante; les mousses, vingt-cinq.

Au retour du navire dans son port d'armement, on compte la durée du voyage, et l'on remet à chaque marin de l'équipage ce qui reste à lui payer en dessus des avances qu'il a reçues; ce dernier paiement s'appelle *décomptes*.

Les *avances* sont payées aux marins pour leur permettre de liquider leurs petites dettes de terre et pour leur offrir les moyens de se munir des hardes et objets qui leur seront nécessaires pour la campagne. Rarement le matelot emporte un sou avec lui quand son navire quitte le port.

Maintenant que nous savons approximativement l'organisation du personnel et du matériel d'un navire, transportons-nous sur le quai du port près duquel il est encore amarré, faisant battre au haut de ses mâts les pavillons qu'agite le vent favorable qui l'entraînera bientôt loin du port.

La marée monte; dans deux heures le bâtiment partira. Les voiles sont roulées sur les vergues, tout est prêt à bord; son équipage attend le dernier signal; les officiers seuls sont déjà à leur poste; s'il doit prendre des passagers, nous allons les voir venir.

Le départ est un des tableaux les plus animés de la vie d'un port de commerce, c'est aussi une des phases importantes de la carrière du marin et du navire. Le départ, c'est le début d'une suite d'événemens inconnus encore, et dont le dénouement sera heureux ou fatal; on ne sait. C'est la réunion et la première mise en œuvre de tous les moyens qui doivent concourir à l'exécution d'une entreprise, dont il résulte peut-être la ruine, la fortune, l'existence, la mort de plusieurs individus. C'est à ce départ du navire que tout se rassemble : hommes et choses. Aussi quelles scènes bruyantes et animées il provoque! Voilà le quai couvert de monde : curieux ou affairés; voilà le navire sur lequel tout frémit et s'agite; quelle impatience! que de recommandations! que de serremens de cœur! Les pavillons claquent et se tordent dans l'air; le capitaine jette dans la confusion ses ordres précipités; la marée monte toujours et vient chercher le navire. Le pont est encombré de cordages; les mousses, assis sur les vergues, attendent que le cri de largue les voiles leur fassse lâcher le dernier lien qui les tient retroussées. Puis les fournisseurs s'amassent sur le quai, répondant avec précipitation aux continuelles sollicitations du pilote, qui s'impatiente. Voilà le boucher vis-à-vis duquel les curieux se fendent et s'écartent; il porte de longues broches garnies de viande saignante et tuée au dernier moment. Plus loin, le boulanger fait sauter de main en main ses tourtes chaudes encore, qui volent du quai au navire, décrivant des arcs dans les airs. Maintenant c'est le marchand de légumes qui traîne sa charrette encombrée sous la charge d'une julienne de choux, de betteraves, de carottes et de bottes d'oignons. Tout cela passe de main en main et s'empile sur le bord, au milieu des cordages qui glissent en tous sens. Les poules et les canards se font entendre de loin; des cages entières s'enlèvent avec effort et passent de la terre au navire avec un infernal tapage de croassemens qui couvrent momentanément toutes les voix d'hommes. Puis, par-ci par-là, un chou, un pain, un canard tombent à la mer, on les abandonne; le bâtiment mal amarré sur ses cordages provisoires, s'écarte et se rapproche alternativement du quai, d'où toutes ces choses l'envahissent et semblent le prendre d'assaut.

Le passager arrive avec la brouette de l'hôtel garni chargée de malles, de sacs de nuit, de cartons écrasés; la douane intervient : le dernier point de contact avec la terre doit être une vexation du fisc. Le gendarme de marine remet aux voyageurs les passeports. Au milieu de tout ce pêle-mêle, de tout ce tapage, les femmes inquiètes commencent à éprouver leurs peureuses émotions. Les parens, les amis, les curieux, les créanciers déçus forment des haies impénétrables autour du bâtiment sur lequel se croisent mille cris qui en partent ou y arrivent. — Il est temps! il va partir! accourez! Mais voilà les derniers venus : ce sont les gens de l'équipage. Car ces hommes qui se meuvent en tous sens sur le pont et dans la mâture, ce sont des gens du port, payés à la journée, et qui vont quitter le bâtiment lorsque son équipage de campagne va en avoir pris possession. Mais le dernier moment est venu, et les matelots ne sont point encore arrivés! cela est toujours ainsi : le cabaret du coin leur verse la dernière rasade. Chaque buvette du chemin a marqué par une libation le pas à leur route; ils trinquent, ils aspirent la dernière goutte du gobelet épuisé. — Adieu celui-ci! adieu celui-là! A ta santé! à la tienne! Bonne campagne!..—Embarque! embarque! crient vainement le pilote et le capitaine impatientés. Le navire largue ses voiles; les câbles qui le retiennent encore font effort contre le vent qui veut l'entraîner. — A bord! à bord! canailles! à bord, paresseux, ivrognes! — Bon! voilà les coffres des matelots juste au dernier moment. — Oh! scélérat de matelot, tu paieras cela en mer! Le matelot et son coffre, voyez-vous, ce sont toujours les derniers venus; regardez comme ils sont lourds et pleins tous deux! Qui est-ce qui manque encore à l'appel? Le pilote presse le capitaine; l'armateur lui donne les dernières instructions verbales. Voilà le courtier de marine qui remet la boîte aux expéditions; tout est légalement et matériellement prêt..... Allons! largue les amarres et les voiles! — Adieu vous autres qui restez!... Dites bien à toutes ces personnes les choses dont on vous a chargés! et cette commission qui fait rire... et cette recommandation qui jette une larme sous la paupière! — Ah! bah! oublions la terre! crient les marins. La brise est fraîche et favorable, le soleil haut, le navire en frémit d'aise. Le quai fuit doucement contre la coque emportée; sur la gauche se cramponnent encore quelques traînards.... Les corps se penchent, les mains se joignent encore avec effort dans une dernière pression... — Au revoir! adieu! bon voyage, chers, et prompt retour!

Qui fend là-bas la foule en trébuchant? Qui est-ce qui crie ainsi le nom du navire? Encore un matelot à la traînée! Allons, il est trop tard! il y a vingt pieds entre la terre et le navire; le matelot regarde la distance d'un œil stupide en chancelant sur ses jambes penchées...; il jette la fumée de sa pipe au nez de tous les curieux qui l'entourent et se moquent de lui. Il jure un peu, puis s'en retourne au cabaret déposer quelques sous qu'il avait eu la faiblesse d'emporter; le navire cingle; il boit. Le navire se penche sous la pression du vent dans ses voiles; il chancelle plus encore sous ses copieuses libations. Mais c'est assez d'insouciance et de genièvre, à lui cette barque! — Allons, mes amis, nageons en double et rattrapons ce navire! L'armateur paiera sur mes futurs gages! Heureusement les sinuosités du port qui retardent le bâtiment et les efforts des rameurs font gagner l'embarcation à l'arrière de laquelle le matelot retardataire se goberge en fumant comme un aspirant en corvée. Il commande à son tour, le digne matelot!

— Nage donc! et il jette sa pipe à l'eau. Nage donc! puis la nature reprend le dessus, et il aide lui-même l'aviron; car il voit fuir son vaisseau, et sa raison l'assiége. Le voilà qu'il sue du travail; encore! encore! attrape cette corde qu'un camarade te jette! — Il est à bord! disent les curieux de la terre.

Adieu le port! Le soir est venu. Les panais, les choux, les poulets sont rangés par le cuisinier, par le maître d'hôtel. Les malles, les sacs de voyage se placent dans les étroites cabanes. Les matelots sont en costume de mer. Les passagers font encore les courageux et s'obstinent à leurs cigares éteints. Les femmes regardent tristement l'eau qui coule et le rivage qui s'estompe. Les officiers inspectent la mâture; les pavillons descendent de leurs drisses; tout s'harmonie, se range, s'installe, s'apprête pour le large, pour la pleine mer et les surprises. Les lames curieuses battent les flancs du navire et se dressent pour voir qui elles portent; et les vapeurs de la nuit baignent la terre de France que beaucoup de ces gens peut-être ne reverront jamais!...



Le Départ.

II.

La nuit du départ. — Impressions. — Le capitaine. — Étude de l'atmosphère. — Physiologie. — Les passagers. — Le pacotilleur. — Distribution de l'équipage. — Le quart de nuit. — Superstitions. — Les officiers. — Les matelots. — Le changement de quart. — Encore les passagers. — Les créoles. — Les femmes à bord. — Le mal de mer.

Maintenant quelles choses vont s'accomplir au sein de cette petite république, qui s'est détachée de terre pour se livrer, confiante dans les hypothèses de ses calculs, à tous les mystères et les caprices de l'Océan?

La nuit est épaisse; de sombres vapeurs se sont levées de l'horizon et ont peu à peu envahi le ciel; quelques teintes rousses et sanglantes pâlissent d'instans en instans sur le couchant, que teignent de larges nuages ardoisés; elles descendent et meurent dans la nuit : ce sont les derniers soupirs du jour dont le soleil faisait la vie. Les côtes de la Manche, où le navire s'avance, se découpent autour de lui comme un cadre de bronze. Le ciel est sans étoiles; d'espace en espace les points élevés des falaises allument leurs phares qui, comme des yeux flamboyans, semblent regarder passer le vaisseau. Pour l'homme étranger à la mer, ces premières impressions de la mer sont sinistres et sauvages; elles enfantent mille regrets, jusque-là sans valeur, sur les choses passées, et elles font pâlir l'espérance dont notre imagination confiante embellit l'avenir. Tout est ombre et mystère; le navire marche sur une mer comme en enveloppant ses flancs d'une ceinture d'écume phosphorescente qui flotte autour de lui comme une mousseline pailletée. Les mâts et les cordages se découpent plus noirs encore que le ciel qu'ils rayent en résonnant sous la brise, comme une harpe que l'orage a mise en désordre. Il y a partout autour du voyageur mille machines inconnues qui gémissent sous le travail qu'elles exercent; d'autres craquent et semblent se déchirer en implorant merci. On sait qu'on est entouré de terres et de rochers, et l'on craint de s'y briser de toute cette étourdissante vitesse que le vent donne au vaisseau. Le calme des matelots, qui chantent les derniers refrains qu'ils ont appris à terre, l'insouciance de l'officier qui fait briller plus loin le feu odorant de son cigare, la nonchalance même des mouvemens du navire, qui roule sur

cette mer pavée et encadrée d'écueils; tout augmente la terreur de l'homme étranger à la marine et qui se trouve tout à coup subir les pénibles impressions d'une première nuit de navigation. L'habitude viendra, et peu à peu changera le cours de ses idées, de ses sensations; l'habitude est la seule nature qui fasse vivre le marin d'une existence qu'on ne peut endurer ni comprendre, puisqu'elle est, comme pour les gens du monde, une transition momentanée d'un état normal à un autre.

Il est donc nuit. Où sont tous ces gens et toutes ces choses dont le bruyant pêle-mêle donnait tant d'animation au départ?

Le capitaine, le roi du bord, celui que la loi gratifie d'un pouvoir discrétionnaire, qui *règne et gouverne;* le capi-



Le capitaine.

taine, auquel sont confiés la vie et l'avenir des individus qui l'accompagnent, les intérêts d'une riche cargaison, la valeur d'un grand et beau navire, l'honneur du pavillon national à faire respecter sur les rives étrangères; l'unique et despotique gérant responsable du vaisseau, qui ne doit compte qu'à la loi, à sa conscience et à Dieu; le capitaine du bord enfin, est descendu depuis quelques instans dans sa chambre. Son visage offre l'expression d'une active préoccupation; les préludes de son voyage en sont une des phases dangereuses. Il faut quitter le voisinage de toutes ces terres, de ces nombreux rochers dont les défilés se déroulent devant lui, pour prendre bientôt le large. Alors il sera moins soucieux jusqu'à l'approche du nouveau rivage sur lequel il se dirige et sur lequel il déposera ses passagers et sa cargaison. Maintenant le voilà qui consulte attentivement sa carte marine; il constate quelle profondeur ont les eaux qu'il parcourt, quelle distance le sépare des points de la terre qu'il doit contourner. Les phares qui brillent dans l'obscurité sont les bornes milliaires de sa course nocturne: ils jalonnent son chemin. De temps à autre, le marin monte sur le pont, interroge la nuit, la mer, la brise; il analyse leur physionomie pour chercher s'il n'y a pas autour de lui quelques menaces, si quelque orage inattendu ne vient pas gonfler le sein de la mer, comme une poitrine humaine palpite sous les appréhensions d'un chagrin. Mais tout est favorable! La brise rafraîchit l'air altéré par les ardeurs du jour; elle apporte dans ses vives bouffées les derniers parfums de la terre sur laquelle elle passe; quelques pâles étoiles se montrent par les déchirures des nuages et deviennent peu à peu ardentes comme des roses de feu. Alors leur reflet scintille sur les lames comme des mouches lumineuses dans un onduleux champ de lin. Les nuages, jusque-là étendus sur le ciel, se roulent comme un manteau et laissent voir au-dessus de la terre les premières lueurs dont la lune éclairera la nuit. Les étoiles, qui se multiplient, blanchissent au reflet de l'opale qui va briller au front du ciel, et le ciel lui-même s'éclaircit sous la broderie de perles brillantes dont il est semé.

La physionomie de la nature maritime a changé. Cette molle clarté est douce comme l'espoir, elle donne à l'âme inquiète un retour vers lui. Toutes ces vagues appréhensions, toutes ces craintes sans objet s'évanouissent avec l'obscurité qui teignait la mer et le ciel. C'est pour le marin surtout qu'il y a entre l'ordre physique qui l'entoure et son ordre moral ou intelligent la connexion la plus réelle. Le marin penseur, le marin qui laisse imbiber son âme de toute cette poésie au milieu de laquelle s'use sa vie, est un médiocre marin dans l'acception pratique du mot. C'est

une existence d'improvisation continuelle que celle-ci; toute chose qui arrive est la conséquence d'une autre chose presque toujours inattendue. Jamais les événemens n'ont promis de laisser au temps le loisir de couver à son gré l'œuf d'une idée; l'idée naît d'un choc, et elle a des ailes. Tous les progrès ont quelques heures pour horizon, jamais le marin n'a le temps de laisser figer ses pensées. Il se voit à chaque moment contraint de procéder par l'inspiration, et l'inspiration est fille de cette cuirasse de l'âme qu'on appelle sang-froid. Vous le voyez, le marin penseur est un mauvais marin.

Où sont les passagers du navire à cette heure? Il y a à bord trois hommes et deux femmes. Quels gens peuvent-ils être? Il faut rechercher quels individus sont les plus exposés à subir ces lointaines émigrations dont l'agent est un navire. Il est d'abord impossible qu'il n'y ait pas un pacotilleur. Vous le savez, le pacotilleur est le commis-voyageur de la mer. Il y a de l'un et de l'autre sur tous les navires comme dans toutes les diligences. Que vous dire du voyageur marin? C'est le calque de son collègue de la terre ferme; seulement il est moins ennuyeux dans ses défauts et plus distingué dans ses qualités, parce qu'il est plus riche et qu'il a vu un meilleur monde. S'il est parti de bas lieu, comme cela est presque toujours, il a bientôt repris un certain niveau! comme ferait un homme qui courrait sur un chemin pour rattraper un autre homme parti au pas d'un point plus avancé du but. Le pacotilleur a dans la cale du navire tout ou partie de sa fortune; elle est ordinairement représentée par des barils de beurre de Joigny, de farine, de grain, de biscuit, de viandes salées, des caisses de vins fins, des paniers de bière, des ballots d'articles de Paris, d'étoffes et de soieries de Lyon. A son arrivée dans la colonie, il louera un magasin où se rangeront toutes ces choses, si la disette ou la rareté de l'une d'elles ne la lui a pas fait vendre à gros bénéfices avant son débarquement. Lorsque sa vente complète sera opérée, le pacotilleur, laissant à la traîne quelques rentrées irréalisables, convertira en sucre ou en café le produit de sa vente, et l'embarquera pour la France sur le tillac qui couvrira sa fortune transformée. Un an après, on le retrouvera à la tête de nouveaux barils de beurre ou de ballots de petits miroirs, d'ombrelles et de bottes de pacotilles. Ce négociant actif, laborieux, économe, est la vivante et plus complète expression du commerce, — trésor que l'économie générale des nations et la philosophie de la politique font consister dans l'échange continuel des produits.

Le pacotilleur est sur le pont; il n'a pas sommeil. Il rôde autour du capitaine et cherche à échanger avec lui quelques banalités de circonstance. Les premiers jours de navigation sont toujours employés à une étude qui a pour agens et pour objets tous les individus du navire. Le pacotilleur désire surtout savoir si personne ne porte à la destination commune des marchandises qui puissent faire concurrence avec les siennes; quelquefois il fait une diplomatie de quinze jours pour pénétrer ce secret, sur lequel chacun met soigneusement l'enveloppe de son intérêt. Quelquefois aussi des transactions s'opèrent, et un seul devient propriétaire d'une même sorte de denrée. Jusque dans son repos, l'existence du pacotilleur est une vie de travail, — le mot *facture* est le pivot de toutes ses conversations, il en est lui-même l'expression morale.

S'il n'a pu lier conversation avec le capitaine, préoccupé de la route ou abandonné aux souvenirs de sa famille qu'il vient de quitter au port, le pacotilleur va s'asseoir sur les parois et fume un cigare des Antilles, qui provient de son dernier voyage. Vers le milieu de la nuit, il descend dans sa cabine, dont il a fait le lit avec un soin minutieux; mais avant de s'éclipser, il adressera, soit au timonier, soit à l'officier de quart, quelques mots techniques qui témoignent de son entente des choses au milieu desquelles il va vivre.

Nous parlerons des autres passagers; avant de chercher à connaître qui ils sont, occupons-nous de l'équipage.

Une fois en mer, l'équipage d'un bâtiment se divise en deux parties qui alternent dans le service de la nuit principalement. Quelquefois elles font concurremment celui de la plus grande partie du jour. Chacune de ces parties prend le nom d'un des côtés du navire, qui sont *tribord* pour la droite lorsqu'on tourne le dos à l'arrière pour regarder l'avant, et *babord* pour la gauche; ainsi comme il faut distinguer par un nom particulier chacune de ces deux divisions de l'équipage, l'une s'appelle la bordée ou fraction de tribord, l'autre celle de babord, ou plus simplement les *tribordais* et les *babordais*.

La nuit, pendant qu'une des deux fractions veille sur le pont, l'autre se repose; à certaines heures les tours sont changés, de sorte que la manœuvre et le travail sont tour à tour servis par les tribordais et les babordais.

Chacune des deux divisions de l'équipage est égale par le nombre des officiers, maîtres, matelots et mousses qui la composent; on s'efforce également d'établir une parité morale par l'examen de la capacité de chaque homme en particulier.

Le capitaine ne fait pas de quart, puisqu'on dit être de quart ou faire le quart pour signifier veiller ou s'occuper sur le pont. Le cuisinier, qui travaille tout le jour et souvent une partie de la nuit, est le seul, avec le mousse ou domestique de chambre, qui soit également excepté d'une règle qui s'étend à tous les gens qui ont un titre quelconque de marin dans l'armement. Les passagers sont conséquemment libres de tous leurs instans et ne font parfois le quart que comme distraction aux ennuis de leurs longues heures de sommeil. Quant au capitaine, il monte souvent la nuit lorsque ses soins ou sa curiosité le réveillent. Chacun des quarts est commandé par le second capitaine et le lieutenant. Le quart de ce dernier est celui qui prend le nom de tribordais, parce que tribord est le côté honorable d'un navire, et que si le capitaine, dans certaines occasions, prend le commandement d'une partie de l'équipage, c'est à la tête des tribordais qu'il se place.

Il est rare que les marins n'établissent pas des observations sur les chances heureuses des babordais ou des tribordais. Lorsqu'au commencement d'une campagne la pluie, la violence du vent, les rudes travaux de mer se trouvent par hasard échoir plusieurs fois de suite à l'une des deux parties de l'équipage, on n'oublie pas d'en tirer des conclusions qui s'attachent à elle et la frappent de malheur dans l'opinion de tout le monde. Ainsi quand la bordée chanceuse monte sur le pont, celle qui abandonne le travail ne manque guère d'établir ses prévisions. « V'là les babordais qui montent, disent les matelots; laisse faire, va! j'aurons du vent et de la pluie à ne savoir où les mettre! » Fait-il bon temps et belle mer, c'est une autre variante: « Ah! vous v'là, figures de *vent de bout* (vent contraire)! Gardez-nous ce qu'on vous laisse et ne touchez pas au vent! » S'il arrive parfois que les hasards fassent tomber les accidens atmosphériques plus souvent aux uns qu'aux autres, les travaux et les fatigues qui en résultent exaspèrent les matelots. Aussi font-ils mille efforts pour qu'aucune mutation ne les arrache à une bordée heureuse pour les faire entrer dans une *bordée de malheur*, comme

ils disent. La superstition, qui depuis quelques années s'est considérablement effacée des mœurs des matelots, subsiste cependant encore d'une façon curieuse dans certaines traditions acceptées et répandues sans examen. C'est encore là un des aspects poétiques de la marine.

Ainsi pendant toute la durée du quart qu'il préside, l'officier se tient en observation sur les différens points du navire qui sollicitent sa surveillance; ses regards se portent souvent sur la boussole, d'après laquelle un matelot placé au gouvernail, et remplacé d'heure en heure, dirige la route du navire. Si le vent acquiert plus de violence, l'officier de quart songe à reployer sur leurs vergues les voiles les plus fragiles, afin d'éviter d'endommager quelque partie de la mâture, ce qui s'appelle faire des avaries. Si au contraire le calme succède à la brise, il multiplie les voiles afin de recueillir dans l'air plus d'élémens d'impulsion. Si le vent change de direction, il faut changer les dispositions de ces voiles et les placer sans cesse dans le sens le plus favorable au contact immédiat de l'air avec leur plus grande surface. Tous ces détails, ces études, ces travaux sont un emploi de temps de la durée d'un quart. L'officier examine, apprécie, prend une détermination, donne un ordre, et les matelots exécutent. Lorsqu'il n'y a rien à faire, ceux-ci se promènent de chaque côté du pont, causent entre eux, chantent, fument ou se livrent à leurs petits travaux particuliers; l'officier observe toujours, et chaque quart de la nuit se consume et se renouvelle ainsi.

Voilà la physionomie générale du pont; maintenant il est minuit, la cloche placée à l'avant du navire sonne pour éveiller et avertir les matelots qui vont quitter leurs cabanes pour prendre leur tour de surveillance : c'est l'heure du changement de quart. Les alternatives de veillée et de repos durent quatre heures. Un marin ou un mousse de chambre est descendu prévenir l'officier qui, en quelques minutes, se trouve disposé à remplacer son collègue. Ce dernier donne au nouveau venu quelques instructions verbales sur l'état de la voilure et l'aspect du temps; puis il descend écrire le résultat de ses observations sur le journal du bord, où il consignera le chemin qu'a parcouru le navire, la direction qu'il a suivie, la voilure dont il s'est aidé, et la nature du vent et de la mer qui ont aidé ou entravé sa course. Puis il se dépouille d'une partie de ses vêtemens et se jette sur sa couche.

Descendons avec le pacotilleur qui sent aussi le besoin de quelque repos, et voyons ce qui se passe dans la chambre du navire pendant cette première navigation.

Il y a, disons-nous, encore deux hommes et deux femmes embarqués comme passagers sur le bâtiment. Quels sont-ils? D'abord et comme seconde hypothèse de cette règle générale qui place un pacotilleur dans chaque traversée, il y a ici un simple employé d'administration auquel l'exil hors de sa patrie a été imposé comme condition d'avancement, ou qui peut-être n'a obtenu cette faveur que sous peine de venir faire preuve de flexibilité d'épine dorsale dans les antichambres ministérielles. C'est un type assez négatif sur lequel nous ne nous arrêterons pas, une de ces existences à tant par jour, qui s'use les coudes sur une serge verte et qui se complaît dans l'examen sérieux des contours hardis d'une écriture moulée. Une autre variété des passagers, c'est le créole qui va en France ou qui en revient; s'il y va, il est hautain et plein d'espérance sur les plaisirs dont son imagination exaltée par maints récits lui escompte les creuses jouissances. Il a dans la cale du navire les boucauts de sucre qui lui donneront à Paris toutes les douceurs d'une existence fastueuse; mais cela sera court. Il a pris un nom quelque passable d'apparence et sonore à l'excès. Tous les créoles sont gentilshommes, et beaucoup le sont autrement que par le cœur. D'Hozier rappelle leur écusson, dont les couleurs n'ont souvent pâli que par suite du démembrement des familles. Mais toutes ces noblesses ne sont point à vingt carats, et quelques-unes sont plaquées. Ainsi le nom vulgaire de la famille s'appuie, pour grandir, sur quelque dénomination qu'avec quelque peu de sévérité dans l'esprit on pourrait taxer de bouffonnerie. Des accidens du paysage, des concessions de propriétés, des sobriquets complaisans forment les élémens communs de ces apparences de noblesse. Nous ne saurions citer d'exemples sans risquer de tomber dans des applications vraies, sans que notre citation ne devînt un miroir où se reconnaîtraient des gens auxquels nous sommes éloignés de vouloir porter insulte ou moquerie; ceci est l'explication d'un travers et rien de plus, encore ce travers s'implique-t-il à la connaissance des mœurs caraïbes; du reste la plupart des noms valables que portent les créoles sont allés par-delà les mers l'épée à la main. Les guerres civiles, les incendies, la philanthropie, les fléaux qui voilent sans cesse le beau soleil des Indes, n'ont guère permis que l'arme rentrât paisible au fourreau.

En général, parmi les individus qui reviennent d'Amérique, les oncles sont en médiocre quantité — et qualité. Les opéras-comiques ont absorbé tout ce que le soleil caraïbe en faisait mûrir pour le triomple des neveux.

Que faire qui préserve du mal de mer? ou avant tout, qu'est-il lui-même? L'effet général est ceci : un abattement de toutes les facultés, une altération profonde du moral, bientôt partagée par l'organisation physique; au début, les symptômes sont un violent mal de tête et des douleurs d'estomac, l'extrémité du nez se refroidit, et l'épigastre éprouve des mouvemens fatigans de contractions spasmodiques. Cet état de malaise s'accroît encore, et l'estomac, s'il est chargé, rejette ce qu'il contient. S'il est vide, les contractions et les mouvemens antipéristaltiques de ce viscère sont d'autant plus violens et douloureux qu'il n'a rien à expulser. Puis un complet abattement s'empare du malade, il devient indifférent à tout ce qui l'entoure, incapable de résistance ou de volonté, se trouvant mal partout, et cependant dépourvu de toute énergie, de toute résolution pour changer de lieu. L'insouciance des choses extérieures est alors si grande qu'un homme violemment attaqué du mal de mer resterait immobile et insensible en face de ce qui pourrait menacer ou compromettre son existence. On voit souvent des passagers que le mal de mer frappe sur le pont du navire, y demeurer dans une même position, indifférens à la pluie qui les transperce, aux lames que le vent pousse à bord, avec menace de les enlever dans leur choc.

L'œil est fixe, la bouche mauvaise, les membres pendans, la pensée sans allure, et l'inertie la plus complète a remplacé toute espèce d'énergie et de volonté.

A part les oscillations éprouvées par le navire sous le battement que lui imprime la mer ou la brise, on ne sait quelles raisons déterminent ce bouleversement physique et moral des individus transportés de la terre ferme sur la mer; on a pensé que l'air marin entrait pour une cause dans ce phénomène, mais depuis il a été observé que le séjour sur les lacs, les fleuves et les rivières causait le mal de mer aussi bien que les plus grandes convulsions de l'océan. L'irrégularité de cette maladie présente du reste des variations bizarres, suivant les individus qu'elle attaque, et l'observateur le plus obstiné se trouve complètement dérouté par ses caprices. Ainsi certains sujets s'embarqueront sur mer pour la première fois, et seront acteurs de

toutes les crises de l'Océan sans éprouver le moindre dérangement dans leur économie animale. D'autres seront pendant quelques heures ou quelques jours tributaires de cette affection, et s'en verront délivrés pour ne la plus jamais subir ou seulement à de rares intervalles et après un long séjour à terre ou après une navigation paisible que viennent tout à coup troubler des orages. D'autres enfin, éprouvent pendant toute la durée de leur traversée les cruelles atteintes d'une maladie à laquelle rien ne peut les soustraire, ni le calme de l'atmosphère, ni le changement de la température, ni le repos du corps, ni l'occupation de l'esprit.

On a vu des personnes si violemment attaquées par le mal de mer pendant leur traversée pour les Antilles, qu'elles refusaient obstinément de revenir en France dans la crainte de repasser par les mêmes souffrances. D'autres eussent volontiers sacrifié une forte partie de leur fortune pour être mises à terre, après les débuts d'une navigation pénible, pourtant personne n'est jamais mort de mal de mer, quelque cruel que soit ce mal.

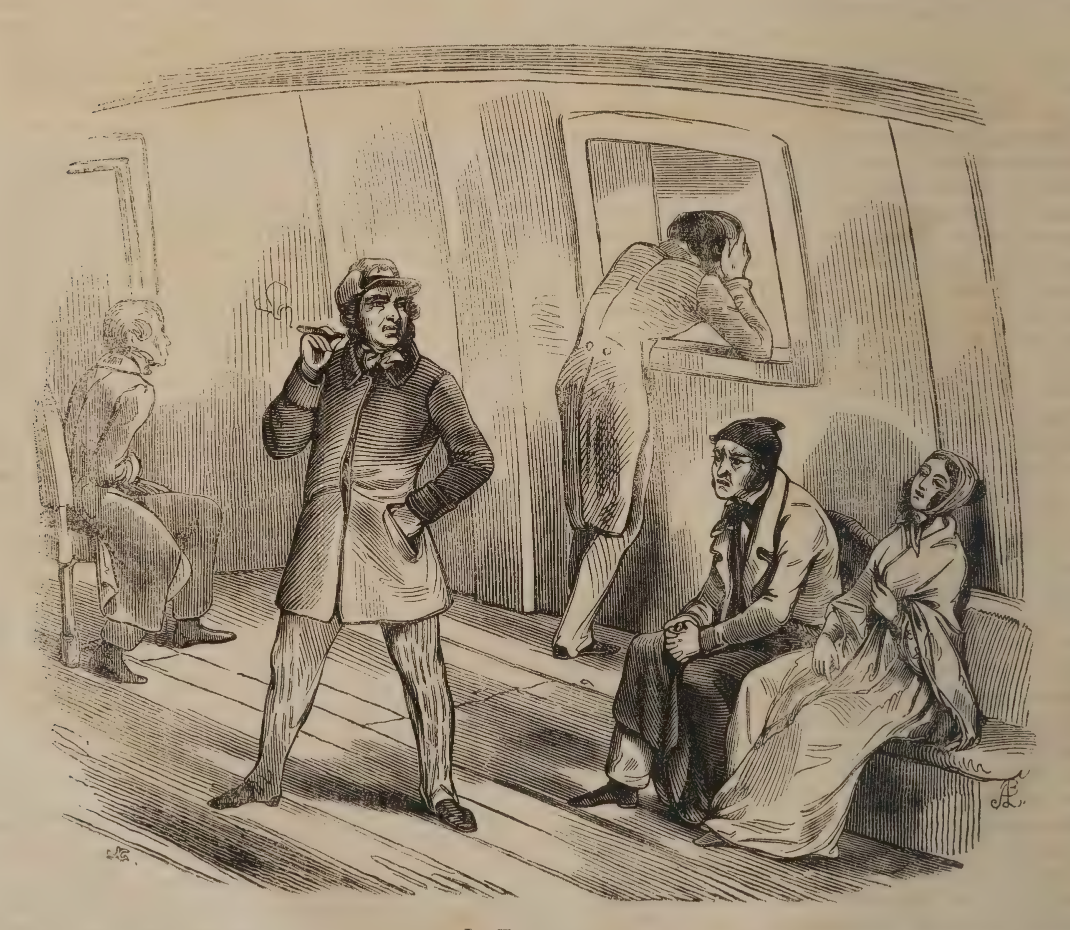
Les marins n'y sont pas sensibles, après lui avoir, peut-être secrètement payé un léger tribut. L'habitude les a blasés, et les nécessités de leur service leur feraient promptement étouffer tout soupçon de maladie, s'ils s'en voyaient assaillis, en supposant toutefois que l'amour-propre ne suffit pas pour le leur faire dissimuler. Du reste, dans le principe du mal, avant qu'il ait atteint certaine période qui entraîne cet abattement général et cette inertie dont nous avons parlé, le sujet possède assez de courage pour lutter avec les premiers symptômes, soit par une activité plus grande du corps, soit par l'absorption complète de l'esprit appliqué à des impressions étrangères au mal, il est presque certain qu'il évitera les progrès de ce mal et se verra en peu d'instans débarrassé des tentatives impuissantes de la maladie contre sa volonté et son courage à y résister. Voilà en partie tout le secret des marins pour n'avoir pas le mal de mer.

Du reste, pour notre compte, nous croyons fort que toutes les ressources pharmaceutiques sont nulles contre cette affection douloureuse qu'il est impossible d'arrêter.

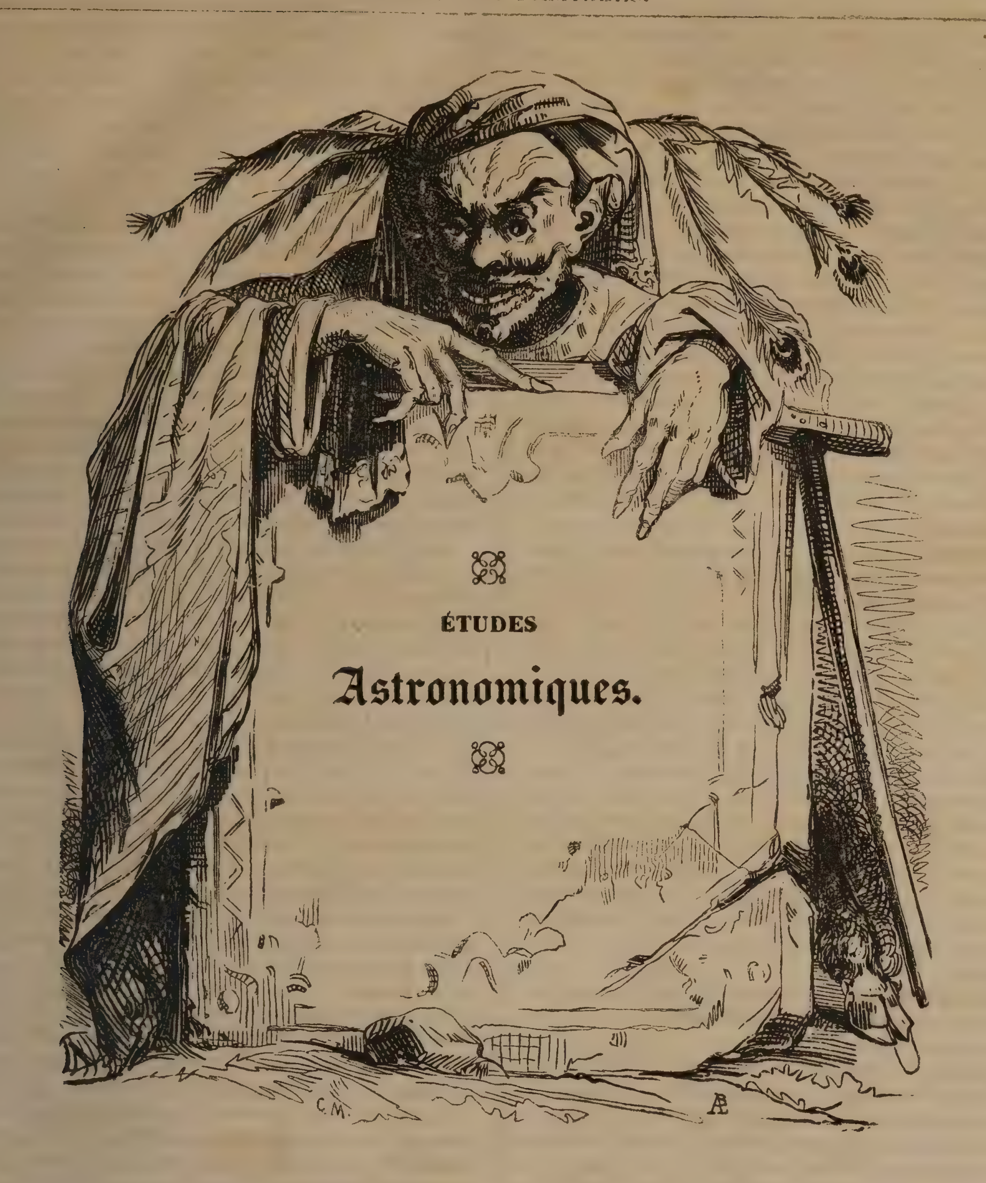
Le grand remède au mal de mer, celui dont on ne peut nier l'efficacité, et que désirent si ardemment les pauvres passagers, *c'est la terre.*

Jules LECOMTE.

(Sera continué.)



La Traversée.



CHAPITRE PREMIER.

LES COMÈTES. — VÉNUS. — JUPITER.

Il n'y avait pas une minute que nous étions partis de Mercure lorsque nous aperçûmes une comète dont le démon nous avait parlé. Ce qui me frappa le plus, c'était sa queue, qui n'avait pas moins de quarante millions de lieues de longueur (2). A mesure que nous en approchions, la comète me paraissait moins brillante, et quand nous en fûmes très-près, c'est-à-dire à vingt ou trente mille lieues, elle ne me paraissait plus que comme ces légères vapeurs, ces brouillards qui, élevés dans notre atmosphère, sont argentés par la lumière du soleil. Je ne pus plus douter alors que ces astres singuliers n'ont pas un éclat ni même une phosphorescence qui leur soient propres.

J'avais d'abord aperçu, ou cru apercevoir, un noyau opaque placé au milieu de la tête de la comète ; mais en

(1) Voir le numéro de décembre 1838, p. 63, et de février 1839, p. 129.

(2) On a vu des comètes qui avaient une queue tellement longue, telles que celles de 1769 et de 1618, que leur tête atteignait le zenith (point du ciel perpendiculairement sur la tête de l'observateur), tandis que leur queue touchait encore à l'horizon. On a estimé que la queue de la comète de 1680 avait plus de 41,000,000 de lieues.

approchant, ce noyau prenait de la transparence, et je ne tardai pas à m'assurer par mes yeux qu'il se composait tout simplement d'un gaz un peu moins dilaté que celui qui lui formait une atmosphère. Il avait la plus grande analogie avec ces brouillards secs qui ont quelquefois tant étonné nos naturalistes sur la terre.

Enfin nous entrâmes dans son atmosphère, ou, si vous aimez mieux, dans sa chevelure; elle était composée d'un gaz si rare, si diaphane, qu'il me parut mille fois plus léger que l'air que nous respirons sur la terre. La seule chose qui put me faire reconnaître cette atmosphère, c'est la lumière du ciel qui cessa d'être d'un gris terne, comme dans l'espace (1), parce que le phénomène de la réfraction avait lieu dans ce gaz de la même manière que dans l'air ordinaire, et pour cette raison, le ciel commença à me paraître bleu d'indigo, mais d'une teinte très-pâle. J'observai encore une chose qui me parut fort singulière, quoique j'en eusse déjà entendu parler par nos astronomes : c'est qu'avant d'arriver au noyau, nous eûmes à traverser trois atmosphères semblables, qui l'entouraient entièrement, et qui se trouvaient séparées les unes des autres par des intervalles immenses, vides et par conséquent d'un gris sombre parce que les rayons du soleil n'y trouvaient pas de matière pour s'y réfracter (2).

A mesure que nous approchions de son noyau, je voyais celui-ci pâlir, puis prendre une transparence telle qu'en en approchant il ne me sembla plus qu'un énorme globe de cristal. Enfin quand nous y arrivâmes, je pus m'assurer qu'il n'était composé d'aucune matière solide, mais bien d'un mélange de différens gaz dont la densité approchait à peu près de celle de l'air qui forme l'atmosphère terrestre. Nous traversâmes cette boule d'air, qui pouvait avoir cinq ou six mille lieues de diamètre, et je remarquai fort bien que sa densité augmentait à mesure que nous approchions de son centre. Arrivé là, je ne fus pas peu étonné de rencontrer un tout petit globe solide, ayant au plus un quart de lieue de diamètre et ressemblant à une petite terre en miniature, quoiqu'il n'y eût ni végétation ni par conséquent d'animaux.

Nous nous y reposâmes quelques instans, et pendant que le Pongo gambadait et que le Soleilien dormait, je questionnai le génie, qui me répondit :

— Les comètes sont pour les astronomes de ton pays un grand sujet d'étonnement, de doute et même de polémique. Les uns soutiennent qu'elles n'ont pas de noyau solide et qu'elles sont entièrement gazeuses ; les autres veulent que ce soient des globes analogues à ceux des autres planètes, mais avec moins de densité, et ni les uns ni les autres ne comprennent le rôle qu'elles jouent dans la nature. Je m'en vais te révéler tout cela. Ces astres ne sont rien autre chose que les élémens de la matière qui ont formé tous les globes. Dans l'origine, ces élémens flottaient au hasard dans l'espace infini, et formaient çà et là d'énormes flocons de gaz, semblables à de légers nuages d'une étendue prodigieuse. Je dis des flocons de gaz, parce qu'alors il n'y avait pas encore de matière solide : c'était absolument ce que les anciens peuples ont nommé le chaos, car tous ces gaz étaient mêlés sans aucun ordre, et cela venait de ce qu'il n'existait encore point de centre de gravité, et par conséquent point de pesanteur déterminée vers un point, mais mille attractions faibles et confuses, se détruisant les unes les autres dans leurs effets.

» Quand je te parle de l'origine des choses, je ne prétends pas dire par là que tout l'univers n'était qu'un chaos, mais seulement cette minime partie de matière qui forme aujourd'hui ce que vous appelez votre système solaire ou planétaire. Il y a eu de toute éternité dans l'espace infini des chaos prêts à faire éclore de nouveaux systèmes; des systèmes jeunes encore et pleins de force et de vie; des systèmes vieux et plus ou moins usés; enfin des systèmes retournant au chaos dont ils étaient déjà sortis, et qui par la suite des millions de siècles reproduiront de nouveaux mondes. Cette rotation de vie et de mort, se succédant sans cesse, de jeunesse et de vieillesse, de composition et de décomposition, est une loi générale de la nature, qui régit tout aussi bien l'univers entier que ton petit globe, que ton domaine, que ta famille.

» Chaque flocon de matière gazeuse était alors, comme il est encore aujourd'hui, une comète, une sorte de nid où devait naître un globe, comme tu vas le voir. Lorsque deux gaz capables de former par leur réunion une matière solide se sont rencontrés en de certaines proportions, ils se sont combinés et condensés : voilà un noyau formé, ce noyau, ne fût-il que de la grosseur du poing, est devenu un centre d'attraction, et la nouvelle matière solide y tombant à mesure qu'elle se formait par des combinaisons chimiques, a grossi peu à peu le globe naissant aux dépens de son atmosphère gazeuse. Il en est résulté tout simplement que ces comètes sont devenues des planètes, et la terre qui t'a vu naître n'était rien autre chose. Voilà pourquoi il existe aujourd'hui des comètes à l'état primitif de flocon gazeux, dans lesquelles les astronomes n'ont reconnu aucun noyau solide : celles-là ont si peu de densité que leur attraction est presque nulle ; aussi en a-t-on observé une qui s'était fourvoyée à travers les satellites de Jupiter sans occasionner la moindre perturbation dans leur marche, tant elle avait peu d'action sur eux, quoique son volume fût énorme comparativement au leur. Voilà pourquoi on a observé d'autres comètes qui ont un noyau solide, mais très-petit, ou quelquefois de la grosseur de nos plus grandes planètes : ce sont des mondes naissans. Enfin voilà encore pourquoi il en existe d'autres qui consistent entièrement en un noyau sans queue ni chevelure, parce que cette queue et cette chevelure, en se solidifiant, ont formé un globe semblable à celui des planètes : ce sont des mondes nouvellement nés.

» Ceci t'explique pourquoi la marche des comètes est plus ou moins irrégulière. Tu conçois que leur densité variant à chaque instant comparativement à leur volume, il en résulte des perturbations continuelles. Ces astres doivent donc commencer par errer au hasard dans le ciel ; puis régulariser leur marche à mesure qu'ils acquièrent de la solidité, et enfin finir par se fixer autour d'un soleil qu'elles rencontrent dans l'espace dès qu'elles sont devenues de véritables planètes. Tu comprends maintenant pourquoi les as-

(1) Mlle d'Angeville, dont les journaux ont annoncé la courageuse excursion sur le Mont-Blanc, a eu la complaisance de me faire parvenir une note pleine d'intérêt, dans laquelle elle dit : « Le ciel devint d'un bleu infiniment plus foncé à mesure que je m'élevais, comme de l'*indigo* délayé. Ce bleu foncé est la teinte générale du ciel vu des sites encaissés, tels que le JARDIN ; mais sur les lieux élevés, cette nuance foncée n'existait qu'au-dessus de ma tête, et elle allait toujours se fondant jusqu'à l'horizon. » — Tout le monde sait, et les peintres surtout, que la couleur de l'*indigo* n'est rien autre chose qu'un mélange de bleu et de *noir*.

(2) « Dans les comètes qui ont un noyau, les parties de la chevelure qui avoisinent ce noyau sont ordinairement rares, diaphanes et peu lumineuses ; mais à une certaine distance du noyau, la nébulosité s'éclaire subitement, de manière à former comme un anneau lumineux autour de la comète. On a vu quelquefois deux et jusqu'à trois de ces anneaux concentriques, séparés par des intervalles obscurs. On comprend, du reste, que ce qui paraît être un anneau circulaire en projection doit être en réalité une enveloppe sphérique » (*Leçons d'astronomie*, page 203.) L'anneau de la comète de 1811 avait 10,000 lieues d'épaisseur ; il était éloigné du noyau de 12,000 lieues. Les comètes de 1807 et de 1799 avaient aussi des anneaux de 12,000 et de 8,000 lieues d'épaisseur.

tronomes ont reconnu des comètes qui perdent de leur éclat et de leur grandeur chaque fois qu'elles font de nouvelles apparitions dans notre système ; pourquoi il en est dont on ne peut calculer la périodicité ; pourquoi quelques-unes se sont montrées pour disparaître ensuite à jamais, etc., etc (1). Autrefois on croyait que l'apparition d'une comète avait une certaine influence sur le cours des saisons, mais des expériences thermométriques ayant prouvé qu'elle n'avait aucune action sur la température, ce préjugé s'est évanoui pour faire place à d'autres, et voici les principaux.

On s'est demandé s'il est possible qu'une comète vienne choquer la terre, et dans ce cas, ce qu'il en arriverait ? Il est certain que ces astres traversent notre système solaire, que dans leur marche ils coupent les orbites des planètes et de la terre. Rigoureusement parlant, il est donc possible que l'un d'entre eux se rencontre avec notre globe ; mais si l'on soumet ce fait au calcul des probabilités, on trouve qu'il n'y a qu'une chance pour, et deux cent quatre-vingt-un millions contre, ce qui ne laisse pas que d'être rassurant pour les poltrons. Du reste, écoute ce qui résulterait de ce choc, selon vos astronomes : « Ses effets seraient effroyables. Si la terre était heurtée de manière que son mouvement de translation fût anéanti, tout ce qui n'est pas adhérent à sa surface, comme les animaux, les eaux, etc., partirait avec une vitesse de sept lieues par seconde. Si le choc ne faisait que ralentir le mouvement de rotation, les mers s'élanceraient de leurs bassins, l'équateur et les pôles seraient changés, etc. » Et si je te cite les paroles de l'auteur de la mécanique céleste, c'est encore chose pire : « L'axe et le mouvement de rotation changés, dit-il, les mers abandonnant leurs anciennes positions pour se précipiter vers le nouvel équateur, une grande partie des hommes et des animaux noyés dans le déluge universel ou détruits par la violente secousse imprimée au globe terrestre, des espèces entières anéanties, tous les mouvemens de l'industrie humaine renversés, tels sont les désastres que le choc d'une comète a dû produire. » On voit alors pourquoi l'Océan a recouvert de hautes montagnes, sur lesquelles il a laissé les marques incontestables de son séjour ; on voit comment les animaux et les plantes du Midi ont pu exister dans les climats du Nord, où l'on retrouve leurs dépouilles et leurs empreintes ; enfin on explique la nouveauté du monde moral, dont les monumens ne remontent guère au delà de 5,000 ans.

— Vous m'effrayez ! Quoi ! il serait possible qu'une telle catastrophe se renouvelât ?

— Tranquillise-toi. Tout ceci n'est que l'innocent roman d'un géomètre las de poser des chiffres et qui, pour se reposer, abandonne son imagination à des utopies sans fondemens. Je pourrais te le prouver mathématiquement par l'invariabilité des latitudes terrestres démontrant que la terre tourne autour d'un axe *principal* et non *instantané* comme il le serait si elle avait reçu un choc qui eût déplacé cet axe ; mais tu n'es pas assez géomètre pour me comprendre.

» Ensuite je ne crois pas qu'il y ait possibilité d'un choc, lors même que la terre et la comète auraient une direction nécessaire pour cela. Si la masse de la comète était plus petite que celle de la terre, lorsque l'astre errant serait arrivé sous la puissance d'attraction de notre globe, loin de tomber dessus, sa force de trajection se combinant avec sa gravitation, il en résulterait qu'il tournerait autour de la terre et deviendrait un de ses satellites. La lune, l'anneau de Saturne, et tous les satellites des planètes, n'ont pas eu d'autre origine. Mais si au contraire la masse de la comète était plus considérable que celle de la terre, c'est cette dernière qui deviendrait le satellite de la comète, et elle serait entraînée à travers l'espace, par elle, dans de nouveaux cieux.

— Ce que vous me dites là n'est guère plus tranquillisant. Lancé avec une vitesse de sept lieues par seconde ou gelé dans l'espace ne vaut guère mieux l'un que l'autre.

— Qui te dit que tu gèlerais ? Fourier ne t'a-t-il pas prouvé que l'intensité du froid dans l'espace ne peut descendre au-dessous de 50° du thermomètre ?

— C'en serait ma foi bien assez comme çà pour me glacer jusqu'à la moelle des os, moi qui ne peux plus quitter mes pantoufles fourrées et mon bonnet de coton quand la température descend à zéro.

— Tu t'y accoutumerais. L'ours blanc joue sur les glaçons de la mer du Nord à une température de 32° au-dessous de zéro ; la girafe se tranquillise et jouit de toutes les douceurs de la vie sous l'équateur à 45° de chaleur ; et des Lapons tuent l'ours sur ses glaçons, et des nègres chassent la girafe sous l'équateur, et cela à une différence de température de 77°. Or avec des pantoufles mieux fourrées et un bonnet de laine, je ne vois pas pourquoi une différence de 50° te ferait mourir ; d'autant plus que si tes hivers étaient froids, probablement tes étés seraient chauds, car tu passerais terriblement près du soleil.

» Mais tout cela n'arrivera pas, car la matière des comètes est tellement raréfiée, tellement distendue, si je puis me servir de cette expression, que sa force d'attraction est presque nulle comparativement à celle d'un globe solide ; aussi n'en connaît-on point qui aient des satellites. C'est aussi pour la même raison qu'elles échappent aisément, en tout ou en partie, à l'attraction des autres astres.

— Vous dites en partie ; est-ce que vous croiriez, comme beaucoup de personnes, que les brouillards secs de 1783 et de 1831 étaient des matières détachées de la queue de quelque comète (1) ?

— Non, et cela par deux raisons sans réplique. La première est qu'en 1783 et 1831, ces brouillards ne masquèrent le ciel que dans quelques parties de la terre, ce qui n'empêcha pas ailleurs les observations astronomiques d'aller leur train ordinaire, et on s'est assuré qu'aucune comète ne s'est montrée dans notre système. Certainement si nous avions été plongés dans sa queue, on aurait vu sa tête. Secondement, ces brouillards ne s'étendaient pas sur la mer, ou au moins pas au delà de quarante à cinquante lieues des côtes, ce qui prouve, ce me semble, qu'il faut en chercher les causes dans quelque phénomène qui se passait sur la terre ou dans la terre de nos continens, et non dans le ciel ni même dans l'atmosphère ; car alors, occupant l'Europe depuis le nord de l'Afrique jusqu'en Suède et s'étendant sur une partie de l'Amérique septentrionale, nécessairement ils auraient couvert cette portion de l'Océan qui sépare l'Europe de l'Amérique.

(1) Aristote parle de la queue de la comète de l'an 371 avant J.-C., qui occupait un tiers de l'hémisphère céleste ou 60 degrés. Celle de l'année 1618 avait, dit on, une traînée de 104 degrés de longueur. La comète de 1680 avait une queue de 70 degrés. Celle de 1770 parcourait son orbite en cinq ans et demi, et après avoir été promenée dans le ciel par Jupiter, elle a tout à fait disparu.

(1) Le brouillard de 1783 dura un mois ; il commença à peu près le même jour dans des lieux fort éloignés les uns des autres. Il s'étendait depuis le nord de l'Afrique jusqu'en Suède ; il occupait aussi une grande partie de l'Amérique septentrionale, mais il ne s'étendait pas en mer. Il s'élevait au-dessus des plus hautes montagnes. Le vent ne paraissait pas être son véhicule, et les pluies les plus abondantes, les vents les plus forts ne purent le dissiper. Il répandait une odeur désagréable, était très-sec, n'affectait nullement l'hygromètre, et possédait une propriété phosphorescente. (*Leçons d'astronomie.*)

Le brouillard de 1831 avait la plus grande analogie avec celui-ci

Cependant, en supposant que la rencontre d'une comète et de la terre pût avoir lieu, qu'en serait-il? Rien. Notre globe passerait au travers comme le cheval de Franconi passe au travers de son cerceau de papier ; peut-être, en la



traversant, entraînerait-elle avec elle quelque légère portion de matière gazeuse, et tout se bornerait là. »

Nous en étions là de notre conversation lorsque le Soleilien se réveilla et que Pongo cessa de gambader ; alors nous abandonnâmes la comète et nous partîmes pour Vénus, où nous ne tardâmes pas à arriver. Pendant le trajet, j'avais remarqué que Vénus, ainsi que Mercure, ont des phases semblables à celles de la lune, et j'avais pu m'en apercevoir parce que nous ne nous y étions pas rendus en ligne droite en partant du soleil; on conçoit que sans cela j'aurais toujours vu Vénus au plein, c'est-à-dire que la partie que j'aurais aperçue eût constamment été frappée par les rayons du soleil venant du même côté que moi. Cette planète me parut plus brillante que les autres parce qu'elle a proportionnellement une atmosphère plus étendue.

Vénus est un peu plus petite que la terre, son diamètre n'étant que les 97es de celui de notre globe, c'est-à-dire de 2,800 lieues à peu près. Ses années et ses jours sont aussi plus courts, les premières n'ayant que 224 jours 16 heures 41 minutes 27 secondes, les jours 23 heures 21 minutes. Sa forme est sphérique et sa surface est parsemée de hautes montagnes dont l'ombre projetée fait paraître, vu de la terre, les cornes de son croissant comme tronquées. C'est un fort joli pays, et il n'y fait pas très-chaud, quoiqu'il ne soit qu'à vingt-cinq millions de lieues du soleil, et, ainsi que me le dit le génie, quoique son calorique soit presque aussi abondant que celui de la terre : cela vient de ce que son atmosphère est toujours couverte de vapeurs aqueuses qui s'élèvent de la surface des mers et forment un voile nuageux qui intercepte la lumière directe des rayons du soleil.

Nous descendîmes sur une jolie pelouse, tapissée d'herbes fines et de lichens, à l'entrée d'une forêt et sur le bord d'une mer azurée. Je remarquai que cet océan n'avait pas de marées, car ses rives étaient gazonneuses et fleuries jusqu'au bord de l'eau ; j'en fis l'observation au génie, qui me dit que dans toutes les planètes qui n'ont pas de lunes ou satellites, les océans ne pouvaient offrir le phénomène d'un flux et reflux. Je compris la justesse de cette réflexion, car je savais que sur la terre, nos marées ne sont dues qu'aux attractions combinées de la lune et du soleil.

Une autre singularité qui ne me frappa pas moins lorsque le démon me l'eut fait connaître, c'est que Vénus, au lieu d'avoir quatre saisons par an, comme notre terre, en a huit : deux printemps, deux étés, deux automnes et deux hivers ; il m'en expliqua la cause (1), et malgré cela, je ne restai pas moins surpris de voir des saisons de 28 jours chacune n'apporter aucune modification à la belle végétation que je trouvai en général assez semblable à celle de la terre. J'en attribuai la cause à ce que ses hivers et ses étés de 28 jours ne sont ni assez froids ni assez chauds pour suspendre la végétation, et je compris dès lors que dans cette heureuse planète, la température peu variable devait offrir comme un printemps éternel.

(1) Son axe est incliné sur son orbite de 75 degrés, et le pôle nord de cet axe incline vers le vingtième degré du Verseau, en partant du Cancer de la terre. Consequemment la région nord de Vénus a l'été dans les signes où nous avons l'hiver, et l'hiver dans ceux où nous avons l'été. Comme la plus grande déclinaison du soleil de chaque côté de son équateur va à 75 degres, ses tropiques sont à 15 degres de ses pôles, et ses cercles polaires aussi loin de l'equateur. Elle a donc à son équateur deux etés et deux hivers dans chacune de ses révolutions annuelles.

Aussi trouvai-je la terre constamment parée de verdure et de fleurs, les arbres toujours chargés de fruits naissans et de fruits mûrs, les plaines peuplées d'animaux bondissant gaîment dans de gras pâturages, et les forêts habitées par une multitude d'oiseaux au plumage éclatant et à la voix mélodieuse.

Pendant que le Soleilien et moi nous dissertions sur la beauté de la nature, Pongo s'était glissé dans la forêt à la poursuite de quelques animaux timides. Tout à coup nous l'entendîmes pousser des cris de détresse, et nous n'hésitâmes pas à nous élancer dans le bois pour lui porter secours. Il en était temps, car nous le trouvâmes aux prises avec deux ou trois Vénusiens, qui, armés de bâtons et de pierres, en seraient aisément venus à bout. Le génie interposa sa toute-puissante béquille, et l'ordre se rétablit à l'instant même. Les Vénusiens étaient des animaux bipèdes com-



Les habitants de Vénus.

me les Cafres et les Pongos; mais ils différaient des uns et des autres par des caractères assez tranchés. Leur taille ne dépassait pas cinq pieds six ou sept pouces, et leur corps, d'un brun rougeâtre, était entièrement couvert d'un poil fauve tirant sur le blond. Leur museau était plus proéminent que celui des Cafres, mais moins que celui des Pongos; ils manquaient de cuisses et de mollets, comme les habitans de quelques îles de l'Australasie; leurs pieds

étaient fort longs, ainsi que les pieds des insulaires de plusieurs îles de la Nouvelle-Zélande, et, chose fort remarquable, leur pouce du pied était opposable aux autres doigts, ainsi que chez quelques sauvages de l'Amérique méridionale. Enfin je ne saurais vous en donner une idée plus juste que certaine figure de l'homme fossile que j'ai donné quelque part. Une peau d'ours pendait sur leurs épaules, et ils avaient à la main des bâtons, ou plutôt des massues, qui paraissaient avoir été assez proprement taillés avec des pierres tranchantes.

— Voici, dit le démon, les rois de la nature dans Vénus; il n'y a pas encore d'autres êtres plus parfaits que ces grossières ébauches de l'homme.

— Sont-ils civilisés? demandai-je.

— L'homme seul est capable de se civiliser, parce qu'il a besoin de vivre en société et que la société amène la civilisation. Le Vénusien a la force, le courage, l'agilité; il n'habite que des climats doux; son corps est couvert d'une robe de poils épais qui le garantissent des intempéries de l'air; il trouve aisément une nourriture abondante: pourquoi se civiliserait-il? Sous l'équateur de Vénus, il restera toujours le même; mais à mesure que sa race se multipliera, elle sera obligée de s'étendre vers les pôles, et alors de nouveaux climats le forceront à prendre de nouvelles habitudes: son intelligence se développera, sa nature se modifiera, et il sera forcé de vivre en société nombreuse. Du reste, tu vas entendre la conversation de celui-ci avec Pongo.

En effet, je remarquai les deux singes, qui se faisaient encore des menaces malgré le pouvoir magique de la béquille. Je dis les deux singes, car il n'était resté avec nous qu'un Vénusien:

— Brigand, disait celui-ci dans un langage qui ressemblait tout à fait au gloussement d'un dindon, pourquoi es-tu venu m'attaquer chez moi, lorsque je ne te faisais aucun mal?

— Parce que j'ai appris ce que c'est que la propriété; cela me plaît, cela est commode. Je voulais aussi avoir à moi une cabane de feuillage comme la tienne et une massue pour assommer les autres animaux. Ne sachant ni ne voulant faire moi-même ces choses, je trouvai tout simple de te les prendre; je t'aurais mangé ensuite.

— Quoi! tu n'as donc aucune idée du juste et de l'injuste?

— Je ne sais pas ce que c'est que ça.

— Tu es un barbare, une brute sans intelligence, et si l'on m'eût laissé faire, tu serais maintenant mon esclave, ce qui t'eût enseigné la justice.

— Voilà, dit le génie, le commencement de toutes les civilisations. Dès le moment qu'il y a eu le tien et le mien, on a vu naître peu à peu la morale et le vice, la violence et la faiblesse, puis tout ce qui s'ensuit de crimes abominables et de vertus héroïques.

— Monseigneur le démon, permettez-moi de vous observer que jusqu'à présent vous m'avez toujours montré des hommes et des singes, ce qui ne laisse pas que de devenir un peu monotone. Est-ce que tous les globes seraient peuplés de la même manière?

— Je crois t'avoir déjà dit que la matière étant partout la même, elle obéit aux mêmes lois de l'organisation, et que les mêmes causes produisent des effets semblables.

— Pardon: mais si vous ne m'aviez pas dit que la matière est identique partout, comment aurais-je pu l'apprendre?

— Par la réflexion. Tu connais le volume, la masse et la densité, ou, si tu aimes mieux, la pesanteur des planètes; tu sais les lois de la gravitation, auxquelles toutes obéissent absolument de la même manière que notre globe; tu connais le calorique, grand moteur de tout ce qui a du mouvement dans l'univers; tu connais la lumière, qui inonde les mondes, ses effets, sa réfraction, tous phénomènes agissant chez les planètes absolument comme chez vous, et beaucoup d'autres effets qui te révèlent des causes semblables à celles qui agissent dans ta patrie. La raison, la logique et l'analogie t'obligent donc d'en conclure que la matière dans les astres a les mêmes propriétés que sur la terre. Si tu pensais autrement, tu tomberais dans des hypothèses qui ne seraient basées sur aucun fait, et tu te ferais siffler par les savans de Paris, qui ne veulent plus que des faits, en attendant qu'ils sachent ce qu'ils en feront.

— C'est drôle! je m'attendais à voir des hommes avec des ailes, des bœufs avec des voiles, des cochons avec des manchettes, et mille autres merveilles! Pas du tout, c'est à peu de chose près ici comme chez nous.

— Si pour t'amuser il te faut absolument du merveilleux, je puis t'en montrer, quoique d'un autre genre. Partons.

Il fit signe au Vénusien, qui cessa de suite sa discussion avec Pongo, et marcha devant nous.

Nous arrivâmes au bout d'un quart d'heure au débouché d'une vallée charmante, s'ouvrant sur une vaste plaine couverte de gras pâturages. Une magnifique rivière y promenait lentement ses eaux limpides et coulait le long de collines verdoyantes parées de la plus riante végétation. Je remarquai surtout que des palmiers de plusieurs sortes, des pins et des ifs dominaient dans les forêts par leur nombre et leur taille gigantesque. Le Vénusien, que nous savions se nommer Kojas-Morou, nous fit tourner à droite et suivre quelques instans les bords d'un ruisseau en longeant une ceinture de rochers qui formaient comme une sorte d'amphithéâtre. Pour jouir de la vue magnifique qui se déployait autour de nous, nous montâmes sur un petit plateau couvert d'herbe fine et de mousse, et, saisis d'admiration, nous nous y assîmes. Le soleil commençait à s'élever sur l'horizon, et je ne fus que très-peu surpris de le voir deux fois plus gros que si je l'avais regardé de la terre; je m'expliquai aisément ce phénomène en réfléchissant que j'en étais beaucoup plus près; mais ce que je compris moins bien, c'est la couleur du ciel, qui me parut d'un bleu lapis mille fois plus brillant que tous les bleus que j'avais vu employer à Paris par Destouches, un de nos plus gracieux peintres de genre, et cependant je ne puis pas dire qu'il était foncé comme les ciels d'indigo de M. ***. Cette couleur était si singulière que le démon s'aperçut de mon étonnement.

— Cette teinte, me dit-il, résulte d'une chose fort simple. Sans doute tu sais que l'air est bleu et colore de la même teinte les objets que l'on voit à travers. La coloration a d'autant plus d'intensité que la couche d'air interposée entre un objet et ton œil a plus d'épaisseur. Or l'atmosphère de Vénus étant beaucoup plus considérable que celle de la terre, tu conçois que le ciel, lorsqu'il est découvert et sans nuages, ce qui est fort rare ici, doit te paraître beaucoup plus bleu.

Dans ce moment le démon s'interrompit, me fit un signe, et d'un coup d'œil clignotant et ironique me montra le Soleilien qui bâillait coup sur coup à se démettre la mâchoire. Par l'effet d'une sympathie aussi commune qu'inexplicable, Pongo et Kojas s'étaient mis à l'unisson, et moi-même je sentais un gonflement sous les oreilles m'annonçant que la contagion allait me gagner. Je secouai vivement la tête pour repousser le charme, et je demandai au sage Soleilien s'il

était incommodé. Il réfléchit un instant avant de me répondre; puis, avec beaucoup de gravité, il me dit :

— Hélas! mon cher, vivre d'amour et d'eau claire, voilà la grande question dont les sages, les philosophes et les législateurs devraient s'occuper uniquement et sans cesse, car c'est là le terme de la perfection humaine, c'est le *nec plus ultrà* de la civilisation, c'est le maximum du bonheur réservé par la Providence à notre pauvre humanité!

Je restai stupéfait et je crus que le vieillard tombait dans le délire; mais il reprit :

— Quand je parle d'amour, tu comprends que je parle de ce saint amour que le ciel a placé dans le cœur de l'honnête homme pour tout ce qui est bon, pour tout ce qui est bien; de cet amour qui embrase le cœur de l'artiste pour le beau, celui du soldat pour la gloire, celui du citoyen pour sa patrie, celui de l'homme pieux pour l'auteur de la création, celui du juge pour la justice, du philanthrope pour.....

— Etc., etc., etc., lui dis-je.

— C'est cela, me répondit-il; et il continua :

— Au moyen de l'enseignement mutuel et des frères ignorantins, on résoudra le premier membre de la question. Mais, hélas! hélas! l'eau claire, mon cher ami, l'eau claire! voilà le nœud de la difficulté. Comment remplacer le bifteck et le plumpuding par de l'eau claire? et cependant sans cela le dîner tuera tout; c'est lui qui..... (Ici le Soleilien se mit à bâiller de plus bel, et ne put reprendre son discours que cinq minutes après.) Oui, ajouta-t-il, point de morale, de vertu, d'innocence sans l'eau claire. (Nouveaux bâillemens.) Depuis que nous sommes sortis du soleil, il ne m'est pas entré autre chose dans l'estomac, et, jugez, mon cher, de la perversité de la nature humaine, jugez combien l'homme est encore loin de la perfection, puisque mon estomac est en pleine insurrection contre des principes que je prêche depuis bien des années. Hélas! je le sens et j'en rougis de honte, une tranche de mastodonte sur le gril me ferait plus de plaisir en ce moment qu'un verre d'eau, vînt-elle de la classique fontaine d'Hipocrène.

— Allons, allons, interrompit le démon, en attendant que les hommes vivent d'amour et d'eau claire, je vais ordonner une partie de chasse à Pongo et Kojas, et, par la vertu de ma béquille, nous serons bien malheureux si nous ne goûtons d'un *plat de venaison*, comme le dit Walter-Scott trente et une fois dans un volume in-octavo.

A peine eut-il parlé, que Kojas-Morou se mit deux doigts dans la bouche et poussa un sifflement aigu. A ce signal, plus de deux cents Vénusiens cachés dans des rochers se montrèrent armés de massues, d'arcs et de lances. Kojas, leur prince, et Pongo se mirent à leur tête, et tous à la fois se précipitèrent dans la plaine, en observant néanmoins le plus grand silence. Je remarquai que beaucoup d'entre eux conduisaient en laisse des animaux que je crus d'abord être des chiens de chasse, car ils étaient parfaitement dressés à faire lever, poursuivre, saisir et étrangler le gibier; quand je les vis de près, je reconnus que ces animaux n'étaient pas des chiens, mais bien des lièvres très-forts, très-courageux, dont les Vénusiens étaient venus à bout de dompter la férocité naturelle. Ils ressemblaient parfaitement aux lièvres de la forêt de Meudon, près Paris, à cette différence près, qu'ils dépassaient la taille des plus grands dogues et que leur gueule était armée de deux rangs de dents formidables. Les Vénusiens se dispersèrent dans la plaine en divers petits groupes qui se postèrent dans les postes les plus favorables pour attendre le gibier, tandis que d'autres battaient les buissons avec des lièvres-limiers.

Tout à coup un animal timide sortit d'un buisson et se mit à fuir avec la rapidité d'une flèche : c'était un chien dogue de la plus grande taille. Les lièvres furent détachés, se mirent à sa poursuite en remplissant l'air de leurs hurlemens. Le pauvre chien rusa longtemps la formidable meute; il fit mille tours et détours en repassant sur ses voies pour dépister ses intrépides ennemis; mais la fatalité rendit toutes ses ruses inutiles, car une flèche qui siffla dans les airs vint mettre un terme à sa vie et à ses misères. Les lièvres en fureur se précipitèrent à l'envi sur l'hôte innocent des prairies, et ils allaient le mettre en pièces, si les chasseurs ne l'eussent aussitôt soustrait à leur brutale férocité.

Kojas, fier du succès de sa chasse, vint en déposer le tribut à nos pieds. Pongo écorcha très-proprement notre gibier, nous le fîmes cuire sur des charbons; et je fis mon premier repas depuis mon départ de la terre. Si quelqu'un de mes lecteurs revenant d'Alger se souvient d'avoir assisté à un repas de cérémonie chez les Arabes, il doit savoir qu'un gigot de chien rôti est la meilleure chose qu'on puisse manger en Algérie, comme dans Vénus. Le Soleilien surtout fit honneur à notre venaison, et ce ne fut qu'après en avoir englouti la moitié qu'il reprit sa discussion sur l'amour et l'eau claire.

Malgré les belles choses qu'il avait à dire, nous cessâmes de l'écouter, parce que Kojas-Morou, enchanté de nous faire ses honneurs, donna le signal pour qu'on recommençât la chasse. Nous vîmes donc des équipages de lièvres faire place à des meutes de souris intrépides et très-bien dressées, qui chassèrent et forcèrent plusieurs chats sauvages; des perdrix et des cailles chaperonnées et portant la sonnette aux pattes furent lancées dans les airs à la poursuite de lâches faucons, dont elles s'emparaient sans peine.

Je me frottai les yeux, je me pinçai les bras, je secouai la tête, enfin je fis tous les gestes d'un homme qui, attaqué du cauchemar, s'efforce de se réveiller, en voyant des souris et des perdrix chasser aux chiens, aux chats et aux faucons; je croyais dormir et rêver, tant la chose me paraissait extraordinaire et contre nature. Le démon lut ce qui se passait dans mon esprit.

— Pauvre badaud! dit-il en levant les épaules.

— Un moment, monseigneur : j'habite Paris, il est vrai, mais je n'en suis pas; ainsi votre expression me paraît tout à fait déplacée.

— Mon pauvre ami, me dit-il, tu es homme et habitant de la terre, donc tu es badaud, car la badauderie est l'essence de la nature humaine; pour ta part, ton étonnement le prouve. Parce que dans ton pays ce sont les chiens qui chassent les lièvres, tu t'imagines qu'il doit en être partout de même!

— Monseigneur, je suis bien fâché de vous le dire, mais vous n'êtes pas de l'étoffe dont on fait les grands naturalistes, si vous ne sentez pas la puissance de l'*analogie*. Aujourd'hui nous jugeons tout par analogie, et voilà pourquoi la France fourmille de grands hommes, depuis la loge du portier jusqu'au plus haut galetas! L'analogie est la règle de tout, gouverne tout et ne se trompe jamais : elle est la sybille des législateurs mêmes! Voyez comme elle conduit infailliblement à la vérité, en voici un exemple. On trouve dans la terre une tête fossile, une omoplate et une phalange, le tout monstrueux; et vite, vite, cherchons des analogies, et nous saurons ce que c'est que ce fossile étrange. « Il avait une trompe, l'analogie, dit un savant, vous prouve que c'était un éléphant. — Non pas, dit un autre, voyez la puissance que devait avoir les muscles de son cou; c'était une baleine. — Vous n'y êtes pas, répond le troisième : ces longues dents vous prouvent que c'était un

morse. » Quant à moi qui vous parle, j'arrive avec une phalange du pied de devant, et je prouve jusqu'à l'évidence que c'était une taupe de dix-huit à vingt-quatre pieds de longueur, sans la queue, et je soutiens que le *dinotherium giganteum* n'était rien autre chose que la grand'mère de la taupe, qui.....

Je n'eus pas le temps d'achever, car le démon, le Soleilien et jusqu'à Pongo lui-même s'époufflaient de rire à s'en tenir par les côtés. Cela me choqua singulièrement, et je gardai brusquement le silence.

— Mon pauvre ami, me dit le démon, c'est positivement parce que vous ne pouvez juger, dans la faiblesse de votre intelligence humaine que par analogie, c'est positivement pour cela, dis-je, que votre prétendue science n'est qu'un ramassis de pauvretés au milieu desquelles se trouvent enfouies trois ou quatre vérités, ainsi que des diamans perdus dans la fange. Quand tu connaîtras le plus petit brin de matière, quand tu auras reconnu toutes les lois qui lui donnent ses propriétés, quand tu te comprendras toi-même, alors tu sauras; tu n'auras pas besoin de tes analogies qui t'égarent plus souvent qu'elles ne t'éclairent. Tu sauras que le dinothérium n'était ni un éléphant, ni un morse, ni une baleine, ni une taupe, mais un dinothérium. Tu comprendras qu'ailleurs que dans les bois de Meudon les lièvres peuvent aller à la chasse aux chiens, car tu sauras que la matière peut s'organiser de mille millions de milliards de manières avec des analogies tout à fait différentes de celles que tu connais, et alors.....

— Et alors?.....

— Et alors tu seras plus savant que moi, et il n'y aura plus dans l'univers qu'un être qui..... Mais partons, dit le génie en faisant une grimace comme si un os de notre venaison s'était mis en travers dans son gosier. Le Soleilien lui offrit aussitôt un verre d'eau claire; mais il ne reçut pour réponse qu'un coup d'œil sinistre et foudroyant. Nous partîmes et nous parcourûmes l'espace en emmenant avec nous l'habitant de Vénus.

— C'est singulier, disais-je en parcourant le ciel, que je ne voie nulle part cet éther inventé par Enkes en faveur des comètes.

— Parbleu, je crois bien que tu ne le vois pas, me répondait le génie, puisqu'il n'y en a point. Tu conçois que si cet éther existait et qu'il eût une action sur la marche des comètes, il en aurait également une sur celle des planètes. Or quelque légère que tu puisses supposer cette action, à la longue elle détruirait la force de projection qui soutient les astres dans le vide; la résistance qu'ils rencontreraient userait leur vitesse, la force centrifuge diminuerait, finirait par n'exister plus, et tous les astres tomberaient les uns sur les autres.

Dans notre voyage, nous passâmes assez près de la terre et de la lune; mais comme nous devions y revenir en dernier lieu, le démon ne voulut pas me permettre d'y descendre un moment pour me rafraîchir. Nous continuâmes donc notre route sans nous y arrêter, et nous ne tardâmes pas à entrer dans l'atmosphère de Mars, la première des planètes supérieures en partant du soleil, dont elle est à 52 millions 613 mille lieues. Ses jours sont à peu près de la même longueur que les nôtres, c'est-à-dire de 24 heures 31 minutes 22 secondes; mais son année est presque le double de la nôtre, puisqu'elle a 686 jours 23 heures 30 minutes 42 secondes.

Mars est un joli petit globe qui n'a pas plus de 1,500 lieues de diamètre, et où la température est à peu près la même que celle de la terre, quoiqu'en général un peu plus froide. Ses pôles sont beaucoup plus aplatis que les nôtres, car son diamètre, dans le sens de leur axe, n'est que de 1,400 lieues, ce qui donne cinquante lieues d'aplatissement pour chacune (1). La campagne est entrecoupée de plaines, de vallées et de collines, mais il n'y a point de hautes montagnes, et partout le sol est d'un rouge d'ocre assez semblable aux terrains de grès rouge que nous connaissons sur la terre, mais d'une teinte plus vive. L'atmosphère y est à peu près comme celle de la terre, ni plus haute ni plus épaisse, quoi qu'en aient dit quelques astronomes qui ont établi leur assertion sur des faits plus que douteux; mais l'aplatissement considérable des pôles est cause que ceux-ci sont couverts toute l'année d'une quantité de glace bien plus considérable que sur ceux de la terre, ce qui occasionne, quand le vent souffle directement du nord ou du midi, des transitions subites de température qui font souvent couler les vignes et les melons. Puisque le globe terrestre a ses régions polaires glacées et des montagnes couvertes de glaces et de neiges, qui ne fondent qu'en partie quand elles sont alternativement exposées au soleil, je ne fus pas étonné que les mêmes causes produisissent les mêmes effets dans Mars. Je m'assurai que les taches polaires resplendissantes qu'on y observe de la terre sont dues à la vive réflexion qu'éprouve la lumière sur ces régions glacées, et que la diminution de ces taches, lorsqu'elles sont exposées aux rayons du soleil, est un effet de l'influence de cet astre. Par exemple, la tache du pôle sud était extrêmement grande en 1781, ce qui devait être, puisque ce pôle sortait d'une nuit de douze mois, et avait été privé pendant tout ce temps de la chaleur du soleil; elle était plus petite lorsqu'on l'observa en 1783, et diminua graduellement depuis le 20 mai jusqu'au milieu de septembre, qu'elle sembla devenir stationnaire: à cette époque, le pôle sud avait joui de huit mois d'été, pendant lesquels il avait constamment éprouvé l'influence des rayons du soleil; il est vrai qu'à la fin ils étaient tellement obliques qu'ils ne pouvaient en exercer une bien considérable. D'un autre côté, le pôle nord, qui d'une exposition de douze mois au soleil était tombé dans une obscurité profonde, paraissait peu considérable, quoiqu'il eût sans doute augmenté de volume. Il n'était pas visible en 1783, attendu la position de son axe, qui ne nous permettait pas de voir ce pôle. Quoi qu'il en soit, comme l'axe de cette planète est incliné sur son orbite de 61° 33', les variations des saisons y sont fort peu sensibles, et la température se conserve à peu près la même sous chaque latitude.

Sur ce globe, je me sentais d'une légèreté merveilleuse, et je sautais aisément à neuf pieds de hauteur, tandis que sur la terre à peine pouvais-je m'élever à trois. Le génie me dit que si je pesais sur la terre 150 livres ou 4,050 dans le soleil, par les mêmes lois d'attraction je ne pesais ici que 50 livres.

— Or, ajouta-t-il, la force musculaire étant néanmoins restée la même, il est clair que, sautant à trois pieds de hauteur à Paris, ici le même élan doit t'élever à neuf.

Nous étions descendus au bas d'une colline couverte de palmiers, de bananiers et d'un grand nombre d'arbustes aromatiques, parmi lesquels je reconnus fort bien un cannellier. Pongo, qui décidément s'était chargé du rôle périlleux d'éclaireur, gravit un instant la colline, suivi de notre sauvage vénusien; nous l'entendîmes nous appeler avec un cri tenant plus de l'admiration que de la crainte ou de la colère, et nous vîmes le Vénusien nous faire des signes. Nous nous dirigeâmes vers eux, et ils nous firent voir à

(1) Les pôles de la terre ne sont aplatis que de cinq lieues, c'est-à-dire dix-neuf moins que ceux de Mars.

quelque distance un village qu'un bouquet de bois avait jusque-là masqué à nos yeux. Ce village n'était composé que de cabanes semblables à des ruches d'abeilles ; mais nous y remarquâmes des portes, des fenêtres et d'autres traces d'une architecture naissante : il y avait des espèces de rues assez bien alignées et une place ombragée par des pendanus et des acacias. Comme nous en approchions, nous entendîmes le son criard d'un instrument de musique ayant de l'analogie avec la cornemuse, et un essaim de jeunes garçons et de jeunes filles sortirent des habitations en chantant pour venir danser sous l'ombre des mimosa.

— Voilà de drôles de bêtes, s'écria Pongo.

— Voilà de jolies esclaves, dit le Vénusien.

— Voilà de gentilles négresses, dis-je à mon tour.

— Voilà enfin des hommes, murmura le Soleilien.

Et le démon se contenta de lever les épaules d'un air de pitié en entendant nos exclamations.

Je ne vous ferai pas la description des habitans de Mars, par la raison que vous avez sans doute vu leurs analogues identiques sur la terre : ils ressemblaient, à s'y méprendre, à des nègres du Congo, à cette seule différence que leurs cheveux, au lieu d'être crépus et laineux, étaient longs et flottans.



Les habitants de Mars.

Le démon, s'adressant au Soleilien, lui demanda en ricanant à quoi il reconnaissait que ces brutes, allant tout nu et mangeant de la chair crue, pouvaient être des hommes.

— Ils ont des cabanes, ajouta-t-il, mais les castors en ont de plus belles ou au moins de plus commodes, ils vivent en société, mais les fourmis, les abeilles et les éléphans vivent en société ; leur langue consiste en un vocabulaire de cinquante mots, comme celui de quelques insulaires australasiens, mais un chien bien dressé comprend soixante mots ; leur peau n'est pas couverte de poils, mais les chiens turcs et les grenouilles n'ont pas de poils : ils marchent sur deux pieds, et les coqs aussi ; ils ont de la barbe au menton, mais les boucs en ont autant.

Le Soleilien, sans se déconcerter, se contenta pour toute réponse de montrer un objet du doigt : c'était un vénérable vieillard agenouillé devant un morceau de bois grossièrement sculpté et représentant un monstre effroyable. En nous apercevant, il se leva et vint à nous pour nous offrir l'hospitalité.

— Que faisiez-vous là-bas ? lui demanda l'habitant du soleil.

— J'adorais Dieu, répondit le vieillard.

Le démon pâlit ; puis un tourbillon de vent nous enleva tout à coup, et en un clin d'œil nous nous trouvâmes tous transportés sur la planète de Junon, à quatre-vingt-douze millions de lieues du soleil. Le Marsien était resté avec nous.

Là rien de semblable à ce que nous avions vu ailleurs : ce n'était plus un globe sur lequel nous étions, mais une masse minérale informe, roulant dans l'espace, semblable à une de ces énormes portions de montagne que Briarée aux cent bras lançait dans le ciel contre les dieux. Des anfractuosités immenses vomissaient des fleuves de laves bouillonnantes ; une fumée noire et épaisse empestait l'atmosphère, et un silence profond attristait l'âme en annonçant que ces roches nues et stériles étaient encore sous l'empire de la mort. Pas un seul brin de verdure ne venait reposer la vue, pas un oiseau ne volait dans l'air, pas un insecte ne

se glissait sous l'herbe : partout l'immobilité et la mort, voilà tout. La forme de cette planète était tout à fait angulaire, sans aucune symétrie, d'où il résultait que la ligne verticale du fil à plomb variait de beaucoup à des distances quelquefois très-rapprochées, faute d'avoir un centre de gravité fixe comme est le centre d'une sphère; aussi la force d'attraction y est-elle très-faible, et un corps ne pèse guère sur Junon que la vingtième partie de ce qu'il pèse sur la terre. Nous nous assurâmes de ce fait par un petit accident qui n'eut pas d'autre suite que de nous dérider un moment en nous faisant oublier la tristesse affreuse du pays où nous nous trouvions, pays qui du reste me rappelait ce que devait être la terre à l'époque géologique que nos savans appellent plutonienne.

Notre philosophe soleilien, tout réjoui de se trouver là une cinquantaine de fois plus léger que dans le soleil sa patrie, voulut faire le jeune homme, et sans attendre que je lui tendisse la main, il prit son élan pour sauter une fissure de rocher de dix-huit pouces de largeur; mais comme il le fit sans réflexion, il y mit toute la force musculaire qu'il aurait fallu dans le soleil, et au lieu de sauter à un pied de haut, il partit tout a coup dans les airs de la même manière qu'une pomme lancée par une raquette. Pongo, qui avait pris pour le vieillard un vif attachement, crut qu'il s'envolait; il s'élança après lui, le saisit par la barbe à trente ou quarante pieds de hauteur, et après avoir fait tous deux cinq ou six cabrioles dans les airs, ils retombèrent lentement comme s'ils eussent eu un parachute, et ils prirent terre sur leurs pieds, grâce à un saut périlleux que le singe fit faire très à propos à notre philosophe, qui descendait la tête la première. Ce petit événement dérida le démon, qui redevint gai et babillard comme de coutume.

En ce moment nous voyions le soleil, petit et pâle, qui allait se coucher derrière une roche. Ce spectacle nous attristait, quand le génie nous dit :

— La planète où nous sommes accomplit sa révolution annuelle en 4 ans et 28 jours; mais sa révolution diurne est beaucoup moindre comparativement, car elle s'accomplit en 24 heures (1); or comme elle n'a que 150 lieues de tour et que, grâce à la légèreté dont le savant Soleilien vient de faire preuve, nous ferons en marchant plus de 6 lieues par heure, nous pouvons aisément en faire le tour pendant l'espace d'une de ses révolutions diurnes et par ce moyen suivre le soleil, ou le jour, autant de temps que nous voudrons en nous dirigeant de l'est à l'ouest, c'est-à-dire en sens inverse du mouvement de rotation de la planète.

Nous applaudîmes tous à cette proposition, et nous nous mîmes aussitôt à marcher à grandes enjambées. Chemin faisant je fis quelques questions au génie :

— Pensez-vous, lui dis-je, que Junon ait aussi un été et un hiver?

— Certainement, puisque son axe est incliné sur son orbite.

— Hâ! hâ! je comprends. Son axe se balance aussi sur lui-même comme celui de la terre?

— Qui t'a dit que l'axe de la terre se balance?

— C'est vous, monseigneur.

— Tu ne m'as pas compris (2), car le balancement dont je t'ai parlé n'est, comme je te l'ai dit, qu'apparent, et il y a plus, il résulte positivement de la fixité de l'axe de la terre. Je vais t'expliquer cela en te traçant une figure qui rendra la chose on ne peut plus claire.

» AA, etc., sera l'orbite de la terre, vue non en plan, mais un peu en perspective, ou si tu veux le cercle que parcourt la terre B, dans sa révolution annuelle autour du soleil, D. L'axe *cc*, de la terre B étant fixe, c'est-à-dire conservant toujours sa même inclinaison, est entraîné parallèlement à lui-même, comme tu le vois en B,E,F,G. Tu conçois du reste que la rotation du globe autour de son axe ne change rien à l'inclinaison de celui-ci sur le plan de l'orbite AA.

» Or B sera la terre vue au 21 mars, c'est-à-dire à l'équinoxe de printemps. Faisons glisser notre figure à droite sur la ligne A, jusqu'en G, c'est-à-dire l'espace de 90° : la terre G se trouvera avoir parcouru le quart de son orbite et sera au 21 juin, au solstice d'été. Comme la position de son axe n'a pas changé, tu vois que le pôle *h* est éclairé tandis que le pôle *i* est dans l'ombre.

» Faisons encore glisser notre globe de 90° et arrêtons-nous en F; voilà la terre à l'équinoxe d'automne ou au 21 septembre.

» Continuons de la faire encore glisser sur son orbite, à 90° plus loin, en E, elle sera au 21 décembre, ou au solstice d'hiver. Comme son axe ne s'est pas dérangé, qu'il a conservé la même inclinaison, tu vois que le pôle *h* se trouve maintenant dans l'ombre, et que c'est le pôle *i* qui se trouve éclairé. Voilà donc en G*h* un jour de six mois pour le pôle nord, et en E*h* un jour de six mois pour le pôle sud. Vu du soleil, où nous étions placés, l'axe de la terre a éprouvé pour nous, pendant sa route annuelle du globe, un mouvement de balancement apparent et purement optique résultant positivement, comme je te l'ai dit, de sa fixité. »

Tout en causant et en faisant des enjambées de quarante à cinquante pieds, nous arrivâmes au sommet de la roche informe qui nous masquait le soleil. Ce qui me surprit le plus ne fut pas de voir cet astre marcher devant nous sans nous laisser derrière lui, comme l'étoile des mages, mais bien de me trouver tout à coup sur le bord d'un précipice sans fond, presque perpendiculaire comme un mur, et au bas duquel je voyais le ciel à mes pieds comme au-dessus de ma tête et en face de moi sans interruption. Cela venait tout simplement de ce que Junon au lieu d'être sphérique, forme grossièrement le triangle, et que nous étions parvenus sur une de ses pointes. Nous nous arrêtâmes tous saisis d'effroi.

— Eh bien! vous n'avancez pas, dit le génie.

Et nous le vîmes pencher le corps en avant et descendre gravement le long de cette pente presque verticale dans une position fort peu inclinée sur le plan de la pente. Nous en fîmes autant, et loin de dégringoler comme je l'aurais cru, je me trouvai parfaitement d'aplomb, quoique dans la même attitude que le génie. Ceci me fit concevoir que le centre d'attraction d'une planète non sphérique n'est pas déterminé comme celui d'un globe rond.

Nous aperçûmes de là trois autres planètes qui roulaient dans l'espace dans des orbites non parallèles à l'équateur céleste, ce qui est un phénomène sans autre exemple, et qui dans leurs courses rapides semblaient devoir venir nous heurter, ce qui ne laissa pas que de m'effrayer.

— Celle-ci, me dit le génie, est Cérès : elle n'est qu'à trois millions de lieues de celle sur laquelle nous sommes; elle est absolument de la même grosseur et d'une forme

(1) Ceci est une pure supposition, car on n'a pas encore de donnée certaine sur la révolution diurne de Junon.

(2) Dans l'article précédent une omission faite à l'imprimerie, celle du seul mot *apparent*, quand je parle d'un troisième mouvement de la terre consistant dans le balancement *apparent* de l'axe de la terre, m'oblige à revenir sur ce sujet pour ne pas jeter mes lecteurs dans une lourde erreur.

tout aussi irrégulière (1). Herschell a fort bien vu de la terre qu'elle a une atmosphère, parce qu'il lui a trouvé l'apparence d'une étoile nébuleuse, environnée de brouillards changeant souvent d'épaisseur et de place. Du reste, mon cher ami, toutes les planètes ont une atmosphère, plus ou moins dense, plus ou moins épaisse, comme tu l'as éprouvé jusqu'à présent, et les astronomes pouvaient déduire cette vérité d'un raisonnement fort simple que voici. Chaque espèce de matière a une densité et une pesanteur spécifique qui lui est propre; l'espèce la plus lourde se trouve nécessairement placée dans le centre de gravité et la plus légère à la circonférence de la masse globuleuse. Or pour qu'une planète n'eût pas d'atmosphère, il faudrait que parmi tous les corps simples ou composés qu'elle contient il n'y en eût pas un de fluide ou de gazeux, car s'il y en avait un seul, celui-là viendrait à sa circonférence lui former une enveloppe atmosphérique; il faudrait encore qu'il n'y eût dans cette planète ni feu ni calorique, car la flamme suppose l'existence de l'hydrogène, la combustion celle de l'oxygène, et le calorique a pour effet nécessaire de réduire les corps les plus durs à l'état gazeux. Il faudrait donc supposer que la matière des planètes est tout autre chose que celle que nous connaissons, et qu'elle n'en a ni les propriétés physiques ni les propriétés chimiques, d'où s'ensuivraient forcément d'autres lois mécaniques. Or si cette matière obéissait à d'autres lois mécaniques, tout ce que nos doctes savent de la masse, de la densité, du volume des astres serait une pure supposition; ce serait par hasard qu'ils auraient découvert et prédit le temps des éclipses, la marche des astres, des comètes, etc., etc.; en un mot, toute la science astronomique, toutes les lois du mouvement découvertes par Newton, Kepler et autres ne seraient que des romans plus favorisés par le hasard que les prédictions de Nostradamus et Thomas Moulth.

— On dit pourtant que la lune.....

— Tu me feras tes observations quand nous serons dans la lune; pour le moment, occupons-nous de l'endroit où nous sommes. Regarde, voici Pallas qui roule dans le ciel à quatre millions de lieues de nous et qui est très-reconnaissable à son éclat blanchâtre; elle est de la même dimension et aussi irrégulière que les deux autres.

» Plus loin tu aperçois Vesta, qui, même d'ici et avec l'excellente lunette que je t'ai donnée, ne te paraît qu'un point lumineux dont tu ne distingues pas mieux le disque que les astronomes placés sur la terre. C'est qu'en effet, ce globe en miniature n'a pas plus de 25 lieues de diamètre, et un bon chien lévrier, capable de faire 37 lieues dans sa journée, en ferait aisément le tour en 48 heures; elle est à 11 millions de lieues de nous, c'est-à-dire à 81 millions de lieues du soleil, car elle en est plus rapprochée que Junon, Cérès et Pallas.

» Je ne vous conduirai pas dans ces petits globes, parce que vous n'y verriez, à peu de chose près, que ce que vous voyez ici. Mais pour vous démontrer qu'ils peuvent bien n'être que les éclats d'un monde qui jadis circulait entre Mars et Jupiter, je vais, par quatre cercles, A, B, C, D, vous représenter les orbites qu'elles parcourent et vous faire remarquer que ces orbites se croisent toutes en un seul point, en E, et que toutes reviennent passer à ce point, ce qui est conforme à ce qu'exige la mécanique, en supposant que c'est en E que s'est fait l'explosion de la grosse planète. Maintenant partons et laissons là le monde des esprits.

(1) Je donne ici les proportions des quatre petites planètes selon les opinions d'Herschell. Schrœter croit que Junon et Cérès ont chacune 475 lieues de diamètre, et que Pallas en a 700.

— Le monde des esprits! m'écriai-je avec admiration: quoi, monseigneur, est-ce qu'il y a un monde des esprits?

— Certainement, et ce monde est Pallas.

— Au nom de votre toute-puissance, seigneur démon, ne me laissez pas passer aussi près du monde des esprits sans m'en montrer quelques-uns. Depuis mon enfance, je suis dévoré par l'envie de voir des esprits, mais, hélas! hélas! j'ai été partout, dans les salons, dans les foyers de nos théâtres, dans nos sociétés littéraires, dans nos etc., etc., et jamais je n'ai trouvé ni esprit ni génie, excepté vous cependant, et quelques-uns de vos amis clair-semés en France, et soit dit sans offenser votre altesse, ce sont tous d'assez pauvres diables.

— Mon cher, un génie est une chose qui ne saute pas aux yeux de tout le monde, et peut-être en as-tu coudoyé plus d'un dans la cour de l'Institut sans le reconnaître. Il faut donc que tu prennes ces lunettes et tu verras.

Il me plaça sur le nez de grandes lunettes, semblables à celles du chanteur de la belle Bourbonnaise, et nous nous dirigeâmes vers Pallas. Je croyais que nous allions descendre sur la partie solide de cette planète, mais je me trompai: nous restâmes à l'entrée de son atmosphère, suspendus entre sa terre et le ciel, et nous balançant avec grâce dans l'air, comme des cerfs-volans retenus par une ficelle.

Je ne vis rien d'abord qu'un léger brouillard offrant une immense surface légèrement ondée, comme celle d'un vaste océan pendant un calme plat. Cette surface n'était ni un véritable brouillard ni de l'eau, mais bien celle de la masse gazeuse formant l'atmosphère de Pallas. Des sons doux, faibles, mais étranges, vinrent bientôt frapper mon oreille: c'était comme une légère brise du soir agitant doucement le feuillage, ou comme le bruit lointain d'un ruisseau qui murmure dans une prairie. Cependant je distinguai une mélodie suave; je crus même reconnaître quelques motifs des airs de Rossini et comme des voix douces qui les modulaient dans une langue étrangère. Je replaçai les lunettes sur mes yeux, et je tournai la tête vers l'endroit d'où paraissait venir cette mélancolique harmonie.

— Figurez-vous mon étonnement! Je vis des êtres vivans d'une forme si singulière qu'à peine mon imagination pouvait-elle la saisir, même avec l'aide de mes yeux. Ils étaient mille fois plus transparens que le plus pur cristal de roche, mille fois plus légers que la feuille d'automne emportée par le souffle du vent; ils glissaient sur la surface de l'atmosphère comme ces météores lumineux qui sont, le soir d'une belle journée d'été, l'effroi ou l'admiration du voyageur. Leurs yeux brillaient d'un pâle éclat qui n'eût pas pu le disputer à celui du mélampie ou de la luciole lumineuse. Je voyais flotter autour de leur corps limpide de longues robes de vapeur argentées, dont les plis ondoyans dessinaient leurs formes aériennes. Leur chevelure descendait jusqu'aux genoux et ressemblait, dans ses ondulations, à des flammes sans lumière ni couleur.

Je distinguai parfaitement des êtres qui avaient la plus grande analogie avec des femmes, mais d'une beauté vraiment céleste, car rien ne rappelait en elles les malheureuses infirmités de la nature humaine. Les hommes avaient des figures plus caractérisées, mais, si ce n'eût été la mélancolie semée sur leurs traits, ils eussent parfaitement ressemblé à des anges.

Tous tenaient à la main une lyre d'une substance moins diaphane, plus grossière que leur corps, paraissant être faites avec de l'air comprimé. Ils chantaient, et quoique je ne comprisse pas leur parole, leur musique mystérieuse pénétrait à mon cœur, leur voix mélancolique se faisait comprendre à mon âme, et je versai des pleurs.

— Ce sont des anges qui chantent les louanges du Seigneur, dis-je au génie.

— Non, non, me répondit-il, ce sont des créatures qui s'affligent des imperfections de leur espèce et qui chantent leur douleur. « Pourquoi, disent-ils, la nature nous a-t-elle composés d'une substance aussi brute, aussi lourde? Pourquoi a-t-elle enveloppé notre intelligence dans une écorce d'une matière aussi impure que l'air que nous foulons aux pieds? Hélas, nous sommes condamnés par la destinée à ramper lourdement au-dessus des nuages, et nos yeux seuls peuvent élever notre âme vers le ciel. » Enfin, mon cher, ils se plaignent de n'être formés que de la poussière de l'air et de n'être que des créatures informes et matérielles.

— Comment, des créatures matérielles? et cependant sans ces lunettes magiques je n'apercevrais pas même la place qu'ils occupent!

— Cela n'empêche pas qu'ils sont de matière comme toi; il y a cette seule différence, c'est qu'il n'y a pas de combinaison possible entre la lumière et leur substance.

— Je veux devenir un esprit si je comprends un seul mot de ce que vous me dites là.

— Voilà donc encore ta science en défaut. Écoute-moi : il faut d'abord que tu saches que la lumière n'est pas lumineuse, pour concevoir la constitution physique des Pallassiens.

— Voici qui est fort, par exemple.

— Et c'est cependant une vérité extrêmement facile à rouver. Ferme la chambre que tu habites de manière à ne laisser passer qu'un rayon de soleil par un trou que tu auras fait à ton volet. Tu verras ce rayon éclairer la pièce où il tombera sur le parquet ou contre le mur; mais tu ne l'apercevras pas dans son trajet de la tache éclairée au trou du volet.

— C'est vrai.

— Donc le rayon n'est pas lumineux par lui-même. Il faut pour que le fluide qui le forme le devienne, qu'il se trouve en contact avec une surface matérielle et qu'il se combine chimiquement avec elle. Ici, dans ta chambre, le rayon jettera un peu de lumière diffuse, parce qu'il se trouvera en contact avec l'atmosphère matérielle qui remplit ton appartement. Mais fais autrement pour éviter tous les doutes : prends une boîte de verre hermétiquement fermée, vide-la d'air au moyen d'une machine pneumatique et recouvre-la d'un corps noir et opaque; fais dans cette couverture deux trous en face l'un de l'autre et places-y de courts tuyaux pour éviter la réfraction du verre, fais passer le rayon lumineux d'une lampe par ces deux trous à travers la boîte, sans que la lumière tombe sur un seul point des parois, et son intérieur restera dans une obscurité complète, quoique traversé par un rayon de lumière.

Or, mon cher, le fluide générateur de la lumière ne se combine pas de la même manière avec toutes les espèces de matière; il en est, l'eau, le verre, l'air, les gaz, avec laquelle elle ne se combine que très-peu, et cette matière est ce qu'on appelle transparente, ou avec laquelle elle ne se combine pas du tout, et cette matière est invisible. Elle n'en est pas moins matière pour cela, et, comme tu viens de le voir par les Pallassiens, capable de s'organiser. Les êtres qu'elle forme sont donc nécessairement invisibles, au moins pour les hommes et pour les animaux dont l'appareil de la vision est analogue.

— Parbleu, voilà une chose qui me paraît démontrée, et cependant je n'en ai jamais entendu parler.

— Si la lumière était lumineuse par elle-même, elle inonderait l'espace infini, et nuls yeux mortels ne pourraient en soutenir l'éclat. Mais loin de là, l'univers est plongé dans une nuit obscure et éternelle, et la lumière n'apparaît que là où son fluide générateur a une atmosphère à traverser, une matière à frapper de son contact.

— Dites-moi; ces esprits flottans sur cet océan d'air ont-ils des passions, des besoins.

— L'un ne peut aller sans l'autre, et ce sont les deux conditions essentielles de la vie.

— Mangent-ils?

— Certainement, mais à la manière des végétaux. Ils tirent leur nourriture de la matière qui les porte, par les pieds, car leur tête est dans le vide, et c'est par la respiration. Leur âme et leur pensée est dans leurs talons, tandis que leur tête n'a pour tout organe des sens que les yeux.

— Aiment-ils?

— C'est encore là une des conditions premières de la vie, mais l'amour chez eux n'a point de rapport avec le vôtre. Quand deux Pallassiens se plaisent, ils se fondent l'un avec l'autre, comme deux liqueurs différentes que l'on mêle dans le même vase, ou si tu aimes mieux, comme deux légers brouillards qui se mêlent dans le ciel pour ne former qu'un nuage. Cet être double n'a plus qu'une vie à lui, jusqu'à ce que les gaz qui le composent devenant trop condensés, ils se séparent en trois ou quatre parties pour former trois ou quatre êtres nouveaux. Ici, comme tu le vois, et par un procédé de la nature on ne peut plus simple, les pères sont aussi jeunes que leurs enfans, et les enfans aussi vieux que leurs pères.

Après avoir voyagé quelque temps dans l'espace, nous commençâmes à découvrir Jupiter et ses quatre lunes. Quoique nous nous soyons reposés un moment sur l'une de ces dernières, je ne vous en dirai rien, par la raison que les lunes de Jupiter, celles de Saturne et celles d'Uranus n'offrent aucune différence remarquable dans leur constitution physique avec la lune de la terre, dont j'aurai à vous parler plus loin.

Nous entrâmes dans l'atmosphère de Jupiter, et comme le génie nous abandonna un moment à son attraction, nous tombâmes avec une rapidité tellement effrayante que, dans notre chute, nous parcourions 42 pieds par seconde, tandis que sur la terre nous n'en aurions parcouru que 16. Nous fûmes ensuite entraînés avec violence par les vents alisés, qui règnent constamment sur ce globe et qui soufflent dans une direction perpendiculaire à son axe. Comme ils entraînent avec eux des nuages dont le ciel est presque toujours couvert, ces nuages, vus de la terre, ressemblent à des bandes ou des zones obscures qui varient quant à leur grandeur et à leur position sur le disque, mais jamais quant à leur direction générale. Quelquefois, mais très-rarement, on les voit se rompre et se disperser sur toute la planète.

— La violence de ces vents alisés, me dit le génie, vient, selon vos astronomes, de la rapidité avec laquelle Jupiter tourne sur son axe. En effet ce globe est 1,470 fois plus gros que la terre, c'est-à-dire qu'il a environ 33,000 lieues de diamètre: or la terre, qui n'en a que 3,000, tourne sur son axe en 24 heures, tandis que Jupiter ne met pour faire la même révolution que 9 heures 56 minutes. Juge de la vitesse de sa rotation. Son diamètre, pris à l'équateur, est, comparativement à son diamètre mesuré d'un pôle à l'autre, comme 107 est à 100, ce qui prouve qu'il est encore plus aplati à ses pôles que n'est la terre. Si ses jours de 9 heures sont beaucoup plus courts que ceux de la terre, en récompense son année est considérablement plus longue, car elle n'a pas moins de 4,332 de nos jours.

Nous descendîmes auprès d'un bois presque entièrement composé de pins, mélèzes et autres arbres résineux, et nous

nous reposâmes sur le gazon. Le temps était superbe et cependant un peu sombre, ce qui vient de l'éloignement du soleil, qui nous paraissait cinq fois moins gros que vu de la terre et nous envoyait vingt fois moins de lumière. Je crus en arrivant que nous nous trouvions en automne et à un jour grisâtre comme il y en a ordinairement à Paris dans cette saison; mais le démon me dit que l'axe de Jupiter était si peu incliné sur le plan de son orbite que la variation des saisons y est presque insensible et que ses nuits sont toujours à peu près égales aux jours.

— Il en résulte, ajouta-t-il, que les habitans de chaque latitude n'éprouvant jamais que la même température, à peu de chose près, ont une organisation adaptée à leur climat et ne peuvent guère en sortir.

Nous longeâmes le bois quelques momens, et tout à coup, en sortant d'une gorge de montagne, nous découvrîmes, au milieu d'une plaine découverte, un magnifique château dont on ne peut se figurer la beauté, la grandeur et la richesse, qu'en le comparant au plus merveilleux palais des *Mille et une Nuits*.

Hors le génie et le Soleilien, nous restâmes tous stupéfaits d'admiration, car nous n'avions jamais rien vu de pareil ni dans le soleil ni même dans la cour du Louvre.

— Voilà, dit l'habitant du soleil, voilà qui annonce une civilisation qui marche, mais qui néanmoins touche encore de bien près à la barbarie. Il y a quelques milliers d'années que nous autres Soleiliens en étions là : nous croyions alors ne pouvoir jamais entasser assez de pierres les unes sur les autres, ne jamais bâtir des palais assez immenses pour loger des créatures de cinq pieds de grandeur. Entrons, et nous nous amuserons certainement des ridicules qui doivent être l'apanage des propriétaires.

Nous entrâmes, et, grâce à la magique béquille, on ne nous mit pas à la porte comme des malotrus et des vagabonds, ce qui serait certainement arrivé sans elle. Je remarquai d'abord que le maître du château était un petit homme de quatre pieds et demi, ayant les pieds de travers, les yeux louches, les cheveux roux et le teint d'un blanc blafard ; il était un peu bossu et assez mal tourné, mais couvert d'un riche habit brodé dont le poids l'écrasait ; il était entouré d'une foule de domestiques empressés, dont le plus petit le dépassait de toute la tête, et qui tous avaient une tournure beaucoup plus distinguée que la sienne, de belles proportions et la peau d'un noir d'ébène.

— Cela vient, me dit le démon, de ce qu'ici la noblesse n'est pas de la même espèce que la roture. Les femmes de ces valets pourraient passer à Alger pour de belles négresses, et tu vas juger par tes yeux de ce qu'est leur maîtresse.



Une habitante de Jupiter.

Nous pénétrâmes dans une sorte de boudoir où nous trouvâmes, nonchalamment couchée sur un canapé, une petite créature, rose et blanche, ressemblant un peu à une femme et beaucoup à une guêpe. Quoiqu'elle ne pût pas se tenir debout à cause de la petitesse de ses pieds délicats, on voyait qu'elle avait à peu près trois pieds et demi de hauteur. Sa taille était si fine qu'on l'eût aisément entourée avec le bracelet d'un enfant de huit ans, et comme elle avait

la poitrine aussi large qu'un enfant de cinq ans, et les hanches énormément développées, on aurait pu croire que son corps était composé de deux cônes courts et gros, dont l'un aurait été collé par la pointe sur la base de l'autre au moyen d'un peu de cire à cacheter. Sa tête était fort petite, et néanmoins elle ne pouvait la porter qu'à peine, car elle la soutenait constamment soit sur une de ses mains, soit sur un moelleux coussin ; quand son frêle corps se redressait de dessus sa causeuse, cette jolie tête restait un peu penchée sur une épaule, ce qui ne laissait pas que d'avoir certaine grâce. La figure de cet *ange-céleste* (tel est le nom que l'on donne aux femmes dans Jupiter) eût fait tourner la tête à un poëte romantique, car elle avait un air souffreteux, poitrinaire et fantastique qu'il me serait impossible de décrire ici, mais dont néanmoins je peux donner une idée en renvoyant aux vignettes de M. ***. Ses bras étaient un peu faibles, mais blancs et ronds; ses mains fort petites, et ses pieds chaussés dans des pantoufles où je n'eusse pas pu enfoncer deux doigts. En un mot, c'était une petite créature si frêle, si délicate, si débile, qu'on n'aurait pas osé la toucher du bout du doigt dans la crainte de la briser; et cependant elle était dans la première fleur de l'âge, car elle n'avait pas plus d'un an et demi, ce qui équivaut à dix-sept ou dix-huit ans sur la terre. Elle passait pour être une des plus belles et des plus aimables femmes de Jupiter, et son mari se désolait parce que, disait-il, elle avait beaucoup trop d'esprit.

— Madame, lui dis-je en lui faisant un profond salut, permettez à des étrangers de vous présenter leur respectueux hommage.

— Étrangers! qu'est-ce que cela?

—Ce sont des sages, des curieux ou des flâneurs qui courent le monde pour tuer le temps et sous le prétexte de s'instruire.

— Ah! ah! ah!... Vous me trouvez jolie, n'est-ce pas?

— Charmante.

— J'ai la taille, le pied et la main fort bien, n'est-ce pas?

— Admirables.

— Je suis un ange, une femme céleste, n'est-ce pas?

— Une divinité.

— Vous me paraissez assez bien élevé, pour venir de l'autre monde; mais vos compagnons sont-ils muets?

Alors le Soleilien s'approcha et lui dit avec un ton un peu pédant :

— Madame, permettez-mo de vous féliciter sur des avantages plus précieux que ceux des grâces et de la beauté, sur.....

— Sur mon esprit, mon génie, mes talens, n'est-ce pas? sur toutes ces qualités brillantes qui me font adorer dans le monde, sur.....

— Non, madame, mais sur les vertus que vous possédez, j'en suis certain, sur les qualités qui font la bonne épouse, la bonne mère de famille.....

Il en était là lorsque l'*ange-céleste* saisit un cordon de sonnette qu'elle agita de toutes ses forces en criant au secours et appelant ses gens pour mettre dehors ce bouc de savant, ce brutal moraliste qui était venu l'insulter jusque dans son boudoir; elle prit une attaque de nerfs et finit par s'évanouir. Le démon profita de l'occasion pour la placer dans une grande boîte de coton qu'il mit sous le bras de Pongo, puis nous partîmes tous par la fenêtre, et nous nous dirigeâmes vers le globe de Saturne à travers l'espace

Chemin faisant, je fis part au génie de la surprise que me causait la scène qui venait de se passer.

— Ce bon châtelain d'où nous sortons, dis-je, trouve que sa femme a trop d'esprit, et moi je trouve qu'elle tire beaucoup sur l'imbécillité.

— Et vous avez raison tous les deux. Voici ce que c'est. Dans le commencement de leur civilisation, les Jupitériens s'aperçurent que leurs femmes, avec les mêmes forces physiques et morales qu'eux, avaient en outre la beauté, les grâces et surtout la finesse d'esprit qui manquent aux hommes. Ils eurent peur d'être dominés par elles, et pour assurer à tout jamais leur tyrannie sur ce sexe qu'ils craignaient, ils résolurent de l'abrutir au moral et au physique : ils ne trouvèrent rien de mieux pour cela que la vanité et l'ignorance. C'est du jour où les femmes consentirent à être appelées *anges-célestes* qu'elles commencèrent à être un peu moins que les hommes. La flatterie, la paresse et la toilette ont achevé de les faire descendre jusqu'à l'état d'hébètement où nous avons trouvé la châtelaine que Pongo emporte à Paris, où le Soleilien la montrera par curiosité; car à Paris, comme tu sais, on ne voit rien de pareil.

BOITARD.

(Sera continué.)

ÉTUDES MARITIMES.

SIX MOIS D'UN NAVIRE.

(Deuxième partie.)

§ III.

Le marin. — Physiologie. — L'avant du navire. — Les affections du matelot. — Son coffre. — Le chapeau à poils. — Les passagers. — La cuisine et le cuisinier. — Le dîner. — Le soir à la mer. — Causerie. La nuit. — Les matelots de quart. — Chansons de marins. — Les préparatifs d'atterage. — L'atterage. — L'arrivée.

Bien qu'on donne généralement le titre de marin à tout homme qui navigue, ce titre n'appartient cependant logiquement qu'à celui qui s'est tellement habitué avec la mer et les vicissitudes de la vie qu'elle impose, qu'il s'est fait une patrie de l'Océan et qu'il se considère tout aussi dépaysé lorsqu'il est sur le sol, qu'un soldat le serait à son tour s'il habitait la mer. Tout enfant, le marin s'est jeté dans une carrière où il a grandi, où il s'est développé, où il s'est fait homme enfin. Il a peu à peu divorcé avec les impressions communes aux autres, privé qu'il s'est trouvé des

choses qui ne se rencontrent plus que de loin en loin pour lui ; ses idées ont pris une autre tournure ; il s'est fait une nature de la mer, parce qu'il a pris l'habitude d'y vivre ; et cette habitude est devenue sa nature propre, parce que l'habitude n'est pas, comme on dit, une seconde mais bien la seule nature. Il quitte sa famille pour aller courir mille chances aventureuses Il sait si peu s'il reviendra qu'il est insouciant pour l'avenir. En général, s'il n'a point de charges domestiques qui lui imposent des lois d'ordre et d'économie, le marin est prodigue et insouciant. Il est brave, parce que son courage, sans cesse mis à l'épreuve, s'est fortifié dans la fréquente répétition des luttes que lui ont offert les accidens de sa carrière. Il est prodigue, parce que les entr'actes du grand drame de sa vie sont si courts que dès qu'il est à terre, il cherche à se dédommager des maux qu'il a soufferts et s'escompte des plaisirs en compensation de ceux que peut lui refuser l'avenir. Son insouciance naît de la mobilité des impressions dont il est assiégé et qui, à force de l allotter son âme et de l'attaquer dans les préludes de sa vie, l'ont aguerrie et blasée en recouvrant cette âme de la triple cuirasse dont Horace a parlé.

Une chose surtout doit donner au marin une haute idée de la noblesse de sa profession et puissamment contribuer à l'élévation de ses sentimens, c'est la grandeur et la force des adversaires avec lesquels il lutte sans cesse et l'avantage qui se détermine presque toujours en faveur de l'homme, dans son duel avec les élémens. Sur terre, quelle que soit la fierté qui distingue un homme, il est obligé de s'humilier à chaque pas, vis-à-vis d'intelligences supérieures à la sienne, de talens plus complets que le sien, de monumens, d'institutions, de bruits de gloire qui écrasent son individualité en la refoulant aux bas échelons de la puissance et du génie. En mer au contraire l'homme est *maître après Dieu ;* rien n'est plus grand, plus fort que lui : son navire, il l'a fait ; l'immensité, il la parcourt et en sillonne à son gré la surface ; le vent et la mer soulèvent-ils contre lui leurs bouffées et leurs lames, il mesure de sang-froid la somme de résistance qu'il faut leur offrir et ne cédera que pouce à pouce. Viennent alors de plus grands efforts de la mer et du vent, vienne la tempête : il continue énergiquement sa noble lutte ; à peine abandonne-t-il aux tourbillons qui lui jettent tant de menaces quelques lambeaux de voilure, comme l'arbre géant livre quelques feuilles à la brise qui joue dans ses branchages. Mais les lames accourent et s'ameutent plus pressées, le vent les soulève et les agace ; les raffales arrachent de l'horizon le crêpe noir des nuages pour en voiler le ciel ; toutes ces voix inconnues et inanalysables qu'échangent l'Océan et le vent dévastateur répètent les plaintes des victimes qu'ils ont fait périr et murmurent des menaces pour celles que leur promet le concours de leur fureur..... Le navire offre toute la force de sa résistance à l'action combinée de toutes ces attaques. Le marin, c'est l'âme de cette résistance qui fait si noble partie dans ce duel ; il regarde, il attend, il prévoit ; il oppose sans cesse de nouvelles combinaisons à de nouvelles hostilités ; son sang-froid lui offre des ressources inépuisables, sa science pratique, des moyens d'obvier à tout ; sa pensée active est un bouclier qui défend chaque partie de ce grand corps dont il est l'esprit. Puis, fatigués de leurs convulsions, les élémens usent leurs fureurs dans de dernières crises ; la mer s'affaisse sous le vent qui, en s'assoupissant, a cessé de tourmenter les lames ; de derniers et rares efforts signalent, comme ceux d'un adversaire vaincu, sa fatigue impuissante ; puis tout devient calme et serein. Le navire est encore entier dans l'arène, regrettant à peine quelques frivolités de sa toilette, sans qu'aucun de ses membres garde l'empreinte du combat ; il est là, porté par son ennemie assoupie, comme un cavalier qu'un coursier fougueux n'a pu abattre, et qui, las de ses soubresauts sans résultat, a repris indolemment une allure soumise..... Où trouverait-on sur la terre des situations qui élevassent l'âme à un pareil degré ? La fierté des Scythes et des Arabes provient beaucoup, pensons-nous, de l'élévation que donnent à chacun d'eux la grandeur et la nudité du désert qu'ils habitent ; ce qui humilie l'homme, c'est la continuelle présence de choses qu'il ne peut pas faire ou qu'il ne peut pas comprendre.

Quelle que soit sur le caractère qui lui est propre l'influence des événemens qui s'accomplissent dans la carrière du marin, il doit, pour être à la hauteur de sa profession, y apporter une certaine organisation que rien ne peut développer ou former si elle n'est point naturelle. Ainsi jamais un homme pusillanime, doué d'une prudence excessive, vivant d'appréhensions et de craintes, ne peut devenir un marin, c'est-à-dire un être qui en dirige d'autres et porte en lui toute la responsabilité de leur vie et de leur fortune. Oui sans doute il faut dans cette aventureuse carrière l'éternelle étude des combinaisons matérielles et des moyens qui en garantissent l'exercice ; mais il est des momens de toute gravité, où le génie du marin cesse de s'appuyer sur les leçons de l'expérience ; il y a des instans de sublime alternative où, s'abandonnant aux hasards de son inspiration, il s'écarte de toutes les lois conventionnelles, obéissant à un instinct secret qui l'entraîne dans des résolutions illogiques ou imprudentes aux yeux de la froide raison. La réussite couronne presque toujours ces aventureuses tentatives ; mais, pour en avoir conçu la pensée, pour avoir eu l'audace de donner à cette pensée une exécution, il faut le génie de l'art maritime, et ce génie il faut l'apporter dans la carrière, car on ne le remplacera guère par des études théoriques ou par ces moyens d'application vulgaires qui s'offrent à tous les individus en général. On naît donc marin comme on naît poëte ou artiste ; et parmi les navigateurs, les hommes du métier pur et simple sont aussi nombreux que dans l'art et la poésie les versificateurs au mètre et les artistes auxquels l'étude a seule fait acquérir les moyens mécaniques, sans la pensée, sans l'inspiration.

Aussi, lorsqu'il est en pleine mer, le marin devient-il d'une insouciance extrême ; il sait que son navire parcourt des parages que ne borde aucune côte ; l'eau est profonde sous la quille, et il vogue sans souci pour le présent. La navigation du large est une vie calme et uniforme, autant que celle des rivages est active et inquiétante. Pour mieux nous représenter ces journées de la pleine mer avec leur physionomie atmosphérique d'une part, morale et physiologique de l'autre, franchissons quelques jours ,et après avoir quitté le port avec notre navire, après avoir rapidement envisagé l'attitude de ses habitans à leur première nuit de mer, arrivons avec ce vent frais, qui nous pousse dans les douces régions alisées dont la langueur proverbiale est un des charmes les plus séduisans de la vie maritime.

L'instant le plus favorable à notre étude, l'heure qui, mieux que les autres, marque d'une façon tranchante la navigation intertropicale, c'est la fin de la journée, l'heure du repos du soir

Il est cinq heures. Il fait calme ; l'air est immobile ; la mer sans lames se gonfle irrégulièrement. Le ciel est bleu, seulement sa teinte, claire et uniforme, se dégrade au levant dans des vapeurs d'un gris sombre, qui se lèvent insensiblement de l'horizon ; le couchant tient encore suspendu le soleil, qui décline en se rougissant sur le fond de carmin dont s'est tendu toute cette partie de la voûte du monde. Il

n'y a personne capable de résister aux douces sensations que répand dans l'âme la contemplation de cette nature maritime; les plus beaux paysages manquent, au milieu de leurs splendides accidens, de la poétique majesté qui plane dans cette immensité céleste; on sent alors combien l'individu est peu de chose, et l'orgueil de l'humanité, abîmé sous tant de splendeurs sans nom, éprouve le besoin de se réfugier dans les élans de l'âme. Rien ne peut retenir celle-ci, et l'on sent que la poitrine peut s'ouvrir pour la laisser échapper. L'abîme est partout : sous les pieds la mer sans fond, sur la tête le ciel sans limites. Pauvre regard qui ne peut franchir ces distances que l'intelligence devine!

Si la mort pouvait venir ainsi, bien des êtres passionnés auraient voulu mourir en regardant un coucher de soleil de la nature maritime.

Pour les marins, l'habitude est la cuirasse qui les préserve de ces sublimes émotions. Avant d'envisager la vie de bord, la vie de pleine mer sous son aspect le plus aristocratique, la chambre, l'état-major et les passagers, passons sur le gaillard d'avant, où s'agite le prolétariat de cette hiérarchie nomade, et voyons dans leurs attributions diverses les travaux de l'équipage.

Il y a cinq ou six hommes sur le pont; les autres sont couchés dans leurs cabanes: c'est un dimanche. Le dimanche, la journée entière est partagée pour les marins en espaces de quatre heures, remplies alternativement par la veille et le repos; libre à eux d'employer comme bon leur semble les loisirs que ce dernier leur accorde. Les hommes de quart fument et causent appuyés sur le bord; si quelque travail de voilure vient les arracher à leur flânerie, ils y reviennent bientôt. Dans la semaine l'homme de quart, dans les intervalles que laisse la manœuvre des voiles, est sans cesse occupé à de menus travaux de détail: mais le dimanche il peut librement rester sans rien faire s'il n'est requis pour quelque service dépendant de la marche du bâtiment. Pourvu qu'il reste sur le pont, c'est tout ce qu'on lui demande; alors il lave son linge et le fait sécher sur les cordages fixes du mât d'avant; il écoute une histoire, un récit de prouesses de son camarade, en raccommodant sa culotte de grosse toile, ou en mettant une pièce à son chapeau.



Les marins sur le pont.

Insoucieux pour sa garde-robe lorsqu'il est à terre et que quelques écus d'*avances* pourraient la renforcer sans luxe, le matelot devient économe, soigneux par nécessité, et tout à fait femme de ménage une fois en mer, pour ce qui regarde les nippes. Dessinons donc plus nettement ici ce trait distinctif de la physionomie du matelot, c'est une peinture qu'on pourra reconnaître.

A bord des bâtimens de l'État, les effets de l'équipage sont placés dans des sacs d'égale grandeur et qu'un numéro d'ordre affecte à chaque homme; mais les matelots du commerce placent leurs effets dans un coffre : c'est une espèce de grande malle en planches, dont l'intérieur est souvent divisé en une foule de compartimens. Le coffre dans lequel il place ses hardes et la cabane, sorte de lit où il couche, sont pour le matelot des choses capitales; et quand il n'est pas de quart, quand il peut dérober au service quelques instans, c'est sur son coffre ou dans sa cabane qu'il passe ses loisirs. Son coffre est devant sa cabane et lui sert de marchepied pour y monter et en descendre; c'est sa chaise, sa table, son établi, son divan; tout ce qu'il fait, il le fait dessus; tout ce qu'il possède, il le met dedans; il le ferme à clé avec toute l'importance qu'il peut y mettre; la cabane et le coffre sont complices de tous ses secrets. Dans les beaux temps, par les chaudes après-midi des tropiques, il monte son coffre sur le pont, pour en faire sécher le bois au soleil; il en dresse le couvercle et étale complaisamment dessus toutes les nippes qu'il recèle et qui ne sont pas d'un usage journalier.....

Il harmonie les couleurs et recherche alors l'effet ; dans ce moment toute sa vanité est à l'air. Cette petite ostentation a pour objet de lui donner un certain relief vis-à-vis des officiers, des passagers et même des autres matelots, ses camarades, pour lesquels le contenu du coffre avait été jusque-là un mystère. Le matelot a toujours quelques hardes de prédilection, qu'il destine à se parer pour visiter les pays où se rend le navire. Ce sont ces vestes bleu-clair qu'ornent tant de petits boutons polis, ces pantalons à *bretelles* (la bretelle, cet accessoire si rare et si envié de l'ajustement du matelot!) ces escarpins à rubans flottans, ces chemises à jabot en cotonnade de couleur, ces cravates de soie à couleurs éclatantes ; ce sont toutes ces nippes de fête qu'il étale si artistement au soleil; et le chapeau! un chapeau à *poils*, comme disent les matelots pour distinguer tout chapeau qui n'est pas en cuir bouilli ; quel luxe! Un chapeau à poils, quelle aristocratie! Voyez si ce chapeau est à poils... le voilà! Il sort d'un vieux mouchoir de coton qui nouait à grande



Le coffre du marin

peine ses coins effilés sur ses ouvertures ; il est un peu bosselé par le contact brutal des autres objets; il est un peu roussi par l'air caustique de la mer ; il est un peu dégarni par l'usage au pourtour de son extrémité supérieure, peut-être même un peu raccommodé avec du fil noir et un peu cassé derrière par le frottement du collet de la veste ; mais c'est égal, vous le voyez, il a eu son temps de splendeur, de doublure écarlate et de reflets lustrés! que de fois la manche a passé dessus ; que de choses il a contenues, qui ont laissé sur sa coiffure chiffonnée leur trace, ainsi que mille taches inanalysables! c'est le don d'un passager embarrassé de savoir où le mettre, ce pauvre chapeau à poils! Il avait peut-être bien couru le monde! il avait été suspendu à maints clous d'estaminet, écrasé dans la foule, porté fier et haut, humble et bas, recouvrant mille folies, mille sottises, mille projets, dont le dernier aura été un voyage sur mer!..... De là il est devenu la propriété du matelot, qui l'a reçu en échange de quelques soins, de quelques attentions. Il vient maintenant de voyager avec son nouveau propriétaire, dont peut-être il ne peut recouvrir qu'une oreille, mais auquel il servira constamment comme de faux témoin d'une splendeur passée. Qui sait! on croira peut-être que c'est le matelot qui a acheté ce chapeau... c'est un grand bénéfice que son amour-propre récolte de son ostentation à le mettre en évidence. Pauvres gens, bons matelots si si simples et si forts, si naïfs et si intelligens! Mais encore, c'est que tous les matelots n'ont point ce chapeau à poils! le chapeau de feutre ou de soie est un grand acheminement vers les gants..... Mais l'insurrection s'arrête ici heureusement; le sous-pied méprisé du matelot *fan-fan* est abandonné à la guêtre du soldat, et le soldat est bien bas placé dans l'opinion du marin qui se respecte (1).

Voilà en partie le rôle que joue le coffre par les beaux jours de navigation tropicale ; voilà une des faces des affections domestiques du matelot; cela est vrai, et rien que vrai, sans imagination. Il fait de son coffre un vaniteux bazar ; mais si celui-ci recèle dans un de ses angles cachés, dans le recoin secret d'un de ses compartimens quelque objet d'un usage peu répandu, c'est alors que le matelot s'en donne! N'y a-t-il pas dans le coffre quelque chose qui puisse répandre sur son propriétaire une considération morale? la montre d'argent, le portefeuille en veau doré, la boucle de culotte, tout cela est déjà placé en regard ; mais que ne recèle-t-il pas encore? un flageolet, peut-être un clissoir, une pipe peu ordinaire, quelque objet donné par un passager au départ et dont le matelot ignore l'usage, une paire de crochets de bottes, un diapason, un vieil auteur latin! Voyez! comme cela est placé sous un jour le plus avantageux! Voyez comme cette insolite paire de bretelles décrit en se tordant négligemment de belles S qui montent jusqu'aux vives couleurs de la doublure! Voyez la fiole à eau de Cologne, la boîte de savon à barbe qui sent le thym, et le pinceau ébouriffé trônant sur la belle camisole de laine rouge que le matelot tient en réserve. Le voilà assis

(1) Les matelots résument vulgairement leurs sentimens à l'endroit des soldats par ce dicton populaire :
Le camarade de plat passe avant le camarade de bord;
Le camarade de bord avant un étranger ;
Un étranger avant un chien;
Un chien avant un soldat.

près de son coffre ; il reçoit les mêmes rayons de soleil en raccommodant une manche de chemise ou un genou de pantalon ; il retourne les objets pour que le soleil les baigne sur toutes leurs faces ; il change à tous momens ses combinaisons pour produire des effets nouveaux; il faut du soleil et de l'air à tout cela pour que rien ne se gâte, pour chasser les mites et les fourmis. L'heureux matelot, si les passagers viennent en se promenant sur l'avant du navire parcourir toute cette foire de coffres, jeter les yeux sur cet étalage vaniteux !

Le matelot le plus honnête devient voleur à cause de ce meuble qu'il chérit tant. La campagne ne doit pas finir sans qu'il ait trouvé moyen de dérober un morceau de toile pour l'appliquer sur chaque face du meuble, et un peu de peinture pour le recouvrir. Un luxe inouï, mais auquel on n'arrive qu'à la suite de plusieurs voyages, c'est de tracer sur le couvercle et sur les côtés du coffre, des étoiles, des rosaces, des chiffres entrelacés d'ancres et de lauriers. Quant à l'intérieur, il doit aussi recevoir une épaisse couche de peinture, mais toute la coquetterie du propriétaire se révele au couvercle. Si le matelot possède du papier plus ou moins propre et une plume quelconque, il dessinera des manières de portraits de navire, enluminés avec du sang et du jus de tabac, puis il en tapissera l'intérieur. Il ne peut manquer non plus de se trouver là un ou deux portraits de Napoléon, et un brevet de prévôt d'armes, de danse ou de bâton. Quelquefois une grossière figure d'animal gigantesque qui va manger un navire, ou Geneviève de Brabant, ou le portrait de Vivoudier (1), ou un calendrier de 1817. Au dehors du coffre, vert, bleu, jaune, gris ou noir, à chaque bout, sur le taquet destiné à faciliter son transport, on voit une poignée en menu cordage, œuvre d'une minutieuse patience, où se révèle toute l'adresse et la science matelotesque du propriétaire. C'est là le coffre du marin, sa fortune, son idole, son cher trésor. Il embarque, comme on l'a vu, en même temps que lui sur le navire, et si la place est étroite le coffre aura une meilleure place que l'homme. Le matelot ne compte pas les naufrages où il a pu sauver son coffre. Quand il veut fixer l'opinion sur une quantité, il dit : *Plein mon coffre!* s'il méprise un navire et qu'il dédaigne de s'embarquer dessus, il dit : *Tu n'auras pas mon coffre!*

L'après-midi tire vers sa fin, le quart va être changé, il est temps que le matelot ramasse son bagage. Maintenant voici les passagers qui montent sur le pont, quittant leur sieste nonchalante afin de prendre l'air et se donner, par l'exercice, de l'appétit pour le repas qui s'apprête. La petite cabane qui se voit sur le pont, sous prétexte de cuisine, lance par son tuyau recourbé des gorgées d'une fumée épaisse.

Il y a entre la chambre et la cuisine un va-et-vient continuel de plats, d'assiettes et d'ustensiles de table. L'heure de servir la pâture de cette troupe oisive avance, et le pauvre cuisinier est affairé au dernier point. Ce métier de cuisinier sur un navire est bien le plus pénible de tout un équipage. Il faut que le malheureux soit tout à la fois boulanger, boucher, pâtissier, charcutier, etc. Tout le monde l'appelle, le harcèle, l'importune, lui demande des services ; c'est un métier d'enfer. Son laboratoire a six pieds carrés ; il n'y fait clair que dans les rares intervalles que la suffoquante fumée y laisse : le feu l'asphyxierait si la fumée ne suffisait pas. Le roulis prend soin de tourmenter ses vases, ses ustensiles ; la mer envoie souvent des lames allonger les sauces. Dans les longues traversées des Antilles ou des Indes, les passagers n'ont d'autre distraction que celle de la table, le cuisinier est donc pour eux un être précieux, une ressource irremplaçable : aussi le suivent-ils partout ; ils lui serviraient presque de marmitons.

— Où est le cuisinier ? demande-t-on sans cesse ; s'il est malade, c'est une désolation ; le pauvre homme ne peut rien faire, ne rien être, si ce n'est faire la cuisine, être cuisinier, boulanger, pâtissier, charcutier, etc. Ils le guettent toujours, veillent ce qu'il fait, et exercent sur ses travaux le plus importun contrôle ; ils mettent leurs doigts dans la pâte que va cuire le four ; ils constatent quelques dernières plumes laissées à la carcasse d'un poulet ; ils s'informent de l'espèce de potage et signalent, pour dissimuler l'uniformité des plats, des sauces inconnues, dont se damne le pauvre diable de cuisinier. Le passager gourmand est le cauchemar du cuisinier de navire, et tous les passagers sont gourmands ; et puis les matelots le volent s'il tourne les talons ; le flibustier, l'œil au quart, s'introduit furtivement dans la baraque, et armé d'une fourchette ou d'un couteau pointu, plonge dans la casserole et enlève une aile à la fricassée de poulet ; le malheureux cuisinier, s'il s'en aperçoit à son retour, s'efforce de construire une aile à l'aide de débris de carcasse qu'il taille et barbouille de sauce pour habiller sa supercherie ; mais si plus tard le capitaine reconnaît l'absence du morceau, il ne manque pas de demander si le poulet n'avait qu'une aile..... Le cuisinier est rarement bien avec les matelots ; la haine de ceux-ci provient peut-être de ce qu'il prépare des alimens qu'ils ne doivent pas manger. Pourtant quand ils le volent, ce n'est pas uniquement animosité, mais aussi un peu gourmandise. Quant à leurs niches, elles ont un caractère plus grave que la soustraction d'une côtelette, d'un œuf ou d'un rognon : ils jettent du sel dans la soupe, du poivre dans les charlottes, du tabac dans la purée, ou bien du fil de caret dans la julienne, de l'étoupe ou des copeaux dans la choucroûte.

Mais le dîner est enfin servi : les passagers, affamés par l'oisiveté et l'air salin de la mer, encadrent la table que divise une foule de compartimens destinés à maintenir la vaisselle contre les agitations du bâtiment ; les convives goûtent et font la grimace, les yeux portés sur le capitaine, qui constate la surabondance de l'épice ici, ailleurs la présence des corps étrangers... il fait venir le cuisinier. S'il n'est pas content des raisons ou des excuses que lui présente d'une voix timide le pauvre diable, aveuglé de fumée et noir de charbon, une chaise lui est offerte par les ordres du capitaine, puis la soupière préparée pour dix ou douze personnes, est placée devant le malheureux cuisinier pour qu'en présence de tous les convives, que son défaut de soin ou sa négligence a privés de potage, il ait à l'avaler tout entier.

Pourtant les choses ne sont pas toujours ainsi, et le cuisinier parvient quelquefois à offrir un dîner à peu près irréprochable. Aussi longtemps qu'il y a des moutons, des dindons, des porcs à bord, le repas n'est pas fort difficile à préparer ; les légumes secs, le riz, les conserves complètent supérieurement l'affaire. Tant que les provisions abondent, le pauvre homme n'a que demi-mal à bien faire et à être complimenté. Mais l'époque où il lui faut vraiment du génie, c'est la crise que rend chaque jour plus pénible la défection des provisions principales. Obligé de se réfugier dans les accessoires : légumes secs, vermicelle et bœuf salé, quels efforts inouis d'imagination ne faut-il pas déployer pour ne pas irriter davantage des palais lassés d'une aussi monotone nourriture ! Pauvre cuisinier ! tout son refuge, ce sont les quelques volailles qui maigrissent dans une cage presque déserte, et depuis combien de temps déjà ne

(1) Ce Vivoudier est un matelot modèle dont nous avons parlé dans notre *Dictionnaire pittoresque de Marine*, in-4°.

met-il pas une de ces continuelles volailles dans le potage qu'il veut engraisser, sans préjudice de la fricassée de poulet qu'on doit être bien certain de voir sur la table, et du poulet rôti qui ne manquera pas non plus de venir; trois poulets ou coqs, plus ou moins gras ou, mieux encore, plus ou moins maigres, le tout flanqué de haricots blancs, que n'ont pu amollir les efforts, les jurons, les prières et l'eau bouillante!

Vous voyez que de difficile qu'il a d'abord été le métier devient inimaginable; croyez-vous par hasard que, réduits à cet ordinaire, le capitaine, les officiers et les passagers surtout aient toujours une humeur traitable? Non, par Dieu! leur cœur descend de la poitrine dans le ventre: la faim et la gourmandise les rendent bourrus et rabâcheurs. Qu'y faire? Ces pauvres gens qui naviguent, qui se trouvent transitoirement placés sur un bâtiment, ne pensent à rien qu'à manger! Tout a été dit entre eux après quelques semaines de mer: ils sont fatigués de se souvenir du passé, fatigués de bâtir dans l'avenir; le présent seul les occupe, et ils cherchent sans relâche des adoucissemens matériels à leur position. Et puis il faut le dire, l'espérance sur laquelle se reploient tant d'êtres confians est souvent fragile et inconstante; en mer on sent que le lendemain, que l'heure suivante peuvent faire mentir les projets du jour ou de l'heure où l'on vit, et les passions de l'Océan sont si soudaines et si terribles!

C'est un pénible métier, vous l'avez vu, que celui de cuisinier de navire; il n'y a de semblable entre ce pauvre paria et son collègue de la terre ferme que le nom. Sans ce nom, rien d'homogène entre eux; aussi y a-t-il non moins loin d'un cuisinier de bord à un cuisinier de bonne maison que d'une botte vernie ou d'un gant frais au pied ou à la main d'un Hottentot.

Le dîner, bon, passable ou mauvais, est enfin terminé; les officiers, les passagers montent sur le pont. C'est un peu le moment des épanchemens, des conversations animées, des jacasseries. L'employé supérieur, décoré, fier et hautain jusqu'à cette heure, descend du haut de son piédestal administratif et cause en bon commensal avec le pacotilleur charmé. La passagère collet-monté répond décemment à la marchande de modes qui n'a cessé depuis le départ de l'assiéger de ses prévenances, afin d'obtenir par son entremise des pratiques dans la colonie. La jeune fille sourit derrière sa mère aux plaisanteries des galans officiers et s'informe des événemens qu'elle doit chaque soir consigner sur son album. Cette espèce de journal promis à des amies de pension est ordinairement rédigé dans ce sens: « Le » 24 avril du beau temps, le navire a été en avant toute la » journée; on a vu dans le loin une nacelle, et en l'air des » oiseaux tout blancs. On n'a pas encore rencontré de » pirates altérés de sang, peut-être que nous n'en verrons » pas du tout. Il a fait très-chaud et très-soif toute la jour- » née; les matelots ont beaucoup tiré les cordes; on ne » voit pas de terre, et toujours de l'eau. Il y a eu un chat » qui m'a fait peur cette nuit, etc. »

Pendant que s'écrivent ou se disent toutes ces agréables choses ou leurs analogues, le soleil, descendu jusqu'à la limite que l'horizon lui trace dans le ciel, s'est rougi en se dépouillant de ses ardens rayons, qui semblent être déteints sur le fond du ciel étincelant. Dans l'horizon opposé, la nuit gagne et élève les vapeurs qui bientôt envahiront tout le dôme. Peu à peu cette voûte en l'assombrissant se percera d'étoiles qui sembleront des trous par lesquels reluit l'intérieur brillant du ciel. Si la lune se lève en même temps que tombe le jour, le sommet des lames se transpercera des reflets de cette lutte naissante entre les deux lumières, l'une qui s'allume blanche et limpide, l'autre qui s'éteint rousse et sanglante. Les voiles des navires prêteront leurs surfaces à ces teintes passagères, que lavera l'obscurité de la nuit. Les feux s'allument sur le navire, les lumières brillent, les étoiles se mirent en tremblant dans l'eau, un voile mystérieux dérobe la distance aux regards perçans des vigies.

Quand les premières fraîcheurs de la nuit viennent, apportées par la brise, les passagères se retirent peu à peu, ou si elles s'obstinent à rester sur le pont pour dilater leur poitrine altérée de l'air pur du soir, elles se sont enveloppées d'un grand châle qui préserve de la crudité de son haleine leurs membres délicats. Plus loin que l'endroit où elles se sont groupées, les hommes causent des accidens de la navigation; on voit briller le feu de leurs cigares, dont la fumée bleue et lumineuse va dilater ses parfums dans le vent qui l'emporte. Il n'y a plus sur le pont que les matelots de quart; l'autre partie de l'équipage est allée se livrer au repos jusqu'au moment où la cloche, lourdement balancée, lui annoncera que son tour de veille est arrivé. Les marins inoccupés se promènent indolemment sur les côtés libres du navire; ils causent entre eux, ils fument parcimonieusement leur pipe, elle est éteinte qu'ils l'aspirent encore et y puisent d'inutiles gorgées. Le tabac est, après quelque temps de mer, une chose rare pour les matelots! ils se prêtent la pipe allumée pour que chacun y dérobe quelques aspirations, comme on se passe à respirer le flacon qui contient un parfum précieux.

Parfois on entend quelque chanson, souvenir des orgues de Barbarie de la terre, ou bien quelque chant patriotique emprunté à Émile Debraux ou à Béranger. La voix traînante du matelot a revêtu les vers d'une musique monotone et qui prend dans sa bouche un caractère tout particulier. Il y aura toujours une très-grande différence entre le même air chanté par un homme de la terre ou par un marin. Le chant est presque toujours pour celui-ci une expression de mélancolie; il verse dans la voix toute son âme pleine de souvenirs de la terre, où sont ses amis, ses vieux parens, ses jeunes amours; cette nuance mélancolique se retrouve dans toutes ses chansons, quelque gaie, éclatante qu'en soit l'allure. Si des larmes mouillent jamais les yeux du matelot, à coup sûr ce sera en écoutant quelque refrain de son pays, quelque chant de son idiome, de son patois favori. Ce ne serait pourtant pas chose facile, à l'endroit du bon goût et de la décence, que de faire un choix dans la littérature particulière du gaillard d'avant, pour initier les curieux à ses allures.

Pourtant depuis quelques années, il faut le dire, la chanson traditionnelle, à laquelle chaque génération ajoutait un couplet ou un mot plaisant, s'est tue dans le retentissement des chants patriotiques que les événemens ont mis en faveur chez nous. Béranger s'est glissé dans le coffre du matelot, et les longues veillées de quart, les vigies monotones se sont amusées des refrains du *Vieux Sergent* et du *Cinq mai*. Pour ces chansons, le matelot met une véritable religion à les dire telles qu'il a pu les apprendre, sans volontairement y rien changer. Par-ci, par-là quelques mots estropiés font bien boiter les admirables vers du poëte, mais c'est à coup sûr sans qu'il le veuille, le digne matelot! Quant aux chansons grivoises; c'est différent! les couplets lui viennent-ils de quelque bouge de port de mer, de quelque tradition de petit souper des marins parfumés de la régence, ils en font leur affaire, pourvu qu'ils y fassent entrer un matelot, et que le matelot puisse s'y montrer vainqueur de quelque chose. Il y aurait de longues lignes à écrire là-dessus, notre lecteur nous saura peut-être gré d'en arriver plus particulièrement aux citations. Nous les

cherchons de notre mieux dans nos souvenirs, en essayant de présenter deux types complets et variés. La première de ces chansons a un certain caractère poétique qui, tout maritime qu'il est, décèle au moins une plume d'officier. Quant à la seconde, ce sera une autre affaire. On jugera.

Chanson bachique

DES ASPIRANS DE LA DIVISION NAVALE DE LORIENT,
AUX ORDRES DU GÉNÉRAL LALLEMAND,
EN 1811,
A L'OCCASION DU DÉPART DE L'ESCADRE.

—

Adieu Lorient, séjour de guigne;
Nous partirons demain matin
Le verre en main.
Que cent flacons du jus de vigne
Du départ signalent l'instant.
Adieu Lorient.

Demain Lorient sera tranquille:
L'époux ne craindra plus le bruit
Des chants de nuit.
Dans plus d'un café, par la ville,
Que de tonneaux déchalandés
Et rebondés!

Il nous faut quitter nos maîtresses.
Sachez pour braver le regret
Notre secret:
Si la terre voit nos faiblesses,
A la mer n'aimons que le vin,
Plus de chagrin.

Le moment des combats s'avance.
Des combats oublions l'horreur
Pour voir l'honneur.
Ne songeons plus qu'à la vaillance;
Toujours on donne après l'action
Double ration.

Sachons soutenir la mémoire
Des beaux noms *Golymin*, *Eylau*
Et *Marengo* (1).
Jours où pour grossir la victoire,
Le Germain céda sans trafic
Gloire et chenic.

Pour les vaincus pas de rancune:
Quand nous aurons pris leurs vaisseaux
Et leurs tonneaux,
Du brave honorons l'infortune:
Qu'il ait sa part de ratafia
Et de tafia.

Si Neptune, dans sa malice,
Nous garde un coup de son trident,
Un coup de vent;
Que notre Dieu nous soit propice:
Bacchus a pour parer au choc
Un coup de croc.

Si du scorbut l'horrible touche,
Nous minant par ses accidens,
Nous prend les dents,
Amis, plus d'espace en la bouche,
Pour engloutir à doubles coups
Rhum et vin doux.

Il n'est qu'un instant dans la vie
Où le soiffeur, comme un badeau,
Boira de l'eau:

(1) Les vaisseaux *le Golymin*, *l'Eylau* et *le Marengo* faisaient partie de cette division navale.

C'est lorsqu'une vague ennemie
Sera sa dernière boisson
Et son poison.

Pour éviter ce sort funeste,
Dans la cambuse tout exprès
Je m'en irais
Fuir l'élément que je déteste,
Et rencontrer mort et tombeau
Dans un tonneau.

Près du port, dans la nuit obscure,
Pour dire au vigilant amour
Notre retour;
Comme un phare, dans la mâture,
Faisons briller en arrivant
Un punch brûlant.

Des couplets qu'ici je vous chante,
Les auteurs sont deux bons enfans,
Deux aspirans.
Sur *l'Eylau*, sur *la Diligente*,
Ces deux vrais amateurs de rack
Avaient leur sac.

Maintenant voici la chanson matelotesque. Je regrette vivement que certaines tournures, certains tropes ne soient peut-être pas à la portée de tous nos lecteurs, mais il était en vérité impossible d'altérer ces images en voulant les dessiner d'une manière plus littéraire.

Le Corsaire.

Le corsaire *le Grand-Hurleur*
Est un navire de malheur.
Quand il se met en croisière
Pour aller battre l'Anglais,
La mer, le vent et la guerre
Tournent contre les Français.

Il est parti de Lorient
Avec belle mer et bon vent.
Il cinglait babord amure,
Naviguant comme un poisson;
Un grain tombe sur la mâture,
V'là le corsaire en ponton.

Il nous fallut remâter
Et diablement bourlinguer.
Tandis que l'ouvrage avance,
On aperçoit par tribord
Un navire d'apparence
A mantelets de sabord.

C'était un Anglais vraiment
A double rangée de dents,
Un marchand de mort subite;
Mais le Français n'a pas peur.
Au lieu de prendre la fuite,
Nous le rangeons à l'honneur.

Ses boulets sifflent sur nous;
Nous lui rendons coup pour coup.
Tandis que la barbe en fume
A nos braves matelots,
Nous voilà pris dans la brume,
Nous échappons aussitôt.

Pour nous refaire des combats
Nous avions à nos repas
Des gourganes et du lard rance,
Du vinaigre au lieu de vin,
Du biscuit pourri d'avance
Et du camphre le matin.

Nos prises au bout de six mois

Ont pu se monter à trois;
Un navire plein de patates,
Plus qu'à moitié chaviré,
Un second plein de savates,
Un troisième plein de fumier.

Pour finir ce triste sort,
Nous venons de périr au port.
Dans cette affreuse misère,
Quand chacun s'est cru perdu,
Chacun, selon sa manière,
S'est sauvé comme il a pu.

Le capitaine et son second
Se sont sauvés sur un canon;
Le maître sur la grande ancre,
Le commis dans son bidon;
Ah! le triste vilain cancre,
Le voleur de ration!

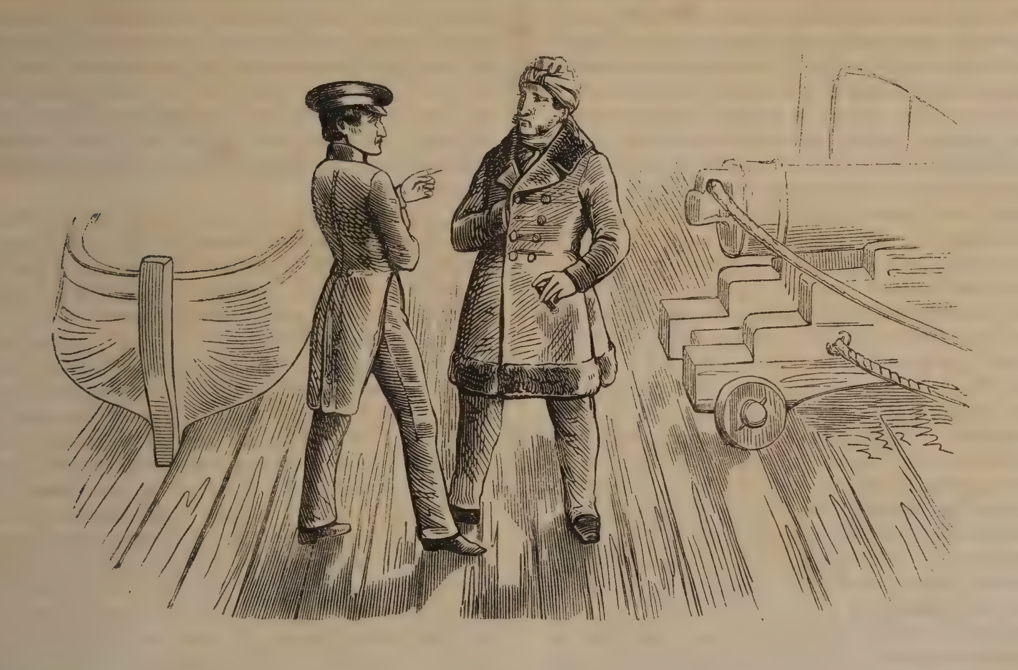
Il eût fallu voir le coq
Avec sa cuiller et son croc.
Il s'est mis dans sa chaudière
Comme un vilain pot au feu.
Il a couru vent arrière;
Il a pris terre à l'Ile-Dieu.

De notre horrible malheur
Le calfat seul est l'auteur,
En tombant de le grande hune
Dessus le gaillard d'avant,
Il a rebondi dans la pompe,
Et enfoncé le batiment.

C'est du pur sang, croyez-le bien!

Ces chansons de marins nous ont entraîné un peu loin peut-être, mais nous avons entrepris, en esquissant cette vie de bord, de faire passer sous les yeux du lecteur les principales phases physiques et matérielles de la navigation comme l'aspect moral et physiologique des marins; on nous pardonnera donc ces écarts, surtout puisqu'ils sont faits au profit de choses peu connues des gens du monde.

La nuit s'est en partie écoulée dans ces chants; quelques détails de manœuvres sont parfois venus les distraire; la brise est faible, la mer indolente, le navire avance lentement. La langueur de l'atmosphère invite les matelots au sommeil, et c'est à grand'peine si le sentiment de leur devoir les retient éveillés dans les coins où ils se sont accroupis. De temps à autre, et pour les tenir toujours prêts au travail, l'officier de quart donne un ordre futile: un



cordage à raidir, un objet encombrant à ramasser; lui-même, tout chef qu'il est, se sent les yeux alourdis et le corps plié sous une vague lassitude; mais les passagers sont descendus, et le plus tenace l'a abandonné avec les dernières gorgées de son dernier cigare. Pour tromper la longueur du temps et la monotonie de son cours, il visite toutes les parties du pont, cherche si quelque matelot plus heureux que lui, d'une responsabilité moins grande, ne s'est point caché à l'ombre d'un mât ou d'un canot pour y sommeiller frauduleusement. Si c'est un homme, on lui infligera une légère punition, dans le cas toutefois où une indulgence assez commune ne porterait pas l'officier à feindre de ne le pas apercevoir. Si c'est un novice ou un mousse, il pourra se faire qu'on lui jette un verre d'eau à la face; quelquefois même un sceau entier, lorsque c'est un matelot qui est chargé d'infliger ce qui est à la fois une correction et un remède. Puis minuit arrive enfin, la cloche bat ses parois sonores de son infatigable langue de fer; les matelots éveillés vont s'endormir. Un mousse descend dans la petite chambre qu'occupe l'officier qui doit remplacer celui dont le quart se termine. Celui-ci va écrire sur le journal de bord les observations atmosphériques et les détails de manœuvre qui ont signalé la durée de sa veille; puis il se jette à son tour dans sa cabane ou dans son hamac, libre pendant quatre heures de prêter son imagination à tous les souvenirs de la terre, que tant de fois déjà il a revue et quittée!

Peut-être devrions-nous clore ces *six mois de la vie d'un bâtiment* par quelque grand naufrage; peut-être les divers actes de cette comédie dont nous avons essayé de peindre les décorations et de dessiner les acteurs devraient se terminer par une péripétie dramatique. Après avoir

quitté le port sous de favorables auspices, après avoir traversé l'Océan jusqu'aux tropiques sans qu'aucun orage ait froissé notre bâtiment, peut-être devrions-nous aux attérages, à l'arrivée dans l'île vers laquelle il vogue, amasser à l'horizon des tempêtes, que nous ferions en temps et lieux fondre sur son confiant équipage. Pourtant nous préférons faire tout classiquement toucher au rivage ce navire que plus jeune nous avons pris au chantier de construction. Il nous reste d'ailleurs à raconter quelques détails qui seraient perdus dans la confusion d'une catastrophe.

Plus haut nous avons considéré la mer comme un être capricieux, passionné et terrible. Assez de fois nous avons dit sa fureur et l'effroyable lutte des élémens contre la faible et courageuse humanité. A côté de ces nuits de sublimes sérénités où le ciel et l'eau ont de mystérieuses analogies, où les lames moirées d'écume roulent des étoiles dans leurs plis, on sait qu'il y a des jours de tempête et de terreur; on sait que les orages amoncelés à l'horizon se ruent sur la mer et la soulèvent sous leur souffle déchaîné, comme se tourmente l'arène sous les pas fougueux des coursiers!

L'arrivée en vue de la terre s'appelle l'attérage. C'est une des phases les plus dangereuses de la navigation; elle exige une surveillance continuelle, jointe à une prudence extrême dans le choix de la route que doit suivre le navire. L'attérage cause la plupart des événemens de mer, et faute de cette attention continuelle que le capitaine doit apporter sur la position de son bâtiment par rapport à la terre dont il approche, un grand nombre de voyages, heureusement accomplis jusque-là, se sont dénoués en catastrophe, au moment de toucher au port. Lorsque le chef d'un bâtiment juge, par le résultat de ses calculs astronomiques, qu'il approche de terre, il fait placer dans la mâture un homme de vigie ou de veille, qui, souvent remplacé, afin que son attention ne soit jamais fatiguée, étend ses regards sur la mer et cherche dans l'horizon éloigné les lignes indivises des côtes, qui ont souvent une telle ressemblance avec des nuages, qu'il faut un long examen pour bien constater leur arrêté de formes et ne pas les confondre avec ces masses de vapeurs dont se charge si souvent l'horizon. C'est ordinairement vers les points culminans ou avancés de la côte ou de l'île que le capitaine dirige son navire; lorsque la présence de ce point lui est bien démontrée, qu'il en a comparé les formes avec celles que lui présente sa mémoire ou la configuration des vues de terre dessinées sur les cartes marines; il modifie la route que suit le bâtiment, afin de se rendre au port voisin ou à la rade prochaine, dont l'examen approfondi d'un point reconnu de la côte lui a assuré la présence à tel ou tel endroit.

Lorsque la distance qui sépare un navire de la terre est jugée peu considérable, le capitaine suspend sa course pour la nuit: cette prudente mesure a pour but de ne pas s'exposer à être jeté sur les rochers dont la nuit dissimulait la présence, ou de venir s'échouer sur la plage, sans avoir vu la terre si près de soi. Il est pourtant souvent arrivé, quelque grandes que soient les précautions du marin aux approches de la terre, que, trompé par les calculs et trop confiant dans leur résultat incertain, un navire ait vogué à pleines voiles pendant la nuit sur une côte dont il ne soupçonnait pas le voisinage. Tout était paisible à bord; quel réveil! — Le bâtiment, violemment poussé par le vent et les lames, s'élance par dessus les rochers qu'il franchit, tantôt penché presque à sec sur leurs flancs anguleux, tantôt porté plus loin par un amas de vagues, qui se roulent en venant du large et viennent tourbillonner autour de lui. — Quel réveil! — Confiant dans l'habileté de ses officiers et dans la direction que suit son navire, le capitaine, arraché au repos par les cris que jette, en se déchirant, chaque partie de son navire, s'élance péniblement sur le pont, en se cramponnant à ce qu'il trouve, et cherchant si le désordre affreux qui l'entoure n'est pas quelque caprice de son imagination assoupie, quelque rêve inachevé..... — Quel réveil! — Comme de grands chênes que tourmente un tremblement de terre, les mâts secouent leurs racines, les vergues craquent comme des branches, les voiles s'arrachent et partent en lambeaux comme des feuilles dans un tourbillon; les cordages se rompent, le navire se disjoint, de faibles liens retiennent des amas de débris suspendus sur vingt têtes; un rocher plus aigu présente ses saillies menaçantes au flanc du navire qui se couche sur lui; les derniers cordages se déchirent, des masses de mâts et de vergues croulent en avalanches solides sur l'équipage qu'elles écrasent; le rocher reçoit le navire entier et le rejette en morceaux aux lames qui s'entrechoquent et s'ébattent dans l'horrible obscurité de la nuit: le naufrage n'a pas eu d'agonie. — Quel réveil! — Le navire venait fringant, souple et confiant dans l'espace qu'il croyait parcourir; il songeait à sa toilette d'arrivée; il avait repeint ses flancs, blanchi sa ceinture; il songeait à ses pavillons, à ses flammes agiles, étamines légères et vives dont il couronne sa mâture aux jours de fête; et n'est-ce pas une joyeuse fête que le retour? — Quel réveil! — Souvent la moitié de son équipage endormi passe sans transition du sommeil à la mort. Le bâtiment périt sans que, pièce à pièce, la mer le ronge, le vent le démâte; atteint dans sa course par un puissant rocher, comme l'oiseau par la balle, il retombe brisé après quelques secondes d'une horrible destruction... et tout est dit!....

La plage se couvre de débris; quelques cadavres déchirés sont apportés par les lames; le soleil s'élève jaune et radieux à travers les échancrures des nuages et brille sur la surface de l'eau, qui, oublieuse de ses fureurs, n'a point conservé la trace des catastrophes de la nuit.

Mais une voile blanchit à l'horizon; parfois les rayons du soleil qui la frappe lui donnent l'apparence d'un grand oiseau marin au repos. Mais le bois du navire a paru... indécis de forme, il s'agite sous les balancemens de sa voilure; il approche, tantôt comme un voyageur impatient, il s'élance sur le contour des lames et semble vouloir montrer au rivage le pavillon qu'il agite en l'air, en le faisant flotter dans le vent. Tantôt comme un voyageur harassé après une longue route, il semble s'affaisser de fatigue et se reposer dans le creux des lames; mais il vient toujours. Quel bonheur règne à son bord! La terre, pour les marins, se dessine distincte et lumineuse, ses contours ondulent sur le ciel; divisés en groupes, les matelots étudient la distance qui les en sépare, si le point est celui du retour, ils cherchent leur toit dans cette confusion d'édifices, leur fumée dans ce dais de vapeurs qui plane sur la ville. — Quel bonheur! — Les plateaux de verdure se colorent et s'accidentent de plus en plus; l'air et les senteurs qui viennent du rivage gonflent délicieusement la poitrine du marin; il fatigue sa vue à chercher les détails de cet ensemble qui le rend heureux; parmi le peuple dont se charge la plage, il cherche un visage ami.

Si c'est dans une rade que doit s'arrêter le navire, il dispose ses ancres; lesquelles, étant jetées au fond, le retiendront sur un point de la surface par l'auxiliaire du cable, qui les réunira tous deux. S'il doit entrer dans un port, il préparera les gros cordages qui doivent le tenir attaché au quai. Dans les deux cas, les voiles seront repliées, et tout ce qui dépend de ce travail est préparé peu à peu, soit de ...

soit de nuit; tout l'équipage est en travail alors, il n'y a plus de division de quart. On approche toujours; les passagers sont allés se revêtir de leurs habits de ville : ils disposent leurs malles pour descendre à terre; le repas a été peu suivi : il y a mille curiosités, mille impatiences, mille soucis qui altèrent les règles normales de l'appétit. Le pacotilleur bourre son portefeuille des factures qu'il a faites à la mer, pour enfler le *prix courant* de ses marchandises; — l'employé supérieur du gouvernement tortille une demi-aune de ruban neuf à sa boutonnière; — la marchande de modes redresse les queues tordues des coquelicots de son chapeau de paille, — et la jeune fille écrit sur son album ses dernières impressions. Le cuisinier, le maître-d'hôtel, le mousse de chambre, sont de la plus extrême complaisance et prêtent tout leur savoir aux plus exigeantes questions des passagers : c'est le moment des gratifications : — c'est l'instant où le matelot flaire un chapeau à poils! — Les bourses se délient suivant la satisfaction que chacun ressent des serviteurs, les vieilles nippes s'oublient dans les coins, les malles s'amoncèlent pour être portées à terre dès que le moment sera venu de quitter le bâtiment.

Ce moment arrive, car les voiles reployées sur leurs vergues tombent avec fracas; on entend heurter contre les parois du navire les embarcations qui arrivent de terre; ce sont les curieux, les industriels, les amis, les intéressés. Une confusion à peu près semblable à celle qui signala le départ règne sur le pont du navire, envahi par les étrangers qui s'y précipitent sous mille motifs, sous mille prétextes. On s'informe, on se reconnaît, on s'embrasse, on se questionne. Des affaires s'ébauchent, des connaissances se renouvellent, des commissions s'accomplissent. On ne sait à qui parler, qui entendre, qui regarder. Les uns veulent partir, et sont encore retenus par les derniers préparatifs; les autres plus patiens examinent chaque chose avec curiosité, et comme le fait un individu tout à coup transplanté dans un monde inconnu.

Le capitaine est partout, commande partout, répond partout. Les ordres, les cris, les interrogations, les saluts se croisent bruyamment dans l'air, se coupent les uns les autres, s'interrompent, s'absorbent. On voit à terre d'autres gens qui arrivent, ceux-ci pour affaires, — par curiosité ceux-là. Quel pêle-mêle! quelle confusion! tout cela finit pourtant par s'arranger, par se classer, par se comprendre, tout ce bruit s'éteindra : on ne le croirait pas alors.

Pourtant il s'est écoulé quelques heures, et le pont du navire est redevenu désert et silencieux. Pour tout souvenir de son tumulte passé, il a conservé les pavillons qui flottent en l'air, tourmentés par le même vent qui a aidé le vaisseau à franchir l'Océan. C'est le seul signal qui atteste que le navire est un arrivant du jour. Demain peut-être on commencera à vider la cale pour la combler de denrées nouvelles, qu'il rapportera au port du départ. L'équipage, les officiers seront les mêmes — seulement les passagers changeront. Ce seront d'autres figures, d'autres professions, d'autres habitudes. La vie des marins sera pourtant presque invariablement la même si les accidens du voyage ne viennent pas y jeter une variété inattendue; — à part quelques différences qu'on appréciera dans les détails, voilà donc ce que nous avions promis : *Une des phases de la vie d'un bâtiment.*

JULES LECOMTE.

VOYAGES.

LETTRES SUR LA NOUVELLE-GRENADE.

LETTRE PREMIÈRE.

Talcahuano est un port souvent appelé Penco par les indigènes. C'était du moins le nom que portait anciennement la ville, qui fut détruite par un tremblement de terre en 1750, et le terrain où elle était située fut abîmé par des vagues énormes. L'ancien port, décrit par Ulloa et auquel il est souvent fait allusion dans *l'Araucana* d'Ercilla, n'existe plus comme port, et un récif de roche vive, visible en beaucoup d'endroits à la marée basse, occupe l'ancien mouillage de tous les vaisseaux espagnols qui avaient coutume de doubler le cap Horn. Ces vaisseaux étaient assez grands pour qu'il leur fallût au moins quatre brasses d'eau pour entrer dans le port; mais le lit de la mer s'est élevé de manière à former un banc de sable d'un mille et demi de longueur, à l'embouchure de Penco Viejo.

La ville de Talcahuano est située à l'extrémité sud-est de la baie, qui est presque séparée de la mer par l'île fertile quoique inhabitée de Quiriquina. L'entrée septentrionale de cette baie est ouverte à l'Océan; aussi quand les vents du nord y dominent en hiver, les eaux, par intervalles deviennent très-grosses et très-agitées. Toutefois, il s'y perd rarement des vaisseaux, parce que, pour peu qu'ils aient quelque indice qui leur annonce l'approche du mauvais temps, ils se tiennent à côté de dessous le vent de Quiriquina, où il sont parfaitement en sûreté. Le mouillage qui se trouve dans le voisinage de la ville est dominé par un petit fort qui n'est défendu que par une demi-douzaine de canons. La ville se compose de quelques centaines de misérables maisons, principalement en bois, et toutes, aussi bien que l'église, paraissent avoir grand besoin de réparation.

Les natifs de Talcahuano sont beaucoup plus pauvres et moins bien vêtus que les Indiens du voisinage de Santiago et de Valparaiso. Ils se nourrissent principalement de poissons et de chorros; par ce dernier mot on désigne une espèce de poisson à coquille qu'on ne trouve que là et à Chiloe, mais plus petit dans ce dernier lieu. Ils sont très-estimés sur la côte et constituent une des branches de commerce d'exportation les plus importantes de la ville. On expédie encore de Talcahuano des planches et du bois de charpente, du froment et du vin d'une très-bonne qualité des bords de la Rio-Claro, où lord Cochrane avait une terre. Malgré la fertilité du sol, la pauvreté des habitans du voisinage est si grande que la plupart d'entre eux sont

toujours disposés à vendre leurs enfans et même à les donner pour rien. On voit des enfans de huit à dix ans, vendus publiquement comme esclaves pour trois ou quatre dollars; quoique l'esclavage soit défendu au Chili, le gouvernement ne prend aucune mesure pour s'opposer à ce trafic, considérant sans doute que c'est un avantage pour les enfans d'être retirés des mains des parens qui ont de la peine à subvenir à leurs besoins personnels, et qui sont trop ignorans et trop indolens pour leur apprendre quelque chose. Les personnes qui les achètent leur enseignent du moins les devoirs de la domesticité, et quand ils deviennent grands, ils peuvent toujours obtenir leur liberté en s'adressant à l'alcade, s'ils sont mécontens de leurs maîtres.

Benaucio, célèbre chef araucanien, était à Talcahuano avec un détachement de ses guerriers quand nous arrivâmes. Sa nation était alors en paix avec le Chili, ayant reçu dernièrement des présens de cet État; mais ce n'était là qu'une tranquillité temporaire qui pouvait être troublée à chaque instant par les Araucanos eux-mêmes, qui se montraient toujours très-ingénieux à trouver des prétextes pour rompre jusqu'à des trêves récemment conclues.

Les Araucanos n'ont jamais été soumis par les Espagnols, quoique tant de tribus, leurs voisines autrefois puissantes, aient été presque exterminées. Ce sont presque tous des soldats du moment qu'ils peuvent tenir une lance; et comme les Tartares, ils vivent de la chair de leurs chevaux, bien qu'ils aient de nombreux troupeaux de bétail dans leurs vastes savanes. Ils sortent nu-tête, leurs cheveux grossiers et épais les protégeant assez contre le soleil et la pluie. Tous portent un morceau de ruban étroit qu'ils attachent autour de leur tête, justement au-dessus de leurs sourcils, pour empêcher leur cheveux, qui sont très-longs, de tomber sur leurs yeux. Ils n'ont pas d'autre habillement qu'un morceau carré de revêche bleue commune, qui ceint leur taille et descend jusqu'à leurs genoux, et un poncho d'un drap noir grossier. Ils roulent ce poncho autour de leur corps quand ils se préparent à combattre, pour qu'il les garantisse des atteintes des armes blanches. Le bâton auquel ils attachent le fer de leurs lances est d'une longueur extraordinaire, n'ayant pas moins de quatorze pieds; il leur est fourni par une canne de bois de *colini* qui croît dans les plaines d'Araüco; elle est très-mince en proportion de sa longueur, mais elle est si forte et si élastique que, dans une bataille, il leur arrive souvent d'enlever de sa selle un cavalier sur la pointe de ces lances



Araucanos.

La *boïque*, arbre qui produit la *cortex winteriana*, se trouve dans le plus grand nombre des forêts de l'intérieur de cette province, et est regardée comme sacrée par les Araucanos, qui en portent des branches à la main dans certains jours de fête et lors de certaines cérémonies particulières à cette nation; on le voit aussi dans leurs mains comme un signe d'amitié quand ils invitent à une conférence ou qu'ils vont à la rencontre des étrangers, de la même manière que les habitans des îles polynésiennes portent des feuilles de plantain. Cet arbre croît jusqu'à la hauteur de quarante et cinquante pieds; ses feuilles ressemblent à celles du laurier ordinaire, et il porte des fleurs blanches odoriférantes.

Dans les jours de grand repas, ils boivent une quantité considérable de chicha, boisson dont le principal ingrédient est le maïs, le seul objet de culture qu'on puisse trouver chez eux. Les vieilles femmes de la tribu préparent ce breuvage en mâchant le maïs qu'elles déposent ensuite dans une auge taillée en forme de canot; elles ajoutent ensuite au maïs de l'eau et des racines qu'elles laissent fermenter ensemble. Avant de procéder à ce repas dont l'ivresse doit être la conséquence nécessaire les hommes remettent volontairement leurs lances et leurs couteaux aux femmes, qui cachent ces armes dans les bois, connaissant bien leur penchant aux querelles et aux voies de fait quand ils sont échauffés par les liqueurs. Ils prennent, en certaines occasions, ce breuvage mêlé au sang de leurs chevaux, et ils croient que ce sang a la vertu de les douer d'une force et d'une vertu surnaturelles.

Quand Benancio eut remarqué avec quelle curiosité nous nous enquérions des mœurs et coutumes de sa nation, il ordonna à ses gens d'exécuter à cheval un combat simulé, en ne faisant usage que de lances émoussées. Nous remarquâmes qu'il n'y avait nulle régularité dans leurs manœuvres et qu'ils agissaient chacun séparément; mais l'adresse qu'ils montraient, soit à parer un coup, soit à l'éviter en

disparaissant presque tout à fait sous leurs chevaux et en reparaissant sur leur selle, était admirable. Quelques-uns d'entre eux avaient attaché leur bride à leurs étriers et conduisaient leurs chevaux de cette manière, ayant ainsi les deux mains en liberté pour le maniement de leur lance.

Un de ces sauvages portait à la tête de son cheval un morion antique de forme si étrange que je l'ai dessiné.



Armure de tête de cheval.

Après cet exercice, le capitaine Wilkinson, qui avait reçu l'ordre du gouvernement chilien de traiter Benancio avec distinction, invita ce chef à se rendre à son bord. Benancio y vint accompagné de ses deux fils et de quelques caciques inférieurs. La conversation de Benancio fut enjouée, et il se montra satisfait de tout ce qu'il voyait, ainsi que son fils cadet qui avait été élevé au collége de Santiago et paraissait plein de modestie et d'instruction. Le fils aîné de Benancio et les caciques ne firent attention à rien, excepté au bœuf salé et au vin de Penco que nous leur avions fait servir. Ils ne nous adressèrent la parole par l'organe de leur interprète, Européen établi chez eux, que pour demander leur *regalo* et le présent d'usage. Nous leur donnâmes à tous des mouchoirs de couleur qu'ils roulèrent autour de leur tête, excepté Benancio et son fils cadet, qui tous deux portaient des uniformes assez propres et des chapeaux retroussés. Nous remarquâmes, en cette occasion et dans plusieurs autres, qu'ils étaient dans l'usage de témoigner le plus grand mépris, par des gestes et des grimaces, pour tous les présens qu'on aurait pu leur faire, de quelque prix qu'ils fussent et quelque plaisir qu'ils leur fissent d'ailleurs. Ce mépris n'était purement qu'affecté, nous assura leur interprète, et avait pour but de montrer à des étrangers leur indépendance et de leur donner une haute idée de l'opulence de leur nation.

Il est certain que les Araucanos se vantent avec une grande complaisance que leur pays contient des mines d'un or singulièrement pur et brillant. Ces mines, quand elles étaient exploitées par les Espagnols, étaient assez productives pour exiger qu'ils eussent deux hôtels de monnaie, l'un à Valdivia et l'autre à Ozornos. Mais les Araucanos, qui voyaient avec mécontentement que les étrangers, attirés par ces productions du sol, affluassent chez eux, bouchèrent leurs mines et défendirent sous peine de mort de les rouvrir.

Le vieux chef nous dit, en présence de ses fils, qu'il avait fait choix du plus jeune des deux pour lui succéder comme chef de tribu; il était, nous dit-il, beaucoup plus propre à ce poste que son frère, parce qu'il avait reçu une bonne éducation, tandis que celui-ci était un ignorant et aimait la chicha autant qu'il pouvait l'aimer lui-même. En quittant le vaisseau, Benancio fut salué par cinq coups de canon, ce qui lui causa la plus vive satisfaction, et l'escorte qu'il avait laissée sur la grève répondit à notre politesse par des cris d'une joie sauvage.

Nous quittâmes cette île le lendemain et nous nous embarquâmes pour Valparaiso.

Vers ce temps, plusieurs officiers anglais dont je faisais partie résolurent de pénétrer un peu plus avant dans le Chili en prenant par la vallée d'Aconcagua et en revenant au port par la vieille route de Santiago et de Casa-Blanca. Pour rendre cette excursion plus agréable, nous emportions avec nous des fusils de chasse.

Avant notre départ, nous achetâmes chacun un assez bon cheval à des Huazos, du prix de douze dollars à un doublon. L'expérience prouve que c'est incontestablement la meilleure manière de voyager dans l'Amérique du Sud, car les désagrémens qui attendent le voyageur lorsqu'il loue un cheval sont inconcevables.

Nous partîmes pour cette excursion, de bonne heure, par une belle matinée du mois de novembre. Après avoir passé l'Almendral, nous tournâmes sur la gauche un petit ruisseau dont l'eau était très-basse, mais qui pendant l'hiver se transforme en torrent impétueux, et nous entrâmes dans la raboteuse route de montagne appelée *Las siete Hermanas*.

Près du joli village de Vina del Mar, à sept milles du port, on trouve la lagune ou plutôt la large crique de Cupui, qui prend sa source à la quebrada de Riquelmen. Nous fîmes une halte à cette lagune et commençâmes notre chasse en tuant un cygne sauvage. Le plumage de cet oiseau est d'un blanc sans tache, excepté à la tête et à une partie du cou qui sont d'un noir de velours. Son bec est rouge. Après une marche fatigante à travers les roseaux, nous tirâmes deux *flamencos* (flamands) qui avaient envi-

ron trois pieds et demi de hauteur en mesurant de leurs ergots jusqu'à la crête de leurs têtes. Le plumage de cet oiseau est magnifique, le cou, la gorge et les cuisses étant d'un blanc éblouissant, tandis que le dos et la partie supérieure des ailes sont d'une brillante couleur de flamme. Son corps n'a pas tout à fait un pied de longueur; sa tête est très-petite, et ses yeux ne sauraient guère paraître grands à côté d'un bec qui n'a pas moins de six pouces de longueur. Nous tuâmes aussi une *pillu*, que quelques-uns appellent une cigogne du Chili, mais improprement, car elle ne perche jamais sur les arbres, et l'on ne la voit pas ordinairement loin des lagunes et des marais, où elle peut facilement passer à gué, à cause de l'excessive longueur de ses jambes, trois pieds environ. Son cou a aussi plus de deux pieds, et cependant son corps et sa tête ne sont pas plus gros que ceux d'un canard ordinaire. Les Huazos donnent le sobriquet de *pillu de laguna* à toute personne très-maigre et qui a de longues jambes.

Comme aucun de ces oiseaux ne vaut la peine d'être plumé, tous n'ayant que la peau et les os, nous nous séparâmes pour chercher un gibier plus substantiel, après être convenus de nous réunir à la ferme de Domingo Urréa, à six lieues de Valparaiso. Dans les bois à travers lesquels nous chassâmes nous remarquâmes plusieurs espèces de myrtes du Chili. Quelques-uns de ces arbustes portent des graines que les Indiens recherchent avec empressement pour en faire une chica douce et forte en même temps, qui ressemble à un vin très-coloré. La plus utile de ces espèces est la *culen*, qui croît spontanément dans toutes les parties du pays. Ses feuilles ressemblent à celles de la plante du thé de la Chine, pour la forme, la couleur et l'arome; et en cas de fièvre ou d'indigestion, une infusion de cette plante est employée avec succès. Le goût en est très-agréable et est préféré par beaucoup de planteurs anglais du Chili. Le *palqui*, autre arbuste qui possède des qualités fébrifuges, se trouve également ici en abondance. Son bois, quand il est sec, est si inflammable que les Huazos l'emploient pour se procurer de la lumière, en faisant tourner dans leurs mains un petit bâton qu'ils ont aiguisé, et dont ils appuient la pointe sur un morceau de ce bois.

On voit, s'étendant en bouquets le long des collines situées entre Valparaiso et Concon, la *glilla* ou petit cocotier. Le fruit de cet arbre n'est pas plus gros qu'une noix; il croît en grandes touffes pendantes, dont plusieurs centaines sont groupées ensemble sur une seule tige. Il ressemble beaucoup, en tout point, quoique en miniature, à un grand cocotier, ayant une coquille extérieure rude et fibreuse, et une peau intérieure très-dure et très-difficile à rompre, et recouvrant une amande très-fraîche et qui renferme un lait très-agréable. Sous ces arbres se trouve une espèce de tournesol qui semble être particulier au Chili et qu'on appelle *mirasol*. Cet arbre distille une matière résineuse, qui ressemble en tout point à l'encens des pays orientaux. Cette substance est recueillie par les indigènes, quoiqu'en petite quantité, pour être offerte aux églises et aux couvens du pays.

Quand nous arrivâmes, vers midi, au lieu du rendez-vous, nos havresacs étaient remplis de canards sauvages, de *torcazas*, espèce de gros pigeon ramier, et de *zorzales* ortolans du Chili. C'était là de quoi composer un excellent repas. Lorsqu'il fut terminé, nous fîmes la sieste, puis nous nous avançâmes le long de la rivière Concon jusqu'à Tavalongo, petit village situé à huit lieues environ du port; et après avoir tué trois ou quatre canards le long de la route, où ces animaux fourmillent, mais seulement pour emporter leurs queues, nous arrivâmes à la ferme de Justo Roxas, où nous fûmes parfaitement accueillis et où nous passâmes la nuit.

Pour donner une idée de la manière dont vivent les fermiers chiliens, je donnerai le détail des plats qui nous furent servis à souper dans cette maison. Après qu'un des plus jeunes enfans eut récité la prière ordinaire commençant par ces mots: *benedito y alabado*, on plaça devant chaque convive un grand plat rempli de soupe grasse fortement relevée par le poivre rouge et épaissie par la *chuchoca*, ou farine de maïs. Ensuite vint la substantielle *olla*, qui se compose d'une forte cuisse de bœuf taillée en morceaux, mise à l'étuvée et mêlée à des morceaux de porc salé; on y joint encore des pommes de terre, des citrouilles, des ognons, des choux et des pois verts. Nous eûmes encore le *puchéro*, espèce de gros haricot; et de grandes cornes remplies de chica, de chocoli et de vin circulèrent rapidement à la ronde. Quand la nappe fut ôtée, un péon entra, tenant dans son poncho des melons d'eau musqués qu'il servit sur la table comme fruits de dessert.

Le lendemain nous traversâmes un pays montagneux qui conduit à San-Pedro, petit village huazo; et, vers le soir, nous prîmes la route de Quillota, et allâmes jusqu'à San-Isidro, dans la vallée de Limache. Le sol de cette partie du Chili appelée *campana de Quillota* et qui est située au-dessus de la haute montagne Bell est extrêmement fertile. L'abondance et la variété des fruits qui y croissent avec peu ou point de culture excitent toujours l'étonnement du voyageur européen. C'est ainsi que sur une seule plantation il pourra cueillir dans leur parfaite maturité des pommes, des poires et des coings; des oranges, des limons et des citrons; des pêches, des abricots et des brugnons; des cerises, des prunes et des groseilles; des figues, des raisins et des grenades; des olives, des châtaignes, des noix et des amandes; et, en outre, les *lucumas*, les *melocotones* indigènes, et par-dessus tout, la *chirimoya* savoureuse, qu'on y appelle, aussi bien qu'au Pérou, la reine des fruits.

Ces immenses vergers sont peuplés d'innombrables *pigdas* ou oiseaux-mouches, qui voltigent çà et là d'une manière brusque et irrégulière comme feraient les papillons, ou qui restent suspendus en l'air comme des demoiselles.

On y trouve entre autres, parmi les animaux remarquables, le guanaco; ses crins sont très-soyeux et le mettent en état de résister au froid; sa queue est longue et bien taillée, et ses jambes et ses pieds sont dans d'exactes proportions; son hennissement ressemble à celui du poulain. Quand on l'a irrité, il crache, à plusieurs pas de distance et avec une justesse de coup d'œil extraordinaire, à la figure de son agresseur, l'herbe qu'il ruminait mêlée à sa salive.

La vicuna n'est pas beaucoup plus grosse qu'une forte chèvre, à laquelle elle ressemble aussi par le dos, par les hanches et par la queue. Sa fourrure est très-belle, et, dans son état naturel, a la couleur des feuilles de roses sèches; mais elle est ordinairement teinte de différentes couleurs; on en fait des chapeaux, des châles et des gants. La vicuna est excessivement timide et se cache dans les quebradas les plus sauvages et les plus écartés. Le chasseur cependant la recherche avec beaucoup d'ardeur, car cet animal se recommande encore par une chair exquise, bien supérieure à de la venaison.

La chilihuèque se trouve encore plus rarement dans les basses vallées des Cordillières. Elle ressemble à un mouton, de tout point, excepté par la longueur de ses jambes et de son cou. Elle est couverte d'une laine qui est beaucoup plus fine et plus longue que la laine d'un agneau. On voit

plusieurs espèces de ces animaux, blanches, noires, grises et tachetées.

Un vieux Huazo, qui parla beaucoup de ces animaux, portait à sa ceinture une *bolza* (bourse) faite de la peau d'un gros lézard chinois, qui creuse un trou dans la terre, dans les cantons montagneux. Son corps a presque un pied de long, et neuf pouces de circonférence, couvert de petites écailles taillées en forme de diamant, ressemblant à celles qu'on remarque sur une peau de chagrin, tachetées de bleu, de vert, de noir et de jaune.

Après avoir fait reposer nos chevaux, nous prîmes congé de notre ami le capataz et de ses péons, et nous continuâmes tranquillement notre route par la vallée de Tabuco, dans la direction d'Ocoa. Comme nous nous trouvions sur un terrain sablonneux qui se rencontre à une lieue de la ville environ, nous remarquâmes de nombreux couples de *pequens* de la petite espèce qui se réchauffaient au soleil, se tenant sur des monceaux de terre qu'ils avaient formés quand ils s'étaient creusé des nids. Cet oiseau ressemble à la petite espèce du hibou plutôt qu'à l'épervier; il a des yeux jaunes fixes, la gorge, le ventre et la queue blancs; son dos et ses ailes sont bruns.

Nous eûmes plusieurs fois l'occasion de voir dans nos excursions le *manque*, probablement mieux connu sous son nom péruvien de *condor*. Ce tyran des Andes habite les chaînes de montagnes les plus escarpées et lève des contributions sur les fermes voisines de son trône solitaire et même sur celles qui s'en trouvent éloignées de plusieurs lieues. Ses ailes, qui sont blanches, ont de douze à quatorze pieds d'envergure. Il a le corps gros et musculaire en proportion; son plumage est noir, excepté au dos, qui est de la même couleur que les ailes. Sa tête est presque chauve, n'étant couverte que d'un duvet très-fin, et autour de son cou pend une espèce de fraise faite de plumes courtes et blanches. Le bec du condor a quatre ou cinq pouces de longueur; il est légèrement recourbé, très-affilé et assez solide pour percer la peau d'un taureau. Ses ailes sont si fortes que, dans la saison de la génération, il enlève des moutons, des chèvres et (si nous en croyons les Huazos) jusqu'à de jeunes veaux, pour satisfaire la voracité de ses petits.

Les habitans des vallées des Andes, du côté de Mendoza, amènent au marché d'Aconcagua des autruches apprivoisées, qu'ils appellent *chiuguis*. Nous en vîmes une dans une ferme; elle n'avait pas moins de cinq pieds quatre pouces. Les ailes de cet oiseau ont trois pieds d'envergure, mais elles ne sont pas assez fournies pour lui permettre de voler. Ses plumes, de couleur gris foncé, sont longues et flexibles; on les attache à une canne de dimension convenable, et elles servent ainsi de parasol.

Après avoir passé par la villa nueva de Santa-Rosa, nous traversâmes la vallée d'Aconcagua, d'environ huit lieues de longueur sur trois de largeur, entourée de montagnes escarpées de porphyre rouge, et arrosée par deux torrens, l'Aconcagua et le Putaendo. Après avoir monté la cuesta par une route tortueuse, qui n'avait pas plus de trois ou quatre pas de largeur, nous découvrîmes, du côté de Colinas, le fameux champ de bataille de Chacabuco, où O'Higgins et San-Martin remportèrent une victoire décisive sur les Espagnols.

Après avoir couché à la maison de poste ordinaire, nous traversâmes les ravins qui conduisent au village et aux bains chauds de Colinas, et aperçûmes bientôt les clochers de Santiago, où nous entrâmes par le faubourg de la Chimba et le pont qui est jeté sur le Mapocho. En arrivant à nos quartiers, établis à l'hôtel anglais, dans la calle de las Monjitas, nous trouvâmes des lettres qui nous enjoignaient de nous rendre sur *l'Aquiles*. Nous partîmes donc sur-le-champ pour Valparaiso, et arrivâmes le lendemain matin avant que le signal du canon de départ ne fût donné.

Dans une autre excursion, nous fîmes voile pour l'archipel de Chiloe.

L'archipel de Chiloe se compose d'un groupe de petites îles qui ont été très-peu explorées par les Européens. Dans la seule qui soit de quelque grandeur est établi le siége du gouvernement. Le port de cette île, nommée San-Carlos, est bien défendu par des forts et des batteries et par des chaloupes canonnières. Elle contient aussi la ville de Chacao, autrefois la capitale du groupe, et la ville de Castro. Ces deux dernières ont des ports sûrs, mais d'un abord difficile. Ces îles sont séparées de la terre principale par un large bras de mer et sont coupées entre elles par d'étroits canaux à travers lesquels le flux et le reflux de la mer s'opèrent avec une telle rapidité qu'ils compromettraient la sûreté de tout vaisseau qui chercherait à s'abriter parmi elles. Les plus petites de ces îles sont principalement habitées par des Indiens, et elles sont presque toutes couvertes d'épaisses forêts. On voit çà et là quelques pièces de terre défrichées et qu'ils ont obtenues en brûlant une petite partie de ces forêts. Leurs instrumens aratoires sont simples et en petit nombre. Ils brisent la terre avec un *azadon* ou grande houe ressemblant au *graffaun* qu'on emploie en Irlande et plantent des pommes de terre, qui composent leur récolte ordinaire, avec une bêche faite de l'épaule d'une brebis ou d'une chèvre.

Une des principales branches de commerce parmi les Indiens, soit des îles, soit de Calbuco, située sur la principale terre opposée, consiste en planches de l'*alerze*, espèce de cèdre rouge. Plusieurs milliers de ces planches étaient envoyées autrefois par les Indiens comme un tribut annuel qui leur était imposé par le gouvernement de Lima. Ils ne se servent point de scie, mais se contentent de faire des troncs d'arbres autant de billots de la longueur de dix à douze pieds. Ils les équarrissent alors avec des hachettes, et après les avoir fendus avec des coins, ils ont des planches d'environ neuf pouces de largeur et d'un demi-pouce d'épaisseur. On fait un grand usage de ces planches à cause de leur légèreté au Chili et au Pérou pour boiser et parqueter les appartemens.

Dans quelques-unes de ces îles se trouve une race de chevaux très-petits et quelques brebis maigres, à laine grossière, dont la plupart ont trois cornes. Les Indiens transportent tout le produit de leurs îles à San-Carlos et à Castro dans des pirogues, dont quelques-unes contiennent jusqu'à quarante hommes. Le fond de la pirogue est fait d'un seul gros arbre creusé en partie par le feu et raboté ensuite avec une doloire; les côtés sont composés de longues planches attachées ensemble aux extrémités par des morceaux d'écorce tortillés ensemble. L'île principale est sans comparaison la mieux cultivée. Outre les pommes de terre, elle produit beaucoup de froment, auquel son sol paraît convenir parfaitement. Néanmoins le climat de Chiloe est si pluvieux et si froid que, dans quelques saisons, il est nécessaire de couper le blé avant qu'il soit mûr et de le faire sécher dans un four, car il ne fait pas assez chaud pour durcir le grain au point qu'on puisse le battre.

Les habitans de Chiloe nourrissent de grands troupeaux de cochons et font d'excellens petits jambons dans lesquels ils mettent très-peu de sel, mais qu'ils fument beaucoup. Ils en exportent tous les ans plusieurs milliers. Les truies, quand elles allaitent, sont en général des commensales de la maison, et il n'est nullement extraordinaire, même dans

des familles respectables, de voir plusieurs petits cochons sous l'*estrado* et dans chaque coin des chambres. Il est d'usage parmi les indigènes, lorsqu'ils tuent un cochon, de le couper en plusieurs morceaux, les jambes et les épaules exceptées, qui sont toujours mises en réserve pour faire des jambons, et d'envoyer quelques-uns de ces morceaux à des amis et à des voisins, qui, à leur tour, font la même politesse quand ils commencent à saler leurs jambons. De cette manière, chaque habitant est certain d'avoir de la viande fraîche toute l'année.

L'entrée de l'archipel par le passage du nord est presque fermée par une quantité de petites îles rocailleuses qui sont fréquentées par un grand nombre de poules de mer. On y rencontre aussi des écueils et des bancs de sable, entre lesquels la rapidité du courant rend la navigation très-hasardeuse. Ce groupe est appelé *los Farellones de Carelmapu*, et tire son nom d'un village et d'un petit fort qui se trouvent en face, sur la terre ferme. Ces îles sont visitées à certaines époques par les habitans de Chiloe, empressés d'y ramasser des œufs de poules de mer, dont les rochers sont littéralement couverts dans la saison de l'incubation. C'est là aussi qu'ils tuent une grande quantité de petites loutres, dont la fourrure est très-estimée. Là et sur la côte voisine, ils recueillent souvent une espèce d'ambre foncé. Les Indiens nous dirent qu'après de violens coups de vent venus du nord, ils trouvent parfois quelques morceaux de l'espèce précieuse qui est de couleur paille, semi-transparente. On trouve aussi sur le rivage, en hiver, des morceaux d'ambre gris grossier, mais odorant. Les habitans de Chiloe l'appellent *meyéne*, croyant qu'il est sécrété par les baleines, qui se montrent en troupes à la hauteur de la côte dans cette saison.

Après plusieurs semaines de séjour, nous nous rendîmes à Valdivia. Les vues de la terre, à cette hauteur du port, sont extrêmement sombres. A droite est le rocher proéminent d'El Morro de Gonzales, contre lequel viennent se briser constamment les vagues de la haute mer, qui s'élèvent ensuite dans les airs en tourbillons d'écume blanche. En face est une côte de fer, formée d'âpres rochers noirs, sans la plus légère trace de végétation. Derrière sont des montagnes couvertes de forêts épaisses, rendues plus sombres encore par les nuages qui planent au-dessus pendant la plus grande partie de l'année.

En entrant dans le port, la vue est toute différente, car on aperçoit de là de jolies chaumières en grand nombre, ornées de jardins, situées parmi les forts. Les Espagnols n'ont pas dépensé moins d'un million de dollars dans les fortifications de ce port. Ils l'avaient toujours regardé comme imprenable jusqu'au moment où lord Cochrane l'emporta, dans l'année 1819. Les forts principaux sont San-Carlos, la Corona, Amargas, la Niebla et El Corral. Tous ces forts sont bâtis en pierre, ayant une façade en pierre de taille, et sont défendus par de longs canons de vingt-quatre. Ces pièces, que décoraient des ornemens de bon goût, provenaient de la fonderie royale de Lima, aussi bien que les boulets, qui étaient de cuivre. Des canons semblables sont montés dans chaque forteresse, le long de la côte occidentale de l'Amérique du Sud.

Le fort de la Niebla est situé au côté opposé du port qu'il commande. Il est difficile d'en approcher en bateau à cause des brisans, et il est défendu des attaques de terre par des ouvrages extérieurs et par des tranchées profondes taillées dans le roc solide. El Corral est un château bâti sur une petite pointe de terre dans le port, à une demi-portée de fusil de l'endroit où les vaisseaux doivent nécessairement jeter l'ancre. Il renferme une caserne capable de contenir cinq cents hommes et une chapelle. Par les hautes marées, l'eau atteint les murailles, qui ont environ trente pieds de hauteur et autant en épaisseur. Ces murailles entourent le château de trois côtés et sont défendues par plus de soixante gros canons, dont la plus grande partie porte sur le mouillage. Du coté de la terre, on trouve un fossé profond et un pont-levis, qui est aussi défendu par des canons.

Près du château, il y a un petit village principalement habité par les familles des artilleurs, qui y stationnent d'une manière permanente, aussi bien que dans les autres forts. Les chaumières sont bâties de bois, garnies de planches épaisses de six ou huit pouces, à cause de la nature marécageuse du terrain. Elles ont toutes des jardins, qui ne produisent que des pommes de terre et des choux ; mais les habitans élèvent des poules, dont ils sont souvent obligés de se nourrir pendant les vents du nord. Tant que ces vents règnent, ils ne peut y avoir de communication entre les forts et la ville, à cause de la grosse mer qui roule dans le port. Elle frappe avec violence contre un banc de sable appelé *Las tres Hermanas*, s'étendant à travers l'embouchure de la crique qui conduit à la ville et formant trois rangs de brisans, qui occasionnent bien des accidens funestes.

Valdivia, elle-même, est une misérable ville, bâtie entièrement de bois. Les maisons sont grandes, mais délabrées, battues qu'elles sont par une pluie continuelle. La ville est entourée de vergers plantés de pommiers dont les habitans font un bon cidre, qui compose leur principale branche de commerce. Ils auraient peu d'autres objets à exporter, si ce n'était des bois à brûler et des charpentes de construction dont ils chargent quelquefois des vaisseaux pour la côte du Pérou.

(*Traduit de l'anglais.*)



ÉTUDES CHRÉTIENNES.



VUE
du Saint-Sépulcre.

De tous les monumens de Jérusalem, le plus important par les saints et divins souvenirs qui s'y rattachent est l'église du Saint-Sépulcre, église qui en comprend trois : celle du Saint-Sépulcre proprement dite, celle du Calvaire et celle de l'Invocation de la sainte Croix.

L'église du Saint-Sépulcre est bâtie dans la vallée du Calvaire, sur le terrain où Jésus fut enseveli. L'édifice, cruciforme et circulaire comme le Panthéon de Rome, ne reçoit de jour que par un dôme au-dessous duquel se trouve le Saint-Sépulcre. Cette rotonde est ornée de seize colonnes de marbre qui soutiennent, en décrivant dix-sept arcades, une galerie supérieure également composée de dix-sept arcades et de seize colonnes, les unes et les autres plus petites que celles du rang inférieur. Au-dessus de la frise de la deuxième galerie s'élèvent des niches qui correspondent aux arcades, et qui autrefois étaient décorées de mosaïques. Le dôme s'appuie sur l'arc de ces niches.

Le chœur de l'église, situé à l'orient du tombeau, est double comme dans les anciennes basiliques, et autour du double sanctuaire règnent les ailes du chœur, toutes garnies de chapelles. Dans l'aile droite s'ouvrent deux escaliers qui conduisent, l'un à l'église et à la cime du Calvaire, l'autre à l'église de l'Invocation de la sainte Croix.

L'église du Saint-Sépulcre, d'une ancienneté incontes-

table, a été suivant les uns commencée sous Adrien, suivant les autres sous Constantin seulement; elle fut tour à tour ravagée par Kosroès, roi des Perses, et dévastée par le calife fatimite Hakem; mais l'ensemble et les grosses œuvres de l'édifice ne semblent pas avoir beaucoup souffert de ces atteintes; elles sont aujourd'hui encore ce qu'elles étaient à la date de l'érection.

Rien de plus saisissant que l'aspect de l'église du Saint-Sépulcre, dont toutes les stations ont un caractère profond et biblique. Éclairée par une foule de lampes qui jettent sur tous les objets leur teinte douce et mystérieuse, elle dispose l'âme à la prière, elle agit sur la mémoire par la grandeur des souvenirs. Du haut des arcades qu'habitent les prêtres chrétiens sortent de temps à autre des cantiques psalmodiés qui semblent descendre du ciel. A la variété des voix et des idiomes se joint la variété des instrumens qui se font entendre à toutes les heures du jour et de la nuit. Vous écoutez tour à tour l'orgue et les cymbales, tandis qu'un nuage d'encens s'élève de tous les coins de la nef et semble donner une réalité physique aux mystères qui s'accomplissent sur l'autel.

L'obscurité qui règne à l'entrée de l'église du Saint-Sépulcre frappe le pèlerin à l'instant même où il en franchit le seuil, et le prépare aux grandes impressions qu'il va recevoir.

Le premier objet qu'il a devant lui est la *pierre de l'onction*, sur laquelle le corps de notre Seigneur fut parfumé de myrrhe et d'aloës avant d'être mis dans le tombeau; elle n'est élevée au-dessus de la terre que de quelques pouces; elle a environ huit pieds de long sur deux de large. Pour empêcher les pèlerins d'y faire de pieux larcins, on l'a recouverte d'un marbre rouge. Un pommeau de cuivre doré orne chacun des quatre coins; dix lampes brûlent continuellement au-dessus; de chaque côté sont d'énormes candélabres, avec des cierges de quinze à vingt pieds de haut.

A droite de l'entrée de l'église et à douze pas de la *pierre de l'onction*, se trouve le *Calvaire*. Il est environ à dix-huit ou vingt pieds au-dessus du niveau de la terre; deux escaliers de vingt et une marches y conduisent de chaque côté. Le haut est maintenant changé en deux chapelles revêtues de marbre, séparées par une arcade, et dont le pavé est également de marbre. L'une d'elles porte spécialement le nom de *chapelle du Calvaire*; elle est constamment éclairée par un grand nombre de lampes. Ce fut là que fut dressée la sainte croix, celle sur laquelle Jésus, condamné au plus cruel comme au plus ignominieux des supplices, voulut souffrir et mourir pour nous, tant il nous a aimés! La place est couverte par un autel, sous lequel il faut se baisser pour l'apercevoir.

Suivant les traditions, Jésus-Christ avait la face tournée vers l'occident, et Jérusalem se trouvait derrière lui. Deux pierres rondes et noires indiquent l'endroit où furent plantées les croix des deux larrons. Ces deux croix n'étaient point placées sur la même ligne que celle du Sauveur; elles formaient avec elle une espèce de triangle, en sorte que Jésus-Christ pouvait apercevoir les deux criminels crucifiés près de lui.

Non loin du lieu où fut élevée la croix, on remarque une des pierres qui se fendirent alors que le Christ expira : *Petræ scissæ sunt*, nous dit l'Évangile; et le prodige est encore visible et frappant, il parle à tous les yeux; la fente du rocher est à découvert; on la voit à travers un treillage d'argent.

L'autre chapelle, qui fait partie du Calvaire, est élevée à l'endroit où la main sacrilége des bourreaux attacha notre Sauveur à la croix. On y célèbre tous les jours les saints mystères. Devant l'autel sont incrustés dans le pavé des ornemens en mosaïque de différentes couleurs, entre lesquelles domine le rouge, comme pour indiquer que ce fut la place qui fut rougie par le sang précieux de notre Seigneur. Une grande quantité de lampes y brûlent sans cesse.

A droite de l'autel est une fenêtre grillée qui donne dans une chapelle extérieure dédiée à *Notre-Dame des douleurs*; tous les jours avant l'aurore on y offre le saint sacrifice. Ce fut en cet endroit que la sainte Vierge se retira pendant les apprêts sanglans du dernier supplice réservé à son divin fils.

En descendant du Calvaire et tournant à droite, on arrive à une chapelle de quatre pas de long sur deux et demi de large. On y voit sous l'autel la colonne des Injures; elle est de marbre gris tacheté de noir. Ce n'est qu'une portion d'une colonne plus grande dont l'autre partie se trouve à Rome, dans l'église de Sainte-Praxède, exposée à la dévotion des fidèles. Ce fut sur ce fragment de colonne que les juifs firent asseoir notre Seigneur lorsqu'ils le couronnèrent d'épines et qu'ils le frappèrent au visage après lui avoir bandé les yeux, en lui disant avec une barbare dérision : « Prophétise-nous qui t'a frappé : *Prophetiza nobis : Quis est qui te percussit?* »

Vingt-cinq pas plus loin on descend par un escalier de trente marches à la chapelle de Sainte-Hélène. Cette chapelle est vaste et surmontée d'une coupole que soutiennent quatre colonnes d'inégale grosseur. On voit à gauche le lieu où sainte Hélène était en prières pendant les fouilles qui se faisaient par son ordre pour trouver la vraie croix. A droite et dans la même chapelle, mais douze marches plus bas, est un petit sanctuaire ménagé à l'endroit même où fut trouvé le signe auguste de la rédemption.

Pendant trois siècles la sainte croix fut perdue pour les fidèles; les païens avaient entassé sur la colline des monceaux de pierres, de terre et de décombres; sous l'empereur Adrien, ils y avaient même dressé les statues des faux dieux. Sainte Hélène, animée du pieux désir de retrouver la croix du Sauveur, ne craignit pas, à l'âge de soixante et dix-neuf ans, de faire le voyage de la Palestine; c'était clore saintement une longue vie! Par ses ordres et sous ses yeux les terres furent enlevées, les statues et les temples infâmes abattus, les matériaux transportés au loin. En creusant plus profondément sur plusieurs points on arriva enfin au Saint-Sépulcre, et tout près de là, ainsi que l'enseignait la tradition, on découvrit trois croix enterrées. A part étaient les trois clous qui avaient percé les pieds et les mains du Sauveur, ainsi que l'inscription telle que la rapportent les évangélistes. Le ciel fit connaître par un miracle l'instrument de la rédemption. D'après le conseil de saint Macaire, alors évêque de Jérusalem, on appliqua chacune des croix sur le corps d'une femme mourante. L'attouchement des deux premières fut sans effet, mais celui de la troisième la guérit à l'instant même. A ce prodige, la miséricorde divine en joignit un autre plus éclatant, raconté par saint Paulin et Sulpice Sévère : la sainte croix fut apposée à un cadavre et lui rendit la vie.

Sainte Hélène, heureuse d'avoir trouvé le trésor auquel son cœur mettait plus de prix qu'à toutes les grandeurs de la terre, s'empressa d'adorer dans ce bois sacré, ainsi que le dit saint Ambroise, non le bois lui-même, mais le roi de gloire qui y avait été attaché. Après cet hommage solennel, elle se hâta d'en envoyer une partie considérable à l'empereur Constantin, son fils, qui reçut un don si précieux avec autant de joie que de respect, et voulut en mettre un frag-

ment sous son casque pour lui servir de sauvegarde dans les combats; elle fit renfermer l'autre partie dans une châsse d'argent, et en confia la garde à l'évêque de Jérusalem. L'usage ne tarda pas à s'introduire de l'exposer publiquement, le vendredi-saint, à la vénération des fidèles. Ce jour-là le saint évêque, le premier, venait se prosterner devant elle; après lui, le clergé et le peuple. C'est à cet usage que se rapporte la cérémonie qui se fait tous les ans, à pareil jour, dans toutes les églises catholiques; cérémonie touchante dans laquelle l'officiant, découvrant la croix, adresse au peuple chrétien ces paroles si bien faites pour le pénétrer de douleur, de reconnaissance et d'amour : *Ecce lignum crucis, in quo salus mundi pependit. Venite, adoremus!*

Sur la même ligne que la chapelle de Sainte-Hélène, mais dix pas plus loin, on en trouve une autre bâtie à l'endroit même où les soldats se partagèrent les vêtemens de Jésus-Christ.

Quarante pas au delà, en faisant un léger contour, on arrive au lieu où Jésus-Christ se montra à sainte Madeleine après la résurrection. On y a érigé un autel.

Vis-à-vis est la chapelle de l'Apparition. On la nomme ainsi parce que, selon la tradition, ce fut là que le Sauveur apparut pour la première fois à sa sainte mère après sa résurrection.

En sortant de cette chapelle, on aperçoit une rotonde magnifique entourée de dix-huit gros pilastres qui soutiennent une galerie et un dôme majestueux. Au milieu et sous le dôme, d'où part la lumière qui éclaire l'intérieur, s'élève un édifice ou mausolée de marbre jaune et blanc, en forme de catafalque. C'est sous ce monument qu'est la sépulture de Jésus-Christ!

L'entrée est du côté de l'orient. Lorsqu'on en a franchi la porte on se trouve dans la chapelle de l'Ange, dont les murs à l'intérieur sont entièrement revêtus de marbre. Au milieu s'élève un piédestal qui porte une pierre de dix-huit pouces en carré, sur laquelle était assis l'ange, le jour de la résurrection, quand les saintes femmes vinrent embaumer le corps de Jésus, et qu'il leur dit : *Surrexit, non est hic* : Il est ressuscité, il n'est pas ici!

Vis-à-vis du piédestal on voit une ouverture ou petite porte très-basse et plus étroite encore, de laquelle s'élance une grande clarté. On ne peut y passer qu'en se baissant, pour ainsi dire, jusqu'à la moitié du corps. Elle conduit dans un sanctuaire d'environ six pieds de long sur autant de large et haut de près de huit pieds, éclairé par quarante lampes dont la fumée s'échappe par trois trous pratiqués à la voute.

A la droite, on aperçoit une table de marbre qui a toute la longueur du sanctuaire et moitié de sa largeur, c'est-à-dire six pieds sur trois; ce sanctuaire est le Saint-Sépulcre; cette table est la table sépulcrale sur laquelle fut mis le corps de notre Seigneur Jésus-Christ, la tête tournée vers l'occident et les pieds à l'orient. Le tombeau et la table sont taillés dans le roc vif et à la pointe du ciseau; on les a recouverts de marbre pour les soustraire à l'indiscrétion des pèlerins, qui quelquefois se permettaient pieusement d'en détacher et d'en emporter des morceaux.

Tous les jours les pères de la Terre-Sainte célèbrent le sacrifice de la messe dans le Saint-Sépulcre. Ceux qui chantent les louanges du Seigneur restent en dehors; mais le prêtre officie dans le tombeau même, sur un autel portatif qu'on enlève après le sacrifice.

On voyait autrefois dans l'église du Saint-Sépulcre les tombeaux de deux grands héros chrétiens : celui de *Godefroi de Bouillon*, la terreur des musulmans, qui brava mille fois la mort pour son Dieu, et qui, proclamé roi après la victoire, déclara ne vouloir jamais porter une couronne d'or aux lieux où Jésus-Christ avait porté une couronne d'épines; et celui de *Baudouin*, son frère, qui, en marchant noblement sur ses traces, mérita de régner après lui. Aujourd'hui on n'en voit plus le moindre vestige, on n'en montre au pèlerin que la place; on ne retrouve même plus les inscriptions suivantes, que les visiteurs du saint lieu ne lisaient jamais qu'avec un profond sentiment d'admiration et de respect :

Hic jacet inclytus dux Godefridus de
Bulion, qui totam istam terram acqui-
sivit cultui christiano; cujus anima
regnet cum Christo. Amen.
Rex Balduinus, Judas alter Machabeus,
spes patriæ, vigor ecclesiæ, virtus utriusque,
quem formidabant, cui dona tributa ferebant
Cedar et Ægyptus, Dan, ac homicida Damascus,
proh dolor! in modico clauditur hoc tumulo.

Ces sépulcres ont disparu; il n'a échappé au désastre que les éperons et l'épée de Godefroi de Bouillon. Les saints pères conservent cette épée et la considèrent comme un précieux trésor. La poignée de fer en était jadis dorée; on aperçoit encore quelques traces de dorure. L'épée est fort lourde et très-longue. Il ne reste rien autre de Godefroi, si ce n'est son saint nom et son glorieux exemple (1).

B.-E.

(1) Nous empruntons cette description du Saint-Sépulcre à un charmant petit volume intitulé : *Instruction sur le chemin de la croix*, que publient les libraires Gayet et Lebrun, 6, rue des Petits-Augustins. Ce volume renferme beaucoup de gravures remarquables.

LES FONTAINES DE LA PLACE DE LA CONCORDE

Paris se peuple chaque jour de monumens merveilleux; ainsi la place de la Concorde, naguère vaste plaine de fange, est devenue une magnifique terrasse pavée d'asphalte, au milieu de laquelle s'élève une noble conquête de la science, l'obélisque de Louqsor, et deux fontaines dont nous donnons aujourd'hui le dessin. Ces fontaines, exécutées avec talent et dont chaque figure est l'ouvrage d'un statuaire célèbre, ont l'avantage de remplir le véritable but de toute fontaine publique : c'est-à-dire d'assainir et de rafraîchir l'air par l'eau qu'elles lancent et qui retombe en rosée. Une autre fois, nous vous dirons l'histoire et nous vous ferons la description détaillée de la place de la Concorde; aujourd'hui, l'espace nous manque.

H.

Les Fontaines de la place de la Concorde.



CHAPITRE PREMIER.

FRÈRE ET SOEUR.

Le 29 juin 1577, deux personnes étrangères, descendues à l'auberge des Trois-Rois, à Cologne, s'informèrent de leur hôte où demeurait un argentier qui pût échanger des écus d'or français contre de la monnaie ayant cours dans les Pays-Bas. Maître Fernïg, gros gaillard à face réjouie et qui vidait gaîment une triboulette de bierre, assis sur le seuil de sa porte, bras nus et les manches retroussées jusque aux coudes, leur répondit qu'ils trouveraient ce qu'ils voulaient, rue de l'Étoile, proche de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, au logis de maître Ians Rubens. Les voyageurs se dirigèrent aussitôt vers le quartier que leur avait indiqué le digne Flamand, tandis que celui-ci les montrait à un de ses compères qui l'aidait à trouver le fond d'un pot de grès, plein jusqu'aux bords et couronné de mousse blanche et parfumée.

— Ils arrivent de France, dit-il, et cependant ils ne

parlent pas la langue de ce pays. Si je m'y connais, ils sont Italiens.....

— Et frère et sœur, ajouta une voix passablement aiguë qui vint se mêler tout à coup à l'entretien et qui fit brusquement lever la tête à l'aubergiste.

— Ah! ah! ma femme, tu étais là? dit-il d'un air de belle humeur, à la vue des yeux noirs de la commère blanche et rose, aux bras potelés et aux dents de perle. Et qui te prouve donc que ces étrangers soient frère et sœur? Je les aurais plutôt cru mari et femme.

— Une femme, reprit dame Tréa en souriant, comme pour démentir ce qu'elle avançait, n'a point pour son mari des soins aussi tendres et aussi attentifs. Ce seigneur italien est gravement malade, comme l'atteste suffisamment sa pâleur : eh bien! la petite dame ne le quitte pas d'un moment; elle se tient toujours là, près de lui, attentive à prévenir ses moindres désirs, les yeux pleins de larmes quand elle le regarde sans qu'il la voie, et l'air gai et paisible sitôt qu'il lève la tête vers elle. Cette nuit, je ne sais ce qui s'est passé dans leur chambre, mais le pauvre seigneur a poussé des cris lamentables et paraissait souffrir de la façon la plus terrible. La jeune dame ne s'est pas couchée; elle a passé la nuit près de lui, à le consoler, à lui prodiguer des soins, à lui faire boire des breuvages qu'elle préparait elle-même, et qui ont fini par l'endormir. Vous croyez peut-être qu'alors elle s'est couchée et qu'elle a pris un peu de repos. Non : assise au chevet du lit de son frère, une de ses mains dans les siennes, elle a passé le reste de la nuit, à réciter tout bas des prières et à prier Dieu pour celui qui dormait.

— Vous n'en feriez pas autant pour votre mari, Tréa? ajouta le cabaretier, qui passa son bras autour de la taille rondelette de sa femme et l'embrassa énergiquement sur ses deux grosses joues fraîches.

— Non pas certes, répliqua-t-elle en le repoussant de manière à l'inviter à recommencer, ce qu'il fit à l'instant : taisez-vous, Pitre. Si vous valiez la peine que l'on prît ces soins pour vous, on les prendrait, tout comme une autre. Mais vous faites un gros vaurien qui ne m'aimez pas et que je n'aime pas, dit-elle, en prenant dans ses mains mignonnes le triple menton de maître Ferniïg.

En ce moment, on entendit dans l'intérieur de l'auberge la voix de personnes qui appelaient l'hôtesse, et celle-ci s'envola comme un oiseau, laissant son mari et le digne bourgeois qui buvait avec lui.

— C'est un trésor, un véritable trésor! s'écria Pitre en suivant des yeux sa femme. Ah! maître Jacobæus, bénis soient Notre-Dame et les saints du paradis pour m'avoir fait épouser Tréa. Depuis ce jour-là, le bonheur est entré dans mon logis! sans compter la fortune, car elle possède autant d'ordre, d'intelligence et d'amour du travail, que de gaîté et de bon cœur! A la santé de Tréa, confrère.

Tandis que maître Fernïg faisait ainsi l'éloge de sa femme, le cavalier italien, appuyé sur le bras de sa sœur, se dirigeait vers la rue de l'Étoile, guidé par le dôme de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul qui dépassait toutes les maisons et montrait son clocher, à jour comme une dentelle de Flandre. Ce cavalier, qui pouvait compter trente-trois ans environ, était de taille moyenne et bien pris dans sa tournure, quoiqu'il traînât légèrement la jambe gauche à laquelle il portait souvent la main et qui restait souffrante et faible d'une blessure reçue naguère dans un duel. Le pourpoint de velours noir dont il était vêtu, avec une braguette de soie de même étoffe, convenait merveilleusement à sa figure pâle et à ses traits, qui, sans présenter beaucoup de régularité, ne manquaient ni de charmes ni de beauté, grâce à un front largement modelé, à des dents d'une blancheur de perle et à des yeux pleins d'une expression où la tendresse se mêlait à la mélancolie. Tout en lui, du reste, annonçait un personnage de distinction; le soin qu'il prenait de ses mains mignonnes et blanches, et surtout l'élégance de son petit pied, dans la forme duquel on reconnaissait tous les signes qui caractérisent la pureté de race. Au premier abord, son air froid et peut-être dédaigneux inspirait la réserve; mais quand on le voyait tourner vers sa sœur ses yeux animés alors d'une expression douce et affectueuse, quand on entendait les modulations presque musicales de sa voix suave, on comprenait qu'il lui suffisait de le vouloir pour être aimé.

Sa sœur, car dame Tréa ne s'était point trompée dans ses conjectures, semblait au premier abord n'avoir que vingt ans, tant elle paraissait mince, frêle et blonde. Mais quand on la regardait de plus près, on reconnaissait, à la fatigue de son teint et aux plis qui commençaient à se dessiner sur son visage, qu'elle comptait sinon trente années, du moins à peu près autant. Elle n'était pas jolie, et cependant on se sentait tout de suite disposé à l'aimer; car il y avait en elle ce je ne sais quel charme mystérieux qui s'émane des cœurs tendres jusqu'à l'abnégation la plus sublime d'eux-mêmes. Elle ne détachait pas ses regards de dessus son frère, surveillait ses moindres mouvemens, s'inquiétait de le voir devenir sombre et se réjouissait quand il regardait avec intérêt quelqu'un des objets que lui offrait la route. Toussait-il, elle jetait à la dérobée des regards inquiets sur le mouchoir qu'il portait à ses lèvres dans la crainte d'y voir du sang; s'il laissait tomber tristement sa tête sur sa poitrine, elle cherchait à le tirer de sa mélancolie en lui montrant soit les riches sculptures d'une maison, soit les reflets d'or du soleil sur les vitraux en losange d'une église. Mais ces joies dévouées étaient rares, car il soulevait à peine la tête, regardait d'un air distrait, puis se laissait bientôt ressaisir par ses pensées douloureuses et par ses préoccupations fatales.

Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent, rue de l'Étoile, à la maison de Ians Rubens. Ils entrèrent dans le comptoir où l'argentier négociait lui-même son change et ses escomptes. A la vue de l'étranger, le digne Flamand fit un mouvement de surprise et de joie, s'avança vers lui et lui présenta la main, en lui disant en Italien :

— Soyez le bien venu chez moi, seigneur cavalier, voici bien longtemps que nous ne nous sommes vus.

Celui à qui il parlait leva la tête et le regarda avec surprise et sans le reconnaître, quoique Ians Rubens lui adressât la parole du ton de l'amitié.

— Vous ne me reconnaissez pas? continua l'argentier, il vous est peut-être permis de m'avoir oublié, mais je serais un ingrat si je ne me souvenais point de vous, moi! Faut-il vous rappeler qu'à Ferrare, il y a douze ans, en 1665, un homme se trouvait attaqué la nuit par trois brigands et allait périr sans le vaillant secours que vint lui donner un jeune cavalier qui passait, et qui après avoir mis en fuite les assassins transporta chez lui l'étranger dangereusement blessé, et lui prodigua les soins les plus généreux jusqu'au moment où celui-ci put sans danger se faire reconduire chez lui Non, non, seigneur cavalier, douze ans ne vous ont point tellement changé que je ne reconnaisse au premier coup d'œil celui à qui je dois la vie, le seigneur Torquato Tasso.

Il tendit de nouveau la main au cavalier, qui la lui serra affectueusement, tandis que la signora Cornélia regardait son frère avec attendrissement.

— Or çà, reprit maître Rubens, vous comprenez bien que

vous ne logerez à Cologne que dans ma maison : je vous en voudrais mortellement s'il n'en était pas ainsi. Dites-moi à quelle auberge vous êtes descendu, que j'envoie chercher vos bagages; vous verrez la joie de ma femme à votre arrivée. Car ma femme vous connaît, signor cavalier : je lui ai parlé souvent de vous, et chaque fois qu'elle m'entend raconter mes périls et votre générosité à mon égard, elle s'écrie : « Sainte Vierge, ne me ferez-vous jamais voir ce brave seigneur? » Voici son vœu exaucé.

Et présentant la main à la signora Cornélia, tandis qu'il passait son bras sous le bras de Torquato, il les entraîna dans une grande salle qui communiquait avec les bureaux par une petite porte de chêne richement ciselée.

— Marie, dit-il à sa femme, voici le seigneur Torquato de Ferrare.

Dame Rubens, qu'entouraient six enfans et qui paraissait prête à devenir bientôt mère une septième fois, écarta doucement le groupe des petits travailleurs qui l'environnaient, car elle leur faisait une lecture pieuse, et vint au-devant des deux étrangers, auxquels elle adressa une profonde révérence :

— Seigneur cavalier, dit-elle, il y a bien longtemps que je désirais avoir l'honneur de vous recevoir dans mon logis, et je me félicite doublement aujourd'hui que Dieu m'accorde cette faveur, puisque, non-seulement il vous amène chez moi, mais encore qu'il y conduit madame votre sœur : il est impossible, à ses traits, de méconnaître qu'elle vous appartient par les liens du sang; sa ressemblance avec vous est extrême.

— Et vous jugez bien, madame, répliqua dona Cornélia : je suis la sœur de Torquato, et je vous remercie de vous montrer si bienveillante et si pleine d'affection pour lui.

— Nous serions des ingrats d'en agir autrement. Or çà, mon mari, j'en suis sûre, vous a prévenus que vous deveniez nos prisonniers et que vous alliez passer quelques bonnes quinzaines de jours avec nous, n'est-ce pas? Ne croyez pas pouvoir nous échapper, voici trop d'années que nous désirons vous garder chez nous longtemps, bien longtemps.

Et elle pressait les mains de Cornélia, et elle obligeait le signor Torquato à s'asseoir dans un de ces grands fauteuils à tapisserie où l'on se trouve si voluptueusement assis, ou plutôt si mollement couché.

Il fallut bien se rendre et céder à une hospitalité pressante et tendre. Dame Rubens envoya quérir à l'auberge des Trois-Rois les bagages des étrangers et installa elle-même ses hôtes dans les deux plus belles chambres de la maison. Puis, quand elle se fut acquittée de ce soin, elle confia ses hôtes à son mari, et donna tous les ordres nécessaires pour les traiter dignement et leur préparer un souper qui pût donner aux deux Italiens une idée avantageuse du talent culinaire des dames flamandes. Malgré son état de grossesse avancée, elle présida à tous les apprêts du repas et mit elle-même la main à l'œuvre, secondée par sa fille aînée Blandine, qui, pour n'avoir que sept ans, ne prépara pas moins une goyère, ou tourte au fromage, de façon à mériter les suffrages de sa mère, qui la regardait faire en souriant et qui applaudissait à des efforts couronnés d'un si brillant succès.

Après avoir promené ses hôtes dans la ville et leur avoir fait admirer tout ce qu'elle renfermait de plus curieux, sans oublier la cathédrale, construite en forme de croix, qui compte quatre cents pieds de long sur cent quatre-vingts de large et que supportent cent colonnes de quarante pieds de circonférence, maître Rubens les ramena par l'église de Saint-Géréon et de Saint-Cunibert, et arriva au logis presque au moment de se mettre à table pour souper. Dame Marie les attendait avec sa mine accorte et son sourire avenant : bientôt on servit le souper.

Avant de commencer le repas du soir qui terminait alors si bien la journée, la maîtresse du logis se fit amener ses enfans : ils s'agenouillèrent devant leur père et lui demandèrent sa bénédiction. Maître Jans Rubens se déchaperonna, étendit ses mains sur le front de chacune des petites créatures et demanda pour elles les bénédictions du ciel par une prière courte et solennelle. Après quoi ils allèrent embrasser leur mère, qui s'était agenouillée pendant ce pieux acte de famille, et coururent gaîment se coucher sous la direction d'une vieille servante.

Le signor Torquato soupira :

— Vous êtes bien heureux, maître Rubens! dit-il.

— Un pareil bonheur vous viendra dès que vous le voudrez, répliqua maître Rubens; il suffit pour cela d'aimer une bonne femme comme la mienne et de l'épouser ensuite.

Torquato sourit avec amertume et ne répondit que par un geste de découragement.

— Quand on possède une aussi bonne sœur que dona Cornélia, on n'a pas besoin de femme, se hâta d'ajouter dame Marie, qui comprenait que son mari venait de réveiller une douleur secrète de son hôte.

— Je croyais que vous habitiez Anvers? demanda Torquato en faisant effort sur lui-même pour se soustraire à une pensée funeste qui le mordait au cœur. Comment se fait-il que vous habitiez Cologne.

— Ma famille, répliqua Rubens, est originaire de Styrie, province qui appartient, comme vous le savez, à l'Autriche. Mon père, Bartholomé Rubens, attaché à la maison de l'empereur Charles-Quint, fut amené en Flandre par ce prince lorsqu'il vint se faire couronner à Aix-la-Chapelle, en 1520, après avoir présidé la diète de Worms et établi sa résidence à Bruxelles. Ce fut dans cette ville que Bartholomé rencontra une jeune personne d'une famille noble d'Anvers : il ne tarda point à aimer Barbe Arens-Spirinck, l'épousa et demanda à l'empereur la permission de quitter l'emploi qu'il remplissait à la cour, pour aller s'établir à Anvers dans la famille de sa femme. Un an après, je vins au monde.

» Mon père s'occupa de diriger lui-même mon éducation et, quand j'eus vingt-quatre ans, m'envoya achever mes études en Italie. J'y passai six années dans les différentes universités, je pris le bonnet doctoral en droit civil et canon à la Sapienza à Rome, et ce fut à cette époque que je parcourus l'Italie et qu'en traversant Ferrare je dus la vie à votre bravoure. Je revins à Anvers encore convalescent de ma blessure, et mon père, après m'avoir embrassé tendrement ainsi que ma mère, me conduisit le jour même de mon arrivée, à un de ses amis, messire Pypeling, où je trouvai une jeune fille blonde, et qui me parut charmante.

» — Comment trouves-tu mademoiselle, Jans? me demanda mon père.

» — Bien digne d'être aimée! répondis-je tout surpris de cette question.

» — Eh bien! me répondit-il, aime-la et tâche de t'en faire aimer, car son père et moi désirons vous voir unis l'un à l'autre par les saints nœuds du mariage.

» La jeune fille, rouge et confuse, alla se cacher derrière sa mère. Un an après on célébrait dans l'église de Saint-Jacques mon mariage avec demoiselle Marie Pypeling.

» A peu près à la même époque, le suffrage des notables bourgeois de la ville m'appela à remplir les fonctions de conseiller du sénat d'Anvers.

» Cependant les Pays-Bas commençaient à se trouver agi-

tés par l'hérésie des iconoclastes ; ces impies mettaient tout à feu et à sang dans le pays, et Anvers, plus que toute autre ville de Flandre, se trouva victime de leurs révoltes et de leurs pillages. Ma femme allait devenir mère ; ma petite fortune se trouvait exposée à périr au milieu des agitations et des cruautés causées par ces brigands, qui volaient au nom de la religion ; je résolus de quitter Anvers que j'habitais depuis six ans et d'aller demander, pour ma famille et pour moi, une existence paisible à la ville de Cologne, loin du schisme fatal qui armait les citoyens d'Anvers les uns contre les autres. Quand j'eus exécuté ce projet, afin de rétablir un peu ma petite fortune, je m'établis argentier. J'échangeai donc ma maison près de la vieille boucherie d'Anvers, contre une maison de la rue de l'Étoile,



La Boucherie à Anvers.

à Cologne. Grâce à Dieu, depuis cette époque, tout a prospéré pour moi, fortune et famille ; car non-seulement j'ai fait et je fais de lucratives affaires, mais encore je suis devenu père de six enfans, sans compter un septième que j'attends de jour en jour. Heureux près de ma femme, qui est douce, bonne, et qui élève ses enfans en chrétienne et selon l'esprit de notre sainte religion, voici dix années que je passe ici sans désir, bénissant, à chaque heure du jour, Dieu de l'existence sans nuages que sa miséricorde daigne m'accorder. Telle est mon histoire entière, signor cavalier, et pourquoi vous me retrouvez à Cologne quand vous croyiez que j'habitais Anvers. »

— Hélas! dit Torquato Tasso, ma vie est bien différent de la vôtre. Tandis que vous passez, à l'ombre, des jour frais et reposés, je me trouve en proie à toutes les agitation d'une existence brillante en apparence, mais en réali

maudite, pleine d'amertume et de désespoir. Depuis que je suis au monde, je n'ai eu ni paix ni calme. Mon père, Bernardo Tasso, orphelin en naissant, fut élevé par un oncle, évêque de Recanati, que des misérables assassinèrent quand son fils adoptif comptait à peine sept ans : le pauvre enfant alla étudier à l'université de Padoue, où il vécut pour ainsi dire de la charité publique, s'attacha ensuite à la personne du comte Guido Rangone, passa au service de la duchesse de Ferrare, reine de France ; voyagea avec le prince de Salerne, et revenu en Italie avec un riche emploi près de Ferrand de San-Severino, épousa une noble Napolitaine qu'il aimait, Porcia de Rossi. Je naquis neuf mois après, et ma sœur reçut le jour l'année suivante. Mais, hélas! le malheur et la pauvreté tombèrent bientôt sur notre famille! Le prince de Salerne se déclara contre Charles-Quint, fut vaincu par ce prince, et mon père, entraîné dans la chute de son protecteur, alla mourir à Ostille, laissant à peine à ma mère et à ma sœur de quoi vivre honorablement. J'avais suivi mon père dans son exil. Lui seul fut mon instituteur, et quand mon éducation se trouva achevée, quelque temps avant sa mort, il me plaça chez un célèbre jurisconsulte de Padoue pour y étudier le droit. Au lieu de seconder les intentions de mon père, dès que je l'eus perdu je quittai le jurisconsulte pour composer un poëme intitulé *Renaud*. Cet essai d'un écolier obtint beaucoup de succès, trop de succès, car il décida de ma vocation et attacha la fatalité à mon existence. Alors je rêvai d'écrire un poëme épique ; je choisis pour sujet la délivrance du tombeau de Jésus-Christ par les croisés, et quelques fragmens de *Godefroi* me valurent l'honneur d'être appelé à la cour de Ferrare par le duc Alphonse, qui voulait me faire célébrer dans mes vers l'arrivée de l'archiduchesse Barbe, sa fiancée. J'accourus plein d'orgueil et de joie. Le prince me fit l'accueil le plus enivrant, et j'assistai à toutes les fêtes merveilleuses que l'on prodigua durant ces solennités sans exemple. Chacun imita le prince dans la manière honorable avec laquelle il me traitait : la duchesse Barbe, le cardinal d'Este et la princesse Léonora, leur sœur. »

En prononçant le nom de Léonora, Torquato pâlit, et une émotion profonde altéra sa voix. Cornélia leva avec inquiétude les yeux sur son frère, mais il se remit bientôt et reprit :

» Le cardinal d'Este allait partir pour la France et me proposa de m'emmener avec lui. J'acceptai cette offre avec empressement ; et après avoir été embrasser ma mère et ma sœur, après avoir fait élever un tombeau à mon père, tombeau que je payai en mettant en gage, chez un usurier juif, jusqu'aux tapisseries de ma propre chambre, j'arrivai en France à la suite de mon protecteur. Ce pays me plut peu : le caractère des hommes change avec le climat. Faibles, spirituels et pusillanimes dans le Midi, ils sont robustes, lourds, belliqueux dans le Nord. Sous une latitude moyenne on trouve généralement cet heureux mélange de prudence et de force, qui produit les qualités les plus solides. C'est à l'inconstance de leurs saisons que les Français doivent peut-être l'instabilité de leur nature ; défaut que je ne leur impute que d'après le témoignage de l'histoire. Ce que j'ai remarqué, c'est que leurs femmes l'emportent sur les Italiennes pour l'éclat de la peau et la finesse des traits. Les hommes n'y sont plus aussi grands que du temps de César ; mais ils sont ordinairement bien faits, si l'on en excepte les nobles, qui ont les jambes trop grêles en proportion de leur corps : ce qui pourrait être l'effet de l'habitude qu'ils ont de ne se promener qu'à cheval. Les campagnes valent mieux que les villes, qui sont en général mal bâties : les maisons, la plupart en bois, n'ont aucun goût d'architecture ; un escalier à limaçon, qui n'est bon qu'à faire tourner la tête, vous conduit à des appartemens aussi sombres que mal distribués. Ce qu'il y a de véritablement admirable, ce sont les églises, dont le nombre, la grandeur et la magnificence déposent en faveur de l'antique piété de cette nation. Elles pèchent aussi sous le rapport de l'architecture, et il paraît que ceux qui les ont élevées ont préféré la solidité à l'élégance : la forme en est barbare, et aucun objet d'art ne vient flatter l'œil du spectateur, si ce n'est les vitraux, remarquables par la beauté du dessin et la vivacité du coloris. En cela les Français mettent autant de soin à décorer le temple de Dieu que les Italiens en emploient à embellir le verre d'un buveur. Dans ce pays, les gens du peuple traient leurs vaches pour nourrir leurs enfans. Mieux vaudrait les élever comme Achille avec la moelle d'un lion ; car dans ce premier âge, les alimens ont une grande influence sur le physique et sur le moral ; et le bœuf est aussi lâche et soumis que le lion est courageux et indépendant. Puisqu'on renvoie une nourrice de mauvaise santé ou de mauvaises mœurs, on devrait sentir l'inconvenance d'avoir recours aux animaux pour élever des hommes. Les nobles vivent dans leurs terres, au milieu de domestiques et de vassaux, et contractent par là des manières insolentes et impérieuses ; ils prennent peu de part aux progrès des lettres, surtout à celui des sciences, et en abandonnent le soin aux classes inférieures. A ce dédain il faut attribuer le peu de considération attachée à la qualité de savant et la décadence des études philosophiques (1).

» Je fus témoin des horreurs de la Saint-Barthélemy, et je me hâtai de revenir en Italie plus pauvre que jamais et brouillé avec le cardinal d'Este.

» Je me rendis d'abord à Rome, puis à Ferrare, où le duc Alphonse me reçut avec une bienveillance presque fraternelle. Je revis sa femme et sa sœur, et près d'elles s'écoulèrent les premières, les seules années de bonheur que j'aie jamais goûtées. La duchesse Barbara et sa belle-sœur Léonore aimaient à entendre mes vers ; je passais les nuits à composer ceux que je devais leur réciter le lendemain. Ce fut ainsi que mon poëme de *Godefroi* prit de vastes accroissemens et devint la *Jérusalem délivrée ;* ce fut ainsi que j'écrivis l'*Aminte*, jouée devant la cour. La duchesse d'Urbin écrivit au duc Alphonse pour le prier d'envoyer près d'elle l'auteur et l'ouvrage... Ce fut au milieu de ces succès, préoccupé de mon poëme et d'une idée plus puissante encore que je terminai la *Jérusalem*, qui fut livrée à la publicité.

— Oui, interrompit Cornélia, et toute l'Italie s'émut de cette publication. Chacun répéta avec admiration le nom de Torquato Tasso ; le peuple lui-même apprit ses vers, et les gondoliers les chantèrent et les chantent en ramant.

— Qu'importe cette gloire? qu'importent ces triomphes? reprit le Tasse avec amertume. Que m'ont-ils valu? des malheurs? de la honte! Je crus que le plus grand poëte de son siècle pouvait aimer aux pieds du trône d'un petit souverain d'Italie... Oh! malheur!... malheur!...

— Mon frère, mon frère, silence! au nom du ciel, silence! s'écria Cornélia en se jetant dans les bras de Torquato et en essayant de lui fermer la bouche.

— Ne crains rien, je ne dirai pas mon secret, ma sœur ; il mourra là..... Laisse-moi leur raconter seulement qu'on jeta le Tasse en prison, oui, en prison ; et que l'on me cacha longtemps l'azur des cieux et la lumière du soleil. Une nuit je brisai les barreaux de mon cachot avec

(1) Tout ce singulier jugement sur la France est traduit littéralement des lettres de Torquato Tasso.

une force que Dieu m'envoya sans doute dans un moment de miséricorde et de pitié pour mes incurables souffrances; et je me trouvai au bas de la prison, demi-nu, les mains et les pieds sanglans. Sans argent, sans ressources, sans guide, j'errai ainsi mourant de faim et de froid à travers les montagnes, et j'arrivai, déguisé en pâtre, chez ma sœur, chez Cornélia. Cet ange de bonté et de dévouement n'hésita point à me suivre en France. Là, j'espérais me soustraire à mes persécuteurs. Hélas! je m'y trouvais mal en sûreté; j'ai gagné les Pays-Bas... Et voici comment je suis assis près de vous, à votre table, malade, et fou peut-être.... Oui, fou! Il y a des momens où je doute de ma raison; des heures où je me demande avec angoisse si le divin flambeau de la pensée ne se meurt point en moi! Fou! fou! le Tasse... Oh! mon Dieu! mon Dieu! prenez pitié de moi, car il faudrait mieux cent fois la mort que cette abominable idée!

Il cacha dans ses deux mains sa tête brûlante et ses yeux pleins de larmes.

Cornélia, inquiète, agitée, pâle comme Marie aux pieds de la croix, semblait redouter quelque grande crise pour son malade et l'invita doucement à venir prendre quelque repos.

— Le voyage vous a beaucoup fatigué, mon frère; il faudrait demander à maître Hans Rubens la permission de vous retirer.

Il souleva la tête et regarda sa sœur d'un air égaré. Puis comme un enfant qui cède à sa mère, il se laissa doucement emmener de table, et quitta ses hôtes consternés et dans l'affliction.

— Pauvre jeune homme! murmura dame Marie quand ils se furent éloignés.

— Voilà ce qu'est devenu le plus grand génie du siècle! voilà par quelles douleurs et au prix de quels tourmens on achète la gloire! Bénie soit notre obscurité, Marie! demandons à Dieu pour nos enfans qu'il n'attache point sur leur tête une si fatale couronne.

— *Amen!* répliqua dame Rubens.

Et comme elle se trouvait fatiguée des soins qu'avait nécessités l'arrivée de ses hôtes et de la triste scène dont elle venait d'être témoin, elle se retira chez elle, après avoir été tendrement embrassée par son mari.

CHAPITRE SECOND.

LE DON DE LA MADONE.

Cependant l'agitation de Torquato, quand il fut retiré seul avec sa sœur dans l'appartement qu'on leur avait préparé, loin de se calmer, ne fit que s'accroître et prendre un plus déplorable caractère de démence. D'abord il se laissa faire par Cornélia, s'assit en silence et lui permit de le déshabiller. Mais au moment où, pleine d'espérance, elle s'attendait à le voir s'endormir paisiblement et oublier dans le repos et le sommeil ses tristes pensées, il se releva tout à coup, parut écouter avec une attention mystérieuse un bruit léger, s'élança de son lit et vint s'agenouiller devant la petite chapelle qu'il était d'usage alors en Flandre d'avoir dans les chambres à coucher. Là, il tira de son sein une petite madone d'argent suspendue à son cou par un anneau et une chaîne de même métal, et pria devant elle avec de vifs témoignages de ferveur et de respect, répondant par des monosyllabes, comme si quelqu'un lui eût adressé la parole.

— Merci, dit-il ensuite, merci, mère sainte de Jésus; merci de votre divine charité, qui vous fait descendre du ciel pour venir consoler un malheureux sans espérance ici-bas! Oh! oui, je souffre bien, allez!..... Léonore!..... elle m'aimait naguère; elle pleurait quand je lui disais mes vers; elle rougissait et me tendait furtivement la main quand parmi ces vers se trouvaient des paroles d'amour. Maintenant elle se rit de cet amour avec son frère, car elle en aime un autre! Et ils m'ont chassé! chassé! moi, Torquato Tasso! Moi, à qui vos anges sont venus enseigner les hymnes qu'ils chantent au ciel devant vous!

Il écouta ensuite quelque temps; des larmes coulaient de ses yeux sur ses joues brûlantes.

— En Italie? répliqua-t-il, en Italie! Oh! mère du Sauveur, par la souffrance de votre divin fils, mort sur la croix, ne m'ordonnez pas de repartir pour l'Italie! La revoir, ce serait mourir! Ne me l'ordonnez pas! ne me l'ordonnez pas!

Il laissa encore écouler quelques instans. Tout à coup il jeta un cri de joie et se releva en agitant les mains avec transport.

— Elle m'aime, dites-vous? elle m'aime, elle ne m'a pas trahi? Ce que l'on m'a rapporté de ses odieuses railleries sur moi n'était point vrai! vos lèvres immaculées me l'assurent. Allons, allons! il faut repartir pour l'Italie, pour Ferrare à l'instant, sur l'heure!..... Voici le Metauro; salut au Metauro! salut à toi, faible enfant de l'Apennin, plus illustre encore par ton nom que par tes ondes! Voyageur vagabond, je viens chercher sur tes bords ma sûreté et mon repos! Que le chêne altier que tu fécondes et qui déploie au loin ses rameaux daigne me couvrir de son ombre hospitalière et me dérober aux regards ennemis de la terrible divinité qui me poursuit (1)..... Mais qu'importe cette divinité farouche, puisque Marie, la mère du Sauveur, veille sur moi; puisqu'elle m'amène près de Léonora... Léonora, c'est moi!.. moi, Torquato. Regardez! voici l'anneau qui brillait à votre doigt, et que j'ai détaché de votre main un jour que vous me laissiez porter cette main à mes lèvres. Léonora, venez avec moi sous les ombrages de vos jardins, que je vous dise encore comme autrefois mes vers, écrits pour vous et tous pleins de ma passion. Écoutez:

Il prit la main de la pauvre Cornélia, qui pleurait. Il se mit à réciter l'épisode de Sophronisbe comme si la princesse de Ferrare eût été là près de lui..... Arrivé vers la fin, il s'interrompit, jeta une plainte lamentable, et chercha son épée à son ceinturon.

— Je ne sortirai pas, dit-il. Je suis gentilhomme, et le premier qui viendrait pour exécuter les ordres de son infâme maître recevrait la mort de ma main. Car je m'estime plus haut que lui, voyez-vous! S'il est le prince de Ferrare, je suis le poëte de la *Jérusalem délivrée.*

Là, subitement son délire changea encore une fois de caractère. Il se frappa la poitrine, récita le *Confiteor* en sanglotant et se mit à parler de repentir et de remords:

— Oui, je suis damné! oui, je suis un athée, indigne

(1) Ode au Metauro

de la protection céleste. Pitié, pitié! Sauvez-moi de l'enfer! oh! sauvez-moi de ces démons horribles.

Tandis qu'il restait là renversé en arrière, le front ruisselant de sueur, les yeux égarés et la bouche brûlante, Cornélia saisit ce moment pour présenter aux lèvres de son frère un breuvage qu'elle venait de préparer. Torquato but avidement la liqueur, et peu à peu, à son agitation succéda une torpeur qui finit par devenir un sommeil profond. La jeune femme essuya le front de son frère, plaça commodément l'infortuné sur son lit et ne s'éloigna qu'après l'avoir vu dormir tout à fait paisiblement. Alors elle fit une courte prière devant la chapelle et se jeta tout habillée sur son lit, dans la pièce voisine, de manière à se trouver sur pied au moindre mouvement de son frère.

Dieu prit sans doute en pitié les souffrances du pauvre poëte, car il reposa toute la nuit d'un sommeil profond et doux. Quand il s'éveilla il ne lui restait aucun souvenir de son délire et de ses agitations de la veille; seulement il ressentit ce malaise qui suit les crises nerveuses. Il se leva, se mit à la fenêtre, contempla avec sérénité les splendeurs du soleil levant; et le sourire sur les lèvres, le front presque joyeux, il passa dans la chambre de sa sœur. En la voyant sur son lit, tout habillée, son regard s'assombrit et le désespoir se peignit sur son visage :

— Ce mal horrible m'a encore ressaisi, j'en suis sûr! murmura-t-il. Oh! mon Dieu, plutôt la mort que de telles souffrances, plutôt que cette honte : Le Tasse est fou! »

La voix de son frère éveilla Cornélia. D'un coup d'œil, elle comprit les pensées qui préoccupaient l'infortuné :

— Tiens! s'écria-t-elle avec une feinte surprise, je me suis endormie tout habillée! Nos promenades à travers la ville de Cologne m'avaient tellement fatiguée que je suis tombée sur mon lit, oubliant tout!..... Et toi, frère, as-tu bien dormi?

Elle s'avança vers lui avec tant de calme apparent que les inquiétudes de Torquato se dissipèrent presque devant le sourire saintement menteur de cet ange.

— Je n'ai donc pas été malade, Cornélia? demanda-t-il.

— Malade? Nous avons trop bien dormi tous les deux pour avoir quelque crainte à cet égard, répliqua-t-elle en riant. Au lieu de te livrer à de si folles inquiétudes, frère, viens respirer l'air frais et pur du matin. Regarde, mon poëte, cette pourpre et cet or qui brillent au ciel!

Elle le conduisit doucement près de la fenêtre, passa son bras autour du cou de Torquato et l'entretint de pensées riantes et douces qui achevèrent d'apaiser l'imagination du pauvre insensé.

— Mais voici, dit-elle, que j'entends les voix de nos hôtes. Sept heures du matin sonnent à la cathédrale, et je crois qu'il est temps de nous rendre près d'eux et de leur présenter nos devoirs. Viens, frère.

Tous les deux descendirent dans la grande salle où ils avaient soupé la veille, et ils s'arrêtèrent sur le seuil, étonnés et ravis du spectacle qui s'offrit à leurs yeux. L'aînée des filles de dame Rubens, la petite Blandine, assise de l'air le plus sérieux et le plus maternel près d'un berceau, l'agitait doucement de sa main mignonne et chantait une vieille ballade flamande, non sans s'interrompre à chaque couplet pour voir si le charme s'opérait et si l'enfant dont on entendait le faible vagissement commençait à s'endormir :

Jane, ne pleurez pas ainsi,
Ne pleurez pas, car me voici.
Apaisez-vous mon adorée,
Je viens de mon aile azurée
Vous former un mouvant rideau
Et balancer votre berceau.

Elle souleva le rideau du petit lit, embrassa l'enfant et retenant son haleine, elle reprit :

Tantôt, quand elle reviendra,
Votre mère se penchera
Sur votre doux et frais visage
Et dira : Mon enfant est sage!
Puis ses deux mains rajusteront
Les plis qui voilent votre front.

Moi je monterai dans les cieux,
Ou bien j'irai vers d'autres lieux
Charmer quelque douleur amère;
Car un enfant près de sa mère
N'a pas besoin d'ange gardien
Et peut dormir sans craindre rien.

En ce moment elle aperçut les étrangers, et avec un ravissant petit air d'importance, elle leur fit signe de n'avancer qu'avec précaution pour ne pas éveiller l'enfant.

— Chut! dit-elle bien bas, bien bas et en portant son doigt blanc sur ses lèvres roses; chut! mon petit frère dort.

— Votre petit frère? Blandine!

— Oui, c'est un petit frère que le bon Dieu nous a envoyé cette nuit, parce que nous avons été bien sages. Voyez les délicieuses gaufres et les gros bonbons qu'il nous a apportés du paradis et qui tombent de son oreille, afin que nous l'aimions. Aussi je ne veux pas le quitter; je le berce pour l'endormir, et je regarde de temps en temps si quelque cornet de dragées ne tombe pas encore de son oreille. Mais chut! j'entends sa voix; il faut que je le rendorme.

Et elle se mit à chanter une autre ballade encore populaire de nos jours dans les Flandres :

Priez! priez pour la pauvre âme,
Qui souffre en ce désert de flamme.

Naguère j'étais encor
Une blanche jeune fille,
Dont la légère mantille
Couronnait les cheveux d'or.
J'étais svelte, j'étais belle,
Et je lassais ma prunelle,
Du matin jusques au soir,
A consulter mon miroir.

Priez, priez pour la pauvre âme,
Qui souffre en ce désert de flamme.

Tous mes amoureux, ravis,
Se penchaient à leur fenêtre
Dès qu'ils me voyaient paraître
Sur le seuil de mon logis.
Et bien souvent la madone,
Attendait pour sa couronne
Leurs rubans et leurs bouquets,
Qu'en riant je rejetais.

Priez, priez pour la pauvre âme,
Qui souffre en ce désert de flamme.

Maintenant dans le cercueil,
Mon corps gît, vaine poussière.
Nul pour moi n'a de prière,
Nul ne porte, hélas! mon deuil.
Et j'attends que ma misère
Touche la divine mère
Dont l'ineffable souris
Ouvre seul le paradis.

Priez, priez pour la pauvre âme,
Qui souffre en ce désert de flamme (1).

(1) Ces ballades sont la traduction littérale, et pour ainsi dire mot pour mot, de deux ballades flamandes fort répandues encore dans les environs de Cologne, où je les ai recueillies.

Torquato écoutait avec émotion ces chants populaires, qu'il traduisit à sa sœur dans la langue souple et harmonieuse de l'Italie

— Ce sont là, dit-il, les œuvres de poëtes inconnus, et ces chefs-d'œuvre se perpétueront d'âge en âge. En sera-t-il de même de moi, et redira-t-on dans deux siècles mes vers, comme les petits enfans chantent ici ces ballades!

— Mon frère! pourquoi te montrer sans cesse ingénieux à te tourmenter? Ta gloire n'est-elle pas immortelle? L'Italie, l'Europe, le monde entier ne la proclament-ils pas avec enthousiasme?

— Il y avait avec moi dans les prisons de Ferrare un pauvre fou qui se croyait Dieu. Ses compagnons ne l'abordaient qu'avec des prosternations et des prières dérisoires qu'il recevait comme s'il eût été le Créateur de l'univers.... Qui me dit que je ne suis point ce fou-là?

Une joyeuse voix interrompit ces pensées mélancoliques de Torquato : c'était maître Ians Rubens, qui venait recevoir les félicitations de ses hôtes sur son nouveau-né. Il le prit dans le berceau, il le présenta au Tasse et à la signora Cornélia; il le baisa lui-même sur ses deux petites joues :



Ians Rubens et son fils.

— Voyez, dit-il, comme il est beau, comme il est frais! Sa mère l'a mis au monde presque sans souffrances. Il faut que vous le teniez sur les fonts de baptême avec la signora Cornélia; cela lui portera bonheur d'avoir pour parrain le plus grand des poëtes catholiques.

Torquato prit l'enfant dans ses bras et le regarda avec attendrissement :

— Non, dit-il, non, cher enfant, je ne ferai pas rejaillir sur toi la fatalité qui me poursuit! Non, je ne demanderai point à Dieu pour toi les dons funestes du génie et de l'art! Puisque tu as reçu le triste privilége de l'existence, que l'obscurité protége ta vie entière! Que les désirs effrénés d'un bonheur impossible ne dévorent pas ton cœur! Ne poursuis pas ce vain fantôme que l'on appelle gloire. Semblable à ces nuages d'or et de pourpre qui couronnent le sommet des montagnes, quand on parvient à les atteindre, au prix de mille fatigues et au péril de sa vie, on ne trouve à leur place qu'une vapeur infecte et qui disparaît. Enfant, sois inconnu et heureux! C'est Torquato Tasso qui le demande à Dieu pour le fils de son hôte.

Il replaça doucement le nouveau-né dans le berceau et tendit la main à Ians Rubens :

— Mon ami, lui dit-il, recevez nos adieux! Il faut que je reparte pour l'Italie : une voix secrète, impérieuse, irrésistible m'y rappelle. Gardez comme souvenir de votre malheureux ami cette chaîne d'or et cette madone d'argent, que vous remettrez en mon nom à votre fils quand il pourra retenir mon nom. Cette madone, œuvre d'un orfèvre de Rome, que la légende compte parmi ses saints, est le seul héritage que m'a transmis mon père, car on vénère, à juste raison, comme une précieuse et sainte relique!... Adieu! Bénissez le Très-Haut pour la vie paisible qu'il vous a faite, et si votre fils rêvait une existence brillante, dites-lui que vous avez entendu Le Tasse qui maudissait sa gloire..... Allons, chère Cornélia, pauvre ange attachée au pas d'Ashvérus pour le consoler et pour le soutenir dans sa marche sans relâche et sans but, viens, toi que ne lassent ni l'amertume de mes plaintes ni l'injustice de mon égoïsme! Toi qui, sans te décourager, cherches toujours à me consoler, comme si j'étais consolable; viens! Ta mission n'est pas encore terminée : elle ne le sera que le jour où ma tête brûlante cessera de penser, le jour où tes pieuses mains m'envelopperont des plis du suaire! Ce jour-là, Cornélia, garde-toi bien de pleurer sur moi; mais chante au contraire, de ta voix pure et céleste, l'hymne de joie et de reconnaissance; écrie-toi *Te Deum laudamus*, car pour la première fois je saurai ce que veut dire ce mot dérisoire : repos.

Ians Rubens suivit quelques instans du regard ses hôtes, qui s'éloignaient; puis il rentra dans son logis et alla s'asseoir près du lit de Marie, qui dormait :

« Mon Dieu, dit-il, vous m'avez donné la bonne part en ce monde : une femme pure et sainte devant Dieu et devant les hommes, des enfans qui promettent de vivre selon votre esprit, et le pain quotidien. Soyez béni à tout jamais, car depuis que Le Tasse a passé par cette demeure, je comprends mieux encore votre mansuétude pour moi, pauvre et indigne créature! »

En ce moment, Marie, s'éveillant, sourit à son mari et lui dit :

— Ians, va me chercher notre enfant, et amène-le-moi.

Le bourgeois de Cologne s'empressa d'accéder au désir de sa femme, et quand elle eut baisé le front de son fils et qu'elle l'eut allaité à son sein

— Quel nom lui donnerons-nous? dit-elle.

— C'est aujourd'hui la fête de saint Pierre et de saint Paul; si nous le placions sous l'invocation de ces deux saints? demanda maître Ians.

— Tu as raison, mon ami : notre fils s'appellera Pierre Paul Rubens.



CHAPITRE TROISIÈME.

LE TRÉPASSEMENT

La vie de la famille, en Flandre, est une succession presque non interrompue de fêtes naïves qui lui donnent de l'intérêt : elles la parent comme les bluets et les fleurs sauvages parent un humble coin de terre écarté des chemins battus, que la culture n'a jamais profané et que rencontrent rarement les regards des hommes. Chacun des grands événemens de cette douce vie ont non-seulement leur célébration solennelle, mais encore leur anniversaire : chaque année réunis autour de la table patriarchale, avec quelque gâteau façonné par la main de la mère, on savoure une bouteille de vieux vin et l'on prolonge le repas non sans évoquer de tendres et de joyeuses remembrances. Si le souvenir a de pareilles fêtes, jugez de l'éclat avec lequel on célèbre les rares événemens qui changent complètement une des faces de cette vie : le mariage ou les naissances qui amènent parmi ces cœurs qui s'aiment un cœur de plus pour aimer et à aimer! Donc, sitôt que dame Marie Rubens se trouva bien portante, et qu'elle eut été en grande pompe faire ses relevailles à l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, on s'occupa des préparatifs du baptême, et huit jours suffirent à peine, car le parrain du nouveau-né n'était rien moins que monseigneur le prince de Chimay, et la marraine très-haute et très-puissante dame la comtesse de Lalaing.

Quand le jour glorieux fut venu, dame Rubens, tandis que l'on conduisait en grande pompe le nouveau-né à l'église, resta au logis à surveiller les apprêts du banquet et non sans réciter plus d'une prière pour le cher enfant sur le front duquel on répandait l'eau régénératrice qui purifie l'âme et qui efface le sceau fatal et réprobateur du péché originel. Elle était encore agenouillée aux pieds de la madone devant laquelle le Tasse avait prié dans cette nuit sombre et insensée qu'il avait passée sous le toit flamand, quand elle entendit le bruit des carrosses qui revenaient. Aussitôt elle se leva et courut au-devant du cortége. La comtesse de Lalaing descendit la première; c'était une des plus nobles, des plus riches, des plus belles et des plus fières dames de tous les Pays-Bas. Elle vint à dame Marie, l'embrassa affectueusement sur les deux joues et prit le nouveau-né des bras de la sage-femme, qui, suivant la coutume, avait porté l'enfant à l'église.

— Dame Rubens, dit la comtesse de Lalaing, voici un petit garçon dont nous sommes désormais les mères à nous deux. Nous unirons donc nos cœurs et nos prières pour lui; si l'une de nous venait à lui manquer, l'autre tâcherait de veiller encore plus tendrement sur lui, afin qu'il vive ici bas comme pur chrétien, et qu'il soit heureux en ce monde et en l'autre.

Dame Marie voulut parler, mais l'émotion lui coupa la voix; elle ne put répondre qu'en versant des larmes et en baisant la main de la comtesse. On passa ensuite dans la salle du banquet, où la bénédiction de la table fut faite par messire don François de Belderos, curé de l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, qui n'avait eu garde de confier à un de ses vicaires le soin de baptiser le fils d'une de ses plus riches ouailles, surtout quand le parrain et la marraine étaient les plus grands seigneurs du pays. La fête se prolongea jusqu'à sept heures du soir, après quoi les hôtes de Ians Rubens et de dame Marie prirent congé et se retirèrent, non sans laisser à la maîtresse de la maison huit jours au moins de travail pour tout remettre en ordre.

Les quatre premières années du petit Pierre-Paul Rubens s'écoulèrent sans présenter d'incidens remarquables. Élevé près de sa mère, au milieu de ses frères et de ses sœurs, il se trouvait aimé et choyé de tous; et chacun s'évertuait au logis à lui témoigner sa tendresse. Néanmoins dame Marie veillait assidûment sur lui et tâchait déjà de donner une direction chrétienne à son caractère naissant et qui commençait à laisser entrevoir une nature impétueuse. Le petit Pierre-Paul était du reste d'une beauté remarquable. Ses grands yeux pleins d'expression, la blancheur et l'éclat de son teint, la gaîté de son caractère lui gagnaient l'affection de tous. Chaque fois que sa marraine venait le voir, elle s'en retournait fière et heureuse de son filleul. Un jour qu'elle arrivait, le petit garçon l'aperçut de loin,

courut au-devant d'elle, et s'échappa des mains de sa mère, qui voulut le retenir; le pied lui manqua et son front alla se heurter contre l'angle du seuil de la maison : il tomba sanglant. Les deux femmes éperdues le relevèrent : il était immobile et sans connaissance. On courut en toute hâte chercher un médecin qui demeurait dans le voisinage; il vint bientôt et il se mit à examiner la blessure, tandis que la comtesse de Lalaing et surtout dame Marie, les yeux attachés avec anxiété sur l'opérateur, suivaient ses moindres mouvemens et attendaient, comme un arrêt de vie ou de mort, les premières paroles qu'il allait dire. Il essuya le front du pauvre petit blessé, le baigna d'eau fraîche et sonda la plaie. Puis il jeta sur la pauvre mère un regard si triste qu'elle poussa un cri et tomba sans connaissance. En effet, il désespérait de rappeler l'enfant, même pour quelques instans, à la vie. On entoura dame Rubens, on lui prodigua des secours et bientôt elle ouvrit les yeux, mais ce fut pour se livrer au désespoir.

— Mon enfant! s'écriait-elle, mon enfant! Je ne veux pas qu'il meure! je ne veux pas être séparée de mon dernier né. Mon enfant! mon enfant! rendez-moi mon enfant!

On voulut l'entraîner loin du cadavre, mais elle résista aux prières de la comtesse de Lalaing et aux ordres de son mari, s'échappa de leurs mains, alla prendre le corps immobile et glacé de son fils et le considéra quelque temps avec un sang-froid désespéré, les yeux secs et la voix rauque. Elle souleva ses petits bras qui retombèrent comme une fleur brisée dont on veut redresser la tige; elle écarta de son front ses cheveux ensanglantés; elle mit ses lèvres desséchées sur ses lèvres froides pour tâcher d'y surprendre quelques restes de vie! Rien! La mort! la mort dans toute son affreuse réalité! Il y eut un moment où elle releva la tête avec fureur et se sentit prête à blasphémer contre Dieu; mais elle rejeta cette horrible et folle pensée, et pour que le démon cessât de la lui souffler de sa maudite haleine, elle s'arma du signe de la croix. Sans doute alors un ange prit pitié d'elle et descendit des cieux pour lui inspirer une pensée de salut, car éclairée soudainement, elle alla déposer le petit Pierre-Paul Rubens aux pieds de la madone de Torquato.

— Mère de Dieu! s'écria-t-elle, vous dont sept glaives de désespoir ont percé le cœur quand vous suiviez votre fils au Calvaire; vous qui n'avez pu supporter le désespoir de sa mort, quoique vous sussiez sa prochaine résurrection, et qui êtes tombée sans connaissance aux pieds de la croix, Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, venez à mon aide, ne m'abandonnez pas, prenez pitié de moi! Je veux désormais vouer mon fils à votre culte! Il portera des vêtemens blancs jusqu'à l'accomplissement de sa septième année; chaque jour, à l'heure qu'il est maintenant, un cierge à la main, il ira entendre une messe dite dans votre chapelle, à l'église Saint-Pierre et Saint-Paul. Et moi, mère de Dieu, moi, je réciterai sept *Ave Maria* durant le cours de chaque journée de ma vie! Rendez-moi mon fils! rendez-moi mon fils!

On voulut encore une fois l'arracher du cadavre de l'enfant.

— Non, s'écria-t-elle, non! La sainte Vierge m'a exaucée! Je sens le cœur de mon fils qui bat sous ma main. Regardez : ses yeux s'ouvrent, ses bras s'agitent, il prononce mon nom! O bénie soit à jamais la divine mère de Dieu, qui a pris en pitié mes douleurs et mon désespoir!

Ce n'était point une illusion, il était revenu à la vie. Le médecin, émerveillé, posa un appareil sur la blessure; on transporta le berceau de l'enfant près du lit de sa mère, et celle-ci, durant onze nuits, ne cessa de veiller, sans une minute de relâche, sur celui qu'un miracle semblait avoir ressuscité. La convalescence de Pierre-Paul, douteuse et lente d'abord, ne tarda point à se caractériser et à faire des progrès rapides. Si bien qu'un mois après l'accident, sa mère le revêtit d'une robe blanche, lui posa sur le front une couronne de roses également blanches, et se rendit solennellement à l'église, suivie de ses autres enfans, tous un cierge à la main. Les domestiques de la maison, maître Rubens et la comtesse de Lalaing, se joignirent au pieux cortége, vinrent s'agenouiller dans la chapelle de la Vierge, et unirent leur voix à la voix du prêtre qui chanta le *Te Deum*. La cérémonie se trouvait terminée, et chacun allait se séparer, lorsque l'enfant, de son propre mouvement et par une inspiration imprévue, alla se mettre à genoux devant l'autel, et y récita, de sa voix ingénue et claire, l'oraison de l'*Ave Maria*, qu'il avait si souvent entendu dire à son chevet par sa mère tant qu'avait duré sa maladie. On l'écouta avec attendrissement; on se garda bien de l'interrompre, et le prêtre lui-même, les mains jointes, le considérait avec émotion. Quand il en fut arrivé à l'*Amen*, il se leva gravement, alla prendre la main de sa mère et sortit avec elle de l'église, pensif, rêveur, et sans prendre garde à ceux qui l'entouraient. Ce fut seulement de retour au logis qu'il vint embrasser son père et qu'il tendit les bras à la comtesse de Lalaing, sa marraine bien-aimée.

Dame Rubens observa religieusement le vœu qu'elle avait fait devant la madone de Torquato, et seulement quand Pierre-Paul eut atteint sa septième année, elle échangea les vêtemens blancs de son fils contre des vêtemens de couleur plus en harmonie avec les habitudes d'un petit garçon. Du reste, à cette époque, Pierre-Paul, grâce aux soins que son père prenait de son éducation, était beaucoup plus instruit que ne le sont d'ordinaire les enfans à pareil âge. Jans Rubens avait donné à son fils un gouverneur français et ne lui parlait jamais lui-même qu'en latin; de sorte que l'enfant avait appris, sans fatigue, sans travail et pour ainsi dire sans qu'il s'en aperçût, les langues flamande, française et latine. Sa mère lui avait fait présent d'un luth dont il jouait d'une façon merveilleuse, et grâce à un petit cheval écossais, don glorieux de la comtesse de Lalaing, il chevauchait à côté de son père, comme le meilleur cavalier du monde; et quand il passait fièrement dans les rues en faisant manœuvrer avec hardiesse sa fringante monture, chacun s'arrêtait pour le voir faire et applaudir à son adresse et à son courage.

Je n'ai pas besoin de vous dire que maître Rubens et sa femme s'entretenaient souvent de l'avenir de cet enfant bien-aimé, et se demandaient à quelle carrière il serait bon de le destiner. Plusieurs fois la comtesse de Lalaing avait prié qu'on le lui donnât pour page, promettant, grâce au crédit dont elle jouissait à la cour, de lui faire obtenir une compagnie dès qu'il serait en âge, et de veiller à ce qu'il obtînt un avancement rapide. Mais les dangers de la guerre éveillaient l'inquiétude de dame Rubens et son mari savait combien il était difficile de vivre selon l'esprit de Dieu dans cette carrière belliqueuse. Donc, ils résistèrent à ces offres séduisantes et pensèrent qu'il valait mieux, de longue main, préparer Pierre-Paul à l'étude des lois et le destiner à la robe. L'enfant commença à faire ses humanités et entra au collége. Bientôt on le remarqua parmi les écoliers les plus intelligens, et à l'âge de dix ans il traduisait les auteurs grecs à première vue. « De façon, dit un de ses » biographes, qu'on le montrait à un chacun au collége » comme une merveille et qu'on ne se lassait point de lui » entendre traduire à prime vue, soit les beaux vers d'Homère, soit les harangues de Démosthènes, quoiqu'il ne fût

» guère plus haut que la jambe et qu'il excellât d'ailleurs à » *tortiller le cacheron* (1) *d'une toupie* et à donner au » besoin un horion bien asséné à quiconque aurait pris fan- » taisie de le contrecarrer. »

Maître Rubens n'était ni le moins fier ni le moins heureux des succès de son fils : il n'avait pas de plus grande récréation le dimanche et les jours de fête que de l'emmener avec lui dans son cabinet. Là, il prenait le petit docteur sur ses genoux, mettait un livre sur la table et l'écoutait lire de sa belle voix claire, de manière à prouver qu'il comprenait sa lecture. Ce que l'enfant préférait à tout, c'était Plutarque et Homère, car il lui fallait avant tout des batailles et des héros, si bien qu'un jour son père lui dit :

— Petit Paul, voici un livre plein de récits merveilleux et qui t'amuseront par-dessus tout, maintenant que nous avons lu Homère d'un bout à l'autre et qu'il ne nous reste plus qu'à recommencer Plutarque. Ce livre est écrit dans une langue que tu ne sais pas encore, mais que tu peux apprendre facilement, grâce au latin dont tu es amplement pourvu. Ce livre s'appelle la *Jérusalem délivrée* : c'est un don que m'a envoyé d'Italie, il y a sept ou huit ans, un de mes amis, le signor Torquato Tasso, qui a donné à ta mère l'image de *Notre-Dame-des-Sept-Douleurs*, devant laquelle elle a prié et fait un vœu quand elle te croyait mort. Ne veux-tu pas apprendre cette langue pour lire un si beau livre?

L'enfant ne répondit qu'en embrassant son père et en prenant le poëme.

Trois mois après arriva la fête anniversaire de la naissance de maître Ians Rubens, qui atteignait sa cinquante-septième année. Les enfans de l'heureux père vinrent lui présenter leurs cadeaux préparés longtemps à l'avance et en cachette. Claire et Blandine, ses filles, lui donnèrent, la première, un manteau brodé, et la seconde, une paire de gants de buffle façonnée et piquée de manière à faire envie aux plus habiles ouvriers de la ville; Philippe apporta une thèse qu'il venait de soutenir avec succès à l'université de Louvain: Jean-Baptiste, une boîte ouvrée de ses mains; Henry, un dessin d'assez bonne mine, et Bartholomé une page d'écriture entourée d'ornemens et de traits à la plume exécutés à main levée, et dont un maître juré expert dans la science de la calligraphie se fût estimé fier. Quand vint le tour de Pierre-Paul, il présenta à son père le volume de la *Jérusalem délivrée* et lui demanda, de l'air grave d'un docteur qui monte en chaire, la robe sur le dos et le bonnet en tête :

— Quel chant voulez-vous que je vous traduise, père?

Maître Rubens ouvrit le livre au hasard, et l'enfant, sans hésiter, traduisit d'un bout à l'autre, et comme s'il eût fait une lecture courante en langue flamande, l'épisode entier de la *Forêt enchantée*.

Son père, ravi, le prit dans ses bras, l'attira contre sa poitrine et l'embrassa tendrement, les yeux pleins d'heureuses larmes.

— Oh! murmura-t-il, tu seras la gloire et la splendeur de notre famille!

Puis, comme l'enfant restait là, debout, d'un air mystérieux, et tenant à la main le grand volume de la *Jérusalem* :

— Qu'attends-tu pour aller jouer avec tes frères et tes sœurs?

Pierre, pour toute réponse, plaça sur les genoux de son père l'in-quarto et lui montra, en regard de chacun des chants, un dessin qui représentait une des actions principales du poëme. Sans doute il y avait bien de l'incorrection dans cette œuvre d'un enfant de dix ans; mais il était impossible d'y méconnaître de l'intelligence, de la hardiesse et le cachet victorieux de la vocation artistique. A la vue de cette révélation du génie, maître Rubens se rappela Torquato Tasso qui maudissait sa gloire et redoutant pour son fils un destin si fatal, il résolut de le rompre dès son principe. Il sourit avec dédain, haussa les épaules et dit :

— Tu m'as gâté mon beau livre avec tes mauvais barbouillages. Va jouer, et ne recommence plus de pareilles pauvretés.

L'enfant s'éloigna triste et la tête baissée; maître Rubens, après avoir encore un peu examiné les admirables ébauches, plaça le livre dans une armoire qu'il ferma à la clé, puis il alla rejoindre sa famille.

Le petit Pierre-Paul, retiré dans un coin, pleurait avec amertume.

Près d'une année s'était écoulée depuis les événemens de famille qu'on vient de lire; et l'on arrivait aux derniers jours de février, époque de pluies et de tristesse à Cologne plus qu'en aucun autre lieu du monde. Un soir, maître Ians Rubens devisait paisiblement au coin de son feu avec dame Marie et se réjouissait du bonheur qu'il possédait et des longues années que lui promettait encore, pour veiller sur l'avenir de ses enfans, une santé verte et florissante, lorsque tout à coup il entendit dans la rue un gémissement affreux et des cris : A l'aide! à l'aide! Il se leva brusquement pour aller secourir celui qu'attaquaient sans doute des malfaiteurs. Dans la précipitation de son mouvement généreux, il se frappa la tête contre la corniche de la haute cheminée, se brisa la tempe et tomba sanglant aux pieds de sa femme épouvantée. Cependant, au lieu de se livrer à des plaintes et à des lamentations, cette femme, forte selon l'esprit de Dieu, réprima sa douleur, releva son mari avec une énergie surnaturelle, le déposa dans un fauteuil et alla donner ordre d'appeler un médecin et d'empêcher les enfans d'entrer. Le médecin arriva et reconnut la nécessité immédiate d'une saignée, qu'il pratiqua. Maître Ians Rubens reprit alors connaissance, se laissa panser paisiblement et prit un prétexte pour éloigner sa femme. Resté seul avec le chirurgien :

— Maître, lui dit-il, depuis bien des années vous êtes pour ma famille et pour moi un ami; je veux requérir de vous des preuves de cette amitié. Il faut que vous me disiez franchement ce que vous pensez de ma blessure et de mon état. Songez que j'ai de graves devoirs à remplir comme père et comme chrétien. Croyez-vous ma guérison assurée, ou ma mort est-elle certaine?

Le médecin baissa tristement la tête.

— Je comprends votre réponse, et je vous remercie de votre franchise. Combien de temps me reste-t-il pour me mettre en règle devant Dieu et devant les hommes?

— C'est un miracle que vous n'ayez pas encore succombé, murmura le médecin.

Maître Ians appela sa femme :

— Chère Marie, lui dit-il, si tu étais une femme faible et sans foi en Dieu, j'hésiterais à te faire connaître que notre séparation ici-bas est prochaine et que je ne tarderai pas à paraître devant le souverain juge. Mais les moindres instans me sont précieux pour remplir des devoirs sans l'accomplissement desquels la mort me serait amère. Envoie chercher monsieur le doyen, demande lui qu'il vienne m'aider à mes derniers momens, et écoute bien les instructions qu'il me reste à te donner pour l'avenir de nos enfans. Initiée à mes pensées les plus secrètes et à tous mes projets, je n'ai que peu de choses à te dire.

Dame Rubens, pâle comme un trépassé dans son suaire,

(1) *Cacheron*, ficelle dont on enveloppe en Flandre les toupies.

avait entendu les fatales paroles de son mari, sans autre témoignagne d'émotion que cette pâleur. Elle vint s'asseoir près du lit du mourant, mit sa main dans les siennes, et recueillit silencieusement tout ce qu'il dit d'une voix faible, mais nette et assurée. Après avoir résumé les desseins qu'ils avaient formés pour l'avenir de leurs sept enfans, après lui avoir enseigné clairement tout ce qu'elle avait à faire pour réaliser la fortune qu'il laissait et la placer de manière à n'avoir à redouter que le moins de chances possibles, il lui conseilla de quitter Cologne et de retourner à Anvers.

— Grâce à Dieu, ajouta-t-il, les tristes querelles élevées entre les huguenots et les catholiques se sont à peu près complétement apaisées. Aucun danger réel n'existe pour ceux qui sont restés fidèles à la foi de leurs pères, et là tu te trouveras au milieu de ta famille, tandis qu'à Cologne tu ne comptes que des amis. Or les liens du sang ont beaucoup plus de solidité et de chaleur que ceux qui naissent des relations, quelque intimes qu'elles soient.

Comme il terminait ces paroles, le doyen de Saint-Pierre et Saint-Paul entra. A la vue de Ians mourant, il ne put réprimer une larme; et il lui fallut quelques instans pour se remettre avant de remplir ses devoirs près du moribond. Après ce mouvement de faiblesse payé d'abord à la nature, il redevint le prêtre de Jésus-Christ, écouta la confession de maître Ians, et du fond de son cœur remercia Dieu d'avoir à bénir une âme si pure, si noble, si loyale et si chrétienne. La confession terminée, il sortit quelques instans pour revenir ensuite administrer l'extrême-onction à son pénitent; celui-ci, profitant de cet intervalle de temps, fit rassembler autour de son lit toute sa famille.



Derniers adieux de Ians Rubens à ses enfants.

— Mes enfans, leur dit-il, il me reste peu de momens à vivre, et je vais paraître bientôt devant Dieu, mon créateur et mon juge. J'ai besoin de son immense bonté et de vos prières pour le trouver miséricordieux. Ne cessez donc pas de lui adresser pour moi vos oraisons!

Les sanglots de ses enfans l'interrompirent : il leur fit signe de les réprimer et continua :

— Je n'ai pas besoin de vous exhorter au respect et à l'obéissance que vous devez à votre mère, n'importe en quelles circonstances et quel que soit votre âge; c'est le premier et le plus impérieux devoir que vous ayez à remplir sur la terre. Mais ce que je ne saurais trop vous recommander, c'est l'union entre vous; c'est de vous aimer et de vous entr'aider les uns les autres. Et puis, chers enfans, vivez en chrétiens; songez que hors du vrai sentier de la loi de Dieu, il ne saurait y avoir ni bonheur ni repos! Recevez ma bénédiction! et venez m'embrasser pour la dernière fois!

Le cœur brisé, le plus affreux désespoir dans le cœur, les enfans, agenouillés, courbèrent respectueusement la

tête sous les deux mains qui s'étendaient pour les bénir, et vinrent ensuite baiser ces mains déjà glacées par le froid de la mort. Ce fut en ce moment que le doyen arriva, portant le céleste viatique et les huiles saintes de l'extrême-onction.

Tous les voisins et tous les amis de Ians Rubens, prévenus par la rumeur générale du mortel accident qui l'avait frappé, étaient accourus à la hâte pour assister à la sainte et lugubre cérémonie : un cierge allumé à la main, ils se tenaient agenouillés autour de son lit, dans le vestibule de la maison et jusque dans la rue. Noble et touchant témoignage de l'estime et de la tendresse que chacun éprouvait pour l'homme de bien que Dieu appelait à lui !

Maître Ians mêla d'abord le murmure de sa voix aux prières que récitait le prêtre et que répétait l'auditoire. Bientôt on n'entendit plus cette voix qui, d'abord ferme, s'était affaiblie peu à peu. Dame Marie se pencha sur le lit, et jeta une plainte déchirante :

— Mes enfans ! mes chers enfans ! à moi ! à moi !

Les enfans se levèrent éperdus et coururent à leur mère :

— Vous êtes orphelins ! leur dit-elle, vous êtes orphelins !

En effet, Ians Rubens venait de rendre son âme à Dieu.

Je ne vous peindrai pas toutes les lugubres et pieuses cérémonies qui suivirent ce fatal moment. Dame Rubens voulut elle-même envelopper du suaire la dépouille mortelle de son mari et accomplir ce redoutable devoir avec une force que lui prêtait sans doute l'aide de Dieu. Elle ne consentit point non plus à confier à des mains étrangères le triste soin de déposer dans la bière le corps du trépassé : secondée par un vieux serviteur, elle l'y plaça doucement, après quoi elle alluma la lampe funéraire et alla rejoindre ses enfans. Ils se jetèrent dans ses bras, et ce fut alors seulement qu'elle put pleurer et soulager son cœur du poids affreux qui l'écrasait. Après ce premier moment donné au désespoir, dame Rubens, brisée, se laissa aller, durant quelques heures, à un abattement profond ; elle se sentait sans force, sans résolution et sans courage ; elle ne prenait garde à rien de ce qui se passait autour d'elle ; elle aurait voulu mourir. Cet état de prostration durait encore quand la voix des cloches vint à tinter l'*Angelus* : ce fut pour elle comme un avertissement divin. Elle se leva, rougit de sa faiblesse, fit une prière, courte mais fervente, et se mit à donner de nouveaux témoignages de son activité calme et de sa force chrétienne. Elle obligea ses enfans à prendre quelque nourriture, exigea qu'ils se couchassent, et ne permit à personne de veiller dans la maison, excepté au vieux domestique qui servait depuis quarante ans son mari. Seule, avec lui et un prêtre, elle passa la nuit dans la chambre funèbre, répandant, suivant l'expression de Bossuet, des larmes avec des prières. Quand le jour fut venu, elle donna quelques soins à sa personne, prit des vêtemens de deuil et alla éveiller par un baiser chacun de ses enfans, qu'elle réunit ensuite pour dire la prière du matin. Elle récita elle-même cette prière, quoique d'habitude un des enfans fût chargé de ce devoir et elle ajouta aux oraisons ordinaires le *De profundis* qu'elle prononça d'une voix émue mais distincte. Elle se releva ensuite du prie-dieu sur lequel elle s'était agenouillée devant la madone de Torquato Tasso, et confia ses deux filles à une vieille servante, chargée de les conduire dans la pièce la plus reculée de la maison, de façon à les soustraire à toutes les solennités lugubres qui allaient s'accomplir.

— Quant à vous, dit-elle à ses fils, vous êtes des hommes, et il faut que vous commenciez votre apprentissage avec la douleur et les devoirs pénibles. Vous allez vous revêtir des habits de deuil que j'ai fait faire cette nuit pour vous, et vous irez ensuite prier sur le cercueil de votre père jusqu'au moment où les prêtres viendront le chercher. Je vais rejoindre vos sœurs. Au retour de l'église, je vous attends.

Elle les baisa sur le front, les guida jusqu'à l'appartement mortuaire, jeta un coup d'œil d'une douleur inexprimable à travers la porte entrebaillée et s'éloigna.

Quand tout fut accompli et qu'au retour du cimetière les nombreux amis de Ians Rubens furent venus murmurer, suivant l'usage du pays, un dernier *De profundis* dans la chambre où il avait rendu son âme à Dieu, les cinq fils de Rubens allèrent retrouver leur mère, qui faisait une lecture pieuse à ses filles, occupées à coudre leurs robes de deuil. Ce fut encore un moment de larmes et de désespoir, auquel prit part le vieux curé, qui ramenait les enfans à la pauvre mère.

Sur ces entrefaites, la vieille servante entra pour annoncer que le dîner était servi ; mais elle ne put proférer une parole et se mit elle-même à sangloter. Alors dame Rubens, s'armant de force, tendit silencieusement la main au prêtre, et ses enfans la suivirent.

Il est d'usage en Flandre, — et cet usage est bien cruel, — que, le jour d'un enterrement, la famille du défunt donne à dîner à ses amis les plus intimes et aux prêtres qui ont célébré le service funèbre. Vingt personnes se trouvaient donc réunies dans le salon qui précédait la salle à manger. Dame Rubens les salua avec une dignité douloureuse, la tête haute, le regard ferme, comme si elle eût voulu témoigner de sa force et repousser cette sorte d'humiliation qui résulte toujours de la pitié. Elle désigna à chacun la place qu'il devait occuper. Quand les convives furent assis, il se trouva que, machinalement et par habitude, une place était restée vide au milieu de la table, celle qui était consacrée au maître de la maison, celle qu'occupait naguère Ians Rubens. Dame Marie, à cette vue, sentit une larme couler sur ses joues, et plus d'un moment s'écoula sans qu'elle levât les yeux.

— Maître Philippe Rubens, dit-elle enfin, en se servant pour parler à son fils du langage respectueux dont elle usait à l'égard de son mari, maître Philippe Rubens, vous êtes le chef de la famille, cette place vous appartient.

Philippe obéit avec une silencieuse dignité à l'ordre de sa mère. Il quitta la place qu'il occupait à l'extrémité de la table, vint s'asseoir dans le fauteuil de bois de chêne qu'un dossier plus élevé et ciselé aux armes de la famille distinguait des autres siéges, et salua les convives comme il l'avait vu faire à son père. Puis il récita avec assurance le *Benedicite*, emplit de vin une grande coupe d'argent, la porta à ses lèvres et remit la coupe à un domestique posté derrière lui pour qu'il la portât à sa mère. Celle-ci mouilla également ses lèvres dans le vin, donna la coupe à la personne placée à sa droite, et le vase d'argent circula de lèvre en lèvre et de main en main jusqu'au moment où il revint à Philippe Rubens. Alors celui-ci s'assit, chacun en fit autant, et le jeune homme se mit à dépecer les viandes et à faire les honneurs de la table avec une aisance, une grâce et un savoir-vivre qui charma tous ceux qui s'en trouvaient témoins. Dame Rubens le regardait avec attendrissement et sentit presque un mouvement de joie luire dans son cœur, comme un fugitif rayon de soleil perce tout à coup à travers une épaisse nuée d'orage et s'éteint aussi vite qu'il a resplendi.

Le dîner terminé, Philippe Rubens récita les *Grâces*,

salua ses convives, présenta la main à sa mère et la ramena dans son appartement. Elle passa les bras autour de son cou, l'attira contre sa poitrine et l'embrassa tendrement.

Puis se tournant vers ses autres enfans ;

— Voilà désormais votre père, dit-elle.

Les quatre autres jeunes garçons se découvrirent par un mouvement spontané.

Suivant les derniers conseils qu'elle avait reçus de son mari, dame Rubens s'occupa avec activité et secondée par son fils aîné des moyens de réaliser sa fortune et de retourner à Anvers. Un an après la mort de Jans Rubens, toute sa famille se rendit à l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul pour assister au service anniversaire, — au *bout de l'an*, comme on dit en Flandre, — célébré pour le repos de l'âme du défunt, et alla prier sur la tombe du trépassé, recouverte la veille d'une plaque de marbre portant cette épitaphe :

Deo optimo, maximo sacrum
Joanni Rubenio,
Clarissimo jurisconsulto qui Italiam
Per septennium, maximamque
Sequanorum partem, ad capiendum
Ingenii cultum, judiciumque confirmandum
Peragravit, sedulo lustravit,
Deindè in Belgium reversus, Antverpiæ
Scabinorum senatus collegio adlectus,
Id munus per annos sex integros
Magnâ cum laude gessit;
Ac demùm civilibus bellis exortis
Quo procul ab eis nimirum, quietis
Amans ageret, patriam cui propter
Administratæ reipublicæ, justitiæque
Merita charus erat, ultro reliquit,
Seque Coloniam Agrippam omni
Cum familiâ recepit
In eâque 19 annos transegit.
Viro itaque antiquæ, nostri temporis
Historiæ cognitione longè præstante,
Universis ab humanitate, morum suavitate
Beneficentiæque promptitudine
Pergrato,
Maria Pepylinga uxor
Septem ex eo liberorum mater,
Cum quo annis 26, concorditer, sine
Ullâ querellâ, vixit,
Marito dulcissimo bene merenti
Posuit.
Natus Antverpiæ XIX calend.
Aprilis anno 1530.
Denatus Coloniæ calend. martii
Anno 1587.

En sortant de l'église, ils montèrent tous dans les deux voitures qui les attendaient et se mirent en route pour Anvers.

CHAPITRE QUATRIÈME.

OTTOVOENIUS.

Lors que dame Rubens entra dans Anvers, après vingt années d'absence, elle trouva cette malheureuse ville enfin délivrée des horreurs de l'hérésie et de la guerre intestine. Longtemps rebelle à l'autorité de l'Espagne, la malheureuse cité, après un siége de douze mois, pendant lequel elle eut à subir les horreurs de la famine, avait fini par se rendre au duc de Parme, qui la tenait assiégée, et deux années s'étaient écoulées depuis ce grand événement; aussi le commerce commençait à renaître, la loi à reprendre vigueur et la justice à refleurir.

Dame Rubens, qui naguère encore était une femme timide, sans intelligence des affaires, et, suivant la belle expression de l'antiquité, qui passait ses jours au logis à filer de la laine : *domum mansit lanam fecit*, depuis la perte de son mari, avait pris toute l'intelligence et toute l'activité dont le digne père de famille lui avait donné si longtemps l'exemple. Accompagnée de son fils, elle alla réclamer plusieurs parties de ses biens, qui durant son absence et celle de maître Jans Rubens avaient été confisquées tantôt par le parti royal, tantôt par les rebelles, qui, sous prétexte d'émigration, ne s'étaient, ni les uns ni les autres fait faute, d'exactions et de pillages. Grâce à sa persévérance et à la manière ferme et intelligente dont elle réclama son bon droit, elle obtint justice partout, et son fils aîné la seconda si bien qu'il se gagna l'estime des magistrats, et malgré sa grande jeunesse, fut nommé aux fonctions im- étaire de la ville d'Anvers.

Durant ces entrefaites, Pierre-Paul Rubens avait repris à Anvers le cours de ses études et continuait à faire des progrès si rapides qu'à treize ans il parlait le grec et le latin comme sa langue naturelle, et n'avait guère moins de facilité pour s'exprimer en anglais, en espagnol, en italien et en français. Doué d'une grande beauté, les yeux vifs, les traits nobles et réguliers, la taille souple et bien prise, alerte, hardi, réussissant à merveille dans les exercices du corps, il se gagnait tous les cœurs par la franchise et la gaîté de son caractère. Aussi la comtesse de Lalaing, sa marraine, ne laissa point de repos à dame Rubens que celle-ci ne lui eût donné son fils pour page, alléguant qu'il achèverait de compléter à la cour une éducation déjà si bien commencée, qu'il prendrait près d'elle l'habitude des bonnes manières et qu'il s'y préparerait les moyens d'arriver près du roi d'Espagne à quelque poste important: cette carrière, selon elle, était préférable de beaucoup aux études du droit pour un jeune homme qui promettait de devenir un si parfait cavalier. Dame Rubens résista longtemps à ces offres séduisantes, et finit par céder enfin. Ce fut un jour de triomphe et de joie pour la comtesse de Lalaing, qui emmena le soir même son page à Bruxelles et le traita comme ses propres fils, dont Pierre-Paul devint plutôt l'ami et le frère que le serviteur.

Cependant, de tous les plaisirs de cette existence de dissipation et de splendeurs, un seul eut quelques charmes pour le jeune homme habitué à la vie sévère et laborieuse

de la famille. Au lieu de passer sa journée entière dans l'oisiveté et dans la dissipation, il employait presque tout son temps à monter à cheval, et devint bientôt d'une telle habileté qu'il domptait les étalons les plus féroces et faisait l'admiration des écuyers blanchis dans le métier. Mais quand il rentrait au palais comtal, quand il lui fallait se mêler à des entretiens frivoles ou bien jouer aux dés, il se sentait pris de découragement et d'ennuis.

Après une année d'absence environ, Pierre-Paul revint passer quelques jours chez sa mère, et se revit, non sans joie, en face de la bibliothèque paternelle. Son premier soin fut d'aller droit au livre envoyé d'Italie par Torquato Tasso, à l'exemplaire de la *Jérusalem délivrée*, et il ne vit pas sans étonnement que son père avait conservé soigneusement les dessins faits par Pierre-Paul dans ce volume. Cette découverte lui rendit le goût de peinture. Il se remit à l'œuvre avec activité, et un matin sa mère entra chez son fils, et le vit la palette et le pinceau à la main. Surprise et charmée du mérite de la petite toile que peignait le jeune homme son fils, elle lui en témoigna sa satisfaction.

— Ah! ma mère, lui dit-il, plutôt que de m'obliger à vivre paresseusement et sans profit pour ma gloire et pour mon salut chez Mme la comtesse de Lalaing, vous devriez bien plutôt me permettre d'entrer chez un peintre et de devenir son élève; je suis sûr que je ne tarderais point à m'acquérir du talent et du renom.

— Eh! quoi! Pierre, répliqua la dame, quoi! vous avez de telles pensées! vous, le fils d'un homme noble!

— Ma mère, répliqua le jeune homme, je pensais que faire des chefs-d'œuvre et les faire admirer de tous valait pour le moins autant que de monter à cheval, de jouer aux dés et de maugréer Dieu! C'est pourtant la vie que je mène avec les fils et les serviteurs de madame la comtesse de Lalaing.

— Eh bien! mon fils, vous reviendrez dans votre famille; mais ne parlez plus de projets que je désapprouve.

« Quoi qu'il en soit et malgré ce refus, dit le vieux et naïf historien de Rubens, Michel *le licencié* en droit, il ne persista pas moins dans sa résolution et prit un jour l'heure du berger pour la lui témoigner de nouveau. La mère fit encore paraître sa répugnance sur cette demande, qu'elle envisageait d'un choix trop bas pour la naissance de son fils; lui insinuant la faiblesse de son âge pour se fixer à une profession convenable, et que d'ailleurs elle l'avait élevé et destiné pour la robe ou pour un état plus relevé; que la réussite de l'art de la peinture lui paraissait trop équivoque pour son rang, pour y donner son consentement. »

Malgré ce refus absolu, le jeune homme, emporté par la fougue de ses désirs et par la puissance de sa vocation, tenta bientôt de nouveau de fléchir sa mère, poussa ses sollicitations jusqu'à l'importunité, « ne sachant pas, disait-il, d'état plus noble que celui de peintre, avec une vie libre et sans chances.

Madame Rubens, avant de céder et d'accepter une si grave résolution, résolut de consulter ses parens et les tuteurs de son fils; ceux-ci jugèrent convenable le parti que voulait suivre leur pupille, et le jeune homme, au comble de ses vœux, entra comme élève chez Adam Van Noordt, célèbre peintre de portraits établi à Anvers.

Ce fut un grand jour que celui où le tuteur de Rubens prit le bras du jeune homme et l'amena, le cœur palpitant, chez l'artiste. Celui-ci était un homme brusque, d'humeur rude et qui, de simple menuisier, était devenu un peintre célèbre. Il avait gardé de son ancien état d'ouvrier manuel des façons brutales et une manière de parler non moins grossière. Ses élèves n'obtenaient son enseignement qu'au prix des plus pénibles traitemens, et sans toute leur ferveur pour la science de la peinture, ils auraient quitté bien vite le laboratoire d'un maître si disgracieux. Pierre-Paul imita leur résignation et mit à l'étude une ferveur et une intelligence qui ne désarmèrent pas néanmoins Adam Van Noordt. Rubens se consolait de ces chagrins avec Henry Van Baelen, Sébastien Francqs et Jacques Jordaens, qui tous trois acquirent plus tard une grande célébrité et qui cherchaient, comme lui, à acquérir le talent nécessaire pour parvenir à la fortune et à la renommée.

Dix-huit mois s'écoulèrent durant lesquels la patience de Pierre-Paul ne se démentit pas un seul moment, malgré les difficiles épreuves auxquelles la soumettait l'humeur acariâtre de Van Noordt. Mais un soir, le vieux peintre rentra du cabaret tellement exaspéré par la boisson qu'il injuria ses élèves, comme eût rougi de le faire le dernier des portefaix du port d'Anvers, et poussa même l'indignité jusqu'à battre le petit Jordaens, que sa constitution faible et maladive aurait dû, plus que les autres, mettre à l'abri de cet infâme traitement. Rubens et ses camarades arrachèrent l'enfant aux coups du misérable et résolurent de quitter sur-le-champ une pareille maison! Ils se rendirent donc chacun chez leurs parens, et dame Rubens, qui se trouvait alors entourée de quelques amis, prit occasion de cet événement pour admonester son fils sur le peu de relief de l'état de peintre, arrivant à la conclusion qu'il vaudrait mieux laisser là le pinceau et reprendre les études de droit. Un cavalier de haute mine, qui se trouvait là, présenté par messire l'échevin de la ville chez dame Rubens, sourit à cette admonition de la bonne mère, et lui répliqua que tous les peintres n'agissaient point comme maître Van Noordt et qu'il en connaissait qui méritaient l'estime de tous, comme chrétiens et comme gens du monde. Tandis que se passait cet entretien, monseigneur le prince de Chimay survint, courut à celui qui venait de parler ainsi, l'embrassa tendrement et le traita de la manière la plus honorable, lui faisant des reproches pleins d'amitié de ce que, venu à Anvers, il n'était pas descendu au palais de celui qui s'estimait heureux et fier d'être le meilleur ami d'un homme de si grand renom

— Vous le voyez, dit en souriant l'étranger, tous les peintres ne sont pas des mécréans et des brutes indignes, madame! car je puis vous l'avouer maintenant, la peinture est ma profession, et si je me nomme Octavius Van Veen, — nom sous lequel m'a présenté à vous messire l'échevin, — je signe mes tableaux du nom latinisé : Ottovœnius.

— Et ces tableaux qu'on vous paie à prix d'or, interrompit le prince de Chimay, vous ont valu l'estime et l'amitié non-seulement de tous les gens de bien, mais encore et surtout de leurs altesses les archiducs Charles et Albert et de monseigneur le duc de Parme.

Rubens, le visage brûlant et les yeux pleins de larmes, alla vers Ottovœnius, s'agenouilla respectueusement, prit la main du peintre et la porta à ses lèvres :

— Laissez-moi, dit-il, me prosterner devant celui qui a rendu tant de splendeur à l'école flamande! à celui que Van Noordt lui-même nous enseignait à vénérer comme un des grands génies du siècle!

— Mon enfant, je ne mérite point l'exagération de ces éloges; mais si je ne suis pas destiné, comme Moïse, à pénétrer dans la terre de Chanaan, ma mission du moins est de la montrer aux bienheureux Israélites qui doivent l'habiter.

— Ma mère, monseigneur, messire l'échevin, il faut que

vous obteniez de maître Ottovœnius qu'il m'accepte parmi ses élèves, s'écria chaleureusement Rubens. Maître, je ne me releverai pas avant d'avoir obtenu cette grâce!

— Mon enfant, reprit le peintre, si réellement Dieu a mis en vous la vocation de l'art divin de la peinture, je n'hésiterai point à vous emmener avec moi à Bruxelles et à vous installer près de moi dans l'atelier que les magistrats de la ville m'ont donné dans leur hôtel; car le



L'hôtel de ville de Bruxelles.

charme de votre personne m'a déjà gagné le cœur; mais si vous n'êtes entraîné vers l'art que par un sentiment mal fondé d'orgueil, j'aurai le courage de vous le dire franchement et de vous faire sortir d'un chemin où il vaudrait mieux ne jamais avoir mis le pied que de n'y pas marcher le premier à la tête de tous les autres. Montrez-moi quelques-unes des études que vous avez faites sous maître Adam Van Noordt.

— J'ai là dans la pièce voisine, dit madame Rubens, une figure de Borée enlevant Orithye que Pierre-Paul m'a offerte, la semaine dernière, pour la fête de l'anniversaire de ma naissance. Je vais vous le montrer, messire.

Elle mena Ottovœnius dans la chambre voisine, tandis que Rubens les suivait, le cœur palpitant et dans une anxiété impossible à décrire.

A la vue du tableau, maître Ottovœnius jeta un cri de surprise et d'admiration, se retourna vers Rubens et l'embrassa avec des transports de joie:

— Vous serez le plus grand peintre de la Flandre! lui dit-il vous serez le plus grand peintre du monde entier si

vous laissez au temps et au travail le soin de mûrir l'admirable génie que Dieu a mis en votre sein. Venez à Bruxelles avec moi, Pierre-Paul. Non-seulement je vous l'accorde avec joie, mais encore je vous le demande, je vous en supplie. Vous y serez, non pas mon élève, mais mon ami, mon frère! Merci, mon Dieu, de m'avoir réservé l'honneur de diriger dans la voie de la célébrité, de conduire à une gloire immortelle celui qui doit se placer entre Michel-Ange Buonarotti et Raphaël Sanzio! Merci, mon Dieu! car je me consolerai de ne laisser à la postérité qu'un nom d'artiste secondaire, puisqu'elle ne prononcera point ce nom sans y joindre l'heureux titre de *maître de Rubens!* Venez, mon ami, partons sur l'heure pour mon laboratoire.

On peut aisément se figurer la joie de Pierre et le bonheur de sa mère, qui entendait prédire de pareilles destinées à son fils. Le lendemain, Pierre-Paul et Ottovœnius partirent pour Bruxelles, où le digne maître, faisant abnégation entière de sa propre gloire, ne s'appliqua plus qu'à former son élève, à lui révéler les secrets de l'art et à donner une sage direction à la fougue de son génie. Il ne le quittait jamais d'un instant, le menait avec lui partout, veillait sur ses mœurs avec une sollicitude de mère, et en fit non-seulement un grand peintre, mais un cavalier parfait. Deux années s'écoulèrent ainsi, au bout desquelles Ottovœnius devint rêveur et mélancolique. Rubens le surprenait souvent à répandre des larmes secrètes, et lui faisait de tendres reproches d'avoir des chagrins et de ne pas les confier à son fils d'adoption.

— Mon ami, lui répondit un jour le peintre, le chagrin que j'éprouve c'est la nécessité où je me trouve de me séparer de toi!

— Nous séparer? Qu'ai-je fait pour mériter une pareille disgrâce? demanda Rubens avec douleur.

— Rien dont je ne m'estime heureux et fier, mon enfant! mais il faut que tu ailles en Italie étudier les grands maîtres et te perfectionner dans ton art par la vue de leurs chefs-d'œuvre sublimes. Je te l'avoue, le courage me manque à cette pensée, et je ne puis sans tristesse songer à une si cruelle séparation..... Cependant, reprit-il, elle est nécessaire à ta gloire, et je n'hésiterai pas à te faire ce sacrifice. Nous allons partir pour Anvers et je demanderai pour toi à ta mère la permission de faire ce voyage.

En effet, le lendemain, dame Rubens vit arriver chez elle Ottovœnius et son élève; Ottovœnius lui communiqua les desseins qu'il avait de faire voyager Rubens, et l'honorable dame ne voulut point décider une si grave résolution sans avoir pris l'avis de sa famille. Elle réunit donc chez elle ses parens les plus dignes de confiance et leur exposa ce qu'Ottovœnius demandait pour Pierre-Paul, ajoutant qu'elle s'en rapportait entièrement à la décision que l'on allait prendre dans l'intérêt de son fils et de l'honneur de sa famille.

En effet, une délibération en bonne forme, écrite en flamand et que possède l'auteur de ces notes, déclare « que » les parens et tuteurs de Petrus-Paulus Rubens, persuadés » de la prud'hommie, capacité et bonne conduite d'icelui, » ne trouvent aucune difficulté à pouvoir consentir qu'il » ait l'agrément d'aller en Italie, afin de s'y former dans les » politesses et se perfectionner dans son art, à l'exemple de » son père et de son digne et honoré maître, Octavius Van- » Veen. »

Une fois cette délibération de famille rendue, Ottovœnius ne s'occupa plus que de procurer à son cher élève les moyens d'exécuter son voyage avec tous les avantages possibles. Non-seulement il donna à Rubens des lettres de recommandation pour les nombreux amis qu'il comptait en Italie, mais encore il demanda pour lui une audience de congé à leurs altesses royales les archiducs Albert et Isabelle.

Déjà les brillantes prédictions d'Ottovœnius sur l'avenir artistique de Rubens n'étaient plus un mystère; on s'en entretenait dans toute la Flandre, et quoique Rubens, d'après les conseils de son maître, n'eût laissé voir à aucun étranger ses études de peinture, on ne le regardait pas moins déjà à la cour comme doué de grands talens, digne de renommée et destiné à illustrer son pays. Ce fut donc avec un vif intérêt que le prince et sa royale épouse accueillirent Pierre-Paul, et cet intérêt devint plus grand



Rubens présenté à l'archiduchesse.

encore quand il confirma par sa vue la haute opinion que l'on avait de lui. Rubens venait d'atteindre ses dix-sept ans; mais le développement de sa taille et l'ensemble de sa physionomie le faisaient paraître plus âgé, et sans lui rien ôter

de la grâce de l'adolescence répandaient sur sa personne je ne sais quelle expression de gravité qui lui seyait à ravir. Conduit par son maître, Ottovœnius, il s'avança de la meilleure façon du monde vers l'archiduchesse, plia un genou devant elle et s'inclina respectueusement avec une aisance et une grâce que lui eussent enviées les courtisans les plus renommés pour l'élégance de leurs manières. Aussi madame Isabelle fit un sourire plein d'aménité, donna sa main à baiser au jeune homme, faveur qu'elle n'accordait qu'aux plus illustres seigneurs de Flandre, et lui dit :

— Par sainte Gudule ! messire Rubens, nous allons gronder maître Ottovœnius de n'avoir amené à notre cour, que la veille de son départ pour le voyage d'Italie, un jeune cavalier aussi accompli que vous semblez l'être.

Rubens répondit modestement, mais avec une digne assurance, quelques paroles pleines de convenance et d'esprit.

— Monseigneur, dit alors la princesse en prenant par la main le jeune homme et en le conduisant à l'archiduc, nous vous présentons messire Rubens, l'élève favori de notre peintre Ottovœnius, vous priant de lui accorder votre protection et votre bienveillance.

— Messire Rubens, répliqua l'archiduc, j'ai donné ordre à mon chancelier de vous remettre pour les princes d'Italie, avec lesquels je me trouve en relation d'amitié, des lettres de recommandation et de créance, telles que vous en méritez, d'après le témoignage de votre maître que nous aimons et que nous chérissons si fort pour son talent et pour son caractère honorable. Partez donc, puisque votre vocation vous appelle à continuer en Italie vos études de peintre. Mais quand vous aurez donné à votre talent la maturité nécessaire, revenez près de nous où vous ne sauriez manquer de trouver, comme messire Ottovœnius, protection, aide et amitié.

— Monseigneur, dit Rubens, à moins d'être un misérable sans cœur et sans honneur, il faut que je justifie une partie de vos extrêmes bontés. Soyez sûr que leur souvenir me rendra plus persévérant encore, et que je les aurai sans cesse devant moi, comme un encouragement et un aiguillon au travail.

Le prince détacha de son cou une large chaîne d'or et l'agrafa sur la poitrine de Rubens.

— Tenez, ajouta-t-il, ne la quittez jamais, et qu'elle vous rappelle sans cesse, au milieu des offres séduisantes que l'Italie fera pour vous garder, que vous nous appartenez et que nous vous attendons. Vous partez dans trois jours, nous a dit tout à l'heure Ottovœnius. Vous ne quitterez point de cette première journée Madame l'archiduchesse ni moi; demain vous irez embrasser votre mère, et après demain vous appartiendrez à votre maître.

— A mon père, répliqua Rubens ému jusqu'aux larmes; à celui qui me vaut l'espoir de posséder plus tard un peu de talent, à celui à qui je dois l'honneur ineffable de l'accueil dont vous daignez m'honorer, monseigneur.

A ces paroles dites avec ferveur, l'archiduchesse sentit elle-même ses yeux devenir humides, et un murmure d'approbation se répandit parmi l'assemblée; aussi chacun applaudit quand la princesse s'avança vers Rubens et lui dit :

— Puisque monseigneur l'archiduc vous a octroyé une marque de souvenir, nous voulons imiter un si bon exemple : portez cette bague en souvenir de votre souveraine.

— Oh! madame, s'écria Rubens, qui cette fois ne put retenir ses larmes, oh! madame, vous voulez donc me faire mourir de joie?

— Non pas! nous voulons que votre personne vive longtemps et votre nom toujours.

Ce fut comblé de si grands honneurs que Rubens partit le lendemain pour Anvers. Sa mère, prévenue de son arrivée, l'attendait et courut se jeter dans ses bras dès qu'il mit le pas sur le seuil du logis. Les frères et les sœurs du jeune homme vinrent joindre leurs embrassemens au caressses de leur mère; puis, quand le cœur plein de joie, il eut dit les bontés de ses souverains pour lui, quand un banquet de famille eut réuni ces huit heureuses personnes, une tristesse profonde s'empara d'eux vers le soir, car le moment de la séparation était arrivé. Pierre-Paul s'agenouilla devant sa mère et lui demanda sa bénédiction. Dame Rubens se leva par un mouvement simple et solennel à la fois :

— Mon Dieu! dit-elle d'une voix tremblante, mon Dieu, voici le dernier né de mes enfans qui se sépare de notre famille et entreprend un long voyage. Faites que vos anges veillent sur lui et le tiennent exempt de maladie et de malencontre; mais faites surtout que le démon ne puisse rien sur son âme et qu'il reste pur devant vos yeux. Plutôt la mort pour lui que le péché mortel, car je me consolerais plus facilement de sa perte que de sa chute! Un pressentiment douloureux me serre le cœur en ce moment suprême, et me dit que Pierre-Paul entend pour la dernière fois ma voix en ce monde et que nous ne nous reverrons plus que dans le ciel. Que votre sainte volonté s'accomplisse, Seigneur; mais que du moins séparés sur la terre, nous soyons réunis un jour dans votre éternelle béatitude.

Elle tendit les bras à son fils, qui s'y précipita, et ils mêlèrent longtemps leurs sanglots et leurs larmes. Après avoir cédé quelques instans à ses émotions, dame Rubens releva la tête, et détacha de la muraille la petite madone d'argent qu'elle avait reçue jadis de Torquato Tasso.

— Mon fils, dit-elle, déjà mes prières devant cette sainte image ont obtenu de la divine mère de Dieu votre salut quand vous sembliez déjà trépassé. Je vous la donne; ne la quittez jamais, en reconnaissance de ce miracle et par souvenir de votre mère. Je vous ai bien souvent conté à quel illustre poëte nous la devions! Ne soyez point ingrat envers lui et n'oubliez pas que votre père lui dut la vie.

Puis, comme on entendit le bruit de la voiture et des chevaux, le cœur lui faillit tout à fait; elle devint pâle, et, se rejetant dans les bras de son fils, elle le serra convulsivement sur sa poitrine, et tomba sans connaissance. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, six de ses enfans l'entouraient et s'efforçaient de la consoler.

Tandis qu'elle revenait à elle, Pierre-Paul, essuyait ses larmes, et suivait la route de Bruxelles. En descendant de voiture, il trouva Ottovœnius qui l'attendait et qui ne se sépara plus de lui jusqu'à l'heure du départ, le lendemain au point du jour.

Au moment où les chevaux prenaient le galop, Ottovœnius jeta sur les genoux de son élève un portefeuille. Rubens l'ouvrit : le portefeuille contenait des lettres de créances sur les principaux banquiers d'Italie pour une somme considérable, la lettre suivante les accompagnait :

« Mon fils, voici le fruit de mes économies privées, je te les prête; car, songes-y bien, tu ne vas pas en Italie pour acquérir de l'or, mais du talent : la fortune et la renommée t'attendront ici à ton retour. »

— Mon Dieu! s'écria Rubens, comment, avec de telles preuves de tendresse et de si nobles témoignages d'intérêt, comment cesserais-je de garder une vie pure et sans reproche! Comment ne deviendrais-je pas un grand peintre!

S. Henry BERTHOUD.

(*Sera continué.*)

ÉTUDES RÉTROSPECTIVES.

CHIMAY ET COUVIN.

Situées sur les limites de la Belgique et de la France, et passant tour à tour sous la domination de chacun de ces deux États, les petites villes de Chimay et de Couvin, voisines et rivales, furent souvent témoins des dissensions jalouses des seigneurs dont le manoir féodal les dominait.

Au treizième siècle, elles offraient à peu près le même aspect : des rochers escarpés servaient de fortifications naturelles au château des marquis de Couvin comme à celui des comtes de Chimay (1), et la haine comme la rivalité étaient héréditaires entre les habitans de ces nobles retraites. Un incident qui les raviva encore davantage fut la préférence accordée par une des plus belles châtelaines du voisinage au seigneur de Chimay sur le seigneur de Couvin. Dès lors ce fut de la part du rival heureux une mesure indispensable de prudence que de se tenir sur la défensive, car en toute occasion de rencontre, les vassaux du marquis de Couvin révélaient avec un zèle hostile des projets de vengeance.

Le seigneur de Chimay, étant à la chasse dans les bois qui séparaient ses domaines de ceux de son ennemi, s'égara à la poursuite d'un sanglier, qui l'entraîna loin de ses piqueurs. Ceux-ci, ne le voyant plus, allèrent l'attendre au lieu désigné pour la halte des chasseurs; mais en vain les heures s'écoulèrent, le comte ne reparaissait pas. Les chasseurs, alarmés, se dispersèrent de nouveau pour battre la forêt et explorer tous les environs. Mais du comte point de nouvelles; nul indice ne put remettre sur sa trace, et après toute une nuit passée en infructueuses recherches, on s'en revint au château, espérant encore que le seigneur s'y trouverait; mais il n'y avait pas reparu depuis la veille, et force fut d'annoncer à la châtelaine, déjà tout en émoi de ce retard, que son époux avait disparu. Elle reçut cette nouvelle avec une vive douleur et voulut se mettre immédiatement elle-même à la recherche du comte. Accompagnée des plus notables de ses vassaux, elle parcourut les bois, les montagnes, s'adressa à tous les habitans du voisinage, et ne reçut nul éclaircissement. Enfin, après huit jours de continuelles et inutiles démarches, il ne lui resta plus qu'à s'adresser à leur redoutable voisin, sur lequel elle se connaissait de l'ascendant; elle espéra ne pas l'invoquer vainement : la noble dame lui croyait de l'honneur.

Elle s'en vint donc, en grand deuil et tout éplorée, avec tous les gens de sa suite, en deuil aussi comme elle, réclamer du seigneur de Couvin le serment, par sa foi de chevalier, qu'il n'avait pas connaissance du sort du seigneur de Chimay; puis elle le supplia, les larmes aux yeux et les mains jointes, de lui donner tous les éclaircissemens qu'il pourrait avoir sur cette disparition : « O monseigneur! disait cette veuve désolée, implorant celui qui jadis l'avait obsédée de ses supplications, montrez en cette funeste circonstance la noblesse de votre âme; que le ressentiment cède enfin à la pitié! Accordez votre généreux concours à mes tentatives pour connaître le destin de mon époux, de votre rival, qui sera désormais votre ami! Permettez que toutes les perquisitions soient faites en vos domaines; montrez-vous le protecteur des opprimés : l'honneur vous le commande, une femme vous en conjure! »

Le seigneur de Couvin, ému mais non persuadé par la châtelaine de Chimay, lui jura sa foi de gentilhomme qu'il ne savait rien de ce qui était arrivé au comte de Chimay; il lui promit de s'en enquérir et engagea fort la dame à attendre chez lui l'issue de ses recherches. La comtesse, observant le frémissement de terreur que cette offre produisait sur les fidèles vassaux de sa suite et se fiant fort peu sur la parole du sire de Couvin, crut devoir refuser. Elle s'éloigna satisfaite de cette démarche, entreprise uniquement pour l'acquit de sa conscience.

Plusieurs années se succédèrent sans amener le moindre événement qui pût mettre sur la voie d'une découverte à l'égard du seigneur de Chimay. Sa femme, triste et seule, était toujours en deuil, dans les prières et dans les larmes; elle refusait les consolations qui lui étaient offertes, et elle fut surtout indignée des propositions d'union qu'osa lui faire le marquis de Couvin, sous le prétexte de terminer ainsi les longues divisions de leurs vassaux. La comtesse ne daigna lui répondre que par ces mots :

« Je ne suis pas assez certaine d'avoir perdu mon époux » sans retour pour disposer de moi-même. Je ne vivrais » plus si je m'étais crue libre. »

La septième année du veuvage de la comtesse, il arriva qu'un jeune pâtre de Chimay, s'amusant à chasser, vit passer tout près de lui un joli petit lapin. Aussitôt il se mit à le poursuivre, et lui lança des flèches sans pouvoir réussir à l'atteindre. Enfin, après une course longue et opiniâtre, le lapin se réfugia vers des rochers inconnus à l'enfant et que dominait un château situé comme celui de Chimay, ce qui le lui fit reconnaître, à sa grande consternation, pour le manoir de Couvin; mais l'ardeur de la chasse l'emportant sur toute autre impression, il lança sa dernière flèche contre le lapin fugitif, qui disparut dans une crevasse de rochers, où resta plantée la flèche. Le petit pâtre, désolé de perdre sa proie et son arme, voulut tenter de reconquérir du moins cette flèche, qui pouvait servir à tuer quelque gibier pour le souper de sa famille. Grimpant donc avec agilité, à l'instar du lapin, sur les rocs escarpés, il parvint à saisir la flèche, qu'il voulait enlever de cette fente; mais il y trouva de la résistance, et plongeant sa main dans le creux du rocher pour dégager sa flèche, il sentit, ô terreur! une main saisir la sienne et lui g[illegible]er entre les doigts le bout de sa flèche enveloppé d'un linge

(1) La terre de Chimay fut érigée plus tard en principauté.

couvert de caractères tracés avec du sang. L'enfant, terrifié, reste immobile, cherche ensuite vainement à se rendre compte de cette étrange aventure ; mais enfin, ne sachant pas lire, il met le linge dans sa poche, et sans plus penser au lapin, il reprend au plus vite le chemin de sa chaumière. Là il trouve ses parens inquiets de sa longue absence ; il achève de les confondre par le récit de ses exploits du jour et enfin déploie le mystérieux écrit, plié en forme de lettre. Dessus, le père de Basler (homme savant et lettré) déchiffra ces mots : « *A la comtesse de Chimay.* »

Grande rumeur dans la chaumière. On députa sur-le-champ le petit pâtre Basler au château. C'était l'heure du dîner solitaire de la châtelaine : on refusa d'introduire l'enfant ; mais il persista dans sa demande avec tant d'instances qu'il parvint enfin à son but. La dame de Chimay, à la vue des caractères tracés sur le linge qu'on lui présentait, poussa un grand cri, le déploya vivement, et lut ces mots à haute voix : « Si vous m'êtes fidèle, armez tous nos vassaux et tirez-moi des souterrains du château de Couvin, » où je suis enseveli vivant. »

— L'écriture et la signature du comte de Chimay ! s'écria-t-elle. Nous le délivrerons sans retard. Enfant, tu seras notre guide, et le félon ravisseur portera enfin la peine de sa lâche trahison.



La flèche remise.

Tous les vassaux s'assemblèrent au premier signal de leur noble maîtresse ; mais on lui fit observer que pour être plus sûre du succès, elle devait réclamer le secours de tous leurs voisins, que cet attentat soulèverait contre leur ennemi commun. Cet avis était sage. La comtesse eut peine à différer jusque-là pour assurer mieux l'exécution de sa juste vengeance ; mais les levées de gens armés se firent immédiatement : la nuit fut employée à obtenir des renforts et des auxiliaires, et dès le point du jour, la châtelaine de Chimay, à la tête de cette armée improvisée, marcha au château de Couvin, non plus en suppliante, mais forte de son droit et de la justice de sa cause. Elle jugea qu'il serait imprudent de tenter une capitulation et craignit qu'en faisant connaître l'objet de cette attaque, elle ne donnât le temps au traître de mettre le comble à ses crimes en faisant disparaître à jamais son noble captif. Donc, on attaqua le château à l'improviste. Le seigneur de Couvin fut saisi et garrotté aussitôt, et la comtesse ne lui promit la vie qu'à la condition que son époux serait immédiatement délivré. Le marquis, écumant de rage, fut forcé d'indiquer les souterrains, sous peine de voir démolir son château pierre par pierre.

Tandis qu'une partie de la suite de la comtesse cernait et occupait le château, le reste des assiégeans, répandu dans la ville, maintenait en respect et en crainte les habitans, épouvantés et intimidés par le nombre des hommes d'armes.

Le seigneur de Couvin niait obstinément son crime ; le comte ne se retrouvait point au souterrain. Mais le traître à son tour fut trahi : un de ses gens, effrayé par les menaces, déclara que le le comte de Chimay était captif dans un cachot que le marquis avait fait disposer exprès et s'offrit même à y conduire.

On fit marcher devant le sire de Couvin, et l'on descendit par de ténébreux détours jusqu'à la tombe où était l'infortuné seigneur, que son ennemi avait laissé vivre pour le faire plus longtemps souffrir. La porte fut enfoncée, et à la lueur des torches, on se précipita dans le cachot.

La comtesse, au comble de l'émotion, s'élança vers le captif, qui avait à peine la force de se soutenir ; il tomba en défaillance dans les bras de celle que pendant si longtemps il n'espérait plus revoir en ce monde..... et l'aspect de leur bonheur mutuel fut le plus rude châtiment que pût subir leur ennemi. Le seigneur de Chimay, pâle, exténué par sa longue et dure captivité, pouvait à peine supporter l'excès de son émotion ; l'éclat des lumières, le bruit de la foule qui s'empressait autour de lui l'enivraient ; mais ranimé par tous les soins qui lui furent prodigués, il se disposa à sortir de sa prison ténébreuse, ses regards errèrent alors autour de ce funè-

bre asile, et apercevant le petit lapin blanc dans les bras du pâtre Basler, il sourit et dit : « Je ne voulais pas abandonner ici mon premier libérateur. »

Entourés de leur nombreuse escorte, les châtelains de Chimay revinrent en leur château, amenant à leur suite le marquis de Couvin, qu'il leur fallut protéger contre la fureur des villageois indignés. Il fut détenu dans un souterrain de Chimay en attendant que, selon les lois du pays, il fût livré au juste châtiment de son noir attentat.

Le comte donna à sa femme et à ses vassaux les détails de sa cruelle aventure. Égaré à la chasse et loin de tous les siens, il avait réclamé imprudemment l'hospitalité du sire de Couvin, qui s'était saisi de lui pour le précipiter dans l'horrible cachot où il n'avait survécu à tant de maux que par un miracle de la Providence et par la force de l'espoir. Un seul hôte avait adouci cette affreuse solitude : c'était le petit lapin, qui avait choisi cette retraite pour terrier et y vivait en fort bonne intelligence avec lui.

Il dépeignit quel avait été l'excès de son bonheur en apercevant la main du jeune chasseur, avec quel empressement il remit avec la flèche un écrit qu'à force de patience il était parvenu depuis longtemps à préparer avec son sang, sur son mouchoir, dans le pressentiment de s'en servir pour sa délivrance. Ensuite il s'adressa au petit Basler, qui venait lui restituer son ami le lapin :

— Mon enfant, lui dit-il, vous devez tenir à votre conquête ; aussi ne veux-je pas vous en priver : je ne vous séparerai pas, et je ne me séparerai moi-même pas de mes libérateurs. Toute la famille Basler sera dès ce jour à la tête de l'administration de ma garenne, et je double en sa faveur tous les bénéfices de cet emploi ; mais je veux en particulier accorder un don à l'enfant que Dieu a commis pour ma miraculeuse délivrance.

La famille Basler, heureuse du poste éminent auquel elle était promue et qui surpassait toutes ses plus ambitieuses espérances, ne demanda plus aucune chose, sinon que tous les jours il leur fût octroyé un *plat* de la table de leur seigneur.

Le châtelain accéda à la demande, et durant de longues années cette coutume fut maintenue religieusement en faveur des descendans de Basler par les seigneurs de Chimay.

Des siècles plus tard, en 1814, l'aspect des deux châteaux rivaux était totalement changé. Chimay avait gagné autant qu'avait perdu Couvin : ce dernier manoir n'offrait plus que quelques ruines pittoresques, et son voisin, réparé, embelli par les soins du dernier prince de Chimay, florissait pompeusement, s'élevait élégant et majestueux à la fois sur ses rochers, qui dominaient un parc d'une immense étendue où l'art avait secondé la nature dans le *goût anglais* ; c'est à peu près dire ce qu'il y a de mieux au monde.

Le prince se plaisait à réunir chaque année une colonie parisienne, un choix d'amis ou de personnes distinguées, qui, par leurs talens, venaient ajouter aux charmes de ce beau séjour. Un de ces heureux élus, en parcourant un jour les archives de la ville, en exhuma la très-véridique histoire du marquis de Couvin. La découverte était précieuse ; elle fut exploitée au profit d'un délicieux théâtre élevé dans la cour du château.

Donc, le sire de Couvin délivré et mis au jour, on en fit des romans, on en fit des histoires, on en fit aussi un opéra.

Les personnages célèbres alors réunis à Chimay payèrent en cette occasion leur tribut : cet opéra fut d'Auber et de Lemercier ; Cicéri se chargea des décorations. Les acteurs entrèrent très-bien dans l'esprit de leurs rôles : le prince de Chimay faisait le châtelain ; le comte de Cabarrus était le farouche seigneur de Couvin ; Mme Tallien, princesse de Chimay, représentait admirablement la belle héroïne sa devancière, et sa fille, Thermidor Tallien, figurait aussi dans la pièce aux grands applaudissemens des spectateurs.

Les arrière-neveux des historiques Basler, placés aux premières loges, avaient les honneurs de la soirée.

Mais voici qu'il advint que l'antique haine des *rageurs* de Couvin parvint à s'entremettre en vrai trouble-fête. Des envoyés des ruines du village vinrent faire un sabbat digne du bon vieux temps à la porte du spectacle. Force fut au prince de parlementer, et on n'eût obtenu ni paix ni trêve sans la promesse de donner exprès une seconde représentation, qui leur prouverait évidemment que dans la pièce suspecte, Couvin et son seigneur n'étaient dépeints à la postérité sous des couleurs trop noires.

Mme FÉLICIE DE PELET DE NARBONNE



HISTOIRE DES MONUMENS DE PARIS.

LE LOUVRE.

Est-il en France un nom qui évoque plus d'éclatantes images, plus de souvenirs divers, plus de fierté nationale, plus de graves et philosophiques pensées que ce nom de *Louvre*, devenu chez nous le synonyme de palais des rois et des arts? Ce seul nom ne réveille-t-il pas à la fois les âges héroïques de la féodalité, les splendeurs de la *renaissance*, les horreurs des guerres religieuses, les pompes du XVIIe siècle, les gloires et les crimes de la royauté; Philippe-Auguste et Charles VI, François Ier et Charles IX, Louis XIV et Napoléon, ce grand capitaine, dont le chapeau militaire domine ces couronnes fleurdelisées?

Oui, toute l'histoire de France se résume dans ce mot *Louvre*; mais ce mot mystérieux, personne n'en sait avec certitude la source ni le sens. Est-il gaulois, romain ou franc? Dans quels idiomes barbares faut-il chercher son étymologie?

Les vieux chefs capétiens qui érigèrent une première forteresse sur la rive droite de la Seine lui imposèrent-ils le nom tudesque de *Lower*, qui signifiait *château* dans le dialecte de cette Saxe où étaient nés, dit-on, les ancêtres de Robert-le-Fort?

Ou bien fut-ce le nom latin de *lupara* (c'est-à-dire *tanière de loups*) qui désigna d'abord une ferme isolée où se rendaient les comtes et rois de Paris pour chasser le *loup* dans les grands marais qui longeaient le fleuve?

Les historiens adulateurs auraient-ils donné jadis à Paris une origine semblable à celle de Rome, et la *louve* de Romulus et Rémus serait-elle venue des bords du Tibre peupler ceux de la Seine?

Quoi qu'il en soit, l'époque de la fondation du château du Louvre n'est pas plus connue que la racine de ce nom; il se montre à peine dans quelques chartes de la première et de la seconde race; son importance historique ne date que de Philippe-Auguste, qui bâtit au milieu de la cour d'honneur la fameuse *grosse tour* ou donjon du Louvre, et qui en fit pour ainsi dire la clé de voûte de la monarchie en ordonnant que tous les grands fiefs du royaume *relèveraient* de cette tour, c'est-à-dire que les seigneurs-vassaux de la couronne rendraient au roi en ce lieu l'hommage féodal.

Mais, par une bizarrerie qui se rencontre souvent dans les usages de ces vieux temps, le roi lui-même était vassal des religieux de Saint-Denis-de-la-Chartre, parce que sa tour du Louvre fut construite sur leurs terres, et le roi devait aux bons moines un *cens* ou tribut annuel de trente *sous parisis*, qu'il fut obligé de transporter sur la prévôté de Paris, afin que sa *maîtresse-tour*, d'où relevaient tous les duchés et comtés souverains, ne relevât plus elle-même d'un obscur monastère de la Cité.

A voir aujourd'hui notre beau Louvre étaler sa majesté gracieuse et paisible, avec ses blanches colonnades, ses pavillons brodés de sculptures, son large escalier de marbre et ses galeries pleines de trésors qui sont à tous et dont tous peuvent jouir; à voir cet éblouissant sanctuaire du génie, on ne se souvient guère de l'ancienne résidence des petits rois de Lutèce ni du manoir féodal de Philippe-Auguste.

Qu'on se figure une enceinte de murailles s'étendant en longueur depuis la rivière jusqu'aux masses de maisons qui séparent maintenant la rue Saint-Honoré de la place du Vieux-Louvre, et en largeur depuis la rue Froidmanteau jusqu'à la rue du Coq; de noires murailles entourées de fossés profonds et percées çà et là d'étroites meurtrières; de nombreuses tours, rondes, carrées, octogones, dressant vers le ciel leurs flèches ardoisées aux girouettes peintes, leurs plates-formes crénelées et leurs calottes de plomb hérissées de fleurons en fer : des *portaux* massifs protégent leurs étroites issues, à grands renforts de herses et de pont-levis; puis au delà de ces fossés pleins d'eau, de ces ponts mobiles, de ces guichets ténébreux, voici une vaste cour intérieure, sombre et humide, au milieu de laquelle surgit la *grosse tour*.

Dans cette tour, dont les murs avaient deux toises d'épaisseur, sous la garde des hommes d'armes, sous la protection d'un second fossé et d'un second pont-levis, dormaient les rois, le *trésor de leur épargne* près de leur chevet et leurs prisonniers d'État sous leurs pieds; car la *maîtresse-tour* était à la fois palais, trésor et prison. Trois comtes de Flandre, un roi de Navarre, un duc de Bretagne, un duc d'Alençon et bien d'autres captifs illustres se succédèrent dans ses cachots!

Il y eut aussi des rois de France qui gémirent dans leur Louvre : c'était là que Charles VI, en démence, cachait sa déplorable vie dans la misère et l'abandon.

Toutes les pages de l'histoire du vieux Louvre ne sont pourtant pas aussi lugubres : le nom d'une de ses tours, celle de la *Librairie*, rappelle qu'un autre roi, Charles-le-Sage, aima la science et rassembla dans cette tour neuf cents manuscrits, comprenant des poëmes, des traités d'astrologie, des romans de chevalerie et des livres d'église, la plupart *historiés* de belles peintures; mais cette riche bibliothèque, antérieure à l'invention de l'imprimerie, fut presque entièrement dispersée pendant les désordres du règne de Charles VI, et il ne resta qu'un petit nombre de volumes, qui devinrent la base de la bibliothèque royale.

Les historiens nous ont conservé le tableau et le catalogue de cette librairie, qui occupait deux étages de la grosse tour. Les livres, reliés en bois, couverts de velours ou de moire, étaient rangés à plat sur des rayons, et comme leur format et leur lourdeur incommode ne permettaient pas de les tenir à la main, on les déposait, pour lire, sur des lutrins tournans, à trois et quatre pupitres qui recevaient plusieurs ouvrages à la fois. Les fenêtres, obscurcies par les vitraux colorés et les treillis de fil d'archal, laissaient à peine pénétrer un faible crépuscule dans cet asile de l'étude, où des chandeliers de cuivre étaient pré-

parés pour suppléer à la lumière du jour. Gilles Malet fut le premier bibliothécaire en titre d'office ; sa mémoire est honorée des bibliophiles, qui lui savent gré d'avoir enregistré les manuscrits de Charles V.

Les autres tours du Louvre avaient chacune sa destination spéciale comme les tours du palais, et plus ou moins clairement énoncée par leurs noms : les *tours de l'Horloge*, *de l'Armoirie*, *de la Fauconnerie*, *de la Grande-Chapelle*, *de la Petite-Chapelle*, la *tour de la Tournelle* ou du Conseil, la *tour où se met le roi quand on joute*, se représentent à nous avec leurs attributions, les *tours de l'Étang*, *des Portaux*, *du Fer-à-Cheval*, *de l'Ecluse et l'Orgueil*, nous indiquent leur situation et leur caractère d'architecture ; quelques-unes, telles que la *tour de Windal*, portaient un nom d'homme, soit celui de l'architecte qui les avait construites, soit celui d'un personnage qui les avait habitées. Dans chaque tour commandait un concierge ou capitaine, et ces charges honorifiques, qui ne demandaient pas résidence, étaient réparties entre les plus puissans seigneurs de la noblesse.

Les basses-cours, entourées de bâtimens, avaient, de même que les tours, des noms qui expliquaient leur usage : la *maison du Four*, la *Panneterie*, la *Saucerie*, l'*Epicerie*, la *Pâtisserie*, l'*Échansonnerie*, la *Bouteillerie*, le *lieu où l'on fait l'hypocras*, etc. On comptait dix à douze chapelles, et la plus considérable, dédiée à la sainte Vierge, était ornée de statues au dehors et au dedans. Autrefois la sculpture employée à la décoration intérieure se rehaussait d'or et de couleurs tranchantes ; on laissait seulement le ton de la pierre aux images qui restaient exposées en plein air.

Les appartemens royaux qui regardaient la principale cour étaient fort spacieux, mais à peu près nus de meubles : des coffres, des bancs, des tables, des dressoirs, grossièrement et lourdement travaillés, se montraient seuls dans ces vastes salles, peintes à la colle ou tapissées de cuir doré, avec des lambris de châtaignier ciselé, des cheminées surchargées d'ornemens et un pavé en échiquier. Le bleu, le vermillon et le blanc brillaient partout. Charles V avait fait exécuter des peintures d'oiseaux et d'animaux dans quelques chambres.

Les noms des salles ne nous apprennent pas bien ce qui se passait dans chacune : la *salle neuve du roi*, la *salle neuve de la reine*, la *salle de la trappe*, la *salle basse*, étaient les plus belles ; dans cette dernière, dont les parois offraient un paysage, et qui n'avait pas moins de huit toises de longueur, on donnait ces festins splendides où des pages à cheval apportaient les plats ; la *salle de Saint-Louis*, qui servait aux réceptions d'ambassadeurs et aux cérémonies de l'hommage féodal, surpassait en grandeur la *salle basse*, puisqu'elle avait soixante-douze pieds de long, et occupait toute la hauteur de l'édifice.

Ce château, semblable à une place de guerre, contenait un arsenal rempli d'armes offensives et défensives. Les différens jardins qu'on avait ménagés entre les bâtimens et les cours, afin d'égayer d'un peu de verdure l'aspect de ces murs enfumés, ressemblaient beaucoup à ceux qui n'ont pas encore disparu dans les quartiers populeux de Paris : le plus grand de ces jardins, que le soleil ne visitait jamais, avait environ cent cinquante pieds carrés, et l'on n'y récoltait pas du raisin, ainsi que dans le jardin du palais.

Enfin pour que rien ne manquât à ce séjour royal, on y trouvait une lice disposée pour les joutes et un endroit pour les jeux de ce temps-là : le mail, la paume, les *poulies*, etc. Près de la lice, au lieu même où commence la rue Froidmanteau, on nourrissait les lions du roi, et leurs terribles mugissemens se mêlaient à la plainte roucoulante des pigeons dans leurs colombiers.

Les rois de France restèrent au Louvre pendant plusieurs siècles ; mais cette habitation était triste et insalubre, surtout dans les temps d'épidémie et de mortalité. Quand Charles V eut bâti l'hôtel Saint-Paul dans le faubourg Saint-Antoine, ses successeurs préférèrent comme lui cet hôtel, et ne revinrent au Louvre que pour faire acte de rois.

C'était dans ce château qu'on logeait les ambassadeurs et les princes étrangers. Charles-Quint y fut conduit lors de son passage à Paris, et François Ier lui mit ainsi sous les yeux les cachots où étaient morts plusieurs prisonniers couronnés, comme pour faire trembler l'empereur au souvenir de la captivité de Madrid. Charles-Quint assista en quelque sorte aux derniers momens du vieux Louvre.

Les jours de destruction étaient arrivés pour ce château de tant de rois ; mais là, par une exception assez rare, la destruction n'eut rien de regrettable, car ce sinistre château-fort ne s'écroula que pour renaître en palais radieux et magnifique.

Ce fut François Ier qui, enthousiaste des monumens construits dans le goût italien, porta les premiers coups à la forteresse de Philippe-Auguste. En 1528, le gros donjon du Louvre et plusieurs tours du château furent abattus pour faire place à des constructions nouvelles, emblème de la féodalité s'écroulant devant la civilisation, et bientôt, d'après les plans du célèbre architecte Pierre Lescot, on commença d'élever le corps de logis qui touche au quai, et cette aile occidentale du Louvre actuel, qui en est encore la plus belle partie.

Henri II et ses fils poursuivirent l'œuvre de François Ier. Henri II a laissé, sur les constructions faites sous son règne, un témoignage immortel de sa galanterie, et les H et les D entrelacés, les belles têtes de Diane, levant leur front orné du croissant mythologique, entre de gracieux lévriers ou de fiers lions, ont enchaîné pour jamais au Louvre la mémoire de Diane de Poitiers.

Mais une autre mémoire, qui plane aussi sur le Louvre, y brille d'un éclat plus pur et plus glorieux, c'est celle de de notre grand statuaire, Jean Goujon, qui a couvert des prodiges de son ciseau toute la façade intérieure du bâtiment d'Henri II.

On prétend que Jean Goujon, monté sur son échafaudage, travaillait encore à ces superbes sculptures, lorsqu'un coup de feu, le matin de la Saint-Barthélemy, renversa ce grand homme expirant dans la cour du Louvre, tandis que, près de là, Charles IX, du haut d'un balcon, arquebusait de sa main royale les protestans fugitifs qui essayaient de traverser à la nage la rivière teinte de sang et obstruée de cadavres.

La tradition relative à la barbare conduite du roi est plus certaine que l'anecdote qui concerne le meurtre du sculpteur. Brantôme la rapporte comme un haut fait du fils de Catherine de Médicis. Le balcon où un roi de France se fit l'assassin de ses sujets est celui qui donne sur le quai, près de la grille du jardin de l'Infante ; on n'y voit plus l'écriteau que la révolution y avait mis : *C'est de cette fenêtre que l'infâme Charles IX tirait sur le peuple.*

Ce ne fut pas le seul assassinat dont le Louvre fut le théâtre et dont un roi de France dirigea l'exécution : en 1617, le jeune Louis XIII, impatient de régner par lui-même, ou du moins par ses ministres, pria les favoris qui l'entouraient de le délivrer de la régence de sa mère et de la tyrannie du maréchal d'Ancre, Concino-Concini. Ce Florentin, qu'on haïssait comme on hait tous les parvenus, fut tué de trois coups de pistolet sur le *pont dormant* du Louvre, et,

pour justifier ce crime par un autre crime déguisé sous des formes juridiques, la veuve du maréchal passa de l'appartement de la reine-mère à la Bastille, et alla ensuite expier sa fortune inouïe sur un bûcher, en place de Grève.



Assassinat du maréchal d'Ancre.

Depuis l'extinction de la race des Valois, chaque règne apporta, pour ainsi dire, sa pierre à l'édification de cet immense palais dont l'ancienne monarchie a légué l'achèvement à la France nouvelle. Henri IV et Louis XIII bâtirent cette majestueuse galerie qui suit pendant un demi-quart de lieue le cours de la Seine, et joint le Louvre aux Tuileries.

L'aile occidentale du Louvre fut terminée, sous le second de ces deux rois, par le pavillon de l'horloge, dont les belles cariatides appartiennent encore à Jean Goujon, car le sculpteur Sarrazin ne fut que le copiste de ce maître.

Claude Perrault, le médecin-architecte, vint ensuite, qui, dans les plus belles années du règne de Louis XIV, créa la fameuse colonnade en face de Saint-Germain-l'Auxerrois et commença les trois ailes de bâtiment qui forment le magnifique carré du Louvre.

Les L couronnées de Louis XIV et de Louis XV, le coq républicain et l'aigle napoléonienne, se côtoyant pacifiquement sur les frontons et les soubassemens du Louvre, attestent que tous les régimes politiques se sont religieusement transmis la continuation du grand œuvre, bien que le Louvre ait été sans retour abandonné par les rois, depuis que Louis XIV y installa les Académies et en céda généreusement la possession aux arts et aux sciences.

Napoléon entama et notre époque aura sans doute l'honneur d'achever la grande galerie, qui, parallèle à celle des tableaux, complètera la jonction du Louvre et des Tuileries.

Les proportions du palais, formé par cette réunion de palais auront alors de quoi étonner l'imagination la plus hardie, et nos enfans jouiront d'un spectacle unique dans le monde en se promenant dans l'immense Carrousel, qui n'offrira plus sans doute l'aspect d'une esplanade aride et nue, mais bien d'un jardin planté de beaux arbres, semé de fontaines jaillissantes, de statues, d'obélisques, de monumens de tous genres.

Bien des années s'écouleront peut-être avant la réalisation de ces merveilles ; mais n'est-ce pas déjà une merveille que la grande cour du Louvre, le plus beau monument de Paris après Notre-Dame ? Ne sont-ce pas des merveilles aussi que ces richesses intérieures, si dignes de l'édifice qui les renferme ; ces salles étincelantes de marbre et de dorures, où s'entassent les précieux débris de l'Égypte, de Rome, de la Grèce et du moyen âge ?

Quel étranger n'est saisi d'admiration et d'enthousiasme lorsque, après avoir franchi les degrés du grand escalier du Musée, il plonge ses regards dans cette galerie qui se prolonge à perte de vue entre deux rangées de chefs-d'œuvre empruntés à toutes les écoles et à tous les âges de la peinture moderne ?

Le Louvre n'est-il pas, dès aujourd'hui, la gloire de Paris et de la France ? Croirait-on que Dagobert avait ses meutes, ses chevaux et ses équipages de chasse sur l'emplacement de notre Musée ? La *Louve* du Parisis peut porter un défi à celle de Rome : le Capitole envierait notre Louvre.

Paul L. JACOB, *bibliophile.*

VOYAGES.

LES ÉTABLISSEMENS DE CHARITÉ A ROME.

Rome, avril 1839.

Le christianisme, vous le savez, est la religion de la charité, la religion du dévouement. Avant le passage du Sauveur sur la terre il arrivait qu'on se dévouât pour son pays, mais on voyait peu que l'homme se dévouât pour l'homme. On se sacrifiait pour se faire un nom avant d'entrer au tombeau, pour laisser un souvenir glorieux, mais les immolations silencieuses et cachées étaient bien rares. Il fallait que le dévouement parût dans le monde sous la forme d'un Dieu rédempteur du genre humain, pour qu'il devînt une vertu chez les hommes. Plus la foi chrétienne domine au milieu d'un peuple, plus le dévouement y sera pratiqué; ce qui suffirait seul pour prouver l'excellence de la doctrine évangélique! Rome, le centre des inspirations catholiques, a dû, mieux qu'une autre cité, prendre soin de toutes les infirmités, de toutes les misères; d'après les notes que j'ai recueillies sur ce point, j'aime à reconnaître que la métropole des croyances chrétiennes est aussi la métropole de la charité.

Commençons par le grand hospice de Saint-Michel, fondé par le pape Sixte-Quint, agrandi tour à tour par Innocent XII, par Clément XI et aussi par Pie VI; je l'ai visité avec un des prélats romains les plus distingués, M. Morichini, qui pendant quatre ans et demi a été vice-président de l'établissement. Cet hospice situé au bord du Tibre, sur le quai ou *ripa*, près du pont *Cestio*, est le premier hospice de Rome; cinq ou six cents personnes, vieillards, femmes âgées, orphelins et orphelines, trouvent là un paisible abri; ils forment quatre communautés qui ont chacune un réfectoire et un dortoir. Les jeunes filles y restent toute leur vie, à moins qu'elles ne se marient; une chose curieuse, c'est que chacune d'elle fait son lit avec deux coussins et deux places marquées, comme si cette précaution, cette manière de se tenir prête à recevoir un mari, devait leur porter bonheur. — Pourquoi, disais-je à monseigneur Morichini, les laisse-t-on dans cette étrange habitude? — Nous leur avons quelquefois fait entendre, me disait le prélat, qu'elles feraient mieux de redoubler d'ardeur pour le travail, que d'avoir recours à ce singulier moyen de se préparer un avenir dans le monde; mais sur ce point nos pauvres filles sont incorrigibles. — Les orphelins s'occupent à faire des galons, des pompons, des plumets pour les militaires des États du pape; elles reçoivent un bénéfice sur leur travail, et c'est ainsi qu'elles arrivent peu à peu à des économies. Chacune de ces jeunes filles a sa commode pour son commencement de trousseau. Je disais à mon noble guide qu'il était fâcheux peut-être que ces orphelines pussent demeurer toute leur vie à l'hospice Saint-Michel; cette sécurité leur ôte de l'énergie et favorise la paresse; leurs jours sont abrités, leur vie est gagnée, à quoi bon le travail?

L'hospice Saint-Michel renferme toutes sortes de métiers: une manufacture de drap fort considérable, une fabrique de coiffures militaires; le drap sert à vêtir les soldats et les moines; on y trouve aussi des draps plus fins pour les besoins de la société romaine. Tous ces métiers, en activité continuelle, donnent au vaste hospice de Saint-Michel le mouvement d'une cité. Les arts y trouvent aussi leur place. On y enseigne la sculpture, la peinture et la musique. Six cents ouvriers travaillent pour le compte de l'établissement qui les paie; les petits orphelins apprennent un métier; à vingt ans ils savent un état, et s'en vont dans le monde. Les revenus annuels des diverses fabriquent s'élèvent à vingt mille écus romains. L'hospice a des dotations particulières, qui lui rapportent cinquante mille écus romains par an. Chacune des quatre communautés a son enceinte marquée dans l'église de Saint-Michel. Depuis quelque temps l'enceinte réservée aux orphelins est devenue une chapelle particulière qui touche au maître-autel. Une partie de l'hospice a croulé il y a deux mois; deux pauvres femmes ont été écrasées. De nombreux ouvriers sont occupés à réparer les ruines. J'ai été frappé de la propreté de ce magnifique asile. Une remarque générale à faire, c'est qu'à Rome il n'y a guère de propres que les demeures de la religion et de la charité, la maison de Dieu et la maison des pauvres: les hospices et les hôpitaux sont beaucoup mieux tenus que les palais.

La façade méridionale de l'hospice Saint-Michel regarde le côté du mont Aventin, sur lequel est bâti le prieuré de Malte; le Tibre coule entre la colline et le monument pieux; c'est là le port de Rome ou *Ripa Grande*; plusieurs bateaux de Naples ou de Gênes étaient attachés aux rives du fleuve. Aux temps anciens, on débarquait sur cette rive les marbres destinés aux constructions romaines; c'est encore comme cela aujourd'hui. Ce lieu est charmant et varié; le petit port de Ripa Grande ne ressemble en rien aux ports des mers ou des grands fleuves; on y entend peu de bruit; la nuit il y règne une paix profonde qui n'est interrompue que par les murmures des flots du Tibre. Du haut de la terrasse de l'hospice Saint-Michel on jouit d'une belle vue sur Rome. J'ai entre les mains un chant poétique sur l'hospice Saint-Michel, composé par M. Drach dans la langue de David et de Salomon; l'auteur a traduit lui-même son ode hébraïque, et j'en reproduirai des fragmens.

« Ici, l'époux demeuré sur la terre, seul avec sa vieillesse blanchie, retrouve une famille empressée à le servir. Hélas! les jours de ses enfans ont été tranchés avec les siens, et sa compagne chérie n'est plus, car Dieu l'a prise. Ici, celle qui a perdu et son appui et le doux nom de mère, retrouve une maison. Elle oublie son veuvage, et s'imagine voir encore ses enfans à l'entour de sa table, comme de jeunes plans d'oliviers. Ici, le pauvre, victime des vicissitudes du sort, retrouve un patrimoine; et l'orphelin abandonné, un toit paternel. Ici, les arts et les travaux utiles, honneur de la patrie, se tendent la main fraternellement.

» La toile, habilement tissue ou revêtant des couleurs diverses, s'anime sous les doigts créateurs d'un enfant; son ciseau, en touchant la pierre, lui souffle l'esprit de vie; elle n'est plus immobile, elle s'agite sur la terre ou s'envole dans les airs.....

» Eh! qui pourrait redire toutes les louanges de ce lieu fortuné? Il fleurit comme le palmier; comme le cèdre du Liban, il s'élance vers le ciel. »

Monseigneur Morichini a été reçu par les femmes, les jeunes filles et les jeunes hommes de l'hospice Saint-Michel, avec des larmes d'attendrissement et de joie. En sortant de cette vaste maison qui forme comme un monde d'industrie, le prélat m'a conduit à travers le quartier Trastévere, le plus pauvre des quartiers de Rome. L'espace occupé par les Trastéverins est peu considérable, et pourtant il renferme dix-sept mille habitans, y compris la paroisse hors la ville, appelée Sainte-Marie *del Carmine*. L'extérieur des maisons est fort humble, et leur intérieur n'offre que misère. Les familles sont comme entassées dans ces étroites demeures. Il est rare qu'on y rencontre une petite chapelle de madone. Les mœurs des Trastéverins sont plus antiques, plus religieuses que celles des autres habitans de la cité, et pourtant on n'y trouve pas une grande moralité. Un fait à constater à Rome, c'est que les quartiers où se montre le moins de moralité sont les plus riches et les plus pauvres. La classe moyenne offre plus de régularité dans les mœurs. En visitant le Trastévere, je n'ai pas rencontré un seul mendiant, et j'en exprimais ma surprise au prélat qui m'accompagnait. — Il n'y a pas de mendians dans ce quartier, me repondait-il, parce qu'ici tout le monde travaille, et qu'on n'y voit jamais de gens riches. — Chaque Trastéverin que nous rencontrions baisait pieusement la main de monseigneur Morichini; les habitans de ce quartier ont coutume de donner ces témoignages publics de respect aux ministres de la religion. Cela m'a rappelé les habitudes des chrétiens d'Orient.

Revenons à nos établissemens de charité. L'archi-hôpital du Saint-Esprit *in Sassia*, situé dans la cité Léonine, entre le Tibre et le Vatican, est le plus vaste et le plus magnifique hôpital de Rome; il est appelé *in Sassia* parce qu'il y eut là autrefois, dans le huitième siècle, un hôpital pour les Saxons; il peut contenir seize cent seize malades, et jouit de quatre-vingt-cinq mille écus romains de revenu. Cette somme, toute considérable qu'elle est, ne suffit pas : le tésorier donne un supplément de trente-six mille ecus.

L'archi-hôpital de Saint-Sauveur, qui porte aussi les noms de Saint-André et de Saint-Jean, situé dans le voisinage de Saint-Jean-de-Latran, remonte au treizième siècle; le nombre ordinaire de ses malades est de deux cents. Cet hôpital ne s'ouvre qu'aux femmes, quels que soient du reste leur âge, leur condition, leur religion et leur patrie. L'archi-hôpital de Saint-Sauveur a des sœurs hospitalières établies, en 1821, par la princesse Doria Pamphili, cette même princesse qui avait essayé d'introduire à Rome les sœurs de charité, à l'imitation de nos admirables sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Mais Rome n'a pu avoir encore des sœurs de charité; elle envie à la France ces angéliques femmes qui ont choisi pour leur part ici-bas le dévouement à toutes les souffrances. Les hospitalières, approuvées par Léon XII et définitivement constituées par Grégoire XVI, font vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance; elles peuvent être jeune filles ou veuves; leur costume est une robe noire. La communauté se partage en sœurs *oblates* et sœurs converses; elles se chargent de tout le service et même des premières opérations de chirurgie. Le nombre des sœurs hospitalières est de trente-six. L'harchi-hôpital a trente-deux mille écus romains de revenu, et reçoit un supplément de quatorze mille écus.

L'archi-hôpital de *San Giacomo*, appelé *in Augusta*, à cause du voisinage du tombeau d'Auguste, fut l'œuvre de la charité du cardinal Giacomo Colonna, vers le milieu du quatorzième siècle; il fut destiné à recevoir les pauvres malades attaqués de plaies et d'ulcères et qui, par le malheur de leur état, n'inspiraient que dégoût et répugnance. San Giacomo s'ouvre indistinctement pour les hommes et pour les femmes; les salles contiennent trois cent cinquante malades. L'archi-hôpital a un laboratoire, un jardin, une bibliothèque et un amphithéâtre anatomique. Il jouit d'un revenu de trente mille écus romains et d'un supplément de seize mille sept cent soixante écus.

L'archi-hôpital de Sainte-Marie de la Consolation réunit sous ce nom les anciens hôpitaux de Sainte-Marie *in Portico* et de Sainte-Marie de la Grâce; c'est le pape Alexandre VIII qui des trois hôpitaux n'en fit qu'un. On porte là toutes les victimes d'accidens, ceux qui ont reçu des blessures, des fractures, de graves contusions : il est curieux de voir un semblable asile tout à côté de la roche Tarpéienne. On a remarqué que l'archi-hôpital de Sainte-Marie se remplit surtout à l'époque du carnaval et au temps des vendanges, par l'ivresse des jeux et l'ivresse du vin. Les malades sont logés, nourris et soignés gratuitement. La confrérie de la Madone de la Consolation est chargée de l'administration de cette demeure de charité, à laquelle sont attachées des écoles de chirurgie et d'astronomie.

L'hôpital du Saint-Esprit, à Rome, est la première maison d'asile ouverte en Europe pour les enfans trouvés : ce fut une inspiration du pape Innocent III, en 1198. Les papes se montraient alors à la tête du mouvement moral et social dans le monde. La maison fondée par saint Vincent de Paul, à Paris, date de 1638; celle de Londres date du dix-huitième siècle : voilà donc la charité romaine en avance de cinq cents ans. Puisqu'il s'agit ici d'avance en fait d'amélioration sociale, je remarquerai encore que c'est un pape, Clément XI, qui, en 1703, eut la première idée des prisons pénitentiaires dont les philanthropes ont tant parlé de nos jours.

L'hôpital de Saint-Jean-Calabite, fondé en 1581, par Grégoire XIII, est bâti dans l'île du Tibre, à la place même d'un temple d'Esculape; les prêtres de ce dieu étaient versés dans la science de la médecine, puisqu'ils s'occupaient de la guérison des malades. Dans ce même lieu où jadis on allait consulter les prêtres d'Esculape, on trouve une grande pharmacie bien fournie, qui forme le principal revenu de l'hôpital. Les hommes seuls sont admis dans l'hôpital de Saint-Jean-Calabite. Pour que l'admission soit gratuite, il faut qu'on soit recommandé par un des bienfaiteurs de la maison; sinon, le malade est obligé d'apporter une aumône. Tous ceux qui assistent les malades sont des religieux, excepté les médecins; à leurs trois vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, ils ajoutent le vœu d'assister les malades. On les appelle *benfratelli*, parce que, dans l'origine, ils parcouraient Rome, une cassette à la main, en disant : « *Fate bene*, *fratelli*, *per l'amor di Dio*. Frères, faites bien pour l'amour de Dieu. »

Cet hôpital et cette pharmacie, mis à la place où s'élevait autrefois un temple d'Esculape, nous prouvent avec quelle fidélité les traditions se gardent à Rome, à travers les révolutions des siècles. Tout se conserve à Rome, jusqu'aux superstitions des anciens âges, qui se mêlent aux mœurs nouvelles. Vous vous rappelez le figuier sous lequel furent trouvés Rémus et Romulus, au penchant occidental du mont Palatin. L'antique superstition conduisait au célèbre

figuier les enfans malades pour obtenir leur guérison. Ce souvenir se retrouve aujourd'hui encore dans la coutume de porter les enfans malades à la petite église de Saint-Théodore, qui fut un temple de Vesta et qui est située près de la place du figuier. J'ajouterai ici une observation qui peut éclaircir une question archéologique : c'est qu'il y avait deux temples de Vesta; l'un est maintenant l'église de Saint-Théodore; l'autre, assez près de là, au bord du Tibre, est un temple octogone avec des colonnes tout autour. Rome avait deux sanctuaires pour le feu sacré : le premier, au pied du mont Palatin, gardait la demeure des Césars; l'autre les rives du Tibre.

Nous avons vu, plus haut, que les malheureux atteints d'ulcères et de plaies avaient un asile; les lépreux, les teigneux, les galeux ont aussi une demeure, l'hôpital de *San Gallicano*. Des sœurs hospitalières se font les servantes de ces malades, hommes et femmes, qui sont un objet d'horreur pour le monde. La charité traite ces malheureux avec une sorte de magnificence; ils ont de vastes salles bien aérées et des bains en marbre. La maison a vingt-six mille écus romains de revenu et dix mille écus de supplément. Rome a un hôpital pour les fous, Sainte-Marie *della Pieta*. Mais les fous sont en petit nombre en Italie; ils sont infiniment plus nombreux en France et en Angleterre, et cela s'explique sans peine par la perturbation morale de ces deux royaumes.

Indépendamment des hôpitaux nés de la charité romaine, chaque nation, à Rome, a son hôpital comme elle a son église. Pour la France, Saint-Louis-des-Français; pour l'Espagne, Sainte-Darie *di Monserrato*, qui date du quatorzième siècle; pour les Portugais, Saint-Antonin; pour les Allemands, Sainte-Marie *della Anima*; pour les Lombards, l'hôpital de Saint-Ambroise et de Saint-Charles : là saint Charles Boromée servait les malades et prêchait; pour la Pologne, Saint-Stanislas; pour Florence, Saint Jean, dans la rue *Giulia*; pour Lucques, Saint-Bonaventure, près du palais Quirinal; pour Gênes, Saint-Jean-Baptiste; pour la Sicile, Sainte-Marie d'*Itria*. Tous ces hôpitaux furent primitivement destinés à recevoir les pèlerins pauvres; aujourd'hui ces monumens des diverses nations ne sont guère que des souvenirs.

Chez les anciens, ainsi que nous l'apprennent la poésie et l'histoire, c'était un grand malheur que de rester sans sépulture. La religion chrétienne, à Rome, semble avoir gardé sur ce point les traditions du paganisme : nous trouvons des confréries dont le but est de ne laisser aucun cadavre humain abandonné sur la terre. Déjà, vers le milieu du quatrième siècle, sous Constantin, des marchands romains s'étaient réunis en confrérie à la seule fin de donner la sépulture aux morts. J'ai quelquefois rencontré dans les rues de Rome ces pieux frères, en robe noire et en capuchon noir, cheminant deux à deux avec un cierge allumé, précédés de leur petite bannière et chantant le *Miserere*; quatre d'entre eux portent le cadavre dans une bière. Rien de plus morne, de plus lugubre que ces convois : on voit passer la mort avec son plus noir cortége. L'archi-confrérie *de la mort et de la prière*, instituée en 1551, ensevelit les morts trouvés dans les campagnes; son église et son oratoire sont dans la rue *Giulia*. Dès qu'on apprend qu'un cadavre aux environs de la ville attend la sépulture, on prévient plusieurs frères, qui accourent à l'oratoire, prennent leur robe de toile noire, et, quels que soient l'heure, le temps, la saison, ils s'en vont chercher les corps, fussent-ils à huit ou dix lieues de Rome. Sous le pontificat de Clément VIII, le Tibre sortit de son lit, l'inondation fut grande, et beaucoup de gens périrent dans les flots: les bons frères allèrent jusqu'à Ostia et à Fiumicino pour découvrir les cadavres emportés par les eaux du fleuve.

Un curieux usage est établi dans l'archi-confrérie. Chaque année, durant l'octave des morts, un spectacle funèbre est donné dans son cimetière de la rue *Giulia*. Des personnages morts, faits en cire avec beaucoup d'art et costumés chacun selon son rôle, sont rangés de manière à retracer tel ou tel souvenir des livres saints; en présence de ces figures, les frères récitent l'office des morts avec une grande solennité. Ces lugubres représentations ont lieu également dans les cimetières du Saint-Esprit, de Saint-Sauveur, de la Consolation et de Sainte-Marie *in Trastevere*.

Dans une de mes lettres sur Florence, je vous ai parlé des *conservatoires* de cette ville, tranquilles abris où sont placées les jeunes personnes de la société jusqu'à l'époque où elles prennent un mari. Rome a aussi de ces conservatoires et en plus grand nombre que Florence. Les jeunes filles des employés du ministère des finances et du ministère appelé *camerlinga* ont droit à l'admission gratuite, celles-là au conservatoire de Saint-Paul-Ermite, celles-ci au conservatoire de Sainte-Euphémie. Je pourrais vous entretenir encore de différentes maisons de refuge pour les veuves pauvres, d'établissemens destinés à donner du travail aux ouvriers qui en demandent, de l'aumônerie apostolique, et enfin des écoles primaires, qui sous le pontificat de Léon XII ont reçu un admirable complément d'organisation. Je voudrais que vous fissiez connaissance avec toutes ces institutions de Rome catholique dans l'ouvrage de monseigneur Marichini, intitulé : *Degl' instituti di publica carita e d' istruzione primaria in Roma saggio storico e statistico*. Ce livre, peu connu en France et qui mériterait d'être traduit dans notre langue, vous montrerait en détail tout ce que la religion a inspiré de bon, d'utile et de social dans la ville des pontifes. D'après ce qui précède, nous pouvons conclure que Rome est la ville de l'univers où se trouvent le plus d'établissemens de charité. Si tout ce qui est écrit dans les règlemens de ces institutions était pratiqué dans une perfection désirable, Rome serait le lieu de la terre où s'accomplirait le plus de bien. Malheureusement l'administration de ces asiles si précieux et si divers n'est pas toujours confiée à des hommes assez habiles ou assez vigilans (1).

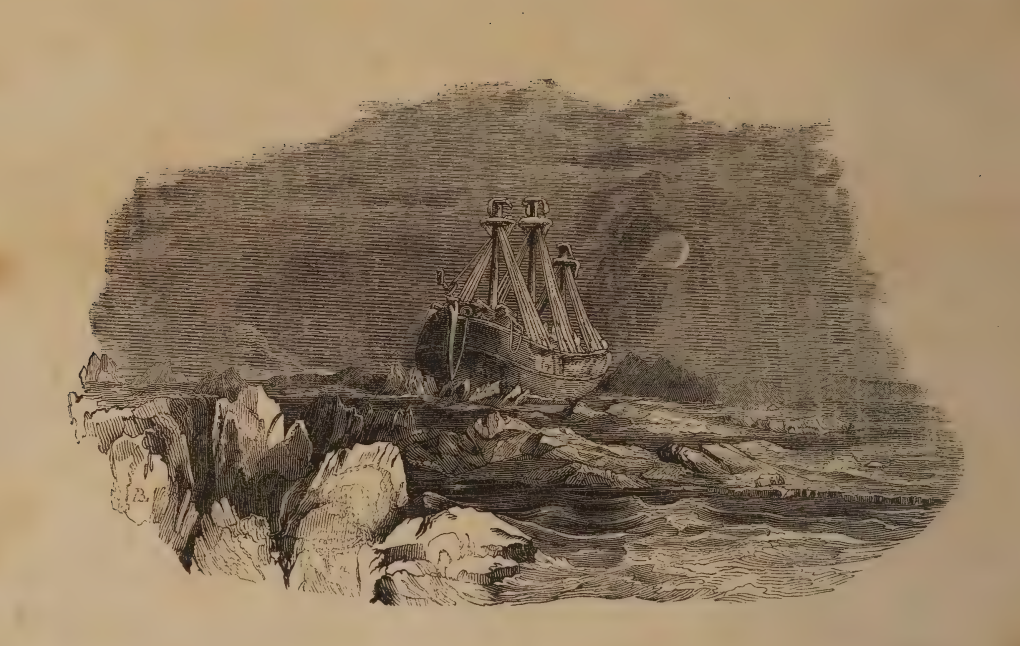
POUJOULAT.

(1) *Toscane et Rome.*



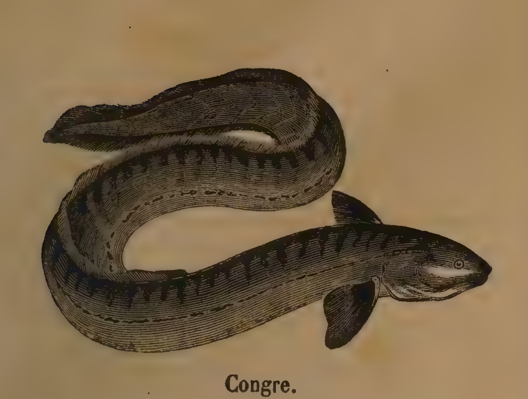
ÉTUDES D'HISTOIRE NATURELLE.

QUELQUES POISSONS.

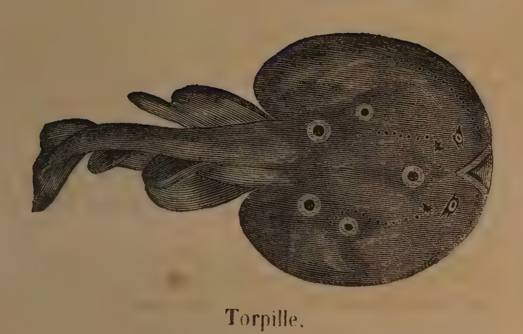


Les naturalistes ont observé et distingué par des noms environ quatre cents espèces de poissons. Peut-être y en a-t-il autant et plus dans les profondeurs de la mer, et que la science connaîtra plus tard. Nous nous bornerons à décrire quelques-uns de ceux qu'on a le mieux étudiés, les mœurs et la nature du plus grand nombre n'ayant point encore été l'objet d'observations assez complètes. La structure des poissons annonce toute la sagesse du Créateur, qui a su l'approprier à l'élément où ils vivent : leur corps est revêtu et garanti par des écailles ou de telle manière qu'ils peuvent satisfaire aux besoins de leur nature et éviter les dangers auxquels ils sont exposés; le centre de gravité, c'est-à-dire le point du corps sur lequel le tout peut se balancer ou se tenir en équilibre, se trouve à l'endroit le plus favorable pour le mouvement, et la forme qui convient le mieux dans le milieu qu'habite le poisson est celle que donneraient les principes de la géométrie.

Ils se meuvent au moyen des nageoires, tandis que la queue leur sert de défense et les dirige; un grand nombre d'entre eux sont munis d'une vessie pleine d'air qui, en se comprimant ou en se dilatant, leur permet de descendre dans les eaux ou de s'élever à volonté. Leurs yeux son



Congre.

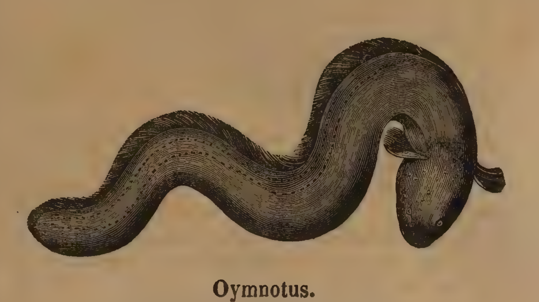


Torpille.



Merlangus.

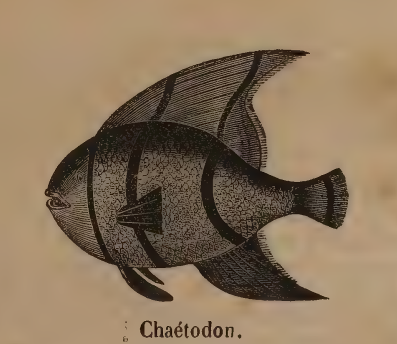
Esturgeon.



Oymnotus.



Jaune dorée.



Chaétodon.



Lamproie.

particulièrement adaptés aux lois suivant lesquelles la lumière pénètre l'eau à différentes profondeurs, et ils ont beaucoup de ressemblance avec ceux des oiseaux. Mais l'ouïe est peut-être ce qu'il y a de plus remarquable dans leur conformation; il y en a une de chaque côté du cou, et c'est par là qu'ils respirent. Après avoir rempli d'eau leur bouche, ils la rejettent en arrière, et elle sort en soulevant les membranes de l'ouïe.

Nos jeunes lecteurs n'ignorent pas sans doute que l'eau renferme une certaine quantité d'air; c'est par les ouïes que le poisson s'approprie cet air nécessaire à sa respiration. Par l'ouïe, l'air pénètre dans le corps de l'animal; et s'il en était privé dans les mêmes conditions, il mourrait en peu de momens, car n'ayant point de poumons, il ne peut respirer hors de l'eau.

On a cru longtemps que les poissons étaient sourds; mais aujourd'hui on s'accorde assez généralement à reconnaître qu'ils entendent; et de plus, il est reconnu que l'eau peut transmettre le son.

En général les poissons sont ovipares, c'est-à-dire qu'ils se reproduisent par des œufs, et on en a trouvé plusieurs millions dans le corps d'une morue. Si les poissons ne se dévoraient pas entre eux, on voit que l'Océan, malgré son étendue, ne pourrait les contenir; mais ils périssent dans la même proportion qu'ils se reproduisent, et de cette manière il y a place pour toutes les espèces. Les poissons, sujets qu'ils sont à tant de dangers, soit de la part de certaines espèces, soit que l'homme les fasse servir à son usage, poussent très-loin leur existence : quelques-uns vivent un et plusieurs siècles. On en a fait l'expérience sur des carpes qu'on avait marquées de manière à les reconnaître. Parmi la multitude des habitans de l'Océan, nous nommerons quelques-uns de ceux qui, par leur nature, leur taille et leur forme, semblent mériter une mention particulière.

Le CONGRE. — Ce poisson a quelque chose dans la forme qui rappelle le serpent des eaux, l'anguille; ses nageoires et ses ouïes suffisent pour marquer sa place dans le règne animal : en général les anguilles forment comme une transition entre le poisson et le serpent. Le *congre*, lorsqu'il a pris toute sa croissance, n'a pas moins de dix pieds de longueur. La pêche en est assez dangereuse; il s'entortille autour des jambes et combat avec un courage désespéré. Il n'y a pas longtemps que près de Yarmouth, un de ces animaux renversa mort le pêcheur qui s'apprêtait à le tuer: il pesait environ soixante livres; mais il en est dont le poids est d'un quintal. Le congre est extrêmement vorace; il se cache dans la vase, où il guette sa proie : si elle est trop grosse pour être immédiatement dévorée ou vaincue, il se roule autour de sa victime, qui bientôt est obligée de céder. Ce poisson se trouve sur les côtes de France et d'Angleterre. On en transporte de secs en Espagne et en Portugal. On les prend ordinairement avec des lignes qui n'ont pas moins de cinq cents pieds de longueur et auxquelles sont attachés un grand nombre d'hameçons. Quelquefois toutes ces lignes sont fixées au bout des unes des autres dans un développement d'environ un quart de lieue. La chair du congre est mangeable; mais en général elle est coriace et d'un goût peu agréable.

GYMNOTUS OU ANGUILLE ÉLECTRIQUE. — Ce poisson se trouve dans l'Amérique du Sud; il jouit de la propriété singulière d'une machine électrique, et à un tel degré qu'il peut frapper immédiatement de mort certains animaux. Si un certain nombre de personnes, se tenant par la main, se mettent en communication avec le gymnotus ou avec l'eau d'un vase où il se trouve, elles éprouveront toutes, et en même temps, la même commotion électrique. On a fait plusieurs expériences qui confirment ce que nous venons de rapporter; nous citerons celle du docteur Williamson. Ayant plongé sa main dans l'eau, à trois pieds de distance de l'animal, il ressentit dans les jointures des doigts une impression douloureuse. Il jeta dans le bassin de petits poissons; l'anguille les étourdit aussitôt et les avala. Un autre poisson y fut jeté à quelque distance : le gymnotus s'en approcha et se retira d'abord sans exercer sa faculté électrique : mais bientôt après il revint, regarda fixement le poisson pendant quelques secondes et lui imprima une commotion à la suite de laquelle ce dernier se renversa sur le dos dans un état complet d'immobilité. Un chien, que l'on soumit au même effet, exprima la sensation pénible qu'il éprouvait par un aboiement plaintif. Un tiers environ du corps de l'animal est doué de cette propriété électrique. L'appareil est disposé des deux côtés; la structure en est simple et régulière : elle consiste en compartimens plats, au nombre d'environ quatre-vingt-dix et de la longueur d'un pouce, avec des nerfs appropriés à ce phénomène.

Quoique cette espèce d'anguille soit un poisson d'eau douce, nous en avons parlé dès à présent parce que ses propriétés électriques sont supérieures à celles du poisson de mer qui produit un effet analogue; nous voulons parler de la torpille.

La TORPILLE OU RAIE ÉLECTRIQUE. — C'est un poisson plat et presque circulaire, de l'espèce des raies, et qui est commun sur les côtes de France et d'Angleterre; il pèse quelquefois de soixante à soixante-dix livres : la chair, quoique peu estimée, en est mangeable. La torpille habite ordinairement le fond des eaux, ou bien elle s'ensevelit dans le sable. Si on la foule par mégarde, on ressent immédiatement la commotion dont nous avons parlé plus haut.

L'ÉPÉE DE MER. — L'arme redoutable dont ce poisson est pourvu lui a fait donner le même nom par les peuples anciens et par les modernes. Sa longueur est de dix à douze pieds; mais il y en a dont la taille dépasse ces proportions, et l'on en a vu qui pesaient jusqu'à quatre quintaux. Son corps est allongé et arrondi. Sa bouche, d'une moyenne grandeur, n'a pas de dents; mais sa hure, qui est longue et osseuse, les remplace avec avantage : aussi ce poisson, qui se meut avec une grande agilité, est-il redoutable à presque tous les habitans de l'Océan. On a trouvé enfoncée de toute sa longueur dans la charpente des vaisseaux l'arme dont la nature l'a pourvu. On a calculé qu'une cheville en fer, chassée par un marteau pesant vingt-cinq livres, n'aurait pu pénétrer aussi profondément qu'après huit ou dix coups, tandis que l'épée de mer a obtenu ce résultat par une seule et même impulsion. On croit communément que c'est parce que l'épée de mer prend la quille d'un navire en mer pour une baleine qu'elle le perce de sa lance. Ceux qui se sont trouvés à bord lors d'une semblable rencontre se figuraient que le vaisseau avait donné contre quelque écueil, tant était grande la violence du choc. On dit que ces poissons vont deux à deux, et qu'ils sont en hostilité ouverte avec la baleine; on a même été témoin de leurs conflits. La baleine, en pareille rencontre, plonge ordinairement la tête la première en s'efforçant de frapper son adversaire avec sa queue; si elle y réussit, l'épée de mer est aussitôt hors de combat. Mais le plus souvent l'agilité de celle-ci la préserve de toute atteinte : elle tourne à l'entour du monstre et finit par plonger son arme dans les flancs du cétacé; si la blessure n'est pas mortelle, elle redouble et finit par obtenir la victoire. La chair de ce poisson est d'un bon goût, quoique un peu coriace; lorsqu'il est jeune, elle est blanche, agréable et nourris-

sante. A Gênes, elle se vend au marché ; les Siciliens se livrent à cette pêche dès que la saison est favorable.

Le MERLANGUS CARBONARIUS. — Ce poisson, du genre morue, doit son nom à la couleur sombre de son corps. Dans les iles Orcades, les habitans trouvent dans sa chair de grandes ressources à l'époque de l'année où les autres provisions deviennent très-rares ; ils en tirent une huile qui alimente leurs lampes durant les longues nuits ; ils déploient beaucoup d'adresse dans la manière de les prendre à la ligne.

La JAUNE DORÉE, qui doit son nom aux nuances dont elle est ornée, est loin d'être recommandable pour la beauté de ses proportions. Ce poisson est déprimé ; sa tête est large, et l'ouverture de sa bouche n'est pas en rapport avec sa taille. Il pèse quelquefois de dix à douze livres, et sa longueur atteint alors de quinze à dix-huit pouces ; mais son poids moyen ne dépasse guère six à huit livres. La dorée partage avec la petite morue l'honneur de porter l'empreinte des doigts de saint Pierre. On prétend que *dorée* est une abréviation d'*adorée*, ce poisson étant en grande vénération à cause des marques qu'y a laissées l'apôtre. Les pêcheurs de l'Adriatique l'appellent *il janitore* (*le portier*) par allusion aux clés du ciel que porte saint Pierre. Dans plusieurs autres contrées de l'Europe, on a donné à la dorée le nom de poisson de saint Pierre. La jaune dorée a été regardée aussi comme un mets très-délicat ; nos ancêtres se faisaient peut-être un point de conscience de le trouver exquis. Ce poisson est extrêmement vorace et si bien défendu par ses piquans et ses dents qu'il n'a que peu à craindre de ses ennemis maritimes ; mais ayant le funeste avantage d'être prisé par l'homme, il figure souvent sur nos marchés.

Le CHAÉTODON se fait remarquer par sa manière de prendre sa proie. Sa bouche est faite en forme de canon ; quelques gouttes d'eau qu'il lance, voilà toutes ses munitions : il est vrai qu'il ne s'adresse qu'à des mouches et autres insectes qui viennent se jouer à peu de distance de la surface. Quand le chaétodon aperçoit une mouche, il s'en approche avec précaution et vient se mettre au-dessous, aussi près que possible ; il vise l'insecte et lui envoie une goutte d'eau avec tant de précision qu'il manque rarement de le faire tomber sans mouvement sur la surface. On s'est amusé à lui faire répéter cette expérience dans un bassin.

L'ESTURGEON. — Sa taille et la délicatesse de sa chair lui ont valu le nom de poisson royal. Il atteint quelquefois une longueur de dix-huit pieds et pèse jusqu'à cinq cents livres ; il y en a même d'un poids plus considérable, surtout dans la Caspienne ; mais dans nos parages ses proportions sont plus réduites. Il habite ordinairement l'eau de mer, ce qui ne l'empêche pas toutefois de remonter les fleuves à certaines époques de l'année. La tête en est allongée et terminée en pointe ; ses yeux, très-petits, sont placés près des ouïes ; sa bouche est petite, dénuée de dents et même de mâchoires osseuses. Le corps est long, pentagonal et couvert de rangées de tubercules consistans ; entre l'extrémité de la bouche et du nez se trouvent quatre appendices allongés, ayant la forme d'un ver, et au moyen desquels on croit que l'esturgeon arrête sa proie. Les œufs d'esturgeon, ou le caviar, sont pour les Russes l'objet d'un trafic considérable. Ces poissons, malgré leur grosseur, peuvent sauter à une grande hauteur ; ils font tant de bruit en retombant, qu'on les entend à une certaine distance. Quelquefois ils engloutissent dans leur chute les petits canots des Indiens ; aussi n'en approche-t-on, dans certains parages, qu'avec de grandes précautions.

La LAMPROIE habite aussi les eaux salées et l'eau douce. Sa forme est celle d'une anguille, et elle pèse de quatre à cinq livres. Ce poisson est très-estimé. La mort de Henri Ier d'Angleterre a été attribuée à une indigestion de lamproie. Comme le rémora, elle a la propriété de s'attacher aux corps solides, mais c'est uniquement en y appliquant ses lèvres et en aspirant l'air. La Severn est renommée pour ses lamproies, et la ville de Glocester est tenue, d'après un ancien usage, d'offrir au roi à Noël un pâté de ce poisson. Ce n'est pas une chose facile, à cause de la saison, qui met souvent la corporation des pêcheurs dans un grand embarras.



Hippocampus.

L'HIPPOCAMPUS est quelquefois appelé cheval de mer, dénomination qui a été appliquée à plusieurs autres espèces. Sa longueur ne dépasse pas quelques pouces ; son corps ressemble à une chenille, mais sa tête n'est pas sans rapport avec celle du cheval : le corps, comme celui de la chenille, est composé d'anneaux d'où s'élèvent des poils raides ou des pointes. On assure qu'après la mort de l'animal, sa queue conserve la même position qu'on lui avait donnée avant qu'il n'expirât. On le pêche dans la Méditerranée.



Le loup de mer.

Le CYCLOPE (*terus lampus*) n'a point d'écailles, mais il est recouvert d'une peau rude ; sa bouche est large et garnie d'un grand nombre de petites dents. Il s'attache avec force aux rochers et aux autres corps durs. On le prend quelquefois sur les côtes d'Angleterre et de France ; la chair en est peu estimée.

Le LOUP DE MER, auquel sa voracité a fait donner ce nom, ne se trouve que dans les mers du Nord ; ses dents sont si fortes et si dures que s'il s'attaque à l'ancre d'un navire, on entend résonner le métal, et que le fer porte l'empreinte de ses morsures. Il parvient à une longueur de sept pieds ; on en a pris quelquefois de plus petits sur les côtes d'Angleterre.

Le SQUATINA-ANGELUS est classé tantôt parmi les poissons plats, tantôt parmi ceux dont le corps est allongé. Sa taille est de cinq à six pieds ; ses nageoires supérieures

ressemblent à des ailes, ce qui lui a fait donner par quelques personnes le nom d'ange.



Squatina-angelus.

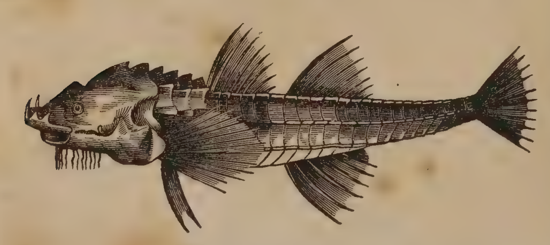
Le DIABLE DE MER a été ainsi nommé à cause de sa laideur; c'est le *lophius piscatorius* de Cuvier.

L'espèce appelée aussi TÊTE DE MORT a la tête presque aussi large que le corps, avec une bouche d'une dimension extraordinaire. La gravure en donnera une idée plus exacte que toutes les descriptions. Sa chair, lorqu'elle est bouillie, a, dit-on, le goût de celle du porc.



Tète de mort.

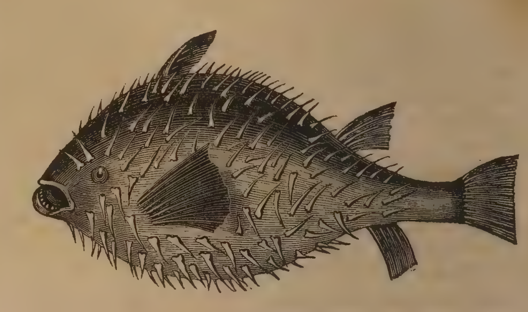
L'ASPIDOPHORUS-EUROPEUS est un petit poisson qui est extrêmement commun sur nos côtes. Il atteint rarement plus de cinq pouces. La tête est large, osseuse et inégale; le corps est octogone, depourvu d'écailles, mais recouvert d'incrustations osseuses qui se projettent en pointes aiguës.



Aspidophorus.

Le SERPENT DE MER a beaucoup de ressemblance avec l'anguille. Il y en a une espèce, que l'on pêche dans la Méditerranée, dont la chair est très-délicate, quoique pleine d'arêtes. On a beaucoup parlé d'un serpent de mer dont la longueur aurait plusieurs centaines de pieds, et qui en se jetant sur les vaisseaux aurait assez de force pour les submerger; mais les témoignages sur lesquels reposent ces récits ne paraissent pas assez irrécusables pour qu'on puisse y ajouter foi.

L'ORTHAAGORISCUS-MOLA, que les Anglais appellent *soleil*, se trouve dans l'Océan du Nord et dans la Méditerranée. Il a une figure très-singulière; mais son corps, large et court, est terminé par une nageoire circulaire, de sorte qu'on dirait la tête d'un gros poisson séparée de son corps. Il a souvent deux pieds dans sa plus grande longueur, quelquefois beaucoup plus, et il pèse jusqu'à deux cents livres. Il n'a point d'écailles, mais il est recouvert d'une peau dure et rude; sa tête ne fait aucunement saillie avec son corps.

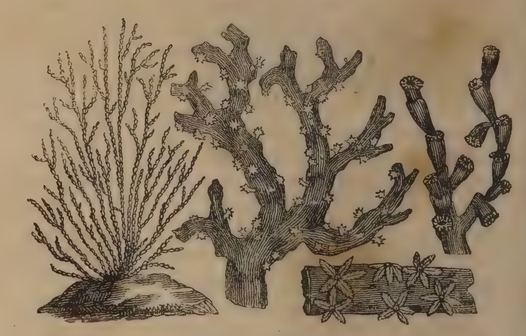


Porc-épic.

LYRA est le nom d'un poisson qu'on pêche dans la Méditerranée et qui n'est pas rare sur les marchés de Rome. Son corps est flexible, rond, doux au toucher, nuancé de jaune, de bleu et de blanc. Le bleu est du plus riche azur et d'un éclat inexprimable.

Le PORC-ÉPIC indique assez par sa dénomination qu'il est revêtu de piquans. Sa longueur ordinaire est entre douze et vingt pouces; son corps, très-ramassé, est couvert d'une peau blanchâtre garnie de pointes fortes et aiguës; l'ouverture de la bouche est très-large. On le trouve dans les parages qui avoisinent le cap de Bonne-Espérance.

Nous laisserons maintenant les poissons pour examiner une autre classe d'animaux qui habitent aussi l'Océan, mais qui fréquentent les rivages; ce sont les animaux amphibies.



Herbes marines.

(1) Nous empruntons cet article à un charmant recueil que les libraires Cayet et Lebrun, 6, rue des Petits-Augustins, vont publier sous le titre de *Les merveilles de la mer*.



CHAPITRE PREMIER.

MICHEL DE MONTAIGNE.

Après les vicissitudes de voyages, inévitables à une époque où l'on était loin de voyager avec facilité, Pierre-Paul Rubens vint débarquer à Venise, où son premier soin fut de se choisir un logement commode et dans lequel se trouvait une vaste pièce qu'il transforma en atelier. Néanmoins, avant de prendre ses pinceaux et sa palette, il consacra la première semaine de son séjour dans la ville des doges à l'étude des chefs-d'œuvre de Titien, de Paul Véronèse et des autres grands maîtres dont abondaient les galeries et les palais de la noblesse vénitienne. La vue de tant d'admirables tableaux échauffa sa tête, et plein de verve et d'ardeur, il se renferma dans son atelier, afin de chercher à imiter de souvenir, comme moyen d'étude et de perfectionnement, la manière de chacun des artistes célèbres dont il venait de

voir les toiles. Chaque matin, au point du jour, il se rendait pieusement à la messe et rentrait ensuite s'asseoir devant son chevalet : il ne le quittait guère qu'à la nuit tombée pour aller faire quelque promenade en gondole.

Un matin qu'il travaillait avec ardeur à ébaucher un sujet emprunté à l'*Enéide :* le combat du vieux Entelle, et qu'il s'animait l'imagination en récitant à haute voix les vers de Virgile qui chantent cet admirable épisode, il entendit doucement crier sur ses gonds sa porte entrebaillée et aperçut, non sans surprise, deux yeux noirs et vifs qui le regardaient. Il se leva, alla vers la porte et vit un étranger d'une cinquantaine d'années et dont l'accoutrement annonçait un cavalier de haut rang. Quand l'inconnu se découvrit pour saluer, son chaperon de velours noir, couronné d'une chaîne d'or, laissa voir un crâne complètement nu et dont les larges proportions s'alliaient admirablement à une physionomie fine et à des traits pleins de grâce et de distinction :

— Pardonnez-moi, signor, lui dit l'inconnu en s'avançant vers Rubens, pardonnez-moi l'indiscrétion que je commets ; mais je vous ai entendu réciter des vers de Virgile avec tant d'ardeur et d'intelligence que je n'ai pu résister à la tentation de venir vous écouter de plus près. Si vous agréez mes excuses, il ne me restera plus qu'à me féliciter de mon indiscrétion, ajouta-t-il en allant s'établir devant le tableau qu'ébauchait Rubens, puisqu'elle m'aura valu l'honneur de saluer un jeune cavalier aussi accompli que vous et la satisfaction d'admirer une œuvre aussi remarquable que cette ébauche.

Et il se mit à analyser et à juger le tableau de Rubens en juge tellement expert que le jeune Flamand en demeura surpris autant que charmé :

— Signor, reprit-il quand il en eut fini avec son examen de la peinture, et en continuant à employer la langue italienne, dont il s'était servi en entrant, dans quelle ville de l'Italie êtes-vous né? car je n'ai reconnu dans votre manière de vous exprimer ni l'accent de Mantoue, ni l'accent romain, ni la prononciation vénitienne.

— Je ne suis pas Italien, répondit Rubens en espagnol.

— Ah! je le comprends : vous êtes un des élèves de cette grande école espagnole, si fière à juste titre du sublime Murillo, du grand Zurbaran et du divin Moralès

— Je ne suis pas Espagnol, interrompit Petrus-Paulus, qui cette fois parla en français.

— Mon compatriote! Vous seriez mon compatriote?

— Non, seigneur! je suis Flamand, répliqua le jeune peintre, qui employa enfin sa langue natale.

— Par le sang du Sauveur, ajouta Montaigne ébahi et qui se mit à s'exprimer en latin, vous êtes un jeune homme d'une éducation bien accomplie.

— Je dois ce bienfait à la tendresse de ma mère, fit Rubens en grec.

Montaigne lui sauta au cou et l'embrassa :

— Par ma foi, j'ai trouvé mon maître. Vous paraissez encore adolescent, vous parlez six langues et vous peignez comme personne ne sait plus peindre de notre temps! A quelle destinée de gloire êtes-vous donc réservé, enfant singulier et sublime! Que faites-vous à Venise? C'est une ville ingrate pour les arts ; elle ne vous vaudra ni richesses ni renommée. Je pars demain pour Mantoue ; le duc Vincent de Gonzague m'honore de quelque amitié. Laissez là Venise; accompagnez-moi : nous ferons route ensemble d'une manière agréable, et vous trouverez dans le palais du prince une admirable galerie de tableaux où vous pourrez étudier à votre aise Raphaël Sanzio, Michel-Ange, le Titien, le Tintoret, etc. ; vous deviendrez, si vous ne l'êtes déjà, l'émule et le rival de tous ces maîtres.

— Monseigneur l'archiduc Albert, mon maître, m'a donné des lettres de recommandation pour le duc de Mantoue.

— Eh bien, nous les lui remettrons ensemble. Venez ; le sire Michel de Montaigne ne veut pas se séparer de vous le jour où il a eu l'heur de vous rencontrer.

— Le sire de Montaigne? répliqua Rubens, l'auteur des *Essais!* Par saint Pierre et saint Paul, mes patrons, je vais plier bagage et partir avec vous, car il *seroit folie outrecuidante de dire nenni à la fortune quand elle me soubrit et tend sa main mignonne*[1].

— Partons donc, répéta Montaigne, ravi de cette citation de son livre, faite avec tant d'aménité et d'à-propos ; partons et ne nous quittons plus. Je me sens disposé à vous aimer comme ce pauvre La Boétie, « cette aultre moitié » de moi-même, si doulce et si féconde pour mon bonheur » et mon entendement. »

Comme ils l'avaient décidé la veille, Montaigne et Rubens partirent en effet le lendemain pour Mantoue. Rubens, ainsi qu'il seyait à son âge et à sa fortune, voyageait avec un seul valet, tandis que le sire de Montaigne était suivi de nombreux équipages et d'un train somptueux et de domestiques. Non-seulement un secrétaire se tenait toujours à ses côtés, prêt à écrire les pensées et les sentences qui passaient par l'imagination de son maître, mais encore un peintre était chargé de dessiner les monumens et les vues dignes d'attention qui se rencontraient en route. Suivant la coutume de l'époque, Michel de Montaigne cheminait à cheval ; mais une bonne et douce litière le suivait, et quand il se sentait de la fatigue, il mettait pied à terre sans façon et se couchait bel et bien dans sa voiture, laissant à l'impétueux Rubens la gloriole de ne jamais quitter ni la selle ni les éperons :

— A votre âge, disait-il, j'en eusse fait autant ; mais au mien, il n'y a plus de honte à s'avouer vaincu par la fatigue et à se faire joie de reposer et de dormir quand la fantaisie ou le besoin nous en prennent.

Et en effet il se prélassait, il se dorlotait, il se mijotait, en ami sybarite des caresses du bien-être et des sacro-saintes voluptés du corps.

Le soir même de leur arrivée à Mantoue, Michel de Montaigne voulut conduire à la cour du duc le jeune peintre : ce dernier, après s'être paré d'un costume plein de richesse et d'élégance qui rehaussait encore sa bonne mine, suivit son compagnon, que le prince Vincent de Gonzague reçut à bras ouverts et comme un ancien et honoré ami ·

— Voici bien longtemps que je ne vous ai embrassé, seigneur de Montaigne, et je bénis Dieu de m'accorder aujourd'hui une si joyeuse et si bonne surprise.

— Monseigneur, répliqua Montaigne, je suis venu tout exprès de France pour avoir cet honneur et cette joie; mais l'accueil que je reçois de votre altesse surpasse encore mon attente et mon espoir. Aussi je veux vous en témoigner ma reconnaissance par un don qui vous agréera quand vous l'aurez pu apprécier : c'est ce jeune peintre flamand, maître Pietro-Paolo Rubens, destiné à devenir l'un des plus célèbres artistes du monde et pour lequel je vous demande le titre de peintre de votre cour.

— Le sire Michel de Montaigne ne saurait être refusé en rien ici. Maître Rubens, vous devenez dès ce moment notre peintre ordinaire.

(1) *Essais* de Montaigne, l. XIV.

— Et je demande encore qu'il se mette à l'œuvre sur l'heure. Des pinceaux, une toile, un chevalet!

Le prince fit signe que l'on obéît à Montaigne, et Rubens, sans fausse honte, mais avec modestie, ébaucha en deux heures un magnifique portrait du prince Vincent de Gonzague. Montaigne, avec ce charmant enfantillage qui donnait tant de grâce à son esprit et à ses manières, allait et venait derrière le peintre, veillait à ce que personne ne pût voir la peinture commencée et empêcha même deux fois le duc de regarder à quel point se trouvait l'œuvre de Rubens. Quand elle eut commencé à prendre bonne mine et à venir à point, quand la tête se trouva d'une grande ressemblance et, malgré la fougue avec laquelle Rubens l'avait exécutée, présenta une exécution fine et large tout à la fois, il se leva, arrêta le bras du peintre et permit aux curieux, précédés du prince, d'avancer et de regarder..... Un cri d'admiration s'échappa des lèvres du duc de Mantoue; il considéra longuement et sans se lasser une si belle ébauche, puis enfin prenant la main de Rubens :

— Jeune homme, lui dit-il, vous ne quitterez plus l'Italie! Il faut que votre gloire lui appartienne à tout jamais. Fixez-vous pour toujours près de moi. Si vous n'êtes pas gentilhomme, je vous en donne le titre; s'il vous faut de l'or, je vous en prodiguerai. Vous habiterez mon palais; vous ne me quitterez plus ; ma table sera la vôtre. Je vous aimerai comme j'aime Michel de Montaigne.

Tous les courtisans battirent des mains, et Michel de Montaigne plus que les autres; Rubens essuya une larme qui coulait sur sa joue, larme de bonheur, larme de joie, larme d'enivrement et de gloire!

— Monseigneur, répondit-il, je suis fier et heureux de tant de bontés! Mais ces lettres de monseigneur le duc Albert vous apprendront que je lui appartiens, que ses ordres m'ont envoyé en Italie et que je dois retourner près de mon bienfaiteur dès que mes études seront terminées.

— J'écrirai au duc Albert; je le supplierai de me donner comme une preuve d'amitié la permission de votre séjour à Mantoue et de votre naturalisation en Italie.

— Monseigneur, tant de bontés me comblent; mais je ne saurais les accepter..... car je ne saurais renoncer à ne plus revoir ma mère.

— Nous la ferons venir à Mantoue.

— Et ma patrie, monseigneur, la ferez-vous venir aussi à Mantoue? ma chère et noble Flandre! La maison de Cologne où j'ai ouvert les yeux et dans laquelle mon père est mort en me bénissant! L'église où reposent ses ossemens! tout cela viendra-t-il me rejoindre ici! Non, monseigneur, laissez-moi libre de retourner un jour dans ma chère et belle Flandre. Si quelque talent, si quelque renom me sont réservés, n'en dois-je pas le tribut à ma patrie et à mon prince! Vivre et mourir loin de ma Flandre, oh! ce serait une existence fatale et desheritée!

— Il a raison, dit Montaigne ému : la patrie est l'amour des cœurs haut placés!

— Eh bien! reprit le duc de Mantoue en soupirant, je vous cède à regret; mais, je vous en préviens, vous ne retrouverez votre liberté que dans un an et après avoir rempli ma galerie de vos œuvres.

Rubens mit un genou en terre et baisa respectueusement la main que lui présentait le duc. Celui-ci le releva, passa son bras sous celui du jeune homme et attirant Montaigne vers lui.

— Heureux les princes qui comptent de tels hommes parmi leurs sujets! s'écria-t-il.

— Heureux les sujets qui ont de tels princes que vous! répliqua Montaigne.

Entré sous de pareils auspices à la cour de Mantoue, on comprend sans peine que le crédit de Rubens ne fit que prendre plus de force. Sa conduite discrète et son amour pour le travail l'augmentèrent encore, car au lieu de se jeter avec ardeur au milieu des fêtes brillantes que Vincent de Gonzague prodiguait à sa cour, au lieu de changer la vie laborieuse et sévère qu'il avait menée en Flandre contre une vie de dissipation et de plaisir, il ne sortait guère de son atelier que pour aller étudier les belles œuvres des grands maîtres de l'Italie; et malgré les avances que lui adressaient de toutes parts tout ce que Mantoue renfermait de jeune, de brillant et de noble, il ne recevait guère chez lui que Montaigne. En revanche, celui-ci passait tout le temps qu'il pouvait près de l'artiste. Tandis que celui-ci peignait, il lui faisait quelques lectures des auteurs de l'antiquité ou bien il se livrait avec lui à ces entretiens pleins de délices et à ces dissertations fines et profondes dont lui seul avait le secret. Tantôt il lui parlait de ses voyages et des choses curieuses qu'il y avait admirées; tantôt il lui contait les aventures de sa jeunesse, et quelle bonne et forte éducation il devait à la tendresse et à l'intelligence de son père.

— Je suis né dans le Périgord, lui disait-il, au château de Montaigne, par une belle et sereine nuit d'hiver, le 28 février 1533. Mon père, originaire d'Angleterre, a pour nom de famille celui de Ryghem, et porte : *d'azur semé de trêfles d'or, à une patte de lyon de mesme, armée de gueules, mises en falce.* Ce père, brave et loyal écuyer qui avait servi dans les guerres au delà des monts et qui avait rapporté d'Espagne et d'Italie un esprit orné et un sens droit et sans routine, ne voulut point que je fusse élevé richement et à l'aise dans les mignonneries des femmes et les servilités des valets. Il me donna pour parrain un laboureur et pour marraine une fermière des plus menus, me les choisit comme nourriciers et voulut que je fusse élevé au grand air et sans plus de soins que les autres enfans du village. Aussi fallait-il me voir, dès l'âge de trois ans, ardé par le soleil, un morceau de pain noir à la main, dans lequel je mordais à belles dents blanches, parcourir les prairies et les monts, sans peur de chien ni de loup. Je gravissais les rochers pour dénicher les oiseaux ; je ne souffrais d'aucun de mes petits compagnons ni une raillerie ni un revers de main, et il semblait, par ma stature, ma force et mon intelligence, que je n'avais que trois ans de plus. Le seul raffinement que voulut apporter mon père à mon éducation de paysan consistait dans la précaution qu'il avait prise de placer auprès de moi un homme, pauvre, mais tout confit de grec et de latin, et qui de plus, né en Allemagne, m'entretenait sans cesse indifféremment dans l'idiome de ces trois langues, attendu qu'il ne savait pas un mot de français. Cependant le latin avait la préférence sur les deux autres, par l'amour que mon père portait à Tacitus et à Virgilius Maro. Ma mère, elle-même, quand elle venait me voir, avait reçu de son mari la prière de ne jaser avec moi qu'au moyen des mots latins qu'elle avait appris à jargonner. Enfin quand, à l'âge de six ans, je revins au château, non sans pleurer et sans regretter ma vie de paysan, ordre fut donné à tous les domestiques ou de se taire avec moi ou d'apprendre les mots latins nécessaires pour me parler. Nous latinisâmes tant qu'il en regorgea jusqu'aux villages tout autour plusieurs appellations latines qui ont pris pied par l'usage et qui existent encore.

» Quant à l'allemand, à l'italien et au grec, je l'étudiais

roulions nos déclinaisons à la manière de ceux qui, par certains jeux de tablier (échiquier), apprennent l'arithmétique et la géométrie. On me faisait goûter la science, comme le devoir, par mon propre désir et sans forcer ma volonté. On m'éleva donc bien doucement avec toute liberté et avec une telle sollicitude que pour ne pas troubler mon cerveau encore tendre en l'arrachant avec violence au sommeil profond ordinaire aux enfans, mon père me faisait réveiller, non pas en sursaut et brutalement, mais par la musique agréable et récréative d'une mandoline qui commençait d'a



Le réveil de Montaigne enfan .

bord à jouer tout doucement et s'élevait par gradation à une voix plus haute et plus aiguë. Du reste, pour habiter maintenant le château, je n'en étais pas nourri plus doucereusement qu'à la ferme ; je ne mangeais que du pain d'orge, des viandes rôties sans assaisonnement et n'avais jamais trempé mes lèvres dans un verre de vin. Les sucreries me restèrent complètement interdites; je m'en souciais peu et préférais à tout un bon morceau de fromage et une rasade d'eau claire et fraîche.

Cependant mes maîtres n'avaient plus rien à m'apprendre et avaient vidé pour moi le fond de leur sac. Mon père résolut donc, quoique bien à regret, de suivre alors pour moi la règle ordinaire et la voie commune. Il m'envoya, vers ma septième année, au collége de Guyenne, à Bordeaux, où la surprise fut grande et l'ébahissement général quand on vit un bambin de si bas âge entrer d'emblée dans les premières classes et s'y faire même remarquer par son savoir et son ardeur au travail. Je gagnai bien vite l'affection de mes maîtres, parmi lesquels on remarquait les plus célèbres savans de l'époque et du pays : Nicolas Grouchy, Guillaume Guérente, Buchanan et Muret. Lorsqu'on jouait des tragédies latines, les premiers rôles m'étaient toujours confiés ; à vrai dire, j'aimais beaucoup ces ébattemens, qui m'étaient plus agréables et plus avantageux que toutes ces pédanteries scholastiques qui m'apprenaient seulement les dérivations nominales de la vertu, que nous savons assez décliner si nous savons l'aimer. Aussi je me rattrapais de cette sécheresse et de ces ennuis vides en lisant à la dérobée les *Métamorphoses d'Ovide*, voir l'*Ars amatoriæ* auquel du reste je comprenais peu de choses et qui n'avait guère pour moi que l'attrait de l'inconnu et de l'interdit. J'arrivai ainsi à sortir du collége ; mon père me fit voyager en Italie, où je connus le duc de Mantoue, qui n'était alors qu'un simple cavalier comme moi, jeune, hardi, plein de cœur et ayant pour nom Vincent de Gonzague, sans rien de plus. Nous nous liâmes d'une étroite amitié, et vous voyez que le temps et les grandeurs n'ont rien pu contre cette tendresse de notre adolescence.

— Votre éducation, dit Rubens, me rappelle la sollicitude et l'intelligente prévision de mon père, qui m'a fait apprendre de la même façon que le vôtre les langues latine, espagnole, grecque et française.

— A mon retour d'Italie, vers 1554, je fus pourvu d'une charge de conseiller dont je remplis les fonctions jusqu'à la mort de mon frère aîné ; alors quand j'eus le malheur de perdre ce frère, je quittai la robe, las du métier ennuyeux et abrutissant de jugeur, non sans avoir obtenu, durant l'intervalle de temps où j'en remplis les fonctions, que les actes judiciaires, dans la province de Gascogne, se rendissent en langue française et non pas en latin : car c'est le moins que la justice, déjà si embrouillée de sa nature, parle au moins la langue vulgaire. J'aurais bien voulu encore d'autres améliorations, mais la routine judiciaire est cent fois plus inguérissable que la maladie la plus opiniâtre. ce qui fit que je renonçai au métier. Une fois libre et maître de ma fortune et de mon temps, je partis pour Paris et vins à la cour, où le roi Henri deuxième se montra plein d'estime et de bienveillance pour moi ; pour me le prouver, il m'octroya le cordon de Saint-Michel, mais ce qui me valut mieux encore que cette distinction, devenue depuis

si commune et tombée si bas, c'est la rencontre que je fis de messires Pasquier, de Pibrac, Paul de Foix et Michel de L'Hospital, avec lesquels je me liai d'étroite amitié, sans compter mon noble et généreux Étienne de La Béotie. Étienne et moi, nous nous estimions avant de nous connaître, et dès que nous nous connûmes, nous nous aimâmes. La Béotie, dans sa jeunesse, avait fait un traité de *la Servitude volontaire*; j'avais lu ce livre, et y reconnaissant des sentimens analogues aux miens et qui annonçaient une âme moulée au patron des héros anciens, j'avais toujours désiré voir cet ami inconnu. Je lui écrivis, il me répondit, et sept ans après, nous nous rencontrâmes dans une société. Dès ce moment, nous devînmes inséparables; tout s'établit commun entre nous, et s'il m'eût fallu expliquer cette tendresse et ses causes, je me fusse senti fort embarrassé. Je l'aimais, parce que c'était lui, parce que c'était moi..... Hélas! neuf ans après, la mort vint rompre ce beau lien, et maintenant tout le bonheur qui m'arrive m'en est amer, car comme nous étions à moitié de tout, il me semble que je lui dérobe sa part.

Montaigne essuya furtivement une larme, et, cherchant à réprimer son émotion, se remit à parler ainsi:

Madame Marguerite de France m'honora de son estime et de sa confiance ainsi que madame Jeanne de Foix, et elles me firent faire un mariage bon et avantageux avec une femme de sens et de cœur, dont je n'ai eu qu'à me louer depuis le jour de mes noces jusqu'à cette heure. Alors la fortune m'éprouva et me fit sentir son dur aiguillon, dont pourtant, je dois l'avouer, elle s'est montrée rarement cruelle envers moi durant le cours de ma vie. La mort m'enleva une petite fille que j'aimais tendrement, et ce fut longtemps un deuil amer et un vide immense dans ma vie. Mais le temps apaise, s'il ne guérit, toutes les douleurs, et je finis par n'y plus penser qu'avec mélancolie et sans désespoir. Un coup plus rude et plus funeste encore, s'il est possible, m'attendait à quelques années: mon père mourut! Mon Dieu! que la mort d'un père est un épouvantable malheur! Vous le savez, Rubens, vous qui l'avez, hélas! éprouvé. Pendant plus d'une année entière je ne pus me résoudre à quitter le château de celui que j'avais perdu et à revenir à la cour: je ne me sentais pas la force de me séparer des lieux, des meubles, des livres qui me rappelaient ce père adoré. Une de mes consolations était, lorsque je montais à cheval, de porter le manteau de celui que j'avais perdu. Ce n'était point par commodité, mais par délices: il me semblait m'envelopper de lui.

Je finis par retourner à Paris. Le massacre de la Saint-Barthélemy survint. Je vous l'avoue, cela me guérit de la cour et de Paris. Dès lors je me tins à l'écart, libre de tout parti, et attaché au roi d'une affection légitime, sans être mu ni par l'orgueil ni par aucun intérêt privé. Revenu dans mon château, il me prit fantaisie d'écrire quelques pensées qui me passaient par la tête et que je devais aux études de ma jeunesse et à l'expérience de ma vie. Une humeur mélancolique opposée à ma complexion naturelle, et produite par la solitude, me mit en tête cette rêverie, et la première partie des *Essais* fut écrite, imprimée et publiée. A ma grande surprise, ce livre fait pour moi alla à beaucoup de monde et obtint un succès dont je me sentis plus étonné encore que satisfait. Vous l'avez lu, et savez à quoi vous en tenir sur le jugement à en porter.

— C'est mon livre favori, quoique je n'approuve ni ne partage son doute perpétuel. J'ai trop besoin de croire pour ne point croire.

Montaigne sourit.

— Laissons là le livre pour l'homme, reprit-il. Fatigué de la solitude comme je m'étais fatigué de la cour, je résolus de voyager et de revenir vieux dans cette Italie où j'avais passé, jeune, de si bonnes et si joyeuses années Vous savez le reste de ce voyage et son heureuse issue, puisque je lui dois de vous avoir rencontré et de vous avoir connu.

— C'est à moi de rendre des actions de grâce à ce voyage, répliqua Rubens; car, dans cette cour un peu frivole, sans vous je resterais isolé et bien à plaindre. Cependant, je dois en faire l'aveu, je fais cas de ce prince, non pour son rang et pour la protection que je lui dois, mais pour son caractère loyal et les agrémens de son esprit. Je voudrais aimer l'homme si je ne respectais le prince.

En ce moment la porte s'ouvrit et Vincent de Gonzague parut.

— On gagne quelquefois à écouter aux portes, dit-il. Merci, mon jeune peintre; oubliez donc que je suis le prince et aimez le cavalier. Je viens du reste vous donner une preuve de cette amitié que j'ai pour vous et que je vous demande de m'accorder semblablement. J'ai deux missions à vous confier, car j'ai remarqué chez vous non moins d'habileté et de discrétion que de talent. Écoutez. Il s'agit d'abord de vous rendre à la cour du prince de Ferrare, mon beau-frère, et de lui offrir de ma part le beau tableau d'*Actéon* que vous venez de terminer et que je voulais d'abord garder pour moi. Alphonse, sur le bruit de votre renommée, m'a écrit pour me demander de vous acheter un tableau pour lui: je veux lui offrir le mien et vous charger de ce message, lui donnant ainsi la joie de recevoir en même temps l'œuvre et l'auteur.

— Et je serai du voyage! s'écria Montaigne. Nous partirons nous deux pour Ferrare: je ne veux plus me séparer de vous.

— Alors, sire de Montaigne, qui faites infidélité à notre vieille amitié en faveur de ce jeune nouveau venu, disposez-vous à revenir bientôt de Ferrare et à repartir pour l'Espagne; car je compte envoyer au roi d'Espagne, Philippe III, un magnifique carrosse avec un attelage de sept chevaux napolitains, et je charge Rubens de ce soin. Vous sentez que si je l'enlève ainsi pour quelque temps à ses travaux de peintre, ce n'est point seulement dans l'intention de lui donner un honneur aussi stérile que celui de porter ces présens. Non, sur mon âme! Mais j'ai besoin près du roi d'Espagne et de son ministre, le duc de Lerme, d'un ami adroit, fin, habile, expérimenté qui dissipe les préventions défavorables que mes ennemis ont fait concevoir de moi à cette cour: et cependant je ne veux pas de justification indigne de mon rang et de mon caractère. Personne ne m'a paru plus propre à remplir cette mission que notre cher Pietro-Paolo, et je viens lui demander de s'en charger par amitié pour moi. Il l'accomplira, j'en suis sûr, avec honneur et gloire.

On peut se figurer quelle était la joie de Rubens de se voir confier ainsi, par le prince de Mantoue, une mission qu'eussent enviée les plus puissans seigneurs de la cour, et qui attestait de la haute confiance de Vincent de Gonzague en lui; Vincent de Gonzague, le plus habile de tous les princes de l'Italie! Du reste le choix qu'il faisait de Rubens était une preuve nouvelle de cette habileté. Il comprenait que personne ne pouvait mieux servir sa cause près du roi d'Espagne qu'un jeune homme qui par sa beauté se gagnait les cœurs tout d'abord, dont l'éloquence était sans égale et les manières accomplies. Rien en lui ne sentait le diplomate. Loyal, incapable d'un mensonge, il servirait celui qui l'envoyait avec la chaleur de la conviction, et le gain de la cause était assuré.

A huit jours de là, Rubens, après avoir été reçu en audience solennelle et publique du prince de Mantoue, partit pour Ferrare avec de riches équipages que lui avait donnés Vincent de Gonzague, et une suite nombreuse à la livrée de celui qu'il représentait. Un historien du temps a conservé la liste des officiers qui composaient la maison du jeune ambassadeur : elle énumère *vingt-deux* personnes.

Montaigne fit route de concert avec Rubens, et tous les deux arrivèrent à Ferrare, en grande pompe et attendus par le prince Alphonse, qui envoya au-devant d'eux un des officiers de sa maison pour les recevoir et les haranguer (1).

CHAPITRE SECOND.

TORQUATO TASSO

La réception que Rubens reçut à Ferrare fut digne de l'envoyé du prince de Mantoue et du peintre célèbre dont commençait à s'occuper l'Italie entière, si éprise alors d'art, de poésie et de peinture. Michel de Montaigne ne se vit point négligé au milieu des honneurs que l'on rendait à son jeune compagnon ; néanmoins, malgré l'immense réputation qu'il devait aux *Essais*, comme il le disait lui-même, plaisamment et sans jalousie, il ressemblait beaucoup à une étoile trop placée dans le voisinage du soleil et se sentait un peu éclipsé. Il s'en consolait par l'amitié qu'il portait à Rubens, et plus encore par des dissertations dans lesquelles il établissait qu'un peintre, beaucoup plus vivement qu'un écrivain, devait faire impression sur les masses, attendu qu'il parle aux yeux, tandis que le second ne parle qu'à l'esprit. Mais Rubens, fidèle à son amour pour le travail, sut se soustraire, sans affectation, à la plus grande partie des fêtes et aux plaisirs qu'on voulait lui prodiguer : dès le lendemain de son arrivée, après avoir employé la moitié de la journée à peindre, il sortit de son logis avec Montaigne dans le but d'aller étudier les tableaux précieux qui se trouvaient rassemblés dans Ferrare. Le soir les surprit tous les deux au milieu de cette occupation, et ils songeaient à revenir chez eux prendre des vêtemens de cour afin de se rendre à un bal que donnait le duc Alphonse, nouvellement marié, on le sait, à Marguerite, sœur de Vincent de Gonzague, quand ils entendirent tout à coup des cris étranges dont Rubens frissonna.

— Ce n'est rien, dit avec indifférence un des serviteurs qui les accompagnaient, ces cris sortent de l'hôpital des gens malades de folie.

La folie ! jamais ce mot effroyable ne s'était présenté à l'imagination de Rubens, qui se rapprocha, visiblement ému, de son compagnon, puis souriant de sa terreur :

— Allons, dit-il, de telles faiblesses ne sauraient convenir à un homme, surtout quand il a consacré sa vie à l'art. Entrons dans cet hôpital. Et malgré la répugnance visible de Montaigne, qui dans son élégant égoïsme se souciait peu de s'exposer à des émotions pénibles, ils pénétrèrent au fond de ce séjour, triste comme l'enfer et dans lequel il y *avait des pleurs et des grincemens de dents*. Dante Alighieri n'avait jamais rêvé lui-même rien de plus épouvantable. Ce n'était que lourdes chaînes de fer; coups de fouets; cachots; hurlemens ; misérables demi nus couchés sur la paille et jetés là sans soin comme sans espoir de guérison. Après une courte visite dans ce pandæmonium de douleurs, ils se disposaient à sortir, le cœur brisé et la tête brûlante, lorsque, en traversant une dernière salle, tout à coup un de ces malheureux s'échappa des bras de ses gardiens qui voulaient le garrotter, et courut aux étrangers pour leur demander protection. Mais à peine les eut-il envisagés qu'il s'arrêta tout à coup, tomba aux genoux de Petrus-Paulus, porta les mains à son front comme pour rappeler ses souvenir et s'écria :

— Rubens ! Rubens !

On comprend la stupéfaction du peintre en s'entendant nommer par cet insensé, qui se releva, se serra contre le jeune flamand et reprit ;

— Protégez-moi ! arrachez-moi de ces lieux, car j'y mourrai ! car j'y deviendrai fou ! car je le suis déjà peut-être ! Ils me persécutent avec tant d'acharnement et une haine si ingénieuse !... Ils s'entendent même avec les démons d'enfer pour cela. Oui, la nuit un esprit follet (2), un fils de l'abîme vient me persécuter : il me harcelle, il me poursuit sans relâche, il ne me laisse ni repos ni sommeil. Si la pitié de quelque chrétien entré dans ce cloaque m'a laissé de l'argent pour acheter un peu de pain, il me le vole ! Si je mange, il souille et rend amer mon repas ! si je travaille, sa main invisible disperse mes papiers et brise mes plumes !... Des bruits sourds, des apparitions nocturnes, des tintemens prolongés de cloches et d'horloges me réveillent en sursaut et me glacent d'épouvante. Je n'en puis plus ! je succombe ! j'ai mal dans tous les membres, et la fièvre m'ôte la force de me plaindre. Des étincelles brûlantes sortent de mes yeux ! des sifflemens horribles déchirent mes oreilles, je me suis cru frappé d'épilepsie, et j'aurais craint la perte de ma vue sans un miracle..... Oui, la vierge Marie descend du ciel, la glorieuse vierge Marie vient à moi, tenant dans ses bras son divin fils, et entourée d'une auréole, d'un cercle resplendissant des plus vives couleurs (3). Tout à l'heure quand vous êtes entrés, elle était encore près de moi ; elle m'a montré de son doigt céleste la madone d'argent que vous portez sur votre poitrine, et que j'ai donnée il y a bien longtemps à Rubens de Cologne : puis elle a disparu. J'ai voulu courir alors à vous, mes bourreaux m'ont arrêté et ont voulu me retenir.

Rubens écoutait avec terreur et n'osait en croire ce qu'il entendait.

—Mais, s'écria-t-il, cette madone d'argent, c'est Torquato Tasso qui l'a donnée à mon père, à mon père qui lui devait la vie !

— Je suis Torquato Tasso, répondit tout bas le malheureux.

Et comme Rubens et Montaigne, pleins de doute et d'an-

(1) Voyez l'*Histoire de Rubens* par Michel.

(2) « *Is ho certa opinione di ersere stata ammaliato.* » *Lettre d Gérome Mercuriale*, professeur à Padoue.

(3) *Egra io languira, e d'alto somno avvinta.*

goisse, regardaient autour d'eux pour chercher à savoir s'il disait vrai, les gardiens répliquèrent :

— Ce fou est Torquato Tasso.

Ils voulurent le saisir et l'emmener, mais Rubens se jeta entre ces misérables et leur prisonnier.

— Par mon maître le prince de Mantoue, ne touchez pas à cet homme! dit-il, en étendant la main sur lui comme pour le protéger ; si Ferrare n'a qu'un infâme hospice pour Torquato Tasso, Mantoue et la Flandre lui offrent un asile et des soins qui guériront tout le mal que vous lui avez fait. Quelle honte pour votre Ferrare qui paie de la captivité et de la persécution la gloire que le grand poëte lui a prodiguée!

Cependant Torquato Tasso à genoux près de Rubens, l'écoutait avec une joie pleine de surprise, et lui murmurait tout bas :

— Ne m'abandonnez pas! au nom de votre père! Au nom de la Sainte-Vierge dont vous portez l'image sur votre poitrine, ne m'abandonnez pas! Il y a d'affreux momens où je me demande avec terreur si ma raison n'est point perdue; mais ils la tueront bientôt tout à fait, si je reste ici plus longtemps. Le directeur de cet hôpital est un poëte,— un poëte qui compose de détestables vers et qui, disciple indigne de l'Arioste, me fait expier, par des persécutions, la supériorité de mes vers sur les siens et la gloire d'avoir donné un rival à celui qu'il nomme son maître. Le barbare..... il m'arrache le papier que je parviens à me procurer; il brûle les stances que j'écris; il me laisse sans lumière le soir ; et l'autre jour, il m'a fait battre, — battre Torquato Tasso ! — parce que dans un moment de gaîté désespérée j'avais écrit un sonnet pour prier un chat de me prêter, en guise de lanterne, la lueur verdâtre de ses yeux ! Ne m'abandonnez pas, car tout le monde m'abandonne ! Ni l'empereur Rodolphe, ni le cardinal Albert d'Autriche, ni le cardinal Cynthio lui-même ne répondent à mes lettres de tous les jours. Peut-être hélas ! ne laisse-t-on pas ces lettres leur parvenir. Pitié pour moi ! si vous saviez hélas ! que je suis à plaindre ! J'avais formé le dessin d'écrire deux poëmes épiques, dont les sujets étaient aussi nobles qu'intéressans; quatre tragédies, dont j'avais déjà tracé le plan, et plusieurs ouvrages en prose sur des questions très-importantes pour le bonheur des hommes. Je me proposais d'allier ensemble l'éloquence avec la philosophie, et j'espérais laisser après moi une mémoire impérissable. Maintenant, sous le poids de tant d'infortunes, j'ai renoncé à toute pensée de gloire ! Je m'estimerais heureux si je pouvais éteindre la soif qui me consume. Que ne puis-je me flatter d'être réduit à la condition la plus humble, pour vivre sans contrainte dans une obscure retraite? Je n'y recouvrerais point la santé, qui m'a quitté sans retour, mais j'y passerais le reste de mes jours sans angoisses, avec honneur et à l'abri des outrages. Si les hommes me refusaient leurs secours, j'invoquerais les lois de la nature ; j'irais avec les animaux sur les bords des fontaines et des rivières, étancher librement la soif dont je suis dévoré. Je redoute peu la grandeur des souffrances ; mais j'en mesure la durée avec effroi, et cela suffit pour me rendre incapable de penser et d'écrire. L'idée d'une captivité sans terme et l'indignation des mauvais traitemens que je subis ne peuvent qu'augmenter ma tristesse. La saleté de ma barbe, celle de mes cheveux, de mes vêtemens, font de moi un objet de dégoût à mes propres yeux. La solitude à laquelle je suis condamné est ma plus cruelle et ma plus mortelle ennemie : je la fuyais même au sein du bonheur.....

— Ne craignez rien, dit Rubens, vous êtes libre, car je ne vous quitterai plus avant que vous ne sortiez de ce lieu de désolation.

— Mon jeune maître, objecta Montaigne, il serait plus prudent de confier à mes soins le seigneur Torquato Tasso, et de vous rendre sur-le-champ à la cour du prince Alphonse pour obtenir de lui l'ordre de mettre en liberté..... l'ami et le sauveur de votre père, ajouta-t-il, en insistant sur ces derniers mots. Puis il emmena Rubens à l'écart :

« Croyez-m'en : si vous le pouvez, ne nommez pas le prisonnier dont vous sollicitez la délivrance. Torquato aimait la sœur du duc Alphonse, la princesse Léonora, et il en était aimé. Voilà les motifs réels de tant de cruautés et de haine. Usez donc d'adresse en ceci, et hâtez-vous, avant que le prince soit prévenu. Je vais donner les ordres nécessaires pour le départ secret de notre ami : une fois qu'il sera hors de Ferrare et en sûreté, le duc n'osera plus faire d'éclat, et feindra lui-même de nous approuver. Je le connais : nul Italien n'a plus que lui le goût de la trahison, le besoin de la vengeance, et l'humilité dans la défaite.

Rubens comprit à merveille la finesse et la prudence des recommandations de Montaigne. Il se rendit près d'Alphonse : le regard serein, l'air calme et presque indifférent, il lui demanda la liberté d'un malade de l'hôpital des fous, jadis lié d'amitié avec son père, et le prince signa sans défiance l'ordre de laisser sortir la personne que désignerait le peintre du duc de Mantoue. Le jeune Flamand revint plein de joie à l'hôpital et emmena sur l'heure Torquato Tasso, qui n'osait croire à son bonheur et pensait faire un rêve.

Montaigne jeta son manteau sur les épaules de Torquato, afin de cacher aux regards des passans les haillons dont il était couvert, et il l'emmenait à son logis, quand le poëte, passant vis-à-vis une église, supplia ses compagnons de lui permettre d'aller dire aux pieds des autels quelques actions de grâce sur sa délivrance miraculeuse. Ils voulurent l'en empêcher; mais il insista d'une manière si chaleureuse, et leur parla avant tant de véhémence de la Vierge qui lui ordonnait de réciter des prières qu'ils craignirent une crise de folie, et cédèrent. Torquato s'agenouilla paisiblement, pria avec ferveur, et se relevait pour suivre ses amis, quand tout à coup il porta les yeux sur une pierre sépulcrale qui fermait un caveau et qui paraissait nouvellement placée : il jeta un cri et tomba sans connaissance ; il y avait sur la pierre funèbre le nom de LEONORA D'ESTE.

—Emportons-le! s'écria Montaigne Ne le laissons point dans ce lieu fatal. Cette tombe, Rubens, est celle de la femme pour laquelle il éprouvait l'amour fatal, cause de tous ses malheurs et de toutes ses souffrances. Elle a succombé elle-même, il y a six mois, aux douleurs de sa passion sans espoir ! Venez, hâtons-nous d'arracher Torquato de ces lieux.

Ils l'emmenèrent, ou plutôt ils l'emportèrent à leur logis. Heureusement, favorisés par la nuit qui était venue, ils purent arriver chez eux sans encombre. Là il fallut bien des soins pour rendre à la vie le malheureux Torquato.

— Elle n'est plus, s'écria-t-il quand il put soulager par des plaintes le désespoir qui l'oppressait! elle n'est plus ! Oh! laissez-moi mourir? Que voulez-vous que devienne ma vie sans elle! Elle n'est plus? Oh! je comprends maintenant que la Sainte-Vierge soit descendue du Ciel pour me consoler!... Elle n'est plus! elle n'est plus ! Mon Dieu laissez-moi mourir ! rejoignez-moi à Léonore.

Jamais on ne vit pareil désespoir! Jamais douleur n'éclata d'une manière aussi violente. Cependant il fallait partir, il fallait emmener le fugitif hors de Ferrare, ou bien se résoudre à le rendre à ses persécuteurs. Montaigne comprit que les consolations ne pouvaient rien en cette occurrence ; il

prépara donc une potion soporifique avec une habileté digne d'un chimiste,—l'on sait qu'il se mêlait un peu de cette science, — et parvint à la faire boire à Torquato, qui tomba bientôt dans un sommeil léthargique. Ensuite, confiant l'infortuné aux soins d'un serviteur dévoué et intelligent, il lui donna l'ordre de faire atteler une voiture et de prendre, sur l'heure, et à grands renforts de chevaux, la route de Mantoue. Il laissa en outre des instructions minutieuses sur les soins à prodiguer à Torquato, et se rendit avec Rubens à la cour du duc de Ferrare. La nouvelle de la délivrance de Torquato s'était déjà répandue, et le prince venait de l'apprendre à l'instant même où Montaigne et son jeune ami entraient dans le palais. Il vint à eux pâle de colère, saisit Rubens par le bras, et l'emmenant à l'écart :

— Qu'en avez-vous fait? qu'en avez-vous fait? demanda-t-il avec violence.

— Monseigneur, répondit Rubens avec calme et en abaissant la voix, de manière à faire sentir au prince qu'il l'avait imprudemment trop élevée, monseigneur, il est libre, hors de Ferrare, et sous la protection de mon maître son altesse le duc de Mantoue

— Vincent me rendra mon prisonnier!

— Monseigneur le duc de Mantoue ne trahit personne.

— Vous ne savez donc pas que ce misérable avait élevé les yeux jusqu'à ma sœur! Et vous voulez que je laisse impunie une semblable honte?

— Votre colère et votre vengeance apprendraient à l'Europe entière ce que vous voulez tenir caché. Croyez-moi, monseigneur, ne vous livrez pas à des transports injustes dont les moins funestes résultats seraient de troubler la paix d'une tombe.

Alphonse regarda Rubens en pâlissant, et se mit à marcher avec violence. Puis tout à coup il revint vers Rubens le sourire sur les lèvres, le visage serein, et avec l'expression de la bienveillance dans tous les traits.

— Seigneur cavalier, dit-il à voix haute, comme s'il eût répondu à une requête de Rubens, je n'ai rien à refuser à l'amitié de mon cher et amé frère son altesse le duc de Mantoue; surtout quand il me fait adresser ses demandes par le jeune et célèbre peintre au talent de qui je dois l'admirable tableau que voici. A votre prière et à celle de Vincent, j'octroie la liberté de ce pauvre malade que l'on nomme Torquato Tasso. Les médecins ont déclaré que le changement d'air et de pays pourraient lui rendre la raison, et personne plus que moi ne s'intéresse à une cure qui guérirait le poëte dont les vers ont chanté la maison d'Este. Demain vous partirez avec lui et le sieur de Montaigne, ajouta-t-il, puisque vous voulez absolument quitter notre cour. Je regrette que mon frère vous rappelle si vitement ; mais je sais qu'il compte vous envoyer en Espagne avec une mission importante. Allez donc, et n'oubliez pas que vous laisserez à ma cour des admirateurs et des amis.

Montaigne et Rubens s'inclinèrent avec respect. En relevant la tête ils rencontrèrent le regard de vipère d'Alphonse attaché sur eux, plein de venin et de haine. Montaigne ne put s'empêcher d'en frissonner.

Puis quand ils se furent retirés et qu'ils se virent hors du palais.

— Petrus-Paulus, dit le philosophe au peintre, je vais me vêtir d'une cotte de mailles et voir si mes armes sont en bon état pour me défendre contre le poignard des *bravi*. En outre, je vous déclare que je ne dormirai, ni ne boirai ni ne mangerai, tant que je serai dans ce royaume, car il y avait de l'assassinat dans l'œil de monseigneur Alphonse.

— Nous partirons demain matin au point du jour, répliqua Rubens en riant ; mais je vous le déclare pour mon compte, j'espère souper, et surtout dormir, dit-il en bâillant.

— Dieu et la Sainte-Vierge vous protégent! reprit Montaigne. Je souperai donc et dormirai de même que vous ; mais quoi qu'il en soit, je donnerais bien cinq cents écus d'or pour me trouver hors d'Italie à l'heure qu'il est. Désormais, je ne respirerai plus bien à l'aise

châtellenie de Montaign



CHAPITRE TROISIÈME.

LE TRIOMPHE.

Le vieux domestique aux soins duquel Montaigne et Rubens avaient confié Torquato Tasso s'était montré digne de cette mission : grâce à la célérité de sa marche, il était arrivé à Mantoue plus d'une journée entière avant ses maîtres, sans négliger toutefois les soins qu'exigeaient les souffrances du pauvre malade. Depuis qu'il avait appris la mort d'Éléonore d'Este, le malheureux Tasso restait plongé dans un affaissement stupide, sans proférer une parole, sans lever les yeux, sans s'inquiéter ni de ceux qui l'entouraient ni des lieux où on l'emmenait. Ce fut ainsi qu'il arriva à Mantoue : logé dans la maison de Rubens, entouré de soins affectueux, il ne paraissait même pas comprendre le changement survenu dans sa destinée. Quand Rubens et Montaigne, sitôt qu'ils furent descendus de voiture, s'empressèrent d'accourir près de lui, ils le trouvèrent encore dans cet état. En vain Pietro-Paolo, pour chercher à rappeler en lui quelque sensibilité, lui montra la madone d'argent, et prononça même le nom de Léonore d'Este, rien ne put faire sortir de sa prostration cette âme brisée. Il ne refusait pas les soins que l'on prenait de lui ; il se laissait faire comme un enfant malade, dont la fièvre a éteint la vivacité.

Dès que le prince de Mantoue eut appris l'arrivée de Torquato Tasso dans sa principauté et la conduite de Rubens à Ferrare, il approuva hautement ce qu'avait fait son jeune envoyé, et lui témoigna par les éloges les plus absolus, devant toute sa cour, combien il s'en trouvait satisfait. Non content d'un assentiment pareil, il se rendit lui-même près de Torquato Tasso, pour l'assurer de sa protection et lui adresser les offres les plus brillantes afin de l'engager à demeurer près de lui et à désormais habiter Mantoue. A la vue du plus grand génie de l'Italie, dans un si déplorable état d'esprit et de corps, il ne put retenir ses larmes, mais ni sa présence, ni sa voix, ni les paroles affectueuses qu'il adressa à l'infortuné, ne parvinrent à émouvoir l'insensé ! Les médecins appelés déclarèrent que s'ils voyaient se prolonger ce malheureux état, il fallait tout redouter pour la raison et pour la vie du poëte. Ils conclurent en disant qu'on devait tenter de l'en tirer à tout prix et sans retard. Rubens, après avoir réfléchi quelques instans, déclara qu'il croyait avoir trouvé le moyen de produire une vive commotion sur l'esprit de Torquato, et se retira dans son atelier, avec le seul Montaigne, pour se livrer aux préparatifs de son projet.

Le lendemain matin, le duc de Mantoue et les principaux seigneurs de sa cour se rendirent chez Rubens, avides de connaître ses projets et la réussite qu'il en obtiendrait. Rassemblés dans le salon qui précédait la chambre de Torquato Tasso, ils ouïrent d'abord une musique douce et mélancolique, sans doute pour exciter le malade ; puis ils l'entendirent pousser un cri perçant qui retentit au fond de tous les cœurs et dont les plus indifférens tressaillirent :

— Léonore, dit-il ensuite, Léonore ! tu m'appelles, tu me montres les cieux où tu m'attends. Merci, merci. Oh ! viens briser les chaînes qui m'attachent à cette terre de douleurs ; emmène-moi au ciel avec toi !

— Il est sauvé, dit tout bas un médecin. Le seigneur Rubens a plus opéré avec un tableau que nous avec toute notre science.

Et il fit signe que l'on pouvait entrer chez le malade. Vincent de Gonzague et les seigneurs qui le suivaient éprouvèrent presque la surprise exaltée du Tasse à la vue de la grande toile que Rubens avait ébauchée depuis la veille et placée sous les puissans rayons du soleil à son lever, en face du lit de Torquato. Ainsi éclairé d'une façon qui tenait du prodige, ce tableau offrait quelque chose de céleste : il représentait Léonore entourée de la splendeur des bienheureux et emmenée par des anges au ciel, qu'elle montrait du doigt à son amant. C'est de cette esquisse que Rubens se servit plus tard pour l'un de ses chefs-d'œuvre les plus sublimes, son *Assomption de la Vierge*.



La tentative de guérison.

D'abord Torquato Tasso avait pris le tableau pour une apparition divine; mais Rubens, dès qu'il fut parvenu à rendre, par cette erreur, de la sensibilité à son malade, s'était hâté d'agiter la toile de manière à ne pas faire tomber l'imagination du poëte dans une exaltation presque aussi funeste que son abattement. Il n'hésita point non plus à se montrer à lui :

— Cher Torquato, dit-il, vous êtes libre et entouré d'amis qui cherchent à vous consoler de vos douleurs et à vous faire oublier les indignes traitemens que vous avez subis. J'ai voulu essayer de reproduire l'image de la sainte qui vous attend au ciel, et je me suis aidé, pour ébaucher ce tableau, du portrait de la princesse Léonore, peint par Corregio, que j'avais vu dans les salons de Ferrare. Suis-je parvenu à faire quelque chose qui soit agréable à l'ami et au sauveur de mon père?

Torquato, avec toute sa raison, serra tendrement la main du jeune peintre. Ce dernier reprit :

— Le duc de Mantoue, heureux et fier de posséder dans ses États le plus grand poëte de l'Italie, attend dans la pièce voisine que vous vouliez le recevoir : il désire vous offrir un asile honorable près de lui; asile où vous ne trouverez que des amis et des admirateurs.

— Oui, seigneur Torquato Tasso, ajouta le prince de Mantoue en entrant, suivi d'un nombreux cortége, Vincent de Gonzague vient vous demander votre amitié. Restez près de lui, et il s'efforcera de rendre heureux celui qui a immortalisé le nom de ses aïeux.

— Heureux! s'écria Torquato Tasso, heureux! monseigneur! Il n'y a plus de bonheur pour moi que là-haut, fit-il en montrant le ciel.

Les progrès de la guérison du Tasse continuèrent à marcher avec rapidité, et lorsque, huit jours après, Rubens partit pour l'Espagne, il ne lui restait aucune inquiétude sur celui qui lui devait la raison et la vie. Lorsqu'il se sépara du poëte et de Montaigne, que des affaires urgentes survenues tout à coup rappelaient brusquement en France, ils ne purent tous les trois s'empêcher de répandre des larmes.

— Cher Pietro-Paolo, lui dit le philosophe, vous êtes appelé à de hautes destinées, car vous réunissez, grâce à la munificence céleste, des dons bien précieux et bien opposés : le courage et la prudence; le génie et la raison; l'art et l'intelligence des affaires. Il y a là de quoi immortaliser au moins deux hommes; aussi le nom de Rubens se redira d'âge en âge comme celui de Torquato Tasso.....

— Et celui de Montaigne, interrompit le poëte.

— Je l'espère bien, ajouta naïvement l'auteur des *Essais;* mais ma renommée, je le sais, n'offrira rien de la splendeur qui éclatera autour du nom de Rubens : de plus que moi, il aura la gloire; de plus que vous, Torquato Tasso, il aura le bonheur; il montera au ciel sans passer par le calvaire.

— Qui mieux que lui mérite ces faveurs si rares de la Providence?

— Personne assurément; mais même en le méritant, il doit bénir sans cesse Dieu, qui n'a point voulu jeter une seule épine sur la voie immortelle dans laquelle marchent ses pieds..... Adieu, cher Pierre-Paul, que je chéris à la fois comme un fils et comme un frère.

— Adieu, cher Pietro-Paolo, que je bénis comme un sauveur et que j'aime d'une tendresse fraternelle.

— Mon Dieu! s'écria Rubens en étreignant dans ses bras ses deux amis, mon Dieu! que votre miséricorde pour moi est immense, et que je serais lâchement ingrat si je m'éloignais jamais de mes devoirs de chrétien!..... Adieu, seigneur Michel de Montaigne! Que Jésus nous accorde la grâce de nous revoir et de nous aimer dans l'autre monde si nous ne sommes plus destinés à nous revoir ici-bas!..... Adieu, Torquato Tasso; plus heureux avec vous, je ne tarderai pas à revenir vous joindre à Mantoue.

Et ils se séparèrent, *se laissant*, disait Montaigne, *mutuellement quelque chose d'eux-mêmes les uns aux autres et ne se départissant pas en entier.*

Précédé par sa brillante renommée de peintre, Rubens reçut à la cour d'Espagne l'accueil le plus flatteur et le plus honorable. Son adresse, sa franchise, la loyauté et l'habileté de ses démarches, jointes à son extrême jeunesse, lui gagnèrent tous les cœurs et, comme l'avait prévu le duc de Mantoue, le firent réussir sans obstacles là peut-être où des diplomates consommés eussent échoué. Le duc de Lerme surtout le prit en affection, « tout étonné de voir, » dit un historien, que l'on pût mener avec bonheur des » affaires d'État et de politique honnêtement et sans fourbe.

» Rubens, ajoute le même écrivain, introduit à l'au- » dience du roi d'Espagne, fut beaucoup gracieux pour » sa majesté Philippe III, qui prit dans la suite souvent » plaisir de s'entretenir avec le jeune envoyé sur l'objet de » sa mission, son voyage en Italie, et sur les nouvelles des » Pays-Bas, encore agités de troubles. Entre coup le roi » s'aperçut à chaque reprise que les talens de Rubens » éclataient de plus en plus par son éloquence, ses manières » aisées et sa profonde érudition sur nombre de matières, » qu'à la fin sa majesté catholique Philippe troisième du » nom lui témoigna des marques d'une affection et d'un » contentement singulier sur le choix que le duc son maître » avait fait de sa personne pour l'envoyer à sa cour. Ru- » bens, ayant fait sa commission et demandé son audience » de congé du roi et de ses ministres, sa majesté l'assura » de sa protection, et, pour témoignage de son entière satis- » faction sur sa bonne conduite dans la négociation, lui fit » remettre des présens de distinction par son premier mi- » nistre, le duc de Lerme (1). »

La réception que Rubens à son retour trouva près du prince de Mantoue ne fut pas moins brillante, car le jeune ambassadeur non-seulement avait réussi dans tout ce que désirait Vincent de Gonzague, mais il avait même encore dépassé de beaucoup toutes ses espérances. Il l'embrassa tendrement, le fit asseoir à ses côtés et le proclama devant toute sa cour non moins habile diplomate que grand peintre; après quoi il l'emmena dans les appartemens de la duchesse et voulut qu'il passât la journée entière dans leur plus grande intimité, et, dit Scarpone (2), historien ferrarais, *comme un des fils de la maison.* Rubens reçut tous ces honneurs et tous ces témoignages d'affection avec une modestie et une discrétion qui ne firent encore qu'ajouter à l'intérêt qu'il inspirait.

Ce fut dans cette après-midi d'intimité que Vincent de Gonzague raconta à Rubens le départ de Torquato Tasso. En vain on avait entouré ce poëte de toutes les séductions de la cour; en vain on lui avait prodigué les fêtes, les cercles, les spectacles, les bals et surtout les mascarades, plaisirs favoris du poëte, rien n'avait pu le retenir. Ses idées étaient devenues sans suite, et sa volonté sans but : tantôt il se livrait avec frénésie aux dissipations du monde; tantôt il se renfermait dans un couvent, étudiait la théologie, parlait de prendre le froc et revenait un beau jour lire à la cour les vers de sa tragédie de *Torrismond* ou de *Floridan*, poëme imité de l'*Amadis des Gaules.* Puis il disparut tout à coup, et l'on apprit qu'on l'avait vu tour à tour à Lorette

(1) *Histoire de Rubens.*
(2) Scarpone, lib. VIII, p. 22.

et à Naples, où le comte de Paleno et le marquis de Villa s'étaient disputé l'honneur de le recevoir. De Naples, il s'était réfugié dans une cellule du couvent de Montoliveto, puis il était revenu à Naples; puis de Naples, il avait gagné Rome, où, malade et sans vouloir apprendre son nom à personne, il était entré dans un hôpital fondé jadis par un de ses aïeux pour les pauvres de Bergame émigrés à Rome. Ce fut de cet asile qu'après l'y avoir découvert par hasard le grand duc de Toscane l'avait emmené avec lui à Florence, d'où il avait bientôt fui comme des autres villes. On ignorait depuis ce temps-là ce qu'était devenu le grand poëte, dont le malheur avait si cruellement altéré la raison.

Rubens s'affligea de ce récit et donna une vive compassion aux souffrances et aux aberrations de cette intelligence sublime, désormais presque éteinte, et reprit avec ardeur ses travaux de peinture, cherchant ainsi dans le travail des consolations au vide immense que lui laissait le départ de Michel de Montaigne et à la tristesse que lui inspirait la démence du Tasse, désormais marqué du sceau de la fatalité. Il laissa s'écouler ainsi une année, après laquelle il demanda au duc de Mantoue la permission de parcourir les différentes villes de l'Italie afin d'y aller étudier ce qu'il lui restait à connaître des œuvres des maîtres célèbres d'autrefois. Vincent de Gonzague consentit non sans regret à ce départ, lui remit une somme considérable, comme paiement de plusieurs tableaux, et lui passa au cou une lourde chaîne d'or, « quoique Rubens en eût tant reçu » en Espagne, dit Scarpone, qu'il ne restait guère de » place sur sa poitrine pour la nouvelle, car il portait ainsi » pour plus de vingt mille ducats d'or et de pierreries, » présens et témoignages honorables des rois, princes et » princesses dont il avait peint les portraits ou dont il » avait visité les cours. »

Rubens se rendit d'abord à Rome, où il arriva le 23 avril 1595. En entrant dans la ville antique, il remarqua une grande agitation parmi le peuple : la foule allait et venait, en habits de fête, dans les rues, et se portait avec empressement vers le palais du souverain pontife, entouré de toute la milice papale. Rubens, étonné, demanda à plusieurs passans quelle grande fête on célébrait; mais ceux-ci, sans s'arrêter et en continuant en toute hâte leur route, lui répondirent :

— Le triomphateur! l'arrivée du triomphateur!

Et ils disparurent.

Rubens, sans pouvoir obtenir d'explications plus complètes, se dirigea vers le palais du cardinal Cinthyo Aldobrandini, neveu du pape et ami de Vincent de Gonzague, auquel l'adressaient des lettres du prince de Mantoue et qui avait écrit à Rubens pour obtenir la faveur de l'avoir pour hôte : car tel était à cette époque l'enthousiasme de l'Italie pour les arts que les plus grands seigneurs et les souverains eux-mêmes rendaient aux artistes et aux poëtes des honneurs sans égaux, et se disputaient à qui prodiguerait les plus grands hommages au génie.

Rubens ne remarqua pas aux abords du palais Aldobrandini moins de foule et moins de pompe que dans les rues de Rome. Ce fut à grand'peine qu'il parvint jusqu'au cardinal, et celui-ci, qui l'avait vu plusieurs fois à la cour du duc de Mantoue, accourut au-devant de lui, le serra tendrement dans ses bras et lui dit :

— Salut au seigneur Rubens, que ma bonne étoile m'envoie; mon palais recevra aujourd'hui deux bien illustres hôtes : le grand peintre flamand et l'auteur de la *Jérusalem délivrée.*

— Torquato Tasso? s'écria Rubens, Torquato Tasso est à Rome!

— Il arrivera chez moi dans quelques instans; mon oncle le saint-père lui a écrit à Naples pour lui offrir les honneurs du triomphe, que reçut jadis Pétrarque à Rome. Il se refusa d'abord à ces glorieux témoignages de l'admiration des Romains; mais enfin il finit par céder aux sollicitations des trois cardinaux envoyés par Clément VIII pour vaincre les répugnances de l'illustre poëte... Le Tasse s'est mis en route; toutes les villes qu'il a traversées lui ont prodigué des fêtes, et l'ont reçu comme elles eussent fait du pape lui-même : les populations se portaient sur son passage, les autorités le haranguaient, les jeunes filles lui présentaient des fleurs. Et quand il lui fallut traverser les limites du royaume de Naples et des États romains, entre Mola et Fondi, infestés par la bande du célèbre brigand Mario Scierra, mon oncle voulut envoyer un corps nombreux de soldats pour protéger le voyageur. Torquato refusa cette escorte, et continua sa route avec le petit nombre de serviteurs qui l'avaient accompagné jusqu'alors. Il ne tarda point à rencontrer les dangereux voleurs, et il se disposait à résister vigoureusement, lorsqu'à sa grande surprise il vit Mario Scierra s'avancer vers lui, le haranguer comme l'aurait pu faire un orateur de profession, et requérir de lui l'honneur de l'accompagner avec une escorte jusqu'à Rome même. Torquato Tasso remercia le chef de bandits, et le pria de s'éloigner du grand chemin pour ne pas effrayer les passans; le brigand jura par sa mère d'exaucer la prière du grand poëte, et il a tenu jusqu'à présent sa parole. Enfin, le Tasse est à Rome depuis ce matin. Le saint-père l'a reçu au Vatican, et voici qu'il me l'amène lui-même dans mon palais, car vous savez qu'il est interdit aux souverains pontifes de donner l'hospitalité dans leur demeure à un étranger, quelque illustre qu'il puisse être.

En effet, on entendit le bruit de la foule qui saluait de ses acclamations Torquato Tasso, criait : « Vive le grand poëte! » et chantait en chœur des vers de la *Jérusalem.* Puis toute cette multitude se rangea autour du palais Aldobrandini et s'ouvrit respectueusement pour livrer passage au triomphateur, qui, descendu de voiture, marchait appuyé sur le bras même du pape.

Le cardinal Cynthio, suivi de Rubens, se hâta d'aller recevoir le roi de la chrétienté et le roi de la poésie. Rubens, à la vue de Torquato, ne put réprimer un cri de douleur, tant la maladie avait fait de ravages sur la chétive personne de l'infortuné! tant la mort l'avait déjà marqué de son terrible sceau! Torquato tendit la main à Rubens et répandit quelques larmes, puis se détournant vers Clément VIII :

— Très-saint père, dit-il, voici le libérateur dont le courage et le dévoûment m'ont arraché aux cachots du duc de Ferrare. C'est à lui qu'on devrait donner les honneurs du triomphe, car c'est le digne successeur de notre Michel-Ange Buonarotti; il est jeune, il est heureux, tandis que moi, c'est un cercueil qu'il faut me préparer. Je suis venu parce que vous me l'avez ordonné, et qu'en digne fils de la sainte Église, je devais vous obéir malgré ma répugnance. Mais si vous persistez à vouloir m'accorder une couronne, réservez-la pour orner mon tombeau. Les pompes du triomphe n'ajouteront rien au mérite de mes ouvrages, tandis qu'elles troubleront le peu de jours qu'il me reste à vivre, comme elles ont empoisonné le bonheur de Pétrarque.

— Laissez là ces idées lugubres, Torquato Tasso, interrompit Clément VIII, et consentez à honorer une couronne qui a honoré tous ceux qui l'ont portée avant vous.

— Mes jours sont comptés! reprit le poëte avec mélancolie. Je vous dois obéissance, et je cède; mais au moins octroyez moi la grâce de me retirer jusque-là dans le cou

de Saint-Onofrio, avec le seigneur Rubens, qui m'accordera cette dernière grâce. Sa captivité ne sera pas de longue durée! Je le sens, Dieu ne tardera point à m'appeler à lui, et l'ange de la mort me tient déjà par la main. Si vous voulez couronner autre chose qu'un cadavre, il faut vous hâter, comme il faut que je me hâte de mettre mon âme en paix avec Dieu! Et cependant je suis plein de confiance en sa miséricorde, car, malgré l'étendue de mes fautes, sa bonté paternelle a pris soin de me les faire expier en ce monde par la plus rude des épreuves, le don fatal du génie! Oh! si vous saviez ce que j'ai souffert, si vous pouviez comprendre combien de fois j'ai demandé à Dieu de me dépouiller de cette fausse gloire, vous vous sentiriez émus de compassion, et vous répandriez des larmes. Grâce à la bonté céleste, ces douleurs vont avoir bientôt un terme, ou plutôt elles l'ont déjà, car je n'appartiens plus à la terre, et mon âme est déjà dans le ciel avec mon cœur, près de l'ange qui prie pour moi aux pieds de Dieu. On sourit, on me traite d'insensé quand je raconte que la sainte Vierge, mère de Dieu, daigne venir du paradis sur la terre pour me consoler : si vous saviez ce que je souffre, vous comprendriez que le Très-Haut a permis ce miracle, sans lequel le désespoir m'aurait écrasé : car il y avait des momens où le blasphème venait sur mes lèvres! des momens où il aurait éclaté, sans le doigt divin et miséricordieux qui le réprimait. Accordez-moi donc la grâce que je sollicite de Votre Sainteté, laissez-moi me retirer dans le couvent de Saint-Onofrio; là vous viendrez me chercher le jour du triomphe.

Le pape Clément VIII se rendit à cette prière de Torquato Tasso, et le cortége se remit en route pour accompagner le poëte au couvent. Arrivé sur le seuil, Torquato se retourna, salua la foule, baisa la main du pape et, après



Adieux du Tasse au pape.

avoir été reçu par l'abbé et par ses moines, demanda à se retirer dans une cellule de novice. Là, seul avec Rubens, quand un peu de sommeil eut apporté quelque soulagement à la fatigue extrême qu'il éprouvait, il prit la main du jeune homme et la posa sur son front brûlant :

— Sens-tu les marques de la couronne d'épines, Pietro-Paolo? Maudite soit la gloire!... si une malédiction peut encore sortir des lèvres d'un mourant. Oh! mon ami, que ne suis-je né d'un pauvre artisan! pourquoi, dans ma folie me suis-je cru l'égal d'un prince, parce que j'étais, à les en croire, le plus grand poëte de mon siècle!..... Loin de moi ces pensées, dit-il, je ne veux plus m'occuper que du ciel! Rubens, détache de son cou la madone d'argent que j'ai donnée à ton père : tu la reprendras dans mes mains glacées, quand mes lèvres auront rendu leur dernier soupir.

Rubens s'empressa de lui obéir; Torquato prit la madone, la pressa contre ses lèvres avec ferveur.

— Maintenant, reprit-il, il faut que tu accomplisses une dernière de mes volontés : prends cette cassette et brûle tous les papiers qu'elle contient; ce sont les ébauches indignes de poésies conçues et écrites pendant mon abrutissante captivité, quand je n'avais pas toute ma raison, comme ils disaient.

Rubens regarda Torquato avec hésitation.

— Si, près de mourir, tu laissais une toile indigne de toi n'ordonnerais-tu pas à ton fils, à ton frère de la brûler? demanda Torquato au jeune peintre.

Celui-ci, sans hésiter davantage, prit les papiers et les livra aux flammes, qui les dévorèrent. Quand il ne resta plus qu'un monceau de cendres, Torquato Tasso, qui avait regardé paisiblement les manuscrits se consumer, se mit à balbutier des prières en serrant la madone d'argent dans ses mains agitées par les frissons de l'agonie. Peu à peu sa voix s'éteignit, on n'entendit plus rien, et il demeura le reste de la journée absorbé dans une douce contemplation. Le lendemain et le surlendemain il n'adressa que peu

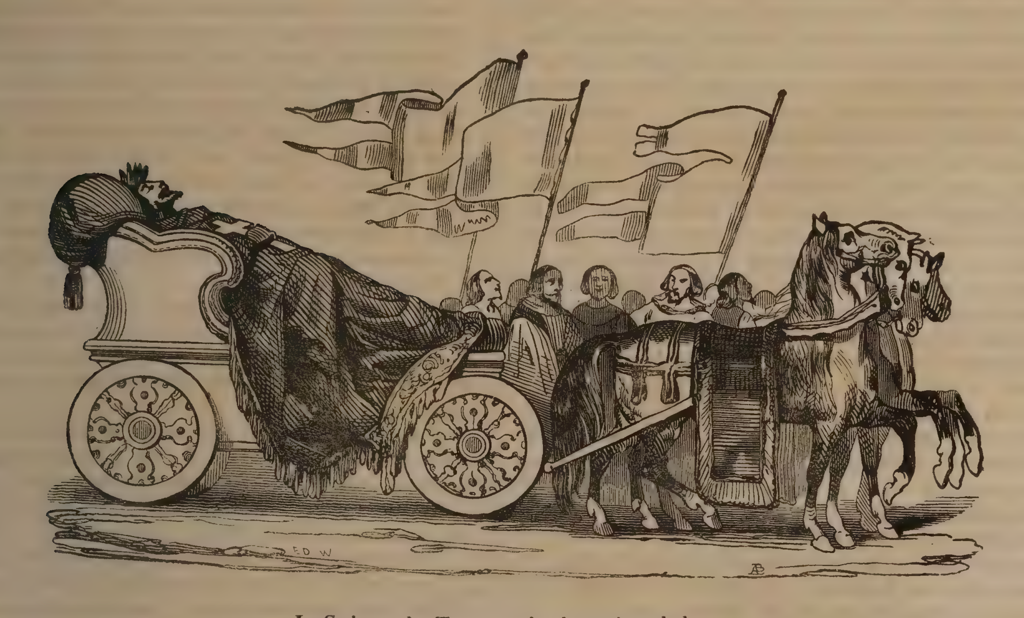
de mots à son jeune compagnon, qui ne le quitta pas d'un moment et qui ne prit ni repos ni sommeil. Attentif comme une mère, puis au moindre gémissement du poëte, penché sur son lit, il approchait de ses lèvres brûlantes le breuvage bienfaisant qui en apaisait l'ardeur ; ou bien il soutenait sa tête affaissée et recueillait les mots insensés que le délire faisait murmurer au malade : tous attestaient son désespoir et sa haine pour la gloire qu'il avait subie !

Le quatrième jour, le Tasse recouvra sa raison, serra la main à Rubens et le pria d'aller demander à l'abbé de Saint-Onofrio de venir lui donner les derniers sacremens du chrétien qui se meurt : le viatique et l'extrême-onction. Au moment où, vêtu de ses habits ecclésiastiques et suivi de tous ses moines rangés solennellement en procession, le digne vieillard sortait de son église pour aller remplir sa sainte mission, il entendit au dehors du couvent le bruit de la musique et les acclamations du peuple : c'était le cortége du triomphe qui venait chercher le Tasse pour le conduire en pompe au Capitole. Le vieux prêtre, le saint ciboire à la main, s'avança vers la foule et du haut du perron du couvent leur fit signe de se mettre à genoux.

— Priez ! leur ordonna-t-il ; priez ! car une âme chrétienne va monter au ciel.

Toute cette multitude s'agenouilla pieusement, et une demi-heure s'écoula durant laquelle un capucin seul, debout, récita la prière des agonisans, et dit les paroles funèbres du *De profundis* répétées par toute la foule.

Ce temps écoulé, on vit Rubens, qui ne pouvait réprimer ses larmes, descendre du couvent, suivi de deux moines soutenant un cadavre recouvert d'une draperie de pourpre. Ils traversèrent la foule étonnée, allèrent au char triomphal, en montèrent les degrés, et déposèrent leur fardeau sur le trône d'or et d'ivoire. Alors Rubens rejeta la draperie, et laissa voir le cadavre de Torquato Tasso revêtu de la toge romaine.



Le Cadavre du Tasse sur le char triomphal.

Le jeune peintre prit la couronne de lauriers que l'on avait préparée pour en ceindre le front du poëte, et la mit sur cette tête glacée, immobile, morte !

Puis il descendit, s'agenouilla parmi la foule, qui ne s'était point encore levée, et le lugubre murmure du *De Profundis* se fit entendre une seconde fois. Alors on donna le signal du départ, et le cortége se mit en marche jusqu'au Capitole.

Rubens seul ne suivit pas le char qui emportait un cadavre. Il alla se réfugier dans le coin le plus obscur de l'église Saint-Pierre, et là, agenouillé devant l'autel de la sainte Vierge, il pria avec ferveur en tenant dans sa main la madone d'argent qu'il avait reprise aux mains glacées de Torquato Tasso et que pressaient les lèvres du grand poëte quand il avait rendu son âme à Dieu.

De Rome, où il séjourna encore quatre mois environ, Rubens se rendit à Florence, où le duc régnant l'accueillit avec non moins de bienveillance que ne l'avait fait le saint-père : il le chargea en outre de peindre son propre portrait pour être placé dans la magnifique galerie où ce prince rassemblait les portraits des plus grands peintres de l'univers.

Une année s'écoula avant que le jeune Flamand ne quittât Florence : ce fut pour visiter tour à tour Bologne et Venise. De là il revint à Rome, où le pape l'avait appelé pour peindre douze tableaux destinés au palais Rospigliosi et représentant les douze apôtres.

La princesse Scalamara voulut avoir de lui deux immenses toiles : le sujet de l'une était *Protée et Archélous* ; dans l'autre on voyait Vertumme et Pomone entourés de fruits et d'animaux.

Après avoir achevé encore huit ou dix tableaux avec la verve et la rapidité de travail qui le caractérisaient, Rubens partit pour Gênes et pour Milan, où il dessina et fit graver sa magnifique collection imprimée à Anvers sous le titre de *Palazzi di Genua da Pietro-Paolo Rubens*.

Un soir, Rubens, après avoir passé sa journée entière à faire, d'après Michel-Ange, une copie d'un de ses plus admirables tableaux, rentré dans la villa qu'il avait louée, se laissa aller au bien-être du *farniente* après six heures d'un travail opiniâtre et de lutte avec l'énergi

que et le sublime Buonarotti. D'abord, il se complut dans la satisfaction que lui causait la réussite de son œuvre, et il en vint naturellement à porter complaisamment les yeux sur sa gloire, resplendissante auréole qui entourait sa tête, à l'âge où la plupart des hommes restent encore inconnus. La fortune, les honneurs et la renommée venaient à lui de toutes parts : il comptait déjà cinq ou six tonnes d'or honorablement acquises; les plus grands princes de l'Italie le traitaient comme un diplomate habile et un ambassadeur de haute distinction; dans chaque ville où il séjournait, il recevait les témoignages les plus éclatans de l'admiration publique, enfin l'Europe entière répétait avec enthousiasme le nom de Pierre-Paul Rubens. Il était jeune; jamais la maladie, jamais le malheur n'avait effleuré ni son corps, ni son âme, et il pouvait se dire heureux entre tous. Oui, heureux; car, pour jouir de ces succès, pour les déposer aux pieds d'un être chéri, n'a-t-il pas sa mère, sa sainte et bonne mère, si joyeuse de chacun des échos de la gloire de son fils, qui arrivent jusqu'à elle! sa mère, qu'il n'a point revue depuis huit ans; mais qu'il embrassera bientôt : car, dans trois mois, il quittera Gênes et l'Italie pour revoir la Flandre et sa mère! Mon Dieu, que de joie, que de bonheur lui sont encore réservés!... Il ne lui écrira point qu'il va se mettre en route pour revenir. Il arrivera sans avoir prévenu personne, pénétrera dans le logis paternel..... Tout à coup il ouvrira la porte de la chambre qu'habite la sainte femme, et il restera là, muet et debout, à jouir de la surprise qu'elle éprouvera en regardant le cavalier inconnu.... Elle hésitera d'abord à le reconnaître; car il était parti adolescent, et elle le retrouvera homme fait. Puis, tout à coup, elle se jettera dans ses bras, elle l'embrassera, elle l'étreindra, elle l'étouffera contre sa poitrine. — Pierre-Paul! mon Pierre-Paul! mon fils! mon fils bien-aimé, c'est toi! — Et puis ses frères et ses sœurs, prévenus en toute hâte par les serviteurs, accourront et joindront leurs caresses à celles de leur mère. Un banquet réunira toute la famille, et l'on répandra d'heureuses larmes en portant la santé de Rubens!.... Ah! ce n'est point dans trois mois, c'est de suite, c'est aujourd'hui qu'il peut réaliser un si doux projet! — Qu'a-t-il à faire de plus de fortune et de plus de gloire à Gênes, quand le bonheur l'attend à Anvers! Holà! que l'on prépare tout ce qu'il faut pour un voyage en Flandre. Je pars seul, ce soir, à l'instant, avec mon vieux domestique Hubertus. A vous, Jans, je laisse le soin et le gouvernement de ma maison pendant mon absence. Et le cœur palpitant de joie, il se rendit sur le port; loua à ses frais un petit bâtiment, qui partit sur l'heure pour les Pays-Bas, et arriva sur les côtes de Flandre avec une célérité merveilleuse. La première personne qu'il rencontra en mettant le pied sur le sol de la patrie fut un serviteur de sa mère, qui se disposait à s'embarquer pour l'Italie, avec un message de dame Rubens pour son fils. Il reconnut l'artiste, courut à lui, et lui donna la lettre : Rubens brisa le cachet, et lut :

« Cher enfant, Pierre-Paul, quitte sur-le-champ l'Italie et » viens près de moi. Je sens que mes jours sont comptés » et que je ne tarderai point à aller rejoindre ton père aux » pieds de Dieu. A soixante-dix ans, les plus légères mala- » dies sont redoutables, et celle que j'éprouve est grave et » n'épargne même pas les jeunes gens; c'est te dire que je » ne m'occupe plus que du salut de mon âme, et que, » résignée aux volontés de Dieu, je ne lui demande plus » qu'une seule grâce ici-bas : le bonheur de te revoir, de » t'embrasser une fois, rien qu'une fois avant de mourir. » S'il daigne m'accorder cette faveur, Pierre-Paul, je ne » laisserai aucun regret sur la terre, moi; car ma tâche y » sera remplie heureusement, et tout entière. Tes sœurs » sont honorablement mariées; tes frères occupent dans le » monde des positions paisibles, et où ils se gagnent l'es- » time de chacun..... Et toi, Pierre-Paul, toi, mon fils bien- » aimé, tu as couvert de gloire notre maison! Je dois te » l'avouer, bien des fois mon cœur de mère a tressailli d'or- » gueil quand j'ai entendu parler de tes travaux, admirés » de tous; et de ta renommée, si grande et si méritée! Je » m'en suis réjouie, je m'en suis faite fière surtout quand j'ai » su que tu n'avais point acheté cette gloire au prix du bon- » heur, et que tu étais aussi heureux que célèbre. Reviens » donc, mon Rubens. Hâte-toi! que ta mère puisse t'em- » brasser encore une fois avant de mourir et imposer » ses mains défaillantes sur ton front, pour te donner la » bénédiction, qu'elle t'envoie de son lit de douleur, en at- » tendant le jour où tu viendras l'embrasser.

» Marie Pypelink, veuve Rubens. »

— Des chevaux! des chevaux! s'écria Rubens éperdu. Et quelques instans après sa voiture l'entraînait comme un tourbillon vers Anvers; car il prodiguait l'or pour hâter la rapidité de la course... Dix heures du matin sonnaient à l'horloge de la cour d'Anvers quand il arriva dans sa ville natale, et que la voiture s'arrêta devant la porte de sa mère. Cette porte était fermée, et il régnait autour de la maison je ne sais quel lugubre silence qui saisit Rubens au cœur. Il frappa, et Blandine, sa sœur, accourut, se jeta dans ses bras en sanglotant. Elle était vêtue de noir.

— Ma mère! ma mère! s'écria Rubens; ma mère!

Blandine lui montra le ciel.

— Oh! ma mère! Ma sainte mère! Ma mère! Ma mère! je ne vous verrai plus; je n'entendrai plus votre voix! mes lèvres ne baiseront plus avec respect votre main! mon front ne recevra plus votre bénédiction! Malheur! malheur! malheur!

Il aurait voulu pleurer, mais il ne le pouvait pas. Une main de fer serrait son cœur; un bandeau impitoyable étreignait son front. Il crut qu'il allait devenir fou.

Sa sœur l'entraîna dans la chambre de sa mère et le mena près du lit où elle avait rendu le dernier soupir :

— C'est ici, dit-elle, que ses lèvres se sont tues à jamais en prononçant ton nom, Pierre-Paul! C'est ici que ses mains s'étendaient pour te bénir, comme elles nous avaient bénis.

Rubens s'agenouilla et cacha son visage sur le pied du lit; là, des larmes le soulagèrent enfin. Un quart d'heure s'écoula de la sorte, durant lequel on n'entendit que le bruit de ses gémissemens et de ses sanglots. Quand il se releva, sa sœur demeura surprise et consternée de la décomposition de ses traits.

— Où repose notre mère, dit-il?

— Dans l'église de l'abbaye de Saint-Michel, mon frère.

Rubens s'enveloppa de son manteau et se rendit en silence à l'abbaye de Saint-Michel, évitant avec soin les rues habitées. Arrivé dans l'église, il alla droit au chœur, et s'arrêta devant une pierre où il lut le nom de sa mère. Prosterné, les lèvres collées sur cette pierre, il pria avec ferveur jusqu'à la nuit tombante. Alors l'abbé de Saint-Michel, prévenu de son arrivée, et qui jusque-là n'avait point voulu troubler une si juste douleur, s'approcha de lui et l'engagea doucement à prendre quelque repos et à quitter ces lieux funèbres. Rubens résista d'abord; mais il finit par céder à la voix persuasive et à la volonté du vieux prêtre, qui parla au nom de Jésus-Christ et de l'autorité qu'il tenait de ce maître divin. Emmené par le digne prêtre hors de la nef et conduit dans le cloître, il demanda en grâce au

moine de lui donner une cellule comme aux religieux et de lui permettre d'y passer quelque temps.

—Peut-être même, ajouta-t-il, ne quitterai-je jamais ces lieux saints et y consacrerai-je à Dieu et à la douleur le reste de ma vie.

— Mon fils, répliqua doucement l'abbé, ce serait mal seconder les volontés de Dieu que de renoncer à le servir par les dons merveilleux qu'il a mis en vous, et de venir vous enfermer à toujours dans un cloître. Cet asile vous est et vous restera ouvert jusqu'à ce que votre douleur ait perdu de son âpreté ; mais ne songez pas à vous y ensevelir, car ce serait manquer à ce que vous devez à Dieu et aux hommes.

Quatre mois s'écoulèrent durant lesquels Rubens ne sortit point une seule fois de l'abbaye de Saint-Michel. Triste, découragé, brisé, il ne songeait même point à ses pinceaux, et il ne savait que prier et pleurer. Un jour, en rentrant dans sa cellule, après avoir assisté à matines, il trouva deux personnes qui l'attendaient : c'étaient son maître Ottovœnius et l'archiduc Albert ; le peintre se jeta dans ses bras, le prince lui serra la main avec affection.

— C'est assez donner de temps à la douleur, dit Ottovœnius, qui répondait par ses larmes aux larmes de son élève. Tu te dois à ta patrie, à ta famille, à ta gloire ! Il te faut quitter aujourd'hui cette abbaye, reprendre tes pinceaux...

— Et venir à ma cour, interrompit l'archiduc avec bonté; car je vous ai nommé, depuis six ans, mon peintre ; et il est juste que vous remplissiez enfin les devoirs de votre charge, ajouta-t-il avec un gracieux sourire.

— Permettez-moi de retourner en Italie, monseigneur. Vos bontés me comblent ; mais je sens que ma tristesse n'aura de consolation que loin de la Flandre.

— Ingrat ! s'écria Ottovœnius ; quoi, tu veux quitter encore ta patrie ? tu veux donner à l'Italie une gloire qui appartient à la terre qui t'a vu naître et où dorment les ossemens de ton père et de ta mère? Oh ! si la sainte femme l'entendait, elle dirait à son fils : « Ce que vient de dire Pierre-Paul est indigne de moi ! »

Rubens regarda Ottovœnius avec émotion et alla s'agenouiller sur la tombe de sa mère. Puis, après avoir prié avec ferveur, il détacha de son cou la madone du Tasse, la déposa parmi les ex-voto amassés aux pieds d'une madone qui s'élevait contre un pilier, au-dessus de la pierre sépulcrale, et revint près du prince et d'Ottovœnius :

— Faites de moi ce que vous voulez, leur dit-il : vous m'avez parlé au nom de ma mère, je dois vous obéir.

Ottovœnius passa son bras sous le bras de Rubens ; l'archiduc s'empara de son autre main, et tous les trois s'éloignèrent, non sans qu'une larme tombât lentement sur les joues de l'artiste.

« Dans le temps que Rubens reparut en public, raconte le licencié Michel, chacun s'empressa à lui faire des complimens les plus flatteurs sur son heureux retour, et fit hommage à ses brillans talens, dont il avait donné des marques si éclatantes, tant dans les cours italiennes que dans celle de Madrid ; car avant son arrivée aux Pays-Bas, la renommée en avait déjà sonné les plus favorables avances, tant à la cour de l'archiduc Albert, dans la ville d'Anvers, que dans les pays voisins.

» Récemment arrivé et depuis longtemps désiré dans la ville d'Anvers, il parut sur l'horizon des Pays-Bas comme une aurore brillante qui présage la beauté du jour qu'elle annonce ; chacun fut charmé de revoir cet homme qui, par ses grâces naturelles et acquises, a su gagner les cœurs des papes, rois et princes ; cet homme qui, par son érudition transcendante, ne fit qu'honorer la patrie de ses ancêtres ; cet homme qui, par son génie pénétrant et infatigable, s'était acquis le juste titre de second Appelles, qui par ses talens supérieurs promettait à la ville d'Anvers et à tous les Pays-Bas l'établissement de la brillante école pittoresque flamande.

» Malgré tous ces accueils flatteurs et ces démonstrations de joie dont ses parens et amis ainsi que les principaux de la ville le voulurent combler, il ne se trouva pas satisfait du séjour d'Anvers, même il s'y ennuya au point de s'en plaindre amèrement, à cause qu'il n'y trouvait pas des Raphaël, Titien, Paul Véronèse, ni Corrége; ces morceaux lui servaient d'autant de mets délicieux pour nourrir son génie, que ceux de la table d'un prince servent à satisfaire le palais.

» D'ailleurs la bénignité de l'air de l'Italie, auquel il était déjà fait, flattait plus son tempérament que le rude climat d'Anvers, de manière qu'il résolut une seconde fois d'y retourner, et malgré les promesses qu'il avait faites à l'archiduc et à Ottovœnius.

» Les archiducs Albert et Isabelle, prévenus de cette résolution, y mirent un puissant obstacle, étant informés de sa grande capacité pour le cabinet et de ses heureux talens pour la peinture ; en outre leurs altesses royales n'ignorèrent pas le choix que le duc de Mantoue avait fait dans la personne de Pierre-Paul Rubens pour l'envoyer, chargé d'une commission secrète, à leur frère Philippe III, roi d'Espagne, de laquelle il s'était acquitté avec autant d'honneur que de gloire ; même que sa majesté catholique avait hautement témoigné à ses ministres et courtisans sa grande satisfaction sur la mission de Rubens à sa cour, et que ce savant sujet, par ses rares talens, lui avait été plus agréable et préférable que quelque cavalier que le duc de Mantoue lui aurait pu envoyer.

» C'est pourquoi leurs altesses royales résolurent de garder ce rare trésor pour enrichir leur cour, les Pays-Bas, et pour le bonheur de leurs sujets, ordonnant à Rubens, qui était retourné à Anvers, de se rendre incessamment à la cour de Bruxelles, dans laquelle il se trouva autant accueilli que dans aucune des princes de l'Italie, car les archiducs lui demandèrent un détail de ses voyages et de ses aventures dans les cours des princes auxquelles il s'était présenté, mais particulièrement de celle de Madrid.

» Après ce gracieux entretien, leurs altesses demandèrent leurs portraits faits de sa main, et dans cet intervalle le persuadèrent d'abandonner sa résolution de retourner en Italie, l'attachèrent à leur service par une pension considérable, et l'honorèrent en même temps de la clé d'or.

» Les archiducs ne furent pas les seuls qui appréhendèrent que Rubens resterait ferme sur son départ ; mais les ministres et autres seigneurs de la cour s'y intéressèrent de grand cœur, faisant également de leur côté beaucoup d'efforts afin de le détourner de sa résolution de partir, car ils trouvèrent une satisfaction suprême dans sa conversation noble, dans son éloquence et dans ses autres talens supérieurs.

» Rubens eut cependant beaucoup de peine à résister aux attentions d'une cour aussi gracieuse ; mais d'ailleurs convaincu qu'il ne pouvait plus s'y opposer de bonne grâce, il acquiesça à la volonté des archiducs ; mais demanda à son tour la grâce de pouvoir s'établir à Anvers, afin que la fréquentation de la cour n'empêchât ses études et l'exercice de la peinture, comme les uniques charmes que son âme pût goûter au monde, et ne désirant rien de plus que de mener une vie douce et tranquille, éloigné des grands fracas de la cour, et s'acquérir toute la perfection de son art ;

cependant se soumettant aux ordres de leurs altesses royales, en tous temps et lieux où leurs services le requerraient.

» Les archiducs, enchantés de cette soumission à leur demande, accordèrent au même temps la supplication de Rubens, qui, prenant congé de leurs altesses et de toute la cour, prit le chemin d'Anvers, y portant à ses parens et amis l'agréable nouvelle qu'à la cour de Bruxelles il avait été détourné de son dessein de repartir pour l'Italie, pour fixer son domicile dans la ville d'Anvers.

» La résolution de Rubens fut si sérieuse qu'il acheta une maison très-spacieuse et la fit rebâtir en partie à la romaine, selon le plan qu'il en avait dressé lui-même, y ordonnant une augmentation d'appartemens et de commodités à l'usage d'un grand peintre et amateur des belles productions de tout ce que les beaux-arts fournissent de mieux, dont il avait amassé une grande quantité par ses épargnes dans plusieurs endroits de ses passages, tant statues antiques, bustes, bas-reliefs, médailles, onix et agates que de tableaux des grands peintres de l'Italie.

» Il érigea pour l'emplacement de tous ces rares monumens, entre le jardin et la cour, un bâtiment en rondeur, percé de grandes fenêtres cintrées et surmonté d'une lanterne; ce dôme avait quelque ressemblance au Panthéon romain.

» L'amour pour ces rares productions de l'antiquité ne s'est affaibli dans son cœur qu'à la fin de ses jours, car il s'en fit servir continuellement par un connaisseur et commissionnaire fidèle établi en Italie, avec lequel il tint grande correspondance pour lui faire des emplettes quand les occasions furent favorables; d'ailleurs lui-même ne négligea aucune occasion aux Pays-bas d'en faire des conquêtes.

» Les embellissemens de sa maison ne furent pas l'unique objet qu'il prit à cœur, mais il y fit construire un ample laboratoire, accessible d'un escalier royal, et commode à monter et descendre des grands tableaux, comme le passage le plus fréquenté et nécessaire de son domicile et de sa profession (1). »

S. Henry BERTHOUD.

(1) *La Madone du Tasse* est la première partie de la Légende de Rubens, livre dans lequel l'auteur se propose de rassembler tous les documens que l'histoire et les traditions populaires racontent du grand peintre flamand.



ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES.

LES SEPT MERVEILLES DU DAUPHINÉ.



La montagne inaccessible.

C'est ordinairement par sept et par neuf que les hommes ont coutume de compter les choses extraordinaires. Ces nombres mystérieux, le nombre septennaire surtout, semblent avoir le privilége exclusif des miracles. Il y eut sept sages dans la Grèce et sept fléaux en Égypte. On se souvient du serment des sept chefs devant Thèbes et des sept étoiles qui annoncèrent à Hugues, évêque de Grenoble, l'arrivée de Bruno et de ses six compagnons dans le pays de Chartreuse. On compte sept merveilles dans le monde : il n'y a de là qu'un pas pour arriver aux sept merveilles du Dauphiné.

Il s'élève cependant quelques contestations entre les historiens au sujet du chiffre exact des merveilles dauphinoises. Gervais de Tilsbury, neveu de Henri II, roi d'Angleterre, par sa fille, et maréchal du roi d'Arles, écrivait du temps de Philippe-Auguste (1200) et en comptait neuf dans ses *Otia imperialia* dédiés à l'empereur Othon IV. Aymar Falcon, qui vivait sous François Ier, en décrit quinze dans son histoire de l'ordre de Saint-Antoine du Viennois, et dit qu'il aurait pu dépasser ce nombre. Le médecin Jean Tardin au contraire ne voyait, en 1618, que trois singularités dans tout le Dauphiné, savoir : la *Fon-*

taine qui brûle, la *Montagne inaccessible* et la *Tour-sans-Venin.* D'autres y ajoutèrent les *Cuves de Sassenage.*

Si l'on ouvre Chorier, on lit que « Louis XI, n'étant encore que dauphin, faisait gloire d'être maître d'un pays » dont les merveilles surpassaient les sept merveilles du » monde, qu'elles égalaient par leur nombre. » — Lancelot révoque en doute cette tradition dans un discours inséré en 1721 dans la collection des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (tome VI, p. 756 et suiv.). Là, selon son habitude, il oppose les historiens aux historiens, et finit par prouver d'une manière assez concluante que M. de Boissieu et l'historien Chorier ont, les premiers, appliqué le nombre septennaire aux merveilles du Dauphiné.

Quoi qu'il en soit, et quelques contradictions qui puissent exister à cet égard, ce dernier nombre est le seul qui soit resté. On ne s'accorde pas encore tout à fait sur le choix des merveilles qui doivent le composer; mais les plus consacrées sont celles qui font l'objet de cet article. Les autres, moins authentiques, demeureront longtemps en question : ce sont les *Pierres ophtalmiques de Sassenage* ou le *Préciosier*, la *Fontaine vineuse*, le *Ruisseau de Barberon*, le *Mont-Brasier* ou *Brame-Bœuf*, le *Piqueur de Marsanne*, près de Montélimart, etc. — Denys Salvaing de Boissieu, dans un premier recueil de ses poésies, imprimé en 1638, in-4, ne chante que les quatre premières merveilles du Dauphiné; savoir : *Turris alexipharmacos; Pyrocrène, sive Fons ardens; Mons inaccessus; Tinæ Sassenagiæ.* Dans une seconde édition plus complète, publiée en 1661, in-8, il ajouta les trois suivantes : *Oïnorhoe, sive Fons vinosus; Manna Brigantiensis; De Barbeto.* — Nous allons donner quelques détails historiques sur chacune des sept merveilles dauphinoises les plus accréditées, persuadé que le lecteur ne nous en voudra pas de quelques développemens à ce sujet.

La Tour-sans-Venin. — C'était une tour carrée, située à une lieue de Grenoble, vers l'ancienne frontière du pays des Voconces et des Allobroges, sur la pointe d'un rocher, au confluent de l'Isère et du Drac. Il n'en reste plus qu'une muraille : elle s'élève au-dessus de Seyssins, petit hameau composé de quinze ou vingt maisons, avec qui le nom de *Pariset* lui était commun autrefois. La tradition rapporte que Roland, qui l'érigea, ayant assiégé la ville de Grenoble, occupée par les Sarrasins, apporta de Paris la terre sur laquelle cette tour est bâtie, et que de là dérive son nom de *Pariset.* Chorier pense que ce mot vient du nom d'Isis, qui y était adorée, ou de la conformité de cette terre avec celle de Paris. S'il faut en croire Grégoire de Tours, Gervais de Tilsbury, M. de Boissieu et le bon Chorier, la terre de Lutèce était funeste aux serpens et généralement aux animaux venimeux; elle n'engendrait point de poisons et les repoussait même lorsqu'on les y portait d'un autre lieu. Cette propriété ne pouvait résulter, du moins sur le rocher de la *Tour-sans-Venin*, que de la violence du vent du nord qui y souffle sans cesse et de la profusion avec laquelle y croît la plante nommée *échium* ou *vipérine*, que Dioscoride et plusieurs autres après lui ont regardée comme contraire à la propagation des reptiles et des insectes venimeux.

Il faut être consciencieux cependant et reconnaître, malgré l'autorité de Symphorien Champier, d'Aymar Falcon, de Jean Tardin et d'autres écrivains invoqués par M. de Boissieu, que la *Tour-sans-Venin* ne doit sa réputation qu'à une corruption de mot.

« Au commencement du dix-huitième siècle, » dit M. Champollion-Figeac (*Antiquités de Grenoble*), « les jésuites du collége de Grenoble célébraient encore le miracle de la *Tour-sans-Venin.* Près de ses ruines est l'église de *Pariset*, qu'on dit avoir été autrefois sous le vocable de Saint-Vérand, d'où l'on a fait la *Tour-sans-Venin*, au lieu de la tour *Saint-Vérand.* » — Lancelot partage cette opinion : « Le peuple, dit-il, s'accoutuma insensiblement à l'appeler la *Tour-Saint-Verain*, *Sant-Verain;* et, comme *verain* signifie, en langage du pays, *venin*, cela donna lieu à l'équivoque. » — M. Champollion ajoute que le miracle n'existe plus; que les ruines de la tour recèlent des serpens et autres animaux venimeux, et enfin qu'il y a vu lui-même un lézard en fructidor an XII.

Il y a près de huit siècles que la vallée de Trièves, où se trouve la ruine dont nous nous occupons, s'appelait *la Vallée chevalereuse.* Elle comprenait les paroisses de Vif, de Genevray, de la Cluse, de Pasquères, d'Oriol, de Chabotes, d'Avigonnet, de Chostagne, de Miribel, de Gresse et de Château-Bernard. Quelque combat signalé, dit Chorier, ou les hommes vaillans qu'elle avait produits, ou le grand nombre de gentilshommes qui y habitaient, furent la cause de ce titre, qui lui était un glorieux éloge. M. de Marchangy a parlé de la Vallée chevalereuse et y a fait voyager son Tristan. Elle a donné lieu à une infinité de traditions. Le dauphin Jean avait voulu obliger les habitans de cette vallée, hommes-liges des seigneurs qui y possédaient des terres ou qui y avaient des fiefs, à les servir à la guerre, comme ses hommes-liges le faisaient, et, pour user de la manière de parler de ce temps-là, de se trouver en leurs chevauchées. Après la mort de Jean, cette prétention avait été rafraîchie par de nouvelles formalités; et enfin les principaux de ceux qui y prenaient part étant entrés en conférence avec le régent, le 13 du mois de juin de l'an 1331, cette question fut décidée dans la ville de Grenoble. Le résultat de ce congrès fut que les seigneurs bannerets de la Vallée chevalereuse et leurs vassaux seraient déclarés exempts de toutes prestations d'hommes envers les suzerains lorsque ceux-ci seraient dans le service et dans les armées du dauphin. Ainsi fut contentée cette noblesse du pays de Trièves, qu'on appelait par excellence *le Pays des Baronies* dans toute l'étendue du territoire de Royans. Un dicton populaire de l'époque nous montre que la féodalité faisait de ce lieu son paradis de délices, sa patrie de prédilection. Ces choses heureusement n'existent plus que dans la poésie, où elles font bien quelquefois; et nous avons gagné en cela du moins que, chez nous, *un seigneur de beurre ne mange plus un vassal d'acier.*

La Montagne inaccessible est la seconde merveille du Dauphiné : on appelle ainsi un rocher vif situé sur une haute montagne à six lieues de Grenoble et à deux lieues seulement de la ville de Die, dans le petit pays de Trièves. Il avait autrefois la figure d'un cône renversé : « On ne peut, dit Chorier, regarder cette montagne sans en craindre la chute; quoique, en bas et en ses racines, elle n'ait qu'environ deux mille pas de circuit, elle en a une fois autant en haut, sa longueur y étant d'un quart de lieue et sa largeur d'environ quatre cents pas. » Son escarpement la fit regarder comme inaccessible jusqu'au règne de Louis XII, suivant quelques historiens, et, selon quelques autres, jusqu'à celui de Charles VIII. Symphorien Champier, Aymar Falcon et Rabelais, dans son Pantagruel, disent à tort que ce fut un Doyac, conducteur de l'artillerie de Charles VIII, qui y monta le premier lors de l'expédition de ce prince en Italie. La fable du mouton que Doyac trouva paissant

sur cette esplanade et qu'un aigle y aurait apporté ne mérite aucune attention.

Voici ce que nous avons de plus authentique à cet égard :

Antoine de Ville, sieur de Domp-Jullien et de Beaupré, gouverneur de Montélimart et capitaine de la Saône (telles sont les qualités que lui donnent les actes qui parlent de son entreprise), gagna le premier, le 26 juin 1492, et par ordre du roi Charles VIII, la cime de la Montagne inaccessible. Il fut accompagné dans cette aventure par Raymond Tub, *eschelleur du roy*, à qui on dut en attribuer en partie la réussite ; par François du Bois, natif de Domp-Jullien, collégié de l'église de Sainte-Croix de Montélimart, et par *plusieurs autres déterminés gens de bien*, comme il se donne la peine de nous en instruire lui-même. Ce ne fut pas sans beaucoup de difficultés qu'il en vint à son honneur. Il fallut choisir la pente la moins rapide ; il fallut employer des échelles, des coins de fer pour gravir les flancs de ce roc, entièrement dépourvus de végétation. Les registres de la chambre des comptes du Dauphiné nous ont conservé le procès-verbal qui fut dressé d'une entreprise aussi hardie. Domp-Jullien écrivit en outre au premier président du parlement de Grenoble pour lui faire part des heureux résultats de sa témérité. Nous voudrions citer cette lettre, où la montagne est décrite en termes boursoufflés et naïfs tout à la fois, et où la bonne foi de l'orgueil se révèle presque à chaque mot, entrecoupée çà et là de formules de dévotion. Domp-Jullien raconte qu'il est sur la montagne depuis trois jours, avec dix des siens, et qu'il n'en descendra que lorsque le parlement aura envoyé des gens pour constater son ascension. Il parle d'un *beau pré* et d'une *belle garenne de chamois* qu'il a trouvés sur le Mont inaccessible, et il fait plaisamment la réflexion que ces animaux ne pourront jamais paître ailleurs, à moins que le roi n'en ordonne autrement ; auquel cas, lui et ses gens emporteront lesdits chamois pour servir aux plaisirs de sa majesté. Du reste il a grand soin de consacrer sa découverte en faisant dire la messe sur la roche merveilleuse et en y faisant planter trois croix.

Le parlement de Grenoble envoya un huissier pour vérifier ce que le capitaine Domp-Jullien lui avait mandé ; mais l'huissier ne jugea point à propos d'exposer sa vie. Il ne voulut pas monter aux échelles *pendant une demi-lieue*, comme l'avait fait Domp-Jullien, et refusa de découvrir le *beau pays qu'on voyait par-dessus*. En homme prudent, il se contenta, dit Lancelot, d'aller au pied du rocher, de faire son procès-verbal des échelles qu'il y trouva attachées et d'y insérer que la crainte de la mort l'a empêché d'y monter ; qu'il n'a pas voulu tenter Dieu ; que le capitaine Domp-Jullien et ceux qui y étaient avec lui l'ont invité à les y venir trouver, mais qu'il n'a pas cru le devoir risquer.

Si l'on se reporte aux temps de superstition où la lettre de Domp-Jullien a été écrite ; superstition qui est loin de s'être perdue dans nos provinces et particulièrement dans le Dauphiné, on se convaincra que l'expédition du gouverneur de Montélimart devait sembler assez périlleuse à des hommes qui croyaient aux fées et aux esprits invisibles. Gervais de Tilsbury, un des premiers qui aient parlé de la *Montagne inaccessible*, raconte à sa manière, c'est-à-dire avec une merveilleuse crédulité, que « de son temps on y voyait, de la pointe d'une montagne voisine, une quantité de linges blancs étendus sur l'herbe, comme on a coutume d'en exposer à l'air pour les faire sécher. » Ces draps blancs n'étaient autres, suivant Lancelot, que ceux que des paysans des environs apportaient sur le rocher réputé inaccessible par des sentiers connus d'eux seuls. Cette assertion, toute positive, porte une rude atteinte au merveilleux ; mais on ne peut se dissimuler que le miracle de l'ascension de Domp-Jullien n'en serait plus un maintenant. Le *Mont-Aiguille*, comme on l'appelle aujourd'hui, à cause de l'élévation pointue qu'il montre du côté du nord, est encore fort escarpé, mais on y monte depuis plus de deux siècles. Aymar de Rivail, conseiller au parlement de Grenoble, auteur d'une histoire manuscrite du pays des Allobroges, dit formellement (et il écrivait en 1530) : « *Hodiè frequens est in eum montem ascensus.* »

Il n'y a plus de traces des trois croix qu'y fit élever Domp-Jullien.

Entre la *Tour-sans-Venin* et la *Roche inaccessible*, à trois lieues de Grenoble et à une demi-lieue de Vif, se trouve la Fontaine ardente (la *Pyrocrène* de M. de Boissieu), laquelle n'est connue du peuple que sous le nom de la *Fontaine qui brûle*. Ce n'est pourtant aujourd'hui rien moins qu'une fontaine. Elle prend sa source au pied d'une haute montagne, près du village de Saint-Barthélemy et du château de Miribel.

L'eau était, selon Pline, le plus fort des élémens ; ce qui donne à M. de Boissieu sujet de remarquer qu'ici c'est le feu, puisque l'eau ne l'éteint pas. Cela serait au mieux si le temps et les physiciens ne s'en étaient mêlés ; mais ils sont venus et ont tout désenchanté.

Saint Augustin, le seul des anciens qui parle de la *Fontaine ardente*, la compare à une célèbre fontaine d'Épire, et attribue à ses eaux la propriété, plus singulière que ne le serait celle de la chaleur, d'éteindre les brandons allumés et d'allumer les flambeaux éteints.

« Ce n'est plus, dit Lancelot, qu'un petit ruisseau dont les eaux sont de la nature ordinaire de nos eaux, c'est-à-dire *froides*. Ce qui peut excuser l'opinion qu'on a eue de sa chaleur, c'est qu'il passait autrefois sur un terrain qui jette encore de temps en temps de la fumée et même quelques flammes. Mais, par succession de temps, le ruisseau ne passe plus sur ce terrain . il s'est creusé un lit douze pieds au-dessous. »

Le médecin Jean Tardin a écrit et imprimé, en 1618, un traité sur la *Fontaine brûlante*, où il avoue que déjà de son temps cette fontaine ne méritait plus la réputation dont elle jouissait. La particularité du terrain bitumineux et du ruisseau passant auprès se trouve mentionnée dans sa description. Il ne laisse pas néanmoins de s'étendre avec complaisance sur les propriétés de cette flamme étrange qui s'élève, à certaines époques, du terrain en question. Elle dévore le bois *plus lentement que le feu ordinaire* ; elle est variable et diverse en sa couleur, grandeur, action et durée ; elle acquiert plus d'ardeur en hiver qu'en été, s'éteint sans cesser de brûler, passe au travers de l'eau à grand bruit et la fait bouillir à grosses ondes sans lui communiquer aucune chaleur, etc., etc. « Aristote, ajoute-t-il en ses histoires merveilleuses, raconte qu'en Perse il y a certains feux sortant de terre, à l'entour desquels le roi de cette contrée avait fait bâtir des cuisines sans que le bois lui coûtât beaucoup pour apprêter les viandes. En ce lieu-ci l'on pourrait se servir du même ménage; car le feu de notre fontaine est fort propre pour apprêter les viandes sans leur donner aucun mauvais goût, comme expérimentent ceux qui, allant visiter cette curiosité naturelle, font porter une poêle avec du beurre, des œufs, du poisson ou autre chose semblable, et les font cuire sur ce feu. Tellement que si Aristote a mis ce feu de Perse entre les merveilles de la nature, celui-ci mérite bien aussi d'y être mis, voire à meilleur titre, étant accompagné de beaucoup plus de merveilles que celui-là. Car bien que ce

en brûle le bois vert, cuise les œufs, les poissons et les viandes, néanmoins il n'échauffe pas l'eau sur laquelle il est posé. En même temps qu'il cuit de la viande, vous pouvez tenir la main dedans l'eau tant qu'il vous plaira, et si près du feu que voulez sans que la chaleur vous offense aucunement. »

C'est une fâcheuse manie qu'ont les savans de détruire tous les phénomènes en nous les expliquant. Leurs mains sont comme celles des harpies : elles gâtent tout ce qu'elles touchent. Busching mesure le terrain brûlant et trouve qu'il porte huit pieds de long sur quatre de large. Mentelle et Malte-Brun le définissent un schiste noirâtre, dans la composition duquel il entre un peu de chaux. Que j'aime bien mieux Piganiol de la Force, racontant naïvement l'effroyable aventure de sept ou huit Allemands et d'un guide, lesquels, par un temps d'hiver, quelque temps avant la guerre qui se termina par la paix de Riswick, trouvèrent le *terrain brûlant* couvert de neige et de glace, et tentèrent de le débarrasser au moyen d'un peu de paille allumée : « La glace creva tout d'un coup avec un bruit extraordinaire et un tel éclat d'explosion que les Allemands et le guide furent culbutés au fond du ruisseau. »

Nous venons de citer Busching : une particularité qu'il raconte et que nous avons omise, c'est que les flammes rouges et bleuâtres qui s'élèvent du merveilleux terrain s'éteignent sous la pluie et reparaissent insensiblement à mesure qu'il sèche. « Elles consument, comme dit Tardin, le papier, la paille et généralement les matières légères qu'on leur présente, excepté la poudre à tirer, qui n'y prend pas feu. »

Si l'on considère la *Fontaine ardente* sous le rapport purement traditionnel et avec la bonhomie des anciens historiens qui en ont écrit, on ne peut s'empêcher de lui reconnaître une grande ressemblance avec la fameuse fontaine de Dodone, sur laquelle les Grecs débitaient tant de choses surprenantes. Salvaing de Boissieu, recherchant la cause de cette merveille, est assez de l'avis des voyageurs qui l'ont jugée après lui, et il indique ce phénomène comme étant le pendant des bains sulfureux de la Mothe, situés à une lieue de là, au bord du Drac.

Une ancienne croyance populaire faisait de la *Fontaine ardente* une bouche de l'enfer, où les âmes coupables expiaient leurs fautes dans des flammes éternelles.

Le Dauphiné s'enorgueillit encore d'une autre merveille traditionnelle : Les cuves de Sassenage. — Sassenage, ou



Les cuves de Sassenage.

Chastenay, ou plutôt *Saxenay*, comme le portent les vieilles chartes (*Saxum natans*, rocher qui nage, à cause des nombreuses sources qui en sortent), est un gros bourg situé à deux lieues de Grenoble, sur les deux rives du Furon, qu'on remonte dans une gorge de montagne très-pittoresque et non loin du confluent de l'Isère et du Drac.

A une demi-lieue de là, sur le chemin d'Engin, à la droite du Furon, s'élève un rocher en forme de portique ruiné, qu'on appelle les *Portes de Sassenage.*

Il semble que la nature, qui a fermé le désert de la Chartreuse avec deux grands rochers, ait voulu aussi donner à Sassenage un arc-de-triomphe pour annoncer de loin au voyageur un lieu tout plein de vieux souvenirs de noblesse et de féerie. La base de cette roche singulière se compose de bancs assez parallèles à l'horizon, ce qui suffit pour motiver les cavités en forme de *fours* qu'on y remarque depuis si longtemps. Deux de ces grottes surtout frappent les regards par la forme de leurs ouvertures exactement semblables à deux arcades. La plus grande est d'une profondeur extrême et d'un accès difficile. On y voit une cascade dont la source communique par un labyrinthe souterrain à un lac situé à deux lieues de là, sur le haut de la montagne de Lanz. C'est dans cette grotte, divisée en deux branches profondes, que les gens du pays montrent la chambre et la table où la fée Mélusine (à qui l'on attribue l'origine de l'ancienne maison de Sassenage) prenait ses repas mystérieux servie par des sylphes.



Mélusine servie par les sylphes.

Dans l'autre sont les fameuses *Cuves.* On a donné ce nom à deux cavités naturelles de forme à peu près cylindrique, qu'on trouve dans le rocher en cet endroit. Elles sont placées l'une à côté de l'autre, de grandeur inégale, mais ont cependant chacune environ cinq pieds de diamètre. L'une n'a pas plus de trois pieds et l'autre plus de dix-huit pouces de profondeur. Une vieille croyance les suppose vides toute l'année, excepté le jour de l'Épiphanie. Du temps de Chorier, la plus petite avait déjà perdu cet avantage; toutes deux l'ont perdu depuis; et Lancelot attribue l'ancien miracle à l'adresse maligne des paysans qui sans doute les remplissaient d'eau la veille des Rois. Cela est d'autant plus probable que le peuple tirait de l'abondance de cette eau des présages favorables pour les biens de la terre. L'une des cuves annonçait la destinée des vendanges, et l'autre celle de la moisson; leur sécheresse présageait une année de stérilité.

M. de Boissieu attribue la même vertu prophétique au ruisseau de Barberon.

Le Pré flottant, qu'on appelle aussi le *Pré qui tremble* ou la *Motte tremblante*, se balance à la surface d'un lac ou étang du Gapençois, à une lieue et demie de Gap, près du lac de Menteyer, dont on n'a jamais pu sonder le fond. Gervais de Tilsbury appelle ce lieu *Cerseules* ou *Céréole.* Lancelot pense que ce nom est corrompu. On le nomme aujourd'hui le lac de *Pelleautier.* Du temps de Gervais de Tilsbury, la merveille du *Pré flottant* était sans doute plus remarquable qu'elle ne l'est de nos jours; cet auteur dit que, pour faucher ce pré, on l'attirait au bord avec des filets, après quoi on le relâchait, et il allait se replacer de lui-même au milieu de l'eau. On se rappelle ici les jardins flottans des lacs de Mexico, dont parle M. de Humbold : invention ingénieuse des Aztèques pour multiplier la culture des fleurs et des légumes.

Puisque nous voilà dans les Hautes-Alpes, ramassons cette substance gommeuse qu'on appelle la *manne de Briançon*, et que les paysans recueillent à la pointe du jour, dans les temps de chaleur et de sécheresse, sur les feuilles du mélèze, ce pin de nos montagnes alpestres, qui croît si abondamment sur le mont Genèvre et dans la vallée de Queras. Que le mélèze soit ou non le *larix* ou le *larus* des médecins, comme le discute gravement Chorier, la *manne de Briançon* n'en est pas moins très-célèbre, même à côté de la manne de Calabre, son heureuse rivale. On a dit longtemps que c'était une rosée céleste qui tombait la nuit sur les feuilles du mélèze, s'y convertissait en gomme

et se fondait aux premiers rayons du soleil. Cette dernière circonstance est vraie ; mais il y a déjà plus de deux siècles que Donatus Abaltero-Mari, médecin de Naples, a prouvé par plusieurs expériences que c'est le suc même de l'arbre que la chaleur raréfie. La manne n'est donc particulière ni au mélèze ni au Briançonnais. Les noyers en produisent, ainsi que d'autres arbres de la vallée de Gresivaudan et du Viennois. Chorier, tout disposé qu'il est à recueillir le merveilleux, commence bien par établir un parallèle entre la manne de Briançon et celle du peuple de Dieu dans le désert; il rapporte bien le cri de surprise que jeta Israël à l'aspect de cette pluie miraculeuse : « *Man-hu! man-hu!* » Mais revenant bientôt après, il ajoute qu'on la recueille ordinairement en Europe sur les feuilles du pin, de l'olivier, du frêne et de l'orme, comme en Orient sur celles de la plante épineuse que les Arabes appellent *alhaghi* ou *alhagi*. « Ce n'est pas, dit-il encore, qu'il n'en paraisse quelquefois sur d'autres arbres d'une espèce différente, et même nous en avons vu nos noyers couverts aux environs de Vienne, il n'y a guère plus de quinze ans. (Chorier écrivait en 1661.) Ils ne produisirent rien après cela, comme s'ils eussent été entièrement épuisés, de même que le sont nos corps après une abondante sueur. »

La manne de Briançon a pris rang parmi les sept merveilles du Dauphiné. Ruellius dit après Pline : « Soit qu'on l'appelle pluie du ciel ou sueur terrestre, les feuilles des arbres et des plantes sont trouvées dès l'aurore couvertes de cette rosée de miel, aux lieux où l'on a coutume de la recueillir, et ceux qui s'y promènent le matin en ont leurs vêtemens mouillés ainsi que leurs cheveux. »

Nous voici arrivés à la grotte fameuse de la Balme, c'est la septième et dernière merveille du pays. *Balme* ou *baume* signifie en vieux gaulois *grotte* ou *caverne*. Celle-ci se trouve située à quelque distance du village de ce nom, entre les villages d'Amblérieux et de Sallettes, à sept lieues de Lyon. Pour la voir, on peut descendre le Rhône dont elle est voisine, ou prendre la route de Lyon à Genève, et passer vis-à-vis de la grotte ce fleuve en bateau. Son entrée, haute de quatre-vingts à cent pieds, a près de trente pieds de largeur : elle a du rapport avec celle de la grotte de Rochecourbe. Sa forme est cintrée comme celle d'un arc de triomphe. A droite, en entrant, se trouve une chapelle dédiée à Notre-Dame. Du temps de Chorier, il y en avait une autre dédiée à saint Jean, mais qui, placée dans un lieu beaucoup moins élevé que la première, semblait lui servir de point d'appui.

Le lac souterrain qui termine la branche droite de cette *Balme* est célèbre par les merveilles qu'on en racontait sous François Ier. Ce prince y envoya deux malfaiteurs qui, pour obtenir leur grâce, confirmèrent au retour les bruits étranges qui circulaient de toutes parts à ce sujet. Chorier dit que, de son temps, on voyait sur ces bords mystérieux les planches à moitié pourries de deux bateaux : l'un avait servi à l'expédition dont nous venons de parler, et vers le commencement du dix-septième siècle, Antoine Marin, curé de la paroisse de la Balme, s'était embarqué dans l'autre, avec plusieurs amis, pour découvrir la source du lac souterrain. « Ils naviguèrent, dit Chorier, vers le lieu d'où ils connurent que les eaux venaient ; et enfin après une navigation d'environ une lieue, ils rencontrèrent une ouverture ronde et peu spacieuse creusée dans le rocher, d'où les eaux qui forment ce lac sortent à gros bouillons. Ils furent contraints de porter eux-mêmes leur bateau en certains lieux, si peu d'eau ils y trouvèrent, et de se coucher dedans en quelques autres, tant le rocher y est bas, quoique au contraire il leur parût très-élevé en d'autres. »

Un savant, M. Bourrit, s'est aventuré, de notre temps, à visiter ce lac à la nage. Muni d'un corselet de liége et de chandeliers aquatiques, il explora toute la partie de la grotte jusqu'alors inaccessible, et ne trouva pas la source dont parlent Chorier et quelques autres écrivains. Le récit qu'il fait lui-même de son voyage nautique est très-curieux.

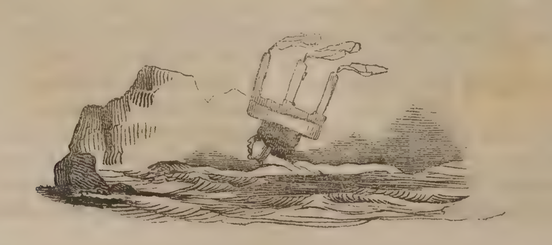
L'autre branche de la *Balme*, connue sous le nom de la *Grotte du capucin*, à cause d'une stalactite en forme de moine qu'on y remarque dans la salle qui la termine, offre un assemblage de pétrifications et de congélations bizarres appelées la *Boutique du charcutier*. Cette dénomination singulière vient de ce qu'elles ressemblent pour la plupart à des jambons et à des quartiers de lard. La voûte de la même salle est la retraite des chauves-souris qui y dorment entassées les unes sur les autres, et en si grand nombre, qu'elles ont formé à terre un gros tas de fiente.

Les eaux des deux galeries sont quelquefois si abondantes qu'elles ont peine à passer sous le petit pont jeté sur le canal, hors de la grotte. Quelques naturalistes ont attribué à la violence de leur courant l'excavation de la *Balme*. Chorier est d'un autre avis : il lui donne pour cause l'extraction des pierres que les Romains employaient à leurs constructions.

Il résulte d'observations récentes que cette grotte, autrefois si spacieuse, se rétrécit de plus en plus. La merveille est aussi diminuée à l'égard du lac souterrain, qui n'est maintenant qu'un très-petit ruisseau.

Les excavations naturelles sont généralement assez communes en Dauphiné. Après les grottes de Sassenage, on cite les Balmes de Voreppe. Chacun de ces réduits mystérieux possède quelque singularité qui lui est particulière. Tels sont les tableaux variés que présentent nos montagnes. Cette partie, fière et indépendante comme ceux qui l'habitent, prend souvent tous les dehors de la coquetterie; mais sa coquetterie est sauvage, et l'on reconnaît toujours la vieille patrie des Voconces et des Caturiges : ce sol impatient et jaloux qui garda ses franchises même en se réunissant à la couronne; qui, par l'organe de Humbert II, octroya les armes et le titre de *dauphin* aux fils aînés des rois de France ; cette terre enfin dont Napoléon disait : « Les Alpes renferment une race de barbares qu'on ne pourra jamais dompter. »

CORDELLIER-DELANOUE.



VOYAGES.

LE COLLEGE DE LA PROPAGANDE.

Rome, avril 1839.

Tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai appris du collége de la Propagande m'a vivement intéressé, et je veux vous en parler encore. Vous ne trouverez point ici de nouveaux détails, de nouvelles observations sur la grande institution d'Urbain VIII, que ma précédente lettre vous a suffisamment fait connaître; j'ai à vous raconter la pieuse et touchante histoire d'un jeune élève égyptien du collége Urbain. En suivant dans un récit rapide la destinée d'Abulcher Bisciarah, j'achèverai de vous montrer l'esprit, le caractère, les habitudes intérieures du collége de la Propagande.

Dans un village de la haute Égypte, appelé Sethfeh, situé sur la rive gauche du Nil, vivait, dans les premières années du dix-huitième siècle, une famille cophte nommée Bisciarah. Le village de Sethfeh, comme tous ceux de la haute Égypte, ne comptait alors aucune famille catholique. Les missionnaires de notre foi n'avaient point encore porté leurs pas dans ces régions. Un jour un apôtre catholique de notre nation, le père Sicard, appartenant à la mission du Caire, s'en alla du côté de Thèbes pour essayer de ramener à l'Église romaine quelques-uns de ces hérétiques répandus sur les deux rives du Nil. L'homme de Dieu s'arrêta dans le bourg de Sethfeh, parla de Jésus-Christ, exposa les doctrines catholiques et montra paternellement aux Cophtes tous les dangers de leurs erreurs. Les Cophtes, ces derniers représentans de l'antique race égyptienne, ces débris vivans des Pharaons, se défient beaucoup de tout ce qui leur arrive du pays des Francs; ils se montraient peu disposés à prêter l'oreille aux paroles du missionnaire. Parmi toutes les familles de Sethfeh, une seule fut ramenée à la foi catholique; c'était la famille Bisciarah, qui ne se composait que du mari et de la femme; celle-ci se nommait Rahameh. Ils n'avaient point d'enfant.

Les deux époux, devenus catholiques, se virent comme condamnés à une vie à part au milieu de ce village où perpersonne n'avait voulu les imiter dans leur retour à la vérité religieuse. Les prêtres cophtes et tous les chrétiens de Sethfeh leur reprochaient d'avoir abandonné la foi de leurs aïeux, et chaque jour imaginaient contre eux des persécutions nouvelles. Bisciarah et sa femme étaient en butte à la haine; les petits enfans eux-mêmes se croyaient le droit de les insulter dans les chemins. Les Cophtes ont sur nous, catholiques d'Occident, les plus extravagantes idées : pour eux le père Sicard était un enchanteur dont l'art magique avait séduit l'esprit de Bisciarah. Ils regardaient le passage de l'apôtre catholique au milieu d'eux comme un signe funeste, comme la prophétique révélation de quelque calamité. « Qui sait, disaient-ils entre eux, si ce prêtre latin n'est pas venu ici pour détourner le cours du Nil, pour rendre nos campagnes stériles? Malheur à toi, disaient à Bisciarah les gens du pays, malheur à toi si la saison prochaine les flots du Nil ne viennent pas nous visiter! Malheur à toi si le bon fleuve nous refuse son tribut accoutumé! »

Les prêtres cophtes interrogeaient mystérieusement les deux époux catholiques pour savoir comment le prêtre franc s'y était pris pour leur apprendre à faire de l'or et de l'argent; ils guettaient Bisciarah pour voir s'il n'allait pas dans les catacombes ou derrière le chœur de l'église de Sethfeh chercher des trésors. La présence des deux nouveaux époux catholiques dans le village était devenue pour les Cophtes de Sethfeh comme une cause de malheur. Si une de leurs barques chargée de marchandises éprouvait des avaries, si les Bédouins des bords du Nil venaient les voler, si la pêche n'était pas abondante, si les couvées de poulets dans les fours ne réussissaient pas, si des pigeons de leurs colombiers s'en allaient pour ne plus revenir, les Cophtes de Sethfeh accusaient Bisciarah et sa femme. Ceux-ci souffraient en silence et se vengeaient de tant d'injustices en priant pour la conversion de leurs persécuteurs. Dans l'année 1714, Dieu leur accorda un fils; ils le nommèrent Abulcher, et le consacrèrent à la Vierge dès le berceau.

Je vous ai dit plus haut que le père Sicard fut le premier missionnaire catholique qui parut dans la haute Égypte. Cet illustre apôtre avait repris le chemin du Caire, et depuis ce temps aucun apôtre de notre foi ne s'était montré du côté de la Thébaïde. Les chefs de la mission du Caire, et ceux qui étaient à la tête du collége de la Propagande de Rome tournèrent leurs yeux vers la haute Égypte, où les brebis vagabondes ne trouvaient aucun pasteur. En 1716, Clément XI chargea un élève de la Propagande, le célèbre Assemani, de s'en aller vers le pays des Cophtes pour connaître leurs dispositions, pour préparer les voies de l'apostolat; tel était le but véritable de la mission d'Assemani; son but apparent fut de visiter les monastères cophtes, de voir les bibliothèques, les manuscrits, d'étudier les usages, la langue, les cérémonies de la nation hérétique. Le voyage d'Assemani porta des fruits heureux pour la science et aussi pour la religion. Il revint à Rome avec de curieux manuscrits, dont les uns furent déposés à la bibliothèque du Vatican et les autres à la bibliothèque de la Propagande. On parvint à composer une grammaire et un dictionnaire cophtes; il y eut de jeunes missionnaires qui apprirent cette langue, et le premier qui sut la parler partit pour l'Égypte en 1720.

Le jeune missionnaire, dont le nom nous est resté inconnu, s'en alla dans la contrée ou l'avait précédé le père Sicard. Il arriva au village de Sethfeh, et trouva l'hospitalité dans la maison de Bisciarah; celui-ci était toujours le seul catholique du pays. Abulcher, dont le nom va désormais retentir dans cette histoire, avait alors six ans. Bisciarah présenta son fils au missionnaire, qui le bénit. L'enfant avait déjà été instruit dans les doctrines religieuses; il élevait vers le ciel un regard angélique et touchant pendant que le missionnaire le bénissait. L'apôtre comprit tout ce qu'il y avait d'avenir religieux et saint dans ce premier regard d'enfant; il lui remit une image de la Vierge tenant Jésus dans ses bras et une image de saint Louis de Gonzague. Abulcher tressaillit à la vue de ces images; il en fit comme une petite chapelle dans la demeure paternelle, et c'est là qu'il avait coutume de prier. Il ornait sa petite chapelle des fleurs qu'il cueillait dans le jardin de son père; quand on lui donnait des fruits, une datte, une grenade,

un cédrat, il venait pieusement les déposer dans son petit sanctuaire, et le soir il en faisait l'aumône à des pauvres. C'est ainsi qu'Abulcher se préparait à une vie toute de sacrifices. Ce cœur d'enfant s'était pris d'un inexprimable amour pour la mère de Jésus. « Vous êtes ma mère, ô Marie! répétait souvent Abulcher, je vous aime, je vous aime! » Il se prosternait ensuite aux pieds de la Vierge et lui disait: « Je suis votre esclave. » Durant son sommeil, Abulcher avait les mains croisées sur sa poitrine et tenait un crucifix suspendu à son cou; ce crucifix lui avait été donné par le missionnaire.

Bornons-nous à indiquer l'époque où pour la première fois Abulcher s'approcha du divin banquet. Les mémoires qui nous retracent sa vie nous apprennent qu'à partir de la première communion, le fils de Bisciarah s'avança à pas merveilleux dans la carrière spirituelle. Le missionnaire de Sethfeh l'instruisait; il le prit pour son clerc. Abulcher était alors dans sa quatorzième année. Il avait seul le soin de la chapelle où le prêtre latin célébrait les divins mystères; il l'ornait le mieux qu'il pouvait; mais l'âme angélique d'Abulcher était toujours la plus belle parure de cette pauvre petite église. Durant les nuits d'été en Égypte, on dort sur les terrasses des maisons; le missionnaire et l'enfant se couchaient l'un à côté de l'autre sur une natte. Souvent Abulcher se réveillait dans la nuit pour se mettre à genoux, et restait dans l'extase de la prière à la vue des cieux étoilés. Abulcher accompagnait le missionnaire quand celui-ci s'en allait visiter au loin des chrétiens ramenés à la foi catholique; quelquefois on montait dans une cange du Nil pour porter le viatique; alors le pieux enfant ornait de lauriers, de palmes et de fleurs la flottante demeure de son Dieu. Se tournant vers les eaux du Nil, il leur disait: « Réjouissez-vous, car vous portez votre créateur! » Il disait aux hippopotames et aux crocodiles du grand fleuve: « Bénissez le Seigneur! » Il s'adressait aussi aux bataillons d'oiseaux qui, passant sur sa tête, allaient se reposer sur les pyramides avant de prendre leur vol vers la mer Rouge et la mer Caspienne.

Les chefs de la mission du Caire avaient compris combien il serait important pour la foi que de jeunes Égyptiens pussent eux-mêmes entrer dans la sainte carrière; avec leur parfaite connaissance de la langue, des mœurs, des usages du pays, que de biens ne devaient pas accomplir de jeunes apôtres nés sur les bords du Nil! Ce projet reçut les plus vifs encouragemens de la Propagande de Rome. Le supérieur du Caire fut chargé de transmettre les intentions du collége Urbain à tous les missionnaires répandus en Égypte. Lorsque le prêtre de Sethfeh eut reçu cet avis, il fit venir Abulcher et lui dit:

« Voudrais-tu, mon fils, aller à Rome au collége de la Propagande, ou sont élevés les jeunes apôtres du monde entier?

— Je suis prêt à faire tout ce que vous me conseillerez, répondit le fils de Bisciarah. »

Le missionnaire prévint le père et la mère d'Abulcher et leur demanda s'ils voudraient permettre à leur fils d'entrer dans la carriere d'apôtre au profit de la religion catholique en Égypte. Une douleur naturelle saisit le cœur de Bisciarah et surtout de la pauvre mère à la seule pensée que ce fils tant aimé devait s'en aller bien loin; mais une foi profonde animait les deux époux; ils se résignèrent à ce sacrifice, dans l'intérêt de la religion et pour la gloire de Dieu. D'apres l'avis du supérieur de la mission du Caire, il fut convenu qu'Abulcher partirait avec un bateau marchand qui devait venir de Thèbes, de Denderah et de Girgé. Quelques jeunes Egyptiens, destinés au collége de la Propagande, se trouvaient à bord de ce bateau.

Le jour du passage de ce navire arrive; l'enfant quitte Sethfeh après avoir reçu la bénédiction de son père et de sa mère qui fondaient en larmes. Abulcher est accompagné jusqu'aux rives du Nil par le missionnaire, par les enfans catholiques et tous les fidèles du pays, pleurant et appelant sur lui les bénédictions du ciel. Il fallut enfin se dire adieu. Le bateau qui portait Albucher s'éloigna sur les flots du Nil; longtemps les Égyptiens catholiques, restés sur le point le plus élevé du rivage, suivirent des yeux le navire qui s'enfuyait; ils faisaient flotter dans leurs mains de blanches étoffes pour qu'Abulcher pût recevoir encore de loin ce surpême adieu. Puis le navire disparut, et l'éternelle séparation commença. Nous ne dirons rien de l'arrivée d'Abulcher au Caire et de son voyage à Rome, où il parvint le 31 décembre 1731.

Il est d'usage que les nouveau-venus au collége de la Propagande soient conduits à travers la ville de Rome pour en voir les merveilles. Les monumens, les grandes ruines, toutes les œuvres d'un passé profane étaient, pour le jeune Égyptien, comme d'indifférentes images. Il cheminait dans un pieux recueillement, et les curiosités de la ville éternelle ne l'occupaient point. Quel trouble! quel religieux enthousiasme le saisit lorsqu'il se trouva dans le plus grand temple du monde, dans l'église de Saint-Pierre! Qu'il y avait loin de là à sa pauvre petite église de Sethfeh, à la cange du Nil qui parfois s'était transformée en sanctuaire pour porter le viatique! A la vue de tant de magnificences, de tant de splendeurs, Abulcher se croyait au milieu de la demeure véritable du Dieu vivant, dans le palais même de son Créateur! C'est le 6 janvier 1735 qu'Abulcher prit l'habit de la Propagande. En voyant les galons rouges et la ceinture rouge de son nouveau vêtement, il couvrit de baisers cette couleur, emblème du sang qu'il était prêt à répandre pour la cause de Jésus-Christ.

Abulcher avait été vivement éprouvé par les fatigues du voyage d'Égypte à Rome, et par l'influence d'un climat nouveau pour lui. Pourtant il se livra avec ardeur à l'étude, et se soumit tout d'abord aux règles du collége. La grammaire italienne et la grammaire latine offrent à ces jeunes gens, appartenant à des langues si différentes, des difficultés dont nul ne peut se faire une idée. Ce début dans les études d'Europe est pour ces étrangers une source d'ennuis et de tourmens d'esprit qui ne peuvent se surmonter que par la patience chrétienne. Une autre difficulté qui se présente d'abord comme un problème insoluble, c'est de pouvoir établir parmi les élèves de la Propagande l'uniformité des habitudes; les uns viennent de l'Asie Mineure, de la Grèce et de la Syrie; les autres de l'Éthiopie, de l'Abyssinie, de la Guinée; ceux-ci arrivent du Danemark, de la Suède. L'enfant de la Chine et l'enfant de la Californie se rencontrent là des deux extrémités du monde, du bout de l'Orient et du bout de l'Occident, et tous ces hommes de nations si diverses arrivent pour se ranger sous une même loi! Quelle surprenante variété de caractères, de tempéramens, d'usages! Ils airrvent d'un seul trait à Rome, en débarquant à Livourne, à Civita-Vecchia ou à Fiumicino et les voilà transportés sur un seul point pour ne plus former qu'une même famille, pour ne plus suivre qu'une même règle, comme s'ils appartenaient au même ciel, à la même nation. C'est là, pour nous, le côté le plus merveilleux du collége de la Propagande. Abulcher acepta joyeusement tous les sacrifices que lui imposait cette vie nouvelle; son obéissance aux plus petits détails de la discipline fut toujours exemplaire.

Six ans après son entrée à la Propagande, Abulcher, alors âgé de dix-sept ans et demi, prononça au pied des autels le serment d'apôtre. Un des élèves anciens lut à haute voix la bulle du pape Alexandre VII qui a statué sur les obligations des élèves de la Propagande, puis il récita en même temps qu'Abulcher la formule latine du serment. Quand le jeune Égyptien jurait de se consacrer pour toujours aux travaux de l'apostolat, son visage rayonnait, un sourire de bonheur se montrait sur ses lèvres. Au moment où il posa ses mains sur les saints Évangiles pour prêter son serment, de douces larmes s'échappèrent de ses yeux.

Abulcher, dont la pensée unique était la pratique la plus absolue des vertus chrétiennes, marchait à la perfection de la vie spirituelle par le plus complet désintéressement des choses de la terre. Il ne comptait pour rien tout ce qui n'était pas Dieu, tout ce qui ne tendait pas à sanctifier son âme. En ce temps-là, comme aujourd'hui, les élèves du collége de la Propagande allaient, à leurs jours de vacances et à leurs jours de fêtes, se promener dans les charmans jardins de la villa Médicis. Du haut de cette villa, les palais, les églises, les campagnes de Rome, présentent un beau spectacle. Abulcher avait voulu s'interdire ces innocentes joies, et ne permettait pas à ses yeux de se reposer avec délices sur ces grandes perspectives. Sa sobriété était celle d'un anachorète, d'un des solitaires qui jadis avaient vécu dans cette Thébaïde voisine des lieux où il avait reçu le jour. Il ne mangeait presque rien, et, pour dissimuler ses privations, il avait coutume de répéter que sa santé délicate ne lui permettait pas de prendre plus de nourriture. La vie d'Abulcher était devenue toute céleste; le jeune Égyptien ne songeait plus ni à la demeure paternelle ni aux rives du Nil, mais toutes ses pensées montaient sans cesse vers Dieu. Il savait que le véritable missionnaire doit être semblable à l'aigle qui s'élance dans l'immensité des airs et se précipite partout où l'entraîne l'impétuosité de ses nobles désirs; il savait aussi que le missionnaire occupé de ses parens, des intérêts et des affections du monde, ressemblerait à la tortue, qui porte avec elle sa propre maison et se traîne lentement sur la terre.

Tant de mortifications avaient gravement altéré la santé d'Abulcher; il lui était survenu une infirmité qui le faisait violemment souffrir, et sa bouche était muette pour se plaindre. Son estomac, sa poitrine étaient minés par les plus dures austérités; il vomissait le sang. Lorsqu'on venait lui demander de ses nouvelles, pour toute réponse il disait : « Rendons grâce au Seigneur? » Dans ses souffrances, le saint jeune homme remerciait son Dieu de lui avoir fait goûter les douceurs de la croix. Les élèves de la Propagande ont coutume, le vendredi soir, de se réunir dans la chapelle pour se donner la discipline en mémoire de la passion et de la mort du Sauveur. Tout malade qu'était Abulcher, il ne manquait jamais à ce rendez-vous de pénitence. De plus, aux heures de la nuit, il se frappait souvent lui-même, et les coups de fouet étaient accompagnés de profonds soupirs d'amour pour Dieu.

La conversation d'Abulcher était vive, aimable, enjouée; au milieu de toutes ses souffrances, il gardait un front souriant. Quelquefois, dans les heures de récréation, chaque élève parlait de son pays, du caractère de sa nation, de ses annales historiques : « Nous autres Orientaux, disait un jour Abulcher, nous nous regardons tous comme appartenant à un illustre passé; nous disputons sur notre ancienne noblesse comme des gentilshommes tombés; à présent, de toutes ces fameuses conquêtes, il ne nous reste plus que le fouet des Turcs, qui n'est que misère et servitude. » Quand un élève, ordonné prêtre, se disposait à partir, Abulcher demandait la permission d'aller le visiter dans sa chambre pour l'aider à l'arrangement de ses livres, de ses manuscrits, de ses habits et de son linge. Beaucoup d'élèves pleuraient en songeant qu'il fallait se séparer pour toujours d'un condisciple bien-aimé; Abulcher était joyeux et leur disait : « Voici un nouvel ouvrier qui s'en va dans la vigne du Seigneur; un guerrier de plus qui va dans l'armée d'Israël; vous devriez vous réjouir plutôt que de pleurer, en songeant que là-bas, au bout de son voyage, il trouvera peut-être une brebis sans pasteur, qui sera ramenée par lui au divin bercail. » Mais si, par aventure, un élève partait de la Propagande par raison de santé, Abulcher s'affligeait profondément; il regrettait un travailleur de moins dans la vigne du Seigneur.

Abulcher était devenu le modèle, l'admiration de tous ses condisciples. On s'attristait en voyant cette jeune vie déjà menacée par le trépas. Au commencement de l'hiver de 1737, une toux violente et la fièvre avaient saisi le jeune Égyptien; les élèves du collége Urbain communiaient et priaient pour la conservation de ses jours, dans la pensée du bien qu'en retirerait la mission d'Égypte. Le quartier de Saint-Pierre est le plus doux des quartiers de Rome; les médecins conseillèrent d'y transporter le jeune malade. Il y avait dans le voisinage du Vatican la maison de *San Stephano de' Mori*, habitée par des moines égyptiens. C'est là que fut conduit le fils de Bisciarah, le 1er septembre. La vie d'Abulcher à San Stephano était toute de contemplation et de prière. On le voyait dans le jardin de la maison, tantôt se promenant au milieu des fleurs un rosaire à la main, tantôt s'asseyant sur une pierre, les grands regards attachés vers le ciel. Au retour de l'hiver, en 1738, la fièvre le dévorait, sa maigreur était extrême; ses forces l'abandonnaient d'heure en heure. Souvent les élèves de la Propagande allaient le visiter avec la tristesse sur le front. « Pourquoi vous affligez-vous? leur disait-il; souffrir m'est doux, mourir c'est le vœu de mon âme. » Ils lui apportaient les nouvelles des lointains pays, les nouvelles des apôtres catholiques; c'étaient les seuls bruits du monde auxquels son cœur pût s'intéresser. Son confesseur, frappé de son état, le suppliait de s'épargner lui-même, de ne pas s'exténuer par des oraisons trop fréquentes et des pratiques de dévotion. « Père, lui répondait-il, il me reste peu de temps à vivre, peu de temps où je puisse mériter encore; laissez-moi faire tant que le jour brille, tant qu'elle n'est pas là cette fatale nuit où l'homme ne peut plus travailler pour son âme. »

Lorsque vint le printemps, les vents du siroc et du midi, qui soufflent à Rome au mois de mars, exercèrent une funeste influence sur le jeune malade; on voyait disparaître le peu de vie qui lui restait. Les médecins annoncèrent à son confesseur que les jours du malade touchaient à leur terme. Le directeur spirituel, dissimulant la tristesse de son âme, fit entendre au jeune Abulcher que sa dernière heure n'était pas éloignée; cette heure-là, il y avait longtemps qu'Abulcher l'attendait. « Père, répondit-il au confesseur, j'ai toujours eu présentes à l'esprit les années éternelles, et j'attends le moment où je serai délivré de ma prison terrestre; j'ai confiance dans l'infinie miséricorde de mon Seigneur; je serai reçu, j'espère, dans la belle cité de Dieu, pour y chanter les louanges dans tous les siècles. » Dans les instans que lui laissait la mort, Abulcher priait pour le collége de la Propagande, pour les missions du monde entier, et surtout pour sa chère mission d'Égypte, appelant de tous ses vœux la conversion des Cophtes ses compatriotes. Il reçut la communion avec une ferveur si vive, un sentiment de foi si profond, qu'en ce moment les cieux paraissaient s'ouvrir sur sa tête.

Le soir du 30 avril, jour de la fête de Sainte-Catherine de Siene, Abulcher s'entretenait de cette sublime vierge du Seigneur ; il consolait les moines qui venaient le visiter ; à l'heure avancée de la nuit, on laissa le malade seul comme de coutume avec l'infirmier, qui lui-même finit par se retirer; personne ne pensait que cette nuit devait être la dernière. Le matin du 1er mai, quand les oiseaux chantaient dans le jardin de San Stephano de' Mori, et que les fleurs brillaient sous les perles de la rosée, l'infirmier revint, comme chaque jour, auprès du malade; il frappe doucement à la porte, on ne lui répond pas ; il s'éloigne, croyant qu'Abulcher dort encore. Quelques instans après, l'infirmier reparaît ; comme on ne lui répondait point, il ouvre la fenêtre de la chambre, et voit Abulcher étendu sur son lit et vêtu de la tête aux pieds, les mains jointes, serrant un crucifix ; son visage avait l'air de sourire, ses yeux entr'ouverts semblaient regarder encore le crucifix avec tant d'amour, qu'on eût cru le jeune malade dans une douce contemplation. L'infirmier pénètre dans la chambre, appelle Abulcher, le secoue doucement comme pour le réveiller, et le trouve froid : le malade avait quitté la terre.

Le deuil fut grand parmi les moines de San Stephano de' Mori ; mais il fut grand surtout à la Propagande, lorsqu'on y apprit la mort d'Abulcher, l'ange de Dieu, comme l'appelaient ses condisciples. Le soir de ce même jour le corps d'Abulcher fut porté au collége, accompagné du curé de Saint-Pierre et de la confrérie de sainte Marie *in via*. Le père recteur, tous les prêtres et tous les élèves, reçurent avec une grande douleur mêlée d'un profond respect les restes du saint jeune homme. Nous ne raconterons pas les lugubres cérémonies qui eurent lieu le 2 mai ; Abulcher, qui n'avait d'un mort que la pâleur, tant son visage était doux et serein, fut enseveli dans le funèbre asile réservé aux élèves. On se mit à rechercher pieusement ses manuscrits, ses images et les petits tableaux de sa chambre, tous les objets qui lui avaient appartenu ; sa mémoire était devenue tout à coup comme la mémoire d'un saint. On fit faire son portrait, au bas duquel fut placée cette inscription : *Bisciarah Abulcher, Ægyptus, mirâ vitæ innocentiâ et morum candore prœditus, sui desiderium et exemplum reliquit. Obiit Romæ die XXX aprilis, anno Domini MDCCXXXVIII, ætatis suæ XXIV.* (Abulcher Bisciarah, Égyptien, admirable par l'innocence de sa vie et la candeur de ses mœurs, nous a laissé son regret et son exemple. Il est mort à Rome, le 30 avril de l'année du Seigneur 1738, âgé de vingt-quatre ans.)

Les mémoires que nous avons sous les yeux ne disent rien du père ni de la mère d'Abulcher depuis le jour où ils avaient béni leur fils partant pour les pays d'Occident. Il est probable que Bisciarah et Rahameh vivaient encore quand ce fils bien-aimé sortit de ce monde ; ils durent souffrir beaucoup à cette nouvelle, tout en pensant qu'Abulcher était allé prendre place parmi les célestes chœurs. Sans doute aussi les missionnaires d'Égypte et les fidèles des bords du Nil donnèrent des larmes au jeune apôtre dont la carrière avait été si courte.

J'ai puisé les faits qui m'ont servi à retracer cette histoire dans la *Vita del giovane Egiziano Abulcher Bisciarah*, imprimée à Rome, l'an dernier, par le collége Urbain, et dont l'auteur se nomme P. Antonio Brisciani. Le père recteur du collége la Propagande, dont je vous ai parlé dans ma précédente lettre, m'a remis un exemplaire de ce petit volume italien. Abulcher fut un modèle d'humilite, depuis que tout petit enfant il priait sur les bords du Nil, jusqu'au jour où il mourut à Rome, en face du Vatican et de l'église de Saint-Pierre. Cette vie qui s'était toujours cachée, la voilà qui resplendit maintenant dans la mémoire des hommes ! Abulcher, qui jamais n'avait voulu regarder la terre, était loin de penser que la terre se ressouviendrait de lui à travers les siècles ; lui, qui s'était toujours dérobé aux choses d'ici-bas, est arrivé à la gloire, même en ce monde (1).

POUJOULAT.

(1) Les deux fragmens que nous avons publiés de ce livre remarquable font suffisamment connaître à nos lecteurs l'intérêt de ce livre que caractérisent un charme extrême et la morale la plus pure.





UNE JOURNÉE A FRIBOURG.

Le lac de Constance.

J'étais allé visiter à Fribourg le pont merveilleux que l'on a commencé à construire en 1832, qui tient de la merveille, et que l'on doit à un ingénieur français.

La ville de Fribourg est bâtie sur la rive gauche de la Sarine. Cette petite rivière a ses deux bords très-escarpés; leur hauteur au-dessus du lit est d'environ 200 pieds. Les voyageurs qui se rendaient de Berne à Fribourg avaient donc à descendre une colline de 200 pieds de hauteur pour atteindre un petit pont en bois jeté sur la rivière, et à gravir, immédiatement après, une nouvelle pente de même hauteur pour arriver au centre de la ville. La traversée de Fribourg, en voiture, était alors de plus d'une heure.

Ces difficultés, ces retards, semblaient la conséquence irremédiable des localités, lorsque des esprits hardis imaginèrent qu'il serait possible d'exécuter un pont suspendu qui unirait les sommités des deux coteaux entre lesquels coule la Sarine. Le pont devait passer sur une grande partie de la ville. Ce projet semblait une véritable utopie. Néanmoins, des citoyens zélés et les autorités pensèrent devoir le soumettre à l'attention des ingénieurs de tous les pays. Divers plans furent présentés. Le gouvernement cantonal donna la préférence à celui de M. Challey, de Lyon. En définitive c'est le plan de notre compatriote qui a été exécuté sous sa direction immédiate.

Les portes, d'ordre dorique, par lesquelles on entre sur le pont, ont 60 pieds de hauteur totale, avec une élévation de voûte de 13 mètres, sur une ouverture de 6. La largeur de la maçonnerie est de 14 mètres, son épaisseur de 6. Quoiqu'on n'ait employé dans ces constructions que des blocs très-volumineux de roche calcaire dure du Jura, il a paru nécessaire de les unir fortement par des crampons métalliques. Plus de 25,000 kilogrammes de fer ont servi à cet usage.

La largeur de la vallée de la Sarine, dans le point où le pont est construit, ou, si l'on veut, la distance des faces intérieures des portes élevées sur les deux rives, ou enfin, car c'est encore la même chose en d'autres termes, la longueur totale du pont est de 817 pieds et demi. Tout le monde concevra qu'on ait hésité à franchir une pareille distance d'un seul jet, et que la pensée de soutenir le pont par son milieu se soit d'abord présentée à l'esprit de M. Challey. Néanmoins la difficulté d'établir solidement une pile de près de 200 pieds de hauteur au fond d'une vallée d'alluvion fit bientôt renoncer à la division projetée. Le pont n'a donc qu'une seule travée, une travée de plus de 265 mètres!

Le plancher est suspendu, par des moyens connus aujourd'hui de tout le monde, à quatre câbles en fil de fer qui passent sur la partie supérieure des deux portes. Chacun de ces câbles se compose de 1,200 fils d'environ 3 millimètres de diamètre, et de 347 mètres et demi de longueur. Comme

de telles masses auraient été difficiles à manœuvrer et à tendre, on a placé séparément les élémens dont elles se composent. Leur réunion s'est opérée en l'air, par des ouvriers qui travaillaient suspendus, et, hâtons-nous de le dire, sans qu'il soit jamais arrivé le moindre accident. On a calculé que les quatre câbles réunis pourraient porter bien près de 3 millions de kilogrammes (60 mille quintaux anciens).

Les quatre câbles trouvent leurs points d'attache sur l'une et l'autre rive, au fond de quatre puits creusés dans la colline ; dans chacun de ces puits ils traversent une cheminée cylindrique verticale qui unit trois voûtes massives superposées, encastrées elles-mêmes avec un soin infini dans les rochers environnans; c'est plus bas qu'ils s'amarrent enfin à des blocs de pierre très-dure de deux mètres cubes. Les câbles ne pourraient donc céder qu'en entraînant les poids de ces énormes bâtisses, fortifiées d'ailleurs de toute leur adhérence avec les rochers.

M. Challey commença à se mettre à l'œuvre au printemps de 1832, il n'avait avec lui de France qu'un seul contre-maître habitué à le seconder : c'est donc avec des ouvriers du pays, inexpérimentés ou qui du moins n'avaient jamais vu aucun pont suspendu, qu'il se lança dans une entreprise aussi hasardeuse; et toutefois, le 15 octobre 1834, quinze pièces d'artillerie, attelées de quarante-quatre chevaux et entourées de trois cents personnes, traversaient déjà le pont et se portaient en masse tantôt au milieu, tantôt aux extrémités, sans que l'examen le plus attentif indiquât aucune apparence de dérangement, et quelques jours après, le passage d'une procession composée de toute la population de Fribourg et des environs s'effectua avec le même succès, quoique à chaque instant le plancher portât plus de 800 personnes, dont un grand nombre marchaient au pas. Depuis lors, les curieux et les commerçans de tous les pays ont été joindre le témoignage de leur satisfaction à celui des cantons suisses.

La dépense totale ne s'est élevée qu'à environ 600 mille fr.

Le seul pont qui, par ses dimensions, puisse être comparé à celui de M. Challey, est le pont dit de Menai ou de Bangor; il joint l'île d'Anglesea à la côte d'Angleterre; les plus grands bâtimens passent dessous à pleines voiles; il a été construit par le célèbre ingénieur Telford. Eh bien ! la longueur totale du pont de Menai n'est que de 167 mètres et demi (516 pieds); c'est 301 pieds de moins que le pont de Fribourg.

Le plancher du pont de M. Telford est à environ 32 mètres et demi (100 pieds) du niveau de la haute mer ; celui du pont de M. Challey se trouve à 51 mètres (156 pieds) du niveau de la Sarine.

Des termes de comparaison feront concevoir mieux encore que tous ces nombres le grandiose de la construction de M. Challey : qu'on se figure un pont d'une seule arche, dont la longueur serait égale à celle de la grille du Carrousel, ou, si l'on veut, à la distance des deux guichets correspondans des deux galeries ; qu'on place le plancher à une élévation un peu inférieure à celle des tours Notre-Dame, ou à 8 mètres plus haut que le sommet de la colonne de la place Vendôme, et l'on aura une idée du pont de Fribourg.

Après avoir admiré cette merveille, je revins chez mon hôte M. Beudemann, arrivé deux jours auparavant du tir fédéral de Lausanne.

Voici comment il nous parla de cette solennité :

— A défaut d'institutions publiques, dit-il, qui constatent suffisamment l'unité suisse, plusieurs patriotes ont depuis longtemps créé des institutions particulières, au sein desquelles se sont ralliés, loin des influences et des préjugés locaux, les hommes assez sages pour comprendre combien une nation gagne de puissance à centraliser dans un foyer commun les lumières et les efforts de tous. Des sociétés analogues existent dans d'autres pays où le même mal a nécessité le même remède : en Allemagne, par exemple, en Angleterre aussi ; mais nulle part elles ne sont aussi nombreuses, aussi populaires qu'en Suisse. D'abord elles se sont renfermées modestement dans les limites de la science ou de la charité. Puis, le bien qu'elles avaient opéré dans cette direction a encouragé leur essor plus ambitieux dans le domaine de la politique. Outre plusieurs associations dont il serait superflu de rappeler ici les titres, une surtout se fait remarquer par l'étendue de ses ramifications, le nombre de ses membres et l'éclat de ses réunions. C'est la société *des Carabiniers de Lausanne*, instituée pour la meilleure défense du territoire. Du reste, son caractère propre est absolument le même que celui des autres sociétés unitaires de la Suisse, en ce qu'elle tend principalement à fondre les divers patriotismes cantonaux, étroits, mesquins et rétrogrades, en un parti national, large et progressif. Voilà précisément ce qui prête aux fêtes qu'elle célèbre annuellement tant de grandeur véritable et d'énergique vitalité.

« Rien de simple pourtant comme le langage officiel de son président. Le 1er juin, il adressa à tous les membres cette circulaire : « Très-chers frères d'armes et confédérés, « le jour est venu où nous allons enfin avoir le vif plaisir « de recevoir nos concitoyens de l'Helvétie sur les rives « vaudoises du Léman. Un cœur suisse, une main frater- « nelle et la coupe de l'amitié les attendent..... Venez, ve- « nez en grand nombre de toutes les parties de l'Helvétie « confondre vos bannières et vos sentimens avec les nôtres « sous le drapeau fédéral, etc. »

« Un mois plus tard, le dimanche 3 juillet, la promenade de Montbenon à Lausanne offrait un spectacle plein de magnificence et d'intérêt. Impossible d'imaginer un site plus en harmonie avec la pensée qui présidait à toute la fête. Montbenon se dessine gracieusement, avec ses allées de tilleuls et de platanes, au sommet d'une colline dont la pente, recouverte de prairies et de vergers, descend de terrasse en terrasse jusqu'au niveau du lac de Genève. De la hauteur on domine aisément dans presque toute son étendue une petite mer qui drape son lit d'azur entre les vignobles verdoyans du pays de Vaud et les noires châtaigneraies de la Savoie. Puis dans le fond se dresse, avec son diadème de glaces et de neiges, le Mont-Blanc, qu'entourent, comme autant de satellites, d'autres cimes colossales, aussi diverses de formes et de grandeurs que les nuages bizarres qui vers le soir se groupent à l'horizon.

C'est en présence de ce géant des Alpes que les députations, accourues de toutes les parties de la Suisse, s'étaient réunies par un beau jour d'été. Leurs bannières, aux couleurs éclatantes et variées, semblaient, en cédant à la brise qui leur venait du lac, s'incliner pour rendre hommage à cette immense merveille, symbole imposant de la vigueur qui caractérise leur pays de montagnes. Une multitude joyeuse remplissait toutes les avenues de la ville, dont les habitans, cordialement mêlés aux nouveaux venus, dirigeaient leurs pas au gré d'un programme arrêté d'avance. Enfin la musique donna le signal, et la foule se mit en marche le long des rues que tapissaient encore d'innombrables spectateurs. On aurait dit que la Suisse entière s'était donné rendez-vous sur ce point. Arrivé sur la place du tir, le cortége s'arrêta. M. le bourgmestre Hess de Zurich, qui l'année précédente avait présidé la réunion dans sa ville natale, remit la bannière fédérale à son successeur, M. le conseiller Druey, président du comité de Lausanne.

Après leurs discours vinrent d'autres discours, que chaque députation prononça en déposant, dans un pavillon d'honneur, sa bannière cantonale. Puis on passa dans la salle du banquet.

Le repas fut gai. Les vins blancs du pays y coulèrent avec une abondante libéralité, vins généreux qui ne le cèdent pas en agrément aux bons crûs de la France ou du Rhin. Par une délicate attention, les Vaudois en avaient réservé pour leurs hôtes une suffisante provision, après avoir choisi les produits des années les mieux famées, et avoir fixé d'avance des prix convenables, afin d'empêcher la fraude, qui trop souvent spécule sur cet important objet du commerce national. Les Suisses sont gens à reconnaître une pareille politesse. Aussi les toasts se succédèrent-ils nombreux et de plus en plus pathétiques. Enfin le canon tonna. C'était le signal attendu pour l'ouverture du tir.

Vidant à la hâte leurs verres, où perlait encore la liqueur dorée de La Côte ou de La Vaud, les carabiniers se lèvent tous, quatre à cinq mille au moins, les uns parlant le rude patois de l'Oberland, d'autres l'idiome plus harmonieux des vallées du Tésin, ceux-ci le français un peu monotone des gorges du Jura, ceux-là l'antique *romand*, qui s'est perpétué sur les cimes reculées des Grisons, mais tous ralliés enfin, malgré ces obstacles du langage, sous l'influence d'une douce et salutaire fraternité. Ils courent à leurs armes. Trente à quarante cibles les attendent, à chacune desquelles sont attachés des prix plus ou moins précieux, suivant la difficulté du succès. C'est à qui les gagnera.

Les coups de carabine se firent entendre jusqu'au soir, mâle exercice qui convient à un peuple de montagnards entouré, comme les Suisses, de nations belliqueuses et conquérantes. Il apprend ainsi à défendre les défilés qui pourraient amener chez lui les armées de l'étranger, défilés où, dans le combat, un adroit tireur vaut mieux qu'un bataillon entier. La carabine est donc naturellement l'arme helvétique par excellence. Depuis le bourgeois des villes jusqu'au chasseur de chamois, chacun sait la manier avec une habileté que n'atteignent jamais nos meilleurs fantassins. Aussi les quarante cibles lausannoises furent-elles bientôt criblées de balles.

La nuit seule interrompit le feu. Alors, comme par enchantement, les promenades s'illuminèrent de mille lampions qui permirent de jeter un dernier regard sur la vaste scène étalée aux pieds de Montbenon. Les rives ombreuses de la Savoie étaient plongées dans les ténèbres; mais, sur le lac, le reflet des lumières de la côte projetait assez de clarté pour qu'on pût suivre au loin, ici la colonne de fumée que traînait après lui le bateau à vapeur pressé de regagner Genève avec son équipage de voyageurs cosmopolites; là les voiles blanches de quelques bateaux qui ramenaient à Évian ou à Thonon de pauvres sujets sardes, aussi tristes en cet instant que des écoliers forcés de rentrer dans leur prison à la fin d'un beau jour de congé. Plus tard les lampions s'éteignirent, les chants cessèrent, la foule s'éclaircit; ceux-là s'estimant heureux à qui, dans cette ville de dix mille âmes où l'on comptait alors quarante mille visiteurs, l'hospitalité d'un aubergiste ou d'un ami avait pu réserver un modeste matelas.

La fête a duré sept jours, chacun ramenant à peu près les mêmes incidens que nous avons essayé de décrire à propos du premier. Seulement le personnel des acteurs se renouvelait de temps en temps, de telle sorte qu'une population triple de celle que comportait la localité a pu jouir successivement des plaisirs préparés pour elle. Au milieu de cette foule, au milieu de tant de délire, nulle confusion pourtant, nul désordre, pas un cri, pas un acte qu'on ne puisse avouer. C'est un phénomène qui vaut la peine d'être remarqué. On doit en attribuer le mérite, non-seulement au bon esprit des habitans, mais encore à la prévoyance des ordonnateurs. Ceux-ci avaient en effet tout disposé avec un ordre et un goût parfaits.

Le local qu'ils avaient choisi est situé à peu de minutes de la ville, avec laquelle il communique par une longue avenue. Sur ce vaste emplacement plusieurs élégantes constructions avaient été faites exprès pour la circonstance. Ici, l'on voyait une grotte avec l'image de Guillaume Tell au milieu des écussons des vingt-deux cantons, et là un pavillon où les dons réservés aux tireurs étalaient leur richesse; plus loin était la *grande cantine*, espèce de hangar couvert où plus de cent tables attendaient les convives altérés; et, sur une sommité s'élevait le *café* d'où la vue pouvait saisir dans son ensemble l'aspect de la fête.

Au milieu de cette profusion de sites, d'images, d'effets majestueux, se promènent des milliers de personnes dont l'attention, sans cesse attirée par une scène nouvelle, n'a presque pas le temps d'en subir l'impression. Ici le canon tonne, c'est une députation ou qui arrive ou qui part, et qui reçoit ou la bien-venue ou un touchant adieu. Là c'est tantôt la voix des orateurs jurant sur leurs bannières, ou les toasts patriotiques, ou le bruit des *vivat*; tantôt les sons guerriers de la musique, les coups incessans des carabines, ou l'appel des tambours. Plus loin vingt-deux cocardes se croisent et se mêlent; les Suisses se reconnaissent et s'embrassent; les confédérés tout armés se contemplent et prennent confiance dans leur force et leur union. Partout circulent les membres des comités chargés du soin de l'ordre, et de nombreux soldats appelés plutôt pour embellir la fête que pour la protéger; partout une foule innombrable, des toilettes brillantes, la simplicité champêtre unie à d'augustes images, et le bruit de la guerre à des visages heureux.

Le samedi, 9 juillet, à cinq heures du soir, un coup de canon annonça que le tir était terminé, et le lendemain ces prix, dont la valeur totale est évaluée à deux cent mille francs de France, furent distribués solennellement. Puis, après un dernier banquet, le cortége se forma de nouveau, parcourut la ville dans sa plus grande longueur et vint s'arrêter devant le Casino. Là M. Druey, président, a pris congé des députations encore présentes et leur a adressé un discours d'adieu, auquel un de leurs membres a répondu. Ensuite on but le vin d'honneur; et bientôt, à la nuit, une brillante illumination, qui se promenait des arbres de la promenade aux maisons de la ville, a terminé cette fête.

Comme nous revenions le soir chez notre hôte, nous trouvâmes, assis au coin du feu, et les pieds sur les chenets, un jeune homme que le digne bourgeois embrassa tendrement.

— Mon neveu! s'écria-t-il; mon cher Fritz! tu arrives de Constance?

— J'arrivais pour nos fêtes, et elles se trouvent terminées; cela m'est déjà arrivé dans l'Inde et cela m'arrive chez vous. Je suis coutumier du fait : ma voiture a l'habitude de se briser toujours de manière à m'empêcher de voir les grands spectacles auxquels je désire assister.

— Et quel était le spectacle que vous alliez voir dans l'Inde?

— Une visite de l'ambassadeur anglais dans le palais de Futtypore Sicri.

« Futtypore Sicri a été nommé avec raison le Versailles de l'empereur des Mogols. Il est situé à vingt milles de la ville d'Agra, et il était la retraite favorite d'Akbar et de ses

descendans. Quoique maintenant on n'y voie plus que des cabanes et des ruines où peuvent se loger à peine de pauvres villageois, ce qui reste de l'édifice est encore d'une grande beauté, égalant, peut-être même surpassant ceux qu'on voit dans les autres provinces de l'Inde.

« Le portail par lequel on entrait dans la mosquée qui faisait partie du palais d'Akbar peut être regardé comme le plus beau modèle de ce genre qui existe dans aucune partie de l'univers. Il conduit à un bâtiment carré dont les proportions sont magnifiques, et qui est entouré de trois côtés par un beau portique, la mosquée elle-même formant le quatrième. Ce dernier édifice, fort beau et d'une architecture simple et massive, ne répond cependant pas tout à fait à ce que la magnificence de l'entrée semblait annoncer. Une place d'environ cinq cents pieds environne le bâtiment; sa grandeur lui donne quelque chose d'imposant, et on se rappelle, en le voyant, les grandes maisons destinées aux ordres monastiques ou aux études académiques. Le tout est conservé avec soin par le gouvernement britannique, et peut plus tard être approprié à un noble usage et devenir le séjour d'hommes instruits et d'une jeunesse studieuse.

« Avant d'entrer dans cette vaste enceinte, le voyageur est frappé d'abord de l'imposante apparence du tout : absorbé dans son admiration, il promène ses regards étonnés sur cet ensemble, qui le frappe; et ce n'est qu'après un temps assez considérable qu'il peut s'arracher à ce spectacle pour s'occuper des détails. Plusieurs de ces derniers sont d'une exquise beauté. En face de l'entrée sont deux mausolées, travaillés avec tout le soin et le fini qui distinguent les ouvrages du Mogol. Plusieurs membres de la famille impériale sont enterrés dans celui qui est à droite; l'autre, tombeau du Sheik Soliman, est le chef-d'œuvre de l'art; il est fait de marbre blanc d'une grande pureté, et les sculptures en sont d'une extrême délicatesse. Ce personnage sacré, maintenant regardé et honoré comme un saint, était l'ami et le conseiller du grand Akbar, et, étant mort en odeur de sainteté, son tombeau est en haute vénération. L'empereur était habitué à laisser, pendant ses campagnes, ses femmes et ses enfans sous la garde de son ministre de confiance; et malgré la réputation de piété que s'était attirée Soliman, la calomnie ne se fit pas scrupule de noircir un nom si respectable, et beaucoup de personnes croient encore que Sheik Soliman a abusé de la confiance de son souverain.

« La grandeur pleine de simplicité de la mosquée, qui est surmontée de trois dômes en marbre blanc, et qui a conservé, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, ce même caractère de simplicité, est peut-être plus agréable aux yeux que l'étalage de somptuosité qu'offrent les autres temples musulmans; mais bien des voyageurs, frappés d'abord par l'effet que produit sur eux la sublime beauté des deux tours qui forment son portail, sont désappointés en ne voyant pas ces ornemens si bien travaillés qui sont répandus avec profusion sur les bâtimens des environs. Aux yeux d'un homme de goût, de pareils accessoires sont inutiles.

« Les bâtimens crénelés et couronnés de tours, avec leurs galeries et arceaux, le magnifique portail, les tombeaux isolés, ne laissent rien à désirer: et les étrangers quittent ce lieu avec regret, se retournant plus d'une fois pour jeter encore les yeux sur un si beau point de vue. A droite de cette mosquée se voient les ruines du palais d'Akbar, au milieu des cours et des terrasses, et offrant des degrés différens de dépérissement. Les parties qui sont restées intactes sont particulièrement intéressantes, et entre autres les écuries de l'empereur méritent d'être citées. Elles consistent en une rue spacieuse, avec un portique de chaque côté, de quinze pieds de largeur, supporté par de beaux piliers et couverts d'immenses dalles en pierre qui s'étendent depuis le parapet jusqu'au mur.

« La résidence du ministre favori d'Akbar, quoique de peu d'étendue, offre un magnifique échantillon du luxe oriental, réalisant l'idée de ces pavillons et palais en miniature, que nous visitons souvent en imagination quand nous lisons les contes arabes.

« Dans la cour du Zénana, on montre un appartement d'un travail exquis, que quelques-uns croient avoir été la chambre à coucher d'une des femmes d'Akbar, fille du sultan de Constantinople; mais que d'autres regardent comme le cabinet d'étude de l'empereur, réservé pour son usage privé. Tout ce qui en reste est d'une grande beauté. Trois fenêtres en marbre, percées à jour et qui ont dans leur exécution ce fini et cette délicatesse qu'on trouve répandus avec tant de profusion dans tous ces bâtimens mogols, sont restées entières. Les murs ont été dégradés par ordre de cet archi-hypocrite Aurengzeb, qui, pour détourner l'attention publique et pour qu'on oubliât qu'il venait d'usurper la couronne de son père et de persécuter cruellement son frère, affectait une grande dévotion et montrait son zèle par l'attention la plus minutieuse à observer les pratiques extérieures et les rites prescrits par le Coran. L'intérieur de ce pavillon était orné de belles sculptures représentant des arbres, des grappes de raisin, des oiseaux et d'autres animaux, et exécutées avec un talent peu commun; mais comme les principes sévères de l'islamisme ne permettent pas de pareilles images, l'empereur donna ordre qu'elles fussent détruites. Une autre chose remarquable consiste en un pavé de marbre noir et blanc, qu'on dit être les restes d'un énorme échiquier dont se servaient les satrapes royaux, en employant des hommes pour représenter les différentes pièces de ce jeu dans lequel les Asiatiques sont fort habiles. On sait par tradition que le grand Akbar était un peu adonné aux sciences occultes, et se mêlait même de magie. Un petit pavillon ouvert, supporté par quatre piliers et d'une élégante construction, était, dit-on, le lieu des enchantemens; mais cette opinion ne repose sur aucune bonne autorité.

« Le salon d'audience d'Akbar, quoique plus curieux que beau, est une des choses qui attirent le plus de visiteurs à Futtypore. C'est un pavillon en pierre, près d'une place de vingt pieds, environné d'une galerie également en pierre. Le musnud, ou trône, assez semblable à une chaise, s'élève dans le centre, et de chacun des quatre côtés de la galerie un pont étroit, avec des balustrades, mène à l'endroit où l'empereur, assis, seul et sans faste, recevait les courtisans, auxquels il n'était pas permis d'avancer au delà des galeries. Il ne paraît pas que les empereurs mogols fussent accoutumés à tenir leurs cours dans de semblables lieux, et cette singulière construction est due sans doute à une bizarre fantaisie du puissant Akbar.

— Il doit y avoir bien de la différence entre Futtypore et Constance votre patrie? ajoutai-je.

— Certes, reprit le voyageur, Constance est aussi florissante que la ville indienne est pauvre et brûlée par le soleil, et cependant Constance est bien déchue de sa splendeur! Cette ville, autrefois l'une des plus opulentes de la Suisse, dépend aujourd'hui du grand-duché de Bade, province qui fait partie des États d'Allemagne, à laquelle elle a été unie par le traité fait à Presbourg, en 1805, entre la France et l'Autriche. Constance est le chef-lieu du cercle de Seekreis, connu aussi sous le nom de *cercle du Lac*. Elle est située sur le bord du lac de même nom, qui fait face au midi, à l'endroit où le Rhin quitte la partie supé-

rieure du lac pour se jeter dans la partie inférieure. Elle a été fondée par Constance-Chlore, père de l'empereur Constantin, qui la bâtit vers l'an 297, sous le nom de *Constantia*, sur l'emplacement des ruines de Valéria, forteresse que les Romains avaient élevée au temps d'Auguste, au sud de la Souabe, pour observer les peuples de la Germanie, qui leur devenaient redoutables. Constance, comme toutes les villes célèbres de l'antiquité, a eu une époque de grandeur et une époque de décadence. Les observations de l'histoire prouvent que les mêmes causes qui ont précipité dans l'abîme Rome, Carthage, Capoue et d'autres grandes cités, ont aussi perdu cette ville. Le temps de la plus grande splendeur de Constance date de la fin du quatorzième et du commencement du quinzième siècle, époque où l'église d'Occident était en proie au schisme le plus destructeur. L'empereur Sigismond, dont la sage et haute politique se trouvait alarmée par ces dissensions, qui troublaient d'ailleurs la paix et le bonheur de ses peuples, résolut d'y mettre un terme; et à cet effet il assembla à Constance, en avril 1414, un concile, qui eut pour mission d'abord de juger les folles prétentions des trois anti-papes, Jean XIII, Grégoire XII et Benoît XIII, qui se disaient appelés à éteindre ce schisme; mais qui plus tard, comme toutes les assemblées qui deviennent trop puissantes, se jeta dans l'arbitraire et l'opposition aux lois.

« Constance est entourée de larges fossés et de murailles qui soutiennent de hauts remparts bien plantés, qui offrent des promenades agréables. Elle a trois portes et trois faubourgs, qui font face à de belles routes conduisant, l'une à Bade, en passant par Stein, et où s'embranche celle de Schaffouse, l'autre à Zurich, en passant par Saint-Gall, et la troisième à Brégentz, par Arbon et Rheineck, en longeant la rive du lac supérieur. Ces routes offrent beaucoup d'intérêt à la curiosité par les châteaux de toutes les formes et les jolies maisons de campagne qu'on y voit, et par les points de vue magnifiques qu'on y découvre sans cesse. L'intérieur de Constance a le mouvement et l'aspect de nos petits ports de pêche. On voit constamment dans le bassin quelques bateaux pêcheurs et quelques gondolines richement décorées, qui servent aux promenades sur le lac. Le bas de la ville est ordinairement habité par les pêcheurs, les marins et les ouvriers qui confectionnent les voiles et les cordages pour les bateaux et les filets pour la pêche, tandis que l'aristocratie et les familles aisées habitent la haute ville. Quoique le commerce y soit presque nul, on y remarque cependant quelques riches maisons en toile, en vins, en eaux-de-vie, en grains et en fruits de toute espèce, qui s'approvisionnent des productions du pays.

Le lac de Constance est limitrophe de la Suisse et du grand-duché de Bade; il est situé au sud de cette dernière province. Il dépendait autrefois de la Souabe, dont il portait même le nom (*mare Savicum*). On le divise aujourd'hui en trois parties : la partie supérieure où le Rhin a son embouchure (en allemand, *Bodensee*); la partie du milieu (*Bodmersee*), bras qui s'avance à l'ouest dans la Souabe, et la partie inférieure, où la ville de Constance est bâtie (*Zellersee* ou *Untersee*). Ces différens noms lui viennent de quelques châteaux ou villes qui étaient situés sur ses rives et dont quelques-uns existent encore. Les Romains connaissaient ce lac sous le nom de lac du Rhin (*lacus Rheni*), ou lac de Brégence (*lacus Brigantinus*), à cause de la ville de Brégentz, qui est à l'une de ses extrémités, et qu'ils appelaient *Bregantia*. Le voyageur, en parcourant la Suisse, est d'abord surpris d'un phénomène qu'il ne rencontre dans aucun autre pays, celui de cette multitude de lacs qui s'offrent à ses regards et qui embellissent et enrichissent cette admirable contrée. Ce phénomène est d'autant plus digne de remarque pour lui, que la Suisse est la région de l'Europe la plus élevée au-dessus du niveau des mers; sa hauteur moyenne est d'environ 1,100 pieds. On compte en Suisse quatre lacs principaux : le lac de Constance, le lac de Genève, le lac Majeur et celui de Lucerne, qui ont de 12 à 20 lieues de longueur sur 3 à 5 de largeur; quatre lacs de moyenne grandeur : le lac de Neufchâtel, le lac de Côme, le lac de Lugano et celui de Zurich, qui ont de 9 à 10 lieues de longueur sur 1 et 2 lieues de largeur; quatre autres lacs plus petits encore : le lac de Thun, le lac de Zug, le lac de Wallenstardt et celui de Brientz, qui ont de 3 à 5 lieues de longueur sur trois quarts de lieue de largeur; enfin une foule d'autres petits lacs, qui n'ont guère plus d'une à deux lieues de surface carrée. Les bassins de ces divers lacs offrent des aspects très-variés. Ici la nature est agréable et riante : ce sont des plaines magnifiques couvertes d'abondantes productions; de riches vergers, de gras pâturages, des collines où le soleil échauffe des vignobles excellens, des jardins dessinés de mille façons, de vastes corbeilles de fleurs, des potagers remplis des meilleurs fruits, des maisons de campagne de tous les genres, des bois pleins de fraîcheur, de magnifiques plantations de pins, de mélèses et de platanes; des ruisseaux, des rivières, qui serpentent mollement à travers un gazon délicieux émaillé de fleurs de toutes les couleurs et bordés de massifs d'oliviers et de figuiers; là, au contraire, la nature est grande, imposante et terrible : ce sont des cascades, des chutes d'eau, des vallées immenses où se précipitent avec fureur et fracas des torrens et des fleuves; des rochers, des montagnes qui ont plusieurs milliers de pieds d'élévation; d'affreux glaciers aussi anciens que le monde, des pics couverts de neige que personne n'a pu gravir encore, et qui s'élèvent à une grande hauteur au-dessus des nues; d'énormes forêts de pins et de chênes, dont la sombre verdure contraste avec la blancheur éclatante des neiges qui les recouvrent, et qui servent de retraite aux bêtes sauvages; enfin d'effroyables précipices, dont l'œil ne peut mesurer la profondeur. — Ces lacs ont chacun aussi une température qui leur est propre, et l'on pourrait dire une atmosphère particulière : cette différence provient sans doute des accidens du terrain qui les environne. Les uns reflètent comme un miroir la couleur bleu d'azur du ciel, les rayons dorés du soleil et les objets qui parent leurs rives : on respire dans leur voisinage un air pur, doux et agréable; les autres, au contraire, sont continuellement chargés de brouillards ou de froides et épaisses vapeurs qui passent pour être malsaines et engendrent diverses maladies. — On remarque encore que quelques-uns de ces lacs ne gèlent presque jamais, et seulement dans des hivers très-rigoureux, comme en 1477, en 1572, en 1695, etc.; tandis que d'autres, au moindre froid, se couvrent de glace et de neige. Leurs bassins sont habités aussi par des espèces différentes de poissons, d'oiseaux et de plantes. — La plupart de ces lacs sont alimentés par leurs propres sources et rejettent les eaux des fleuves et rivières qu'ils reçoivent — Le lac de Constance, dont nous avons à nous occuper plus particulièrement dans cet article, est le plus grand lac connu en Europe, c'est aussi le plus beau et le plus pittoresque après celui de Genève, qui est, pour nous servir de l'expression du plus aimable et du plus spirituel des traducteurs de Virgile, le portrait en miniature de l'Océan. Ce lac a, du levant au couchant, 20 lieues d'étendue, sur 6 lieues à peu près de largeur du nord au midi; sa profondeur moyenne est d'environ 350 toises. Ses rives, qui étaient autrefois toutes couvertes de forêts, sont aujourd'hui considérées

comme le grenier des peuples de la Suisse. On y cultive en effet toute espèce de grains, de fruits, de légumes; le lin et le chanvre y viennent mieux que partout ailleurs; on y récolte les meilleurs vins de la Suisse. L'air y est pur et bienfaisant, et le ciel toujours aussi beau que dans les pays qui entourent la Méditerranée. Aussi les familles riches du grand-duché de Bade et de la Suisse y ont-elles de délicieuses habitations, où elles font leur résidence d'été. Outre ces maisons de plaisance, qui donnent tant de charme aux environs du lac de Constance, ses rives sont encore garnies d'un grand nombre de riches villages et de jolies villes, parmi lesquelles on remarque, du côté de l'Allemagne, Brégentz, Lindau, Wasserburg, Buchorn, Langenargen, Merspurg, Uberlingen, et, du côté de la Suisse, Zell, Stein, qui reçoit le Rhin au sortir du lac; Steckburn, Constance, Arbon, Roschach et Rheineck, auprès de laquelle le Rhin a son embouchure. La population de toutes ces cités se livre au commerce et à la pêche, et fait le cabotage; on voit sur le lac de Constance des bateaux ou petits navires qui portent jusqu'à 3,000 quintaux. Une douane, instituée au nom de la Suisse et du grand-duché de Bade, surveille et protége les échanges et fait la police pour l'exécution des réglemens concernant la pêche. On compte dans le lac de Constance quatre petites îles, savoir : deux dans la partie supérieure, l'île de Lindau et celle de Meineau, qui est à l'entrée du golfe septentrional; deux dans la partie inférieure, l'île de Reichenau et celle de Schofflen. Toutes ces îles communiquent aux rives du lac par des ponts en bois fort longs et fort solides, qui permettent aux plus lourdes voitures de circuler. La plus riche et la plus peuplée de ces îles est celle de Lindau : elle a 4,450 pas de circonférence. Sa situation est des plus belles. De ce point l'œil découvre toute l'étendue du lac, les montagnes imposantes du Vorarlberg, de l'Appenzell et les



Futtypore Sicri.

monts Sentis et Kamor, qui ont sept à huit mille pieds de hauteur et vont se perdre dans la grande vallée du Rheintal. L'île de Reichenau a plus du double d'étendue de l'île de Lindau; elle a du levant au couchant cinq quarts de lieue, et du nord au midi une demi-lieue. Elle est célèbre par l'abbaye de l'ordre des bénédictins, que Priminius, évèque de Meaux et contemporain de Charles-Martel, y a fondée en 724 (1).

(1) Dictionnaire de la Conversation, tome 16.

C'est ainsi que s'écoula une soirée où la conversation s'était portée tour à tour de la Suisse à l'Inde! la conversation, oiseau plus rapide cent fois que les oiseaux qui volent dans le ciel. Dieu n'a point donné d'ailes à l'homme, parce que l'homme n'en a pas besoin. Ses ailes à lui sont le souvenir, la pensée et l'imagination.

Mistriss MARRYET.

U DEPÔT CENTRAL D'ABONNEMENT, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 50. Imprimé par les presses mécaniques d'AUGUSTE DESREZ, rue Lemercier, 24, à Batignolles.

ÉTUDES ASTRONOMIQUES.



Les habitants de Saturne.

CHAPITRE PREMIER.

SATURNE. — URANUS.

Saturne (1) nous parut d'abord comme une étoile nébuleuse, jetant une lumière terne et plombée : cela vient de ce que, étant très-éloigné du soleil, à 329 millions de lieues, il reçoit de lui sept fois moins de lumière que la terre ; mais comme il est constamment éclairé par ses sept lunes, il y fait un jour doux, très-convenable à une petite-maîtresse de trente-cinq ans. Nous approchâmes d'abord de l'anneau singulier qui lui sert de ceinture ; mais nous n'y descendîmes pas, parce que le génie nous dit ce que c'était, à peu près dans ces termes :

— L'anneau de Saturne est un corps solide, opaque, une terre, ainsi que vous pouvez le voir par l'ombre qu'il projette sur le corps de la planète du côté le plus voisin du soleil et par l'ombre que la planète projette sur lui du côté opposé. Cette merveilleuse ceinture se compose de deux anneaux plats, larges et très-minces, qui ont l'un et l'autre le même centre que la planète et sont couchés dans le même plan ; leur épaisseur n'est guère que de 36 lieues, mais leur largeur est considérable : le premier, c'est-à-dire l'anneau extérieur, a 3,828 lieues de largeur ; entre lui et l'anneau intérieur se trouve un vide de 648 lieues, à travers lequel vous voyez parfaitement le ciel et les étoiles. Cet anneau intérieur, beaucoup plus large que le premier, n'a pas moins de 12,438 lieues, et le vide qui existe entre la planète et lui est de 6,912 lieues.

» Cette ceinture, emportée par le mouvement de rotation

(1) Voir dans ce volume le numéro de novembre 1839, page 33.

de la planète, lui oppose cependant une petite résistance qui suffit pour maintenir son équilibre, car la révolution diurne de Saturne se fait en 10 heures 18 minutes, et celle de l'anneau en 10 heures 29 minutes 17 secondes.

— Je serais curieux, dis-je au démon, de savoir si ces anneaux sont habités.

— Puisqu'ils sont composés de matière solide, me dit-il, tu ne peux pas douter que cette matière ne soit en partie organisée; mais aussi, comme le centre de gravité des anneaux se trouve être le même que celui de la planète, et que par conséquent la surface des anneaux est, relativement aux animaux qui la peuplent, perpendiculaire, comme est la surface d'un mur sur la terre, ou au moins très-peu oblique, ces animaux sont organisés comme ils doivent l'être pour vivre contre un plan presque vertical : tous ont des ailes et des ventouses aux pieds. Comme les mouches, si incommodes sur la terre, ils peuvent parfaitement marcher sur une surface à laquelle ils sont suspendus par les pieds, le corps en bas, de même qu'une mouche qui se promène contre le plafond d'un appartement. Les plantes ont une organisation analogue à celle de nos végétaux rampans; mais leur tige traînante se dirige constamment du côté du bord extérieur de l'anneau pour chercher la lumière du soleil en sens inverse de la force d'attraction.

— Je vois d'après cela qu'il n'y a que des mouches et des oiseaux sur les anneaux de Saturne.

— Pas du tout : il y a les analogues de tous les êtres qui sont sur la terre, à l'exception du singe et de l'homme. Comme tous sont ailés ou ont des ventouses, des pelotes aux pattes, il en résulte que ne pouvant prendre par le tact une parfaite connaissance des corps extérieurs, leur intelligence n'a pas pu se développer beaucoup et ne surpasse pas celle des poissons en général.

Nous arrivâmes bientôt sur Saturne, fort beau globe, à peu près 900 fois plus gros que la terre, c'est-à-dire ayant à son équateur 28,664 lieues de diamètre. Comme je l'ai dit, les jours n'y ont que 10 heures, mais l'année y est de 29 ans 5 mois et 14 jours.

Les anneaux offrent un magnifique spectacle vus de la région éclairée où nous étions : ils nous paraissaient comme de vastes arceaux qui partageaient le ciel d'un bout à l'autre de l'horizon en gardant une position invariable par rapport aux étoiles. Cependant, pour les régions situées du côté obscur et sur lesquelles l'ombre de l'anneau se projette, il ne laisse pas que d'avoir un inconvénient, c'est d'occasionner une éclipse de soleil d'une demi-année de Saturne, c'est-à-dire d'à peu près 15 ans. Les habitans néanmoins ne sont pas pour cela plongés dans une obscurité totale, car ils jouissent de la lumière de leurs sept lunes. Vous concevez cependant qu'ils ont le teint un peu étiolé quand ils sortent de là; mais ce n'est pas une raison pour ne pouvoir y vivre, comme le croient quelques personnes. Et en effet, pourquoi dans Saturne l'organisation des êtres ne se modifierait-elle pas tout aussi bien que sur notre terre? Ne savons-nous pas que les ténébreuses cavernes de la Carniole sont peuplées d'animaux, les protées anguillards, qui ne peuvent vivre que dans une obscurité profonde et que le moindre rayon lumineux tue presque subitement? N'avons-nous pas nos chauves-souris et nos hiboux qui fuient la lumière et ne se plaisent qu'à la pâle clarté de la lune?

Mais nous n'en étions pas là, car nous descendîmes sur une partie éclairée du globe, vers le milieu du jour. La première chose que je fis, ce fut de m'asseoir sur un éclat de roche que je reconnus pour du granit le plus dur, et je vous laisse à penser si je fus étonné de le sentir céder mollement sous le poids de mon corps, comme si je me fus assis sur un sac de laine ainsi qu'un pair de la chambre haute d'Angleterre. Le fait me parut si singulier que je me levai tout saisi, et je me mis à marcher sur une route battue autant que peut l'être celle de Paris à Versailles; autre étonnement : j'enfonçais dans le sol jusqu'à la cheville comme si j'eusse marché sur un sable mouvant. J'étais éperdu de surprise, et je ne savais plus si je devais avancer ou reculer, lorsque le démon me dit :

— Mon cher, si tu te donnais la peine de réfléchir, ton étonnement cesserait. Tu sais que la densité de Saturne n'est guère qu'un huitième de la densité moyenne de la terre; or il en résulte que les matériaux constitutifs de cette grosse planète sont isolément huit fois moins denses, et que le granit ici a la même densité que le liége à Paris. Sur la terre tu pesais 150 livres; dans le soleil, 4,050; dans Mars, 50; ici, pour que tu te trouves en harmonie avec les autres corps environnans, il faut que je réduise ton poids à 15 livres, c'est-à-dire que je t'abandonne aux lois de la gravité de la planète où nous sommes.

Il me toucha de sa béquille, ainsi que mes autres compagnons, et tout à coup la terre se solidifia sous nos pas; mais il en résulta un autre inconvénient qui faillit me devenir funeste, et voici comment. Le Soleilien s'était imaginé de faire une collection des minéraux de Saturne; en conséquence, non-seulement il s'était chargé d'échantillons de toute sorte de pierres, mais encore il en faisait porter des charges énormes à tous nos compagnons, dans l'intention d'en étudier les caractères minéralogiques à la première halte, et d'en prendre note. Il voulut aussi m'en faire porter, mais la nature ne m'a pas créé assez complaisant pour me laisser bâter et charger comme un âne, et je le refusai net. Pour éviter ses persécutions et pour empêcher surtout qu'il ne glissât dans ma poche quelques cailloux, comme il avait essayé de le faire en tapinois, je doublai le pas et me mis en avant de notre petite caravane. J'avais gagné le sommet d'un plateau pittoresque et je me disposais à m'asseoir pour attendre mes compagnons, lorsqu'il s'éleva une petite brise qui dégénéra bientôt en un coup de vent assez fort; je sentis qu'il me soulevait et je me cramponnai à quelques branches d'arbrisseau pour n'en pas être renversé; mais, hélas! tous mes efforts furent vains : le vent me faisait tourner comme une girouette autour de la branche que je tenais des deux mains. Il s'engouffra dans mes pantalons, me fit lâcher prise et m'emporta comme une feuille d'automne, tantôt rasant la terre, tantôt voltigeant à cinq ou six toises de hauteur. D'autres fois je roulais sur le sol absolument comme un ours qui ferait cinquante culbutes de suite, et pendant plus de dix minutes il me fut impossible de m'arrêter et de marcher autrement que sur ma tête ou sur mon dos. Heureusement que Pongo et le Vénusien se mirent à ma poursuite; ils eurent beaucoup de peine à m'atteindre, car au moment où ils étaient près de mettre la main sur moi, un coup de vent m'emportait plus loin, absolument comme le chapeau pointu d'un fashionable d'estaminet qui s'est laissé surprendre par un coup de vent sur le Pont-Neuf. Enfin ils parvinrent à me saisir; ils me replacèrent sur mes jambes, et je vins à bout de conserver assez bien mon aplomb quand le Soleilien eut rempli mes poches de pierres.

Si le génie ne nous eût pas avertis, nous aurions passé sur un village de Saturniens sans nous en apercevoir, car les habitans sont tous troglodytes et habitent des trous creusés dans la terre, comme les renards. La puissance du démon nous donnait du courage; aussi en gens délibérés nous entrâmes tous dans un trou qui nous parut former l'entrée d'une profonde caverne, et par le plus heureux hasard, nous nous trouvâmes chez le prince du pays. Je ne vous

décrirai pas plus le vaste palais souterrain de notre hôte que je n'ai fait pour le château de l'*ange-céleste*; il me suffira de vous dire qu'il ressemblait beaucoup à ce que vous avez vu ou entendu raconter des grottes d'Antiparos; à cette différence cependant que les stalagmites et les brillantes stalactites qui en faisaient la principale décoration avaient toutes des formes élégantes et régulières de colonnes, de pilastres, de girandoles, etc., comme si elles eussent été taillées dans du diamant ou du cristal de roche par les plus habiles sculpteurs. Tout à fait au fond du trou, je veux dire d'un cabinet retiré, nous trouvâmes la famille princière, composée du père, de la mère, d'une jolie demoiselle et d'un jeune homme de la plus grande espérance. Comme le palais n'était éclairé que par quelques vers luisans attachés de loin en loin contre les murailles, je ne pus d'abord distinguer parfaitement les personnages, et je vous avoue que je les pris au premier coup d'œil pour quatre lapins blancs d'une très-grande espèce; mais ils se levèrent à notre approche, et se mirent à siffler du gosier à peu près comme font les chouettes que l'on surprend sur leur nid; alors je pus les distinguer parfaitement. Le père et le fils étaient d'assez beaux hommes, d'une taille ordinaire, mais gros et musculeux. Leur chevelure, lisse et longue de deux pieds, flottait sur leurs épaules et était d'un blanc d'argent très-éclatant; la peau de leur visage et de leurs mains était également blanche, mais d'un blanc de lait mat et fort singulier. Je crus d'abord qu'ils étaient enveloppés dans des peaux de chèvres d'Angora, mais je ne tardai pas à m'apercevoir que tout leur corps était couvert d'un poil épais, blanc comme de la neige, et que je prenais pour la fourrure d'un animal. Ce qu'ils avaient de plus curieux, c'était les yeux et les oreilles: les premiers étaient rouges comme ceux d'un lapin blanc, très-grands, ronds, et leur pupille, au lieu d'être ronde, était linéaire et transversale, comme dans nos hiboux et autres animaux nocturnes; cette pupille était susceptible d'une très-grande dilatation, d'où il résultait que les Saturniens, sur notre globe terrestre, y eussent vu parfaitement la nuit, mais non le jour. Les femmes avaient le poil beaucoup plus blanc et plus soyeux que les hommes, les membres plus délicats et les formes plus gracieuses, mais du reste elles leur ressemblaient beaucoup. Tous avaient les oreilles de dix-huit pouces de longueur à peu près, formant une sorte d'entonnoir bordé de poils longs et raides placés en rang comme des cils. Quand ils écoutaient ce que nous leur disions, ils avançaient vers nous leurs oreilles mobiles, comme celles d'une biche, et ils fermaient les yeux, crainte de distraction, ce qui leur donnait un air d'amabilité charmante.

— Voilà, disait le Soleilien, des gens parfaitement adaptés à un climat froid et ténébreux; mais je voudrais bien qu'ils cessassent de siffler comme des serpens afin de leur faire quelques questions?

Le génie les toucha de sa béquille, et ils ne cessèrent pas de siffler; mais nous comprîmes leur langage, et ils répondirent à toutes nos questions avec beaucoup d'affabilité. Voici en substance ce que nous apprîmes. Les Saturniens habitent des cavernes pour se garantir non-seulement du froid, mais du vent, qui est susceptible de les enlever et de les disperser sur toute la surface du globe au moment où ils s'y attendent le moins. Leur histoire cite l'exemple d'une nation entière qui fut ainsi emportée à huit mille lieues de son sol natal pendant un orage de quinze jours. Le soleil fatigue beaucoup leur vue; aussi ne marchent-ils jamais pendant le jour que les yeux fermés et les oreilles ouvertes: celles-ci, qu'ils dirigent en avant, les avertissent du moindre bruit, les empêchent de se choquer les uns contre les autres, et leur suffisent pour diriger leur marche. Ils ne vivent que de champignons, de morilles, de truffes noires et autres végétaux cryptogames, parce que leur climat n'en produit pas d'autres. Ces peuples ont de la morale, parce que les jeunes garçons y sont élevés dans une grande modestie, qu'ils ont beaucoup de pudeur et qu'ils vivent très-retirés, sous la surveillance de leurs parens. Il est vrai que l'éducation des jeunes filles n'est pas autant surveillée par les familles, qui les laissent aller dans les estaminets, où elles passent leur journée à dire des sottises, à boire, à fumer, à faire des armes et toutes sortes d'extravagances qui ruinent souvent leur santé et leur bourse. Mais tout cela paraît charmant, parce que c'est l'usage; seulement les bonnes maisons leur ferment leur porte dans la crainte qu'elles ne séduisent leurs jeunes garçons ou qu'elles les perdent de réputation en abusant de leur inexpérience pour les compromettre.

Tout ceci ne piquait que fort peu la curiosité d'un Parisien comme moi; aussi le génie donna le signal du départ, et après avoir mis une paire de lunettes bleues sur le nez de la fille de notre hôte, nous l'emportâmes avec nous.

Nous étions à un peu plus de 662 millions de lieues du soleil lorsque nous descendîmes sur Uranus, ou Herschell, que nous avions vu de bien loin sous l'apparence d'un globe dont le disque, bien déterminé, était d'un blanc bleuâtre. Cette petite planète n'est que 80 fois plus grosse que la terre, et par conséquent son diamètre n'est que de 12 mille lieues. Comme nous n'y sommes restés que peu d'instans, je ne puis pas vous dire de combien d'heures se composent ses jours, et je ne pense pas que nos astronomes puissent vous en apprendre davantage, parce que, malgré leurs télescopes, ils n'y ont aperçu aucune tache dont la disparition d'un côté du disque et la réapparition de l'autre pût leur faire calculer le temps de sa rotation sur son axe; néanmoins, quelle que soit la longueur de ses nuits, et quoique le soleil ne lui envoie que la trois centième partie de lumière qu'il envoie à la terre, il y fait assez clair, grâce à ses six lunes et à son atmosphère un peu phosphorescente.

Ce dernier phénomène m'étonna beaucoup, parce que aucun astronome n'en a parlé; mais le génie me fit observer qu'un corps qui reçoit 300 fois moins de lumière que la terre ne serait pas visible de notre globe s'il n'avait un éclat à lui, puisqu'il suffit à un rayon lumineux d'être 60 fois plus fort qu'un autre pour l'éteindre à nos yeux, selon nos astronomes.

— En outre, me dit-il, tu verras de l'Observatoire de Paris que l'éclat d'Uranus a beaucoup plus d'analogie avec la phosphorescence du bois pourri ou du poisson putréfié qu'avec un rayon de lumière émanant du soleil.

Faute de mieux, je me contentai de cette raison.

Uranus est peu incliné sur son axe, d'où il résulte que les saisons y sont presque uniformes, et que les habitans y jouissent, au moins près de son équateur, d'un printemps perpétuel, ni trop chaud ni trop froid; aussi n'y voit-on pas, comme sur la terre, des animaux voyageurs être obligés de faire annuellement des trajets immenses pour chercher leur nourriture de climat en climat. Ceci devait être, car l'année étant là de 84 ans, une pauvre hirondelle eût été forcée de s'absenter de son nid pendant 42 ans et fût morte de vieillesse avant d'avoir fait le quart de son voyage.

Nous tombâmes fort doucement sur Uranus, car dans notre chute nous ne parcourions que quatre pieds par seconde, tandis que sur la terre nous en eussions parcouru seize.

Je vis, malgré ce que le génie nous avait dit du rapport qui existe dans les planètes entre la somme de leur calo-

rique propre et la quantité de lumière que le soleil leur envoie, je vis, dis-je, qu'Uranus est en général un pays froid ; car parmi les végétaux, je n'y reconnus que des espèces analogues à nos bouleaux, nos sapins, nos mélèzes et autres arbres du Nord, et parmi les animaux, des renards bleus, des ours blancs, des martres, des hermines et autres habitans de nos cercles polaires.

Après avoir parcouru une plaine assez triste sans rencontrer d'autres habitans que des animaux, nous arrivâmes sur les bords d'un vaste étang où je crus voir de loin un troupeau d'oies blanches prenant leurs ébats sur les eaux. Je pensai que ce devait être des oies domestiques, car je vis sur le rivage une quantité de petites cabanes ressemblant assez à des maisons de castor, quoiqu'un peu plus grandes. En approchant, je vis que ces oies différaient des nôtres par la grosseur de leur tête et l'absence d'un long cou. Mais que devins-je, grand Dieu ! quand nous en fûmes tout près.

Toutes s'envolèrent en kankannant dans les airs, à l'exception d'une seule, qui resta prise par la patte dans une touffe de jonc. Je courus à elle, et j'allais la saisir lorsque je reculai d'étonnement : elle leva vers moi sa tête blanche parée d'une magnifique aigrette de longues plumes, et me montra le plus joli visage de jeune fille que j'aie vu de ma



Habitans et habitantes d'Uranus.

vie. Par la vertu de la béquille du génie, je compris de suite ses kankans, et elle me disait d'un air suppliant :

— Monstre étranger, je t'en supplie au nom du ciel, ne me fais pas de mal ! Je suis une pauvre petite oie bien innocente et bien jeune, car je n'ai que deux mois (à peu près seize ans), et je ne suis pas encore sortie de dessous l'aile de mes parens.

Alors elle étendit ses deux ailes blanches, les rapprocha l'une de l'autre avec beaucoup de grâce, et joignit les deux jolies mains qui les terminaient.

— Tu prendras pitié de moi, ajouta-t-elle en pleurant, car quoique tu sois bien laid, tu me parais bon et tu ne me mettras pas en cage. D'ailleurs je t'aimerai ; je te ferai pousser des plumes sur la tête à force de caresses et de soins ; enfin je te consacrerai ma vie entière, quand je devrais beaucoup m'ennuyer dans ta société.

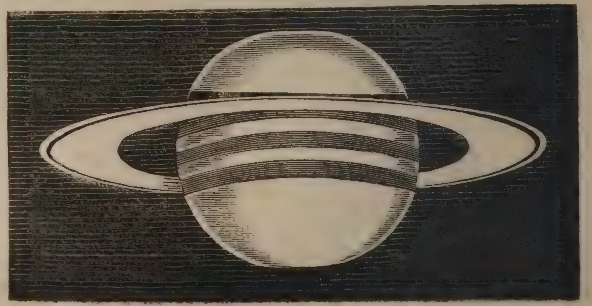
Ces douces paroles me ravirent jusqu'au fond du cœur, et j'aurais, je crois, passé ma vie à la regarder parler. J'allais tomber aux pattes de cette oie charmante lorsque le Soleilien me saisit par le bras, m'empêcha de me jeter à ses genoux et me dit :

— Que vas-tu faire, mon pauvre terraqué? t'amouracher d'une oie?

— Parbleu! lui répondis-je brusquement, je ne serais pas le premier.

— Cela est certain ; mais, mon cher, cela n'en est pas mieux. D'ailleurs, sans t'embarrasser d'une oie étrangère, tu en trouveras assez à Paris, car on dit qu'il y en a beaucoup dans ce pays-là.

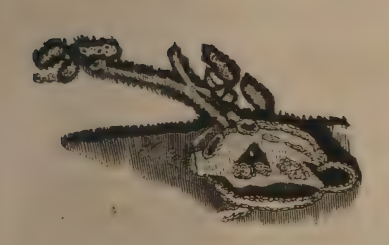
Ce discours me fit ouvrir les yeux. Je pensai en effet que j'en avais vu, et même de fort gentilles, dans beaucoup d'autres endroits. En conséquence je pris mon parti tout d'un coup : je donnai la volée à celle que je tenais, et tous, nous reprîmes à travers l'espace le chemin de ma patrie en réfléchissant que dans un pays froid comme Uranus, la nature avait bien fait de couvrir de plumes l'espèce humaine.

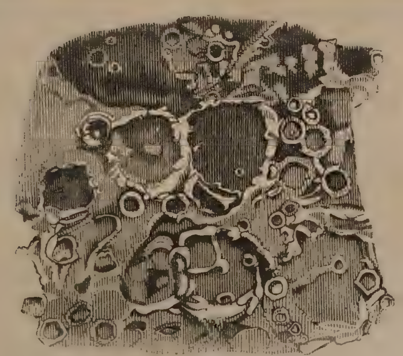


Saturne.

CHAPITRE SECOND.

LA LUNE.







La lune et portions de la lune vues au télescope.

Nous étions près de la terre, qui nous paraissait déjà comme une boule de 15 ou 18 pieds de diamètre, quand son satellite, la lune, parut sortir radieux de derrière son disque. Nous descendîmes sur cet astre des nuits,

comme disent les poëtes, et ce fut notre dernière station.

Comme vous le savez, la lune est éloignée de la terre de 80 mille lieues; son diamètre n'est que de 782 lieues, c'est-à-dire d'un peu plus d'un quart de celui de notre globe, et par conséquent elle est à peu près 49 fois plus petite. Cela n'empêche pas que ce soit un pays fort curieux, quoiqu'on n'y trouve ni hommes volans, ni bœufs portant des voiles, ni cochons à manchettes, comme le prétend un auteur tout à fait moderne et qui écrit sur cette matière avec la même gravité que moi. Une des premières singularités que j'y remarquai, c'est que son atmosphère est extrêmement diaphane et si peu élevée qu'elle ne dépasse que de quelques pieds le sommet des plus hautes montagnes. Je tire de ce fait, que j'ai vérifié par mes yeux, deux conséquences de la plus haute importance pour la science : la première est que dans la lune, les faucons n'ont pas le vol aussi élevé que sur la terre; la seconde est que nos savans se sont trompés en avançant que la lune n'a pas d'atmosphère. En effet, tous reconnaissent qu'elle a ou qu'elle a eu des volcans, et comment comprendre du feu sans air pour l'alimenter, car le feu s'éteint dans le vide. Mais, dira-t-on, il peut y avoir de l'air ou de l'oxygène, ou tout autre gaz favorable à la combustion, dans le sol et non à sa surface. A cela je réponds que la chose est impossible, par la raison que les gaz, quels qu'ils soient, étant toujours plus légers que la matière solide, viendraient nécessairement flotter à sa superficie par les lois de la pondération et lui former une atmosphère. Ainsi donc, pour admettre que la lune n'a pas d'atmosphère, il faut d'abord admettre deux choses : premièrement, que la combustion n'étant pas possible dans la lune, il n'y a jamais eu ni soulèvement de montagnes, ni volcan; secondement, que la masse de cette planète ne renferme pas une seule matière gazeuse, ce qui me paraît tout aussi inadmissible. Les astronomes disent : « Si la lune avait une atmosphère, lorsqu'elle passe devant une étoile, cette étoile paraîtrait de plus en plus nébuleuse avant de disparaître derrière le disque, et à mesure qu'elle s'immergerait dans cette atmosphère. » Cela serait vrai si la couche d'air approchait de l'épaisseur qu'elle a sur la terre; mais si cette couche ne s'élève que de quelques toises au-dessus des montagnes, on ne doit pas la voir avec nos plus gros télescopes, car il n'en est pas qui rapproche la lune plus près qu'on ne la verrait à l'œil nu si elle était à 80 lieues: or quel est l'œil d'aigle qui pourrait distinguer quelques pieds de gaz à 80 lieues?

En abordant, je ne pus m'empêcher de rire de l'opinion de quelques-uns de nos géologues qui regardent la lune comme un globe de glace, parce que, disent-ils, elle a été en incandescence comme notre terre, et elle est éteinte. Et à propos, il ne serait pas mal que nos géologistes, avant de faire ces beaux systèmes dans lesquels ils font intervenir à tout propos et à propos de rien les *épouvantables révolutions*, les *effroyables cataclysmes*, les *horribles abîmes de feu*, les *immenses mers de platine*, *d'or et de plomb fondus*, il ne serait pas mal, dis-je, que ces messieurs se donnassent la peine d'apprendre préalablement un peu de chimie et de physique, un peu d'astronomie, un peu d'histoire naturelle et un peu de beaucoup d'autres choses : cela briderait les élans de leur imagination, mais ils pourraient encore nous faire de jolis romans. Retournons dans la lune.

Comme vous savez, pour peu que vous lisiez Mathieu Laensberg, la lune tourne autour de la terre en 29 jours 12 heures 44 minutes 2 secondes; mais ce qu'il y a de très-singulier, c'est qu'elle tourne aussi sur son axe absolument dans le même espace de temps. Il en résulte que nous ne la voyons jamais que du même côté; que les habitans de ce côté sont les seuls qui puissent voir la terre, que ceux-là n'ont jamais de nuit, parce que notre globe leur renvoie treize fois plus de lumière qu'il n'en reçoit de la lune. Une particularité fort remarquable en astronomie, c'est que les satellites de Jupiter, de Saturne et d'Uranus sont exactement dans le même cas et ne présentent jamais que la même face à leur planète. En raison de ces deux mouvemens, la lune a donc, comme je l'ai dit, un côté qui n'a presque pas de nuit, et le côté opposé a des nuits très-obscures, de quinze jours, succédant à des jours de la même durée.

Cet astre a deux années : son année terrestre se composant d'une révolution autour de la terre, c'est ce que nous appelons un mois lunaire, et son année solaire, grande révolution qu'elle fait autour du soleil étant entraînée par la terre. Pendant cette année solaire, elle fait treize fois et demi sa révolution autour de notre globe. De la combinaison de ces divers mouvemens naissent les *phases*, c'est-à-dire les différens aspects sous lesquels elle se présente à nous.

CHAPITRE TROISIÈME ET DERNIER.

VOYAGE DANS LA LUNE ET RETOUR SUR LA TERRE. — CONCLUSION ET DÉNOUEMENT.

Nous avions abordé la lune dans une contrée dont vous vous ferez une idée fort exacte si vous avez vu les montagnes volcaniques du Puy-de-Dôme ou voyagé dans les Champs-Phlégréens. Herschell a très-bien vu le même pays, à quelques particularités près, que la distance l'empêchait d'apercevoir malgré la perfection de son télescope. Voici ce qu'il en dit :

« La constitution physique de la lune nous est mieux connue que celle d'aucun autre corps céleste. A l'aide des télescopes, nous distinguons des inégalités à sa surface qui ne peuvent être que des montagnes et des vallées, puisque nous voyons que les premières projettent des ombres dont la longueur se rapporte exactement à l'inclinaison des rayons solaires dans les lieux de la surface de la lune où ces inégalités s'observent. Le bord convexe du limbe tourné du côté du soleil est toujours circulaire et à peu près uni; mais le bord opposé de la partie éclairée, qui devrait offrir l'apparence d'une ellipse bien tranchée si la lune était une sphère parfaite, se montre toujours avec des déchirures ou dentelures profondes, qui indiquent des cavités et des points proéminens. Les montagnes voisines de ce bord projettent de grandes ombres, comme on concevra clairement que

cela doit être si l'on réfléchit que pour les points de la lune placés ainsi, le soleil est au moment de se lever ou de se coucher. Quand le bord éclairé dépasse ces points, ou, ce qui revient au même, quand le soleil y gagne en hauteur, les ombres se raccourcissent, et lorsque la lune est pleine, que la direction de tous les rayons coïncide avec celle de notre ligne de vision, on n'aperçoit plus d'ombre sur aucun point de la surface. D'après les mesures micrométriques des ombres, prises dans les circonstances les plus favorables, on a pu calculer les hauteurs de plusieurs montagnes remarquables : la plus élevée a environ 2,800 mètres de hauteur perpendiculaire. L'existence de semblables montagnes est encore confirmée par l'apparence de points ou petites îles lumineuses placées en dehors du bord éclairé, et qui sont les sommets mêmes des montagnes, éclairés par les rayons du soleil avant les plaines intermédiaires; peu à peu, à mesure que la lumière avance, on voit ces points lumineux se rattacher au bord et y former des dentelures.

» La plupart des montagnes lunaires présentent un aspect singulier et d'une frappante uniformité. Le nombre en est étonnant; elles occupent la très-majeure partie de la surface, et presque toutes sont circulaires ou prennent la forme de coupes dont l'intérieur a toutefois une courbure elliptique vers les bords. Pour les plus larges, le fond de l'excavation est ordinairement une aire plane du centre de laquelle s'élève une petite éminence conique à pente raide; elles offrent, en un mot, au plus haut degré le vrai caractère *volcanique*. On parvient même avec de puissans télescopes à distinguer sur quelques-unes des marques décisives de stratification volcanique ou des dépôts successifs de déjections. Ce qu'il y a de très-singulier dans la géologie de la lune, c'est que, bien que sa surface n'offre nulle part de véritables mers (car les taches obscures auxquelles on a donné ce nom présentent, quand on les examine de près, des apparences inconciliables avec l'existence d'une eau profonde), on y observe de vastes régions parfaitement de niveau et qui semblent avoir décidément le caractère de terrains d'alluvion.

» Il faut observer qu'en raison du peu de densité des matières qui entrent dans la masse de la lune, et attendu que la pesanteur y est beaucoup plus faible qu'à la surface de la terre, la même force musculaire peut y soulever une masse six fois plus grande. Au reste, il semble impossible, faute d'air, que des êtres vivans, analogues par leur organisation à ceux qui peuplent notre globe, se trouvent à la surface de la lune : rien n'y indique l'apparence d'une végétation ni de modification à la surface qu'on puisse attribuer à un changement de saison. »

Le sage Soleilien, auquel je récitai ce passage d'Herschell, me fit quelques observations que je trouvai assez justes.

— La lune, me dit-il, à en juger par ce que nous en voyons, ne peut avoir, quant à la végétation, de changement de saisons; car son année agricole, si je puis me servir de cette expression, est de quinze jours et quinze nuits; or pendant ce court laps de temps, aucun végétal ne peut accomplir toutes ses évolutions de végétation : il en résulte qu'ils mettent plusieurs années pour cela; qu'ils se succèdent insensiblement les uns les autres, et que la terre est perpétuellement couverte d'une somme de végétation égale en tous temps. Herschell ne pouvait donc pas espérer de reconnaître la végétation à des modifications de la surface occasionnées par les saisons. Quant à ce qu'il y ait des animaux dans la lune, quoique nous n'en ayons pas encore rencontré, je suis sûr qu'il y en a; mais à cause de la rareté de l'atmosphère, et aussi parce que la lune me paraît être à sa troisième période géologique, ces animaux ne peuvent être que des lézards et autres reptiles, et des êtres appartenant à des classes inférieures; et en raison du peu de densité du globe, ils doivent avoir une taille énorme. Herschell, selon moi, s'est encore trompé quand il a dit qu'il y avait dans la lune des dépôts d'alluvions et pas de mers, ce qui est incompatible, car où se rendraient ces ruisseaux et ces rivières que nous voyons descendre des montagnes? Et puis comment expliquer ces irruptions volcaniques, la formation de cette lave que nous foulons sous nos pieds, sans le concours de l'eau?

Comme il achevait, nous tournions une petite colline qui nous masquait une plaine immense, parsemée çà et là de petits lacs salés. On voyait évidemment que tous ces lacs devaient leur existence à une mer qui s'était retirée et qui, à ce que nous dit le génie, occupe maintenant l'autre hémisphère de la lune.

La végétation ressemblait exactement à celle que présentait la terre à la troisième période géologique : c'était des lichens, des champignons, des fougères et des cicas, mais il n'y avait encore aucun arbre dicotylédon, et les monocotylédons étaient fort rares. C'était la classe des cryptogames qui dominaient immensément. Nous nous étions enfoncés dans une jolie forêt de prêles et de fougères, dont les plus petites n'avaient pas moins de cent pieds de hauteur, lorsque des sifflemens épouvantables se firent entendre sur les bords d'un lac à peu de distance de nous. Aussitôt nous courûmes sur une petite colline pour voir de quoi il s'agissait, et nous découvrîmes deux monstres horribles : un plésiosaure au cou de serpent et un ptérodactyle au corps écailleux et aux ailes de chauve-souris; ils ressemblaient beaucoup aux mêmes animaux que le démon m'avait montrés dans *Paris avant les hommes*, mais ils étaient six fois plus grands, c'est-à-dire que le plésiosaure avait cent cinquante pieds de longueur, et le ptérodactyle quatre-vingt-dix pieds d'envergure. Ce dernier voltigeait autour de l'autre d'une manière hostile, et bientôt allait commencer un combat terrible, lorsque le génie tira de sa poche une montre de Bréguet, regarda l'heure et nous dit :

— Mes bons amis, il est plus de minuit : c'est une heure honnête pour envoyer coucher les gens; ainsi donc dormez bien. Nous nous retrouverons peut-être un autre jour si les voyages que je vous ai fait faire vous amusent.

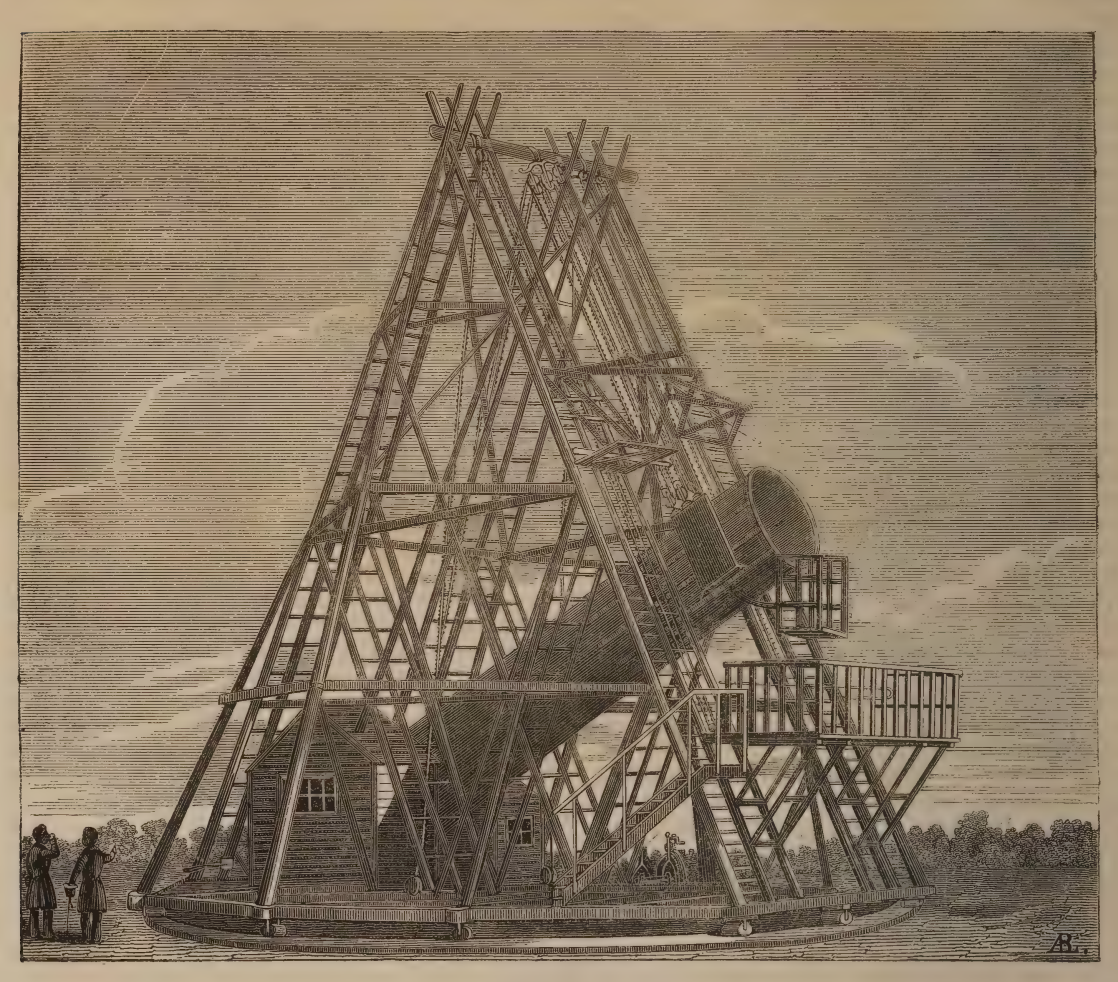
En achevant ces mots, il disparut, et nous nous trouvâmes tous sur le boulevard, à Paris, étonnés comme des gens tombés de la lune. Ange-Céleste, qui jusque-là avait tranquillement dormi dans sa boîte, passa la tête par la portière et aperçut le leste équipage d'un dandy qui revenait de l'Opéra; aussitôt Ange-Céleste fit un bruit du diable, cria au meurtre, à l'assassin, à la détention arbitraire. L'élégant équipage s'arrêta, les curieux s'assemblèrent en foule et nous entourèrent; le peuple ramassa des pierres, et la bagarre commença d'une manière qui paraissait devoir mal tourner pour Pongo, parce qu'il ne voulait pas lâcher sa boîte malgré les sommations du commissaire de police et les bourrades de la garde nationale. Quant à moi, je parvins à me glisser au milieu du tumulte et je regagnai à toutes jambes ma petite maison de Montrouge, d'où je ne sortis pas de quinze jours.

J'appris alors que le sage Soleilien avait été logé et nourri aux dépens du gouvernement, à Charenton, dans l'hôpital des fous. Ange-Céleste devait débuter incessamment comme danseuse à l'Opéra. Pongo, le Vénusien et la Saturnienne avaient été réclamés par le propriétaire d'une ménagerie

ambulante qui soutint effrontément qu'ils s'étaient échappés de chez lui ; on les lui livra, et il les montre pour deux sous aux curieux qui désirent voir l'orang-outang, le chimpansé et la femme sauvage de l'albinos des mers du Nord.

Quant au Marsien, il fut le plus heureux, car il obtint la survivance de l'Éthiopien qui garde la girafe.

BOITARD.



Le télescope d'Herschell.

ETUDES HISTORIQUES.

UNE FEMME DE CENT TRENTE-DEUX ANS.

Maître Jehan Tiroufiet était, en 1740, le plus glorieux infirmier de l'Hôtel-Dieu, où après un demi-siècle de services loyaux, arrivé à sa soixante-dixième année, il jouissait des douceurs du repos et du *farniente*, nourri, blanchi et logé, sans autre service que celui de donner des soins à une vieille femme, suivant la tradition de l'hospice, âgée de cent trente-deux ans.

Cette femme cachait avec soin son nom véritable, conservait toute la verdeur de la raison, et se trouvait traitée avec des égards et des soins que ne motivait pas seule-

ment son âge phénoménal. Tandis que les autres habitans de ces tristes lieux couchaient trois ou quatre dans un même lit, lits horribles et à deux étages, elle avait un lit, une chambre et un infirmier spécialement affectés à sa personne.

Une tendre amitié réunissait ces deux personnes âgées, et maître Tirouflet n'avait pas de plus grand plaisir que de lire à la centenaire, connue sous le nom menteur de Anne-Oudette *Lebrun*, les livres qu'il pouvait se procurer. Un



L'infirmier et la centenaire.

jour il apporta les Histoires tragiques de nostre temps, *où sont contenues les morts funestes et lamentables de plusieurs personnes, arrivées par leur ambition, sortiléges, vols, rapines et par accidens divers et mémorables*, composées par François de Rosset. — A Rouen, chez Claude Amyot, rue Écuyère. MD.C.C., et se prit à lire le chapitre intitulé : *Particularitez remarquées en la mort de MM. Cinq-Mars et de Thou, le vendredi* 12 *septembre* 1641.

Nous reproduisons textuellement l'ortographe et le style de ce chapitre singulier, document précieux de l'histoire du dix-septième siècle.

La semaine passée nous fumes icy spectateurs du dernier acte d'une étrange tragédie. Nous vîmes mourir en place publique deux personnes qui devoient vivre plus longtemps, si leur crime ne les eut précipitées dans un mal-heur qu'ils n'ont pû éviter. Nous avons vu le favory du plus grand et du plus juste des rois laisser sa tête sur un échaffaut en l'âge de vingt-deux ans, mais avec une constance qui trouvera à peine sa pareille dans toutes nos histoires. Nous avons vû un conseiller d'État mourir comme un saint, après un crime que les hommes ne peuvent pardonner avec justice. Il n'y a personne au monde qui, sçachant leurs conspirations contre l'État, ne les juge dignes de mort, et il y aura peu de gens qui, ayant connoissance de leur condition et de leurs belles qualitez naturelles, ne plaigne leur mal-heur. Voicy une relation très-fidelle et sans fard de leurs dernieres paroles et actions que j'ay tirées toutes de ceux qui les ont vuës et oüies, ayant moy-même été témoin oculaire et de fort près des principales. On peut sans faire tort à la justice détester leur crime et loüer leur patience.

Le vendredy 12 septembre 1641, M. le chancelier entra dans le palais du présidial de Lyon sur les sept heures du matin, accompagné de MM. les commissaires députez par le roi pour les procez de MM. de Cinq-Mars et de Thou, au nombre de quatorze, sçavoir : M. le chancelier, M. le premier président du parlement de Grenoble, avec un autre président du même parlement; quatre conseillers d'État, un maître des requêtes, et six conseillers dudit parlement de Dauphiné.

M. le procureur général du roi audit parlement faisoit icy la charge de procureur du roy.

Comme ils furent dans la chambre du conseil, le chevalier du guet fut envoyé avec sa compagnie au château de Pierre-Cize, pour faire venir M. de Cinq-Mars, lequel fut

amené au palais sur les huit heures, dans un carrosse de loüage. En entrant dans le palais, il demanda : « *Où sommes-nous ?* » On lui dit qu'il étoit au palais, de quoi il se contenta et monta l'escalier avec beaucoup de résolution.

Il fut appelé dans la chambre du conseil devant les juges, où il demeura environ une heure et un quart; en étant sorti, il témoigna quelque agitation d'esprit, regardant d'un côté et d'autre et saluant tous ceux qu'il rencontroit en son passage. Il fit trois ou quatre tours, se promenant depuis la grande sale de l'audience jusqu'à la chambre qui est vis-à-vis de cette sale regardant sur la rivière. Le lieutenant des gardes du corps qui avait la charge de sa personne l'ayant prié de ne point sortir, il dit : « *Eh bien! il y faut donc demeurer.* » Il se promena quelque-tems à grands pas, soûpirant quelquefois et levant les yeux en haut.

Environ les neuf heures, M. le chancelier envoya le chevalier du guet quérir M. de Thou au même château de Pierre-Cize et dans le même carrosse de loüage. Pendant quoi M. le Grand étant une seconde fois appelé pour entrer devant ses juges, il dit en y allant : « *Mon Dieu ne sera-ce jamais fait?* » Quand il en sortit, il témoigna une plus grande fermeté d'esprit qu'auparavant. Quelque-tems après, M. de Thou, étant arrivé, demanda un doigt de vin et puis entra dans la chambre, y étant appelé. On dit qu'étant interrogé s'il n'avoit point sçû la conspiration de M. Desfiat, il répondit en ces termes :

« Messieurs, je vous puis nier absolument que je l'aye sçeuë, il n'est pas en vôtre pouvoir de me convaincre de faux, puis que M. de Cinq-Mars seul le peut témoigner; car je n'en ay ny parlé ny écrit à homme du monde. Or, M. de Cinq-Mars, étant accusé et complice, ne peut pas être un bon témoin, ny suffisant pour me convaincre, puis qu'il en faut deux irréprochables pour condamner un homme. Et ainsi vous voyez que ma vie et ma mort, ma condamnation ou absolution, selon les loix et justice, dépendent de moi : pourtant, messieurs, je l'avouë et je confesse que j'ay sçû cette conspiration, et ensuite je me rends coupable, et ce pour deux raisons :

» La premiere est parce que durant ces trois mois de ma prison j'ay étudié la mort et ay considéré de près la vie, et j'ay connu très-clairement, que de quelque vie dont je puisse jamais joüir en ce monde, elle sera toujours malheureuse : le visage de la mort m'a semblé plus beau, et je l'ay trouvé plus avantageuse, je l'ay embrassée comme une grande preuve de ma prédestination; j'ai crû que Dieu me faisant tant de graces, j'aurois peut-être quelque jour regret d'avoir laissé échapper cette belle occasion, de laquelle je me veux servir pour mon salut.

» La seconde raison qui me porte à me vouloir condamner moy-même, c'est que si l'on considère mon crime d'un certain biais, il ne paroîtroit ny si noir, ny si énorme, ny si étrange, comme il semble d'abord? Il est vray, j'ay sçû cette conspiration, mais j'ay fait tout ce que j'ay pû pour la dissuader. Il ma crû son amy fidelle et peut-être unique : il m'a tout confié? je ne l'ay point voulu trahir; et pour cela je mérite la mort, je me condamne moy-même. »

On rappela dans la chambre M. le Grand pour être confronté à M. de Thou, où ils demeurérent plus d'une heure; M. le Grand en sortit le premier, et quelque temps après M. de Thou.

Une heure après oü environ, M. de Laubardemont, conseiller d'État, qui étoit rapporteur, et M. Robert de S. Germain, conseiller au parlement de Grenoble, sortirent de la chambre pour disposer les prisonniers à la lecture de leur arrest et les résoudre à la mort, ce qu'ils firent; les exhortans de rappeler toutes les forces de leur esprit et de leur courage pour témoigner de la résolution dans une occasion qui étonne les plus constans. A cette nouvelle ils affermirent leur esprit et témoignèrent une résolution extraordinaire, avoüans eux-mêmes que véritablement ils étoient coupables et méritoient la mort, à laquelle ils étoient bien résolus. Icy M. de Thou dit à M. de Cinq-Mars en soûriant : « Eh bien! monsieur, humainement je pourrois me plaindre de vous : vous m'avez accusé, vous me faites mourir; mais Dieu sçait combien je vous aime. Mourons, monsieur, mourons courageusement et gagnons le paradis. » Ils s'embrassèrent l'un et l'autre d'une grande tendresse, s'entredisans « que puisqu'ils avaient été si bons amis durant leur vie, ce leur serait une grande consolation de mourir ensemble. »

Aprés ils remercierent ces messieurs les commissaires, lesquels M. de Thou embrassa et leur asseurérent qu'ils n'avoient aucun regret de mourir, et qu'ils espéroient que cette mort seroit le commencement de leur bon-heur. Ensuite on appela Paletne, greffier criminel du présidial de Lyon, pour leur prononcer leur arrest, lequel s'approchant, M. de Thou s'écria : « *Quam speciosi pedes Evangelizantium pacem Evangelizantium bona.* » Et s'étant mis tous deux à genoux, tête nuë, l'arrest leur fut prononcé en ces mots :

« *Entre le procureur général du roy, demandeur en cas de crime de léze-majesté, d'une part;*

» *Et messire* HENRY DESFIAT DE CINQ-MARS, *grand écuyer de France, et* FRANÇOIS AUGUSTE DE THOU, *conseiller du roy en son conseil d'État, prisonniers au château de Pierre-Cize de Lyon, deffendeurs et accusez, d'autre;*

» Vû le procez extraordinairement fait à la requête dudit procureur genéral du roy à l'encontre desdits Desfiat et de Thou, informations, interrogations, confessions, dénégations et confrontation; coppies reconnuës du traité avec l'Espagne et de la contre-lettre faite ensuite dudit traité, en datte du 31 mars dernier, arrest du 6 de ce mois de septembre, et pièces contenuës en iceluy et tout ce que le procureur général du roy a produit et remis; ledit Desfiat oüi et interrogé en la chambre du conseil du présidial de Lyon sur le cas à luy imposez, sa déclaration, reconnaissance, confession et confrontation dudit Desfiat audit de Thou, contenant aussi l'aveu, reconnaissance et confession d'iceluy de Thou; ledit de Thou pareillement oüi et interrogé en ladite chambre, conclusion dudit procureur genéral du roy et tout considéré

» LES COMMISSAIRES députez par sa majesté ausquels M. le chancelier a présidé, faisant droit sur les conclusions dudit procureur genéral, ONT DÉCLARÉ ledit Desfiat et de Thou, atteints et convaincus de léze-majesté, sçavoir : ledit Desfiat pour les conspirations et entreprises, proditions, ligues et traitez par luy faits avec les étrangers contre l'État; ledit de Thou pour avoir eu connoissance et participation desdites conspirations, entreprises, proditions, ligues et traitez; pour réparation desquels crimes les ont privez de tous états, honneurs et dignitez, et les ont condamnez et condamnent d'avoir la tête tranchée sur un échaffaut, qui pour cét effet sera dressé en la place des Terreaux de cette ville. Ont déclarez et déclarent tous et chacun leurs biens immeubles, generalement quelconques, enquels lieux qu'ils soient situez et acquis, confisquez au roy et ceux par eux tenus immédiatement de la couronne au domaine d'icelle. Sur iceux préalablement prise et levée la somme de soixante mille livres applicables à œuvres pies. Et néanmoins ordonnent que ledit Desfiat, avant l'execution, sera

appliqué à la question ordinaire et extraordinaire pour avoir plus ample révélation de ses complices.

» *Prononcé le 12e jour de septembre* 1641. »

Après la prononciation de l'arrest, M. de Thou dit d'un grand sentiment : « Dieu soit béni, » et dit ensuite plusieurs belles paroles d'une fermeté incroyable qui lui dura jusques à la mort. M. de Cinq-Mars après la lecture, s'étant levé, dit : « La mort ne m'étonne point, mais il faut avoüer que l'infamie de cette question choque puissamment mon esprit. Oüi, messieurs, je trouve cette question tout à fait extraordinaire à un homme de ma condition et de mon âge; je croy que les loix m'en dispensent, au moins que je l'ay oüi dire. La mort ne me fait point de peur, mais, messieurs, j'avoüe ma foiblesse, j'ay de la peine à digérer cette question. »

Ils demandérent chacun leur confesseur, sçavoir : M. de Cinq-Mars, le P. Malavalette, jésuite, et M. de Thou, le P. Mambrun, aussi jésuite. Celui qui jusqu'alors avoit eu la charge de les garder les remit, par l'ordre de M. le chancelier, entre les mains du sieur Thomé, prevôt général des maréchaux de Lyonnois, puis prit congé d'eux et ensuite de tous leurs gardes, tous les larmes aux yeux. M. de Cinq-Mars les remercia et leur dit : « Mes amis, ne pleurez point; les larmes sont inutiles, priez Dieu pour moy et et asseurez-vous que la mort ne me fit jamais peur. » M. de Thou les baisa et embrassa tous. Ils sortoient du palais, les yeux baignez de larmes, se couvrans le visage de leurs manteaux. Après quoi les condamnez allèrent embrasser M. Thomé et luy firent compliment.

Le P. Malavalette venu, M. de Cinq-Mars l'alla embrasser et luy dit : « Mon pere, on me veut donner la question; j'ay bien de la peine à m'y résoudre. » Le Pere le consola et fortifia son esprit autant qu'il pût dans ce fâcheux rencontre. Il se résolut à en parler, comme M. de Laubardemont et le vindrent un conseiller prendre pour le mener dans la chambre de la gêne; il se rasseura et passa prés de M. de Thou, il lui dit froidement : « Monsieur, nous sommes tous deux condamnez à mourir; mais je suis bien plus malheureux que vous, car outre la mort, je dois souffrir la question ordinaire et extraordinaire. »

On le mena en la chambre de la gêne, et passant par une chambre des prisonniers, il dit : « *Mon Dieu! où me menez-vous?* » Et puis : « *Ah! qu'il fait mauvais icy.* » Il fut environ demi-heure dans la chambre de la gêne, puis on le ramena sans avoir été tiré d'autant que par le *retentum* de l'arrest, il avait été dit qu'il seroit seulement présenté à la question.

Au retour, son rapporteur luy dit adieu dans la sale de l'audience, avec les larmes aux yeux, après avoir parlé quelque temps ensemble.

Après quoi M. de Thou l'alla embrasser, l'exhortant de vouloir mourir constamment et de ne point apréhender la mort. Il lui repartit qu'il ne l'avoit jamais apréhendée, et quelque mine qu'il eût faite depuis sa prise, il avoit toûjours crû qu'il n'en échapperoit pas. Ils demeurérent ensemble environ un petit quart d'heure, pendant lequel tems ils s'embrasserent deux ou trois fois et se demandérent pardon l'un à l'autre, avec des démonstrations d'amitié très-parfaite. Leur conférence finit par ces mots de M. de Cinq-Mars : « *Il est temps de mettre ordre à nôtre salut.* »

Quittant M. de Thou, il demanda une chambre à part pour se confesser, qu'il eût peine à obtenir. Il fit une confession générale de toute sa vie, avec grande repentance de ses péchez et beaucoup de sentiment d'avoir offensé Dieu. Il pria son confesseur de témoigner au roi et à monseigneur le Cardinal les regrets qu'il avoit de sa faute, et comme il leur en demandoit très-humblement pardon.

Sa confession dura environ une heure, à la fin de laquelle il dit au Pere « qu'il n'avoit rien pris depuis 24 heures; » ce qui obligea le Pere de faire apporter des œufs frais et du vin; mais il ne prit qu'un morceau de pain et un peu de vin trempé d'eau, duquel il ne fit que se laver la bouche. Il témoigna à ce Pere que rien ne l'avoit tant étonné que de se voir abandonné de ses amis, ce qu'il n'auroit jamais crû, et lui dit que depuis qu'il avoit eu les bonnes graces du roy, il avoit toûjours tâché à faire des amis et qu'il étoit persuadé d'y avoir réussi; mais qu'il connoissoit enfin qu'il ne s'y falloit pas fier, et que toutes les amitiez de cour n'étoient que dissimulation. Le Pere luy répondit que telle avoit toûjours été l'humeur du monde, qu'il ne s'en falloit point étonner. Et ensuite il lui cita ce vieux distique d'Ovide :

Donec eris felix, multos numerabis amicos :
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

Il se le fit répéter deux ou trois fois, tant il le trouva à gré, et l'ayant apris par cœur, le répéta quelquefois.

Il demanda du papier et de l'encre pour écrire, comme il fit à Mme la maréchale, sa mere, qu'il prioit entr'autre chose de vouloir payer quelques siennes debtes, dont il envoya les mémoires qu'il remit au Pere pour faire voir à M. le chancelier. Le principal sujet de ses lettres fut la priere qu'il fit de faire dire quantité de messes pour le salut de son âme; il les finit ainsi : « Au reste, madame, autant de pas que je vay faire, ce sont autant de pas vers la mort. »

Cependant M. de Thou était en la sale de l'audience avec son confesseur dans des transports divins, difficiles à exprimer. D'abord qu'il vit son confesseur il courut l'embrasser avec ces paroles : « Mon Pere, je suis hors de peine, nous sommes condamnez à mort, et vous venez pour me mener dans le ciel. Ah! qu'il y a peu de distance de la vie à la mort; que c'est un chemin bien court. Allons, mon pere, allons à la mort, allons au ciel, allons à la vraye gloire. Helas! quel bien puis-je avoir fait en ma vie qui m'ait pû obtenir la faveur que je reçois aujourd'huy de souffrir une mort ignominieuse pour arriver plustôt à la vie éternellement glorieuse? » Je me servirai ici de la relation naïve de ce bon Pere, qui nous a fait part de ce qu'il en a remarqué; voicy comme il parle :

« M. de Thou me voyant prés de soi en la sale de l'audience, il m'embrassa et me dit qu'il étoit condamné à la mort, qu'il falloit bien employer le peu de temps qui lui restoit de vie, et me pria de ne le point quitter et de l'assister jusqu'à la fin. Il me dit encore : « Mon Pere, depuis qu'on m'a prononcé ma sentence, je suis plus content et plus tranquille qu'auparavant : l'atente de ce qu'on ordonneroit et de l'yssuë de cét affaire me tenoit en perplexité et en inquiétude; maintenant je ne veux plus penser aux choses de ce monde, mais au paradis, et me disposer à la mort. Je n'ai aucune amertume ni mal-vüeillance contre personne. Mes juges m'ont jugé en gens de bien, équitablement et selon les loix : Dieu s'est voulu servir d'eux pour me mettre en son paradis et m'a voulu prendre en ce tems auquel par sa bonté et miséricorde je croy être bien disposé à la mort. Je ne peux rien de moy-même : cette constance et ce peu de courage que j'ay provient de sa grace. »

» Aprés il se mit à faire des actes d'amour à Dieu, de contrition et de repentance de ses pechez, et plusieurs oraisons jaculatoires. Il faut ici remarquer que durant les trois mois de sa prison il s'étoit disposé à la mort par la frequentation des sacremens, pas l'oraison, méditation et

considération des mysteres divins; par la communication avec ses peres spirituels et sa lecture des livres de dévotion, particulièrement du livre de Belarmin sur les Psaumes et du livre *De arte bene moriendi* du même auteur.

» Il choisissoit pendant ce tems certains versets des Psaumes pour faire ses oraisons jaculatoires et élevations d'esprit, qu'il disoit et répétoit souvent fort dévotement, et me disoit qu'il entendoit et pénétroit beaucoup mieux et avec plus de ressentiment en cette sienne affliction ces sentences de la sainte Écriture qu'auparavant.

» Il rendoit graces à Dieu et admiroit sa divine bonté et providence, qui lui donnoit tant de commoditez et un temps si propre pour se disposer à la mort, qui n'avoit pas permis qu'il mourût lorsqu'il étoit en peché mortel et en mauvais état, ce fut le mercredi 10 de ce mois, et me pria de demander à Dieu, non pas qu'il fût délivré de ce danger présent de la mort auquel il se voyoit, mais que la volonté de Dieu fût faite et accomplie en lui.

» Il récitoit souvent avec beaucoup de ressentiment le Psaume 115 : *Credidi propter quod locutus sum*, *ego autem humiliatus sum nimis.* Et particulièrement ce verset : *Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis, et nomen Domini invocabo.* Rendant graces à Dieu fort effectueusement de ce que par sa miséricorde il avoit rompû les liens qui le tenoient attaché à la terre et à cette vie.

» Il disoit et réitéroit souvent quelqu'autres passages de la sainte Écriture, avec de grands sentimens de dévotion et ferveur d'esprit, particulièrement ceux-ci du chapitre 4, de la seconde Epître de saint Paul aux Corinthiens :

» *Id enim quod in præsenti est momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis. Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur; quæ enim videntur, temporalia sunt, quæ autem non videntur, æterna sunt.*

» Comme aussi ces beaux mots du chapitre 8 de l'Epître aux Romains : *Quis ergo nos separabit à charitate Christi, tribulatio an angustia? an fames? an nuditas? an periculum? an persecutio? an gladius? sicut scriptum est quia propter te mortificamur totâ die? æstimati sumus sicut oves occisionis. Sed in his omnibus superamus, propter eum qui dilexit nos.* Il répétoit aussi souvent ce verset du Psaume 50 : *Sacrificium Deo spiritus contribulatus : cor contritum et humiliatum Deus non despicies.*

» Ces mêmes versets de l'Écriture luy servoient d'entretien dans la sale de l'audience; après la prononciation de son arrest, ils les proféroit avec de grands sentimens d'amour de Dieu et avec un grand mépris de toutes les vanitez du monde.

» Il salüoit tous ceux qu'il voyoit en cette sale où nous étions, se recommandoit à leurs prieres, leur témoignoit qu'il mouroit content et que ses juges l'avoient jugé équitablement et selon les formes et ordres des loix.

» Voyant venir M. de Laubardemont, qui avoit été le rapporteur du procez, il alla au devant de lui, l'embrassa et le remercia de son jugement, en disant : « *Vous m'avez jugé en homme de bien.* » Et ce avec tant de tendresse et de cordialité qu'il tira les larmes non seulement des yeux des assistans et de ses gardes, mais encore de son rapporteur, qui pleuroit à chaudes larmes en l'embrassant.

» Un homme envoyé de la part de Mme de Pontac, sa sœur, luy vient dire ses derniers adieux. M. de Thou, croyant que ce fut l'executeur de la justice, courut à luy et l'embrassa, lui disant : « C'est toi qui me dois aujourd'hui envoyer dans le ciel. » Mais ayant été adverty que c'étoit un homme envoyé de la part de Mme sa sœur, il luy dit : « Mon amy, je te demande pardon; il y a si longtemps que je ne t'avois vû, que je te méconnoissois. Dis à ma sœur que je la prie de continuer en ses dévotions, comme elle a fait jusqu'à present; que je connois maintenant mieux que jamais que ce monde n'est que mensonge et vanité, et que je meurs très-content et en bon chrétien; qu'elle prie Dieu pour moy et qu'elle ne me plaigne point, puisque j'espère trouver mon salut en ma mort. Adieu. » Cét homme se retira sans pouvoir dire une seule parole.

» Il sentit une force et un courage si extraordinaire à bien souffrir cette mort, qu'il craignoit qu'il n'y eût de la vanité, et se tournant vers moy, me dit : « Mon Pere, n'y a-t-il point de vanité en cela. Mon Dieu, je proteste devant vôtre divine majesté que de moy-même je ne puis rien, et que toute ma force vient tellement de votre bonté et miséricorde, que si vous me délaissez je tomberois à chaque pas. »

» Il se confessa à moy au bout de la sale; après sa confession, il continua ses élévations d'esprit à Dieu et avoit un grand soin de bien employer le temps qui lui restoit. »

Jusque icy sont les paroles de P. Mambrun, confesseur de M. de Thou. Son compagnon remarqua que comme il se promenoit dans la sale d'audience, il dit : « Hé bien, on dira que je suis poltron et un étourdy, que je n'ay point eu de conduite, que je n'ay pas sçû ménager mes affaires, et c'est ce que je désire : je veux bien qu'on ait cette opinion là de moy, qu'on me blâme, je le souhaite pour l'amour de Dieu. » Après sa confession il fut visité par le P. Jean Terrasse, gardien du couvent de l'Observance de Saint-François de Tarasçon, qui l'avoit assisté et consolé durant sa prison de Tarascon. Il fut bien aise de le voir, se promena avec luy et son confesseur quelque temps dans un entretien spirituel. Ce Pere étoit venu à l'occasion d'un vœu que M. de Thou avoit fait à Tarascon pour sa délivrance, qui étoit de fonder une chapelle de trois cens livres de rente annuelle dans l'église des Peres Cordeliers de cette ville de Tarascon. Il donna ordre pour cette fondation, voulant s'acquitter de son vœu, « puisque Dieu, disoit-il, le délivroit non-seulement d'une prison de pierre, mais encore de la prison de son corps. » Demande de l'encre et du papier, et écrivit judicieusement cette belle inscription qu'il voulut être mise en cette chapelle :

CHRISTO LIBERATORI
Votum in carcere pro liberatore conceptum.
FRANC. AUGUST. THUANUS,
è carcere vitæ jam liberandus,
merito solvit.
XI Septembr. M. XLII.
Confitebor tibi Domine quoniam exaudisti me,
et factus es mihi in salutem.

Cette inscription fera admirer la presence et la nettete de son esprit, et fera admirer à ceux qui la considéreront que l'apréhension de la mort n'avoit pas eu le pouvoir de luy causer aucun trouble. Il pria M. Thomé de faire compliment de sa part à M. le cardinal de Lyon et luy témoigner que s'il eût plû à Dieu de l'avoir fait sortir de ce péril, il avoit dessein de quitter le monde et de se donner entièrement au service de Dieu.

Il écrivit deux lettres qui furent portées ouvertes à M. le chancelier, et puis remises entre les mains de son confesseur pour les faire tenir. Ces lettres étans fermées, il dit : « *Voilà la derniere pensée que je veux avoir pour le monde, parlons du paradis.* »

Et dés lors il reprit sans interruption, avec la même ferveur d'esprit, ses discours spirituels et se confessa une seconde fois. Il demandoit par fois si l'heure de partir pour aller au suplice s'aprochoit, quand on les devoit lier, et pria que l'on l'avertît quand l'exécuteur de la justice seroit là, afin de l'embrasser; mais il ne le vit point que sur l'échaffaut.

Sur les trois heures aprés midy, quatre compagnies des bourgeois de Lyon, qu'ils appellent Penonnages, faisans environ douze cens hommes, furent rangées au milieu de la place des Terreaux, en sorte qu'elles enfermoient un espace quarré d'environ quatre-vingts pas de chaque côté, dans lequel on ne laissoit entrer personne, que ceux qui étoient nécessaires.

Au milieu de cét espace fut dressé un échaffaut de sept pieds de hauteur, et environ neuf pieds en quarré, au milieu duquel, un peu sur le devant, s'élevoit un poteau de la hauteur de trois pieds ou environ, devant lequel on coucha un bloc de la hauteur d'un demy pied, si bien que la principale face, ou le devant de l'échaffaut, regardoit vers la boucherie des Terreaux, du côté de Saone: contre lequel échaffaut on dressa une petite échelle de huit échelons, du côté des Dames de S. Pierre. Toutes les maisons de cette place, les fenêtres, murailles, toicts, échaffauts dressez, et généralement toutes les éminences qui ont veuë sur cette place, quoy que fort éloignées, étoient chargées de personnes de toutes conditions, âges et sexe.

Environ les cinq heures du soir, les officiers prierent le compagnon du P. Malavalette de les vouloir avertir qu'il étoit temps de partir. M. de Cinq-Mars, voyant ce frere qui parloit à l'oreille de son confesseur, jugeant bien ce qu'il vouloit: « On nous presse, dit-il, il s'en faut aller. » Pourtant un des officiers l'entretient encore quelque temps dans cette chambre, d'où sortant, le valet de chambre qui l'avoit suivi depuis Montpélier se présenta à lui, lui demandant quelque récompense de ses services: « Je n'ay plus rien, lui dit-il; j'ay tout donnné. » De là il vint vers M. de Thou en la sale d'audience, disant: « *Allons, monsieur, allons, il est temps.* » M. de Thou alors s'écria: « *Lœtatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.* » Là dessus ils s'embrasserent, puis sortirent.

M. de Cinq-Mars marchoit le premier, tenant le P. Malavalette par la main jusques sur le perron, où il salua avec



Cinq-Mars allant à l'échafaud.

tant de bonne grace et de douleur tout le peuple, qu'il tira les larmes des yeux d'un chacun: lui seul demeura ferme sans s'émouvoir, et garda cette fermeté d'esprit tout le long du chemin, jusques là que voyant son confesseur surpris d'un sentiment de tendresse à la veuë des larmes de quelques personnes: « Qu'est-ce à dire, mon Pere, lui dit-il, vous êtes plus sensible à mes intérêts que moy.

M. Thomé, prévôt de Lyon, avec les archers de Robe-Courte, et le chevalier du guet, avec sa compagnie, eurent ordre de les mener au suplice.

Sur les degrez du palais, M. de Thou voyant un carrosse qui les attendoit, dit à M. de Cinq-Mars: « *Quoy, monsieur, on nous méne en carrosse; va-t-on comme cela en paradis?* Je m'attendois bien d'être lié et traîné sur

un tombereau : ces messieurs nous traitent avec grande civilité, de ne nous point lier et de nous mener en carrosse. » Comme il y entroit, il dit à deux soldats du guet : « Voyez, mes amis, on nous méne au ciel en carrosse. »

M. de Cinq-Mars étant vêtu d'un bel habit de drap d'Hollande fort brun, couvert de dentelles d'or large de deux doigts ; un chapeau noir retroussé à la catalane ; des bas de soye verds, par-dessus un bas blanc avec de la dentelle, et un manteau d'écarlate.

M. de Thou étoit vêtu d'un habit de duëil de drap d'Espagne ou d'Hollande, avec un manteau court.

Ils se mirent tous deux au fond du carrosse sur le derrière, M. de Thou étant à droite de M. de Cinq-Mars, y ayant deux jésuites à chaque portière, sçavoir : leurs deux confesseurs avec leurs freres. Il n'y avoit personne sur le devant du carrosse.

L'executeur suivoit à pied, qui étoit un porte-faix qu'ils appellent à Lyon Gagne-Denier, homme âgé, fort mal vêtu, comme un manœuvre qui sert les massons, qui jamais n'avoit fait aucune execution, sinon de donner la gène, duquel il fallut se servir, parce qu'il n'y avoit point d'autre executeur, celuy de Lyon se trouvant avoir la jambe rompuë.

Dans le carrosse, ils récitèrent avec leurs confesseurs les Litaines de N. Dame, le *Miserere* et autres prières et oraisons jaculatoires ; firent plusieurs actes de contrition et d'amour de Dieu, tinrent plusieurs discours de l'éternité, de la constance des martyrs et des tourmens qu'ils avoient soufferts. Ils saluoient fort civilement de temps en temps le peuple qui remplissoit les ruës par où ils passoient. M. de Thou demanda encor une fois pardon à M. de Cinq-Mars avec humilité, lui disant : « Monsieur, je vous demande très-humblement pardon si j'ai été si malheureux que de vous avoir offensé en quoy que ce soit.—Hélas ! monsieur, c'est moy, répondit M. de Cinq-Mars, qui vous ay offensé, et je vous en demande pardon. » Et là dessus ils s'embrassèrent tendrement.

Quelque tems aprés, M. de Thou dit à M. de Cinq-Mars : « Monsieur, il semble que vous devez avoir plus de regret de mourir que moy, vous êtes plus jeune, vous étiez plus grand dans le monde, vous aviez de plus grandes espérances, vous étiez le favori d'un grand roy ; mais je vous asseure pourtant, monsieur, que vous ne devez point regretter tout cela qui n'est que du vent, car asseurément nous nous allions perdre, nous nous fussions damnez et Dieu nous veut sauver. Je tiens nôtre mort pour une marque infaillible de nôtre prédestination, pour laquelle vous avons beaucoup plus d'obligation à Dieu que s'il nous avoit donné tous les biens du monde ; nous ne le sçaurions jamais assez remercier. » Ces paroles émeurent M. de Cinq-Mars presque jusqu'aux larmes.

Aprés il continua : « Monsieur mon cher amy, qu'avons-nous fait de si agréable à Dieu durant nôtre vie, qui l'oblige de nous faire cette grace de mourir ensemble, de mourir comme son fils, d'effacer tous nos péchez par un peu d'infamie, de conquerir le ciel par un peu de bonté. Ah ! n'est-il pas vray que nous n'avons rien fait pour lui : fondons nos cœurs, épuisons nos forces en actions de grâce. Recevons la mort avec toutes les affections de nos ames. » M. de Cinq-Mars répondit à tout ceci par divers actes de vertu, de foi et de contrition, d'amour de Dieu, et de résignation et autres.

Ils demandoient de temps en temps s'ils étoient encore bien loin de l'echaffaut ? Sur quoi le P. Malavalette prit occasion de demander à M. de Cinq-Mars s'il ne craignoit point la mort : « Point du tout, mon Pere, répondit-il, et c'est ce qui me donne de l'apréhension de voir que je n'en ai point. Hélas ! je ne crains rien que mes pechez. » Cette crainte l'avoit fortement touché depuis sa confession générale.

Et comme le Pere l'eût asseuré sur la bonté de Dieu et sur la passion du Sauveur, luy disant de plus : « Qu'acceptant de bon cœur cette mort ignominieuse, il pouvait être certain d'entrer bien avant dans la gloire. — O que Dieu est bon, dit-il plusieurs fois, de me vouloir recevoir en sa grace après l'avoir tant et tant offensé. Mais, mon Pere, dit-il, comme puis-je mériter par cette mort qui n'est point à mon choix ? car il étoit aux choix des martyrs de ne point mourir. » Le Pere lui ayant répondu qu'il la pouvoit rendre méritoire en l'acceptant volontairement et offrant à Dieu par amour ce supplice infame, il offrit à Dieu son supplice tant de fois par le chemin que son confesseur n'en remarqua pas le nombre.

Comme ils approchoient de la place des Terreaux, le pere Mambrun avertit M. de Thou de se souvenir sur l'échafaut de gagner l'indulgence pléniere par le moyen d'une médaille qu'il lui avoit donnée, disant trois fois Jésus. Lors M. de Cinq-Mars entendant cecy dit à M. de Thou : « Monsieur, puis que je dois mourir le premier, donnez-moi vôtre médaille pour la joindre aux miennes, afin que je m'en serve le premier, et puis on les vous conservera. » Ensuite ils contestoient eux deux à qui mourroit le premier. M. de Cinq-Mars disant que c'étoit à luy comme étant le plus coupable et le premier jugé, ajoûtant « que ce seroit le faire mourir deux fois s'il mouroit le dernier. » M. de Thou demandant ce droit comme le plus âgé ? Le P. Malavalette prit la parole et dit à M. de Thou : « Il est vray, monsieur, que vous êtes le plus vieux, et vous devez être aussi le plus généreux. » Ce que M. de Cinq-Mars ayant confirmé : « Bien, monsieur, repartit M. de Thou, vous voulez m'ouvrir le chemin à la gloire. — Ah ! dit M. de Cinq-Mars, je vous ay ouvert le précipice, mais précipitons-nous dans la mort pour surgir à la vie éternelle. » Le P. Malavalette termina leur différent en faveur de M. de Cinq-Mars, jugeant qu'il étoit plus à propos qu'il mourût le premier.

Etant proches de l'échaffaut, on remarqua que M. de Thou s'étant baissé et ayant vû l'echaffaut, étendit ses bras et puis frappa ses mains l'une contre l'autre, d'une action vive et d'un visage joyeux, comme s'il se fût réjoüi à cette veuë, et dit à M. de Cinq-Mars : « Monsieur, c'est ici que nous devons aller en paradis » Et se tournant vers son confesseur : « Mon Pere, est-il bien possible qu'une créature aussi chétive comme moy doive aujourd'huy prendre possession d'une éternité bien-heureuse. »

Le carrosse s'arrêta au pied de l'echaffaut, et le prévôt étant venu dire à M. de Cinq-Mars que c'étoit à luy de monter le premier, il dit adieu à M. de Thou, et se congédierent d'une grande affection, disans qu'il se reverroient bientôt en l'autre monde, où ils seroient éternellement unis avec Dieu. Ainsi M. de Cinq-Mars descendit du carrosse et parut la tête levée et d'un visage gay. Un archer du prévôt s'étant présenté pour lui prendre son manteau, disant qu'il leur appartenoit, son confesseur l'en empêcha et demanda au sr. prévôt si les archers y avoient droit ; luy ayant dit que non, le Pere dit à M. de Cinq-Mars qu'ils disposât de son manteau comme il luy plairoit ; lors il le donna au jésuite qui accompagnoit son confesseur, disant « qu'il le donnoit pour faire prier Dieu pour luy. »

Icy, apres les trois sons de trompette ordinaires, Palerne, greffier criminel de Lyon, étant à cheval assez prés de l'échaffaut, lût leur arrest, que l'un ny l'autre n'écoûterent point. Pendant quoi on abbatit le mantelet de la portiere du

carrosse qui regardoit l'echaffaut, afin d'en ôter la veüe à M. de Thou, qui demeura dans le carrosse avec son confesseur et son compagnon.

M. de Cinq-Mars ayant salüé ceux qui étoient prés de l'échaffaut, se couvrit et monta gayement l'échelle. Au second échelon, un archer du prévôt s'avança à cheval et luy ôta par derriere son chapeau de dessus la tête, et lors s'arrêta tout court, et se tournant, dit : « *Laissez-moy mon chapeau.* » Le prévôt, qui étoit prês, se fâcha contre son archer, qui luy remit en même temps son chapeau sur la tête qu'il accommoda mieux luy sembloit, puis acheva de monter courageusement.

Il fit un tour sur l'échaffaut, comme s'il eût fait une démarche de bonne grace sur un theatre, puis il s'arrêta et salua ceux qui étoient à sa veuë d'un visage riant ; après s'étant couvert, il se mit en une fort belle posture, ayant avancé un pied, mis la main de côté, il considéra haut et bas toute cette grande assemblée d'un visage assuré et qui ne témoignoit aucune peur, et fit encore deux ou trois belles démarches.

Son confesseur étant monté, il le salua, puis jetta son chapeau devant luy sur l'échaffaut, et baissant la main, la présenta à son confesseur, puis il embrassa étroitement ce Pere, qui, pendant cét embrassement, l'exhorta d'une voix basse de produire quelques actes d'amour de Dieu, à ce qu'il m'a dit; ce qu'il fit d'une grande ardeur, parlant bas, tenant son bras gauche presque sur l'épaule droite de son confesseur, étendu droit en bas le long de son manteau. Il demeura assez longtemps en cette posture, et le plus souvent, les yeux levés au ciel, un visage toujours riant, pendant que son confesseur lui parloit bas à l'oreille, je luy entendis plusieurs fois répéter : « *Oui, mon Pere, de tout mon cœur, un million de fois,* » et autres semblables. Puis de la main droite il prit un crucifix que le compagnon de son confesseur lui offrit, le baisa avec ardeur aux pieds, et le luy rendit en même temps.

De là il se mit à genoux aux pieds de son confesseur, qui luy donna la derniere absolution, laquelle l'ayant reçüë avec humilité, il se leva et s'alla mettre à genoux sur le bloc, et demanda : « Est-ce ici, mon Pere, où il me faudra mettre? » Et comme il sçût que c'étoit là, il y essaya son col, l'appliquant sur le pôteau; puis s'étant relevé, il demanda s'il falloit ôter son pourpoint, et comme on luy eut dit qu'oüi, il se mit en devoir de se deshabiller, et dit : « *Mon Pere, je vous prie, aidez-moy.* » Lors le Pere et son compagnon luy aiderent à le détourner et à ôter son pourpoint. Il garda toûjours ses gants aux mains, que l'executeur luy ôta après sa mort.

Si-tôt qu'il eut mis bas son pourpoint, il s'aprocha du poteau avec allegresse, et tout debout, il essaya si son col irait bien sur le pôteau par deux fois ; puis, s'en étant un peu éloigné, il prit le crucifix, le baisa aux pieds et le rendit, et étendant ses bras, il s'alla jetter de bonne grace à genoux sur le bloc, embrassa le pôteau, mit son col dessus, leva les yeux au ciel et demanda au confesseur : « *Mon Pere, seray-je bien ainsi?* » S'étant relevé, l'exécuteur s'aprocha avec des ciseaux, que M. de Cinq-Mars luy ôta des mains, ne voulant pas qu'il le touchât, et les ayant baisez, les présenta au Pere, disant : « *Mon Pere, je vous prie, rendez-moy ce dernier service, coupez-moi mes cheveux.* » Le Pere les donna à son compagnon pour les luy couper, ce qu'il fit. Cependant il regarde doucement ceux qui étoient proches de l'échafaut, et dit au frere : « *Coupez-les moy bien prés, je vous prie.* Puis élevant les yeux au ciel, dit : « *Ah! mon Dieu, qu'est-ce de ce monde!* » Apres qu'ils furent coupez, il porta les deux mains à la tête, comme pour accommoder ceux qui restoient à côté. Le bourreau s'étant avancé presque à côté de luy, il luy fit signe qu'il se retirât. Il fit le même deux ou trois fois. Il prit encore le crucifix et le baisa; puis l'ayant rendu, il s'agenouilla de rechef sur le bloc devant le pôteau qu'il embrassa, et voyant en bas devant soy un homme qui étoit à M. le grand maître, il le salua et luy dit : « *Je vous prie d'assurer M. de la Milleraye que je suis son très-humble serviteur.* » Puis s'arrêta un peu et continua : « *Ditesluy que je le prie de faire prier Dieu pour moy.* » Ce sont ses propres mots.

De là l'exécuteur vint par derriere avec des ciseaux pour découdre son collet, qui étoit attaché à sa chemise, ce qu'ayant fait, il lui ôta, le faisant passer par-dessus sa tête. Puis lui-même ayant ouvert sa poitrine pour baisser sa chemise et découvrir son col; ayant les mains jointes dessus le pôteau, qui luy servoit comme d'un accoudoir, il dit avec grand sentiment ces paroles :

« *Mon Dieu, je vous consacre ma vie et vous offre mon supplice en satisfaction de tous mes pechez. Si j'avois à vivre plus longtemps, je serois tout autre que je n'ay pas été; mais, mon Dieu, puis qu'il vous plaît que je vous offre ma mort et mon sang pour l'expiation de mes fautes, je le fais de tout cœur.* »

A ces mots on luy présenta le crucifix, qu'il prit de la main droite, tenant le pôteau embrassé de la gauche, le baisa, le rendit et demanda ses médailles au compagnon de son confesseur, lesquelles il baisa et dit trois fois « *Jesus;* » après il les luy remit. Et se tournant hardiment vers l'exécuteur, qui étoit là debout et n'avoit pas encore tiré son couperet d'un méchant sac qu'il avoit apporté sur l'échafaut, luy dit : « *Que fais-tu là? Qu'attends-tu?* » Son confesseur s'étant déjà retiré sur l'échelle, il le rappela et luy dit : « *Mon Pere, venez-moy aider à prier Dieu.* » Il se rapprocha et s'agenouilla auprès de luy, lequel récita alors d'une grande affection le *Salve Regina* d'une voix intelligible, sans hésiter, pesant toutes ces belles paroles, et particulierement étant arrivé à ces mots : « *Et Jesum benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende*, etc., etc., » il baissoit et levoit les yeux au ciel avec une dévotion et une façon toute ravissante. Apres, son confesseur priant de sa part ceux qui étoient presens de dire un *Pater noster*, un *Ave Maria*, luy fit dire ces paroles : « *Maria mater gratiæ, Mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege, et hora mortis suspice.* » Et ensuite : « *In manus tuas Domine*, etc. » Pendant quoi l'executeur tira de son sac son couperet (qui étoit fait comme celui des bouchers, mais plus gros et quarré.) Enfin ayant levé d'une grande résolution les yeux au ciel, il dit « Allons, il faut mourir. Mon Dieu, ayez pitié de moi. » Puis, d'une constance incroyable, sans être bandé, posa fort proprement son col sur le pôteau, tenant le visage droit tourné vers le devant de l'echafaut et embrassant fortement de ses deux bras le pôteau, il ferma les yeux et la bouche, et attendit le coup que l'executeur lui vint donner assez lentement et pesamment, s'étant mis à sa gauche et tenant son couperet des deux mains. En recevant le coup, il poussa une voix forte comme « *Ah!* » qui fut étouffée dans son sang : il leva les genoux de dessus le bloc, comme pour se lever et tomba en la même assiette qu'il étoit. La tête n'étant pas entièrement séparée du corps par ce coup, l'executeur passa à sa droite par derriere, et prenant la tête par les cheveux de la main droite, de la main gauche il scia avec son couperet une partie de la trachée artére et et la peau du col qui n'étoit pas coupée, après quoy il jetta la tête sur l'échafaut qui de là bondoit à terre où l'on re-

marqua soigneusement qu'elle fit encore un demy tour et palpita assez longtems. Elle avoit le visage tourné vers les religieuses de Saint Pierre et de dessus de la tête vers l'échafaut les yeux ouverts.

Son corps demeura droit contre le pôteau qu'il tenoit toûjours embrassé, tant que l'executeur le tira de là pour le dépoüiller; ce qu'il fit, le couvrit d'un drap, et mit son manteau par dessus. La tête ayant été rendüe sur l'echafaut, elle fut mise auprés du corps sous le même drap.

C'est une merveille incroyable, qu'il ne témoigna jamais aucune peur, ny trouble, ny aucune émotion; mais parut toûjours gay, asseuré et inébranlable, et témoigna une si grande fermeté d'esprit, que tous ceux qui le virent en sont encore dans l'étonnement.

M. de Cinq-Mars étant mort, on leva la portiere du carrosse, d'où M. de Thou sortit d'un visage riant; lequel ayant salué fort civilement ceux qui étoient là auprés, monta assez vite et genereusement sur l'echafaut, tenant son manteau plié sur le bras droit, où d'abord jettant son manteau d'une face allaigre, courut les bras étendus vers l'executeur qu'il embrassa, le baisa en disant : « *Ah! mon frere, mon cher amy, que je t'aime, il faut que je t'embrasse puis que tu me dois aujourd'hui causer un bonheur éternel : tu me dois mettre en paradis.* » Puis se



De Thou embrassant le bourreau.

tournant sur le devant de l'échafaut, il se découvrit, salüa et jetta son chapeau derriere soi, qui tomba sur les pieds e M. de Cinq-Mars. De là se tournant vers son confesseur, dit d'une grande ardeur : « Mon Pere, *Spectaculum facti sumus mundo, et Angelis, et hominibus.* » Et ensuite : « *Vias tuas, Domine, demonstra mihi, et semitas tuas edoce me :* Mon Dieu, enseignez-moy vos voyes, montrez-moy le chemin que je dois tenir pour aller au ciel. » Le Pere luy ayant dit quelques paroles de dévotion qu'il écoutoit fort attentivement, luy dit qu'il avoit encore quelque chose à dire touchant sa conscience, se mit à genoux, luy déclara ce que c'étoit, et reçut la derniere absolution, s'inclinant fort bas. Laquelle ayant reçûë, il ôta son pourpoint, puis se mit à genoux et commença le Psaume 115 qu'il récita par cœur, et la paraphrase en françois presque tout du long d'une voix assez haute et d'une action vigoureuse, avec une ferveur indicible, qui paroissoit sur son visage mêlée d'une sainte joye, incroyable à ceux qui ne l'auroient pas vû. Voici la paraphrase qu'il en fit, que je voudrois accompagner de l'action avec laquelle il l'animoit; j'ai tâché de retenir ses propres mots autant qu'il m'a été possible :

« *Credidi, propter quod locutus sum.* »

« Mon Dieu, *Credidi*, je l'ay cru et je le crois fermement que vous êtes mon créateur et mon bon pere, que vous avez souffert pour moy, que vous m'avez rachepté, qu'au prix de vôtre sang vous m'avez ouvert le paradis, *Credidi.* Je vous demande, mon Dieu, *un grain, un petit grain* de cette foy vive qui enflammoit le cœur des premiers chrétiens. *Credidi, propter quod locutus sum :* Faites, mon Dieu, *que je ne vous parle pas seulement des lévres, mais que mon cœur s'accorde à toutes mes paroles et que ma volonté ne demeure point en ma bouche. Credidi. Je ne vous adore pas, mon Dieu, de la langue, je ne suis point assez éloquent; mais je vous adore d'esprit, oui, d'esprit.* Mon Dieu, je vous adore en esprit et en vertu. Ah! *Credidi*, je me suis fié en vous, mon Dieu, et me suis abandonné à vôtre miséricorde, aprés tant de graces que vous m'avez faites, *propter quod locutus sum.* Et dans cette confiance j'ai parlé, j'ai tout dit : je me suis

accusé, *ego autem humiliatus sum nimis.* Il est vrai, Seigneur, me voilà extrêmement humilié; mais non pas encore tant comme je le mérite.

»*Ego dixi in excessu meo: Omnis homo mendax.* Ah! qu'il n'est que trop véritable que tout ce monde n'est que mensonge, que folie, que vanité. Ah! qu'il est vray: *omnis homo mendax.*

Quid retribuam domino, mon Pere, *quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi?* » Il répétoit cecy d'une grande véhémence: « *Calicem salutaris accipiam*: Mon Pere, il le faut boire courageusement ce calice de la mort; oüi, je le reçois d'un grand cœur et je suis prêt de le boire tout entier.

» *Et nomen Domini invocabo*: Vous m'aiderez, mon pere, à invoquer l'assistance divine, afin qu'il plaise à Dieu de fortifier ma foiblesse et me donner du courage autant qu'il m'en faut pour avaler ce calice que le bon Dieu a préparé pour mon salut. »

Il passa les deux versets qui suivent dans ces Psalmes, et s'écria d'une voix forte et animée: « *Dirupisti, Domine, vincula mea.* Ah! mon Dieu, que vous avez fait un grand coup: vous avez brisé ces liens qui me tenoient si fort attaché au monde; il falloit une puissance divine pour m'en dégager: *Dirupisti, Domine, vincula mea.* » Voicy les propres mots qu'il dit icy:

« *Que ceux qui m'ont amené icy m'ont fait un grand plaisir*, que je leur ay de l'obligation. Ah! qu'ils m'ont fait un grand bien, puisqu'ils m'ont tiré de ce monde pour me loger dans le cile. »

Icy son confesseur luy dit qu'il falloit oublier, qu'il ne falloit point avoir de ressentiment contre eux. A ces paroles, il se tourna vers le Pere, tout à genoux comme il étoit, et d'une belle action: « Quoy! mon Pere, me dit-il, des ressentimens? Ah! Dieu le sçait, Dieu m'est témoin que je les aime de tout mon cœur, oüi, Dieu le sçait que je les aime de tout mon cœur, et qu'il n'y a dans mon ame aucune aversion pour qui que ce soit au monde. *Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis.* La voilà l'hostie, Seigneur, se montrant soy-même, la voilà cette hostie qui vous doit être immolée maintenant.

« *Tibi sacrificabo hostiam laudis; et nomen Domini invocabo.*

» *Vota mea domino reddam*, (étendant les deux bras et la veüe de tous côtez d'un agréable mouvement, le visage riant et enflammé) *in conspectu omnis populi ejus*; (haussant un peu sa voix) *in conspectu omnis populi ejus.* Oüi, Seigneur, je veux vous rendre mes vœux, mon ame, ma vie, *in conspectu omnis populi ejus* (devant tout ce peuple, devant toute cette assemblée): *in atriis domus Domini in medio tui Jerusalem, in atriis domus Domini*: Nous voicy à l'entrée de la maison du Seigneur? Oüi, c'est icy, c'est de Lyon, de Lyon, qu'il faut monter là haut, (levant les yeux au ciel) Lyon que je t'ay bien plus d'obligation qu'au lieu de ma propre naissance, qui m'a seulement donné une vie misérable, et tu me donnes aujourd'huy une vie éternelle: *In medio tui Jerusalem.*

» Il est vray que j'ay trop de passion pour cette mort. N'y a-t-il point de mal, mon pere, dit-il plus bas, en souriant, se tournant à côté vers le pere, j'ay trop d'aise; n'y a-t-il point de vanité, pour moi je n'en veux point. »

Tout cela fut accompagné d'une action si vive, si gaye et si forte, que plusieurs de ceux qui étoient éloignez pensoient qu'il étoit dans des impatiences et qu'il déclamoit contre ceux qui étoient cause de sa mort.

Après ce psalme, étant encore à genoux, il tourna sa vueë à main droite, et voyant un homme qu'il avoit embrassé dans le palais, parce qu'il le rencontra avec un huissier du conseil qu'il connoissoit, il le salua de la tête et du corps et luy dit gayement: « *Monsieur, je suis votre très-humble serviteur.* »

Il se leva, et l'exécuteur s'approchant pour luy couper les cheveux; le pere lui ôta les ciseaux pour les donner à son compagnon. Ce que M. de Thou voyant, il les luy prit des mains, disant: « *Quoy, mon pere? croyez-vous que je le craigne? N'avez-vous pas bien vû que je l'ay embrassé: je le baise, cet homme-là, je le baise.* Tiens, mon amy, faits ton devoir, coupe-moy mes cheveux. » Ce qu'il commença de faire; mais comme il étoit lourd, maladroit, le pere luy ôta les ciseaux et les fit couper par son compagnon. Pendant quoy il regardoit d'un visage asseuré et riant ceux qui étoient les plus proches, levoit quelquefois amoureusement les yeux au ciel, et s'étant teu quelque peu de temps, il proféra cette belle sentence de saint Paul:

« *Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur. Quæ videntur, temporalia sunt, quæ autem non videntur æterna.* »

Ses cheveux coupez, il se mit à genoux sur le bloc et fit une offrande de soy-même à Dieu, avec des paroles et des sentimens que je ne puis exprimer. Il s'avoüa le plus grand pecheur et le plus criminel de tous les hommes; mais que Dieu luy donnoit une si grande confiance en sa bonté, qu'il craignoit qu'il n'y eût de l'excez; il témoigna un grand regret de sa vie passée, disant que si on luy eût laissé la vie, il croyoit qu'il l'eût employée tout autrement qu'il n'avoit pas fait; demanda à tous un *Pater* et un *Ave Maria* avec des paroles qui perçoient le cœur de tous ceux qui l'entendoient, baisoit le crucifix avec grand sentiment d'amour et de joye, et demanda les médailles pour gagner l'indulgence; puis il dit: « *Mon pere, ne me veut-on point bander?* » Et comme le pere luy répondit que cela dépendoit de luy, il dit: « *Oui, mon pere il me faut bander.* » Et en souriant et regardant ceux qui étoient les plus proches, dit: « *Messieurs, je l'avoüe, je suis poltron, je crains de mourir.* Quand je pense à la mort, je tremble, je frémis, les cheveux me herissent, et si vous voyez quelque peu de constance en moy, attribuez cela à notre Seigneur qui fait un miracle pour me sauver. Car effectivement, pour bien mourir en l'état où je suis, il faut de la résolution: je n'en ay point; mais Dieu m'en donne et me fortifie puissamment. »

Puis il mit les mains dans ses pochettes pour chercher son mouchoir afin de se bander, et l'ayant tiré à moitié, il le resserra, afin qu'on ne le vît point, sinon ceux qui étoient auprés de luy sur l'échafaut, et pria de fort bonne grace ceux qui étoient en bas de luy jeter un mouchoir. Aussitôt on luy en jetta deux et trois: il en prit un, et fit grande civilité à ceux qui les luy avoient jettez, le remerciant avec affection, promettant de prier Dieu pour eux au ciel, n'étant pas en son pouvoir de leur rendre ce service en ce monde. L'executeur vint pour le bander de ce mouchoir; mais comme il le faisoit fort mal, mettant le corps du mouchoir en bas, qui couvroit sa bouche, il le retroussa et s'accommoda mieux.

Aprés il mit son col sur le pôteau, qu'un frere jesuite avoit torché de son mouchoir, parce qu'il étoit tout moite de sang, et demanda à ce frere s'il étoit bien, qui luy dit qu'il falloit qu'il avançât une peu davantage sa tête sur le devant, ce qu'il fit. En même temps l'executeur s'apercevant que les cordons de sa chemise n'étoient point déliez et qu'ils luy tenoient le col serré, lui porta la main au col pour les dénouer. Ce qu'ayant senti, il demanda: « *Qu'y a-t-il? Faut-il encore ôter la chemise?* » Et se disposoit déjà à

l'ôter. On lui dit que non qu'il falloit seulement dénoüer les cordons : ce qu'ayant fait et mis sa tête sur le pôteau, il prononça ces dernières paroles qui furent : « *Maria Mater gratiæ, mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege et hora mortis suspice.* » Puis : « *In manus tuas*, etc. » Et lors ses bras commencerent à tremblotter en attendant le coup qui lui fut donné tout au haut du col, trop prés de la tête, duquel coup son col n'étant coupé qu'à demi, le corps tomba au côté gauche du pôteau à la renverse, le visage contre le ciel, remuant les jambes et les pieds, et haussant foiblement les mains. Le bourreau le voulut renverser pour achever par où il avoit commencé; mais effrayé des cris que l'on faisoit contre lui, donna trois ou quatre coups sur la gorge, et ainsi lui coupa la tête, qui demeura sur l'echafaut.

L'executeur l'ayant dépoüillé, porta son corps couvert d'un drap dans le carrosse qui les avoit amenez, puis il y mit aussi celui de M. de Cinq-Mars et leurs têtes qui avoient encore toutes deux les yeux ouverts, particulierement celle de M. de Thou, qui sembloit vivante. De là furent portez aux Feüillans, où M. de Cinq-Mars fut enterré devant le maître autel; M. Thou a été embaumé et mis dans un cercueil de plomb, pour être transféré en sa sépulture.

Telle fut la fin de ces deux personnes, qui certes devoient laisser à la postérité une autre mémoire que celle de leur mort. Je laisse à chacun d'en faire tel jugement qu'il lui plaira, et me contente de dire que ce nous est une grande leçon de l'inconstance de la fortune des choses de ce monde et de la fragilité de nôtre nature. Je me souvins, lorsque je vis à terre la tête de M. de Cinq-Mars, d'un épitaphe gravé en une sepulture de marbre en l'église de Sainte-Marie, dans une chapelle à Naples, qui contient seulement ces mots :

Ecce superbientis natura qualis sit mox futurus casus.

O quel chûte! O quel changement!
Ah! qu'est-ce de ce monde!

La vieille femme avait écouté cette lecture avec une attention profonde et avec des témoignages d'émotion et de sensibilité qui ne lui étaient pas ordinaires.

— Quelle étrange destinée que celle du marquis d'Effiat! s'écria maître Tirouflet.

— Il en est encore une plus étrange, interrompit la centenaire, c'est celle d'une femme que le marquis d'Effiat, que Cinq-Mars épousa secrètement. Elle se nommait Marion Delorme. Pauvre jeune fille! aimée d'un grand seigneur, vous pouvez juger de sa destinée. Richelieu fit rompre ce mariage, et Marion Delorme, perdue, déshonorée, acquit une triste célébrité par le scandale de sa conduite. Belle, liée avec Ninon, elle se vit entourée de tout ce que Paris avait de jeunes seigneurs.

Du temps de la Fronde, la maison de Marion Delorme devint le rendez-vous des émissaires des princes mécontens. Elle apprit en janvier 1650 l'arrestation des princes de Condé et de Conti, du duc de Longueville, et qu'elle était sur le point d'être arrêtée aussi; mais elle était alors très-malade ou feignit de l'être. Enfin, à la fin de juin 1650, le bruit de sa mort se répandit. Loret en parle ainsi dans sa *Muse historique :*

La pauvre Marion Delorme,
De si rare et plaisante forme,
A laissé ravir au tombeau
Son corps si charmant et si beau.

Mais ce fut Marion Delorme elle-même qui fit courir le bruit de sa mort; elle vit de ses fenêtres passer son convoi. Ici commence une nouvelle vie de Marion Delorme; le jour même de son convoi, elle partit pour l'Angleterre, y épousa un riche lord, devint veuve et revint en France avec une somme de près de 100,000 francs que lui avait laissée son mari. Mais sur la route de Paris, près de Dunkerque, elle fut attaquée par des voleurs. Le chef de la bande la trouvant à son gré, la prit pour sa femme et la laissa veuve au bout de quatre ans. Marion Delorme revint en France et y épousa un procureur fiscal de Giez, en Franche-Comté, nommé Lebrun. Après dix-sept ans de mariage, des affaires les amenèrent à Paris et les y retinrent cinq ans. Marion Delorme y perdit encore son mari. A l'âge de quatre-vingt-un ans, elle se trouvait à la merci de deux domestiques, qui bientôt la firent aller demeurer au Marais, puis la volèrent et disparurent. Lors de son retour à Paris, elle était allée en 1682 à Versailles, avait rencontré Ninon dans la galerie, l'avait reconnue, mais n'en avait pas été reconnue. Dans la détresse où Marion Delorme se trouva après le vol de ses domestiques, elle imagina cependant de recourir à Ninon.

Ninon la fit entrer à l'Hôtel-Dieu, où la pauvre femme attend depuis trente et un ans la mort, qui ne vient pas!

— Quoi! s'écria Tirouflet, vous seriez. ...

— Je suis Marion Delorme, veuve du marquis d'Effiat, grand écuyer de Louis XIII! répondit-elle.

Un an après on enterra la centenaire. Maître Tirouflet ne lui survécut que de trois mois : l'ennui et ses soixante et onze ans le tuèrent.

UNE CONTEMPORAINE.

HISTOIRE DES MONUMENS DE PARIS.

LE TEMPLE.

Ce nom seul, auquel se rattachent de sombres souvenirs qui seront éternellement debout à la place de la vieille forteresse des Templiers, éveille dans l'âme une tristesse involontaire, comme l'écho d'une prison, comme le glas des funérailles. Deux des plus grandes infortunes dont l'histoire ait jamais fait mention planent, ainsi que des fantômes san-

glans, à l'endroit où s'élevait cette tour fameuse, d'où sortirent, à près de cinq siècles d'intervalle, pour marcher à l'échafaud, les chefs de l'ordre du Temple et le roi Louis XVI.

En 1118, dix-neuf ans après que les croisés, sous la conduite de Godefroi de Bouillon et de Pierre-l'Ermite, eurent conquis sur les musulmans la Palestine et le tombeau de Jésus-Christ, neuf gentilshommes chrétiens s'associèrent à Jérusalem pour protéger les pèlerins et combattre les infidèles; ils devaient, selon leurs statuts, garder le célibat, vivre en commun, et observer les autres préceptes de la vie monastique.

Ces moines-soldats furent appelés *frères de la milice du Temple*, parce que leur logis était voisin du lieu où se trouvait autrefois le célèbre temple de Salomon, que l'empereur Titus avait renversé dans le sac de Jérusalem, et que l'apostat Julien avait tenté en vain de relever pour insulter aux prophéties des Juifs. On accusa les Templiers d'avoir renouvelé la tentative de Julien en rebâtissant ce temple avec des institutions et non avec des pierres.

Les membres du nouvel ordre se distinguaient des autres religieux par un costume plus militaire qu'ecclésiastique, dont l'épée et la cotte de mailles étaient les ornemens obligés : suivant un pieux chroniqueur, leur dalmatique, longue robe de laine blanche avec une croix de drap rouge sur l'épaule, *les admonestoit de ne pas craindre de répandre leur sang pour Jésus-Christ.*

Ils se multiplièrent rapidement, grâce à la protection des papes, des rois et des prélats; la jeune noblesse s'enrôlait en foule dans cette sainte milice, qui gagnait le martyre et le paradis; bientôt les belliqueux monastères du Temple, enrichis par la générosité des peuples, furent plus nombreux que les couvens de bénédictins pour toute la chrétienté.

La *maison du Temple* de Paris fut fondée vers le milieu du douzième siècle, sous le règne de Louis-le-Jeune, hors de l'enceinte de la ville, et l'espèce de faubourg qui se forma autour de ce monastère fortifié devint assez considérable pour prendre le titre de *Ville neuve du Temple*. Dans ces temps-là, les pauvres gens qui sentaient leur faiblesse aux vexations que tout puissant, noble ou prêtre, ne se faisait pas faute de commettre, cherchaient pour refuge quelque suzerain qui les défendait moyennant une redevance et les comptait comme des esclaves ou des troupeaux désignés sous le nom humiliant d'*hommes de corps* ou *serfs*; mais du moins ces malheureux étaient sous une main protectrice qui disposait seule de leurs biens et de leurs vies.

Philippe-le-Hardi, en 1279, accorda aux *religieux templiers* le droit de *haute et basse justice* sur la *ville neuve du Temple*, et il exempta leurs *sujets* de la *taille*, ou impôt royal, et du guet, ou service de la garde nocturne de Paris.

En reconnaissance des grands priviléges que leur avaient concédés les rois de France, les Templiers gardaient fidèlement, à l'abri de leurs remparts hérissés de tours, l'argent du fisc et le trésor des chartes de la couronne, lequel fut plus tard transféré à la Sainte-Chapelle.

Le Temple était alors en état de soutenir un siége, si les Normands du neuvième siècle fussent revenus faire le dégât sous les murs de Paris; mais à cette époque, les *pastoureaux* et d'autres bandes d'aventuriers surpassaient les cruautés et les ravages des barbares du Nord.

Les Templiers avaient, dans l'enclos de leurs murs, une belle église construite sur le modèle du temple de Jérusalem, et les bâtiments de leur monastère, où se tenaient les chapitres généraux de l'ordre, étaient si vastes et si somptueux que le roi d'Angleterre, Henri III, à son passage à Paris, en 1254, aima mieux loger au Temple qu'au palais de la Cité, que saint Louis lui avait offert pour résidence.

Les rois de France avaient aussi un appartement réservé dans l'intérieur du Temple, et venaient y loger de temps à autre sous la foi des Templiers. L'aspect imposant de ce quartier-général de l'ordre, semblable à une citadelle, fut complété en 1306 par l'achèvement de la maîtresse-tour, dont les fondemens avaient été jetés, un siècle auparavant, par frère Hubert, et qui, flanquée de quatre tourelles, dominait au loin le faubourg et la ville. Ce fut dans ce donjon inexpugnable qu'on déposa les archives de l'ordre.

Mais au milieu de tant de prospérités cet ordre guerrier touchait à sa ruine. L'orgueil et la licence s'étaient accrus avec le pouvoir et la richesse parmi les Templiers, qui possédaient des terres immenses et jusqu'à neuf mille maisons, la plupart fortifiées. Les rois chrétiens craignirent pour leurs couronnes.

Philippe-le-Bel avait conçu contre les Templiers une haine mortelle dont les véritables motifs ne sont pas connus. Le pape Clément V, qui devait la tiare à ce prince, fut l'instrument servile de cette haine; l'orage éclata inopinément sur l'ordre et l'écrasa en un seul jour.

Tous les Templiers de France furent arrêtés le 13 octobre 1307, et leurs domaines séquestrés entre les mains du roi; le chef de l'ordre, le grand-maître Jacques de Molay, avait été attiré de l'île de Chypre sous de faux prétextes : on le saisit au Temple de Paris avec cent cinquante-quatre de ses chevaliers.

Le procès de l'ordre et de ses membres fut instruit par les commissaires du pape et du roi; ces *inquisiteurs* rivalisèrent de zèle et d'iniquité : on chargea les accusés des crimes les plus atroces et les plus invraisemblables; on prétendit qu'ils étaient vendus aux Mahométans, qu'ils adoraient les idoles, qu'ils se livraient à des vices infâmes; à force de tortures, on leur arracha des aveux que le grand-maître et les principaux chevaliers désavouèrent ensuite, en appelant de l'injustice de leurs persécuteurs à la justice de Dieu.

Une multitude de Templiers furent brûlés vifs au faubourg Saint-Antoine, à Saint-Denis et dans beaucoup d'autres lieux; puis, le vénérable Jacques de Molay, qui ne voulut pas survivre à ses frères, ni confesser les impiétés absurdes qu'on leur imputait, monta à son tour sur le bûcher, dans une petite île de la Seine, laquelle aujourd'hui, réunie à l'île de la Cité, forme le môle du Pont-Neuf et supporte la statue d'Henri IV. Cette statue, érigée au meilleur des rois, ressemble à un monument expiatoire destiné à effacer un acte sanglant de la royauté.

Le peuple, qui prend volontiers le parti des opprimés, regarda Jacques de Molay comme un martyr; le pape Clément mourut quarante jours après le supplice du grand-maître, et le roi Philippe au bout d'une année : le bruit se répandit que, du milieu des flammes, Jacques de Molay expirant avait *ajourné* ses bourreaux dans ce double délai par-devant le tribunal de Dieu.

Philippe-le-Bel s'était emparé du magnifique mobilier de l'ordre du Temple, non sans en donner une part au pape, son allié et son complice; les terres et les maisons, la plupart du moins, furent attribuées à l'ordre religieux et militaire de Saint-Jean de Jérusalem, rival heureux de l'ordre du Temple; les robes noires et les croix blanches des chevaliers de Saint-Jean, appelés plus tard chevaliers de Rodes et de Malte, remplacèrent les robes blanches et les croix rouges

des Templiers; mais la forteresse et tout le quatier du Temple ont conservé ce nom jusqu'à nos jours.

Les chevaliers de Saint-Jean héritèrent aussi des droits et franchises de leurs devanciers, et l'on voyait encore avant la révolution, au coin des rues du Temple et des Vieilles-Audriettes, les restes de l'échelle patibulaire, signe de la *haute-justice* des seigneurs du Temple, qui avaient le droit de faire rendre par leur bailli et exécuter par leur bourreau des sentences capitales en dehors de la juridiction du parlement de Paris.

Plusieurs tours du Temple et les bâtimens habités par les membres de l'ordre de Malte furent démolis successivement aux dix-septième et dix-huitième siècles, et remplacés par des constructions modernes. Il y avait en outre dans l'enclos quelques grands jardins et différentes maisons que l'ordre de Malte, déchu de sa grandeur et de sa fortune, louait à des marchands et à des ouvriers, intéressés à s'établir sur un territoire qui avait conservé ses anciens priviléges d'affranchissement et de guet.

Depuis la décadence de la puissance musulmane, l'ordre de Malte, destiné à combattre les ennemis du Christ, avait perdu toute utilité. Après les événemens de 89, les propriétés de cet ordre devinrent des domaines nationaux comme les autres biens ecclésiastiques, et la Convention, à la suite de la journée du 10 août, où Louis XVI fut précipité du trône, envoya ce malheureux roi et sa famille dans la grosse tour du Temple.

Le vertueux et faible prince, victime des fautes de ses ancêtres et des circonstances formidables qui poussèrent la France sous le règne de la *terreur*, ne quitta sa prison que pour aller porter sa tête sur la place de la Révolution.

Ce fut dans les ténèbres de cette tour fatale que languit et s éteignit, après la fin tragique de son père et de sa mère, le jeune Dauphin, fils de Louis XVI, pauvre enfant que les mauvais traitemens de ses geôliers avaient frappé à mort.

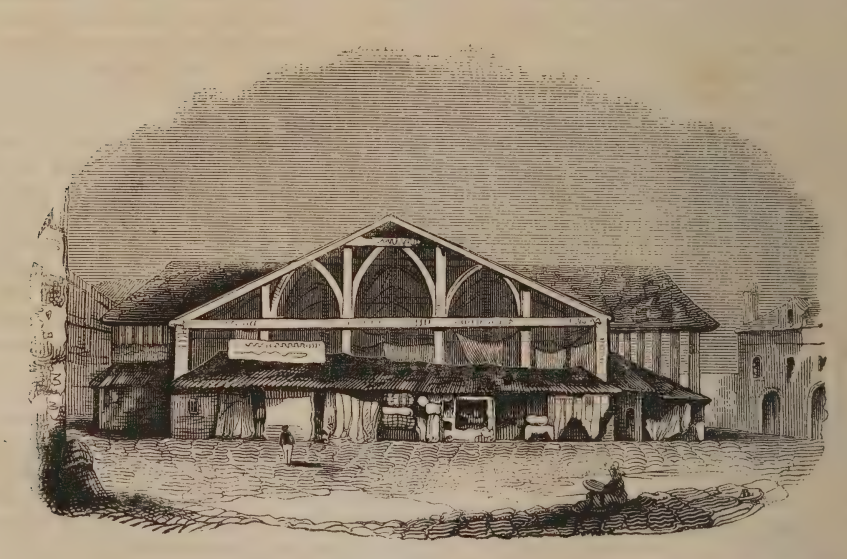
La tour du Temple fut abattue sous l'empire, comme pour effacer la mémoire de cette royale captivité, et les dernières traces de l'antique enceinte disparurent avec ce donjon, aux fenêtres duquel on croyait toujours voir la tête de la comtesse de Lamballe promenée au bout d'une pique, et les augustes prisonniers reculant d'horreur devant ce spectacle.

Une communauté de bénédictines fut installée par la restauration dans le palais du grand-prieur de Malte, en faveur de l'ancienne abbesse de Remiremont, la dernière princesse de Condé, afin que la religion eût un sanctuaire dans un lieu consacré par les souffrances et la résignation chrétienne des prisonniers du Temple.

Dès 1802 on avait ouvert dans l'enclos du Temple une espèce de foire perpétuelle, peuplée de fripiers et de revendeuses, hangar rempli de vieillles hardes et de vieux oripeaux, hideuses catacombes où s'entassent les dépouilles fanées de nos modes éphémères, et où le pauvre vient acheter la défroque usée du riche pour en faire sa parure des *bons jours*.

Voilà ce qui tient aujourd'hui la place de la commanderie des Templiers et de la prison de Louis XVI!

Paul L. JACOB, *bibliophile.*



Marché du Temple.

Vue générale de l'ancien Temple.



Ancienne Tour du Temple.



Porte du Temple, côté de la rue du Temple, abbatue en 1810.

LITTÉRATURE ANGLAISE.

L'ILE MAGIQUE.

Quoique le Nouveau-Monde ne possède, pour varier ses paysages, ni tours moussues, ni châteaux déserts, ni temples en ruines, il a pourtant ses antiquités à lui et ses antiquaires aussi. Je connais, sur les côtes de l'Amérique du Nord, un lieu qui m'a toujours été cher à cause de son association intime avec la poésie du passé. C'est qu'on y retrouve quelques-unes des traces, devenues si rares aujourd'hui, de la domination et de la chute des Indiens aborigènes. Ces hommes, il est vrai, n'étaient que des sauvages à peau peinte ou tatouée ; mais leur histoire n'en a pas moins des titres à notre attention, et leur fin prématurée mérite quelque sympathie.

La localité à laquelle je fais allusion ici est une vallée très-pittoresque. Elle s'ouvre précisément à l'embouchure d'une de ces nombreuses rivières qui, après avoir suivi mille détours au sein des montagnes de l'intérieur, s'élancent en tumultueuses cataractes par delà les derniers versans des rochers, et courent ensuite vers la mer plus régulières et plus libres dans leur cours. Sur ses rives s'élèvent graduellement des collines entre-mêlées de bois et de prairies. Çà et là quelques rochers redressent leurs pics abruptes que hérisse une noire chevelure de sapins ; puis, les interstices qui les séparent les uns des autres laissent apercevoir à l'horizon une chaîne bizarrement découpée de sommets bleuâtres et vaporeux : c'est une des limites du paysage. Plus près du spectateur ravi s'étendent des champs où le maïs balance au gré du vent ses tiges larges et fertiles, des pâturages où le bétail erre sans guide et sans frein. La rivière, qui tout à coup débouche de derrière une espèce de promontoire, s'y joue en méandres capricieux, tantôt filant plus rapide et plus étroite le long de la berge escarpée qui la borde, tantôt élargissant son lit paresseux aux dépens d'un vaste tapis de verdure, tantôt cachant ses eaux sous un bosquet de trembles et de peupliers, ou les divisant pour embrasser les frêles contours d'une île de roseaux. L'œil la suit ainsi l'espace de trois ou quatre milles, jusqu'à ce qu'il rencontre la pointe d'un clocher qui dénote l'emplacement de quelque petite ville. En cet endroit elle fait un brusque détour et disparaît derrière les dunes sablonneuses de la côte, derrière lesquelles on n'aperçoit plus que la nappe sans bornes de l'Océan.

Je ne connais aucun lieu plus tranquille et plus retiré. Personne ne le visite jamais, si ce n'est ceux qui y ont fixé leur demeure. Ni canaux, ni chemins de fer pour y amener les bruits de la civilisation. Elle n'y a pas même établi jusqu'à présent d'octrois ou de barrières au profit de la ville dont la juridiction comprend la plus grande partie de ce paisible territoire. Aussi ses habitans frappent-ils tous d'abord l'etranger par un caractère de simplicité rustique et primitive tout à fait en harmonie avec les objets qui les entourent.

Le temps a bruni leurs maisons, dont la couleur seule trahirait la date si elle n'était déjà révélée par un mode de construction antique et suranné. Ce sont d'abord des cheminées énormes qui, plantées juste au centre de l'édifice, semblent des piliers chargés d'en étayer la vétusté. Les façades sont toutes ouvertes du côté du soleil, car les vieux planteurs aiment à se réchauffer à ses rayons ; et par derrière les toits s'abaissent presque au niveau du sol, afin sans doute d'amortir la fureur des vents du nord qui soufflaient avec tant de violence au siècle passé, c'est-à-dire lorsque les vents n'avaient pas encore dégénéré comme toute autre chose. Des tournesols à la taille élancée croissent devant les fenêtres, qu'étreignent les bras féconds du lierre. Puis de vénérables ormes, planant d'en haut sur cet ensemble rustique, recouvrent à la fois les bâtimens, les cours et la rue d'un même dôme de feuillage.

On se croirait reporté à cent ou cent cinquante ans en arrière dans le cours des âges, tant on respire de toutes parts comme un vieux parfum de puritanisme. C'est que les hommes aussi ont conservé la calme gravité de leurs ancêtres. Ils observent le dimanche à la stricte façon des pèlerins d'autrefois ; ils professent le respect le plus profond pour les diacres et les prédicans ; ils chantent les psaumes dans le bon et pur style de la Nouvelle-Angleterre ; ils plantent enfin des patates dans les mêmes trous où les plantaient avant eux leurs pères, leurs grands-pères et leurs arrière-grands-pères. Avec le chapeau à trois cornes de plus, l'identité serait complète.

Cela surprend davantage encore au milieu d'une contrée partout ailleurs si remuante. Tout à l'entour de ce coin de terre obscurément stationnaire, le reste de la nation abat de vastes forêts, construit des maisons élégantes, endigue les fleuves, fonde des colléges et des lycées, marche enfin, poussée par la double impulsion de la vapeur et de l'intelligence. Mais leur pouvoir semble s'arrêter sur les confins du district que j'ai tenté de décrire. Comment expliquer cette singularité ? Pour ma part, j'incline à l'opinion des vrais antiquaires : ils l'attribuent au *genius loci*. Cette mystérieuse solitude est, selon eux, sous l'influence d'un charme qui les condamne impérieusement à rester comme un monument durable et spécial de l'existence des Peaux-Rouges.

La belle et verte vallée fut naguère le siége où vécut une de leurs tribus, où elle régna, où elle s'éteignit homme à homme jusqu'au dernier. A son histoire se rattache une tradition étrange. Les gens positifs n'y croiront pas. N'importe ! Je la rapporterai telle qu'elle m'est parvenue par la bouche même d'un savant qui en a recueilli sur place tous les élémens.

Les habitans de ces parages jouissaient de temps en temps, à des espaces incertains de plusieurs années, d'une apparition fort extraordinaire. Par un clair et serein jour d'automne, quelques heures après midi, il surgissait alors vers l'orient une île éclatante de verdure, dont les bois et les collines flottaient à l'horizon lointain sur les eaux bleues de l'Océan. Quelle était la cause réelle de ce phénomène ? Était-il occasionné par cette espèce de mirage que les ma-

rins ont observé souvent, et qui élève au niveau de leur vue des objets fort éloignés? Provenait-il de la réflection sur le miroir des eaux des ombres projetées par les montagnes du continent? Je ne saurais le dire. Toujours est-il, pourtant, que l'île en question se présentait avec des formes et des couleurs si distinctes que nul ne pouvait mettre en doute son existence. Voici même ce que l'on raconte à ce propos.

Lorsque les Européens débarqués à Boston l'aperçurent pour la première fois, ils mirent leurs bateaux à la mer pour aller reconnaître cette terre nouvellement découverte, s'imaginant que les brouillards et les nuages la leur avait cachée jusque-là. Mais une tempête survint, qui les engloutit au moment où ils faisaient force de voiles et de rames pour atteindre ce rivage décevant qui sans cesse reculait devant eux. Une circonstance ajoute encore au merveilleux de l'aventure. Les Indiens, dit-on, tenaient précisément ce jour-là un grand *powow* (solennité religieuse), sur l'une des hauteurs qui font face à la mer. Aussi accusa-t-on leurs sorciers d'avoir, par d'infernales invocations, produit l'apparition et l'ouragan qui la suivit et qui coûta la vie à tant de bons chrétiens, leurs ennemis.

Une chose est bien certaine toutefois, c'est que depuis, aucun homme blanc ne parvint à s'approcher de cette terre enchantée. Quelquefois elle semblait fuir d'une vitesse égale à celle de la marche des investigateurs : impossible alors de toucher au but; d'autres fois, elle restait stationnaire jusqu'à ce qu'ils en fussent assez près pour toucher le fond avec les crocs de leurs chaloupes; mais le soleil s'éteignait tout à coup et les laissait dans l'obscurité; dans tous les cas, ils étaient certains d'essuyer quelque coup de vent, quelque bourrasque qui, gênant leur retour, les exposait à de sérieux dangers. A la fin personne ne se montra plus curieux de tenter un voyage aussi inutile que périlleux. Toujours cependant on désigna sous le nom d'*Ile-qui-fuit* cette magique apparition, qui restait immobile aux yeux des spectateurs du rivage, mais se dérobait comme par la course aux recherches des navigateurs.

Mais ce qui pour les chrétiens était un objet de terreur et d'aversion était pour les indigènes un sujet de joie. Les premiers regardaient l'*Ile-qui-fuit* comme une œuvre de sorcellerie, enfantée, pour les tenter et les perdre, par les machinations réunies de Belzébut et de Hobbamocko. Les Peaux-Rouges, au contraire, y voyaient le séjour des bienheureux, l'élysée promis en récompense aux braves et aux patiens. Leur permettre d'entrevoir cette terre fortunée semblait donc un acte de bonté de la part du Grand-Esprit, encourageant ainsi ses fidèles enfans, par la contemplation des biens qu'il leur réservait, à entreprendre de nobles et courageuses choses. Bizarre contraste de leurs mœurs et de leurs croyances! Ces tribus féroces, dont la vie n'était qu'une suite non interrompue de fatigues et de combats, plaçaient l'idéal du bonheur dans un paradis tout riant de verdure, de fleurs, de repos, de volupté. Aussi l'apparition de l'île magique était-elle toujours accueillie avec un enthousiasme sans égal par tous les indigènes.

Comme cette partie de la côte se trouvait être la seule où elle eût jamais été visible, elle devint leur séjour de prédilection. Longtemps même après l'époque où les empiétemens progressifs des blancs eurent repoussé bien loin dans l'intérieur les diverses peuplades des sauvages, ceux-ci continuèrent à se perpétuer en grand nombre sur un rivage sacré pour eux. Il y a des yeux ouverts encore aujourd'hui qui ont pu voir une fumée grisâtre onduler au-dessus de vingt à trente wigwams alignés le long du fleuve, précisément en face de la ville moderne.

Ses habitans étaient déjà d'un naturel moins actif que celui de leurs contemporains. Ils ne tourmentèrent donc pas beaucoup des voisins devenus timides à force d'être persécutés. Rien, toutefois, ne put conjurer le destin fatal des Peaux-Rouges. La population en diminua peu à peu. Leurs terres de chasse, étaient dès longtemps occupées et cultivées par les blancs; le gibier avait abandonné les côtes pour se réfugier dans les montagnes, les puissantes tribus qui les protégeaient autrefois étaient exterminées : sous l'influence de toutes ces causes, ils se trouvèrent bientôt réduits à une poignée d'individus, avec la perspective d'une extinction prompte et totale.

Malgré cela pourtant on ne put les arracher ni à leurs vieux usages, ni à leurs vieilles superstitions. « Tels qu'ont été nos pères, tels nous resterons. » Voilà l'invariable réponse qu'ils opposaient aux exhortations des missionnaires ou des colons. Ils persistèrent à loger dans de grossiers wigwams d'écorce, à porter des mocassins et des manteaux de laine, à tatouer leurs joues et à parer leurs têtes de plumes, à patauger dans leurs mauvaises pirogues de bouleau, à harponner au jour le jour les saumons nécessaires à leur nourriture quotidienne. Impossible d'en faire des cultivateurs prévoyans ou des chrétiens raisonnables.

A mesure que leurs rangs s'éclaircirent, ils descendirent de plus en plus bas vers l'embouchure de la vallée, sans doute avec l'intention de s'éloigner, autant que faire se pouvait, de la vue des étrangers qui les avaient expulsés de leurs antiques possessions. Ils n'avaient plus ni buffles ni chevreuils à tuer, c'est vrai; mais l'oiseau de mer était encore un appât pour leur instinct de chasseurs lorsqu'il venait à raser le sable de la plage; mais ils pouvaient encore se plonger dans l'eau limpide des criques; mais ils prenaient plaisir à jeter leurs légers canots tout au travers de l'écume furieuse que produisent les brisans, puis à contempler méditativement les profondeurs de l'abîme où brillent la perle et la nacre sur un lit soyeux d'herbes maritimes. Là en outre ils étaient plus rapprochés de cette attrayante vision que tous désignaient, espéraient, invoquaient une fois avant de mourir.

Les différentes stations de la route qu'ils suivirent, en se transportant de la sorte jusqu'aux dernières limites de la côte, sont faciles à reconnaître par les tas d'écailles et de coquilles qui gisent amoncelées autour de chaque lieu de campement. On croirait lire autant de pages succcessives de leur histoire lorsque l'on contemple ces larges taches blanchies par l'action du soleil et formant une ligne qui part des grandes cataractes, tout en haut de la vallée, et qui vient aboutir à la mer, où s'est abîmée la dernière trace, le dernier souvenir de leur existence.

De temps en temps on en voyait un se glisser isolé, loin de toutes les habitations, sur la lisière des bois sombres comme lui. C'était une espèce de fantôme dont s'effrayaient les enfans qui n'avaient encore pu se familiariser avec la vue de ces horribles *tawnys* (tannés). Son aspect en effet offrait de quoi surprendre l'homme le plus courageux. Un teint livide et cuivré, les longues boucles d'une chevelure aussi noire que l'aile du corbeau, des yeux farouches et perçans, une structure osseuse et svelte, la démarche la plus légère à la fois et la plus circonspecte, puis des vêtemens fauves et fantastiques, tout contribuait à produire l'impression qu'on s'attend à recevoir d'un être qui n'appartient plus à ce monde. Ils ne faisaient aucun mal pourtant, les malheureux.

Rarement ils entraient dans une ferme ou dans une maison habitée par les blancs, encore était-ce seulement pour allumer leur pipe en passant. Peu à peu ils renoncèrent

même à s'éloigner de leurs propres demeures. Ils se concentrèrent tous dans le camp qu'ils avaient établi près de la rivière. Leur race fut oubliée de ceux qui ne résidaient pas dans le voisinage immédiat de ces quelques huttes, tout aussi complétement que les ours noirs pourchassés jadis par les premiers planteurs. Les bêtes féroces avaient disparu sous la même influence que les païens basanés. Ensuite les feux s'éteignirent les uns après les autres, les Indiens moururent tristement un à un, jusqu'à ce que le dernier survécût tout seul à sa tribu.

Samoset (son nom est parvenu jusqu'à nous) était un descendant des anciens sachems. Ils avait la mémoire pleine de traditions. Grand était son attachement aux souvenirs du temps glorieux où les wigwams des hommes rouges fourmillaient par centaines au milieu des bois de la vallée, du temps glorieux où leurs chefs ne laissaient point pousser l'herbe sur le sentier de la guerre. Comme tous ceux de sa race, il s'était de tout temps distingué par sa sobriété et sa taciturnité ; mais, quand il fut ainsi seul au monde, il devint encore plus réservé, encore plus silencieux. Il était très-vieux. A cet âge-là d'autres hommes eussent été complétement infirmes. Pourtant, lui, il refusa d'aller chercher dans le logis des blancs l'assistance qui semblait due à sa vieillesse. On le sollicita en vain d'accepter une demeure et des vivres. Il mit une opiniâtre fermeté à repousser les offres de ses voisins. Laissé à lui-même, il transporta son wigwam sur le bord de l'Océan, à l'extrémité d'une langue de terre fort éloignée de toute habitation humaine.

La scène qui s'offrait de toutes parts autour du lieu de son choix était parfaitement appropriée, par son caractère de sauvage désolation, à la situation d'esprit dans laquelle il semblait se complaire. Figurez-vous un désert sablonneux qui se prolonge durant l'espace de plusieurs milles sans laisser poindre sur son triste tapis ni un rocher ni un arbre. Battu, remué, bouleversé par des vents continuels, le sable s'y forme partout en monticules, accidentés comme les vagues, que couronnent au sommet de maigres touffes d'herbages jaunes ou de buissons rabougris. Les creux que ces monticules forment entre eux sont assez profonds pour cacher un homme. Aussi, malheur à celui qui se hasarde dans le labyrinthe inextricable de leurs mille et mille vallons se succédant sans fin les uns aux autres. Après cinq minutes de marche, il s'y trouve perdu, sans boussole et sans fil qui puisse l'aider à trouver une issue.

C'est au beau milieu de cet empire peu envié que Samoset avait établi sa cabane, consistant en quelques pieux fichés dans le sol et recouverts d'algue desséchée. Un canot gisait près de là, mais ne lui servait en aucune occasion. Le tomahawk et le scalpel restaient suspendus au-dessus de la couche du vieillard, comme les souvenirs les plus caractéristiques de sa race.

Il était devenu un objet de curiosité pour les habitans du voisinage. Les visiteurs affluaient vers sa demeure solitaire. On le trouvait le plus souvent assis sur la cime de quelque dune et regardant d'un air recueilli l'Océan immense. Quelquefois il courait le long d'un banc que la marée avait laissé à découvert ; et, plein d'adresse encore, il y recueillait les moules et les autres coquillages dont se composait sa nourriture ordinaire. Les survenans lui offraient bien toutes sortes d'alimens plus substantiels, mais il ne consentait point à rien accepter d'eux, si ce n'est de temps en temps quelques grains de maïs. En définitive, il mangeait à peine de quoi entretenir dans son corps amaigri le souffle expirant de la vie qui s'éteignait. La chair était affaisée de telle sorte que ses os mal dissimulés produisaient tout l'effet d'un squelette ambulant.

Il est un proverbe qui dit qu'un Indien est aussi dur que le nœud d'une pomme de pin. En dépit de ce proverbe, chacun s'étonnait pourtant que le misérable solitaire eût pu résister à tant d'hivers glacés, à tant d'ouragans furieux. Les années succédèrent aux années, et Samoset resta debout. Seulement il maigrissait, il amincissait, il se réduisait pour ainsi dire de plus en plus. Le peuple alors chercha une cause surnaturelle pour s'expliquer cette miraculeuse longévité. Le bruit finit par s'accréditer que le dernier homme rouge ne pourrait jamais mourir de la mort commune, mais qu'il dessécherait jusqu'à ce que le vent l'emportât ainsi qu'une feuille.

A la longue, on remarqua cependant chez le vieux Samoset des signes extraordinaires d'agitation. Ses yeux brillèrent d'un éclat inaccoutumé ; le parchemin ridé qui recouvrait ses joues osseuses laissa percer une teinte de sang sous ses jaunes replis ; enfin il devint bavard, — chose étrange, très-étrange pour un Indien. Il parlait, dans un style figuré, nuageux, exalté, d'un voyage qu'il allait entreprendre sur mer.

La nouvelle s'en propagea rapidement. A ces symptômes non équivoques, on ne douta plus que le moment ne fût venu où le sauvage, malgré les forces merveilleuses de son organisation, allait enfin succomber d'une manière ou d'une autre. Quelques personnes proposèrent de le transporter dans la ville afin de pouvoir lui donner des soins. Mais l'opinion générale prévalut. On se trouva d'accord pour laisser un libre cours aux fantaisies comme aux usages de cette nature excentrique. Seulement, de crainte que le vieillard eût besoin inopinément de secours, nombre de gens se tenaient toujours à sa portée. La foule des visiteurs s'accrut ainsi considérablement.

C'était vers la fin de l'été. Il y avait plusieurs années déjà que Samoset s'était retiré dans son misérable ermitage. Un matin, les premiers survenans le trouvèrent vide, mais complétement vide. Le tomahawk, le scapel, l'arc, les flèches, la gourde, la pipe (c'était là tout son mobilier), avaient disparu. On se dirigea vers le rivage, où l'on découvrit l'Homme-Rouge assis tranquillement à quelques toises des vagues qui mouraient sur le sable. Son canot était prêt à être lancé à l'eau. Lui, revêtu de plumes rouges, paré d'un chapelet de coquillages, bourrait gravement sa pipe de gala, opération qu'on ne lui avait vu faire que deux ou trois fois de mémoire d'homme. Il parut certain qu'il se préparait quelque chose d'extraordinaire.

Aussi la ville entière accourut pour en être témoin. On l'accabla de questions, mais inutilement. Impassible, il ne cessa de fumer sa pipe, sans prononcer un mot et les regards continuellement fixés sur la perspective d'azur qu'étendait devant lui l'Océan. L'air était imprégné de chaleur par les rayons d'un soleil brûlant. Rien ne dérouta la curiosité des assistans. Enfin le soir vint. Dès que le soleil commença à décliner vers l'ouest, on put observer au-dessus de la ligne déjà pourprée des flots quelques taches étincelantes, qui s'agrandirent de droite et de gauche, qui percèrent graduellement avec des couleurs plus distinctes, qui dessinèrent en peu d'instans comme un essaim flottant de collines verdoyantes et d'arbres en fleurs. Tous les yeux étaient tournés du côté de la mer et contemplaient avec étonnement l'île magique de la tradition dans toute sa gloire et dans toute sa beauté.

— Frères ! s'écria enfin Samoset, qui s'était levé par un mouvement extatique. Frères ! Voyez ma demeure. Les esprits de l'île bienheureuse m'appellent vers eux. J'entends leurs voix ; je distingue la fumée du wigwam qu'ils ont bâti pour moi ; je vois les montagnes et les bois ou de nou-

veau je pourrai chasser les daims de notre patrie. Frères, mon temps est venu! La nuit dernière, l'esprit de mon père m'est apparu. Il m'a ordonné de fumer pour la dernière fois le calumet, et de quitter le pays des blancs. C'en est fait. Je pars.

Puis il lança vivement son canot à la mer. Malgré l'impression solennelle qu'avait produite son discours, dix à douze individus se précipitèrent pour l'empêcher de mettre à exécution son projet. Efforts superflus! Le vieillard, qui tout à l'heure chancelait sur ses jambes décharnées, les repoussa l'un après l'autre avec autant de facilité que le moissonneur jette de côté les gerbes de son blé. Il se jeta dans le canot, saisit une pagaie, et du coup le plus vigoureux s'éloigna bien au delà de l'atteinte des spectateurs ébahis.

Tous les yeux suivirent le fragile esquif, qui dansait sur la crête des vagues, longues, gonflées, grondantes et d'où jaillissait à gros bouillons l'écume formée par leur choc contre les brisans. Quelques-uns coururent chercher un bateau pour aller à la poursuite de l'imprudent et le ramener à terre. Mais avant qu'on l'eût mis à flot une large masse de nuages blanchâtres s'était levée vers l'occident, avait rapidement enveloppé la face du soleil, puis s'était obscurcie peu à peu, devenant grise comme du plomb, puis livide comme du cuivre, enfin noire comme de l'encre. Une minute plus tard et la foudre éclatait, vibrante et terrible. Le vent fondit sur la terre avec des mugissemens de courroux, et le ciel tout entier sembla s'abîmer sur elle en un déluge de pluie.

Les plus vieux habitans de la ville ne se rappelèrent pas avoir jamais vu une tempête aussi violente, aussi désastreuse. Innombrables furent les cheminées renversées, les toits enlevés, les arbres déracinés. Quand le calme revint, la vallée se trouva jonchée de débris et de ruines.

Tels furent les adieux tragiques de Samoset au pays de ses pères. Depuis lors on n'a revu sur ces côtes ni homme rouge ni île enchantée.

(*New Monthly Magazine.*)

ÉTUDES MILITAIRES.

LA CANONNIÈRE N° 28.

ÉPISODE MARITIME.

Pendant la lutte acharnée que soutint la France contre toutes les puissances de l'Europe, l'Angleterre, comme on le sait, fut toujours notre plus cruel comme notre plus constant ennemi. Interrogez les habitans du littoral qui s'étend depuis Dunkerque jusqu'à Bayonne, et partout vous trouverez encore un écho des sentimens que la politique anglaise faisait germer dans le cœur des braves marins dont l'audace et l'intrépidité occasionnaient des craintes et des pertes immenses au commerce d'un peuple dont tout homme né sur le bord de l'eau suçait la haine en même temps que le lait de sa mère. Mais nulle part peut-être cette animosité n'était aussi constante, aussi implacable que chez les habitans des pays situés entre Saint-Malo et Lorient. L'aversion était partout la même; mais, dans ces derniers lieux, elle empruntait au caractère breton, dont les principaux traits sont la patience et le courage, un cachet de tenacité silencieuse qui pouvait se résumer par un apophthegme dont les Français n'ont pas, malheureusement, toujours suivi l'enseignement dans leurs nombreuses guerres avec leur ennemi de tous les temps : Reculer pour mieux sauter. C'était en effet dans ces quatre mots que se résumait la tactique des hommes de mer du Morbihan, de l'Armorique et des côtes du Nord. Combien de succès glorieux et cependant restés inconnus ont été obtenus souvent par des hommes simples qui, au-dessous de l'enveloppe rude et grossière qui les recouvrait comme d'un vêtement nécessaire, sentaient cependant battre dans leur poitrine un noble cœur et obéissaient aux instincts naturels des âmes élevées! Ces hommes qui attendaient que les élémens se déchaînassent pour oser franchir les passes de nos ports dont des flottes nombreuses bloquaient presque toujours l'entrée, ces hommes n'étaient-ils pas triplement braves d'oser ainsi s'exposer aux chances diverses que leur ménageaient les flots et les vents en fureur dans des mers remplies d'écueils, ainsi qu'à celles qui naissaient de combats dans lesquels il fallait vaincre ou se résigner à augmenter le nombre des victimes que le gouvernement anglais entassait sur des pontons infects.

Oh! les pontons!... Nous qui n'avons pas eu le bonheur de naître à une époque où chaque énergie courageuse trouvait à s'employer, nous dont aucun antécédent ne se rattache à ce passé glorieux et pourtant si funeste à notre marine, à ce mot de *ponton* nous sentons se remuer dans notre cœur un sentiment que nous n'osons appeler de la haine, mais qui en deviendrait, nous n'en doutons pas, dès l'instant où le premier boulet de canon lancé dans l'espace devrait atteindre pour but un vaisseau anglais.

Les nations, comme les particuliers, ont des dettes à payer; aussi ces insulaires ne croient-ils pas plus à notre affection, à nous autres marins, que nous n'avons foi en leur sympathie désintéressée. Les Armoricains surtout ne se dépouillent pas aisément de certaines vieilles haines populaires qui puisent leur violence dans leur caractère constant et loyal; ils sont fidèles à leurs amitiés comme à leurs aversions. Si c'est là un défaut, il a quelquefois été utile et glorieux pour le pays, comme le combat de la canonnière n° 28 nous en fournirait un exemple au besoin.

C'était un bâtiment dont les formes n'avaient rien de cette élégance qui caractérisait la marine aristocratique de Louis XVI : on n'y remarquait ni sculptures, ni peintures inutiles ou luxueuses; mais on s'apercevait, en l'examinant attentivement, que celui qui arborait sa cornette de com-

mandement à la flèche de son grand mât de perroquet était un habile marin. Les préceintes de ce navire, ras sur l'eau, dénotaient une solidité de construction qui n'excluait cependant pas une certaine finesse dans les lignes d'eau de sa carène. En un mot, ce bâtiment pouvait s'échouer sans danger, et son constructeur était parvenu à lui conserver cette première qualité d'un convoyeur sur nos côtes hérissées de rochers, sans que pourtant il fût dépouillé de l'avantage de la marche, également bien précieux. Sa coque et sa mâture étaient noires depuis la ligne de flottaison jusqu'à l'extrémité de ses flèches; cette couleur, qui donne quelque chose de sinistre à l'ensemble d'un bâtiment de guerre, n'avait point été adoptée sans motifs par son commandant, car plusieurs fois il avait échappé aux croiseurs anglais en se confondant avec les nuages, ou en se faisant manger par la côte, comme le disait le brave Kbozec. Ces feintes commandées par l'impérieuse nécessité déposaient dans le cœur du vieux marin un certain levain d'amertume qui, après avoir fait abcès longtemps, devait crever un jour d'une manière bien funeste pour nos ennemis.

Un samedi du mois de mars 18.., Kbozec venait de s'embosser sous la protection des forts de Berteaume, où il attendait qu'un temps favorable lui permît de faire le signal d'appareillage au convoi qui se tenait à l'ancre dans les rades de Brest et de Camaret. Il suivait avec un dépit visible les mouvemens d'une belle et coquette frégate anglaise qui venait parfois virer de bord à portée de nos batteries de côte, qui dédaignaient de lui envoyer quelques projectiles perdus, mais n'en faisaient pas moins rougir des boulets pour les lancer à l'Anglaise si elle se hasardait à user de l'espèce de faculté que semblait lui laisser l'insouciance factice de nos garde-côtes.

Kbozec se dit à lui-même, assez haut cependant pour être entendu de son second, qui formait avec lui le contraste humain le plus frappant :

— Nous n'irons pas à la messe demain.

M. Pilloquet donna à sa bouche une expression plus dédaigneuse que d'habitude, puis redressant sa taille exigue comme le font presque tous les petits hommes lorsqu'ils veulent se donner une attitude mâle et déterminée :

— Nous n'en dînerons pas moins bien pour cela.

Kbozec secoua doucement la tête et imprima à sa grande taille un dandinement que l'on remarque chez les marins, en général peu soucieux de leur démarche; regardant ensuite son lieutenant et après la frégate anglaise, il sembla plutôt se répondre à lui-même qu'à l'observation de son interlocuteur en articulant un *peut-être!* avec cet accent mélancolique que les hommes les plus courageux ont quelquefois lorsqu'ils prévoient un danger imminent avec lequel ils ne sont point encore aux prises.

Le lieutenant de vaisseau Pilloquet était spirituel et quelquefois caustique, mais il était brave et habile aussi; il devina donc la pensée de son commandant.

— Qu'ils viennent, nous sommes prêts à les bien recevoir, ajouta-t-il.

En effet, on voyait qu'à bord de la canonnière l'habitude constante du danger laissait son empreinte sur chaque objet de gréement et d'armement; les prévoyances de l'homme de guerre, du marin consommé, se trahissaient partout. Les pièces n'étaient point luisantes comme de nos jours, mais on pouvait s'assurer qu'on les espalmait souvent et que leur armement subissait de fréquentes visites. Tout d'ailleurs s'harmoniait à l'intérieur avec ce que nous avons dit de l'extérieur du n° 28. Les canons étaient enduits d'une simple couche de goudron noirci, mais les petites armes toujours luisantes et le fini du gréement attestaient que Pilloquet savait employer avantageusement les loisirs de son équipage.

Disons un mot de cet équipage : Il était composé de véritable *pots calleds* (1) *enz an Armorique;* c'étaient, à de très-petites exceptions près, des matelots des îles de Brehat et de Ouessant, hommes de mer aussi robustes que courageux, peu brillans quant à la tenue, mais toujours de durs compagnons au feu et à la fatigue. Kbozec, qui était né parmi eux, les connaissait, car avant d'être capitaine de frégate, puis capitaine de vaisseau et chef d'escadre, il avait débuté comme mousse, et pour devenir l'un des meilleurs pilotes des côtes de l'Océan, il avait dû passer un grand nombre de ses jeunes années en communauté de dangers et de fatigues avec les pères et les frères de ses matelots. Le vieux marin savait s'apprécier à sa juste valeur et se faire respecter en tous lieux ; mais son influence à son bord ne s'exerçait cependant, en quelque sorte, que patriarcalement. L'ancien pilote, que son brillant courage avait élevé aux dignités maritimes, n'oubliait point qu'il commandait à des hommes simples, dont le concours lui était autant assuré par dévouement que par devoir. N'embarquait pas qui voulait à bord de la canonnière commandante; tous le savaient et tous suivaient leur chef au milieu des dangers de tous genres qu'ils affrontaient ensemble avec la tranquillité caractéristique qui distingue le matelot breton.

La journée se passa sans qu'aucun incident nouveau vînt confirmer la crainte d'une attaque. Le temps se mit au calme, et la frégate anglaise dut s'éloigner de la côte. Néanmoins la surveillance la plus active fut déployée à tous les postes à bord de la canonnière, mais rien ne troubla le silence de la nuit.

Le lendemain, pendant que Kbozec passait l'inspection de son équipage, la vigie prévint le maître de quart que les vaisseaux croiseurs, qui portaient au large depuis le matin, venaient de disparaître à l'horizon, et que la frégate, aidée d'une légère brise d'ouest, s'approchait de la côte. Bientôt en effet elle arriva à grande portée des forts, qui lui lancèrent quelques boulets dont la plupart vinrent ricocher dans ses eaux. Elle cargua alors ses basses voiles, serra ses perroquets et prit la panne sur le grand hunier, en même temps qu'un coup de canon à poudre, tiré du côté du large, appuyait le pavillon de parlementaire qu'elle avait déferlé en tête de son mât de misaine. Un canot se détacha de son bord et se dirigea vers la canonnière; un midschipman y était et demanda à parler au commandant Kbozec : il lui remit une lettre du capitaine de la frégate.

— Tiens, Pillôquet, lis-moi çà.

« Lord W... présente ses complimens à M. le comman-
« dant Kbozec; la haute estime qu'il professe pour son
« caractère et son courage lui fait espérer qu'il voudra bien
« se fier à sa parole de gentilhomme, et accepter le dîner
« qu'il a l'honneur de lui offrir à bord de sa frégate, pour
« le jour même à trois heures. Si son invitation est accueil-
« lie, lord W..., en se félicitant d'avance de l'occasion qui
« lui aura procuré le plaisir de connaître un marin aussi
« distingué, prévient monsieur le commandant Kbozec que
« le pavillon de parlementaire restera arboré à la tête du
« mât de misaine de la frégate jusqu'au retour du capitaine
« de la canonnière à son bord.

« Il a l'honneur, etc., etc. »

Lord W... renvoyait aussi cinq pêcheurs bas-bretons capturés dans la baie de Douarnenez quelques jours auparavant.

(1) De durs garçons de l'Armorique.

Dis-donc, Pillôquet, qu'est-ce que tu en penses de c'la? Le premier consul ne se fâch'ra pas du moins, si je vais, dis?..... mais, si j'y va pas, l'Anglais dira que je manque de toûpet.

— Il est certain que vous en aurez si vous acceptez son invitation.

— Hé bien! à Dieu vat! Dites à mylord que je le remercie et que j'accepte.....

— Ha ça! Pillôquet, quelle chienne d'idée a pâssé dans la tête de ce tonnerre-là?

— Lord W..... je connais pas ça, moi..... Il a peut-être voulu me faire brasser à culer; mais patience..... y sera pas fâché le premier consul, du moins?

— C'est embêtant, tout d'même! J'va-t-être obligé de m'mette en t'nue; c'est embêtant.

On voit que le brave capitaine était aussi perplexe que peu aise de la gracieuseté de l'Anglais. S'il n'était pas fort sur la dialectique, ses boulets étaient de poids, et d'ailleurs Pilloquet écrivait ses rapports, qui annonçaient presque toujours un combat glorieux ou l'arrivée à bon port de son convoi. Le premier consul n'y regardait pas d'aussi près en semblables circonstances.

A deux heures, le commandant de la canonnière, après avoir donné des instructions détaillées à son lieutenant, s'embarqua dans son canot : trois quarts d'heure après, il montait à bord de la frégate anglaise, où lord W... et tout son état-major le reçurent à l'échelle.

Kbozec possédait, comme nous l'avons déjà dit, une âme élevée; ses manières manquaient sans doute de formes, mais elles n'étaient point dépourvues d'une certaine dignité native.— Il fut l'objet constant d'attentions et de déférences recherchées de la part de ses hôtes; il les reçut avec modestie, et sans que rien révélât la gène intérieure qu'il éprouvait à se voir ainsi le but de procédés que son instinct lui faisait accepter comme une nécessité de circonstance. Le dîner fut, comme on le pense bien, somptueux, et toute conversation ayant trait à la politique fut discrètement élaguée par le commandant de la frégate, qui dit à Kbozec :

— Ma présence dans ces eaux doit vous gêner un peu, n'est-ce pas?

— C'est vrai mylord, mais ça n'empêche pas que j'espère bien vous dérober la marche de mon convoi.

L'Anglais sourit :

— J'apprécie assez votre habileté et votre audace, commandant, pour faire tout ce qui dépendra de moi, afin de vous empêcher d'exécuter vos projets.

— C'est bon, nous verrons ça, mylord.

Kbozec eut un instant le vertige; il vint à penser que l'Anglais aurait bien pu l'attirer à son bord pour s'emparer plus facilement de son bâtiment; ce fut pour lui une révélation affreuse, mais il surmonta l'émotion qu'elle lui causa, personne ne la surprit sur son visage bruni par la mer, et il se répéta, pour se rassurer, que son hôte lui avait engagé sa parole; qu'il serait libre de retourner à son bord quand il le désirerait, ce qui eut lieu à cinq heures du soir environ.

Au moment où il quittait la frégate, elle le salua de neuf coups de canon que Pilloquet rendit coup pour coup.

Quand Kbozec accosta son bord, l'anglaise amena son pavillon de parlementaire et assura de nouveau ses couleurs en tirant un coup de canon à boulet à terre.

Lorsque le commandant de la canonnière eut changé ce qu'il appelait ses beaux habits, il remonta sur le pont; et après que son lieutenant lui eut rendu compte de l'appel que chaque soir on faisait aux divers postes de combat. il harangua son équipage en ces termes : « Enfans! y-a-t-un Anglais la-bàs qui m'a l'air de vouloir m'entôrtiller avèc son dîné; mais, n'y a pas d'soûs!... J'suis bien sûr qui voudra m'faire dîgérer à sa magnière : nous lui prouvrons q'nous âvons les cottes dûres s'il ose vénir. Cette nuit tout l'monde couchra sur le pônt; au coup de sifflet de maître Pèllèc y faudra se dresser tous à la fois, et alors faudra stourber tous les Anglais, car pour sûr y viendront cet'nuit. Tout l'monde dans l'sac, excepté les factionnaires. » A ce dernier commandement ces hommes prirent leurs hamacs avec une tranquillité telle qu'un étranger aurait pu croire que les appréhensions de leur commandant n'avaient pu parvenir jusqu'à leur intelligence. Il n'en était rien cependant : leur haine, au contraire, n'en était que plus vivace, et tous caressaient en silence l'espoir de satisfaire prochainement leur impérieux besoin de vengeance.

A huit heures, la lune disparut, le branle-bas se fit en silence. Les dispositions furent prises pour le combat; Pilloquet était partout, son activité semblait s'augmenter à mesure qu'il l'employait. Quand les derniers préparatifs furent terminés, il en rendit compte au commandant.

— C'est ben! Pillôquet; maintenant il faut placer les filets d'abordage comme tu sais bien, dis.

— Cela suffit.

Le lieutenant ordonna de les suspendre au bout des vergues avec des poids à l'appel de cartahus qui les maintenaient ainsi dans une position inclinée à l'horizon. Il avait aussi des filets du beaupré aux bossoirs.

— A huit heures et demie une double ration d'eau-de-vie fut délivrée à l'équipage, et chacun attendit patiemment en silence le moment d'agir.

Le maître d'équipage Pellec était assis au sabord de chasse de l'avant avec Lelong, maître canonnier du bord; de là ils surveillaient les mouvemens extérieurs. Ces deux hommes avaient un lien symphatique qui les unissait, et ce lien, ils ne s'en rendaient point compte eux-mêmes, quoiqu'il fût pourtant assez fort pour les ramener l'un vers l'autre après les altercations journalières auxquelles donnaient lieu le caractère emporté de Pellec et les habitudes contrariantes de l'artilleur. L'aimant qui les attirait l'un vers l'autre empruntait sa puissance à une haine invétérée pour les Anglais.

— Pellèc, je crois que cette nuit nous allons nous astiquer.

— Ah! les guerdins! est-ce qui-z-oseront vénir?

Et le maître montrait son poing vigoureux à l'Anglaise en signe de défi.

— Que l'arc-en-ciel me serve de cravate si je ne donnerais pas mon boujaron de demain matin pour avoir le plaisir d'en massacrer deux ou trois.

— Quand je pense que nous avons été obligés de fuir devant eux le mois passé! Mille tonnerres! j'fais vœu d'un cierge à Notre-Dame du Porzic, si j'ai le bonheur d'en étrangler un seulement.

— A quoi pensez-vous, maître canon?

— Je pense..... je pense que si je n'ai pas la berlue nous aurons du grabuge tout à l'heure.

Kbozec se promenait sur l'arrière avec Pilloquet, et il ne quittait guère sa longue-vue que pour la remettre à son second. Au moment ou le vieil artilleur finissait de parler, le commandant resta immobile un instant.

— Pillôquet, tu les vois, dis.

— Ils sont à trois..... attention, vous autres, montez les boutfeux, z'en bas, et masque-les bien. Chût, silence! tords le cou à mon chien, Yrou.

Trois embarcations se dirigeaient vers la canonnière; quand elles en furent à environ quatre encâblures, elles se séparèrent et se dirigèrent l'une sur l'avant, et les deux autres tribord et babord du navire. Les Anglais avaient garni leurs avirons avec de la fourrure, et s'avançaient sans bruit à force de rames; ils espéraient sans doute avoir échappé à la surveillance des factionnaires français, qui les laissèrent approcher sans les héler, lorsqu'un coup de sifflet se fit entendre et que toute l'artillerie du n° 28 les foudroya à demi-portée de canon. Lelong avait pointé si juste la pièce de chasse, que ses projectiles coulèrent l'embarcation qui se dirigeait sur l'avant. Les deux autres ne s'arrêtèrent cependant pas pour recueillir son armement, et s'avancèrent résolument sous la mitraille de la canonnière en poussant un hourra terrible. Au moment où elles accostaient le bord, un second coup de sifflet retentit : à ce signal les cartahus des bouts de vergues furent largués en bande, et les poids que l'on avait frappés à leur dormant entraînèrent vivement les filets d'abordage, qui renfermèrent les deux embarcations anglaises dans ce réseau d'un nouveau genre. Ce fut alors un carnage horrible : les assaillans ne pouvaient avancer ni reculer; les grenades enflammées, le fer, le plomb en firent une affreuse boucherie... Un quart d'heure après l'attaque, il n'existait de tous les Anglais qu'un midschipman et un bosman, encore ne durent-ils la vie qu'à la pitié de Kbozec, qui les fit épargner; il recueillit également à son bord cinq des hommes qui montaient le canot coulé par le feu de la pièce de l'avant.

Le lendemain, au jour, la frégate anglaise était en panne, hors de la portée de nos batteries; bientôt elle manœuvra pour se rapprocher d'une embarcation portant les couleurs britanniques. L'aspirant qui avait échappé au massacre de la nuit précédente remit au commandant une lettre que Pilloquet avait écrite pour Kbozec. Cette lettre était conçue ainsi :

« Mylord, je devais m'attendre à ce que vos procédés « chevaleresques cachassent quelque dessein prémédité; « votre politesse excessive m'étant connue, il me restait à « vous témoigner comment je comprends la reconnaissance « que l'on doit aux ennemis de son pays. Vous êtes trop « galant homme pour vous offenser de ma conduite dans « cette circonstance; je désire, mylord, que vous me four- « nissiez beaucoup d'occasions semblables à celle dont le « résultat le plus fâcheux pour moi sera sans doute de me « priver de l'honneur de vous avoir à dîner à bord de ma « canonnière.

« Agréez, etc., etc.

— Dis-donc, Pillôquet, toi que tu sais écrire de belles lettres, il faut encore en faire une pour le premier consul, dis.

— Que lui dirai-je?

— Ce que tu voudras... quoi.

— Mais encore?

— Encore, encore, eh bien! ma foi! dis-lui comme quoi le commandement de la frégate anglaise *le Stag* m'a donné à dîner, que la nuit d'après cent vingt hommes de son équipage sont venus me faire visite, et que sept d'entre eux seulement ont été de ma part apprendre à mylord W... comment on s'débrouillait à bord de ma canonnière... Dis-lui aussi que le commandant anglais m'a renvoyé sept pêcheurs qu'il avait capturés dans la baie de Duarnénez et que, malgré les blessures que nous avons reçues tous deux, j'espère bien faire sortir mon convoi au premier embelli... Le premier consul y sera pas fâché du moins, dis, Pillôquet?

— Je ne le crois pas, commandant.

Le jour même la frégate anglaise prit le bord du large, et la nuit suivante le convoi faisait route pour sa destination, où Kbozec trouva une lettre du ministre de la marine qui le félicitait de la part du premier consul, lui enjoignait de remettre son commandement à son second et de prendre immédiatement la poste pour se rendre à Paris. Ce voyage par terre n'était pas beaucoup dans les goûts du vieux loup de mer ; il se mit pourtant en route de suite.

Trois jours après, un homme aux formes athlétiques arrivait à la porte de l'hôtel de la rue Chantereine, il demanda à parler au premier consul.

— Il est occupé et ne peut vous recevoir.

— Va-t-en lui dire que c'est moi.

— Qui, vous?

— Kbozec, quoi.

— Mais, monsieur, je ne puis sans...

— Ah! ça, va-tu t'patiner un peu, ou j'tamure.

Et en même temps il joignait le geste à la menace.

Bonaparte, informé qu'un homme réclamait impérieusement la faveur de lui parler, demanda son nom.

— Kbozec, général.

— Faites entrer.

Lui-même fut ouvrir à son visiteur.

— Ah! te voilà! il paraît que tu as bien étrillé les Anglais, hein?... Tu es toujours actif, mon vieux, trois jours en route, c'est bien. Tiens, j'ai voulu te remettre moi-même ton brevet de capitaine de vaisseau.

— Merci pour moi, citoyen premier consul, merci; mais Pillôquet?

— Qu'est-ce que Pilloquet?

— Mon segon, donc; il y a bien quéque chose pour lui aussi.

— J'y songerai; et toi, que veux-tu faire maintenant?

— Ma foi, si ça vous est égal, j'les attends d'puis longtemps et j's'rais pas fâché d'courir un peu après à mon tour. Y a trois frégates sur les chantiers à Saint-Malo, que c'est une pitié de les y voir sans être à l'eau; donnez-moi-z-en une et laissez-moi embarquer l'équipage de ma canonnière à bord, j'vous réponds que j'leur travaillerai les côtes aux Anglais, allez. Ça vous va-t-il?

— Tu auras une frégate, mon brave, la canonnière sera désarmée et son équipage embarquera à bord de ton nouveau navire.

— Mais Pillôquet?

— Je te fais capitaine, il sera ton second. Tu partiras pour Saint-Malo promptement.

— De suite, citoyen premier consul, et en double encore.

Le même soir le télégraphe signalait au chef maritime de Saint-Malo de faire lancer la frégate *la Fidèle* dans le plus court délai possible.

Trois mois après nos ennemis apprenaient qu'un croiseur, sorti de Saint-Malo, venait de leur enlever ou brûler onze bâtimens faisant partie d'un convoi qui se rendait à Gibraltar.

. . . .

. . . .

. . . .

En 1815, un capitaine de vaisseau de la marine impériale appareillait de Saint-Malo pour aller, avec une belle frégate de 44, croiser dans l'Océan indien. Il fut informé au Cap de Bonne-Espérance que les Bourbons étaient de retour en France, mais il ne voulut pas le croire; aussi, quatorze mois après, la même frégate mouillait dans la rade de Lorient, ayant encore le pavillon tricolore à sa

corne. Le préfet maritime envoya l'ordre à son commandant de changer ses couleurs ; celui-ci se tourna vers son second :

— Dis donc, Pillôquet, fais-le amener si tu veux, pour sûr ce sera pas moi, Kbozec, que je le halerai bas ; je suis plus commandant de la frégate, j'va à terre.

— Bien obligé, commandant, j'y vais aussi.

Au coucher du soleil le pavillon tricolore flottait encore au pic de la frégate, pas un homme à bord n'avait voulu prendre sur lui de l'amener avant la fin du jour.

MARTIAL.

HISTOIRE DES TAPISSERIES A PERSONNAGES.

Si l'on veut, en étudiant avec soin les écrits des peuples passés, remonter le cours des siècles, il n'est aucun des arts, même les plus surprenans et les plus perfectionnés par les nations modernes, dont on ne retrouve aisément chez les anciens l'usage et l'origine. Nous pourrions prouver cette proposition par de nombreux exemples ; mais afin de ne pas nous écarter de notre but, nous nous attacherons seulement à signaler quelques passages des auteurs de l'antiquité qui concernent notre sujet.

L'art de la tapisserie, ou du moins celui de fabriquer des étoffes tissées, semble se rattacher aux premiers âges du monde. On voit dans l'Écriture sainte Job, qui vivait avant Moïse et peut-être avant Jacob, comparer la rapidité de sa vie à celle de la navette (1). A cette époque donc, on tissait déjà ; mais les ouvrages ainsi fabriqués consistaient probablement dans un fond uni et qui n'avait qu'une seule teinte, celle du poil des animaux qui formait leur tissu. Ces étoffes grossières ne devaient, autant qu'on peut le conjecturer, être employées qu'à des usages communs et tout au plus s'en servait-on pour confectionner des vêtemens.

Plus tard, chez les Hébreux, la Bible nous montre des étoffes richement brodées à la main et offrant des figures diverses. L'usage de ce genre de travail était en effet plus ancien que celui des étoffes tissées au métier, et les premières tapisseries qui furent faites consistèrent certainement en broderies à l'aiguille, tracées sur un canevas. On en voit un exemple chez les nations modernes dans *la tapisserie de Bayeux*, qui ne précéda cependant point chez nous le tissage et la confection des étoffes brochées.

Quoi qu'il en soit, nous trouvons dans l'Exode, chapitres 23, 35 et 36, que les rideaux qui couvraient le tabernacle étaient parsemés de broderies faites à la main. C'était là un *opus plumarii*, c'est-à-dire exécuté à l'aiguille, en fil de soie, d'or ou de laine, et ainsi nommé parce que dans les sujets représentés on cherchait à imiter l'éclat du plumage des oiseaux ; mais en même temps nous lisons, à la même source, que le voile du Saint des saints, dont la broderie représentait diverses figures de chérubins, était un magnifique ouvrage dû à l'habileté du tisserand (*opus artificis*), c'est-à-dire exécuté à la navette avec des trames de diverses couleurs et en étoffe tissée.

Chez les Babyloniens, on se servit des tapisseries pour retracer les mystères de la religion et perpétuer les faits historiques. Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, nous apprend que ce dernier admira à Babylone un portique dont la voûte faite en dôme représentait le tableau du ciel. Là était tracée, selon lui, en couleur d'or sur un fond d'azur, l'image des divinités des Babyloniens. « Les maisons royales, ajoute-t-il, étaient, au lieu de peintures, ornées de tapisseries tissées d'argent et d'or, et même d'or massif. On a représenté sur les tapisseries des fables grecques, des Andromède, des Amymone, souvent Orphée..... On voyait aussi sur ces tapisseries Datys qui tire hors de la mer l'île de Naxos, Artapherne assiégeant Érétrie et les victoires du roi Xercès. On n'avait oublié ni la prise d'Athènes, ni les Thermopyles, ni ce qui était du goût des Mèdes, les rivières séchées, le pont jeté sur la mer et le mont Athos percé.

Apollonius lui-même, dans ses *Argonautiques*, liv. I, nous apprend combien Babylone excellait par les dessins en couleurs variées qu'y exécutaient les femmes. En effet, décrivant le manteau de Jason, il nous le montre ayant une bordure pourpre et un fond écarlate. Dans un autre passage de son poëme, il nous peint Jason envoyant en présent, à Absyrte, une robe pourpre dont on ne se lassait pas d'admirer les broderies. Enfin, nous savons par Pline le naturaliste (liv. VIII, chap. 49), que des tapis destinés à couvrir des lits de festin, tapis fabriqués à Babylone et qui du temps de Metellus Scipion avaient été vendus huit cent mille sesterces (160,000 liv.), furent achetés par Néron au prix énorme de ***deux millions de sesterces*** (400,000 liv.).

Les Égyptiens paraissent avoir été également habiles dans l'art de la tapisserie à l'aiguille ou broderie et dans celui de la tapisserie tissée. Pour la première, Lucain nous prouve leur adresse en parlant avec enthousiasme, au livre X de sa *Pharsale*, vers 141, de la magnifique broderie du voile de Sidon qui couvrait le sein de Cléopâtre, lors du splendide festin qu'elle offrit à César après la mort de Pompée, et Pline nous apprend que lorsque leurs habits étaient usés, ils s'en servaient comme de trames pour couvrir l'étoffe de broderies, ce qui donnait au tissu une nouvelle durée. Pour les étoffes tissées, nous savons qu'ils en poussèrent si loin le progrès qu'ils furent les premiers à introduire l'usage de les travailler assis. Auparavant on ne pouvait les exécuter que debout lorsqu'elles étaient sur le métier, parce que les fils de la chaîne étaient tendus de haut en bas perpendiculairement, comme ils le sont encore aujourd'hui dans la haute-lisse, au lieu d'être placés horizontalement, ce qui permet à nos ouvriers de s'asseoir. Homère et Virgile font, en plusieurs endroits, allusion à ce genre de travail, et Sénèque, lettre 90, nous apprend qu'on assujettissait les fils vers le bas, au moyen d'une pièce de bois à

(1) Voici le verset de l'Écriture : « Nos jours se sont passés plus vite que la navette poussée par le tisserand. » Bible de Vence, t. IX, ch. 7. Cette allégorie est ancienne dans tout l'Orient, où le luxe des tapis est encore aujourd'hui fort commun. On peut en voir des exemples dans le commentaire de Schultens. Nous rappellerons aussi ce début remarquable de l'histoire de Timur : « Gloire à Dieu qui a ourdi le *tissu* des choses humaines sur le *métier* de sa volonté et de sa sagesse. » Voyez aussi Rey, *Histoire des Châles*.

laquelle on attachait des poids très-lourds. Dans nos manufactures actuelles, les lisses sont arrêtées d'une façon qui se rapproche de celle-là, car on les roule sur un cylindre.

Minerve passait, chez les Grecs, pour avoir inventé l'art de broder sur la toile des sujets héroïques. Je ne sais si c'est à cause de cette illustre origine, ou tout simplement si ce n'est pas plutôt parce que les occupations domestiques ont toujours été le partage des femmes; mais les écrivains grecs nous apprennent que la tapisserie était en honneur dans leur patrie. Selon la fable, Philomèle avait exécuté en laine la triste aventure de Progné. Selon l'histoire, Pénélope aurait brodé sur toile les événemens qui agitèrent la vie d'Ulysse; et Théocrite (idylle 15), en parlant des lits préparés pour Vénus dans la fête d'Adonis, n'oublie pas les brillans tapis de pourpre, fabriqués à Milet ou à Samos. Xénophon, dans son *Anabase*, liv. VII, ch. 3, mentionne aussi des tapis curieux fabriqués par les barbares.

Quant à Homère, en une foule de passages il parle de broderies ou tentures faites à l'aiguille et d'ouvrages de tapisserie tissée. Ainsi, par exemple, chant III de l'*Iliade*, vers 125, lorsqu'il décrit les occupations d'Hélène à Troie, il dit qu'elle travaillait à un merveilleux ouvrage de broderie où étaient représentés les combats sanglans des Grecs et des Troyens. De même, il nous montre Andromaque occupée à une broderie de ce genre, mais ornée de fleurs, lorsqu'on vint lui apprendre la mort d'Hector. Enfin, nous voyons, au chant VI de l'*Iliade*, les Sidoniennes que Pâris avait amenées à Troie, broder des voiles si riches qu'Hécube crut pouvoir en faire offrande à Minerve, et au chant XIX de l'*Odyssée*, vers 225, le poëte nous apprend que sur le manteau d'Ulysse on avait représenté un chien tenant un faon sur le point d'être dévoré.

Cet usage, qui nous semble bizarre aujourd'hui, de retracer des figures d'animaux et d'autres sujets sur les vêtemens, remonte loin et a duré fort longtemps. On peut voir à cet égard, Philostrate, *Imag.*, liv. II, ch. 31, et Clément d'Alexandie, *Paed.* II, 10. Enfin Hérodote, liv. I, n° 203, raconte que certains peuples des environs de la mer Caspienne imprimaient sur leurs vêtemens des dessins soit d'animaux, soit de fleurs, dont la couleur ne s'effaçait jamais et durait aussi longtemps que la laine dont les habits étaient composés. Ils se servaient, dit-il, pour cette opération, des feuilles de certains arbres qu'ils pilaient et délayaient dans l'eau.

Pline, liv. XXXV, sect. 42, dit que les Égyptiens peignaient également des toiles pour leurs habits, et cela de la manière suivante : « On commençait par enduire de certaines drogues une toile blanche, on la jetait ensuite dans une chaudière pleine de teinture bouillante. Après l'y avoir laissée quelque temps, on l'en retirait peinte de diverses couleurs, et ces couleurs étaient si adhérentes qu'il n'était pas possible de les altérer, quelques lotions qu'on donnât ensuite à la toile. »

Plus près de nous enfin, Astérius, évêque d'Amasée (Mongez, *Recherches sur les vêtemens*, pag. 265), se plaignait, au quatrième siècle, de la folie du temps qui faisait attacher un grand prix à cet art de tisser, aussi vain qu'inutile, et qui, par la combinaison de la chaîne et de la trame, imite la peinture. « Lorsque les hommes ainsi vêtus, ajoute-t-il, paraissent dans la rue, les passans les regardent comme des murailles peintes. Leurs habits sont des tableaux que les petits enfans se montrent avec le doigt. Il y a des lions, des panthères et des ours. Il y a des rochers, des bois et des chasseurs. Les plus dévots portent le Christ, ses disciples et ses miracles; ici l'on voit les noces de Galilée et les cruches de vin; là c'est le paralytique chargé de son lit, ou la pécheresse aux pieds de Jésus, ou le Lazare ressuscitant. »

Les Latins, qui perfectionnèrent tous les arts, eurent aussi de riches tapisseries qu'ils nommèrent *aulæa*. Les Grecs les appelaient avant eux περιπετάσματα. C'est ce qui a fait dire à Ebrard de Béthune, dans son *Grécisme* :

> Velum cortina, velum tectura vocatur.

Et ailleurs

> Aulæ dicuntur aulæa; petasmata templi;
> Cortinæ thalami; velaria vela theatri.

Le nom d'*aulæa* leur était venu de ce que lorsqu'Attale, roi de Pergame, institua le peuple romain son héritier, on trouva parmi les meubles de son palais des tapisseries magnifiques brodées d'or (Pline, liv. VIII). C'est d'une étoffe à peu près pareille, c'est-à-dire tramée d'or sur chaîne de laine ou de soie, que la robe de Commode était faite (Capitolin., *in Pertinace*, ch. 8), tandis qu'au contraire celle d'Agrippine, femme de Claude, dont parle Pline, était tissue d'or pur, sans aucun alliage. Les Romains avaient encore des tapis ou couvertures très-riches qu'ils étendaient sur les lits d'ivoire et qu'ils appelaient *vestes*. Ils portèrent également le nom de *gausapes*. Souvent on voyait représentées sur ces tentures des figures gigantesques, des sujets fabuleux ou héroïques. Aussi Catulle, en peignant le lit nuptial de Thétis, écrit-il du tapis qui le couvrait :

> Hæc vestis priscis hominum variata figuris
> Heroum mira virtutes indicat arte.

De même Horace, liv. III, ode 19, *ad Mæcenatem*, dit :

> Cœnæ sine aulæis et ostro
> Sollicitam explicuere frontem.

Enfin Cicéron, dans les *Tusculanes*, liv. V, ch. 21, en parlant du lit d'or sur lequel Denys, tyran de Syracuse, fit asseoir le flatteur Damoclès, dit qu'il était couvert d'un tapis magnifique : *Collocari eum jussit in aureo lecto, strato pulcherrimo textili stragulo, magnificis operibus picto* (1).

La rivale de Rome, Carthage, connaissait également les tentures brochées. Ses tisseranderies jouissaient d'un grand renom, et selon Athénée, un grec, nommé Polémon, aurait écrit sur ce sujet un ouvrage spécial. Diodore nous parle aussi (liv. I, 339) de tissus fins et moelleux qu'on fabriquait à Malte, et l'on peut conjecturer que les Carthaginois introduisirent en Espagne l'art qu'ils possédaient si bien, ou du moins qu'ils perfectionnèrent à sa pratique les habitans de ce pays.

Les Phéniciens furent aussi très-habiles dans la fabrication des étoffes. Ils surent donner aux tissus sortis de leurs mains ces riches couleurs dont la renommée a traversé les siècles (Strabon, XVI, II, § 16).

Mais de quelles matières étaient formés ces tissus fabriqués par l'antiquité? Ils se composaient de plusieurs. On faisait entrer dans leur fabrication le lin, la laine et le bysse,

(1) Nous ne pouvons non plus manquer de faire observer que les rideaux de théâtre des anciens étaient souvent peints et quelquefois brodés (aulæum intextum). Voyez Virg., *Géorg.*, III, 25; Ovid., *Mét.* III, 111. Horace a dit également : « Si plausoris eges aulæa manentis. . » (*Ars poetica*, vers 154).

qu'on croit être le coton. Les couleurs les plus riches les rehaussaient, et l'on voyait concourir à leur splendeur la broderie, les pierres précieuses et l'or. Une difficulté seulement se présente sur la manière dont celui-ci était mis en œuvre. L'employait-on sous la forme de fils d'or tirés à la filière, écachés, dévidés et tournés sur d'autres fils, ou bien sous celle d'or battu au marteau, réduit en feuilles très-minces, coupées ensuite par le ciseau en petites lames longues et étroites, comme nous l'avons vu plus haut chez les Juifs. Nous ne savons. Peut-être l'employait-on des deux manières. On peut même penser que l'or n'avait point place dans le travail primitif des tentures, mais qu'il était introduit postérieurement dans les tissus, par le moyen que mettaient en usage les Phéniciennes, qui, au rapport de Strabon, effilaient des étoffes de soie, et qui, après leur avoir donné ainsi une contexture plus lâche, y faisaient entrer du lin, de la laine et d'autres matières plus riches.

Comme on le voit par ces notions abrégées, que nous aurions cependant pu étendre davantage, l'antiquité ne nous a laissé que peu de détails sur le sujet qui nous occupe. Malheureusement les premiers temps du moyen âge ne sont pas beaucoup plus riches à cet égard. Occupés de guerres et de conquêtes, nos durs et vaillans aïeux méprisèrent complétement les arts manuels, qu'ils considéraient comme des travaux avilissans pour les hommes. S'ils se fussent occupés de pareils objets, ce n'eût été sans doute que dans un but avantageux pour la guerre, afin de pouvoir, par exemple, comme les peuples lusitaniens (Pline, liv. VIII), porter des cuirasses *tissues de lin* plus solides que celles de bois non garnies d'étoffes (1).

Quant aux femmes, dès les premières époques de notre monarchie, nous les voyons faire de la tapisserie à l'aiguille. Dans un assez grand nombre de passages, Grégoire de Tours, le père de notre histoire, parle de tapisseries quelquefois fort riches. Au livre II de son *Histoire des Francs* (p. 216, t. I, édit. de la société de l'Histoire de France), il dit, en parlant du consentement de Clovis et de son peuple à se faire chrétiens : « Cette nouvelle est portée à l'évêque, qui, comblé de joie, donne ordre de préparer les fonts sacrés. Des toiles peintes ombragent les rues, les églises sont ornées de tentures, etc. (*Velis depictis adumbrantur plateæ, ecclesiæ cortinis albentibus adornantur.*)

Dans un autre passage, en parlant de la consécration de l'église de Saint-Denis, Grégoire nous apprend qu'on appendit dans ce temple des tapisseries brodées en or et garnies de perles. Enfin nous savons que la reine Adélaïde, femme de Hugues Capet, fit présent à la même église d'une chasuble, d'un parement d'autel, ainsi que d'autres tentures travaillées de sa propre main, et frère Jacques Doublet rapporte que la reine Berthe, qui, selon notre vieux proverbe, *filait* beaucoup, broda également à l'aiguille, de ses propres mains, des sujets représentant la gloire de sa famille.

Ce ne fut guère, à ce qu'on peut conjecturer, que vers le neuvième siècle au plus tôt que la fabrication des tapis et autres tentures exécutées par le tissage commença à s'introduire en France. Jusque-là on n'avait brodé qu'à l'aiguille, et cet usage subsista encore longtemps de concurrence avec l'autre, car on en trouve de nombreux exemples; mais à cette époque nous voyons fréquemment les étoffes brochées employées à la décoration des églises. Selon le père Labbe, *Histoire de l'église d'Auxerre*, ch. 35 (voyez aussi Le Bœuf, *Histoire d'Auxerre*, t. I, p. 173), saint Angelme de Norwége, évêque d'Auxerre, mort en 840 ou environ, faisait faire un grand nombre de tapis pour son église; et Martenne et Durand, dans leur *Amplissima collectio*, t. V, col. 1106 et 1107 (*Historia monast. sancti Florenti salmuriensis*), nous apprennent que vers l'an 985, dans cette même abbaye de Saint-Florent de Saumur, il existait une vaste manufacture d'étoffes, spécialement de tapisseries, que les religieux tissaient eux-mêmes.

Nous trouvons également dans Mabillon, *Annales ordinis sancti Benedicti*, t. IV, lib. LIII, p. 208, à l'année 1009, un règlement de l'abbaye de Cluny qui prescrit que les murs, les bancs et même les siéges destinés aux étrangers soient couverts de tapisseries les jours de grande fête. « Juxta galileam seu navim ecclesiæ structum debet esse palatium ad recipiendum omnes supervenientes homines, qui cum equitatu advenerint monasterio... in festivitatibus magnis sit ipsa domus ornata *cum cortinis et palliis et bancalibus in sedilibus ipsorum.* »

D'Acheri nous apprend encore dans ses *Miracles de saint Benoît* que le jour de Pâques 1095, l'église du monastère de Fleuri fut ornée de tentures de soie (*palliis multis, tapetibus plurimis*). Le même écrivain rapporte aussi dans sa vie de saint Gervin, abbé de Saint-Riquier, que ce saint, vers l'an 1060, fit exécuter des tapis très-remarquables pour l'église de son abbaye.

Il paraît enfin qu'au onzième siècle, cet usage d'étendre des tapisseries dans les églises, qui avait d'abord rencontré beaucoup d'obstacles, puisque nous savons, entre autres par le *Thesaurus anecdotorum*, que le règlement de l'ordre de Cluny qui le prohibait comme propre à donner seulement une vaine satisfaction aux regards, jouissait d'une grande faveur (*pulchra tapetia variis coloribus depicta... hæc omnia non necessarius usus, sed oculorum concupiscentia requirit*). Les villes, les monastères tenaient à honneur d'avoir dans leur sein une manufacture de tapisseries; et Poitiers, par exemple, dès 1025, en possédait une dont les produits étaient fort recherchés. Les tissus qu'elle exécutait offraient des portraits de rois, d'empereurs, et des sujets tirés de l'Écriture sainte. Telle était sa réputation que les princes et les prélats étrangers s'adressaient à elle pour satisfaire leur ostentation. Voici, à ce propos, une correspondance qu'eurent, au milieu de beaucoup d'autres soins, Guillaume V, comte de Poitou, et un évêque italien nommé Léon. Leurs lettres sont assez curieuses pour être reproduites, même en ce qui ne concerne pas les tapisseries. En 1025, Léon écrit à Guillaume : « Mitte mihi mulam mirabilem et frænum pretiosum, et tapetum mirabile, pro quo te rogavi ante sex annos. Amen dico tibi, non perdes mercedem tuam, et quidquid volueris dabo tibi. » Guillaume lui répondit : « Mulam quam rogasti non possum ad præsens tibi mittere, quia non habeo talem qualem ad opus tuum vellem, nec reperitur in nostris partibus mula cornuta, vel quæ tres caudas habeat vel quinque pedes, vel alia hujus modi, ut congrue possis dicere mirabilem. Mittam vero tibi quam citius potero, unam optimam ex melioribus quas reperire possim in nostra patria, cum fræno pretioso. Cæterum tapetum tibi possem mittere nisi fuissem oblitus quantæ longitudinis et latitudinis jam dudum requisisti. Rememora ergo, precor, quam longum et latum esse velis, et mittetur tibi, etc. »

Mais nos pères n'étaient pas seuls habiles dans cet art nouveau. Les peuples du Nord, selon Dudon, le pratiquaient aussi avec une grande dextérité. Il vante surtout

(1) Le même auteur nous apprend encore en ces termes qu'à Salacia (aujourd'hui Alcacer do Sal), dans la Lusitanie, on fabriquait des étoffes très-renommées : « Istriæ Liburniæ ue pilo propior quam lanæ, pexis aliena vestibus et quam scultulato textu commendat in Lusitania. »

la supériorité des Anglais, qui était tellement reconnue qu'on disait un *ouvrage anglais* quand on voulait désigner quelque belle broderie. La chronique de Normandie nous atteste aussi que la duchesse Gonnor, épouse de Richard Ier, fit, avec des brodeurs, des draps de toile, de soie et de broderie, empreints d'histoires et d'images de la vierge Marie et des saints, pour décorer l'église de Notre-Dame de Rouen.

Enfin l'Orient, qui de tout temps s'était distingué dans la confection des tapis et où cet art n'avait jamais cessé d'être cultivé depuis l'époque la plus ancienne, l'Orient brille aussi par ses produits brochés au onzième siècle. C'est lui qui fournissait en grande partie ces riches étoffes chargées d'écussons ou d'animaux chimériques qu'on appelait alors *scultatæ, ocellatæ vestes*, de même que plus tard il put seul fournir ces belles tentures qu'on appela *tapis sarrazinois*. Pour ce qui concerne les premières, nous avons un témoignage qui remonte même plus haut que le onzième siècle, celui d'Anastase le bibliothécaire, lequel fait à chaque instant, en décrivant le mobilier des églises, l'éloge de ces merveilleux paremens, de ces voiles, de ces vêtemens pontificaux tout chargés d'ornemens et de figures bizarres dont les anciens papes gratifiaient les basiliques.

A ces témoignages sur l'usage des tapisseries au onzième siècle nous pourrions en ajouter beaucoup d'autres qui sont disséminés çà et là. Par exemple, nous trouvons dans le *Thesaurus anecdotorum* de don Martenne et Durand, col. 1525, t. I, ces mots : « Choro post dorsa fratrum in arcum optant bancalia, in formulis tapetia. » Fleta, lib. II, ch. 6, § I, *in Catholico armorico*, nous apprend que le devoir du chambrier est de veiller à ce que les chambres soient ornées de tapisseries (*ut cameræ tapetis et banqueriis ornentur*). Le même, dans son ch. 7, § 3, dit : « Permissum est etiam, quod camerarius ex antiqua consuetudine habeat omnia vetera banqualia et tapetas. » Enfin, on lit dans *Th. Madox*, *form. Anglicanum*, p. 427 : « Unam aulam viridem, cum armis meis et unam aulam *bleu* (*sic*), cum torellis cum lecto ejusdem seltæ. » Il s'agit ici d'un présent fait en mourant.

Au douzième et au treizième siècles, l'usage des tapisseries s'introduisit partout. Il passa des églises et des monastères aux châteaux. Si dans la solitude du cloître les moines, pour se créer une occupation, avaient, comme nous l'avons vu plus haut, tissé la laine et la soie, les châtelaines et leurs suivantes, au fond des châteaux, durant les longues soirées d'hiver, qu'interrompait seulement la lecture de quelques œuvres de piété ou de chevalerie, brodèrent à l'aiguille les gestes glorieux de nos pères. Les hautes murailles de ces froides salles bâties en pierre, parlaient bien plus en effet au cœur et à l'imagination de ceux qui vivaient sous leur abri protecteur, lorsqu'elles étaient couvertes d'intéressantes histoires, de précieux enseignemens ou de glorieux souvenirs, que lorsque rien ne venait dissimuler la nudité de leurs parois. Le luxe d'ailleurs prit chez nous à cette époque un immense accroissement. Les croisades, en mêlant les hommes de nos contrées à ceux de l'Orient, en leur faisant connaître les richesses de Constantinople et les merveilles du palais impérial de Blaquerne, exaltèrent leur imagination et agrandirent leurs besoins. Aussi, pour ce qui concerne notre sujet, rapportèrent-ils de l'Orient l'usage de tendre les murailles avec des peaux préparées et dorées. C'était ordinairement du cuir de chèvre ou de mouton, qui sans doute d'abord fut employé dans toute sa grandeur, mais que plus tard le besoin d'uniformité fit préparer en carrés d'environ deux pieds de hauteur sur un peu moins de largeur ; on rapprochait ensuite ces fragmens les uns des autres ; on les réunissait en les cousant, et ils formaient de belles et solides tentures, capables de résister à l'humidité des donjons beaucoup mieux que de fragiles tissus.

Nos aïeux donnèrent à ce genre d'ornemens, qui se fabriqua surtout à Venise et à Cordoue, le nom *d'or basané*.

On retrouve cette expression à chaque pas dans les productions du moyen âge. L'origine en vient de ce que ces tentures étaient formées de basane dorée à plat ou gauffrée en couleur d'or.

Quant aux tissus de laine, les villes de la Flandre et de l'Angleterre, dont le commerce avait pris alors une très-grande extension, en fournissaient la chrétienté (Voyez Mathieu de Westminster, *apud Macpherson*, Ann. du Commerce, t. I. p. 45). Non-seulement, en effet, on se servit des tapis pour décorer l'intérieur des maisons (1), mais on les employa encore comme siéges à la manière des Orientaux. Aussi lisons-nous dans le *Lai de l'Espine*, par Marie de France, femme-poëte du treizième siècle, ces deux vers :

Li rois s'assit por deporter
Sor un tapis devant le dais.

Et dans le *Lai de Graelant* :

Dejoste li séir le fist
Sor un tapis...

De même, Joinville, à propos du costume de saint Louis, nous apprend que c'était aussi l'habitude de ce prince de s'asseoir par terre sur un tapis et de rendre ainsi la justice : « Je le vi aucune fois en esté, dit le chroniqueur, quand pour délivrer sa gent, il venoit au jardin de Paris, une cote de chamelot vestue, un seurcot de tyrteinne sanz manches, un mantel de cendal noir entour son col, moult bien peigné et sanz coife, et un chapel de paon blanc sur sa teste, et fesoit estendre tapis pour nous séoir entour li. »

Enfin au moyen âge on fit encore un grand usage des tapisseries dans la confection des tentes. Seulement ces tentures prenaient alors différens noms particuliers. Celles qui servaient de tapis de pied, de table ou de lit, se nommaient *aucubes* ; elles formaient l'intérieur de la tente. Les autres, celles qui recouvraient la charpente, se nommaient *tref*, de *trifolium*, parce que les draps de la tente étaient partagés en trois lés, à peu près comme dans les jeux de cartes la couleur dite de *trèfle*.

ACHILLE JUBINAL.

(*Sera continué.*)

(1) Voyez au t. III des *Acta sanct.* une planche tirée d'une miniature du treizième siècle, représentant Jacques d'Arragon (1276-1312) assis sur son trône. Le fond de la salle est garni d'un tapis *tesselatim contextus rubro, cæruleo ac flavo colore*. Ces dessins sont des losanges rayés, au milieu de chacun desquels il y a une rose, et la bordure est dans son entier aux armes d'Arragon.

AU DÉPÔT CENTRAL D'ABONNEMENT, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 50. Imprimé par les presses mécaniques D'AUGUSTE DESREZ, rue Lemercier, 24, à Batignolles.



Nous nous trouvions encore à plusieurs lieues en mer, lorsque la côte de Surinam vint à se déployer comme un large et brillant tableau devant nos regards. Elle offre une étendue d'environ 150 milles anglais depuis la rivière de Corentin jusqu'à celle de Maroni. L'œil du marin, fatigué, pendant plusieurs mois, de la monotone contemplation des cieux et de l'Océan, se repose délicieusement sur les rives de cette terre qu'appelaient ses vœux. Rien ne pourrait égaler ces émotions si nouvelles et si variées, que fait naître dans l'esprit l'aspect de cette plage embellie de tous les

dons de la nature. Qui pourrait peindre toutes ces merveilles du printemps, de l'été et de l'automne mariés ensemble! L'hiver manque à ces heureux climats ; le même arbre porte à la fois la feuille naissante et la feuille flétrie ; les boutons et les fleurs, le fruit qui naît à peine et le fruit mûr. L'espérance et la réalité comme deux sœurs jumelles s'entrelacent sur la même tige. De loin, l'on aperçoit comme un immense jardin, qu'un dôme de verdure couvre de toutes parts. Lorsqu'on s'approche du bord, on respire un air qu'ont embaumé les fleurs de mille orangers ; on voit briller comme de l'or, au sein de la verdure, les fruits du citronnier, tandis que les oiseaux nuancés de mille couleurs étalent aux yeux la richesse de leur plumage. Joignez à cela tout ce que l'industrie de l'homme est venue créer pour ajouter aux charmes de ce rivage enchanteur. Des édifices, dont l'apparence gracieuse n'a rien à envier à celle des maisons de plaisance de l'Europe, s'élèvent sur les rives des fleuves, et des criques arrosent cette terre en tous sens. Des plantations magnifiques étendent au loin leurs limites, et l'œil ne peut se lasser en admirant toutes leurs richesses, fruits de l'art et de la nature.

Nous jetâmes l'ancre vis-à-vis de la pointe de terre nommée Braams-Punt. On y remarque un télégraphe gardé par un poste militaire aux ordres d'un lieutenant. C'est de ce poste qu'on signale l'arrivée des bâtimens à un autre télégraphe placé au fort Amsterdam, de là à un troisième élevé au plantage de Jagt-Lust, enfin à celui du fort Zélandia, à Paramaribo même.

La pointe de Braams-Punt, ou Braam-Pointe, située à l'est de l'embouchure de la rivière de Surinam, portait originairement le nom Parham-Pointe, du nom de François lord Willoughby de Parham, à qui cet établissement fut, en 1662, concédé par Charles II, comme nous l'avons expliqué plus haut. On suppose que ce fut là que ce lord prit terre pour la première fois lorsqu'il aborda la côte de Surinam. Ce n'était autrefois qu'un large banc de sable qui s'avançait dans la mer. Aujourd'hui c'est une terre parée, comme le reste du pays, d'une admirable végétation.

Le lendemain à la pointe du jour, après avoir levé l'ancre, nous entrâmes dans cette magnifique rivière de Surinam, bordée de bois qui semblent descendre jusqu'au sein de ses flots.

En passant vis-à-vis de Braams-Punt, le poste tira sur nous un coup de canon, ce qui fit comprendre au capitaine qu'il ne pouvait continuer sa route sans envoyer à terre un de ses officiers.

L'embouchure de la rivière de Surinam présente un admirable point de vue. La richesse de la végétation, qui ceint d'une lisière de verdure les bords mêmes de l'Océan, forme un merveilleux contraste avec la nudité des rivages que l'on a laissés en quittant l'Europe. Les arbustes enlacés laissent pendre dans les eaux leurs branches ornées d'un feuillage que nuancent mille teintes diverses. L'œil, extasié, mesure avec admiration ces arbres gigantesques qui semblent atteindre les cieux. Ici le cèdre, le cocoyer, le palmier, dressent majestueusement leurs têtes couronnées, tandis que le cotton-tree, le lokerhout et le tamarin étalent à côté d'eux leurs larges proportions. Là, c'est le cotonnier avec ses fleuilles vertes, ses larges fleurs jaunes et ses globules aussi blancs que la neige, où mûrissent des graines noires ; plus loin, la canne à sucre, dont la flèche argentine et chevelue se balance mollement au souffle de l'air, embaumé par les parfums du faramier, de l'ourate et du mayèpe. Comme des fleurs détachées du sol et doucement promenées par la brise, le papillon et le colibri voltigent en butinant le suc des plantes, tandis que sur l'azur si bleu de ce beau ciel des troupes nombreuses de flamingos étendent leur ligne d'un rouge si éclatant.

La distance entre les deux rives, à l'embouchure du fleuve, est au moins de trois quarts de lieue. A gauche, se dessine Braams-Punt, qui s'avance dans la mer ; plus loin, sur la même rive, s'élève la redoute de Leyde et le fort Amsterdam ; à droite, on voit apparaître la redoute de Purmerend, le fort Zélandia et les édifices de Paramaribo, la capitale. D'immenses forêts qui se perdent dans l'horizon forment le fond de cet admirable tableau. En quittant Braams-Punt et en remontant le Surinam, on rencontre, deux lieues plus loin de chaque côté de la rivière, la redoute de Leyde et celle de Purmerend, dont nous venons de parler ; ces deux batteries défendent le passage en temps de guerre et secondent les opérations de la forteresse Amsterdam, située au confluent de la Comawyne et du Surinam. Plus haut, on aperçoit, sur la rive droite du Surinam, un second poste d'avertissement, nommé Jagt-Lust, délices de la chasse. Dès que la vue d'un navire a été signalée, le Surinam se couvre d'une foule de barques et de canots. On voit se presser autour du navire étranger les colons venus des habitations riveraines, impatiens de connaître les nouvelles apportées d'Europe. Les interrogations se succèdent si rapides, si diverses, de tant de côtés, et sur tant de sujets, que l'on ne sait comment répondre à toutes. Ajoutez à cela les acclamations et les chants des matelots, auxquels répondent les mille éclats de la joie des indigènes, le son bruyant de leurs instrumens, ce mélange si varié d'idiomes et de races, et vous n'aurez encore qu'une faible idée de la nouveauté et de l'originalité de cette scène. Le pont du navire se trouve en un instant couvert de fleurs et de fruits, que chacun s'empresse de faire accepter aux passagers. L'un vante la saveur parfumée de ses bananes, l'autre la douce fraîcheur de ses limons et de ses oranges, celui-ci ne trouve rien de comparable à cette liqueur délicieuse que donne le fruit du cocotier, ou bien à cette moelle végétale que fournit le *poirier avocat*. Comment échapper à tant de séductions, qui peuvent cependant devenir si funestes à la santé de ceux qui ne sont point acclimatés ?

Les légers curials que conduit un nègre à l'aide de sa pagaye luttent entre eux de vitesse, tandis que les élégans *tent-boten*, ornés avec le luxe le plus délicat, glissent rapidement sur la surface du fleuve. Courbés sur les rames dont ils accordent les mouvemens au rhythme d'un chant monotone, six robustes nègres laissent voir l'ébène de leurs membres nus, qui semble briller sous les feux du soleil du tropique, et font voler sur les eaux la gracieuse embarcation où repose nonchalamment le colon étendu sur de riches tapis.

Au confluent de la Comawyne, dont le cours se dirige vers le sud-ouest, et du Surinam, qui coule vers le sud-est, se trouve une langue de terre, une espèce d'isthme, sur laquelle s'élève la forteresse Amsterdam. Elle est bâtie sur un fond de roc, au milieu d'un petit marais. Commencée en 1733 ou 1734, elle fut terminée en 1747. Sa circonférence est de plus d'une lieue. Elle est entourée d'un large fossé et d'un chemin couvert garni de palissades. Une barre de vase ne laisse de passage aux vaisseaux que sous le feu des batteries du fort. Au nord-ouest, des fondrières et d'impénétrables forêts lui servent de boulevard. Elle est flanquée de cinq bastions et forme un pentagone régulier. Ses murailles ont six pieds d'épaisseur et sont coupées de larges embrasures. Elle protége à la fois la Comawyne et le Surinam. Tous les navires qui passent sur l'une ou l'autre de ces rivières sont exposés aux feux croisés de cette

forteresse et des redoutes de Leyde et de Purmerend. Le fort Amsterdam renferme de nombreux magasins de vivres et de munitions, suffisant à tous les besoins d'une forte garnison ; mais cette garnison n'est jamais considérable, attendu que la défense de la colonie ne l'exige pas. Un capitaine d'artillerie, qui a le titre de commandant, est à la tête de cette garnison. Chaque navire qui entre en rivière jette l'ancre à une certaine distance du fort, en hissant son pavillon et en adressant ses papiers au commandant, afin d'obtenir l'autorisation de continuer sa route. Ceux qui essayeraient de se soustraire à cette ordonnance courraient risque d'être immédiatement coulés bas.

J'admirais en silence la scène majestueuse qui s'étendait devant moi. Amsterdam est la sentinelle avancée dont le regard protecteur mesure deux larges fleuves, qui semblent couler aux pieds de leur maître. Ses larges embrasures s'ouvrent, prêtes à élever leur voix tonnante, pour arrêter l'audacieux qui tenterait de porter la dévastation sur ses rives fertiles. D'immenses forêts protégent la terre de leur ombre éternelle et déroulent au loin leur amphithéâtre de verdure. Et tout à l'entour de vous ces végétations abondantes en fleurs les plus riches et les plus nouvelles, ces parfums qu'on n'a pas encore respirés, ces eaux limpides où brillent les mille couleurs de poissons inconnus, toute cette nature si belle, dont l'homme civilisé est venu protéger les trésors, tout cela est fait réellement pour vous étonner et vous ravir.

Le tableau si noble et si imposant de ces fleuves rivaux, qui viennent mêler leurs flots rapides, pour aller plus loin les confondre au sein de l'Océan, peut cependant offrir quelquefois des scènes pleines de désolation. A cette époque de l'année qui correspond plus particulièrement à l'hiver de nos climats d'Europe et qui se signale par les pluies continuelles qui descendent comme des torrens du ciel, les deux fleuves débordés roulent avec impétuosité leurs vagues amoncelées, entraînant avec elles tout ce qui s'offre à leur passage. Alors on voit flotter les forêts avec leurs immenses troncs, leurs labyrinthes d'arbustes et leurs guirlandes de lianes. Les quadrupèdes viennent disputer leur place sur le haut des arbres aux oiseaux et aux singes, qui s'élancent en gambadant de branche en branche. Là se livrent de singulières luttes entre des ennemis faits pour ne jamais se rencontrer. L'oiseau fuit devant le poisson, devenu l'hôte des forêts, les caïmans et les énormes serpens se jouent au sein du feuillage, tandis que les agoutis et les pecaris quittent leurs tanières inondées pour se réfugier au haut des arbres. Le warapper laisse la nourriture ordinaire que lui offre le fleuve pour venir manger les fruits et les baies des arbustes, au milieu desquels il reste souvent embarrassé lorsque les eaux décroissent.

En un mot, les descriptions que nous ont laissées les anciens poëtes des déluges qui désolèrent autrefois la terre européenne ne sont, par malheur, que trop souvent réalisées dans ces climats.

Le Surinam est un des plus beaux fleuves de la Guyane hollandaise. Il est situé entre Cayenne et Berbice, à la distance de soixante milles de la première, et à trente milles de la seconde. Ainsi l'étendue des côtes que comprend la colonie est à peu près de quatre-vingt-dix milles.

Le Surinam prend sa source dans les vallées qui séparent la Guyane hollandaise des provinces orientales du Pérou. Il traverse les possessions hollandaises du sud au nord, reçoit le tribut des eaux des deux rivières, ainsi que de nombreuses criques, et vient se jeter dans l'océan Atlantique à la pointe de Braam (Braams-Punt). Son embouchure est située vers le 5me degré 49 minutes de latitude septentrionale. La distance entre les deux rives à l'embouchure du Surinam est d'environ trois quarts de lieue ; elle a 16 à 18 pieds de profondeur à la basse marée. Le reflux l'élève de plus de 12. Le Surinam est la seule rivière du pays qui soit navigable pour les vaisseaux de haut bord. Le flux et le reflux s'y font sentir, et même avec tant de force qu'à chaque nouvelle et pleine lune la rivière déborde dans une partie de son cours. Les plus gros vaisseaux peuvent alors la remonter facilement et s'abriter dans les criques qui se trouvent en grand nombre le long de ses bords. Les moulins des plantations voisines sont alors abondamment pourvus d'eau, dont ils manquent dans les temps si communs de sécheresse.

En remontant le Surinam, on trouve ses bords couverts de forêts épaisses, de marais remplis de mangliers et, par intervalles, des plantations sur lesquelles se remarquent des édifices d'une architecture élégante et régulière.

Au-dessus du fort Amsterdam, le Surinam présente, sur la rive opposée, les murs de la forteresse Zélandia, qui protége la partie est de Paramaribo. Elle fut bâtie par les Zélandais, et comme celle d'Amsterdam, elle forme un pentagone régulier, flanqué de cinq bastions. Deux de ces bastions commandent la rivière. Le fort Zélandia est petit, mais il peut offrir une vigoureuse résistance par la nature même de ses fortifications et par ses larges fossés, qui le rendent inexpugnable. Il est construit en briques et entouré d'eau. Au-devant du fossé d'enceinte se trouvent quelques ouvrages avancés. A l'est, sur la rivière, il y a une batterie de vingt pièces de canon, et le fort Zélandia n'a qu'une porte, qui est située du côté de la ville, à laquelle il communique par une vaste esplanade, où quelquefois les troupes font la parade. Sur cette esplanade se trouve le palais du gouverneur.

A partir de Jagt-Lust jusqu'à la ligne de défense, voisine des montagnes Bleues, c'est une série sans fin de riches plantations.

Partout des arbres chargés de fruits, des champs enrichis par les soins de la culture la plus intelligente. Puis de nombreux moulins et des machines à vapeur dont la puissance est venue rivaliser avec les bras de cent esclaves. De toutes parts enfin, l'aspect de la richesse industrielle la plus active, la plus florissante. Chaque jour le Surinam se couvre de mille barques chargées des diverses productions, qui sortent des plantations de la Guyane hollandaise pour aller se répandre chez toutes les nations tributaires de ce sol si admirablement fertile. Le sucre, le cacao, le café, le tabac, le coton, l'indigo, sont les nombreuses richesses dont on voit les bords du Surinam se couvrir chaque année.

Outre le Surinam, la Guyane hollandaise possède encore d'autres rivières, dont quelques-unes sont fort considérables.

Sur la rive droite du Surinam, à environ 40 milles de Paramaribo, s'élève une montagne qui domine majestueusement le fleuve. De chaque côté de cette montagne s'étend une vallée où, sur un lit de sable et de cailloux, serpentent les eaux de deux sources, rivales de fraîcheur et de limpidité. Des bois épais forment un rideau de verdure qui se déroule de la manière la plus pittoresque au fond de ce gracieux paysage. Tel est le lieu que les juifs ont choisi pour fonder une petite ville ou plutôt un village, qui pût leur fournir une habitation à l'écart, dans un temps où le fanatisme et l'intolérance les séparaient encore du reste des hommes. C'est là qu'ils vinrent se réfugier pour se soustraire aux persécutions et aux outrages qui menaçaient chaque jour leur existence. La savane des Juifs (Jooden-Savannah), n'est

pas sans importance commerciale; c'est le point intermédiaire entre le haut et le bas pays. Le travail et l'industrieuse activité de ses habitans ont rapidement accru sa prospérité. Ils y ont établi une synagogue et une école supérieure.



Vue de Paramaribo.

Paramaribo, la savane des Juifs et Nikery, ce charmant village nouvellement bâti sur les bords du Corentin, servent de séjour à la cinquième partie environ des individus qui composent la colonie. Le reste habite les plantations ou quelques hameaux jetés pour ainsi dire à l'écart et à des distances éloignées. Les nègres révoltés ont établi dans l'intérieur de la colonie trois petites républiques, ce sont celles des Anka, des Cottica, des Sarameca, dont l'indépendance, protégée par des forêts et des fleuves, a été reconnue par les Hollandais. Considérées en général, les différentes rivières de la colonie de Surinam offrent une grande largeur, mais peu de profondeur. Les eaux, qui s'étendent dans une largeur d'environ deux à quatre milles, sont extrêmement basses et parsemées de sables, de petites îles et de rochers qui forment souvent des cascades assez élevées et assez nombreuses. Dans toutes ces rivières sans exception, l'eau baisse et monte avec la marée à plus de soixante milles de l'embouchure. Cependant on rencontre généralement des courans d'eau douce à la distance de vingt-quatre ou trente milles de la mer. L'eau de la rivière de Surinam est regardée comme la meilleure, et des matelots en vont chercher jusqu'à la savane des Juifs, qui est à plus de quarante milles de Paramaribo.

L'aspect général de la colonie de Surinam offre quelque chose d'extraordinaire, d'unique même pour ceux qui ont vu la Hollande. Une vaste plaine, absolument horizontale, couverte de plantations florissantes, revêtue d'un vert tendre, aboutit d'un côté à un rideau noirâtre de forêts impé-

Cimetière, prêtre, croquemort et femme en deuil.



Cérémonies des enterremens,

nétrables et est baignée de l'autre côté par les flots azurés de l'Océan. Ce jardin, conquis sur la mer et sur le désert, est divisé en un grand nombre de carrés environnés de digues, séparés par de larges routes et par des canaux navigables. Chaque habitation semble un petit village à part, et le tout ensemble réunit, dans un étroit espace, les charmes de la culture la plus soignée aux attraits de la nature la plus sauvage.

La colonie de Surinam ne possède, à vrai dire, qu'une seule ville, et cette ville est Paramaribo.

La ville primitive, que représente aujourd'hui Paramaribo, était située huit à dix lieues plus haut qu'elle ne se trouve maintenant et s'appelait Parembourg ou, suivant d'anciens registres, Surinamsburg, nom qui, lorsqu'elle fut prise par les Zélandais en l'année 1667, fut changé en celui de Nieuw-Middelburg. Les difficultés et les obstacles qu'éprouvaient les vaisseaux venant d'Europe pour y aborder, les attaques et les guerres continuelles auxquelles elle se trouvait exposée, les dévastations qui en étaient les résultats, déterminèrent les habitans à l'abandonner et à venir se placer sous la protection du fort Zélandia, dans ce même bourg où se trouve à présent la ville, ou capitale, et qui pouvait compter tout au plus une centaine de maisons. Le fond sur lequel est construite la ville de Paramaribo est un sable mêlé de coquillages de plusieurs espèces. A la profondeur de 6 ou 8 pieds, on trouve des fossiles marins, ce qui ferait croire que le terrain sur lequel est placée la ville, ainsi que les terres basses, étaient anciennement couverts par les eaux de la mer. On voit en effet chaque année de nouveaux terrains se former après chaque inondation. La mer abandonne continuellement un dépôt de vase ou de sable qui, en formant des dunes en plusieurs endroits, crée lentement la barrière qui un jour doit arrêter ses envahissemens. L'on rencontre aussi sur ce terrain quelques tertres isolés qui paraissent avoir été anciennement des îles; les alluvions successives les ont enveloppées et réunies au continent. Plusieurs opinions s'élèvent sur l'origine du nom de la ville de Paramaribo. Les uns soutiennent qu'il fait allusion à celui de lord Willoughby, qui ajoutait à son nom le titre de *of Parham*; d'autres, qu'il vient de la rivière Para, une des premières dont les bords ont été habités. D'autres prétendent qu'il y avait en cet endroit une bourgade indienne, nommée Panaribo, dont les Européens auraient pris possession, parce qu'elle se trouvait dans une position plus élevée et plus commode, et sur laquelle on aurait construit une redoute qui fait partie maintenant de la forteresse Zélandia.

Le nom de Panaribo, qui veut dire, en indien ou galibis, *Bourg des Amis*, serait devenu par corruption celui de Paramaribo. Quoiqu'il soit presque certain que les Portugais ont été les premiers habitans de cette ville, on a vu déjà que les Anglais, qui en furent possesseurs après les Portugais, y firent de notables agrandissemens. Après eux vinrent les Zélandais sous le gouvernement de Van Sommelsdyk, qui, à son arrivée, n'y trouva que cent cinquante maisons. Mais elle doit surtout son importance et ses embellissemens au gouverneur, M. Nepveu, par diverses concessions qu'il fit aux blancs, aux créoles et aux nègres affranchis. Elle pourrait être alors regardée, à raison de l'étendue et de la commodité de son port, comme la ville la plus belle et la plus avantageusement située de toutes les possessions de l'Amérique méridionale. Elle pouvait avoir de 8 ou 900 maisons avant l'incendie du 21 janvier 1821. Elle se relevait à peine de ses ruines lorsqu'en 1824 un incendie plus violent encore vint la ravager; plus de 1500 maisons ont été la proie des flammes. On en voit encore les ruines, mais chaque jour efface les vestiges de ce malheureux événement, et on peut dire que la ville n'aura bientôt plus à le regretter. Les nouvelles constructions font disparaître peu à peu les derniers restes de ce sinistre, et la ville reprend son aspect aussi élégant que riche. Les rues sont larges, parfaitement droites et sablées de gravier ou de coquillages à la manière hollandaise; à l'exception de cinq ou six, elles sont tirées au cordeau. Elles sont bordées de chaque côté d'allées de citronniers, d'orangers et de tamariniers, toujours chargés de fleurs ou de fruits, et s'élevant à une hauteur de 25 à 30 pieds. Lorsque tous ces arbres fleurissent, ce qui arrive deux fois par an, on est embaumé le matin et le soir de leur parfum et de celui des fleurs dont les jardins sont garnis. Si ce moment, où l'air est imprégné de cette odeur délicieuse, a quelque chose de ravissant qui ne saurait s'analyser, ce moment est aussi bien court. L'aurore ne dure que peu de temps. Le soleil s'élève perpendiculairement à la voûte des cieux, et bientôt sa chaleur brûlante fait disparaître, avec l'humidité de la nuit, cet air si pur et si agréable qu'on venait de respirer.

Les places publiques, également ombragées par de beaux arbres, sont vastes et régulières. Chaque jour des esclaves, commandés par un bastien du gouvernement, enlèvent les boues et les immondices; enfin on retrouve dans cette ville toute la propreté hollandaise.

Les maisons sont généralement construites en bois plus ou moins précieux, quelques-unes le sont en briques, et deux seulement en pierres. Les fenêtres, au lieu de vitres, sont garnies de rideaux de gaze et de volets parfaitement disposés pour préserver de la chaleur. Les habitations sont en général élégamment ornées de peintures, de glaces, de dorure, de lustres de cristal et de vases de porcelaine. Les murs des chambres ne sont jamais enduits de plâtre ni tapissés de papiers, mais ils sont lambrissés de bois précieux.

On trouve ordinairement à chaque maison un jardin assez spacieux qui renferme des parterres de fleurs, des touffes d'arbustes et un potager.

Le port est garni d'embarcadères d'un abord facile.

La ville de Paramaribo renferme un assez grand nombre d'édifices publics: les principaux sont le palais du gouverneur, qui a été primitivement bâti en briques et ne fut achevé qu'en 1710 sous le gouvernement de M. Jean de Goyer. Chaque gouverneur a eu soin d'y ajouter quelque embellissement; mais comme la première construction a été défectueuse, on aura bien de la peine à lui donner l'air d'un palais C'est sous Son Excellence le gouverneur Frédérici qu'a été exécutée la façade qui se voit maintenant. Cependant comme ce palais se trouve au milieu du *Plein*, ou place d'Armes, et qu'il est bordé de chaque côté par une belle allée de tamarins, il offre un coup d'œil assez majestueux, surtout quand on le regarde du côté de la rivière.

Ce fut sous une des allées qui l'entourent que, le 17 juillet 1688, eut lieu l'assassinat du gouverneur Van Sommelsdyck et de M. Verboom, dont nous avons déjà raconté les détails.

Ces allées servent de promenade publique. Vous y rencontrez, à certaines heures du jour, l'homme d'Europe, l'Indien et le nègre qui se croisent, la missie, qui étale à la brise ses épaules brunes ou noires, l'Européenne, qui aspire avec délices la fraîcheur de l'air, monde bariolé qui présente le coup d'œil le plus divers.

Sur la même place, et à une centaine de pas de la maison du gouverneur, se trouve, sur le bord de la rivière, la forteresse Zélandia, dont nous avons déjà donné la description. On y arrive du côté de la place par un pont-levis. Elle renferme les prisons civile et militaire. Un bataillon de chasseurs et de canonniers en forme ordinairement la

garnison. Il y a encore un bataillon, ou corps de deux cents nègres affranchis, qui a été formé en 1772, et qui est d'une grande utilité pour la colonie, lorsque celui qui le commande est habile et brave. Ce corps de nègres est exercé au maniement des armes, supporte plus facilement que l'Européen le climat et la chaleur, et se contente d'une faible paie. Ce corps a été quelquefois employé contre les nouveaux nègres marrons qui se sont établis dans les forêts voisines des plantations, et surtout derrière les rivières de Para, Cottica et Sarameca. Ces expéditions ont presque toujours été couronnées de succès. Ils sont ordinairement accompagnés d'un agent de police et de bastiens. Ces derniers sont des nègres esclaves chargés de surveiller les autres et de les châtier lorsqu'ils en ont reçu l'ordre.

Sur la même place, du côté opposé, se voit le palais de justice, qui fut bâti en 1774. Il est construit en briques, et devant la façade on remarque la pierre qu'y posa le célèbre navigateur La Condamine, lors de son voyage autour du monde. Cette pierre indique les quatre points cardinaux. C'est dans ce palais que s'assemble quatre fois par année la cour de justice; mais le premier tribunal de police, ou criminel, est obligé de siéger toutes les fois qu'il y a des cas urgens. Le second tribunal est celui qui s'occupe des affaires civiles. La troisième cour est chargée des affaires de peu d'importance; c'est là que se terminent toutes les discussions d'intérêt. Maintenant il n'y a plus que deux cours. Dans la belle rue dite Grave-Straat se trouve, en venant de la place d'Armes à droite, l'église catholique bâtie en bois; c'était primitivement la salle de spectacle, qu'on a supprimée. C'est en 1785 que les catholiques obtinrent l'agrément des états-généraux pour avoir une église publique, et c'est le 1er août 1787, qu'une grand'messe en musique, à laquelle assistèrent toutes les autorités civiles et militaires, fut célébrée dans cette salle, ainsi transformée en église.

En suivant la rue de Grave-Straat, et du même côté, est placé l'hôpital civil et militaire, bâti par le gouverneur Crommelin en 1758 ou 1760. Cet édifice, qui est en bois, est large et spacieux; il contient des salles fort belles et fort commodes pour les malades : il est garni d'une bonne pharmacie et dirigé par d'habiles médecins et chirurgiens. Les malades qui sont conduits à l'hôpital, soit civils, soit militaires, sont portés par des nègres dans des espèces de boîtes fermées par des toiles.

La chambre des orphelins, ou *wees-kamer*, se trouve à quelques rues de là : c'est un beau bâtiment construit en bois.

L'église des protestans réformés, qui dominaient autrefois dans le pays, a été consumée par l'incendie, ainsi que la maison de ville. Ces deux bâtimens étaient situés sur la place, ou marché aux légumes, fruits et volailles. Cette place, qui forme un carré long, servait autrefois de cimetière; mais depuis un grand nombre d'années, le gouvernement, craignant la contagion, a désigné pour cet objet un autre endroit à l'un des bouts de la ville.

Le poids de la ville est un bâtiment carré bâti en briques; il se trouve sur l'eau; c'est là que se rassemblent les commissionnaires et les voituriers, parce que le débarquement y a lieu. La banque est aussi placée dans le même local.

Les luthériens ont au bord de l'eau leur église, bâtie en briques et voûtée. Son extérieur n'a rien de remarquable. On voit dans l'intérieur une très-belle chaire sculptée.

Les juifs portugais et allemands ont aussi deux synagogues bâties en bois. La première est belle, la seconde l'est beaucoup moins.

Les anglicans et les frères moraves y ont aussi des chapelles. Ces derniers n'y sont établis que depuis 1779.

Malgré toutes ces différentes croyances, et peut-être à cause de cela, la tolérance religieuse est bien observée à Surinam; chacun y prie Dieu à sa manière, sans être dérangé ni même à peine remarqué. Il n'est pas rare de rencontrer dans une même maison ou plantation un composé de catholiques romains, de calvinistes, de juifs portugais ou allemands, d'idolâtres, etc., vivant tous ensemble en bonne intelligence, sous la protection des lois et sous celle du gouvernement de la colonie.

La population de la ville de Paramaribo peut être de neuf à dix mille individus, qui se composent de blancs, d'indiens ou caraïbes, de mulâtres, de nègres, de métis, castiches et cabougles, dont le mélange forme encore des subdivisions à l'infini, ce qui fait que, sur cinquante personnes qu'on examine, il s'en trouve à peine deux dont le visage soit de la même couleur.

Ces neuf à dix mille individus peuvent être divisés approximativement comme il suit : 1,000 à 1,100 blancs, sans compter la garnison; 900 à 1,000 juifs allemands et portugais, 600 à 700 créoles, nègres, mulâtres, etc., et 7,000 à 8,000 esclaves de toutes couleurs, qui sont employés journellement, tant pour le service domestique que dans les arts et les métiers industriels; ils sont charpentiers, serruriers, cordonniers, perruquiers, tailleurs, garçons du port, ou *foetoe-booy*, revendeuses, laitières, verdurières, marchandes de poisson dit kabbeljaauw, ou morue sèche. La plupart de ces ouvriers ou artisans sont obligés de rapporter tout ce qu'ils gagnent à leurs maîtres, qui les louent même souvent à des chefs d'ateliers capables de les mieux exploiter. Ne serait-il pas juste et même utile qu'on laissât à ces malheureux une partie de ce qu'ils gagnent à la sueur de leur front? car presque tous sont naturellement très-enclins au vol, et l'on verrait sans doute, en se montrant plus juste à leur égard, diminuer et peut-être cesser tout à fait ces petits vols domestiques, qui ont lieu si fréquemment dans la ville. Ce qui contribue beaucoup à entretenir et à développer en eux ce mauvais penchant, c'est le besoin qu'ils éprouvent de satisfaire au goût impérieux qui les domine pour la toilette et pour les plaisirs. Les créoles et les esclaves sacrifient tout à cela et principalement à la danse et à ces réunions appelées *dou*, mot qui signifie beau, brillant, et où ils viennent étaler à l'envi leurs parures si bizarres.

On a cherché inutilement à abolir chez les esclaves ce goût du luxe, avantageux d'ailleurs au commerce de la métropole, et qui est un des mobiles les plus puissans pour stimuler cette population et la rendre active et industrieuse, par le besoin de satisfaire à son goût pour les parures et le plaisir, pour tout dire en un mot, à son *dou*.

Au milieu d'une population d'esclaves aussi nombreuse que celle qui se trouve dans la ville, la vue n'est pas affligée par cette foule de mendians déguenillés qu'on rencontre partout en Europe. Je puis même dire, à la louange des habitans, que leurs règlemens sur la mendicité devraient servir de modèles à la plupart des États européens.

On compte dans toute la colonie huit cent six plantations de café, de sucre, de coton, de bois de teinture, en y comprenant les plantations abandonnées et auxquelles on revient quelquefois : elles sont toutes très-avantageusement situées le long de la mer, des rivières et des criques. Le plus grand nombre des propriétaires de ces habitations résident aux Pays-Bas et font administrer leurs biens par des agens ou directeurs, qu'on nomme *groot-meesters*, et dont beaucoup finissent, au bout de plusieurs années, par devenir

propriétaires des plantations qu'ils dirigent. On voit cependant quelques propriétaires soigner eux-mêmes la direction de leurs biens.

Sur huit cent six plantations, il peut y en avoir cinq cent cinquante qui sont habitées et sur lesquelles il se trouve de un à quatre blancs, ce qui donne deux ou trois par plantation. Leur nombre total serait de onze cents, ce qui, joint à ceux de la ville, ferait à peu près deux mille cent cinquante blancs. En y ajoutant enfin toutes les personnes libres, juifs, créoles, mulâtres et nègres, la colonie peut s'élever à quatre mille individus libres, contre quarante-cinq à cinquante mille esclaves, ou plutôt contre soixante-quinze à quatre-vingt mille, en y comprenant les noirs, ou bosch-nègres, qui habitent le haut du pays. Je ne compte pas encore dans ce nombre les marrons esclaves et les Indiens qui entourent la colonie. Ce calcul fait faire des réflexions effrayantes.

En jetant maintenant les yeux sur le caractère et les mœurs des habitans de Surinam, qui se composent généralement de créoles et de nègres créoles, les premiers nés de parens européens, les seconds de parens africains, je remarquerai d'abord que presque tous montrent de la vivacité, de l'intelligence et des dispositions pour les sciences; mais ils sont adonnés à la mollesse et à l'oisiveté, et ils ont peur de se livrer au moindre travail manuel qui les fatigue. Je pourrais citer pour exemple ce garçon perruquier, esclave lui-même et qui, au lieu de profiter de l'excédant du salaire qu'il doit rapporter à son maître, aime mieux louer un petit esclave dont il se fait suivre, et qui porte les peignes, la boîte à poudre et le fer à papillottes. Il n'y a pas le plus



Esclave perruquier et son petit nègre.

petit artisan ou esclave libre qui n'ait cette même vanité et ce même goût de domination, et c'est là ce qui rend la main-d'œuvre si excessivement chère. J'ai même remarqué que ceux qui ont été le plus habitués au travail en Europe deviennent bientôt aussi mous et aussi indolens que les créoles eux-mêmes. La cause de cette disposition est dans la température élevée du climat, dans l'excessive chaleur, et surtout dans la facilité qu'ont les habitans de se procurer avec abondance tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie.

En fait de commerce, ils sont aussi rusés et aussi habiles que les Européens; mais ceux-ci, étant plus laborieux, s'enrichissent plus rapidement. Quoique les blancs et les créoles soient régis par les mêmes lois et soient sujets d'un même monarque, on remarque cependant une grande antipathie entre eux. Je crois que la principale cause de cette désu-

nion tient à ce que les derniers voient avec déplaisir les premiers occuper les emplois les plus importans de la colonie aussitôt qu'ils arrivent d'Europe et parvenir par leur activité à se trouver bientôt en possession de la plus grande partie du commerce.

Les créoles et les nègres libres sont peu friands; mais ils mangent souvent et avec avidité, et assez ordinairement en commun dans le même plat. D'autres fois ils mangent séparément, couchés ou assis par terre, ayant devant eux une calebasse qui leur sert de plat. Le tonton et l'ouilpot sont leurs mets favoris, ainsi que le poisson salé, ou morue.

Les viandes qu'on mange à Surinam sont tellement assaisonnées de piment qu'il est presque impossible à un Européen de s'en nourrir aux premiers temps de son arrivée dans la colonie. On finit cependant par s'y habituer et par s'apercevoir que les épices elles-mêmes deviennent, dans un climat si chaud, un moyen de conserver la santé. A mon retour en Europe j'en ai fait moi-même l'expérience, et j'ai senti que toute habitude finit par devenir un besoin. Je ferai observer en outre que, chez un peuple, l'usage d'un aliment qui paraît quelquefois ridicule à un étranger est un résultat de son climat, de ses besoins et des productions que la nature lui fournit.

Il ne faut pas croire que les Surinamois ignorent les délicatesses de la table et les jouissances les plus choisies des gourmets. Les Européens et les créoles de la bonne société étalent un grand luxe et beaucoup d'appareil dans leurs repas, qui commencent ordinairement vers cinq à six heures du soir et durent jusqu'à minuit et quelquefois même se prolongent jusqu'au matin au moyen du jeu, de la danse et de la musique. On y trouve tout ce que l'Europe et l'Amérique peuvent produire de plus délicat et de plus recherché en viandes, en légumes, en gibier, en volaille, en poisson, en vins et liqueurs, en pâtisseries, et enfin en mille petites friandises de dessert, dans la confection desquelles ils excellent surtout.

C'est ordinairement dans ces sortes de réunions qu'on se plaît à étaler les modes nouvellement reçues d'Europe. Lorsqu'on est recommandé à un planteur, on est parfaitement bien reçu dans sa maison et surtout avec une franche cordialité tout à fait ennemie de l'étiquette des grandes villes. Pour vous servir à table, vous avez derrière vous une troupe de négresses, qui, au moindre signal de leur maître, vous présentent tout ce que vous désirez.

Les magasins, dont je parlerai plus bas, fournissent avec abondance à tout ce que demandent le luxe de la toilette, l'ameublement des habitations et même les besoins de la table; les marchés fournissent le reste. On en trouve deux



Marché de Surinam.

qui sont abondamment pourvus de tous les fruits qu'offre la saison, tels qu'ananas, pompelmoes, oranges, acajou, goyava, sapadilla, marcousa, papayes, marmeladedoos, melons d'eau, cantaloups et beaucoup d'autres espèces de fruits. On y voit aussi beaucoup de volaille, dont ce pays fourmille : dindons, canards, poulets, etc.; et ensuite des légumes, tels que bananes, choux verts, carottes, persil, pimprenelle, endives, oignons, pommes de terre, salades

de différentes espèces, piment, champignons, cassave, soit en pains soit en racines, et un grand nombre d'autres légumes qui seraient trop longs à décrire. La vente, qui se fait ordinairement par des esclaves nègres et créoles des plantations et des combées, commence vers six heures du matin et finit vers trois ou quatre heures de l'après-midi.

Au bord de l'eau est un autre marché, où se vendent principalement le bois à brûler et le poisson, dont les rivières abondent, mais qui est ordinairement cher et ne se garde pas; car à peine sorti de l'eau, la chaleur lui donne de l'odeur et le gâte.

On voit que celui qui voudrait se contenter des produits du pays, dont les prix sont d'une grande modicité, sans rechercher les objets de luxe que fournit le commerce d'Europe, pourrait très-bien vivre à Surinam avec un modique revenu. Là, toutes les choses nécessaires à la vie se trouvent en abondance, excepté le vin, les spiritueux et la bière. Bien souvent il m'est arrivé, en parcourant le matin ces marchés où l'on voit à peine un blanc, d'être saisi d'étonnement et d'admiration à la vue de ces trésors si nombreux et si variés, de ces fruits si divers de goût et de forme, de ces fleurs si diverses de couleurs et de parfums.

Les missies, ou ménagères, appartiennent principalement à la classe des esclaves affranchies et même à celle des esclaves, ce qui ne les empêche pas de se faire suivre par d'autres esclaves. Il y a dans leur marche beaucoup de nonchalance et d'affectation. Tantôt elles jettent leur châle ou mouchoir sur l'une et l'autre épaule, tantôt elles relèvent leur robe ou pagne avec prétention. Elles ont presque toutes sur la tête un mouchoir qu'elles savent disposer de mille manières et sous mille formes. Elles ont le teint basané, les yeux vifs et noirs, ainsi que les cheveux, qu'elles ornent de fleurs et qu'elles portent tantôt crêpés, tantôt déroulés de toute leur longueur. Elles ont des dents très-blanches, et en général les formes du corps bien prises. Elles portent des jupes ou des jaquettes ouvertes par devant; et dessous une pièce d'étoffe ou de toile mélangée de couleurs vives, qu'elles nomment paigsen ou pagne. Ces paigsen font le tour des reins et descendent jusqu'à la moitié des jambes, qui sont ornées de bracelets de corail, ainsi que les bras, le cou et les pieds.

Les pieds sont nus, car il n'y a que les affranchis qui aient le droit de porter des chaussures. Dans les jours de réunion, elles se couvrent de bijoux et d'ornemens. Chez elles, les missies sont ordinairement assises sur un canapé et très-légèrement vêtues, mâchant une branche d'orange amère. Souvent aussi elles sont devant une croisée ou par terre assises sur une natte. En d'autres momens, elles se réunissent deux ou trois dans un jardin donnant sur la rue, et là, dans un langage composé d'anglais, de hollandais, d'africain, elles font une conversation qu'elles appellent Takie-Takie, ce qui est l'équivalent du commérage et des caquets de la société européenne. Ce caquetage est un besoin pour la classe du bas peuple et même pour les nègres. Si une négresse ne peut pas rencontrer sa *wan matie*, ou amie, ou sa *wan soema*, personne à laquelle elle puisse conter ses peines, elle se met à parler à sa cruche, qu'elle pose à terre, ou à un arbre, ou enfin à tout autre objet qu'elle trouve dans la rue. Un jour j'en ai vu une qui se lamentait assise devant un dindon, au milieu d'une savane; l'entretien dura une longue heure. Les missies passent ainsi des heures entières sans changer de position, pas même pour manger leur *tonton*, qu'elles se font servir à part par leurs esclaves.

Elles ont presque toutes devant elles des paniers à ouvrage, dont elles font peu d'usage à la vérité, car elles ne sont pas dans l'habitude de raccommoder leurs babillemens, ni même d'en porter qui aient été raccommodés. Un blanc, un créole ou un nègre qui porterait sur lui une pièce d'habillement qui aurait été rapportée serait montré au doigt et on l'appellerait *Poor man aben abie no pikien monie to baay n'joen kloosio*, ce qui veut dire : Pauvre homme qui n'a pas d'argent pour acheter un vêtement neuf. Aussi l'on n'est pas étonné de rencontrer un naturel du pays avec la moitié d'un habit, une partie de culotte, ou même dépouillé de tout vêtement, ayant sur la tête un chapeau de femme ou un chapeau de livrée galonné.

Les Surinamois sont généralement d'une grande propreté sur leur personne. Ils prennent fréquemment des bains, et leurs habillemens, quoique parfois déguenillés, sont lavés presque tous les jours. Leurs enfans mêmes, dès le moment de leur naissance, le sont deux ou trois fois par jour, dans une cuve ou à la rivière.

Les femmes du peuple ont des mœurs déréglées et poussent la liberté de leurs propos jusqu'au libertinage. Des entretiens et un langage qui révolteraient toute honnête femme en Europe n'excitent en aucune manière leur indignation. Leur impudeur est poussée si loin qu'elles paraissent flattées de ce qu'on regarde justement chez nous comme un odieux outrage; elles voient dans une proposition infâme une sorte de préférence dont elles se trouvent honorées. Aussi quand même elles sont éloignées de toute pensée d'accueillir celui qui les insulte, on remarque dans leur physionomie une satisfaction qu'on ne peut attribuer qu'à une vanité inconcevable.

Malheureusement lorsque les dernières barrières de la bienséance sont franchies et qu'un homme a donné imprudemment dans le piége que lui ont tendu ces créatures, c'en est fait de sa fortune et même de sa santé; car elles sont insatiables de toilette et d'ornemens; et, quoique la façon de leurs habillemens soit assez simple et assez peu soumise à l'influence de la mode, elles aiment à être mises magnifiquement, et surtout à se procurer, à quelque prix que ce soit, les nouveautés ou *mooi sanies*.

C'est principalement le long du port et dans la rue dite *Sarameca-Straat*, endroit le plus fréquenté et le plus commerçant de la ville, que l'on trouve le plus grand nombre de magasins et les mieux fournis de tout ce qui peut servir aux aisances et aux besoins de la vie. Tout s'y voit en abondance, depuis les objets de luxe jusqu'aux choses les plus communes, depuis les bijoux les plus riches jusqu'aux marchandises du plus bas prix.

Cette rue de Sarameca est à peu près à Surinam ce qu'est le Kalver-Straat à Amsterdam. C'est le rendez-vous général, non-seulement des étrangers, mais encore de toutes les classes d'habitans. Le matin et soir, elle offre un coup d'œil brillant et animé, qui a l'aspect d'une vue de grande capitale.

Les magasins les plus remarquables de cette rue sont ceux qui portent le nom de Vette-Warier. Ils sont ordinairement tenus par des juifs qui possèdent, comme ceux d'Europe, l'art d'attirer les acheteurs et de faire des affaires avec toutes les classes de la population, soit en vendant, soit en troquant toutes sortes d'objets. Les marchandises qui ont entre elles le moins de rapport s'y trouvent, et l'on voit sur la même planche un fromage de Hollande et une pièce de mousseline, un jambon de Bayonne et un pot de pommade, une perruque et des jouets d'enfans. Parmi ces magasins il y en a qui sont fort riches et bien assortis, et on y trouve tout à la fois de quoi manger, s'habiller et se meubler.

Les ateliers de tailleurs sont quelquefois tenus par des esclaves ayant sous eux d'autres esclaves. Je vis un jour un

nègre dépourvu de tout vêtement se faire prendre, dans un de ces ateliers, mesure d'un habit, en se tenant sur le seuil de la porte, afin que les passans pussent voir qu'il allait avoir un habit, objet d'orgueil et de luxe pour les nègres. Ordinairement les habitans de la ville sont habillés de blanc; mais, dans les cérémonies et aux dîners d'étiquette, les hommes sont habillés de drap noir, vêtement que la chaleur rend fort incommode, mais dont heureusement il est permis de se débarrasser à la fin du repas.

Les tailleurs sont fort chers, parce qu'ils sont obligés de faire venir d'Europe une partie des draps et des étoffes dont ils se servent. Mais, en général, ils ne travaillent pas bien, et les habitans riches donnent la préférence aux habillemens confectionnés en Europe, quoiqu'ils soient fort coûteux.

Les cordonniers sont également nombreux, et on remarque en eux les mœurs et les habitudes de leurs confrères d'Europe. Assis et travaillant devant leur porte, ils chantent ou fument, ayant d'un côté une cruche remplie d'eau, de l'autre une calebasse avec des bananes. On rencontre assez ordinairement chez eux un singe ou un perroquet, au lieu du merle ou du sansonnet, compagnon habituel des cordonniers européens. C'est ce que l'on peut voir sur la gravure dessinée d'après nature qui se trouve à la page 173.

Les cordonniers sont en général beaux parleurs, bavards, cancaniers, prompts à savoir et à faire les nouvelles du quartier. Ce sont eux qui les propagent, qui les fomentent, qui les caressent, qui les multiplient. C'est à eux qu'on vient les apporter, à eux qu'on vient les demander. Ils sont en outre empressés, galans, et se font valoir avec un amour-propre des plus divertissans.

De même que les draps, les cuirs se tirent de la métropole, et ils sont assez généralement de médiocre qualité; cela n'empêche pas que les chaussures ne soient fort chères.

Les bouchers vendent toute espèce de viande, deux fois par semaine; mais le veau est rare et cher; le porc y est excellent, et le goût en est différent de celui des cochons d'Europe. Il existe pour la vente du pain des règlemens pareils à ceux qui ont été faits dans nos villes européennes. Le prix en est réglé d'après la quantité de farine qui est apportée au marché. Le pain d'ailleurs n'est pas mauvais, et on en trouve de toutes les espèces chez les boulangers.

On conçoit sans peine que, dans une ville où il y a un grand luxe de toilette et où les femmes ont une coquetterie qui ne le cède en rien à celle de nos élégantes, les marchandes de modes, qui sont ordinairement des négresses, doivent être très-nombreuses. Aussi trouve-t-on un grand nombre de magasins de ce genre dans la rue de Sarameca. Plusieurs de ces marchandes font venir leurs modes de Paris et de Londres; mais je suis tenté de croire que les petites-maîtresses de ces deux villes jetteraient peut-être un coup d'œil de dédain sur des chapeaux ou des bonnets que le transport, la poussière et la chaleur ont un peu fanés, d'autant plus que, selon toute apparence, on ne reçoit point à Surinam ce que les deux grandes capitales du goût offrent de plus frais et de plus élégant. Mais on se contente de ce qui arrive, parce que les objets de comparaison manquent; et une missie ou quelquefois même une riche créole se pavane comme une reine avec ce qui serait dédaigné par les petites bourgeoises de Bruxelles et de La Haye.

Les blanchisseuses sont fort bonnes à Surinam; mais elles sont chères. Tout le monde connaît, au reste, la supériorité des blanchisseuses américaines sur les nôtres. Voilà pourquoi plusieurs négocians des grands ports de France, et principalement de Bordeaux, envoyaient autrefois blanchir leur linge dans les colonies. J'ignore si cet usage existe encore aujourd'hui. On est fort difficile sur ce point à Surinam; aussi les blanchisseuses, qui sont presque toujours des négresses, y ont-elles atteint un degré de perfection qui est rarement surpassé ailleurs.

On voit aussi dans la ville des magasins tenus par des capitaines de navires, qui louent des parties de maison et mettent en vente leurs pacotilles. Ces magasins sont ordinairement assez fréquentés, parce qu'on y trouve abondamment des productions étrangères au pays, et que fournissent les deux continens.

Les cafés, les salles de billard, même les cabarets ne manquent pas dans cette rue. C'est là que se réunissent, comme en Europe, les oisifs, les joueurs et les buveurs; c'est là qu'on perd son temps, son argent et quelquefois sa santé. L'abus des liqueurs est, de même que dans tous les pays chauds, la principale cause des maladies qu'éprouvent les étrangers et qui les enlèvent quelquefois avec la plus grande rapidité.

Les rues de Paramaribo sont tenues avec une grande propreté, principalement celle dont j'ai parlé, et qui est un point de réunion pour les oisifs et les curieux. Des esclaves du gouvernement les parcourent chaque jour, en conduisant chacun une charrette attelée d'un mulet, pour enlever toutes les immondices. On conçoit d'ailleurs que la ville annonce les mœurs et les habitudes de la métropole, et qu'on y trouve cet extérieur de propreté, devenue proverbiale et presque minutieuse, qui distingue les villes hollandaises.

Je terminerai cette description de la rue Sarameca par une réflexion que j'ai faite quelquefois en m'y promenant: c'est que ce bruit, cette gaîté, les chants, les bruyans éclats de rire, tout ce mouvement enfin qu'on y remarque, ne viennent que des esclaves, qui semblent par là oublier leur état et se délasser un moment de leurs occupations; tandis que les Européens, les gens riches, sont ordinairement graves et pensifs: heureuse compensation qui là, comme en Europe, attache quelquefois le dégoût et l'ennui à la fortune et le bonheur au travail.

Ce n'est pas seulement dans les fêtes des personnes riches ou d'importance que l'on étale un grand luxe et que l'on voit de jeunes esclaves mises avec une sorte de magnificence et portant des vases de fleurs, ornés de vers en l'honneur de celui ou de celle qui est l'objet de la fête, toutes ces dépenses se font aussi le jour d'un baptême. Quelquefois on y voit une missie ou esclave, dans l'attirail d'une grande dame et la tête couverte d'un mouchoir, habillée d'une espèce de jupe, large et ouverte par devant, que recouvre une robe longue et traînante pour cacher la nudité de ses pieds.

Deux négresses mises avec beaucoup de soin l'accompagnent. L'une d'elles porte l'enfant, l'autre les cadeaux et les livres. Celles d'entre les missies ou femmes du peuple qui ne sont pas riches louent ou empruntent pour ce jour-là tous les habillemens qu'elles portent, ainsi que ceux dont les deux esclaves indispensables sont vêtues.

La danse la plus ordinaire dans la bonne société ressemble à la danse écossaise. La musique, qui l'accompagne toujours sur un même ton, fort ou aigu, n'a rien de mélodieux ni d'agréable. L'orchestre se compose toujours de mulâtres ou de nègres, créatures fort infatuées de ce qu'ils nomment avec emphase leur talent de musiciens artistes.

Le professeur de danse ordinairement est un mulâtre qui jouit d'une grande réputation de grâce dans le pays et dont les leçons se paient très-cher et qui dépasse en fatuité même les musiciens noirs ou jaunes.



Mulâtre donnant une leçon de danse.

Les dimanches et les jours de fête, les planteurs riches et les négocians qui se rendent à l'église avec leur famille se font suivre quelquefois par cinq ou six esclaves, dont chacun est chargé de porter quelque chose. On étale ordinairement, ce jour-là, un grand luxe de toilette.



Colon se rendant à l'église.

A la mort d'un habitant riche, son cercueil est porté par douze nègres. Les parens et les amis le suivent, habillés de noir. Ils ont la tête couverte d'une sorte de chapeau qui leur cache entièrement la figure ; un crêpe noir y est attaché, et

des esclaves qui marchent derrière chacun d'eux en tiennent un bout, en élevant de l'autre main un vaste parapluie vert sur la tête des personnes qui accompagnent ainsi le cercueil.

Ces jours-là sont des jours de fête et de vacance pour les ouvriers, et le savetier quitte lui-même le seuil de sa boutique, où il aime tant à causer, pour se faire beau et aller à ces réunions funèbres.



Cordonnier.

Il y a une autre danse, appelée *dou*, qui est ordinairement dansée par les nègres et par les esclaves, surtout le jour de la nouvelle année. C'est dans ces sortes de réunions qu'ils oublient à la fois la bêche et le fouet, et qu'ils paraissent dans tout l'appareil du luxe oriental, bien différent du costume qu'ils avaient la veille ou qu'ils auront le lendemain en se rendant à leurs travaux. Ce *dou* a lieu au son du tambour, du tambourin et d'une espèce de guitare. Leur tambour se compose d'un morceau d'arbre creusé, dont le dessous est à jour, et dont le dessus est recouvert d'une peau de chèvre tannée. Celui qui en joue le place entre ses jambes et le bat alternativement avec les quatre doigts de chaque main, prenant sa mesure en quatre temps.

Le tambourin est une petite planche supportée par un pied, et sur laquelle on frappe la mesure avec deux petits bâtons. La guitare, qui leur tient lieu de violon, est une demi-calebasse fixée à un bâton et sur laquelle sont tendues une peau et quatre cordes à boyaux. On en joue en frappant la corde en mesure avec la main.

Cette harmonie est accompagnée d'un chant national et d'un petit instrument qui fait le même bruit qu'une vessie remplie de pierres; on l'appelle *maccari*. Les femmes le tiennent de la main droite en battant la mesure de la main gauche, en balançant le corps, en tournant et en glissant sur la pointe du pied. C'est une chose fort étonnante que de les voir se pencher, faire beaucoup de mouvemens de la tête et du corps, s'approcher ou s'éloigner l'une de l'autre, souvent sans remuer les pieds ni même sans les lever.

Lorsqu'un étranger assiste à ces réunions, qu'il voit ces nègres et ces négresses couverts de leurs plus beaux habillemens et mis avec une sorte d'élégance et de luxe, lorsqu'il remarque cette gaîté bruyante qui règne parmi eux, il a de la peine à s'imaginer que ces danseurs si animés, si vifs, si heureux enfin, soient ces mêmes esclaves qui, pendant le reste de la semaine, traités, pour ainsi dire, comme des bêtes de somme, sont occupés des travaux les plus rudes, exposés continuellement à la chaleur la plus insupportable, et quelquefois même aux caprices de leur maître ou à la brutalité d'un bastien. Ces jours sont pour eux des jours d'incroyable bonheur. Le lendemain, presque nus ou couverts de vêtemens en lambeaux, chargés de provisions, la tête courbée, le regard triste et abattu, en songeant aux plaisirs de la veille, et peut-être à ceux qu'ils goûteront encore à la prochaine fête, ils se rendent, dès le point du jour, à leurs travaux, la pipe à la bouche, leurs enfans et leurs outils sur le dos.

Une chose dont on est également frappé lorsqu'on assiste à ces réunions joyeuses, c'est le grand abandon qui y règne. Le nègre semble oublier là toutes ses fatigues ou ses peines; il est à cet égard comme les enfans : tout entier à son plaisir, il en jouit beaucoup plus que ne le font nos paysans ou nos domestiques d'Europe. Là, il redevient l'homme de la nature. La présence même du bastien lui rappelle à peine qu'il est esclave. Il y a dans sa danse et dans tous ses mouvemens une espèce d'ivresse morale qui ne lui permet pas de se rappeler les travaux de la veille ou de penser à ceux du lendemain. Plus ses momens de

félicité sont rares, plus il veut en jouir. On dirait qu'il cherche à s'étourdir sur sa condition, si cependant il la sent; car ceux d'entre eux qui sont nés dans l'esclavage s'y sont habitués de bonne heure et paraissent moins en souffrir. Je dois dire aussi, à la louange des colons de Surinam, que la plus grande partie d'entre eux font tout ce qui dépend d'eux pour rendre supportable l'esclavage à ces malheureux, et que beaucoup de colons sont portés par l'humanité, plus encore que par l'intérêt, à entretenir chez les nègres l'attachement, la confiance, et surtout l'amour d'une honnête distraction. C'est là ce qui rend, pour l'étranger réfléchi, ces réunions si intéressantes à observer. Les figures, les costumes, le bruit des instrumens, le chant véritablement national, quoique africain, de Kaya-Paramaribo, la variété, le grotesque des pas, tout cela forme un spectacle dont on ne peut pas se faire une idée en Europe, et que rendent bien imparfaitement toutes les descriptions qu'on pourrait en faire. J'y ai quelquefois moi-même assisté sans ennui pendant des heures entières, absorbé dans mille réflexions, et félicitant intérieurement tous ces esclaves de cette heureuse faculté de tout oublier au milieu de leurs plaisirs et de se croire les plus heureux des hommes, lorsqu'ils sont livrés à leur *dou*.

Cette danse est tellement du goût des danseurs qu'ils ne la quittent que lorsque les forces leur manquent et qu'il leur est impossible de continuer. Quand ils se trouvent forcés de s'arrêter, ils sont accueillis par des battemens de mains, des cris, un rire général et un roulement de tous les instrumens. Mais, que le bruit du tambour et le cri *Kaya-Paramaribo* se fasse entendre, et tous les danseurs se remettent aussitôt en mouvement. Ces sortes de divertissemens sont ordinairement arrosés de rhum, qu'accompagnent un morceau de kabbeljaauw et une banane rôtie ou bouillie.

Il n'arrive jamais de désordres dans ces sortes de réunions, un bastien, qui porte un fouet à la main, étant chargé de maintenir l'ordre. Dans les plantations où il y a un grand nombre de nègres, le spectacle de cette danse ne laisse pas d'être fort pittoresque et d'attirer puissamment la curiosité des étrangers.

En général, on s'occupe un peu trop, dans la colonie, de la filiation des familles, et on fait une distinction entre les enfans nés de blancs, de créoles, de noirs, d'esclaves, ou enfin du mélange de deux de ces classes. Ces préjugés, qu'il n'est que trop commun de voir régner en Europe, produisent dans les colonies le malheureux effet de séparer les différentes classes des citoyens et d'établir entre eux des divisions et des haines qui s'éteignent quelquefois difficilement.

Cela me rappelle une anecdocte relative au premier gouverneur, M. Van Sommelsdyck. Lors de la guerre qu'il eut à soutenir contre les indiens ou caraïbes, n'ayant pas de forces suffisantes pour s'opposer à leurs incursions et aux dégâts qu'ils commettaient journellement sur les plantations dans le haut du pays, il prit la résolution de chercher tous les moyens possibles de faire la paix avec eux. Ce ne fut cependant qu'à force de persuasion et de présens que l'on parvint à conclure une trève, qui ne fut ratifiée de la part des chefs indiens que sous la condition que le gouverneur de la colonie prendrait en mariage la fille d'un chef caraïbe. « Sans ces liens, disaient-ils, nous ne pourrons nous fier aux blancs. »

Sur ce rapport, M. Van Sommelsdyck n'hésita pas à prendre une princesse indienne, qui lui fut amenée par un prince de sa famille, accompagné de plusieurs autres chefs de différentes tribus. Cette alliance contribua beaucoup à cimenter et à entretenir une paix si ardemment désirée.

Cette princesse vivait encore à Surinam du temps du gouverneur Mauritius; elle avait près de quatre-vingts ans et jouissait de tous les honneurs dus à son rang.

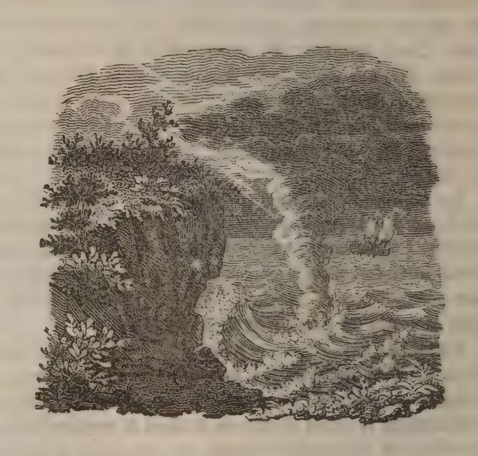
La vie que l'on mène à Paramaribo est assez uniforme. Généralement on se lève entre cinq et six heures du matin, quand le coup de canon s'est fait entendre. Après avoir pris le thé ou le café, on fait une promenade, et l'on vaque à ses affaires. Vers midi, on fait un déjeuner dînatoire, que précède quelquefois un verre de bitter-soopje, de genièvre ou d'eau-de-vie.

Après le déjeuner, on va faire la sieste jusqu'à quatre heures; alors on prend encore une tasse de thé. On s'habille pour aller faire un tour de promenade à cheval, en voiture ou sur l'eau, ou pour se livrer à ses affaires. On entre chez un ami, on cause, on se met à table, on sort; tout cela sans aucune cérémonie.

Lorsque les nouvelles d'Europe manquent, les conversations sont assez peu intéressantes. Il se trouve, il est vrai, dans le pays trois journaux hollandais, mais ils ne contiennent rien que tout le monde ne sache déjà. Il n'y a que les journaux anglais, arrivant de Démérary, qui présentent quelque intérêt. Mais, faute de mieux, on s'entretient largement de la politique du gouvernement, de la marche de l'administration, des affaires, des tribunaux, de la récolte du café, du sucre et du coton, et surtout des plaisirs. Rien, à cet égard, ne distingue la colonie des pays européens. Pendant ces entretiens, on verse ordinairement des vins de Madère ou de Champagne.

Chacun, de jour ou de nuit, peut se retirer sans danger chez soi, et l'on est sûr de n'être ni attaqué ni insulté. S'il y a quelque trouble ou tapage, ce n'est que parmi le bas peuple et dans les cabarets qui sont situés le long du port. A peine s'en aperçoit-on ailleurs. Les désordres sont ordinairement la suite de l'ivresse, qui est commune chez le bas peuple, adonné aux liqueurs fortes et surtout au rhum ou dram. Mais ce qui contribue à les rendre moins fréquens, c'est le règlement en vertu duquel tout nègre qui n'est pas libre, doit rentrer à sa négrerie à huit heures du soir.

P.-J. BENOIT.



LITTÉRATURE ORIENTALE.

LE CRIME PUNI PAR LE CIEL.

En voulant nuire à autrui, c'est à soi-même qu'on nuit.
Les ruses les mieux concertées se découvrent à la fin.

On dit communément : « Quiconque ôte la vie à un autre doit la perdre ; » c'est une loi universellement reçue et qui est nécessaire à la société. C'est pour cela qu'il est si difficile de faire passer l'innocent pour coupable et le coupable pour innocent. Êtes-vous innocent ? Celui qui veut vous perdre peut bien à force d'argent corrompre les juges les plus éclairés ; mais le juste ciel ne permet pas que vous succombiez. L'injustice se reconnaît enfin et est confondue.

Au contraire, un scélérat justement accusé et qui crie à la calomnie soutient quelquefois la question la plus rigoureuse sans rien avouer, et force les accusateurs à se désister de leurs poursuites. Mais enfin vient un jour où le mystère d'iniquité se révèle et où l'artifice se manifeste.

Le ciel est souverainement éclairé ; on ne saurait le tromper.
Il n'a pas besoin d'une attention réfléchie : il sait tout d'avance.
La vertu et le vice ne demeurent jamais, l'une sans récompense et l'autre sans châtiment.
Il n'est question que du temps : tôt ou tard il viendra.

Les plaintes que les gens opprimés poussent, durant la vie ou après la mort, vont au ciel et demandent vengeance. La vérité est quelquefois si embrouillée que les mandarins ne peuvent la découvrir. Mais l'auguste ciel examine tout et voit tout très-clairement. L'artifice et la fourberie, fussent-ils multipliés à l'infini, il les fait servir à amener l'occasion favorable où éclatent ses justes et immuables arrêts.

Aussi l'on dit communément dans le monde : « Les méchans sont craints ; le ciel ne les craint pas : les gens de bien sont trompés ; le ciel ne l'est pas. » On dit encore : « Le filet où le ciel tient tous les hommes renfermés est vaste et spacieux ; il fait comme s'il ne les voyait pas ; cependant nul moyen d'en échapper. »

Depuis qu'il y a un gouvernement, combien de magistrats intègres ou de juges éclairés ont paru sur la scène ! Ignoraient-ils que le ciel prend intérêt et veille à la vie des hommes ? Mais les passions font jouer des ressorts imperceptibles. Cent faits les plus incroyables ne laissent pas d'être vrais, et cent autres les plus imposans n'en sont pas pour cela moins supposés.

Il suit de là que les procès en matière criminelle, même les plus justes, doivent être examinés avec une scrupuleuse attention et à plusieurs reprises. Après quoi un juge peut ne pas craindre que ceux qu'il a condamnés crient à l'injustice et demandent vengeance contre lui.

Aujourd'hui, dans les tribunaux, les grands et les subalternes sont dominés par la cupidité ; ils ne cherchent qu'à s'enrichir. Il n'y a guère que les riches et les gens distingués qui puissent les satisfaire. De là il arrive que la justice ne se trouve plus chez nous et qu'elle a été jetée dans la grande mer orientale.

Je sais fort bien qu'on peut et qu'on doit, sans de longues procédures, châtier des méchancetés notoires qui demandent une prompte justice. Je conviens même que, pour les affaires de moindre conséquence et dont on connaît les divers ressorts, il est bon de les terminer au plus tôt et de les accommoder. Mais je ne juge pas qu'un homicide puisse jamais être pardonné et se tirer d'affaire par voie d'accommodement : l'équité, la droite raison s'y opposent. Si l'accusé qui a trempé ses mains dans le sang d'un autre n'est pas puni de mort, les mânes de celui qui a été tué et qui demandent justice ne seront point en repos.

Quant aux dépositions de ces malheureux qui, dans un interrogatoire, nomment des innocens pour complices de leurs crimes, c'est ce qu'on ne saurait trop examiner. On doit confronter les dépositions d'un jour avec celles d'un autre et les examiner avec une extrême application.

Il arrive d'ordinaire que ces scélérats, appliqués à une violente torture et sur le point d'être condamnés aux derniers supplices, s'accrochent à tout ce qu'ils peuvent. Ils feignent de vouloir tout avouer : la calomnie ne leur coûte rien : ils accusent un innocent, sans se soucier beaucoup de perdre, non-seulement un homme, mais encore une famille entière : ils ne songent qu'à se soulager eux-mêmes ; et, pour y réussir, tout leur est bon.

Un juge ne doit-il pas pénétrer le fond de leur âme, faire peu de cas de semblables accusations, et, en sauvant ceux qu'on veut opprimer, se faire à lui-même un trésor de mérites dont ses enfans et ses neveux recueilleront un jour mille bénédictions ?

J'ai eu en vue, dans ce préambule, d'instruire et le peuple et ceux qui ont part au gouvernement. Il est constant que la plus petite plante, le plus vil arbrisseau, tiennent du ciel suprême ce qu'ils ont reçu de vie. Combien plus doit-on dire qu'il est l'auteur de la vie de tous les hommes, dont il est le premier père.

Ainsi le principal devoir d'un mandarin, c'est d'avoir des entrailles paternelles pour la conservation de ceux qui sont confiés à ses soins. Il doit employer les voies de douceur et de sévérité pour maintenir la tranquillité et prévenir le désordre, et dans toute sa conduite ne rien faire d'indigne du beau nom de père du peuple. Par là il gagnera entièrement son affection, qui éclatera par les marques d'une éternelle reconnaissance. L'auguste ciel récompensera surtout son équité et le protégera avec un soin particulier.

Sous la dynastie des Ming (1), un homme riche de la ville de Sou-tcheou, nommé Wang-kia, était depuis longtemps l'ennemi déclaré d'un certain Li-yi. Il avait cherché cent

(1) C'est sous cette dynastie que vivait l'auteur de cette histoire

fois l'occasion de le perdre, sans avoir pu la trouver. Un jour qu'il faisait un vent terrible et qu'il pleuvait à verse, il part vers la troisième veille de la nuit, résolu de l'assassiner dans sa maison.

Ce soir-là Li-yi, après avoir soupé tranquillement, s'était couché et dormait d'un profond somme avec sa femme, lorsqu'une troupe de dix brigands enfonce sa porte. Ce bruit le réveille : il voit ces scélérats, le visage barbouillé de rouge et de noir, entrer tumultueusement dans sa chambre.

A cette vue, Mme Tsiang, sa femme, tout effrayée, se glisse dans la ruelle, et ensuite sous son lit, où elle se cache : à demi morte de frayeur, elle aperçoit qu'un de la troupe, qui avait une grande barbe et une large face, saisit Li-yi par les cheveux et lui abat la tête d'un coup de sabre; après quoi toute la troupe, sans toucher à quoi que ce soit de la maison, sort aussitôt et disparaît.

Mme Tsiang, qui avait vu tout ce qui s'était passé, étant revenue de son extrême frayeur, sort de dessous le lit et s'habille à la hâte, puis, se tournant vers le corps et la tête coupée de son mari, elle se lamente et pousse de grands cris. Les voisins accourent en foule pour voir de quoi il s'agit. Un si triste spectacle les consterne. Ils s'efforcent néanmoins de consoler la pauvre dame tout éplorée; mais elle se refusait à toute consolation.

« Vous voyez, leur dit-elle, mon mari égorgé; ne cherchez pas bien loin l'assassin : c'est Wang-kia. — Quelle preuve en avez-vous, répliquèrent les voisins? — Quelle preuve? ajouta-t-elle. J'étais cachée sous le lit; j'ai considéré le meurtrier. C'est Wang-kia lui-même, cet ennemi juré de mon mari : j'ai remarqué sa grande barbe et sa large face : tout barbouillé qu'il était, je l'ai bien reconnu. De simples voleurs seraient-ils sortis de la maison sans en rien emporter? Oui, c'est Wang-kia qui est le meurtrier de mon mari; j'en suis sûre. Aidez-moi, je vous en conjure, aidez-moi à tirer vengeance de ce scélérat, et daignez m'accompagner chez le mandarin, pour demander justice et rendre témoignage de ce que vous avez vu. »

Ils lui répondirent qu'ils étaient instruits de l'inimitié qui était entre Wang-kia et son mari, et qu'ils en rendraient volontiers témoignage dans le tribunal; que d'ailleurs c'était pour eux un devoir indispensable d'avertir le mandarin lorsque dans le quartier il s'était fait un meurtre ou un vol; qu'ainsi, dès le lendemain, elle n'avait qu'à préparer une accusation et qu'ils l'accompagneraient lorsqu'elle irait la présenter ; après quoi ils se retirèrent.

Quand ils furent partis, la dame Tsiang ferme sa porte et passe le reste de la nuit dans les gémissemens et les sanglots.

A la pointe du jour, elle pria ses voisins de lui faire venir un homme qui dressât et composât l'accusation qu'elle voulait faire. Aussitôt qu'il l'eut écrite, elle se met en chemin, et va droit à l'audience du mandarin. C'était justement l'heure où il tenait son audience et où il rendait justice. La dame, l'ayant aperçu, hâte le pas, et, se prosternant au bas du degré de l'estrade, elle demande vengeance d'une voix lamentable.

Le mandarin, lui voyant en main une accusation, s'informe de ce qu'elle contenait; et ayant appris qu'il s'agissait d'un meurtre fait par des voleurs ou par des assassins, il admet l'accusation et promet de rendre justice. Les gens du quartier s'avancèrent en même temps et présentèrent leur requête pour l'avertir du désordre arrivé dans le voisinage.

A l'instant le mandarin dépêche des officiers de justice pour faire la visite du corps mort et en dresser procès-verbal. Puis il ordonne aux archers d'arrêter au plus tôt celui qu'on assurait être l'assassin. Wang-kia demeurait tranquille dans sa maison et paraissait ne rien craindre, dans la fausse confiance où il était que, s'étant barbouillé le visage, il était impossible qu'on l'eût reconnu. Il s'applaudissait de son industrie, lorsque tout à coup il se vit environné d'une troupe d'archers qui venaient d'entrer brusquement dans sa maison. Qu'on s'imagine voir un homme qui se bouche les oreilles pour n'être pas effrayé des éclats du tonnerre, et que la foudre frappe au même instant : tel était Wang-kia.

Aussitôt on se saisit de lui, on le charge de fers et on le conduit à l'audience. C'est donc toi, malheureux, dit le mandarin, qui es l'assassin de Li-yi? — Moi, seigneur, répondit-il; si pendant la nuit Li-yi a été tué par des voleurs, suis-je responsable de sa mort? Pour lors le mandarin se tournant vers Mme Tsiang : Eh bien! lui dit-il, comment prouvez-vous qu'il est l'auteur de ce meurtre?

— Seigneur, répondit-elle, lorsque le coup se fit, j'étais cachée auprès du lit, et de là j'ai vu le malheureux donner le coup de la mort à mon mari : je le reconnus bien. — Mais, répliqua le mandarin, c'était la nuit que le coup s'est fait, comment dans l'obscurité avez-vous pu le reconnaître?

— Ah! seigneur, dit-elle, non-seulement j'ai remarqué sa taille et son air ; mais j'ai encore un indice bien certain : de simples voleurs se seraient-ils retirés avec tant de précipitation, sans rien enlever de la maison? Une action si noire et si barbare est l'effet d'une ancienne inimitié qui n'a été que trop publique, et mon mari n'avait point d'autre ennemi que Wang-kia.

Pour lors le mandarin fit approcher les voisins et leur demanda s'il y avait effectivement une inimitié ancienne entre Wang-kia et Li-yi? Oui, seigneur, répondirent-ils, elle était connue de tout le quartier. Il n'est pas moins vrai que le meurtre a été fait sans qu'on ait rien emporté de la maison.

Pour lors le mandarin haussant la voix et prenant le ton de maître : Qu'on donne, dit-il, à l'heure même une rude question à Wang-kia. Ce malheureux, qui était riche et qui avait toujours vécu à son aise, frémit au seul mot de question, et déclara qu'il allait tout avouer : Il est vrai, dit-il, que j'avais pour Li-yi une haine mortelle; c'est ce qui m'a porté à me déguiser en voleur, pour n'être pas connu, et à l'assassiner dans sa propre maison. Le mandarin, ayant reçu sa déposition, le fit conduire dans le cachot des criminels condamnés à mort.

Wang-kia, se voyant dans la prison, rêvait continuellement aux expédiens qu'il pourrait prendre pour se tirer de cette mauvaise affaire, et pour rendre inutile le fâcheux aveu qui lui était échappé. Plus il rêvait et moins il y trouvait d'espérance. Enfin, une fois qu'il s'était fort tourmenté l'esprit : Comment se peut-il faire, dit-il en lui-même, que je n'aie pas plus tôt pensé au vieux Seou, cet écrivain si versé dans les ruses les plus subtiles : j'ai été autrefois en liaison avec lui ; c'est un habile homme et d'un esprit fertile en ces sortes d'inventions; il a des expédiens pour tout, rien ne l'arrête.

Comme il s'entretenait de ces pensées, il aperçoit Wang-siao-eul, son fils, qui venait le voir : aussitôt il lui fait part de son projet et lui donne ses ordres. Surtout, lui ajouta-t-il, si Seou vous donne quelques espérances, n'épargnez point l'argent, et songez qu'il s'agit de votre père. Siao-eul promit de tout risquer dans une affaire aussi importante.

A l'instant il court chez Seou, et, l'ayant heureusement rencontré, il lui expose l'affaire de son père et le conjure de

chercher quelque moyen de le sauver. — Sauver votre père, répondit ce vieux routier, c'est une chose bien difficile : il a contre lui sa propre déposition. Le mandarin, nouvellement arrivé dans la province, est jaloux de sa gloire; il a reçu lui-même la déposition et a prononcé la sentence : vous auriez beau en appeler à un tribunal supérieur, elle est entre les mains du premier juge. Croyez-vous qu'il veuille jamais avouer que ses procédures ont été défectueuses? Écoutez : sans tant de discussions, donnez-moi deux ou trois cents taëls, et laissez-moi faire. Je vais aller à la cour (à Nan-king), et j'y trouverai quelque occasion d'y faire un coup de mon métier; je l'ai déjà dans la tête, et le cœur me dit que je réussirai.

— Comment prétendez-vous donc vous y prendre? dit Siao-eul. — Point tant de curiosité, répliqua Seou; livrez-moi seulement la somme que je demande, et vous verrez de quoi je suis capable. Siao-eul retourne promptement à la maison, pèse l'argent, l'apporte et presse Seou de hâter son voyage.

— Consolez-vous! s'écria Seou; à la faveur de ces pièces blanches, il n'y a point d'affaire, quelque mauvaise qu'elle soit, que je ne puisse ajuster : soyez tranquille et reposez-vous sur moi. Siao-eul prit congé de lui et le remercia de son zèle.

Dès le lendemain Seou partit pour Nan-king et y arriva en peu de jours. Il alla aussitôt au tribunal suprême, où toutes les causes criminelles de l'empire sont portées. Là il s'informe adroitement de l'état présent de ce tribunal, du nom, du crédit et du génie des officiers subalternes.

Il apprit qu'un nommé Siu-Koung, de la province de Tche-kiang, y était lantchoung (1); que c'était un homme habile à manier les affaires et d'un accès facile. Il l'aborda avec une lettre de recommandation qu'il accompagna d'un fort joli présent.

Siu-Koung le reçut avec politesse, et ayant remarqué que Seou était un beau parleur, il l'invita à venir souvent le voir. Seou n'eut garde d'y manquer, et il n'oublia rien pour s'insinuer peu à peu dans son amitié et pour gagner ses bonnes grâces, mais il ne s'était encore présenté nulle occasion favorable à son dessein.

Un jour qu'il y pensait le moins, il apprit qu'une troupe d'archers venait de conduire au tribunal plus de vingt corsaires qui devaient être condamnés irrémissiblement à avoir la tête tranchée. Il sut en même temps que parmi ces voleurs il y en avait deux qui étaient de Sou-tcheou. A cette nouvelle, remuant doucement la tête : J'ai, dit-il, ce que je cherche, et me voilà en train de réussir dans mon projet.

Le lendemain il prépare un grand repas et envoie à Siu-Koung un billet d'invitation. Celui-ci monte aussitôt en chaise et se rend à la maison de Seou. Grande amitié de part et d'autre. Seou introduit son hôte dans son logis avec un air épanoui et lui donne la place honorable. Durant le repas, ils s'entretinrent agréablement de différens sujets et burent jusque bien avant dans la nuit. Enfin Seou, ayant fait retirer les domestiques et se trouvant seul avec son convive, tire un paquet de cent taëls et le lui présente.

Siu-Koung, rempli d'étonnement, demanda pour quelle raison il lui faisait un présent si considérable : J'ai un proche parent appelé Wang, répondit Seou, qu'on a accusé faussement d'un crime pour lequel il est détenu en prison dans sa ville. Il implore humblement votre protection et vous prie de le tirer du péril où il se trouve. — Pourrais-je, répliqua Siu-Koung, vous refuser un service qui dépendrait de moi? Mais l'affaire dont vous me parlez n'est pas de mon district; comment puis-je m'en mêler?

— Rien de plus aisé, répondit Seou; daignez m'écouter un moment. Toute la preuve qu'on apporte pour perdre mon parent et pour lui attribuer le meurtre de Li-yi, c'est qu'il était son ennemi déclaré. Comme on n'a pu découvrir le véritable assassin, on a soupçonné mon parent et, sans autre formalité, on l'a enfermé dans un cachot. Or je sais que hier on a conduit à votre tribunal plus de vingt corsaires, parmi lesquels il y en a deux qui sont de la ville de Sou-tcheou, où le meurtre a été commis. Il n'est question que d'engager ces deux voleurs d'ajouter l'assassinat de Li-yi aux autres crimes qu'ils avoueront dans leurs dépositions. Ils n'en seront pas moins condamnés à avoir la tête coupée, et un pareil aveu n'augmentera en rien la rigueur de leur supplice. Cet aveu justifiera mon parent, et il vous sera à jamais redevable de la vie que vous lui aurez rendue.

Siu-Koung goûta cet expédient et promit de le faire réussir. Ausssitôt il prend le paquet d'argent, et, après avoir appelé ses domestiques et fait ses remercîmens du festin qu'on venait de lui donner, il monte en chaise et s'en retourne dans sa maison.

Seou ne s'endormit pas durant ce temps-là; il s'informa sous main quels étaient les parens des deux voleurs de Sou-tcheou, et, en ayant découvert quelques-uns, il leur fit confidence de son dessein, en leur faisant les plus belles promesses s'ils voulaient engager ces deux voleurs à faire un aveu qui ne leur serait d'aucun préjudice, et il leur fit présent par avance de cent taëls.

Cette libéralité produisit son effet, et les deux voleurs consentirent à ce qu'on voulut. Ainsi, lorsqu'on les fit venir pour être examinés et jugés en dernier ressort, Siu-koung, qui était chargé de cette commission, les voyant à ses pieds, commença l'interrogatoire de cette sorte : Combien avez-vous tué de personnes? Les deux voleurs répondirent : En tel temps et tel lieu nous avons tué tels et tels; dans tel mois et à tel jour nous allâmes pendant la nuit dans la maison d'un certain Li-yi et nous l'égorgeâmes.

Siu-koung, ayant reçu ces dépositions, fit reconduire les voleurs en prison; ensuite il dressa un procès-verbal où leurs réponses étaient exactement détaillées, et il conclut par prononcer leur sentence. Seou va aussitôt trouver les greffiers et leur fait faire, au nom du tribunal, une copie bien légalisée de ce jugement, après quoi, ayant pris congé de Siu-koung, il vole à Sou-tcheou, va droit à l'hôtel du mandarin, qui donnait alors son audience, et lui remet le paquet.

Le mandarin l'ouvre, et ayant lu que l'auteur du meurtre d'un certain Li-yi a été pris et reconnu, il s'écria d'abord : Comment cela se peut-il faire, puisque Wang-kia a nettement confessé ce crime? Comme il ordonnait qu'on fit comparaître le prisonnier pour être interrogé de nouveau, Wang-siao-eul entre dans le parquet, criant à haute voix :

— On a calomnié mon père, on veut l'opprimer!

Cet assemblage de circonstances étonna le mandarin, et, déposant sur-le-champ tous ses doutes, il ordonna qu'on remît Wang-kia en liberté, ce qui s'exécuta à l'instant.

La dame Tsiang, ayant appris la nouvelle de ce prompt élargissement, comprit bien qu'elle n'avait plus de démarches à faire et que ses poursuites seraient inutiles. Après tout, dit-elle, comme c'est pendant la nuit que le meurtre s'est fait, il n'est pas impossible que je me sois trompée. Ainsi elle abandonna cette affaire et ne songea pas à la pousser davantage.

On peut juger quelle était la joie de Wang-kia. Il retourna dans sa maison comme en triomphe, au milieu des acclamations de ses parens et de ses amis. Sa démarche était fière et orgueilleuse; mais, comme il était prêt d'y entrer, il fut tout à coup frappé d'une bouffée de vent froid et cria de toutes ses forces : Je suis perdu! j'aperçois Li-yi; il me menace, il se jette sur moi! Et, en proférant ces dernières paroles, il tombe à la renverse sans connaissance et expire en un instant. Exemple terrible et effrayant! grande leçon! On ne saurait tromper le ciel.

BIDPAI.

(*Traduit de l'indien.*)

HISTOIRES NAÏVES.

QUATRE CONTES POUR LES TOUT PETITS ENFANS.

LE DANSEUR.

Jamais je n'avais vu Édouard danser en rond avec tant de courage que le jour qu'il dansait tout seul autour d'un seau plein d'eau, planté par hasard au milieu de la cour de ses tantes.

C'étaient des bonds, des cercles, des passes, une légèreté, une vélocité et des sauts joyeux à faire envie aux jambes les plus paresseuses. Il poussait des cris de joie qui ne pouvaient sortir que de la plus belle action du monde; ses tantes le pensaient du moins en le regardant, très-émerveillées de ce bal qu'il se donnait à lui-même. La curiosité les fit descendre, fort heureusement pour lui sans doute, au moment où Griffa, la chatte ordinairement paisible du logis, mais qui miaulait aussi fort qu'il chantait, poussée par l'exemple ou par un instinct de vengeance, s'élançait au visage du danseur, et lui plantait ses griffes dans les cheveux avec autant d'énergie qu'il en mettait à se réjouir. Des cris qui n'étaient plus de victoire appelèrent au secours tout ce qu'il y avait de vivant dans la maison, et ce fut avec bien de la peine, je vous assure, qu'on parvint à détacher les pattes du blanc animal de la chevelure mêlée et dressée d'horreur du pauvre Édouard.

— Méchante! criait-il, tu me griffes!

Mais vous pouvez juger de l'étonnement et de l'indignation de ses tantes, les meilleures tantes qu'on puisse trouver, lorsqu'elles virent nager au milieu du seau d'eau les trois petits encore aveugles de l'infortunée Griffa. Les gémissemens de cette mère éperdue vous auraient assurément plus touché que les cheveux en désordre de monsieur Édouard; car, bien qu'il ait manqué de perdre un œil dans ce combat, où Dieu se déclarait pour l'innocence, la justice l'emporta sur la tendresse dans le cœur de tous les témoins de cette mauvaise action, accourus aux clameurs des chats, des tantes et du petit cruel, qui révoltait la rue et la cour, tout sanglant qu'il était.

Je dois me hâter de vous dire que les trois victimes furent sauvées, rendues à leur mère, qui les sécha en peu de temps par l'ardeur de ses baisers et de ses caresses. Ils devinrent beaux, gracieux comme Griffa, et demeurèrent étroitement unis sous ce toit qui avait failli être leur tombeau. Ils gardèrent une aversion profonde pour le seau d'eau de la cour, car pour eux c'était un fleuve!

On mit un mouchoir sur l'œil d'Édouard, un bandeau qui lui allait fort mal, qui faisait rougir ses tantes, et qui rappelait à tout le monde, comme à lui, le honteux engagement où il avait été si grièvement blessé. Il détesta depuis sincèrement cette mauvaise heure de sa vie, et il n'a jamais pu se rendre compte à lui-même de la frénésie dansante dont il avait été saisi et de ce goût barbare qui lui avait pris de se poser sacrificateur de chats. Il ne danse plus ainsi à contre-temps; il est tellement en garde contre ses inspirations qu'il se demande toujours, avant d'agir, si ses jeux ou ses actions ne seront nuisibles à personne. Il faut faire comme Édouard.

LE CHIEN AVOCAT.

J'ai connu un garçon que je ne nommerai pas. Il se reconnaîtra peut-être en lisant son histoire; mais je ne ferai pas semblant de savoir que c'est lui; il ne faut jamais nommer ceux dont on ne peut dire du bien.

Il avait un chien, ce garçon, un bon chien, qui ne sautait pas sur le monde, qui ne montrait pas les dents aux enfans ou aux pauvres, comme tant de chiens d'une mauvaise nature et qu'il faut se garder de provoquer. Celui-là aboyait et préservait, par une vigilance active, la maison de l'attaque des voleurs. Il allait avec son petit maître dès que celui-ci appelait : « Facteur! Facteur! » De plus, il s'asseyait sur ses jambes de derrière, levait le menton et caressait de ses pattes libres et souples sa moustache, il relevait une canne, des gants, avec beaucoup de délicatesse, et faisait mille tours agréables et réjouissans qui l'auraient fait aimer de tout le monde. Et ce méchant garçon battait le pauvre Facteur! il le faisait pirouetter et hurler à vous fendre le cœur. Un jour il alla jusqu'à suspendre une pierre à la queue du bon animal, le fouettant pour le faire courir avec ce poids douloureux, qui le blessait jusqu'au sang. Aussi Facteur, malgré sa tendresse et sa soumission, lui lançait des regards pleins de reproche et de ressentiment.

Un homme vit cette cruauté de l'enfant et le saisit, lui et son fouet, avec son bras vigoureux et vengeur. Il pendit la pierre aux cheveux du méchant maître de Facteur, et le fouetta pour le faire courir à son tour.

— Eh bien! monsieur le tyran, comment vous trouvez-

vous maintenant? pensez-vous qu'il soit doux d'être traité comme vous traitez les autres?

L'enfant rêvait, et l'ardent Facteur poussait des cris lamentables, comme s'il eût demandé la grâce de son maître. Il y avait même une grosse larme dans ses yeux, et ses deux pattes levées s'agitaient en tous sens devant l'homme comme deux bras d'avocat.

— Si votre chien ne plaidait pas avec tant d'éloquence pour vous, dit l'homme, je vous ferais courir ainsi par la ville. Aimez-le donc bien, car c'est lui qui vous délivre.

Et il retira la pierre des cheveux douloureux de l'enfant.

— Monsieur, dit celui-ci, touché de repentir et caressant son chien, qui le regardait avec tendresse, prenez Facteur avec vous; je l'ai rendu trop malheureux pour oser encore être son maître.

— Gardez-le, dit l'homme, pour réparer votre dureté envers lui. Vous voyez bien qu'il vous aime encore et que vous seul pouvez le consoler du mal que vous lui avez fait.

— Je crois qu'il ne voudra plus me suivre, repartit le garçon humilié.

— Marchez devant lui, et moi je vais l'appeler pour l'éprouver encore.

L'enfant s'éloigna plein d'anxiété, tandis que le passant invitait Facteur à le suivre. Oh! Facteur avait bien autre chose à faire!

— Me voilà! semble-t-il dire à son maître, en sautant d'un bond jusque sur sa poitrine.

— Tu fais bien, Facteur, répondit son jeune maître, qui pleura cette fois de vraie tendresse et qui l'emporta en triomphe dans ses bras.

N'émoussez pas le remords; il ressemble à une lancette, qui blesse pour guérir.

L'ENFANT QUESTIONNEUR.

— Pourquoi donc le soleil ne vient-il pas la nuit? disait Hippolyte à quatre ans; on verrait bien plus clair!

— Parce que c'est le soleil, lui répondit sa mère, qui fait le jour. S'il venait la nuit, il n'y aurait plus de nuit.

Hippolyte fut très-étonné; mais il finit par comprendre.

Il passait alors par une vaste rue, et la lune se levait large, rouge et majestueuse.

— En voilà encore une toute neuve! dit-il. L'autre est-elle usée depuis hier?

— C'est la même toujours, mais mieux frappée par le soleil, que nous ne voyons plus, et dont elle n'est que le reflet.

— Qui donc a fait ces deux belles choses si gaies?

— Dieu! qui t'a fait une mère et qui m'a fait un fils.

— Que je l'aime! Et dis-moi, reprit-il après un long silence : N'y a-t-il qu'un bon Dieu dans le ciel?

— Un seul.

— Ah! tant mieux! répliqua-t-il avec joie.

— Pourquoi tant mieux?

— C'est que s'ils étaient deux ils se battraient, et alors... ce ne serait plus le bon Dieu.

Il ne faut pas juger Dieu d'après les hommes.

L'AUMÔNE.

Il avait plu tout le jour, et c'était l'été, et c'était dimanche! Le balcon était mouillé, la rue était humide, et la promenade était interdite aux enfans.

Tout à coup Hyacinthe, la sœur de Prosper, qui regardait au travers des carreaux d'une large fenêtre, vit se découper, au fond d'un nuage blanc, le premier cercle d'or d'une lune nouvelle.

— Oh! vois, maman, que la lune est fine, dit-elle.

— On pourrait sortir à présent, repartit son frère, car la rue est balayée comme le ciel.

— Il est trop tard, dit leur mère.

— Quoi! maman, pas même jusqu'au pâtissier?

— En effet, répondit-elle en souriant, il est là en face comme pour vous tendre les bras. Tiens, Prosper, va lui offrir cette jolie pièce blanche, nous verrons ce qu'elle te vaudra.

— Une brioche! maman, grosse comme ma tête, tu vas voir! il franchit en trois bonds l'escalier, et sa sœur le suivit joyeuse et timide jusqu'à la porte où elle l'attendait, comme on attend son frère et une brioche.

Prosper revint..., mais les mains vides, et tandis qu'Hyacinthe et lui chuchotaient au pied de l'escalier, n'osant plus remonter sans leur souper friand, la mère se penchait sur la rampe, prête à serrer son fils dans ses bras, car voici ce qu'elle avait vu de la grande fenêtre du balcon et ce dont Hyacinthe écoutait le récit les mains jointes d'admiration, malgré la crainte de voir gronder son frère.

Un pauvre barrait la porte du pâtissier. Il était vieux, il était nègre et il était aveugle! Pitié! toutes les brioches disparurent de la terre aux yeux de l'enfant charitable. Il s'arrêta devant lui en tournant le dos au riant pâtissier, et voyant que le nègre n'avait plus de regard pour comprendre le sien, il lui glissa doucement sa petite pièce dans la main, et lui dit :

— Prends garde! monsieur le pauvre : cette pièce vaut une brioche de quinze sous. Le nègre trembla de joie.

La mère de Prosper sentit ses yeux se mouiller. Mais à la réflexion, elle ne parut pas se douter de l'embarras des enfans et ne parla plus de la brioche. Ils se couchèrent bien soulagés tous deux, s'étant contentés pour leur souper, dans l'ombre d'un morceau de pain toujours de bon goût quand il est occasionné par une bonne action.

Le lendemain, un éclatant soleil revint consoler le balcon et toute la ville, comme pour une fête.

Le déjeuner s'apprête, on entoure la table, tout devait être si bon! on avait si faim! Mais, ô redoublement de surprise et d'appétit! deux énormes brioches apparaissent comme si elles perçaient le ciel et qu'elles fussent arrivées toutes chaudes sous une aile d'ange. C'était un très-beau spectacle!

— Oh! d'où viennent-elles! d'où viennent-elles, maman!

— C'est le bon nègre qui te les envoie, mon fils, dit la mère en souriant. Tu ne sais pas comme le pauvre est riche et puissant dans ses prières; car c'est Dieu qui se charge de payer pour lui.

MARCELINE VALMORE.



ÉTUDES ARTISTIQUES.

RIBERA.

On raconte que dans les premières années du XVIIe siècle un cardinal, passant en carrosse dans les rues de Rome, aperçut un jeune homme, à peine sorti de l'enfance, qui, demi-nu, couvert de haillons, ayant à ses côtés, sur une pierre, quelques bribes de pain données par la charité, dessinait avec une profonde attention les fresques de la façade d'un palais. Ému de pitié à la vue de tant de misère et de tant d'application, le cardinal appela cet enfant, l'emmena chez lui, le fit vêtir décemment, et l'admit dans cette demi-domesticité qu'on appelait alors la *famille* d'un grand seigneur. Il apprit que son jeune protégé se nommait Josef de Ribera; qu'il était né, le 12 janvier 1588, à Xativa (aujourd'hui San-Felipe), près de Valence en Espagne; que son père Luis de Ribera et sa mère Margarita Gil l'avaient envoyé de bonne heure dans cette capitale de la province pour qu'il y étudiât les humanités; mais que son penchant irrésistible pour les beaux-arts lui avait fait préférer aux classes universitaires l'atelier de Francisco Ribalta; qu'au moyen de fortes études sous la direction de ce maître distingué, il avait fait des progrès assez rapides pour être bientôt chargé de quelques travaux; mais qu'alors s était éveillée chez lui la passion d'aller étudier l'art à sa source, qu'il n'avait plus rêvé que Rome et ses merveilles, et qu'abandonnant famille, amis, patrie, il était arrivé dans cette capitale du monde artiste, où, sans appui, sans ressources, faisant de la rue son atelier et d'une borne son chevalet, copiant les statues, les fresques, les passans, il vivait des charités de ses camarades, qui l'appelaient, faute d'un autre nom, le petit Espagnol (*lo Spagnoletto*).

Ribera se trouvait alors précisément dans la position qu'avait occupée, quarante ans plus tôt, son immortel compatriote Cervantès, puisque l'auteur du *Don Quichotte* avait été, à Rome aussi, *camarero* du cardinal Giulio Acquaviva; mais le grand peintre, pas plus que le grand écrivain, ne pouvait se condamner longtemps à la dégradante oisiveté de l'antichambre d'un prince de l'Église. Tous deux étaient appelés à une destinée plus active et plus noble.

Cervantès avait quitté son protecteur, ou, si l'on veut, son maître, pour se faire soldat, pour aller combattre à Lépante et passer cinq ans captif dans les bagnes d'Alger; Ribera, au bout de quelques mois écoulés dans l'inaction, dans la paresse, se sent enfin rougir de l'abaissemeut où il se voyait tombé. Il retrouve au fond du cœur cet amour de l'art, ces espérances d'avenir, cette soif de science et de gloire qui l'ont amené de Valence à Rome. Un beau jour, jetant sa livrée et reprenant ses haillons, il s'enfuit de la maison du cardinal, et va joyeusement reprendre sa vie de pauvreté, de travail et d'indépendance. On l'accusa d'ingratitude, on le traita d'incorrigible vagabond. Mais plus tard, voyant ses travaux et ses succès, le bon prêtre qui l'avait recueilli lui pardonna sa fuite, et le félicita même d'avoir préféré aux douceurs d'une facile aisance la noble et laborieuse passion de son art.

Devenu libre et reprenant ses chères études avec toute l'ardeur d'un penchant comprimé, Ribera était arrivé à ce moment où l'artiste consulte son goût et choisit sa manière. De toutes les grandes œuvres qui l'entouraient, celles qu'il admirait avec le plus d'enthousiasme, celles qui répondaient le mieux aux instincts de son propre génie, c'étaient les œuvres du fier et bouillant Michel-Ange Caravage; là, dans les formidables effets de son puissant clair-obscur, le jeune Espagnol voyait les derniers prodiges de l'art. Il brigua avec ardeur et obtint son admission dans l'atelier de ce maître. Mais il ne put longtemps recevoir ses leçons; le Caravage mourut en 1609, lorsque Ribera n'avait encore que vingt ans. Celui-ci, toutefois, avait si bien mis à profit les courts enseignemens du professeur de son choix, il en avait si bien saisi le style et la manière, que déjà l'on ne pouvait plus distinguer entre les ouvrages du maître et ceux de l'élève.

A la mort du Caravage, Ribera quitta Rome et se rendit à Parme, où l'appelaient dès longtemps la grande renommée des œuvres de Corrège et le désir de les connaître, de les apprécier. Devant ses œuvres, un nouvel enthousiasme le saisit. Il se mit à les étudier, à les copier avec une sorte de délire, et laissant sa première touche, forte et puissante, il passa en quelque sorte à l'extrême opposé, pour se faire doux, tendre et gracieux comme son nouveau modèle. On fut bien surpris, lorsqu'il revint à Rome, d'une si complète métamorphose; mais, loin de l'en féliciter, ses amis le blâmèrent. Soit que l'envie se fût éveillée et qu'il semblât plus à craindre pour ses rivaux dans la ligne de Corrège que dans celle de Caravage, soit qu'en le maintenant dans son premier style on voulût susciter au Dominiquin devenu vieux, et que Ribera n'aimait point, un émule plus redoutable, tous les amis du jeune Espagnol semblèrent réunir leurs efforts pour le ramener à la manière du Caravage, qui devait, lui disait-on, par sa nouveauté et sa puissance, lui procurer plus de gloire et plus d'argent. Que ces conseils fussent ou non désintéressés, Ribera, ce me semble, fit bien de les suivre. Son goût pour les sujets étranges, sombres et terribles, montre assez que la fougue de Caravage lui allait mieux que la suavité de Corrège. Toutefois, l'étude intelligente de celui-ci apporta dans le talent de Ribera un élément nouveau, et, en tempérant les défauts où pouvait le jeter la trop complète imitation du premier, elle fut certainement une des causes de l'incontestable supériorité qu'il obtint sur son maître.

Pour se délivrer des importunités de ses amis, vrais ou faux, pour exécuter plus librement les grandes conceptions qui commençaient à germer dans sa tête, et essayer enfin si le travail et le talent trouveraient en lui leur ré-

compense, Ribera quitta Rome et se rendit à Naples, sans recommandations, sans argent, toujours isolé et toujours pauvre, au point qu'il fut, dit-on, contraint au départ de laisser en gage son manteau dans l'hôtellerie qu'il habitait. A Naples, il fit heureusement la rencontre d'un riche marchand de tableaux, auquel il offrit ses services. Le Napolitain, homme habile, mit à l'essai le jeune étranger, et, ravi d'un talent déjà si ferme et qui annonçait un si grand avenir, il se chargea du placement de ses œuvres; puis, bientôt après, lui offrit en mariage sa fille unique, héritière de toute sa fortune. Il est étrange, à ce propos, qu'aucune des biographies d'un peintre tel que Ribera, qui vécut si longtemps et si splendidement à Naples, n'ait conservé le nom de sa femme et de son beau-père, pas plus que celui du cardinal qui l'avait recueilli à Rome. Une fois marié, Ribera n'eut plus qu'à produire, trouvant dans la profession de son beau-père le moyen de répandre son nom et ses ouvrages. En peu de temps il devint le plus célèbre et le plus estimé des peintres de Naples. Une circonstance bizarre aida même à fonder tout d'un coup sa réputation. La maison qu'il occupait, avec la famille de sa femme, était située sur la même place que le palais du vice-roi. Un jour, suivant la coutume italienne, son beau-père avait placé sur le balcon de sa maison, comme en exposition publique, un *Martyre de saint Barthélemy,* que Ribera venait d'achever. La foule, attirée par la vue de ce magnifique ouvrage, couvrit bientôt la place, faisant retentir l'air de ses cris d'enthousiasme. La rumeur devint telle qu'à la petite cour espagnole on crut qu'une émeute éclatait, et qu'un Mazaniello haranguait le peuple. Le vice-roi sortit en armes, vit la cause du désordre, admira le tableau et manda l'artiste. Sa joie fut extrême lorsqu'il trouva en lui un compatriote, un Espagnol. Il le nomma aussitôt son peintre particulier, avec des appointemens convenables, et lui donna un appartement dans son propre palais.

Ainsi Ribera venait d'atteindre en deux degrés, par son mariage et la faveur du vice-roi, le faîte de la fortune; il avait la richesse et l'autorité. Toutefois, des succès si prompts ne ralentirent pas son ardeur pour le travail et ne firent, au contraire, que donner à son génie ardent tout l'élan qu'il attendait pour se produire. Les jésuites lui commandèrent plusieurs ouvrages pour leur couvent de Saint-François-Xavier et de *Jesu-Nuovo ;* il fit, pour la chapelle du Trésor, dans la cathédrale, sous la coupole peinte par Lanfranc, *le saint Janvier sortant du four,* et enfin, pour les Chartreux, la fameuse *Descente de croix,* le chef-d'œuvre des tableaux que Naples ait conservés du peintre espagnol. Plusieurs de ses ouvrages se répandirent dans le reste de l'Italie et dans toute l'Europe; mais le plus grand nombre retourna dans sa patrie. Naples était alors une province d'Espagne; tous les grands seigneurs, qui s'y rendaient en parties de plaisir, et le vice-roi, comte de Monterey, qu'il appelait son Mécènes, et Philippe IV enfin, si passionné pour les beaux-arts, comblèrent à l'envi Ribera de commandes richement rétribuées. L'étudiant déguenillé des rues de Rome devint bientôt le plus opulent, le plus somptueux des artistes, l'égal des grands et des princes. Il ne sortait jamais qu'en carrosse, et sa femme était toujours accompagnée d'un écuyer : circonstances qui formaient, il y a deux siècles, les limites du luxe et de l'ostentation. L'on raconte qu'un jour deux officiers de sa nation, infatués des prétendus miracles de l'alchimie, vinrent lui offrir une part dans leur fortune imaginaire s'il voulait avancer les fonds nécessaires aux premières recherches de la pierre philosophale. « Moi aussi je fais de l'or, leur répondit mystérieusement Ribera, revenez demain, je vous montrerai mon secret. » Fidèles au rendez-vous, les deux alchimistes trouvent le lendemain Ribera dans son atelier, donnant à un tableau les dernières retouches. Il appelle un domestique et le charge de porter ce tableau chez tel marchand, qui lui comptera en échange 400 ducats; puis, le domestique revenu, et jetant les rouleaux sur la table : « Messeigneurs, dit le peintre, voilà de l'or de bon aloi sorti de mon creuset; je n'ai pas besoin d'autre secret pour m'en procurer en abondance. »

Il paraît que Ribera, portant une fougue extrême dans son travail, ne pouvait sans danger en soutenir longtemps l'effort. Aussi s'était-il imposé la règle de ne jamais peindre plus de six heures par jour, et seulement dans la matinée. A de fréquens intervalles, un domestique venait l'avertir du temps qui s'était écoulé. Le reste du jour était consacré à la promenade, aux visites et surtout aux réceptions, car il tenait maison ouverte, et son atelier était le commun rendez-vous, non-seulement des artistes, mais aussi des principaux personnages de la cour. C'est chez lui que se formèrent ces *fazzioni di pittori,* ces coteries de peintres qui méritèrent en effet le titre de factions, puisqu'elles faisaient, même avec le poignard, la guerre aux écoles rivales. La *faction* de Naples, qui avait à sa tête Ribera et qui ne permettait l'entrée de cette capitale à aucun peintre étranger à son école, comptait dans son sein deux spadassins, deux *bravi*, Correnzio et Caracciolo, lesquels, entourés d'autres jeunes turbulens, soutenaient à la pointe de l'épée la supériorité du maître. C'est ainsi qu'ils chassèrent de Naples les grands artistes qu'on avait appelés de toute l'Italie pour concourir avec Ribera aux décorations du *Duomo* de Saint-Janvier. Annibal Carrache, le Guide, le Josépin, furent obligés de s'enfuir pour échapper aux coups de ces conjurés d'une nouvelle espèce. Après avoir également fui, le Dominiquin revint cependant achever le magnifique ouvrage dont Naples s'enorgueillit; mais il mourut avant d'avoir pu regagner Rome, et les bruits d'empoisonnement qui coururent à sa mort prouvent que ce forfait était au moins possible. On ne saurait trop blâmer, trop flétrir cette jalousie poussée jusqu'à la férocité. C'est une tache sur la vie d'un grand artiste, que ne rachètent, que ne justifient ni la grandeur du talent ni l'éclat de la renommée.

Ribera ne devait porter envie à personne. Riche et célèbre, il obtint même toutes les distinctions, tous les honneurs que son art pouvait lui procurer. L'académie de Saint-Luc, à Rome, le reçut au nombre de ses membres dès 1630, dans l'année même où Velasquez alla le visiter à Naples, lors de son premier voyage en Italie; et, en 1644, le pape le décora de l'ordre du Christ. Le commencement de la vie de Ribera fut extraordinaire; on a voulu sans doute lui donner une fin semblable quand on a raconté que le second don Juan d'Autriche ayant séduit et enlevé sa fille, il s'était mis à la poursuite du ravisseur, et que depuis lors on n'avait plus entendu parler de lui. Il n'y a rien de vrai dans cette anecdote; on sait au contraire que la fille unique de Ribera épousa un gentilhomme espagnol qui devint ministre de la vice-royauté de Naples, et que Ribera lui-même mourut paisiblement dans cette ville, en 1656, à l'âge de soixante-neuf ans.

Bien qu'il ait composé tous ses ouvrages en Italie, Ribera est peintre espagnol; d'abord au même titre que Nicolas Poussin et Claude Gelée (le Lorrain) sont peintres français, car tous deux aussi, nés en France, vécurent et travaillèrent en Italie, et Ribera oubliait si peu sa naissance, il s'en montrait si fier, qu'en signant ses meilleurs tableaux il ne

manquait jamais d'ajouter aux mots *Jusepe de Ribera*, le mot *Espanol*; ensuite, parce que sa manière est plus espagnole qu'italienne. En effet, pris en masse, les peintres italiens sont particulièrement *idéalistes*; ils cherchent le beau, même hors du réel, et généralement ils aiment mieux laisser à l'esprit le soin d'interpréter leur pensée et d'en mesurer toute l'étendue que présenter matériellement à l'œil du spectateur tous les objets qui devraient concourir à l'expliquer. Au contraire, les peintres espagnols, également pris en masse, sont particulièrement *naturalistes*, en ce sens qu'ils cherchent moins le beau que le vrai, et qu'ils expriment leurs pensées par la reproduction complète et matérielle de tous les objets qu'elle embrasse. Murillo, par exemple, celui de tous les maîtres espagnols qui a mis le plus de poésie et d'idéal dans ses compositions, Murillo n'a jamais recours aux symboles, aux allégories; il va droit au fait, même dans les sujets où le fait semble manquer. S'il veut peindre un saint en extase, il représentera l'extase même du saint, l'apparition qui n'est que dans son esprit exalté. Il montrera le ciel ouvert, ses habitans, sa lumière, ses pompes et ses spectacles. Certes, Murillo n'a jamais rien vu de semblable; mais il imagine tout cela plutôt que de le sous-entendre; et s'il peint Jésus sur la terre reportant son âme au ciel par la pensée, il ne se contentera point d'exprimer cette pensée par les yeux, le geste et l'expression de la physionomie du Christ, il montrera, dans le haut du tableau, le Père et le Saint-Esprit planant sur des nuages; il représentera enfin par des objets visibles jusqu'à la pensée intérieure.

Parmi ces peintres *naturalistes*, Ribera doit occuper le premier rang, non pas seul et sans égal, mais au moins sans supérieur. Si Velasquez prend la nature avec plus de franchise et de naïveté, ou plutôt s'il l'accepte telle qu'elle est, en revanche Ribera, qui l'accommode à ses goûts, à ses caprices, en tire des effets plus forts et plus saisissans. On pourra lui reprocher, par exemple, d'exagérer à dessein les oppositions de la lumière et de l'ombre, pour produire quelques merveilleux résultats de clair-obscur; de choisir des têtes de vieillards, chauves et barbues, des mains ridées et calleuses, des corps décrépits et contournés, pour mieux montrer sa science de l'anatomie musculaire; de chercher d'ordinaire dans le choix de ses sujets, dans les traits et les attitudes de ses personnages, dans tous les détails des scènes qu'il représente, ce qu'il y a de plus terrible, de plus sauvage, de plus hideux même et de plus repoussant, pour porter l'émotion du spectateur jusqu'à l'horreur et l'effroi. Mais il faudra bien cependant convenir que cette lumière et ces ombres, que ces têtes, ces mains et ces corps; que ces sujets enfin avec tous leurs détails, sont possibles, sont vraisemblables, ce qui suffit dans les arts pour être vrai. Il faudra convenir ensuite qu'ils sont rendus, dans les conditions adoptées par l'artiste, avec une fidélité merveilleuse, avec une incomparable énergie de pinceau, et que nul peintre, de nulle école, n'a porté plus loin, dans l'exécution matérielle de ses œuvres, la force, l'audace, la grandeur, l'éclat et la solidité. Ribera, d'ailleurs, peut-être seul entre tous les peintres, semble s'être joué d'une difficulté formidable de la peinture, que Rembrandt aussi s'est appliqué quelquefois à vaincre; il a résolu mieux que tout autre un problème fort important dans son art : c'est que ses ouvrages, j'entends les plus soignés, n'ont point besoin qu'on leur cherche un *point de vue*, et qu'ils peuvent être vus de toute place. Qu'on les examine dans leurs détails, de près, minutieusement et à la loupe, ou qu'on en regarde l'ensemble, l'aspect général, à trente pas de distance, ils produiront le même effet, le même saisissement et sembleront toujours faits pour la perspective où se trouve le spectateur.

Au reste, il faut distinguer, dans les ouvrages de Ribera, les deux manières dont il s'est alternativement servi, celle de Corrège et celle de Caravage. Dans la première, il semble s'être appliqué à fuir tous les défauts qu'on peut reprocher à la seconde: il est simple, doux, suave, sans emportement ni exagération; aussi donne-t-il moins de prise à la critique; mais en même temps il donne, à mon avis, moins de sujet à l'éloge, à l'admiration. Qu'on n'oublie point en jugeant Ribera que les défauts de sa seconde manière ne sont jamais que des qualités portées trop loin. De ces qualités il se montre plus que généreux, il en est prodigue; voilà tout. Aussi, même en blâmant quelquefois, on admire toujours. C'est cela qui doit décider la question. Je ne sais d'ailleurs si je m'abuse, mais il me semble que lorsqu'il fait de la grâce à la façon de Corrège, Ribera montre toujours quelque embarras, quelque gaucherie; c'est évidemment un homme qui veut lutter, par la seule puissance de son talent, contre l'empire de son caractère et de ses instincts. Au contraire, quand Ribera fait de la force à la façon de Caravage, alors on voit qu'il est dans sa sphère propre; que, loin de la combattre ou de la réprimer, il s'abandonne pleinement à sa fougueuse nature d'homme et d'artiste; qu'enfin, comme un fleuve quelque temps contenu, son génie s'élance et déborde; alors seulement on peut dire avec le poëte :

Qu'il marche dans sa force et dans sa liberté.

C'est au musée de Madrid que se trouve celle de ses compositions qui passe pour le chef-d'œuvre de sa manière douce, l'*Échelle de Jacob*. Eh bien, malgré l'importance et la beauté de ce célèbre tableau, je n'hésite point à dire que, pour bien connaître et bien apprécier Ribera, il vaudrait mieux étudier, dans ce même musée, non-seulement ses *Douze apôtres*, précieuse série de têtes expressives, où sont rangés tous les âges, depuis le jeune saint Jean, disciple bien-aimé, jusqu'au vieillard saint Jacques-le-Majeur, non-seulement son *Martyre de saint Barthélemy*, le plus renommé et le plus admirable des tableaux qu'il a consacrés à ce sujet, mais encore sa bizarre *sainte Trinité*, et jusqu'à son horrible *Prométhée sur le Caucase*. Au reste, il n'est pas besoin, pour connaître Ribera, comme pour connaître Velasquez, de passer les Pyrénées, d'aller en pèlerinage jusqu'à Madrid. Paris renferme dans son musée du Louvre, dans quelques galeries particulières et dans quelques salons, plusieurs excellens ouvrages du maître illustre et fécond qui a dès longtemps rempli l'Europe de ses œuvres et de sa renommée.

Ribera a formé de nombreux élèves, au premier rang desquels il faut placer Luca Giordano. C'est pour leur usage qu'il avait successivement tracé des *Élémens de dessin*, qui furent ensuite rassemblés et gravés à l'eau-forte par le peintre Francisco Fernandez. Ces mêmes *Élémens de dessin*, reproduits à Paris pour la première fois en 1650, avec ce titre : *Livre de portraiture, recueilli de Josef de Ribera, dit l'Espagnolet, et gravé à l'eau-forte par Louis Ferdinand*, ont été, dans nos écoles, le guide des professeurs et le manuel des élèves. On compte, en outre, jusqu'à vingt-six gravures à l'eau-forte exécutées par Ribera avec la correction, la délicatesse et la vigueur qu'il mettait dans les œuvres de son pinceau. Ces gravures sont généralement rares et précieuses.

L'Espagne a produit deux autres peintres du nom de Ribera: l'un, de Séville (Luis Antonio), presque inconnu; l'autre, de Madrid (Juan Vicente), qui a laissé quelques

ouvrages recommandables, mais que l'on ne saurait confondre avec ceux de son illustre homonyme (1).

Louis VIARDOT.

(1) Nous empruntons cette histoire à une notice sur les principaux peintres de l'Espagne, par *M. Louis Viardot*. Cet ouvrage, du plus haut intérêt, réunit à un grand charme de lecture les recherches les plus savantes. C'est un livre grave comme l'histoire et amusant comme un roman.

HISTOIRE DES TAPISSERIES A PERSONNAGES.

(Fin (1).)

On nous permettra de citer ici la description d'une tente qui se trouve dans la chanson d'Auberi de Bourgogne :

Du tref sont large li giron;
Bestes sauvages i ot a grant fuison :
Li très fu riches, nul meillor ne vit-on,
Vermaus et indes, et de mainte faison.
Sor le pomel ont assis le dragon,
Dont li oil luisent aussi que d'un charbon.
Pierres i ot qui sunt d'un gran renon;
Par nuit oscure tout cler i véoit-on
Plus d'une archie entor et environ.
La mer i fu pourtraicte et li poisson,
Et tuit li oir de France le roion,
Dès Cloevis qui tant fu loiaus hom.
Séoir i puent bien quatre cent baron.

Comme on voit, cette description est magnifique, et même en admettant qu'elle ne soit pas exempte de cette exagération si naturelle aux enfans des muses, on ne peut cependant prétendre qu'elle rentre complétement dans la classe des licences poétiques. Il est en effet certain que notre trouvère a voulu décrire un tableau qu'il avait eu souvent sous les yeux, et les magnifiques tentures prises deux siècles plus tard à Morat, à Granson et devant Nancy, sur Charles-le-Téméraire, auquel ou aux gens duquel elles servaient de tentes, viennent encore appuyer la véracité du vieux rimeur.

Les quatorzième et quinzième siècles nous fournissent une multitude de documens sur l'usage et le fréquent emploi des tapisseries. Non-seulement elles servirent alors pour tendre les appartemens et faire disparaître leur nudité, mais on les employa surtout dans les occasions solennelles, par exemple aux entrées des princes, pour donner une physionomie joyeuse aux villes et aux places publiques. Les salles de festin furent tendues de riches tentures qui rehaussèrent encore l'éclat des *bizarres entremets* en action (voyez Olivier de la Marche) qu'on joua pendant les repas. Les tournois virent briller autour de leurs lices et se dérouler du haut de leurs galeries, jusque dans l'arène, les exploits des neuf preux et même des héros modernes (voy. dans le beau Froissart, mss. de la biblioth. du roi, la miniature qui représente le tournoi des noces d'Isabeau de Bavière); enfin le caparaçon, ce vêtement d'honneur des coursiers, inconnu aux siècles précédens, mais qui ne tarda pas à devenir d'un luxe effrayant, déploya aux yeux de la foule étonnée les plus brillantes tentures et de riches housses *ymagées*. Un usage, même assez général aux quatorzième et quinzième siècles, fut que les tapisseries portassent les armoiries de ceux à qui elles appartenaient ou par ordre desquels elles avaient été confectionnées. Celles de Berne, de la Chaise-Dieu, de Beauvais, que nous avons publiées, en offrent des exemples. Dans d'autres, au contraire, les personnages représentés offraient tous leurs propres armes sur leurs habits. C'est ce qui se voyait dans la tapisserie du sacre de Charles VI, donnée par Montfaucon, ainsi que dans deux autres tentures historiées, publiées par le Laboureur. (Voyez son ouvrage in-fol., intitulé : *Tableaux généalogiques, ou les seize quartiers de nos anciens rois*, etc.) Ces tapisseries, tirées par lui du terrier ou livre manuscrit des hommages du comte de Clermont en Beauvoisis, représentaient, la première, Charles V sur son trône, entouré des ducs d'Orléans, d'Anjou, etc., et ayant devant lui le duc de Bourbon Louis II fléchissant le genou; la seconde, une entrevue de la reine Jeanne de Bourbon avec la duchesse sa mère, dans une forêt, pendant une chasse. Tous les personnages contenus dans ces monumens portaient leurs armoiries sur leurs vêtemens.

Au quatorzième siècle, les manufactures de Flandre, déjà renommées vers le douzième, prirent un très-grand développement, et au quinzième elles parvinrent, avec la maison de Bourgogne, à leur apogée de prospérité. Les succès qu'obtinrent les produits d'Arras furent surtout si éclatans, la faveur dont ils jouirent si universelle, qu'on appela généralement les plus belles tentures *tapis d'Arras*, bien qu'elles ne vinssent pas de cette ville. Cela eut lieu même à l'étranger, et les Italiens disent encore *Arrazi* pour désigner de belles tapisseries.

Les tentures d'Arras, ainsi que celles des autres fabriques de France, furent pour la plupart exécutées en laine; il y en eut pourtant en chanvre et en coton (voyez *Théâtre d'agriculture* de Serres, liv. VIII, ch. Lumières, meubles, etc.); mais on n'en fit aucune en soie ou en fil d'or. La fabrication des tapis formés de ces matières se concentra surtout à Florence et à Venise; et nous savons, d'après les dictons de moyen âge, que les plus habiles tireurs d'or (fabricans de fils de cette espèce) étaient établis à Gênes. Nous avons donc eu raison, dans notre explication des tapisseries de la Chaise-Dieu, de déclarer ces monumens, qui sont en soie, d'origine italienne; et dans le peu que nous avons dit sur la tapisserie du quinzième siècle, représentant Alexandre, roi d'Écosse, tissue en partie de fils d'or et d'argent, nous avons agi sagement en lui refusant une origine flamande ou artésienne.

Quant aux *ymaiges* que reproduisaient les tapisseries, elles étaient très-variées. Nous avons vu que ces monu-

(1) Voir le numéro de février 1840, page 157.

mens retraçaient parfois des scènes tirées de l'histoire ancienne, des gestes fabuleux des héros, des faits historiques modernes. Mais là ne s'arrêtait pas l'imagination des peintres-tapissiers. Souvent les tentures du quatorzième siècle offraient aux regards des curieux des chasses, des animaux bizarres, ou encore les occupations empruntées aux diverses saisons. Nous lisons, par exemple, dans l'inventaire du mobilier de l'évêque de Langres, en 1395 (man. de la bib. du roi), que ce prélat laissa en mourant une tapisserie de chambre ou, pour employer l'inversion d'alors, une *chambre de tapisserie*, sur laquelle on voyait un cerf lié à un arbre. (Primo in camera alta domini invenerunt unam cameram persam (bleue), brodatam de divisione unius cervi ligati ad unam arborem, munitam cœlo duobus dosseriis.)

Quelquefois aussi ces tentures traduisaient en laine les vieilles productions sorties du cerveau de nos pères, tous ces poëmes en langue romane, versifiés sous saint Louis d'après les traditions antérieures, et qu'anime encore, au milieu de l'oubli qui les entoure, un souffle de valeur et de chevalerie. J'en donnerai pour preuve quelques extraits du manuscrit de la bibliothèque du roi, nº 8356, qui est intitulé : « *C'est l'inventoire général du roy Charles-le-Quint de tous les joyaulx qu'il avoit au jour qu'il fut commencé tant d'or comme d'argent*; c'est assavoir couronnes, chapeaulx, vaisselle, joyaulx d'église et autres choses garnies de pierreries; et aussi joyaulx et vaisselle d'or et d'argent de plaine façon estans en ces chasteaulx, hostels et oratoires dudit seigneur, tant en ses chasteaulx de Meleun sur Seyne, du bois de Vincennes, du Louvre, de Saint-Germain-en-Laye, de ses hostelz de Saint-Pol à Paris, de Beaulté sur Marne, et autre part. Et aussy des joyaulx et vaisselle qui sont continuellement portez avec luy (1) et avecques ce de toutes les chapelles, *chambres de broderie et tapisserie* dudit seigneur; lequel inventoire a esté commancé à faire par ledit seigneur, le xxiᵉ jour de janvier, l'an mil troys cens soixante dix neuf et continué aux jours ensuivans, en la présence de noble homme messire Philippe de Savoisy, chevalier; sieur de Saillenay, chambellan ; Giles Malet ; Jehan de Vaudetar; Gabriel Satinaut, varlez de chambre ; et maistre Jehan Crete, conseiller dudit duc, etc. »

Comme *tappiz à ymaiges*, ainsi que dit le texte, l'inventaire de Charles V nous offre entre autres richesses :

« Premièrement : Le grant tappiz de la passion N. S.

« Item, le grant tappiz de la vie saint Denis.

« Item, le grant tappiz de la vie saint Theseus, dont le sujet est emprunté à un poëme du treizième siècle.

« Item, le grand tappiz que *Philippe Gilier* donna.

« Item, le grant tappiz du saint Grael (*sic*), emprunté au roman du *Graal*.

« Item, le tappiz de Fleurence de Romme, dont le fabliau de ce nom a fourni l'idée.

« Item, le grant tappiz d'Amis et d'Amie, qui vient du roman de ce nom.

« Item, le grant tappiz de bonté et de beaulté.

« Item, le tappiz des sept péchés mortelz.

« Item, les deux tappiz des neuf preux.

« Item, les deux tappiz à dames qui chassent et volent.

« Item, les deux tappiz de Godeffroy de Bilhon, d'après le roman de ce nom.

« Item, le tappiz d'Ivinail et de la royne d'Irlande.

« Item, les deux tappiz à hommes sauvaiges.

« Item, le tappiz aux trippes, inspiré par le fabliau de ce nom.

« Item, le tappiz de messire Yvain, représentant l'histoire de ce héros.

« Item, ung tappiz de chappelle blanc, et a ou mylieu ung compas où il a une roze armoye de France et de Daulphiné, tenant troys aulnes de long, autant de lé.

« Item, ung grant beau tappiz que le roy a acheté, qui est à ouvraige d'or ystorié des sept sciences et de saint Augustin.

« Item, le tappiz des sept sciences, *qui fut à la royne Jehanne d'Évreux*.

« Item, le tappiz de Judic (*sic*).

« Item, un aultre tappiz ront à ymaiges de dames et une autour aux armes de France et de Bourgogne.

« Item, un grant drap *de l'euvre d'Arras*, ystorié des faiz et batailles de Judas Macabeus et d'Anthiogus, et contient de l'un des pignons de la gallerie de *Beaulté* jusques après le pignon de l'autre bout d'icelle et est du haut de la dicte gallerie.

« Item, en l'autre pignon, est un petit drap ystorié de la bataille du duc d'Acquitaine et de Florence.

« Item, unze tappiz à fleurs de lys que grans que petitz, *à l'euvre de Damas*.

« Item, ung autre tappiz à ouvraige, où sont les douze moys de l'an.

« Item, ung autre tappiz à ymaiges, où sont les sept ars et au dessoubz l'estat des âges des genz.

« Item, un autre tappiz à ymaiges de l'ystoire du duc d'Acquitaine.

« Item, ung autre petit tappiz à ymaiges de la fontaine de Jouvent.

« Item, ung grant tappiz et ung banquier vermeil semez de fleurs de lys azurées, lesquelles fleurs de lys sont semées d'autres petites fleurs de lys jaunes et ou mylieu a un glyon et aux quatre quings bestes qui tiennent bannières.

« Item, un tappiz de Girard de Nevers, d'après le roman de ce nom. »

Outre ces *tappiz à ymaiges*, Charles V avait encore des *tapisseries d'armoirie* en grand nombre, *armoyées* la plupart *de France et de Behaigne*, et faites, quelques-unes au moins, *du fille d'Arras*. On distinguait aussi *ung tappiz sur champ vermeil ouvré à une tour à daims et à biches pour mectre sur le bateau du roy*.

Il y avait encore les *tappiz velus*, qui n'étaient pas en moins grande quantité et parmi lesquels il y en avait *ung donné au roy par Gilles Mallet, à la sainte Agnès* LXXIX, *item*, vingt-sept *tappiz* de diverses longueurs et *morsons achetez par le roy* depuis que Moynet fut premièrement *chargié de la tapisserie*. Il y avait aussi des cuirs d'Aragon *à mectre par terre en esté*, et des cuirs de Hongrie ; plus, des *doublets*, *des convertoers*, *des paveillons*, *des courtines*, *des contepointes*, *des chaières* brodées, etc.; enfin l'inventaire parle encore de ce qu'on appelait les chapelles, tables d'autels, nappes, courteaulx et oreillers, témoins *deux oreillers brodez à bestes sauvaiges qui ont testes de hommes armez, garniz de perles*, ornés de broderie. Il y avait aussi des *salles d'Angleterre*, qui étaient des pièces de drap pour tendre des appartemens, par exemple : 1º *Une salle ynde à arbres et à hommes sauvaiges, composée de troys pièces*; 2º *une autre salle d'Angleterre à bestes sauvaiges et à chasteaulx et est*

(1) Parmi ces derniers objets nous mentionnerons surtout, d'après l'inventaire, folio LXXII, *deux pierres estant en ung coffre de cypraès que le roy fait porter continuellement avec soy et dont il porte la clef*. La première est une pierre appelée *la pierre saincte, qui ayde aux femmes à avoir enfant*; la deuxième est *la pierre qui guérist de la goutte*. Nous doutons fort que Charles V ait jamais guéri, grâce à cette pierre, même des écrouelles.

de sept pièces; 3° *une autre salle d'Angleterre vermeille brodée d'azur, et est la bordeure à vignettes et le dedans de lyons, de aigles et de liépars, contenant troys pièces.* »

Enfin l'inventaire nous apprend aussi que dans son château de Meleun notre sage roi possédait beaucoup *de soieries et tappiz*. Parmi eux il en cite deux qui représentaient, l'un la passion de Jésus-Christ et l'autre la vie de Notre-Dame, *nommez de Savoisy*, parce qu'ils venaient probablement d'un des seigneurs de ce nom; plus, un autre en soie que *Édouart Adelin donna pieçà au roy*.

Enfin nous y voyons aussi qu'au Louvre il y avait, au milieu de beaucoup d'objets semblables, « une très-belle chambre verte, ouvrée de soye, d'ouvrage de tapisserie sur champ vert semé de feuilles de plusieurs feuillages, à cinq euvre par manière de maçonnerie, dont en celuy du mylieu à ung lyon que deux roynes couronnent; et oultres ou mylieu de la dicte maçonnerie une fontaines où il y a cignes qui se baillent. Laquelle chambre est garnie de ciel, dossier, coultepointe et troys courtines de cendal vert et unze tappiz de mesme. »

Un autre inventaire, à peu près de la même époque (1379), qui se trouve dans le manuscrit de la bibliothèque du roi, coté Supplément français, n° 488, nous fournit encore des documens curieux. C'est celui des « vêtemens, calices, reliques et joyaulx d'argent, nappes, aulbes, livres et paremens, appartenant à l'église du Saint-Sépulcre de Paris. » On y trouve au fol. XI, dans un chapitre intitulé: « Cy après s'ensuit pluseurs chandelliers de cuyvre et plusieurs thapis et autres choses servent pour le grant autel, » l'enregistrement des pièces qui suivent :

« ... Item, un thappiz grant où est la gezaine Notre Dame et les III roys de Coulongne, et souloit estre devant le volt de Lucques (1) ; est fourré de grosse toile blanche.

« Item, un autre thappis de laine, ystoire comment nostre Seigneur presche aux Juifs en son enffance.

« Item, un thappis à ymaige où est là remembrance de notre Seigneur commant il va à l'escolle et le *donna Guy de Turt*.

« Item, un thapis de veulu d'outremer à mectre par terre devant le grant autel aus grans festes.

(1) Le saint Voult de Lucques était un crucifix dont la face avait été miraculeusement achevée par un ange. Il en est question dans *Le dit des Tabureors* (joueurs de tambours); voyez *Jongleurs et Trouvères*, 1 vol. in-8°, Paris, p. 168. La chapelle du saint Voult de Lucques, de l'église de la Trinité, avait été fondée en 1343 par des artisans nommés Gugelu, Bellon et autres.

« Item, un thapis de laine vermeil aus armes de France et de Bourgoigne à metre par terre devant le grant autel.

« Item, deux viez marchepiés coussuz ensemble dont le champ est vert et est semé d'écus d'or à une croix barrée à IIII lyons de gueules rampans.

« Item, un thapis à fleur de lis dont le chemp est vert et est l'annonciation et le couronnement de Notre Dame.

« Item, un autre thapis dont le champ est rouge et à ymaige de Notre Dame et des III roys de Couloigne (1).

« Item, une autre thapis losengé à lyons et à lycornes, en mantelles de manteaux armoiez des armes de Castille et d'Alençon, lequel est mis en deux parties.

« Item un tapiz de laine de tapisserie de la passion et resurreccion notre Seigneur, lequel *Guillaume Coignart a donné*.

« Item, une autre tapiz de laine de tapisserie de l'ystoire comme nostre Seigneur entra en Jhérusalem et de l'invencion de la vraie croix...

« Plus loin nous voyons que Robert de Cantelou donna au grant autel de la Trinité (1379) *une très-bon orfroi de broderie de l'ystoire de la passion N. S. et de la vie N. Dame*, aux armes de Jhérusalem, *avecques une très-bonne nappe*, etc. »

Outre ces inventaires, le quatorzième siècle nous a légué encore un assez grand nombre de documens authentiques concernant les tapisseries. Ils consistent dans quelques ordonnances de nos rois, dans des reçus de paiement, dans des quittances de gages, etc. Le premier volume du Catalogue *analytique des archives de M. le baron de Joursanvault*, n° 182, en mentionne plusieurs qui ont été mis en vente publique lors de l'adjudication de cette collection. Aucun de nos établissemens littéraires, pas même la Bibliothèque royale, n'ayant jugé convenable de se procurer les pièces en question, elles ont depuis été cédées à l'infatigable agent de la librairie anglaise à Paris, M. Moore, qui les a fait passer en Angleterre. On nous permettra de regretter ici une pareille insouciance!

Arrêtons-nous à l'entrée du quinzième siècle. Nous reprendrons une autre fois la suite de notre histoire des tapisseries.

ACHILLE JUBINAL.

(1) Il y a en note au moyen d'un renvoi, mais d'une main plus moderne que l'inventaire : « Il fut perdu le jour du Saint-Sacrement l'an IIIIxx et deux (probablement 1382) en l'alée de l'ospital où il tenoit à clos. »

ÉTUDES MILITAIRES.

LES ARMES A FEU (1).

§ Ier. QUELLES ÉTAIENT LES PREMIÈRES ARMES.

Les armes, prises dans leur sens général, comprennent tous les instrumens dont on se sert, soit pour attaquer, soit pour se défendre.

(1) Voir l'article de M. Jubinal sur les *Armures*, t. VI, page 312.

Les premières armes offensives furent sans contredit l'arc et la flèche. Les hommes s'en servirent pour tuer le gibier dont ils se nourrissaient avant de les employer à la guerre. Pour ce dernier usage, l'arc fut, selon toute apparence, immédiatement suivi de la fronde.

Lucrèce nous dit que les premières armes de l'homme fu-

rent ses mains, ses ongles et ses dents; qu'ensuite il prit des pierres et des branches d'arbres, puis du feu, puis du cuivre, et en dernier lieu du fer.

Selon Homère et Hésiode, les armes des héros étaient entièrement composées de cuivre (χαλκος), probablement durci par le moyen de l'étain. Le terme grec se traduit d'ordinaire par *airain*; mais il est difficile de croire que dans des siècles si reculés on connût déjà cette composition compliquée.

Les Juifs paraissent avoir eu des épées, des dagues, des lances, des javelots, des arcs, des flèches et des frondes. Ils se servaient aussi de haches ou de massues.

Hérodote (liv. VII, 61 — 80) donne une description détaillée des armes dont se servaient les différentes nations qui composaient la grande armée de Xerxès. Les Mèdes et les Perses, nous dit-il, avaient de courtes lances, des arcs, des flèches faites de roseaux et des dagues; les Assyriens, indépendamment de lances et de dagues, se servaient de massues de bois, garnies de fer par le bout; les Bactriens et les Parthes étaient armés d'arcs faits de roseaux et de courtes lances; les Arabes avaient des arcs grands, flexibles et recourbés aux extrémités; les arcs des Éthyopiens étaient de bois de palmier, ils avaient six pieds de long; leurs flèches étaient courtes et munies aux extrémités, au lieu de fer, de pierres aiguisées. Ils portaient en outre des lances garnies de cornes de gazelles et des massues à nœuds. Les Lybiens faisaient durcir au feu les extrémités de leurs lances. Les Paphlagoniens, les Phrygiens et les Thraces avaient des lances, des javelots et des dagues. Enfin, à la bataille de Cunaxa, nous voyons les Perses se servir de chars armés de faulx. (Xénophon, *Anab.* 1, 8).

Les armées grecques se composaient de troupes de différentes armes. Homère nous apprend que dans les siècles les plus reculés les chefs combattaient souvent sur des chars; mais il ne paraît pas que cet usage ait existé dans es temps historiques. La cavalerie de Macédoine et celle de la Thessalie obtinrent la plus grande réputation parmi les Grecs. Ce fut principalement à l'aide de cette cavalerie qu'Alexandre défit le roi de Perse et les souverains du Penj-Ab. Les éléphans commencèrent à être employés du temps d'Alexandre, et ils le furent plus tard par Pyrrhus, roi d'Épire, et par Annibal, quand ils envahirent l'Italie. L'infanterie grecque se distinguait en *hoplitai*, qui portaient des cuirasses, des casques, de larges boucliers et des lances, et en *psilai*, troupes légères qui n'avaient que le casque, et étaient armées de javelots et d'arcs ou de frondes; les *peltastai*, qui portaient des boucliers étroits et pointus et des lances, formaient comme un moyen terme entre les deux autres. La grosse infanterie était regardée comme la principale force des armées grecques.

Les lances étaient communément faites de bois de frêne, avec une tête de métal en forme de feuille, et l'autre extrémité garnie d'une pointe en fer pour les ficher en terre. Pausanias vit, dans le temple de Minerve, à Phasalis, une lance qui, d'après la tradition, avait appartenu à Achille, et dont les deux bouts étaient en cuivre. Ce même observateur, aussi crédule que curieux, vit à Nicomédie un couteau dont la lame était de cuivre, et qu'on lui avait dit avoir appartenu à Memnon. Les Macédoniens se servaient d'une lance d'une longueur extraordinaire, qu'ils appelaient *sarissa*; elle avait de quatorze à seize coudées de long. On en peut voir la description dans Polybe et dans les notes de l'*Onomasticon* de Jules Pollux.

L'épée, la lance, le javelot, l'arc et la fronde étaient les armes offensives des Romains, dont l'infanterie se divisait en *hastati*, combattant avec des lances, *principes* qui formaient l'avant-garde; *triarii*, la troisième ligne, *velites*, troupes légères, *funditores*, frondeurs, *sagittarii*, archers. La cavalerie se servait du javelot. Les flèches des sagittarii étaient non-seulement recourbées à la pointe, mais garnies en outre d'un crochet qui entrait facilement dans les chairs, et que l'on ne pouvait en retirer sans les déchirer. Ce qui contribua beaucoup à rendre les Romains maîtres du monde, ce fut qu'à mesure qu'ils combattaient les autres nations ils abandonnaient leurs armes et leurs méthodes de combattre toutes les fois qu'ils en trouvaient de meilleures. Ainsi Plutarque nous apprend qu'après la guerre contre les Sabins, Romulus adopta le large bouclier de cette nation au lieu de l'*apisargolica*, dont les Romains s'étaient servis jusqu'alors, ce qui prouve que dès l'origine de leur existence ils suivirent cet utile système.

Les premiers Saxons, avant leur arrivée dans la Grande-Bretagne, avaient pour armes, indépendamment de la dague, une épée recourbée en forme de faulx; mais leurs descendans ne tardèrent pas à la changer contre une épée longue, droite, large, pointue et à deux tranchans. Après leur arrivée dans les îles Britanniques, les armes de l'infanterie furent des lances, des haches, des arcs et des flèches, des massues et des épées. Pour armes défensives, elle n'avait guère que de petits boucliers avec une pointe au centre. La cavalerie était plus uniformément armée de longues lances qu'elle tenait à la main droite, et d'épées qui pendaient par une ceinture au côté gauche.

Les armes des Normands différaient peu de celles des Saxons: leurs lances étaient d'ordinaire de quelque bois léger et fort, garnies d'une pointe d'acier très-acérée et d'une bonne trempe. Ils y joignirent l'épée, la dague et l'arbalète. Les Normands paraissent s'être servis d'une sorte d'artillerie de campagne, composée d'instrumens ou de machines par le moyen desquelles on lançait à une distance considérable des flèches et des pierres. Ils avaient aussi des flèches portant à leur extrémité des matières combustibles, dont ils se servaient pour incendier les villes et les vaisseaux.

Les armes des Anglais changèrent probablement peu jusqu'au temps d'Édouard I[er], quand l'arc anglais devint un usage général, ou que du moins il fut porté à sa perfection.

La poudre à canon fut inventée dans le treizième siècle, et la grosse artillerie dans le quatorzième; nous parlerons de celle-ci plus bas.

§ II. DES ARMES A FEU PORTATIVES.

Les armes à feu portatives, dont nous allons principalement nous occuper pour le moment, ne furent inventées qu'un siècle plus tard. Sir Samuel Meyrick, dans un mémoire que l'on trouve dans l'*Archéologie* de la société des Antiquaires, a recueilli toutes les notes éparses qu'il a rencontrées dans les écrivains qui, en traitant de l'art militaire, ont parlé de l'introduction de ces armes. On lit dans ce mémoire un passage de Bylius, témoin oculaire, qui dit: « Ce fut en 1430 qu'elles furent imaginées par les Lucquois, assiégés par les Florentins. » Il paraît en effet que non-seulement l'invention de ces armes, mais encore leurs principaux perfectionnemens sont dus aux Italiens.

Dans une traduction française de Quinte-Curce, écrite en 1468 et insérée au musée britannique parmi les manuscrits Burneyiens, on voit un dessin représentant des guerriers armés d'une espèce de petits canons à main. C'est le plus ancien modèle que nous connaissions d'armes à feu portatives. Voici l'énumération des différentes espèces d'ar-

mes de ce genre, dont la plupart ont été gravées par Skelton dans son ouvrage intitulé *Specimens of Arms and Armour*.

Canon à main, fusil à main, arquebuse à croc, haquebut, demi-haque, mousquet, fusil à roue, *currier*, *snaphaan*, *caliger*, carabine, escopette, fusil, mousqueton, fusil de chasse, pétronel, espingole, dragon, carabine à main, *dag*, pistolet, fusil à détente, *firelock*, fusil se chargeant lui-même, fusil de fantaisie, flèches à mousquet ; à quoi il faut ajouter les objets qui se rattachent à leur usage, savoir : boîte à mèches, poire à poudre, boîte d'amorce, bandoulière, cartouche, giberne, soie de cochon, baïonnette (1).

Avant de commencer la description de chacune de ces armes en particulier, nous ferons remarquer que le souvenir des *phialæ*, petits pots dont on se servait pour lancer le feu grégeois, devait, selon toute apparence, donner lieu à quelque invention plus ingénieuse. L'empereur Léon, dans sa *Tactique*, chap. XIX, § 6, *peri naumachias*, des combats de mer, décrivant l'usage que l'on faisait des feux d'artifice dans les vaisseaux employés à poursuivre l'ennemi après une bataille navale, dit : « Sur la proue de ces vaisseaux on plaçait des *siphones*; c'étaient de grands tubes de cuivre, par le moyen desquels les feux étaient lancés dans les vaisseaux des ennemis. » Anne Comnène (*Alex. l.* XIII) dit « que les soldats étaient munis de tubes et soufflaient de la même manière des feux d'artifice contre leurs ennemis dans les combats de terre. » C'est là sans contredit l'origine des armes à feu.

Le *canon à main* était un simple tube fixé sur un bâton droit d'environ trois pieds de long. Il y avait une lumière, des tourillons et un bouton, comme un grand canon. Dans l'origine, la lumière était placée en haut; mais comme de cette manière le vent pouvait emporter l'amorce, on imagina de placer un petit bassinet à droite pour contenir la poudre. Ce fut là le premier pas vers l'invention du fusil moderne.

Le *fusil à main* était un perfectionnement du canon à main. Il était de bronze et le tube en était plus long; un petit morceau de cuivre plat, qui tournait sur une cheville, couvrait le bassinet, qui renfermait la poudre; il avait aussi un morceau de cuivre fixé sur la culasse et percé d'un trou pour mieux viser. Il paraît que cette arme était d'usage en Angleterre dès l'an 1446. Les Grecs s'en servirent très-utilement à la dernière défense de Constantinople en 1453.

Ce fusil à main ayant été perfectionné par l'addition d'une détente, imitée du crochet de l'arbalète, et dont le but était de porter, par un mouvement instantané, la mèche enflammée dans le bassinet, reçut le nom d'*arquebuse*. Avant cette invention, on tenait la mèche à la main, comme pour le canon à main. C'est dans le récit de la bataille de Morat en 1476, par Philippes de Comines, qu'il est question de l'arquebuse pour la première fois. En Angleterre, lors de la formation du corps des *yeomen* de la garde, une moitié fut armée d'arcs et de flèches, et l'autre moitié d'arquebuses. A la bataille de Fourvières en 1495, il est question d'arquebusiers à cheval. On voit une troupe considérable d'arquebusiers dans le tableau qui se trouve à Windsor, et qui représente le roi Henri VIII allant au-devant de François Ier, entre Guines et Ardres. L'arquebuse, de même que le canon et le fusil à main, se tirant appuyé sur la poitrine, tant que la crosse demeurait droite, il était difficile d'approcher suffisamment l'œil du tube pour pouvoir bien viser. Mais en donnant à la crosse une forme recourbée, le tube était élevé, tout en conservant la position horizontale. Cette idée fut due aux Allemands, qui donnèrent à cette nouvelle arme le nom de *haquebute*. Cette invention était connue en Angleterre sous le règne de Richard III : il y avait de nombreux haquebutiers dans l'armée anglaise sous Henri VIII.

La *demi-haque* était une espèce de long pistolet dont la crosse était si courte qu'elle faisait presque un demi-cercle.

Le *mousquet* était d'invention espagnole. On dit qu'on s'en servit pour la première fois à la bataille de Pavie, au gain de laquelle cette arme nouvelle contribua beaucoup. Il paraît pourtant que l'usage fut longtemps à s'en établir; il ne devint général qu'à l'époque où le duc d'Albe prit le gouvernement des Pays-Bas en 1567. Ce fut Strozzi, colonel-général de l'infanterie sous Charles IX, qui l'introduisit en France. Les premiers mousquets espagnols avaient des culasses droites, celles des mousquets français étaient droites. Leur forme était celle de la haquebute, mais ils étaient si longs et si lourds qu'ils avaient nécessairement besoin d'un soutien quelconque ; c'est ce qui fit inventer la *fourchette* : c'était un bâton qui s'élevait à la hauteur de l'épaule du soldat, et était garni par le haut d'une espèce de fourche de fer pour appuyer le mousquet, et par le bas d'une pointe pour la ficher en terre. Quand les troupes étaient en marche, le mousquet se portait sur l'épaule et la fourchette était tenue à la main droite, et plus tard suspendue au poignet par un cordon. Les arquebusiers à cheval s'étaient aussi servis dans l'origine d'une fourchette de ce genre. Sous le règne de la reine Élisabeth, et longtemps après encore, le mousquetaire anglais était le soldat le plus chargé; il portait, indépendamment de son armure déjà très-lourde, dans un cornet, sa poudre grossière pour charger, dans une giberne, sa poudre fine pour amorcer, ses balles dans un sac de cuir dont il était obligé de tirer les cordons pour les prendre, sa mèche allumée et sa fourchette dans sa main: et avec tout cela, quand il avait tiré son mousquet, il était obligé de prendre son sabre pour se défendre. Aussi, bien des militaires soutinrent pendant longtemps que l'arc était préférable au mousquet.

Sous le règne de Henri VIII parut une invention ingénieuse pour remplacer la mèche; c'était le *rouet* : on la doit encore à l'Italie. M. de Bellai nous apprend qu'on s'en servit pour la première fois devant la ville de Parme, assiégée par les troupes combinées de Léon X et de Charles-Quint, et défendue par le marquis de Foix. C'était une petite machine faite pour donner des étincelles par le moyen du frottement d'une roue sillonnée d'acier contre un morceau de fer sulfaté qui, par cette application, reçut le nom de pyrite ou pierre à feu. Le ressort qui faisait tourner cette roue y était attaché par une chaîne ressemblant au ressort d'une montre et qui se montait sur l'essieu, par le moyen d'un petit levier. Cet instrument avait à l'une de ses extrémités un trou carré qui correspondait avec l'essieu de la roue, et qui, étant ajusté, se mouvait dans la direction d'une vis qui faisait tourner la roue et ouvrait une petite coulisse qui couvrait le bassinet. Le levier était alors enlevé, la roue étant retenue par un crochet qui communiquait avec la détente et le chien qui, comme dans les fusils modernes, mais dans une position renversée, tenait la pyrite, était amenée vers la roue, qui tournait avec rapidité, frottait contre la pyrite et donnait l'étincelle. Ces armes furent, dans l'origine, principalement fabriquées en Allemagne. Elles furent certainement apportées en Angleterre du temps de Henri VIII,

(1) Dans cette énumération nous avons souligné les mots que nous n'avons pas pu rendre en français. La description en expliquera le sens.

pendant le règne duquel elles sont citées dans les inventaires sous le nom de *fier-locke*. Benvenuto Cellini raconte, dans ses Mémoires, qu'il monta un cheval turc brun, et plaça une arquebuse à roue sur le pommeau de sa selle, dans l'année 1530.

Le *currier*, ou *carrier of war*, est une arme à feu dont il est question pour la première fois dans une lettre où lord Wentworth rend compte à la reine Marie du siége de Calais. Il en est parlé de nouveau dans le récit des opérations du comte d'Essex en Irlande, sous le règne de la reine Élisabeth. Sir John Smith, dans ses réflexions sur les écrits du capitaine Berwick, dit qu'elle est du même calibre et de la même force que l'arquebuse, mais que le canon en est plus long.

Grose remarque que le *snaphaan* a reçu son nom des troupes qui en faisaient usage. Il y avait une bande de maraudeurs que les Hollandais appelaient *snap haamen*, comme qui dirait voleurs de coqs. L'usage du mousquet à mèche les exposait à l'inconvénient d'être trahis par la lueur de la mèche enflammée, et l'arquebuse à rouet était d'un prix trop élevé pour qu'ils pussent se la procurer. Dans cet embarras, il mirent leur esprit à la torture et inventèrent le *snaphaan*. Un morceau d'acier plat, creusé en sillons, à l'imitation de la roue, était placé sur un pivot d'acier, vissé au delà du bassinet et mobile. La pièce creusée était ensuite amenée au-dessus du bassinet, en lâchant la détente la pierre à fusil, qui remplaçait la pyrite, frappait contre et produisait l'étincelle. Cette invention date du règne de la reine Élisabeth, et son prix beaucoup plus modique la mit à la mode en France, en Hollande et en Angleterre. On voit que le *snaphaan* approchait beaucoup du fusil moderne (1).

Le *caliger* différait du mousquet en ce qu'il était plus léger et plus court; il se tirait par le moyen d'une mèche.

Sir Samuel Meyrick dit, en parlant de la *carabine*, que dans la guerre qui se faisait en Picardie en 1559 il y avait un corps de cavalerie légère au service de Henri II, roi de France, qui s'appelait *Carabins*. M. de Montgommeri nous apprend qu'ils portaient une cuirasse qui ne passait pas par-dessus l'épaule gauche, afin qu'ils pussent plus facilement coucher en joue et viser, et qu'ils portaient sur la tête un *cabassot*. Leurs armes offensives étaient une carabine de trois pieds et demi de long, qui s'appelait ainsi d'après eux, et un pistolet. Leur manière de combattre était de se former en un petit escadron plus profond que large, de décharger leurs armes rang par rang, et de défiler ensuite pour se former immédiatement et successivement par derrière les autres, et se préparer à une seconde décharge. Or, quoique l'origine de ce mot soit très-obscure, il est plus naturel de supposer que les carabiniers ont été ainsi nommés d'après l'arme, que l'arme d'après eux. Les Français empruntèrent cette espèce de troupe des Espagnols, et Duetal nous dit que ce furent les Calabrois qui donnèrent le nom à la carabine. Si ce fait est exact, il est probable qu'ils s'en servirent d'abord sur mer, à bord des vaisseaux appelés *carabs*. M. Bellon, dans ses *Principes de l'art militaire*, dit que « les carabins, du temps de Louis XIII, étaient armés de grandes arquebuses à roue de plus de trois pieds de long, d'une épée et d'un pistolet court; mais Louis XIV, les ayant supprimés en 1665, en forma ses carabiniers. »

L'*escopette*. Sir Samuel Meyric dit qu'il lui a été impossible de découvrir les caractères distinctifs de cette arme à feu. En latin on l'appelait *sclopeta*, diminutif de *sclopus*. On trouve ce mot dans le *Chronicon Estense*, sous l'an 1534, ainsi que dans les actes du concile de Tarragone, qui défend aux ecclésiastiques de s'en servir. Cet auteur soupçonne que l'*escopette* était la même chose que la *demi-haque*.

Le nom de *fusil* appliqué à une arme à feu continue Sir Samuel, ne fut en usage en Angleterre que sous Charles II, quoiqu'il fût connu en France dès l'an 1630. Il y a aujourd'hui dans l'armée anglaise trois régimens de fusiliers; les Écossais, maintenant 21e régiment d'infanterie, levé en 1678; les Anglais, maintenant le 7e d'infanterie, qui date de 1685, et les Gallois, maintenant le 23e, formé en 1688 et 1689. Le sieur de Gaya, dans son *Traité des armes*, écrit en 1688, dit que le fusil a les mêmes proportions que le mousquet, et qu'on le tire par un ressort et une pierre; il ajoute qu'en le posant contre la joue, il est plus facile de viser, mais que la pierre a l'inconvénient de ne pas toujours faire feu. Il paraît que dans l'origine il était de la même longueur et du même calibre que le mousquet, mais plus léger. Plus tard on en a diminué les dimensions.

Le *mousqueton* est aussi d'origine française. Le sieur de Gaya fait remarquer qu'il est moins long que le fusil, et qu'il porte d'un tiers moins loin; son canon n'est pas rayé, et il diffère en outre de la carabine, en ce qu'il se tire par une détente, au lieu d'une roue.

Quoique le *fusil de chasse* n'appartienne pas proprement aux armes de guerre, nous croyons pourtant devoir le placer parmi elles, à cause du passage suivant, tiré des *Observations* du comte d'Albemarle, ouvrage composé en 1646 et publié en 1671 : « Il est en outre convenable que vous ayez « dans chaque compagnie six bons fusils de chasse, de telle « longueur qu'on puisse bien viser et les tirer à son aise. « Douze d'entre eux seront employés dans un jour de bataille, quand vous enverrez une division d'infanterie pour « escarmoucher avec l'ennemi sur les flancs d'une division « d'infanterie, et six sur l'autre flanc, comme vous les verrez « placés dans les trois batailles ci-après. Les soldats qui portent les fusils de chasse doivent avoir l'ordre, quand ils « arrivent à une portée de fusil de la division de l'ennemi « qu'ils doivent combattre, de ne viser que les officiers de « la division. »

Le président Fauchet, qui vivait sous François Ier, et sous les successeurs de ce roi jusqu'à Henri IV, nous a fait connaître une arme qu'il appelle *petronel* ou *poitrinal*, parce qu'on l'appuyait contre la poitrine pour la tirer, à l'ancienne manière. Elle tenait le milieu entre le pistolet et l'arquebuse, et ne différait du long *dag* qu'en ce que la crosse en était plus large, de manière à pouvoir demeurer ferme dans sa position. Fauchet dit qu'il croit que cette arme était de l'invention des bandouliers des Pyrénées. Il en est fait mention en 1592 au siége de Rouen par Henri IV. Dans l'inventaire de Hengrave de l'an 1603 nous trouvons: « item, III pethernels. » Nicol dit, dans son dictionnaire, que cette arme était d'un fort calibre, et qu'à cause de son poids on la portait suspendue à un large baudrier par-dessus l'épaule.

L'*espingole* était une arme à feu plus courte que la carabine, mais avec un large canon. Elle ne paraît pas avoir été fort en usage avant le règne de Charles II.

Le *dragon*. On a absurdement supposé que les troupes appelées dragons avaient été nommées ainsi d'après les *draconarii* des Romains. Ce fut le maréchal de Brissac qui les forma l'an 1600, afin d'être supérieurs aux *reitres* allemands, qui se servaient si avantageusement du pistolet. Il leur donna à cet effet une arme plus formidable qui ressemblait à une petite espingole, et la bouche était ornée d'une

(1) Aujourd'hui encore le fusil de munition n'a point d'autre nom en hollandais que *snaphaan*. (N. du R.)

figure représentant la tête d'un dragon : l'arme lui dut son nom et le donna à son tour aux troupes qui s'en servaient. Cependant sir James Turner, dans son *Pallas armata*, et le père Daniel, dans son *Traité de la milice française*, donne d'autres étymologies du nom de dragon, mais qui nous paraissent moins satisfaisantes.

Le *mortier à main*. Les grenades furent, dit-on, employées pour la première fois en 1594, et devinrent l'origine des troupes que l'on appelle grenadiers. De même que le dragon, il paraît qu'on le tirait de dessus l'épaule.

Le *dag*. En recherchant l'origine de ce terme, sir Samuel Meyrick dit qu'il est étrange et embarrassant de trouver que pendant que le mot *dag* indiquait une sorte de pistolet, celui de *pistolese* signifiait en italien une grande dague ou couteau de chasse. L'idée de cette arme paraît avoir été fournie par la demi-haque, et elle ne différait du pistolet que dans la forme de la crosse, qui était toujours terminée par une ligne oblique, au lieu d'un bouton. Sous ce rapport, il ressemblait beaucoup à un péthernel. Il y avait des dags de différentes grandeurs, et c'est pourquoi dans les inventaires d'armes il est question de dags longs, courts et de poche, ou bien avec des batteries de différentes espèces. Selon toute apparence, cette arme est du même temps que le pistolet, que nous savons avoir été inventé sous le règne de Henri VIII ; car il est question des uns et des autres dans l'inventaire fait, en 1547, des munitions de guerre qui se trouvaient dans les divers arsenaux d'Angleterre.

D'après sir John Turner, le *pistolet* fut inventé à Pistoie en Toscane par Camillo Vitelli. M. de La Noue dit : « Ce furent les *reiters* qui les premiers firent usage de pistolets, arme fort dangereuse quand elle est bien dirigée. Ces reiters étaient des cavaliers allemands qui donnèrent tant de vogue au pistolet qu'en France, et plus tard en Angleterre, on abandonna complétement l'usage de la lance. C'est Davila qui nous apprend ce fait intéressant. En parlant de la bataille d'Ivry, livrée en 1590, il vante beaucoup la lance, et exprime son regret de ce que la cavalerie française, composée de gentilshommes volontaires, avait cessé de s'en servir dans les vicissitudes de la guerre civile. Il nous raconte qu'ayant adopté le pistolet, comme plus facile à manier, à l'imitation des *reiters* allemands, le roi, pour s'opposer aux lances de la cavelerie ennemie, fut obligé de diviser la sienne en petits corps, afin qu'elle pût offrir moins de résistance à la charge, et se sauver le plus promptement possible. »

Sir Samuel Meyrick possède le portrait d'un officier républicain, que l'on prétend être le colonel Joyce, et qui prouve que l'invention du fusil moderne, appelé en anglais *firelock*, remonte au milieu du seizième siècle ; car cet officier tient à la main un pistolet dont la batterie est en tout semblable à celle d'un fusil moderne. Il est évident que c'est le *snaphaan* qui a fourni l'idée de cette arme. Elle commença à être en usage en France vers l'an 1635.

Le *fusil qui se charge de lui-même* est originaire d'Italie, d'où il vint vers les dernières années du protectorat de Cromwell. La crosse était creuse et tenait lieu de cornet à poudre, et une petite boîte pour la poudre fine à amorcer était attachée au bassinet. A la culasse il y avait un cylindre avec un trou pour recevoir la balle. A l'axe de ce cylindre était fixé un levier que l'on tournait pour amener la balle à la place qu'elle devait occuper. Des quantités suffisantes pour la charge et l'amorce étaient séparées, et le fusil était bandé en même temps. Cette invention donnait une grande promptitude à l'usage du fusil ; mais elle était accompagnée de beaucoup de danger, et donna lieu plus tard à différens perfectionnemens, tels que celui d'une culasse mobile contenant plusieurs charges, ou d'un petit caisson que l'on amenait à la culasse quand on voulait charger, etc. Mais aucune de ces inventions ne fut jamais adoptée dans les régimens d'infanterie.

En 1712, on inventa une arme à feu de bronze, que l'on appela le *fusil de fantaisie*. Il avait la forme d'une canne et pouvait servir de fusil ou de pistolet ; mais on n'en a jamais fait usage dans l'armée.

Les *flèches à mousquet*, appelées parfois flèches à feu, se voient dans les inventaires des arsenaux royaux du temps de la reine Élisabeth. Sir Richard Hawkins dit qu'il s'en est servi avec succès dans son voyage à la mer Pacifique, en 1591. Ces flèches, qui étaient remplies de matières combustibles, étaient, dans l'origine, en bois ; plus tard on les fit de fer. Des flèches de cette espèce furent employées dans la guerre civile, au siége de Lyon.

Maintenant que nous avons décrit les diverses armes, nous allons parler de certains objets dont il est nécessaire de se munir pour en faire usage.

Nous avons d'abord la *boîte à mèches*. Un des principaux inconvéniens de la mèche allumée, dit sir Samuël Meyrick, était qu'elle faisait reconnaître le lieu où étaient placés les factionnaires, et découvrait le mystère qui doit envelopper les expéditions nocturnes. Pour remédier à ce défaut, un prince d'Orange, probablement le prince Maurice, inventa de petits tubes d'étain ou de cuivre percés d'un grand nombre de trous. Voici la description qu'en fait Walhuysen, capitaine de la ville de Dantzick, dans son *Art militaire pour l'infanterie*, imprimé en 1615 : « Il est nécessaire que tout mousquetaire sache tenir sa mèche sèche dans les temps humides ou pluvieux, c'est-à-dire dans sa poche ou dans son chapeau, en mettant sa mèche allumée entre son chapeau et sa tête, ou qu'il trouve quelque autre moyen de la mettre à l'abri de la pluie. Le mousquetaire doit avoir aussi un petit tube de fer-blanc d'environ un pied de long, assez gros pour pouvoir contenir une mèche, et percé de nombreux petits trous, afin que sa mèche ne le fasse pas reconnaître quand il est de faction, ou quand il fait partie de quelque expédition. » C'est là l'origine de la boîte à mèches que nos grenadiers portaient, il n'y a pas longtemps encore, sur la poitrine, dans une des bandes transversales de leur fourniment.

Le *cornet et la poire à poudre*. La forme commode d'une corne pour contenir la poudre, une des extrémités étant large pour l'y faire entrer avec facilité, et l'autre ayant une petite ouverture par laquelle on pouvait facilement la faire couler dans les canons des armes à feu, donna naturellement l'idée de s'en servir à cet usage. Mais l'extrémité étroite ne tarda pas à être entièrement fermée, et la plus large fut garnie d'un tube qui devait contenir tout juste la quantité de poudre nécessaire pour une charge. C'est en cet état qu'il fut suspendu au cou des arquebusiers dans le triomphe de Maximilien I. Cette modification du cornet à poudre suggéra l'idée de la poire. Celle-ci, qui est originaire d'Allemagne, se montra pour la première fois en Angleterre sous le règne de Henri VIII. On en voit la représentation sur un arquebusier, dans une estampe de Shutt, copiée d'après un dessin original dans le musée britannique. Il la porte suspendue comme le cornet, mais sur la hanche au lieu de la poitrine. M. Montgommeri Corbosson, dans son *Traité sur l'armée française sous le règne de Henri IV*, nous apprend que « le capitaine d'une compagnie, montant la garde, doit porter une arquebuse et une poire à poudre, et sur sa tête un grand plumet. »

La *boîte à amorce*. Dans l'origine, la poudre à canon

n'était pas réduite en grains; plus tard, quand on la fabriqua ainsi, on reconnut que plus ces grains étaient menus, plus la poudre prenait feu promptement. C'est là ce qui donna l'idée de faire de la poudre à amorcer, et par conséquent une petite boîte pour la contenir. C'est tout simplement une poire de dimension moins grande.

Afin de mettre le soldat en état de charger son arme avec plus de rapidité, de petites boîtes cylindriques de bois ou de fer blanc, et couvertes de cuir, contenant chacune une charge de poudre, étaient supendues à une bandoulière qui passait par dessus l'épaule, et était attachée autour de la ceinture. Cette invention paraît dater du règne de Henri III de France. On voit une bandoulière de ce genre représentée sur la planche 294 de la *Monarchie française* de Montfaucon. Davis, dans son *Art de la guerre*, semble croire que ce furent les Wallons des environs de Liége qui les apportèrent en Angleterre. On plaçait souvent six de ces petites boîtes sur la poitrine, et six sur le dos; quelquefois davantage. Sir James Turner, dans son ouvrage, publié en 1670, dit qu'il y avait alors environ trente ans que les Allemands avaient cessé de s'en servir. Les soldats, qui ne portaient point de manteaux, ne pouvaient les tenir à l'abri de la pluie et de la neige, qui les gâtaient et qui mouillaient la poudre; d'ailleurs, dans les surprises, le bruit qu'elles faisaient trahissait ceux qui les portaient.

(*Sera continué.*)

LITTÉRATURE ITALIENNE.

L'IMPROVISATEUR GIUSEPPE REGALDI.

Depuis quelques mois, il est arrivé à Paris un jeune improvisateur italien du plus grand mérite, et dont la facilité, la verve et la fraîcheur d'imagination, laissent bien loin derrière lui Ciconi et Gricci. Nous voulons parler du signor Regaldi.

Regaldi est né à Novarre, petite ville à laquelle la France et l'Italie doivent déjà le célèbre professeur de chant Marco Bordogni. Dans une séance qu'il a donnée dernièrement, et à laquelle s'était empressé d'assister tout ce que Paris renferme de littérateurs et d'hommes célèbres, Regaldi a fait preuve d'un talent merveilleux d'improvisation. Quelque facilité que la langue italiennne prête à ce genre de poésie, on ne pouvait se lasser d'admirer la rapidité avec laquelle les vers tombaient de ses lèvres, abondans et pleins de charmes. Son style est fort et naïf, naturel et poétique. Comme le disait un de nos deux grands poëtes : « C'est de l'or ciselé par un Benvenuto Cellini. »

Parmi ces improvisations nous en avons remarqué surtout une que les sténographes ont recueillie, et qui a pour titre l'*Exilé*. Nous la donnons ici ; elle servira à faire connaître la manière de Regaldi.

L'ESULE.

I.

Da quel di che terribil sventura
Dalla terra natal mi cacciò,
Fatta infausta la mesta natura
Un sepolcro à miei sguardi sembrò.
Ahi ! di patria il santissimo amore
Fu un delitto al mio fervido core.

II.

Io pugnai, ma nell' arduo periglio
La fortuna al mio brando mancò,
Cercai glorie, e'l dolor dell' esiglio
Solo premio a miei giorni restò ;
Cercai pace, e allo spirito mio
Frai viventi un inferno s' aprio.

III.

Da quel di per me il ciel non ha stelle,
Per me il suolo non mostra piu fior,
D'e stranieri le varie favelle
Per me sono un linguaggio d'orror.
Della patria il santissimo amore
Fu un delitto al mio fervido core.

IV.

Patria amata, su terra straniera
Cerco invano il paterno mio ciel,
Ogni valle, ogni colle, ogni sfera,
Per me asconde un nemico crudel ;
T'assomiglia, o bel cielo natio
Sol la reggia stellata di Dio.

V.

Solo cupo fremente m'aggiro
Sulle rive deserte del mar,
E le grida del vano martiro
Soglio ai flutti echeggianti fidar ;
Ritornare alla gioja mi sento
Quando un sogno di pace rammento.

VI.

Era l'onda del mare tranquilla,
L'aure molli baciavano i fior,
E ogni stella che in cielo sfavilla
Consigliava i miei sensi all'amor.
Ah ! pareva che l'angel di Dio
Mi tornasse al mio cielo natio.

VII.

Uno stuolo d'amici venia
Festeggiando il mio giorno nuzial,
E dagli organi dolce armonia
Immitava il tripudio immortal,
E leggiadra l'estatica Adele
Si diceva mia sposa fedele.

VIII.

Mentre il tempio di plausi echeggiava,
Mentre tutto parlava d'amor,
La mia patria gia lacera e schiava
Ritornava all' antico splendor,
Della patria eran mute le pene,
Eran frante le serve catene.

IX.

Sotto il cielo di libera gente
E sublime l'orgoglio d'amor !
Cara Adele, in quest' ora ridente
Come è sacro l'incendio dei cor ;
Qui ci unisce un bel angel di Dio
Fra le feste del molo natio.

X.

« T'amo, t'amo...» in si dolce momento
Del ripeti al tuo giovin cantor,
« T'amo, t'amo... » ah! si fervido accento
Torna a vita il mio lacero cor;
Questo accento è 'l più tenero e pio
Che sia nato nel grembo di Dio.

XI.

« T'amo, t'amo... » Oh! tremenda sventura!
Mi destai dall' inganno crudel;
Nera, nera la scossa natura
Le tempeste agitava nel ciel,
Gonfio il mare fremeva muggiva
Flagellava coll' onde la viva.

XII.

Io tentai colle trepide dita
Della cetra le corde svegliar,
Mentre l'alma nel duolo smarrita
Fea lamenti su l'onde volar;
Ahi! le corde di pianto bagnate
Eran tutte le corde spezzate.

XIII.

Piu non ho quella cetra fedele
Ch'era un sacro conforto al dolor;
Sol mi serbo fra tante querele
Queste note che ho sculte nel cor:
« Tornerai nel tuo cielo natio,
« Quando andrai nella reggia di Dio.

Voici la traduction de ces stances charmantes:

I.

Depuis le jour où j'ai été chassé de la terre natale par un affreux malheur, la nature, devenue triste et funeste, semble un sépulcre à mes yeux. Hélas! à mon cœur brûlant on fait un crime de l'amour sacré de mon pays!

II.

Je combattis; mais, en dépit des plus cruels périls, le succès ne vint pas couronner mon courage. Je cherchais la gloire, et je n'ai trouvé pour récompense que les douleurs de l'exil; j'ai cherché la paix, et dans cette vie, misérable pour moi, s'est déjà ouvert un enfer!

III.

Depuis ce jour, pour moi le ciel n'a plus d'étoiles! pour moi la terre ne germe plus de fleurs! les différens accents des étrangers pour moi sont un langage d'horreur. Hélas! à mon cœur brûlant on fit un crime de l'amour sacré de mon pays!

IV.

Chère patrie! sur la terre étrangère je cherche en vain mon ciel paternel! Dans chaque vallée, chaque colline, chaque horizon, pour moi se cache un ennemi cruel. Le royaume étoilé de Dieu te ressemble seul, ô mon beau ciel natal!

V.

Solitaire, sombre, frémissant, je vais errant sur les rives des mers, et les cris de ma vaine douleur sont par moi confiés aux vagues retentissantes. Je me sens revenir au bonheur quand je me rappelle un songe consolateur!

VI.

L'onde était calme, les molles brises caressaient les fleurs, et les étoiles scintillantes aux cieux appelaient mon âme à des pensées d'amour. On aurait dit qu'un ange de Dieu me transportait sous mon ciel natal!

VII.

Une foule d'amis m'entouraient, fêtaient avec moi le jour de mon hymen, et la douce harmonie des orgues imitait les grandes fêtes des anges. Gracieuse amie! la tendre Adèle devenait mon épouse fidèle!

VIII.

Pendant que le temple retentissait d'applaudissemens, pendant que tout parlait d'amour, ma patrie, jusque-là esclave et misérable, revenait à son antique splendeur. Les douleurs de mon pays étaient calmées! les chaînes de sa servitude étaient brisées!

IX.

Que sous le ciel d'une nation libre il est sublime l'orgueil de l'amour! Chère Adèle! à cette heure propice combien est sacré l'incendie des cœurs!... Là nous unit à jamais ce bel ange de Dieu, parmi les fêtes du sol natal.

X.

Je t'aime! je t'aime! Dans un si doux moment, je t'en supplie, répète à ton jeune poëte: « Je t'aime! je t'aime!..» Ah! ces chaleureux accents réveillent la vie dans mon cœur déchiré, cette parole la plus tendre, la plus pieuse qui soit jamais née du sein de Dieu.

XI.

Je t'aime! je t'aime!... Hélas! destin terrible... je me suis réveillé de ce songe cruel... Sombre! sombre! la nature bouleversée agitait les tempêtes dans les airs, et la mer gonflée frémissait, mugissait et flagellait la rive de ses vagues immenses.

XII.

J'essayai d'un doigt tremblant d'éveiller les cordes de ma lyre. Tandis que mon âme abîmée dans la douleur faisait voler ses lamentations sur l'onde, hélas! toutes les cordes de ma lyre, baignées de pleurs, s'étaient détendues.

XIII.

Je ne l'ai plus cette lyre fidèle, seule consolation de mes douleurs; j'ai conservé seulement au milieu de tant de cris et de larmes ces paroles restées gravées dans mon cœur: « Tu reverras le ciel de ta patrie quand tu iras dans le royaume de Dieu. »

PIERRE-PAUL

RUBENS,

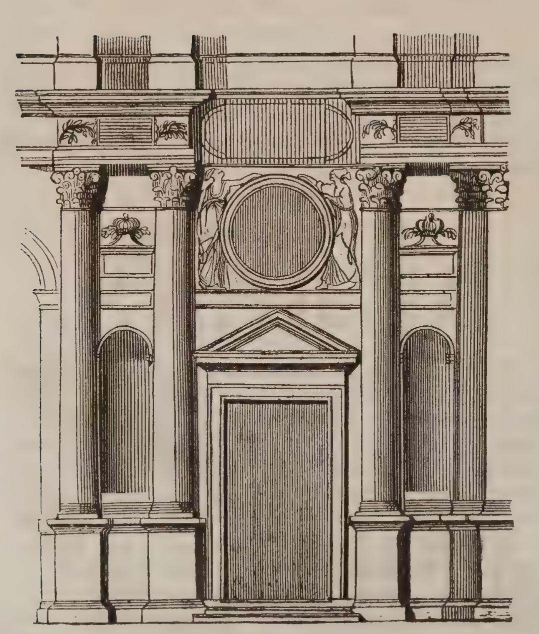
Tel est le titre de deux volumes in-8° que vient de publier M. S. Henry Berthoud.

Pierre-Paul RUBENS n'est point l'*histoire* mais la *légende* du peintre flamand. L'auteur, qui travaille depuis cinq années à construire ce monument au grand artiste, a réuni et mis en œuvre toutes les traditions populaires que savent l'Italie, la France et la Flandre sur l'artiste qui a rempli de sa renommée ces trois pays. *La Madone du Tasse*, que le *Musée des Familles* a publiée dans ses numéros de décembre 1839 et de janvier 1840, est l'introduction de cet ouvrage remarquable (1).

(1) Paris, Gayet et Lebrun, 6, rue des Petits-Augustins.

Les gravures que nous publions devaient accompagner l'article sur le Louvre du bibliophile Paul L. Jacob, publié dans le *Musée des Familles* de décembre 1839. Un accident survenu à l'un des dessins nous a obligé d'en différer jusqu'à présent la publication, et de compléter ainsi le travail si remarquable du spirituel et savant écrivain.

LE LOUVRE. — Façade donnant sur la rue du Carrousel.



Fenêtre du pavillon du milieu.



Une des portes latérales.

VOYAGES.

MOEURS NORWÉGIENNES.



Arrivés depuis deux jours à Christiania, Biard et sa femme, si blonde et si courageuse, qui se disposait à accompagner son mari jusqu'au pôle nord et ses glaces éternelles, avaient employé leur séjour à visiter la capitale de la Norwége. Le château et la résidence royale, l'hôtel-de-ville, la bourse, la cathédrale, le grand hôpital militaire, les avaient reçus tour à tour. Ce fut ensuite le tour des fabriques de verre, de savon, de grosse toile et d'alun ; puis ils parcoururent les environs de Christiania, parsemés de maisons de campagne nommées *lokker* ; et tandis que son mari les dessinait, la jeune femme admirait ces sites pittoresques et charmans.

Biard peignit les maisons de plaisance Bogstadt, Frogner et Alewold ; puis ils revinrent, et avant de partir pour continuer leurs courses aventureuses, ils se mirent encore une fois à contempler le spectacle poétique de cette ville qui s'agrandit de jour en jour, qui s'étend au loin dans la plaine, où ses extrémités forment des masses divergentes qui se prolongent à perte de vue ; ils ne pouvaient se lasser d'admirer les jolies petites îles dont le golfe est parsemé, et que l'on aperçoit à travers les mâts des navires qui remplissent le port.

Ils allaient remonter dans leur chaise de poste quand quelqu'un leur dit :

— Vous n'avez pas vu Oulie Hiélan ?

— Eh bien ! menez-nous voir Oulie Hiélan, répliqua Biard, qui supposa que Oulie Hiélan était quelque édifice de la ville.

Le guide se mit en marche sans donner d'autre explication, et mena les voyageurs au château d'Aggerhuys.

Là, dès que le nom de Biard eut été prononcé, on se hâta d'introduire le peintre célèbre dans le château, et on le mena dans une grande et immense cour.

Dans cette cour s'élevait isolée une étroite et haute tour blanche.

Un guichetier ouvrit les énormes verroux et les serrures gigantesques d'une petite porte basse. Les voyageurs entrèrent et restèrent stupéfaits, car au milieu de cette prison si redoutable se trouvait une autre prison, ou plutôt une cage formée de sapins entiers, posés debout les uns contre les autres. Au milieu de cette singulière habitation, un homme travaillait à fabriquer de petits ouvrages de bois. Quand il se leva de son siége, pour saluer les visiteurs, une sonnette tinta aussitôt et fit tressaillir le peintre de ce son inattendu.

Quelqu'un expliqua que la prison était construite de manière que le captif ne pouvait faire un mouvement et quitter son siége sans que la sonnette ne fît entendre sa voix.

Qu'est-ce donc que Oulie Hiélan? demanda Biard, surpris de voir qu'on lui montrât l'homme plutôt que l'édifice, quoique, à vrai dire, l'édifice fût certes bien curieux.

Un visiteur répondit en français : C'est un fameux brigand.

Oulie Hiélan, qui se tenait les yeux baissés, fixa rapidement un regard sur celui qui dit cela, et ce regard étincelait de ruse et de finesse. Pendant ce temps-là Biard examinait le prisonnier. C'était un homme de trente-six ans au plus; d'une physionomie avenante et douce.

Biard sortit de la cage de sapin, fort curieux d'apprendre quelle était l'histoire de ce brigand, qui semblait si redoutable, et qui rendait nécessaires des précautions si étranges.

Son guide mit une grâce exquise à lui conter cette histoire :

Le père d'Oulie Hiélan, dit-il, exerçait la profession de scieur de bois; mais son fils se sentait trop d'ambition pour se contenter de gagner sa vie dans l'humble condition de son père. A l'âge de douze ans, sa beauté le fit remarquer par la femme d'un des plus riches banquiers de Christiansand, qui le prit à son service. Il fut traité dans cette maison avec tant d'indulgence et de douceur qu'il eut le loisir de se livrer à tous les exercices du corps, dont les Norwégiens font cas; il acquit une activité et une vigueur extraordinaires; il levait des fardeaux d'un poids énorme, il luttait avec des hommes plus âgés et plus forts que lui, il nageait, il plongeait avec une habileté et une hardiesse étonnantes; nul ne l'égalait pour la justesse du coup d'œil au tir à la carabine, et telle était son agilité qu'il surpassait même un daim à la course. Oulie Hiélan ne s'en tint pas là : il apprit les légendes les plus vieilles et les plus curieuses de la Norwége; ensuite la connaissance des attributs propres aux divinités et aux esprits des bois, des eaux, de la terre et de l'air lui devint tout à fait familière.

Hiélan commença à sentir, à l'âge de dix-huit ans, que son caractère fier et impétueux, son insouciance et son audace, son esprit bouillant, ne lui permettaient plus de rester dans la maison de sa bonne maîtresse, où ses jours s'écoulaient avec tant de douceur. Il quitta donc son service, le cœur pénétré d'une vive reconnaissance, et vécut quelque temps en aventurier. La modicité de ses ressources le força bientôt d'entrer en qualité de domestique chez un riche marchand qui habitait une maison de campagne, à une petite distance de Christiansand. Ici, la besogne qu'on lui imposa fut plus suivant son goût : on lui donna le soin des chevaux. Il les traitait comme des amis et des compagnons; il avait pour eux une tendresse peu commune, il partageait son pain avec eux, il couchait souvent sur leur litière, et ces animaux, qui avaient appris à connaître sa voix, accouraient à son ordre aussitôt qu'il les appelait, et le caressaient avec les plus vives démonstrations, comme font les chiens. Souvent, monté sur leur dos, il parcourait des distances considérables et visitait des vallons presque inconnus. D'autres fois, emporté par son esprit impétueux, par son audace et par son insouciance, il s'engageait dans les lieux les plus inabordables de la côte, dans des gorges profondes, dans des rochers escarpés, animé par la vague espérance de rencontrer et de tuer Rock Bull, un des esprits les plus redoutables de ces contrées, qui, suivant les croyances superstitieuses des paysans norwégiens, prend la forme d'un taureau dès qu'il voit que sa retraite est découverte.

Il n'est pas malaisé de concevoir que Hiélan se lassa bientôt de sa nouvelle situation; il sentait depuis longtemps qu'il n'était pas fait pour cette vie simple et régulière, à laquelle le condamnaient ses travaux de chaque jour, incessamment tourmenté de l'idée de se signaler par des actions éclatantes qui pussent transmettre son nom à la postérité la plus reculée. Déjà même, dans son enfance, il s'était toujours fait remarquer par le besoin de primer parmi ses jeunes camarades; maintenant que sa vigueur s'était accrue, que son esprit s'était développé, il résolut de renverser les obstacles qui pouvaient s'opposer à l'exécution de ses projets. Donc, il résolut de courir les grands chemins, de former une bande d'hommes déterminés qui le reconnaîtraient pour chef. Son projet était de s'illustrer à tout prix et de placer son nom à côté de ceux des génies de la Norwége. Ce n'est pas la soif de l'or qui le tourmentait; le but qu'il voulait atteindre était plus noble et plus élevé : émule des anciens chevaliers, il voulait se faire le redresseur des torts et secourir, par tous les moyens en son pouvoir, le pauvre contre le riche et le puissant.

Hiélan se trouvait arrêté dans l'exécution de ses projets par le manque d'argent. Il fallait qu'il se procurât des armes et toutes sortes de munitions, et ses économies étaient trop exiguës pour cela. Depuis quelques jours il rêvait aux moyens de surmonter cet obstacle quand son maître le chargea de porter à un de ses cliens une grosse somme d'argent. Hiélan profita de cette occasion; il garda l'argent, se jeta dans la montagne et se cacha dans un asile connu seulement de lui et des chèvres sauvages. Il demeura au milieu des rochers pendant quelques jours; mais comme il s'ennuyait dans sa retraite, il alla à Christiansand faire emplette des objets qui lui étaient nécessaires. Il ne tarda pas à être arrêté, et le marchand qui avait porté plainte contre lui le fit condamner à la bastonnade et à un long emprisonnement. La prison ne faisait aucunement peur à Oulie Hiélan, il savait qu'il lui serait aisé de s'échapper; mais l'idée seule qu'il allait recevoir des coups de bâton irritait la fierté de son esprit. « Quelle humiliation, se disait-il à lui-même, d'entrer ainsi dans cette carrière où je dois me signaler, où je dois servir d'exemple à la jeunesse norwégienne, et fournir le sujet de cent légendes qui seront racontées l'hiver au coin du feu! Non, il ne peut pas en être ainsi. » Et la nuit, quand tout dormit autour de lui, il parvint, après des efforts extraordinaires, à déplacer deux barreaux de fer de sa prison et à s'échapper.

Cette mésaventure le rendit d'abord plus prudent. Cependant quelques jeunes Norwégiens déterminés, dont il

avait fait choix pour composer sa troupe, s'étaient procuré des armes et tout ce qui leur était nécessaire pour le genre de vie qu'ils allaient mener ; alors Oulie Hiélan commença à lever des contributions sur les riches propriétaires, et à distribuer des secours aux paysans pauvres. Sa rare vigueur, son activité extraordinaire, sa fermeté, sa résolution, le jetèrent dans les aventures les plus chevaleresques et les plus merveilleuses ; on raconte de lui des traits qui paraissent incroyables, quoique affirmés par le témoignage d'un grand nombre de témoins.

Oulie Hiélan devint bientôt le modèle, le prototype des héros de grand chemin, le Robin Hood de son temps. C'était l'homme dont on parlait le plus dans les contrées du Nord ; beau, brave, il était toujours galant envers les dames ; dans toutes ses expéditions, il leur donnait la main pour les aider à descendre de voiture, il les faisait asseoir commodément sur la route quand ses compagnons s'occupaient à vider les porte-manteaux et les coffres de la voiture ; jamais de jurons, de mots grossiers ; au contraire, toujours de la politesse, des égards presque respectueux, car il ne lui arrivait jamais de maltraiter les voyageurs. Souvent même il se contentait de prendre l'argent qu'ils portaient sur eux, sans ouvrir les malles. Si l'argent ne lui coûtait guère à gagner, en revanche il se montrait extrêmement généreux, et les malheureux avaient la plus grosse part de ce qu'il prenait aux riches. Les aumônes qu'il faisait étaient fort abondantes, car sa générosité était inépuisable.

Les paysans et les montagnards norwégiens racontent une multitude de traits de la bienfaisance d'Hiélan ; aussi, c'est le nom le plus populaire de toute la Norwége. Les vœux de notre héros étaient donc exaucés ; les croyances superstitieuses du peuple mirent son nom parmi ceux de leurs génies, et quand un pauvre paysan recevait quelque secours dont il ignorait la source, quand il lui arrivait une bonne aubaine, il ne manquait pas de l'attribuer à Niépen, le bon génie de la Norwége, ou à Oulie Hiélan ; car un grand nombre de traits semblables à celui que nous allons citer faisaient croire qu'il possédait une puissance surnaturelle.

Pendant un hiver très-rigoureux, Oulie Hiélan, chassé par le froid des gorges de ses montagnes, se vit forcé de descendre dans la plaine ainsi que ses compagnons. Les uns s'établirent dans les fermes, d'autres dans les villages des environs, en ayant soin de se déguiser, en se laissant croître la barbe et les cheveux, ou en changeant de costume. Hiélan fut accueilli, dans la maison d'une veuve, en qualité de propriétaire d'une petite ferme. Comme ses forces le mettaient à même d'exécuter un travail trois fois plus grand que celui d'un homme ordinaire, il se fit bientôt apprécier, et il passa six semaines environ dans cet asile. Toute la famille le chérissait ; c'était lui qui distribuait le travail et qui commandait dans la maison. La veuve ne prenait conseil que de lui, et aux heures de loisir il jouait avec ses enfans, qui lui racontaient souvent ses propres aventures et lui récitaient des légendes dont il était le héros. Cependant la saison rigoureuse s'était écoulée, et Hiélan s'apprêtait à quitter cette modeste demeure où il avait joui d'un bonheur si tranquille et si doux, quand le receveur de taxe arriva à la petite ferme et menaça la veuve de la mettre à la porte de sa maison si elle n'acquittait immédiatement ce qu'elle devait. On se fait aisément une idée du désespoir de la pauvre femme, qui n'avait pas de quoi satisfaire l'exigeant receveur. Hiélan ne put voir sans émotion les angoisses de cette malheureuse famille, et comme il n'avait point d'argent à donner, il résolut, lui dont la passion dominante était l'amour de la liberté, de se sacrifier pour ses hôtes. « Ne craignez rien, dit-il à la pauvre veuve, qui versait un torrent de larmes, ne craignez rien, vous ne serez point chassée de votre ferme. L'homme qui vous parle est Oulie Hiélan. Vous savez que ma tête est mise à prix ; la somme qui sera donnée à celui qui me livrera dépasse de beaucoup ce que vous devez. Allez trouver le gouverneur, et dites que Oulie Hiélan est entre vos mains. Ne craignez rien pour moi. Je vais attendre ici les gardes ; allez. »

La pauvre femme était dans la stupeur ; elle ne pouvait croire qu'elle avait sous les yeux le fameux bandit dont on racontait tant de choses merveilleuses. Mais son accent était tel qu'il n'y avait pas à douter de la vérité de ses paroles. Et comme la vieille femme lui répondait, les larmes aux yeux, qu'elle aimerait mieux souffrir les plus grands malheurs plutôt que d'être la cause de son arrestation, Hiélan fit évanouir tous ses scrupules en lui disant qu'il connaissait d'infaillibles moyens de se tirer des mains des soldats. Persuadée que son hôte possédait quelque charme mystérieux, la veuve fit arrêter Hiélan, et la récompense qu'elle reçut servit à payer ses taxes.

Notre héros fut donc emmené par des soldats, les mains liées derrière le dos. On prit le chemin de Christiansand. Après une longue étape, on s'arrêta dans la cabane d'un paysan, où l'on devait passer la nuit. Les soldats, qui n'avaient aucune idée de la force extraordinaire de leur prisonnier, se confiant d'ailleurs dans leur nombre, s'assirent autour de lui, et prirent plaisir à lui entendre raconter quelques-unes de ses aventures. Ses paroles, sa physionomie ouverte et riante, sa gaîté, les mirent de bonne humeur ; pendant le souper, qui se prolongea bien avant dans la nuit, le vin ne fut pas épargné, et Hiélan eut soin de verser libéralement à ses gardiens deux grands flacons d'eau-de-vie qu'il avait mis sur son épaule avant de sortir de la ferme. Il faisait semblant de boire plus encore que ses gardiens pour ne pas éveiller de soupçons ; et laissant tomber sa tête sur la table, il feignit de dormir. Les vertus de la liqueur que Hiélan avait si généreusement distribuée à ses gardiens ne tardèrent pas à opérer, et bientôt ils s'endormirent tous sans même quitter la table. Quand il vit qu'il n'avait plus rien à redouter des soldats, il se leva doucement et sortit sans faire de bruit. Deux coups, qu'il appliqua vigoureusement contre une grosse pierre, firent voler en éclats les menottes qui lui liaient les mains, et il se vit tout à fait en liberté. Il reprit immédiatement le chemin qui menait à la ferme de la veuve, afin de faire cesser ses inquiétudes sur son sort ; puis il rentra dans les profondes gorges des rochers, où il retrouva ses compagnons. La première nouvelle que ses gardiens eurent de leur prisonnier, fut qu'il avait secouru un paysan de sa bourse, la nuit suivante, à plus de cinquante milles de distance du lieu d'où il s'était échappé.

Un bonheur extraordinaire l'accompagna longtemps. Quoique sa tête fût mise à prix, que son signalement fût affiché à la porte de toutes les villes et des villages, avec promesse d'une forte récompense à celui qui le livrerait, Hiélan continuait toujours son dangereux métier. La nature du pays, hérissé de montagnes, sans routes frayées, rendait bien difficile l'arrestation des brigands ; sa bande, peu nombreuse, était composée de quinze ou dix-huit hommes dont la fidélité et la résolution étaient depuis longtemps éprouvées, et qui redoutaient et admiraient à la fois leur chef.

Le trait suivant fera connaître l'originalité du caractère de notre héros.

Hiélan avait toujours nourri du ressentiment contre le marchand qui l'avait fait condamner à la bastonnade, et il

avait promis de se venger; mais celui-ci avait quitté la Norwége, et Hiélan se vit obligé de remettre sa vengeance à un autre temps. Ayant appris que ce marchand avait repris le cours de ses affaires à Christiansand, il le fit surveiller, et il sut que cet homme avait fait porter une grosse somme d'argent dans sa maison de campagne. Cette maison s'élevait sur les bords d'une rivière profonde; tout auprès venaient s'amarrer plusieurs barques de pêcheurs. Hiélan fit cacher dans ces barques quelques-uns de ses camarades, et quand il sut que le marchand était parti pour Christiansand, il pénétra dans la maison, surprit les domestiques, s'empara d'environ trente mille francs en argent, de toute la vaisselle plate, et en un mot de tous les objets de valeur. Il fit enlever aussi toutes les provisions en tous genres que dans ces contrées, où s'exerce encore l'hospitalité envers les étrangers, on a coutume d'amener, pour l'hiver, dans une telle abondance qu'on ne saurait s'en faire une idée chez les méridionaux.

Le butin fut mis dans les barques, qui le déposèrent sur la rive opposée; et de là on le cacha dans des lieux connus seulement de Hiélan et de ses compagnons. Mais c'était peu pour lui de s'être emparé de toutes ces richesses, l fallait encore être témoin de la désolation du marchand quand il apprendrait que sa maison avait été dévalisée. De l'autre côté de la rivière, précisément en face de la maison, s'élevait un rocher à pic de plus de cent pieds de hauteur. Ce rocher était tout à fait inaccessible de trois cotés. Il était moins impossible d'y gravir du côté de la rivière; mais le pied de Hiélan pouvait seul s'y aventurer. Ce fut donc sur cette éminence, d'où il distinguait aisément ce qui se passait dans la maison du marchand, que se plaça Hiélan, tenant dans ses mains les vases les plus précieux qu'il lui avait enlevés, et un flacon de son excellent vin de Madère suspendu à la ceinture. Il avait à peine promené son œil d'aigle sur la plaine qui l'environnait quand il aperçut le marchand entouré de soldats et courant hors d'haleine vers sa maison. La foule qui s'était jointe aux soldats, aux hommes de la police, était considérable, et tout, autour de la maison, était dans le désordre et la plus complète confusion. Nous n'essaierons pas de peindre la colère du marchand et l'étonnement de la multitude lorsqu'ils aperçurent sur son roc, comme un aigle dans son aire, l'auteur du vol, Oulie Hiélan, poussant des cris de joie, faisant tinter ses coupes, buvant à long traits et narguant les soldats.



Oulie Hiélan sur le roc.

Il était impossible de s'emparer de lui; les soldats eussent bien volontiers fait feu sur l'adroit voleur; mais ils savaient qu'il leur était défendu de l'atteindre au-dessus du genou, et qu'il fallait le prendre vivant. Cet ordre singulier avait été donné parce qu'un individu qu'on prenait pour Hiélan avait été tué d'un coup de feu quelques jours auparavant. La fureur du marchand était à son comble, car les mousquets restaient tout à fait inutiles dans les mains des soldats. Hiélan, se riant de leurs menaces, entonna d'une voix retentissante la *Gamle Norge*

(la vieille Norwége), chant national qui ne manque jamais d'inspirer la joie et l'enthousiasme. Quand il se fut bien amusé de leurs vaines fureurs et qu'il eut épuisé son flacon de vin de Madère, il descendit du haut de son rocher et regagna les montagnes.

Il nous reste maintenant à vous donner la fin de cette histoire et à vous raconter l'arrestation de mon prisonnier. Il fut trahi par un des siens qu'il avait puni sévèrement. Dans une excursion qu'il avait faite pour surprendre une maison, il se vit tout à coup environné par un cordon de cent soldats. Le traître avait indiqué la route que son chef devait prendre, et une embûche avait été dressée sur son passage. Après un combat désespéré, Hiélan fut obligé de se rendre avec sept hommes qui l'accompagnaient.

Il ne fut pas remis cette fois à la garde de quelques hommes, ni enfermé dans une ferme. On le fit marcher jour et nuit, sans repos, sans relâche, et après avoir parcouru une distance de deux cents milles, il arriva aux environs de Christiania. Mais telle était la multitude de curieux que la nouvelle de l'arrestation de Hiélan avait appelés de tous les environs, que le prisonnier et sa nombreuse escorte ne purent pénétrer dans le faubourg. C'était partout une affluence extraordinaire; chacun voulait contempler les traits de ce bandit, dont on avait tant vanté la beauté parfaite des formes, la taille gigantesque, la force prodigieuse, et dont la crédule superstition racontait des merveilles; car le peuple le croyait doué d'un pouvoir surhumain. Les dames de Christiania elles-mêmes, qui avaient tant ouï parler des égards et de la politesse que le bel Hiélan avait toujours observés envers les personnes de leur sexe, et qui n'ignoraient pas qu'il avait souvent aplani les obstacles qui s'opposaient à l'union des amans, qu'il dotait fréquemment des filles pauvres, s'intéressèrent si vivement à lui qu'elles envoyèrent une députation en faveur du prisonnier, et qu'elles offrirent mille dollars pour sa rançon, à condition qu'il renoncerait à son genre de vie et qu'il se comporterait désormais comme un paisible et bon bourgeois.

Ce fut pendant la halte que le prisonnier et son escorte devaient faire dans le faubourg, qu'il apprit la démarche des dames de Christiania, et qu'on vint lui faire cette étrange proposition de le rendre à la liberté s'il s'engageait à renoncer à son ancien état. « Dites aux dames de Christiania, répondit cet homme extraordinaire, que je suis plus fier de l'intérêt qu'elles me témoignent en cette circonstance que si la couronne de Suède était placée sur ma tête. Mais je suis désolé de ne pouvoir accepter la condition qu'elles ont mise à ma délivrance; je sens qu'il me serait tout à fait impossible de m'accoutumer à un autre genre de vie que celui dans lequel j'ai trouvé jusqu'ici tant de bonheur. »

Hiélan et ses compagnons furent alors chargés de fers pesans, et leur cou fut enfermé dans un collier de fer d'une



Oulie captif.

forme toute particulière. Ce collier était garni de deux énormes clous longs de plus d'un pied et dépassaient les épaules. Cette sorte de collier est uniquement destinée à ceux qui sont condamnés à l'esclavage pour le reste de leurs jours.

Un sombre nuage s'était amassé sur le front de Hiélan en voyant attaché à son cou l'ignoble collier; la rage étincelait dans ses yeux. Devait-il désormais vivre en serf, lui qui était accoutumé à commander? A ses yeux sa conduite n'avait pas été celle d'un chef de brigands, car il n'avait jamais fait couler le sang que dans sa propre défense; il se considérait comme un redresseur de torts et l'appui du pauvre. Il s'attacha donc à cette idée consolante, et loin de paraître humilié lorsqu'on le montra en spectacle dans toutes les rues de Christiania, il fit voir un air noble et fier, une physionomie imposante et grave. La foule, qui se pressait partout sur son passage, admirait son maintien plein de dignité, sa taille gigantesque, la majesté de ses traits. Les balcons, les croisées de toutes les maisons étaient occupés par les dames, qui agitaient leurs mouchoirs dans les airs, et l'on voyait dans tous les visages l'expression de la tristesse, et même des larmes dans quelques yeux. On eût dit qu'on célébrait le retour d'un conquérant victorieux, et non qu'on saluait un chef de brigands dans les fers. Les murmures d'enthousiasme et d'admiration, les paroles les plus louangeuses parvenaient souvent aux oreilles du beau prisonnier, qui se contentait de tourner sa tête ornée de boucles de cheveux blonds qui tombaient sur ses épaules, et répondait par un regard plein de reconnaissance. En un

mot, la plus tendre sympathie, la plus vive pitié avait pénétré tous les cœurs pour celui qui traversait les rues le carcan au cou. Dans le fait, un capitaine de bandits, dans ces pays presque sauvages, est encore revêtu, pour ainsi parler, de l'ancien caractère des chevaliers, et entre lui et le misérable voleur d'une nation civilisée il y a la même distance qu'entre un ambitieux conquérant de provinces et un féroce assassin.

Cependant le gouverneur était dans l'enchantement d'être parvenu à se rendre maître de cet homme si redoutable; il pensait que lorsque les portes d'un château se seraient fermées sur lui, il serait hors d'état de l'inquiéter désormais. Mais il ignorait encore à quel indomptable caractère il avait affaire. Quand Hiélan parut devant le gouverneur, et que celui-ci lui eut fait des questions sur son genre de vie, les réponses du prisonnier furent franches, sincères; car, d'après ses idées erronées, il croyait que ses aveux ne pouvaient nullement entraîner de dégradation. Il ne demanda point grâce pour lui, mais il pria longtemps le gouverneur d'accorder le pardon à ses camarades et de leur rendre la liberté, s'accusant lui-même de les avoir séduits par son exemple, et de les avoir détournés de leurs travaux paisibles. Quand il vit que ses instances et ses prières étaient sans résultat, il parut en proie à la plus vive douleur, un profond chagrin se peignit sur tous ses traits; mais un observateur attentif eût pu remarquer qu'un instant après un sourire éclaircit soudainement son visage sombre, comme un brillant éclair qui perce l'obscurité de la nuit. Quoiqu'on lui eût refusé la grâce de ses compagnons, on consentit à le délivrer de ses fers, à condition qu'il ne tenterait pas de s'évader, et on le laissa pour cette nuit au milieu d'eux, dans le château d'Aggerhuys; le lendemain, ils devaient aller rejoindre les forçats qui travaillaient aux travaux publics.

Pour lui, comme il avait acquis une grande habileté dans le métier de tourneur pendant qu'il était au service de la sœur du banquier de Christiansand, on lui fit grâce des travaux des forçats : il devait le lendemain reprendre son ancien métier. Tels étaient les projets du gouverneur; mais Hiélan espérait bien y mettre obstacle, en tant du moins que ces projets concernaient ses camarades; car pour lui il ne s'appartenait plus, il avait donné sa parole de ne pas s'évader. Le lendemain, avant que le jour parût, la prison se trouva vide; tous ses hôtes avaient disparu. Hiélan, si renommé pour la fidélité qu'il avait toujours montrée pour sa parole, fidélité qui était passée en proverbe, avait-il été infidèle pour la première fois? Non. Quand les portes du château s'ouvrirent et que le pont-levis s'abaissa, on aperçut, assis sur le bord du fossé, le chef des bandits, qui se leva dès qu'il vit la porte ouverte et demanda à rentrer dans son cachot.

La récompense de cet exploit, ce fut des chaînes de fer qu'il traîna longtemps avant qu'on lui permît de s'occuper des travaux du tourneur. Mais, disait-il, les chaînes lui étaient légères, maintenant qu'il avait rendu ses camarades à la liberté.

La captivité de Hiélan s'adoucit avec le temps, et il fut quelque temps prisonnier sur parole.

Il semblait même qu'il s'était tout à fait réconcilié avec son sort; car comme il avait promis de ne plus chercher à s'enfuir, on le laissait souvent se promener sur les remparts sans liens, et il lui était même permis de temps en temps de visiter la cité.

Un jour il vint trouver le gouverneur :

— Monsieur le gouverneur, dit-il, rendez-moi la parole que je vous ai donnée de ne point chercher à fuir. Cette pensée d'une captivité éternelle me tue; prenez telles précautions que vous voudrez désormais; je vais chercher à vous échapper.

Le gouverneur promit de lui rendre sa parole à un mois de là, et durant ce mois fit construire la prison que vous avez vue.

Biard prit congé de la personne qui lui avait conté ces curieux détails et accomplit son long et périlleux voyage au Spitzberg. Quand il revint, et qu'il toucha les frontières de la Norwége, il vit dans une auberge, tandis que l'on changeait les chevaux, une pancarte en langue norwégienne.

— Qu'est-ce que cela? dit-il.

— Monsieur, répliqua l'interprète, c'est une proclamation qui promet de grandes récompenses à celui qui ramènera mort ou vif le brigand Oulie Hiélan, récemment échappé du château d'Aggerhuys.

Oulie Hiélan était redevenu libre!

S. Henry BERTHOUD.

VOYAGES.

LA CHARTREUSE DE BONPAS.

> Le vent avait aussi rongé les sculptures des piliers, usé les formes de la statue des saints, et effacé les angles saillans des tours; mais l'abbaye restait encore debout, tel qu'un brave vétéran couvert de cicatrices.
>
> Walter Scott.

I.

En sortant d'Avignon pour aller à Vaucluse par la route de Caumont et de Thor, on trouve, avant d'arriver au premier de ces deux villages, une montagne que baigne une rivière, qu'une forêt ombrage. Au-dessus de cette rivière qu'on appelle la Durance, au-dessous de cette forêt qui n'a pas de nom, la Chartreuse, assise sur l'un des flancs de la montagne, se montre avec des ruines silencieuses, entre le murmure des flots et le bruit du feuillage. A l'endroit même où finissent les rochers de cette montagne, où le sable de la rivière commence, on a construit une large chaussée. Pour peu qu'en passant le voyageur lève la tête, il aperçoit dessinée en forme de balcon au pied de la Chartreuse une terrasse presque suspendue dans les airs. Du haut de cette terrasse le regard plonge dans une vallée immense, la parcourt, s'y complaît, puis s'en va chercher en face, au delà, la Provence, pays riant où le tambourin anime la danse, égaie même le travail, qu'il transforme en plaisir. A droite, mais en ramenant la vue du côté de la Chartreuse, on découvre Avignon, que l'on vient de quitter, Avignon, patrie de la gloire et des amours, de Crillon et de Laure, ville embellie plutôt que défendue par d'élégans remparts, sur lesquels s'élèvent un si grand nombre de petites tours qu'elles semblent en former les créneaux.

La Chartreuse a des tours et des remparts aussi pour l'enceindre. Elle a de plus des herses, un pont-levis et des sarrasines, même un fossé large et digne d'elle; ce fossé, c'est la Durance, roulant au pied du saint édifice ses vagues grises bordées d'une écume blanchâtre. On prendrait la Chartreuse pour une forteresse.

II.

Regardez : le pont-levis s'abaisse, les hommes d'armes, bardés de fer, vont porter dans les bourgs les ordres capricieux de quelque haut baron, l'effroi des serfs de la contrée. Devant eux marche leur chef avec un casque surmonté d'un vautour, dont les ailes se déploient au milieu d'un panache rouge; le farouche oiseau semble se jouer dans le sang. A mesure que l'escadron s'avance, le vent déroule les replis de la bannière. Entendez-vous les échos se renvoyer le son bruyant des fanfares comme autant de trompettes formées par le creux des rochers?

Illusions! illusions! jamais ces lieux ne réfléchirent des images de guerre, ces lieux habités par des cénobites pieux; jamais soldat ne franchit ce pont-levis : l'aumône seule le traversait. Lorsque les moines allaient visiter les villages, loin d'inspirer la crainte, ils répandaient la joie.

Pourquoi donc cette enveloppe de guerre donnée à la paix de leur asile? Voulant élever entre eux et les hommes un rideau impénétrable, ils le firent de pierre et de fer; en lutte avec les passions, à peine se croyaient-ils assez forts derrière des tours et des créneaux : ils avaient raison, car cette précaution même fut impuissante. Vous vous étiez fortifiés contre les orages du monde, tranquilles hôtes d'un lieu de silence, et le monde, au bruit de ses catastrophes, s'est joué de vos sarrasines, il a couché sous l'herbe quelques-unes de vos tourelles et dispersé votre cohorte inoffensive.

Salut à toi, salut, Chartreuse de Bonpas! Comme toutes les grandes choses, te voilà tombée; mais on a cru te détruire, et tu vivras. La solitude a pris possession de tes cloîtres et les protége. Ouvrage des hommes, un édifice passe comme eux; ouvrage du temps, les ruines semblent participer de son éternelle durée.

III.

Votre souvenir aussi vivra, moines cultivateurs. Cette contrée était sauvage, vous la rendîtes féconde. Ces nappes de verdure, ces touffes d'azeroliers, ces obiers, sur lesquels, le soir, quand tout se tait, le courlis jette son cri solitaire, et ces vergers, et ces épis, toutes ces merveilles, vos labeurs les donnèrent à ces climats. Pour fertiliser jusqu'au sable, vous l'avez, comme dit l'Écriture, arrosé d'un fleuve de miel. Le nom même de la Chartreuse rappelle un bienfait public.

Dans un siècle déjà loin, sur la montagne même où l'on construisit plus tard la Chartreuse, des bandits s'étaient casernés dans une église abandonnée, vieux reste d'un couvent des Templiers entièrement détruit. Tout voyageur que menaçait leur poignard avait beau crier miséricorde; après l'avoir dépouillé, on chargeait la Durance d'aller porter son cadavre dans le Rhône : aussi disait-on de toutes parts que c'était un *mauvais pas* à traverser.

Ces brigands finirent par devenir si audacieux qu'au lieu d'attendre les voyageurs ils allaient à leur poursuite; même parfois, la nuit, ils pénétraient dans les villages, où l'on sonnait contre eux le tocsin.

Voilà qu'un jour les moines arrivèrent; ils avaient à la main la truelle et la bêche; ils bâtirent, ils labourèrent; les moissons jaunirent; de vingt lieues à la ronde on accourait pour profiter de ces richesses payées par les chartreux au prix de leurs sueurs. Il y eut bientôt dans la vallée un sol couvert d'épis et d'habitans.

Les bandits, on le devine, avaient pris la fuite, chassés par la civilisation mieux que par une armée. Plus de désert, plus d'épouvante, plus de voyageurs égorgés; la Chartreuse alors fut construite; elle se développa magnifique sur la montagne. Dès ce moment on appela *Bonpas* un lieu si bien métamorphosé.

Il suffit aux populations, pour éterniser leur reconnaissance, d'un nom qu'elles décernent : ce nom devient un monument impérissable.

IV.

Mais où sont ces hommes de prière? Quelques-unes des voûtes sous lesquelles ils promenaient leur silence restent debout encore : eux seuls ont-ils tous disparu? Hélas! l'homme n'a pas de ruine qui lui survive. Il ne faut qu'un peu de terre pour tout cacher.

— Merci, jeune pâtre; là-bas, près de Verdolier, je rencontrerai un ermitage où vit encore un chartreux. J'y cours.

— Vous priez, mon père; pardon. Je suis à la recherche de tout ce qui reste de Bonpas.

— Et tu viens à moi? tu ne t'es pas trompé. Quelques débris, voilà tout ce qu'a laissé le grand édifice; un vieillard, autre débris, voilà la fin de trois cents religieux. L'Éternel l'a voulu; soumettons-nous, soit que pour détruire un cloître il laisse tomber du haut de l'immensité un regard sur l'herbe, soit que pour renverser un empire il écrive l'arrêt sur le front de l'univers.

— Quoi! tous vos frères, tous?

— Quand ils eurent mis le pied hors de l'enceinte sacrée, on les crut dans le monde; ils étaient dans la tombe. Moi, j'ai bâti cet ermitage d'argile pour me tenir lieu des marbres de la Chartreuse. En venant ici, j'avais placé un crucifix sous mes vêtemens; car alors, mon fils, il fallait cacher Dieu.

— Daignez, mon père, me suivre à cette Chartreuse tant regrettée. Mon âme se remplirait d'ineffables délices si vous m'aidiez à visiter chaque pierre, si vous reconstruisiez devant moi le palais aux belles croix d'or, si vous le décriviez tel que vous le vîtes aux jours où, dans sa splendeur, toutes les cloches se balançaient, comme un chant de fête, pour célébrer sa beauté.

— Non, je ne reverrai pas misérable ce que je vis glorieux. Enseveli dans ma solitude, je ne veux pas revivre. Crois-en mon expérience : les hommes s'épouvantent d'entrer dans la tombe, mais les morts s'effraieraient bien davantage s'il leur fallait revenir à la vie.

V.

Je retournai seul à la Chartreuse, ne sachant plus à qui m'adresser pour m'en faire visiter les ruines. J'entendis un bruit lointain à travers les colonnes brisées, mais un bruit bien faible. Les ombres des chartreux reviendraient-elles à l'heure accoutumée réciter ensemble la prière? Quoi donc! la mort même n'a-t-elle pu éteindre leur zèle ni suspendre la règle austère de leur discipline? Si ce n'est ce prodige, c'en est un autre.

L'industrie s'est glissée dans les décombres de Bonpas; elle a chargé de soie trois mille fuseaux, mis en mouvement par les doigts agiles de soixante jeunes filles exercées à ce genre de travail, au point que chacune d'elles pour sa part en fait tourner cinquante à la fois. Elles doublent, il est vrai, leur application par le silence. Rien pourtant ne leur serait plus facile que d'échanger quelques paroles, puis-

qu'elles sont placées les unes en face des autres sur deux longues lignes parallèles; mais il entre dans la destinée de la Chartreuse, en changeant d'habitans, de rester toujours muette. Quelquefois cependant, à certaines heures du jour, un chant se mêle au bruit des fuseaux, non un chant d'allégresse ou de volupté, mais un de ces cantiques saints dont les églises retentissent quand on fête la Vierge s'élevant vers les cieux sur l'haleine des anges; quand on célèbre le Christ laissant tomber, avec la dernière goutte de son sang, la semence d'un nouvel univers.

VI.

Je surpris l'une de ces filles, la plus jeune, auprès d'une fontaine: je crus à une apparition. Elle baignait sa main déchirée par les épines d'un câprier. Vous vous rappelez, dans les poëtes de l'antiquité, ces vierges qui du sang d'un moineau rougissaient la source d'une eau vive en invoquant la naïade.



La jeune fille à la fontaine.

— Enfant, lui dis-je, vous êtes au nombre des taveleuses (1)?

— Oh! non, me répondit-elle; le moulinier (2) est mon père; je suis née ici; mon village à moi, c'est la Chartreuse.

— Vous devez alors bien la connaître? Vous avez dû compter souvent les statues des saints, couchées ou debout. Soyez mon guide; montrez-moi ce que la Chartreuse offre de plus rare.

— Venez.

Je la suivis.

VII.

Nous traversâmes la cour dans toute sa longueur. A son extrémité se trouve une église qui, débris d'un autre âge, était déjà abandonnée à l'époque où les chartreux construisirent leur monastère; ils la conservèrent par respect pour la mémoire des Templiers, cette église ayant fait partie d'un couvent où ces moines guerriers avaient vécu jusqu'au jour de l'abolition de leur ordre: ainsi la Chartreuse, bâtie à côté d'une ruine, était devenue ruine à son tour, et par une singularité bien remarquable, elle est presque à terre, tandis que l'église des Templiers, quoique bien plus ancienne, est encore toute debout. Son architecture grossière la protégea, lorsqu'on vint avec le marteau démolir la Chartreuse, que les arts avaient ornée: la destruction aime à se jouer dans les chefs-d'œuvre.

(1) Nom des ouvrières qui travaillent la soie.
(2) On appelle ainsi le chef de la fabrique.

VIII.

Après avoir descendu quelques marches tremblantes sous nos pas, je me vis dans une grande salle voûtée où le jour pénétrait par d'étroites fenêtres percées dans des murs très-épais. L'air sentait le tombeau; les murs, jusqu'à moitié de leur hauteur, étaient taillés dans le roc; des pierres couvertes de terre et usées par le temps formaient le pavé de ce souterrain; l'humidité, qui se résolvait en gouttes de pluie, tombait des voûtes avec un bruit monotone. L'aimable fille s'arrêta devant un vieux coffre qu'elle entr'ouvrit.

Je regardai.

C'étaient des ossemens humains: un crâne, des bras, des doigts décharnés, tous les débris d'un squelette. Le visage de mon guide enfantin n'avait rien perdu de sa sérénité: pas la moindre trace d'effroi. Comprenant mieux la mort, parce que j'en suis plus près que cet enfant, j'éprouvai un peu de trouble.

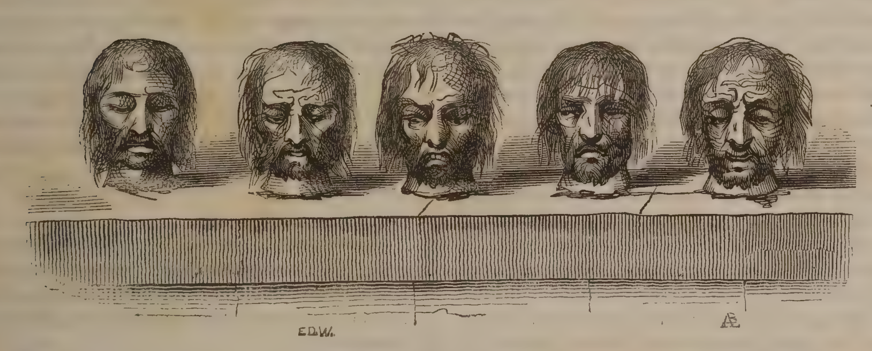
— Qu'est-ce que cela? lui dis-je.

— C'est un évêque; on l'a trouvé en creusant tout au fond dans l'église. Les ouvriers furent bien trompés, ils croyaient que c'était un trésor. Parmi les os on découvrit une plaque de plomb sur laquelle on lisait le nom de l'évêque. Les vieillards de Cavaillon disent qu'il fut le bienfaiteur de leur ville, où il était né: aussi devait-on venir le chercher avec des bannières, des tambours, des branches de feuillage, pour le conduire en pompe et le déposer dans un monument; mais le monument est à faire, et le cortége n'est pas venu. Dans l'espoir qu'il paraîtrait, j'ai été me placer souvent sur l'une des tours. Depuis longtemps je n'y monte plus. Je vois bien qu'ils ont oublié l'évêque, mais moi je pense à lui; je le garde.

Immobile, je devins pour la jeune fille un objet plus étonnant que les ossemens de l'évêque. Aussi me quitta-t-elle sans chercher le moins du monde à me comprendre, et, je l'avoue, de mon côté, je ne la comprenais guère plus, elle, à qui j'avais demandé de me faire voir les ruines d'un monument, et qui me montrait les tristes débris de l'homme!

IX.

En sortant de l'église, j'aperçus une tour contre laquelle elle est adossée. Cette tour domine trois routes. Je reconnus là le caractère et le génie des Templiers, qui, en s'établissant sur cette montagne, avaient choisi une position militaire. Bien différens, les paisibles chartreux n'avaient vu dans ce lieu sauvage que des plaines à rendre fécondes. Les Templiers, au contraire, loin de semer des moissons, auraient pris plaisir à les fouler sous les pieds de leurs chevaux. Ce qui les attira, ce fut précisément la nudité du sol, la solitude d'une immense vallée, où ne se trouvaient pour eux ni voisins ni ennemis. Ainsi, et toujours par le même instinct politique, ils s'étaient fortifiés au pied des rochers circulaires de Gavarnie, regardant d'un côté la France, de l'autre l'Espagne, si bien postés qu'ils avaient pour se défendre la triple chaîne des Pyrénées. On peut le dire, leurs cloîtres étaient des camps. Disséminés sur toute la surface du royaume, ces prêtres conquérans semblaient en avoir pris possession. Actifs derrière leurs tranquilles murs; rangés sous un chef qui, à travers les monts, les forêts et les villes, imposait à l'obéissance de tous la volonté d'un seul; correspondant entre eux à travers les airs par le langage de leurs cloches; maîtres des contrées où leurs églises avaient des ponts-levis et des créneaux, imprimant le respect par la croix d'écarlate qu'ils portaient sur leur poitrine, la crainte par le glaive d'acier qui pendait à leur côté, ils pouvaient à leur gré lâcher ou retenir les flots populaires, puisqu'ils avaient dans leurs mains tout ce qui agit sur l'homme : le fer qui frappe, la religion qui subjugue. Alors les armées n'étaient pas permanentes, alors chaque village n'avait pas sa caserne. Avant qu'un roi de France eût, par ses hérauts, fait sonner la trompette à la porte des castels; avant que les barons, sujets souverains, eussent déployé la bannière féodale, la révolte, plus ardente, plus prompte, pouvait avoir levé son bras et lancé contre le trône son croc de fer. J'y songeais en contemplant un jour, dans la chapelle de Gavarnie, aux bords du Gave, cinq têtes de Templiers, rangées sur la même pierre, depuis l'heure, dit-on, où, le bourreau les ayant jetées, on les ramassa sanglantes, laissant au temps le soin de les sécher.



Les cinq têtes des templiers.

Ce triste spectacle me rappela l'un de ces abîmes légués par la politique à l'histoire, mystère dont les ténèbres s'obscurcissent au lieu de s'éclaircir par les accusations étranges dont on chargea les malheureux chevaliers. Ces orgies en présence de la croix du Seigneur, ces autels profanés, ce culte à des divinités bizarres; tout ce luxe de débauches qu'on leur prête révolte et ne persuade pas. On les fit coupables pour se donner contre eux une apparence de justice; on les fit sacriléges pour rendre leur supplice populaire dans un siècle superstitieux. Mais que cache-t-il donc, cet infernal procès? Le voici : la puissance des Templiers empêchait qu'on pût dormir sur le trône. Ils faisaient peur, c'était leur crime. La pâleur de la crainte va mal au front du despotisme, qui pour vivre a besoin d'effrayer. Les peuples n'aiment pas à trembler sous un roi qui tremble.

On ne trouve point à Bonpas, comme à Gavarnie, des têtes de Templiers; elles roulèrent sans doute dans la Durance : ils en étaient si près! On n'y rencontre pas non plus les cendres des chartreux : l'orage les a dispersées; il grondait si fort! l'étrange conformité dans la destinée de ces deux ordres religieux, qui, après avoir vécu tous deux à la même place, tombèrent, l'un par un jour de colère de la royauté, l'autre dans un moment de fureur populaire!

X.

Que de révolutions sur cet humble coteau, qu'un aigle, de la hauteur de son vol, apercevrait à peine! En vérité les siècles ne sont qu'un moment. Aux templiers frappés de la foudre royale succèdent des bandits rassemblés dans une vieille église dont ils font leur repaire; les chartreux apportent leur prière et leur travail; soudain les bandits emportent leur glaive et leurs crimes. Tout s'embellit alors; c'est plus qu'un autre âge, c'est une autre nature. En présence des prodiges enfantés par les moines, l'industrie est venue à son tour prendre asile. L'or coule à flots de ses mains et répand au loin l'aisance et le luxe, pour que le luxe, opérant aussi ses miracles, fasse une seconde création; qu'il change, qu'il varie, qu'il modifie le paysage;

qu'il le soumette à des calculs, à des lois, comme s'il ne devait être qu'une œuvre sortie de la main des hommes.

Ces trois faits marquent trois époques.

Avec les Templiers on retrouve les siècles où le prêtre, devenu redoutable, portait l'épée en aspirant au sceptre. Les bandits rappellent ces jours où les barons, vivant de rapines, descendaient de leur donjon pour rançonner les voyageurs. Que sait-on? ces assassins de Bonpas étaient peut-être de hautains seigneurs qui, trop pauvres pour posséder quelques murs crénelés, faisaient camper leur noblesse sur un grand chemin. A l'aspect des chartreux, il faut saluer le génie des sciences, des arts, de l'agriculture, tout ce qui développe et perfectionne les nations. Ce génie habile et souple se servait alors des corporations religieuses pour éclairer les intelligences, pour adoucir les mœurs, pour cultiver les terres. Les moines disparaissent à leur tour quand leur mission est finie, quand l'industrie est passée de leurs mains dans celles du peuple; quand nos arts en progrès pourraient remplacer aujourd'hui la Chartreuse par quelque palais enchanté. La position de Bonpas est prête pour toutes les merveilles.

XI.

Voyez quel tableau se déploie du haut des terrasses!

C'est une vallée dont l'horizon se courbe en cercle immense, mais qui ne se déroule qu'à moitié devant vous, parce que la montagne sur laquelle est la Chartreuse vous dérobe le reste. Si vous planiez dans l'un de ces globes qu'une flamme légère emporte dans les airs, vous apercevriez alors toute la vallée; mais alors aussi la montagne ne serait plus qu'un coteau perdu dans ce vaste espace. Cette vallée, disons mieux, ce demi-cercle est fermé par une chaîne de collines inégales dont la crête semble une découpure faite par les ciseaux d'or de quelque fée. Elles sont incultes, sans gazon, sans même un brin de serpolet ou de thym sauvage; c'est de la pierre, mais une pierre polie, brillante, presque du marbre, qui réfléchit la lumière quand le soleil est dans sa force, qui se colore de bleu quand le soleil s'affaiblit, de sorte qu'on prendrait ces collines pour un second ciel incliné vers la terre, descendant jusqu'à elle, venant mourir où la verdure commence, où l'on touche aux premiers arbres. Voyez ces arbres se pencher, se relever, se pencher encore, jouer, badiner avec les vents, offrir l'image d'une mer agitée dans laquelle se plongent des milliers d'oiseaux. A mesure que les arbres deviennent moins touffus, qu'ils se montrent épars, qu'ils se fuient, les fleurs se dressent, les unes avec leur tête ombellifère, les autres avec leurs feuilles panachées. Quelle scène majestueuse! Rien n'en trouble le calme, car le silence s'en est emparé. La nature, voulant être seule dans cette vallée, en a banni les villages, qu'on ne rencontre qu'au delà des collines, où ils forment une seconde chaîne, une enceinte de remparts habités. L'homme a senti qu'il devait venir dans la vallée pour admirer, mais non pour y construire son toit. Victorieuse cette fois de ce fier dominateur, la nature semble lui avoir dit: « Tu me serviras ici en esclave; approche, laboure et va-t'en. Quand mes fruits seront mûrs, quand, prêts à se flétrir, ils cesseront d'être une parure, je te les donnerai pour te nourrir. »

Comme dernière magie, la Durance, avec une voix de lion, traverse la vallée dans toute sa longueur de l'orient à l'occident; elle coule sur un terrain irrégulier qui, se pliant à tous ses caprices, lui permet de se diviser en une foule de petits torrens assez paisibles; mais lorsque l'orage vient à les gonfler, ils se rapprochent, se touchent, se mêlent au point de ne plus offrir qu'un lac semé de petits monticules à demi-submergés, à demi-couverts de gazon, laissant pointer leurs têtes vertes au-dessus de l'eau comme autant d'émeraudes sur une nappe d'argent. Enfin ce lac qui grossit toujours, qui s'étend, qui inonde ses rives, devient furieux; moment terrible! la Durance heurte le pont de quarante-sept arches, construit pour réunir le Comtat à la Provence; ébranle les piliers sans pouvoir les abattre; elle fuit irritée que le génie de l'homme ait pu la vaincre, confuse au point de ne vouloir plus de son nom, qu'elle perd en se joignant au Rhône. C'est en allant toucher ce fleuve qu'elle passe près d'Avignon, qui, des terrasses de Bonpas, laisse apercevoir son palais et ses remparts.

De l'autre côté du Rhône, mais dans une direction plus rapprochée de la Chartreuse, et sur l'une des collines, Château-Renard a conservé deux vieilles tours ressemblant de loin à deux colonnes placées comme un portique à l'entrée de la vallée. Toujours en remontant vers les lieux où le soleil se lève, on découvre la petite ville de Saint-Remy, fière que l'ancienne Rome ait laissé chez elle quelque poussière de ses trophées; orgueilleuse qu'un cénotaphe encore debout près de ses murs constate et perpétue l'hommage qu'elle a su rendre aux mânes d'un héros, d'un grand homme peut-être, dont le nom perdu pour sa tombe ne l'est pas sans doute pour l'histoire. Enfin du côté de l'orient, tout à fait à l'extrémité du demi-cercle, l'élégant village de Caumont montre ses toits rouges dominés par un clocher bâti en forme d'obélisque. Combien je regrette que la Chartreuse ait cessé d'être un monument en harmonie avec le paysage qu'elle avait fait naître et pour lequel elle semblait née! D'un côté, à Saint-Remy, on aurait eu les débris de l'ancienne Rome, et de l'autre, à Bonpas, ceux de la vieille France. Mais quand il s'agit de détruire, la main des hommes va plus vite que les siècles; là où elle a passé, la faux du temps n'a plus qu'à glaner.

XII.

Même dans cette vallée tranquille de Bonpas, que la Durance seule trouble du bruit de ses eaux, je rencontrai le souvenir de Napoléon: je n'en fus point surpris; tous les échos de l'univers ne sont-ils pas chargés de conserver ce grand nom?

Tenu captif par les généraux des nations qu'il avait vaincues, Napoléon traversa, il y bientôt un quart de siècle, le pont à quarante-sept arches. On lui montra la Chartreuse. Il donna l'ordre aux postillons d'arrêter, car sa puissance allait encore jusque-là. Après avoir mis pied à terre, croisé ses bras sur sa poitrine, après avoir pris cette lorgnette qui, sur le champ de bataille, l'aidait à voir arriver la victoire, il regarda devant lui à quelques pas. Le gardien du pont regardait aussi, mais non pas la Chartreuse.

Napoléon était allé dans les fossés boueux d'Austerlitz donner audience au souverain impérial d'Autriche, de Bohême et de Hongrie; il avait mandé dans un radeau sur le Niémen le czar de la vieille Moscovie. Le garde alors aurait bien voulu voir cet homme, dont l'épée miraculeuse opérait tant de prodiges. Mais comment suivre le conquérant aux fossés d'Austerlitz, au radeau du Niémen, lui, pauvre garde, dont la vie est attachée au pont, et qui, en fait de grands événemens, ne voit que la Durance couler? Patience, les choses de ce monde coulent aussi: voilà le flot qui lui amène Napoléon; il peut l'examiner tout à son aise, sans qu'il ait à se déranger d'un seul pas.

J'ai parlé à ce garde, empressé de me dire: « *Je l'ai vu;* » son instinct grossier lui faisant sentir que c'était quelque chose de l'avoir vu, et moi de lui demander s'il

avait surpris sur son front quelques-unes de ses pensées. Le garde, sans me comprendre, me répondit :

— Il était pâle.

— Ne dit-il rien?

— Oh! que oui, quelques mots; mon fils, qui était ce jour-là avec moi, les a écrits sur mon registre. Mon fils sait écrire. Arrivé de Paris, il s'était battu sur la butte Saint-Chaumont, où les Cosaques le blessèrent; l'empereur vit son bras en écharpe et l'embrassa.

J'étais plus pressé de connaître les paroles de Napoléon que d'écouter le bavardage de ce garde; je le priai de me montrer sans retard son registre. J'y lus :

« Dans un autre siècle, un caprice du destin m'aurait peut-être jeté dans ce cloître; là encore je me serais fait une place. Le catholicisme remuait alors le monde; toutes ces aggrégations de moines étaient autant de régimens; on pouvait en devenir le chef. »

Un an écoulé, il reparut devant la forêt de Soignies, où son épée se brisa; puis il alla s'engloutir à Sainte-Hélène, d'où il ne sortit plus, quoiqu'il eût invoqué, en forme de prédiction, le souvenir de Marius s'échappant de ses marais pour rentrer dans Rome étonnée; il est vrai que les marais de Napoléon avaient toute l'immensité de l'Océan : il fallait bien qu'ils fussent vastes comme son génie.

XIII.

Sur le pont de la Durance sa rêveuse ambition le trompait. Le cloître l'aurait dompté : sa parole se fût éteinte au milieu du silence, sa pensée l'aurait consumé sans rien brûler autour de lui. C'est ce qui est arrivé à un autre, à un inconnu, dans la Chartreuse même, où l'on montre encore une pierre sur laquelle plane un mystérieux souvenir.

Un jeune chartreux de vingt ans venait s'y reposer, lorsque, pour un instant affranchi, aux approches de la nuit, du joug d'une sévère discipline, il mêlait, pour mieux en jouir, deux biens également précieux : la solitude et la liberté. Objet d'intérêt et de curiosité pour tous, il était dans la foule un être à part.

On le vit arriver un soir, pendant l'hiver, au bruit du vent, suivi de chevaux et de valets, avec tout l'étalage d'un cortége fastueux qu'il laissa à la porte sans même donner un regard de regret ou d'adieu à ces pompes du monde. Accompagné d'un vieux militaire, il monta d'un pas vite à la chambre du prieur, d'où le militaire descendit bientôt seul. Le jeune homme ne reparut plus que le lendemain avec l'aube pour marcher à l'église où, en présence des chartreux rassemblés, il baissa son front jusqu'à terre, se couvrit de cendres, puis il se releva couvert de la robe des novices.

Jamais le prieur ne lui parla sans avoir la voix émue. Quand il dressait haut sa belle tête, toutes les autres s'inclinaient par un mouvement involontaire. Quand il sortait pour aller dans la campagne porter l'aumône, il n'avait pas même l'air d'apercevoir la foule empressée sur ses pas. Il jetait sa pièce d'or sans l'accompagner d'une parole, excepté un jour où il dit à un pauvre : « *Vivez, puisque c'est tout ce qu'il vous faut.* »

Une fois il parut dans la chaire pour obéir à la règle qui prescrivait aux chartreux de s'instruire mutuellement des leçons de l'Evangile. Avant qu'il eût parlé, l'assemblée était saisie de cette émotion qui précède un événement : c'en était un en effet. On entendit des paroles nouvelles prononcées d'une voix inconnue aux voûtes d'une église. Il ne cherchait ni à séduire ni à convaincre. Il commandait; une armée aurait été plus familiarisée avec de tels accens qu'un cloître paisible où le discours a coutume de ressembler à une prière; quand il eut fini, ses yeux disaient : « Un moment j'ai pris ma place; j'ai vu au-dessous de moi la foule tremblante : vous le savez maintenant, j'étais né pour marcher sur le front des peuples. » On devine que la renommée du jeune chartreux s'en accrut. On accourait de très-loin le dimanche à la messe de Bonpas, dans l'espérance de le voir.

Une nuit on vint l'appeler de la part d'un laboureur qui, à son heure suprême, implorait la bénédiction du jeune chartreux, de cet être qu'il croyait surnaturel parce qu'il ne le comprenait pas. Le chartreux se rendit près du mourant. Il pria, il lui dit à l'oreille des paroles qu'on n'entendit point, mais qui portaient avec elles le courage. Quand le laboureur eut expiré, le chartreux le regarda quelque temps; puis, avec un de ces sourires, langage des âmes fortes, il s'écria : « Voilà donc la mort! Va, tu ne mérites pas qu'on te craigne. »

Quelques jours après il était, suivant sa coutume, assis sur sa pierre, où il méditait. La cloche ayant sonné sans qu'il l'entendît, on vint le chercher; mais cette fois on le conduisit, non dans sa cellule, mais à l'église, où son corps fut étendu sur le pavé, au pied de la croix, les mains jointes comme s'il priait. Sa belle physionomie conservait dans le sommeil du linceul une éloquence muette. Le prieur fit à l'instant partir un courrier, sans qu'on ait pu jamais savoir pour quelle destination. A la nouvelle de cet événement, on afflua des campagnes pour venir consulter le marbre de la tombe; mais le marbre n'apprit rien. Il était silencieux comme le cadavre, le cadavre de cet homme qui parmi les vivans garda le silence des morts.

On n'a pu cependant étouffer toute cette destinée : au lieu du bruit qu'elle devait faire dans le monde, elle n'a laissé, il est vrai, qu'un mystère; mais ce mystère même l'a trahie. Demandez plutôt aux habitans des villages épars autour de la Chartreuse : tous vous parleront de ce singulier personnage. Non qu'il existe encore beaucoup de vieillards qui l'aient vu; je n'en ai rencontré que deux : l'un à Morières, l'autre à Bollène; mais la tradition en conserve le souvenir. La tradition est une histoire vivante gravée sur la parole humaine. Voyez le sort de nos calculs les plus habiles! Quelqu'un, je ne sais qui, n'a pas voulu que la vie de ce jeune homme fût pleine et divulguée, et il arrive que de tous côtés, à Bonpas, on vous la raconte, cette vie où pourtant il n'y a rien.

XIV.

C'est toi qui la première me l'as racontée, folâtre gardienne des ossemens de l'évêque. Plus heureuse que le jeune chartreux, tu ignores la puissance de tes charmes; il savait trop la force de son génie; ce fut sa perte. Aussi tes jours seront fleuris et nombreux. Tu te joues à travers la vie; elle est pour toi comme ces forêts riantes où le faon bondit joyeux. Ton avenir, c'est le soir, quand le matin tu vois luire le jour; ta patrie, c'est la vallée de Bonpas, quand ton cœur s'émeut à l'aspect du paysage, où le soleil verse en pluie ses rayons; à tes yeux, les bornes de l'univers sont aux vieux remparts de Nove, et tu ne connais pas de plus grande merveille dans ce monde que la roue tournant sur le ruisseau de Besaure pour broyer le blé. Si tu conduis à la fontaine la chèvre indocile, tu te plais à la suivre, à l'imiter dans ses pas capricieux; si, vers l'un des coteaux près de Lauris, le genêt odorant se rencontre sous ta main, tu le cueilles, tu l'entrelaces dans ta chevelure, et te voilà fière comme les reines sous leur velours. Tes chagrins, la pluie les amène, le soleil les emporte. Ta seule ambition c'est d'être assez sage, et tu l'es toujours, pour qu'au saint jour

de Pâques le pain de l'Eucharistie fasse descendre dans ton âme une extase céleste. C'est là ce que tu demandes à Dieu, le tenant quitte de tout le reste. Vainement tu caches ton origine, on la soupçonne, on la comprend. Le ciel t'a prêtée à la terre, où ton existence ne sera que le moment d'un songe béni. Non, le sang de l'homme ne remplit pas tes veines d'une vie semblable à la nôtre; une essence plus pure les colore d'un bleu céleste et les fait serpenter sur ton front de neige, pour aller se perdre sous l'éclat de tes noirs cheveux. Cette haleine embaumée peut-elle sortir du sein d'une créature condamnée à mourir? Quand tu cours à travers les ruines, on dirait ces flammes amantes des vieux monumens sur lesquels, la nuit, elles voltigent. Ici de toutes parts l'œil découvre des pierres muettes dispersées; mais voilà qu'au milieu de ces pierres, de ce silence, de cette destruction, tu t'élances soudain, toi, jeune fille, pleine de mouvement et de vie. Que t'importent ces conquérans qui, au bruit de leurs pas, dispersent les nations et font de la gloire une tempête, pour que leur corps soit jeté par elle au milieu des mers, comme un navire brisé? que t'importent ces têtes brûlantes qui ne rencontrent dans la faculté de penser avec force qu'un malheur de plus donné à l'homme, et qui, supérieurs aux autres, se trouvent exilés dans la solitude de leur génie? Chante un joyeux refrain, fille d'innocence, et laisse le conquérant passer et le rêveur s'éteindre. Promène ta vue sur la Durance, couverte comme par magie, pour le plaisir de tes yeux, d'un groupe d'îles presque fantastiques, toutes voilées de feuillage, toutes parfumées de l'encens des fleurs, toutes favorisées de la splendeur du soleil et de la fraîcheur des eaux. Écoute la cloche de Saint-Andiol; à son bruit dans les airs mets ton voile blanc pour aller, toute rayonnante soupirer avec tes jeunes amies les cantiques divins. Ou bien encore, par une belle matinée du mois de juin, lorsque les campagnes fidèles célèbrent la fête de Dieu même, qu'on te voie à côté de la bannière, mêlée aux lévites, perdue dans un nuage d'encens; qu'on te voie avec la procession sainte t'avancer vers le hameau des Baumettes, où la chapelle brillante d'or et de lumières semble l'une des portes du ciel ouverte pour laisser entrer des anges comme toi.

XV.

Mais il faut te dire adieu, Boupas. Que de tristes pensées tu as jetées dans mon âme! l'église des Templiers m'a fait songer à ces crimes nourris dans les entrailles de la politique; les os de l'évêque m'ont parlé de l'ingratitude des hommes; la pierre du jeune chartreux m'a fait rêver comme lui, mais sans pouvoir pénétrer ses rêves; le pont de la Durance m'a rappelé Napoléon, contre qui se précipitèrent tous les peuples du Nord comme sur une autre Rome; car, aussi haut que le Capitole, ce Napoléon dominait l'univers. Puis, au moment où j'allais m'éloigner de ces ruines, tu t'es encore une fois montrée, charmante fille, arrosant d'une eau fraîche les plantes altérées, cherchant à faire durer la vie fragile d'une fleur sur la poussière des murs bâtis pour être éternels et si promptement renversés. Tu m'as ému, tu m'as instruit; je t'ai prise pour le bonheur même, et je n'en doute plus, car tu as passé devant moi, et je ne dois plus te revoir.

AUDIBERT.



Vue de la grande Chartreuse.

ÉTUDES MARITIMES.

UN NAUFRAGE.



Le vaisseau brisé.

Ce fut le 28 mai 1825 que, guidé par une malheureuse étoile, je fis voile du Port-Louis (Ile-de-France) sur la goëlette *l'Aventure*, allant aux îles Crozet (1). Le désir de connaître ces îles et l'espoir de bénéfices assez considérables m'avaient engagé à faire ce voyage, dont le but était de débarquer sur une des îles des barriques pour être remplies d'huile d'éléphant marin et des vivres pour la partie de l'équipage qui devait rester à terre, afin de faire cette huile après le départ du navire. L'armateur, M. Black, avait confié la direction de la pêche à un M. Fotheringham, et comme sujet anglais, ce dernier avait expédié la goëlette.

(1) Les îles Crozet sont au nombre de quatre ; elles furent découvertes en 1772 par les navigateurs français Marion et Crozet; mais les brumes épaisses qui règnent pendant des mois entiers dans ces parages les empêchèrent d'en déterminer la situation. M. Lesquin, auteur de la relation du naufrage de *l'Aventure*, a donné à l'île la plus nord le nom d'île *Dauphine;* celui d'île *Française* à l'île qui l'avoisine ; il a nommé île du *Roi Charles* l'île la plus sud, et île *Chabrol* la plus orientale des quatre îles Crozet.

Ces îles s'étendent de 46 à 47 degrés de latitude sud, et de 44 à 47 degrés de longitude orientale du méridien de Paris. Depuis Mars jusqu'à novembre, elles sont couvertes de neige; le reste de l'année, il y règne une brume continuelle.

La végétation y est nulle : le sol n'est formé que de roches plates, et dans les vallées sont épars çà et là quelques plateaux de verdure, sur lesquels les oiseaux marins bâtissent leurs nids.

L'équipage était composé de seize hommes, Français, Anglais, Espagnols, Portugais et Hollandais, mélange qu'il est difficile d'éviter dans les colonies, où les marins sont rares et se paient extrêmement cher. Neuf hommes devaient rester sur l'île avec le maître de pêche ; le reste était destiné à revenir à Maurice sous mes ordres lorsque le chargement du navire serait effectué. Ces dispositions faites, on s'attendait généralement à une réussite : nous étions loin de prévoir quelle serait la fin de l'expédition.

Avant de commencer le récit de nos malheurs, je crois devoir prévenir mes lecteurs que *l'Aventure* était du port de 55 tonneaux, et qu'une traversée de vingt-cinq à trente jours au plus ayant été jugée suffisante pour nous rendre à Crozet, l'armateur avait fait charger le navire autant qu'il l'avait pu, ne réservant qu'un très-petit espace pour la quantité de pièces à eau nécessaires à la consommation pendant quarante jours.

Poussés par un bon frais de vent de *sud*, nous perdîmes bientôt de vue les côtes de l'Ile-de-France et les hautes terres de Bourbon, et dans peu de jours nous ressentîmes les vents variables. Du 9 au 19 juin, le temps fut extrêmement mauvais, et le froid se fit sentir d'une manière violente. Une neige épaisse tombait tout le jour, et la lune seule éclaircissait le ciel et nous dirigeait par l'observation

de ses hauteurs méridiennes. Sans ce secours, il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de naviguer en hiver dans ces hautes latitudes sud, le soleil ne s'y montrant guère pendant les mois de juin et juillet. Les mers sont d'ailleurs très-grosses, et chaque nuit est marquée par un coup de vent. Les temps terribles que nous éprouvions nous avaient déterminés à ne faire délivrer qu'une bouteille d'eau par homme dès le 10 juin; et le 25 nous rationnâmes à une demi-bouteille par homme, ration que l'usage des viandes salées fait, comme on doit le penser, trouver extrêmement petite.

Le 4 juillet au soir, nous vîmes une terre, et le 5 nous mouillâmes par un coup de vent de nord-ouest sur la côte du sud-est de l'île occidentale des îles Crozet. Malgré le besoin pressant d'eau, nous ne pûmes, à raison du mauvais temps, envoyer aucune embarcation en faire à terre. Nous restâmes à bord, spectateurs de la scène pittoresque que nous avions devant les yeux. L'île était couverte de neige, le ciel était noir et menaçant, les vents soufflaient avec fureur; des oiseaux marins, surpris de voir un navire aussi près du rivage qu'ils avaient choisi pour asile, nous entouraient de tous côtés. Cette tristesse générale de l'île à notre arrivée, cette image de désolation qui régnait partout m'affectèrent : je crus y voir un pronostic de nos malheurs, et cette impression m'a vivement frappé depuis.

Le mauvais temps dura jusqu'au 25 juillet, c'est-à-dire pendant vingt jours consécutifs, durant lesquels il nous fut constamment impossible de nous rendre à terre pour nous procurer de l'eau. Nous avions, dès le 10, réduit la ration à un verre par jour pour chaque homme; et le 25 toute l'eau était épuisée : nous nous décidâmes donc à expédier une pirogue à terre pour en faire, quoique le temps fût encore terrible et la mer très-grosse. Neuf hommes s'embarquèrent, et nous eûmes bientôt, à l'aide de nos lunettes, la satisfaction de les voir débarquer sains et saufs. Nous ne restions à bord que trois hommes bien portans, le reste était malade, quelques-uns d'eux faisaient même craindre pour leur vie. Nous avions expédié dans la pirogue les plus robustes et les plus agiles de l'équipage. Les ordres les plus stricts avaient été donnés au patron de revenir à bord aussitôt l'eau faite; mais le temps qui survint peu après leur départ du bord ne nous permit pas d'espérer que nos ordres fussent exécutés. La nuit fut terrible. Vers minuit, un des câbles se rompit, et à deux heures du matin la chaîne-câble, notre dernier espoir. éprouva le même accident. Nous nous mîmes à la cape dès que nous fûmes au large de l'île. Pendant les dernières heures que nous passâmes au mouillage, le navire fut entièrement et continuellement inondé par des lames effrayantes, et alors nous perdîmes notre seconde pirogue, qui fut enlevée par un fort coup de mer. Nous résolûmes d'aller à l'une des îles orientales et de nous assurer d'un endroit où nous pourrions nous approcher assez de terre pour y envoyer un radeau, et par ce moyen nous procurer de l'eau. Nous visitâmes donc l'île du roi Charles, mais en aucun endroit nous ne pûmes approcher la terre de moins d'un mille. Nous fîmes voile vers l'île Chabrol, et nous découvrîmes bientôt ses sommets blanchis : les vents soufflaient encore violemment. Nous parcourûmes le sud et l'est de l'île, et nous n'y vîmes que des brisans. Dès que le temps se modéra, nous nous présentâmes à l'entrée d'une baie où la mer ne nous semblait pas aussi agitée que sur les côtes: nous y mouillâmes le 28 juillet au soir, à un mille de terre, avec notre ancre à jet. Le vent avait perdu de sa force.

Vers le soir, un calme profond succéda aux tempêtes du jour, et pleins d'ardeur à la vue d'un changement aussi inopiné, nous travaillâmes sans délai à notre radeau, qui fut terminé le 29 vers deux heures. M. Fotheringham, quoique malade, accompagné du matelot Louis, s'y embarqua; trois hommes, dont deux aussi malades, les suivirent. On plaça deux pièces à eau sur le radeau, et ils s'efforcèrent, à l'aide d'avirons, de gagner la terre. Leurs efforts furent vains : après trois heures de tentatives infructueuses, ils furent obligés de revenir à bord. Le jour se faisait; et bientôt les vents, se fixant au nord, nous chassâmes sur notre ancre à jet. Nous voulûmes appareiller, parce que la direction dans laquelle chassait le navire nous faisait craindre d'être portés sur les brisans que nous avions derrière nous, et sur lesquels nous nous fussions d'ailleurs perdus corps et biens, les vents soufflant du nord avec violence et rendant la mer très-grosse. Nous levâmes notre ancre, et nous nous efforçâmes de sortir de la baie; mais nous eûmes la douleur de voir que chaque bord nous approchait du rivage. Nous laissâmes encore tomber notre ancre à jet, espérant qu'elle pourrait prendre entre deux roches, et par ce moyen retarder notre perte. Elle ne tint pas le navire, qu'une vague très-élevée emporta sur un récif sur lequel la mer déferlait avec fureur. La secousse terrible qu'éprouva la goëlette fit tomber le mât de misaine. Une seconde vague nous retira du récif et nous porta sur un autre récif à une encâblure de terre. Alors le navire s'ouvrit, et chacun chercha à se sauver : je m'élançai à l'eau, et une forte lame me porta en peu de temps à terre. La violence de la lame me pressa tellement contre une roche à mon arrivée que je perdis la respiration par le choc subit que j'éprouvai. Cependant, craignant une autre vague, je fis mes efforts pour gagner le haut du rivage, que j'atteignis sans peine. Aussitôt en sûreté, je regardai autour de moi, j'aperçus deux de mes compagnons d'infortune, pareillement sauvés, et qui tâchaient de gagner le lieu où je me trouvais. Bientôt je vis le reste de notre malheureux équipage porté sur quelques matériaux et la vergue sèche. Ils s'y rendirent tous heureusement, et à neuf heures, nous nous trouvions sur le rivage au nombre de sept hommes. Nous jetâmes les yeux autour de nous et nous contemplâmes quelques instans, dans le plus grand silence, le tableau désolant de cette déserte solitude. Une neige épaisse couvrait la terre, et la blancheur du rivage n'était ternie çà et là que par quelques troupeaux d'éléphans marins. Le froid nous tira bientôt de notre contemplation, et nous fit naturellement penser à nous en garantir. J'avais eu la précaution, lorsque je vis la perte du navire assurée, de me munir d'une corne d'amorce, contenant environ un quart de livre de poudre et de deux pierres à fusil. La poudre avait été mouillée lorsque je vins à terre; mais cependant j'en trouvai une partie assez sèche pour pouvoir espérer d'être à même par ce moyen d'allumer du feu. L'île était dénuée de bois, mais quelques éléphans marins se trouvaient sur le rivage, et nous nous mîmes en devoir d'aller sur-le-champ en tuer un pour employer sa graisse à notre feu. La houle, entre autres objets, venait de porter à terre un aviron du canot; nous nous en servîmes pour assommer le plus jeune éléphant du troupeau, les autres ayant quitté la place dès qu'ils nous virent nous avancer vers eux. Nous dépeçâmes l'animal à l'aide de trois couteaux que nous nous trouvions avoir, et nous en portâmes la graisse à l'endroit où nous voulions allumer le feu. A l'aide de la poudre et d'un morceau de velours provenant du collet de ma veste, nous eûmes bientôt du feu, sur lequel nous passâmes plusieurs pièces de graisse, et la grande quantité d'huile qui en découlait produisit dans peu de temps une flamme superbe. Nous nous approchâmes tous, et nous tâchâmes de nous réchauffer. Dès que nous fûmes

revenus de l'engourdissement général que nous avait causé le froid, nous retournâmes au rivage, sur lequel se trouvaient épars quelques objets précieux pour nous dans cette circonstance, entre autres quelques vergues et le grand mât de hune, avec leurs gréement et voiles, quatre barriques vides, un sac contenant environ cinquante livres de biscuit et le fond d'un coffre du charpentier, dans lequel il y avait une scie, une hache de tonnelier, une grosse vrille et un marteau. Nous transportâmes aussitôt ces objets dans un endroit où la mer ne pouvait les atteindre, et nous prîmes les voiles pour nous mettre à l'abri de la neige. Nous dressâmes une tente, au milieu de laquelle nous entretînmes le feu, et nous nous disposâmes à nous garantir du temps terrible dont nous menaçait la nuit prochaine. Un besoin réel se faisait vivement sentir, la faim nous pressait; le sac de biscuit était tellement mouillé que le pain n'était guère mangeable. Cependant nous nous rationnâmes à une galette chacun : nous la mangeâmes et nous la trouvâmes bonne. Nous coupâmes ensuite quelques tranches de la chair de l'éléphant marin que nous avions tué et nous les fîmes rôtir à l'aide de deux morceaux de cercle de barrique; dès que nous les jugeâmes suffisamment rôties, nous essayâmes d'en manger; mais le goût en était tellement mauvais que nous fûmes obligés de nous décider à terminer notre repas de la même manière dont nous l'avions commencé, c'est-à-dire aux dépens de notre sac de biscuit. Le repas achevé, nous formâmes un cercle autour du feu. La neige qui traversait la tente nous empêchait de nous livrer au sommeil. Quelle fut cruelle et longue pour moi cette nuit, la première de ma captivité ! Que d'idées ne me suggéra-t-elle pas ! Je me trouvais sur une île située par de hautes latitudes sud, une île dont la position était très-peu connue, que les navires ne fréquentent jamais, qui n'offrait aucune trace de végétation, et qui semblait n'avoir été produite que pour servir d'asile aux monstres marins. Je me trouvais sous un climat rigoureux, sans vêtemens pour me garantir du froid, sans savoir même ce que nous devions employer pour nous mettre à l'abri du temps, et incertains si nous pourrions toujours nous procurer des alimens. Le souvenir d'une mère chérie, d'une sœur et de deux frères que j'affectionnais, que j'étais probablement condamné à ne plus revoir, absorba tellement mes idées qu'accablé de lassitude, je m'endormis sur une douvelle de barrique sur laquelle j'étais assis pour me préserver de la neige. Mon sommeil ne fut malheureusement pas de longue durée : un tourbillon de vent emporta les voiles qui nous couvraient et nous laissa ainsi exposés aux injures du temps. Nous fûmes obligés alors de nous lever et de nous tenir toujours en mouvement pour ne pas geler. Enfin le jour parut, et nous nous rendîmes aussitôt au rivage pour voir ce que la mer y avait jeté pendant la nuit. Nous n'y trouvâmes que les débris du navire et des paquets de douvelles de barriques. Nous allâmes à la recherche des voiles que le vent nous avait enlevées la nuit dernière : nous n'en trouvâmes qu'une, l'autre ayant probablement été emportée à la mer. Nous fûmes ensuite détruire un second éléphant pour l'entretien de notre feu, et nous revînmes déjeûner sur notre sac de biscuit, dont nous retirâmes un peu l'amertume en le faisant imbiber d'eau douce.

Après cela nous nous consultâmes pour décider à quel ouvrage nous devions nous livrer d'abord, et nous arrêtâmes que nous devions nous bâtir une maison des débris du navire; mais qu'en attendant nous devions chercher un abri provisoire contre l'air et voir si la partie de l'île dans laquelle nous étions n'offrait aucun moyen de subsistance préférable à celui que nous avions déjà employé. Nous nous séparâmes donc en deux bandes : j'allai, avec l'une, m'assurer d'un asile pour la nuit, et M. Fotheringham, avec l'autre, visita la vallée. Je trouvai bientôt à une petite distance du lieu du naufrage une caverne entaillée dans le roc, pouvant contenir cinq à six personnes. J'annonçai cette bonne nouvelle à mes compagnons d'infortune : un cri de joie fut leur réponse. Nous y établîmes donc notre feu, et la vue de l'autre bande revenant chargée de jeunes oiseaux acheva de nous donner du courage. Ils nous dirent avoir parcouru la vallée aussi loin qu'ils y avaient pu s'enfoncer, à cause de la grande quantité de neige qui la couvrait; ils ajoutèrent qu'elle était terminée de tous côtés par de très-hautes montagnes, qu'ils n'y avaient trouvé aucune trace de végétation et qu'ils nous apportaient douze jeunes albatros[1], dont ils présumaient la chair meilleure que celle de l'éléphant marin : c'était tout ce qu'ils avaient pu trouver. Nous fîmes rôtir cette viande, et nous la trouvâmes excellente, malgré la fumée dont elle était couverte. Nous travaillâmes ensuite à mettre en sûreté tout le bois que nous trouvâmes sur le rivage. Vers le soir, nous nous retirâmes dans notre caverne, et nous soupâmes de chair d'albatros rôtie au feu de graisse et de notre biscuit avarié. La soirée se passa plus gaîment que la soirée précédente : quoique consternés à la vue du sort qui les menaçait et des risques qu'ils couraient de passer toute leur vie, ou plusieurs années, sur un pareil rocher, mes compagnons ne se laissèrent pas abattre entièrement; mais pensant à se résigner à leur malheur et à se procurer le plus de commodités possible, ils entamèrent une conversation sur les moyens de se les donner et de pourvoir à leur susbsistance. Nous résolûmes donc de commencer dès le lendemain notre maison, nous réservant d'imaginer plus tard un moyen de la couvrir, la caverne dans laquelle nous étions étant très-incommode à raison de son peu d'élévation, qui n'était guère que de trois pieds; à cette décision se joignit celle de tâcher de fabriquer quelques ustensiles de cuisine avec le doublage en cuivre du navire, qui se trouvait sur plusieurs morceaux des débris venus à terre. Une chose cependant nous inquiétait : il nous fallait,

[1] Les albatros sont les plus grands et les plus massifs oiseaux qui volent à la surface des mers; leurs ailes étendues ont jusqu'à dix et onze pieds, et leur taille énorme leur a fait donner les noms de *moutons du Cap* et de *vaisseaux de guerre*, sous lesquels ils sont généralement connus des matelots. On les rencontre dans toute l'immense étendue d'océans qui sépare le continent Américain de l'Asie et de l'Afrique, mais plus spécialement dans les mers australes, et surtout dans celles qui avoisinent le plus le cap de Bonne-Espérance, entre les îles de glace qui flottent à leur surface jusqu'à la Nouvelle-Hollande, et même à la côte N.-O. de l'Amérique. Vers le mois de juin, ils se transportent par troupes nombreuses des mers de la Chine et du Japon jusqu'aux parages glacés du Kamtschatka et du détroit de Behring, où leur arrivée précède immédiatement celle de nombreuses troupes de poissons voyageurs. Là, ils se tiennent à l'embouchure des rivières, où la nourriture leur abonde, et ne tardent pas à devenir aussi gras qu'ils étaient maigres et chétifs à leur arrivée. Toutefois, si l'on excepte les occasions semblables à celles-ci, où leurs besoins les appellent sur le rivage, ces oiseaux visitent rarement la terre; c'est à la surface des eaux qu'ils se refont de leurs fatigues, mais ces instans de repos sont très-rares, et MM. Quoy et Gaimard, qui dans leurs voyages ont eu souvent occasion de les observer dans des contrées où il n'y a presque pas de nuit, assurent que l'on voit pendant des jours entiers les mêmes troupes planer au-dessus des vaisseaux, sans qu'un exercice que l'on pourrait croire pénible paraisse les fatiguer en rien ou apporter le moindre ralentissement dans leurs mouvemens.

Les albatros, malgré leur grande taille, malgré leur force et le bec puissant dont la nature les a pourvus, sont des oiseaux lâches qui se laissent battre et poursuivre par des espèces beaucoup plus faibles, telles que les goëlands et les mouettes.

pour entretenir notre feu, un grand nombre d'éléphans marins, et nos gens nous rapportaient en avoir vu très-peu sur la grève. La crainte de manquer de feu par la suite diminua un peu notre courage.

Le 1er août nous sortîmes de notre caverne et nous courûmes sur le bord de la mer, où nous trouvâmes plusieurs objets, véritables trésors pour nous et venus à terre d'une manière extraordinaire dans le rouf que nous avions sur le pont. De ce nombre se trouvaient une caisse contenant une douzaine de couteaux, des fusils, une lance, une marmite qui, bien que cassée, venait fort à propos à notre secours; un matelas qui m'appartenait, un outil de tonnelage, sept planches entières composant le dessus du rouf, etc. Nous nous emparâmes aussitôt de tous ces objets et les portâmes à notre magasin, nom que nous donnâmes à l'endroit où nous déposions les débris sauvés. Nous continuâmes ensuite les travaux du jour précédens, et nous eûmes, vers le soir, une quantité suffisante de pierres pour les murs de la maison. La nuit fit cesser le travail; en retournant à la caverne, nous rencontrâmes un amphibie récemment venu à terre, différant beaucoup de l'éléphant marin : la variété de sa peau nous fit lui donner le nom de léopard de mer.



Le léopard de mer.

Nous le tuâmes sur-le-champ à coups de lances; nous le dépeçâmes et l'emportâmes à la caverne. Cet animal avait huit pieds de long, la tête longue et plate, les mâchoires garnies de deux rangées de dents très-aiguës, et il se remuait ainsi que l'éléphant; mais il avait les nageoires infiniment plus longues que ce dernier. Nous en fîmes cuire la chair dans la marmite cassée que nous venions de trouver; mais, quelque mauvaise qu'elle nous parût, nous préférâmes la chair de l'éléphant à celle du léopard : cette dernière avait un goût si détestable que quelques-uns se crurent empoisonnés après en avoir mangé.

La joie d'avoir sauvé tant d'objets nécessaires et particulièrement les couteaux, fut sensiblement diminuée dans cette soirée par la manière dont notre équipage commençait à se conduire envers M. Fortheringham et moi. Quoique nous fussions les premiers à l'ouvrage toutes les fois que l'intérêt général le demandait, ils ne laissaient pas de trouver à redire sur notre conduite à cet égard, et osaient très-souvent accompagner leurs reproches d'injures et même de menaces. Le partage des couteaux et la réclamation que je fis du matelas qui avait été sauvé, comme m'appartenant et dans l'intention d'ailleurs de le prêter à un malade pour y reposer un peu plus commodément que sur la dure, donnèrent lieu à une vive discussion, à la fin de laquelle le ton ferme et décidé que nous prîmes ferma la bouche à leurs clameurs.

Le 2 août, la grande quantité de neige ne nous permit pas de travailler à la construction de la maison. Nous parcourûmes le rivage de la baie, et nous trouvâmes une boîte renfermant un instrument de navigation et une légère somme d'argent. Le propriétaire ramassa l'instrument, mais croyant l'argent chose inutile désormais pour lui, il le laissa sur le rivage, et personne n'y toucha, tant était grande la persuasion que l'île devait être notre tombeau. Nous recontrâmes vers le milieu de la baie un troupeau d'éléphans marins composés de sept de ces animaux. Nous en tuâmes trois et en transportâmes la graisse et la chair à la caverne. Nous fîmes bouillir une épaule entière, car il ne nous restait plus que trois galettes de biscuit, dont nous fîmes sept parts, que nous mangeâmes avec l'épaule bouillie. Tandis que nous avions du pain, la chair d'éléphant nous paraissait dégoûtante; mais lorsque nous fûmes privés de cet aliment, nous trouvâmes à cette chair à peu près le même goût qu'à la chair du bœuf.

Le 3, nous commençâmes les murs de notre future habitation.

Le 4, nous nous livrâmes aux mêmes travaux.

Le 5 au matin, nous trouvâmes que le jour tardait beaucoup, ce que nous regardâmes d'abord comme un effet de l'ennui que nous éprouvions dans notre asile souterrain. Cependant un de nous, s'étant avancé à l'entrée de la caverne, ne tarda pas à s'apercevoir que la neige en avait bouché l'ouverture. Il vint d'un air consterné nous annon-

cer ce malheur. Nous levant aussitôt, nous mîmes la main à l'œuvre pour abattre le mur et déblayer l'entrée de la caverne : le mur fut abattu; mais un amas de neige qui n'était retenu que par le rempart tomba sur-le-champ et forma un second rempart plus difficile à déblayer que le premier. Enfin, rivalisant d'ardeur pour nous tirer de cette dangereuse position, nous parvînmes, au bout d'environ deux heures, à revoir le jour. Nous continuâmes à travailler jusqu'après avoir rendu le passage libre, et nous rebâtîmes ensuite le mur. Alors pour notre sûreté future nous établîmes un quart composé de deux hommes chargés de déblayer le passage à mesure que la neige l'encombrerait. Cette nuit, grâces à ces précautions, nous nous reposâmes en sécurité, après un souper excellent de chair d'éléphant bouillie dans notre morceau de marmite. Nos gens de quart eurent beaucoup à faire dans la nuit, la neige ne discontinuant point de tomber.

Le 8, n'ayant plus rien à manger, nous courûmes sur le rivage pour tâcher d'y trouver un éléphant. Quelle fut notre surprise d'y voir échouer une partie du navire, notamment une partie du rouf. Nous nous occupâmes sur-le-champ à démolir le rouf, qui était formé de planches très-belles et fort propres à couvrir notre maison. Nous portâmes ces planches au magasin avec ce que nous avions trouvé dans le rouf, consistant en trois livres de navigation et un exemplaire anglais des *Nuits d'Young*, une boîte de compas, deux lances à éléphant et un sac contenant environ dix livres de haricots rouges, gonflés par l'eau salée. Possesseurs de ce dernier objet, nous nous rendîmes à la caverne, où nous déjeunâmes de ces haricots, que nous mangeâmes avec avidité, après en avoir réservé une partie pour semer au printemps prochain. A la suite du déjeuner, nous travaillâmes à la maison, quoique le froid se fît sentir d'une manière très-vive. Avec un de mes compagnons, je parcourus le rivage pour tâcher de trouver un éléphant; mais en dépit de mon attente, nous n'en trouvâmes aucun. Arrivés à l'autre extrémité de la baie, nous montâmes sur une colline qui la séparait d'une petite anse, et nous y descendîmes en nous laissant glisser sur la neige. Ne trouvant rien sur cette grève, nous nous disposions à nous en retourner, lorsque j'aperçus à l'extrémité de l'anse quelques taches sur la neige. Voulant m'assurer de ce que c'était, je m'y rendis; et là je trouvai une centaine d'une espèce de pingoins couchés sur leurs nids et qui, effrayés



Les nids de pingoins.

sans doute de nous voir si près d'eux, se mirent en devoir de nous disputer le terrain. Cependant les bâtons dont nous étions armés l'un et l'autre ayant bientôt décidé de la victoire en notre faveur, les pingoins abandonnèrent leurs nids, dans lesquels nous trouvâmes cent trente-huit œufs. Nous les ramassâmes avec ravissement et les portâmes à la caverne, où nous trouvâmes nos compagnons d'infortune déjà rendus, ayant terminé deux des murs de la maison. Les œufs nous servirent pour souper, et le lendemain ils formèrent notre déjeuner. Nous les fîmes frire, à l'aide de notre marmite cassée, dans de l'huile d'éléphant, et nous les trouvâmes très-bons : nous en mangeâmes soixante-douze entre nous sept. Ces œufs sont un peu plus gros que les œufs de poule, ont la coque très-dure et diffèrent des autres œufs en ce qu'ils sont ronds et en ce que la partie que l'on nomme communément le jaune est d'un rouge éclatant. Ils ont, comme nous l'avons éprouvé depuis, la propriété d'être un violent purgatif.

Le 9, le temps fut sombre et enclin au dégel.

Le 10, un temps épouvantable nous empêcha de sortir; nous restâmes dans la caverne autour de notre feu.

Le 11, le temps se radoucit, et nous vîmes luire le soleil

pendant toute la matinée, ce que nous n'avions pas vu depuis longtemps. Cette journée fut donc la mieux employée depuis notre naufrage.

Le 12, le temps fut froid et nébuleux; nous nous rendîmes sur la grève de la baie et nous y vîmes cinq éléphans mâles; nous nous armâmes de lances et en attaquâmes deux que nous réussîmes à tuer. Ensuite nous nous occupâmes à paver l'intérieur de notre habitation et à y transporter la chair et la graisse des deux éléphans que nous avions détruits. La nuit mit fin à nos travaux.

Le 13, nous transportâmes notre bagage à notre nouvelle demeure, où l'on tira au sort à qui choisirait les places. Chacun, ayant sa place désignée, s'occupa à s'installer le mieux qu'il lui fut posible, prenant des pièces des débris du navire pour se garantir de l'humidité du pavé et s'en former un siége et un lit tout à la fois. On plaça le feu au milieu de la maison. Tout ce jour nous fûmes assaillis d'une nuée d'oiseaux, seule espèce d'oiseaux terrestres que j'aie jamais vue dans ce pays et que j'appelle pigeons. La graisse qui se trouvait sur les peaux d'éléphans qui couvraient la maison les attirait en foule; mais nous ne pouvions les atteindre à coup de pierres, tant ils étaient prompts à s'envoler dès que l'un de nous sortait de la maison. Vers le soir, le temps, qui avait été couvert tout le jour, s'éclaircit; je m'écartai de la maison, et je montai sur la colline au pied de laquelle elle se trouvait. De là je vis toute la vallée dans laquelle nous étions et les hautes montagnes qui la bordaient en tous sens. La neige la couvrait entièrement, et le vent en faisait voler des tourbillons jusque sur le sommet de la haute montagne de l'est. Quelques éléphans mâles faisaient paraître, au-dessus de la surface blanchie, leur énorme rotondité, et semblaient par leur immobilité défier les frimats et les tempêtes. Des débris du navire, des paquets de douvelles de barriques épars çà et là sur le rivage attestaient un naufrage récent, et le toit rougi de notre demeure indiquait que des êtres humains y avaient survécu. La vallée pouvait avoir deux milles de profondeur. Je vis entre deux montagnes une gorge qui semblait devoir abréger le chemin à faire pour aller en quelqu'autre endroit de de l'île. Cette découverte et la certitude que j'avais de l'existence d'une autre vallée dans le nord-ouest me firent prendre la résolution de partir le lendemain pour découvrir cette vallée et m'assurer en même temps si elle était plus abondante en éléphans que celle dans laquelle nous vivions. Je descendis donc, et à mon arrivée à la maison je communiquai mon projet à M. Fotheringham : il se décida à m'accompagner, et nous convînmes de partir le lendemain matin à la pointe du jour. Dans la soirée, nous fîmes cuire quelques morceaux de chair d'éléphant pour porter avec nous dans notre voyage.

Le 24, au point du jour, nous nous mîmes en route, M. Fotheringham et moi, par un temps humide et brumeux, munis chacun d'un bâton et d'un sac de toile contenant nos vivres. Arrivés au bout de la vallée, après une marche d'environ deux heures dans la neige, nous entrâmes dans la gorge que j'avais aperçue la veille. Nous montâmes pendant à peu près une heure; après quoi, la brume augmentant, nous suivîmes un étroit défilé sur le haut de la montagne, aussi loin que nous le pûmes. Nous fûmes bientôt arrêtés par une masse énorme de neige qui se trouvait au pied d'une autre montagne qui nous parut extrêmement haute. Nous trouvâmes cependant un endroit par lequel nous montâmes jusqu'au sommet avec beaucoup de difficulté, la pente ne formant qu'un morceau de glace, et étant obligés de percer avec nos bâtons l'endroit où nous voulions mettre le pied. Après une marche pénible, entourés d'une brume épaisse, nous arrivâmes dans un endroit où nous crûmes pouvoir descendre. Nous nous assîmes donc sur la glace, et nous gouvernant avec nos bâtons, nous nous laissâmes glisser jusqu'au bas de la montagne, que nous fûmes très-aises de gagner, la rapidité de la descente nous ayant presque coupé la respiration. Nous suivîmes une gorge qui partait en pente douce du pied de la montagne, et qui nous conduisit dans une vallée que nous crûmes aboutir à la mer. Des cris variés attirèrent notre attention, et nous en reconnûmes bientôt quelques-uns pour des cris d'éléphans; mais ce ne fut qu'au bout de la vallée, et près du rivage, que nous vîmes d'où partaient les autres cris. Plus de trois millions d'une espèce de pingoins, bien différens de ceux que nous avions trouvés près de notre baie, étaient rassemblés sur un plateau de pierres, au milieu duquel coulait un fort ruisseau, et la place qu'ils occupaient était sans neige, mais répandait au loin une odeur infecte. Les petits, encore couverts de duvet, se tenaient ensemble, et tout autour d'eux étaient rangés leurs pères et mères. Un espace large d'environ deux pieds était laissé inoccupé pour donner un libre passage, jusqu'au milieu du lieu de la ponte, aux pingoins qui revenaient de la mer pour nourrir leurs petits. L'harmonie la plus parfaite semblait régner parmi eux, et tous leurs efforts paraissaient se borner à chasser loin d'eux cette espèce de pigeons dont j'ai parlé, et qui tâchaient de se faire donner les alimens réservés aux jeunes pingoins. Nous nous rendîmes ensuite sur la grève, où nous trouvâmes quelques éléphans marins. En parcourant le rivage, nous aperçûmes une voûte qui nous parut noircie; nous nous approchâmes et reconnûmes qu'on y avait fait du feu, trouvant d'ailleurs deux pierres longues et plates qui avaient sans doute servi à poser les grilles. Un peu plus loin, nous trouvâmes plusieurs planches que nous pensâmes provenir de quelque canot, mais dont le mauvais état nous prouvait la vétusté; près de là se trouvaient une centaine de ces mêmes pingoins que nous avions vus dans la baie du nord-est tous couchés sur leurs nids. Nous leur trouvâmes des œufs, mais tous trop couvés pour pouvoir être mangés; nous n'en rapportâmes donc aucun. Nous étant avancés vers le sud de la vallée, nous y vîmes une quantité de ces oiseaux appelés *nelleys*, que j'appellerai corbeau austral; ils avaient tous des nids faits sur la neige : ils ne les quittèrent pas quand ils nous virent nous avancer vers eux : nous leur supposâmes des œufs, et à coups de bâton nous les forçâmes à se lever de leurs nids, ce que plusieurs ne firent qu'après avoir été frappés à mort et en vomissant sur nous les matières fétides que contenait leur panse. Nous trouvâmes quarante-cinq œufs que nous mîmes dans nos sacs pour les porter à la maison; plus loin, nous vîmes de jeunes albatros sur un plateau de neige; nous en tuâmes douze, en prîmes six chacun, et nous nous acheminâmes vers notre demeure, à nuit tombante, lassés, mais contens de la découverte que nous venions de faire, et enchantés de connaître le lieu de la ponte des pingoins royaux, car nous savions que ces pingoins sont toute l'année à terre; ainsi, nous étions certains que tant que nous aurions des forces pour aller chercher notre nourriture dans cette vallée, que nous nommâmes vallée de l'Abondance, nous ne souffririons jamais de la faim. Quant à y demeurer, cela devenait impossible, parce que nous n'y avions vu aucune caverne, et qu'indépendemment du bois que nous serions obligés d'y transporter pour bâtir une maison, nous serions aussi dans la nécessité d'y porter des pierres, les grèves qui bordaient le rivage étant composées de sable mouvant et de cailloux trop petits pour élever un mur. Pleins de ces ré-

flexions, nous suivîmes pour nous en retourner la route que nous avions faite le matin; mais la nuit nous ayant surpris en sortant de la vallée, nous nous égarâmes, et après une marche de trois heures dans la neige qui couvrait la terre, et qui tombait à gros flocons depuis le commencement de la nuit, nous nous trouvâmes sur le haut d'une montagne où le froid nous saisit d'une manière si violente que nous fûmes obligés de laisser là nos jeunes albatros et nos œufs pour pouvoir marcher plus vite et nous exercer plus activement. Après plusieurs marches çà et là sur le haut de la montagne nous arrivâmes au bord d'une glacière qui nous semblait s'étendre doucement jusqu'au pied de la montagne; nous crûmes donc n'avoir rien de mieux à faire que de nous y laisser glisser, comme nous avions fait le matin. Nous ne fûmes pas plutôt sur la glace que nous fûmes obligés de nous étendre sur le ventre et de laisser nos bâtons, pour tâcher de nous accrocher avec les doigts, la pente étant beaucoup plus forte que nous ne nous l'étions imaginé. Après avoir roulé pendant très-peu d'instans, nous perdîmes prise à un endroit perpendiculaire, et nous fûmes jetés sur la neige, qui heureusement se trouvait molle dans l'endroit de notre chute. J'eus tout le côté meurtri et le pouce gauche démis. M. Fotheringham, étant tombé sur les pieds, en fut quitte pour éprouver une vive douleur dans les cuisses, douleur qu'il a ressentie plus d'un an après cet accident. Le pouce me faisait horriblement souffrir; mais je l'enveloppai et je le pressai vivement dans un mouchoir que j'avais sur moi. Décidés à ne plus ainsi risquer notre vie en essayant de descendre, nous restâmes toujours en exercice près de l'endroit de notre chute, en attendant impatiemment le jour. Le froid nous tourmentait violemment, et une neige épaisse nous traversait jusqu'aux os.

Le 15, le jour, si ardemment désiré, parut enfin et nous permit d'examiner le lieu où nous nous trouvions. Notre premier soin fut de regarder d'où nous étions tombés, quelle fut notre surprise de nous trouver vivans, lorsque nous vîmes que nous avions parcouru, en tombant, un espace d'au moins cinquante pieds. Nous remerciâmes avec reconnaissance l'être puissant et bon qui nous tendait une main secourable au milieu de tant de misères, et qui veillait lui-même sur une vie qui commençait à nous être à charge, et à laquelle, sans nul doute, nous ne tenions plus que par le lien naturel, qui est l'horreur de la destruction. Le temps s'éclaircit au point du jour, et nous permit de retrouver notre chemin. Une pluie abondante succéda à la neige, et comme nous marchions à grands pas, nous trouvâmes bientôt un endroit par lequel nous descendîmes dans la vallée. Vers midi, nous arrivâmes à la maison. Nous trouvâmes nos gens assis autour du feu, déplorant déjà la triste fatalité par laquelle nous avions été entraînés à parcourir ces montagnes glacées, que des crevasses remplies de neige rendent très-dangereuses, et dont ils s'entendaient retracer les risques par quelques-uns qui avaient été à l'île Kerguelen, et qui accompagnaient leurs démonstrations d'exemples terribles. Quoique sans égard pour nous et d'une insolence sans égale, ils eussent été fâchés de nous perdre, en ce que nous avions toujours soutenu leur courage en leur montrant l'espoir d'une délivrance prochaine par un navire venant de l'Ile-de-France. D'ailleurs nous avions avec nous la poudre que nous avions sauvée du naufrage, seul moyen d'allumer du feu dans l'île, si nous avions le malheur de laisser éteindre le nôtre. Cette dernière considération, je n'en doute pas, contribua beaucoup à la joie qu'ils éprouvèrent en nous voyant de retour: ils la témoignèrent d'une manière non équivoque. Notre état, il est vrai, était pénible; nous étions transis de froid, entièrement mouillés, nu-pieds, nos souliers étant restés dans la neige, et nos joues extraordinairement enflées laissaient à peine voir des yeux dont l'abattement devait prouver l'anéantissement de nos forces. Notre premier besoin fut de sécher nos vêtemens auprès du feu. Dès qu'ils furent secs, nous voulûmes nous livrer au sommeil, mais la douleur que me causait mon pouce était trop vive pour me laisser fermer l'œil. Je résolus donc d'y mettre un appareil, que je priai un de nos gens de faire. C'étaient deux petits morceaux de bois engougés, que j'appliquai des deux côtés du pouce. Un de nos gens les entoura d'un fil de caret qu'il raidit jusqu'à faire joindre les deux morceaux de bois, afin de faire tenir le pouce droit. La douleur que me causa cette opération fut inouïe. Les personnes qui ont éprouvé de pareils accidens pourront seules s'en faire une idée. L'opération finie, je gardai l'appareil bien raidi sur le doigt, et je résolus de ne plus y toucher. Me trouvant alors un peu plus à l'aise, et n'ayant aucune envie de manger, je leur fis part du succès de notre voyage, qui se trouvait presque sans fruit, dès que nous ne pouvions habiter cette vallée, ayant à parcourir, pour nous y rendre, un chemin impraticable pendant l'hiver. Si je ne leur apprenais rien de consolant, ce qu'ils me dirent ne le fut guères pour moi, lorsqu'ils me rapportèrent que les oiseaux avaient dévoré la chair des éléphans mâles que nous avions tués pour couvrir la maison, et qu'il n'en restait plus qu'un morceau, qui nous devait à peine suffire pour la journée; qu'ils avaient essayé d'en tuer d'autres, mais qu'ils s'étaient tous enfuis à leur approche, après avoir vu couler le sang du premier, auquel ils avaient donné un faux coup de lance. Nous résolûmes donc de nous rationner sur ce morceau, jusqu'à ce que nous vissions quelque éléphant sur la grève. Vers le soir, un léopard de mer monta très-près de la maison, mais il se retira dès qu'il nous vit près de lui. Dans la soirée je pus dormir, et je me remis un peu des fatigues de la nuit précédente.

Le 16, la neige dura tout le jour, et le vent en amoncela une grande quantité auprès de la maison. N'ayant rien à manger, nous nous hasardâmes à sortir pour tâcher de trouver quelque éléphant; mais après avoir parcouru la grève, nous revînmes à la maison sans avoir rien rencontré: pas un éléphant, pas un pingoin ne s'y voyait. Les oiseaux marins mêmes, cherchant un abri derrière d'énormes rochers, semblaient participer à la désolation générale. Un très-petit morceau de chair d'éléphant fut partagé en sept parties bien égales; mais ce léger repas n'assouvit pas notre faim. Tout le jour se passa de même, et vers le commencement de la nuit, n'ayant plus de graisse pour entretenir notre feu, nous fûmes obligés de brûler le bois que nous avions sauvé du naufrage. La faim nous tourmenta vivement toute la nuit; je tâchai, mais en vain, d'apaiser la mienne en buvant beaucoup. Dans la nuit, la neige cessa; mais il glaça très-fort.

Le 17, le temps fut le même que la veille. Au jour, je me levai, et je voulus sortir, croyant être plus heureux que le jour précédent; mais je ne fus pas plutôt au ruisseau qui nous séparait de la grève de sable que je vis qu'il n'y avait pas moyen de le passer, la neige y étant élevée de plus de dix pieds. Je rentrai donc à la maison, et je communiquai ces nouvelles à mes malheureux compagnons. Alors ils crurent que c'en était fait d'eux; depuis le 16 au matin nous n'avions pas mangé. Des plaintes sur leur situation, de profonds gémissemens, des cris de rage et de désespoir, désormais devenus inutiles, furent les suites de cette persuasion. Ce fut dans cet état d'accablement que se

passa la terrible nuit du 17 au 18. Les élémens semblaient conjurés pour nous détruire. Les vents soufflaient avec une fureur inouïe; un temps noir, triste précurseur des tempêtes, laissait à peine voir la vallée couverte d'une neige épaisse. Ce fut une nuit de douleur, une nuit de pensées amères et de regrets déchirans. Je savais que nous pouvions supporter la faim encore deux jours; mais si ce temps continuait, la mort me paraissait inévitable.

Le 18, nous vîmes enfin le jour; mais il ne servit qu'à nous éclairer sur notre malheureuse position. Notre faiblesse augmenta, ce jour, au point que quatre de nos compagnons ne purent sortir de la maison. Je continuai à boire



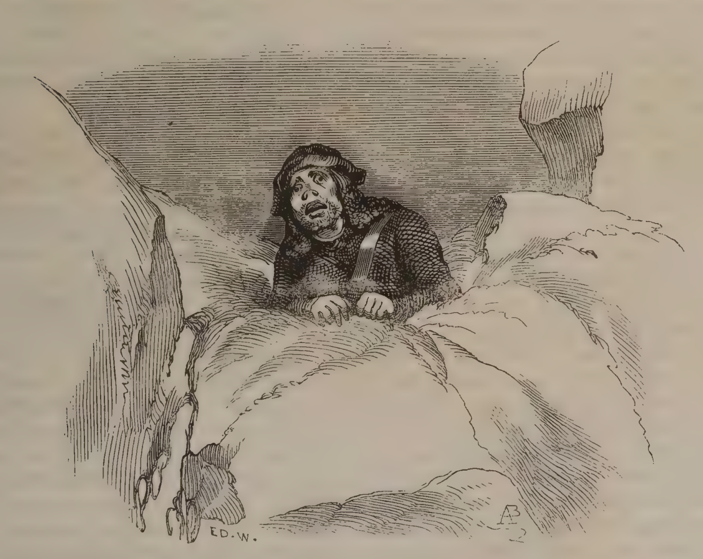
Les naufragés autour du feu.

de la neige fondue, et je crus y trouver un soulagement. Personne ne voulut suivre mon exemple. Vers le soir, j'eus encore assez de force pour aller chercher quelques morceaux de bois à notre magasin, afin d'entretenir le feu; mais ce fut tout ce que je pus faire. A mon retour, je tombai de lassitude, et je restai en cet état jusqu'au lendemain.

Le 19, il ne neigeait plus aussi fortement. M. Fotheringham et moi, qui nous sentions encore les plus forts, nous sortîmes, et nous eûmes la force de parcourir la grève. Nous ne trouvâmes rien, et revînmes à la maison sans aucune espérance. La mort nous paraissait certaine. Deux hommes commençaient déjà à en ressentir l'agonie, et je craignis que le manque d'alimens n'engageât quelqu'un à proposer le sacrifice d'un de nous pour sauver les six autres. Cette horrible pensée fit qu'après avoir bien réfléchi, je m'écriai, vers midi, que si quelqu'un voulait m'accompagner à la grève de l'Abondance, je me ferais fort d'en être de retour promptement avec des provisions; j'affirmai avec assurance que la neige étant devenue très-molle, nous n'aurions à courir aucun risque si nous marchions avec précaution. Je leur fis ensuite envisager la certitude d'une mort prochaine si nous ne faisions point tous nos efforts pour nous en garantir. Ces considérations déterminèrent deux d'entre eux à accompagner M. Fotheringham et moi à la vallée de l'Abondance; mais nous n'avions pas de chaussures. Nous coupâmes une des peaux de la couverture de la maison; nous la partageâmes en divers morceaux, et nous laçâmes les pièces autour de nos pieds. Cette chaussure, toute froide et tout incommode qu'elle était, ne laissait pas de nous être très-utile pour marcher dans la neige. Nous partîmes donc aussitôt au nombre de quatre, et, vers six heures, nous arrivâmes à la vallée de l'Abondance, après avoir couru le risque d'être engloutis mille fois dans les amas de neige entassés au pied de la montagne. Nous trouvâmes quelques éléphans sur la grève; nous les tuâmes, et nous allumâmes un grand feu sous la voûte que nous avions vue le 24. Nous fîmes rôtir quelques morceaux de chair; et, je l'avouerai ici, cette viande, toute fumée, tout huileuse qu'elle était, me parut le mets le plus agréable que j'eusse jamais mangé. Je me gardai cepen-

dant de me livrer entièrement à mon appétit, et j'exhortai mes compagnons à suivre mon exemple, ce qu'ils firent cette fois sans murmurer. Nous passâmes la nuit dans cet état, et, heureusement pour nous, elle ne fut pas aussi mauvaise que les nuits précédentes.

Le 20, au point du jour, nous prîmes chacun une charge de chair d'éléphant et de jeunes albatros, et nous reprîmes le chemin de la *vallée du Naufrage*. Nous y fûmes vers les cinq heures du soir, ayant été obligés de laisser sur une montagne un de nos compagnons, qui, dégoûté de tant de misères, jeta là sa charge, s'étendit dans la neige, et fut sourd aux invitations que nous lui fîmes de se lever. Désespérés de sa résolution, nous essayâmes de le porter; mais cette entreprise était au-dessus de nos forces. Nous prîmes sa charge de provisions, lui fîmes nos derniers adieux, et le laissâmes là!... A notre arrivée à la maison, nous trouvâmes nos trois compagnons dans un triste état; ils ne pouvaient se lever, et avaient laissé le feu s'éteindre. Ils ne répondaient plus que vaguement à nos questions, et la vue de la nourriture que nous leur apportions ne parut faire aucune impression sur eux. A l'aide d'un peu de poudre, nous allumâmes du feu, et nous fîmes aussitôt cuire la viande que nous avions apportée. Aucun d'eux ne voulut y toucher; mais nous les forçâmes à en manger, en leur mettant nous-mêmes les morceaux dans la bouche, et les obligeâmes à les mâcher et à les avaler. La fatigue nous fit ensuite nous endormir, et chacun reposa aussi profondément que la pensée du malheur arrivée ce jour à l'un de nous pouvait le permettre. Vers minuit, des cris effroyables me réveillèrent en sursaut. Je me levai, et incertain d'où ils pouvaient provenir, j'éveillai mes compagnons. En entendant les cris répétés pour la deuxième fois, ils furent saisis d'une frayeur extrême. Ils s'imaginaient que c'était l'âme du Hollandais Metzelaar, l'homme qui était resté sur la montagne, qui leur demandait des prières; quelques-uns crurent qu'elle faisait des menaces et affirmèrent qu'elle parlait hollandais. Au troisième cris, je reconnus la voix, et je ne doutai pas pas que ce ne fût le Hollandais en personne qui se trouvait là. Mais ce que je ne pus comprendre, c'était comment il avait pu revenir pendant la nuit de cet endroit périlleux et quelle pouvait être la cause de ses cris effrayans. Je sortis sur-le-champ de la maison avec M. Fotheringham, et les plus braves d'entre eux nous suivirent par derrière. Nous nous acheminâmes au lieu d'où partaient ces cris, et, rendus au ruisseau dont j'ai parlé, nous en découvrîmes la cause. Nous y trouvâmes Metzelaar au milieu d'un monceau de neige, faisant des efforts pour s'en retirer et ne pouvant en venir à bout. Nous le dégageâmes avec assez de peine, et



Metzelaar dans les glaces.

enfin nous fûmes obligés de le transporter jusqu'à la maison. Là, il reprit ses sens, et nous raconta qu'il s'était endormi où nous l'avions laissé; qu'il avait été réveillé à la nuit par une grande douleur dans les jambes, et qu'il avait essayé alors de marcher pour s'en délivrer, ce qui lui avait réussi; qu'après une marche pénible, et tombant à tous momens dans des trous de neige, il avait gagné les bords du ruisseau, et, croyant pouvoir le passer, il avait été englouti dans un endroit profond où il enfonçait à mesure qu'il voulait s'en dégager. Nous lui donnâmes le matelas des malades pour s'y coucher, et un sommeil non interrompu le conduisit, ainsi que nous, au lendemain matin.

Le 21, à notre lever, nous aperçûmes près de la maison cinq éléphans mâles, et en allant vers le ruisseau, nous en découvrîmes une quantité dans la vallée. Pleins de joie, nous déjeunâmes des vivres de la veille, et ensuite nous attaquâmes à coups de lance deux des éléphans que nous avions vus. Nous eûmes le bonheur de les tuer. Nous en prîmes toute la graisse et la chair, que nous trempâmes dans de l'eau de mer, et que nous suspendîmes ensuite dans la maison pour fumer, dans le cas où de nouveaux mauvais temps nous empêcheraient encore de trouver des vivres dans la vallée. Nous prîmes aussi nos peaux; nous les étendîmes sur la maison pour en faire des chaussures quand

nous serions obligés de voyager. Le reste du jour, nous nous occupâmes à réparer nos effets avec le fil que nous avions déjà fait de caret du gréement.

Tout le reste du mois d'août fut employé à perfectionner notre habitation et à la clore toutes les fois que le temps permit d'y travailler. Dans cet intervalle, les éléphans montèrent en grand nombre sur le rivage, et nous ne craignîmes plus de manquer de vivres; mon pouce ne me causait plus qu'une légère douleur, et nos différentes occupations firent reprendre à chacun une certaine gaîté.

Au commencement de septembre, les femelles des éléphans marins montèrent à terre, et bientôt toute la grève en fut couverte, ainsi que de leurs petits. Les mâles se tenaient sur la grève, entre la mer et leurs femelles, pour les empêcher de se retirer à l'eau, et de laisser leurs petits sans soutien, et d'autres mâles plus jeunes croisaient dans les brisans du rivage pour y faire retourner celles qui eussent pu tromper la vigilance de leurs gardiens. Il est inconcevable avec quelle fureur se battent ces animaux : leurs cris sont affreux, et ils se déchirent souvent en pièces avant d'abandonner le champ de bataille.

Les petits éléphans nous fournirent une ressource très-grande. Nous en écorchâmes un grand nombre, et nous fîmes sécher leurs peaux dans la maison; ces peaux, bien séchées et frottées avec soin pendant un temps considérable, devenaient aussi souples que de l'étoffe ; nous en fîmes des vestes, des pantalons, des gilets, des bas, des souliers et des chapeaux; et nous trouvâmes ces vêtemens très-chauds. Tout le mois fut employé à ces opérations; nous ne nous apercevions du mauvais temps que lorsque nous étions obligés de sortir pour faire notre provision de graisse et de chair d'éléphant. Les pingoins royaux, qui commençaient à se montrer en quantité dans notre vallée, nous permettaient de varier nos mets. De temps en temps nous allions à la grève, où nous avions trouvé les premiers œufs de pingoins, et nous en revenions avec une charge de vingt à trente œufs.

Notre santé se raffermit considérablement; nos malades avaient repris toute leur vigueur, et je commençai à me résigner à ma destinée. Nous avions tout réglé relativement au ménage : chacun avait sa semaine de cuisine, et, en récompense, durant le temps de son service, il était exempt de toute corvée. Deux hommes étaient chargés de transporter chaque jour à la maison une quantité suffisante de graisse pour l'entretien du feu, et deux autres se relevaient la nuit pour veiller à ce qu'il ne s'éteignît pas. Ceux que leur tour faisait rester à la maison réparaient dans ces intervalles les effets déchirés et en mauvais état. Les corvées générales étaient les voyages au lieu de la ponte des pingoins, les attaques des éléphans mâles et les réparations de la hutte. Le service ainsi disposé, tout commençait à bien aller; souvent on semblait oublier ce que notre exil avait d'affreux pour ne penser qu'aux commodités que nous avait procurées notre industrie ; avec quel plaisir entendions-nous le vent siffler autour de la hutte lorsque, réunis près d'un grand feu de graisse, nous savions pouvoir le braver impunément! Notre hutte était petite, et par conséquent la chaleur y était forte; mais la fumée nous incommodait extrêmement; nous résolûmes donc de tâcher d'y remédier. Nous pratiquâmes une cheminée à un des murs de la hutte, et elle ne fuma effectivement que très-peu; mais nous tombâmes de Carybde en Sylla. Le froid violent qui se fit sentir dans la maison, après cette opération, nous engagea à suivre notre premier plan : nous bouchâmes donc la cheminée, et nous remîmes le foyer au milieu de l'habitation.

Tout le mois de septembre fut terrible sous le rapport du froid et du vent. Nous en vîmes avec plaisir la fin, espérant qu'en octobre, qui répond à avril dans l'hémisphère boréal, nous trouverions le temps plus modéré, et surtout le terme de la chute des neiges, qui nous empêchaient très-souvent de sortir de chez nous. Les équinoxes se firent sentir fortement, et pendant près d'un mois le vent fut continuellement véhément. Octobre ne s'annonça pas sous de meilleurs auspices. Le froid continua à être vif, et la neige tomba toujours en abondance.

Les derniers jours d'octobre furent assez beaux, c'est-à-dire sans neige, et le froid diminua sensiblement dès cette époque.

Le 31, nous nous hasardâmes à aller visiter la vallée de l'Abondance pour nous procurer quelques jeunes albatros, et nous trouvâmes que le chemin n'en était plus aussi dangereux qu'auparavant.

Le 1er novembre, nous parcourûmes la côte du nord-est de l'île, et nous trouvâmes une espèce de pingoins qui nous était absolument inconnue : une colline entière était couverte de ces amphibies, qui en avaient déblayé la neige et s'y étaient composé des nids avec des petites pierres. J'évaluai à trois millions le nombre de ces pingoins. Ils me parurent être de l'espèce des huppés du premier genre, et nous leur trouvâmes soixante-quatre œufs; nous retournâmes à la maison, pleins de joie de cette découverte, et nous promettant bien de venir, dans quelques jours, retirer tous les œufs que nous pourrions ramasser.

Les 2, 3, 4, 5 et 6, le temps étant excessivement mauvais et les pluies continuelles, nous ne sortîmes que pour des destructions d'éléphans destinés à notre cuisine et à notre feu.

Le 7, le temps étant un peu plus beau, nous volâmes au lieu de la ponte des gingoins huppés, et nous en retirâmes sept à huit mille œufs; nous pratiquâmes sur le haut du rivage un carré avec des pierres, et nous les y cachâmes. Ayant apporté avec nous des sacs de peau de jeune éléphant, nous en prîmes une charge, et nous revînmes à la maison. Ce jour, la neige avait presque entièrement disparu de la vallée, et nous commençâmes à voir le sol, qui nous avait toujours été caché. Le milieu de la vallée était composé de petites pierres, parmi lesquelles s'élevaient quelques tertres couverts d'une petite mousse, et de cette mousse sortait une plante à laquelle nous donnâmes le nom de *chou*. Nous la goûtâmes, mais nous la trouvâmes excessivement amère : néanmoins nous nous en servîmes en guise de légumes dans un ragoût que nous fîmes le soir avec de la chair d'éléphant cuite dans notre morceau de marmite et des œufs de pingoins. Nous avions rapporté, à quatre, quatre cent quatre-vingts œufs dans nos sacs, et ce qu'on aura peine à croire, nous mangions dans un seul repas, à nous sept, de quatre-vingts à quatre-vingt-dix de ces œufs, dont la grosseur est au moins le double d'un œuf de poule.

Tout le reste du mois fut pluvieux et très-venteux. Nous nous bornâmes à expédier chaque matin deux de nous pour chercher au lieu de la ponte des pingoins le nombre d'œufs nécessaires au lendemain. Vers la fin du mois, toute la neige avait disparu, à l'exception de celle des montagnes, et nous eûmes le bonheur de voir monter à terre, non loin de la maison, des pingoins huppés de la seconde espèce, venant pondre et élever leurs petits. Nous leur prîmes tous leurs œufs, au nombre d'environ cinq à six mille, et nous les trouvâmes meilleurs au goût que ceux de tous les autres pingoins.

Quoique, vers la fin de novembre, je ne conçusse plus aucun espoir de délivrance, et que je fisse tous mes efforts

ur me résigner à ma triste situation, je ne laissai pas d'affecter ma gaîté ordinaire et de continuer à parler de mes espérances de libération par un navire venant de l'île de France.

L'île nous étant totalement inconnue, M. Fotheringham et moi nous résolûmes de la reconnaître. Le temps, quoique généralement pluvieux, n'était plus aussi froid, et la neige avait disparu de dessus les collines. Nous nous préparâmes donc à un long voyage. Le 29 novembre, au point du jour, nous nous dirigeâmes vers le sud de l'île, et nous parvînmes au bout de la vallée, qui pouvait avoir quatre milles de longueur dans ce sens. Nous escaladâmes ensuite une très-haute montagne, et arrivés au sommet, nous vîmes une autre vallée, mais bien plus longue que la nôtre. Nous découvrîmes la mer couverte de bancs de glace d'une hauteur étonnante. En descendant de la montagne du côté du sud, nous trouvâmes un terrain couvert de matières jaunes et métalliques; nous creusâmes environ à la profondeur d'un pied avec nos bâtons, et nous retirâmes encore plusieurs morceaux de ces matières, que je crois être du cuivre.

Le lendemain matin, nous partîmes au point du jour et nous nous dirigeâmes vers l'est de l'île. Je marchais un peu devant mon campagnon, la tête baissée, pour éviter les raffales de pluie que le vent me portait à la figure, lorsqu'un cri terrible partit d'un endroit très-voisin. Je portai sur-le-champ les yeux de ce côté, et je vis sur un rocher, au pied de la montagne, un énorme loup marin me menacer en secouant la tête et en me montrant les dents: sauter de la roche et se faire un passage à la mer entre nous deux fut pour lui l'affaire de peu d'instans. Peu après nous en vîmes un autre, mais beaucoup plus petit: nous réussîmes à le tuer, nous l'écorchâmes et en emportâmes la peau. J'en trouvai le duvet très-beau, et je compris sur-le-champ combien il nous était important de connaître la partie de l'île où se trouvaient ces animaux; car leur duvet fait que leur peau est beaucoup plus convenable à l'habillement que la peau d'éléphant; elle est d'ailleurs infiniment plus souple.

Après une journée pénible, nous vîmes enfin notre vieille demeure, et ce fut avec un grand plaisir que nous nous reposâmes à l'abri, après trois jours de courses.

Nous trouvâmes en arrivant nos gens dans le plus grand désordre: ils s'étaient battus, et avaient presque assommé le matelot hollandais, qui avait reçu une grave blessure par un coup de couteau que lui avait donné le portugais Salvador. Nous nous fîmes rendre compte des causes du tumulte, et il nous parut que le massacre des Anglais à Amboine (Java) par les Hollandais, pendant le siècle passé, avait donné naissance aux troubles. De sanglans reproches avaient été faits à ce sujet à Metzelaar, qui avait répondu par des invectives contre les Anglais et même contre les Français. L'honneur national avait aussitôt poussé les deux Français, qui étaient témoins de la dispute, à venger l'injure faite à leur pays. Ils s'étaient saisis de bâtons et avaient réduit le malheureux hollandais au point où nous le voyions. Le Portugais même avait poussé la rage jusqu'à lui porter un coup de couteau dans le dos au moment où il était tombé. Nous nous déclarâmes contre une inhumanité aussi grande, en leur annonçant que désormais nous n'habiterions plus sous le même toit.

Le lendemain matin, décidés à nous séparer, nous cherchâmes un emplacement pour bâtir une maison: en ayant trouvé un, nous mîmes sur-le-champ la main à l'œuvre. En huit jours, nous eûmes une maison longue de huit pieds et large de six, avec une hauteur suffisante pour s'y tenir droit: nous nous y installâmes de suite, et prîmes avec nous le Hollandais, qui commençait à marcher.

Le 11 décembre fut un jour célèbre de notre histoire. Vers les trois heures de l'après-midi, je me promenais près de la pointe est de notre baie, lorsque, entraîné par mes réflexions, je m'acheminai, sans y penser, dans le fond de la vallée. Levant tout à coup les yeux, j'aperçus une caverne près d'un énorme rocher; j'y entrai, et quelle fut ma joie en y voyant des deux côtés du ruisseau une terre bleue très-fine, que je reconnus être d'excellente argile. Tout le fond de la caverne était composé d'une terre très-sèche, pareille au bois d'un vieil arbre. Je conçus sur-le-champ l'idée d'essayer à faire de la poterie et de me servir de cette terre pour la cuire. Je courus donc au logis; je fis part de cette découverte à M. Fotheringham; il vint avec le Hollandais, et nous transportâmes à la maison assez d'argile pour faire un couple de pots, et une grande quantité de cette terre pour tenir lieu de combustible: tant était vive mon ardeur pour cet ouvrage, que j'y passai la nuit.

Le lendemain, j'avais terminé six pots. J'allumai alors un grand brasier avec cette terre sèche, qui fit bientôt un feu aussi ardent que celui du charbon, et je plaçai mes pots au milieu de la braise. Après une cuisson de six heures, je les retirai. Le soir, nous y fîmes bouillir une épaule d'éléphant avec une sauce d'œufs de pingoins battus ensemble; nous décidâmes que c'était, sans contredit, le meilleur souper que nous eussions fait depuis notre naufrage. Je fus longtemps indécis si je ferais jouir nos gens de la grande maison du bénéfice de ma découverte; mais l'humanité, et peut-être un peu de vanité, l'emporta sur le ressentiment. J'allai leur montrer mon pot; je leur dis où trouver les matières, et je leur expliquai le procédé que j'avais suivi pour fabriquer mes vases. Ils se dirent très-reconnaissans de ma démarche; mais ils ne pouvaient profiter alors de cette découverte, attendu qu'ils avaient construit un canot pour aller à l'île du roi Charles, où ils espéraient trouver meilleure chance qu'à l'île Chabrol. Je fus curieux de voir ce canot; il était construit de douvelles de barriques amarrées ensemble par des fils de caret, et le tout était recouvert d'une peau d'éléphant mâle. Ce canot avait dix pieds de long sur trois de large. Je fis mes efforts pour les dissuader de s'exposer ainsi à une mort certaine; sourds à mes avis, ils persistèrent à me dire qu'au premier beau temps ils courraient leur chance. Je leur souhaitai alors un heureux voyage et les quittai, bien persuadé que je leur avais parlé pour la dernière fois. Je fis part de leur résolution à mes deux compagnons; M. Fotheringham en fut affligé; mais le Hollandais vit dans cette mort une juste punition de la manière dont ils l'avaient traité; et, plein de cette opinion, il ne déplora point leur sort.

Le 17, au point du jour, le Hollandais me réveilla en me disant que les *quatre démons*, telle était son expression, étaient déjà embarqués. Je me levai, et je vis effectivement le canot sortant de la baie; il avait une voile latine faite de peaux de jeunes éléphans, et semblait voguer rapidement. Il me paraissait très-chargé. Nous montâmes alors sur une haute montagne pour le voir plus longtemps. Le temps était clair; il ne ventait pas violemment; mais de larges bandeaux de brume paraissaient à l'horizon. Nous perdîmes de vue le canot et nous descendîmes à la maison. Vers huit heures, les vents passèrent au sud, grand frais, et nos inquiétudes sur le sort de nos malheureux compagnons se changèrent en certitude de leur perte; nous savions en effet que les vents du sud les empêcheraient de gagner l'une ou l'autre île, et qu'ils devaient alors néces-

sairement périr à la mer. Toute l'après-midi le vent s'accrut, et le soir, nous eûmes une véritable tempête.

Vers minuit ou une heure, des coups redoublés sur la porte et une confusion de voix se firent entendre au dehors, des coups plus violens que les premiers menacent de faire tomber la porte. Je saisis mon couteau de chasse, je coupe la couverture en peau du derrière de la maison, et mes deux compagnons faisant de même, nous sortons sur-le-champ. Au même instant, la porte cède aux efforts des assaillans; ils entrent, regardent avec surprise où nous pouvons être, brisent nos pots et sortent avec la porte et un paquet de peaux de jeunes éléphans que nous réservions pour nous en faire des vêtemens.

Au jour, nous prîmes donc nos armes : je saisis mon couteau de chasse, que je portai en ceinture, et une lance d'éléphant à la main droite, je m'acheminai vers la grève. M. Fotheringham avait aussi son couteau de chasse et portait un bâton au bout duquel se trouvait fixé un gros clou. Le Hollandais avait une énorme massue. Dans cet accoutrement militaire, et remplis d'une ardeur martiale, nous arrivâmes près de la maison de nos gens. En nous entendant frapper à leur porte, car ils l'avaient déjà mise en place, le maître d'équipage vint ouvrir et nous demanda, d'un ton arrogant, ce que nous voulions. Je lui pointai aussitôt la lance au cœur et lui déclarai que s'il ne me rendait mes peaux sur-le-champ, je lui ôterais la vie sans aucun scrupule. Ses camarades voulurent le secourir; mais le mouvement que je fis pour percer l'Espagnol de ma lance leur fit aussitôt jeter le paquet de peaux en dehors de la maison. Nous nous retirâmes alors, et de dehors je les sommai de me dire quels avaient été les motifs de leur conduite de la nuit passée. L'Espagnol sortit seul, et dit qu'après avoir couru les plus grands dangers dans le canot, qu'ils avaient été obligés de laisser au gré des flots pendant vingt-quatre heures, ils avaient profité de la saute des vents pour retourner à notre île; qu'ils y avaient abordé dans le sud; que le canot avait chaviré dans les brisans et qu'ils avaient tous été assez heureux pour gagner le rivage; qu'ils s'étaient mis en route sur-le-champ pour retourner à la vieille vallée, où ils étaient arrivés vers onze heures du soir, et que voyant leur porte enlevée ainsi que d'autres objets, ils avaient résolu de s'emparer de tout ce qu'il y avait chez nous. Je leur répondis que la certitude où nous étions de leur mort nous avait fait faire cette démarche; mais qu'à l'égard de leur conduite, rien ne pouvait la rendre excusable, en ce qu'il me semblait prouvé que leur intention avait été de nous ôter la vie. Je me retirai en les prévenant qu'une seconde tentative de ce genre nous ferait leur déclarer une guerre qui ne finirait que par leur mort à tous.

Nous passâmes tout le mois de janvier à la chasse des loups-marins, et nos gens de l'autre maison firent de même. Vers la fin du mois, nous en eûmes ramassé près de deux cents peaux. Cette chasse était très-pénible, parce que nous étions obligés de nous rendre par les montagnes au lieu fréquenté par ces animaux et de rapporter les peaux à notre habitation. Or une charge de douze peaux est forte pour un homme. On concevra donc que nous devons avoir eu de fréquens voyages à faire pour rapporter deux cents peaux à notre ancienne vallée. Aussitôt notre arrivée de la chasse, nous nous occupâmes à fabriquer des lits en peaux pour nous coucher, et telle fut notre industrie à cet égard, que nous nous crûmes aussi bien dans nos lits de peaux que dans le meilleur lit de l'Europe. Nous nous fîmes aussi plusieurs effets, et nous nous disposâmes à passer l'hiver plus commodément que le précédent.

Janvier fut généralement beau; il fit même quelquefois chaud vers le milieu du jour; mais le coucher du soleil rendait toujours l'air très-froid.

Février vit disparaître le beau temps. Il tomba une neige très-forte pendant trois jours; mais elle ne tint pas sur la terre. Nous profitâmes d'un intervalle de beau temps pour recouvrir notre maison avec les peaux des éléphans mâles qui venaient muer à terre. Nous transportâmes près de l'habitation une grande quantité de tourbes pour conserver le feu pendant notre sommeil; nous rendîmes enfin notre hutte aussi commode que possible. Ces dispositions faites, nous attendîmes bravement l'hiver et ses frimats.

Mars se fit bientôt sentir et amena les tempêtes et la neige. Les cimes des montagnes, dont la blancheur avait été souvent ternie au mois de janvier dernier, reprenaient leur ancienne couleur. Près de deux mois s'étaient déjà écoulés sans que nous eussions communiqué avec nos compagnons, lorsqu'un matin on vint nous annoncer que l'un d'eux venait de mourir, et l'on nous invita à aller constater sa mort naturelle. Nous nous y rendîmes, et, vérification faite, nous jugeâmes qu'il était mort d'épuisement. Le cadavre fut confié à la terre. Nous revînmes à l'habitation. Personne n'avait encore ouvert la bouche; nous semblions tous occupés de la même idée, tous saisis de la crainte de subir bientôt un pareil sort sur cet affreux rocher.

Sur le point de nous séparer pour retourner à notre maison, je fus accosté par notre hollandais, qui me dit qu'il désirait nous quitter pour vivre avec ses compagnons. Nous restâmes donc seuls, M. Fotheringham et moi.

L'hiver s'annonça par des tempêtes violentes et des chutes de neige pendant des semaines consécutives. Nous eûmes toujours des éléphans jusqu'au mois de juin; mais à cette époque, ils nous manquèrent, et nous fûmes obligés souvent d'aller chercher des vivres à la vallée de l'Abondance, ce qui nous occasionnait des maux inouïs et de terribles fatigues.

Un jour, nous revenions accablés de lassitude, après avoir passé une nuit sans feu dans la vallée de l'Abondance, nous mangeâmes à notre retour une partie des vivres que nous avions apportés et nous nous couchâmes. Nous nous endormîmes aussitôt. Après un sommeil d'environ deux heures, nous fûmes réveillés par une masse d'eau qui, tombant sur la couverture de la maison, la défonça, renversa deux murs et remplit la maison de goëmon.

J'avoue que ma première idée fut que l'île était submergée. Nous parvînmes à sortir, et très-heureusement pour nous, car nous étions à peine dehors, qu'une vague très-élevée balaya tous les murs et dispersa tout ce qui se trouvait dans la maison. Nous nous aperçûmes sur-le-champ que cette inondation subite ne provenait d'autre chose que d'un très-fort raz-de-marée. Nous passâmes la nuit entière à tâcher de recueillir tout ce que la lame rejetait au plain, et, le cœur gonflé d'amertume à la vue de ces désastres inopinés, nous ne cessions de nous demander l'un à l'autre ce que nous allions faire. Nous nous décidâmes à rebâtir notre maison plus enfoncée dans la vallée, pour que la mer ne pût nous inquiéter dorénavant; et, le lendemain matin, ayant sauvé presque tout ce que nous avions perdu, nous mîmes la main à l'œuvre. Nos gens avaient vu les effets du raz-de-marée; mais comme leur maison était beaucoup plus loin que la nôtre du bord de la mer, ils ne s'en étaient pas ressentis. Ne voyant plus notre maison le lendemain, ils se rendirent à son emplacement, et nous aperçurent de là occupés à en bâtir une autre; alors ils nous engagèrent si fortement à retourner demeurer avec eux, que nous nous décidâmes à condescendre à leurs désirs

A l'exception de cet accident, l'hiver se passa sans rien de remarquable. Deux de nos gens furent constamment malades, et nous souffrions tous beaucoup des pieds, étant chaque jour obligés de marcher sans chaussure dans la neige. J'ai souvent dans les temps de brume suivi les pas de mes compagnons aux traces du sang que laissaient couler sur la neige leurs pieds enflés et fendus par le froid; mais, autant que possible, nous évitions de quitter la vallée, à raison des dangers que nous courions en passant des nuits sans autre abri que le ciel; cependant cela nous arrivait quelquefois.

Les éléphans furent rares jusqu'au mois de septembre, où les femelles montèrent à terre. La quantité en fut encore très-considérable. Nous écorchâmes un grand nombre de petits et nous en fîmes sécher les peaux.

L'hiver, en général, ne fut pas aussi rude que celui de 1825. La neige couvrit la terre depuis la fin de mars jusqu'à la fin d'octobre ; mais nous ne trouvâmes par le froid aussi violent.

Une nuit du mois de septembre, je rêvais, auprès de notre feu, sur les chances que nous pouvions avoir d'échapper à la destinée qui nous menaçait, lorsque deux idées se présentèrent à mon esprit.

Je savais que les jeunes albatros, en quittant leur nid



Albatros.

et en prenant l'essor pour la première fois, se dirigent toujours vers le nord, et se rendent souvent dans des parages que fréquentent les navires, à bord desquels ils sont quelquefois pris à l'ameçon. Je formai donc le projet de leur attacher au col de petits sacs de peau dans lesquels je déposerais un billet qui indiquerait la position des îles, et par lequel je prierais le navigateur entre les mains duquel ce billet pourrait tomber, de dévier un peu de sa route pour nous retirer de notre misérable situation ; j'engagerais, en outre, un baleinier à y venir, par l'appât de la grande quantité d'huile que l'on y pourrait faire en peu de temps. Toutes les fois, en effet, qu'un baleinier dépèce une baleine

dans ces mers, il est entouré d'un grand nombre d'albatros, et j'avais lieu d'espérer que la curiosité de savoir ce que contenait le petit sac suspendu au col de l'albatros engagerait quelque personne à s'efforcer de le prendre.

Le lendemain, je mis la main à l'œuvre, et je fis cent sacs de peau. J'écrivis ensuite cent billets de même teneur, et j'en plaçai un dans chaque sac bien cousu. Au premier beau temps, nous nous acheminâmes tous vers la vallée de l'Abondance, et nous attachâmes nos sacs aux jeunes albatros. Notre illusion fut si grande, que nous crûmes être certains de sortir de l'île par ce moyen.

La seconde idée qui m'avait préoccupé eut des résultats plus importans. Il n'était rien moins question que de construire un canot, afin de nous mettre en mer pour tâcher de rencontrer quelque navire ou quelque terre, en nous guidant sur les astres, en place de compas de route dont nous étions privés. Cette résolution, toute téméraire qu'elle était, fut adoptée par M. Fotheringham et un de nos compagnons. Les trois autres déclarèrent qu'ils nous aideraient à travailler, mais qu'ils ne s'exposeraient point sur une aussi frêle embarcation.

Le 15 décembre, l'ouvrage, qui avait été poussé jour et nuit quelquefois, fut complétement achevé. Nous étions possesseurs d'une embarcation ayant seize pieds de quille et six pieds de bau, très-bien pontée et mâtée. Notre voile était faite de peaux de jeunes éléphans cousues ensemble et rendues souples par le frottement. Nous avions rempli d'eau douce une barrique vide sauvée du naufrage, et nous l'avions placée dans le canot avant de terminer le pont. Une autre barrique était pleine de viande d'éléphant que nous avions salée avec du sel extrait de l'eau de mer, et nous avions entassé dans les extrémités du bateau une certaine quantité d'œufs de pingoins pour varier nos mets à la mer.

Nous attendîmes donc, pour lancer notre bateau et nous mettre en mer, que nous l'eussions couvert en peaux; et, à cet effet, nous résolûmes d'aller le 25 décembre commencer la chasse des loups-marins; mais la Providence, qui veillait sur nous, ne permit pas que nous entreprissions un voyage qui devait indubitablement nous exposer à une mort certaine.

Le 21 décembre, il avait fait une brume épaisse dans la matinée. Vers onze heures, le temps s'éclaircit, et M. Fotheringham, étant sorti de la maison, poussa tout à coup un grand cri, et rentra sans pouvoir proférer un seul mot. Surpris de cela, je l'invitai à parler; il ne me répondit qu'en faisant des contorsions. Je crus d'abord que les misères qu'il éprouvait avaient affaibli le cerveau de ce jeune homme; mais à la fin il me fit signe de sortir; et quels furent ma joie et mon étonnement, lorsque je vis clairement un navire courant sur la terre, et n'en étant éloigné que d'environ trois lieues. Tous mes compagnons vinrent admirer ce spectacle nouveau, et nous allumâmes aussitôt un grand feu sur une colline. Mais à la nuit, il disparut, et nous laissa livrés au plus affreux désespoir; nous craignîmes que l'île ne lui eût paru inabordable, et qu'il ne l'eût tout à fait quittée. Nous formâmes mille conjectures sur cette apparition inattendue; elle anéantit notre projet de lancer notre bateau, et elle nous fit rôder tous les jours par toute l'île, suivant le navire, qui se présenta pendant quinze jours trois fois à notre vue, deux fois surtout à une très-petite distance de terre. Nous fîmes toujours des feux; mais il ne les aperçut jamais.

Le 5 janvier 1827, un de nous, sortant de la maison la nuit, vit un feu très-près de terre; il nous appela, et nous vîmes comme lui ce feu, que nous pensâmes provenir des fourneaux du navire, sans doute occupé à faire de l'huile. Le navire fit diverses manœuvres sous la terre, mais ne s'approcha point de la baie, à notre grand dépit.

Le 6, il continua les mêmes manœuvres, mais sembla avoir en but de gagner la baie. Vers quatre heures, nous eûmes la joie de voir une embarcation se diriger vers le rivage; elle atterrit bientôt, et nous vîmes encore, après dix-huit mois, des figures humaines; car nos figures couvertes de suie, nos longues barbes et les peaux qui nous couvraient, semblaient nous avoir ôté le droit de prétendre au titre d'homme. Dès que les marins de l'équipage du canot furent à terre, ils restèrent à nous regarder avec étonnement, et se risquèrent enfin à nous demander en anglais qui nous étions et ce que nous faisions en ce pays. Après avoir répondu à leurs questions, je les priai de nous recueillir, et leur demandai à mon tour quel heureux hasard les avait conduits en ces lieux. Ils me répondirent qu'ils nous mèneraient avec joie à leur bord, et qu'ils ne doutaient pas que leur capitaine ne nous reçût avec grand plaisir; que le navire en vue était *the Cape-Packet*, de Londres; que, poursuivant des baleines, après avoir été aux îles du Prince-Édouard, ils avaient été très-surpris de se trouver un matin sur des îles qu'ils ne savaient pas exister dans cette latitude, mais qu'ils avaient présumées être les îles Crozet; qu'ils n'avaient vu nos feux à terre que la nuit dernière, et qu'ils avaient déjà fait quelques tonneaux d'huile sur l'île la plus sud.

Alors s'évanouirent toutes mes craintes. Un riant avenir se présenta devant moi, et à sept heures du soir je quittai l'île Chabrol, sur laquelle j'avais passé dix-sept mois et huit jours. Nous arrivâmes à bord du *Cape-Packet*, vers huit heures. Nous fûmes reçus par le capitaine Dumon avec toute l'humanité possible, et il nous permit d'aller, aussitôt son chargement terminé, délivrer de l'île Dauphine les neuf hommes que nous y avions laissés.

Le 3 février, le chargement du *Cape-Packet* étant terminé, nous fîmes route pour l'île Dauphine, où nous revîmes les neuf hommes de notre équipage que nous y avions laissés, et les primes à bord; ils étaient tous en un triste état, ayant vécu d'ailleurs de la même manière que nous.

Nous nous dirigeâmes ensuite vers le cap de Bonne-Espérance, où nous arrivâmes et débarquâmes le 5 mars suivant, y ayant trouvé le navire le *Fils-de-France*, armé par M. T. Dabrée, de Nantes, et alors commandé, sur son retour de Chine à Nantes, par M. Geoffroy. Je m'y embarquai, et le 7 mai de cette année j'arrivai à Saint-Nazaire, où je respirai l'air de cette vieille patrie si chère à tous les cœurs français!

Signé W. LESQUIN.

MAGAZINE.

CONGO ET LOANGO.

Les habitans de cette partie de l'Afrique regardent le soleil comme le principal moteur des effets de la nature, sans l'influence duquel l'obscurité et la désolation couvriraient la surface de la terre. Les idoles de toute espèce sont appelées *fétiches*. Il y en a une infinité, de toutes sortes de formes et de matières. Les plus communs sont le lait, les œufs et les oiseaux. Parmi ces derniers, les perdrix sont regardées comme tellement sacrées que lorsque le pied d'un de ces animaux morts a touché un mets, la personne ne voudra goûter de ce dernier, dût-elle mourir de faim.

Leurs fétiches portatifs consistent en imitations grossières de la forme humaine ou de celles d'animaux, avec un morceau de miroir fixé dans la poitrine; en dents d'un jeune éléphant remplies d'une pâte noire dans laquelle sont placées des coquilles, en dents et serres de tigres; en petites cornes de chèvres et autres animaux; en coquilles de mer remplies de pâte noire; en petits sacs d'ingrédiens précieux et en petits flacons contenant de la poudre à canon consacrée. Personne ne boit un coup sans faire une oblation au principal fétiche, qui est ordinairement une dent d'éléphant. Ils la prennent dans la main gauche, et après en avoir léché la pâte, ils jettent une gorgée d'eau par dessus, puis, marmottant quelques paroles, ils versent ce qui reste sur le plat dans lequel il leur a été présenté ou duquel ils l'ont pris.

Le roi de Chimfooka ou de Malemba n'a pas la permission de faire le commerce ou de visiter les ports de mer; il est obligé de résider dans une partie éloignée du pays avec les prêtres pour surveiller le grand établissement religieux et garder l'asile secret des fétiches. Il ne lui est pas permis non plus de porter des habits de manufacture étrangère; mais il doit se contenter d'un habit fait du drap le plus grossier. Aucun des princes n'ose approcher le roi avec un habit qui ne ressemble pas au sien, et même les officiers européens, lorsqu'ils font une visite de cérémonie au roi et qu'ils lui offrent des présens, sont obligés de se soumettre à cette règle.

Le roi compte cinq cents femmes, car la polygamie est partout introduite en Afrique.

A Angoya et Chimfooka, lorsqu'un homme d'un rang distingué vient à mourir, ses restes sont conservés pour un temps analogue à ses richesses et au rang de sa famille. Ainsi le corps d'un prince n'est pas enterré pendant l'espace de quatre années. A Loango, les morts sont cuits à petit feu sur des claies de bois aromatique. Dans le premier de ces cas, le corps est constamment servi par des pleureurs à gages qui, de temps en temps, poussent des hurlemens affreux et des lamentations; ils s'arrachent les cheveux et se piquent le corps de la manière la plus extravagante, comme s'ils éprouvaient le plus grand chagrin, et chantent l'éloge du décédé en exaltant sa bonté, sa force, sa sagesse et sa valeur.

Plusieurs fois par jour, ils couvrent le corps, qui est droit au milieu d'une maison appropriée à cet usage, d'abord avec des draps faits d'herbes, plis sur plis, chaque pièce étant cousue près de celle de dessous, et en dernier avec des étoffes de fabriques européennes ou asiatiques, jusqu'à ce que le corps ait pris une grosseur énorme. Ces enveloppes, de matières précieuses, de taffetas, de drap d'or, etc., excèdent quelquefois deux cents pieds cubes. Pour retarder la putréfaction, plusieurs gallons d'eau-de-vie sont jetés tous les jours sur cette masse, et, après l'avoir pénétrée, sont recueillis dans des baquets et bus par les pleureurs comme la boisson la plus délicieuse et la plus salutaire.

Voici la manière de saluer des *Soniens* : quand deux personnes d'un rang égal se rencontrent, l'une d'elles, s'agenouillant sur le genou gauche, donne le *saccula* (certaine claque dans les mains); il dit : *Katto kokei e* (comment vous portez-vous)? auquel l'autre répond de la même manière : *Keile ma botta moine* (très-bien, je vous remercie). Lorsqu'un inférieur approche son supérieur pour lui demander une faveur, il se prosterne à terre, et jetant de la poussière sur sa tête, tend sa main comme un suppliant et dit : *Betsavæ moine, menou mounta accu menou bavica accu* (ayez pitié, mon maître, je suis votre serviteur, je suis votre esclave).

Le nombre et la variété des singes dans ce pays est incroyable. Des myriades d'une petite espèce de ces animaux, de la grosseur d'un chat et ayant la poitrine blanche, s'assemblent tous les matins sur les hauts arbres qui bordent le Congo, dans le village de Maccatala, à l'effet de boire. Il est plaisant alors de voir avec quelle célérité ils font leur retraite en faisant résonner les bois de leurs caquets. C'est ordinairement sur les plus hauts arbres qu'ils construisent leurs nids, qui ressemblent à ceux des pies, mais qui sont beaucoup plus grands et faits d'herbe sèche. L'entrée de ces nids est un grand trou; la partie supérieure est couverte d'herbe à une hauteur considérable pour le garantir de la pluie.

L'espèce la plus curieuse des singes est le *poongo*. Lorsqu'il se tient debout, il a six pieds, et l'on dit qu'il a la force de dix hommes. Dans ce cas, s'il était également féroce, il pourrait régner en souverain dans les bois. Au fait, il est, d'après le dire des habitans, le premier des animaux de la forêt. Il chasse l'éléphant devant lui avec ses griffes.

LA BOULE ROUGE.

Voici quelques détails sur la curieuse origine de la propriété des terrains de la *Boule-Rouge*, qui ont été adjugés en un seul lot, le 11 février, sur la mise à prix de 3,100,000 francs.

Au treizième siècle, le vaste espace compris aujourd'hui entre la rue Royale-Saint-Honoré et la rue du Faubourg-Montmartre se divisait en deux parties. A l'orient était un domaine appartenant à l'evêque de Paris, avec une grange où l'on recueillait les produits des terres labourables. A l'occident s'étendait une prairie d'environ trente arpens, espèce de Champ-de-Mars où se faisaient les exercices militaires : cette prairie en avait pris le nom de *Pré-des-Joutes*, et le même motif avait fait donner au domaine contigu le nom de *Grangia prœliata*, ou *Grangia bataillicæ* en bas latin, et en français *Grange bataillère*, ce qui, après une foule de transformations, est devenu *Grange-Batelière*. La rue qu'on désigne sous ce nom marque à peu près la place où était la grange de l'évêque de Paris.

Or, en 1261, un enclos de huit arpens, situé hors des

murs de Paris, près la porte Montmartre et en face de cette *grange batailière*, appartenait à un ouvrier en chaussures, de la corporation des *sueurs* (*sutores*) ou *couturiers en cuir*. Les autres corporations de cette profession étaient les *cordouanniers*, qui fabriquaient les souliers et les bottes de maroquin, peau appelée alors *cordouan*; les *çavetonniers*, à qui appartenait la fabrication des petits souliers de basane, et les *çavetiers*, qui raccommodaient de vieux souliers.

Le *sutor*, ou *sueur*, propriétaire de l'enclos en question, se nommait Geoffroy, et sa femme Marie. Par l'emploi de leur fortune en 1261, on doit supposer qu'elle avait été honorablement gagnée, car ils firent don à l'Hôtel-Dieu de plusieurs propriétés, parmi lesquelles cet enclos, sous la condition que l'hôpital paierait huit livres parisis de surcens annuel dont la terre était grevée, et que de plus il vêtirait et nourrirait pendant le reste de leur vie le donateur et sa femme. Un peu plus tard, dès l'an 1280, le cens seigneurial des huit livres parisis fut remis à l'Hôtel-Dieu par une demoiselle de Meulant, qui en était propriétaire. Ainsi les terrains appelés aujourd'hui de la *Boule-Rouge* ont coûté à l'hospice 152 livres parisis, payées en dix-neuf années, et une pension alimentaire viagère sur deux têtes. Les 152 livres d'alors représentaient à peu près quatre milliers de francs d'aujourd'hui.

A ce prix, grâce à la donation du *sutor* et de sa femme, l'Hôtel-Dieu a perçu pendant cinq cent quatre-vingts ans les revenus d'environ trois hectares de terrain, d'abord cultivés, puis couverts de constructions, et enfin enclavés dans un des quartiers les plus populeux de la capitale. La vente d'à peu près la moitié de ces terrains va mettre plus de 4,000,000 dans ses coffres, et une valeur presque aussi considérable est représentée par la partie des mêmes terrains que l'hospice a déjà vendue et par celle qu'il se réserve encore.

L'administration des hospices, par reconnaissance pour la mémoire des auteurs d'un aussi grand bienfait, a regardé comme un devoir de publier l'origine de la propriété qu'elle est sur le point d'aliéner. Elle a fait distribuer une affiche lithographiée qui renferme, outre le plan des terrains et constructions à vendre et un sommaire des charges, le *fac simile* du titre principal de l'an 1261. La Société de l'histoire de France, pour donner à cet acte une publicité plus durable que celle d'un prospectus, a inséré le texte de la charte dans son dernier bulletin, et M. Géraud, élève de l'école des chartes et membre du conseil de la Société de l'histoire de France, l'a accompagné de notes où nous avons puisé les renseignemens qui précèdent.

LES RUBANS.

On ne connaissait, il y a deux siècles, que les métiers à haute lisse, à une seule pièce. On fabriquait sur ces métiers de beaux rubans brochés d'or, fort à la mode à la cour de Louis XIII et de Louis XIV.

Un mécanicien de Zurich dont le nom est peut-être oublié aujourd'hui trouva enfin le moyen de fabriquer sur le même métier plusieurs pièces à la fois. M. Dugas, négociant de Saint-Chamond et grand-père, à ce que nous croyons, de M. Dugas-Montbel, le savant traducteur d'Homère, fit le premier essai en France du nouveau système de fabrication. Cet essai n'obtint pas d'abord tout le succès qu'on devait en espérer. Les fabricans et les ouvriers se liguèrent contre cette importation étrangère qui les menaçait, disaient-ils, d'une ruine prochaine. Sur un métier à la *zurichoise*, appelé aussi métier *à la barre*, un homme fait en un jour plus d'ouvrage qu'on n'en pouvait exécuter en un mois sur les anciens métiers. L'économie qu'on allait obtenir dans les frais de main d'œuvre devait nécessairement faire baisser le prix du tissu, mais aussi ouvrir à la consommation de nouveaux débouchés. C'est là ce que personne ne voulait entendre. Le gouvernement vint au secours de l'imprévoyance des ouvriers et des fabricans; il institua des primes pour favoriser l'établissement des nouveaux métiers. Au bout de vingt ans, la population de Saint-Chamond avait doublé, et le voyageur qui aurait passé à Saint-Étienne pendant la révolution ne reconnaîtrait plus aujourd'hui dans cette ville immense le bourg sale et enfumé qu'il avait autrefois visité. C'est à un pauvre mécanicien de Zurich dont le nom est demeuré inconnu qu'est due cette merveilleuse transformation.

Il ne faut point quitter Saint-Étienne sans avoir visité une fabrique de rubans. Qu'on se figure une salle immense, percée à droite et à gauche, et à intervalles égaux, d'une multitude de fenêtres. Dans l'embrasure de chaque fenêtre est un métier. C'est une lourde machine chargée de fer et de soie. Quand le métier est en repos, vous voyez descendre du plafond un long réseau diaphane, nuancé comme un arc-en-ciel. C'est la *trame* du ruban, ce sont les fils qui composent la longueur du tissu. Douze trames sont quelquefois tendues sur le même métier; on dirait douze colonnes lumineuses. Un petit fil de soie se croise et s'entrelace avec les fils de la trame sur le devant du métier : c'est la *chaîne*. Lorsque le métier est en mouvement, il fait un bruit pareil à celui du marteau sur l'enclume. En écoutant le bruit retentissant de vingt métiers mis à la fois en mouvement, on a de la peine à se persuader qu'il s'agit tout simplement d'entrelacer des fils de soie; on croirait entendre forger une armure.

Au premier mouvement de l'ouvrier, le métier s'ébranle, les rouages tournent, la trame descend, la chaîne passe et repasse entre les fils de la trame : on dirait des soldats exécutant une manœuvre. A l'endroit où la trame se rencontre avec la chaîne, vous voyez se former, comme par enchantement, sur le fond du tissu, des dessins gracieux et brillans. Quelle main invisible a tracé ces figures? Est-ce l'aiguille industrieuse d'une fée qui brode ce tissu à mesure qu'il s'exécute? C'est un mystère. Une tige verte s'élance; les feuilles s'échappent des rameaux; les boutons de fleurs éclosent et s'épanouissent; les couleurs trop vives s'adoucissent, s'effacent et se fondent dans des nuages infinis.

Chaque coup de barre allonge le ruban de l'épaisseur d'un fil, et cependant, à la fin de la journée, un seul métier a fabriqué plus de garnitures de robes et de chapeaux qu'il ne s'en chiffonne au bal Musard pendant une nuit d'hiver.

Lorsqu'un fil vient à se rompre, un fil de soie presque invisible et pour ainsi dire impalpable, le métier s'arrête comme de lui-même, car il est impossible que l'ouvrier s'en soit aperçu, mais il l'a deviné sans doute; il se penche sur son métier et renoue le fil qui s'est brisé. A l'instant même, la machine s'ébranle et l'œuvre continue.

Certains rubans s'exécutent dans les campagnes sur des métiers de haute lisse, à une seule pièce. Ce sont les anciens métiers dont nous avons parlé, qui ont cherché dans les hautes montagnes du Forez un refuge contre l'invasion des métiers à la zurichoise. Les rubans qu'on fabrique sur ces métiers n'ont ni l'éclat, ni la délicatesse, ni la grâce des rubans confectionnés dans la cité : ce sont des rubans campagnards.

Il importe maintenant de dire un mot des diverses professions qui concourent à la fabrication d'un ruban. Avant d'être livrée au fabricant, la soie subit plusieurs préparations essentielles, comme le tordage, la teinture, l'ourdis-

sage, le dévidage; en sortant des mains du passementier, le ruban passe encore chez la découpeuse, l'émoucheteuse, le gaufreur, le moireur, etc.

Les femmes employées à la préparation des soies ou au perfectionnement du ruban forment une classe nombreuse, qui se partage en diverses tribus, exerçant chacune séparément son industrie; chaque tribu a ses mœurs et son allure distinctives. Aux heures du repas, toutes abandonnent l'atelier et se répandent dans les rues et sur les places de la ville. Alors c'est un bourdonnement semblable à celui d'une ruche d'abeilles. Les rues de Paris les plus fréquentées et les plus bruyantes, la rue Saint-Denis, la rue Saint-Martin, les boulevards ne peuvent donner une idée de ce spectacle animé et pittoresque. La plupart de ces femmes ont conservé en grande partie le costume de leurs aïeules : c'est un bonnet rond sans mentonnières, sans tulles, sans broderies; une robe d'indienne à fleurs, serrée au-dessous du sein et ample vers les hanches; un tablier de couleur et un fichu croisé; et ajoutez à cela de grosses figures rondes, roses, réjouies, des yeux noirs, des pieds énormes. Tout cela, au premier coup d'œil, paraît assez uniforme; mais avec un peu d'attention, on finit par découvrir les caractères profondément tranchés qui distinguent entre eux les différens corps d'arts et métiers. L'ourdisseuse a l'œil vif et le pied assez leste, elle affectionne les couleurs *voyantes*, elle marche le nez au vent et le sourire sur les lèvres. Si vous passez près d'elle, elle vous couvrira de bourre de soie et se sauvera en riant aux éclats; elle aura disparu avant que vous soyez revenu de votre surprise.

La dévideuse est dévote; elle porte, par modestie, une longue dentelle à son bonnet; elle préfère les couleurs brunes; elle marche posément, et si vous la regardez, elle baisse les yeux et rougit.

La plieuse est la grande dame; elle n'a point cet air réservé de la dévideuse ni la mine évaporée de l'ourdisseuse. Elle a une démarche aisée, quoique fière; un peu de luxe ne lui messied pas.

L'émoucheteuse a un air plus humble et un vêtement plus modeste. Il est aisé de voir qu'elle appartient à une pauvre tribu. Mais s'il vient à passer une canneteuse, vous verrez l'émoucheteuse prendre le haut du pavé. Dans cette nombreuse hiérarchie, c'est la canneteuse qui occupe le plus bas degré.

Nous dirons aussi quelques mots des professions exercées par les hommes, en nous bornant toutefois aux plus importantes. Le passementier, ou *mène-barre*, a conservé les vieux usages de la cité. Il a des confréries, des chapelles, des bannières, un patron dans le calendrier et un jour de fête dans l'année. Il n'a point la turbulence de l'ouvrier lyonnais. Quand son métier est en activité et que la soie est bonne, vous lui persuaderiez difficilement que tout n'est pas pour le mieux en France. Mais si son métier chôme, si les fils de son *chargement* se cassent trop souvent, alors il murmure, il prêtera l'oreille à toutes les suggestions imaginables, il lira les journaux, il parlera politique. Son opinion sur les affaires du monde dépend toujours de l'état de son métier et de la qualité des soies qu'on lui donne. D'ailleurs, dans ses plus grandes colères, il s'est toujours montré fort pacifique.

Le dessinateur est un personnage d'importance. C'est lui qui décide du goût et des modes de la saison. Il s'autorise du titre d'*artiste*, qu'il s'est donné, pour justifier, je ne dis pas le désordre, mais le décousu de toute sa vie. Il fume, il va au café, il court les aventures. Il a l'air brave et décidé; il méprise l'argent et le dépense avec une facilité merveilleuse. Il a des élèves et fait école.

Voici quelques détails statistiques puisés à des sources certaines, et qui pourront donner une idée de l'importance des manufactures de rubans de Saint-Étienne.

Cette industrie emploie dans l'arrondissement de Saint-Étienne et dans un rayon de deux myriamètres 27,500 ouvriers des deux sexes.

Les soies employées s'élèvent à 5,750 balles, du poids moyen de 70 kilogrammes, qui représentent, à 58 fr. le kilogramme, un capital de 25 millions 385,600 fr.

La mise en œuvre, l'intérêt des capitaux et le bénéfice des fabricans sont évalués aux 3/5 de la matière première, ou 14,051,390 fr.; ce qui produit une valeur totale de 37,416,960 fr.

Les rubans se fabriquent sur trois sortes de métiers : à basse lisse, à haute lisse et à la barre. Chaque genre de métiers confectionne des rubans différens. On compte environ 18 mille métiers de basse lisse disséminés dans la campagne; 550 métiers de haute lisse; 5 mille métiers à la barre, dont environ 1,225 à la Jacquard.

On a calculé que la fabrication s'élève à 350,000 aunes de rubans par jour : elle est dirigée par environ 200 fabricans et 500 commis.

L'EMPIRE DE MAROC.

Au moment où l'empire de Maroc préoccupe l'attention publique, nous pensons qu'on ne lira pas sans intérêt les notions suivantes; elles sont dues à M. Graeberg de Hemso, lequel, en sa qualité de consul sarde et suédois, a résidé durant six ans dans Maroo même.

L'empire de Maroc, qu'on désigne aussi sous le nom de *Mogh-'rib-ul-Acsa* (les extrémités de l'Occident), s'étend sur une surface de 24,379 lieues carrées (tous les géographes ne sont pas d'accord sur ce chiffre), avec une côte longue de 108 lieues sur la Méditerranée, depuis Twunt jusqu'au cap Spartel, et une autre côte de 324 lieues sur l'Atlantique, depuis le cap Spartel jusqu'au cap d'Agoulon. A l'est, il touche à la régence d'Alger, et vers le sud, au désert, sans que du reste il soit bien possible de définir ses véritables limites du côté de la terre.

Ce territoire se divise en cinq parties principales, réunies d'ailleurs sous un seul et même souverain : ce sont les royaumes de Fez, de Maroc, de Sous, de Tafilèlt et la province d'Al-Draha, ou de Dara. Leur population est loin d'être en rapport avec leur étendue; mais on ne saurait l'évaluer au juste, vu d'abord les rapports si peu fréquens et si incomplets que l'Europe entretient avec ces régions; vu ensuite l'ignorance des administrations locales elles-mêmes. Ajoutons de plus que les peuples qui vivent sur le territoire de l'empire sont loin d'être soumis également à l'empereur, plusieurs tribus d'Arabes et de Berbères ayant conservé leur indépendance. Cependant M. Graeberg de Hemso établit la statistique suivante :

Provinces.	Habitans.	Lieues carrées.
Royaume de Fez	3,200,000	9,853
— de Maroc. . .	3,600,000	5,709
— de Tafilèlt. . .	700,000	3,184
— Sous et Darah.	1,000,000	5,633
Totaux. . .	8,500,000	24,379

Mais ces chiffres sont loin de s'accorder avec ceux que donnent d'autres voyageurs, puisque

Jackson élève la population totale à. . 14,886,000 h.
tandis qu'Hoest la fixe seulement à. . 6,000,000
et le capitaine Washington à 5,500,000

Même en adoptant l'évaluation la plus élevée, on trou-

verait encore que la population est très-clair semée, car les 14 millions de Jackson ne donnent pas plus de 620 habitans par lieue carrée, tandis que les 8 millions de M. Graeberg n'en donnent que 354. La moyenne de la France est de 1,300 habitans par lieue carrée.

M. Graeberg divise ensuite la population totale selon ses origines diverses et de la manière suivante :

Amazirghs	Berbères et Touaricks. . .	2,300,000
	Shellouhks.	1,450,000
Maures et Arabes mêlés.		3,550,000
Bédouins et Arabes purs.		740,000
Juifs.		339,500
Européens	chrétiens	300
	renégats.	200
Total.		8,500,000

Chacune de ces races a des mœurs différentes. Les Berbères et les Touaricks vivent du produit de leurs troupeaux et de leurs chasses, et en outre élèvent un grand nombre d'abeilles. Ils habitent des tentes ou même des cavernes, choisissant de préférence les lieux les plus écartés, où ils maintiennent leur indépendance primitive et n'obéissent qu'à leurs propres chefs.

Les Shellouhks, au contraire, tirent principalement leur subsistance de l'agriculture et même de l'industrie, dont ils exploitent plusieurs branches de manière à offrir des échanges avantageux au commerce européen. Leur résidence est dans les villes et dans les villages.

Après les Amazirghs, les Maures forment, comme on l'a vu, la partie la plus nombreuse de la population. Ils en constituent aussi la plus importante, grâce à leurs richesses. Ce sont eux qui remplissent les premières charges de l'État, qui composent le gros de l'armée et qui trafiquent presque exclusivement avec les étrangers. Mais leur caractère est en général représenté sous des couleurs peu favorables.

Les Bédouins et les autres Arabes de race pure mènent une vie errante en cette contrée comme partout ailleurs et tirent leurs principales ressources de l'éducation des troupeaux, au lieu de les demander à la culture de la terre.

Viennent ensuite les juifs, race proscrite, qui se retire de préférence dans les villes et dans les ports, où elle exerce les professions d'interprète et de courtier; les arts et métiers et le commerce en occupent aussi quelques-uns.

Nous ne parlerons pas des nègres qui, pour la plupart, sont dans l'esclavage, à l'exception pourtant de ceux qui forment la garde du sultan, c'est-à-dire la meilleure et la plus redoutable portion de l'armée.

Les renégats se répartissent en deux catégories, les *Elzi*, qui ont abjuré la foi chrétienne, et les *Aslami*, qui ont abandonné le judaïsme. La première, appartenant à diverses nations européennes, est peu nombreuse; mais la seconde tend à s'accroître de plus en plus.

Les seuls chrétiens qu'on rencontre dans l'empire sont des étrangers appartenant en grande partie aux consulats européens, à l'exception de quelques émigrés espagnols qui vivent à Tanger, à Tetuan, El Araisch et Mogadore, seuls endroits où il leur soit permis de se fixer, et où du reste ils sont traités avec une grande rigueur, par suite du fanatisme religieux des mahométans et de la jalousie mercantile des Maures.

D'après ce court aperçu sur les manières de vivre et sur les moyens d'existence qui sont particuliers aux habitans de cette contrée, on a pu déjà reconnaître que sa richesse devait surtout consister en troupeaux. C'est un fait que tous les voyageurs ont signalé, quoiqu'ils ne s'accordent pas sur la cause à laquelle on doit l'attribuer : les uns la trouvent dans l'esprit routinier et l'humeur indépendante de la population, les autres la cherchent dans la nature même du sol, qu'ils prétendent peu propre à la culture. Quoi qu'il en soit, un quart tout au plus du pays présente des terres labourées ou plantées, tandis que la portion la plus considérable des autres trois quarts consiste en pâturages naturels, parcourus par les Arabes et les Berbères.

Les moutons forment la masse principale des bestiaux qu'élèvent ces peuples encore nomades en grande partie. On en évalue le nombre à 40 ou 45 millions, dont chaque année, à la grande fête des sacrifices, appelée *A'id-ul-Keb'ir*, on ne tue pas moins de 700,000. A cet anniversaire, qui tombe sur le 10 du mois dzi-l-heggia, dernier jour de l'année musulmane, chaque garçon parvenu à l'âge de vingt ans est requis d'immoler de sa propre main un ou plusieurs moutons, suivant qu'il est plus ou moins riche et que sa famille est plus ou moins nombreuse. La laine que donnent ces animaux est d'une excellente qualité, plus fine et plus moelleuse que celle d'Europe. Elle s'exporte, mais en petites quantités, par Rabbah et Salé.

Après les moutons viennent 10 à 12 millions de chèvres, qui servent à beaucoup d'usages domestiques et qui fournissent entre autres du lait par supplément à celui des vaches, peu abondant dans tous les pays chauds.

Les chameaux sont une propriété précieuse pour tous les habitans de l'Afrique, surtout pour ceux qui se trouvent sur les confins du désert. L'empire de Maroc n'en possède pourtant que 500,000 environ. Les chevaux y sont en nombre à peu près égal, mais les ânes et surtout les mulets y pullulent; on les compte par millions. Nous laissons de côté les chiens, lesquels se multiplient avec une effrayante rapidité, parce qu'il est défendu de les mettre à mort.

Si des pâturages nous passons aux terres labourées, nous y verrons les Maures et les Shellouhks récolter en abondance des grains d'une excellente qualité : à savoir du froment que se réservent les maîtres, du maïs qu'ils abandonnent aux esclaves, du millet qui forme l'ordinaire des classes pauvres, de l'orge qui sert à la nourriture des volailles et des bestiaux, du seigle, le seul grain dont l'exportation soit permise, du riz, enfin, d'une assez médiocre qualité. Nous n'énumérerons pas après cela les légumes, parmi lesquels figure la pomme de terre importée par les Européens, ni les fruits que ce pays, favorisé d'un climat vivifiant, produit avec une sorte de prodigalité.

Malheureusement il est encore sous l'empire de la barbarie. On y a conservé les pratiques rurales les plus simples, mais les plus pénibles. La charrue y est connue, mais à son état d'enfance. On accouple pour la traîner un cheval à un âne ou à un bœuf, quoique souvent, dans les provinces où les quadrupèdes sont rares, M. Graeberg ait vu des jeunes filles, presque nues, attelées au même joug qu'un mulet ou toute autre bête. On ignore l'art des irrigations artificielles et l'usage des moulins à vent ou à eau. Sans qu'il soit nécessaire d'ajouter d'autres détails à ceux-ci, on concevra facilement de quels progrès, de quels développemens est susceptible l'agriculture sur une terre encore si arriérée.

Du reste le despote qui la régit est loin de soupçonner le parti qu'il pourrait en tirer; car, au lieu d'encourager le commerce d'échange, il prohibe l'exportation de la plupart des produits locaux. C'est ainsi que nous avons fait remarquer tout à l'heure que, de toutes les céréales, le seigle seul pouvait sortir de l'empire. Pourtant, avec de faciles améliorations et des encouragemens convenables, le froment marocain suffirait à l'approvisionnement d'une partie de l'Europe et créerait pour le pays une source immense de richesse et de prospérité. Mais les ministres du sultan

ne sont pas encore à la hauteur d'une pareille économie politique.

Bien au contraire. Ils avaient naguère interdit l'exportation des huiles d'olive, jusqu'alors recherchées par les savonneries de Marseille. Qu'en est-il résulté? La production de ce liquide, qui jadis montait à 40,000 quintaux, est descendue à 2,000 quintaux seulement. Mais hâtons-nous de dire que la leçon a profité et que la défense est aujourd'hui levée. Toutefois c'est une industrie à laquelle il faudra bien des années pour se relever de sa décadence et pour retrouver ses anciens débouchés.

Parmi les produits du règne végétal, il faut encore citer le lin, le chanvre, le tabac et une herbe nommée *al'hennah*, qui fournit une teinture jaune fort employée par les femmes.

Il ne faut pas terminer ce qui concerne l'agriculture sans mentionner un des fléaux qui l'affligent le plus, c'est-à-dire les sauterelles. On prétend qu'une seule femelle de cette espèce dépose chaque année 700,000 œufs dans le sable, où ils viennent à terme en très-peu de temps. Alors ces insectes se mettent à ramper à travers les champs, puis, lorsque leurs ailes ont poussé, se répandent dans tous le pays avec une puissance de destruction dont on aurait peine à se faire une idée. Les Maures n'ont pas trouvé de meilleur expédient contre cet ennemi redoutable que de s'en faire un aliment d'ordinaire. Ils mangent les sauterelles à Maroc aussi gloutonnement que les Bushmen ou les Hottentots au Cap de Bonne-Espérance.

Il reste peu de choses à dire sur l'industrie manufacturière des Marocains; car, à part la préparation des peaux, dans laquelle excellent surtout les habitans de Tafilèlt, ils ne vaquent grossièrement à la plupart des autres métiers que pour leur usage personnel et immédiat. Nous nous sommes ensuite expliqué de manière à faire comprendre d'avance que le commerce de l'empire était très-limité. Il ne laisse pas cependant que d'alimenter, du côté de l'Europe, le mouvement de quelques ports de mer : Tetuan sur la Méditerranée; Tanger, Rabban, Mogadore sur l'Atlantique. Quant aux rapports avec les nations de l'intérieur, ils émanent surtout des deux capitales, Fez et Maroc.

Fez est la plus peuplée, la plus importante des deux, quoiqu'elle ne soit pas la résidence du souverain. M. Graeberg lui assigne 88,000 habitans, tandis que M Caillié ne lui en donne que 20,000. Ses maisons, toutes construites avec des briques bien faites et cuites au four, ont en général un étage au-dessus du rez-de-chaussée et ne reçoivent l'air que par une cour intérieure. Une terrasse en forme le toit. Les rues sont pavées, mais étroites, tortueuses et très-sales. Ce ne sont que de longues galeries couvertes par des treilles ou de la maçonnerie, ce qui empêche l'air de circuler. A part ses mosquées, dont celle de Mouley-Edrys est la plus remarquable, Fez n'a point de monumens à citer. Mais Aly-bey, qui l'a visitée au commencement de ce siècle, vante beaucoup sa bibliothèque et ses écoles, renommées par toute l'Afrique. On y fabrique des couvertures, des armes blanches et à feu, des maroquins, de la poudre à canon et quelques autres articles. Ses bains sulfureux et ferrugineux y attirent une grande affluence de malades.

La ville de Maroc est beaucoup déchue de son ancienne splendeur, qu'attestent encore de vastes et brillans édifices : le palais impérial, long de 4,500 pieds, large de 600, et subdivisé en plusieurs pavillons que séparent des cours et des jardins; le Medschouâr, grand carré entouré d'un mur, où l'empereur donne ses audiences et prononce ses jugemens; la mosquée El-Koutoubia, avec une immense tour carrée, haute de 200 pieds et plus; Bel-Abbas, édifice qui offre réunis un sanctuaire, un mausolée et un hôpital où l'on soigne jusqu'à quinze cents malades; Al'Kaisseria, grand bâtiment entouré de boutiques, où les marchands étalent leurs marchandises; enfin l'immense fabrique de maroquin, où travaillent quinze cents ouvriers, et dont la brillante couleur jaune n'a pu encore être imitée.

LA FÊTE-DIEU A VIENNE.

La Fête-Dieu (*Frohnleichnamsfest*) tombait l'année dernière le jeudi 18 juin. J'avais été prévenu à l'avance de ne pas manquer le spectacle de la cérémonie à laquelle elle donne lieu; je me levai de bonne heure et me rendis sur le *Hof*, où devait se dire la première messe. Le *Hof* est la plus grande place de la ville; j'y trouvai rassemblé un grand nombre de personnes de toutes conditions. Les *bourgeois* (c'est ainsi qu'on nomme les gardes nationaux de Vienne) étaient formés en carrés autour d'une vaste tente rouge qui abritait un autel. Des guirlandes de fleurs et de feuillage pendaient gracieusement de chaque côté de cette tente; de riches tapisseries cachaient le pavé autour d'elle; des vases saints, ornés de pierreries et entourés de fleurs rares, reflétaient sur l'autel l'éclat de mille bougies; un prêtre recouvert d'habits magnifiques disait la messe, et malgré le nombre immense de spectateurs qu'avait attirés cette scène vraiment imposante, le silence était si bien observé qu'aucune des paroles de l'officiant n'était perdue.

La messe finie, chacun se retira dans le plus grand ordre. En attendant l'heure à laquelle la procession devait sortir de la cour du palais impérial, j'allai voir les préparatifs de la fête. Les rues qui devaient servir de passage au cortége étaient jonchées de fleurs; quatre reposoirs, devant lesquels on devait lire un évangile, avaient été élevés sur la place *Saint-Michel*, qui touche le palais, sur *Lobkowitzplatz*, sur le *Neuenmarkt*, près le palais du prince Schwartzemberg, et enfin sur le *Graben*, devant la colonne de la Sainte-Trinité, construite par l'empereur Léopold Ier, pour s'acquitter d'un vœu qu'il avait fait pendant la peste de 1679.

L'espace que devait parcourir le cortége pour se rendre du palais à Saint-Étienne, cathédrale de la ville, est peu considérable. Pour éviter une trop grande affluence de personnes dans les endroits que je viens d'indiquer, on les avait entourés d'un épais cordon de soldats qui avaient reçu l'ordre de ne laisser passer âme qui vive. Il faut avoir vu les soldats allemands pour se faire une idée de la manière dont s'exécutent de pareilles consignes; une barrière d'airain serait plus facile à franchir.

Je m'étais fort heureusement assuré une place à une fenêtre donnant sur le *Graben*. Je m'y rendis longtemps à l'avance pour n'avoir rien à démêler avec ces statues mouvantes que l'on appelle grenadiers hongrois. Un fort détachement de ces soldats fermait les avenues et occupait une partie de la place. Ils sont tous d'une taille presque gigantesque; leur uniforme est fort beau : il se compose d'un immense bonnet à poil, d'un habit blanc à revers et paremens noirs, rouges, verts ou roses, d'un pantalon bleu clair collant, qui va se perdre dans des brodequins en cuir noir lacés jusqu'au-dessus de la cheville. Un peloton de ces grenadiers marche, s'arrête, exécute un temps d'exercice comme un seul homme : tous leurs mouvemens ont une régularité, une précision dont rien n'approche; mais pour tout dire aussi, c'est le bâton du sous-officier qui les instruit si bien.

Toutes les troupes mises sur pied à l'occasion de la Fête-Dieu étaient sous les ordres du prince Wasa, le des-

cendant direct des anciens rois de Suède. C'est un grand jeune homme blond, assez bien fait de sa personne, dont les revenus sont immenses, et qui, en peu d'années, est arrivé au grade de général d'infanterie. Il se trouvait à cheval sur le *Graben*, entouré de quelques officiers, couverts comme lui d'uniformes étincelans.

Enfin on annonça l'approche du cortége. La foule se rangea respectueusement, et chacun fit silence.

Les députations des corps et métiers de la ville, avec leurs bannières ornées de rubans et de fleurs, ouvraient la marche. Venaient ensuite les orphelines, pauvres petites filles habillées de serge bleue, la tête couverte d'un grossier chapeau de paille. La musique militaire de Nemetz, qui passe pour la meilleure de l'armée, les séparait des orphelins; ceux-ci marchaient deux à deux, le chapeau à la main. Après eux défilèrent successivement les trente-quatre paroisses de la ville et des faubourgs; chaque paroisse était représentée par son curé, ses deux ou quatre vicaires, son porte-croix, ses bannières, ses enfans de chœur et son bedeau. Elles avaient, comme on le pense bien, fait assaut de magnificence; aussi ne voyait-on que soie, argent, or et bijoux sur toute cette longue file bariolée qui s'avançait lentement entre deux sombres rangées de spectateurs.

Les députations de toutes les communautés religieuses qui se trouvent à Vienne se présentèrent après les trente-quatre paroisses. Les servites marchaient en tête; venaient ensuite les franciscains, les rédemptoristes, les augustins, les frères de la Miséricorde, les dominicains et les écossais; les capucins, pieds nus, une corde autour des reins, fermaient la marche.

A ces religieux succédèrent les officiers de la garde nationale, les magistrats de la ville de Vienne, en habits marrons à boutons d'argent; les prêtres de l'archevêché, les domestiques de la cour, les pages, les huissiers, les écuyers tranchans, les chambellans, les conseillers intimes, les ministres, des cierges à la main; les chevaliers, les commandeurs et les grands officiers des ordres autrichiens; les chevaliers de la Toison d'Or; les quatre présidens des facultés; le chef de l'université (*rector magnificus*), dont les fonctions sont annuelles.

Parurent ensuite, au milieu de la garde suisse, qui formait la haie, les archiducs Louis, François et Joseph, portant des cierges; derrière eux venait l'archevêque avec le saint-sacrement. Le prélat marchait sous un dais magnifique porté par les conseillers de la ville, et entouré par de jeunes pages qui tenaient des cierges ornés de bandelettes de soie et d'or.

Entre un détachement de la garde noble hongroise et de la garde allemande venait enfin l'empereur Ferdinand Ier; il portait l'ordre de la Toison d'Or, le grand cordon de Marie-Thérèse et les chaînes des autres ordres. Un peu en arrière marchait l'impératrice, conduite par son grand-maître des cérémonies, qui lui donnait la main. Elle était admirablement belle et imposante sous son costume de deuil et ses parures en pierres noires. La première dame d'honneur et dix dames du palais, parmi lesquelles se trouvait la jolie princesse de Metternich, suivaient l'impératrice.

M. SIMONIS, DE BRUXELLES.

Une indisposition de M. le rédacteur en chef nous oblige à retarder jusqu'au numéro prochain la publication de l'article critique qu'il préparait pour le Salon. Nous publions aujourd'hui, en attendant, un dessin au trait de la figure de levrette qu'a exposé M. Simonis, de Bruxelles. Nous regrettons de ne pouvoir y joindre la gravure de sa statue de l'*Innocence*, dont l'admirable exécution place M. Simonis parmi les premiers maîtres de l'époque. Le *Musée des Familles* reviendra sur ces deux ouvrages.



SALON DE 1840. — Levrette par M. Simonis.

HISTOIRE
DES MONUMENS DE PARIS.

LA MAISON DE NICOLAS FLAMEL ET LA SAINTE CHAPELLE.



Nicolas Flamel et sa femme.

On ne remarque plus, dans le quartier Saint-Martin, la maison qui fait le coin de la rue Marivaux et de celle des Écrivains. Elle est bien différente, en effet, de ce qu'elle était il y a quatre siècles, et même depuis cinquante ans: maçons et badigeonneurs ont effacé le chiffre des années sur la face noirâtre de cette célèbre demeure de Nicolas Flamel, l'écrivain; un marchand de vins a entassé ses tonneaux dans la cave où peut-être se cache la pierre philosophale, a dressé son comptoir dans la salle basse ou l'habile écrivain avait sa boutique, et insouciant de son devancier, il touche à l'endroit même où Flamel et sa femme Pernelle dormaient au milieu de leurs trésors, du temps de Charles VI, qui, tout roi qu'il fût, n'avait pas un écu dans ses coffres. Ces métamorphoses des lieux et cet oubli de la tradition font rêver le philosophe, qui aime à regarder les hommes et les choses dans le passé, qui interroge les échos de la tombe et qui pèse en sa main la poussière des générations.

Devant l'habitation de Flamel, laquelle pourtant est restée debout, quoique mutilée et défigurée, s'élevait une vieille et solennelle église, Saint-Jacques-la-Boucherie, que le marteau révolutionnaire a jetée bas, et dont la tour seule

domine encore le marché construit sur l'emplacement du saint lieu, comme un mât sortant des eaux après le naufrage d'un navire. Cette église, que Flamel avait prise en dévotion particulière, qu'il avait ornée, agrandie et enrichie de ses deniers, où il s'était fait par testament un asile mortuaire, environné de messes et de reconnaissance paroissiale; cette église a disparu avec la sépulture de son bienfaiteur, qui comprenait l'inanité de la vie terrestre, et qui fit écrire au-dessus de la représentation sculptée de son cadavre à demi consumé: *De terre suis venu, et en terre retourne.*

Nicolas Flamel était simple écrivain vers 1360. En ce temps-là, les écrivains tenaient lieu d'imprimeurs; et, pour peu qu'ils eussent le talent d'écrire nettement et correctement des livres, surtout des missels, rehaussés d'enluminures et de dorures, ils devenaient sans peine plus riches que les auteurs. On aura une idée de la valeur des manuscrits en sachant qu'un roi de France mit en dépôt une somme considérable pour emprunter à l'abbaye de Saint-Denis un ouvrage qu'il voulait faire copier. Nicolas Flamel surpassait tous les écrivains qui occupaient des échopes adossées à Saint-Jacques-la-Boucherie, et il acquit une fortune égale à sa réputation. Il épousa la bonne Pernelle, avec une dot qu'ils accrurent par leurs économies, et sa maison, à l'enseigne de la fleur de lys, devint une classe fréquentée des gens de cour, qui achetaient fort cher des leçons d'écriture. Le premier usage que le laborieux Flamel fit de ses gains fut consacré à des fondations de piété et d'art: il dota les églises, pour obtenir d'y placer son image à genoux, l'écritoire à la ceinture. Ainsi, loin de rougir de la source de ses biens, il s'en glorifiait comme d'un écusson nobiliaire : la plume et l'écritoire furent dès lors ses armes parlantes.

On raconte que dans les commencemens de son mariage, il acheta pour deux florins un vieux manuscrit de papyrus, qui contenait un ouvrage *d'Abraham-le-Juif, prince, prêtre, lévite, astrologue et philosophe.* Cet ouvrage, gravé avec une pointe de fer et rempli de *belles figures* peintes, enseignait la transformation des métaux et le secret de faire de l'or; mais Flamel, après bien des essais infructueux, résolut d'accomplir un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle en Espagne, pour demander au saint et à Dieu l'interprétation de ces figures nommées *hermétiques.* Il partit donc habillé en pèlerin, s'acquitta de son vœu et rencontra dans la ville de Léon un médecin juif, appelé maître Canchis, fort versé dans les sciences *sublimes.* Ce médecin, transporté de joie à la nouvelle de l'existence du précieux livre d'Abraham, promit de l'expliquer, et donna quelques échantillons de son savoir-faire au pèlerin, qui ne se sépara plus de maître Canchis; mais celui-ci tomba malade pendant le voyage et mourut à Orléans, où Flamel obtint qu'il fût enterré dans l'église de Sainte-Croix, malgré son judaïsme. Flamel, de retour à Paris, recommença ses expériences alchimiques, *ne faisant qu'étudier, travailler, priant Dieu le chapelet à la main, lisant attentivement, essayant diverses opérations.* Au bout de trois ans de tentatives inutiles, il convertit une demi-livre de mercure en argent pur, et *le* 17 *de janvier environ midi, présente Pernelle seule, l'an* 1382, il transforma le mercure en *or meilleur que l'or commun.* De ce moment, Nicolas Flamel fut au comble de ses espérances et de ses richesses.

L'envie, il est vrai, assigna une autre origine à cette subite fortune, qui augmentait de jour en jour : on prétendit que Flamel s'était fait l'entremetteur des créances de tous les juifs qui furent chassés de France et qu'il s'empara, pour son compte, des sommes immenses que ces usuriers lui avaient confiées. Quoi qu'il en soit, Nicolas Flamel, propriétaire de plus de trente maisons et domaines à Paris, sembla, par ses générosités aux églises et aux pauvres, vouloir purifier cet avoir que le peuple attribuait à un pacte diabolique, et que les gens éclairés ne rapportaient à aucune cause surnaturelle, mais seulement à une sage industrie et à un labeur infatigable. Flamel survécut à sa femme Pernelle, et mourut en 1417, sans laisser à personne le don de la *science hermétique.*

Avant la révolution, Nicolas Flamel se retrouvait encore sur les vitraux, en sculpture sur les portes des églises, toujours vêtu du costume d'écrivain, toujours armé de son écritoire, toujours agenouillé par humilité, toujours accompagné de versets de la Bible ou de vers de sa façon sur la vanité de ce bas monde, sur la mort et sur l'autre vie:

> Hélas, mourir convient,
> Sans remède, homme, femme.

lisait-on sur le tombeau de Pernelle, au cimetière des Saints-Innocens.

Nicolas Flamel est encore invoqué comme un saint par les *hermétistes*, moins nombreux de jour en jour, qui cherchent follement la *bénite-pierre* ou pierre philosophale. Les livres, sur cette matière abstraite, qu'on a publiés sous son nom, et dont il n'est pas l'auteur, sont encore consultés, commentés par quelques savans crédules, qui se ruinent en épreuves chimiques dans l'espoir de s'enrichir de même que le fameux écrivain. Pendant le dernier siècle, un inconnu offrit de réparer à ses frais la maison de Nicolas Flamel, laquelle avait été léguée à la paroisse de Saint-Jacques-la-Boucherie. Le chapitre de cette église accepta l'offre de cet étranger, et la maison fut livrée aux ouvriers. On enleva toutes les inscriptions, on remua le sol de la cave, on regratta les murs; mais l'ordonnateur de ces travaux fut trompé dans son attente et ne découvrit que du charbon pilé, des fioles de verre et des instrumens d'alchimiste: il s'enfuit sans payer les ouvriers et probablement sans avoir trouvé le secret de Nicolas Flamel.

Enfin on a cru, et peut-être quelques-uns croient-ils aujourd'hui que Flamel et Pernelle ne sont pas morts et ne mourront pas. Outre la pierre bénite, Flamel, dit-on, avait inventé *l'élixir parfait, ou médecine de l'ordre supérieur*, espèce d'eau de Jouvence que connaissaient les patriarches Noé et Mathusalem, qui vécurent plusieurs siècles. Un voyageur du temps de Louis XIV, Paul Lucas, assure que les deux époux de la rue des Écrivains s'étaient fixés dans les Indes, et il rencontra en Grèce un derviche qui se disait l'intime ami de Nicolas Flamel. Si ce dernier revient jamais à Paris, il sera sans doute fort scandalisé de voir son laboratoire profané par un marchand de vins.

On comptait autrefois quatre ou cinq chapelles dans l'enclos du Palais, où, selon une façon de parler proverbiale, il se disait autant de messes qu'en cour de Rome; mais, comme l'esprit de caste, qui divisait alors toutes les classes de la société, ne s'effaçait pas même devant l'égalité évangélique, chaque ordre privilégié voulait avoir au moins un banc-d'œuvre réservé pour faire ses dévotions; et la royauté, afin d'éviter le contact des clercs et des légistes qui affluaient vers elle à la faveur des cérémonies religieuses, s'isola dans une chapelle spéciale qu'on nomma *sainte*, à cause de cette destination royale, car à cette époque tout ce qui appartenait à la couronne prenait un caractère sacré et inviolable.

Vers l'an 1030, le bon roi Robert, qui n'avait de commun avec Charlemagne que son goût pour le plain-chant et

la composition des hymnes latines, fonda, dans une des cours du Palais qu'il habitait, une chapelle sous l'invocation de saint Nicolas.

Cette chapelle fut rebâtie, cent ans après, par Louis-le-Gros et disparut plus tard tout à fait pour faire place au noble et gracieux édifice de la Sainte-Chapelle, cachée, aujourd'hui encore, derrière des bâtimens du Palais qu'elle domine de son grand comble d'ardoises, autour duquel des animaux ailés et fantastiques semblent prêts à prendre leur vol et à se détacher des clochetons sculptés.

Le pieux roi Louis IX, ayant acheté de Baudoin, empereur de Constantinople, un morceau de la vraie croix, la couronne d'épines de Jésus-Christ et quelques autres monumens plus ou moins authentiques de la Passion, ne jugea pas sa chapelle digne de servir de tabernacle à ces reliques, qu'il transporta sur ses épaules depuis le faubourg Saint-Antoine jusqu'au Palais, marchant pieds nus, vêtu de laine et la tête découverte, parmi les acclamations du peuple, le chant des psaumes et le carillon des cloches : il ordonna donc, dit un chroniqueur, *que l'on commençât de bâtir une chapelle d'une merveilleuse beauté, qui méritât de renfermer de si grands trésors.*

Le nom de l'architecte qui fut choisi répondait d'un chef-d'œuvre. Pierre de Montreuil, qui venait d'achever l'admirable chapelle de Notre-Dame dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, se surpassa lui-même par la hardiesse et la légèreté de cette nouvelle église : ainsi, les hautes voûtes en ogives, quoique reposant sur de légères colonnes latérales et n'étant soutenues par aucuns piliers à l'intérieur, ont résisté non-seulement à cinq siècles, mais encore au violent incendie de 1630, qui dévora le toit et la flèche, sans ruiner les voûtes de fond en comble.

Cette construction originale et singulière se compose de deux chapelles superposées, égales en étendue, sinon en hauteur : l'une était appliquée à l'usage particulier du roi, l'autre à celui des *domestiques*, ou gens de sa maison. La Sainte-Chapelle haute, la plus belle des deux, est ornée de vitraux où les peintres-vitriers du treizième siècle se sont efforcés d'atteindre la perfection de l'architecte : c'était là qu'on gardait le dépôt des reliques, renfermées dans une grande châsse de bronze doré, placée sous le maître-autel. La couronne d'épines était à part, dans une triple boîte de bois, d'argent et d'or. Les reliquaires, couverts de pierreries, coûtèrent à saint Louis plus de cent mille livres tournois, deux fois autant que le chef-d'œuvre architectural de Pierre de Montreuil.

La Sainte-Chapelle était terminée, grâce au zèle pieux de son fondateur, au mois d'avril 1248 ; la chapelle haute fut dédiée à la sainte croix et à la sainte couronne, la chapelle basse à la sainte Vierge; les dépenses générales de l'édifice ne s'élevaient qu'à quarante mille livres tournois, valant huit cent mille livres de notre monnaie, ce qui représenterait maintenant une bien plus forte somme, eu égard à l'augmentation du prix de toutes les denrées.

Le trésor de la Sainte-Chapelle n'était pas seulement riche en reliques extraordinaires, de la conservation desquelles on faisait dépendre le salut de la monarchie : il y avait plusieurs antiquités inestimables, entre autres un camée en agate onyx, du plus beau travail, et remarquable surtout par sa grande dimension; ce camée est à présent mieux placé à la Bibliothèque du Roi, où il a déjà pourtant été volé deux fois.

Saint Louis confia aussi aux *trésoriers* de la Sainte-Chapelle des reliques d'un autre genre. Ce roi, qui fut à la fois un chrétien dévot, un souverain équitable et un ami éclairé de la science, réunit dans une salle de la Sainte-Chapelle mille à onze cents manuscrits, tant originaux que copies exécutées à grands frais, relatifs la plupart à la théologie, et permit aux savans de consulter ces livres, qui étaient fort rares et fort chers en ce temps-là. C'est la première bibliothèque publique dont il soit fait mention dans l'histoire des rois de France; malheureusement elle fut dispersée à la mort du saint roi, qui l'avait partagée par testament entre plusieurs couvens.

Deux grandes chambres attenant à la Sainte-Chapelle contenaient en outre, le *trésor des Chartres*, immense collection de tous les titres de la couronne, classés par registres et par *layettes*, espèces de boîtes numérotées.

Anciennement les rois traînaient toujours après eux, dans leurs voyages, les papiers du domaine royal; ces *diplômes* étaient sujets à se perdre et à se détériorer par suite de continuels déplacemens; enfin Philippe-Auguste, durant ses guerres contre le roi d'Angleterre Richard-Cœur-de-Lion, tomba un jour dans une embuscade près de Blois et se vit enlever sa chancellerie avec son grand seel, que les Anglais transférèrent à la tour de Londres. Depuis cet accident, le trésor des chartres ne fut plus ambulatoire et demeura sous la sauvegarde de la Sainte-Chapelle, jusqu'à ce que le surintendant Fouquet eût fait bâtir un hôtel pour y mettre plus à l'aise ces précieuses archives, dont les historiens Dupuy et Godefroy avaient dressé l'inventaire.

Les chanoines et *chapelains* de la Sainte-Chapelle, comme les moines de Saint-Germain-des-Prés et de Sainte-Geneviève, se trouvaient affranchis de la juridiction de l'évêque de Paris et ne relevaient que du pape.

Ces chanoines, dont les revenus considérables entretenaient la paresse, furent à diverses époques réprimandés par le saint-siége et réformés par les rois de France : tantôt ils négligeaient le service divin; tantôt ils portaient des collerettes, des chausses retroussées sur les genoux et des souliers à longues pointes; tantôt ils se livraient à tous les excès d'un luxe insolent et d'une criminelle dépravation.

Les principaux dignitaires de ce chapitre étaient le trésorier, qui se coiffait de la mitre épiscopale et s'intitulait *archi-chapelain* et même *pape de la Sainte-Chapelle*, et le chantre, qui paraissait dans les fêtes solennelles avec une sorte de crosse appelée *bâton du chantre* et ornée d'une tête de Titus qu'on avait métamorphosé en saint Louis.

On ne peut nommer ces deux personnages sans se rappeler leur rivalité et leurs querelles, immortalisées par le poëme burlesque du *Lutrin*, dont la Sainte-Chapelle est le théâtre : comme on le voit dans ce poëme, où l'auteur raconte le combat des partisans du trésorier contre ceux du chantre, sur les degrés du perron de la Sainte-Chapelle, la boutique du libraire Barbin, qui publia les ouvrages de la plupart des grands écrivains du dix-septième siècle, était située au bas de ce perron, qui conduit aux galeries du Palais.

L'ancien perron n'existe plus, ce perron couvert, dont les arceaux légers se courbaient comme les tentures d'un baldaquin de velours et dont l'architecture fleurie s'harmoniait si bien avec celle de l'escalier voisin de la chambre des comptes : ce dernier a péri dans un incendie; l'autre fut victime de cette manie de détruire qui découronna la Sainte-Chapelle de sa flèche aérienne, dans la crise révolutionnaire, où les monumens semblaient devoir, de même que les hommes, passer sous un inflexible niveau.

L'auteur du *Lutrin*, Boileau-Despréaux, fut inhumé dans cette église qu'il avait célébrée en vers comiques. On croirait que les chanoines de la Sainte-Chapelle accordèrent cet honneur à la mémoire du satirique dans la crainte

qu'un nouveau poëme ne s'échappât de son tombeau. Peut-être ne fut-ce de leur part qu'un éclatant oubli des injures.

La Sainte-Chapelle, qui inspirait la verve des poëtes et protégeait de son ombre leurs œuvres au berceau, avait de plus la prérogative de chasser les démons et de guérir les possédés. La nuit du vendredi saint, les pauvres que l'esprit malin tourmentait, et que l'on envoyait de tous côtés en pèlerinage, étaient admis sans lumière dans l'église, qu'ils faisaient retentir de leurs hurlemens. Tout à coup, aux premiers rayons du jour, le grand-chantre apparaissait armé du morceau de la vraie croix, et la vue de cette relique apaisait aussitôt les cris, les contorsions et les fureurs de ces malheureux; on entendait une vitre tomber en éclats : c'était la fuite des démons.

Ce miracle annuel, qui n'était sans doute qu'une allégorie prise à la lettre par la superstition populaire, se continua jusqu'en 1770; et pourtant le morceau de la vraie croix avait été soustrait dans la nuit du 19 mai 1575, sans que les plus actives recherches des gens du roi parvinssent à faire découvrir le voleur. Ce fut dans Paris un deuil public, et Henri III, qu'on accusait d'avoir vendu la relique aux Vénitiens, eut pitié, des alarmes de ses sujets que cette perte rendait inconsolables : l'année suivante, il fit publier à son de trompe, qu'il avait recouvré un autre morceau de la vraie croix, et que les fidèles pourraient aller l'adorer suivant l'usage pendant la semaine sainte. Quelques rêveurs s'étaient imaginé que la vraie croix avait en aversion le séjour de la Sainte-Chapelle, depuis un sacrilége qui s'y était commis du temps de Louis XII, quand un écolier arracha l'hostie des mains du prêtre à l'autel, et la foula aux pieds en invoquant les dieux du paganisme.

La Sainte-Chapelle a perdu ses reliques si chères à nos aïeux; elle a perdu sa haute flèche fleurdelisée, rétablie après l'incendie en 1630, puis abattue il y a cinquante ans; son portail a été cruellement mutilé; mais elle n'en est pas moins un des plus admirables monumens du moyen âge que possède la France, et le seul de ce style qui subsiste encore dans Paris. Les souvenirs historiques du règne de saint Louis semblent avoir servi d'égide à cette église, où l'on rassembla les archives judiciaires, sous les auspices de ce roi, qui rédigea le premier code de lois françaises.

Ne rouvrira-t-on pas bientôt à la religion et aux arts ce vénérable édifice aujourd'hui encombré par les poudreux registres du parlement de Paris? Ne sauvera-t-on pas les derniers vitraux peints qui n'aient pas été brisés à coups de pierre par la populace de 93? N'égargnera-t-on pas ce que la bande noire a épargné?

PAUL L. JACOB, *bibliophile.*



Miracle de la Sainte Chapelle.

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.

UNE REINE.



Marina (ou Marie) Mniszech (1) était une jeune fille polonaise dont la destinée n'avait reçu en naissant la promesse d'aucune couronne. Son père, Georges Mniszech, nommé palatin de Sandomir par Sigismond-Auguste à l'époque de son élection, n'avait même aucune des qualités qui pouvaient justifier les faveurs dont la fortune devait un jour combler sa famille. Son renom n'avait aucune gloire : il était ambitieux ; mais comme il l'était sans moyen de parvenir, le nom d'intrigant est alors celui qu'on doit justement substituer à celui d'ambitieux. L'éducation qu'il donna à sa fille, même encore enfant, fut basée sur des principes dont la morale pourrait se trouver gravement compromise; et lorsque l'âge, en développant dans Marina des avantages trop remarquables pour n'être pas appréciés, donna une sorte de vraisemblance aux projets d'ambition de son père, il s'empressa de la rendre docile à ses leçons pour qu'elle

(1) Prononcez Mnichek. Les *ch* doivent se prononcer comme le *j* espagnol ou l'*x* des Grecs.

pût les mettre en pratique lorsque le moment en serait venu. Une circonstance que rapporte l'histoire et qui pourrait bien n'être qu'un fait raconté après l'événement, contribua, dit-on, à faire élever Marina en fille de roi, pour que la couronne fût légère à son front lorsqu'elle la ceindrait un jour.

— Car, disait une prédiction, Marina sera reine.

Une de ces sorcières du Nord, une de ces femmes connues dans l'histoire des Cimbres, fut un jour sauvée de la mort par le palatin, et son art l'introduisit dans le palais des Mniszech.

— Une de tes filles règnera un jour sur un grand peuple, dit la sibylle au palatin en regardant Marina avec attention..... Sa beauté et son grand cœur lui mériteront une couronne.

Cette femme, dont l'histoire a conservé le nom, s'appelait Koricka.

Et depuis le jour où cette prédiction se fit entendre dans le palais de Sambor, Marina fut élevée comme une fille de souverain.

Maintenant il est nécessaire, pour l'intelligence de l'histoire même de Marina, de parler des événemens qui à cette même époque se passaient en Moscovie.

Échappés depuis peu de temps au vasselage des Tartares..... les Russes n'en étaient pas plus paisibles dans leur intérieur..... Ivan III (1), le premier souverain russe (2) qui ait reçu le titre de czar, avait bien vaincu Sélim II, triomphé des Polonais et des chevaliers porte-glaives ; mais il n'avait pas assez de puissance pour dompter la nature féroce des sujets qu'il gouvernait. Le fer et le poison dénouaient presque toutes les querelles, et lorsque Ivan IV monta sur le trône des czars, il fut barbare comme le peuple qu'il venait gouverner.

Ivan IV fut sans doute un despote bizarre et cruel, mais il fut législateur..... la Russie lui dut alors un code de lois, bienfait immense pour cette époque ; peut-être même, s'il eût vécu dans un autre temps, eût-il été un autre homme; mais abruti par la débauche, cruel jusqu'à la férocité, il finit par manquer même de ce courage qui jusqu'alors lui avait fait beaucoup pardonner. Les Tartares de Krimée vinrent incendier les faubourgs de Moscou (3). Les Suédois et les Polonais furent également vainqueurs des Russes, et Ivan, dans sa brutale fureur, blasphémant contre le sort, vaincu de toutes parts, tua son propre fils dans un accès de frénésie, et, souillé de débauche et de sang, mourut dans le froc d'un moine.

C'est sous son règne que la Russie conquit la Sibérie (4), découverte d'abord par Anika Strogonoff, et conquise et soumise par un cosaque nommé Yermack.....

Ces Cosaques, dont Yermack faisait partie et qui sont aujourd'hui la portion la plus importante des armées russes, sont les restes de ces anciens Kosars, de la race des Salves; ils se disent descendans de Kamari, le septième fils de Japhet, et en ont quelquefois pris le nom, ce qui les fait appeler Cimmeri par les Grecs et Cimbres par les Romains.

Ivan IV en mourant avait laissé deux fils pour lui succéder, Fédor Ier et Démétrius encore enfant; Fédor était faible d'esprit et de corps, timide, superstitieux et incapable de régner. Son père, qui avait une grande habileté, jugea que sa maison ne conserverait pas la couronne de Moscovie si

(1) 1547.
(2) Lévêque, tom. III ; Castéra, t. I, p. 70.
(3) En 1555.
(4) 1584. — Ce fut un marchand, *Anika Srogonoff*, qui, en faisant le commerce de pelleteries avec les habitans des bords de l'Oby, découvrit la Sibérie.

Fédor n'avait un conseil capable de gouverner pour lui. Son testament, fait le 10 mars 1584, eut donc pour objet principal de former une sorte de régence composée de cinq membres (1), pour aider Fédor dans la charge pénible et sainte de souverain..... A cette disposition était jointe celle du sort de la czarine et du jeune prince Demitri (2) (Démétrius) ; il leur assignait pour apanage et pour demeure la ville d'Ouglitsch, sur le Volga.... Cette explication était nécessaire pour la suite de cette histoire.

A la mort de son père, Fédor avait vingt-sept ans ; mais entièrement livré à des pratiques de petite dévotion, il abandonnait le soin de l'État à Boris Godounoff, président du conseil, qui avait bientôt frappé cette sorte de pentarchie de nullité et gouvernait la Moscovie sous le titre de régent.....

Boris Godounoff avait alors trente-deux ans ; ses talens étaient remarquables..... sa force d'âme d'une nature supérieure. Mais comme cette nature était des plus vicieuses, et que son ambition n'avait aucunes bornes, on peut prévoir la route qu'il dut choisir..... Celle du trône lui était ouverte à la mort de Fédor si un seul obstacle disparaissait ; cet obstacle était le jeune czarewitz Demitri (3)..... Quand Boris fut bien assuré que l'innocente créature était la seule barrière entre le trône et lui, il sourit, et ce sourire fut un arrêt de mort.....

Avertie des projets sinistres de Godounoff, la mère du royal enfant pâlit et pleura ; mais le courage et la prudence n'abandonnent jamais une mère au jour du péril de son fils : les précautions les plus minutieuses entourèrent la czarewitz. Boris, déterminé à poursuivre son crime, puisqu'il était deviné, envoya immédiatement des hommes chargés d'ordres de mort à Ouglitsch. La czarine Irène reconnut ces assassins sous le nom d'inspecteurs du palais, et de ce moment son fils ne la quitta plus. La gouvernante du jeune prince, qui avait d'abord promis sa criminelle assistance en donnant du poison à la pauvre jeune victime, eut ensuite horreur de cette promesse impie, et refusa son secours..... Les sicaires avaient donc tout à la fois à lutter contre leur propre pitié, car cet enfant, condamné par le crime, était beau, gracieux et adorable de bonté..... la vigilance d'une mère et celle d'une nourrice dévouée qui continuait sa tendresse et ses soins surveillans quand le sommeil ou une cause forcée éloignait la czarine du prince un seul instant.

Mais Godounoff était impatient; il rugit de fureur en apprenant que ses ordres n'étaient pas exécutés..... Biatoffszcoï, le chef des meurtriers, reçut un message qui devait étouffer toute pitié. L'heure de la mort sonna pour le royal enfant, et pendant un moment où la surveillance de la mère était moins active, la gouvernante entraîna rapidement la victime dans la galerie qui donnait sur la cour du château ; là se trouvaient Biatoffszcoï et les autres assassins. Démétrius savait qu'il les devait craindre, sans comprendre l'horreur de son danger. Son cœur battit, ses joues vermeilles devinrent plus blanches, et une sorte de frisson fit trembler les boucles blondes de sa chevelure.

— Retournons vers ma mère, dit-il d'une voix basse à sa nourrice, qui, toute alarmée de la disparition de son enfant bien-aimé, accourut auprès de lui.

(1) 10 mars 1584. — Ce conseil était composé : du prince *Mstislafsky*, le plus ancien des Boyards et des Voïevodes, *Nikita Romanovitsch Yourieff*, frère d'Anastie et oncle du czar, le prince *Schouischy*, *Belzky*, le premier favori d'Ivan IV, et enfin *Boris Godounoff*, l'homme le plus capable de tout le conseil.
(2) On le nomme alternativement *Demitri* et *Démétrius*, parce que c'est la même chose.
(3) Ce mot signifie *fils du czar*.

— Vous avez un beau collier, mon prince, dit Biatoffszcoï en soulevant la lourde chaîne d'or passée au cou du czarewitz.....

— La voulez-vous? dit l'enfant en relevant sa belle tête blonde et regardant le meurtrier d'un œil caressant.

La réponse à sa douce voix fut un premier coup de poignard donné par Biatoffszcoï au milieu de la gorge de la jeune victime; son cadavre fut aussitôt mutilé et jeté sur celui de sa nourrice, qui avait tenté de le défendre.....

Le peuple d'Ouglitsch aimait Irène et son enfant, si beau, si doux ; cet enfant destiné à régner un jour sur eux. Les meurtriers furent massacrés, et pas un d'eux ne fut à Moscou réclamer le prix du sang ; et cette justice expiatoire n'eut d'autre résultat que de venger un crime, car l'effet de ce crime reçut son accomplissement : et lorsque Fédor, cédant à ses nombreuses infirmités, mourut à quelques mois de là, Boris Godounoff monta sur le trône des czars, et recueillit le fruit de son crime.....

Fédor fut le dernier prince d'une dynastie (1) qui, dans l'espace de sept cent trente-six ans..... donna cinquante-deux souverains à la Russie.

Boris Godounoff, qui s'était frayé le chemin au trône par le meurtre de son souverain légitime et par d'autres crimes, feignit d'abord de refuser cette couronne qu'il avait achetée si cher..... Lorsqu'il l'eut posée sur son front, elle apparut encore à l'Europe ce qu'était toujours celle des souverains moscovites, un bandeau souillé de sang, et les cruautés les plus révoltantes marquèrent chacun de ses jours. Maintenant commence le drame dans lequel Marina Mniszech joue un rôle si important. Ce préliminaire était indispensable pour l'éclairer.

A l'époque où nous sommes arrivés, les jésuites avaient une grande influence dans une partie de l'Europe et la volonté de l'étendre dans le monde entier. Sans entrer ici dans aucune discussion sur le plus ou le moins de bien qui pouvait résulter de leur domination, je dirai seulement que la civilisation en était presque toujours la suite; ils voulaient alors rendre la Moscovie catholique, et cette volonté, si elle cachait une ambition, avait au moins un apparence louable..... Mais il leur était d'une grande difficulté d'atteindre non-seulement ce but, mais d'entreprendre d'y parvenir... Cependant une chance leur était offerte, ils devaient à la vérité exposer la Pologne et la Russie à une perte mutuelle, ou du moins à d'effroyables calamités..... mais qu'importe? il fallait tenter pour obtenir.

Boris Godounoff paraissait avoir triomphé de tous les obstacles que son usurpation avait élevés autour de lui. Il régnait avec une sorte de calme, lorsque tout à coup un bruit étrange se répand dans toute la Russie : « On dit que Démétrius n'est pas tombé sous le poignard de ses meurtriers, qu'il vit et vient redemander à l'usurpateur le trône et la couronne de ses pères..... » Bientôt cette nouvelle se répand, elle devient une certitude, et Boris sait, à n'en pas douter, que sa victime est sortie du tombeau, qu'elle est en ce moment chez le palatin de Sandomir, Georges Mniszech, père de Marina, et fortement protégée par Sigismond III, roi de Pologne.

C'est vrai....

Quelques mois avant, le patriarche de Moscou avait été averti par le métropolitain de Rostoff qu'il y avait dans le monastère de Tschoudow un jeune moine qui se disait le czarewitz Demitri; le patriarche ne fit nulle attention à cet avis, et le métropolitain, voyant l'effet surprenant produit par cette nouvelle étrange..... en référa au czar lui-même, qui, tout effrayé comme à l'apparition d'un spectre, ordonna sur l'heure même à l'un de ses secrétaires, Smirnoff-Vassilieff, d'expédier un ordre pour que le moine du monastère de Tchoudow fût relégué à perpétuité aux confins de l'empire. Smirnoff avertit un de ses collègues, Euphéane, qui donna avis sur-le-champ au jeune moine, en lui procurant les moyens de fuir avec deux moines qui ne voulurent pas l'abandonner..... Ils se dirigèrent vers Kiow, en ayant soin de ne loger que dans les couvens. Dans la cellule qui fut donnée au fugitif au monastère de Novogorod Sewersky, il laissa le billet suivant :

« Je suis le czarewitz Démétrius, fils d'Ivan IV, et je n'oublierai pas les bons traitemens que j'ai reçus dans cette sainte maison lorsque je serai remonté sur le trône de mon père..... »

L'archimandrite, à qui ce billet fut remis, ne fit aucun rapport aux autorités supérieures..... il garda le billet, et n'en parla pas..... Une chose également étrange, c'est que l'évasion du jeune moine fut cachée au czar et qu'il le crut parti pour son exil.

Ce moine, que dans son couvent on appelait Gregory, ou bien Grischka (petit Grégoire), n'était autre chose, à ce que répandaient les partisans de Boris, que le fils d'un pauvre gentilhomme de Galitch, et s'appelait Youri (Grégoire) Otrepieff; le fait réel, c'est que ce Grégoire Otrepieff, qu'il ne fût que cela ou qu'il ait été réellement le malheureux Démétrius (1), était un jeune homme d'esprit, résolu, ayant toujours habité l'intérieur des familles des Romanoff et des Tscherkasky, toutes deux ennemies de l'usurpateur et ses premières victimes. Ennuyé de servir, Otrepieff se fit moine ; il mena quelque temps une vie errante, changeant souvent de couvent et paraissant livré à une grande mélancolie ; ce qui était observé par ceux qui vivaient avec lui..... Enfin le patriarche Job, passant par le monastère de Tchoudow, remarqua son esprit et son savoir, qui devait l'être en Russie et surtout à cette époque. Il se l'attacha en qualité de secrétaire et le mena avec lui dans le palais des czars. Mais bientôt, soit que la vue de celui qui occupait sa place agitât le jeune prince proscrit, soit que la vue des grandeurs enflammât l'ambition de l'aventurier, Otrepieff ne voulut pas demeurer plus longtemps avec le patriarche; il demanda et obtint de rentrer dans sa retraite. Ce fut alors qu'il se révéla et qu'il fut proscrit, ainsi qu'il a été dit plus haut..... Mais quelle tête frappait la proscription? Godounoff ne punissait-il qu'un faussaire, ou bien l'usurpateur frappait-il deux fois sa victime?.....

Le fugitif, après avoir longtemps erré, gagna enfin les terres de Pologne, asile ordinaire des ennemis des Russes; là son existence fut quelque temps des plus misérables : réduit à se cacher pour la sûreté de sa vie seulement, car il n'était pas dans la misère, il vécut plusieurs mois dans la maison des palatins de Kiovie et de Russie rouge, puis dans celle du prince Adam Wisniowiecki ; ce fut chez ce dernier qu'il laissa entrevoir pour la première fois qu'il était le czarewitz Démétrius. Le prince le fit alors connaître à son frère Constantin, et celui-ci le présenta à son beau-frère Georges Mniszech, père de Mariana, à qui la magicienne des bois de Lithuanie avait prédit qu'elle serait reine. Maintenant commence le nœud du drame mystérieux et intéressant de la vie de cette jeune fille.

Un soir, au moment d'une conversation du plus haut in-

(1) Les Varigues, Boris et quelques autres souverains obscurs se trouvent seulement entre cette dynastie et celle des Romanoff. — Fédor mourut le 7 janvier 1598.

(1) Ce qui est bien probable. Je crois que c'était en effet le czarewitz.

térêt sur le prince proscrit, on vint annoncer au prince Wisniowiecki que son hôte, car depuis quelques jours Grégoire habitait son palais, venait d'être atteint d'une maladie qui présentait les plus graves symptômes; son lit fut entouré des soins les plus soutenus; mais le malheureux jeune homme était en effet fort mal : le médecin déclara qu'il n'y avait plus d'espoir, et le malade demanda une confesseur... Il faut remarquer que jusqu'à ce moment le jeune homme fugitif n'avait pas dit positivement qu'il fût le czarewitz Démétrius.....

Il y avait dans la maison du prince Adam Wisniowiecki un prêtre catholique polonais, de l'ordre des jésuites, nommé le révérend père *Gaspard Sawicki;* c'était lui qui, depuis l'arrivée de Grégoire Otrepieff, lui enseignait à parler et à écrire le polonais. Ce fut encore lui qui fut introduit auprès du moribond pour recevoir sa confession.



La Confession.

L'instant devenait solennel. Marina, dont les pensées depuis longtemps tournées vers le trône avaient un but qui paraissait au moment de se remplir, n'avait pu s'empêcher de jeter souvent les yeux sur cette victime d'une féroce ambition, qui venait mourir dans une terre étrangère, près de celle dont son amour aurait pu faire une reine!... Gregory était jeune, il était beau; Marina l'aima, et cette pensée de mort lui glaçait l'âme... Son père, dont les rêves ambitieux s'évanouissaient au moment de se réaliser, était sombre et soucieux. Les autres personnages de ce drame extraordinaire, quoiqu'ils fussent moins directement engagés que Marina et son père, l'étaient au moins par leur intérêt à susciter des troubles importans chez les Russes. La vie ou la mort de cet homme qui pouvait résoudre toutes ces questions, étaient donc d'une haute importance pour tous. Cependant cet homme n'avait pas parlé, mais une circonstance singulière avait été éloquente pour lui.

Au milieu de son délire, dans l'ardeur de sa fièvre, il avait toujours eu comme l'instinct de s'opposer à ce qu'on vît un objet qui était sur sa poitrine. Enfin, dans un évanouissement complet, il n'eut pas la force d'empêcher qu'on ne découvrît ce qu'il cachait avec tant de soin. C'était une croix de diamans et de rubis du plus grand prix, et telle enfin que pouvait l'avoir un souverain. En revenant à lui, Gregory parut d'abord fort troublé, puis ensuite n'ayant voulu répondre à aucune question, même faite avec le plus d'intérêt, il retomba dans son état d'affaissement, et c'est ainsi qu'il en vint à ce point de faire croire que le jour ou il était était le dernier de ses jours.

Lorsque le jésuite se présenta dans la galerie où les deux familles l'attendaient réunies, ainsi que tous leurs amis, son air était grave, et sa physionomie expressive révélait de grandes choses.

— Monseigneur, dit-il au prince Adam Wisniowiecki, ce que j'ai à vous dire est d'une telle importance que je ne puis parler que devant vous seul et les membres les plus intimes de votre famille.

Tout ce qui n'était pas désigné par le jésuite se retira à l'instant.

— Monseigneur, poursuivit le père avec une extrême agitation, nous ne nous étions pas trompés, l'infortuné qui expire en ce moment sous votre toit est le prince Démétrius, le fils d'Ivan... le czar de Moscovie...

Marina ne put retenir un cri...

— Lui-même vient de me confier ce secret important, non pas à titre de confession, car il n'est pas du rite latin... Oh! dit le jésuite en se laissant tomber sur une chaise, qu'il a souffert, l'infortuné! et comme il souffre encore!... Mourir ainsi, loin des siens... sans un regard ami qui le suive dans sa tombe... Oh! combien celui qui l'a conduit à ce comble de misère doit un terrible compte à Dieu!...

Marina pleurait...

— Mais est-il donc sans espoir? demanda-t-elle avec angoisse...

— Je l'ai laissé bien mal... épuisé par l'effort qu'il avait fait pour me parler... Le médecin a ordonné le plus grand calme... mais il n'a que bien peu d'espérance.

Le palatin Mniszech était accablé.

— Et que vous a-t-il dit? demanda-t-il enfin au jésuite.

— Peu de choses, qui disaient tout néanmoins... mais ce rouleau de papier les a confirmées.

Et il présenta aux deux princes un rouleau de parchemin sur lequel était écrit ce qui suit :

« Le cadavre qui est sous vos yeux (1), soit que vous » l'ayez trouvé percé de coups sur un chemin... ou bien » étendu couvert de haillons, décharné, mort de faim, de » misère ou de froid sous le porche d'une église, ce ca- » davre est celui de votre souverain... de Démétrius Iva- » nowitch, czar de Moscovie... Au moment de paraître » devant Dieu, je l'adjure et je proteste que je suis le seul » et légitime successeur au trône de Moscovie, de mon père » le czar Ivan. Boris Godounoff fut mon meurtrier; il vou- » lait la couronne, et ne pouvait y porter la main que teinte » de mon sang... Ma mère et moi fûmes relégués à Ou- » glitch, les sicaires de Boris vinrent m'y chercher, ma » gouvernante, vendue au meurtrier, me livra à lui, et je » dus périr; la providence seule me sauva. Un Allemand, » nommé Simon, sachant l'heure de l'assassinat, revêtit un » autre enfant de mes habits, et l'infortuné fut frappé à ma » place, il était presque nuit; les assassins furent trompés. » Simon m'avait caché, et le lendemain le brave homme » me conduisit en Pologne, au péril de sa vie; bientôt après » je le perdis... J'étais encore enfant, mais l'horreur de ma » position m'était révélée par l'intensité du danger comme » à un âge plus avancé... je demeurai donc abandonné... » proscrit... misérable... sans avoir pu oublier un seul » instant que ma place était sur un trône.

» Priez pour mon ame. »

— Cet homme est-il mort? s'écria le palatin de Sandomir...

— Oh! mon Dieu, disait Marina en pleurant et en joignant les mains, n'est-il donc plus d'espérance!...

Mniszech était tombé dans une profonde rêverie... Il prit sa fille dans ses bras, l'embrassa avec émotion, et lui dit de se calmer.

— Si c'est le fils d'Ivan, nous pouvons le savoir à l'instant, dit-il; il y a ici même, à Sandomir, un gentilhomme du prince Sapieha, nommé Piotrowsky, ainsi qu'une autre personne qui m'est attachée. L'un et l'autre ont passé une année entière auprès du malheureux czarewitz, à Ouglitch. Qu'on les fasse venir à l'instant.

Les deux épreuves furent faites; un signe très-visible sur un côté du front (une verrue), un bras plus court que l'autre, étaient des signes trop remarquables pour n'être pas connus de deux hommes qui, pendant une année, avaient approché tous les jours le jeune prince. Non-seulement ils le reconnurent, mais les signes furent retrouvés.

Gregory était toujours presque sans connaissance. La maladie luttait avec une nature pleine de vigueur, une nature de vingt ans. Le malheureux jeune homme ne paraissait pas appeler la vie... cependant elle fut victorieuse de la mort. Les symptômes alarmans disparurent. Marina et son père le soignèrent non-seulement avec le respect qu'ils devaient au souverain de la Moscovie, mais avec un intérêt plus tendre, surtout la jeune fille, car elle l'aimait.

(1) Dans cette vie toute périlleuse que menait le jeune prince, il était naturel que cette pièce fût écrite pour être trouvée sur lui après sa mort.

Bientôt cette affection devint de l'amour, et cet amour une passion profonde. L'âme de Marina trouvait tant de sympathie avec celle fortement trempée de Démétrius, cette âme dominée par la seule pensée du pouvoir et de la vengeance, et pour qui toute place entre la bure et la pourpre était indifférente. Pour lui il n'était que deux couronnes, celle du moine ou celle de czar.

— Pour moi, disait-il à Marina, lorsque, lui prêtant l'appui de son bras, elle le conduisait lentement dans les jardins du palais pour y respirer un air plus pur, pour moi, lui disait-il d'un air sombre, la vie n'offre que deux demeures, un palais de souverain ou bien un cloître.

Et Marina en l'écoutant avait les yeux humides de ces larmes que fait couler une voix aimée quand elle prononce de nobles paroles... Elle aimait ce jeune homme au front altier, au regard profond, dont l'esprit à demi cultivé dans une première enfance se laissait voir sous une enveloppe agreste, presque sauvage; car cet homme, dont la vie jusque-là s'était écoulée dans les dernières classes de la société, présentait aux yeux de Marina une nature bizarre pleine de contrastes et de charmes.

Bientôt elle-même fut aimée comme elle aimait. Démétrius ne put voir, sans être touché au cœur, cette jeune fille si belle, si remarquable par ses fortes pensées, les lui dévouer en entier, et se donner elle-même. Il accepta ce noble don. Sa confiance n'eut plus de barrière; il découvrit au palatin de Sandomir toutes les relations qu'il avait conservées avec la Russie : elles étaient immenses. Enfin, le 25 mai 1604, Démétrius, czar de Moscovie, et Georges Mniszech, palatin de Sandomir, signèrent tous deux, à Sambor, résidence du palatin, un traité par lequel Démétrius s'engageait à épouser Marina aussitôt qu'il serait reconnu czar de Moscow, en lui donnant en propriété les duchés de Novogorod la grande et de Pskow. Il s'engagea aussi solennellement à faire construire pour elle une église catholique, ainsi qu'à donner un million de ducats au palatin de Sandomir.

On voit que celui-ci ne s'oubliait pas.

Un article additionnel, exigé par le père Gaspard Sawicky, disait que le czar devait établir la religion catholique en Moscovie à quelque prix que ce fût (1).

Bientôt Sigismond, prévenu favorablement par Georges Mniszech, accueillit le prince malheureux comme un grand roi devait le faire.

— Dieu vous garde! Démétrius, lui dit le roi de Pologne lorsqu'il lui fut présenté. Soyez le bien-venu à notre cour; car, d'après les preuves qui nous ont été données, nous vous reconnaissons pour prince légitime de Moscovie, et, vous considérant comme notre ami et sous notre particulière protection, nous vous autorisons à traiter avec les gentilshommes de notre royaume, leur donnant également permission de vous donner aide et conseil.

Et le même jour le roi Sigismond lui assignait une pension de 40,000 florins.

Le roi de Pologne ne pouvait rien sans la diète, et Jean Zamoïsky, qui avait tout pouvoir dans cette assemblée, était contre l'expédition en Moscovie. Sigismond, fortement excité par les sollicitations de Mniszech, se borna à protéger secrètement Démétrius, et à lui fournir de cette manière tous secours pour son entreprise. Marina, dont l'ambition était alors doublée par l'amour, excitait ses compatriotes à servir la cause d'un prince malheureux, et

(1) Ce fut ce qui perdit Démétrius.

lui gagna un grand nombre de gentilshommes qui vinrent sous sa bannière pour combattre Boris Godounoff. Toute cette jeunesse, ardente et désireuse de punir un usurpateur assassin, se réunit près de la ville de Léopol. Démétrius marchait à la tête de cette belle troupe, qu'il animait encore par son air fier et déterminé. On voyait qu'il voulait sa couronne ou la mort.

L'armée fut bientôt renforcée d'un grand nombre de transfuges moscovites. Le nom d'Ivan était celui d'un tyran bien plus pour le reste de l'Europe que pour ses sujets; il avait donné des lois à la Russie, il l'avait rendue triomphante des Tartares; il était brave, et cette qualité avait effacé bien des vices chez une nation toute belliqueuse; le nom de son fils fut donc tout-puissant. Tout ce qui avait servi sous le czar passa sous les drapeaux de Démétrius, et, lorsqu'il passa le Dniéper, le 16 octobre 1604, il avait une armée qui lui donnait le droit de parler en maître.

Boris trembla sur le trône sanglant qu'il n'occupait que par des meurtres (1). Il sentit qu'il fallait réunir toutes ses forces pour écraser un ennemi qui pouvait grandir au point de le terrasser lui-même. Il assemble une armée de 80,000 hommes, et l'envoie contre celui qu'il appelle l'imposteur, avec ordre à Ivan Schouïsky, qui la commande, de lui rapporter sa tête.

Ici semble devoir se terminer ce drame étrange; Démétrius n'avait avec lui que 15,000 hommes, et les forces russes paraissaient accablantes. Les Polonais demandent le combat; ils formaient le tiers de l'armée du czarewitz. Démétrius, plein d'ardeur et de foi dans sa cause, accepte avec joie. Mais avant de faire battre la charge, il s'avance devant son armée, et tombe à genoux, en s'écriant :

— O mon Dieu! mon âme vous est connue : si ma cause est juste, donnez-moi la victoire; si elle est injuste, que votre foudre m'écrase et me détruise à l'heure même comme un sacrilége imposteur.

Le combat commença; il fut furieux. Le carnage fut tellement sanglant, que les deux partis marchaient dans le sang. L'armée moscovite fut détruite. Pendant ce temps, Boris échappait à son châtiment par la mort d'un homme juste. Il mourut à Moscow comme un souverain légitime, et son fils Fédor lui succédait et montait sur son trône mal affermi. Mais la mort de son père changea sa destinée, et lorsque Démétrius se présenta à l'armée russe, Romanoff lui-même lui prêta assistance et le reconnut pour souverain. Partout il fut accueilli, partout il fut vainqueur. Bientôt il entre dans Moscow. A sa vue, le peuple pousse des cris de joie, les cloches de toutes les églises sonnent à grande volée, des fleurs sont jetées sur le jeune souverain; c'est un délire, c'est une joie d'autant plus vive, que Démétrius est jeune et beau, que son histoire a une couleur romanesque et plaintive qui double ses avantages et le rendent irrésistible.

Mais des horreurs signalent cette entrée, qui n'aurait dû être qu'un triomphe. Des cris de mort, des cris de désespoir se mêlent aux chants de joie du peuple enivré. La czarine, veuve de Boris, est livrée aux bourreaux, et son jeune fils Fédor est étranglé sur le cadavre sanglant de sa mère... Toute la famille de Godounoff s'éteignit dans les supplices (2).

Irène, mère de Démétrius, s'était retirée dans un monastère de Moscow. Lorsque les premiers momens furent écoulés, le fils courut à sa mère, et lui demanda sa bénédiction. Irène l'embrassa avec tendresse, le reconnut pour son fils, et le lendemain même Démétrius fut couronné dans la capitale de la Moscovie, comme son légitime souverain. Un ouragan terrible, qui renversa la croix et arrêta le cortége, parut être un de ces augures qui, dans cette partie du nord surtout, ont tant d'empire sur les esprits. Mais lorsqu'on vit Démétrius se précipiter sur le tombeau de son père, y pleurer avec larmes, demander vengeance pour le trouble de ses derniers jours, on crut à un désespoir qui ne pouvait être feint. Les grandes douleurs ont un cachet qui ne trompe pas.

Aussitôt qu'il fut assis, paisible possesseur de la couronne de son père, sur le trône dont les marches avaient été rougies de son jeune sang, il voulut que celle qu'il aimait le vînt partager avec lui. Une ambassade solennelle et magnifique partit pour Sandomir, ayant à sa tête Athanase Wassilieff, chargé de demander Marina à son père, au nom du czar de Moscovie. Ainsi, tout à la fois se réalisaient pour la jeune fille et ses rêves d'amour et ses rêves d'ambition, tandis que son père ne voyait devant lui que l'avenir du beau-père d'un souverain.

Avant de quitter la Pologne, les noces de Marina avaient été célébrées à Krakovie avec tout le cérémonial des souverains. Marina, suivie d'un cortége magnifique, s'était rendue au palais de Firley, choisi pour la célébration du mariage. Elle y fut reçue par le roi Sigismond III, qui l'accorda, selon la parole du temps, au czar Démétrius, et l'ambassadeur moscovite Athanase Wassilieff l'épousa alors solennellement au nom de son maître, la fiancée ayant pour parens le roi de Pologne et la princesse Constance, archiduchesse d'Autriche, elle-même fiancée de Sigismond. Un grand nombre de seigneurs polonais, tous du rite catholique, assistaient à cette solennité, ainsi que monseigneur Rangoni, nonce du pape. Ce fut le cardinal Macieïowsky qui donna la bénédiction nuptiale à la jeune czarine, qui, tout heureuse, voyait mettre sur son front la double couronne des rois et d'un amour partagé.

Ce fut le 13 avril 1606 que Marina atteignit les frontières de son empire. Alors cette existence, que ses rêves ne lui avaient qu'imparfaitement représentée, commença pour elle. Elle y vit l'amour de Démétrius à côté de l'orgueil du souverain, et cette ambition qui, plus tard, devait étouffer son souvenir dans le cœur de la femme, n'était pas encore tellement développée dans celui de la jeune fille, qu'elle ne sacrifiât le conventionnel du matériel de la vie, pour aller chercher la suave et délicieuse impression d'un amour profond dans tout ce qui s'offrait à elle et pouvait le lui révéler.

Elle voyait qu'elle était aimée, jusque dans les soins les plus stériles d'une étiquette que l'amour employait comme un moyen de plus pour toucher... Elle entra dans Moscow au milieu d'un peuple prosterné devant elle, appelant toutes les joies du ciel sur son union; et Marina, qui était belle, dont les traits purs recevaient un charme de plus du reflet des émotions de cette grande âme, qui atteignait enfin le but de ses hautes pensées, et de ce bonheur d'amour qui fait pâlir tous les autres, Marina était en ce moment radieuse de beauté, en souriant doucement à ce peuple qui devenait le sien.

Partout où elle se présentait le clergé venait lui donner le pain et le sel; des étoffes précieuses, de ces fourrures, tribut des habitans des bords de l'Oby, et que l'or même ne peut jamais payer, lui étaient chaque jour offertes en présent au nom du czar, tandis que de magnifiques traîneaux la transportaient, avec la rapidité du vent, dans les palais préparés pour la recevoir. Enfin ce voyage, qui

(1) Le bruit courut, à la mort de Fédor, qu'il avait avancé ses jours par le poison.
(2) 20 juin 1605.

Marina un véritable enchantement, se termina le 12 mai. Elle arriva près de Moscow : là, elle dut s'arrêter pour faire encore un sacrifice à l'étiquette souveraine. Des tentes furent dressées pour que les grands de l'empire fussent admis à venir baiser sa main, en attendant le moment du couronnement. Puis, entourée de tout un peuple qui admirait sa beauté, car elle était vraiment belle, Marina, elle se rendit au monastère des Vierges, retraite de la czarine douairière, mère de Démétrius. Ce fut dans ce lieu saint qu'elle revit Démétrius, non plus fugitif, malheureux, errant et prêt à mourir de misère sur le bord d'un chemin écarté, mais beau de sa propre beauté, rehaussé par tout le prestige de la puissance et du luxe de la souveraineté.

Marina demeura près d'Irène jusqu'au jour de son couronnement. Dès le matin elle partit pour le Kremlin, où elle fut reçue dans la salle Crénelée par les premiers boyards et les ambassadeurs de tous les rois de l'Europe (1); elle prit place sur le trône, et Michel Nagoï lui ayant présenté la couronne de monomaque et le diadème, elle les baisa dévotieusement. Alors Basile Schouïski harangua Marina au nom de la noblesse de l'empire, puis le cortége se mit en marche pour l'église de l'Assomption, où devait se faire la double cérémonie du sacre et de la confirmation du mariage.

Le chemin que suivirent les nobles fiancés était couvert de velours rouge et de drap d'or ; des touffes de fleurs étaient jetées sous leurs pas, tandis que l'artillerie de la forteresse grondait, que les cloches sonnaient et que les fenêtres, pavoisées de drapeaux blasonnés, étaient garnies d'une foule immense appelant sur ses jeunes souverains toutes les bénédictions du ciel. La nature elle-même, dans toute sa pompe à cette époque de l'année, semblait vouloir contribuer à l'éclat de la fête : le temps était admirablement beau, et le soleil versait des flots de lumière sur les coupoles d'or de la vieille cité moscovite en les faisant étinceler de mille feux (2).

Arrivés à l'église, les deux fiancés se placèrent sur une estrade élevée dans le milieu de la nef; le czar occupait un trône d'or que l'empereur de Perse lui avait envoyé pour cette occasion solennelle, et Marina un trône d'argent..... A un signe du patriarche, les femmes de la czarine, parmi lesquelles se voyaient de jeunes filles des premières familles de l'empire, s'approchèrent d'elle et lui ôtèrent sa couronne de fiancée... elle s'agenouilla alors devant le patriarche, qui imposa la sainte croix sur la jeune Polonaise qui venait aussi loin chercher une couronne!... en ce moment des nuages de parfums s'élevèrent en tournoyant autour des vieux piliers de l'église... L'orgue roula ses sons religieux sous ses voûtes gothiques, et cent voix pures entonnèrent en l'honneur des deux époux l'hymne de *In plurimos annos*..... Ensuite le patriarche passa au col de Marina la chaîne d'or de *monomaque*... il la sacra... lui donna la communion... Et c'est ainsi que Marina Mniszech, la fille du palatin de Sandomir, se vit sacrer et couronner souveraine d'un grand empire avant même d'être femme du souverain de cet empire, car la célébration du mariage n'eut lieu qu'après la cérémonie du sacre... Lorsque tout fut terminé, le czar et la czarine, tous deux jeunes, tous deux beaux, et beaux surtout en ce moment où tous les sentimens les plus impérieux de leurs cœurs étaient comblés, Démétrius et Marina sortirent de l'église en se tenant tous deux par la main ; ils avaient la couronne sur la tête, et le manteau impérial les enveloppait. Arrivés sur le seuil de l'église, ils s'arrêtèrent, et le prince Mscislawski répandit sur eux, selon l'usage antique de Moscovie, une profusion de petites pièces d'argent qu'il tenait dans un vase sacré..... le peuple en reçut aussi..... et cette journée fut longtemps un souvenir dans la pensée des malheureux de Moscow.

Pendant un mois les fêtes les plus somptueuses inaugurèrent l'avénement de Marina et augmentèrent son ivresse. L'amour que Démétrius avait pour elle se manifestait surtout dans les fêtes où le luxe de l'Asie doublait les avantages que le goût de l'Occident venait d'introduire dans les déserts de la Russie. Et pourtant le ciel n'était plus aussi serein, l'horizon se chargeait de nuages, et Marina, bercée au bruit des airs de fête et des baisers d'amour de son époux, s'endormait ainsi que lui, malgré le bruit de l'orage, qui pourtant résonnait déjà d'une manière sinistre bien près d'eux...

C'est un malheur sans doute que d'être en avance par ses lumières sur le peuple qu'on est appelé à gouverner, quand on n'a pas la force de le faire plier aux volontés qu'il serait nécessaire qu'il suivît. Démétrius avait trop longtemps habité la terre de la liberté, cette Pologne toujours estimée, toujours admirée, si quelquefois on blâme sa turbulence et l'agitation de sa vie politique, pour ne pas comprendre tout ce que la Russie devait subir de réforme pour arriver à être un grand peuple. Pierre-le-Grand, qui vint après lui, en sentit de même la conséquence, et ne put néanmoins réaliser ses projets de réforme qu'en les consolidant avec des flots de sang... Mais Démétrius arrivant sur un trône chancelant non-seulement sous son propre poids, mais sous celui de tout maître voulant commander et surtout innover, éprouva bientôt l'effet de la cruauté d'un peuple qui lui reprochait, avant toute chose, de s'entourer d'étrangers et de réserver toutes les grâces pour les Polonais... Entièrement indépendant et d'une humeur altière, Démétrius voulait suivre son penchant, et ce penchant le portait à protéger les compatriotes de la femme qu'il adorait et qu'il jugeait capable d'ailleurs de civiliser ses sujets ; il ne répondit donc qu'avec un sourire de dédain *à la remontrance* que lui adressa Tatischtscheff publiquement pour avoir mangé du veau (1).

Mais un grief plus important que tous les autres aux yeux des Russes et surtout de ces vieux boyards, soutiens alors du trône des ducs de Moscovie, ce fut l'obstination de Démétrius à conserver le costume polonais..... Bientôt des complots se formèrent, des mécontens parcoururent les cabarets de Moscow, ces lieux où le peuple boit avec délices cette boisson chaude où il entre du genièvre. Là on parla de Démétrius, on attaqua la vraisemblance des faits que le même peuple de Moscow avait accueillis avec transport peu de mois avant ; bientôt ces complots, qui n'avaient pas de consistance, prirent un corps... les mécontens se rangèrent autour d'une bannière, et l'arrêt du jeune czar et de Marina fut tout entier dans ces mots : *Haine et mort aux étrangers*.....

Basile Ivanowitsck Schouïsky, celui-là même qui avait harangué Marina au nom de la noblesse russe, fut celui que la révolte choisit pour son chef. Une première conspiration fut découverte. Schouïsky, livré à un tribunal, fut condamné à mort, et périssait sans Marina, qui, ne pouvant

(1) A cette époque, le czar de Moscovie était en paix avec toutes les puissances du midi, de l'ouest et presque de l'est. Les seules querelles qu'il eût venaient de la Tartarie et de la Perse.

(2) Karamsin, tom. IX, p. 352.

(1) Le veau était une viande défendue à cette époque en Russie. Le jeune czar, qui voyait en pitié de pareilles puérilités, aurait voulu les abolir. Il ne réfléchit pas que ce n'était pas ici une chose matérielle, mais un *sentiment* qu'il fallait détruire ; et pour y toucher, il faut une main d'une excessive délicatesse.

séparer la pensée de cet homme de la journée si glorieuse de son couronnement, demanda et obtint sa grâce de Démétrius... Au moment de signer, il s'arrêta... Il lui semblait qu'un pressentiment sinistre lui criât d'être juste, ou qu'il le paierait de sa vie.

— Pourquoi me demander cette grâce? dit-il à Marina en la regardant avec tristesse... en vérité je ne puis signer.

Marina rougit et pâlit en un moment. Le czar semblait décliner son pouvoir... Elle s'approcha de Démétrius, passa un bras autour de sa tête, l'attira doucement à elle, puis, le baisant sur le front, elle le fixa de cet œil de velours dont le regard prolongé faisait battre le cœur de celui qui était toujours son amant.



La grâce.

— *Pour moi!* lui dit-elle enfin... signe pour moi!... Lui aussi la regardait avec des yeux d'amour... Il la serra fortement contre sa poitrine... et signa... Le malheureux!... c'était leur arrêt de mort à tous deux qu'il signait là!...

Un soir (c'était le 16 mai de l'année 1607), le temps était orageux; le vent faisait tourbillonner la poussière dans les vastes champs qui séparaient entre eux les palais de Moscow. La pluie commençait à tomber, et, pour fuir la tempête, on entrait dans les maisons qui offraient un abri, et particulièrement dans ces tavernes où se vendent ces boissons chaudes tant aimées des Russes... Dans le coin le plus sombre de l'un de ces réduits était assis un homme dont le visage à demi caché par la fourrure de son bonnet ne laissait voir qu'une bouche souriant parfois avec une expression infernale. Quelquefois un mouvement involontaire laissait apercevoir le vêtement brillant, la chaîne d'or, le manche à poignée de pierreries du boyard; mais aussitôt, quel que fût cet homme, il ramenait à lui le vaste manteau brun qui l'enveloppait, et devenait de nouveau un obscur inconnu au milieu de cette foule étrangère elle-même.

Cet individu paraissait écouter surtout avec attention un autre homme qui parlait avec feu des Russes et des Polonais. Il était évident que l'orateur était un de ces Russes véritables enfans de la Moscovie, fidèle à ses coutumes et prêt à donner son sang pour elle. Il était grand, d'une stature d'athlète, et ses traits portaient l'empreinte d'une âme pure autant qu'elle était fortement trempée... Bientôt les voix s'élevèrent; le Russe paraissait s'animer. Il comprit qu'il ne serait pas longtemps maître de lui; il s'élança dans la rue, et s'éloigna de la taverne en luttant contre l'orage, qui redoublait avec violence.

— Gloire à Dieu!... salut à Kosma!... dit une voix à ses côtés, surmontant à peine celle de l'ouragan. Le Russe se retourna vivement... et vit près de lui l'homme au manteau qu'il venait de laisser dans la taverne...

— Que me voulez-vous... et d'où savez-vous mon nom? demanda-t-il à cet homme.

— J'ai vu Kosma Minin (1) devant les ennemis de la Russie. Je l'ai vu à Nijniy secourir de son argent ses con citoyens malheureux... J'ai vu Kosma défendre, devant les anciens de sa ville, les intérêts de tous contre les siens... Est-ce donc là le même homme que je viens de voir fraterniser avec nos tyrans?...

Le manteau de l'inconnu s'entr'ouvrit, et à la lueur de la lampe qui brûlait devant une image de saint Nicolas, le Russe reconnut des insignes devant lesquels il se découvrit... L'inconnu mit un doigt sur sa bouche:

(1) Kosma (Cousiema) *Minin*, boucher de Nijniy-Nowogorod. Cet homme, qui sera placé parmi les plus illustres de sa patrie, si elle a un Plutarque digne d'elle, avait acquis une grande popularité par ses vertus et ses services. — Cependant près de deux cents ans la mémoire de cet homme passa obscure et presque ignorée. — L'empereur Alexandre fut le premier qui rendit justice à une noble mémoire. — La statue de Kosma fait aujourd'hui l'un des plus beaux ornemens de la ville de Moscow.

— Silence!..... Es-tu toujours un véritable enfant de la vieille Moscovie?...

Kosma leva les yeux et les mains au ciel.

— Dieu est mon témoin!... s'écria-t-il.

— Je ne te demande pas un serment..... je te demande d'agir!...

— Contre qui?...

En ce moment une troupe de jeunes gens montés sur des chevaux de l'Ukraine qu'ils avaient lancés au galop le plus rapide, passa près d'eux en criant et en chantant, et en faisant tourner dans leurs mains leurs sabres nus (1)... L'un d'eux, en passant près de Kosma, enleva son bonnet avec la pointe de son sabre, puis le rejeta dans la poussière, et



Le bonnet abattu.

s'éloigna en riant bruyamment avec ses compagnons. Tous portaient l'uniforme polonais!...

Kosma fut ramasser son bonnet, dont la fourrure était souillée... il le secoua... le remit sur sa tête, et revint lentement vers l'inconnu... Mais sa physionomie était sombre, farouche même, et sa respiration pénible... Il suffoquait.

— Eh bien! lui dit l'inconnu, que te semble de tes frères les Polonais?... Pourquoi ne t'es-tu pas couché sous les pieds de leurs chevaux pour leur être bonne litière?...

Un son rauque et terrible sortit de la poitrine du bourgeois de Nijniy...

— Ah!..... s'écria-t-il en frappant son front de ses deux poings fermés... O mon Dieu! conseillez-moi!... Puis relevant noblement sa tête :

— Prince Schouïsky, dit-il au boyard qui suivait avec une curiosité maligne tous ses mouvemens, sans doute les Polonais abusent de leur empire sur notre czar; mais nous ne devons pas oublier que c'est en Pologne que notre joyau le plus précieux s'est conservé pour revenir à nous; n'est-ce pas la Pologne qui nous a rendu cette dernière goutte du sang précieux de Rourick!... Notre czar bien-aimé a été sauvé par la Pologne, prince!...

Un rire presque sauvage répondit à ce noble élan.

— Le *sang de Rourick!*... s'écria-t-il enfin; es-tu donc encore du petit nombre d'insensés qui croient à cette fable?... Démétrius fut égorgé et n'est plus sorti de sa bière... Celui-ci n'est qu'un imposteur.... Veux-tu contribuer au salut de ta patrie?...

— Comment?...

—Tiens, viens ici, regarde... Que vois-tu sur ces portes?

— Des croix rouges (1)...

— Eh bien! elles disent la mort de ceux qui dorment là de leur dernier sommeil; plus haut que la croix du cimetière... le soleil ne se lèvera plus sur eux... Pars pour Nijniy, Kosma, et fais dans ta cité ce que nous allons faire à Moscow.

Kosma ne répondit pas d'abord.

— Si Démétrius est un imposteur, dit-il enfin, il faut qu'il meure... Mais s'il ne l'était pas?... et les yeux expressifs de l'honnête patriote disaient à l'ambitieux que son bras moscovite pouvait bien punir un coupable, mais qu'il ne frapperait pas une victime...

— J'ai le moyen de le savoir, ajouta-t-il... Alors, quelle que soit la conviction qui m'arrive, je ferai mon devoir...

Et se découvrant avec respect, mais sans bassesse, devant le prince Bazile Schouïsky, il s'en fut à l'instant.

Basile le regarda s'éloigner avec une expression indéfinissable.

— Eh bien! va *consulter* ton Pojarsky (2). *Consultez*-vous tandis que nous agirons... Vous nous direz, quand tout sera consommé, si nous avons *bien* ou *mal* fait.

Le lendemain (3), au point du jour, le bruit du tocsin et celui d'une foule immense qui pousse des cris de mort éveillent les habitans du Kremlin; tout dormait dans cette vieille et royale enceinte, où, fatigués de joies et de fêtes, le repos remplaçait pour quelques heures la danse et toute une vie de plaisirs. Romanoff, le premier officier de la chambre du czar, entend crier *au feu!* il sort, et trouve devant lui

(1) Les Russes avaient marqué les maisons où logeaient les Polonais d'une croix rouge, le 17 mai, lors du massacre de Moscow.

(1) Beaucoup de ces détails sont dus à M. le comte Arthur Potocki, qui a fait un ouvrage plein d'intérêt sur l'histoire de Pologne. Paris, 1830.

(2) Le prince Pojarski était l'homme dont les vertus le faisaient le plus ressembler à Kosma. Libéral et juste dans sa pensée, il eût été un grand homme pour sa patrie s'il eût vécu un siècle plus tard. Sa statue fut érigée par l'empereur Alexandre avec celle de Kosma. Elle est aussi à Moscow.

(3) Le 17 mai 1607.

Tatischtcheff à la tête d'une troupe de peuple ivre de fureur et de sang. Romanoff lui a sauvé la vie une fois... mais que ce souvenir est pâle quand l'esprit de parti éveille les passions les plus terribles de l'homme! Romanoff s'avance vers Tatischtcheff à peine vêtu ; il reçoit de lui deux coups de poignard, et va tomber tout sanglant dans la chambre qui précède la chambre impériale, en criant :

— Trahison!... Sauve-toi, Démétrius, fils d'Ivan... il y a trahison!...

Et il meurt.

Démétrius a saisi ses armes ; quelques gardes l'entourent, il résiste au peuple... mais la masse des révoltés grossit à tous les instans... Tout ce qui est autour du czar est massacré ; lui-même tombe frappé d'une balle... Le peuple se précipite sur lui pour l'achever... mais lui, se soulevant sur une main, les regarde encore en souverain :

— Misérables ! s'écrie-t-il, oserez-vous bien frapper votre czar?... Je suis Démétrius, le fils d'Ivan!...

Les meurtriers reculent... Peut-être il eût été sauvé!... mais dans ce moment, Schouïsky, qu'on a été prévenir, accourt pour les soutenir... Il les voit incertains.

— Si c'était vraiment le czaréwitz! disaient-ils à voix basse en regardant presque avec remords leur victime couverte de sang!...

— Mes amis, s'écrie Schouïsky, j'avais quelques scrupules, je suis allé moi-même au monastère, j'ai prié la czarine à genoux avec larmes, l'adjurant, au nom de Dieu, d'avouer la vérité... et tout en sanglotant elle a confessé qu'elle avait favorisé l'imposture... Cet homme n'est point son fils... c'est un faussaire (1)!...

L'infortuné tombe alors sous mille bras qui vont avec rage chercher les sources de sa vie..... Cette même troupe, altérée par le meurtre, voulant du sang parce qu'elle vient d'en verser, court en poussant des cris de mort à l'appartement de Marina..... Un jeune page polonais dont le nom doit être conservé pour que la postérité l'honore, Omolski, défend un moment la porte de la chambre de la czarine contre la troupe furieuse, qui ne la franchit que sur son cadavre.

Marina, à demi vêtue, pâle, frémissante, s'avance néanmoins au-devant des meurtriers. Elle veut parler à ces furieux ; car, bien qu'elle soit vivement émue, elle ne sait pas encore tout ce qu'elle vient de perdre ! Elle a encore de l'espérance..... Mais des hurlemens de rage sont la seule réponse des assassins. Un coup de feu part, et une balle frappe une femme de Marina qui s'est jetée au-devant de sa maîtresse (2) : c'était une jeune juive que Marina avait soustraite à une union qu'elle redoutait et dont elle avait fait la fortune, puis ensuite qu'elle avait mariée à un gentilhomme polonais nommé Chmielnicki. Bientôt la faible barrière des femmes de la czarine est abattue, et le peuple portait déjà ses mains sanglantes sur elle, lorsque les boyards arrivent sur le théâtre du carnage et saisissent leur victime, qu'ils réservent à des tourmens au-dessus de la mort..... Dans cette horrible journée, le sang ruissela dans Moscow. La force brutale se vengea avec tous les raffinemens de la haine. Tous les Polonais furent égorgés. Le palatin Mniszech et les Wisnowiecki, qui seuls avaient été prévoyans, se défendirent avec une telle opiniâtreté que les Russes capitulèrent avec eux. Et Marina eut du moins un père pour pleurer sur son cœur la perte d'un mari aimé et d'une couronne.

(1) L'Évesque, *Histoire de Russie*, tom. III, p. 309. Castéra, *Histoire de Catherine*, tom. I.
(2) Niemcewicz, tom. III, p. 286.

Basile Schouïski recueillit le fruit de son crime. Il fallait un souverain lorsque Démétrius fut abattu. Basile ne demanda, ne désigna rien ; mais sa naissance était illustre, il était populaire, adroit, flattait le peuple et surtout les marchands.

« Pourquoi lutter contre lui ? » se dirent les boyards.

Et le conduisant aussitôt au Kremlin (1), à la grande place, ils le saluèrent *père de la Russie*, et Basile Schouïski s'assit sans remords sur un trône qu'il venait lui-même d'ensanglanter. Mais le remords n'était pas pour son âme. Marina et son père lui rappelaient seulement des souvenirs pénibles lorsque leur nom était prononcé devant lui..... Il les éloigna de Moscow. Une forte escorte conduisit la czarine et le palatin de Sandomir à Jaroslaw, sur le Wolga.

N'avais-je pas raison de dire tout à l'heure que l'infortunée Marina était réservée à des tourmens peut-être plus affreux que la mort?..... La mort n'a qu'un instant d'agonie..... Mais ici, toujours souffrir!..... toujours!..... toujours!..... Et Marina n'avait que vingt ans!.....

Cependant Schouïski fut bientôt alarmé de l'effet qu'avait produit en Pologne le massacre de Moscow. Le sang polonais fumait encore et demandait une vengeance que la patrie comprit et brûla elle-même d'accomplir. Schouïski voulut prévenir tout acte hostile : il mit en liberté tous les prisonniers polonais, et Marina fut libre de revoir la Pologne... Elle en prit le chemin, mais avec quelle tristesse!... Elle traversait en captive ce même pays où les peuples s'inclinaient à genoux sur son passage..... Souvent les yeux de la jeune czarine pleuraient avec une brûlante amertume sur cette jeunesse frappée d'anathème à vingt ans ; ses larmes trempaient son voile de veuve : elle entourait avec ses sombres plis son front découronné, chargé d'ennuis!...... Le cri d'agonie d'une âme au désespoir s'échappait de son cœur brisé, en songeant surtout que cette couronne perdue avait été voilée par un linceul et enterrée dans une tombe.

« O Démétrius ! » s'écriait-elle souvent en se tordant les mains.

Et l'infortunée pleurait de ces larmes amères qui brûlent les yeux et font mourir quand elles retombent sur le cœur.

Un soir, le triste cortége venait de traverser une de ces landes qu'on appelle *steppes* en Russie, lorsque tout à coup des cris se font entendre ; une troupe d'hommes à cheval fond sur l'escorte et la met en fuite. Marina et son père, ne croyant pas que ce combat pût être intéressant pour eux, y prenaient peu de part, lorsque dans le chef des vainqueurs ils reconnurent Stadnicki (2), leur parent et l'un de ceux qui avaient servi sous Démétrius :

— Madame, dit-il à la czarine, je suis heureux d'être le premier à vous annoncer le bonheur qui vous attend..... Ici, à quelques pas, à la tête d'une nombreuse armée, vous allez retrouver le fils d'Ivan, le czar de Moscovie.

— Démétrius ! s'écria Marina hors d'elle-même.

— Oui, madame. Venez, il vous attend..... Sauvé par une faveur du ciel des massacres de Moscow, Démétrius sera bientôt maître de toute la Russie. En apprenant votre voyage, il a quitté la route de Jaroslaw et m'envoie pour vous délivrer. Hâtez-vous, car il est impatient.

Marina tomba dans une profonde rêverie..... Comment pouvait-il se faire que Démétrius eût encore cette fois échappé aux poignards de ses meurtriers?..... Le cœur de la jeune femme ne pouvait s'ouvrir pour accueillir une si grande joie : son front demeurait pâle et morne, et ses yeux éteints ne retrouvaient plus le feu de leur regard.

(1) Karamsin, t. II, p. 404.
(2) Niemcewicz, tom. II, p. 331.

Le palatin, en recevant cette nouvelle, ne voulut pas l'approfondir : profondément intrigant, il lui importait peu quel serait son gendre, pourvu qu'il fût souverain. Lui et sa fille se remirent donc en route pour retourner à Moscow, lui plein de confiance et Marianne incertaine, tremblante et agitée d'un pressentiment sinistre.

Les renseignemens que le palatin reçut de Stadnicki furent cependant assez probables pour redonner un peu de confiance à la czarine. Démétrius, disait-il, s'était échappé du Kremlin et de Moscow par les souterrains de la forteresse. Après une longue maladie et bien des jours de souffrance, il s'était enfin trouvé capable de monter à cheval et de guider des troupes au combat. Il était donc rentré en Russie à la tête d'une armée nombreuse, qui chaque jour s'augmentait et dont les princes Rozinski et Jean Sapieha faisaient la plus grande force; elle était alors campée à Touchino, à trois lieues de Moscow.

Enfin Marina approche du camp où elle doit revoir Démétrius. A peine son nom est-il prononcé qu'elle se voit entourée d'une foule qui proclame son nom de souveraine avec une sorte de délire. Elle-même, entraînée par l'étrangeté de sa position, se sent atteinte d'une sorte de vertige : le bruit de la musique militaire, ces brillans uniformes, ces armes étincelantes, ces clameurs, ces cris de *vive la czarine! vive notre mère!* tout la trouble, lui fait battre le cœur et voile son regard déjà incertain. Cependant elle descend de cheval, et, guidée par son père et Stadnicki, elle s'avance dans un champ où de loin elle aperçoit un groupe d'hommes vêtus magnifiquement et dont l'un se détache et s'avance vers elle.

Marina n'avait jamais cru que Démétrius fût en effet sauvé. Sans doute elle aurait donné son sang pour remplacer celui que ses meurtriers avaient épuisé dans ses veines jusqu'à la dernière goutte; et quelque chère que fût cette espérance, Marina pouvait-elle l'accueillir après avoir vu la fureur du peuple s'acharner, s'épuiser enfin et mourir sur le cadavre de sa victime?..... Mais si en effet une illusion trop précieuse pour être repoussée avait pu percer la sombre nuit dans laquelle la malheureuse Marina était enveloppée, cette illusion se serait évanouie à la seule vue de l'homme (1) qui s'approchait d'elle en ce moment. Cet homme est repoussant dans tout son extérieur : sa physionomie n'exprime que des sentimens vils, son regard oblique cherche la terre, et les passions les plus basses se formulent dans son sourire faux et méchant. Marina sent son cœur se glacer en recevant de cet homme un regard de haine triomphante. Quel est-il? Elle le connaît cet homme; oh! oui, elle le connaît; mais où donc l'a-t-elle vu?..... Elle croit être sous la puissance d'un rêve infernal. Une révélation lui parle de cet homme, et cependant elle ne peut placer son nom sur ce visage qui l'a fait frissonner. Tout à coup deux bras l'entourent, l'étreignent avec force, et une voix murmure à son oreille :

— Marina, rappelez-vous l'auberge isolée de la forêt de Zulosz..... Vous m'avez enlevé ce jour-là une jolie fiancée; mais je retrouve aujourd'hui une femme plus belle, une épouse plus noble..... Merci de l'échange.

Marina n'a pas entendu la fin de cette communication : frappée au cœur, elle s'était rejetée dans les bras de son père en lui disant :

— Emmenez-moi d'ici, ou je vais mourir.

Lorsqu'elle fut seule avec le palatin, elle éclata en sanglots sans pouvoir expliquer à son père comment elle connaissait cet homme; mais elle pleurait, et des cris étouffés s'échappaient de ses lèvres tremblantes.

— Marina, lui dit son père, au milieu de tant d'événemens extraordinaires, as-tu pu croire à la résurrection des morts? Pour moi, je ne me suis jamais attendu à retrouver Démétrius.

— Ah! s'écria enfin Marina, vous ne savez pas quel est l'homme qui ose prendre le nom révéré de mon Démétrius, de mon noble seigneur, de mon maître!..... C'est un misérable juif, le rebut des humains; c'est cet homme auquel j'enlevai cette jeune fille qui depuis épousa Chmielnicki..... Oh! mon Dieu, ayez pitié de moi!

Le palatin était confondu :

— Mais es-tu bien sûre, dit-il enfin à Marina, que cet homme soit le même que celui dont tu as gardé un si terrible souvenir?

— Je n'en puis douter, repondit Marina.

— Et vous faites bien, dit une voix.

Et au même instant le faussaire entra dans la tente.

— Oui, je suis en effet le juif Jankéli (1). Vous m'avez reconnu, Marina; je le crois : on n'oublie pas celui qu'on a offensé, fût-il le dernier des hommes..... Quant à vous, comte, je vous suis inconnu; mais mon oncle Egidi, le savant rabbin (2), ne vous l'est pas autant.

Et le misérable souriait avec une expression satanique.

— Un jour il me mit au cou ce talisman et me dit de venir en Russie et de proclamer que j'étais le czaréwitz fils d'Ivan-le-Terrible. Je suis arrivé à Siarodoub, et j'ai dit : « Je suis Démétrius, fils d'Ivan. Je viens redemander à Schouïski la couronne de mon père. » Ils m'ont accueilli. Toutes les villes environnantes se sont soumises; des boyards sont venus me prêter serment, mes troupes se sont multipliées. C'est alors que les princes Sapieha et Rozynski sont arrivés dans mon camp. Mon armée, doublée par eux, est devenue formidable; partout la victoire m'a couronné. Je suis aux portes de Moscow, et je vais y entrer... Alors, Marina, je ne suis plus *le misérable juif, le rebut des humains!* J'ai une couronne à donner : c'est un don magnifique, n'est-il pas vrai? Eh bien! je la mettrai à vos pieds.

— Jamais! s'écria-t-elle avec véhémence.

— Et pourquoi non? reprit l'imposteur avec calme et en regardant Marina avec un sourire infernal. Votre premier mari était lui-même l'*imposteur*, et moi je suis le vrai Démétrius.

— Lorsque j'épousai Démétrius, répondit Marina, mes parens, mes amis, tout un peuple le proclamait l'héritier des czars de Moscovie..... Et puis d'ailleurs.....

— Et puis vous l'aimiez, n'est-il pas vrai? Voilà ce que vous voulez dire. Quant à moi, votre amour et même votre ambition me sont indifférens : vous me donnerez beaucoup d'or, car j'en veux beaucoup, et je vous laisserai régner comme vous le voudrez et aimer qui vous voudrez.

Un sentiment de dégoût se peignit dans tous les traits de Marina. Jankéli n'y répondit que par un sourire et poursuivit :

— Mais il faut vous presser de me reconnaître ouvertement. Votre terreur en m'apercevant a causé déjà un grand trouble; il faut le détruire (3). Croyez-moi, ce parti est profitable pour tous deux : à moi de l'or, beaucoup d'or (4); à vous la puissance..... et la vengeance.

(1) L'Evesque, *Histoire de Russie*, t. III, p. 346.

(1) Niemcewicz, *Histoire de Sigismond III*, tom. II, p. 322; Kobierzycki, *Histoire de Wladislas*, liv. V, p. 320

(2) L'Evesque, *Histoire de Russie*, tom. III, p. 336.

(3) L'Evesque, *Histoire de Russie*. tom. III, p. 347.

(4) *Ibid.*

A ces mots le palatin entraîne Marina hors de la tente et lui montre de loin Moscow avec ses quarante fois quarante coupoles :

— Marina, dit le vieux Polonais, là est une couronne... et des ennemis que tu peux fouler aux pieds.

La czarine se trouble; son cœur bat à cette parole de vengeance et d'ambition ; ses yeux étincellent!.....

— Que faut-il faire? dit-elle.

— Embrasser cet homme.

Et le palatin lui-même jeta sa fille dans les bras du juif lâche et cupide.



Le Juif.

L'armée, qui les observait, poussa des cris de joie dont le retentissement fit trembler les murs du vieux Kremlin. Cependant ce ne fut pas l'arrêt de Moscow. Sigismond III se résolut enfin à intervenir dans les affaires de Russie; il entra lui-même dans le royaume, décidé à joindre cette couronne à celle de Pologne ou à faire d'abord proclamer czar de Moscovie son fils Wladislas. Il vint lui-même en personne mettre le siége devant Smolensk, et tandis qu'il restait plusieurs mois inactif devant les murs de cette ville, Hetman Zolkiewski se dirigea sur Moscow, et ayant rencontré le czar Schouïski près de Kluchin, il le battit complétement, s'empara de lui ainsi que de toute sa famille (qu'il emmena en triomphe à Warsovie), entra à Moscow, proclama Wladislas czar de Russie, et pour en finir avec l'imposteur Démétrius, il lui offrit au nom du roi Sigismond III une principauté et *beaucoup d'or*..... Zolkiewski le connaissait..... Le misérable accepta sur l'heure, et le traité allait être signé lorsque Marina en fut prévenue. Elle accourut auprès du faussaire avec l'émotion, la colère d'une femme ambitieuse :

— Misérable! lui dit-elle avec un geste de mépris; misérable! crois-tu donc que je demeurerai près de toi si ce n'est sur un trône? Tu dois régner ou mourir.

Ces nobles paroles sont appuyées par le prince Sapicha et ses soldats..... Rozinski est pour Sigismond..... Les sabres sont tirés; on se bat, le sang coule, et au milieu de ce désordre, l'imposteur prend la fuite et se retire à Kalouga. Demeurée seule au milieu de ces hommes qui ne reconnaissent presque aucun frein, Marina se décide à ne devoir sa grandeur qu'à elle-même. Elle parcourt les rangs, promet, menace, prie, conjure, commande et finit enfin par exciter l'enthousiasme de toutes ces bandes indisciplinées. Toutes jurent de remettre sur le trône non pas Démétrius, il n'importe, mais le mari de Marina Mniszech. Elle quitte alors ses vêtemens de femme, s'habille en soldat, et jetant un carquois sur son épaule, elle monte à cheval et court à Kalouga, s'empare de l'imposteur, lui impose de nouveau le nom de Démétrius et le ramène au camp en lui disant :

— Lâche! sache donc donner ta vie pour un trône!

Pendant ce temps, Wladislas avait été couronné à Moscow par les soins de Zolwieski..... Marina, devenue une héroïne et un exemple de courage pour les hommes qui l'entourent, se défend avec la furie d'une lionne contre une armée entière dans un monastère qu'elle avait fortifié. Zolkiewski, humilié d'être ainsi tenu en arrêt dans le cours de son triomphe par une femme, se disposait à un assaut, qui en mettant le feu au monastère devait anéantir tous ceux qu'il renfermait. Marina ne voulait pas de la vie pour l'existence; elle voulait vivre pour régner et se venger. Cette volonté produisit en elle une force qui fit des prodiges..... Elle s'échappa du couvent après y avoir mis elle-même le feu, et tenant toujours auprès d'elle l'imposteur comme un simulacre de souverain, elle regagne Kalouga et s'y renferme en s'y fortifiant.

Cette soif de régner, cette ambition guerrière étaient devenues dans cette femme une rage effrénée qui lui ôtait sa nature et la transformait en un être à part dans la création. Cet Israélite, cet homme pour lequel elle avait de la haine et du mépris, eh bien! ses jours lui étaient précieux, elle craignait pour sa vie; cet être abject était proclamé par elle czar de Moscovie, le *vrai Démétrius ;* elle voulait qu'il eût un trône, car elle y montait même avec lui.

Cette volonté déterminée et suivie avec une résolution extrême lui valut de nombreux partisans, et de nouveau elle se vit à la tête d'une armée de mécontens qui, tout

heureux de pouvoir suivre une bannière, accouraient sous la sienne. Mais l'heure des derniers revers devait bientôt sonner pour elle.

Marina avait réussi à gagner à sa cause plusieurs kans de Tartares et un assez fort parti de Cosaques. L'imposteur, toujours méfiant, parce qu'il était lui-même lâche et trompeur, soupçonna la fidélité d'Ourmamed, kan de Kasimoff; sans communiquer son projet à Marina, il résolut de perdre cet homme, et forma ce dessein comme le pouvait faire un misérable tel que lui. Il engage Ourmamed dans une partie de chasse, entraîne le Tartare confiant dans la partie la plus déserte et la plus épaisse de la forêt; là, sous le prétexte d'un entretien important, il le fait descendre de cheval; et tandis que le prince tartare croit écouter un ami, il reçoit deux coup de poignard qui l'étendent, lui brave et vaillant, aux pieds d'un lâche assassin.



L'assassinat.

Le meurtre commis, Jankéli se hâta de creuser une fosse dans le fourré du bois et d'y cacher le cadavre de sa victime. Puis il revint à Kalouga annoncer aux siens qu'Ourmamed ayant attenté à sa vie, il avait été assez heureux pour se défendre; mais qu'Ourmamed, redoutant sa colère, avait fui vers Moscow, et s'était retiré au milieu de ses ennemis

Marina connaissait l'infâme... Elle lut son crime dans la pâleur de son front et le tremblement de son corps... Elle recula devant ce monstre, qui devenait hideux dès que ses mains se teignaient de sang, et détourna de lui ses yeux avec horreur. Mais un autre regard avait plongé dans l'âme du meurtrier. Le prince Ourousoff, parent d'Ourmamed, résolut de venger la mort de son parent; et un jour que l'imposteur était dans un état complet d'ivresse, Ourousoff le poignarda à sa propre table, massacra toute sa suite et sortit aussitôt de Kalouga avec ses Tartares.

Marina (1), privée tout à coup de ses meilleures troupes, se voit en un jour, seule, abandonnée et livrée aux boyards, qui la firent enfermer dans la plus dure prison (2). L'infortunée devait expier plus qu'une autre le malheur de la chute de ses brillantes espérances!... Et pourtant, vaincue par le sort, elle en vint à ce point de malheur et de souffrance DE PRIER SES ENNEMIS! Prier! elle! Marina!... Oh! qu'elle devait souffrir en effet!... surtout lorsque, joignant l'insulte à la rigueur, un refus de ses geôliers fut la réponse à sa demande.

Oh! c'est alors que Marina voulut mourir!... Un soir, étendue sur la paille humide de sa prison, tandis qu'elle y rêvait de tortures et d'échafauds, et que ces rêves sinistres avaient remplacé ceux de gloire, de trône et de couronne, elle entend le bruit des armes, les cris de gens qui combattent... La porte du cachot est brisée, et un homme se précipite aux pieds de Marina en baisant ses mains, qu'il mouille de larmes, et lui disant d'une voix étouffée de le suivre. Marina se soulève et regarde cet homme... C'est Dieu qui a entendu ses plaintes... — O Providence! je suis sauvée! s'écria-t-elle.

Dans son enfance Marina avait eu pour compagnon de ses jeux un jeune Polonais nommé Zaroucki. Plus tard il l'avait aimée, et aimée d'amour, comme Marina devait l'être, car elle était une belle et noble femme. Son cœur ne repoussait pas Zaroucki; mais la prédiction d'un trône avait déjà frappé de son éclat les yeux de Marina; elle répondit au jeune homme:

— Pour m'offrir votre obéissance, il faudrait pouvoir commander.

Il s'éloigna désespéré, et pendant plusieurs années on ignora son sort. Marina elle-même avait presque perdu son son souvenir; mais avec quelle lumière magique il se présentait!... C'était au moment où les bourreaux allaient s'emparer d'elle pour la torture et la mort qu'elle entendait une voix lui rappelant toutes ces heures de jeunesse si brillantes et si douces!... Elle retrouvait un cœur passionné, une main tremblante pressait la sienne en brisant ses chaînes, tandis que l'autre lui montrait la liberté... Vaincue par

(1) Niemcewicz, tom. II, p. 499 et suiv.

(2) J'ai consulté pour cette biographie toutes les histoires de Russie que nous possédons, et surtout celles de l'Evesque et de Castéra; mais je me plais à rendre hommage à un livre dans lequel j'ai également trouvé des détails bien intéressans: — c'est celui du comte Arthur Potocki.

son émotion, Marina pleura, et ces larmes rafraîchirent ses yeux ardens brûlés par de longues veilles et les rêves terribles d'une ambition déçue. Toutes les impressions de sa jeunesse, impressions toujours si douces, sans amers souvenirs, envahirent son âme et lui donnèrent une douce joie. Elle se jeta dans les bras de Zaroucki, et lui dit :

— Je suis prête à vous suivre, où me conduisez-vous?... Je suis maintenant chef des Cosaques, répondit le jeune homme ; j'ai une troupe nombreuse composée d'hommes dévoués... Sous leur garde vous n'avez rien à craindre... Je vais vous conduire à votre père... Venez voir votre patrie... En l'écoutant, Marina devint sombre... Elle retira sa main de celle de Zaroucki.

— Je n'ai plus de patrie, répondit-elle en secouant lentement sa tête ; non, plus de patrie... excepté cependant là où se trouvent un champ de bataille, un trône... ou un tombeau !

— Le voulez-vous ? s'écrie le jeune chef. Voulez-vous donc braver de nouveaux dangers? Eh bien ! laissez-moi les partager... venez au milieu de nous... Là vous commanderez à des hommes simples, sauvages même, mais dévoués à vos volontés... Votre dais impérial sera plus beau qu'aucun de ceux des rois de la terre, car c'est la voûte du ciel... votre trône ne sera pas formé de quatre planches de sapin (1) recouvertes de velours !... mais il reposera sur le plus noble animal de la création... Votre empire n'aura pas de limites, car nous le porterons partout où nos chevaux pourront aller et le fer de nos lances pourront frapper... Venez, Marina.

Marina le suit, toute frémissante d'émotions à la vue de cette vie nouvelle qui se montre dans toute son étrangeté... Elle s'élance sur un superbe cheval blanc et se trouve au milieu d'une troupe d'hommes à la mine fière et courageuse, couverts d'armes étincelantes, et dont les cris d'amour l'accueillent comme leur reine... Marina se sent saisir au cœur par une de ces impressions qui décident de toute une destinée... en ce moment sa beauté prend un caractère sublime... A demi vêtue de ses riches habits, que la prison a fait tomber en lambeaux, les cheveux épars, les yeux étincelans, elle agite dans sa faible main de femme le bois d'une lance dont elle dirige le fer sur Moscow... puis elle s'élance en faisant signe aux Cosaques de la suivre... Tous se précipient vers elle. Zaroucki, dont l'âme lui était soumise avec sa volonté, se laissa entraîner par cette femme dont la soif ambitieuse était alors irritée par celle de la vengeance... Bientôt l'orient de la Russie est ravagé par eux... partout (2) le fer et le feu marquent leur passage. Cependant Marina est bientôt fatiguée de cette souveraineté mobile : elle veut régner... mais régner en paix. Zaroucki, qui ne sait que lui obéir, se dirige sur Astracan, dont elle veut la conquête. Astracan est pris, le prince Dimitriewicz Khworotinin, qui avait osé se défendre, est mis à mort par le vainqueur (3)... il ne fallait pas même résister à Marina... et dans cette ville à moitié détruite par le fer et le feu, où presque toutes les femmes sont veuves ou orphelines, Marina sourit encore, car elle est souveraine.

Ce fut à cette époque que *Kosma Minin* et le prince Pojarski s'unirent pour défendre leur patrie et la délivrer de ses ennemis intérieurs. A leur noble appel toute une brave jeunesse se leva et offrit ses services. Zaroucki fut combattu le premier comme le plus redoutable. Vaincu par des forces supérieures, il fut contraint à fuir dans le désert avec quelques faibles débris de sa troupe. Bientôt ces débris eux-mêmes s'éloignèrent de lui... il ne conserva que quelques hommes qui, découragés par les souffrances et les privations, l'abandonnèrent enfin avec Marina.

Marina était une riche proie pour les Russes, ils voulaient venger sur elle tous les désastres de leurs guerres intérieures ; aussi était-elle poursuivie avec l'acharnement d'une sauvage vengeance... mais pour l'atteindre il fallait percer un cœur dévoué, passionne, qui couvrait toujours le sien...

On était alors au milieu de l'hiver de 1612 (4)... de l'hiver!... dans cette partie de la Russie où les bêtes féroces elles-mêmes redoutent la rigueur du froid. — Marina se traînait péniblement sur la terre durcie que ses pieds faisaient *strider* avec un bruit sinistre... Parfois, de ses yeux secs et brûlant du feu de la fièvre roulaient quelques larmes que le froid gelait presque aussitôt sur ses joues. Pleurer... Marina!... elle!... Ah! c'est que l'infortunée craignait maintenant aussi pour un être bien cher!... pour son fils, pauvre fleur née dans un orage, au bord d'un abîme.., et qui devait voir si peu de printemps... Zaroucki, dans un désespoir farouche, regardait cette femme... cet enfant... presque mourant de fatigue, de froid et de faim !... et la rage faisait grincer ses dents... Mais alors si ses yeux rencontraient ceux de Marina, il retrouvait des forces pour aider sa marche... pour porter son fils... C'est ainsi que les deux proscrits avançaient dans ces steppes solitaires arrosés par le Jaïck... dans ces solitudes immenses, où pas un toit ne s'offre à la vue de l'homme... Un jour ils décidèrent qu'il fallait gagner les monts *Ourals*... Ils quittèrent la neige sur laquelle ils venaient de se reposer, et qui s'étendait au loin devant eux, sur cette nature privée de vie, comme le linceul sur le corps qu'il va ensevelir...

Les malheureux avançaient péniblement sans se parler; car de telles douleurs ne trouvent pas de paroles... Tout à coup une tourmente s'élève autour d'eux, la neige les enveloppe et les aveugle ; une tempête affreuse la fait tourbillonner et les contraint à demeurer, car ils ne voient aucune trace qu'ils puissent suivre... ils sont comme dans un nuage épais... Ce rideau se déchire tout à coup, et là, devant eux, une horrible apparition se fait voir... ce sont des hommes!... mais des ennemis... car en apercevant les proscrits, ils poussent des hurlemens de joie... Zaroucki tire son sabre... mais sa main engourdie par le froid ne peut même en serrer la poignée... Les sauvages qui l'entourent rient de sa faiblesse, et le frappent tous à la fois de leurs lances et de leurs sabres... Le malheureux tombe aux pieds de Marina en rougissant la neige de son sang, et donnant un dernier regard à la femme qui lui coûtait la vie...

Pendant le peu de temps que dura son agonie, il put voir Marina liée par des courroies et des cordes, et entourée de ces hommes dont la barbe noire et rude était hérissée de

(1) Cette admirable idée, ou plutôt cette profonde pensée qui se trouve dans l'ode sublime de Victor Hugo à Napoléon II, est comme tout ce qui vient de lui. — Quel homme!... Ah! c'est qu'il ne dit pas de vaines paroles animées de ce boursouflage destiné seulement à faire de l'effet... c'est qu'il a son génie dans son âme, et son âme dans son génie. Victor Hugo est le roi de la poésie de notre siècle. Non-seulement il en est le fondateur, mais il est le souffle qui la fait vivre... Que de médiocrités empruntent la réflexion des rayons de son soleil !... C'est une vérité, je le sais, dont on convient rarement. J'ai même remarqué que ceux qui subsistent des *miettes* tombées de sa table sont ses plus grands détracteurs. Oh! pitié!... pitié!... Mais pourquoi m'en étonner? Homère ne mendiait-il pas son pain? — Le Tasse n'a-t-il pas succombé sous la persécution?... Qu'importe après tout?... le génie reste génie... sa flamme brillante est immortelle, et les envieux de Victor Hugo, comme ceux de ses devanciers, ne seront que des serpens rongeant la lime...

(2) Niemcewicz, tom. III, p. 32 ; — L'Evesque, tom. III, p. 413.

(3) *Id.*, p. 62; *Id.*, p. 413.

(4) Niemcewicz, tom. III, p. 62; — L'Évesque, tom. III, p. 46.

givre, et dont l'expression presque satanique leur donnait l'aspect de *démons d'un enfer de glace*... Marina, silencieuse et fière, dédaignait de répondre à leurs questions, et pourtant elle entendait leur langage, car ces hommes étaient *Russes ;* mais elle savait aussi que, puisqu'ils étaient *Russes*, elle n'avait ni pardon ni pitié à espérer d'eux.

Tout à coup un cri redoutable et doux a fait tressaillir ce cœur dont nulle émotion extérieure n'a révélé l'angoisse, Marina répond à ce cri par celui d'une âme brisée... c'est son fils, le petit Démétrius, qui l'appelait de sa douce voix... pauvre enfant!... pauvre ange!... sitôt rappelé au ciel!...

Le chef de la troupe parlait alors à voix basse avec quelques-uns de ses hommes... c'était le sort de Marina qu'ils agitaient dans leur infernal conseil...

— Quelle meure! disait le chef.

— La récompense sera plus grande si nous l'amenons à Moscow!... disait un autre.

— Elle n'y arrivera pas, observait un troisième en voyant Marina s'affaiser sur la neige rouge, encore du sang de Zaroucki!...

Dans ce moment un des chevaux frappe la terre de son pied, le son est sourd et retentit sous la terre. Le chef sourit avec la joie d'un démon; il fait signe, ses compagnons l'entendent; avec la hache qu'ils ont au pommeau de leur selle ils frappent la neige durcie et parviennent ainsi à rompre la glace qui couvre le Jaïck ; bientôt les flots du fleuve surgissent au-dessus de l'ouverture... Les Russes soulèvent le corps de Zaroucki et le lancent dans le fleuve; mais ce n'est que sur un cadavre privé de vie que s'exerce leur vengeance... Bientôt ils s'approchent de Marina, la saisissent, et c'est en riant que les monstres annoncent à la malheureuse femme que le Jaïck sera sa dernière demeure...

Elle ne répondit pas.... Que leur aurait-elle dit? son âme conversait déjà avec Dieu... et sa dernière parole devait être une prière... Alors ses bourreaux la saisirent; et comme dans les jeux des démons de l'enfer, ils la lancèrent avec des cris de joie dans sa tombe glacée!...

En ce moment la tempête redoubla de violence; la tourmente fit tourbillonner la neige sur cette ouverture qui venait d'engloutir un des beaux ouvrages de la création, et lui servit de pierre tumulaire... Les Russes regardaient en silence disparaître jusqu'à la moindre trace de leur meurtre... Ils ne chantaient plus!... l'horreur d'un tel moment avait maîtrisé jusqu'aux bourreaux!...

— C'est fini! dit enfin le chef... partons!... Et ils remontaient à cheval, lorsque le même cri doux et plaintif rompit encore une fois le silence de la solitude... C'était l'orphelin qui gisait sur la neige presque agonisant de froid et de faim...

— Ah!... dit le chef en s'approchant de lui... es-tu donc de ce monde, rejeton maudit?... L'enfant leva sur lui deux grands yeux presque éteints et souleva ses bras... le chef le prit dans les siens... Le pauvre ange ne poussa même pas un cri... Un seul gémissement, doux comme son jeune visage, s'échappa seulement de sa poitrine, lorsque la main rude du bourreau de sa mère serra d'une courroie son cou blanc et rond comme celui d'un cygne... puis il rejeta le corps sur la neige... et rejoignit ses compagnons au grand galop de son cheval... Bientôt le bruit de leur course s'affaiblit par degrés... la solitude rentra dans toute l'horreur de son silence, et le cadavre d'un enfant demeura comme la seule trace du drame qui venait de se jouer.

(*OEuvres posthumes.*)

LA DUCHESSE D'ABRANTÈS.

VOYAGES.

UNE CAUSERIE SUR L'AMÉRIQUE.

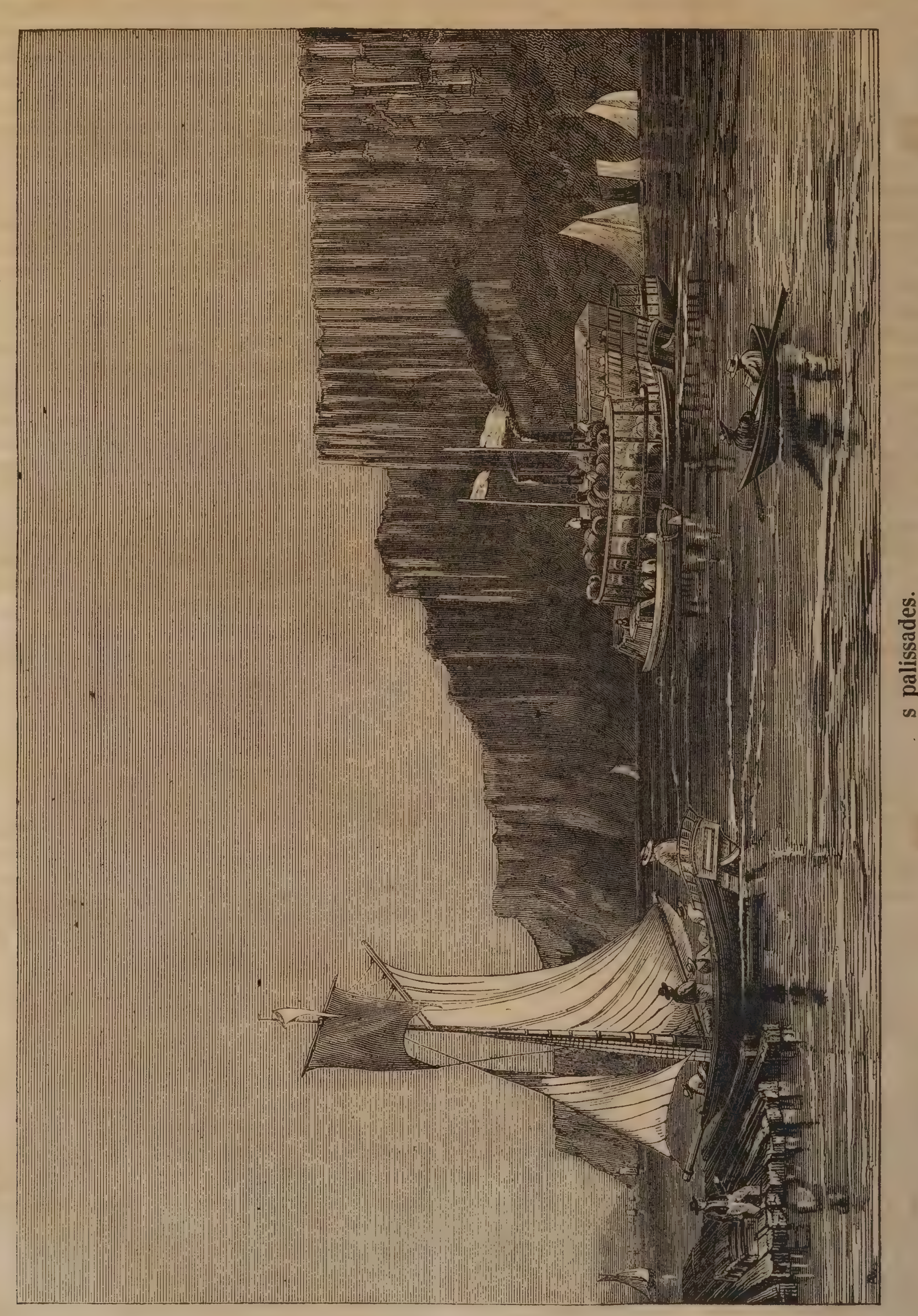
§ Ier.

L'objet principal qui, sur les bords célèbres de l'Hudson, attire d'abord les yeux du voyageur lorsqu'il a quitté New-Yorck, est cette singulière muraille de rocs qui se prolonge aussi loin que la vue peut s'étendre et qui, du côté de New-Jersey, oppose une digue insurmontable aux eaux du fleuve. Ce rempart naturel varie en hauteur depuis cinquante jusqu'à deux cents pieds et n'offre qu'une masse aride et perpendiculaire qui doit son nom à sa forme presque symétrique. De petits bateaux qu'on remarque le long du bord, remplis en entier de pierres à bâtir; une petite cabane qui finit par n'être pas plus élevée qu'une niche à chien, telles sont les seules traces de vie et d'habitation qui se présentent aux regards de l'étranger.

Pour beaucoup de personnes, il suffit de parler des Palissades pour leur rappeler le tumulte qui règne sur le pont d'un bateau à vapeur au moment où il se met en marche, chargé de sept à huit cents personnes qui se disposent à aller prendre le thé à Albany. La scène ici ne présente pas moins de confusion, et ce n'est que lorsqu'on a fait une vingtaine de milles devant les Palissades que le passager dépaysé a l'assurance que sa femme, son enfant ou son bagage, quel que soit dans tout cela l'objet de ses affections, ne sera pas resté en arrière à raison de quinze milles par heure.

Il m'est souvent arrivé, lorsque je voyageais seul, réfléchissant et les bras croisés, comme le fait assez ordinairement un garçon, sans enfans et sans bagages, de jeter ma valise dans un coin, et, certain que ma personne et mes effets étaient bien en route, de m'occuper de toutes les espèces de trouble et d'embarras auxquelles est en proie le voyageur qui se trouve pour la première fois sur l'Hudson. Quinze minutes avant le départ du bateau, il n'y avait pas encore un passager à bord; le temps peut changer, et l'Américain, qui le regarde comme une partie de la dépense, ne se décide qu'au dernier moment. Au même instant ar-

rivent sur une jetée fort étroite sept à huit cents personnes, hommes, femmes et enfans, sans compter les petits chiens, les romans qui n'ont point encore été ouverts, les paniers de provisions et les effets de ce monde-là. Il n'y a pas un commissionnaire au monde qui voulût se charger de faire entrer le tout à bord dans le temps qui s'écoule jusqu'au départ, et cependant l'embarquement a lieu subitement, au grand étonnement des marchands de gazettes, des vendeu-



s palissades.

ses d'oranges et de ceux qui veillent à ce qu'il n'arrive pas d'accidens. La planche sur laquelle on passe est retirée en dedans, les roues commencent à battre les vagues, semblables au coursier qui, impatient de partir, couvre son frein d'écume; la cloche se fait entendre, et le paquebot s'élance, pareil à une ville qui glisserait et voguerait sur les eaux. Les matelots, qui sont tout à leur ouvrage, et qui, dans ce moment-là, n'ont ni yeux ni entrailles, font tomber les petits enfans qui ne sont pas sur leurs gardes, en roulant les cables sur le pont; le premier garçon, qui est un nègre, secoue une sonnette de manière à étourdir tout le monde, engageant les passagers à venir payer à la chambre du ca-

pitaine, et ceux qui sont de mauvaise humeur et ne savent plus où sont leurs porte-manteaux, et les égoïstes qui ne veulent pas se déranger pour permettre au jeune *gentleman* de voir si sa trompette d'un sou ne serait pas sous eux, tout cela forme un spectacle de la vie humaine beaucoup plus curieux et plus amusant que ne le sont Keeley ou Liston. Un petit avis imprimé et une grosse négresse avertissent le mari qui n'a pas encore vu sa femme depuis que le bateau est parti, et qui n'est pas même sûr qu'elle soit à bord, qu'aucun homme ne peut entrer dans la chambre des dames ; de telle sorte que ce pauvre époux, en dépit de son effrayante incertitude, est obligé de se confier à cette noire Hébé pour trouver sa femme au milieu de trois cents autres, en faisant une description détaillée, fort divertissante pour tous ceux qui l'écoutent, de son costume, de sa figure, et enfin de tout son extérieur. La négresse disparaît ; on l'appelle vingt fois en vingt secondes ; et une heure après, le patient mari voit l'infidèle messagère passer avec un verre de limonade, ayant tout à fait oublié la dame au bonnet noir et aux yeux gris, qui peut-être, car qui peut savoir le contraire, se désespère sur le quai de New-Yorck. Pendant ce temps-là, les jeunes dames, fatiguées d'avoir les yeux fixés sur les Palissades, prennent leurs romans ; les hommes âgés ne perdent pas une seule ligne de leurs journaux encore humides ; et le capitaine, qui a reçu entre quatorze cents et deux mille dollars, ferme son bureau et va fumer sa pipe avec l'ingénieur. La vaste nappe d'eau de Tappan Sea s'ouvre alors devant la proue qui rompt la vague dans sa course rapide. Ceux qui n'ont point encore vu la rivière se rappellent le pauvre major André, lorsqu'ils passent Tappan et Parrytown, et ceux qui attachent du prix à la douce amabilité ainsi qu'au vrai génie, jettent les yeux sur Sleepy-Hollow, et sur la maison de Washington-Irving. Puisse-t-il, lorsque ses jours seront sur leur déclin, trouver ici le repos et la considération qu'il a si bien mérités !

§ II.

Il y avait à bord un vieil étranger évidemment Américain ; il s'approcha de moi, me demanda la permission de feuilleter un de mes albums, tandis que je dessinais sur un autre ; puis, voyant un croquis que j'avais fait d'après les *Rapides*, ou chutes du Niagara :

— Voilà, me dit-il, monsieur, un endroit qui a été le témoin d'une scène bien étrange. Si vous me le permettez, je vous la conterai : à mon âge, on aime à conter, monsieur.

Charmé de sa bonhomie spirituelle et douce, je m'empressai de lui répliquer que je m'estimerais heureux de l'écouter.

Pendant la dernière guerre du Canada, me dit-il, le général Putnam, ce fameux chef des partisans, opéra sa première descente sur l'île de Goat. On paria que personne dans l'armée n'oserait traverser les Rapides, du côté américain ; et le général, doué de cette intrépidité qui l'élevait au-dessus même des hommes si remarquables de cette époque, effectua l'entreprise. Choisissant les quatre hommes les plus forts et les plus hardis de son corps, il s'embarqua dans un bateau un peu plus haut que l'île ; et, au moyen d'une corde attachée au bateau par un anneau en fer, et tenue sur le bord par quelques hommes vigoureux, ainsi qu'à l'aide de ses quatre forts rameurs, il réussit à atteindre le bord opposé. Il revint beaucoup plus facilement ; mais cette prouesse ne p ut plus se renouveler depuis la construction du pont d'où on a pris la vue représentée dans votre dessin.

Quelques années après, un chef, Tonemanta, après une violente querelle avec sa femme, se coucha dans son canot pour y dormir. La petite barque était amarrée hors du courant de la rivière de Niagara, à l'entrée du crique qui prend son nom de cette tribu, et le chef à demi ivre, avec sa bouteille de rhum dans son sein, fut bientôt endormi au milieu des joncs. La méchante femme, voyant, après quelques essais inutiles, qu'elle ne pouvait pas s'emparer de la bouteille sans éveiller son mari, détacha le canot, et, en nageant, elle le poussa devant elle jusqu'à l'endroit où le courant se faisait déjà sentir ; ensuite, après avoir dirigé la proue vers les chutes, elle regagna le bord. Le canot descendit assez tranquillement jusqu'à ce qu'il eût atteint le premier récif des Rapides. Presque renversé par le choc, il était ballotté par la violence des eaux, et c'est alors que le chef se réveilla. Du premier moment il jugea que tous ses efforts seraient inutiles, et, conservant son canot en équilibre avec une adresse presque machinale, il tira la bouteille de son sein, la porta à ses lèvres, et but jusqu'à ce qu'il eût atteint la cataracte. Au moment où le canot allait franchir la chute, on le vit encore assis, la tête penchée en arrière et pressant la bouteille entre ses mains.

Il n'y a pas encore longtemps qu'on annonça qu'une grande barque, dans laquelle on placerait plusieurs animaux sauvages et domestiques, descendrait les Rapides. Ce bruit attira un concours immense d'habitans de toutes les parties du pays ; et en effet, au jour indiqué, le bateau, sur le pont duquel on avait laissé les animaux en pleine liberté, fut abandonné au courant. Il s'avança sans obstacle jusqu'aux Rapides, et, après avoir été secoué d'une manière effrayante pendant plusieurs minutes, il resta quelque temps accroché a un rocher. On vit les ours et les singes dans les manœuvres, mais les autres animaux, qui ne pouvaient pas y grimper, restèrent invisibles du bord. Au grand désappointement des milliers de curieux, le bâtiment n'arriva à la cascade qu'à la nuit, et, de toute la cargaison, le seul animal qu'on retrouva le lendemaim fut une oie, qui n'avait d'autre mal qu'une aile cassée, et qu'on montrait depuis comme une curiosité.

Les Rapides ne sont pas les seuls objets remarquables qu'on ait à voir à Niagara. La violente rapidité des eaux offre un spectacle qui ne se voit dans aucun autre phénomène de ce genre. Lorsqu'on se place sur le pont qui réunit l'île de Goat et le Main, et qu'on regarde vers le lac Érié, on a pour horizon le sommet des eaux, qui bouillonnent et, dans leur impétueuse furie, semblent armées contre les cieux. Il n'y a que celui qui a été témoin d'un pareil spectacle qui puisse se faire une idée de la force avec laquelle les eaux se précipitent. Les rochers, dont le sommet se montre au-dessus des flots, semblent comme tourmentés d'une agonie perpétuelle et s'élancer du milieu des ondes en courroux, comme s'ils s'échappaient des bras d'un géant. Près d'arriver à la chute, les Rapides paraissent encore plus agités ; et il est presque impossible au spectateur de ne pas croire que, ayant une espèce de pressentiment de l'abîme dans lequel elles vont se plonger, les eaux, frappées d'horreur, ne fassent un dernier effort pour y échapper. Cette disposition à attribuer au Niagara des idées humaines et une sorte d'instinct est commune à tous les visiteurs. Le rugissement des Rapides, leurs tournoiemens autour des petits rocs placés au milieu du courant, le calme soudain qui a lieu au commencement de la chute, et le bruit infernal qui se fait entendre lorsqu'elle reparaît en torrent d'écume des profondeurs de l'abîme, tout semble, pour le spectateur, dont l'imagination est alors vivement excitée, comme les effets naturels d'un grand bouleversement qui

va avoir lieu, d'une résolution désespérée, enfin d'une affreuse agonie, qui doivent produire une vive impression sur les sens de l'homme non moins que sur l'esprit.

Comme il achevait son récit, une fanfare de cor donna un signal, et le bateau à vapeur s'arrêta ; le vieillard me salua, et avec la prestesse d'un jeune homme il se laissa glisser le long d'une corde sur le flanc du bâtiment, gagna la arque et disparut à force de rame.

§ III.

A quelques temps de là, je m'embarquai à Pittsburg pour Cincinnati, à bord du bateau à vapeur. J'ai vu le jour sur les rives de l'Ohio, et les souvenirs de ma jeunesse ne me retraçaient que les petits canots des Indiens, qui amenaient annuellement au port Pitt leurs cargaisons de pelleteries et d'huile d'ours. Plus tard, j'avais vu les bateaux plats du Kentucki, destinés à lutter contre le courant, et quelques années après, les grands bateaux de l'Ohio et les barques du Mississipi avaient fait pénétrer le commerce dans les contrées occidentales de l'Amérique.

A l'époque où j'allai à Cincinnati, le bateau à vapeur n'avait fait qu'un très-petit nombre de voyages de cette ville à Pittsburg, et l'on s'accordait à dire que ce nouveau moyen de transport ne tarderait pas à être reconnu impraticable. Aussi, c'était uniquement pour essayer si le bateau à vapeur pourrait lutter avec avantage contre le courant que je fis ce voyage.

En quelques heures, le bateau, qui courait avec la rapidité d'une flèche, arriva près de la cataracte de Létart, où l'on avait coutume de descendre; mais en approchant de terre, le bateau fut tout à coup arrêté par une énorme racine d'arbre. Le pilote se mit en mesure de franchir cet obstacle.

— En arrière! en arrière! nous cria-t-on de terre. Aidez-vous de vos perches et de vos crampons, ou il vous sera impossible d'avancer.

Celui qui venait de nous donner ce conseil, et à qui la navigation de l'Ohio semblait si familière, fut aussitôt salué par les acclamations du bord. Je reconnus alors le vieillard, mon ancien compagnon, avec lequel il m'était arrivé de voyager en parlant de New-Yorck et dont le pilote m'avait appris le nom. Highfield était en ce moment nonchalamment appuyé contre le trône d'un chêne. Sa haute taille, sa carabine, qu'il tenait au repos dans sa main gauche, son mâle visage, où il était aisé de lire que depuis ses plus jeunes ans il avait mené une vie dure et pénible, sa pose noble et dégagée, attirèrent les yeux de tous les passagers. C'était en effet une figure digne du pinceau de Salvator Rosa. Sa physionomie respirait le calme et la tranquillité; son teint était bruni par le soleil, et ses muscles semblaient endurcis par l'habitude des fatigues; quoiqu'il eût au moins soixante ans, sa chevelure était noire comme l'aile du corbeau, et il semblait avoir toute la vigueur de sa jeunesse. On l'eût pris pour un chef des plus nombreuses peuplades de ces contrées. Highfield portait une redingote de chasse de drap bleu, bordée de vert; à ses pieds il avait des mocassins; ses jambes étaient couvertes de guêtres de peau lacées sur le côté, et dans un large ceinturon de cuir était passé un grand couteau enfermé dans sa gaîne.

Cependant, le bateau ayant franchi l'obstacle, les passagers se disposèrent à descendre sur le rivage. Au moment où j'allais mettre pied à terre, Highfield s'avança et me tendit la main. Il m'avait reconnu.

— Comment ça va-t-il? lui dis-je.

— Comment ça va-t-il? me demanda-t-il en même temps; et, me saisissant mon poignet en signe d'amitié, il me serra la main avec tant de force que je la crus engagée dans un étau.

— Je suis bien content de vous voir, continua-t-il avec l'expression d'une brusque honnêteté. Voulez-vous venir avec nous, nous allons tirer au pot d'étain.

§ IV.

Je compris Highfield, et dans une autre circonstance je n'aurais rien négligé pour empêcher qu'il ne se livrât à un si dangereux passe-temps; mais étant alors de compagnie avec deux Anglais qui étaient venus visiter nos contrées en amateurs, j'étais bien aise de leur montrer quelques-uns des curieux divertissemens des peuplades de l'ouest. L'occasion d'ailleurs était des plus belles.

Highfield, suivi de plusieurs de ses compagnons, fit quelques pas dans la forêt qui longe les rives du fleuve, et enfonçant une cible dans la terre, il y planta un clou aux deux tiers de sa longueur. Les tireurs, au nombre de huit, se mirent à la distance de cinquante pas environ. Cinq balles frappèrent tout autour du clou sans l'atteindre; six autres balles touchèrent le clou de côté et le tordirent; mais la balle de Highfield frappa le clou à la tête, et l'enfonça en droite ligne. Les applaudissemens et les bravos saluèrent ce coup d'adresse.

Si le temps nous l'eût permis, j'aurais désiré que Highfield eût déployé devant nos touristes son habileté à la chasse de l'écureuil, qui est le divertissement favori des chasseurs kentuckiens. Le chasseur habile dédaigne de frapper l'animal. Il vise la place de la branche sur laquelle se tient l'écureuil; sa balle atteint la branche, la fracasse, et un ébranlement subit fait tourbillonner l'animal dans l'air et le tue. Highfield ne pouvait pas non plus nous montrer l'adresse avec laquelle il mouchait avec la balle de sa carabine un flambeau sans l'éteindre, exercice auquel les Kentuckiens ont coutume de se livrer, afin de pouvoir tuer, pendant l'obscurité de la nuit, un loup ou un daim, guidés seulement par la lueur qui s'échappe des yeux de ces animaux. Mais les Anglais qui m'accompagnaient pouvaient au moins être témoins du tir au pot d'étain. Un batelier aux formes d'Hercule, que je reconnus pour le frère d'Highfield, traça sur le sable une ligne avec son pied, et s'arrêta à trente mètres environ de distance; présentant alors le visage à son frère, il prit un pot d'étain qui pendait à sa ceinture, et le plaça sur sa tête.

Highfield, après avoir préalablement frotté et essayé avec un soin extrême l'intérieur de sa carabine, mit une balle dans la paume de sa main, et versa suffisamment de poudre pour la couvrir; puis il chargea. Quoique j'eusse été maintes fois témoin de ce dangereux passe-temps, je sentis un frisson parcourir tous mes membres; et mes compagnons, épouvantés du péril auquel s'exposait le batelier, essayèrent de s'opposer à ce que Highfield fit feu. Mais celui-ci, sans tenir compte de leurs instances et de leurs prières, posant en arrière la jambe gauche, et fixant les yeux sur son frère, leva lentement sa carabine à la hauteur de sa tête. L'arme demeura quelques instans dans cette position horizontale et dans la plus complète immobilité, comme si le bras vigoureux qui la soutenait n'avait éprouvé aucune pulsation.

— Vise un peu plus bas, frère, où tu paieras le whisky, cria alors le batelier avec le plus étonnant sang-froid.

Je ne puis pas savoir si cet avis fut écouté, mais la détonation de l'arme à feu se fit entendre immédiatement après,

et nous vîmes le pot d'étain voler à trente ou quarante mètres, et tout à fait hors d'état de servir désormais à aucun usage. Ce ne fut plus alors qu'un long cri d'admiration et de joie; et mes deux Anglais coururent aussitôt vers le courageux batelier pour s'assurer s'il n'était pas blessé. Mais il n'avait été nullement atteint, et il continuait à rester immobile à la même place; on l'eût pris pour une statue de pierre. Lorsque la balle avait atteint le vase, il n'avait pas même fermé les yeux. Ce fut seulement lorsque j'eus déclaré que Highfield avait gagné, que le batelier quitta sa position. Pour leurs compagnons, auxquels cette sorte de divertissement est familière, ils ne montraient pas plus de surprise et d'émotion que s'il se fût agi d'un passe-temps ordinaire qui n'eût présenté aucun péril. Ces hommes prirent alors le chemin de leur bateau, et Highfield nous invita à venir trinquer avec lui. Comme nous ne pouvions accepter, je lui serrai la main en signe d'adieu, et il s'éloigna avec ses camarades. Un quart d'heure après, nous vîmes leur bateau se mettre en mouvement; Highfield, qu'il était aisé de reconnaître à sa haute taille, dirigeait la roue du gouvernail, et les autres, prenant leur place accoutumée pour la manœuvre du bateau, qui portait une riche cargaison, entonnèrent ainsi leur chant de départ.

« Appuie fortement sur la rame de hêtre; elle se meut trop lentement; longtemps encore, en dépit de la vapeur, notre barque sillonnera les eaux bouillonnantes de l'Ohio. »

Par degrés la marche du bateau s'accrut, et bientôt après il disparut avec la rapidité d'un coursier d'Arabie.

§ V.

Highfield était le représentant fidèle de ces courageux bateliers qui avaient fait jusque-là tout le commerce des districts de l'ouest; bientôt ils ne purent plus lutter contre les bateaux à vapeur; et forcés d'abandonner leur industrie, ils ne tardèrent pas à disparaître tout à fait de ces contrées. Il est difficile de comprendre comment il se trouvait des hommes qui, pour un mince salaire, abandonnaient avec joie les travaux des champs pour se livrer au métier de batelier, qui plus qu'aucun autre était entouré de fatigues, de privations et de périls.

Rien n'était propre comme les rudes travaux des bateliers à ruiner la constitution la plus robuste, et à hâter le terme de l'existence. On ne pourrait se faire une idée des fatigues de ces hommes, surtout lorsqu'il s'agissait de remonter la rivière, qui décrivait d'innombrables méandres. Le bateau ne marchait qu'à l'aide de longues perches qu'ils appuyaient de toutes leurs forces contre la poitrine. Il fallait être doué d'une vigueur peu commune pour pouvoir résister à ces rudes travaux. En voyant ces hommes le dos voûté et la tête touchant pour ainsi dire le plancher qui les portait, on eût dit des bœufs traînant péniblement une charrette lourdement chargée. Leurs corps, nus jusqu'à la ceinture, afin d'avoir plus de facilité dans leurs mouvemens et pour être rafraîchis par la brise du fleuve, étaient exposés aux brûlans soleils de l'été comme aux longues pluies de l'automne. Quand ils avaient traîné le bateau durant tout le jour, ils recevaient une chétive ration de whisky, et après un misérable souper, qui se composait de viande à moitié brûlée et de pain noir et mal cuit, ils s'étendaient sur le bateau, dans leurs habits, sans nul abri, et réparaient par quelques heures de sommeil leurs forces épuisées. Au point du jour, ils étaient réveillés par le sifflet du pilote, et dès qu'ils avaient avalé un verre de whisky, ils se livraient à leurs travaux accoutumés.

C'est à ces bateaux que les marchands américains confiaient les plus riches cargaisons, se contentant pour toute garantie de la signature du pilote, dont le navire faisait toute la fortune; et il était bien rare qu'on eût à se repentir de la confiance qu'on avait accordée à ces bateliers. Parmi eux se fit longtemps remarquer Highfield. Doué d'une intelligence rare, il était destiné à jouer un rôle distingué, dans quelque rang qu'il eût plu au sort de le jeter. Highfield joignait la force d'Hercule à la régularité des traits d'Antinous. Il était accoutumé depuis son enfance à toute sorte de danger; son intrépidité était extraordinaire, et sa réputation s'étendait de Pittsbourg à Saint-Louis et à la Nouvelle-Orléans.

Les fermiers qui vivaient sur les bords du fleuve avaient soin de vivre en bonne intelligence avec Highfield; ceux qui étaient ses ennemis avaient souvent lieu de s'en repentir: leurs propriétés étaient incessamment ravagées, et on leur imposait de fortes contributions. Il arrivait souvent qu'au milieu de la nuit, Highfield, laissant ses compagnons fatigués se livrer aux douceurs du sommeil, faisait une excursion dans les campagnes environnantes, et avant le point du jour il était de retour au bateau, chargé de riches dépouilles.

A l'âge de dix-sept ans, Highfield s'était enrôlé dans un corps de troupes irrégulières qui campait dans le nord-ouest, aux frontières de la Pensylvanie, et dont la mission était de surveiller les mouvemens des peuplades indiennes, et de repousser leurs empiétemens. Ces batteurs d'estrade menaient la vie la plus aventureuse: ils s'avançaient en espions dans le pays ennemi et vivaient en tout point comme les Peaux-Rouges du désert. Durant des semaines entières, ils ne franchissaient pas les limites des bois, et se contentaient pour toute nourriture de froment cuit au soleil et de viande salée, qu'ils emportaient dans un sac de cuir; et, à défaut de viande salée, ils comptaient sur leur carabine pour se procurer les alimens nécessaires à la vie. La nuit ils dormaient au pied d'un arbre, à la belle étoile, enveloppés quelquefois dans une couverture; et de retour au camp ils montraient avec moins d'orgueil la peau d'une panthère qu'ils avaient eue à combattre, qu'une touffe de cheveux enlevée à la tête d'un Indien qu'ils avaient scalpé.

Cependant les Peaux-Rouges, chassés de ces contrées, se retirèrent peu à peu vers les lacs de l'ouest et au delà du Mississipi. Le corps de batteurs d'estrade dont Highfield était un des principaux chefs fut détruit, et les reîtres, à qui leurs mœurs et leurs coutumes rendaient intolérables les lois de la civilisation, se réunirent les uns aux Indiens, et d'autres, ne pouvant abandonner la vie errante et aventureuse, se réunirent aux bateliers des rivières. Highfield fut du nombre de ces derniers; en peu de temps il fut maître d'un bateau, et il acquit une grande réputation.

Quelques années après mon voyage à Cincinnati, mes affaires m'appelèrent à la Nouvelle-Orléans. A bord du bateau à vapeur sur lequel je m'étais embarqué à Louisville, je reconnus dans la personne du pilote un homme qui avait été patron d'un de ces bateaux qui faisaient seuls le commerce de ces contrées avant l'introduction de la vapeur. Je le priai de me dire ce qu'étaient devenus ses anciens camarades.

— Lorsque nous vîmes, me répondit le pilote, que nous ne pouvions plus lutter contre les bateaux à vapeur, nous abandonnâmes notre métier. Ceux qui avaient quelque intelligence ont été heureux de se voir admis comme pilotes sur les bateaux à vapeur; un grand nombre d'autres se sont réunis aux caravanes qui vont trafiquer avec les peu-

plades situées au delà des montagnes de l'ouest ; et d'autres enfin se sont fait planteurs.

— Et mon vieil ami Highfield, savez-vous ce qu'il est devenu ?



Les rapides.

— Highfield ! me répondit-il, a perdu la vie dans une échauffourée. Forcé de renoncer à son industrie, ne pouvant consentir à accepter les fonctions de pilote qu'on lui offrait sur plusieurs bateaux et sentant qu'il n'était pas fait pour la vie civilisée, il se retira dans le Missouri. Environ un an après, comme il s'exerçait, après avoir bu immodérément, au tir au pot d'étain, il visa un peu trop bas, sa balle frappa son malheureux compagnon au front, et l'étendit raide mort. Un ami de celui-ci, soupçonnant Highfield d'avoir agi avec préméditation, voulut venger sa mort, et sans lui donner le temps de recharger sa carabine, il tira sur lui presque à bout portant et le tua.

John DAVIS.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LA BATAILLE DE WOERINGEN.

M. de Keyser, en exposant à Paris son admirable tableau : *la bataille de Woeringen*, a produit une vive sensation et excité de grandes et haineuses jalousies. Par un esprit de nationalité et de camaraderie malentendus, — comme si les arts appartenaient à un pays plutôt qu'à un autre, — plusieurs journalistes se sont tus ou se sont montrés injustement rigoureux envers cette magnifique toile. Janin n'a pas caché les motifs qui le faisaient taire : son aversion pour la Belgique et pour les ignobles contrefacteurs des livres français. C'est le seul critique de talent, du reste, qui soit entré dans cette ligue étroite et mesquine. Rien, quoi qu'il en soit, n'a manqué au succès de la *Bataille de Woeringen*, puisqu'elle a obtenu les critiques sévères et consciencieuses de Théophile Gautier, la faveur du public et les injures du brutal et ignorant pamphlétaire qui n'avait su naguère trouver que des insultes pour Léopold Robert!

La notice suivante sur le grand fait d'armes reproduit par les pinceaux de Nicaise de Keyser est due à l'un des écrivains dont s'honore le plus la Belgique. Elle sera lue, nous en sommes convaincus, avec empressement. Nous regrettons que notre format ne nous ait point permis de reproduire par la gravure la grande page de M. de Keyser ; mais les diverses tentatives de nos artistes sont restées incomplètes à cet égard. Nous avons préféré nous abstenir que de publier une esquisse médiocre.

Waleran III, duc de Limbourg, n'eut qu'une seule fille nommée Ermengarde. Elle épousa Renaud de Gueldre, beau-frère du comte de Berg. Ermengarde (1), sans aucun doute, avait droit à l'héritage de son père, qui devait passer après elle à ses enfans. Malheureusement son mariage fut stérile. L'agnat le plus proche était par conséquent Adolphe de Berg. Son aïeul Henri avait possédé le duché de Limbourg et l'avait transmis à son jeune fils Waleran III, oncle du comte du côté paternel. On savait généralement que l'époux d'Ermengarde persisterait à rester maître, du moins pendant sa vie, du bel héritage de sa femme, et que Siffroid, archevêque de Cologne, était favorable à ses justes prétentions. Le vieux duc mourut enfin au commencement de l'année 1282. Renaud se fit inaugurer sans la moindre opposition sous le nom de son épouse. Peu de temps après, il sollicita de l'empereur Rudolphe, qui se trouvait alors à Worms, l'investiture du duché pour Ermengarde, et il l'obtint avec ce privilége que, si son épouse venait à mourir avant lui, il n'en conserverait pas moins jusqu'à sa mort la jouissance du duché de Limbourg. Cet événement eut lieu plus tôt qu'on ne pouvait le soupçonner : dans le courant de la même année, la comtesse suivit son père au tombeau.

Adolphe n'était nullement d'intention de laisser l'époux d'Ermengarde, avec lequel du reste il n'était pas dans les relations les plus amicales, paisible possesseur d'un aussi beau joyau. Des hostilités continuelles avaient non-seulement épuisé son trésor, mais encore dévoré une bonne partie de sa jeunesse guerrière. Siffroid, archevêque de Cologne, le menaçait sans cesse, et de trois côtés il était à tout moment exposé sans défense à ses attaques. Il crut donc que ce qu'il avait de plus avantageux à faire était de disposer de ses droits et de tirer le meilleur parti possible de son héritage. Jean de Brabant, surnommé le Victorieux, était désireux de devenir le possesseur du duché. En effet, le Limbourg était parfaitement situé à sa convenance, et il était à même plus qu'aucun autre prince des Pays-Bas de soutenir ses prétentions. Sa bravoure, ses richesses, ses nombreux vasseaux, son étroite alliance avec la maison royale de France, tout favorisait ses désirs.

Le savant M. J.-J. Willems, au nombre des causes de la guerre de Woeringen en assigne une qui est inconnue à la plupart des historiens et qui semble bien être la première de toutes. « Dans divers tournois, dit-il, où assistaient d'un côté le duc Jean de Brabant, premier de ce nom, et de l'autre le comte Renaud de Gueldre, avec son beau-frère, Walran, sire de Fauquemont et de Montjoie, les deux derniers se montraient constamment les adversaires des chevaliers brabançons et de leur illustre chef. La valeur de celui-ci, manifestée par tant d'exploits, excita leur jalousie à un haut degré. De là une haine sourde entre les deux partis, qui ne demanda pas mieux que de se montrer au grand jour, et qui trouva bientôt une occasion d'éclater, quand la succession ouverte par la mort de la duchesse de Limbourg, épouse de Renaud, eut suscité des prétentions auxquelles la guerre seule pouvait mettre un terme (1). »

Immédiatement après la mort d'Ermengarde, des négociations furent entamées et ne tardèrent pas à prendre une tournure décisive. On s'adressa à l'empereur Rudolphe, et chacun appuya sa demande par les raisons les plus péremptoires. Toutefois l'empereur, esclave de sa parole, ne voulut point consentir à retirer à Renaud le privilége qu'il lui avait reconnu. L'accommodement fut donc ajourné à l'année suivante (1283). Alors Adolphe céda au duc Jean, sous le nom de *donation entre vifs*, le duché dont il avait hérité et qui était occupé par de fortes bandes armées de la Gueldre. Pour légitimer davantage cette dénomination, il fut arrêté que le fils aîné du duc Jean, Godefroid, épouserait la nièce du comte, fille aînée de Henri de Windeck ; mais ils n'étaient ni l'un ni l'autre assez avancés en âge, et ils moururent tous deux avant que cette union pût être consommée. Adolphe reçut pour cette cession 23,000 marcs, somme très-considérable pour cette époque, et qui lui fut acquittée en deux échéances très-rapprochées. Il avait résolu d'en faire le meilleur usage possible pour lui-même et les besoins de son pays, et il fut fidèle à ses projets. On combattit pendant quatre ans pour le Limbourg, et à plusieurs reprises des armistices furent conclus entre le comte de Berg et Renaud ; car il ne manqua pas de médiateurs. Les rois de France et d'Angleterre eux-mêmes s'offrirent comme arbitres. L'empereur Rudolphe était si occupé d'au-

(1) Pour l'orthographe des noms propres, qui présentent tant de variantes dans les écrivains contemporains de la bataille et dans ceux qui les ont suivis, nous avons adopté celle de W. Aschenburg et surtout de M. J. J. Willems, dans sa magnifique édition de Jean Van Heelu, qui fait partie de la *collection des Chroniques belges inédites*, publiée par ordre du gouvernement. Nous renvoyons ceux qui désireraient des détails plus amples sur la guerre de Woeringen à cette précieuse publication, qui a été accueillie avec tant de faveur par les savans de l'Allemagne et du pays, et qui mérite de servir de modèle à tous les travaux de ce genre.

Nous aurions pu, grâce à ce beau travail, faire facilement preuve d'une vaste érudition, qui eût été toute d'emprunt : nous nous sommes contenté d'indiquer de loin en loin les quelques auteurs capitaux que nous avons consultés.

(1) Introduction à la chronique de Jean Van Heelu, p. XL.

tre part, et surtout de l'agrandissement de sa propre maison, qu'il fut obligé de laisser cette affaire suivre son cours naturel. Le comte de Berg refusa toute méditation : il augmenta ses forces, construisit de nouveaux châteaux, et attira dans ses domaines une foule de colons, ce qui lui fut d'autant plus facile que la guerre les chassait de la rive gauche du Rhin et des bords de la Meuse. Beaucoup de seigneurs, sûrs de trouver la sécurité sous sa protection, se déclarèrent ses vassaux : tels furent Sybelo de Bergheim, Ludolphe de Holsfels, Jean de Cuyck, Henri de Genepe, Arnould d'Angrode, Tielman d'Arlon, etc. Il acheta en outre à leurs propriétaires deux châteaux, ceux de Leigensieghen et de Scharberg. Il fit avec la ville de Cologne une alliance étroite, et l'on conclut de ne pas permettre que l'on construisît la moindre défense sur l'une ou l'autre rive du fleuve, entre Rendorf et Zundorf. Cette mesure était prise contre Siffroid, qui méditait de semblables projets.

L'année 1287 touchait à sa fin, et les affaires du Limbourg étaient cependant bien loin d'être terminées. Jean le Victorieux résolut alors de décider la querelle par une bataille décisive. Il appela donc des alliés et les trouva d'autant plus facilement que tout le monde haïssait l'évêque de Cologne, qui dans les négociations avait joué le rôle principal. Adolphe, comme il était de son intérêt et de son devoir, embrassa chaudement le parti du duc de Brabant. A cette nouvelle, Siffroid tombe avec une nombreuse armée sur le duché de Berg, et met d'une manière inhumaine tout ce pays à feu et à sang : il avait juré d'en chasser Adolphe; mais celui-ci, quoique à la tête de troupes moins nombreuses, se défendit avec la plus opiniâtre intrépidité. Une neige épaisse qui couvrait toutes les montagnes lui vint grandement en aide. De son côté, le duc de Brabant força l'archevêque à faire une retraite précipitée. Ayant appris que ce prélat se conduisait d'une manière si indigne de son caractère sacré, il s'avança avec rapidité au-dessus de Dueren, dans le pays de Cologne. Quelques jours après, l'hiver le plus rigoureux força les deux partis à un armistice complet. Dans l'entre-temps, l'orage qui grondait menaçait le Bas-Rhin grossissait de plus en plus : il ne devait éclater qu'avec un terrible fracas.

Au mois de mai, les deux partis se trouvèrent dans la position la plus hostile, et Jean I[er], sur les instances pressantes des bourgeois de Cologne, rompit le premier la glace, et entama l'affaire dont le dénouement devait être si sanglant. L'archevêque avait rétabli le château de Woeringen et l'avait environné de fortifications plus redoutables qu'elles n'avaient jamais été. La garnison, composée de la plus méprisable bande de chevaliers, commettait aux alentours, à la connaissance de Siffroid, qui partageait avec elle le butin, des brigandages dont les marchands de Cologne avaient surtout à souffrir. Outre ces raisons, il existait depuis longtemps des causes d'inimitié entre les habitans de cette ville et l'archevêque. Jean de Brabant était regardé comme le protecteur des grandes routes entre le Rhin et la Meuse, et comme le seul par conséquent qui pût rétablir la sécurité et réprimer les violences et les brigandages.

L'occasion s'en offrit bientôt d'elle-même comme à souhait. Ses bandes armées se trouvèrent inopinément dans le repaire de brigands, et Siffroid fut transporté de joie de pouvoir combattre son ennemi dans cette position. Des coureurs furent envoyés à l'instant dans diverses directions et convoquèrent tous les alliés de l'archevêque avec leurs troupes : les lieux du rendez-vous étaient Berburg et Bergheim. On accourut de toutes parts; mais dans le même moment les amis du duc se mirent aussi en campagne et le rassemblèrent au milieu de la bruyère de Woeringen, au lieu nommé le *Fuhlingerheyd*, à moitié chemin de Cologne à Nuys. Quelques bandes d'élite accoururent aussi du Brabant : toutefois, l'armée de Jean le Victorieux était bien inférieure à celle de son adversaire.

Déjà, dans l'ivresse de sa prochaine victoire, l'archevêque de Cologne ne rêvait que triomphe. « La baleine, disait-il aux seigneurs qui l'environnaient, est déjà échouée sur le rivage : il lui est impossible de nager et elle ne sait pas s'envoler. » Sûrs d'avance du pillage, tous autour de lui poussaient d'horribles cris de joie. La bataille fut ordonnée : dans la soirée du 4 juin 1288, les deux armées n'étaient plus éloignées l'une de l'autre que de la distance d'une lieue. Le duc Jean laissa derrière lui une petite division pour observer Woeringen, et son armée fit un nouveau mouvement pour se rapprocher davantage de l'ennemi. La nuit était claire et sereine : la voûte du firmament avec ses myriades d'étoiles scintillantes semblait embrasser ces bruyères immenses, dans lesquelles allaient retentir tant de cris de douleur et de désespoir, dans lesquelles tant de cœurs allaient battre pour la dernière fois. Partout régnait un profond silence, les sentinelles seules apparaissaient çà et là et veillaient, tandis que les chefs arrêtaient leurs plans de combat. L'une des batailles les plus acharnées du moyen âge allait se livrer, et telle que depuis le Bas-Rhin n'en a plus vu d'aussi décisive. Le Brabant allait conquérir, dans cette immortelle journée, une gloire que plus tard devaient célébrer la poésie, l'histoire et la peinture.

Le soleil commençait à peine à briller que Siffroid se rendit dans l'abbaye de Brauweiler, où il chanta une messe solennelle. Il fit ensuite une allocution aux barons et aux seigneurs qui l'entouraient, les exhortant à bien faire et leur exposant que Dieu, voulant punir le duc, l'avait mis en leurs mains, et qu'ils en auraient bon marché. Il prononça alors d'une voix forte et retentissante l'excommunication de son ennemi ainsi que de ses alliés, et accorda à son armée entière le pardon général de tous ses péchés, promettant à ceux qui succomberaient dans la bataille une place dans le ciel (1) à côté d'Abraham et de Jacob.

Le duc Jean avait aussi fait chanter des messes en divers endroits. Après que chacun eut imploré l'assistance du Dieu des armées et demandé pardon de ses fautes, il adressa à son tour ces paroles pleines de noblesse à ses troupes :

« C'est aujourd'hui que vous avez à songer à la valeur de « vos ancêtres ! Jamais ils n'ont fui pour abandonner leur « prince. Soldats ! en faisant comme eux, la gloire sera « votre partage. J'ai bien à me louer de vous ; j'apprécie « les services de tant de seigneurs et les vôtres, mes bons « amis ! Mais ici, où commence vraiment le danger, vous « verrez mon triomphe ou ma mort. Je prends Dieu à té- « moin que j'ai voulu la paix ; c'est pourquoi Dieu nous « aidera. Étant le mieux monté, je vous devancerai tous. « Vous veillerez à ce que je ne sois pris ni par derrière ni « en flancs. Pour ceux qui m'attaqueront en face, c'est « mon affaire ; je saurai m'en défendre à notre honneur. « Mais si vous me voyez fuir ou me rendre, tuez-moi, je « vous l'ordonne (2) ! »

Cette harangue, accueillie par des cris de joie mille fois répétés, anima les Brabançons d'une telle bravoure que leur valeureux chef pouvait dès lors compter sur la victoire. Il conféra ensuite l'ordre de la chevalerie à plusieurs nobles de sa troupe, parmi lesquels on distinguait Henri Berthout, dit Bebbeken le jeune ; Gérard, fils de Jauche, S. Henry Berthoud de Berlaer, Arnoud de Stein, Henri, fils du sire

(1) Jean Van Heelu, vs. 4295-4320.

(2) Jean Van Heelu, introd., p. XIV, trad. de M. Willems, et page 169 et suivantes.

de Kuyk, Guillaume, fils du sire de Hornes, Guillaume de Berchem, Nicolas de Deurne, Jacques de Merlaer, Gosuin de Gotsenhoven, Henri de Héverlé, chambellan, Godefroid de Walheim, Gérard van der Aa, seigneur de Grimberghe et de Pollaer, Gérard de Rotselaer, sire de Vosselaer, Laurent Volcaert, Thierry de Herlaer, Guillaume de Kuyk, sire de Boxstel, Henri de Wilre, Arnoud de Helbeke, Henri Happaert de Quaderebbe, Bernard de Bygaerden, Jacques van Velpe, Herman de Bonsbeke ou Bousbeke, Hugues de Merlant, Henneman de Sorpele, Arnould de Kercheem, Jacques d'Errenberghe, Lambert de Lintre, Conon Grasen (de Grez), Godefroid de Winde, Jean de Mulne, et bon nombre d'autres, dont Van Heelu a été obligé de passer les noms sous silence (1).

Bientôt l'on entendit retentir des deux côtés le son aigu des trompettes et des clairons, les bannières et les étendards flottèrent au gré des vents, et chacun s'arma et se disposa au combat. L'armée de Siffroid fit un mouvement en avant, au milieu d'un nuage de poussière à travers lequel brillaient les armures étincelantes. Jean Ier envoya deux corps d'élite pour prendre connaissance de sa force et de son ordre de bataille. Ceux-ci rapportèrent que l'armée ennemie formait une ligne fort étendue, dont les deux ailes s'avançaient en quelque sorte en fer à cheval. Le centre était sous les ordres de l'archevêque lui-même, accompagné de son frère Henri de Westerbourg et de plusieurs autres comtes et barons; il se composait de fantassins de la Westphalie, alors regardés comme les meilleurs soldats, des troupes de Cologne, de Nassau, de Meurs, d'Ysenbourg et de Salm. L'aile droite était sous la conduite de Renaud de Gueldre, qui se trouvait à la tête des Flamands et des troupes de Fauquemont et de Spanheim; il avait avec lui Gosuin, sire de Borne, et d'autres barons de son pays en quantité. A l'aile gauche commandait Henri, comte de Luxembourg, entouré de Walran, sire de la Roche, son frère, Walran, sire de Fauquemont et Montjoie, et autres barons de marque; il avait sous ses ordres les troupes de la Lotharingie et du Limbourg, auxquelles s'étaient joints ceux du lignage de Schaefdriesche. L'armée comptait en tout plus de quarante mille combattans, dont la moitié au moins était composée de lansquenets. Quant au nombre de barons, bannerets, autres seigneurs et chevaliers, il n'est pas connu (2).

Le duc Jean rangea promptement en ordre de bataille l'armée de ses alliés, qu'il divisa également en trois corps : il se réserva le commandement de celui du centre. Autour de lui brillait la fleur des nobles du Brabant avec leurs hommes d'armes : son frère Godefroid, sire d'Arschot et de Vierson, Godefroid, comte de Vianden, sire de Grimberg, Wauthier Berthoud, sire de Malines, Arnoud, sire de Diest, Rases, sire de Gavre, Robert, sire d'Assche, Jean, sire de Heusden, Arnoud de Walheim, Jean, sire d'Arkel, Thierry de Walcourt, Gérard de Rotselaer, Arnoud de Wesemale, Jean, sire de Kuyk, Gérard de Wesemale, sire de Bergues, Gérard de Louvain, prévôt de Nivelles, etc., qui tous portaient bannière et étaient suivis de maint noble, baron et chevalier, parmi lesquels le chevalier Jean Borluut, noble Gantois, qui faisait alors ses premières armes, et qui, quelques années plus tard, devait être l'un des héros de la célèbre journée des Éperons d'Or. Non loin de lui on remarquait aussi un autre brave capitaine gantois, Pierre Goethals, qui prit également part à cette même journée (1). Sous les ordres du duc combattaient aussi Hugues et Guy de Châtillon ses cousins, fils du comte de Saint-Pol, avec dix gentilshommes français; Herman de Witthem et Regnier de Mulrepas, avec une division de Limburgeois. L'amman de Bruxelles portait la bannière de cette ville, le châtelain Gérard, sire de Marbais, étant trop jeune pour prendre part au combat; celle d'Anvers était conduite par l'écoutête Guillaume de Lierre, et celle de Tirlemont par Gilles Van den Berghe, mayeur de cette ville. Regnier de Wegeseten, châtelain de Daelhem, portait la bannière de sa châtellenie, et il était accompagné de quelques hommes d'armes de la Hesbaye. On voyait encore briller les bannières d'Enghein et de Gaesbeke; mais ces deux seigneurs n'assistèrent point à la bataille. Quinze cents comtes, barons et chevaliers se trouvaient en ce moment réunis dans ce corps d'armée. L'aile droite était commandée par Arnoud, comte de Loz, guerrier qui avait blanchi sous le harnais; il avait sous ses ordres Walran, comte de Juliers, prévôt d'Aix; Gérard de Castre, son frère; Robert, comte de Virnembourg; le comte de Wildenouwe; Frédéric, sire de Reiferscheid; Jean, sire de Bedlur, son fils; Jean de Mérode, drossart de Juliers; Henri, sire de Wildenberg; Gerlach, sire de Dollendorp; le sire de Greiffenstein et quantité d'autres. Le troisième corps était conduit par Adolphe, comte de Berg, qui, outre les troupes de son comté, avait avec lui les seigneurs suivans à la tête de leurs hommes d'armes : Henri, sire de Windeken, son frère; Everard, comte de la Marcke; Simon de Teclenbourg, Otton, comte de Waldeck; le comte de Zegenheim, etc. A cette aile l'on comptait aussi une forte division de bourgeois de Cologne. Toute l'armée montait à environ 15,000 combattans, parmi lesquels il n'y avait pas plus de 4,000 velets de pied. La profondeur qu'on avait jugé convenable de donner à chaque corps faisait paraître cette armée moins nombreuse encore qu'elle ne l'était en effet. Pendant qu'on rangeait ainsi les deux armées en bataille, les frères de l'ordre Teutonique et autres religieux parcouraient en tous sens l'espace qui séparait les combattans pour obtenir quelque trêve et arrêter les flots de sang qui allaient être versés : ce fut en vain, la haine et l'ardeur étaient si grandes des deux côtés, que l'on pouvait à peine contenir les combattans dans leurs rangs.

L'un de ces religieux, sous le simple accoutrement de frère de cet ordre Teutonique si célèbre, cachait une âme de poëte et le cœur d'un vrai patriote; c'est lui qui transmit à la postérité les hauts faits militaires de la journée de Woeringen. On a déjà deviné que nous voulions parler de notre chroniqueur Jean Van Heelu, dont les récits naïfs et poétiques viennent d'être mis en lumière d'une manière si utile pour nos vieux souvenirs nationaux et pour notre littérature.

Vers six heures Siffroid ordonna encore à son armée un mouvement en avant. Jean Ier, se tournant alors vers les siens :

« Frères, s'écria-t-il, c'est aujourd'hui qu'il nous faut vaincre ou mourir! Ce n'est qu'à travers les bataillons de nos ennemis que nous retrouverons le chemin de notre patrie! »

Et avec la rapidité de l'éclair, il donna l'ordre à Rases de Gavre d'arborer le grand étendard de Brabant : au même moment les bannières et étendards de tous les confédérés brabançons flottèrent au gré des vents, les chevaux de bataille hennirent en faisant voler la poussière sous leurs pieds, et des cris de fureur retentirent dans la bruyère immense.

(1) Vs. 8583 et suivans. Voyez aussi Butkens, *Trophées de Brabant*, I, page 312 et 313.
(2) W. Aschenburg, ibid., blz. 9 ct.

(1) Voyez notre *Notice sur la bataille de Courtrai*, Ire édit., Gand, 1834, page 26.

A la tète de son armée, notre duc était reconnaissable à la magnificence de son équipement; il était armé de toutes pièces et couvert de sa cotte armoriée de ses armes, de même que son écu et ses brassières. La garde de sa personne était commise à Wauthier de Warfusé, sire de Momale, et à Franco, bâtard de Wesemale, tous deux très-braves chevaliers et bannerets; Rases, sire de Grez, portait près de lui sa bannière, à laquelle devaient, en cas de besoin, servir de support Nicolas van Ouden et Wauthier van der Cappelle. On pouvait encore facilement reconnaître Adolphe à son vigoureux coursier, qu'il maîtrisait à peine, et au lion de Berg qui dominait son casque. Le choc paraissait imminent; cependant les deux armées gardèrent encore leurs positions. L'archevêque de Cologne fit avancer tout à coup son corps de bataille sur l'aile gauche des Brabançons, conduite par le comte, et porta ainsi le trouble dans les mouvemens de la droite de sa propre armée. Adolphe, qui se tenait près du Rhin, comprit tout l'avantage que lui donnait cette faute de l'ennemi et demeura immobile dans sa position. Jean Ier de son côté, soit bravoure, soit amour de la gloire, se précipita à la tête de ses Brabançons et ne laissa derrière lui que les bandes françaises. Un grand chemin, bordé de deux fossés larges et profonds, séparait les deux armées et arrêta l'attaque pendant quelques instans, personne n'osait le franchir. Comme le lion, qu'aucun obstacle n'arrête, le duc dédaigna de profiter de cet accident de terrain :

« Dieu me préserve à jamais, s'écrie-t-il avec assurance, du dessein de m'arrêter, pour vivre ou pour mourir, derrière fossé ou chemin, et d'abandonner ainsi nos alliés quand nous pouvons vaincre. En avant! commençons le combat! Honte à celui qui n'ose; car un plus long retard est d'un lâche. »

« Arrière les lâches! En avant! en avant! » cria en même temps d'une voix de tonnerre Franco, bâtard de Wesemale, jeune chevalier d'une taille et d'une force athlétiques, et qui conduisait la garde du duc. Tous deux lancent leurs chevaux à travers la route et entraînent tout derrière eux. L'infanterie westphalienne était fortement serrée et entourée d'une haie de piques, contre laquelle vint se briser la bouillante impétuosité de la chevalerie brabançonne, qui fut forcée de se retirer, mais sans désordre. Dans l'entre-temps l'archevêque s'avance avec son corps de bataille contre le duc. Les Luxembourgeois et les Gueldrois, quoique très-mécontens de ses premiers mouvemens, détachèrent quelques bataillons pour soutenir leur propre corps de bataille et pour prendre en flanc et en queue les troupes du duc. Les premiers qui commencèrent l'attaque du côté des Brabançons furent les chevaliers Franbach et Birgelen, Arnoud d'Issche et Arnoud, frère du sire de Heusden; bientôt les Brabançons furent pressés de tous côtés. Les Schaefdriesche tombèrent avec ardeur sur les troupes de Godefroid de Brabant, le plus jeune des frères du duc, qui, entouré de ses fidèles Wallons, les reçut avec intrépidité. Alors les Limbourgeois, ceux de la Gueldre et les troupes de l'archevêque crièrent tous ensemble : « Au duc! au duc! » et se précipitèrent avec tant d'impétuosité que l'armée brabaçonne fut ébranlée.

Rases de Gavre, sire de Liedekerke, criait qu'il fallait élargir les rangs pour ne pas se laisser envelopper; mais Libert de Dormale, chevalier de la plus grande distinction et renommé pour la force de son bras, s'écria à son tour, outré de dépit :

« Serrez les rangs, serrez! Qu'on se tienne côte à côte, aussi près que possible, et nous aurons une journée glorieuse! »

Alors on n'entendit plus qu'un seul cri :

« Serrez, serrez ferme! »

Une autre voix ajouta :

« Que chaque lame frappe à mort un chevalier; surtout visez aux seigneurs! Fussent-ils nombreux à pouvoir s'étendre jusqu'à Cologne, une fois leurs chefs tombés, ils seront vaincus! »

Rien n'est comparable à la confiance et à l'audace que les Brabançons montrèrent en ce moment (1). Comme un mur vivant, comme un *rempart basti d'hommes*, dit Butkens, ils résistaient à la pointe acérée des épées longues et à une nuée de flèches.

Le comte Henri de Luxembourg, ennemi personnel du duc, ne put pas supporter plus longtemps la vue de ce combat : il voulut décider promptement la fortune en sa faveur, et s'élança à l'attaque avec son aile gauche tout entière. Godefroid de Vierson, les comtes de Saint-Pol, Arnoud de Loz et leur escadron accoururent à sa rencontre; la mêlée fut sanglante et les chevaliers français se frayèrent bravement un chemin jusqu'auprès des Brabançons (2). A peine arrivés auprès d'eux, ces intrépides guerriers formèrent de nouveau leurs rangs et les étendirent. C'est alors que la bataille reprit avec plus de fureur qu'auparavant. Mille combattans succombèrent, et au milieu d'eux grand nombre des plus nobles chefs. On voit flotter partout le panache du duc, dont le bras infatigable sème partout autour de lui le carnage et la mort.

Le comte de Luxembourg cherchait depuis longtemps à combattre le duc en personne : ils se rencontrèrent enfin, et les deux princes s'attaquèrent quelque temps avec une égale valeur; à la fin, abandonnant l'épée, ils se saisirent corps à corps pour s'arracher de leur cheval, mais ce fut en vain : la mêlée était si forte autour d'eux qu'ils furent séparés l'un de l'autre et que le comte fut repoussé. Dans cette première rencontre, Jean reçut au bras une blessure d'un écuyer, nommé Wautier de Wez, qui fut ensuite fait prisonnier par les Brabançons. Walran, sire de la Roche, n'abandonnait jamais son frère, le comte de Luxembourg, et ne cessait de donner des preuves de la plus rare intrépidite; il fut assailli avec une telle fureur qu'il succomba couvert de blessures et périt; c'était le plus beau et le plus généreux chevalier de toute l'armée; aussi fut-il amèrement pleuré par les siens. Près de lui se tenait le chevalier Berraud de Hallois, qui fut fait prisonnier et qui mourut de ses blessures. Le comte de Luxembourg, voyant la bannière de son frère abattue et foulée aux pieds, chargea de nouveau avec plus de fureur encore, et le combat devint si acharné que le cheval du duc fut tué sous lui par un sergent du comte; mais il fut aussitôt remonté. La noble bannière de Brabant fut aussi abattue, le cheval de Rases de Grez, qui la portait, ayant été tué d'un coup de lance, de sorte qu'il semblait que les ennemis gagnaient le dessus. A cette vue, la consternation des Brabançons fut grande; le désespoir s'emparait déjà de leurs cœurs, les trompettes avaient cessé de sonner et leurs ménétriers se taisaient, quand Nicolas, sire d'Ouden, releva promptement la bannière et la porta avec Wauthier van der Cappelle jusqu'à la fin de la bataille. En apercevant leur noble étendard brillant de nouveau au-dessus de la tête des combattans, les Brabançons reprirent courage. Quant au duc, il se portait sans cesse où sa présence était nécessaire, et il s'avança tellement au milieu de ses ennemis qu'il perdit son second cheval et fut précipité à terre. Il fut relevé et tiré un peu

(1) Jean Van Heelu, vers 4730 et suivans.
(2) W. Aschenberg, ibid., blz. 10.

de côté par les siens. Un écuyer, nommé Arnoud de Hofstat, mit pied à terre et lui donna son cheval. Pendant que tout ceci se passait, ceux du Luxembourg, ne l'apercevant plus, crurent qu'il avait été tué ou qu'il avait pris la fuite; mais aussitôt qu'il eut été remonté, on reconnut qu'il n'en était rien. Pour provoquer le comte, il donna de côté avec une telle impétuosité sur ceux qui portaient la bannière de Luxembourg, qu'elle fut abattue et jetée à terre. Le comte de Luxembourg, voyant les merveilles que le duc faisait de sa personne, s'élança vers lui pour la troisième fois, dans le but soit de succomber sous ses coups, soit de s'ouvrir le chemin à la victoire en lui ôtant la vie. Les deux princes en vinrent de nouveau aux prises avec fureur; ils se portaient les plus rudes coups, quand un écuyer du duc, nommé Meerbeke, blessa grièvement le cheval du comte, et il l'eût tué, si Guillaume, dit l'Ardennois, sire de Spontin, ne l'en eût empêché. Le comte ne perdit pas pour cela courage; il saisit le duc au cou, espérant à force de bras l'arracher de cheval; malheureusement pour lui, au moment où il s'élevait un peu de sa selle, un chevalier brabançon, Wautier van den Bisdomme, lui enfonça profondément sa longue épée au bas des reins, et le valeureux comte tomba raide mort de son cheval. Le duc courroucé s'écria, en s'adressant au chevalier :

« Qu'as-tu fait? tu as tué le meilleur chevalier de la journée? »

Mais Wautier s'excusa sur le danger où il avait vu son prince. Autour du comte, plusieurs autres chevaliers de grande distinction vendirent encore chèrement leur vie, entre autres deux de ses frères bâtards, Henri, sire de Houfalise, et Baudouin. Malgré toute la bravoure des Luxembourgeois, le désordre se mit de plus en plus dans l'aile gauche de l'armée de Siffroid (1).

A cette vue, Renaud de Gueldre quitta sa position pour recommencer le combat; il faisait une chaleur brûlante et le soleil avait atteint le milieu de sa course. Le choc de sa chevalerie fut si violent que les troupes des sire d'Arckel et de Heusden furent complétement enfoncées. Le duc Jean accourut en personne à leur secours et arrêta l'attaque des ennemis. Il était difficile aux Brabançons, déjà épuisés de fatigue par une longue et sanglante mêlée, de tenir tête à ces troupes frisonnes. Siffroid, sentant combien ce moment allait être décisif, fit, protégé par les Gueldrois, les Flamands et ceux de Fauquemont, remettre promptement ses lansquenets en ordre de bataille, et commença à leur tête une nouvelle attaque. Heureusement qu'Adolphe de Berg, qui se trouvait libre, s'avança avec la cavalerie de son aile gauche vers le véritable champ de bataille. Il n'eut que le temps de se précipiter entre les Brabançons, épuisés de fatigue, et les troupes de l'archevêque. Alors recommença un un combat acharné qui dura encore trois longues heures, et cependant la victoire restait incertaine. Mais aucune prouesse, aucun trait de bravoure personnelle (et cette journée en vit cependant un bien grand nombre) ne put résister à l'intrépidité du comte (2).

Adolphe avait laissé dans sa première position ses fantassins et les bourgeois de Cologne. Les premiers étaient composés en grande partie de paysans qui s'étaient mis volontairement en campagne, par haine contre l'archevêque: ils n'avaient pas d'autres armes que de grosses massues hérissées de pointes de fer. Quant à ceux de Cologne, ils transportaient avec eux, sur un chariot, les clés de leur ville, car l'issue du combat devait leur apprendre à quel maître ils allaient appartenir. L'archevêque faisait conduire son étendard sur un grand chariot, tiré avec peine par douze chevaux vigoureux et au milieu duquel s'élevait une tour en bois avec des hommes d'armes pour sa défense. Un frère convers, nommé Wautier Dodde, se mit à la tête de ces paysans, anima leur courage par une courte allocution, et les conduisit en avant, aux cris mille fois répétés de : « Gloire à Berg! » (*Berg roemryk!*) Tous ceux qui ne répondaient pas à ce cri, amis ou ennemis, étaient assommés sans pitié et sans distinction. Il fit franchir à ces paysans et à ceux de Cologne un fossé qui les séparait du champ de bataille, et tomba avec eux, comme une avalanche, sur les derrières de l'armée de l'archevêque, qui ne put résister à leur choc impétueux. Les coups de massue pleuvaient comme une grêle épaisse, les rangs ennemis s'éclaircirent en un clin d'œil, et la déroute commença à devenir générale. Les bandes de Wassenbourg et de Heinsberg furent les premières à lâcher pied. Les lansquenets westphaliens tinrent le plus longtemps, et c'est au milieu d'eux que Siffroid combattait avec un courage digne d'une meilleure cause, quand son cheval reçut un coup de hache dans le cou et s'abattit. L'archevêque se releva et s'efforça de se sauver en fuyant à travers des monceaux de cadavres et de mourans; mais il vit tout à coup arriver vers lui, d'un côté Adolphe de Berg, de l'autre Godefroid de Vierson. Il témoigna le désir de se rendre prisonnier à celui-ci, en étendant vers lui les bras; mais Adolphe, donnant de l'éperon à son coursier, mit la main sur le prêtre-guerrier en même temps que Godefroid, lequel lui abandonna généreusement le prisonnier (1). Le duc d'Arschot et les comtes de Saint-Pol le réclamèrent à leur tour; mais le comte de Berg pria qu'on le lui laissât et promit de ne pas le mettre en liberté sans l'autorisation du duc. L'archevêque fut transporté sous bonne escorte au delà du Rhin et gardé soigneusement dans l'église de Monheim.

Le comte de Gueldre avec sa troupe ne montrait pas moins de valeur. Près de lui combattait Gosuin de Wassemberge, sire de Bornes, un des meilleurs chevaliers de par deçà la mer, et par sa naissance prince du sang de Limbourg. Il s'avança plus loin que nul autre, dans cette journée, au milieu des Brabançons, où fut abattue sa bannière. Son bâtard, qui la portait, fut tué, et Gérard de Wassemberge, son fils aîné, fut fait prisonnier. Le sire de Borne n'en combattit pas moins courageusement; mais il eut le malheur de tomber au milieu des paysans d'outre Rhin, qui lui fracassèrent un bras, l'assommèrent à coups de massue et percèrent le ventre de son cheval. Le noble animal, se sentant blessé, emporta son maître hors de la mêlée, où il tomba raide mort. Renversé à terre et sans connaissance, le sire de Borne eut le bonheur d'être reconnu par un autre de ses fils, frère mineur, qui le fit revenir à lui et le transporta hors du champ de bataille, quoiqu'il priât avec les plus vives instances qu'on le reconduisît dans son camp pour y mourir honorablement.

Henri, sire de Borkelo, se conduisit aussi en brave; mais il perdit la vie, et sa bannière fut abattue et foulée aux pieds. Thierry, sire de Keppel, au contraire, prit la fuite, et Régnier de Esel, Drossard de Gueldre, en firent de même. Ce dernier se couvrit de honte; car voyant que les Brabançons négligeaient le soin de leur camp pour assurer le succès de leur victoire, il alla piller leurs tentes et leurs bagages, et son exemple fut suivi par plusieurs chevaliers et écuyers de marque, *qui n'en auront oncques que blâme*, dit Butkens. Quoique le corps du comte de Gueldre fût fort

(1) Jean Van Heelu, vers 5740 et suivans. — Butkens, page 315.
(2) W. Aschenberg, ibidem, page 11 et 12.

(1) Idem, ibidem, page 12 et 13. — Jean Van Heelu vers 6073 et suivans.

affaibli par les défections, ce prince n'en continua pas moins à combattre valeureusement. Sa bannière, que portait Arnoud de Grévérode, bon et hardi chevalier, ayant été abattue, le comte voyant son cheval tué et sa troupe réduite à un très-petit nombre de combattans, fut fait prisonnier par son cousin Arnoud, comte de Loz, qui le confia à Jean, châtelain de Montenaken; mais une troupe de Brabançons, soupçonnant que c'était un prisonnier important, s'empara de l'un et de l'autre (1).

L'armée brabançonne achevait de remporter un triomphe complet, et il semblait que le sang ne devait plus couler par torrens : le courage seul des deux chefs de l'armée vaincue résistait encore. Walran de Fauquemont et de Montjoie, cousin du comte de Luxembourg et l'un des plus intrépides chevaliers de son temps, rassemble à la hâte un millier de jeunes gens, et à leur tête charge si impétueusement les vainqueurs, qui commençaient à se disperser dans la bruyère, que l'issue du combat resta encore longtemps indécise. Enfin le sire de Fauquemont, ayant vu tomber à ses côtés ses plus braves chevaliers et ayant été grièvement blessé lui-même, fut pris par Daniel de Bouchaute et sa troupe dispersée de nouveau. Nous avons vu précédemment qu'une division de Limbourgeois combattait aux ailes : ils résistaient avec la fureur du désespoir, et à leur tête combattait comme un lion Conrad de Lonsies, surnommé Snabbe. Il conduisait les Schaefdriesche, tous membres de la même famille et formant un corps de cent six combattans d'élite. C'est avec cette poignée de braves qu'il tenait encore de pied ferme le champ de bataille, déjà abandonné par tous ses autres compagnons. Au milieu d'horribles imprécations, il provoqua au combat Herman de Witthem et Régnier de Mulrepas, ainsi que leurs amis ; ceux-ci répondirent à cette provocation, et la plus grande partie de l'armée victorieuse accourut pour contempler cet affreux spectacle : ce n'étaient plus des hommes qui combattaient, c'étaient des tigres qui s'entredéchiraient. Le soleil allait se coucher à l'occident, et trois guerriers de la bande de Conrad étaient les seuls avec leur chef qui eussent survécu à cette boucherie. Ils tournèrent la bride de leurs chevaux et furent les derniers à quitter ce lieu de carnage (2).

Il est difficile d'apprécier au juste la perte respective de chaque armée. En général, les historiens s'accordent sur ce point que, du côté de ceux de Gueldre et de Cologne, 6,000 combattans au moins restèrent sur le champ de bataille; dans ce nombre sont compris environ onze cents chevaliers (3) ; c'est presque autant que les Français en perdirent, treize ans plus tard, sous les murs de Courtrai, dans la plaine de Groeningue, où périt la fleur de leur noblesse. Du côté des Brabançons et de leurs confédérés, 2,000 braves succombèrent, parmi lesquels les Brabançons n'auraient perdu qu'environ quarante chevaliers et nobles de distinction. Plus de 4,000 chevaux tués ou blessés jonchaient toute l'étendue de la bruyère imprégnée de sang. Le nombre des prisonniers surpassait certainement celui des vainqueurs, et tous ceux qui n'étaient pas de marque furent mis en liberté sans rançon; les autres furent partagés entre les confédérés.

Avec le comte de Gueldre furent pris presque tous ses nobles, barons et seigneurs : c'étaient les sires de Bronchorst, de Meurs, de Kulembourg, de Batenbourg, de Geneppe, de Vorst, de Masane, Ernest de Zoelen, sire Knif, Otton Bole, Otton de Borne, Hubert de Viane, le Boc de Mere, Henri, bâtard de Gueldre, Allard de Drielle, Frédéric de Baren, Gérard de Kelre, l'avoué de Ruremonde et autres. Helwich Van Damme fut tué avec huit autres chevaliers et quantité d'écuyers et d'hommes d'armes. Lorsque la plus grande chaleur de la bataille fut passée, on se mit de tous côtés à ramasser les prisonniers : bon nombre de princes et seigneurs aimèrent mieux se rendre que d'encourir le blâme d'avoir pris la fuite. C'est ainsi que vinrent se remettre aux mains des Brabançons les valeureux comtes de Nassau Walran et Adolphe, dont le second fut plus tard empereur d'Allemagne; le comte Thierry de Nuenaer, Walrave de Bergheim, Reinhart de Westerburg, prévôt de Bonn, Jean de Heinsberg, Évrard et Salentyn d'Ysenbourg, les comtes de Reinegg, Drachenfels, Hammerstein, Wied, les sires de Montabaur, Siebach, Sirck, Ulmen, Jacques de Seele avec trois de ses fils, et beaucoup d'autres.

Adolphe, comte de Nassau, avait tué de sa main cinq des plus vaillans chevaliers de Jean Ier; lorsqu'il eut été amené devant le duc, celui-ci lui demanda :

— Qui êtes-vous, brave chevalier, dont la valeur m'a causé tant de peine aujourd'hui?

— Je suis le comte de Nassau; mais vous qui m'avez fait prisonnier, qui êtes-vous?

— Je suis le duc de Brabant, que vous ne cessiez de poursuivre dans la mêlée.

— Ah! reprit le comte, cette épée, qui a tué cinq de vos semblables, n'aurait pas dû vous manquer.

Cette réplique plut tant au vainqueur qu'il fit à l'instant, sans exiger de rançon, mettre le comte en liberté. Depuis lors ces deux princes furent liés d'une amitié si étroite qu'Adolphe, étant devenu empereur d'Allemagne, nomma, en 1292, le duc Jean son lieutenant général dans les provinces entre le Rhin et la Meuse (1).

Selon la coutume du temps, les prisonniers de marque furent liés avec des cordes, que des chariots avaient apportées d'avance. L'archevêque de Cologne et le comte de Gueldre eux-mêmes ne furent pas exempts de ce traitement humiliant, et ils furent attachés avec les cordes que le fier Siffroid avait destinées aux Brabançons (2).

On désire sans doute savoir ce que devint l'archevêque de Cologne. M. Willems nous l'apprendra, d'après un vieux poëte allemand, Ottocar Horneck, qui nous a conservé une relation précieuse de la bataille, mais dont le langage serait incompréhensible pour la plupart d'entre nous. Cet auteur, après avoir dit que le prélat fut enfermé dans une prison, où on le contraignit de garder constamment le heaume, le haubert, l'épée et la pesante armure qu'il portait en combattant, afin de faire voir que c'était un guerrier qu'on avait mis en prison et non pas un prêtre, ce qui n'était pas permis, ajoute :

« J'ai entendu raconter que lorsqu'on lui donnait à manger on lui ôtait pour un moment heaume et manicles, mais qu'on les lui remettait aussitôt après le repas, de manière qu'il devait les garder même au lit. Quand le pape fut informé de ce traitement, il envoya un légat au duc de Brabant. Arrivé dans le pays, ce légat salua le prince de la part du Saint-Père et l'invita à mettre un terme aux tortures de l'archevêque. *Me croyez-vous assez fou*, repartit le duc, *pour causer le moindre mal à un prêtre? Je ne l'ai pas fait, et que Dieu m'en préserve à l'avenir! Il est vrai que je fis des prisonniers dans la dernière bataille, et que j'en garde un armé de pied en cap, comme un chevalier; mais, je*

(1) Jean Van Heelu, vers 6600 et suivans. — Butkens, page 316.
(2) W. Aschenberg, 14.
(3) Idem, ibid., page 14.

(1) M. Willems, introd. à J. Van Heelu, p. XLVIII.
(2) Jean Van Heelu, vs. 4343, 6132, 8751 et 8764.

« *vous le demande, est-ce là ce que l'on appelle un* « *prêtre? Je n'y vois rien de semblable.*

« Le légat témoigna le désir d'avoir une entrevue avec le « prisonnier, et il lui fut répondu : *soit*. Introduit dans la « prison, il trouve l'évêque assis comme je viens de le « dire. Il lui adresse la parole en latin. Siffroid, sous le « heaume qui le couvre, fait entendre des sons confus et « grommelans, pareils au bruit sortant d'une pierre creuse. « Alors le légat de sa propre main lui ôta le heaume « de dessus la tête, et ne sortit pas de là sans avoir en- « tendu le lamentable récit de tout ce qui lui était arrivé. « Sur ce, l'envoyé du pape travailla sans relâche et de « tous ses moyens pour rétablir la paix et l'amitié entre « les partis. Il y réussit (1). »

La gloire de l'immortelle journée de Woeringen appartient particulièrement à Jean Ier, qui non-seulement dirigea les divers mouvemens de son armée, mais encore paya partout de sa personne, fit bon nombre d'actions d'éclat et de bravoure, et qui par sa valeur à toute épreuve donna du courage aux plus timides. Godefroid de Brabant, sire d'Arschot et de Vierson, frère du duc, se montra digne d'être issu du même sang; Hugues et Gui de Châtillon, fils du comte de Saint-Pol, qui par leur mère étaient aussi de Brabant, et Gilles, bâtard de Brabant, oncle du duc, prirent à la bataille une part non moins glorieuse. Rases de Gavre, sire de Liedekerke et de Bréda, faisait aussi partie du corps de bataille et menait sous sa bannière ses trois fils, Rases, Philippe et Siger, avec trois barons de marque, ses cousins, Jean Berthout, sire de Gramines, Jean de Gavre, sire d'Escornaix et Wautier d'Antoing, dont les bannières étaient aussi accompagnées de braves chevaliers et écuyers qui firent sentir à l'ennemi la force de leur bras. Wautier Berthout, avoué et sire de Malines, fut malheureusement tué dès le commencement, ayant été emporté par son coursier dans un escadron ennemi. Avec lui perdirent la vie le chevalier Guillaume de Lierre et quelques sergens. Ce nonobstant, sa bannière resta en pied, car elle était très-bien accompagnée de barons et de chevaliers, parmi lesquels on distinguait Gilles Berthoud, sire de Honnebeke, son oncle, Gérard, sire de Rotselaer, sénéchal de Brabant, et Arnoud, sire de Walheim. Otton, frère, et Godefroid, fils du sire de Walheim, se comportèrent dignement; mais Godefroid, nouvellement reçu chevalier, fut tellement blessé, qu'il en mourut quelques jours après à Aix, dont ce fut grand dommage. Godefroid, comte de Viane, sire de Grimberg, Perweys, Ninove, etc., se tint près du duc pendant toute la bataille et se comporta très-valeureusement à la défense de sa personne et de tout le corps des Brabançons; il montra assez par sa bravoure qu'il était aussi de l'illustre sang de Perweys et de Brabant; il menait avec lui Robert de Grimberg, sire d'Assche avec sa bannière, Jean d'Assche, son oncle, Henri de Grimberg, sire de Moerseke, son cousin, et autres braves chevaliers en bon nombre. Arnoud, sire de Diest, avec Gérard son fils aîné, fut des premiers à commencer le combat : il s'avança si loin au milieu des ennemis, que son écuyer Bastin de Nedermolen fut tué et sa bannière renversée; mais elle fut relevée aussitôt. Parmi les chevaliers de distinction qui l'accompagnaient se trouvait son cousin Henri de Zeelhem, qui y perdit la vie; mais elle coûta cher aux ennemis. Gérard de Wesemale, sire de Berg-op-Zoom et de Woude, combattait sous les ordres du sire d'Arschot; il attaqua avec impétuosité ceux de Luxembourg, et se trouva tout à coup tellement environné d'ennemis que ses hommes d'armes ne pouvaient le secourir. Le comte de Luxembourg s'écria qu'on eût à tuer le chevalier de Wesemale; mais celui-ci frappa de si rudes coups qu'il donna à Gilles de Beusegem, chevalier, et à Guillaume de Pipenpoy, écuyer, le temps de le seconder; ils firent tant, eux trois, qu'ils rompirent les rangs de leurs ennemis et rejoignirent les Brabançons, où le sire de Berg-op-Zoom fut remonté par les siens; mais en cette rencontre fut tué le frère du chevalier de Beusegem. Son oncle Arnoud, sire de Wesemale, faisait, selon son droit, l'office de maréchal de camp; il se tenait avec sa bannière déployée près de la personne du duc, et fit plus d'une fois éprouver aux ennemis la force de son bras. Jean de Louvain, fils du sire de Gaesbeke, ne put, à cause de son âge, prendre sa part aux lauriers de cette victoire; mais sa bannière était portée par un très-brave et valeureux écuyer, Guillaume de Pipenpoy, que nous avons déjà cité. Gérard de Louvain, prévôt de Nivelles, oncle du fils du sire de Gaesbeke, avait aussi levé sa bannière et s'était conduit avec beaucoup d'intrépidité; il avait avec lui deux chevaliers de marque, Libert de Dormale, Gilles de Beusegem et quantité d'autres bons écuyers. Wauthier, sire d'Enghien, ne put assister à la bataille; mais il y envoya sa bannière, qui fut portée par un chevalier de distinction, Étienne, sire d'Ittere, dont la valeur fut digne d'éloges. Régnier de Wegeseten, châtelain, menait la bannière de Daelhem, très-bien accompagnée de ceux de ce pays avec quelques Haisbignois, qui firent merveilles. Nous terminerons l'énumération des seigneurs bannerets qui prirent une si grande part à cette victoire par le sire de Kuyk, qui doit tenir à leur tête une place distinguée. Il avait sous ses ordres deux barons, Jean, sire d'Arkel, et Jean, sire de Heusden, dont les bannières étaient accompagnées de braves chevaliers. Au commencement de la bataille, ils furent attaqués si rudement que le sire de Heusden fut emporté prisonnier et quelques sergens tués; mais leurs compagnons se défendirent si bien que l'ennemi fut repoussé avec une perte considérable. La bannière de Heusden ne laissa pas toutefois d'être portée continuellement : elle était défendue par Arnoud Clerc, frère du sire de Heusden, et par ses cousins, Arnoud van der Sluys et Thierry de Heusden, dont le second succomba, peu après, de ses blessures à Cologne.

Outre les barons mentionnés ci-dessus, une foule d'autres chevaliers méritent encore que leur mémoire soit conservée, à cause de leurs beaux faits d'armes : Franco, bâtard de Wesemale et Wautier de Warfusée, sire de Momale, son compagnon, auxquels fut confiée la garde de la personne du duc; Henri de Belanden, sire de Bierbeke, Simon de Geldenaken, de Jodoigne, et Abraham, son frère, qui furent désignés pour la garde des fils du comte de Saint-Pol; Wautier, sire de Reves, et Allard, son frère, Gérard de Moere et Masuin de Redingen, qui firent merveilles sous la bannière d'Arschot; Arnoud, sire d'Issche, qui commença l'attaque parmi les Brabançons; Wautier van den Bisdomme, qui tua le comte de Luxembourg; Rases, sire de Grez, qui porta la bannière de Brabant; Nicolas d'Ouden ainsi que Wautier van der Cappelle, qui la relevèrent, lorsque le cheval du sire de Grez eut été tué; le comte de la Marcke et le sire de Mérode, qui firent preuve de beaucoup de valeur, quoique n'ayant pas été attaqués avec autant d'acharnement que les Brabançons. Nous citerons encore Henri, sire de Bautersem, Jean de Lierre, sire de Wommelgem, Regnier de Mariesart, Jean de Winde, Jean d'Arschot, sire de Schoonhove, Jean de Lombeke et beaucoup d'autres que citent Van Heelu et

(1) Introd. à Jean Van Heelu, p. XLVIII et XLIX.

Butkens. Bon nombre de bourgeois et paysans prouvèrent qu'ils ne le cédaient pas en bravoure aux plus nobles chevaliers. Louvain, Bruxelles, Anvers, Tirlemont et Nivelles avaient fourni chacune leur bannière pour la bataille; et leurs gens étaient très-probablement des arbalétriers.

La bataille avait duré depuis six heures du matin jusqu'au milieu de l'après-midi. Lorsque la victoire fut bien assurée et qu'on eut recueilli les prisonniers de distinction, le duc, les princes, les barons et chevaliers se désarmèrent et se mirent un peu au repos, louant Dieu de leur avoir accordé la victoire contre de si puissans ennemis. Le château de Woeringen se rendit, et quelques jours après fut rasé de fond en comble. Le soir même de la bataille, le duc, blessé en plusieurs endroits, se fit conduire par le Rhin jusqu'à Cologne ; le comte de Juliers, avec plus de cent barons et nobles Brabançons, fit de même pour pouvoir être mieux pansé. Plus de six cents cadavres furent ensevelis dans le cimetière de Woeringen ; les autres le furent aux environs. Mais les corps du duc de Luxembourg et de son frère, celui du sire de Malines, ne purent être reconnus, quelque diligence que l'on fît, d'après les ordres du duc. Quant à l'armée des Brabançons, elle passa la nuit en plein air, car ses pavillons et bagages avaient été pillés par le drossart de Gueldre. On avait fait un butin immense ; on en réserva avant tout une forte part, qui fut affectée à élever, sur le champ de bataille même, une chapelle où pendant longtemps l'on chanta des messes pour le repos de ceux qui avaient succombé dans cette journée.

Le retour d'Adolphe de Berg dans son comté fut marqué par des fêtes et des preuves de la plus vive allégresse. Ce prince, en souvenir du triomphe de Woeringen, construisit l'église collégiale de Dusseldorf.

« Outre les trophées que les vainqueurs emportèrent d'un ennemi trois fois plus nombreux, dit M. Willems, les résultats politiques de leur triomphe furent immenses, non-seulement pour le Limbourg, qui devint une propriété du Brabant, et dont les habitans furent assimilés aux Brabançons, mais également pour toutes les provinces situées sur le Rhin. Aussi les habitans de Cologne, que Jean I[er] affranchit des entraves mises à leur commerce, reçurent-ils ce prince, à son entrée dans leur ville, avec les transports d'une allégresse unanime et les sentimens de la plus vive reconnaissance. Ils lui décernèrent le titre de *bourgeois de Cologne* et lui firent don d'une magnifique maison, nommée depuis la *Cour de Brabant*, avec droit de franchise et d'asile. De plus, pour perpétuer le souvenir d'un combat si glorieux, ils érigèrent dans la rue de Saint-Séverin, à Cologne, une église, aujourd'hui détruite, à saint Boniface, fêté le jour de la bataille. Le magistrat de la ville s'y rendait processionnellement tous les ans, le 5 juin, et l'auteur de la chronique de Cologne, imprimée en 1499, affirme que cette cérémonie se pratiquait encore de son temps. Enfin, dans une inscription placée au-dessus de la porte de l'édifice et conservée au musée de Cologne, on lisait en caractères gothiques :

ANNO MCCLXXXVIII
FUIT PROELIUM IN WOERINGEN ET HOC IN SABATH.

« A l'occasion du retour de Jean I[er] dans son duché eurent lieu, avec non moins d'allégresse, des processions, des fêtes, des marches triomphales et des feux de joie dans toutes les villes et surtout à Bruxelles. La confrérie des arbalétriers de la capitale du Brabant, qui, selon toutes les probabilités, avait combattu à Woeringen, fit bâtir sur la place du Grand-Sablon, en commémoration de la grande journée qui avait décidé de la conquête du Limbourg, une église dédiée à *Notre-Dame-des-Victoires*. Tous les ans, en souvenir de cette conquête, il y avait procession et cavalcade, avec des chars de triomphe, appelées en flamand *ommeganck*. Le duc Jean fonda, de son côté, une chapelle à Sainte-Gudule en l'honneur des trois rois dont on vénère à Cologne les reliques, qu'il avait invoquées pendant la bataille : il la dota de seize livres de Bruxelles, dont il ordonna de distribuer annuellement vingt sous en aumônes, le jour même de saint Boniface. Cette grande et mémorable victoire, devenue populaire dans le Brabant, fut surtout célébrée avec le plus de magnificence aux fêtes séculaires jusqu'au commencement du siècle dernier. »

Auguste VOISIN.

LES DEUX SOLEILS.

A toi, veuve du Cid, à toi, sœur de la France,
La fleur que j'ai cueillie au jardin de Valence!
Espagne, il est beau ce soleil
Qui mêle à tes jasmins les roses que tes filles
Suspendent en dansant aux nœuds de leurs résilles.
Souriant dans l'azur, il te cherche au réveil,
Comme heureux d'admirer les trésors qu'il te donne;
Pour toi sous ses baisers la pomme d'or rayonne,
Et le raisin pour toi s'enlace au fruit vermeil
Dont Grenade t'invite à cueillir la couronne.
Il charge d'épis mûrs ton rivage où deux mers
Viennent en s'enflammant briser leurs flots amers ;
Sous l'aloës, l'acanthe et les lauriers sauvages
De tes vieux monumens il cache les outrages,
Et semble avec des fleurs, des rameaux toujours verts,
Rajeunir leurs débris mutilés par les âges.
Il t'a prodigué tout : fruits sans culture éclos,
Et printemps éternels, et parfums, et lumière :
Comment de ton soleil ne serais-tu pas fière,
Comme tu l'es de ton héros?

A toi, veuve du Cid, à toi, sœur de la France,
La fleur que j'ai cueillie au jardin de Valence!

Mais il est un soleil plus beau
Dont la nuit ne peut plus envahir le domaine :
Sur un peuple affranchi qu'il arrache au tombeau,
Il fait fleurir des lois l'équité souveraine,
Fait germer les vertus aux feux de son flambeau
Et mûrit les moissons de la pensée humaine.
Ce soleil que tes fils ont vu poindre pour eux,
Ce radieux géant qui doit grandir encore;
Il sort pur des vapeurs d'une sanglante aurore;
C'est de la liberté le soleil généreux.
Ah! n'en ternis jamais la splendeur tutélaire!
Pour les mûrir, tes droits, pour te les conserver,
Que l'astre, à son midi, pur comme à son lever,
Ne brûle pas tes yeux du jour qui les éclaire.
Te voilà sans tyrans, reste aussi sans bourreaux,
Le front ceint des rayons d'une double lumière;
Et de tes deux soleils, veuve du Cid, sois fière,
Comme tu l'es de ton héros.
Espagne, à toi ces vœux! à toi, sœur de la France,
La fleur que j'ai cueillie au jardin de Valence (1).

Casimir DELAVIGNE.

(1) Cette pièce de vers précède la dédicace à l'*Espagne* de la tragédie *la Fille du Cid*.

ÉTUDES RELIGIEUSES.

LES DEUX TRAPPISTES.



Sur les toits.

§ Ier. — LA FENÊTRE.

Par une belle journée du mois de septembre 181., des couvreurs étaient occupés à réparer le toit d'une antique maison de la rue Royale, à Amiens. Le large écusson de marbre qui surmontait la porte d'entrée, très-élevée, les bancs de pierre placés à l'extérieur, les deux perrons qui conduisaient aux appartemens, tout enfin jusqu'aux plus petits détails d'architecture, donnait à cette demeure quelque chose d'imposant et d'aristocratique; cependant le temps, qui n'épargne rien, avait passé par là en détachant quelques pierres, en crevassant les murailles, en brisant les ardoises des toits, et peut-être étaient-ce ces légères dégradations qui faisaient de cette vieille maison un symbole aristocratique?... Quoi qu'il en fût, le baron de Lostranges était fier de son hôtel, et c'était avec peine qu'il avait consenti à vaincre son magnifique dédain pour les injures du temps, en permettant que les couvreurs vinssent pendant quelques jours salir sa maison et réparer ses toits.

A l'instant où commence cette histoire, un jeune couvreur, de ceux qui servent les autres et qu'on appelle manœuvres, était assis sur le penchant d'un toit, les pieds dans la gouttière, qui pouvait fléchir sous son poids, et exposé à tomber d'un moment à l'autre sur le pavé de la cour; il fallait que la préoccupation de son esprit fût bien grande pour l'empêcher de penser au danger de sa position. Expliquons un peu les causes de cette préoccupation étrange.

Le toit sur lequel était assis le manœuvre était celui qui couvrait l'aile droite du bâtiment, habitée par Mlle Geneviève de Lostranges; dans l'aile gauche étaient situés les appartemens du baron, et la fenêtre de sa chambre à coucher, ouverte en ce moment, donnait précisément en face la fenêtre au-dessus de laquelle était perché le manœuvre. Celui-ci pouvait donc plonger du regard dans cette chambre, et c'était en en contemplant toutes les richesses que peu à peu il était tombé dans des réflexions bizarres qui l'avaient complétement ravi au monde matériel.

Il était là depuis quelques instans déjà, lorsqu'un autre couvreur dont la ressemblance avec lui était tellement extraordinaire qu'on ne pouvait hésiter à les reconnaître pour

frères, vint s'asseoir justement en face de lui, c'est-à-dire de manière à pouvoir regarder dans la chambre de Mlle de Lostranges, dont la fenêtre était également ouverte. Lui aussi paraissait profondément préoccupé en regardant dans cette chambre : c'est qu'il y voyait sa mère, qui, couturière de son état, travaillait pour Mlle Geneviève, absente alors de l'hôtel.

C'étaient donc les deux frères, nés jumeaux et dont la ressemblance était vraiment miraculeuse ; mais autant ils se ressemblaient par le visage, autant ils différaient par l'âme. Il y avait entre eux toute la distance qui sépare le réel du possible ; l'un, Richard, celui qui regardait sa mère, vivait par le cœur : l'autre, Valentin, celui qui regardait chez M. de Lostranges, vivait par l'esprit ; l'un aimait avec génie, l'autre n'aimait pas ; l'un était assez probe pour mourir de faim, l'autre dévorait des yeux les richesses du baron. Chez tous les deux pourtant l'intelligence était haute et grande, et pour que ces deux jeunes hommes, nés dans les rangs infimes de la société, pussent y briller tous deux, il ne leur eût fallu qu'un peu d'éducation ; mais la misère avait présidé à leur naissance, c'était elle qui les avait bercés, elle qui avait forcé leur mère à les faire ouvriers sitôt que la force leur était venue.— Donc ils étaient en face l'un de l'autre et ne se voyaient pas. Le cou tendu, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte, Valentin disait en lui-même : « Si j'avais une faible partie des richesses qui sont enfouies là, il me semble qu'avec les idées de calcul et d'ambition qui bouillonnent dans mon cerveau, je pourrais faire de grandes choses. D'après ce que j'ai pu lire quelquefois, avec de l'adresse et du courage on fait à Paris d'immenses fortunes ; mais il faudrait un commencement, quelque chose à risquer, et moi, moi je n'ai rien...... Oh ! se savoir supérieur à tant de riches et de parvenus, posséder en soi tant d'élémens d'avenir, de fortune, de gloire, et végéter ainsi dans la boue ! — Dans un instant l'heure du déjeuner sera passée, et j'irai porter du plâtre à ces brutes, maintenant encore au cabaret, moi ! et là, sous mes yeux mille trésors : des tableaux, des bijoux, de l'or !..... Si j'allais le trouver ce M. de Lostranges, si j'essayais de lui peindre tout ce que je sens, si je lui disais tout ce dont je serai capable, si..... dérision ! Il ne me recevrait pas ou me prendrait pour un fou ; et pourtant si je voulais, il me serait bien facile de pénétrer jusqu'à cette chambre, par cette gouttière, et d'y prendre ce qu'il me faudrait pour aller tenter le sort à Paris ; oui, mais on appellerait cela un vol, un crime, on me poursuivrait..... Il y a mille moyens d'échapper : j'irais à Paris, je changerais de nom. Oh ! si je voulais !..... D'ici, je vois sur la cheminée quelque chose qui brille, c'est un diamant peut-être ; cela doit être d'un grand prix, je le sais. Oh ! tentation horrible ! »

Telles étaient les pensées de Valentin le manœuvre, et pour qu'elles fussent si hardiment criminelles, il fallait qu'elles eussent germé depuis longtemps dans son esprit, il fallait qu'il y fût habitué, et certes ce n'était pas la première fois qu'il venait s'asseoir en face de la fenêtre de la chambre du baron.

Mélancolique et résigné, Richard, les coudes sur ses genoux et le front dans ses mains, contemplait toujours sa mère, qui travaillait courageusement sans lever la tête, et dans son âme vierge de pensées mauvaises, il disait : « Oh ! oui, il doit y avoir une autre vie pour compenser les maux de celle-ci. Ces anges qui comme ma mère passent en ce monde chargés de plus de souffrances que le plus robuste courage n'en saurait supporter sont des preuves vivantes, célestes et irrécusables de cette vie future. Quel homme oserait penser qu'une vie si pleine de douleurs que celle de ma mère ne trouvera jamais sa récompense ?... Dieu est juste, il la lui accordera ; mais si le reste de ma vie ne compense pas ce que j'ai déjà souffert, moi, si jeune encore, il me devra aussi une large récompense. Avoir dix-huit ans, être jeté parmi ceux que le monde civilisé repousse, être leur esclave et leur jouet afin de gagner quelques sous pour ma mère, ne rien espérer de l'avenir, et pourtant se sentir au fond de l'âme une force si intelligente et si puissante, être contraint d'étouffer tout cela ! Et comme si ce n'était pas assez encore pour me faire une vie affreuse, sentir un amour frais et pur se glisser dans mon cœur et s'y enraciner si fortement qu'il est maintenant une portion de ma vie. Oh ! c'est souffrir cela !... Pauvre mère ! puisses-tu ne jamais les connaître ces maux qui me torturent ! puisses-tu ne jamais savoir qu'un soir en allant chercher un peu de calme sous les voûtes de l'église, j'y ai rencontré une jeune fille si belle et si pieuse que ma prière s'est adressée à elle en même temps qu'à Dieu ! puisses-tu ne jamais savoir que je l'ai revue, et que j'ai osé l'aimer avec tant de religion que tu en serais jalouse, toi ! »

Ainsi pensait Richard. Mais Marthe, sa mère, savait qu'il aimait : elle l'avait deviné dans son langage, dans ses yeux, dans le son de sa voix. Il y a quelque chose de plus perçant que le regard de l'aigle, de plus perspicace que la réflexion d'un diplomate, de plus pénétrant que la question d'un juge, c'est l'œil d'une mère.

En ce moment l'heure sonna, et les couvreurs durent reprendre leur travail. Marthe leva la tête et aperçut Richard ; celui-ci fit le tour de la gouttière pour venir l'embrasser, et ce fut alors qu'il vit Valentin :

— Tu étais là, frère, lui dit-il.

— Oui, je rêvais.

Tous deux embrassèrent leur mère, l'un avec ses lèvres, l'autre avec son cœur ; puis ils allèrent rejoindre les couvreurs.

C'était une sainte et digne femme que la veuve Marthe, et cela se lisait sur son visage ; aussi était-elle aimée et estimée à l'hôtel, où on l'employait souvent. Quoiqu'elle fût bien pauvre, on la voyait toujours mise avec une propreté remarquable : car la propreté, c'est le luxe de la misère.

Ce jour-là, il devait y avoir grand dîner et bal chez le baron de Lostranges pour fêter le seizième anniversaire de sa chère fille Geneviève : il était donc allé la chercher chez une de ses parentes qui la gardait à sa campagne depuis quelques jours, et il devait être revenu avant l'heure du dîner.

Quand trois heures sonnèrent, les ouvriers quittèrent encore leur travail : c'était pour eux l'heure du deuxième repas. Poussé par je ne sais quelle puissance irrésistible, Valentin vint reprendre sa place accoutumée pour y manger son morceau de pain, puis il se livra de nouveau à ses coupables pensées ; l'instant était sans doute arrivé où elles devaient porter leurs fruits, car il en était venu au point de se dire : « Si ma mère n'était pas là. » Circonstance fatale, il entendit au-dessous de lui une voix qui lui dit :

— Es-tu là, Valentin ?

— Oui ma mère, répondit-il un peu troublé, et il se pencha vers la fenêtre.

— Valentin, reprit Marthe, je me sens un peu malade aujourd'hui et je vais retourner au logis. Je n'aperçois pas ton frère ; tu lui diras cela. Adieu.

Et la bonne mère ploya son ouvrage et partit. Pourquoi donc Dieu ne la retint-il pas ?...

Dans l'instant qui précède un crime, l'homme qui va le commettre doit souffrir : la lutte du bien et du mal qui se combattent dans son cœur doit le déchirer bien cruellement ; dans cette crise terrible, le courage du plus fort doit chan-

celer. Quand Valentin eut entendu sa mère fermer la porte de la chambre, il resta un instant immobile; il eût voulu qu'elle revînt : c'était le dernier effort de la vertu qui succombait en son cœur. Il se leva, regarda autour de lui et ne vit personne; il passa alors la main sur son front ardent, réunit tout son courage et se dirigea vers cette fatale fenêtre toujours ouverte comme un œil du démon. Au moment de sauter dans la chambre il se retourna encore, mais il ne vit personne. Oh! c'est qu'il y a des instans peut-être où Dieu détourne son regard de notre monde et pendant lesquels se commettent les crimes..... Le manœuvre parcourut rapidement du regard les somptuosités qui l'entouraient; il s'arrêta sur cette riche épingle montée en diamant qui déjà l'avait frappé, et la prit. Dans cet instant, il vit une ombre sans forme bien distincte passer sur la tapisserie que le soleil frappait de ses rayons, sans doute l'ombre de quelque ouvrier qui traversait le toit en face; il se retourna brusquement, se disant en lui-même : « On m'a vu! » Mais il n'aperçut rien. Tenant toujours l'épingle dans sa main, il remonta sur la gouttière, puis gravit un toit, puis un autre, regardant toujours de tous côtés et ne voyant toujours personne.

Il place alors le joyau dans son sein. Dans ce moment il entend le roulement d'une voiture qui entre dans la cour de l'hôtel : inquiet, il se penche sur la gouttière pour regarder; mais en s'inclinant, l'épingle lui entre fortement dans la poitrine; la douleur lui fait perdre l'équilibre, il jette un grand cri et tombe sur le pavé de la cour. Les domestiques, les couvreurs, les passans, M. de Lostranges, qui rentrait avec sa fille, s'empressent autour du manœuvre. Un médecin est appelé : il annonce que Valentin a la jambe cassée.

— Aucune chambre n'est disponible ici, dit sèchement le baron; qu'on porte de suite ce malheureux chez lui.

— Mais, monsieur, hasarde un des ouvriers, sa mère est trop pauvre pour le soigner.

— Eh bien! alors qu'on le porte à l'hôpital.

Quelques instans après on y avait transporté Valentin; sa mère, qu'on avait prévenue, accourut auprès de lui. Malgré la souffrance qu'il éprouvait, il eut l'inconcevable présence d'esprit, sitôt qu'il fut arrivé à l'hôpital, de tenir l'épingle dans sa main fermée pendant qu'on le déshabillait, puis, quand il fut couché, il la passa adroitement sous son matelas et l'y attacha.

Revenons maintenant à l'hôtel.

Quand l'accident rapporté plus haut eut réuni tout le monde dans la cour, quelques couvreurs s'étonnèrent de ne pas voir leur second manœuvre, et à plusieurs reprises ils s'écrièrent : « Richard, ton frère est blessé! » Richard était alors sur un toit d'où il apercevait la campagne, et là il oubliait le monde entier dans des rêves pleins de tristesse et de poésie. Cependant quand ce cri : « Richard, ton frère est blessé! » parvint à son oreille, il se hâta de chercher une échelle pour descendre; n'en trouvant pas, et voyant la fenêtre de la chambre à coucher du baron ouverte, il s'y précipita pour descendre par l'escalier. Au moment où il ouvrait la porte, M. de Lostranges entrait chez lui, après avoir donné l'ordre que nous avons dit.

— Que faites-vous ici? dit-il à Richard.

— Monsieur, répondit celui-ci, je descendais voir mon frère blessé.

—Allez donc, dit le baron... Mais pourquoi diable, ajouta-t-il quand le manœuvre fut parti, passe-t-il par ici?..... Ces gens-là, en vérité, ont des manières singulières.

Le soir venu, M. de Lostranges voulut faire pour le bal une nouvelle toilette; il monta donc chez lui suivi de son valet de chambre. Quand il voulut placer son épingle, il ne la trouva plus à la place où il l'avait laissée.

— C'est vraiment extraordinaire, dit-il. Julien, cherchez donc un peu mon épingle à diamans.

Ni lui ni Julien ne la trouvaient, quand tout à coup il s'écria en se frappant le front :

— Eh! mais, quelle lumière! ce jeune couvreur que j'ai surpris ici tantôt..... Julien, courez, informez-vous, je veux qu'on m'amène le frère de cet ouvrier blessé, qu'on se hâte surtout.

On trouva Richard auprès du lit de Valentin.

— Jeune homme, lui dit Julien, venu là avec deux domestiques, vous avez dérobé un bijou précieux à M. de Lostranges?

— Moi? s'écria le pauvre jeune homme.

Et il regarda sa mère et son frère. Celui-ci devint pâle comme un linceul, si pâle que Richard le remarqua.—Moi!

— Si ce n'est point vous, reprit le valet de chambre, venez vous justifier devant M. le baron.

Richard suivit les domestiques. Marthe était restée muette et terrifiée. Quand il fut devant le baron, celui-ci l'interpella ainsi :

— Je vous ai surpris tantôt dans cette chambre; vous veniez d'y prendre une épingle; remettez-la moi, et je vous pardonne, en considération de votre mère et de votre frère blessé.

— Monsieur, répondit fermement Richard, la tête haute et le regard plein d'indignation, je suis innocent.

Le valet de chambre prit la parole :

— Plusieurs fois je vous ai vu rôder autour de cette fenêtre.

— C'est vrai, mais.....

— Aujourd'hui, ce matin encore, vous étiez assis en face, les yeux fixés sur ces meubles; d'ailleurs.....

— Julien était abusé en ce moment par la ressemblance des deux frères.

— Je suis innocent, répéta Richard; je n'étais point là ce matin, et je n'ai point regardé ces meubles.

— Je jure devant Dieu que je l'ai vu, s'écria le valet.

Alors Richard pensa à son frère : il l'avait vu le matin même à cette place qu'on lui désignait, et il l'y avait trouvé pensif; il se rappela cette pâleur subite qui avait blanchi son visage en entendant parler du vol, il se troubla.....

— Abrégeons cette scène, dit le baron; on m'attend. Avouez-vous avoir pris ce bijou?

— Si ce n'est pas vous, c'est votre frère, dit Julien, car.....

— Avouez, dit le baron.

Les lèvres du couvreur s'entr'ouvrirent faiblement et laissèrent passer *oui* dans un soupir. Je vous l'ai dit, cet homme aimait avec génie.

—Remettez-moi cette épingle, et je vous pardonne; vous fuirez.

— Monsieur, murmura Richard, je ne l'ai pas.

— Qu'on le fouille.

On ne trouva rien, que trois pages de Châteaubriand, ramassées je ne sais où.

— Qu'on aille chercher quelques gendarmes et qu'on l'emmène, dit le baron; maintenant descendons au bal.

Au moment où Richard traversait la cour entre deux gendarmes, il aperçut par les vitres du salon M. de Lostranges qui tenait sa fille par la main, et il l'entendit dire à haute voix : « Messieurs, Mlle Geneviève de Lostranges, ma fille, a aujourd'hui seize ans. »

Le couvreur tomba évanoui : il avait reconnu celle qu'il aimait, l'ange de l'église!...

§ II. — LA PRISON.

— Vingt-troisième couplet.

— Ah! par exemple, en voilà assez comme ça.

— Combien en as-tu encore à nous chanter?

— Encore trois; que diable, c'est l'oraison funèbre d'un de nos meilleurs camarades, vous devez l'écouter.

— Qu'il se taise!

— Qu'il chante!



La prison.

— Encore cinq minutes d'attention et voilà tout, écoutez:

Et puis il dit au bon prêtre,
Qui pleurait la larme à l'œil,
J'n'aurai donc pas un cercueil
Pour y déposer mon être!
Je suis fâché maintenant
D'avoir volé si longtemps.

Puis quand il vit la lunette,
Puis quand il vit le couteau,
Puis quand il vit le bourreau,
Tristement baissa sa tête:
Et le couteau descendit,
Et puis la tête tombit.

— Assez, assez!

— Bravo! qu'il continue, ou j'assomme l'interrupteur.

— Messieurs, redoublez d'attention; voici la morale de la chose, vingt-sixième et dernier couplet de cette admirable complainte:

Ceci est pour vous apprendre
Qu'il ne faut jamais voler,
Qu'il ne faut jamais tuer,
Qu'il n'faut jamais s'laisser prendre;
La morale la voilà;
La suivera qui voudra.

— Bravo, bravo! Je vote à Coupard plusieurs Panthéons; voilà une romance solide.

— Messieurs, vous bouleversez ma modestie de fond en comble. J'ai seulement voulu vous prouver que je suis susceptible de faire autre chose que de bouliner le bonze sur le grand trimar et de jouer du vingt-deux, et que pour peu qu'on voudrait s'en donner la peine, on enfoncerait terriblement tous les chansonniers des deux mondes; et voilà. A boire.

Ceci se disait aux oreilles de Richard deux ans après les événemens que nous avons rapportés, dans la salle commune d'une prison, au milieu des vociférations, des éclats de rire et du choc des verres. Mais Richard n'entendait rien, ne disait rien, ne voyait rien; une seule pensée absorbait toutes ses facultés: dans deux heures on devait venir le prendre pour le conduire au tribunal, car les deux années qu'il avait passées en prison n'étaient que deux années de prévention. Dans deux heures, se disait-il, je serai en face de mes juges, et tout haut, devant la foule accourue, devant ma mère peut-être, ils me déclareront voleur, moi! mon Dieu que t'ai-je fait! oh! mon frère! mon frère!!!

Un des scélérats, ses compagnons, s'approcha de lui un verre à la main.

— Camarade, lui dit-il, buvez, cela vous redonnera du cœur, vous allez en avoir besoin tout à l'heure; surtout ne vous troublez pas. Vous êtes un gaillard plein de talent et d'avenir, reprenez courage; que voulez-vous, mon cher, vous en aurez sans doute pour vos dix ans, mais après cela vous irez dénicher l'épingle où vous l'avez cachée, et vive la joie!

— Merci, dit Richard en repoussant le verre de la main, merci, je ne pourrais boire.

— Comme il vous plaira, je respecte toujours la volonté de chacun, je vais boire pour vous.

Depuis deux ans que le manœuvre gémissait sur la paille d'une prison, bien des choses s'étaient passées. Sitôt sa guérison, Valentin avait encore travaillé quelque temps afin d'éloigner jusqu'au moindre soupçon; il était venu quelquefois voir Richard, mais il s'était toujours fait accompagner par sa mère pour ne pas se trouver seul avec lui, puis enfin, il était parti en disant qu'il allait exercer son état à Paris. Le baron de Lostranges, chargé d'une mission politique, avait quitté Amiens emmenant avec lui sa fille Geneviève,

Julien, le valet de chambre y était cependant resté, et il devait servir de témoin au jugement de Richard.

Et pendant ces deux ans, la raison du manœuvre avait mûri, son esprit s'était développé, son âme s'était agrandie. Chez les hommes faibles le malheur atténue les facultés, il énerve, il abaisse; chez les hommes comme Richard, il élève, il poétise, il ennoblit. Au fond de cet égout social, de ce cloaque infect, de cet enfer moral, Richard, accusé de vol et flétri devant les hommes, avait trouvé une consolation divine, si douce qu'elle lui avait fait oublier quelquefois sa profonde humiliation, si puissante qu'elle avait par momens changé les voûtes de son cachot en arc de triomphe, et si grande qu'en de certains instans elle lui avait redonné l'espérance, l'espérance qui peut-être est tout le bonheur de ce monde. Lui, Richard, lui l'accusé, lui le manœuvre, il était poëte!!!

Et ne croyez point que la poésie s'était révélée en lui par des indices incertains, ne pensez pas que Richard au fond de sa prison se fût occupé de versifier quelques idées ou de rhythmer quelques plaintes, oh! mille fois non! Il était poëte par son âme et par la volonté de Dieu, poëte dans l'acception immense du mot, et ses pensées auraient ému le monde.

Du moment où il avait compris son génie enfoui sous les neiges de l'ignorance, il avait relevé sa tête, jusque-là abattue sous le poids écrasant du malheur, car il était devenu plus fort que lui. Il avait regardé autour de lui sans épouvante; il s'était demandé quel mystérieux décret de Dieu l'avait jeté là, et dès ce moment ses larmes n'avaient plus coulé qu'en pensant à sa mère.

Alors il s'était dit: que si des circonstances étranges l'avaient amené là, ces circonstances s'étaient enchaînées par un ordre céleste; que cette prison lui ouvrait la route qu'il avait à parcourir pour arriver à un but encore invisible, mais qu'il pressentait devoir être grand; que si la volonté divine avait mis dans son âme cette flamme toute puissante, c'était elle aussi qui lui avait envoyé l'opprobre pour la féconder.

Voilà ce que s'était dit Richard le poëte, et devinant que ces hommes d'élite, dont il faisait partie, reçoivent chacun de Dieu une mission noble et belle, il crut fermement que ces événemens n'avaient fondu sur lui que pour lui indiquer la sienne.

Il eut bien encore de ces momens de découragement où l'homme remplaçait le poëte, où les misères de la vie matérielle venaient froisser son cœur; où, voyant sa mère en larmes, il gémissait cruellement de ne pouvoir lui prouver son innocence sans accuser son frère; mais ces momens étaient courts, et bientôt il rappelait à lui son courage, et Dieu le lui rendait.

Jamais il ne vint à la pensée de Richard d'accuser Valentin pour se justifier lui-même.

Sa mère le croyait fermement innocent, elle n'entrevoyait rien de la vérité, elle ne s'expliquait rien, elle n'avait aucune preuve, mais elle le savait innocent, et elle l'eût juré au Créateur lui-même sur le salut de son âme. Oh! l'amour de la mère, c'est le chef-d'œuvre de Dieu!

Ainsi jeté dans cette fange, envers du monde social, parmi des voleurs, des faussaires, des assassins, Richard crut pouvoir étudier le monde; et tout d'abord, en voyant la quantité de scélérats qui l'entouraient, il se dit qu'il était mal organisé. Du jour où il s'était levé, la force au cœur et le signe du génie au front, les prisonniers eux-mêmes avaient subi sa puissance. Il se fit donc raconter par eux les crimes ou les fautes qui avaient préparé leur rencontre. Alors, il entendit de mélancoliques histoires qui firent saigner son cœur et des drames épouvantables qui le firent frissonner, alors le passé de tous ces hommes se déroula devant lui: plein de joies, de meurtres, d'amour, d'horreur, d'innocence, d'adultères, de larcins, de poésie, de vengeance et de larmes; et quand il eut tout entendu, il leva les yeux au ciel en disant à Dieu: « L'as-tu voulu? »

Remontant jusqu'aux principes des crimes et des fautes commis par ses compagnons, s'informant de la position qu'ils avaient occupée dans le monde, étudiant leurs caractères, leurs pensées, leurs espérances, Richard se confirma dans son premier jugement que le monde était mal organisé, et de ses patientes études il tira des déductions bien affligeantes pour notre humanité. Il pensa avec tristesse que pour beaucoup de ces hommes qui lui avaient dévoilé leur âme le crime était maintenant aussi inévitable que la mort et le malheur. Beaucoup d'entre eux avaient longtemps conservé dans la société la virginité de leur cœur, et elle ne s'était flétrie qu'au souffle impur de cette même société. Entre l'innocence et le crime, il découvrit qu'il y a de grandes souffrances, et il frémit plus d'une fois en s'entendant raconter quelque douloureuse histoire qui était aussi celle de son frère. Enfin, il parvint à connaître le monde comme s'il l'avait habité, et voyez s'il se sentait puissant et inspiré, il osa rêver sa régénération! lui, qu'on devait quelques jours après traîner au tribunal. Mais dans ses momens suprêmes, le tribunal et ses flétrissures lui semblaient l'apostolat, et en sentant la vie bouillonner avec force dans ses veines, il se disait que dix ans c'était peu; qu'il aurait encore de longues années ensuite, et que ce siècle que Dieu nous accorde sur la terre et qu'on nomme la vie permet à l'homme d'y laisser bien des traces de son passage.

Il est peu de crimes qui ne soient précédés d'affreuses souffrances, et presque toutes sont le résultat de notre fausse organisation sociale; réorganisez la société, les souffrances diminuent et ainsi des crimes.

De toutes ses études, de toutes ses pensées, de tous ses projets, Richard fit un livre; il y mit toute son âme, et ce fut un chef-d'œuvre. Certes les imperfections, les défauts même y abondaient: ce génie inconnu ne savait que lire et écrire, et la forme de son livre pouvait être extravagante; mais je vous l'ai dit, il y mit toute son âme, et ce fut un chef-d'œuvre. Quand il fut terminé, Richard, attendant le jour de son jugement, passa tout son temps à le relire, ajoutant, retranchant, et toujours plus fier de lui-même et plus reconnaissant envers Dieu, qui l'avait inspiré.

Cependant il était une souffrance que le pauvre jeune homme ne pouvait jamais entièrement adoucir, c'était cet amour qu'il éprouvait encore pour Geneviève de Lostranges, amour sans espoir et sans désir, mais qui bien souvent lui faisait maudire le crime de son frère et lui rongeait le cœur.

C'était en écrivant son livre, en pensant à Geneviève, en consolant sa mère, en priant pour Valentin, que Richard était arrivé au jour où l'on devait le juger. Le matin de ce jour-là, il se leva plus pâle qu'à l'ordinaire: sa nuit avait été affreuse, et bien qu'il se fût promis depuis longtemps d'être ferme et courageux, il était faible et souffrant.

A midi on devait venir le chercher pour le conduire à l'audience, à onze heures sa mère était auprès de lui.

—Du courage, disait-elle, en essuyant les larmes de son fils; courage, mon pauvre enfant, on reconnaîtra ton innocence, on ne peut pas te condamner comme ça. C'est impossible; car enfin, tu ne l'as pas prise cette épingle maudite; on dit que tu as avoué, mais cela ne se peut pas.

— Hélas! ma mère, j'ai dit oui!

— Dans un moment comme ça on ne sait plus ce qu'on dit, j'imagine; mais toi, mon Richard! toi voler! oh! non!

non! mille fois non! Tu seras acquitté, le bon Dieu est bon et les juges aussi; l'innocence est toujours reconnue d'abord.

Et malgré son espoir, la pauvre Marthe pleurait sur le front de son fils, morne et abattu. Tout à coup elle reprit :

— C'est peut-être un enfantillage, mais c'est égal, il faut m'obéir; tiens, Richard, prends cette petite croix d'or, passe-la à ton cou, je suis sûre que ça te portera bonheur; et elle la passa elle-même sur le cou de son fils adoré.

Midi sonna.

Des gendarmes entrèrent, et après avoir séparé avec beaucoup de peine la mère et l'enfant qui se tenaient entrelacés en sanglotant, ils emmenèrent Richard. Marthe le suivit au tribunal, priant Dieu tout haut en marchant dans la rue, mais sans pleurer : elle n'avait plus de larmes.

A l'audience, le valet de chambre de M. de Lostranges jura avoir vu plusieurs fois Richard rôder autour de la fenêtre par laquelle il s'était introduit; il répéta l'aveu du manœuvre, aveu que le baron lui-même avait consigné dans la procédure avant son départ. L'accusé se défendit mal, se troubla, nia ce qu'il eût fallu avouer, avoua ce qu'il eût fallu nier; son avocat comprit mal sa défense et le chargea en voulant le disculper. Enfin le tribunal, après une courte délibération, décida le déshonneur du jeune homme; cependant usant encore d'une certaine indulgence, il ne le condamna qu'à cinq années de travaux forcés, à la flétrissure et à une heure d'exposition sur la place publique...

Ni Richard ni sa mère n'avaient prévu cela. Aussi quand les lèvres du président eurent formulé ce mot : flétrissure, le condamné s'écria d'une voix terrible :

— Je suis innocent, et je vais le prouver.

Puis il s'arrêta, il allait prononcer le nom de Valentin.

Le président continua :

— Accusé, vous avez trois jours pour vous pourvoir en cassation.

Rentré dans sa prison, Richard attendit sa mère. Elle vint; on l'avait empêchée d'assister au prononcé du jugement, et elle ignorait encore la décision du tribunal. Quand elle l'eut apprise de la bouche de son fils lui-même, elle jeta un cri et tomba à la renverse. Richard se pencha sur elle; elle lui dit :

— Mon fils, tu es innocent, je te bénis.

Puis son âme s'envola dans un dernier baiser.

Pendant trois jours on craignit pour la vie de Richard; enfin le matin du quatrième, la fièvre le quitta, son cerveau se calma; il put penser. Ma mère est morte, se dit-il, mon frère n'est plus rien pour moi, je suis déshonoré; je dois mourir! maintenant il n'est plus rien de possible pour moi. Vivre avec un signe infamant sur l'épaule, c'est l'enfer anticipé, mourons! Si Dieu n'a pas voulu que l'homme arrêtât le cours de sa vie au moment où elle serait pour lui plus cruelle que la mort, il fallait qu'il lui mît au cœur plus de force et de courage, j'ai tout épuisé. Il ne me reste plus que ce qu'il faut de volonté pour un suicide; cachons ma honte dans la nuit du tombeau, et bientôt je m'éveillerai dans l'éternité du néant.

Après avoir longtemps et vainement cherché les moyens d'exécuter son projet, il se décida à se briser le front contre une muraille. Il attendit donc un moment favorable, et quand il fut arrivé, il se disposa à s'élancer, la tête en avant, sur un des murs de son cachot; mais comme il prenait son élan, il se sentit arrêté; en portant la main à son cou, il découvrit que le cordon qui supportait la petite croix de sa mère s'était accrochée à un clou que l'obscurité l'avait empêché d'apercevoir, et croyant reconnaître là un avertissement divin, il se mit à genoux en disant : Oh! ma mère, c'est encore toi qui me sauves, toi qui veux que je conserve la vie que tu m'as donnée, je t'obéirai. Oh! ma sainte mère, je vivrai. « Cette croix te portera bonheur, as-tu dit; » eh bien! je crois à ta parole. Qui sait, Dieu l'accomplira peut-être, j'espère encore, j'espère toujours, quoique maintenant je sois seul au monde!.. Seul, non, j'ai mon manuscrit, ce sera mon soutien, mon espoir, mon ami; dans cinq ans il me fera connaître au monde.

Dix jours après, Richard subit sa sentence.

§ III. — L'ENTREVUE.

Six heures venaient de sonner à l'église Saint-Thomas-d'Aquin quand un homme couvert de haillons entra dans un magnifique hôtel de la rue Saint-Dominique. S'adressant au concierge, il demanda si M. le comte de Lapérivière était chez lui?...

— Pourquoi, répondit le cerbère, qui mesura son insolence à la misère évidente du visiteur.

— Parce que je voudrais lui parler.

— Si c'est pour ça, il n'y est pas.

— Je vais l'attendre.

Et l'homme aux haillons s'assit sur une borne en face la loge.

Un moment après un élégant tilbury s'arrêta devant l'hôtel, un jeune homme en descendit et demanda M. de Lapérivière?

— Il est chez lui, monsieur.

Et le dandy monta rapidement le grand escalier, qu'il paraissait connaître. L'inconnu se rapprocha alors du portier et lui dit :

— Vous m'avez menti, monsieur; M. le comte est chez lui, je vais le voir. Et il se dirigea vers les appartemens, tandis que le portier disait à sa femme : « Les domestiques empêcheront d'entrer un pareil misérable; moi, j'ai fait mon devoir. »

Parvenu à l'antichambre, l'inconnu demanda à quelques valets qui s'y trouvaient s'il pourrait voir leur maître. Il y avait dans le ton dont il leur parla tant de fermeté et de résolution qu'ils lui répondirent avec assez de politesse que M. de Lapérivière était en ce moment avec l'un de ses amis, mais que s'il voulait attendre il pourrait peut-être le voir. L'inconnu s'assit et attendit.

Une demi-heure après, il était en face de M. de Lapérivière, dans le cabinet de celui-ci. Le comte prit le premier la parole.

— Vous avez demandé à me voir, monsieur, et malgré la singularité de votre costume j'ai bien voulu vous recevoir, car j'ai pensé qu'il s'agissait d'une affaire grave.

— Oui, monsieur le comte, bien grave, et vous allez en juger.

—Veuillez me dire d'abord à qui j'ai l'honneur de parler.

— Je me nomme Richard Baurmont, j'ai été couvreur pendant quelques années, depuis sept ans j'ai cessé de l'être.

— Qu'avez-vous fait depuis sept ans?

— J'ai souffert.

— Mais encore.....

— Monsieur le comte, écoutez-moi. Depuis six mois vous êtes le seul homme que j'aie trouvé disposé à m'entendre, laissez-moi vous remercier; vous ne savez pas tout le bien que vous me faites en me prêtant votre attention. Je commençais aujourd'hui, voyez-vous, à désespérer, et c'est Dieu sans doute qui vous a placé sur ma route pour écouter sa parole, qu'il a mise dans ma bouche.

Cet homme est peut-être fou, pensa le comte; je me soucie peu de rester seul avec lui. Et il sonna son valet de chambre.

—Pardon, monsieur, dit-il à Richard ; mais la présence de mon domestique ne pourra pas vous gêner, je pense.

— Nullement, monsieur.

En ce moment le valet de chambre entra, et Richard reconnut Julien, qui était passé au service du comte de Lapérivière. A sa vue, il devint pâle, Julien l'aperçut à son tour :

— Monsieur le comte, s'écria-t-il, que fait ici cet homme? Savez-vous avec qui vous étiez enfermé? tenez, regardez.

Et avant que Richard eût pu faire un seul mouvement ou proférer une seule parole, Julien avait mis à nu son épaule; et le comte s'était reculé avec horreur.

— Oh! dit Richard, quand on l'eut chassé de l'hôtel; oh! maudit soit celui qui le premier eut l'idée d'ajouter à nos lois la flétrissure; au jour du jugement suprême, il y aura bien des larmes et bien du sang qui s'élèveront contre lui devant le trône de Dieu.

Après avoir entièrement subi sa condamnation à Brest, sur les galères de l'État, Richard, mis en liberté, songea à réaliser les rêves qui avaient adouci l'horreur de sa captivité et lui avaient rendu ses chaînes plus légères. Cinq années d'ignominie n'avaient point ébranlé sa vocation céleste; pendant ce temps, il avait mûri ses sublimes théories. Le travail mécanique auquel il était condamné lui laissait toute la liberté de sa pensée, et sa pensée avait pour ainsi dire parcouru toutes les parties du monde moral; il avait calculé les chances qui l'attendaient, et il avait amassé en lui-même un courage surhumain. Dans ses songes de gloire et d'avenir, l'image de Geneviève resplendissant souvent, le souvenir de cette pure et noble créature, tout à la fois une de ses premières joies et une de ses premières douleurs, brillait dans ses souvenirs comme une étoile dans une nuit noire, un rayon de soleil dans un ciel d'hiver, un sourire dans des larmes ; et comme dans ces momens d'extase, consolation de Richard, la vie matérielle s'éteint par degrés et reste comme suspendue, tandis que la vie morale redouble de force et de vigueur, il se voyait déjà à Paris. Ce stigmate de honte, imprimé sur son épaule, devenait le signe du martyr; il se rapprochait de Geneviève, fière elle-même de son génie, et dans les cieux, il apercevait sa mère qui lui tressait une couronne.

Pourtant, souvent encore le découragement arrivait jusqu'à lui, et sa vie ne lui semblait qu'un long malheur ; mais alors il regardait son manuscrit, il se disait que prendre les choses en haine, c'est regarder la vie par un verre brouillé. Il se réconfortait par la prière, ce voyage de l'âme vers Dieu, et il espérait encore sur la fin de sa vie des jours de calme. Des jours de calme et non de bonheur, car le bonheur, c'est l'idéal.

Après le temps consacré aux travaux forcés, les galériens peuvent encore disposer chaque jour de quelques heures pour se livrer à de petits travaux dont on leur abandonne le produit. Richard n'avait point négligé ces petits travaux en songeant que sitôt que la liberté lui serait rendue, il devrait se mettre en route pour Paris, et il avait soigneusement amassé de quoi faire le voyage et subsister encore quelques jours après son arrivée.

Le jour où les portes de sa prison s'ouvrirent devant lui et se refermèrent sur lui, le jour où son pied fut débarrassé du fatal anneau de fer, où il ne vit plus autour de lui que des gens qui passaient et non les hideux gardes chiourmes, Richard pensa mourir : l'air de la liberté le suffoquait, il se croyait frappé de vertige, il pleurait, il riait, il priait, et les habitans de Brest, qui le rencontrèrent purent le prendre pour un fou. Puis, quand la raison lui fut un peu revenue, en songeant à tout ce qu'il avait à faire pour remonter au niveau de ces hommes qui marchaient libres et insoucians autour de lui, il envia leur tranquille bonheur; il regretta amèrement le temps où il vivait paisible à Amiens, entre sa mère et son frère, et les instans solennels où Geneviève lui apparaissait comme une vision céleste sous les arches du temple.

Enfin, son précieux manuscrit sur son cœur, il se mit en route pour Paris. Comme il voyageait à pied, en passant près de Mortagne, à quelques lieues d'Alençon, un violent orage éclata ; contraint de chercher un abri, il alla frapper à la porte de la grande Trappe du Perche, située à trois lieues de Mortagne. Il fut reçu par les religieux de cet ordre avec une humilité et une bonté dignes des temps antiques, et heureux d'être accueilli par eux comme un frère, lui qu'on repoussait partout, depuis son départ de Brest, comme un forçat libéré, il obtint la faveur de passer là deux jours : ce furent les plus beaux de sa vie. Le troisième jour au matin, il se remit en marche l'âme rafraîchie et consolée par le spectacle qu'il venait d'avoir sous les yeux. Toutes les humiliations qu'on lui prodigua dans son voyage, il les endura angéliquement ; toutes les privations dont il lui fallut souffrir, il les supporta avec courage et persévérance. Enfin il arriva à Paris.

Oh! Paris! qui pourra jamais te bien définir? Qui pourra rassembler tes mille parties diverses pour les offrir sous un même point de vue, pour t'exprimer par une seule pensée? Paris! Panthéon du vice, gémonies de la vertu, chose grande et chose ignoble, antithèse incessante du bon et du mauvais, du beau et du difforme, du céleste et du fangeux. Paris! chose aussi difficile à définir que le monde lui-même, énigme sans mot, assemblage monstrueux, macédoine sublime, amalgame immonde, Paris!

Paris! chacun le juge du point de vue où le sort l'a placé. Pour un mathématicien, c'est un tout multiplié. Pour un adolescent, c'est une douce et bonne chose : on y aime, on y est aimé. Pour un homme qui a épuisé la vie, c'est un cloaque infect où l'on salit son âme. Pour un avocat, c'est un tribunal où chacun plaide pour soi. Pour un médecin, c'est un immense hôpital. Pour un artiste, c'est un théâtre sur lequel il faut briller malgré l'envie, la sottise et l'injustice. Pour un diplomate, c'est un vaste cabinet où le plus adroit garde la première place. Pour un prêtre, c'est un lieu d'épreuves!

Paris! autel, échafaud, pinacle, égout, sanctuaire, lupanar, forêt, arène, tripot, asile, enfer, éden, marché, temple, Paris!!!

Le pauvre Richard croyait connaître le monde, il ne connaissait pas Paris!

Son manuscrit à la main, il alla frapper d'abord chez les hommes préposés au soulagement du peuple, chez les hommes qui font exécuter les lois, chez les hommes qui les créent; il fut repoussé, hué, battu! Personne ne voulut l'entendre, il assiégea les palais, les ministères, les hôtels, et toujours en vain : c'était, s'écriait-on, un fou ou un malfaiteur. Pas une voix ne s'éleva pour dire : « C'est peut-être un juste. » Il se rendit dans les promenades, dans les cafés, dans les lieux publics et cria à tous qu'il voulait arrêter la société, qui courait à sa ruine; on lui rit au nez, et les petits enfans lui jetèrent de la boue et des pierres. Il courut au-devant des passans pour lire son manuscrit, et fut arrêté comme perturbateur et vagabond et encore jeté pour quelques jours en prison.

Richard fut prêt à maudire Dieu.

Il y avait six mois qu'il était à Paris quand il se présenta chez M. de Lapérivière. Il avait entendu prononcer ce

nom comme celui d'un homme affable et bon, et comme il se serait reproché de n'avoir pas tout fait pour arriver au triomphe de ses doctrines, il avait été à lui.

Mais quand il se vit seul et presque nu sur le pavé, à huit heures du soir par une froide nuit de décembre, sans asile et sans pain, il cessa d'espérer, et la foi s'affaiblit dans son cœur. Puis, vint le doute, le doute, ce que le cœur humain peut contenir de plus affreux ; le doute, insecte venimeux qui, lorsqu'il a pris possession d'un cœur, y ronge une à une toutes les illusions, toutes les croyances.

Assis sur un banc de pierre en face l'hôtel du comte, Richard se dispose à y passer la nuit. La neige commence à tomber, d'abord comme une poussière d'argent fine et pénétrante, puis bientôt par gros flocons. Des lumières apparaissent aux fenêtres de l'hôtel, elles augmentent, se placent et font supposer une fête. Les invités arrivent, les équipages se croisent, les marchepieds claquent. Bientôt l'orchestre joyeux jette dans l'air parfumé des salons ses modulations enivrantes, les quadrilles se balancent, les femmes sourient, les lustres resplendissent, et dehors la neige tombe, le vent souffle avec violence, et Richard a faim.



Le banc de l'hôtel.

Une fenêtre s'ouvre, un élégant cavalier et une jeune femme s'avancent sur le balcon.

— On étouffe dans ce salon, dit-elle, c'est à n'y pas tenir, je veux respirer un peu l'air de la nuit.

— Rentrons, ma chère Geneviève, la neige est glacée.

— Oui, rentrons; mais voyez donc un peu, Valentin, qu'est-ce que cette masse noire qui se dessine là sur ce mur blanc.

Valentin tressaillit, car en entendant prononcer le nom de Geneviève, Richard s'était levé, et Valentin avait reconnu, à la silhouette qui se dessinait sur la blanche muraille, la même forme et les mêmes contours qu'à l'ombre qui l'avait épouvanté à Amiens au moment de son crime et qui était toujours restée tracée dans son souvenir ; il tressaillit, et pourtant il eut encore la force de dire :

— Eh ! mon Dieu ! ma chère belle, c'est sans doute un homme ivre.

— Mais, non, mon ami, tenez le voilà qui marche ; il s'avance sous ce balcon, c'est peut-être un malheureux sans asile, il faut lui jeter quelque argent.

Et elle s'empressa de tirer quelque monnaie blanche de sa bourse de gaze et les jeta au poëte en disant : « Tenez, brave homme, vous prierez Dieu pour moi. » Valentin aussi avait jeté son aumône, et tous deux rentrèrent, lui tout pensif, elle toute joyeuse.

Richard, à leur vue, était demeuré interdit ; mille pensées folles se heurtaient dans son esprit. Il croyait rêver, et il se demanda s'il n'était pas véritablement fou comme il se l'était tant de fois entendu dire. Quand il se fut bien convaincu de toute l'horrible réalité, il ramassa l'aumône de la jeune fille et la porta religieusement à ses lèvres. Quelques instans après, il entendit la voix forte des laquais appeler quelques-unes des voitures qui attendaient dans la rue.

— La voiture de Mme la baronne d'Olhseim,

— La voiture de M. le marquis de Setti,

— La voiture de M. le baron de Lostranges,

— La voiture de M. Valentin de Beaumont.

« Mon frère va venir, se dit Richard; il va passer là près de moi, je vais lui parler. Oh! il ne me refusera pas un asile, lui ! »

Quand Valentin passa, il courut à lui :

— Je suis Richard, lui dit-il rapidement et à voix basse, je suis ton frère, ton frère condamné et flétri pour toi ; j'ai froid, j'ai faim !

Valentin fut ému, mais en ce moment M. de Lostranges et sa fille descendaient le perron ; il allait être singulièrement compromis si on le voyait causer avec un mendiant ou lui donner la main, il repoussa donc son frère en lui disant tout haut :

— Je vous ai donné, mon cher.

Et comme Richard paraissait insister, il le frappa légèrement au bras, du bout de son gant, comme pour se débarrasser de ses importunités.

Ce léger coup de gant fut plus puissant que la flétrissure, que cinq années de galères, que sept années de martyre, il frappa sur le lien qui unissait encore Richard à Valentin, et le brisa à jamais.

Pendant ce temps, d'autres voitures s'étaient avancées, chaque invité s'était retiré, la porte de l'hôtel avait été

close et tout était rentré dans l'obscurité et le silence. Richard regagna le banc de pierre; il n'avait plus alors la conscience de sa position, il doutait de ses yeux, de ses oreilles, de son existence. Il était assis depuis quelques instans lorsqu'un homme s'approcha de lui, en disant :

— Oh hé! camarade, tenez-vous beaucoup à passer là le reste de la nuit pour qu'on vous trouve gelé demain matin.

Au son de cette voix, Richard leva la tête.

— Qui êtes-vous, dit-il?

— Mais vous-même, votre voix me rappelle.....

— Qui donc?

— Un certain compagnon de prison, une sorte de songe-creux. Eh! parbleu, Richard.

— Oui, c'est moi, c'est moi Richard, et vous êtes, vous?

— Coupard, le joyeux Coupard, bon zigue et fameux chansonnier. En voilà une de rencontre; mais ne perdons pas de temps à la causerie, il y a cette nuit un bon coup à faire, il faut être deux pour l'entreprendre, voulez-vous en être avec moi? Figurez-vous que la chose doit se jouer chez un vrai crésus, chez M. Valentin de Beaumont; voyons, dépêchons.



L'homme du bagne.

— Coupard, ne faites pas cela.

— Oui, je sais qu'il y a peut-être du danger dans son quartier, mais demain matin faudra déjeuner, et je n'ai pas un denier.

— Tenez, voilà tout ce que je possède, vous pourrez vivre demain avec ça; mais, je vous en supplie, ne commettez pas ce vol.

— Eh bien! on verra, on verra à remettre la partie, adieu, bonne chance.

Resté seul, Richard sentit toute l'horreur de sa position; tout à coup une pensée lumineuse traversa son esprit. Je n'ai plus de frère, pensa-t-il, je n'ai pas un ami, aucune maison ne s'ouvrira désormais pour moi. Cette société, pour laquelle je pouvais tant, ne vaut pas la peine qu'on se sacrifie pour elle tant elle est profondément gangrenée. Maintenant, je le vois, la fin de chaque chose est une déception; outre les crimes qu'il fait naître et qu'il punit, le monde est plein de mille choses infâmes que les lois n'atteignent pas, que la société ne flétrit pas, que le ciel juge; on dirait enfin que Dieu a retiré sa main de dessus sa grande œuvre et qu'il l'a laissée tomber dans celle du démon. Fuyons cette société, qui n'a pas voulu me comprendre. J'ai éprouvé dans ma vie deux jours de calme et de bonheur, ce sont les deux jours que j'ai passés dans le silence et la piété chez les religieux de la Trappe. Dès demain allons les trouver, c'est au milieu d'eux que doit s'écouler la fin de ma vie.

Une fois que cette résolution eut fortifié son cœur, Richard retrouva son courage; mais avant d'être poëte, il était homme, et dans cette longue nuit amère, les souffrances physiques l'étreignaient violemment : la neige tombait toujours par flocons, le vent était glacial, et c'était surtout du froid que le malheureux souffrait. Si javais, disait-il, si j'avais au moins un peu de feu, ne fût-ce que pendant un instant, pour réchauffer mes membres engourdis..... Mais j'y pense, ce manuscrit que j'écrivis dans mes jours d'espoir ne peut plus me servir à rien maintenant, si j'arrêtais quelque chiffonnier pour en allumer une feuille à sa lanterne. Oh! cela serait bien bon du feu, il y a si longtemps que je n'en ai vu pétiller devant moi; pourtant, brûler ce livre, le fruit de ma pensée, ce chef-d'œuvre éclos sous le souffle de l'inspiration divine, oh! non, non, plutôt!.....

Mais comme j'ai froid, mon Dieu! c'est à peine si je puis porter mes mains à ma bouche pour les réchauffer de mon haleine; mon livre est inutile maintenant, et j'ai bien froid...

Un chiffonnier vint à passer, Richard déchira un feuillet de son livre et l'alluma à sa lanterne, puis l'artisan de nuit s'en alla insoucieusement.

La flamme passagère du premier feuillet causa au pauvre Richard un soulagement si vif que précipitamment il alluma le manuscrit et, à genoux devant le feu dévorant, il réchauffa ses mains glacées; mais quand il vit étinceler les caractères qui peignaient son brûlant génie, quand il vit s'envoler, noires et légères, les feuilles sur lesquelles il avait écrit son âme, le remords s'empara de son cœur, il voulut ressaisir son manuscrit, étouffer la flamme sous ses mains; mais il était trop tard, le feu se communiqua rapidement aux dernières pages et anéantit sa dernière espérance.

Richard s'évanouit, et le lendemain, ceux qui les premiers passèrent par là le relevèrent raidi par le froid et tenant dans ses mains crispées les cendres noires, seul produit de son chef-d'œuvre.

§ IV. — LES FONDATEURS.

Depuis les Esséniens et les Réchabites, les hommes qui se dévouèrent à la solitude, soit par goût, soit par expiation, furent nombreux.

L'exemple de Jean, le précurseur ! et de Jésus lui-même contribua puissamment à peupler les déserts. Il y eut alors des religieux solitaires que les peuples regardèrent comme des saints, tant leur piété était réelle et grande, et les écritures sacrées des Bazile, des Grégoire, des Chrysostôme, racontent d'une manière impartiale et digne la vie de ces illustres cénobites, gloire de ces temps perdus.

Pendant le troisième siècle de l'ère chrétienne, un grand nombre d'anachorètes vinrent habiter les déserts de la Thébaïde et de la Haute-Égypte. Saint Paul et saint Antoine, qui y vinrent les premiers servir Dieu loin du tumulte des cités, furent suivis d'une multitude de fidèles ; en 400 leur nombre devint prodigieux, et au commencement du cinquième siècle, quatre-vingt mille moines avaient fait des déserts de l'Égypte des villes saintes peuplées seulement de serviteurs du Christ.

Tandis que saint Antoine jetait en Orient les fondemens de l'ordre monastique, saint Benoît accomplissait la même mission en Occident. Peu à peu les solitaires se rapprochèrent des villes, et bientôt ils y vécurent en communauté. Cependant la ferveur ne fut pas toujours la même chez les habitans des cloîtres. Soit en Orient, soit en Occident, elle fut soumise à bien des oscillations ; les règles furent parfois même méconnues, et il y eut bien des réformes et des régénérations jusqu'à saint Bernard, le grand réformateur de la discipline religieuse.

Les ennemis de la vie monastique, et ceux-là assurément ne l'ont jamais bien étudiée, ne manquèrent pas dans tous les temps de relever avec exagération les désordres et les relâchemens qui se glissèrent dans les divers ordres de religieux ; mais il est injuste de juger une règle d'après ses exceptions, et si, sur la grande quantité de religieux des temps antiques, quelques-uns ont dévié de la route sainte qui leur était tracée, on ne doit pas oublier les services immenses que les moines fidèles ont rendus aux arts et aux sciences du fond de leur retraite. En effet, tout en se livrant au défrichement et à la culture de la terre, les moines seuls, pendant les temps de désordre ou de barbarie, s'occupèrent de la conservation et de l'amélioration des doctrines, eux seuls pratiquèrent les connaissances antiques, eux seuls firent de nouvelles découvertes et préparèrent les voies à l'extension de la science et de l'art.

§ V. — L'ABBÉ DE RANCÉ.

Parmi les ordres religieux qui ont plus ou moins vivement préoccupé les opinions, celui de la Trappe est l'un des plus remarquables autant par la rigidité de ses règles que par ses vicissitudes et sa force constante. Nous allons esquisser aujourd'hui son histoire, qui nous semble devoir être utile et qui pourtant n'a jamais été bien connue.

Vers le milieu du quinzième siècle, Rotrou II, comte du Perche, un des plus intrépides soutiens de la cause de l'Eglise dans les croisades, voyageait en Angleterre avec son épouse et quelques gentilshommes. Une tempête épouvantable menaça d'engloutir le vaisseau sur lequel il se trouvait. Dans ce danger imminent il fit vœu, si le ciel le conservait lui et ceux qui l'accompagnaient d'élever, à son retour en France, une église en l'honneur de la mère de Dieu. Sa vive foi fut récompensée ; aussi s'empressa-t-il, aussitôt son arrivée dans ses terres, de faire construire une église et de plus un monastère dans un vallon qui depuis bien longtemps portait le nom de Trappe.

Depuis, ce monastère prit le titre de *Maison Dieu, Notre-Dame-de-la-Trappe.*

Dix-huit ans après, Rotrou III, fils de Rotrou le fondateur, au moment de partir pour la Palestine, enrichit le monastère de donations considérables ; Robert, archevêque de Rouen, Silvestre, évêque de Séez, et Raoul, évêque d'Évreux, dédièrent l'église sous le nom de la Mère-de-Dieu ; plusieurs souverains pontifiques, entre autres Eugène III et Alexandre III, prirent la Trappe sous leur protection : ils accordèrent à cette abbaye, entre autres priviléges, l'exemption des dîmes et lui firent adopter la règle de Citeaux. La Trappe devint donc une filiation de Clairvaux, et les religieux furent Bernardins. Plusieurs écrits racontent la visite de saint Bernard à ce monastère, mais ce fait n'est point confirmé.

Pendant longtemps la ferveur fut grande, et les règles furent scrupuleusement suivies. Bien des personnages illustres, parmi lesquels on cite Robert père et fils, les seigneurs de Dreux, Charles de Valois, comte d'Alençon, dotèrent magnifiquement la Trappe pour acquérir un droit spécial aux prières de ses religieux.

Depuis la fin du quinzième siècle jusqu'à la réforme opérée par l'abbé de Rancé, elle resta entre les mains d'abbés commendataires. Vers cette époque, les Anglais que la guerre amenait dans ces contrées la ravagèrent indignement. Enfin le relâchement qui s'était introduit dans un grand nombre de monastères s'était aussi emparé de celui-ci, qui se trouvait vraiment dans une situation déplorable quand l'abbé Armand de Rancé, qui en était depuis vingt-huit ans commendataire, conçut le hardi projet de la remettre sous l'étroite observance de Citeaux. Après beaucoup de peines, il y réussit complétement ; la Trappe retrouva toute sa ferveur, toute son austérité, et redevint aux yeux de la France le monastère le plus digne de la faveur céleste. Bossuet lui-même, ami de l'abbé de Rancé, alla souvent le visiter, et le duc de Saint-Simon y fit fréquemment des retraites.

L'abbé de Rancé mourut en 1700, âgé de soixante-dix ans, et après avoir été vingt-huit ans abbé commendataire, et ensuite trente-deux ans abbé régulier. Usé par la fatigue, les jeûnes et les infirmités, il s'était demis en faveur de Zozime Ier.

Depuis la réforme de la Trappe jusqu'en 1790, époque de sa suppression, le nombre des abbés fut de dix, qui furent d'abord : Armand *de Rancé*, puis *Zozime Ier*, François *Gervaise*, Jacques de *la Cour*, *Isidore*, François *Gouche*, *Zozime II* (Hurel), *Malachie Brun*, Théodore *Chambon* et Pierre *Olivier*.

§ VI. — LA TRAPPE.

Quand éclata en France la grande tempête révolutionnaire et que toutes les corporations religieuses furent abolies, les trappistes eurent encore un moment l'espoir d'échapper à l'interdiction générale. L'intérêt qu'ils inspiraient était si puissant que l'Assemblée nationale sembla hésiter avant de les comprendre dans la proscription ; elle envoya parmi eux des agens chargés d'examiner leurs mœurs et de dresser un procès-verbal de l'état dans lequel ils trouveraient l'abbaye. Tous les rapports qui furent faits à ce su-

jet furent favorables à la Trappe, et les commissaires eux-mêmes ne purent que rendre hommage à la charité et à la bienfaisance qui faisaient de cette maison l'admiration des environs ; malgré cela elle ne put échapper à la sévérité du décret, et elle fut supprimée au commencement de 1791.

Mais rien ne devait abattre les trappistes ni affaiblir chez eux l'amour de la solitude et la rigueur de leurs règlemens. Bientôt l'abbé Dom Augustin de Lostranges, qui avait succédé à Pierre Olivier, détermina les frères à s'expatrier pour aller en liberté, dans une seconde patrie, pratiquer leurs saints exercices et servir celui dont la main avait conduit tous ces grands événemens. Ce fut la Suisse qu'ils choisirent pour aller s'y établir ; ils adressèrent donc une requête au gouvernement de ce pays pour lui demander le droit de s'y réfugier.

Cette requête ayant été agréée par le sénat de Fribourg, Dom Augustin entreprit son pèlerinage suivi de vingt-quatre religieux, et il se mit en marche le 24 avril 1791.

Et nous le remarquerons en passant, ne faut-il pas une foi bien vive, un bien grand mépris des vanités du monde, pour quitter ainsi sa patrie et aller dans une contrée étrangère pleurer, prier, travailler et souffrir.

Dans un vallon solitaire du canton de Fribourg, à une lieue de la Val-Sainte, au milieu de montagnes qui semblent toucher au ciel, dans une chartreuse depuis longtemps vacante, cette pieuse colonie établit la nouvelle abbaye qui fut le chef-lieu des autres colonies de trappistes jusqu'en 1815.

Bientôt le bruit de la vertu et de la bienfaisance de ces pieux anachorètes se répandit au loin, les journaux leur rendirent hommage en propageant les récits de leurs bienfaits, les étrangers allèrent les visiter en affluence, et bientôt le nombre des postulans s'accrut tellement qu'en 1794 Dom Augustin dut envoyer plusieurs colonies dans diverses contrées où on les accueillit avec une grande faveur. L'Angleterre, l'Espagne, la Belgique, le Piémont en demandèrent avec empressement, et les abbayes que fondèrent ces colonies dans chacun de ces pays devinrent toutes florissantes.

Plus tard, les Français s'étant emparés de la Suisse, les trappistes furent obligés de quitter cette terre hospitalière ; Dom Augustin avec ceux qui voulurent le suivre parcourut successivement l'Allemagne, la Pologne, la Russie, le Danemark, fondant sur son passage diverses communautés d'hommes et de femmes, et en 1802 il revint à la Val-Sainte, où se réunit une partie de ses enfans.

Napoléon était animé de dispositions favorables à l'égard des trappistes. Sur la proposition qui lui fut soumise au conseil-d'état, s'il fallait ou non laisser subsister la Trappe, il répondit : *qu'il fallait un asile aux grands malheurs et un refuge aux imaginations exaltées.* Dès 1806, une communauté de l'ordre de la Trappe s'était élevée dans la forêt de Gros-Bois, à six lieues de Paris ; une autre fut établie à la Cervara près Gênes, puis une autre au Mont-Genève.

Napoléon avait une extrême bienveillance pour les supérieurs de ces établissemens, dans lesquels on traitait ses soldats de la manière la plus cordiale quand ils venaient y demander l'hospitalité ; mais en 1811, le supérieur de la communauté de la Cervara ayant rétracté un serment qu'il avait accordé quelques années auparavant à l'empereur, celui-ci entra dans une violente colère, et pour punir un seul homme punit l'ordre entier. Le premier supérieur, Dom Augustin de Lostranges, éprouva principalement sa haine : sa tête fut mise à prix, il passa alors en Amérique, où il établit deux communautés, et ne revint qu'avec la restauration.

Alors il ramena avec lui la plus grande partie de ses enfans, et son premier soin fut de racheter la maison de l'ancienne Trappe, où rentrèrent une partie des frères revenus depuis quelque temps à la Val-Sainte. Les autres religieux furent envoyés, les uns à Aigues-Belles, dans le diocèse de Valence, d'autres à Belle-Fontaine, dans le diocèse d'Angers, d'autres enfin à Melleraye, dans le diocèse de Nantes.

Au retour d'un voyage qu'il fit à Rome pour y voir le pape, Dom Augustin tomba malade à Lyon et y mourut en 1827, à l'âge de soixante-douze ans.

A la Val-Sainte, les trappistes avaient encore réformé leurs règlemens, c'est-à-dire qu'ils y avaient ajouté un surcroît d'austérité, plusieurs articles de la règle de saint Benoît et quelques-unes des règles de Citeaux ; cette réforme, dite de la Val-Sainte, a été en vigueur à la grande Trappe depuis leur rentrée en 1815.

Mais, hélas ! la Trappe du Perche, le berceau de cet ordre admirable, affligea singulièrement les regards des religieux quand ils la revirent après une si longue et si cruelle absence ; ils ne retrouvèrent plus que des débris, l'ancienne église n'existait plus, les trappistes en bâtirent eux-mêmes une nouvelle ; ils entreprirent aussi de reconstruire la maison, dont il ne restait que quelques murailles, et rien ne put les distraire dans ces longs travaux. Les événemens de Juillet ébranlèrent la France sans leur faire lever la tête. Enfin au mois d'août 1833, l'église fut achevée et bénie par monseigneur de Saussol, évêque de Séz, qui en avait posé la première pierre.

§ VII. — LES DEUX FRÈRES.

Quand arriva, en 1815, la restauration, il y eut dans la noblesse de France quelque confusion produite par le mélange des libéraux que Napoléon avait anoblis, des nobles qu'il s'était ralliés par son système de fusion, de ceux qui, rentrés en France sous l'empire, s'étaient toujours tenus éloignés des Tuileries, et enfin des royalistes purs qui revirent leur pays en même temps que Louis XVIII.

C'est à cette époque que Valentin arriva à Paris. Au moment où les trônes changent de mains, il y a toujours des circonstances favorables pour les petits génies qui cherchent aventure et aiment à pêcher en eau trouble, pour ceux qui veulent recueillir sans avoir semé, et qui ont assez de ruse ou assez d'audace pour conserver ce dont ils se sont emparés. Plus d'un homme éminent aujourd'hui doit à ces circonstances la faveur dont il jouit, et nous en verrons sans doute plus d'un encore surgir tout à coup de l'océan sur lequel vogue dans une perpétuelle tempête le vaisseau de l'Etat.

Valentin n'était pas homme à laisser passer devant lui les événemens sans chercher à en profiter. Pour arriver à la fortune, la route de l'honneur est large et belle, mais elle est longue. Valentin prit un chemin de traverse, car il était pressé. Rien ne lui sembla plus naturel que de se faire passer pour le fils d'un seigneur, digne serviteur de Louis XVI, mort en Allemagne, et de se faire appeler Valentin de Beaumont. Il raconta avec des larmes la mort du noble marquis Sosthènes de Beaumont, son père, sur le sol étranger, loin du beau ciel de France, et il émut ceux qui se pressaient pour l'entendre en leur redisant ces paroles de son père expirant : « Mon cher Valentin, au moment de quitter la terre « pour le ciel, je dois t'encourager à persévérer dans la route « qu'ont suivie tes aïeux et ton père ; dans ces derniers « temps, le Seigneur a éprouvé bien cruellement les augus- « tes maîtres que nous servons, et nous nous sommes res- « sentis de cette épreuve ; mais si je meurs trop tot pour

« revoir ma patrie avec ses rois légitimes, toi sans doute, « mon fils, tu rentreras bientôt dans son sein pour saluer « leur retour. Malheureusement pour toi, nos titres de no- « blesse ont été perdus dans notre fuite, malheureusement « encore, je n'ai pu dans ces lieux te faire donner qu'une « éducation bien imparfaite ; mais tiens, prends cette riche « épingle, c'est le reste de ce que j'ai pu sauver de ma fortune; « quand le roi Louis remontera sur son beau trône de « France, va vers lui, dis-lui mes derniers vœux et consa- « cre le produit de ce bijou à payer les bienfaits inestimables « de l'instruction. »

Et comme Valentin savait prendre avec beaucoup d'art l'accent de la vérité, comme son front était ceint d'une auréole de jeunesse et de beauté, on croyait à sa parole, et chacun ouvrait sa bourse et sa maison au fils du noble émigré.

Le manœuvre ne s'était pas trompé sur la grande valeur de l'épingle, son diamant était pur et de la plus belle eau, il fut vendu 20,000 francs, c'était plus qu'il n'en fallait pour se donner le ton d'un jeune homme à la mode, pour louer un appartement, prendre quelques maîtres et attendre la réalisation de ses projets. Pour lui, le plus difficile était fait, il s'était construit un marche pied avec de la boue, mais que lui importait pourvu que ce marche pied lui eût servi.

Lorsqu'il eut acquis ce vernis d'exquise politesse et ce parfait sentiment des convenances qui sont le pagne moral de la société, Valentin de Beaumont se lança dans de grandes et hasardeuses spéculations. Ayant découvert dans un voyage qu'il fit en province une prétendue mine de cuivre, il résolut de l'exploiter ; mais comme il fallait pour cela beaucoup plus d'argent qu'il n'en possédait, il prit un excellent moyen pour attirer à lui une masse de capitaux. On rencontre souvent des hommes dont la soif de briller ne peut s'étancher faute de quelque argent, Valentin choisit un de ces hommes-là; il lui persuada adroitement que le moyen le plus prompt et le plus sûr de se faire un nom et une position était de fonder un journal ; l'homme dont il voulait faire sa poupée, et que nous appellerons le chevalier Dalby, avait parcouru tous les sentiers vénaux, sauf celui-là ; il comprit admirablement, mais il ne possédait rien qu'une imagination avide, une conscience élastique et une plume analogue à son imagination et à sa conscience. M. de Beaumont avança les premiers fonds, il confia au chevalier son projet sur les mines et son désir de trouver quelque riche associé; le nouveau directeur de journal, reconnaissant en diable, vanta de la manière la plus adroite dans ses colonnes la mine de cuivre de *** et les immenses avantages qu'on pourrait retirer de son exploitation, et il nomma M. de Beaumont comme le chef de l'entreprise. La particule *de* agit toujours puissamment sur la foule, la foule a peine à croire qu'un homme titré puisse tromper. En peu de temps Valentin vit venir à lui des spéculateurs de troisième classe qui lui apportèrent leur concours et leur intelligence dans des sacs de toile ; plus d'un marchand retiré vint déposer entre ses mains ses épargnes de vingt ans, et bientôt M. de Beaumont commença ses opérations avec une fraction des sommes qu'il avait reçues ; elles furent totalement infructueuses. Valentin déclara alors avec peine à ses associés que *tous leurs fonds et les siens* avaient été engloutis dans cette malheureuse affaire ; ses associés allaient se fâcher et lui demander des comptes lorsque le matin du troisième jour qui suivit sa déclaration, en rentrant du bal, il devint philanthrope, et exprima à l'égard des classes pauvres des sentimens si beaux, des théories si pompeuses que son nom s'éleva encore un peu plus haut dans l'estime générale.

Le journal fit faillite un mois après.

Pendant le temps qu'il avait consacré à cette affaire, M. de Beaumont avait eu le temps d'en conduire plusieurs autres non moins avantageuses ; il avait été tour à tour écrivain politique, envoyé secret, diplomate ; quand celle-là fut terminée, il se fit banquier.

Cet homme était un des hommes le plus adroitement supérieurs de son temps, il était diplomate avec les diplomates, il dominait sans cesse ceux dont il s'entourait, en profitant des fautes de l'un, des habiletés de l'autre, de l'amour-propre et de la cupidité de tous ; il avait sondé jusqu'au fond de bien des consciences, et parmi les sentimens qu'il y avait analysés il n'en avait pas trouvé un seul qui ne fût inférieur aux siens en ruse et en ambition. Lui, se sentant presque un géant parmi des nains, il s'était dit qu'il devait les faire servir à ses desseins tout en paraissant favoriser les leurs ; il savait à peu de chose près le taux de toutes les consciences politiques, littéraires, financières et autres de l'époque, et mettant en jeu toutes ces connaissances, il arriva à se faire une fortune et une réputation.

Quand il fut banquier, il jouit de la vie plus tranquillement et un peu plus vertueusement, semblable à ces gens amphibies qui vivent aussi commodément dans le mal que dans le bien ; il s'occupa alors de chercher une femme riche et d'une haute famille. Geneviève de Lostranges, qu'il rencontra dans le monde, lui parut réunir ces deux conditions. Lorsqu'il avait fait connaissance de M. de Lostranges, celui-ci avait été frappé de la ressemblance qu'il lui avait trouvée avec quelqu'un qu'il se rappelait confusément avoir vu autrefois ; mais s'étant enquis de sa naissance et de sa position, il avait été pleinement satisfait et n'avait point rejeté la demande que Valentin lui avait faite de devenir son gendre : chez le baron de Lostranges, le principe vital c'était l'orgueil.

Par un de ces phénomènes psychologiques qu'il n'est pas donné à la science de pénétrer ; par une espèce de vision intérieure qui lui faisait voir avec son âme dans l'âme de cet homme, quand Geneviève vit pour la première fois M. de Beaumont elle éprouva pour lui une extrême répugnance.

Mais le baron lui ayant manifesté son grand désir de la voir unie à ce jeune homme d'une haute famille et d'une grande fortune, elle s'efforça de vaincre cette répugnance. De son côté Valentin, pour donner à Geneviève bonne opinion de son cœur, se montra fort généreux en plusieurs occasions dans lesquelles il s'agissait de soulager les pauvres. Il adopta ses goûts, il se fit un caractère simple et bon, il fut pour elle d'une extrême complaisance. Enfin plutôt pour plaire à son père que pour tout autre motif, Geneviève se décida à donner sa main à M. de Beaumont ; c'était quelques jours après qu'elle eut pris cette décision qu'ils se rencontrèrent au bal chez M. de Lapérivière, où nous les avons entrevus.

A quelques jours de là MM. de Beaumont et de Lostranges étaient assis tous deux dans le cabinet de celui-ci :

Chevalier, dit le baron, je crois avoir terminé ma carrière politique, je me fais vieux et la vie parisienne commence à n'avoir plus de charmes pour moi ; de son côté ma fille Geneviève ne trouve plus aucun plaisir dans la capitale; si vous voulez nous rendre heureux tous deux, nous irons célébrer votre mariage dans mon château d'Oligny, près d'Alençon, et nous y vivrons ensuite tranquilles et heureux.

Dans ce moment, pensa Valentin, je dois consentir à tout, après le mariage je ferai valoir ma volonté.

— A Oligny, continua le baron, nous ferons en sorte d'avoir au château tous les divertissemens de Paris ; cela nous coûtera beaucoup, sans doute, mais l'un et l'autre

nous sommes riches. Comme il vous sera d'ailleurs impossible de continuer à Paris vos opérations financières, je vous engage à réaliser tous vos capitaux dans le plus bref délai possible; je vais moi-même en faire autant, et dans un mois au plus tard nous serons installés à mon château. Que pensez-vous de ces projets?

— Qu'ils ont été sagement conçus, mon cher baron; cependant est-elle bien nécessaire cette réalisation que vous me proposez?

— Sans aucun doute, mon ami, je vous ai parlé de grandes dépenses à faire à Oligny, que vous devez entretenir vous-même, puisqu'il fait partie de la dot de Geneviève.....

— Ah! ah! fort bien, j'ignorais encore cela.

— Puis, voudriez-vous continuer à Paris votre maison de banque, il vous faudrait la confier à la surveillance d'un homme d'une probité rare, d'un autre vous-même; son traitement vous coûterait fort cher et ce ne serait pas encore comme si vous étiez-là.

— Mais pourquoi donc, monsieur, voudriez-vous que si jeune encore je ne songeasse plus à augmenter ma fortune?

— Je crois entrevoir, M. de Beaumont, que vous avez l'intention de revenir à Paris dès que vous serez mon gendre, et que si vous paraissez adhérer à mes propositions, c'est afin de terminer votre mariage au plus vite.

— Quoi, baron, vous pourriez supposer.....

— Ce que je vous dis là, oui, monsieur; mais comme je veux aller vivre à Oligny, comme je veux y avoir ma fille auprès de moi, et comme probablement vous ne pourrez être sans elle à Paris, je vous déclare.....

— Eh! mon Dieu, je vous en prie, mon cher beau-père, ne vous emportez pas ainsi, je n'ai d'autres volontés que les vôtres, et pour vous le prouver je vais dès aujourd'hui m'occuper de terminer mes affaires. Dans quelques jours je serai prêt à partir.

— A la bonne heure. Soyez persuadé, chevalier, que je vous tiendrai compte de cette aimable condescendance.

Un mois après cette conversation, M. de Beaumont, M. de Lostranges et sa fille étaient établis au château d'Oligny, situé sur les bords de la Sarthe, entre Alençon et Mortagne. Les immenses capitaux du banquier avaient été convertis en billets et en écus, et il les gardait dans son appartement en attendant le moment favorable pour annoncer sa ferme intention de retourner à Paris.

En attendant que les dernières formalités nécessaires au mariage fussent accomplies, le baron et les futurs époux faisaient de fréquentes promenades dans les environs. Ils furent curieux d'aller visiter le monastère de la Trappe, situé à peu de distance du château; mais le baron et Valentin purent seuls satisfaire leur curiosité, la règle de l'abbaye en interdisant formellement l'entrée aux femmes.



Trappistes en costume.

§ VIII. — RICHARD.

Richard était à la Trappe depuis deux mois, mais les moines ne communiquant point avec les étrangers, les deux frères ne se virent pas.

En traversant les sombres forêts, les landes incultes, les vastes bruyères qui entourent le monastère, pour revenir à Oligny, les deux visiteurs se demandèrent mutuellement ce qu'ils pensaient des religieux trappistes.

— Ce sont des fous, dit Valentin.

— Ce sont des saints, dit le baron.

— Il y a là bien des criminels.

— Il n'y a là que des hommes repentans.

— Est-ce que par hasard la vue de ces moines aurait touché votre cœur?

— Peut-être.

— Il y a huit jours, sur les récits qu'on nous faisait de leurs austérités, vous les plaisantiez le plus spirituellement du monde.

— Je viens de les voir, monsieur.

— Vous en parlez avec un respect.....

— Et vous avec une légèreté.....

— Vous avez un cœur bien tendre, mon cher baron.

— Je ne connais rien de plus sec que le cœur d'un banquier.

— Je vous aime trop pour me fâcher contre vous

— Nous retournerons bientôt à la Trappe, n'est-ce pas, chevalier?

— Quand il vous plaira, beau-père, je serai toujours à vos ordres.

Et ils rentrèrent au château.

La consternation et la douleur les attendaient. Pendant leur absence, des domestiques, ayant été dans l'appartement de Valentin, avaient trouvé les portes ouvertes, les serrures

forcées et les meubles vides, principalement celui qui contenait toute la fortune de M. de Beaumont. Cependant l'on n'avait vu personne, et l'on ne pouvait comprendre comment ce vol s'était commis. En apprenant cet événement fatal, Valentin crut perdre la raison; le baron lui prit la main et regardant Geneviève qui plaignait vivement son futur, il dit :

— Entre gens de notre noblesse, chevalier, les malheurs comme celui que vous venez d'éprouver resserrent au lieu de désunir, après demain nous signerons le contrat.

Valentin pressa avec effusion la main du baron, celui-ci continua.

— Maintenant préparons-nous à partir pour Alençon, afin d'y déposer notre plainte, et ne perdons pas tout espoir de rentrer un jour dans cette fortune que vous perdez.

Le lendemain, un notaire venu exprès de la ville était occupé avec MM. de Lostranges et de Beaumont à rédiger les différentes clauses du contrat, quand un valet annonça qu'un bijoutier colporteur faisait demander à M. le baron s'il désirait faire quelque emplette dans ses articles.

— Oh ! mon cher bon ami, dit Geneviève à son père, soyez donc assez aimable pour me donner quelques nouveaux bijoux.

— Volontiers, chère enfant, qu'on fasse entrer ce colporteur.

A sa vue Valentin frémit, car il reconnut le juif Andréas, à qui il avait vendu autrefois la fameuse épingle; le juif le reconnut aussi et le salua humblement, mais sans apercevoir les signes que lui faisait Valentin pour se taire.

Geneviève choisit quelques bijoux.

— Et vous, monsieur le baron, ne voulez-vous rien m'acheter pour vous? Voici des chaînes de montre d'un goût parfait, des bagues du genre le plus à la mode, des épingles d'une forme tout à fait nouvelle; tenez, en voici une montée en diamant, c'est la plus belle de ma boîte et la plus forte partie de ma fortune.

M. de Lostranges saisit l'épingle, qu'il reconnut pour la sienne.

— Valentin, dit Geneviève, vous trouvez-vous mal ?

— Oui, bien mal en effet.....

— Monsieur est d'une pâleur effrayante, dit le notaire.

Le baron n'entendait rien.

— De qui tenez-vous cette épingle? dit-il au colporteur.

— Je vous garantis, monsieur, que l'or en est d'une excellente qualité et que le diamant vaut 25,000 francs.

— Comment cette épingle est-elle entre vos mains?

— Je suis un honnête marchand, monsieur, et je puis prouver que je l'ai achetée et fort bien payée.

— A qui?

— Et parbleu à M. de Beaumont que voilà, à sa rentrée en France.

— C'est faux ! s'écria Valentin.

— Voici le reçu de 20,000 francs, signé de la main de M. Valentin de Beaumont. Je suis toujours en règle, moi !

Il y eut un instant de silence horrible, enfin le baron congédia le colporteur en lui laissant l'épingle, et le notaire en l'engageant à le revenir voir; puis il déchira le contrat laissé sur la table, et montra du doigt la porte à Valentin avec un regard terrible.

Celui-ci obéit machinalement, il sortit par la porte du parc au bout duquel coulait la Sarthe; comme il la traversait à la nage son chapeau tomba et s'arrêta dans les roseaux du bord. Quand il eut atteint l'autre rive, il s'arrêta et s'assit un moment : en quelques minutes mille pensées parcoururent son esprit. Dieu seul les connut. Quand il se releva, la carrière du chevalier Valentin de Beaumont venait de finir. L'ancien manœuvre marcha sans s'arrêter jusqu'au couvent de la Trappe, il n'en est plus sorti.

§ IX. — A MORTAGNE.

Entre la ville de l'Aigle et celle de Mortagne, dans le département de l'Orne, à une égale distance des deux routes de Paris à Brest et de Paris à Cherbourg, dans un grand vallon à l'extrémité occidentale de la forêt du Perche, s'élève le monastère de la Trappe, entouré de collines et de bois, et comme étranger au reste du monde dans sa parfaite solitude.

Le monastère actuel forme un carré parfait. Il a au-dessus du rez-de-chaussée deux étages complets et un vaste grenier. Construit sur le même modèle que toutes les maisons de la Trappe, il renferme à l'entrée un grand portail sur lequel est tracé au-dessous d'une image de la mère de Dieu cette inscription latine : *Domus Dei, beati qui habitant in eâ*, et à côté duquel est la loge du portier, un parloir, une salle pour les étrangers et un hôtellerie, où ils sont nourris et logés, une église, une salle dite *le chapitre*, un réfectoire, un ouvroir, ou laboratoire, un dortoir, une bibliothèque, une lingerie, un chauffoir, une infirmerie et une pharmacie, des cloîtres ou bas côtés qui s'étendent en forme de galerie dans toute la longueur intérieure du carré au milieu duquel est la cour.

Quand un étranger arrive à la Trappe, après lui avoir ouvert, le frère portier se prosterne devant lui sur les mains, en disant : « Bénissez-moi, » puis il le conduit à la salle destinée à la réception des voyageurs, et va prévenir deux religieux chargés de recevoir ceux qui viennent visiter le monastère.

Cette salle est remarquable, d'abord par son extrême simplicité et par les sentences tirées de l'Écriture qu'on peut lire sur les murs; en attendant les religieux, le portier qui vous conduit vous engage à lire sur une pancarte attachée au mur de la salle les avertissemens qu'on adresse aux voyageurs et par lesquels on les prie très-humblement d'éviter, autant que possible, la rencontre des religieux, de ne s'adresser qu'au frère hôtelier si l'on avait besoin de quelque chose; si l'on apercevait parmi les religieux un ami, un parent, de se garder de s'en faire reconnaître; d'aller à la tribune quand on veut prier; mais de n'y chanter jamais, de ne point entrer sans être accompagné de l'hôtelier dans les lieux réguliers, de garder le silence dans certains endroits où il est inviolable, comme l'église, le réfectoire, le dortoir, les cloîtres, le chapitre et la cuisine; de ne parler d'ailleurs dans l'abbaye qu'à voix basse, de manière à ne point troubler les religieux qui seraient près de là; de vouloir bien croire que c'est avec peine qu'on offre aux étrangers une nourriture si simple, mais prescrite par la règle.

Les deux religieux de semaine, étant arrivés à la salle de réception, se prosternent de tout le corps devant les étrangers, ensuite ils les conduisent par les cloîtres jusqu'à l'église pour y adorer le Saint-Sacrement. Après un moment donné à la prière, ils les reconduisent à la salle et les confient au frère hôtelier, qui les conduit à l'hôtellerie et leur rend avec joie tous les services qui sont du ressort de sa charge. Chaque étranger est logé dans une petite chambre d'une simplicité extrême : une petite table, un christ, une chaise, quelques livres pieux et un lit remarquablement propre, en voilà tout l'ameublement.

On ne sert jamais aux hôtes qu'un repas très-frugal, mais pourtant assez copieux et convenablement assaisonné. La règle défend expressément la viande aux étrangers quels qu'ils

soient, à moins cependant que quelque maladie ne l'exige, alors on en servirait, mais seulement à l'infirmerie, jamais dans le réfectoire des hôtes. Pendant tout le repas, un des frères, le plus souvent l'hôtelier, fait aux convives une lecture pieuse, dans le but d'éviter les conversations frivoles.

Parfois, sur l'instante demande des personnes pieuses qui en expriment le plus vif désir, le supérieur accorde la permission de participer aux repas des religieux dans le réfectoire de la communauté.

Comme l'hospitalité qu'on exerce à la Trappe n'a pas d'autre signification que celle qu'elle devrait toujours avoir, on n'exige jamais rien des étrangers, mais on reçoit humblement les dons offerts par les personnes aisées.

L'entrée du couvent est absolument interdite aux femmes; mais on a construit dans l'avant-cour une chapelle où elles peuvent entrer pour y entendre la messe les dimanches et les fêtes.

Les religieux de la Trappe sont partagés en deux espèces: les religieux de chœur et les frères convers. La première classe de ces religieux comporte généralement les hommes dont l'éducation a été soignée, bien qu'il y ait aussi de ces hommes à qui l'humilité a fait préférer le titre de frères convers; les religieux de chœur ont pour destination spéciale de chanter l'office divin; ils sont aussi nommés pères.

Les frères convers sont plus particulièrement occupés aux travaux manuels, cependant ils assistent à une grande partie des offices de nuit et de jour, et quand ils sont occupés au travail pendant l'heure des offices, soit dans l'intérieur du couvent soit aux champs, ils s'acquittent ensemble et à voix haute des devoirs religieux que les pères pratiquent en même temps dans l'église.

L'habit des religieux de chœur se réduit, pour l'hiver comme pour l'été, à une robe de gros drap blanc serrée par une ceinture de cuir. Au travail, ils portent sur cette robe un scapulaire noir qu'ils remplacent pour les autres exercices par une tunique à manches larges et pendantes de gros drap blanc comme la robe; cette tunique est surmontée d'un capuchon ou capuce pour couvrir la tête, c'est là proprement dit l'habit monacal, auquel on donne aussi le nom de *coule*.

Les frères convers portent la même robe, mais de grosse étoffe brune, recouverte d'une sorte de grand manteau appelé chappe. Les frères convers et les religieux de chœur portent une chemise de serge grossière.

Sous cet habit si simple que d'hommes éminens dans la noblesse, dans l'armée, dans les lettres, se sont déjà ensevelis! Il n'y a plus rien là des vanités du monde, on n'y conserve pas même son nom, qu'on change en y entrant contre celui de frère Martin, frère Ambroise, frère Hilarion, etc. Grâce à l'éternel silence qui règne à la Trappe, ces hommes peuvent passer là toute leur vie sans se connaître.

Il y a ensuite à la Trappe, outre ces deux classes de religieux profès, des aspirans, des novices et des frères donnés ou familiers.

Les aspirans sont ceux qui, se sentant portés à la vie monastique, ont demandé à faire partie des religieux. Ils suivent pendant quelque temps les exercices de la maison, puis, s'ils persévèrent, ils passent au rang des novices et prennent l'habit.

Les novices, partagés en novices de chœur et novices convers, selon leur destination à devenir religieux pères de chœur ou religieux frères convers, font une année de noviciat, après laquelle, s'ils persistent dans leur vocation, ils prononcent des vœux définitifs.

Les frères familiers, sans se lier par des vœux et sans s'engager dans la profession religieuse, se *donnent* à la maison et deviennent membres de la famille. Mais ils ne portent point l'habit, ils ne sont point soumis à des règles aussi sévères et peuvent se retirer quand il leur plaira, à moins pourtant qu'ils ne veuillent devenir frères ou pères et se soumettre pour cela aux épreuves du noviciat.

Les charges principales parmi les trappistes sont: celles d'abbé, de prieur, de sous-prieur, de cellerier, d'hôtelier et de maître des novices.

§ X. — QUELQUES DÉTAILS.

Chaque année à l'époque de la fête de la Purification, le premier supérieur change les emplois. Chacun dépose entre ses mains les insignes de sa charge, qui passe entre les mains d'un autre religieux choisi par l'abbé.

A cette époque aussi les trappistes font une retraite de dix jours, pendant laquelle ils se livrent à des exercices de piété d'une austérité encore plus grande que pendant le cours de l'année. L'abbé de Rancé a fait de cette retraite annuelle un point essentiel de la règle, observé comme tous les autres avec une religieuse exactitude.

Chaque semaine a lieu à la Trappe une simple et touchante cérémonie: le samedi au chapitre, avant la lecture des complies, deux religieux lavent les pieds à tous leurs frères en commençant par l'abbé et en continuant jusqu'au plus jeune religieux. Il y a dans cette scène presque biblique un charme de piété dont les étrangers ne peuvent s'empêcher de subir l'influence si on leur accorde la précieuse faveur d'y assister. Cette parfaite abnégation d'hommes qui souvent ont été grands dans le monde et qui lavent les pieds à des hommes qui peut-être sont de grands criminels, la douce satisfaction qui se peint sur tous leurs visages, la cordialité affectueuse qui règne entre eux, tout cela touche l'âme et fait considérer ces hommes avec respect.

« C'est un grand spectale, a dit Châteaubriand, que la mort d'un trappiste. »

Oui, c'est là en effet un spectacle saisissant. A l'heure de la mort, l'homme se montre toujours ce qu'il est réellement, rien alors ne peut voiler sa pensée, ses désirs, ses croyances. Eh bien! la mort du trappiste est comme sa vie à la Trappe, sainte et belle. Il y a dans ses yeux une douce extase, on dirait que déjà il entrevoit le monde futur; rien n'est plus doux à son oreille que les chants de ses frères, et ses mains s'élèvent vers Dieu comme pour lui rendre grâce de l'appeler à lui.

C'est sur la paille et sur la cendre que le trappiste expire, entouré de ses frères, qui semblent envier sa mort comme le plus parfait bonheur. Quand son âme a quitté son corps, il est inhumé sans bière, couvert de son habit monastique; sur sa tombe on plante une croix de bois noir sur laquelle on inscrit son nom de religieux, son âge et la date de sa mort; puis on ouvre à moitié une fosse pour le premier mourant, et chacun des moines semble désirer que ce soit la sienne.

Bien des préjugés pèsent encore sur l'ordre de la Trappe; il suffit de passer deux jours à ce monastère pour se convaincre de la fausseté de ces préjugés. On a dit et répété bien des fois que les religieux en se rencontrant s'adressaient toujours cet avertissement solennel: *Frère, il faut mourir*. Il n'en est rien, le silence étant absolu et continuel à la Trappe. Il n'est pas besoin d'ailleurs de cet avertissement pour faire penser les religieux à la mort: autour d'eux tout les y prépare et leur en donne la continuelle pensée.

On a dit aussi que chaque trappiste creusait lui-même sa tombe et qu'il y couchait, c'est encore une erreur, nous avons dit plus haut qu'il n'y avait toujours qu'une tombe ouverte à moitié d'avance; souvent les religieux vont la regarder et sans doute la saluent de leurs désirs.

On croit encore, et cette erreur est presque générale, que les religieux de la Trappe sont maigres, maladifs, tristes! On reconnaîtra facilement que ce n'est encore là qu'une erreur. Un des frères est un médecin célèbre de la faculté de Paris. Il y a toujours eu dans la maison de l'ordre une infirmerie, et malgré le profond mépris des trappistes pour la vie, les maladies n'en sont pas moins soignées avec la charité la plus empressée, la plus vive et la plus compatissante. Il est à remarquer aussi que l'infirmerie est très-souvent vide. Il n'est pas plus vrai que les moines sont maigres et hâves, comme on se plaît à les représenter au théâtre ou dans les romans. En arrivant à la Trappe, on est étonné de trouver sur le visage de ses habitans l'expression d'une joie ineffable; leur teint est frais et vermeil, et le régime qu'on y suit n'influe en rien sur le physique ni sur le moral, puisqu'on voit à la Trappe des hommes d'un âge très-avancé jouissant encore d'une santé parfaite et d'un caractère heureux.

Ce ne sont pas là les seules objections contre la Trappe que nous avons à réfuter. On s'imagine qu'elle ne contient que des grands coupables, et il s'y trouve une quantité d'hommes que la piété la plus sincère, la plus dégagée de toute vanité y a seule amenés. On pense également que pour beaucoup de ces hommes, lorsqu'une fois ils se sont engagés par des vœux, les règles de l'ordre deviennent accablantes et insupportables. Ceux qui pensent cela n'ont jamais visité les trappistes, ils auraient vu à quel degré ils poussent l'amour de leurs règles, et que jamais un religieux ne songerait seulement à s'en écarter faiblement. Nous allons analyser une journée des trappistes, et l'on ne pourra s'empêcher de penser, en lisant cette analyse, que ces hommes, desquels on a tant parlé en les calomniant, en les raillant, en les méprisant, sont arrivés au plus haut degré de perfectibilité auquel l'homme puisse atteindre.

Les jours solennels à minuit, et les autres jours à une heure ou une heure et demie, la cloche de l'abbaye sonne matines. Tout aussitôt les religieux quittent la planche qui leur sert de lit et sur laquelle ils reposent tout habillés, et se rendent à l'église; c'est vraiment un spectacle grave et plein de majesté que ces moines placés sur deux rangs, éclairés par la faible lueur d'une seule lampe, et chantant d'une voix retentissante les louanges du Seigneur, pendant que tout autour d'eux repose dans le sommeil. Là, point de ces somptuosités des églises de Paris, rien de cette pompe insolente qui éloigne la pensée de la religion sublime du Christ et de saint Pierre, rien de ces décorations dorées qui font rêver à tous les besoins des pauvres.

Après matines et primes, on tient le chapitre des *coulpes* ou confession publique. Là, chacun s'accuse devant ses frères des fautes qu'il a commises dans la journée ou des



La Confession.

mauvaises pensées qui ont occupé son esprit. Si l'un des religieux oublie de s'accuser d'une faute ou en a commis une involontairement et qu'un de ses frères la connaisse, celui-ci la proclame à voix haute, et le coupable l'en remercie, et ne laisse pas passer la journée sans prier pour celui qui l'a accusé.

Les religieux, après un intervalle consacré à la lecture et à la messe, se mettent au travail. Les uns sont forgerons et préparent eux-mêmes tous les instrumens de leurs différens travaux; les autres s'occupent de la laiterie et préparent des fromages que le voyageur le plus gourmet trouve toujours délicieux; ceux-ci préparent le pain, dont une

grande partie est réservée aux pauvres ; ceux-là dirigent la cuisine, si simple et si fortifiante ; là sont les relieurs, ici les imprimeurs, car tout ce qui est nécessaire aux besoins de la Trappe se fait à la Trappe, et les religieux l'ont voulu ainsi afin de n'être point forcés d'avoir aucune communication avec les villes. Tous ces travaux s'exécutent dans le plus grand silence. Cependant il est de nombreuses circonstances où quelques mots deviennent nécessaires, mais ces quelques mots ne sont prononcés que par le premier supérieur aux religieux ou aux étrangers, par l'hôtelier aux voyageurs, et par le cellerier dans ses rapports avec les voyageurs ou les frères. Après cette première partie du travail de la journée, les religieux assistent aux offices de sexte, puis reprennent leur ouvrage jusqu'à deux heures. Alors a lieu leur repas ; pendant sa durée quelques religieux récitent des prières, qui par leur longueur peuvent encore être regardées comme un véritable office.

Le dîner se compose de légumes cuits à l'eau et au sel, de huit onces de pain bis, pour boisson on ne sert que de l'eau pure. C'est là toute la nourriture des trappistes pendant les deux tiers de l'année, encore en carême ce chétif repas n'a-t-il lieu qu'à quatre heures et quart. Pendant le reste de l'année le dîner a lieu vers midi, et le soir il y a un souper, ou plutôt une collation légère. On y sert les quatre onces de pain des douze onces accordées par la règle, puis quelques pommes de terre ou betteraves en salade ou un peu de fromage.

Les moines se rendent ensuite à l'église pour y entendre les vêpres ; elles sont suivies d'un intervalle pour la lecture et la méditation jusqu'à six heures ; alors on chante le *Salve regina*, et l'on se rend au dortoir.

Telle est la journée des trappistes, et certes le voyageur qui les a suivis dans ces différens exercices ne partage plus ensuite les préjugés que le monde conserve encore sur eux.

Nous vous avons dit quelle a été dans le monde la vie affreuse de Richard le poëte, la vie coupable et tourmentée de Valentin le banquier ; nous venons de vous dire la seconde partie de la vie des deux frères.

§ XI. LES LARMES.

L'homme chemine incessamment dans un étroit sentier qu'on nomme le présent ; de chaque côté son faible regard aperçoit un abîme. Abîmes immenses que le passé et l'avenir ! Lorsque sa faible intelligence se hasarde à en sonder le fond elle est épouvantée, car elle entrevoit l'infini ; mais lorsque, comme Richard, on a eu de la vertu plein le cœur et des souffrances plein la vie, et que dans la solitude la pensée recueillie et profonde a été jusqu'à l'infini, elle n'en est point effrayée, car elle y découvre Dieu, puissant, juste, éternel, et qui a pour punir et récompenser la durée éternelle des mondes.

Après les orages de son existence, Richard avait trouvé à la Trappe un calme doux et consolant comme la morale de l'Évangile ; sa foi, un moment affaiblie, s'était ranimée, et la foi dans le cœur humain, c'est un diamant pur dont le vif éclat, la céleste lueur, fait voir dans l'autre vie. Il avait trouvé dans la vie contemplative des bonheurs inconnus à la plus grande partie des hommes, et confiant en Dieu, priant, travaillant, méditant, il attendait doucement la mort comme le plus grand bienfait que Dieu puisse accorder à l'homme après la vie.

Quelquefois encore il songeait avec une tristesse amère aux égaremens de ce monde qui l'avait repoussé, il poussait un soupir de regret en se rappelant son manuscrit ; mais ce n'était plus qu'à de rares intervalles, et ces pensées s'éteignaient peu à peu dans son esprit comme les étoiles au matin.

Il rêvait plus souvent de Geneviève, mais ce qu'il ressentait encore pour elle n'était point de l'amour, c'était quelque chose de plus pur, c'était comme le souvenir d'une madone apparue dans un songe comme une révélation de la beauté sainte des vierges immortelles.

Valentin était arrivé à la Trappe comme un criminel dans un lieu d'asile, et, d'abord préoccupé des choses qu'il laissait dans le monde, il suivit machinalement les exercices de piété du couvent, travaillant quand on travaillait, priant quand on priait, maudissant le juif Andréas quand on méditait et quand on dormait. A la Trappe tout parle à l'âme, et Valentin avait une âme froide et insensible. Cependant quand il vit ce bonheur tranquille dont chacun autour de lui paraissait jouir, il se mit à l'envier et voulut essayer de le goûter aussi. Il entreprit donc de chasser les mauvaises pensées dont son esprit était rempli, il voulut prier avec ferveur, travailler en priant, mais son cœur était trop plein de vice pour que la foi pût y trouver place, il doutait toujours, et ses prières ne descendaient pas plus bas que de son cerveau à ses lèvres, son cœur était toujours glacé.

Un jour, à l'église, où les religieux se placent sur deux rangs pour chanter alternativement les versets des psaumes, Valentin, devenu frère André, entonna le premier cette plainte du roi David : *Domine, ne in furore tuo arguas me : neque in irâ tuâ corripias me.*

En face de lui, Richard, devenu frère Ambroise, répondit : *Quoniam sagittæ tuæ infixæ sunt mihi ; et confirmasti super me manum tuam.*

Tous deux levèrent les yeux au ciel, frère Ambroise pour offrir à Dieu toutes ses souffrances passées, frère André pour lui demander la foi, et les deux frères se reconnurent.

Le psaume continua, et toute cette journée Richard fut heureux, car il pensait que son frère, arrivé là, devait goûter le même bonheur que lui ; et pendant cette journée Valentin fut rêveur et distrait.

Quand la nuit fut venue, quand tous les religieux furent endormis, Richard se sentit touché au bras ; il s'éveilla et se mit sur son séant, il vit alors un religieux à genoux devant lui, et il l'entendit dire d'une voix faible :

— Mon frère, pardon !

Richard mit un doigt sur sa bouche pour lui rappeler le silence inviolable auquel ils s'étaient voués.

Valentin reprit :

— Richard, mon frère, pardonne et bénis-moi !

Richard étendit les mains sur son frère toujours agenouillé, puis celui-ci se releva ; il se disposait à regagner sa couche austère quand Richard le retint par le bras, et cédant à une puissance irrésistible il l'attira à lui et l'embrassa, et tous deux pleuraient dans les bras l'un de l'autre quand la cloche sonna matines. Ils se séparèrent.

Quelque temps après, Valentin devint malade, et bientôt la même maladie atteignit Richard ; celui-ci sentait les progrès du mal avec une douce espérance ; pour lui la mort était un instant de crépuscule qui sépare la nuit de l'existence du grand jour de l'éternité. Valentin, lui, voyait la mort s'avancer avec frayeur, il doutait toujours, et le doute à la fin de la vie, c'est quelque chose d'affreux.

Enfin, le même jour, à la même heure, les deux frères expirèrent. Ils étaient entrés dans le monde en même temps, ils se quittèrent en même temps ; mais sans doute quand les portes de l'éternité s'ouvrirent pour eux, ils se

séparèrent, l'un alla à la récompense et l'autre au châtiment, car elle est juste, la justice d'en haut.

CONCLUSION.

Le baron de Lostranges est mort à Oligny, il y a trois ans, après avoir marié Geneviève à un neveu de M. de Lapérivière, qui possède un beau nom et de hautes espérances; le jeune marquis de Saint-Saulieu passe tous les hivers à Paris, et Geneviève, sa femme, est une des plus ravissantes femmes qu'on rencontre à l'Opéra ou aux Italiens. Elle ne se doute pas, l'insoucieuse Geneviève, de l'amour d'un pauvre manœuvre qui s'appelait Richard, qui est devenu poëte et trappiste, et qui priait encore pour elle en mourant; elle ne s'en doutera jamais.

Julien, l'ancien valet de chambre du baron, après s'être enrichi d'une manière quelque peu équivoque au service de ses différens maîtres, s'est retiré de *la condition*, a pris une femme dans le commerce et vit très-honorablement sans être jamais tourmenté d'un seul scrupule à l'égard du pauvre manœuvre qui lui a dû une bonne part de ses peines.

Après avoir restitué à la justice une partie des sommes par lui volées au chevalier de Beaumont et dissipé le reste, Coupard s'est mis à vendre des chaînes de sûreté rue Vivienne depuis sa dernière mise en liberté: il a fait connaissance du chevalier Dalby, qui en ce moment tient une loterie clandestine.

De Richard le poëte, il n'est resté au monde que son nom inscrit sur le registre d'une prison.

ÉDOUARD PLOUVIER.

ÉTUDES MORALES.

LES DEUX ORPHELINS.

§ Ier.

Dans le village de Breughel, aux environs de la ville de Breda, demeurait un pauvre petit paysan, sans père ni mère, et que nourrissait la charité publique. Cette charité était rude, grossière et dépourvue de bienveillance: presque toujours, en donnant un morceau de pain à Pétrus, on lui reprochait de ne point savoir le gagner. Frêle, chétif, souvent malade, il aurait fallu au pauvre enfant les soins doux et caressans d'une mère qui le berçât sur ses genoux, qui le réchauffât de ses baisers, qui l'endormît en lui chantant des ballades, qui le soir rajustât comme il faut sur lui de ses deux mains les plis d'une chaude couverture de laine, et plaçât sur ses petits pieds froids la molle chaleur d'un bon oreiller de plume. Hélas! loin de cela, il s'estimait heureux quand, par pitié et à force d'importunes sollicitations, on le laissait passer la nuit sur la paille d'une grange; lorsqu'un garçon de ferme lui permettait de partager avec le chien les restes jetés à terre de son souper! Plus d'une fois Pétrus avait voulu faire comme les autres petits paysans de son âge et gagner sa vie par le travail. Courbé sur les champs de blé, il avait tenté de sarcler, c'est-à-dire d'arracher les mauvaises herbes; mais bientôt après cette tentative, la sueur baignait son visage, des douleurs tordaient tout son corps chétif, et il tombait évanoui. Alors on riait autour de lui, on se moquait de sa faiblesse, on l'appelait, par dérision, *monseigneur*, et il se relevait souffrant d'âme et de corps, accablé de honte et brisé de désespoir.

Cependant il lui fallait vivre; il lui fallait, à défaut des paysans, se gagner la bienveillance de leurs femmes qui sont toujours plus pitoyables. Il s'avisa, pour arriver à ce but, de graver grossièrement sur des écorces d'arbres des images de madones et de saints. On admira beaucoup, dans le village de Breughel, ces ciselures de l'enfant, et elles lui valurent assez de pain pour ne plus avoir à supporter les souffrances de la faim, assez de *oordjes* et même d'escalins pour acheter du papier, des pinceaux et des couleurs. Le curé de Breughel se chargea de faire lui-même les acquisitions à Breda. Une fois en possession de tous ces trésors, Pétrus se mit à peindre du matin au soir et établit son atelier dans un coin de la cuisine du curé, qui joignit à toutes ses largesses le prêt d'une petite table et d'un escabeau. Les gouasses de Pétrus jouirent bientôt d'une grande réputation, non-seulement à Breughel, mais encore dans les villages environnans; le petit bonhomme acheta, du produit de son lucre, de bons vêtemens chauds; il loua même une chambrette dans le village, s'acheta un lit, et prit pour le servir une vieille mendiante à qui l'âge ne permettait plus de gagner son pain par son travail.

Un bourgeois de Breda vit une des images de Pétrus, s'étonna qu'un enfant produisît de si jolis dessins sans maître, sans modèles, sans autres idées de peinture que celles qu'il avait puisées dans une Bible sur vélin, grossièrement enluminée: il acheta quatre portraits de saints au petit peintre qu'il invita à les lui apporter à Breda. Pétrus, joyeux et fier de son succès, ne manqua pas une si belle occasion de visiter une ville, lui qui n'avait encore vu que son village, et arriva à Breda. Le bourgeois le fit dîner avec lui et le mena dans l'église pour lui faire admirer les tableaux qui s'y trouvaient.

A l'aspect de ces grandes toiles, l'enfant s'extasia et demanda par quels procédés on produisait cette peinture grande, éclatante et durable.

— Je n'en sais rien, répondit le bourgeois, mais j'ai ouï dire que cela se faisait avec des couleurs préparées à l'huile. Je sais encore que cette peinture se place sur de la toile tendue (1).

(1) A cette époque on ne vendait point de couleurs préparées; les peintres les faisaient broyer et mélanger dans leurs ateliers.

L'enfant examina soigneusement les tableaux, revint le lendemain à l'église et passa huit jours à y méditer. Au bout de ce temps il acheta tout ce qu'il lui fallait, retourna à son village, et un mois après rapporta au bourgeois de Breda un tableau à l'huile. Il avait inventé le procédé merveilleux de cette peinture, ainsi que jadis l'avaient fait les frères Van Eyck, et cependant il n'était point chimiste comme eux; loin de là, il ne savait ni lire ni écrire, et il ne comptait que seize ans.

Quoique le bourgeois ne fût qu'un simple marchand de toile, il comprit tout ce qu'il y avait de merveilleux dans cette création de l'enfant, prit à lui un véritable et vif intérêt, et résolut d'entreprendre, avec son protégé, le voyage de Breda, afin de présenter le jeune homme à un peintre qui jouissait alors d'une grande réputation et qui se nommait Péters Koeck. Péters Koeck encouragea l'orphelin, lui donna des conseils et offrit de le prendre chez lui en apprentissage durant quatre années, se chargeant de le nourrir, de l'instruire et de le loger, à la condition que son élève travaillerait sous ses ordres, l'aiderait dans son travail et lui abandonnerait le produit de toutes les peintures qu'il ferait chez lui. Mais il aurait fallu pour cela que Pétrus abandonnât ou du moins qu'il quittât la vieille femme qu'il avait tirée de la misère, la seule créature au monde qu'il aimât et dont il fût aimé. Il ne se sentit point la force d'accomplir ce rude sacrifice, et se contenta de prolonger d'un mois son séjour à Breda. Durant cet espace de temps, il prit des leçons de lecture et d'écriture d'un magister abasourdi des progrès merveilleux de son écolier. Il revint à Breughel, lisant aussi bien que le curé et commençant à écrire lisiblement. Puis, comme les dépenses de ses voyages avaient épuisé ses ressources, il se remit à peindre, envoya quinze ou vingt toiles à son brocanteur de Breda, et en entreprit une plus grande que les autres; elle représentait une dispute burlesque entre Carême et Carnaval. Ce travail terminé, il se rendit à Breda, de pied, sa toile sous le bras. Quand il fut en route, il fit la rencontre d'un jeune cavalier richement vêtu que suivaient un vieil écuyer et trois valets.

— Oh hé! garçon, lui cria sans façon le jeune seigneur, que tenez vous là sous votre bras?

— Un tableau que je vais vendre à la ville, répliqua le paysan.

— Montre-moi ce tableau. S'il est bon je t'éviterai la peine d'aller jusqu'à Breda.

Pétrus donna son tableau au jeune homme. Celui-ci regarda la toile longtemps et avec une minutieuse attention, et demanda ensuite à Pétrus :

— Qui donc t'a mandé d'aller vendre ce tableau, et comment te charge-t-on d'une commission aussi importante?

— Personne autre que moi ne m'a chargé de cette commission, car le tableau est à moi.

— A toi? Et comment te trouves-tu le possesseur d'une chose d'aussi grand prix? continua sévèrement le cavalier. Ou tu mens, ou tu es un voleur.

— Ni l'un ni l'autre, s'il vous plaît, seigneur cavalier. Ce tableau est mon ouvrage, voilà comment je m'en trouve possesseur et pourquoi je vais le vendre à maître Jacob Eléas le brocanteur, qui me le paiera un mouton d'or bien trébuchant.

— Ne suppose pas que je sois dupe d'un aussi grossier mensonge. Ce chef-d'œuvre ne saurait être l'ouvrage d'un enfant, d'un paysan! En supposant même qu'il en pût être ainsi, en acceptant ta stupide histoire, si tu étais l'auteur de ce tableau, tu saurais qu'au lieu d'un mouton d'or il en vaut cent. En Espagne, où l'on trouve beaucoup de toiles du même maître, elle ne se paient pas un prix au-dessous de celui dont je te parle.

— Que m'apprenez-vous là! s'écria Pétrus stupéfait.

— La toile que voici ne porte point, il est vrai, le nom du peintre, comme celles que j'ai vues, mais il est aisé de reconnaître qu'elle est l'ouvrage du même artiste. Nul autre ne saurait avoir cette vivacité de composition, cette vérité de dessin et cette puissance de couleur. Ce tableau est de Breughel.

— Mais, seigneur cavalier, si je ne me nomme pas Breughel, j'habite le village que l'on appelle ainsi; il est facile à maître Éléas d'avoir mis le nom de mon village, comme une signature de peintre, sur les tableaux que je lui vends. Je vous jure, sur ma part de paradis, que c'est moi qui ai peint le tableau que vous tenez.

— Et la *Tour de Babylone*, aussi?

— Et la *Tour de Babylone*, mon seigneur, et le *Massacre des innocens*, et la *Conversion de saint Paul*, et la *Messe de village*.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit le jeune homme, voici deux cents moutons d'or que je te donne pour ce tableau, retourne à ton village; je veux t'y accompagner et y devenir ton élève pendant un mois ou deux. Je te donnerai pour mon apprentissage cinq cents moutons d'or.

— Sainte Vierge! ne vous riez pas ainsi de moi, seigneur cavalier; comment voulez-vous que je croie à de si riches offres et que je ne pense pas que vous raillez?

— Don Luis Quixada, dit le cavalier en se tournant vers un vieux cavalier qui le suivait, remettez à ce jeune homme les cinq cents moutons d'or que je lui offre, et demandez-lui en échange une quittance par laquelle il reconnaît me devoir ses soins et ses leçons pendant deux mois.

— Pendant deux mois! s'écria le vieillard, monseigneur don Juan considérez que nous avons reçu l'ordre de voyager dans les Pays-Bas, et que ce n'est point voyager que de demeurer deux mois entiers dans un village, chez un faiseur de tableaux.

— Don Quixada, repartit le jeune homme, je vous l'ai déjà dit cent fois : quand vous voudrez que je croie et que j'obéisse aux soi-disant ordres que vous alléguez sans cesse pour me faire céder à vos fantaisies, vous m'expliquerez de qui ces ordres émanent. Je vous ai suivi dans les Pays-Bas, non point pour me conformer aux volontés anonymes que vous m'avez signifiées, mais parce que la chose me plaisait ou m'était indifférente. Maintenant, je veux m'en aller à Breughel et y rester deux mois à peindre : j'y resterai et j'y peindrai. Allez, digne gouverneur, prévenir nos valets que vous restez à Breda; donnez-leur les ordres nécessaires pour mon séjour de deux mois dans le village. Allez.

Le vieillard, après d'autres longues observations, finit par céder, et le jeune homme et Péters prirent le chemin de Breughel. Chemin faisant, don Juan, comme le vieillard avait nommé le cavalier, se plut à faire causer son compagnon, et ne tarda point à remarquer en lui un esprit d'une grande prestesse, exact, fin, naïf et d'une intelligence instinctive vraiment inexplicable chez un paysan. Son étonnement ne fut pas moindre quand il entra chez Pétrus, qu'il fut témoin de la pauvreté de son habitation et qu'il vit les chefs-d'œuvre ébauchés de l'artiste. Il fit déloger à prix d'or les autres paysans qui habitaient la maison, donna des ordres à ses valets, arrivés quelques heures après lui, pour la meubler et la décorer convenablement, et transforma ce bouge en un lieu habitable, qui semblait un palais à Pétrus et surtout à sa gouvernante. Celle-ci frottait ses yeux à tous momens pour bien s'assurer qu'elle ne dormait pas et qu'un rêve ne l'abusait point de ses illusions dorées.

§ II.

Bientôt une tendre amitié unit les deux jeunes hommes. Tandis que Pétrus enseignait à Juan les secrets de son art et lui racontait comment il était devenu un grand peintre sans le savoir, Juan lui disait les aventures et les mystères non moins étranges de sa vie inexplicable. Né à Ratisbonne, il avait été élevé par les soins de don Luis Quixada et d'une vieille dame allemande qui se nommait Barbara Blombers. On l'avait entouré dès le berceau de la plus fastueuse opulence; ses moindres caprices étaient des ordres pour sa nourrice ainsi que pour son gouverneur, et l'on prodiguait l'or à ses moindres fantaisies. Quand on voulait lui faire faire quelque chose, on parlait d'ordres émanés de personnages inconnus qui devaient exercer sur lui une omnipotence sans restriction; quand il demandait les noms de ces êtres mystérieux, on se taisait et on lui rappelait l'ordre de garder le silence.

— Cela me rend bien triste et bien malheureux, ajouta-t-il; je donnerais ma fortune et mon luxe, je consentirais à vivre comme le plus obscur des paysans, pour avoir une mère à aimer, pour pouvoir embrasser un vieillard et lui dire: « Mon père! » Autant je suis fantasque, indiscipliné, étourdi, autant je deviendrais respectueux et docile devant celui qui me bénirait le soir, devant celle qui me dirait: « Mon fils! » Mais ce sont là des bonheurs auxquels je dois renoncer pour toujours! soupira-t-il en essuyant une larme; mon gouverneur me l'a dit, et il m'a même défendu de chercher à pénétrer les tristes secrets de ma naissance. Le veux-tu, Pétrus, tu deviendras mon frère, tu seras ma famille. Avec ton aide, je deviendrai un peintre célèbre, et l'Europe étonnée apprendra à répéter avec enthousiasme les noms jumeaux des deux orphelins Pétrus et Juan. La gloire, ô Pétrus! c'est le rêve brûlant de mes jours et de mes nuits. Donner de l'éclat à mon nom inconnu, le revêtir de splendeur, l'anoblir de renommée, me gagner le blason et la famille que m'a refusés la destinée; me conquérir des armoiries et les léguer à ma famille; être le premier de ma race, puisque je ne suis le rejeton d'aucune, voilà ce que je veux, voilà ce que l'art fera pour moi peut-être! Tu n'étais qu'un mendiant, qu'un orphelin, qu'un paysan, et sans t'en douter, l'Espagne et les Pays-Bas t'admirent et répètent ton nom. C'est l'art et le génie qui te valent cela. Eh bien! je veux appeler comme toi à mon aide l'art et le génie. Je n'ai point à lutter contre les entraves de la pauvreté. La moitié du chemin est déjà faite; tu m'aideras à franchir l'autre, n'est-ce pas, frère?

Et il prenait les mains de Pétrus, et tous deux se juraient une amitié éternelle et sans borne.

Un matin, un courrier couvert de poussière et qui enfonçait dans les flancs de son cheval ses éperons ensanglantés



Le courrier.

demanda don Quixada et lui remit des dépêches. Aussitôt qu'il les eut lues, le vieillard témoigna une joie qui allait presque jusqu'au délire et courut rejoindre son élève.

— Pour l'Espagne! s'écria-t-il, pour l'Espagne! il faut que nous retournions dans notre patrie! En route, sur l'heure. Venez don Juan, venez.

— Non pas, mon maître, s'il vous plaît. Je compte rester ici, à Breughel, encore deux mois, après lesquels je partirai pour l'Italie.

— Sainte Vierge! que dites-vous là? Mais ne pas partir pour l'Espagne à l'instant même ce serait attirer sur notre tête des malheurs sans nombre.

— Et que m'importe? la vie m'est-elle donc une chose si précieuse pour que je ne la risque pas pour une fantaisie?

— Assurément, reprit Quixada, vous pouvez disposer de votre tête; mais de la mienne, jeune homme? Non! ce serait payer assez mal les soins que je vous ai prodigués depuis votre naissance. Or, je vous le déclare, si vous ne partez pas aujourd'hui, à l'instant, pour l'Espagne, frappez-moi de votre poignard; vous me rendrez service; vous abrégerez mon agonie, car c'en est fait de ma tête.

Don Juan ne put pas voir sans émotion les larmes et le désespoir du vieux Quixada.

— Allons, dit-il, je partirai. Mais qui suis-je donc, mon Dieu! pour que de si puissans et de si redoutables personnages se mêlent de ce que je fais et de ce que je ne fais pas?

— Si mes espérances ne me trompent point, tous ces mystères vont s'éclaircir à notre retour en Espagne.

— Partons donc, s'écria Juan, partons. C'est maintenant moi qui presse le moment du départ. Pétrus, tu m'accompagneras, n'est-il pas vrai? un changement heureux

ou malheureux va s'opérer dans ma destinée, il faut que tu le partages, frère.

Pétrus, pour toute réponse, serra la main de Juan et donna à sa vieille gouvernante, qui pleurait, l'ordre de tout préparer pour son départ.

Les voyageurs arrivèrent rapidement à Valladolid, car don Luis Quixada répandait l'or à pleines mains et crevait les chevaux pour gagner quelques heures. Comme ils allaient entrer dans la ville et qu'ils traversaient une forêt qui la précède, ils rencontrèrent la chasse royale. Le trouble de Luis Quixada devint alors extrême; il semblait presque fou.

— Pied à terre, jeunes gens! s'écria-t-il; pied à terre, et à genoux! Voici le roi! Au nom du ciel! hâtez-vous.

Et il leur donnait l'exemple, et il s'agenouillait. Pétrus et Juan l'imitèrent.



Dans la forêt.

Le roi ne tarda point à paraître. Il vit don Quixada et alla droit à Juan.

— C'est vous, dit-il, qui êtes don Juan?

— Oui, sire.

— Je vous ai reconnu aux traits de votre père. Savez-vous quel il est?

La rougeur monta au visage de don Juan.

— Non, sire; mais si vous le savez, au nom du ciel, et par votre glorieux père, le grand Charles-Quint, daignez me l'apprendre. C'est un acte de charité dont les anges vous tiendront compte au ciel, car tous les jours dans mes prières je leur demanderai de vous bénir.

— Relevez-vous, jeune homme. Votre père est illustre; c'est le mien, c'est l'empereur Charles-Quint; vous êtes mon frère.

Don Juan pensa mourir de surprise et de joie.

Relevez-vous, seigneur don Juan d'Autriche. Messeigneurs, découvrez-vous devant le frère du roi.



Le dénoûment.

Il passa son bras sous le bras du jeune homme et l'emmena vers son palais.

Au milieu de sa joie et de son enivrement, don Juan eut un souvenir pour Pétrus, retourna la tête vers lui et lui fit un signe de la main.

Le lendemain il vint retrouver le peintre chez don Quixada, qui s'était empressé d'offrir l'hospitalité à l'ami de don Juan.

— Frère, lui dit-il, tu me vois triste de mes grandeurs, car le roi veut me faire entrer dans les Ordres; ainsi le veut, dit-il, la politique de l'Espagne. Mais ni la pourpre du cardinalat ni la tiare elle-même, que l'on me montre dans l'éloignement, ne sauraient me tenter. C'est dans les camps que je veux servir mon frère; c'est avec l'épée de l'empereur mon père que je veux mériter l'honneur d'être son fils. Je supplierai tant le roi qu'il lui faudra bien céder à mes désirs.

En effet, il ne tarda pas à obtenir de Philippe II l'honneur de marcher contre les Maures rebelles. Le jour où il partit pour aller prendre le commandement de l'armée impériale, Pétrus Breughel, car le peintre flamand avait pris le nom de son village, écrit jadis sur ses premiers tableaux par le brocanteur de Breda qui les exploitait, Pétrus Breughel reprit le chemin de sa chère Flandre. Devenu riche, grâce à son talent et à la munificence de don Juan d'Autriche, il fixa son séjour à Anvers, puis à Bruxelles; épousa la fille de Péters Koeck, jeune personne d'une rare beauté, et mourut dans un âge avancé, laissant deux fils héritiers de son nom et de sa gloire : Ians surtout, connu sous le nom de Breughel de Velours, acquit une grande célébrité. Le frère de ce dernier, Breughel d'Enfer, se conquit également beaucoup de renom.

Pétrus Breughel était un peintre dont Rubens aimait à louer la manière large et la couleur puissante. Il le proposait souvent comme modèle à ses élèves, et il se plaisait à dire à Téniers, qui en effet rappelle un peu la manière du peintre paysan :

« Tu seras mon Pétrus Breughel. »

S. Henry BERTHOUD.

ÉTUDES MILITAIRES.

LES ARMES A FEU (1).

§ III. LA GIBERNE.

Sir James Turner, en parlant du pistolet, s'exprime ainsi : « Tout cavalier doit toujours avoir les charges de ses pistolets préparées dans sa giberne ; la poudre renfermée dans du papier auquel la balle est attachée par un morceau de ficelle. » Voilà bien évidemment la cartouche, quoique le nom ne soit pas prononcé. C'est un fait digne de remarque que, dans l'origine, il n'y avait que la cavalerie qui s'en servît, et que l'usage n'en devint général qu'à l'époque de l'adoption du fusil moderne. Lord Orrery, dans son *Traité de l'art de la guerre*, dit : « Je suis, d'après une longue expérience, grand ennemi de l'usage des bandoulières, et j'approuve fort au contraire celui des boîtes à cartouches, car alors, en enlevant avec les dents le bout de la cartouche, on peut charger son mousquet avec une seule bourre. Je voudrais que ces boîtes à cartouches fussent en fer-blanc comme celles des carabiniers, parce qu'elles se cassent moins facilement que celles de bois, et ne jouent pas quand on les laisse dans les tentes par un temps humide. J'ai vu d'ailleurs de grands inconvéniens de l'usage des bandoulières, parce qu'elles sont sujettes à prendre feu, surtout quand on se sert du mousquet à mèche, et alors elles blessent ou même tuent le soldat qui les porte et ceux qui sont à coté de lui : car si le feu prend à une de ces bandoulières, il se communique à toutes celles qui sont sur la même colonne. Elles embarrassent souvent aussi les soldats qui, après avoir tiré, passent derrière les rangs pour recharger. »

La *giberne* était une boîte d'acier semi-cylindrique, avec un couvercle à charnière, dans laquelle se trouvait un morceau de bois percé de cinq trous, pour tenir le même nombre de cartouches à pistolet.

La *soie de cochon* et la *fourchette à mousquet*. Pour remédier à l'onéreuse obligation où se trouvait le mousquetaire de tirer l'épée pour se défendre après avoir déchargé son arme, et pour se mettre en état de mieux agir contre les lanciers, on lui donna, en place d'épée, une longue lame fort étroite, attachée à une poignée, et renfermée dans un fourreau qu'on appelait une soie de cochon. Après avoir déchargé son arme, il tirait la lance de son fourreau et l'attachait à la bouche de son mousquet, ce qui lui procurait une arme d'une fort grande longueur; mais comme il avait alors plus à porter dans sa main qu'auparavant, on essaya de réunir la soie de cochon à la fourchette. Celle-ci, au lieu de n'être que de bois, fut faite d'un tube de fer recouvert de cuir et renfermant la soie de cochon. De cette manière, cette arme était défendue contre la pluie, et on la faisait sortir par le moyen d'une secousse. Cette invention date du règne de Jacques Ier. Il est probable que l'on cessa de se servir des fourchettes en Angleterre vers le milieu ou la fin de la guerre civile, le poids et l'embarras du mousquet et de son appareil étant sans doute trop considérables pour le service actuel des campagnes faites par de petits détachemens.

Sir Samuel Meyrick remarque que quand on abandonna la soie de cochon avec la fourchette qui la contenait, les mousquetaires éprouvèrent de nouveau le même inconvénient qu'avant qu'elle eût été inventée. C'est ce qui engagea les soldats qui avaient des poignards à les fourrer dans la bouche de leurs mousquets quand ils avaient lâché leur coup. C'est là l'origine de la baïonnette, ainsi nommée de la ville de Bayonne, où elle fut inventée. Les Français leur donnèrent le nom de *baïonnettes à manche*, et les introduisirent pour la première fois dans leur armée en 1671. Elles furent faites à manches unis qui entraient exactement dans le canon du fusil, et s'élargissaient un peu vers la lame, afin qu'elles n'y pénétrassent pas trop avant. Plus tard, on y ajouta un anneau, par le moyen duquel on les attachait à demeure à la bouche du canon. Les Français s'en servirent ainsi sous le règne de Guillaume III, au grand étonnement du 25e régiment, sur lequel ils firent une décharge en s'arrêtant dans leur marche.

§ III. DE L'ARTILLERIE.

On croit ce mot d'origine française. Ménage le fait venir du vieux mot *artiller*, qui signifie fortifier. Vossius (*De vitiis sermonis*, lib. III, c. 1) dit que l'ancien mot, au lieu d'*artillera* était *arcualia*, du mot *arcus*, un arc, les premières machines de guerre de cette espèce ayant pris leur origine dans des perfectionnemens tentés à l'arc et à la flèche. L'artillerie, dans sa signification la plus générale, comprend toute espèce de projectiles, avec les machines nécessaires pour les lancer. Depuis l'invention de la poudre, on applique ce terme principalement aux canons, mortiers, obusiers, etc., auxquels il faut maintenant ajouter les fusées.

(1) Voir le numéro de mars 1840.

Ce ne fut que longtemps après que les nations de l'Orient eurent fait de la guerre une science que les machines comprises sous ce terme générique d'artillerie furent inventées. Les premières furent probablement celles par le moyen desquelles on lançait des pierres d'un poids prodigieux. Au deuxième livre des Paralipomènes, ch. XXVI, v. 15, il est dit d'Ozias, qui vivait mille ans avant l'ère chrétienne : « Et il fit faire dans Jérusalem toutes sortes de machines qu'il fit mettre dans les tours et dans les angles des murailles, pour tirer des flèches et jeter de grosses pierres, de sorte que la gloire de son nom se répandit fort loin, parce que le Seigneur était sa gloire et sa force. »

Les noms de *balista* et de *catapulta* indiquent une origine grecque. La baliste servait à lancer des pierres, et la catapulte des traits et des flèches. L'invention ou pour mieux dire la réinvention de la dernière de ces machines est attribuée par Pline aux Syriens; mais Diodore et Plutarque disent qu'elles furent imaginées en Sicile vers le même temps que le bélier, c'est-à-dire au plus tôt vers l'an 300 avant J.-C. Élien (*Var. hist.* VI. 12) en attribue l'invention à Denys l'ancien lui-même, en Sicile. Celle de la baliste est attribuée par Pline aux Phéniciens. Il est très-certain que ces deux machines furent d'un usage constant chez les Romains. Il en est question dans les ouvrages de César, de Cicéron, de Tite-Live, de Sénèque, de Tacite et d'autres écrivains; Titus s'en servit au siége de Jérusalem. Deux mille machines pour lancer des dards et des pierres furent remises au consul L. M. Censorinus quand il marcha contre Carthage (Appien, l. VIII, *De rebus punicis*, § 80). Ammien Marcellin et Végèce décrivent tous deux en détail la construction de la baliste. Végèce, qui vivait dans le quatrième siècle, sous Valentinien, parle de *balistæ*, d'*onagri*, de *scorpiones*, d'*arcubalistæ*, de *fustibuli* et de *fundæ*, comme autant de machines de guerre. (Lib. IV, c. 22.)

Rien ne prouve que les machines de ce genre fussent connues en Angleterre avant l'arrivée des Normands; mais d'après le témoignage de Guillaume de Poitou, dès la bataille de Hastings on se servait de machines de bois pour lancer une pluie de flèches. Il est digne de remarque que dans l'ancien cadastre appelé *domesday-book*, et qui remonte au règne de Guillaume-le-Conquérant, on range parmi les vassaux *in capite* les *balistarii* et les *arcubalistarii*. Cependant, du temps des Normands, l'artillerie n'était guère employée qu'à bord des vaisseaux, où des machines lançaient non-seulement des pierres et des dards, mais encore des pots de feu grégeois, de la chaux vive et autres matières combustibles. Robert de Bruce (dans la chronique de Peter-Langstaff), en parlant des guerres de Richard Ier contre les Sarrasins, dit que dans ses barques et galères il avait des moulins à vent qui, par la force de leurs ailes, lançaient non-seulement du feu, mais encore des pierres qui étaient tirées du Rhin.

Il serait fastidieux d'énumérer tous les artifices et toutes les machines employés dans le moyen âge pour attaquer et défendre les villes et les châteaux. Il était rare qu'un siége de quelque importance fût fait sans donner lieu à l'invention d'une machine nouvelle. Grose, dans la préface des *Antiquités de l'Angleterre et du pays de Galles*, a indiqué les noms et les figures de plusieurs de ces machines. Le père Daniel parle aussi d'une machine appelée *engin à verge*, et dont les Anglais se servirent en France sous le règne de Charles VII. Nos anciennes chroniques rapportent des histoires surprenantes de la grande force de ces machines. S'il faut en croire Hemingfield, celles dont Édouard Ier se servit au siége du château de Stirling lançaient des pierres du poids de trois cents livres.

On continua à se servir de cette ancienne artillerie dans les siéges, fort longtemps après l'invention de la poudre et du canon. On peut voir ce que dit à ce sujet le père Daniel dans son *Histoire de la milice française*, tom. I, p. 319. Le feu grégeois continua aussi à être employé à la guerre longtemps après l'introduction des armes à feu, surtout dans l'attaque et la défense des places fortes, comme aux siéges d'Ypres et de Bourbourg en 1383.

L'invention de la poudre à canon dut toutefois amener peu à peu un changement total dans l'art de la guerre. Nous apprenons de Barbour, dans la *Vie métrique de Robert Bruce*, qu'Édouard III se servit de canons dans sa première campagne contre les Écossais en 1327. Du Cange, à l'article *Bombarda*, démontre que les Français avaient des canons au siége de Puy-Guillaume en 1338; et il paraît certain qu'Édouard III en fit usage, tant à la bataille de Crécy qu'au siége de Calais en 1346. Quatre pièces placées sur une petite colline firent de grands ravages à Crécy parmi les troupes françaises, et contribuèrent beaucoup au gain de la bataille, par l'effroi que causèrent aux Français ces machines encore inconnues. L'usage du canon devint par la suite de plus en plus commun. Pétrarque, dans ses *Dialogues sur le renard*, à la Bonne et Mauvaise Fortune, qu'il écrivait en 1358, parle de canons comme de machines d'un usage déjà fréquent et qui ne causaient plus guère d'étonnement ou d'admiration.

Les canons, qu'à cette époque on appelait des *bombardes*, furent les armes à feu les plus anciennes. Les premiers canons furent grossiers et mal faits, plus larges à la bouche qu'à la chambre, et si ressemblant à des mortiers que le docteur Henry suppose que l'idée a pu en être fournie par celui dans lequel Schwartz, chimiste allemand qui passe pour avoir découvert la poudre à canon au commencement du quatorzième siècle, pilait ses matériaux. Tous ces curieux canons étaient en fer, sans aucun mélange d'autre métal, et consistaient ordinairement en bandes ou pièces de fer ajoutées ensemble dans leur longueur et attachées avec des cercles de fer; les unes étaient trop longues et les autres trop courtes. En un mot, l'art de faire des canons était encore très-imparfait.

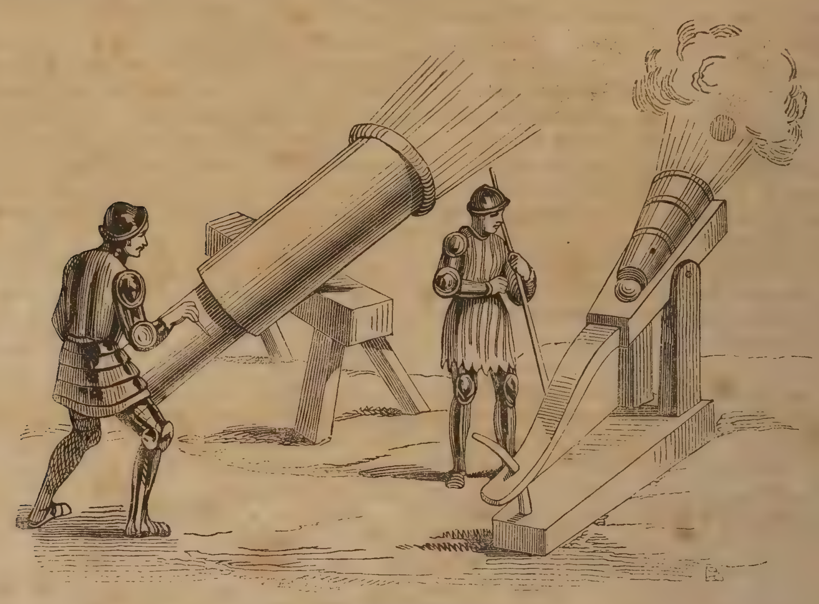
En Angleterre, on fit des canons et l'on fabriqua de la poudre dès le quatorzième siècle. On trouve dans les *Traités* de Rymer, tom. VII, p. 187, la copie d'un ordre donné par Richard II à sir Thomas Norwich en 1378, pour qu'il achetât à Londres deux grands et deux petits canons, ainsi qu'une certaine quantité de salpêtre, de soufre et de charbon pour faire de la poudre. On apprend par ce même document que les premiers boulets furent faits de pierre.

Indépendamment des grosses pièces qui s'appellent encore des canons, on faisait usage à cette époque de machines plus petites que l'on appelait des *canons à main*. Ils étaient si petits et si légers qu'il suffisait de deux hommes pour les porter, et quand on voulait les tirer, on les posait sur un appui fixé dans la terre (père Daniel, tom. I, liv. VI, p. 321). Les quatre cents canons, ou du moins la plus grande partie d'entre eux, avec lesquels les Anglais, d'après Froissart, assiégèrent Saint-Malo en 1378, étaient sans doute de cette espèce; cependant le docteur Henry pense que les canons à main furent apportés pour la première fois en Angleterre par les Flamands qui accompagnaient Édouard IV à son retour dans ses états en 1471. Il ajoute qu'à cette époque les Écossais avaient une artillerie qui leur était particulière, et que l'on appelait des

chars de guerre. Chacun de ces chars contenait deux canons.

Vers le milieu du quatorzième siècle, le nom de canon était donné indistinctement à toutes les pièces d'artillerie, quoiqu'il y en eût d'espèces fort différentes quant à la forme et à la grandeur, et qu'on les distinguât les unes des autres par des dénominations particulières. Ainsi, dans les lettres adressées en 1481 par le roi Edouard IV à diverses personnes, pour les engager à résister à l'invasion des Ecossais, on trouve le passage suivant : « Bumbardos, canones, « culverynas, fowelas, serpentines et *alios canones quoscumque*, ac pulveres sulphureos, salspetre, petras, ferrum, plumbum, et omnimodas alias stuffuras pro eisdem « canonibus necessarias et opportunas. »

La même traduction française de Quinte-Curce dont nous avons parlé plus haut, et qui avait été faite par un Portugais nommé Vasqua de Lucenne, en 1468, présente dans les figures dont elle est ornée le dessin de deux des plus anciennes espèces de canons.



Anciens canons

On lit dans Monstrelet, sous l'an 1459, que pendant que le roi Jacques d'Ecosse examinait l'effet de son artillerie au siége du château de Roxburgh, un des grossiers canons de l'époque, faits de barres de fer réunies par des cercles de métal, creva tout à coup. Un fragment entra dans la cuisse du roi, qui mourut presque immédiatement, par suite de la grande hémorrhagie que la blessure occasionna. Le comte d'Angus, qui se tenait à côté de Jacques, fut blessé par le même accident. Sous l'an 1478, il dit : « Une grande bombarde qui avait été fondue à Tours fut amenée à Paris le « lundi avant l'Epiphanie pour être éprouvée, et fut, à cet « effet, placée dans les champs en face de la Bastille de « Saint-Antoine. On la pointa vers Charenton, et, au premier coup elle lança le boulet jusqu'au gibet qui est sur « le pont de Charenton; mais les personnes qui étaient présentes, croyant qu'elle n'avait pas déchargé toute la poudre qui avait été mise dans la chambre, ordonnèrent « qu'on la rechargeât, que l'on nettoyât complétement la « chambre de tout ce qui y restait : ce qui fut fait; et un « boulet de fer pesant cinq cents livres fut mis dans la « bouche, devant laquelle se tenait Jean Maugué, fondeur « de la pièce. Comme le boulet coulait au fond de la bombarde, par quelque accident inconnu, la poudre qui était « dans la chambre prit feu avant que la mèche y fût appliquée, et par la décharge mit en pièces Jean Maugué et « quatorze autres personnes, de qui les têtes, les bras et les « corps furent lancés en l'air. Le boulet tua un pauvre innocent oiseleur qui tendait ses filets dans les champs; et la « bombarde, en crevant, mutila quinze ou seize autres « personnes, dont quelques-unes moururent. De sorte que, « par cet accident, vingt-deux à vingt-trois personnes perdirent la vie. Les restes de Jean Maugué furent rassemblés, posés sur un brancard et portés à Saint-Méry « pour être enterrés; et une proclamation fut faite dans « les rues de Paris afin que tout le monde priât pour « l'âme de Jean Maugué, qui avait perdu la vie au service « du roi. »

En 1477, quand Louis XI attaqua diverses places de Flandre et de Picardie, il fit fondre des bombardes d'une longueur et d'un poids prodigieux à Paris, à Tours, à Orléans et à Amiens. Les boulets de fer furent fondus à Creil, et ceux de pierre furent façonnés dans les carrières des environs de Péronne.

Par les passages que l'on vient de lire, on aura pu conclure qu'à l'ancienne méthode de construire les canons avait succédé, vers le milieu du quinzième siècle, l'art de les fondre. Le père Daniel nous apprend (*Histoire de la milice française*, tom. I, pag. 450) que vers la fin de cette époque on inventa dans ce but une espèce de métal dur et mélangé qu'on appela *métal de fonte* ou *bronze*. Il paraît aussi qu'alors les canons étaient fondus d'une seule pièce solide.

C'est probablement de ce métal que Stowe veut parler dans un passage de ses annales. « Cette année 1535, dit-« il, John Owen commença à faire des pièces d'artillerie « de cuivre, telles que canons, couleuvrines et autres semblables. Il fut le premier Anglais qui eût jamais fait de « pareilles pièces en Angleterre. Ses descendans de son « nom et du nom de Pitt continuèrent jusque sous le rè-« gne du roi Jacques à fondre des pièces d'artillerie dans

« une grande perfection pour le service du royaume. » On conserve encore aujourd'hui dans le château de Douvres un superbe modèle de cette espèce de canons. Il avait été fondu à Utrecth en 1544, et présenté par les états de Hollande à la reine Élisabeth. D'autres échantillons, tant anglais qu'étrangers, d'une date un peu plus récente, se voient à la Tour de Londres, à l'arsenal de Wooffwich et dans plusieurs arsenaux des pays étrangers. La grosseur des canons fut en général considérablement diminuée dans le seizième siècle, et une plus grande élégance fut donnée à leur forme.

Le plus gros canon de fonte qui existe aujourd'hui est une pièce de cuivre qui se trouve à Bejapour et qu'on a appelée *Malick é Meidân* (le seigneur de la plaine). Elle a été fondue en souvenir de la prise de cette place par l'empereur Alum Gir, en 1685. Sa plus grande longueur est de quatorze pieds un pouce d'Angleterre, et son diamètre de deux pieds quatre pouces. Un boulet de fer pour ce canon pesait seize cents livres.

Nous devons les mortiers à des ouvriers qui étaient employés par Henri VIII; et les canons en fonte de fer remontent au temps d'Edouard VI. Voici ce qu'on lit dans les Annales de Stowe à l'an 1543. « Le roi Henri, prévoyant la guerre avec la France, fit de grands préparatifs et approvisionnemens de munitions et d'artillerie, comme aussi de canons de cuivre. Et il y avait alors un certain Pierre Baud, français de naissance, fondeur de grosse artillerie, et un autre étranger nommé Pieter Van Collen, armurier, l'un et l'autre pensionnés par le roi, qui en conférant ensemble devisèrent et firent faire certains mortiers qui avaient de onze à dix-neuf pouces de diamètre à la bouche; et à l'usage de ces pièces, lesdits Pierre et Pieter firent faire certains boulets creux de fonte de fer qui devaient être remplis d'artifices, et les plus gros étaient munis de vis de fer pour recevoir des mèches enflammées, afin que le feu pût être mis aux artifices et le boulet creux mis en pièces, dont la plus petite en touchant un homme le tuerait ou le gâterait. Après que le roi fut de retour de Boulogne, ledit Pierre Baud continua à travailler seul. Dans la première année du règne d'Edouard VI, il fit certaines pièces d'artillerie en fer fondu de différentes sortes et formes. Son apprenti, John Johnson, lui ayant survécu, enchérit encore sur son maître pour la perfection et la netteté de son travail, au grand avantage du pays. Son fils Thomas Johnson, qui vit encore, est un ouvrier fort distingué. En l'année 1595, il fit quarante-deux pièces de grosse artillerie de fer pour le comte de Cumberland; c'était des demi-canons, pesant six mille livres ou trois tonneaux la pièce. »

Il paraît par *les Traités sur la marine*, de sir William Monson, que le *fauconneau* était une pièce d'artillerie qui avait dix pouces et demie de diamètre à l'ouverture et dont le boulet pesait deux livres; la *demi-couleuvrine* avait quatre pouces de calibre, et le boulet pesait neuf livres et demie; le *mignon* avait trois pouces et demie de calibre, et un boulet de quatre livres; la *couleuvrine* avait cinq pouces et demi d'ouverture, et un boulet de dix-sept livres et demie. Lodge et Monson nomment encore quelques autres pièces.

L'invention des *pétards* remonte aux guerres civiles de France. Les Huguenots s'en servirent pour la première fois au siége de Calais, en 1580. Ce fut principalement à l'usage des pétards que le maréchal de Lesdiguières dut la prise de Montélimart et d'Embrun en 1585. D'après le père Daniel, les boulets rouges furent employés par le maréchal de Matignon au siége de La Fère en 1580; mais nous apprenons dans la vie de Henri V, par Elmham, pag. 155, que leur origine est beaucoup plus ancienne. Cet écrivain dit qu'une armée anglaise assiégeant Cherbourg en 1418, les assiégés lancèrent avec leurs canons des boulets de fer rouge dans le camp anglais, afin de brûler les cabanes dans lesquelles les soldats anglais étaient logés. (*Massas ferreas rotundas, igneis candentes fervoribus, à Saxivomorum faucibus studuerant emittere.*)

L'*obusier*, qui n'est qu'un mortier perfectionné, fut, dit-on, inventé par Belidor, et employé pour la première fois au siégé d'Ath en 1697. La *caronnade*, espèce de canon court ou de long obusier, fut inventée par le général Robert Melville, vers l'an 1779.

Des *fusées de fer* de différentes grosseurs et dont le poids avait depuis seize jusqu'à plus de quarante livres, furent inventées pendant la dernière guerre par sir William Congrève et sont connues maintenant sous le nom de fusées à la Congrève. On s'en servit pour la première fois au siége de Copenhague, et plus tard contre la flotille de Boulogne, qui se trouvait alors à Flessingue. On en fit aussi usage à la bataille de Leipsick. Il y a maintenant dans l'armée anglaise une branche de service spécialement consacrée aux fusées.

En parlant des anciennes machines d'artillerie on cite communément aussi le *bélier*, quoiqu'il ne se rapporte à aucune des définitions habituelles de ce terme. Pline, de qui, à la vérité, l'autorité n'est pas fort grande en pareille matière, dit qu'il fut inventé pendant le siége de Troie; mais il n'en est nulle part question dans Homère. La première fois qu'il est parlé de cette machine, c'est probablement dans Ezéchiel, quand le prophète décrit un siége figuré à Jérusalem, et dit (ch. 4, 5, v. 2): « Dressons des béliers tout autour de la ville; » et plus bas (ch. 22, 5, v. 22): « Qu'il dresse des béliers contre les portes de la ville. » Nous trouvons ensuite le bélier dans la guerre du Péloponnèse, l'an 429 avant J.-C. (*Thucyd. II*, 76), et il est certain qu'un siècle plus tard Denys l'ancien l'employa au siége de Motya. Dans le moyen âge on s'en servit quelquefois, mais son usage n'était pas généralement adopté.

VOYAGES.

L'AMÉRIQUE MODERNE.

SECONDE CAUSERIE.

Albany est la seconde ville de l'État de New-York sous le rapport de la population, de la richesse et du commerce. Elle est située sur la rive ouest de l'Hudson, à cent quarante-cinq milles environ de New-York par la rivière, et près de l'endroit où commence la navigation pour les plus petits bâtimens. Construite au point le plus élevé d'une

plaine fort étendue, qui s'étend entre le Mohawk et l'Hudson, elle a tout à fait l'apparence d'une cité qui glisse le long d'une colline jusque dans la vallée.

On ne connaît rien de positif sur les commencemens de l'histoire d'Albany. On croit cependant qu'en 1614 la Hollande bâtit un fort et un comptoir dans une île placée précisément au-dessous de la ville; et que neuf années après elle éleva également dans la position actuelle d'autres fortifications auxquelles on donna le nom de Fort Orange. Il paraît que ce dernier fut baptisé plusieurs fois, et que, à différentes époques, on le nomma Auralia, Beverwych et Williamstadt. « Pendant tout ce temps, dit un historien, il fut connu aussi sous le nom de *Le Fuyck.* » Le nom indien est Schaunaugh-ta-da ou *Autrefois des bois de pins.*

Albany est la résidence de plusieurs des plus anciennes et des plus riches familles de l'État; mais, hors de là, la ville est simplement le centre du transit, le canal de communication entre le nord et l'ouest que suivent le commerce et les voyageurs. Les canaux Érié et Champlain se réunissent ici à l'Hudson; et celui qui traverse ce long bras de mer arrive aux grands lacs par les deux canaux, comme si le vieil Encelade était placé là et étendait ses bras immenses entre l'eau douce et l'eau salée.

Le souvenir que beaucoup de gens gardent d'Albany, c'est d'y avoir perdu un porte-manteau. Les bateaux à vapeur du nord de la rivière vous débarquent, à l'entrée de la nuit, sur un môle fort étroit et en compagnie de trois et jusqu'à sept cents passagers. Là vous trouvez encore un même nombre d'individus, plus ou moins, dont chacun ne paraît pas avoir d'affaire plus importante dans la vie que de vous persuader, à ce même instant, que vous devez vous servir, pour continuer votre route, de certaine voiture ou vous arrêter à certain hôtel. A peine avez-vous mis le pied sur le bord que vous vous trouvez au milieu de cinq ou six furibonds, dont deux ou trois marchent à reculons devant vous, tous parlant de manière à couvrir la voix des uns des autres, et jusqu'aux profonds sifflemens de la vapeur qui s'échappe de la soupape. Si vous parvenez à vous faire entendre et à leur persuader que votre route, votre bagage et le choix de votre hôtel sont des points sur lesquels ils ne peuvent pas vous être de la moindre utilité, leur place est prise par six autres avec lesquels vous tâchez de vous en tirer aussi bien, et ainsi de suite. Prenez-vous enfin la résolution de ne plus ouvrir la bouche, votre silence est regardé comme un consentement. Votre bagage est pris devant vous et disparaît avant que vous soyez revenu de votre surprise; et vous n'avez d'autre moyen que de suivre à un hôtel le plus importun des cinq persécuteurs qui vous entourent encore, de réclamer votre porte-manteau dans le journal du lendemain, et d'attendre à Albany qu'il revienne du Canada ou du lac Érié, ou jusqu'à ce que vous ayez pris votre parti sur sa perte.

Une des scènes les plus plaisantes du monde, si elle n'était pas si affligeante, est de voir une famille nombreuse, ou plutôt de respectables émigrans qui débarquent à Albany par le paquebot. C'est là leur premier pas dans l'intérieur, et, avec cette confiance qu'ont ceux qui sont habitués aux pays où les personnes et les propriétés sont respectées au moins en apparence, ils abandonnent leurs enfans et leurs bagages à ces gens officieux qui leur assurent que tout est en ordre. Si néanmoins ils éprouvent un moment la crainte que des hommes qui leur sont complétement étrangers ne puissent pas être si vite au fait de leurs affaires et de la route qu'ils doivent suivre, cette crainte fait bientôt place à l'étonnement que cause chez eux cette scène de trouble et de confusion. Au bout de cinq minutes la foule diminue un peu, et le chef de la famille peut enfin s'occuper de ses enfans et de ses effets. Mais en ce moment une diligence entraîne rapidement sa fille aînée, qui, à demi hors de la portière, s'écrie inutilement qu'il y a quelque erreur; les deux plus jeunes partent par le bateau à vapeur qui sort du port, et qui a déjà fait plus de huit milles sur la rivière. La meilleure part de son bagage a disparu, et de sa famille et de ses meubles il ne retrouve plus autour de lui que sa vieille grand-mère et le bois de lit paternel, qui doivent leur salut, l'une à ce qu'elle est sourde, l'autre à ce qu'il est trop lourd à transporter. Pour le consoler, on lui fait espérer que ses enfans pourront être de retour dans un jour ou deux, et qu'il pourra retrouver son bagage quelque part sur sa route à l'ouest, pourvu que, moyennant une dépense assez considérable, il envoie des exprès dans tous les endroits nécessaires.

Albany est le siége du gouvernement et possède une maison d'État sur laquelle un historien s'exprime ainsi : « Dans la construction de cet édifice on a violé toutes les règles d'architecture, soit des Égyptiens, des Hindoux, des Chinois, des Grecs, des Romains, des Sarrasins et des Goths, soit de l'architecture composite. » Cependant on remarque depuis un certain temps un peu plus de goût dans les constructions; et dans Nord Pearl-street j'ai vu dernièrement une façade que je crois être celle d'une nouvelle église, qui est d'un style pur et imposant. Plusieurs des habitations particulières d'Abany sont bâties avec luxe; et la ville est remarquable par la manière avec laquelle on y exerce l'hospitalité.

Albany, avons-nous dit, s'élève sur les bords de l'Hudson. Il en est de l'Hudson comme de toutes les autres rivières; pour qu'on puisse les voir avec avantage, elles doivent être dans le centre et non sur le devant du tableau. Ceux qui vont à Albany par le bateau à vapeur ont du paysage du cap Ouest une idée à peu près pareille à celle qu'un voyageur dans l'intérieur de la voiture de Brighton peut se former de l'effet qu'elle produit en allant comme le vent. On ne saurait dire combien le premier plan d'un paysage ajoute à sa beauté; et il y a peu de rivages néanmoins qui soient plus beaux que ceux de l'Hudson, surtout en face du pic de Crow-Nest, dont nous avons parlé dans la description du cap Ouest.

Crow-Nest est une des plus belles montagnes de l'Amérique sous le rapport de sa forme, de sa belle verdure et de sa position. Et quand les eaux sont tranquilles et que la lune paraît à son sommet, elle ressemble à un monarque couronné d'une simple perle. Cette scène a été décrite dans le plus bel ouvrage d'imagination qu'ait produit l'Amérique, le poëme du *Culprit Fay.* Le début fait si bien connaître l'endroit dont je parle qu'il ne sera pas déplacé ici; et ceux qui n'ont pas lu le poëme, ce qui est certainement le cas de la plupart des lecteurs européens, pourront se former une idée d'une production qui, dans mon opinion, marche de pair avec les chefs-d'œuvre de la littérature.

« La moitié d'une nuit d'été s'est écoulée, la terre est dans l'obscurité, mais les cieux brillent encore et montrent à nos yeux, dans la voûte céleste, la lune, les étoiles, un ciel sans nuages, et ce long voile qui déploie sa couleur lactée, torrent de lumière sur un firmament d'azur. Phœbé se lève derrière le vieux Crow-Nest et dessine fortement les ombres de ses pointes escarpées, en traçant sur les flots argentés qui en baignent le pied ses formes gigantesques. Les côtés de la montagne paraissent dentelés par le mélange d'ombre et de lumière que forment les branches du cèdre et du châtaignier. Sur leur noir feuillage brille et meurt la

mouche luisante, pareille à la lueur étoilée qui perce un moment le sombre rideau qu'a formé la tempête.

« Les étoiles se réfléchissent sur les eaux, formant en spirale une ligne de lumière ondoyante. Les vents se taisent, le hibou a cessé son chant lugubre, la chauve-souris reste cachée dans les crevasses du rocher, et on n'entend sur la colline que le cri du grillon et le bruissement aigu de la demoiselle aux ailes de gaze.

« Voici l'heure de la féerie et des enchantemens magiques. Le tique des bois, placé dans le cœur du chêne de la montagne, réveille par ses battemens réguliers l'insecte qui vit sous le même abri. Tous deux annoncent l'heure de minuit, heure à laquelle doivent commencer les conjurations.

« Les fées sortent des lits des verts lichens; elles quittent leurs abris sous les feuilles veloutées de la molène, sous les ailes du scarabée, du sommet argenté des arbres que la lune éclaire, où, dans leur couche aussi légère que la toile d'araignée, elles sont bercées par la brise du soir. D'autres sortent du lit cotonneux de l'oiseau-mouche, qu'elles en ont chassé par leur pouvoir magique, et enterrées dans la plume dont les couleurs rivalisent avec celles de l'arc-en-ciel, elles y attendent l'heure où le charme doit avoir lieu. Plusieurs sont cachées dans des crevasses du rocher, d'autres ont entr'ouvert des plantes empourprées et s'abritent sous leur ombre. Mais au signal, et éclairées par la lune, elles accourent de tous les côtés, et leurs formes mignonnes brillent des plus belles parures qu'ait pu inventer la féerie pour satisfaire leur vanité. »

L'assemblée générale des fées étant complète, elles procèdent au jugement d'un lutin coupable, qui a laissé éteindre sa lampe magique et paralysé ses ailes par son amour pour une mortelle. Il est condamné à des peines dont l'ingénieuse description forme la plus grande partie du poëme, et lorsqu'il a expié sa faute, on lui pardonne. Il y a dans cet ouvrage une finesse de détails et une connaissance si parfaite de la nature américaine, des oiseaux, des poissons, des fleurs qu'elle produit, que ce petit poëme n'est pas moins remarquable par les connaissances que l'auteur y déploie que comme œuvre d'imagination.

Précisément au-dessous de Crow-Nest, et cachée sous l'épais feuillage d'un ravin, jaillit une cascade, pareille à une naïade, des profondeurs de la forêt; cette source va se jeter dans le fleuve. Toutes les promenades des environs sont solitaires, et on y jouit d'une grande fraîcheur; aussi elles sont le rendez-vous favori des amoureux de New-Yorck, qui s'y rendent en trois heures par les bateaux à vapeur, pour passer doucement une partie de la lune de miel et se procurer, dans un hôtel situé à un demi-mille, ces jouissances réelles sans lesquelles les jouissances idéales ne sont que fumée. La tombe de marbre d'un jeune cadet, dont le fusil creva et qui fut tué, a un caractère pittoresque et forme un des souvenirs historiques de l'endroit.

C'est là que je fis rencontre un matin d'un pauvre cordonnier que l'on nommait le *Cosaque*, par allusion à son origine russe. Il était en effet venu du fond de la Sibérie, du pays des Ostiaks, pour raccommoder les souliers des habitans d'Albany. La personne qui m'accompagnait connaissait le *Cosaque*, et l'interrogea sur les usages de son pays. Voici ce que nous apprit de plus curieux le vieux savetier :

Les Ostiaks de l'Obi sont une des première nations de la Sibérie découvertes et soumises par les Russes. Ainsi que tous les peuples de cette vaste région, ils sont devenus moins nombreux depuis qu'ils ont été conquis. La petite-vérole et d'autres maladies, qui leur étaient inconnues, ont fait de grands ravages parmi eux; cependant ils forment encore la nation la plus nombreuse de toutes celles qui habitent le territoire de Bérézof. Ils occupent une étendue considérable de terrain le long du fleuve Obi.

La plupart de ces barbares sont de taille moyenne et peu robustes. Presque tous ont la figure pâle et repoussante, les cheveux rouges et flottant autour de la tête. (Le *Cosaque* avait beaucoup des caractères de cette beauté nationale.) Les hommes sont laids, les femmes leur ressemblent; tous sont simples et craintifs, remplis de préjugés, et ne se livrant au travail que lorsqu'ils y sont poussés par le besoin.

L'habillement des hommes et des femmes n'a presque rien de commun avec celui des autres nations : il consiste principalement en peaux d'animaux préparées par eux-mêmes. Les riches sont les seuls qui portent des chemises; les autres portent leur habit de cuir sur la peau. L'habillement des hommes est une fourrure de peaux de renne. Ils y laissent le poil, qui se place sur la peau. Cette fourrure et le capuchon sont bordés de peaux de chien ou de queues de renard. Ils la mettent quelquefois en été pendant les chaleurs; mais alors ils quittent une espèce de camisole qu'ils mettent par dessous. En hiver ils portent une autre fourrure beaucoup plus ample et plus longue, à laquelle pend aussi un capuchon qu'ils mettent sur la tête par-dessus l'autre.

Ceux qui habitent les rives de l'Obi portent un manteau de peaux de loutre, animal qui leur sert de nourriture dans les momens de disette. Ils ont des bottes faites avec les pattes de renne découpées par bandes, et qu'ils rassemblent en les cousant. Ils prennent pour les semelles les parties en poil de brosse qui se trouvent entre les ergots de l'animal; ils les cousent ensemble pour les rendre plus solides. Ce poil hérissé les empêche de glisser sur la neige. Des marchands russes font commerce de ces bottes; ils en vendent en Sibérie et en Russie, où l'on s'en sert pour voyager.

Les femmes ostiakes se couvrent avec des robes de fourrures, ouvertes par devant et peu amples, mais qui cependant le sont assez pour que l'un des côtés puisse être rabattu sur l'autre; elles les fixent avec des courroies. C'est leur seul habillement, et quoiqu'elles ne portent pas de ceinture, on ne voit jamais aucune partie de leur corps nu; elles n'ont point de caleçon ni même de bas en été. Elles mettent en hiver des bas de peaux corroyées en blanc. Leurs cheveux forment deux tresses qui pendent sur le dos et sont fixées ensemble par un cordon qui les traverse.

Les femmes riches ont dans leurs cheveux deux longues bandes de drap jaune qui tombent jusqu'aux jarrets. Ces bandes sont ornées de petites figures en plaqué de cuivre ou de laiton, qui représentent de petits chevaux, des rennes, des poissons. Les femmes et les filles portent toutes de longs pendans d'oreilles, composés de petits coraux colorés, enfilés dans du fil de laiton ou dans du cordonnet. La plupart des hommes ont les oreilles percées et y portent de petits anneaux. Toutes les femmes ainsi que les filles mettent un voile sur leur tête, aussitôt qu'un étranger ou même un parent entre dans leur cabane; elles n'ont jamais le visage découvert que devant leur mère. Ces voiles sont ourlés et garnis de franges. Ce costume est maintenu par une pudeur qui leur est naturelle. Lorsqu'une personne quelconque entre dans leur logement, elles en sortent incontinent, ou vont se cacher dans un coin.

Le principal ornement des femmes ostiakes est d'avoir le dessous des mains, l'avant-bras et le devant de la jambe tatoués. Elles dessinent à cet effet, avec de la suie, la figure

qu'elles veulent reproduire, et la piquent ensuite avec une aiguille jusqu'à ce que le sang paraisse. Les piqûres se remplissent de suie. laissent des points imprimés dans la peau. Les hommes ne s'incrustent sur le poignet que la marque par laquelle ils sont désignés dans les livres où l'on enregistre les tributaires. Cette marque sert aussi de signature chez les peuples de Sibérie qui ne savent point écrire. Dans les maladies, les hommes se font imprimer toutes sortes de



Vue de la ville d'Albany.

figures sur les épaules et aux autres parties du corps; et ils attribuent autant de vertu à ce remède que les Européens à l'application des ventouses.

Les Ostiaks peuvent être regardés comme une nation de pêcheurs, car la pêche est leur principale occupation pendant tout l'été et une partie de l'hiver; le poisson est leur principale nourriture. Ils chassent et prennent des oiseaux au lacet, lorsqu'ils ont quelque loisisir. La pêche les oblige

à mener une vie un peu errante. Ils passent en été avec des iourtes, ou cabanes portatives, dans les contrées poissonneuses. Mais ils ont des habitations d'hiver, fixes, où ils se rendent tous les ans. Ils choisissent le voisinage des fleuves et des endroits secs et élevés pour y établir leur séjour dans cette saison rigoureuse. Plusieurs familles habitent une même cabane. Au-dessus de Bérézof il y en a quelques-unes qui contiennent jusqu'à trente familles. Les femmes qui ont de petits enfans suspendent les berceaux ou les placent devant leurs loges.

Les chiens de bonne race, et surtout les chiennes qui ont des petits, couchent sur les bancs qui servent de couchettes. Les chiens communs, c'est-à-dire ceux qu'ils attèlent à leurs traîneaux, couchent en dehors de la cabane et n'y entrent pour manger que lorsque la famille se propose de voyager. On entretient au milieu de l'iourte un feu qui est commun à tous ceux qui l'habitent. Chacun y fait la cuisine lorsque bon lui semble. Les Ostiaks n'ont point d'heures réglées pour leurs repas; ils attendent que la faim les presse. Ce feu de communauté sert aussi à faire griller les débris des poissons qu'ils donnent à leurs chiens. Ce grillage continu remplit le toit de leurs cabanes d'une suie tellement grasse qu'elle y pend par flocons. Qu'on juge de l'exhalaison et de l'humidité qui règnent dans ces habitations où hommes, femmes, enfans et chiens cohabitent pêle-mêle.

Rien n'est aussi dégoûtant que la manière de vivre de ce peuple. La principale malpropreté chez les femmes tient aux travaux domestiques, dont elles sont chargées. Les hommes les regardent comme leurs esclaves. Ce sont elles qui montent et démontent les cabanes, préparent les repas et ont soin des vêtemens, nettoient et apprêtent le gibier et le poisson, lorsque les hommes reviennent de la chasse ou de la pêche. La construction ou la réparation des instrumens est l'unique occupation de leurs maris.

Lorsque les Ostiaks veulent chasser, ils tâchent d'éternuer la veille au soir. Si l'éternuement a lieu, ils le regardent comme un heureux augure; si au contraire ils éprouvent le besoin d'éternuer le matin du jour où ils doivent chasser, ils font mille grimaces ou contorsions pour s'en empêcher. S'ils ne peuvent y réussir, ils tombent aussitôt dans la tristesse, parce qu'ils se persuadent que le gibier doit leur échapper; quelques-uns mêmes remettent la partie à un autre jour.

Ces peuples jouissent d'une bonne santé, quoiqu'ils ne se nourrissent que de mauvais alimens et que l'eau soit leur unique boisson. Ils ne sont pas maladifs tant qu'ils sont dans la fleur de l'âge; mais lorsque les années ou quelque incommodité les empêchent de continuer leur vie active, ils deviennent communément sujets à des affections chroniques, scorbutiques et nerveuses, dont ils ont peine à se tirer. La petite-vérole fait quelquefois de grands ravages parmi eux, et c'est un des grands obstacles qui s'opposent à leur multiplication.

Les Ostiaks, principalement ceux qui demeurent au-dessous de Bérézof, sont encore païens; ils ont autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir.

Lorsqu'un Ostiack veut se marier, il chosit parmi ses plus proches parens et ses amis des compagnons de service du même âge, et il en nomme un pour son entremetteur. Il se rend ensuite avec eux dans la cabane du père de la fille dont il a fait choix. Quand celui-ci voit arriver la compagnie, il ne forme aucun doute sur l'objet de la visite, et sur-le-champ il régale ses hôtes. Le repas fini, les convives se rendent dans une autre cabane. L'amant envoie son entremetteur vers le père de sa belle pour faire la proposition du mariage et savoir le prix qu'il y met. L'entremetteur court d'une cabane à l'autre, jusqu'à ce que les parties soient d'accord. Le marché conclu, on se retire. Le futur revient quelque temps après pour remettre au père la moitié de la dot fixée. La dot d'une fille riche monte communément à cent peaux de rennes et à beaucoup de fourrures de toute espèce.

Une fille mariée évite autant qu'il lui est possible la présence du père de son mari tant qu'elle n'a pas d'enfans; et pendant ce temps le mari n'ose pas paraître devant la mère de sa femme. S'ils se rencontrent par hasard, le mari tourne le dos et la femme se couvre le visage.

Les Ostiaks ne regardent pour ainsi dire leurs femmes que comme des animaux domestiques et nécessaires. Ils leur disent à peine une parole de douceur; ils ne leur infligent cependant aucun châtiment corporel sans le consentement du père, quelque grave d'ailleurs que puisse être leur faute. Une femme maltraitée se sauve chez ses parens; elle oblige alors son père de rendre la dot à son mari et de lui faire épouser un autre homme.

Les Ostiaks enterrent leurs morts immédiatement après qu'ils ont rendu le dernier soupir. On creuse une fosse peu profonde; on revêt le défunt de ses meilleurs habits, on l'expose en plaçant à côté de lui un couteau, une hache, un cornet rempli de tabac. Pendant cette exposition, qui est fort courte, ses parens, ses voisins et ses amis se rassemblent autour de lui et le pleurent en poussant de grands cris. Les femmes sont assises, le visage voilé; les hommes sont debout. Au lieu de cercueil, on le place dans un petit canot dont les deux pointes ont été coupées, et on le porte en terre. Si c'est un homme, les hommes seuls vont à l'enterrement; si c'est une femme, les femmes seules y assistent. Ils enterrent leurs morts sur les hauteurs et leur tournent toujours la tête vers le midi. Lorsque c'est un homme, on fait suivre le convoi par les quatre plus beaux de ses rennes, bien harnachés et attelés à des traîneaux. La cérémonie achevée, on prépare un repas près de la fosse; et lorsqu'on s'est rassasié, on emporte toutes les viandes qui restent pour les distribuer aux voisins du défunt. La famille donne plusieurs autres repas de commémoration.

Nous récompensâmes de ces détails le *Cosaque* en lui donnant un écu; du reste, le métier de conteur lui était sans doute plus lucratif que celui de savetier, car il alla se griser immédiatement avec l'argent que nous lui avions donné. Or, d'après l'aveu qu'il nous en fit le lendemain, pareille chose ne lui était pas arrivée depuis dix ans, époque où un Anglais lui avait payé deux shellings pareil récit. Si vous ne trouvez pas étrange et curieuse, comme moi, cette histoire des mœurs sibériennes, faite en Amérique, en vérité il faut renoncer à vous intéresser. W.

(*Traduit de l'anglais.*)

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

OMBRES ET RAYONS,

PAR VICTOR HUGO;

Si la littérature, comme l'a dit M. de Bonald, est l'expression de la société, la société n'est pas moins l'expression de la littérature. Toujours l'écrivain en effet, quelquefois même à son insu, reflète les passions, les préjugés et les croyances de son époque. Soit qu'il les partage, soit qu'il les combatte, il agit sous leur influence directe. En revanche il peut les modifier avec un art tout puissant: comme un magicien jeté sur une mer en tempête, il sait, par des paroles magiques, sinon apaiser et aplanir les flots furieux, du moins leur donner une direction et les faire servir à ses projets. Le cavalier arabe ne détruit pas l'ardeur terrible de l'étalon : il saisit le redoutable coursier, lui saute en croupe, et le mène soit dans le gouffre de sable qui doit l'engloutir, soit vers l'oasis fraîche et délicieuse où il trouvera une vie douce et libre.

Voltaire, dans son besoin d'anathème et de destruction, Voltaire exprimait assurément les haines prêtes à éclater qui tourmentaient alors l'Europe entière; mais n'a-t-il point en outre attisé la flamme et fait un détestable incendie de ce qui peut-être n'aurait été qu'une grande et divine lumière? n'a-t-il point, en soufflant le mortel simoun de son haleine empestée, soulevé un ouragan de sable qui a failli étouffer toutes les croyances, et dont, hélas! de nos jours, il reste encore des landes, stériles à jamais peut-être!

Et cependant, enfin, la littérature a repoussé toutes les fatales impiétés de Voltaire; elle a écrasé avec dédain ce qui restait de son école stérile et corrosive! Un homme s'est fait l'expression de la société actuelle et l'a modifiée par son génie régénérateur. Au matérialisme il a opposé les croyances en Dieu et en la vertu. Il a combattu la sécheresse de la forme par une poésie lumineuse et riche de couleurs. Il a conçu la pensée sublime d'un grand édifice élevé à l'éternelle source de toute intelligence, et tous se sont mis à l'œuvre avec ardeur pour compléter son immense œuvre. Chaque ouvrier travaille avec ardeur : les uns créent les nefs profondes; les autres élèvent les hautes tours; ceux-là peignent les fresques splendides; d'autres cisèlent les humbles statuettes du porche. Quels qu'ils soient dans la hiérarchie de l'art, grands ou petits, faibles ou forts, princes ou peuple, ils se sentent fiers de graver d'une main fervente leur nom sur l'une des pierres de cette cathédrale de la pensée.

L'homme dont l'influence agit si puissamment et si heureusement sur notre époque, est-il besoin de le nommer? Préparé au combat par l'étude, il a lutté et lutte encore avec une inébranlable persévérance contre ce qui reste encore des vieilles idées et des vieux sectateurs de Voltaire. Il combat jusqu'à ce qu'il puisse avancer; avance toujours et n'a jamais reculé d'un pas. Chaque bataille est une victoire décisive et vaut une conquête aux croyans de la religion et de la morale.

Ombres et Rayons, plus encore que tous les livres de M. Victor Hugo, réalisent la pensée qui le préoccupe et ouvrent à deux battans la voie dans laquelle il entraîne la société, voie loyale, large, incommensurable. Le poëte a secoué le peu de poussière terrestre qui restait encore attachée à ses ailes et pris son vol tout droit vers le ciel. Aussi voit-il de haut; aussi ne laisse-t-il tomber, cette fois, sur la misère et sur la fange humaine que des paroles de miséricorde et de consolation. Il n'y a plus ni reproche ni anathème! Il pleure sur la Samaritaine repentante et lui tend la main; il s'arrête à chaque pas dans sa marche pour panser avec de l'huile et du vin les blessures du voyageur abandonné sur la route. Si des cris d'indignation sortent de ses lèvres, c'est seulement pour repousser l'esprit du mal, c'est pour réduire à l'impuissance les vieux débris du philosophisme, comme l'ange assis aux pieds de Daniel, dans la fosse de Babylone, réprimait la fureur des lions.

Ombres et Rayons sont le livre de la famille, le livre des mères et des jeunes filles, le livre des penseurs et des poëtes, le livre de tout ce qui souffre et de tout ce qui aime. Les pages suivantes arrachées de cette œuvre le prouveront bien mieux du reste que toutes les paroles de ma voix.

S. Henry BERTHOUD.

QUE LA MUSIQUE DATE DU SEIZIÈME SIÈCLE.

I.

O vous, mes vieux amis, si jeunes autrefois,
Qui, comme moi, des jours avez porté le poids,
Qui de plus d'un regret frappez la tombe sourde
Et qui marchez courbés, car la sagesse est lourde;
Mes amis! qui de vous, qui de nous n'a souvent,
Quand le deuil à l'œil sec, au visage rêvant,
Cet ami sérieux qui blesse et qu'on révère,
Avait sur notre front posé sa main sévère,
Qui de nous n'a cherché le calme dans un chant!
Qui n'a, comme une sœur qui guérit en touchant,
Laissé la mélodie entrer dans sa pensée!
Et, sans heurter des morts la mémoire bercée,
N'a retrouvé le rire et les pleurs à la fois
Parmi les instrumens, les flûtes et les voix!

Qui de nous, quand sur lui quelque douleur s'écoule,
Ne s'est glissé, vibrant au souffle de la foule,
Dans le théâtre empli de confuses rumeurs!
Comme un soupir parfois se perd dans les clameurs,
Qui n'a jeté son âme, à ces âmes mêlée,
Dans l'orchestre où frissonne une musique ailée,
Où la marche guerrière expire en chant d'amour,
Où la basse en pleurant apaise le tambour!

II.

Écoutez! écoutez! du maître qui palpite,
Sur tous les violons l'archet se précipite.
L'orchestre tressaillant rit dans son antre noir.
Tout parle. C'est ainsi qu'on entend sans les voir,
Le soir, quand la campagne élève un sourd murmure,
Rire les vendangeurs dans une vigne mûre.
Comme sur la colonne un frêle chapiteau,
La flûte épanouie a monté sur l'alto.
Les gammes, chastes sœurs dans la vapeur cachées,
Vidant et remplissant leurs amphores penchées,
Se tiennent par la main et chantent tour à tour,
Tandis qu'un vent léger fait flotter à l'entour,
Comme un voile folâtre autour d'un divin groupe,
Ces dentelles du son que le fifre découpe.
Ciel! voilà le clairon qui sonne. A cette voix,
Tout s'éveille en sursaut, tout bondit à la fois.
La caisse aux mille échos, battant ses flancs énormes,
Fait hurler le troupeau des instrumens difformes,
Et l'air s'emplit d'accords furieux et sifflans
Que les serpens de cuivre ont tordu dans leurs flancs.
Vaste tumulte où passe un hautbois qui soupire!
Soudain du haut en bas le rideau se déchire;
Plus sombre et plus vivante à l'œil qu'une forêt,
Toute la symphonie en un hymne apparaît.
Puis, comme en un chaos qui reprendrait un monde,
Tout se perd dans les plis d'une brume profonde.
Chaque forme de chant passe en disant: Assez!
Les sons étincelans s'éteignent dispersés.
Une nuit qui répand ses vapeurs agrandies
Efface le contour des vagues mélodies,
Telles que des esquifs dont l'eau couvre les mâts;
Et la strette, jetant sur leur confus amas
Ses tremblantes lueurs largement étalées,
Retombe dans cette ombre en grappes étoilées!

O concert qui s'envole en flamme à tous les vents!
Gouffre où le crescendo gonfle ses flots mouvans!
Comme l'âme s'émeut! comme les cœurs écoutent!
Et comme cet archet d'où les notes dégouttent,
Tantôt dans la lumière et tantôt dans la nuit,
Remue avec fierté cet orage de bruit!

III.

Puissant Palestrina, vieux maître, vieux génie,
Je vous salue ici, père de l'harmonie,
Car ainsi qu'un grand fleuve où boivent les humains
Toute cette musique a coulé de vos mains!
Car Gluck et Beethoven, rameaux sous qui l'on rêve,
Sont nés de votre souche et faits de votre sève!
Car Mozart, votre fils, a pris sur vos autels
Cette nouvelle lyre inconnue aux mortels,
Plus tremblante que l'herbe au souffle des aurores,
Née au seizième siècle! entre vos doigts sonores,
Car, maître! c'est à vous que tous nos soupirs vont
Sitôt qu'une voix chante et qu'une âme répond!

Oh! ce maître, pareil au créateur qui fonde,
Comment fit-il jaillir de sa tête profonde
Cet univers de sons, doux et sombre à la fois,
Écho du Dieu caché dont le monde est la voix?
Où ce jeune homme, enfant de la blonde Italie,
Prit-il cette âme immense et jusqu'aux bords remplie?
Quel souffle, quel travail, quelle intuition
Fit de lui ce géant, dieu de l'émotion,
Vers qui se tourne l'œil qui pleure et qui s'essuie,
Sur qui tout un côté du cœur humain s'appuie?
D'où lui vient cette voix qu'on écoute à genoux?
Et qui donc verse en lui ce qu'il reverse en nous?

IV.

O mystère profond des enfances sublimes!
Qui fait naître la fleur au penchant des abîmes
Et le poëte au bord des sombres passions?
Quel dieu lui trouble l'œil d'étranges visions?
Quel dieu lui montre l'astre au milieu des ténèbres
Et, comme sous un crêpe aux plis noirs et funèbres
On voit d'une beauté le sourire enivrant,
L'idéal à travers le réel transparent.
Qui donc prend par la main un enfant dès l'aurore
Pour lui dire: — « En ton âme il n'est pas jour encore.
Enfant de l'homme! avant que de son feu vainqueur
Le midi de la vie ait desséché ton cœur,
Viens, je vais t'entr'ouvrir des profondeurs sans nombre;
Viens, je vais de clarté remplir tes yeux pleins d'ombre!
Viens! écoute avec moi ce qu'on explique ailleurs,
Le bégaiement confus des sphères et des fleurs:
Car, enfant, astre au ciel ou rose dans la haie,
Toute chose innocente ainsi que toi bégaie!
Tu seras le poëte, un homme qui voit Dieu.
Ne crains pas la science, âpre sentier du feu,
Route austère, il est vrai, mais des grands cœurs choisie,
Que la religion et que la poésie
Bordent des deux côtés de leur buisson fleuri,
Quand tu peux en chemin, ô bel enfant chéri,
Cueillir l'épine blanche et les clochettes bleues,
Ton petit pas se joue avec les grandes lieues.
Ne crains donc pas l'ennui ni la fatigue. — Viens!
Écoute la nature aux vagues entretiens.
Entends sous chaque objet sourdre la parabole.
Sous l'être universel vois l'éternel symbole;
Et l'homme et le destin, et l'arbre et la forêt;
Les noirs tombeaux, sillons où germe le regret;
Et, comme à nos douleurs des branches attachées,
Les consolations sur notre front penchées;

Et, pareil à l'esprit du juste radieux,
Le soleil, cette gloire épanouie aux cieux!...»

V.

Dieu! que Palestrina, dans l'homme et dans les choses,
Dut entendre de voix joyeuses et moroses!
Comme on sent qu'à cet âge, où notre cœur sourit,
Où lui déjà pensait, il a dans son esprit
Emporté, comme un fleuve à l'onde fugitive,
Tout ce que lui jetait la nuée ou la rive!
Comme il s'est promené, tout enfant, tout pensif,
Dans les champs, et, dès l'aube, au fond du bois massif,
Et près du précipice, épouvante des mères!
Tour à tour noyé d'ombre, ébloui de chimères,
Comme il ouvrait son âme alors que le printemps
Trempe la berge en fleurs dans l'eau des clairs étangs,
Que le lierre remonte aux branches favorites,
Que l'herbe aux boutons d'or mêle les marguerites!

A cette heure indécise où le jour va mourir,
Où tout s'endort, le cœur oubliant de souffrir,
Les oiseaux de chanter et les troupeaux de paître,
Que de fois sous ses yeux un chariot champêtre,
Groupe vivant de bruit, de chevaux et de voix,
A gravi, sur le flanc du coteau dans les bois,
Quelque route creusée entre les ocres jaunes;
Tandis que, près d'une eau qui fuyait sous les aulnes,
Il écoutait gémir dans les brumes du soir
Une cloche enrouée au fond d'un vallon noir!

Que de fois, épiant la rumeur des chaumières,
Le brin d'herbe moqueur qui siffle entre deux pierres,
Le cri plaintif du soc gémissant et traîné
Le nid qui jase au fond du cloître ruiné,
D'où l'ombre se répand sur les tombes des moines,
Le champ doré par l'aube où causent les avoines,
Qui pour nous voir passer, ainsi qu'un peuple heureux,
Se penchent en tumulte au bord du chemin creux,
L'abeille qui gaîment chante et parle à la rose,
Parmi tous ces objets dont l'être se compose,
Que de fois il rêva, scrutateur ténébreux,
Cherchant à s'expliquer ce qu'ils disaient entre eux!

Et chaque soir, après ses longues promenades,
Laissant sous les balcons rire les sérénades,
Quand il s'en revenait content, grave et muet,
Quelque chose de plus dans son cœur remuait.
Mouche, il avait son miel; arbuste, sa rosée.
Il en vint par degrés à ce qu'en sa pensée
Tout vécut. — Saint travail que les poëtes font! —
Dans sa tête, pareille à l'univers profond,
L'air courait, les oiseaux chantaient, la flamme et l'onde
Se courbaient, la moisson dorait la terre blonde,
Et les toits et les monts, et l'ombre qui descend
Se mêlaient, et le soir venait, sombre et chassant
La brute vers son antre et l'homme vers son gîte,
Et les hautes forêts, qu'un vent du ciel agite,
Joyeuses de renaître au départ des hivers,
Secouaient follement leurs grands panaches verts!

C'est ainsi qu'esprit, forme, ombre, lumière et flamme,
L'urne du monde entier s'épancha dans son âme

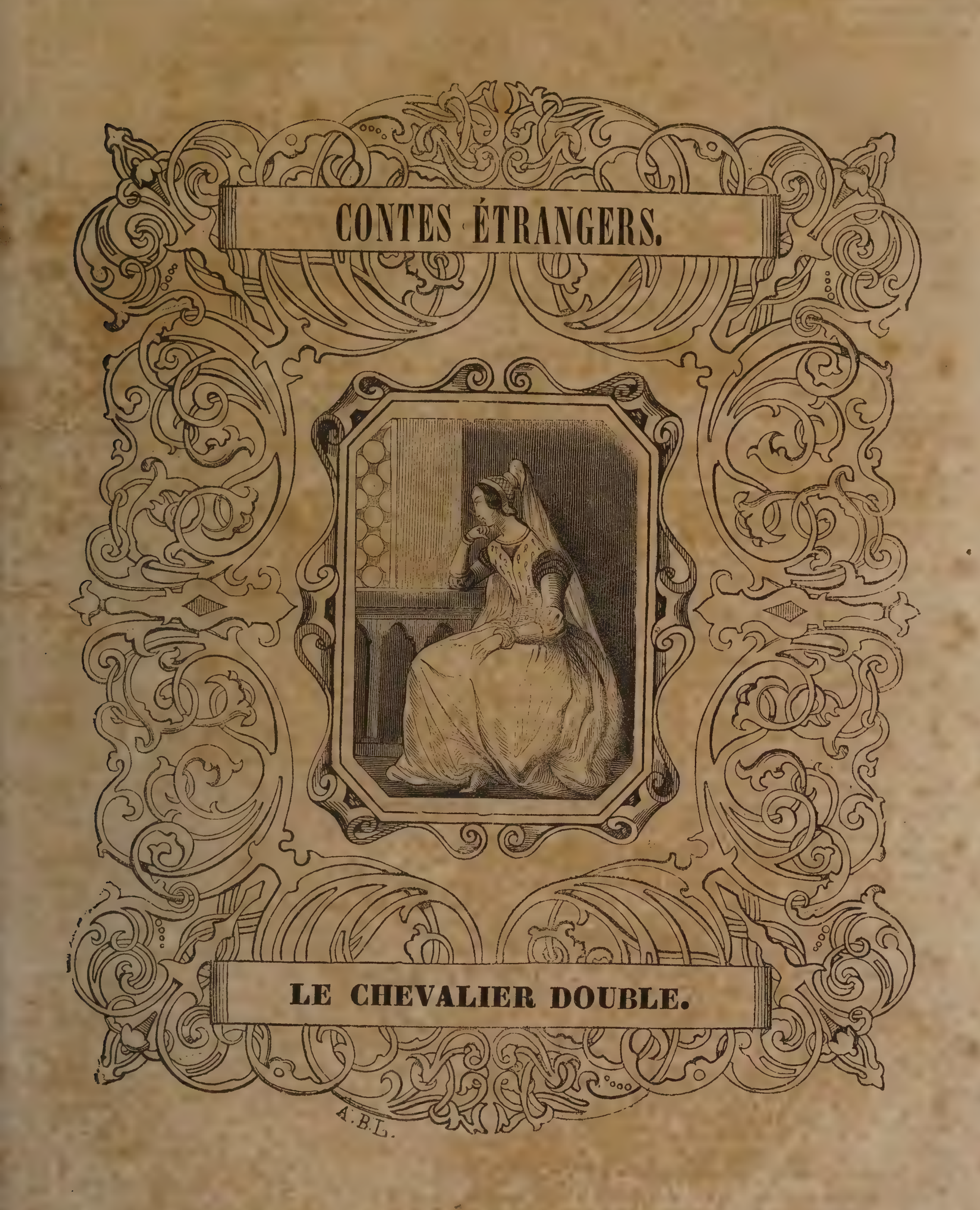
VI.

Ni peintre, ni scupteur! il fut musicien.
Il vint, nouvel Orphée, après l'Orphée ancien;
Et, comme l'Océan n'apporte que sa vague,
Il n'apporta que l'art du mystère et du vague,
La lyre qui tout bas pleure en chantant bien haut!
Qui verse à tous un son où chacun trouve un mot!
Le luth où se traduit, plus ineffable encore,
Le rêve inexprimé qui s'efface à l'aurore!
Car il ne voyait rien par l'angle étincelant;
Car son esprit, du monde immense et fourmillant
Qui pour ses yeux nageait dans l'ombre indéfinie,
Eteignait la couleur et tirait l'harmonie!
Aussi toujours son hymne, en descendant des cieux,
Pénètre dans l'esprit par le côté pieux,
Comme un rayon de nuit par un vitrail d'église!
En écoutant ses chants que l'âme idéalise,
Il semble, à ces accords qui, jusqu'au cœur touchant,
Font sourire le juste et songer le méchant,
Qu'on respire un parfum d'encensoirs et de cierges,
Et l'on croit voir passer un de ces anges vierges
Comme en rêvait Giotto, comme Dante en voyait,
Êtres sereins posés sur ce monde inquiet,
A la prunelle bleue, à la robe d'opale,
Qui tandis qu'au milieu d'un azur déjà pâle
Le point d'or d'une étoile éclate à l'orient
Dans un beau champ de trèfle errent en souriant.

VII.

Heureux ceux qui vivaient dans ce siècle sublime
Où, du génie humain dorant encore la cime,
Le vieux soleil gothique à l'horizon mourait!
Où déjà dans la nuit emportant son secret
La cathédrale morte en un sol infidèle
Ne faisait plus jaillir d'églises autour d'elle!
Être immense, obstruée encore à tous degrés,
Ainsi qu'une Babel aux abords encombrés
De donjons, de beffrois, de flèches élancées,
D'édifices construits pour toutes les pensées;
De génie et de pierre énorme entassement;
Vaste amas où le jour s'en allait lentement!
Siècle mystérieux où la science sombre
De l'antique Dédale agonisait dans l'ombre,
Tandis qu'à l'autre bout de l'horizon confus,
Entre Tasse et Luther, ces deux chênes touffus
Sereine, et blanchissant de sa lumière pure
Ton dôme merveilleux, ô sainte architecture,
Dans ce ciel qu'Albert Dure admirait à l'écart,
La musique montait, cette lune de l'art!

VICTOR HUGO.



Qui rend donc la blonde Edwige si triste ? que fait-elle assise à l'écart, le menton dans sa main et le coude au genou, plus morne que le désespoir, plus pâle que la statue d'albâtre qui pleure sur un tombeau ?

Du coin de sa paupière une grosse larme roule sur le duvet de sa joue, une seule, mais qui ne tarit jamais; comme cette goutte d'eau qui suinte des voûtes du rocher et qui à la longue use le granit, cette seule larme en tombant sans relâche de ses yeux sur son cœur l'a percé et traversé à jour.

Edwige, blonde Edwige, ne croyez-vous plus à Jésus-Christ le doux Sauveur? doutez-vous de l'indulgence de

la très-sainte Vierge Marie? Pourquoi portez-vous sans cesse à votre flanc vos petites mains diaphanes amaigries et fluettes comme celles des Elfes et des Villis? Vous allez être mère; c'était votre plus cher vœu; votre noble époux, le comte Lodbrog, a promis un autel d'argent massif, un ciboire d'or fin à l'église de Saint-Euthbert si vous lui donniez un fils.

Hélas! hélas! la pauvre Edwige a le cœur percé des sept glaives de la douleur; un terrible secret pèse sur son âme. Il y a quelques mois, un étranger est venu au château; il faisait un terrible temps cette nuit-là; les tours tremblaient dans leur charpente, les girouettes piaulaient, le feu rampait dans la cheminée, et le vent frappait à la vitre comme un importun qui veut entrer.

L'étranger était beau comme un ange, mais comme un ange tombé; il souriait doucement et regardait doucement, et pourtant ce regard et ce sourire vous glaçaient de terreur et vous inspiraient l'effroi qu'on éprouve en se penchant sur un abîme. Une grâce scélérate, une langueur perfide comme celle du tigre qui guette sa proie, accompagnaient tous ses mouvemens; il charmait à la façon du serpent qui fascine l'oiseau.

Cet étranger était un maître chanteur; son teint bruni montrait qu'il avait vu d'autres cieux; il disait venir du fond de la Bohême et demandait l'hospitalité pour cette nuit-là seulement.

Il resta cette nuit, et encore d'autres jours et encore d'autres nuits, car la tempête ne pouvait s'apaiser, et le vieux château s'agitait sur ses fondemens comme si la raffale eût voulu le déraciner et faire tomber sa couronne de créneaux dans les eaux écumeuses du torrent.

Pour charmer le temps, il chantait d'étranges poésies qui troublaient le cœur et donnaient des idées furieuses; tout le temps qu'il chantait, un corbeau noir vernissé, luisant comme le jais, se tenait sur son épaule; il battait la mesure avec son bec d'ébène, et semblait applaudir en secouant ses ailes. — Edwige pâlissait, pâlissait comme les lis du clair de lune; Edwige rougissait, rougissait comme les roses de l'aurore, et se laissait aller en arrière dans son grand fauteuil, languissante, à demi morte, enivrée comme si elle avait respiré le parfum fatal de ces fleurs qui font mourir.

Enfin le maître chanteur put partir; un petit sourire bleu venait de dérider la face du ciel. Depuis ce jour, Edwige, la blonde Edwige ne fait que pleurer dans l'angle de la fenêtre.

Edwige est mère, elle a un bel enfant tout blanc et tout vermeil. — Le vieux comte Lodbrog a commandé au fondeur l'autel d'argent massif, et il a donné mille pièces d'or à l'orfèvre dans une bourse de peau de renne pour fabriquer le ciboire; il sera large et lourd, et tiendra une grande mesure de vin. Le prêtre qui le videra pourra dire qu'il est un bon buveur.

L'enfant est tout blanc et tout vermeil, mais il a le regard noir de l'étranger; sa mère l'a bien vu. Ah! pauvre Edwige! pourquoi avez-vous tant regardé l'étranger avec sa harpe et son corbeau?

Le chapelain ondoye l'enfant; — on lui donne le nom d'Oluf, un bien beau nom! — Le mire monte sur la plus haute tour pour lui tirer l'horoscope.

Le temps était clair et froid; comme une mâchoire de loup cervier aux dents aiguës et blanches, une découpure de montagnes couvertes de neige mordait le bord de la robe du ciel; les étoiles larges et pâles brillaient dans la crudité bleue de la nuit comme des soleils d'argent.

Le mire prend la hauteur, remarque l'année, le jour et la minute; il fait de longs calculs en encre rouge sur un long parchemin tout constellé de signes cabalistiques; il rentre dans son cabinet et remonte sur la plate-forme; il ne s'est pourtant pas trompé dans ses supputations, son thème de nativité est juste comme un trébuchet à peser les pierres fines; cependant il recommence: il n'a pas fait d'erreur.

Le petit comte Oluf a une étoile double, une verte et une rouge, verte comme l'espérance, rouge comme l'enfer; l'une favorable, l'autre désastreuse. Cela s'est-il jamais vu qu'un enfant ait une étoile double?

Avec un air grave et compassé le mire rentre dans la chambre de l'accouchée et dit, en passant sa main osseuse dans les flots de sa grande barbe de mage:

— Comtesse Edwige, et vous, comte Lodbrog, deux influences ont présidé à la naissance d'Oluf, votre précieux fils: l'une bonne, l'autre mauvaise; c'est pourquoi il a une étoile verte et une étoile rouge. Il est soumis à un double ascendant; il sera très-heureux ou très-malheureux, je ne sais lequel; peut être tous les deux à la fois.

Le comte Lodbrog répondit au mire: « L'étoile verte l'emportera. » Mais Edwige craignait dans son cœur de mère que ce ne fût la rouge. Elle remit son menton dans sa main, son coude sur son genou, et recommença à pleurer dans le coin de la fenêtre. Après avoir allaité son enfant, son unique occupation était de regarder à travers la vitre la neige descendre en flocons drus et pressés, comme si l'on eût plumé là-haut les ailes blanches de tous les anges et de tous les chérubins.

De temps en temps un corbeau passait devant la vitre, croassant et secouant cette poussière argentée. Cela faisait penser Edwige au corbeau singulier qui se tenait toujours sur l'épaule de l'étranger au doux regard de tigre, au charmant sourire de vipère.

Et ses larmes tombaient plus vite de ses yeux sur son cœur, sur son cœur percé à jour.

Le jeune Oluf est un enfant bien étrange: on dirait qu'il y a dans sa petite peau blanche et vermeille deux enfans d'un caractère différent; un jour il est bon comme un ange, un autre jour il est méchant comme un diable, il mord le sein de sa mère, et déchire à coups d'ongle le visage de sa gouvernante.

Le vieux comte Lodbrog, souriant dans sa moustache grise, dit qu'Oluf fera un bon soldat et qu'il a l'humeur belliqueuse. Le fait est qu'Oluf est un petit drôle insupportable: tantôt il pleure, tantôt il rit; il est capricieux comme la lune, fantasque comme une femme; il va, vient, s'arrête tout à coup sans motif apparent; abandonne ce qu'il avait entrepris et fait succéder à la turbulence la plus inquiète l'immobilité la plus absolue; quoiqu'il soit seul, il paraît converser avec un interlocuteur invisible! quand on lui demande la cause de toutes ces agitations, il dit que l'étoile rouge le tourmente.

Oluf a bientôt quinze ans. Son caractère devient de plus en plus inexplicable; sa physionomie, quoique parfaitement belle, est d'une expression embarrassante; il est blond comme sa mère, avec tous les traits de la race du Nord; mais sous son front blanc comme la neige que n'a rayée encore ni le patin du chasseur ni maculée le pied de l'ours, et qui est bien le front de la race antique des Lodbrog, scintille entre deux paupières orangées un œil aux longs cils noirs, un œil de jais illuminé des fauves ardeurs de la passion italienne, un regard velouté, cruel et doucereux comme celui du maître chanteur de Bohême.

Comme les mots s'envolent, et plus vite encore les années! Edwige repose maintenant sous les arches ténébreu-

ses du caveau des Lodbrog, à côté du vieux comte, souriant, dans son cercueil, de ne pas voir son nom périr. Elle était déjà si pâle que la mort ne l'a pas beaucoup changée. Sur son tombeau il y a une belle statue couchée, les mains jointes, et les pieds sur une levrette de marbre, fidèle compagnie des trépassés. Ce qu'a dit Edwige à sa dernière heure, nul ne le sait, mais le prêtre qui la confessait est devenu plus pâle encore que la mourante.

Oluf, le fils brun et blond d'Edwige la désolée, a vingt ans aujourd'hui. Il est très-adroit à tous les exercices; nul ne tire mieux l'arc que lui; il refend la flèche qui vient de se planter en tremblant dans le cœur du but; sans mords ni éperon il dompte les chevaux les plus sauvages.

Il n'a jamais impunément regardé une femme ou une jeune fille; mais aucune de celles qui l'ont aimé n'a été heureuse. L'inégalité fatale de son caractère s'oppose à toute réalisation de bonheur entre une femme et lui? Une seule de ses moitiés ressent de la passion, l'autre éprouve de la haine; tantôt l'étoile verte l'emporte, tantôt l'étoile rouge. Un jour il vous dit: O blanches vierges du Nord, étincelantes et pures comme les glaces du pôle; prunelles de clair de lune; joues nuancées des fraîcheurs de l'aurore boréale! » Et l'autre jour il s'écriait: « O filles d'Italie, dorées par le soleil et blondes comme l'orange! cœurs de flamme dans des poitrines de bronze! » Ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'il est sincère dans les deux exclamations.

Hélas! pauvres désolées, tristes ombres plaintives, vous ne l'accusez même pas, car vous savez qu'il est plus malheureux que vous; son cœur est un terrain sans cesse foulé par les pieds de deux lutteurs inconnus, dont chacun, comme dans le combat de Jacob et de l'Ange, cherche à dessécher le jarret de son adversaire.

Si l'on allait au cimetière, sous les larges feuilles veloutées du verbascum aux profondes découpures, sous l'asphodèle aux rameaux d'un vert malsain, dans la folle-avoine et les orties, l'on trouverait plus d'une pierre abandonnée où la rosée du matin répand seule ses larmes. Mina, Dora, Thécla! la terre est-elle bien lourde à vos seins délicats et à vos corps charmans?

Un jour Oluf appelle Dietrich, son fidèle écuyer; il lui dit de seller son cheval.

— Maître, regardez comme la neige tombe, comme le vent siffle et fait ployer jusqu'à terre la cime des sapins; n'entendez-vous pas dans le lointain hurler les loups maigres et bramer ainsi que des âmes en peine les rennes à l'agonie?

— Dietrich, mon fidèle écuyer, je secouerai la neige comme on fait d'un duvet qui s'attache au manteau; je passerai sous l'arceau des sapins en inclinant un peu l'aigrette de mon casque. Quant aux loups, leurs griffes s'émousseront sur cette bonne armure, et du bout de mon épée fouillant la glace, je découvrirai au pauvre renne, qui geint et pleure à chaudes larmes, la mousse fraîche et fleurie qu'il ne peut atteindre.

Le comte Oluf de Lodbrog, car tel est son titre depuis que le vieux comte est mort, part sur son bon cheval, accompagné de ses deux chiens géans, Murg et Fenris, car le jeune seigneur, aux paupières couleur d'orange, a un rendez-vous, et déjà peut-être du haut de la petite tourelle aiguë en forme de poivrière se penche sur le balcon sculpté, malgré le froid et la bise, la jeune fille inquiète, cherchant à démêler dans la blancheur de la plaine le panache du chevalier.

Oluf, sur son grand cheval à formes d'éléphant, dont il laboure les flancs à coups d'éperon, s'avance dans la campagne; il traverse le lac, dont le froid n'a fait qu'un seul bloc de glace, où les poissons sont enchâssés, les nageoires étendues, comme des pétrifications dans la pâte du marbre; les quatre fers du cheval, armés de crochets, mordent solidement la dure surface; un brouillard, produit par sa sueur et sa respiration, l'enveloppe et le suit; on dirait qu'il galoppe dans un nuage; les deux chiens, Murg et Fenris, soufflent, de chaque côté de leur maître, par leurs naseaux sanglans, de longs jets de fumée comme des animaux fabuleux.

Voici le bois de sapins; pareils à des spectres, ils étendent leurs bras appesantis chargés de nappes blanches; le poids de la neige courbe les plus jeunes et les plus flexibles: on dirait une suite d'arceaux d'argent. La noire terreur habite dans cette forêt, où les rochers affectent des formes monstrueuses, où chaque arbre, avec ses racines, semble couver à ses pieds un nid de dragons engourdis. Mais Oluf ne connaît pas la terreur.

Le chemin se resserre de plus en plus, les sapins croisent inextricablement leurs branches lamentables; à peine de rares éclaircies permettent-elles de voir la chaîne de collines neigeuses qui se détachent en blanches ondulations sur le ciel noir et terne.

Heureusement Mopse est un vigoureux coursier qui porterait sans plier Odin le gigantesque; nul obstacle ne l'arrête, il saute par dessus les rochers, il enjambe les fondrières, et de temps en temps il arrache aux cailloux que son sabot heurte sous la neige une aigrette d'étincelles aussitôt éteintes.

— Allons, Mopse, courage! tu n'as plus à traverser que la petite plaine et le bois de bouleaux; une jolie main caressera ton col satiné, et dans une écurie bien chaude tu mangeras de l'orge mondé et de l'avoine à pleine mesure.

Quel charmant spectacle que le bois de bouleaux! toutes les branches sont ouatées d'une peluche de givre, les plus petites brindilles se dessinent en blanc sur l'obscurité de l'atmosphère: on dirait une immense corbeille de filigrane, un madrépore d'argent, une grotte avec tous ses stalactites; les ramifications et les fleurs bizarres dont la gelée étame les vitres n'offrent pas des dessins plus compliqués et plus variés.

— Seigneur Oluf, que vous avez tardé! j'avais peur que l'ours de la montagne vous eût barré le chemin, ou que les elfes vous eussent invité à danser, dit la jeune châtelaine en faisant asseoir Oluf sur le fauteuil de chêne dans l'intérieur de la cheminée; mais pourquoi êtes-vous venu au rendez-vous d'amour avec un compagnon? Aviez-vous donc peur de passer tout seul par la forêt?

— De quel compagnon voulez-vous parler, fleur de mon âme! dit Oluf très-surpris à la jeune châtelaine.

— Du chevalier à l'étoile rouge que vous menez toujours avec vous. Celui qui est né d'un regard du chanteur bohémien, l'esprit funeste qui vous possède; défaites-vous du chevalier à l'étoile rouge, où je n'écouterai jamais vos propos d'amour; je ne puis être la femme de deux hommes à la fois.

Oluf eut beau faire et beau dire, il ne put seulement parvenir à baiser le petit doigt rose de la main de Brenda, il s'en alla fort mécontent et résolu à combattre le chevalier à l'étoile rouge s'il pouvait le rencontrer.

Malgré l'accueil sévère de Brenda, Oluf reprit le lendemain la route du château à tourelles en forme de poivrière: les amoureux ne se rebutent pas aisément.

Tout en cheminant il se disait: Brenda sans doute est folle, et que veut-elle dire avec son chevalier à l'étoile rouge?

La tempête etait des plus violentes, la neige tourbillon-

nait et permettait à peine de distinguer la terre du ciel. Une spirale de corbeaux, malgré les abois de Fenris et de Murg, qui sautaient en l'air pour les saisir, tournoyait sinistrement au-dessus du panache d'Oluf. A leur tête était le corbeau luisant comme le jais qui battait la mesure sur l'épaule du chanteur bohémien.

Fenris et Murg s'arrêtent subitement; leurs naseaux mobiles hument l'air avec inquiétude, ils subodorent la présence d'un ennemi. — Ce n'est point un loup ni un renard; un loup et un renard ne seraient qu'une bouchée pour ces braves chiens.

Un bruit de pas se fait entendre, et bientôt paraît au détour du chemin un chevalier monté sur un cheval de grande taille et suivi de deux chiens énormes.

Vous l'auriez pris pour Oluf. Il était armé exactement de même, avec un surcot historié du même blason; seulement il portait sur son casque une plume rouge au lieu d'une verte. La route était si étroite qu'il fallait que l'un des deux chevaliers reculât.

Seigneur Oluf, reculez-vous pour que je passe, dit le chevalier à la visière baissée. Le voyage que je fais est un long voyage; on m'attend, il faut que j'arrive.

Par la moustache de mon père, c'est vous qui reculerez. Je vais à un rendez-vous d'amour, et les amoureux sont pressés, répondit Oluf en portant la main sur la garde de son épée.

L'inconnu tira la sienne, et le combat commença. Les épées, en tombant sur les mailles d'acier, en faisaient jaillir



Le Combat.

des gerbes d'étincelles pétillantes; bientôt, quoique d'une trempe supérieure, elles furent ébréchées comme des scies. On eût pris les combattans, à travers la fumée de leurs chevaux et la brume de leur respiration haletante, pour deux noirs forgerons acharnés sur un fer rouge. Les chevaux, animés de la même rage que leurs maîtres, mordaient à belles dents leurs cols veineux, et s'enlevaient des lambeaux de poitrail; ils s'agitaient avec des soubresauts furieux, se dressaient sur leurs pieds de derrière, et se servant de leurs sabots comme de poings fermés, ils se portaient des coups terribles pendant que leurs cavaliers se martelaient affreusement par dessus leurs têtes; les chiens n'étaient qu'une morsure et qu'un hurlement.

Les gouttes de sang suintant à travers les écailles embriquées des armures et tombant toutes tièdes sur la neige, y faisaient de petits trous roses. Au bout de peu d'instans l'on aurait dit un crible, tant les gouttes tombaient fréquentes et pressées. Les deux chevaliers étaient blessés.

Chose étrange, Oluf sentait les coups qu'il portait au chevalier inconnu; il souffrait des blessures qu'il faisait et de celles qu'il recevait : il avait éprouvé un grand froid dans la poitrine, comme d'un fer qui entrerait et chercherait le cœur, et pourtant sa cuirasse n'était pas faussée à l'endroit du cœur : sa seule blessure était un coup dans les chairs au bras droit. Singulier duel, où le vainqueur souffrait autant que le vaincu, où donner et recevoir était une chose indifférente.

Ramassant ses forces, Oluf fit voler d'un revers le terrible heaume de son adversaire. — O terreur! — que vit le fils d'Edwige et de Lodbrog? il se vit lui-même devant lui, un miroir eût été moins exact. Il s'était battu avec son propre spectre, avec le chevalier à l'étoile rouge; le spectre jeta un grand cri et disparut.

La spirale de corbeaux remonta dans le ciel, et le brave Oluf continua son chemin; en revenant le soir à son château, il portait en croupe la jeune châtelaine, qui cette fois

avait bien voulu l'écouter. — Le chevalier à l'étoile rouge n'étant plus là, elle s'était décidée à laisser tomber de ses lèvres de rose, sur le cœur d'Oluf, cet aveu qui coûte tant à la pudeur. La nuit était claire et bleue, Oluf leva la tête pour chercher sa double étoile et la faire voir à sa fiancée : il n'y avait plus que la verte, la rouge avait disparu.

En entrant, Brenda, tout heureuse de ce prodige qu'elle attribuait à l'amour, fit remarquer au jeune Oluf que le jais de ses yeux s'était changé en azur, signe de réconciliation céleste. — Le vieux Lodbrog en sourit d'aise sous sa moustache blanche au fond de son tombeau; car à vrai dire, quoiqu'il n'en eût rien témoigné, les yeux noirs d'Oluf l'avaient quelquefois fait réfléchir. — L'ombre d'Edwige est toute joyeuse, car l'enfant du noble seigneur Lodbrog a enfin vaincu l'influence maligne de l'œil orange, du corbeau noir et de l'étoile rouge : l'homme a terrassé l'incube.

Cette histoire montre comme un seul moment d'oubli, un regard même innocent, peuvent avoir d'influence.

Jeunes femmes, ne jetez jamais les yeux sur les maîtres chanteurs de Bohême, qui récitent des poésies enivrantes et diaboliques. Vous, jeunes filles, ne vous fiez qu'à l'étoile verte; et vous qui avez le malheur d'être double, combattez bravement, quand même vous devriez frapper sur vous et vous blesser de votre propre épée, l'adversaire intérieur, le méchant chevalier.

Si vous demandez qui nous a apporté cette légende de Norwége, c'est un cygne, un bel oiseau au bec jaune, qui a traversé le Fiord, moitié nageant, moitié volant.

Théophile GAUTIER.



ÉTUDES D'HISTOIRE NATURELLE.

LE MONDE INVISIBLE.

§ Ier. LA NÉVROSE.

Il y a des heures où l'intelligence égarée dans les sentiers pénibles de l'analyse, effrayée tout à coup de la faiblesse de ses raisonnemens en présence de l'univers, se sent accablée sous le poids d'une force inconnue. Au dedans de nous-mêmes se fait entendre alors comme une voix fatale qui nous commande d'arrêter, et devant nos yeux s'ouvre spontanément un abîme profond, ténébreux, image de la nuit où nous plongent souvent les théories enfantées par notre raison fragile.

Dans ces heures de découragement, la science perd son

prestige; réduite à ses justes proportions, elle nous apparaît sous une forme incomplète, sans harmonie, plus digne de pitié que de respect. Mais l'imagination, cette folle du logis, suivant l'expression de Montaigne, cette esclave toujours à nos ordres, notre meilleure amie peut-être, vient jeter un moment son riche manteau sur les épaules de la pauvre infirme, et cache à nos yeux sa triste nudité. De rapides éclairs illuminent nos ténèbres, des perceptions incomplètes, instantanées et lucides pourtant, nous font avancer à grands pas par des routes inconnues vers le but mystérieux cherché du philosophe avec tant de courage et si peu de succès depuis des siècles.

Heureux et trop courts instans, où l'âme, dégagée du corps, semble jouir par avance des délices que le sentiment lui promet dans l'avenir; révélations intérieures, harmonies suaves et sublimes dont nous avons la conscience sans en saisir les rapports, qui savent quelquefois arriver jusqu'à l'âme, sans s'altérer avant au creuset destructeur que l'on appelle l'esprit. Mais pourquoi l'orgueilleux désir de savoir les choses d'en haut vient-il si vite empoisonner ces pures et rares jouissances? pourquoi, voyageurs curieux et insatiables, nous fatiguer toujours à gravir les plus hautes cimes, à franchir les pointes les plus aiguës et les glaces éternelles, pour essayer de découvrir un nouvel horizon qui sans cesse fuit devant nous, et dont nos faibles yeux ne sauront jamais saisir les limites, tandis qu'au pied de la montagne, sans fatigue, nous pourrions nous asseoir et contempler des merveilles? Pourquoi, dans notre ignorante vanité, nous transporter, à travers les régions de l'espace, loin des objets qui nous entourent et que nous dédaignons, à la recherche des mondes supérieurs et inconnus? C'est que là le soleil nous semble si éclatant, les sphères si grandes, les voies si larges, que nous croyons être plus près de Dieu. Dans nos idées humaines, la grandeur, la puissance, doivent être élevées, et si nous pensons à un être éternel et suprême, nos yeux se portent vers le ciel, comme s'il était plus beau d'avoir créé les étoiles que les cailloux et les mousses sur lesquels nous marchons. Ne voulant rien voir sur ce globe, qui nous paraît trop petit, rien comprendre de ce qui se passe à la portée de notre main, nous élevons notre vue débile dans l'univers immense pour essayer de le concevoir et nous trouver ensuite plus grand que lui.

J'étais donc plongé dans cette rêverie douce et triste, suite inévitable du travail de la science et des investigations infructueuses; le temps marchait, la nuit s'avançait à grands pas, et moi je regardais de ma fenêtre les collines lointaines s'effacer une à une à mesure que venaient à s'évanouir les teintes jaunes et rouges du couchant. Il est si bon de perdre, dans une poétique contemplation, l'habitude tyrannique d'observer! Comme un voyageur se retourne de loin vers le seuil qu'il vient de quitter pour n'y plus revenir, je regardais, voulant lui dire un dernier adieu, le ciel pur encore et que l'hiver allait bientôt couvrir de brouillards et sillonner de neiges. Nous jouissons plus intimement d'un bien que nous allons perdre; aussi l'automne est pour nous la plus belle des saisons.

Combien dura cette béatitude complète, je ne saurais le dire; mais par les degrés multipliés d'une pente insensible, un ignorant orgueil rentra dans mon esprit; la terre perdit ses parfums, l'air sa fraîcheur, la nuit sa poésie, l'astronome revint au galop, je me sentis à l'étroit sur ce globe. Non, m'écriai-je, nous ne pouvons, sur notre chétive planète, concevoir la grandeur de Dieu: ici rien n'est digne de la pensée du sage, tout est connu, prévu, périssable, borné; l'infini n'est qu'au ciel. Que je touche un de ces astres qui roulent dans l'espace, que je voie au-dessus de lui d'autres astres et d'autres encore, et je m'assurerai que Dieu est vraiment grand.

Pauvre et débile créature, je fuyais la terre par la pensée, comme on quitte une fête tumultueuse et désordonnée; plus rapide que l'aigle des Alpes, m'élançant loin de ce monde, je volais à travers les cieux. Arrivé aux limites de ma simple vue, et prenant un nouvel essor, j'atteignis bientôt ces astres explorés par nos savans, mesurés à leurs compas, pesés à leurs balances. Là encore, je me trouvais parmi les mondes connus; il y a quelque chose plus loin, me dis-je, et j'essayais de m'élever jusqu'à ces mystérieux soleils déjà pressentis, mais non encore découverts. Peut-être allais-je arriver, saisir les lois cachées qui les font mouvoir, du moins telle était ma pensée; mais ma folle amie, celle qui me portait si capricieusement au gré de mes vains désirs, replia tout à coup son manteau, et je vis devant moi, écrits en caractères livides, les mots que porte au front le génie du mal: Orgueil et impuissance!

Adieu les mondes, adieu le ciel! je redevins homme. Rien ne soutenant plus ma pensée, un froid intérieur et subit paralysa mes membres, et de cette incommensurable hauteur je me sentis tomber avec la vitesse de la foudre.

Plus incertain, plus dédaigneux, me voilà donc revenu sur cette terre où rien ne semblait assez vaste à mon intelligence, où les choses lui paraissaient si petites qu'elle s'imaginait avoir tout embrassé. Créature ignorante, combien je me trompais!

Tout à coup, une commotion violente fit bondir tout mon corps; saisie de vertiges, ma tête sembla vouloir éclater; mes yeux, qu'une force étrange poussait au dehors, entraînés par une force contraire, se retiraient dans leurs orbites, un poids énorme suspendu à mes paupières les obligeait à se fermer malgré moi; en même temps mille démons me torturaient le crâne, et je ne saurais décrire la souffrance que me causa cet assemblage atroce de tourmens divers.

Si de telles douleurs se faisaient longtemps sentir, la mort en deviendrait la suite certaine; mais la perte du sentiment vint bientôt terminer mon infernal supplice; je tombai dans un évanouissement complet.

Quand je sortis de cet état, je ne souffrais plus; il faisait grand jour, et cependant je ne pouvais distinguer aucun objet, tout s'en allait se perdre dans un horizon bleuâtre, prolongé jusqu'à l'infini, et je voyais en baissant mes paupières des poutres massives, longues, rugueuses, passant et repassant devant mes yeux. Immobile de surprise, un cri de terreur m'échappa.

Au même instant quelqu'un était entré dans ma chambre, et sans rien distinguer, au son de la voix je reconnus un savant docteur de mes amis.

Ah! docteur, lui dis-je en restant toujours immobile, que m'est-il arrivé cette nuit? je ne vois rien que des poutres allant et venant devant moi, la lumière du jour et l'horizon bleuâtre.

— Vous rêvez, me dit le docteur, et il me secoua les épaules; mais quand il se fut assuré que je ne dormais pas, son étonnement le rendit immobile.

— Mon Dieu, s'écria-t-il, ne me voyez-vous pas?

— Non, je ne vois qu'une ombre confuse, des poutres qui passent et l'immensité, lui répondis-je.

— Alors il plaça quelque chose tout près de mes yeux en me demandant ce que je voyais.

— Est-ce vous qui portez cette lourde barre d'acier? lui répondis-je; c'est un gigantesque paratonnerre avec un énorme câble auquel il me paraît suspendu.

— Le grand Paracelse, murmura le docteur en se parlant à lui-même, rapporte, dans son livre des *Possédés*, qu'une femme fut atteinte d'une maladie semblable à la suite de grandes frayeurs... Je l'ai lu autrefois sans le croire; mais aujourd'hui... Étrange phénomène... mystère impénétrable...

— Eh bien! m'écriai-je en l'interrompant, Paracelse a-t-il guéri sa malade?

— C'était au seizième siècle, et la malheureuse fut brûlée vive à Véronne, par ordre de Marcel II, comme possédée du diable, bien que le savant alchimiste eût composé une liqueur pour la guérir, du moins à ce qu'il prétendait.

— Ah! mon Dieu!

— Mais, rassurez-vous, nous ne sommes plus à ce temps d'ignorance et de barbarie; la science a fait des progrès depuis cette époque, nous savons que votre maladie dépend du système nerveux, d'un défaut d'équilibre dans les forces organiques; nous pouvons vous dire que le fluide vital, marchant en sens contraire le long de vos nerfs optiques, intervertit l'ordre de la sensation; que c'est un état flegmatique de vos pupilles qui fait diverger le rayon visuel au lieu de le concentrer, une constriction de la rétine, une surexcitation maladive, une *névrose* enfin.

— Le remède! demandai-je aussitôt.

— Le temps, la patience et la nature.

— La médecine ne marche donc pas comme vous le disiez tout à l'heure?

— Ne vous apprend-elle pas que votre votre maladie se nomme une *névrose!*

Sganarelle sera de tous les siècles, pensai-je. Après quelques tristes réflexions sur l'étrange état dans lequel je me trouvais; comptant sur les efforts que ferait la nature pour reprendre ses droits, je me mis à lui raconter, aussi tranquillement qu'un disciple d'Epictète, mon audacieuse expédition de la nuit, et de quelle manière, ne trouvant pas la terre assez vaste, je m'en étais échappé pour visiter les autres mondes.

—Eh bien! mon cher astronome, me dit le docteur en soupirant dès que j'eus cessé de parler, c'est une punition du ciel, car il est écrit: Nul ne pourra lever le voile qui me couvre; et Dieu vient de punir votre témérité. A quelques-uns il donne le doute rongeur, à d'autres la folie, et voulant vous montrer que sur la terre les traces de sa puissance sont aussi visibles que dans le ciel, il a rendu vos yeux microscopiques.

Le foyer de la vue est à quelques lignes de vos yeux; là les objets sont singulièrement agrandis; mais plus loin ils deviennent invisibles, et l'infini se trouve à la longueur de votre main. Les poutres qui passent devant vous, ce sont vos cils s'élevant et s'abaissant avec vos paupières. Une fine aiguille, un fil de soie, voilà le paratonnerre et l'énorme câble de tout à l'heure. Soyez tranquille pourtant, la maladie ne peut durer plus de trois jours, et si vous m'en croyez, tant qu'elle durera tâchons d'en profiter en examinant dans quelques-uns de ses détails ce monde oue vous avez dédaigné.

§ II. LE SANG.

L'espérance est si prompte à rentrer dans le cœur d'un malade, il croit si aisément à la guérison qu'il désire et s'étourdit si vite, que les dernières paroles du docteur me rendirent à la vie.

Qu'on se figure un homme dont les yeux, par une suite de causes incompréhensibles, sont devenus incapables, à la distance d'un ou deux pouces, de voir autre chose que la lumière du jour et pour lequel les objets dont il s'approche se trouvent agrandis plusieurs milliers de fois; un homme condamné par une étrange perturbation du sens de la vue à se trouver au milieu d'une chambre de vingt pieds carrés, isolé, perdu comme en un désert; à ne voir dans son ami qu'une ombre immense, confuse et lointaine, tandis qu'il est à trois pas, à l'entendre parler près de ses oreilles du sein de l'infini.

Ce furent des sensations si insolites, si bizarres, si imprévues, que si je les racontais, il faudrait avoir été comme moi microscope, pour penser que je n'exagère pas. Ne distinguant ni le parquet ni les murailles, je n'osais me lever, de crainte de tomber dans je ne sais quel gouffre béant autour de moi; je demeurais comme pétrifié dans mon fauteuil, et ne pouvant me voir moi-même, doutant que je fusse bien là en chair et en os, il me prit fantaisie de regarder ma main pour m'assurer que c'était bien moi. Ah! mon Dieu! qu'ai-je donc sur la main, quelles sont ces montagnes, ces inextricables réseaux de lignes tortueuses parsemées de larges trous? demandai-je en tremblant au docteur. Il se mit à rire. C'est votre peau, me dit-il; ne vous semble-t-elle pas singulièrement enlaidie depuis hier?

— Mais je suis un monstre!

— Du tout; seulement vous vous voyez un peu plus gros. Ah! vous ne connaissiez pas encore la peau de votre main et vous trouviez hier le monde trop petit; quelle ignorante vanité! Regardez maintenant de combien d'écailles ce mince épiderme est formé; que d'orifices viennent s'y rendre; on en compterait plus d'un mille sur une surface d'un pouce, et par conséquent environ deux millions quatre cent mille sur toute l'étendue de votre corps. Cette pellicule qui vous semble si épaisse n'a guère plus d'un centième de ligne, et cependant quelle complication, quelle résistance. Mais voulez-vous voir une chose plus curieuse encore? Il me prit la main: Regardez maintenant par ici; un peu plus à droite, vous y êtes.

— Ah! grand Dieu, cher docteur, me voici tout ensanglanté, que m'avez-vous fait là?

— Rien qu'une simple piqûre d'aiguille, et si légère encore que j'ai peine à distinguer un imperceptible point rouge.

— Mais moi je vois une ouverture béante d'où s'échappent des flots de sang. C'étaient comme des œufs transparens au milieu desquels s'agitait un point noir.

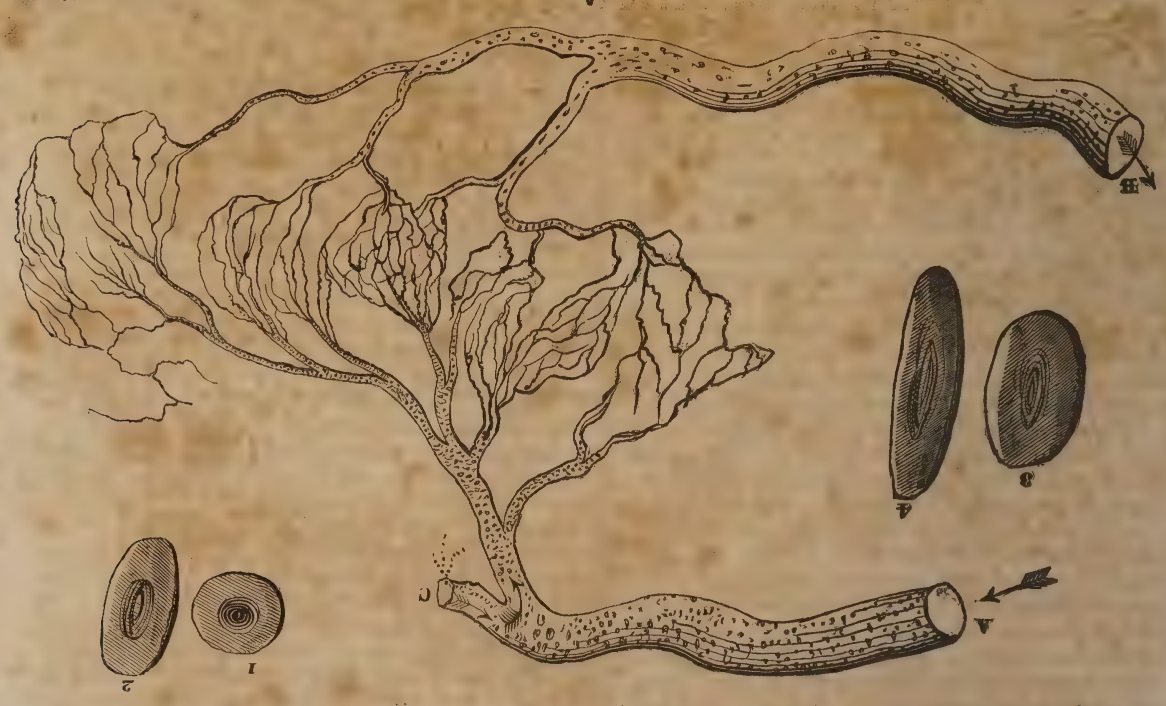
— Le sang, me dit le docteur, est un liquide incolore au sein duquel nagent par milliers de petits globules rouges qui se suivent et courent en roulant sur eux-mêmes. Vous devez en voir des centaines sur votre piqûre; ils semblent doués d'une espèce de vie, se contractent et se meuvent isolément comme un animal. Ils ont une grosseur d'un cent cinquantième de millimètre environ, une forme arrondie chez les mammifères, elliptique chez les oiseaux, les reptiles, les poissons et les insectes. Ils sont composés d'un noyau central renfermé dans un sac membraneux, et rampent dans les plus petites ramifications des veines et des artères, s'allongent si l'espace est trop étroit et courent avec une agilité remarquable, se poursuivant les uns les autres. Si l'un d'eux, plus lourd et moins agile, essaie de rester un moment en place, les globules ses voisins le poussent avec une sorte d'acharnement, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à le faire avancer de force et à l'entraîner avec eux dans le torrent de la circulation. Un observateur raconte qu'un jour ayant coupé une des branches d'un petit vaisseau sanguin bifurqué, il vit les globules arriver jusqu'à la section, hésiter un instant, plusieurs continuer leur course et tomber, tandis que les autres, après s'être arrêtés

comme étonnés, reculèrent pour rentrer dans la branche non coupée.

— Ils s'attirent, lui dis-je, et semblent ensuite se repousser de proche en proche. C'est peut-être au fluide électrique que sont dus leurs mouvemens. La vie ne serait-elle pas animée par une décomposition incessante de ce fluide agissant sur nos nerfs?

— La science reste muette à de telles questions; Dieu seul pourrait y répondre, reprit le docteur.

Peu à peu mon sang s'était coagulé; les globules, rangés d'abord en rayonnant de la circonférence au centre, se changèrent en filamens parallèles. Qu'est-ce que cela? dis-je aussitôt.



— C'est le tissu musculaire qui s'organise, les vaisseaux déchirés qui se soudent. La plaie se cicatrise, l'épiderme renaît.

— Quel travail pour une piqûre! m'écriai-je; une larme d'admiration m'échappa.

— Arrêtez, me dit le docteur, comme j'étendais le bras pour me lever. Savez-vous ce que c'est qu'une larme? Regardez celle qui vient de tomber sur votre main; là, un peu plus à gauche. Laissez-la s'évaporer un instant.

Je vis une grande mare se rétrécissant peu à peu et à mesure quelle diminuait de longues aiguilles diaphanes, de formes diverses, se mouvoir en tous sens, et, après mille circuits, se rassembler dans un ordre symétrique et parfait. Les semblables se cherchaient comme par instinct, se trouvaient toujours et se rangeaient l'une contre l'autre avec une précision surprenante.

Eh bien! dit le docteur en me voyant tout ébahi, c'est un spectacle nouveau pour un astronome qu'une simple larme. Vous saurez maintenant qu'elle contient du phosphate de chaux, de la soude et du sel marin. N'est-il pas curieux d'observer la manière dont se fait la cristallisation de ces différentes substances; et chaque cristal ne vous paraît-il pas doué de la vie? Il se promène, hésite, court à la rencontre du cristal qui lui ressemble. Ne craignez pas qu'il se trompe, il saura trouver sa place, s'y ranger et attirer à lui les autres jusqu'au dernier. Ainsi s'opère, mon cher ami, la cristallisation de tous les sels. D'abord un cristal d'une forme simple et que nous appelons *primitive*, autour duquel viennent se grouper des lames d'une forme secondaire. Le cristal primitif est déjà formé d'un nombre considérable de molécules polyèdres de la plus grande simplicité, qui elles-mêmes comme le savant Haüy l'a démontré, sont composées de molécules encore plus simples qu'il nomme *soustractives*, de sorte qu'il y a l'infini dans un grain de sel.

— Pendant que vous parlez si bien, cher docteur, moi j'ai compté sur le sommet de ce gros poil, que j'ai là près du doigt, trois cent quatre-vingt-onze aiguilles cristallines à six faces et toutes semblables.

— Je ne vois pas même le poil, me dit le docteur, mais à coup sûr vous vous êtes trompé d'un cristal, car dans ce système d'arrangement le nombre impair est impossible.

Il disait vrai, dans mon calcul j'en oubliais un que le souffle de ma respiration avait jeté à deux ou trois pas; c'est-à-dire à quelques millièmes de ligne.

J'en étais encore à promener mes yeux sur les diverses parties de ma larme desséchée, quand un long et gros tuyau transparent vint à tomber dans ma main.

— Qu'est-ce ceci? demandai-je à mon savant.

— C'est bien peu de chose, me dit-il, un de vos cheveux.

— Vous plaisantez, mon ami; un cheveu n'est pas armé d'épines comme la tige d'une rose, ni creux comme une plume.

— Si fait vraiment, monsieur l'astronome, le cheveu est d'une nature très-complexe. D'abord vous pouvez y distinguer une enveloppe cornée transparente, conique, parsemée de ces petites éminences que vous nommez épines, puis un long canal dans lequel circule un liquide brun dans celui-ci, blond, noir, roux dans d'autres: c'est la matière colorante. Avec l'âge, le canal se rétrécit, s'oblitère; la liqueur ne peut y pénétrer, le cheveu blanchit, les racines auxquelles viennent se rendre sept filets nerveux et un grand

nombre de vaisseaux sanguins, perdent de leur souplesse, se dessèchent comme l'épiderme sous lequel elles s'étendent, le sang n'arrive plus pour apporter la vie, le cheveu meurt et tombe.

Frappé de ces merveilles, je ne pouvais me lasser de promener mes regards le long de mon cheveu, quand j'en fus détourné par un léger chatouillement que je sentis au bout du doigt, et je ne tardai pas à voir un gros animal ailé qui m'étreignait de ses griffes.

— Ne bougez pas, me dit le docteur; examinez un peu ce moucheron, que je vois à peine.

— Comment un moucheron; mais c'est un monstre tel



1. Moucheron vu a microscope. — 2. Moucheron de grandeur naturelle.

que je n'en ai jamais vu de plus hideux. Par exemple ses ailes sont admirables, on dirait un réseau de la plus fine dentelle, et sa tête est ornée de quatre plumes magnifiques; mais il a le corps velu comme celui de l'ours et les ongles crochus comme ceux du tigre.

—Ce n'est pourtant qu'un cousin de la plus petite espèce, de ceux qui le soir bruissent dans les airs par miriades et que le moindre souffle emporte dans les nuages. Regardez bien ce qu'il va faire; tout petit qu'il est, c'est un animal carnassier, et si vous ne craignez pas une légère morsure, restez immobile et laissez-le prendre son repas. Voyez-vous sa trompe qu'il promène sur votre doigt pour y chercher la place où l'épiderme est le moins épais ? il sait que sa nourriture est au-dessous. Songez-y bien, ce n'est qu'un insecte dont la morsure sera si petite que je ne saurais la distinguer avec une loupe.

— En effet, je vis l'animal incliner la tête, prendre son point d'appui sur ses grandes pattes, poser sur mon doigt sa vaste trompe, si transparente qu'à travers je pus observer de grands dards terminés en scies comme les lances des sauvages, allant et venant jusqu'à ce qu'ils eussent entamé la peau. Aussitôt, à l'aide de sa trompe, aspirant avec rapidité, j'eus un moment la crainte qu'il ne bût tout mon sang.

— Le cousin n'est-il pas plus féroce que le tigre? demandai-je au docteur.

— Assurément, me répondit-il en riant, le tigre, comparé à un moucheron, est presque un agneau.

§ III. LA MOISISSURE.

Je voulus le regarder encore, mais quelque chose de bien étrange avait pris sa place : des plantes gigantesques, des lianes grimpantes, un dédale inextricable de rameaux de toutes les formes, colorés des nuances les plus riches, depuis le carmin éclatant jusqu'au vert tendre de l'aigue-marine, des globes transparens balancés au sommet de tiges flexibles et délicates; une véritable forêt dans le creux de ma main!

— Voilà qui est admirable! m'écriai-je.

— Vraiment, me répondit le docteur après avoir longtemps regardé, il m'a fallu à moi deux minutes pour distinguer le moindre objet : c'est quelque chose qui inspire ordinairement le dégoût et donne l'idée de la destruction. Que ne fait-on pas dans nos maisons pour en garantir les alimens, les murailles, les habits! il faut du soin pour s'en débarrasser; mais un astronome oublie quelquefois les choses vulgaires de la vie. L'œil attaché à votre lunette, sans souci d'autres occupations, vous avez négligé de faire peindre au printemps le linteau de votre fenêtre : le soleil, l'humidité en ont pourri le bois, il s'est couvert de moisissure, de lichens, une légère parcelle vient de s'en détacher, le hasard l'a fait tomber dans votre main, et vous croyez voir une immense forêt de végétaux inconnus.

— Ce n'est pas le hasard, c'est Dieu lui-même, pour humilier mon ignorance. Quoi! la moisissure est si curieuse à considérer de près; j'étais, je vous le jure, bien loin de m'en douter. Comment, cette pourriture repoussante?..... mais qu'est-ce donc, je vous prie?

— Mon cher astronome (le docteur affectait de me donner ce nom par ironie) la moisissure est encore aujourd'hui un sujet d'études sérieuses, de patientes observations pour le botaniste; il l'étudie en retenant son haleine, car c'est un composé de végétaux d'une finesse et d'une fragilité si grandes que le moindre souffle les brise et les disperse. Ebauche primitive d'une végétation plus complète, la moisissure est un assemblage de plantes capillaires cloisonnées, terminées par de petits réceptacles renfermant...

— Chut! taisez-vous, docteur; laissez-moi regarder.

— Et quoi donc?

— Une chose curieuse : vous savez ces petits globes dont je viens de vous parler, les voila qui s'agitent, se tordent, s'allongent; tout est en mouvement; quel feu d'artifice! ils éclatent comme des bombes et lancent de tous côtés une fine poussière d'or et de pierreries; c'est un spectacle admirable!

— J'allais justement, reprit le docteur, vous expliquer le phénomène, quand vous m'avez interrompu par vos exclamations enthousiastes. Ces petits globes, comme je vous le disais tout à l'heure, sont des réceptacles : dès que la plante est arrivée à sa croissance, ce qui se fait en moins d'une heure, les réceptacles font explosion; il s'en échappe une poussière colorée dont chaque grain renferme le germe d'un nouvel être; cette poussière, emportée par la moindre agitation de l'air, se répand de tous côtés, et qu'elle vienne à rencontrer une pierre, un morceau de bois humide, elle s'y accroche, le germe se développe, grandit et lance sa graine à son tour, de sorte qu'en moins d'une nuit un seul grain de cette poussière pourrait couvrir de moisissure un arpent de terrain.

— Quelle fécondité!

— C'est par la moisissure que commence la série des plantes appelées cryptogames par les botanistes et qui renferme les lichens et les mousses. Si vous voulez me le permettre, en détachant un petit morceau de bois de votre fenêtre, je vais vous placer sous les yeux quelques espèces curieuses de ces dernières.

— Avant que je lui eusse donné la permission, je sentis qu'il me posait quelque chose de très-léger dans la main, et je fus aussitôt à même de considérer de nombreuses variétés de petites plantes délicates, gracieuses, du plus beau vert et du bleu le plus doux, une charmante forêt en miniature, fraîche, vigoureuse et touffue.

— Tout cela, me dit mon savant, prend racine sur de vieux morceaux de bois de la même manière que la moisissure, et se reproduit par un mécanisme à peu près semblable. Remarquez combien le nombre en est grand. Le botaniste en compte plus de douze cents espèces, car tout se classe et prend un nom dans le livre de la science, depuis ces mousses et ces lichens imperceptibles jusqu'au cèdre géant. Du pôle à l'équateur les mousses couvrent la terre des couleurs les plus vives et du tapis le plus moelleux; insensibles au froid de l'hiver, elles sont les premières à reposer notre vue fatiguée par l'éclat de la neige : elles végètent au pied des glaciers, toujours jeunes, toujours nuancées des couleurs les plus agréables, et s'avancent, toutes fragiles qu'elles paraissent, jusque sous la zône torride. Celles que vous avez dans votre main sont de la plus petite espèce. Quelles ravissantes créations que ces petites plantes si légères, si brillantes, si polies, si douces au toucher! ne sont-elles pas partout comme un linceul vivant et gai jeté par la nature sur les débris abandonnés par l'homme? Combien nos basiliques tant admirées perdraient de leurs beautés extérieures si ces plantes ne venaient revêtir leurs arêtes, leurs découpures, en harmonier les teintes et cacher à nos yeux les traces blanches du ciseau de l'artiste! Que la pierre neuve et polie serait froide et triste, si les mousses n'y germaient bientôt pour en arrondir les angles, et les lichens pour en colorer la surface.

— Oh! si l'on savait combien une simple mousse est gracieuse, lui dis-je, que d'heures perdues ne passerait-on pas à l'observer!

— Oui, me répondit le docteur en soupirant. L'ignorant gratte et balaie sans cesse du seuil de sa maison des richesses que le philosophe ramasse avec respect, et dont l'étude le fait pleurer d'admiration.

— Mais ce n'est pas tout, docteur, je vois comme des animaux de formes étranges marcher à travers les allées de cette forêt mignonne.

— C'est que, mon cher ami, rien n'est désert dans la nature, aucune place n'est vide, et nous ne pouvons faire un pas sans écraser des peuplades immenses de petits êtres dont chacune a ses mœurs, ses habitudes, son industrie, ses amours et ses guerres. Les insectes qui vivent sous ces mousses fragiles ne sont pas encore assez petits pour être classés parmi les animaux microscopiques : ce ne sont pour la plupart que des vers, des mille-pieds et des larves.

— J'en vois un, docteur, qui grimpe avec peine au sommet d'un rameau; son corps est couvert de pierreries de

toutes sortes; il a les ailes bleues, la tête rouge, le ventre vert; il brille comme une escarboucle : quel est son nom?

— Sans doute le plus petit des charençons; aussi malfaisant qu'il est gracieux de forme. C'est un animal redoutable dont la voracité peut nous réduire à la famine en dévorant nos moissons.

— Comment donc, un insecte que vous dites si petit?

— Voici pourquoi il détruit en fort peu de temps des masses énormes de blé : la femelle pond jusqu'à huit cents œufs et s'y prend d'une manière fort curieuse pour mettre sa progéniture à l'abri du besoin; elle grimpe jusqu'à l'épi, enfonce dans chaque grain une petite sonde, puis y dépose un œuf. La peau de la graine se cicatrise, le blé mûrit, la récolte se fait; puis, aux premières chaleurs du printemps, l'œuf du charençon donne naissance à un ver imperceptible qui fait à la fois du grain de blé sa demeure et sa nourriture. Il en dévore peu à peu la substance, ayant soin d'en épargner la peau; son corps, grossissant, remplit l'espace de la farine mangée, de sorte que la graine, quoique vide, conserve sa forme; et qu'on vienne ensuite à moudre le blé, on en retire... du son.

— Pourquoi la nature produit-elle de semblables monstres?

— Peut-être, comme le dit l'auteur de *Paul et Virginie*, pour empêcher des accapareurs, que leurs ravages effraient, de nous laisser mourir de faim en conservant dans leurs greniers la substance qui nous fait vivre. Croyez-moi, mon ami, rien n'est nuisible ou même inutile dans la nature; chaque être marche, par une route tracée dès l'origine et dont il ne peut s'écarter, vers un but concourant à l'harmonie générale; chaque créature forme un anneau de la chaîne admirable et non interrompue qui s'étend depuis la parcelle de sable jusqu'à l'infini des cieux. Une seule race perdue amènerait peut-être les plus grandes perturbations sur la terre, une révolution du globe. Je veux un jour vous faire comprendre le mystérieux enchaînement des êtres et quelle insensible gradation conduit de la poussière d'une mousse à l'éléphant monstrueux; mais c'est un sujet grave, imposant, qu'on ne peut traiter en une heure. Le temps s'avance, votre maladie peut cesser d'un moment à l'autre, et vous n'avez encore rien vu. Tenez, il y a là-bas dans le jardin un baquet rempli d'eau de pluie, c'est tout un monde précieux à observer. Restez sur votre fauteuil, je vais l'apporter devant vous sur ce tabouret.

Pauvre ignorant que j'étais hier : je croyais tout connaître, et voilà qu'aujourd'hui, sans quitter ma place, là, dans le creux de ma main, mes yeux ont contemplé merveilles sur merveilles, et je n'ai rien vu encore.

Pendant que je faisais cette réflexion, mon docteur apporta le baquet, et comme il penchait la tête pour le poser sur le tabouret, je vis une partie de sa figure : elle me fit horreur. Si la belle Hélène, lui dis-je, avait eu le nez aussi velu et aussi raboteux que le vôtre, la bouche aussi large et les dents aussi longues, je doute que la ville de Troie eût été réduite en cendres à cause de sa beauté.

— La beauté n'est certes qu'une illusion, car Hélène avait sans doute aussi la peau écailleuse et parsemée de trous, les cheveux creux et tordus, le visage couvert de poils; mais elle semblait belle à Paris, dont la vue ne lui permettait pas d'apercevoir les vallées profondes creusées sur ses joues. Si nous possédions tous des yeux microscopes, que deviendrait pour nous le sentiment du beau? Incapable de saisir l'ensemble des choses, la pureté des lignes, l'harmonie des formes, l'opposition des couleurs, les jeux de la lumière; ne pouvant nous attacher qu'aux détails, nous ne verrions dans la plus belle statue qu'une agrégation monstrueuse de cristaux, de marbre, et dans nos semblables que des montagnes mouvantes. Ne pouvant nous apercevoir nous-mêmes que par petites parties à la fois, nous en serions encore réduits aux conjectures sur la manière dont nous sommes construits. Les jouissances de la vue, loin de s'étendre jusque dans les cieux, seraient toutes confinées dans la contemplation de petits êtres impalpables que nous briserions en les voulant toucher, et nous discuterions s'il est vrai qu'il existe un soleil, une terre, de grands animaux et des arbres. Hors cette classe, nommée microzoaire, nous ne connaîtrions rien, et nous serions peut-être devant une simple rose sans plus d'idée de son ensemble qu'une fourmi en présence d'une des pyramides d'Égypte.

Si nous conservions sur la terre notre position verticale, ne distinguant rien à nos pieds, nous serions comme perdus dans un brouillard épais. Il faudrait pour voir quelque chose marcher sur les mains et raser le sol. Nous mettrions une heure pour parcourir des yeux un cailloux gros comme le poing; et au lieu de nous demander s'il est des mondes encore au-dessus des étoiles, nous ne saurions de quel flambeau lointain la lumière du jour nous arrive.

Pendant que mon savant, tout sage qu'il croyait être, se lançait ainsi à perte de vue dans le domaine de l'hypothèse, je me mis à jeter les yeux sur le mystérieux baquet.

Puis-je nommer baquet un lac incommensurable, une mer sans fond parsemée d'îles, de récifs, de continens renfermant des plantes extraordinaires, des milliards d'animaux transparens, fantastiques, monstrueux, sillonnant en tous sens ces îles et cet océan; des salamandres, des serpens, des dragons, se livrant des batailles acharnées, se tuant les uns les autres, se heurtant avec une telle force que, me croyant au milieu de démons enragés, j'étais étonné de ne rien entendre et de ne pas me sentir dévoré?

Le vertige me prit, je voulus me sauver.

— Curieux astronome, me cria le docteur en me frappant l'épaule et me retenant dans mon fauteuil, croyez-vous embrasser à la fois et d'un seul coup d'œil les profondeurs et les détails de cet abîme, quand une seule parcelle, grosse comme une tête d'épingle, vous fournirait un jour d'observations? Restez tranquille, donnez-moi votre doigt, que je le trempe dans l'eau. Là, je n'ai fait qu'effleurer la surface, regardez maintenant.

J'eus à peine fixé mes yeux sur mon doigt qu'un spectacle aussi nouveau qu'intéressant absorba toute mon attention.

— Procédons par ordre, me dit le docteur, nos observations en seront plus claires et moins longues en même temps.

— Pardon, mon ami, mais quelle est donc cette baleine qui va sillonnant mon doigt et dévorant tout sur son passage?

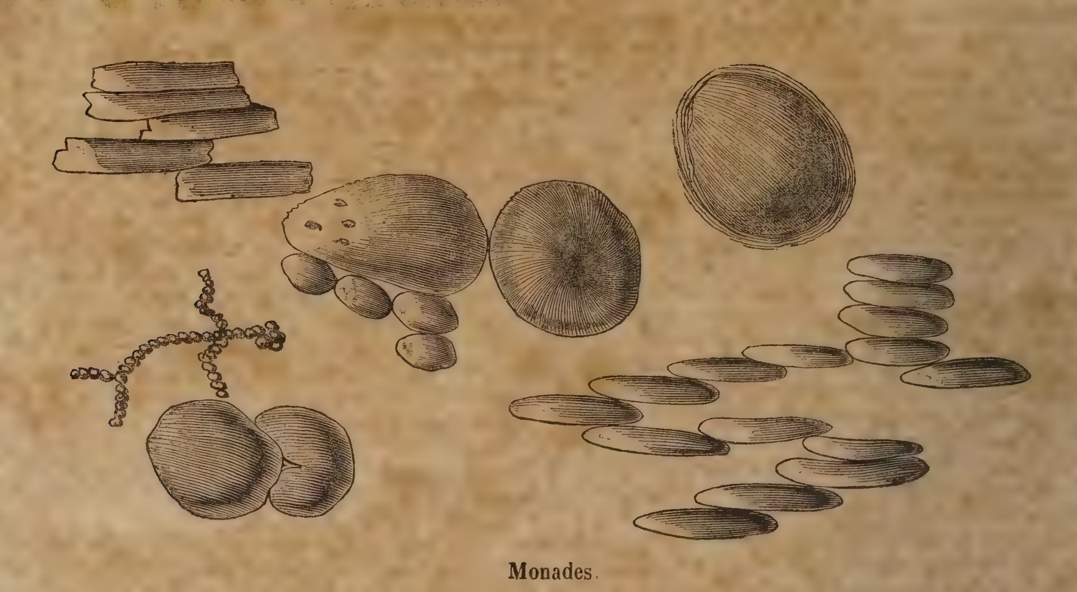
— Nous y reviendrons tout à l'heure; encore une fois, taisez-vous et laissez-moi vous guider dans ce nouveau monde où vous ne connaissez aucune route. D'abord, ne voyez-vous pas de petits globules transparens qui se meuvent avec vivacité?

— Oui, parfaitement, et quand ils se rencontrent ils se collent l'un à l'autre jusqu'à trois ou quatre.

— Ces globules, mon ami, sont pour ainsi dire les premiers corps chez lesquels la vitalité se manifeste; aussi les appelle-t-on *monades*. Un mouvement circulaire et de progression, voilà les seuls signes auxquels on peut reconnaître qu'ils vivent. Vous voyez que leurs fonctions se réduisent à bien peu de chose.

— Et leurs plaisirs, lui dis-je, sont donc de tourner sans cesse ?

— C'est au moins leur unique occupation jusqu'à ce qu'ils aient rencontré un de leur camarade avec lequel ils se confondent pour former un animal plus complet. Alors on distingue un canal dans toute l'étendue du corps, et la nutrition commence à s'opérer.



Monades.

— C'est peut-être, dis-je aussitôt en prenant l'air grave d'un homme qui vient de trouver tout à coup la solution d'un important problème ; c'est peut-être par l'agrégation successive de semblables globules que se sont formés, avec le temps, les êtres les plus compliqués dans leurs fonctions !

— Cela pourrait tout au plus être vrai, me répondit le docteur, pour quelques espèces de plantes dont les organes sont tres-simples ; mais dès qu'il s'agit seulement d'un puceron, votre idée devient ridicule. Au reste ce fut l'opinion d'un grand nombre de matérialistes peu instruits ; et cela me rappelle un certain savant hollandais, dont le nom m'échappe en ce moment, qui parcourait un jour les rues de Rotterdam, un microscope à la main, en criant, comme Archimède, je l'ai trouvé, je l'ai trouvé ! — « Quoi donc ? lui demanda un cordonnier. — Le secret de la création ! — Vraiment ? »

Et comme s'il avait affaire à un académicien : « Vois-tu, lui dit-il, le premier homme n'est pas l'œuvre de Dieu ; c'est la réunion d'animalcules produits eux-mêmes par la pourriture des végétaux. Un noyau s'est formé d'abord, autour duquel ensuite se sont accrochés d'autres animalcules. La tête est devenue visible, les bras se sont allongés, le cœur a battu, et l'enfant s'est mis à crier ! — Mais, repartit le cordonnier, qui donc aurait nourri et enveloppé de langes ce chétif enfant ? »

Le savant laissa tomber son microscope.

Ainsi, nous bâtissons quelquefois une colonne magnifique, œuvre de patience, ornée d'arabesques et de festons délicats, et quand nous voulons monter au sommet pour y mettre la dernière main et poser enfin le chapiteau, elle s'écroule et nous écrase parce que nous avons oublié de l'asseoir sur un terrain solide.

— Grand merci de la leçon, docteur, et quoique vous profitiez amplement de l'avantage de votre position, je ne me fâcherai pas, et je vous jure de ne plus vous interrompre pour ne rien dire qui vaille.

— Je vous disais donc que les monades, reprit mon savant, sont les plus petits des êtres que nous connaissions, elles roulent continuellement sur elles-mêmes et finissent par s'agréger plusieurs ensemble pour former un animal arrondi qu'on appelle *volvox*. Le volvox possède jusqu'à quarante estomacs, dont les fonctions sont très-visibles à travers son corps transparent ; il passe sa vie à tourner et à manger. C'est le plus joyeux gastronome du monde invisible, mais c'est aussi celui dont la vie est le plus éphémère. Moins d'une heure lui suffit pour naître, croître, manger, produire dix générations, tourner et mourir.

— Je voudrais savoir, dis-je à mon micrologue, si ces animaux voient que nous les examinons, et quelle idée ils peuvent se faire de notre masse !

— S'il nous faut une loupe pour les apercevoir, ils leur faudraient à eux un énorme télescope pour distinguer quelque chose hors de leur goutte d'eau ; leur univers finit là, et ils ne se doutent certes pas qu'un œil humain les considère.

— Qui sait alors, docteur, s'il n'y a pas quelque part un géant invisible qui nous observe nous-mêmes pendant que nous regardons ces animaux ?

— C'est très-possible ; un savant que nous ne pouvons voir à cause de la faiblesse de notre vue, tient peut-être notre globe, notre soleil et nos étoiles, dans le creux de sa main. Il nous considère à la loupe et dit en nous voyant autour de ce baquet : « Je vois deux cirons occupés à regarder quelque chose de si petit que je ne puis le distinguer ; ces curieux cirons semblent se parler, discuter même, agir de concert. Je n'ose cependant supposer qu'une parcelle d'intelligence, si minime qu'elle soit, puisse tenir dans d'aussi petits animaux. » Voilà comme il nous traite.

Puis un jour il lui prendra fantaisie de souffler dans sa main pour se débarrasser de nous ; alors Dieu sait ce que nous deviendrons, nous, notre terre et notre soleil !

— Mais, docteur, vous ne pensez pas qu'une observation ne peut durer un siècle, et que depuis des milliers d'années aucun accident n'est arrivé à notre race. Il en eût été bien autrement si quelques-uns de ces géans nous avaient pris pour nous voir.

— Que sont, mon ami, trois ou quatre mille ans pour un semblable observateur ? certainement moins qu'un instant pour nous ; et ne voilà-t-il pas cinq minutes que vous tenez sur votre ongle une goutte d'eau dans laquelle naissent et meurent des milliards d'animaux ! Nous sommes à peine, depuis le commencement du monde, à la cent cinquantième génération, qu'est-ce que cela en comparaison de celles que vous avez vues se succéder sur votre main ? Remarquez combien d'événemens leur arrivent en si peu de temps. L'océan dans lequel ils nagent se dessèche peu à peu, il s'y forme des îles, des continens ; les animaux multiplient, se nourrissent et construisent des habitations qu'un léger mouvement du pouce bouleverse comme les tremblemens de terre détruisent les nôtres. Leur histoire, s'ils l'écrivaient, serait sans doute plus accentuée et moins monotone que celle de la race humaine. Ils ont leurs guerres de nation à nation, leurs jalousies, leurs haines, leurs amours, leurs cataclysmes. Attendez cinq minutes encore, leur monde sera réduit à un atôme humide, dans lequel deux ou trois individus se disputeront l'espace, un combat à outrance s'engagera jusqu'à ce que l'un d'eux, demeuré maître du champ de bataille, n'ait plus qu'à gémir sur sa race perdue, contemple les ruines de son monde et meure enfin le dernier sur sa terre desséchée.

AUGUSTE BERTSCH.



Mousses, lichens et moisissures vus au microscope.

HISTOIRES NAÏVES.

TROIS CONTES POUR LES TOUT PETITS ENFANS.

LA PETITE OISIVE.

— Oh ! maman, quel bonheur de passer tout un jour sans rien faire ! criait la petite Marie à sa mère.

— Quoi ! pas la moindre chose de tout un jour, ma fille ?

— Non, maman, rien du tout !

— J'ai dans l'idée, moi, que le jeu finirait par te fatiguer.

— Le jeu me fatiguer, maman ! oh ! maman, je serais plus heureuse que la reine.

— Les reines travaillent, mon enfant.

— Oh! maman, vrai!...

— Vrai, mon petit ange.

— Elles sont donc bien à plaindre? dit Marie avec un profond soupir.

— Au contraire, le travail les dédommage souvent d'être reines.

Marie demeura confondue. Mais plus amoureuse que jamais d'un long espace tout vide de lecture et d'écriture, d'un jour de cent lieues à parcourir dans la danse, les papillons, les poupées, le soleil et tout! Marie était palpitante de ce désir; l'eau lui en venait à la bouche, et riante et agitée, gracieuse et suppliante, elle recommença:

— Oh! maman, quel bonheur de passer tout un jour sans rien faire!

— Je te le donne, dit sa mère en l'embrassant.

La respiration manqua à Marie; puis elle rassembla ses joujoux, sautant à pas entre-coupés comme son haleine. Elle prépara son univers à elle toute seule; car ses sœurs, un peu plus grandes, étudiaient avec les maîtres et leur mère en attendant le dîner.

Elle porta sa liberté pendant une heure avec une constance inouïe; elle glissait à travers, légère comme un rêve ou comme une réalité qui a des ailes; jamais oiseau, qui est né pour voler, sans lire, ni écrire, ni coudre, n'a pris un élan plus rapide dans son ciel sans entraves que Marie dans son bonheur oisif.

Un peu à la fin son imagination, si haut montée, commença à s'alourdir; puis, tous les instans qui suivirent, comme des moineaux dévorans qui ravagent du blé, lui enlevèrent un par un ses plaisirs.

Elle avait déjà pesé ses joujoux les uns après les autres une centaine de fois, ils devenaient de plomb; elle demeura enfin muette devant eux, les bras pendans, les yeux fixes; sa poupée même était tombée en désordre, sans que Marie eût tremblé quelle ne se blessât; au contraire, elle la releva avec une moue reprochante, en l'appelant assez aigrement: petite traîne-à-terre! La silencieuse soumission de cette poupée, favorite déchue, deux fois plus muette qu'à l'ordinaire, ne la toucha point. Elle s'avoua même un peu qu'elle était en carton: l'ennui désenchante tout.

Par bonheur, la chatte Mouffette montra son petit nez rose à travers les vitres de la grande fenêtre entr'ouverte sur la cour, et Mouffette parut lumineuse dans la chambre, où rien ne bougeait, où rien ne parlait plus à Marie. Mouffette peupla le désert.

D'abord elle fut caressée et contente elle-même de l'accueil distingué de sa petite maîtresse; elle miaula d'une voix flatteuse, et ce ron-ron des chats satisfaits ranima un moment la solitude de Marie: on s'aima, on dansa!

Mais Marie, comme pour se venger d'avoir langui toute seule, y mettait une sorte d'ardeur qui déplut à Mouffette; peu passionnée pour la danse, elle refusa de se prêter au jeu, Marie la traîna à l'entour d'elle avec obstination et lui tira très-imprudemment la queue. Ce procédé parut si monstrueux à Mouffette que de sa patte demeurée libre par l'imprudence de sa danseuse elle lui fit une longue égratignure sur son visage penché vers le sien et s'enfuit lestement par où elle etait entrée.

— Ingrate! cria Marie en tenant sa figure. Voilà comme tu m'aimes pour mon lait de tous les jours. C'est bon! je le dirai à maman.

Mouffette ne l'écouta pas plus que si elle eût chanté. Alors, Marie chercha sa mère pour la prier de lui inventer un nouvel amusement ou pour jouer avec elle; mais sa mère, active, qui savait le prix des heures, en apprenait l'emploi à ses autres enfans; la petite fille ne la trouva donc point. Elle se traîna au miroir et fit des grimaces. Elle s'assit alors silencieusement dans un coin de la chambre, où, bâillante et accablée, elle pria Dieu pour l'arrivée de ses sœurs. Tout en priant, tout en soupirant, ne reconnaissant plus rien autour d'elle, elle cacha sa tête dans tous ses joujoux éteints comme son bonheur et s'endormit de désespoir.

Ce fut ainsi que la trouvèrent ses sœurs, ses sœurs éveillées comme des petites souris joyeuses, car elles avaient bien su toutes leurs leçons, et poussaient des cris et des chants pleins d'espoir et d'appétit: la bonne mettait le couvert!

Marie les regarda, les yeux rouges et gonflés d'un mauvais sommeil, et quand elle voulut se lever, elle était lasse et raide comme dans une fièvre de croissance.

— Es-tu malade, Marie? lui demandèrent ses sœurs, qui l'aimaient tendrement.

Marie déclara qu'elle était bien malheureuse.

Alors elles s'empressèrent de lui apporter ses joujoux, qui traînaient; mais elle en avait mal au cœur, et se détourna en criant qu'il y avait un complot contre elle, que tout le monde voulait la faire mourir de chagrin!

Dans ce moment sa mère, qui connaissait la cause du sommeil et du désordre de cette petite révoltée, entra.

— Regarde autour de toi, Marie, dit-elle en lui prenant la main avec douceur, cherche, en nous comptant l'une après l'autre, celle qui a voulu te rendre malheureuse.

Marie eut beau parcourir tous ces visages calmes et bienveillans, elle n'y trouva pas son ennemie, et dit à voix honteuse:

— Je ne sais pas.

— Je vais t'aider à la connaître, moi, poursuivit sa mère, et la plaçant toute droite devant le miroir: Regarde, la voilà!

Marie fut frappée de ce petit visage maussade où l'ennui faisait déjà des siennes, car il enlaidit beaucoup les enfans et tout le monde. Elle écouta, docile et attentive, les paroles sages et tendres qui se gravèrent aussi avant dans son cœur que le souvenir effrayant de cette journée entière de bâillemens, d'égratignures et de langueur: plutôt périr que d'y retomber. Aussi, comme elle apprit ses leçons! comme elle aima l'étude! comme elle devint peu à peu le modèle des petites filles!

UN PETIT AMATEUR DE CRÈME.

Une chambre au laitage était ouverte sur le grand jardin où Félicité se promenait et où Félicité s'ennuyait. Car il n'y avait plus alors ni fruits ni fleurs dans le grand jardin, et Félicité, qui avait cinq ans, aurait voulu qu'il y eût des fruits et des fleurs.

Sautant sur un pied, puis sur l'autre pour faire du bruit dans les feuilles sèches, et ne s'amusant pas du tout de cette aride musique, elle entra dans la chambre fraîche et solitaire, où l'odeur de laitage et de crème lui fit venir l'eau à la bouche, ce qui dégénéra en une bien mauvaise pensée!

Au lieu d'attendre et de dire: Ma tante (car Félicité était chez sa tante), voulez-vous me donner un peu de ce bon lait qui sent si bon? ce que sa tante eût fait avec tendresse; car elle était, comme beaucoup de tantes, remplie d'amour pour les enfans. Eh bien non, Félicité aima mieux se préparer un long ennui; car une faute trouble bien des jours, quand même ils seraient pleins de soleil, pleins de poupées et d'aventures merveilleuses.

Félicité traîna audacieusement une table sous la longue

planche où reposaient les vases pleins de lait, quelques-uns en terre, quelques autres en cuivre brillant comme de l'or. Il est certain que cette exquise propreté ravissait les yeux en les attirant.

Après quelques efforts et par le secours d'une chaise, elle se trouva sur la table, les bras tendus et la tête levée comme un petit chat trop faible encore pour sauter et atteindre une proie éloignée. Car, comme par un avertissement du ciel, qui laisse toujours le temps de la réflexion avant de commettre le mal, elle en était encore, comme on dit, à une lieue. Mais elle fit la sourde, et ne voulut pas entendre sa conscience, qui est Dieu, lui crier tout bas : Va-t'en !

Elle resta, redescendit de la table, parvint, avec un travail qui redoublait sa soif, à poser cette lourde chaise de campagne sur la table déjà bien haute, et mit encore par-dessus un escabeau qui servait à traire les vaches. C'était comme une montagne, un vrai mât de cocagne; car la crème était au bout!

Elle monte, intrépide, sur cet échafaudage tremblant; dans l'impossibilité de boire aux vases immobiles comme des témoins désapprobateurs, et puisqu'il faut l'avouer, à la honte de cette petite friande, elle y plonge ses deux bras enhardis, les en retire comme si elle eût mis des gants blancs, tant la crème était épaisse, et elle y promène ses petites lèvres avec délices. Certes, c'est une action qui fait dresser les cheveux à la tête.

Elle retournait pour la troisième fois à ce bonheur inespéré, et s'y délectait dans une profonde imprévoyance, quand une voix, qu'elle crut être celle du dernier jugement, dit doucement, pour ne pas la faire tomber en arrière et se tuer peut-être :

— Bien, Félicité, très-bien !

Félicité, saisie d'épouvante, retira ses bras plongeurs avec tant de précipitation qu'elle entraîna violemment le vaste et profond pot de cuivre où se formait la crème, et qui, renversé sur sa tête blonde, y entra jusqu'à ses épaules.

Sa généreuse tante en eut pitié, et la voyant chanceler sous le double poids de son repentir et du chaudron de cuivre, elle la recueillit dans ses bras trempée comme d'un naufrage, et coiffée de ce vilain bonnet qui la couvrait, je vous assure, de plus de honte encore que d'ombre.

Ce n'est pas tout; car c'est rarement tout quand il s'agit d'expiation et de regret : ses petits cousins entrèrent et se mirent à crier contre elle : « Ah! ah! Félicité! ah! ah! Félicité! » Les genoux de Félicité tremblaient, et la punition était bien grande!

On la conduisit avec quelques égards cependant, car on en doit même au coupable qui ne peut plus se défendre; on la conduisit jusqu'à la porte de la rue, où les passans se demandaient: « Pourquoi cette petite fille a-t-elle un si grand pot de cuivre sur la tête? »

Un triste et humiliant silence suivait cette question, qu'elle entendait sous l'espèce de prison sonore où bruissaient les paroles que l'air y faisait entrer, et l'on s'en allait pour en causer par la ville.

Sa tante, qui avait défendu à ses petits cousins de renouveler le charivari, eut la bonté de ne lever sa coiffure que lorsqu'elle fut rentrée tout au fond de la maison, afin que personne au moins ne vît son doux visage si blanc de lait et si rouge de honte que je n'essaie pas de vous le peindre.

Félicité, dont le cœur était près d'éclater d'amertume et pourtant de reconnaissance envers son silencieux juge, ne put qu'articuler au milieu d'un sanglot : « Oh! ma tante! » Sa tante n'en parla jamais; mais cela s'est répandu sourdement, et je vous le raconte, non pas en haine de Félicité, qui attendit toujours depuis que Dieu lui envoyât le bonheur au lieu de le prendre ainsi à l'assaut; je vous le raconte pour vous engager instamment à profiter de cet exemple, afin d'en éviter la terrible catastrophe.

Notre conscience est notre plus intime amie. C'est elle qui fait notre lit et qui couche avec nous jusqu'à la mort.

Quand on ne peut pas dire en face : Bonsoir, ma conscience! on dort mal!

L'EMPRUNTEUR

Je voudrais, dans l'amour que je leur porte, guérir tous les enfans du désir d'emprunter. Cette manie de s'approprier pour un temps le bien d'autrui s'étend quelquefois sur la vie entière et la remplit de trouble, d'embarras et de honte. Henri du moins en est corrigé, et j'en suis très-contente pour Henri.

Tout ce qu'il voyait aux autres le tentait, ce pauvre Henri : il s'en faisait bientôt un besoin réel; et ne pouvant acheter ces objets de son ardente fantaisie, n'osant dire franchement : « Donne-le moi, » ce qui eût été du moins plus loyal, il prenait un détour pour s'initier dans la possession du bien des autres, et disait : « Veux-tu me le prêter? » On le lui prêtait, mais il en résultait bien des désagrémens, car Henri ne rendait pas vite. Il était oublieux d'une part, de l'autre peu soigneux; et lorsqu'après bien des réclamations, des reproches, qui altèrent l'amitié des enfans comme des hommes, il restituait enfin ce dont il avait usé en vrai propriétaire dissipateur, ce qu'il rendait était affreux, souillé, taché, en lambeaux.

Cette conduite lui fondait une réputation détestable. Un jour il entendit dire de lui : « Ne lui prête que ce que tu veux perdre. »

— C'est ce que je fais, répondit un autre enfant fort sage; je ne prête jamais sans réflexion, et ce que je prête alors, je dis en moi-même : « Je le donne pour toujours.» J'évite ainsi l'impatience d'attendre et le chagrin de me plaindre, de me brouiller même; car l'emprunteur se fâche souvent de ce qu'il appelle votre importunité et se sauve avec cette excuse un peu aigre : « On te le rendra!

Henri fit la moitié d'un retour sur lui-même; mais sa conscience resta en chemin et se rendormit sur cette mortification. « On ne me l'a pas dit en face! » pensa-t-il avec la mauvaise foi de la paresse, qui emprunte aussi de mauvaises raisons à l'orgueil.

Il oublia donc qu'il retenait depuis un mois le sabre en fer blanc et le bonnet de hussard d'Alphonse, avec lesquels il avait tant fait la guerre dans sa chambre et dans les rues que le bonnet ne ressemblait plus qu'à une vieille boîte à poudre, et que le sabre n'eût pas coupé un fil, tant il était tordu, rouillé, méprisable.

Une compagnie nombreuse était réunie à dîner chez la mère de Henri. Paisible comme l'innocence, il mangeait bien, riait de voir rire ceux qui n'avaient aucun reproche à se faire, et se croyait à cent lieues d'un affront.

Tout à coup on sonne; on parle dans le vestibule, tout bas d'abord, puis tout haut et vivement.

— Qu'est-ce donc? dit la mère de Henri.

— C'est M. Henri qu'on demande, madame.

— Faites entrer. Comment donc, Henri n'a pas de secrets pour nous.

Et la gouvernante d'Alphonse est introduite.

Henri crut que la table et sa chaise et lui s'enfonçaient dans la terre. Ses yeux hagards s'attachèrent sur cette

femme, et il eût alors donné de son sang pour n'avoir jamais emprunté rien en sa vie. Vœu tardif et poignant!

— Que voulez-vous, ma bonne? dit poliment la mère de Henri, pensant peut-être qu'on venait inviter son cher fils à quelque réunion d'ombres chinoises, dont il s'occupait avec talent.

— Madame, répondit avec respect et fermeté la gouvernante, je viens chercher le sabre et le bonnet de hussard de mon jeune maître. M. Henri l'a emprunté depuis un mois, et il est impossible de se le faire rendre; j'ai pensé que madame voudrait bien l'ordonner à son fils.

Tous les convives se regardèrent entre eux avec un



La réclamation.

étonnement et une gravité qui serrèrent le cœur de la tendre mère. Quel coup pour elle! je vous le demande; et quelle tristesse de voir le front rouge et brûlant de Henri prêt à éclater sous les regrets de feu qui couraient dans sa tête. Oh! que sa mère était à plaindre! Elle le contempla dans sa honte, qui faisait la sienne; je ne peux pas vous dire avec quel mélange d'amour, d'amertume et de reproche silencieux. Jugez-en quand vous saurez que tous les convives en eurent les larmes aux yeux et cessèrent de manger.

Cependant elle, courageuse, ordonna d'une voix calme à son fils d'aller chercher les objets réclamés, ne prévoyant que trop la nouvelle humiliation qui l'attendait.

Henri, la tête penchée sur l'estomac, traversa en chancelant la foule des témoins agités et revint chargé de l'emprunt, où personne ne reconnut un sabre ni un bonnet de hussard. C'était laid, c'était déchirant pour la mère.

Elle les prit des mains de son coupable enfant et lui dit avec une tendre sévérité :

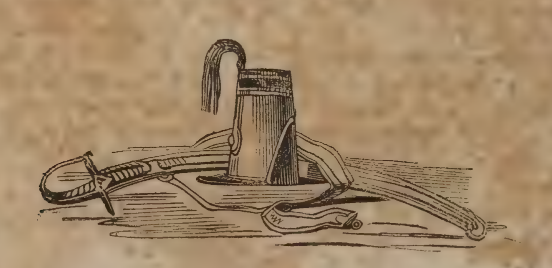
— Vous vous êtes trompé, Henri, ceci n'est pas ce qu'on vous réclame. Et elle jeta cette horreur dans un grand feu.

Puis ouvrant une armoire où elle aimait à renfermer les douces surprises de Henri, elle en retira le plus beau shako qu'on ait jamais vu au monde, un sabre superbe, non plus en fer-blanc, mais d'acier bien trempé, élégamment soutenu par un ceinturon de maroquin rouge brodé d'or, enrichi d'agrafes à têtes de lions dorées.

— Voilà, dit-elle, ce que j'avais destiné aux étrennes de Henri, connaissant tout son penchant pour les parures militaires. Dites à son ami Alphonse avec quel plaisir et quel empressement il le lui envoie heureux de restituer ce qu'il a si indignement détruit.

Henri n'emprunta plus rien. Sa mère lui fit comprendre que l'emprunteur de profession n'est qu'un voleur prudent.

MARCELINE VALMORE.



LITTÉRATURE ANGLAISE.

LE MORT FIANCÉ.



Sur le sommet d'un des plus hauts pics de l'Odenwald, dans une région sauvage et romantique de l'Allemagne supérieure, peu éloignée du confluent du Mein et du Rhin, s'éleva longtemps le château du baron Von Ladshort. Ce château est maintenant tombé en ruines et presque enseveli parmi les troncs d'arbres et les noirs sapins, au-dessus desquels cependant on peut encore apercevoir sa vieille tour du beffroi, s'efforçant, comme son premier possesseur, de porter la tête haute et de dominer sur le pays du voisinage.

Le baron était un rejeton de la grande famille de Katzenellenbogen ; il hérita des ruines du manoir et de tout l'orgueil de ses ancêtres. Quoique les dispositions belliqueuses de ses prédécesseurs eussent beaucoup diminué les propriétés de la famille, le baron s'efforça encore de maintenir quelque apparence de leur première splendeur. Les temps étaient tranquilles, et les nobles Allemands avaient abandonné leurs vieux châteaux incommodes perchés comme des nids d'aigles parmi les montagnes, pour bâtir des résidences plus agréables dans les vallées. Mais le baron demeura fièrement dans sa petite forteresse, chérissant avec un amour héréditaire et invétéré toutes les vieilles discordes de famille ; aussi se trouvait-il en mauvaises relations avec la plupart de ses plus proches voisins, à cause de disputes survenues entre leurs aïeux et les siens.

Le baron n'avoit qu'un enfant, une fille; mais la nature avait par compensation fait de cet enfant un prodige Toutes les nourrices, commères et cousines du pays assuraient son père qu'elle n'avait pas son égale en beauté dans l'Allemagne entière. Et qui s'y connaissait mieux qu'elles? Elle avait d'ailleurs été mise, avec de grands soins, sous la dépendance de deux tantes, vieilles filles qui avaient dépensé quelques années de leur âge le plus tendre dans une des petites cours allemandes, et s'y étaient versées dans toutes les branches de connaissances nécessaires à l'éducation d'une jeune demoiselle. Grâce à leurs instructions, elle devint un miracle de perfection. A l'époque dont je parle, elle comptait dix-huit ans, brodait à l'admiration et avait fait en tapisserie plusieurs épisodes tirés de l'histoire des saints avec un tel talent qu'on voyait les figures comme autant d'âmes en purgatoire. Elle pouvait lire sans de grandes difficultés et avait su trouver son chemin à travers quelques légendes religieuses et presque tous les miracles chevaleresques du *Livre des fastes*. Elle avait même fait des progrès considérables en écriture, pouvait signer son propre nom sans

manquer une lettre, et si correctement que ses tantes le lisaient sans lunettes. Elle excellait à faire des petites inutilités élégantes et délicates de toutes sortes, était versée dans les danses les plus difficiles du jour, jouait un certain nombre d'airs sur la harpe et la guitare, et savait par cœur toutes les plus tendres ballades du *Minnieliders.*

Ses tantes, ayant été de grandes coquettes dans leurs jeunes années, se trouvaient admirablement choisies pour servir de vigilans gardiens et de stricts censeurs à la conduite de leur nièce; car il n'y a pas de duègne si rigidement prudente et si inexorablement bienséante qu'une coquette surannée. On la souffrait rarement hors de leurs regards; elle ne quittait jamais les domaines du château, à moins d'être bien suivie, ou au moins bien gardée; elles avaient de continuelles lectures à lui faire sur le strict décorum et l'obéissance implicite; quant aux hommes, oh! on lui avait appris à les tenir à une telle distance et dans une méfiance si absolue qu'à moins d'une convenable autorisation, elle n'aurait pas voulu jeter un regard sur le plus joli cavalier du monde, — non pas même s'il eût expiré à ses pieds.

Les bons effets de ce système brillaient miraculeusement. La jeune demoiselle était un vrai modèle de docilité et d'exactitude. Pendant que d'autres dissipaient leur fraîcheur dans le tourbillon du monde et s'exposaient à se voir arrachées et jetées de côté et d'autre par la première main venue, elle fleurissait sans bruit dans sa fraîche condition de femme, sous la protection de ses immaculées tantes célibataires, comme un bouton de rose rougit parmi des épines gardiennes. Ses tantes parlaient d'elle avec orgueil et exaltation, et disaient que si toutes les autres jeunes demoiselles du monde pouvaient s'égarer, ce leur était un motif de remercier le ciel de l'impossibilité que rien de cette nature n'arrivât à l'héritière de Katzenellenbogen.

Cependant le baron Von Landshort devait s'estimer fort heureux de n'avoir pas beaucoup d'enfans; la pauvreté rendait son train de maison des plus minces, car la Providence l'avait enrichi d'une grande abondance de parens pauvres. Chacun d'eux possédait les dispositions affectueuses habituelles aux humbles alliés, se montrait miraculeusement attaché au baron et saisissait toutes les occasions possibles de venir égayer le château. Toutes les fêtes étaient célébrées par ces bonnes gens à ses dépens, et quand ils étaient gorgés de bonne chère, ils déclaraient qu'il n'y avait rien sur la terre de si délicieux que les réunions de famille, ces jubilés du cœur.

Le baron, quoiqu'il fût de petite taille, avait une grande âme, et s'enorgueillissait avec satisfaction de la pensée d'être le plus grand homme du petit monde qui vivait autour de lui. Il aimait à raconter de longues histoires sur les francs et vieux guerriers dont les portraits semblaient grimacer à l'entour des murs, et il ne trouvait jamais d'auditeurs aussi attentifs que ceux qui s'engraissaient à ses dépens. Très-adonné au merveilleux, il croyait fermement à tous ces contes surnaturels qui circulent abondamment dans les montagnes et dans les vallées de l'Allemagne. La foi de ses hôtes dépassait même la sienne; ils écoutaient les histoires les yeux et la bouche ouverte et ne manquaient jamais d'être effrayés, même quand ils les entendaient pour la centième fois. Ainsi vivait le baron Von Landshort, oracle de sa table, monarque absolu de son petit territoire, et heureux par-dessus toutes choses par la persuasion qu'il était l'homme le plus sage de son siècle.

A l'époque où mon histoire se passe, une grande partie de la famille se trouvait rassemblée au château pour une affaire de la plus haute importance; c'était pour recevoir le fiancé destiné à la fille du baron. Une négociation avait été entamée entre le père et un vieux gentilhomme de Bavière, afin de réunir leurs deux maisons par le mariage de leurs enfans. Les préliminaires avaient été conduits avec une exactitude pointilleuse et outrée. Les jeunes gens avaient été fiancés sans se voir l'un l'autre, et l'époque fixée pour la cérémonie du mariage. Le jeune comte Von Altenburg avait été rappelé de l'armée à cette intention, et était actuellement sur le point de recevoir sa fiancée des mains du baron. Des missives avaient même été expédiées par lui, de Wurtzbourg, où il était momentanément retenu : elles indiquaient le jour et l'heure où il espérait arriver.

Le château fut mis en tumulte par les préparatifs nécessaires pour lui faire une réception convenable. On para la belle fiancée avec un soin extraordinaire. Les deux tantes avaient présidé à sa toilette et s'étaient querellées sur chaque article de son ajustement. La jeune demoiselle avait saisi l'occasion de leur contestation pour suivre son propre goût, et heureusement il était bon. Elle avait l'air aussi aimable qu'une jeune fiancée pouvait le désirer, et le trouble de l'espérance rehaussait encore le lustre de ses charmes.

Les émotions qui faisaient rougir son visage et son cou, le gentil palpitement de son sein, son œil perdu dans la rêverie, tout trahissait le doux tumulte qui agitait son jeune cœur. Les tantes tournaient continuellement autour d'elle, car des tantes filles sont aptes à prendre un grand intérêt dans les affaires de cette nature. Elles lui donnaient sans cesse un mot de grave conseil sur la manière de se comporter, de parler et de recevoir l'amant espéré.

Le baron n'était pas moins affairé en préparatifs. Il n'avait pourtant exactement rien fait; mais il était naturellement colérique et très-remuant, et ne pouvait rester passif quand tout le monde était pressé. Il se tourmentait et parcourait du haut en bas le château avec une anxiété infinie, dérangeait continuellement les domestiques de leur travail pour les exhorter à être diligens et murmurait dans chaque salle et dans chaque chambre, aussi inquiet et aussi importun qu'une campanule dans un brûlant jour d'été.

Dans le même temps le veau gras avait été tué, les forêts avaient retenti des cris des chasseurs, les chats se pressaient autour de la bonne chère, les celliers avaient produit des océans de vin du Rhin et de *Ferne-wine*, et même la grande tonne de Heidelberg avait été mise à contribution. Chaque chose était prête pour recevoir l'hôte distingué avec *bombance et gaîté*, selon le véritable esprit de l'hospitalité allemande... Cependant l'hôte retardait son apparition. Les heures succédaient aux heures. Le soleil, qui avait versé ses rayons inclinés sur les riches forêts de l'Odenwald, dorait alors les sommets des montagnes. Le baron monta sur la plus haute tour et s'abîma les yeux en s'efforçant de découvrir quelque chose du comte et de sa suite. Une fois il crut l'apercevoir; le son des cors vint retentir de la vallée et se prolongea dans les échos des montagnes. Quelques cavaliers s'avançaient lentement le long de la route; mais quand ils eurent presque atteint le pied du mont, ils tournèrent subitement dans une direction différente. Le dernier rayon du soleil disparut. Les chauve-souris commencèrent à voltiger dans le crépuscule. La campagne devint de plus en plus obscure, et on n'y vit plus rien se mouvoir, si ce n'est un paysan qui revenait lentement du labour.

Pendant que le château de Landshort était plongé dans

un état de perplexité, une scène très-intéressante se passait dans une autre partie de l'Odenwald.

Le jeune comte Von Altenburg poursuivait tranquillement sa route de ce trot modéré avec lequel un homme chemine vers le mariage quand ses amis en ont tout le trouble, mais dans l'appréhension des suites d'une union qu'il n'avait pas faite lui-même.

Il avait rencontré à Wurtzbourg un jeune compagnon d'armes avec lequel il avait servi sur les frontières, Herman Von Starkenfaust, un des bras les plus vaillans et des plus nobles cœurs de la chevalerie allemande, qui revenait alors de l'armée. Le château de son père n'était pas éloigné de la vieille forteresse de Landshort, mais une querelle héréditaire avait rendu leurs familles hostiles et étrangères l'une à l'autre.

Dans le moment le plus chaleureux de la rencontre, les jeunes amis se racontèrent toutes leurs aventures et leurs bonnes fortunes passées; le comte dit l'histoire de son mariage projeté avec une jeune demoiselle qu'il n'avait jamais vue, mais des charmes de laquelle il avait reçu les plus ravissantes descriptions.

Comme la route des amis était dans la même direction, ils convinrent de passer le reste de la journée ensemble, et ils partirent de Wurtzbourg de bonne heure, le comte ayant indiqué la direction qu'ils allaient prendre à sa suite, pour qu'elle pût le suivre et l'atteindre.

Ils charmèrent leur voyage en se rappelant leurs scènes et leurs aventures militaires; mais le comte fatigua un peu son compagnon par l'obstination qu'il mit à toujours revenir sur les charmes supposés de sa fiancée.

Pendant ce temps, ils avaient pénétré dans les montagnes de l'Odenwald et traversaient un des défilés boisés les plus épais et les plus solitaires. Il est bien connu que les forêts de l'Allemagne ont toujours été aussi infestées de voleurs que ses châteaux de spectres; à cette époque, les premiers étaient particulièrement nombreux, se trouvant renforcés de soldats débandés, qui rôdaient dans tout le pays. C'est pourquoi il ne paraîtra pas extraordinaire que mes cavaliers aient été attaqués par un parti de ces bandits dans le milieu de la forêt. Ils se défendirent avec bravoure pendant un si long temps que la suite du comte put arriver à leur secours. A sa vue les voleurs s'enfuirent, mais non sans que le comte n'eût reçu une blessure mortelle. Il fut doucement et soigneusement transporté à la cité de Wurtzbourg, et on appela un moine du couvent du voisinage, fameux par son habileté à soigner à la fois le corps et l'âme; mais la moitié de ses soins fut superflue, les momens de l'infortuné jeune homme étaient comptés.

Il supplia son ami d'une voix mourante de partir immédiatement pour le château de Landshort et d'expliquer la fatale cause de son retard au rendez-vous de sa fiancée. Quoiqu'il ne fût pas un amoureux des plus ardens, il était un des hommes les plus ponctuels et il sollicita son ami avec ardeur de remplir sa mission promptement et courtoisement. « Jusqu'à ce que cela soit fait, dit-il, je ne dormirai pas tranquillement dans ma tombe! » Il répéta ces derniers mots avec une solennité particulière. Une telle requête dans un moment pareil n'admettait pas d'hésitation. Starkenfaust essaya de l'apaiser en le calmant, lui promit d'exaucer fidèlement ses désirs, et lui donna la main en gage solennel. Le mourant la serra avec reconnaisance, mais bientôt tomba dans le délire, — parla de sa fiancée, — de ses engagemens, — de sa parole donnée; demanda le cheval qu'il devait monter au château de Landshort, et expira en s'imaginant monter en selle.

Starkenfaust accorda un soupir et la larme du soldat au malheureux destin de son camarade et réfléchit à la désagréable mission dont il s'était chargé. Il était triste et frappé de perplexité, car il allait se presenter en hôte, sans y avoir été invité, devant des ennemis et glacer leurs joyeuses fêtes par des nouvelles fatales à leurs espérances. Mais il sentait en son cœur un certain désir curieux de voir cette beauté renommée de Katzenellenbogen, si soigneusement renfermée loin du monde, car il était admirateur du beau sexe, et il y avait un grain d'excentricité et d'amour des entreprises dans son caractère, qui le rendait passionné de toutes les aventures singulières.

Avant de partir, il fit tous ses arrangemens avec les frères du couvent pour les funérailles solennelles de son ami, qui devait être enterré dans la cathédrale de Wurtzbourg, auprès de quelques-uns de ses illustres parens. La suite du comte, désolée, rendit les devoirs funèbres aux restes du malheureux jeune homme.

Il est maintenant grand temps de retourner auprès de l'ancienne famille de Katzenellenbogen, qui attendait impatiemment son hôte et encore plus son dîner, et à l'illustre petit baron que nous avons laissé se donnant de l'air sur la tour du beffroi.

La nuit arriva, mais aucun hôte n'était venu. Le baron, au désespoir, descendit de la tour. Le banquet, qui avait été retardé d'heure en heure, ne pouvait plus longtemps se remettre. Les mets étaient déjà trop cuits, le cuisinier se trouvait à l'agonie, et la maison avait l'air d'une garnison réduite à la famine. Le baron fut obligé malgré lui de donner des ordres pour que le festin fût servi en l'absence de son hôte. On se mit à table, et on était sur le point de commencer lorsque le son d'un cor, parti de l'autre côté de la grille, annonça l'approche d'un étranger. Un autre son prolongé remplit les vieilles cours du château; les échos le répétèrent, et il lui fut répondu par le garde du haut des murs. Le baron se hâta d'aller recevoir son futur beau-fils.

Le pont-levis avait été baissé, et l'étranger se tenait devant la grille. C'était un grand et gentil cavalier, monté sur un cheval noir. Son visage était pâle, mais il avait l'œil brillant et un air de digne mélancolie. Le baron fut un peu mortifié de voir son gendre dans ce simple et solitaire appareil. Sa dignité fut pour un moment froissée, et il considéra cela comme un manque de respect à l'occasion solennelle et à l'importante famille à laquelle il allait être uni. Il se calma cependant, avec la réflexion qu'il fallait que ce fût une impatience étourdie qui l'avait porté à s'avancer lui-même au-devant du voyageur plutôt que ses domestiques.

— Je suis fâché, dit l'étranger, de vous déranger aussi mal à propos.

Ici le baron l'interrompit avec un déluge de complimens et de salutations, car, pour dire la vérité, il s'estimait beaucoup lui-même à cause de sa courtoisie et de son éloquence. L'étranger essaya plusieurs fois, mais en vain, d'arrêter ce torrent de paroles; voyant que ses efforts étaient inutiles, il courba la tête et se soumit à écouter. Le baron arriva cependant à une pause. Ils avaient traversé la cour intérieure du château, et le nouveau venu était encore sur le point de parler quand il fut de nouveau interrompu par la vue de la partie féminine de la famille, conduisant vers lui la tremblante et rougissante fiancée. Il la contempla un moment comme on rentrait. Il paraît que son âme tout entière rayonna dans cette contemplation et s'arrêta sur cette forme charmante. Une des vieilles tantes murmura quelque chose à l'oreille de sa nièce; elle fit un effort pour

parler; son œil bleu et humide se leva timidement, lança un regard réservé et interrogateur sur l'étranger, et se rabaissa de nouveau vers la terre. Ses paroles expirèrent avant d'avoir été articulées, mais un léger sourire se joua à l'entour de ses lèvres, et les fossettes qui se dessinèrent sur ses joues quand elle lança ce regard n'avaient rien que de charmant. Il était impossible pour une fille de dix-huit ans, disposée depuis longtemps à l'amour et au mariage, de ne pas être contente d'un si beau cavalier.

L'heure avancée à laquelle l'hôte était arrivé ne laissa pas le temps de discourir. Le baron fut péremptoire, et remit toute conversation particulière au lendemain; puis il montra le chemin de la salle du banquet, banquet auquel on n'avait pas touché.

Le repas avait été servi dans la grande salle du château. Autour des murs étaient suspendus les portraits disgracieux des héros de la maison de Katzenellenbogen et les trophées qu'ils avaient rapportés des combats et de la chasse. Les cuirasses déchirées, les lances brisées et les bannières en haillons, se mêlaient aux dépouilles des habitans des forêts; les mâchoires du loup et les défenses du sanglier grimaçaient horriblement parmi les arbalètes et les haches d'armes; enfin une immense paire d'andouillers s'élançait immédiatement au-dessus de la tête du jeune fiancé.

Le cavalier accorda peu d'attention à la compagnie et à la conversation. Il toucha à peine au banquet, mais parut absorbé dans son admiration pour la fiancée. Il conversa avec elle à voix basse et de manière à être plutôt compris qu'entendu, car le langage de l'amour n'est jamais clair; mais quelle est la femme dont l'oreille soit si dure qu'elle ne puisse pas saisir le plus léger chuchotement de son amant? Il y avait dans ses manières un mélange de tendresse et de gravité qui paraissait avoir un effet tout-puissant sur la jeune demoiselle. Elle rougissait et pâlissait tout en écoutant avec une grande attention; quand elle répondait, son œil se détournait et se hasardait à lancer un regard de côté sur la contenance romantique du jeune homme, puis elle poussait un léger soupir de tendre bonheur. Il était évident que les jeunes gens étaient complétement épris l'un de l'autre. Les tantes, profondément versées dans les mystères du cœur, déclaraient qu'ils étaient tombés amoureux à la première vue.

La fête devenait joyeuse, ou tout au moins bruyante, car les hôtes étaient tous doués de ces violens appétits qui proviennent des bourses vides et de l'air des montagnes. Le baron raconta ses meilleures et ses plus longues histoires; jamais il ne les dit si bien, ou du moins elles ne produisirent jamais de tels effets. A la moindre chose merveilleuse, les auditeurs tombaient dans l'étonnement, et si quelque chose de facétieux survenait, on les voyait éclater de rire tous à la fois. Le baron, il est vrai, de même que les hauts personnages, avait trop de dignité pour proférer aucune autre plaisanterie que fort peu piquante; mais elles étaient toujours renforcées cependant d'une rasade d'excellent Hockheimer, et une plaisanterie, lourde même, servie à sa propre table avec un bon vieux vin, devenait irrésistible. Beaucoup de bonnes choses furent dites par les esprits les plus pauvres et les esprits les plus mordans, qui ne pourraient être répétées qu'en de semblables occasions; bien des discours trompeurs furent murmurés à l'oreille des dames, qui les firent partir d'un rire étouffé cependant. Une ou deux chansons furent beuglées par un pauvre mais joyeux cousin du baron; elles obligèrent les deux tantes à cacher leur visage derrière leurs évantails.

Au milieu de tout ce bacchanal, l'étranger se maintenait dans une gravité singulière et inexplicable. A mesure que la nuit s'avançait, sa contenance prenait un caractère de tristesse plus profond et plus étrange; les plaisanteries du baron semblaient le rendre encore plus mélancolique. Par momens il semblait perdu dans ses pensées; d'autres fois il paraissait avoir les distractions inquiètes d'un esprit mal à l'aise. Ses conversations avec sa fiancée devinrent de plus en plus mystérieuses. Des nuages commencèrent à s'élever sur la belle sérénité du front de la jeune fille, et un frémissement courut à travers son corps charmant.

Tout cela n'échappa pas à l'attention de la compagnie, la gaîté de tous fut glacée par l'inconcevable tristesse du fiancé; leurs esprits en furent frappés; des chuchotemens et des regards s'échangèrent, accompagnés de mouvemens d'épaules et d'indécis hochemens de tête. Les chants et les rires devinrent de moins en moins fréquens, il se fit de tristes pauses dans les conversations qui bientôt furent remplacées par des contes barbares et des légendes surnaturelles. Une histoire triste en produisit une plus triste encore, et le baron fit tomber quelques-unes des dames en syncope en leur racontant la nouvelle du cavalier fantôme qui enleva la belle Léonora; horrible histoire, mais véridique, qui fut depuis mise en excellens vers et qui est lue et crue de tout le monde.

Le fiancé écoutait avec une profonde attention. Il tenait ses yeux constamment fixés sur le conteur, et à mesure que l'histoire tirait à sa fin, il se levait graduellement de son siége, grandissant de plus en plus, si bien qu'aux yeux du baron il sembla presque aussi haut qu'un géant. Au moment où l'histoire finit, il poussa un profond soupir et prit solennellement congé de la compagnie. Ils demeurèrent tous surpris. Le baron fut positivement pétrifié.

— Quoi! vous allez quitter le château à minuit? Pourquoi? chaque chose était préparée pour votre réception; une chambre est prête si vous voulez vous reposer.

L'étranger secoua la tête tristement et mystérieusement.

— Il faut que je repose ma tête sous un autre toit cette nuit!

Il y avait quelque chose dans cette réplique et dans le ton dont elle fut prononcée qui fit craindre quelque événement au baron; mais il rassembla ses forces et renouvela ses offres hospitalières.

L'étranger secoua silencieusement la tête, et sans répondre aux nouvelles offres qui lui furent faites, sans répéter ses adieux à la compagnie, il sortit lentement de la salle. Les tantes étaient pétrifiées; — la fiancée baissa la tête, et une larme monta à ses yeux.

Le baron suivit l'étranger dans la grande cour du château, où le coursier noir frappait du pied la terre et hennissait avec impatience. Quand ils eurent atteint le portail dont la sombre voûte était faiblement éclairée par une torche, l'étranger s'arrêta, et d'une voix creuse que l'arcade voûtée rendait encore plus sépulcrale :

— Maintenant que nous sommes seuls, dit-il, je veux vous informer du motif de mon départ. J'ai contracté un solennel, un indispensable engagement.

— Mais, dit le baron, ne pouvez-vous envoyer quelqu'un à votre place?

— Impossible. Je dois remplir ma mission en personne. Je dois aller à la cathédrale de Wurtzbourg.

— Ah! dit le baron, reprenant courage, attendez jusqu'à demain; demain vous y conduirez votre fiancée.

— Non! non! répondit l'étranger avec une plus grande solennité, mon engagement n'admet pas de fiancée, — les

vers! les vers m'attendent! — Je suis un mort! — j'ai été tué par des voleurs; — mon corps repose à Wurtzbourg; — je dois être enterré à minuit; — la tombe m'attend, — je dois tenir ma parole!

Il enfourcha son noir coursier, s'effaça derrière le pont-levis, et le bruit des pas de son cheval se perdit dans le sifflement du vent de la nuit.

Le baron revint dans la salle frappé de la plus grande consternation et raconta ce qui s'était passé. Deux demoiselles s'évanouirent aussitôt, d'autres tombèrent malades à la seule idée d'avoir dîné avec un spectre. L'opinion de quelques-uns fut que ce pouvait bien être le chasseur sauvage, fameux dans les légendes allemandes. Quelques autres parlèrent d'esprit des montagnes, de démons des bois et d'êtres surnaturels dont on a effrayé les bonnes gens de Germanie depuis un temps immémorial. Un des pauvres parens s'aventura à suggérer que ce pouvait bien être quelque plaisante évasion du jeune cavalier, et que la grande singularité du caprice semblait s'accorder avec un si mélancolique personnage. Cela lui attira cependant l'indignation de toute la compagnie et particulièrement celle du baron, qui le considéra comme un peu plus qu'un athée, de sorte qu'il fut contraint d'abjurer son hérésie aussi vite que possible, et à revenir dans la foi des vrais croyans.

Mais quels que fussent les doutes à cet égard, ils furent complétement dissipés le lendemain par l'arrivée de missives régulières, confirmant la nouvelle du meurtre du jeune comte et son enterrement dans la cathédrale de Wurtzbourg.

La terreur que cette nouvelle répandit au château peut aisément s'imaginer. Le baron s'enferma dans sa chambre. Les hôtes qui étaient venus se réjouir avec lui ne purent se résoudre à l'abandonner dans sa détresse. Ils rôdaient parmi les cours où se réunissaient en groupes dans la salle, secouant la tête et haussant les épaules à l'idée des chagrins d'un homme si bon; ils restaient plus longtemps que jamais assis à table, et mangeaient et buvaient courageusement, afin de conserver leurs esprits sains. Mais la situation de la fiancée-veuve était la plus pitoyable. Perdre son mari avant même de l'avoir embrassé, — et quel mari! Si le spectre avait pu être si gracieux et si noble, qu'aurait donc été l'homme vivant? Elle remplissait la maison de ses lamentations.

La nuit du second jour de son veuvage, elle s'était retirée dans sa chambre, accompagnée d'une de ses tantes, qui avait insisté pour coucher auprès d'elle. La tante, qui était une des meilleures raconteuses d'histoires de revenans de toute l'Allemagne, s'était justement endormie au beau milieu d'une de ses plus longues. La chambre était dans un endroit reculé et donnait sur un petit jardin. La nièce reposait, contemplant pensivement les rayons de la lune qui venait de s'élever, glissant sur les feuilles d'un tremble, qu'elle apercevait de son lit. L'horloge du château sonnait justement minuit, quand un doux accord de musique se fit entendre dans le jardin. Elle se leva vivement et s'avança aussitôt vers la fenêtre. Une grande figure se tenait à l'abri des arbres. Comme elle relevait la tête, un rayon de la lune tomba sur elle. Ciel et terre! La jeune fille reconnut le spectre fiancé! Un cri inarticulé retentit en ce moment à son oreille, et sa tante, qui avait été réveillée par la musique, et l'avait suivie silencieusement, tomba dans ses bras! Quand elle regarda de nouveau, le spectre avait disparu.

Des deux femmes, la tante exigea le plus de soin, car elle était hors d'elle-même de terreur. Elle déclara qu'elle ne voulait plus jamais coucher dans cette chambre; la nièce, pour la première fois, pensa différemment, et déclara fortement qu'elle ne voulait coucher dans aucune autre chambre du château. La conséquence de cette discussion fut qu'elle y dormirait seule; mais elle obtint la promesse de sa tante de ne jamais raconter l'histoire du spectre de peur qu'elle ne dût renoncer au seul plaisir mélancolique qui lui était laissé sur la terre, — d'habiter la chambre sur laquelle veillait l'ombre de son fiancé pendant ses nocturnes prières.

Combien de temps la bonne vieille dame aurait-elle tenu sa promesse? La chose est incertaine, elle aimait tant à parler de merveilleux, et c'est un si grand triomphe d'être le premier à raconter une histoire effrayante! Elle n'eut pas longtemps à lutter contre cette tentation, car un matin, à déjeuner, on vint lui apprendre que la jeune demoiselle avait disparu. Sa chambre était vide, — le lit n'avait pas été foulé; — la fenêtre était ouverte et l'oiseau envolé!

L'étonnement et la consternation qui accueillirent cette nouvelle ne peuvent être imaginés que par ceux qui ont été témoins de l'agitation que les désastres d'un grand homme causent parmi ses amis. Les pauvres parens se reposèrent un moment eux-mêmes de leur travail infatigable de faire bonne chère; et la tante, qui jusqu'alors n'avait pu articuler une parole, leva les mains et s'écria:

— Le spectre! le spectre! elle a été enlevée par le spectre!

Elle raconta en quelques paroles l'horrible scène du jardin et conclut que le revenant devait avoir enlevé sa fiancée. Deux des domestiques confirmèrent son opinion, car ils avaient entendu le piétinement d'un cheval dans la montagne vers minuit, et il n'y avait aucun doute que ce ne fût le spectre monté sur son noir coursier; il l'entraînait vers sa tombe. Tous ceux qui étaient présens furent frappés de cette horrible probabilité, car les événemens de cette nature sont extrêmement communs en Allemagne, comme bien des histoires authentiques en rendent témoignage.

Quelle situation lamentable pour le pauvre baron! Quelle alternative déchirante pour un père affectionné et un membre de la grande famille de Katzenellenbogen! Sa fille unique a été emportée dans la tombe, ou bien il est sur le point d'avoir pour gendre quelque démon des bois, et peut-être pour petits-enfans une troupe de spectres. Comme d'ordinaire, il fut complétement dérouté, et tout le château en désordre. On ordonna aux hommes de prendre des chevaux et de fouiller chaque route, chaque sentier et chaque vallée de l'Odenwald. Le baron lui-même venait justement de mettre ses bottes fortes, de ceindre son épée, et il était sur le point de monter à cheval et de se joindre à cette douteuse enquête, quand il fut forcé de s'arrêter par une nouvelle apparition. On avait vu s'approchant du château une dame montée sur un palefroi, accompagnée d'un cavalier. Elle galopa vers la grille, descendit de son cheval et, tombant aux pieds du baron, embrassa ses genoux. C'était sa fille perdue, et son compagnon était — le mort fiancé! Le baron fut foudroyé. Il considéra sa fille et le spectre, et douta presque de l'évidence de ses sens. Le dernier même avait beaucoup gagné en apparence depuis sa visite au pays des esprits. Ses vêtemens étaient splendides et rehaussaient une tête noble de symétrie toute humaine. Il n'avait rien conservé de sa pâleur et de sa mélancolie. Son beau visage était coloré du brillant éclat de la jeunesse, et la joie éclatait dans son grand œil noir.

Le mystère fut bientôt éclairci. Le cavalier (car nous avons toujours su qu'il n'était pas un spectre) s'annonça sous le nom de Sir Hermann Starkenfaust. Il dit son aventure avec le jeune comte, comment il s'était pressé d'arriver au château pour raconter la malheureuse nouvelle

de la mort de son ami, et comment l'éloquence du baron l'avait interrompu chaque fois qu'il essayait de parler; comment la vue de la fiancée l'avait complétement captivé, et comment pour passer quelques heures auprès d'elle il avait souffert que la méprise continuât; comment il avait été embarrassé pour faire une retraite décente, jusqu'à ce que l'histoire du baron lui eût suggéré l'idée de sa sortie excentrique; comment, craignant l'hostilité héréditaire de la famille du baron, il avait répété ses visites clandestines; — comment il avait hanté le jardin au-dessous des fenêtres de la jeune dame, — comment il l'avait suppliée, l'avait enlevée en triomphe, et en un mot l'avait épousée par le le ministère d'un pasteur dans une chapelle voisine.

Dans toute autre circonstance, le baron aurait été inflexible, car il tenait beaucoup à maintenir son autorité paternelle, et il était religieusement obstiné dans toutes les querelles de famille; mais il aimait sa fille, il l'avait pleurée comme perdue; il se réjouit de la retrouver vivante, et quoique son mari fût d'une maison hostile à la sienne, il remercia cependant le ciel de n'en avoir pas fait un démon. Il se sentait blessé pourtant, et avec raison, à l'idée que le chevalier, en se faisant passer pour mort, avait dit quelque chose de contraire à la stricte véracité; mais quelques vieux amis présens, anciens militaires, lui assurèrent que tous les stratagèmes étaient excusables en amour et que le chevalier avait droit de prétendre à un privilége spécial, ayant autrefois servi comme cavalier.

C'est pourquoi tout fut heureusement arrangé. Le baron pardonna sur-le-champ au jeune couple. Les fêtes recommencèrent au château. Les pauvres parens accablèrent le nouveau membre de la famille de protestations de dévouement; il était si galant, si généreux, — si riche! Les tantes, il est vrai, furent quelque temps scandalisées de voir que leur système de stricte réclusion et de passive obéissance eût été si mal mis en œuvre; mais elles attribuèrent cela à la négligence qu'elles avaient eue de ne pas faire griller les fenêtres. Une d'elle fut particulièrement mortifiée, car son histoire merveilleuse était un peu endommagée, et le seul spectre qu'elle vit jamais avait tourné en plaisanterie; mais la nièce parut parfaitement heureuse de l'avoir trouvé en chair et en os. — Et mon histoire est finie. WASHINGTON IRVING.

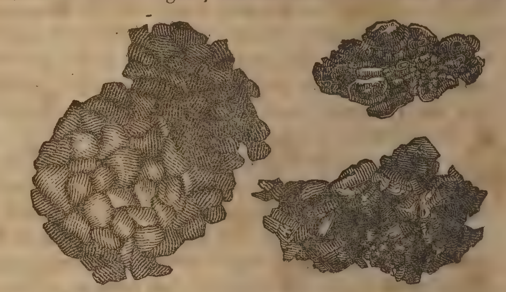
(*Traduit de l'anglais par* E. FEYDEAU.)

FANTASTIQUE RÉEL.

QUELQUES INSECTES MINEURS.

Beaucoup d'espèces de chenilles sont habiles non seulement à se renfermer dans leurs cocons, mais encore à cacher le cocon lui-même, quel qu'en soit le volume. Ainsi, par exemple, il est presque impossible de trouver celui du papillon tête-de-mort (*acherontia atropos*). Nous parlons ici des nombreuses classes de chenilles qui, avant leur changement en chrysalides, s'enfoncent dans la terre. Ces mystères seraient déjà merveilleux, fussent-ils restreints aux chenilles qui ne sont que trop bien connues dans nos jardins, comme faisant leur nourriture des racines des laitues, des chicorées et de beaucoup d'autres plantes, et passant la plus grande partie de leur vie sous le sol; se retirant sous terre pendant le jour, sortant pour manger pendant la nuit, et formant leurs cocons dans l'endroit même où elles ont l'habitude de se cacher. Mais il est singulier et imprévu que les chenilles qui passent toute leur vie sur les plantes et même sur les arbres s'ensevelissent ainsi au moment de leur transformation. Néanmoins le plus grand nombre fait ses cocons sous le sol, particulièrement celles qui ne sont pas couvertes de poils.

Quelques-unes de ces chenilles qui s'ensevelissent ainsi avant leur transformation ne font pas de cocons du tout, mais se contentent d'une grossière maçonnerie de terre de la forme d'un nid pour leur chrysalide. Il ne sera pas nécessaire pour nous de pénétrer dans les détails de leurs travaux, excepté pour celles qui montrent plus de soin et d'ingéniosité. Quand un des nids de ces dernières est mis au jour, il n'a que l'apparence d'une petite motte de terre de figure ronde ou oblongue, mais sans uniformité en aucune



Nid de chenille.

manière. L'intérieur cependant, quand il est ouvert, présente toujours une cavité unie, polie et régulière, dans



Nid de chenille ouvert par le milieu

laquelle le cocon où la chrysalide s'étend en toute sécurité. Le poli de l'intérieur est précisément tel qu'il peut être donné à la terre molle en l'humectant et la pétrissant avec le plus grand soin. En outre le nid se trouve ordinairement doublé d'un réseau de soie plus ou moins épais. Ce réseau ne peut pas toujours s'apercevoir sans l'aide d'une loupe. Ces espèces de chenilles, aussitôt qu'elles ont accompli leur croissance, s'enfoncent dans le sol, y creusent une cavité de forme oblongue, et la tapissent de boules de terre de la grosseur d'un grain de sable à celle d'un pois; elles réunissent ces boules entre elles avec de la soie ou de la glue d'une manière plus ou moins serrée, selon les espèces; cette garniture protége l'habitant de la petite cellule, pendant son sommeil d'hiver, contre le froid et l'humidité.

Un des exemples de ces merveilles se rencontre dans le papillon-spectre (*hepialus humuli*), qui, avant de se retirer dans son nid, se nourrit des racines du houblon. Comme d'autres insectes qui se construisent des cellules souterraines, il garnit les murs cimentés de sa cellule d'une légère tapisserie de soie aussi finement tissée que la toile d'une araignée des maisons.



Papillon-spectre.

Des observateurs inexacts ont inféré que ces constructions étaient formées par un procédé très-grossier et inhabile. La chenille, selon eux, ne fait rien que de se rouler elle-même en cercle pendant que la terre se colle à la transpiration visqueuse dont ils disent que sa peau est couverte. Cela est aussi loin de la vérité que la relation d'Aristote sur l'araignée filant sa toile avec de la laine prise sur elle-même. Si la chenille ne faisait rien que de se rouler dans la terre, la cavité aurait la forme d'un long tube disposé exactement comme son corps, et le fait est essentiellement différent.



Chenille du papillon-spectre.

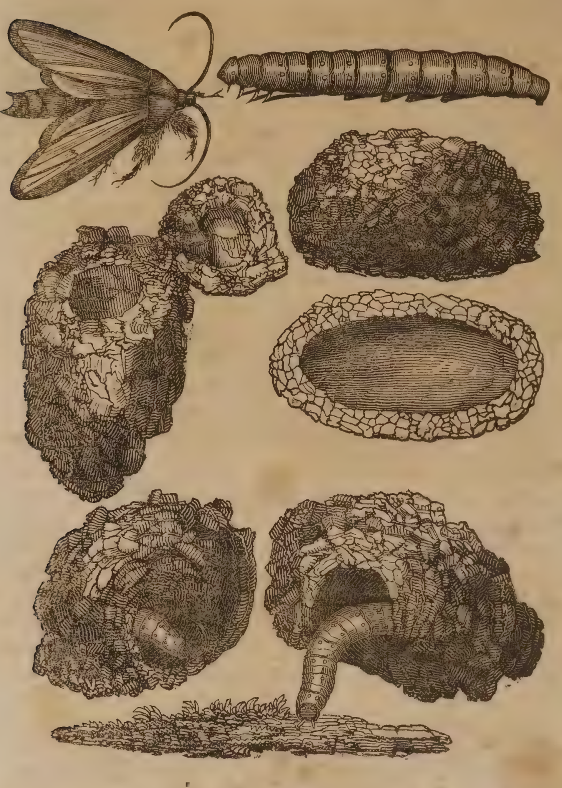
On n'a réellement pas besoin d'employer une observation très-minutieuse pour s'apercevoir que chaque grain de terre de la cellule est uni aux grains contigus par des fils de soie, et que par conséquent, au lieu d'avoir été fabriqué en une seule fois, cela doit avoir demandé un travail et un espace de temps considérables. Cette manière de construire est rendue plus manifeste lorsqu'on jette un de ces nids dans l'eau; l'eau dissout les grains de terre, mais n'agit pas sur la soie qui les lie ensemble. Pour bien comprendre comment cette cellule se forme, il ne sera pas sans intérêt de suivre le petit maçon dès le commencement de son travail.

Quand une de ces chenilles a fini sa pâture, elle entre dans le sol à la profondeur de plusieurs pouces, jusqu'à ce qu'elle trouve une nature de terrain propre à son dessein. N'ayant pas d'endroit pour y jeter la terre qu'elle peut détacher, le seul moyen en son pouvoir pour former une cavité est de presser le terrain du poids de son corps en tournant circulairement; elle a bientôt formé une fosse oblongue. La fosse pourrait subsister ainsi, par la seule viscosité de la terre, en admettant toutefois qu'aucun changement n'eût lieu dans son humidité. Mais comme un grand nombre d'entre ces chenilles ont besoin de se renfermer dans leurs nids six, huit et dix mois, la voûte demande à être plus solidement construite; c'est pourquoi une simple doublure de soie ne saurait être suffisante, et il devient nécessaire d'avoir des murs liés avec un tissu d'une certaine épaisseur.

Quand la chenille ne peut pas trouver une terre suffisamment humide pour amener le pétrin à sa consistance nécessaire, elle a les moyens de l'humecter avec un fluide qu'elle rejette à ce dessein; et aussitôt qu'elle a ainsi préparé une petite pelotte, elle la place dans le mur de la voûte et la recouvre avec de la soie. Le petit maçon travaillant toujours dans l'intérieur du bâtiment, on ne peut savoir à première vue de quelle manière il se procure des matériaux pour construire un ou deux murs additionnels dans l'intérieur du bâtiment primitif. Puis les constructions étant faites sous terre, il n'est pas facile d'en découvrir les particularités, car les chenilles ne produisent pas d'ouvrages transparens. La difficulté a été complétement surmontée par Réaumur pour la chenille du papillon de la bétoine (*cuculia scrophulariæ*), à laquelle il laissa construire la plus grande partie de sa maison souterraine, puis la déterra et en brisa une portion de l'extrémité, laissant à peu près sur la surface du sol le tiers du nid pour être achevé. Ceux qui ne connaissent pas les habitudes des insectes peuvent supposer qu'étant distraits par la démolition de leurs murs, ils quittent leur travail; mais l'instinct de se prémunir pour leur grand changement est si puissant que c'est à peine si le désordre qu'on peut apporter dans son ouvrage interrompt une chenille travaillant à son nid.

En conséquence, le petit architecte ne fut pas long à recommencer son travail et à réparer le désordre: il n'y mit pas plus de quatre heures. D'abord il poussa son corps presque entièrement hors de la brèche qui avait été faite et reconnut les matériaux qui manquaient à l'extérieur. Il prit de la terre de la même manière qu'il l'avait déjà fait, et ne fut pas long à en trouver un grain convenable; aussitôt il l'intercala dans le mur, l'assujettit avec de la soie, agrandit ensuite le côté extérieur de son miel par les grains les plus larges et les plus épais, et en choisit de plus fins pour l'autre côté. Avant de clore l'ouverture, il rassembla une certaine quantité de terre dans l'intérieur, tissa un réseau de soie peu épais sur la partie qui restait ouverte, et en pressant et en poussant, il introduisit dans les ouvertures les pelotes qu'il avait faites; puis il assujettit avec de la soie jusqu'à ce que le tout fût devenu opaque. Dès lors les opérations ultérieures de l'insecte ne purent être observées plus longtemps; seulement on remarqua qu'il continuait à être en mouvement et finissait sans doute la tapisserie de soie de sa petite chambre. Quand tout fut terminé, Réaumur s'assura que la portion du travail qui avait

été bâtie sous ses yeux était aussi épaisse et aussi compacte que l'autre qui avait été faite sous le sol.



Éphémères et leurs nids.

Les larves de quelques-unes des nombreuses espèces de l'éphémère (*ephemera*) creusent des trous pour elles-mêmes



Éphémères.

dans la terre molle, sur les bords des rivières et des canaux, sous la surface de l'eau. Cette opération est bien décrite par Scopoli, Swammerdan et Réaumur. Les excavations sont toujours proportionnées à la taille des habitans, et par conséquent lorsqu'ils sont jeunes et petits, les trous sont proportionnellement petits, quoique par rapport à l'étendue ils aient toujours au moins le double de la longueur du corps de l'insecte. Le trou, étant sous le niveau de la rivière, est toujours rempli d'eau, de sorte que la larve nage dans son élément, sans s'exposer à devenir la proie des poissons, et peut trouver à sa portée les alimens qui lui conviennent. Elle se nourrit, si nous pouvons en juger d'après sa digestion, de la substance visqueuse ou de l'argile humide dont son trou est tapissé.

Sur le bord de la rivière, à Lee, dans le comté de Kent, nous avons eu l'occasion de voir un vieux tronc de saule qui, avant d'avoir été enlevé du bord de la rivière, avait été perforé en de nombreuses places par la larve du papillon-chêne (*cossus ligniperda*). Ayant été tiré du milieu d'une argile humide, ses perforations s'en trouvaient remplies, et les larves de l'éphémère, les ayant trouvées à leur convenance, en avaient fait leur habitation, car le bois leur procure un asile plus sûr encore que l'argile même. Nous trouvâmes quelques-uns de ces trous abandonnés et quelques autres pleins de larves qui y avaient vécu.



Nids de larves d'éphémères.

L'architecture de la larve d'un petit genre de cicindèles connu des entomologistes sous le nom de *manticare*, est particulièrement intéressante. Elle fut découverte par les naturalistes français Geoffroy, Desmaret et Latreille, qui la firent connaître. Cette larve, qu'on peut rencontrer, au printemps, en été et en automme, dans les endroits sablonneux, est longue, cylindrique, molle, blanchâtre et munie de six pattes couvertes d'écailles brunes. La tête est de forme carrée, avec six ou huit yeux, et très-grosse. Ces larves ont de fortes mâchoires, et sur la huitième articulation du corps deux tubercules charnus étroitement fermés par des chairs rougeâtres et armés d'une épine cornée et recourbée. Le tout donne à la l'insecte la forme de la lettre Z.

A l'aide de leurs mâchoires et de leurs pieds, ces larves creusent la terre à la profondeur de dix-huit pouces, formant une cavité cylindrique d'un plus grand diamètre que celui de leur corps, en y ménageant une entrée perpendiculaire. En la construisant, elles se débarrassent d'abord des parties de terre et de sable en les plaçant sur sa large tête en forme de trapèze et emporte de cette manière leur charge au delà de la surface de l'excavation ; à mesure qu'elles descendent, elles regrimpent graduellement à la surface avec de semblables charges, au moyen des tubercules de leur dos. Ce procédé demande un travail très-long et difficile, et en charriant ses fardeaux l'insecte a souvent besoin de s'arrêter en chemin pour recouvrer des forces pour une nouvelle excursion. Il arrive quelquefois, et ce n'est pas rare,

que l'insecte, trouvant le terrain mal disposé pour ses opérations, abandonne sa place et en recommence de nouveau dans un autre lieu. Quand il a réussi à former une petite caverne, il se fixe à l'entrée par les crochets de ses tubercules, qui sont admirablement adaptés à ce dessein, et forment un point d'appui, pendant que la large plaque du sommet de la tête bouche l'ouverture de l'excavation et se trouve au même niveau que la surface du sol. Dans cette position l'animal reste immobile, les mâchoires ouvertes et prêt à saisir et à dévorer chaque insecte qui passe à sa portée, particulièrement les plus petites libellules, et sa voracité est si grande qu'il n'épargne même pas ceux de sa propre espèce. Il précipite sa proie dans l'excavation, et en cas de danger il se retire dans le sein de sa caverne, ce qui le rend très-difficile à découvrir. La méthode adoptée par les naturalistes français consiste à introduire une paille ou un brin de balai recourbé dans le trou et à creuser aussi la terre qui forme le contour du trou; ils trouvent ordinairement l'insecte au sein des cellules, dans la position d'un zig-zag, pareil aux chenilles des papillons géométriques.

Quand il est sur le point de se transformer en chrysalide, l'insecte bouche soigneusement l'entrée de la caverne et se retire avec sécurité dans son sein.

Il ne paraît pas que cet insecte se serve de l'excavation ci-dessus décrite comme d'une trappe ou d'un trébuchet, il est plus sûr de sa proie en la précipitant dans son trou; mais il y a d'autres espèces de larves qui creusent des trébuchets afin d'y faire tomber leur proie d'elle-même. Parmi elles est la larve d'une mouche (*rhagio vermileo*), fourmi-lion approchant de la mouche à viande commune. La caverne qu'elle construit est de la forme d'un entonnoir, les côtés en sont composés de sable ou de terre relâchée. Elle fait son trou d'une profondeur considérable, en jetant obliquement la terre de tous les côtés, et quand le trou est terminé elle s'étend au fond et demeure aussi immobile qu'un morceau de bois. Le dernier segment de son corps est recourbé en angle par rapport au reste, de manière à former un point de rapport sûr dans les efforts qu'elle est souvent obligée de faire quand elle rencontre un ennemi vigoureux. Au moment où un insecte tombe dans le trébuchet le fourmi-lion le saisit, s'enroule autour de lui comme un serpent, le transperce à l'aide de ses mâchoires et lui suce le sang à son aise. Si par hasard sa proie parvient à lui échapper, il lance sur elle des jets de terre et de sable avec une force et une rapidité étonnante, et réussit fort souvent à la précipiter encore au fond de son trébuchet.

(*Traduit de l'anglais.*)

ÉTUDES GÉOGRAPHIQUES.

OUALAN.

L'île Oualan, ainsi nommée par les naturels, a neuf milles du N.-E. au S.-O. et sept milles du S.-E. au N.-O. Le rivage, à l'exception de la partie nord de l'île, qui est contournée par une belle plage de sable madréporique, est généralement noyé et envahi par les mangliers. L'île entière est bornée par un rescif de corail qui s'ouvre sur quelques points pour donner accès à de très-bons mouillages compris entre le rivage et lui.

La belle végétation et la multiplicité des rivières qui aboutissent à tous ces mouillages permettent d'y faire le bois et l'eau avec la plus grande facilité. On peut aussi s'y procurer des ignames, des fruits à pain, des cannes à sucre et des bananes des différentes espèces; mais il y a peu d'oiseaux, peu de coquillages; le poisson y est également rare. A l'exception des rats et de quelques lézards, les quadrupèdes y seraient entièrement inconnus; on n'y trouve pas même le chien, qui partout ailleurs est le compagnon de l'homme.

Les insulaires furent d'abord craintifs et mirent de la répugnance à monter à bord de la corvette; mais, attirés par nos présens, ils ne tardèrent pas à devenir familiers et se mêlèrent parmi nous sans jamais nous être importuns.

Nous apprîmes bientôt que les principaux chefs habitaient la petite île Lélé, située au vent de l'île. MM. Lesson et de Blosseville furent les premiers qui s'y rendirent en prolongeant les deux vallées qui séparent la partie nord de la partie sud d'Oualan.

Nous entreprîmes ce trajet, M. Lejeune et moi, dans la journée du 8.

Parvenus au sommet de la colline qui sépare les deux vallées opposées, nous trouvâmes sur une petite plaine plusieurs habitations dont les dépendances étaient entourées d'une légère palissade. Les naturels sortirent aussitôt de leurs cases avec empressement pour nous offrir quelques-uns des produits de leur sol, et lorsque nous nous remîmes en marche, plusieurs d'entre eux se joignirent à ceux qui nous escortaient déjà pour porter devant nous les fruits que le temps ne nous avait pas permis de consommer sur les lieux. Cette plaine fournit abondamment à la subsistance des habitans et paraît aussi avoir été choisie pour être leur dernier asile; car nous remarquâmes, parmi les plantations dont elle était couverte, une foule de petits hangars que l'on nous dit être des lieux de sépulture.

L'île Lélé n'a qu'un mille d'étendue de l'E. à l'O., sur deux tiers de mille de largeur; sa partie orientale présente un morne conique assez élevé; le reste est très-bas, et serait probablement envahi par la mer, si les naturels, qui ont choisi cette localité pour y établir leur principale résidence, n'avaient pas eu la précaution d'en élever le sol à quinze ou vingt pieds au-dessus du niveau des eaux, et d'envelopper l'île entière d'une ceinture de murailles capables d'offrir une digue insurmontable aux phénomènes périodiques des marées.

Le village, ainsi garanti des inondations par l'industrie des habitans, est traversé dans divers sens par des canaux que les pirogues peuvent facilement parcourir lorsque la mer est haute. Les murs qui encaissent ces canaux, ainsi que ceux qui contournent l'île, sont composés d'énormes frag-

mens de basalte et de coraux taillés avec art, et placés, sans aucun ciment, les uns sur les autres. Les naturels les construisent en employant des cordes et des leviers d'une grande dimension, et ils leur donnent un talus assez considérable pour qu'ils soient en état de résister à la poussée des terres qu'ils sont destinés à soutenir.

Notre arrivée à Lélé répandit une joie extrême : hommes, femmes et enfans se précipitèrent en foule sur nos pas. Leur étonnement se portait plus particulièrement sur la couleur de notre peau, qu'ils touchaient, soit avec les mains, soit avec le visage, en laissant échapper à chaque instant de nouveaux cris d'admiration. C'est ainsi qu'ils nous ont escortés jusque chez l'*hurosse-tone* ou chef principal, devant lequel ils s'accroupirent en observant un silence bien capable de fixer nos idées sur le respect qu'ils ont pour sa personne.

Ce chef, affaissé sous le poids des ans, était couché entre deux nattes au fond d'une petite case élégante et d'une extrême propreté; sa femme et quelques domestiques seulement étaient auprès de lui. Le plus grand silence régnait dans cette enceinte, isolée de la voie publique par des murs construits en jonc et en feuilles de cannes à sucre. Informé de notre arrivée, il fit des efforts pour venir au-devant de nous; nous l'en dispensâmes en nous asseyant promptement sur une natte qui était auprès de la sienne, et dans cette situation il nous adressa un discours qui dura plus d'une demi-heure, et que nous eussions bien voulu comprendre, mais auquel nous ne pûmes répondre qu'en offrant quelques présens.

Cette charmante peuplade porte sur sa physionomie la douceur de mœurs qui la distingue, et ses qualités se font également remarquer dans sa moralité. Les femmes étaient libres lorsque les hommes étaient en assez grand nombre pour nous résister; mais on avait la précaution de les cacher partout où nous étions les plus forts.

Les hommes sont d'une taille moyenne, d'une couleur peu foncée et d'un abord aisé et agréable. Les femmes sont gracieuses et bien faites; elles brillent d'ailleurs par la blancheur de leurs dents, la vivacité de leurs yeux, et plus encore par cette pudeur non affectée qui les éloignait de nous toutes les fois que nos relations devenaient trop familières.

Dans l'examen des conditions sociales qui appartiennent à cette peuplade, nous avons reconnu que les 2,000 individus environ qui la composent étaient divisés en sept classes : les *Tone*, les *Penneme*, les *Lésigné*, les *Néas*, les *Metkos* et les *Memata*. Le titre d'hurosse paraît être le synonyme de chef. Il peut appartenir aux quatre premières classes, mais il est plus particulièrement affecté aux deux premières. Le chef supérieur, étant de la classe des *Tone*, cumule ces deux titres, auxquels il ajoute le mot *Lealen*, qui signifie *droit*, lui seul ayant le privilége de se tenir debout dans les visites comme dans les convocations.

Les hurosses exercent un pouvoir absolu sur le peuple, qu'ils tiennent respectueusement accroupi à une grande distance de leur personne; ils sont réfléchis, silencieux et peu communicatifs. Ils ajoutent à leurs prérogatives celles d'avoir plusieurs femmes, de disposer seuls des cocos dont l'île est peu fournie et de boire une liqueur forte qu'ils nomment *sequa* ou *doug-doug*. Étant seuls propriétaires, ils se sont partagé la ville et l'île entière, et se sont isolés les uns des autres par ces énormes murs dont j'ai parlé plus haut. La partie de la population qui réside sur chaque terre étant nourrie par le chef, elle lui doit le produit de ses peines, soit qu'elle cultive, soit qu'elle construise des maisons et des pirogues, ou qu'elle s'occupe de la pêche. C'est ainsi également que, pendant notre séjour, elle portait fidèlement à ses chefs respectifs les objets d'échange qu'elle obtenait à bord de la corvette.

Le peuple d'Oualan n'est point guerrier; les lances de dix à douze pieds que nous avons vues entre ses mains ne sont destinées que pour la pêche. Les murs qui entourent les propriétés sont moins propres à repousser une agression qu'à soutenir le sol et à encaisser les torrens qui, dans la saison pluvieuse, doivent occasionner de grands dégâts.

Nous ne le rangerons pas non plus parmi les peuples navigateurs. Il construit de belles pirogues, il est vrai ; mais il ne connaît pas l'usage des voiles et ne s'expose d'ailleurs que bien rarement au dehors des récifs.

L'industrie des habitans d'Oualan se fait remarquer, non-seulement dans la construction des pirogues, mais encore dans celle des maisons, qui présentent un grand rectangle surmonté d'un toit élevé, à pignons triangulaires ; ces pignons, plus hauts que le milieu du comble, sont à claire-voie dans la partie supérieure, et paraissent avoir été disposés ainsi pour favoriser la circulation de l'air. Les maisons ont environ 30 pieds de long, 20 de large et 30 de hauteur. Les parties latérales sont faites en petites lattes très-serrées, et le sol est garni de nattes en jonc d'une grande propreté. Au milieu, il existe un foyer formé de plusieurs pierres sur lesquelles on fait cuire le poisson, les bananes et le fruit de l'arbre à pain, et l'on y entretient du feu pendant la nuit, pour remédier sans doute aux inconvéniens du sol, qui est extrêmement humide.

Outre les maisons particulières, il existe dans chaque district une vaste maison publique ouverte de toute part, ayant soixante pieds de long et autant en hauteur à l'extrémité des pignons. Le chef et la portion de la population qui réside auprès de lui s'y tiennent presque journellement assemblés. C'est à la fois le hangar sous lequel sont suspendues, à une hauteur convenable, les grandes pirogues que l'on conserve avec soin, et le magasin où sont réunis tous les instrumens utiles à la communauté; nous y avons retrouvé nos haches et divers autres objets d'échange que nous avions donnés aux habitans, et nous avons acquis la certitude que si de semblables objets deviennent la propriété du chef, ils sont du moins déposés dans un lieu où tous les membres du même district peuvent en disposer à leur gré.

L'instrument le plus remarquable que nous ayons trouvé dans presque toutes les maisons est un petit métier ingénieusement construit pour la fabrique du seul vêtement qui leur est indispensable. L'étoffe qui en résulte est tissée au moyen d'une navette semblable à la nôtre, et le fil très-fin qui entre dans la confection de cette étoffe est teint de différentes couleurs brillantes et ineffaçables.

Les habitans qui nous avaient accompagnés à Lélé se chargèrent de nous reconduire au havre de la Coquille. Cette fois ils nous firent prendre les plages qui contournent la partie nord d'Oualan. Cette route est plus commode que celle des vallées, mais elle n'offre que l'aspect monotone des sables et des coraux battus par la mer; cependant nous vîmes plusieurs habitations dont les chefs nous firent l'accueil le plus amical ; ils nous invitèrent à nous reposer, et nous offrirent aussi quelques fruits qu'ils avaient disposés avec soin sur de petites claies faites en feuilles de xaquois.

Placée au milieu des îles Caroline, sur la route des navires qui vont de la Nouvelle-Hollande en Chine, et offrant à la fois des ports de carénage, de l'eau et des rafraîchissemens de différentes espèces, on comprendra facilement quelle importance l'île Oualan peut acquérir un jour. Il pa-

raîtrait qu'un colon anglais s'y est établi, et que c'est à lui que sont dus les détails qui viennent d'être publiés à Londres. Puisse-t-il, en important à Oualan la civilisation européenne, ne pas changer le caractère généreux et pacifique de ses heureux habitans!

J.-I. DUPERREY.

LES CONTEMPORAINS.

PREMIER MÉDAILLON.

CLAUDIUS JACQUAND.

Comme il n'est point d'existence plus déplorable et plus humiliante que la vie artistique lorsqu'elle n'est accompagnée que d'un talent médiocre, il est du devoir d'un père de famille de ne pas légèrement laisser marcher ses enfans vers une pareille vie. Il faut qu'il s'assure de leur vocation par de nombreuses épreuves; il faut qu'il ne laisse son fils s'y livrer que graduellement et qu'après s'être bien convaincu que Dieu a mis dans le cœur et dans la pensée du jeune garçon le germe sacré de l'art. Les obstacles, en étouffant la fausse vocation, ne servent qu'à donner plus de puissance à la véritable. Telle fut la sage pensée qui dirigea la première éducation de Claudius Jacquand. Fils d'un honorable négociant, on tourna son adolescence vers le commerce, où les chances de succès sont plus faciles, où l'on peut du moins se frayer, quand on ne réussit pas avec éclat, une voie humble mais sûre. Claudius obéissait avec tristesse et, il faut le dire, de manière à prouver que ce n'était pas vers ce but que le poussait la main de Dieu. Ses cahiers d'arithmétique se chargeaient de figures; plus d'une fois on le trouva réfugié dans sa chambrette et occupé gravement à dessiner. Toute sa petite fortune, toutes les pièces de monnaie que son père tirait de son large gousset pour les déposer sur sa petite main se dépensaient en papier et en crayons. Un jour, il eut une grande joie : il put, au prix de six semaines de sacrifices, acquérir une boîte de couleurs. Combien il attendit cette précieuse boîte, et avec quelle patience il amassa le trésor de quelques sous qu'il lui fallait pour acheter ces objets d'une convoitise longue et ardente! Il passait courageusement près des marchands de friandises, ne se laissait tenter par aucun jouet, et enfin se trouva possesseur de la boîte. Rien n'y manquait : les pains de couleurs, les pinceaux et jusqu'aux petites palettes de porcelaine à godets pour préparer et nuancer les tons!... On ne pouvait plus l'arracher de l'asile où il s'était réfugié : à peine consentait-il à faire de courtes promenades nécessaires à sa santé.

Cependant il continuait ses études commerciales avec une excellente volonté, mais avec un succès négatif. Les longues colonnes de chiffres l'effarouchaient, et son imagination, qui l'entraînait sans cesse loin des combinaisons de l'arithmétique, lui faisait confondre étrangement la valeur des nombres. Il ne montrait aucune espèce d'intelligence pour le commerce : sa famille se désolait, ne savait vers quel but diriger un pareil enfant, et songea à faire un prêtre du négociant manqué. Jacquand devint donc enfant de chœur, servit la messe, chanta des motets, encensa, et son caractère plein de douceur l'eût infailliblement fait persévérer dans cette nouvelle voie, plus en harmonie avec ses goûts paisibles et sa nature pieuse, si un ami n'eût vu les barbouillages que crayonnait et qu'enluminait le petit clerc. Il parla d'un habile professeur de dessin de Lyon, M. Grognard; insinua doucement que l'art pouvait aussi mener à la fortune, et le jeune garçon put enfin se livrer à sa passion, si longtemps et si sagement combattue.

Des mains de M. Grognard, Claudius passa sous la direction de M. Richard. M. Richard est un peintre d'un grand talent et un professeur d'une brillante intelligence. Il comprit quel élève le hasard venait de lui confier, lui donna les plus grandes espérances, mit dans une bonne voie l'ex-enfant de chœur, et grâce à Dieu les progrès furent rapides et pleins d'éclat. Jacquand devint bientôt le premier élève de son maître : à l'âge où la plupart des jeunes gens restent encore incertains de la voie dans laquelle ils marcheront, un de ses tableaux, non-seulement se trouvait admis à l'exposition de Paris, mais encore obtenait une médaille; ce tableau était *le Viatique*, acheté par Mme la duchesse de Berry.

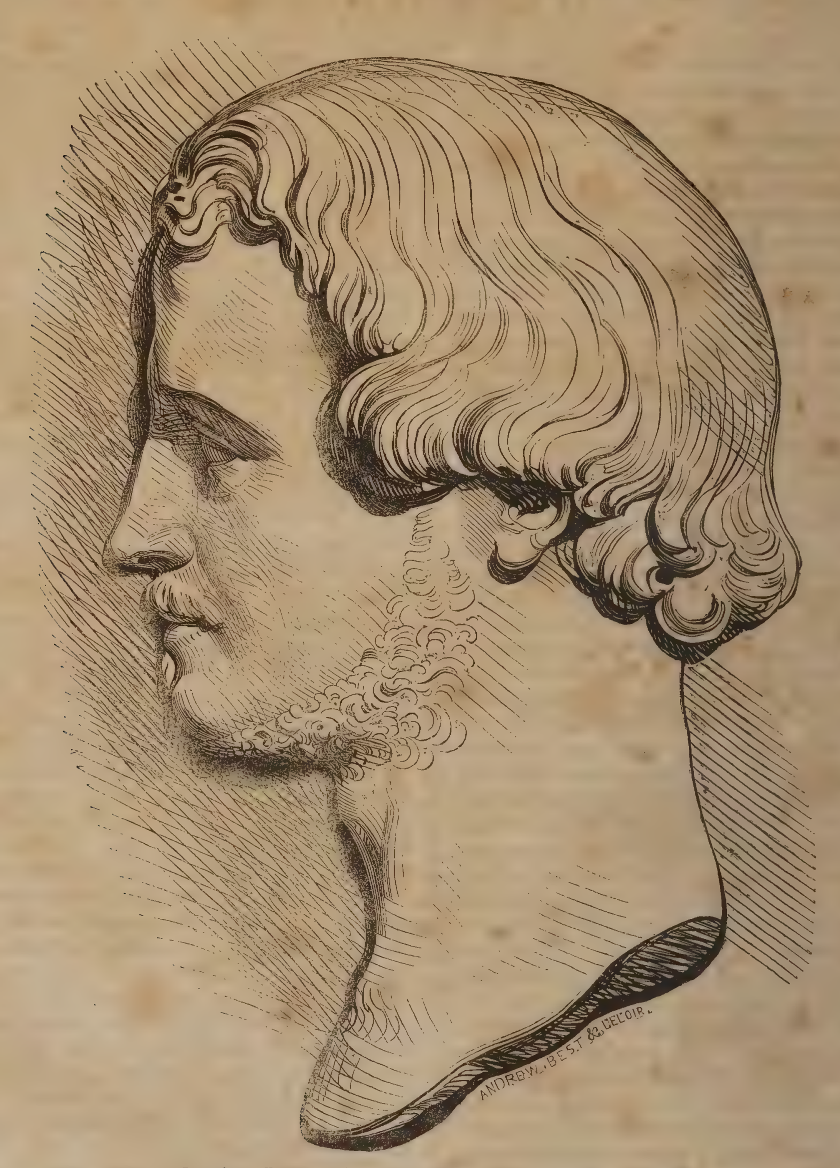
Alors un événement grave faillit interrompre Jacquand dans la carrière où il avançait à grands pas. Il allait partir pour l'Italie et continuer, par l'étude des grands maîtres, son éducation artistique, lorsque tout à coup un dévouement de famille dont il ne nous est pas permis de révéler les motifs le fit presque renoncer à la peinture. Son succès dans l'art des Terburg et des Mieris n'était plus douteux pour lui, et cependant il devient commerçant. Le voilà qui pâlit courageusement sur ses livres de commerce, qui s'astreint aux détails minutieux de la vente, et qui fait de fréquens voyages à Paris, non pour y admirer les œuvres de Poussin et de Rubens, mais pour y acheter des marchandises. Aussi son teint se plombe, son œil se fatigue, sa santé s'altère, et si le sacrifice eût duré plus longtemps, peut-être la victime y eût-elle succombé. Grâce à Dieu, il s'arrêta assez tôt! Ce fut une belle et joyeuse journée que celle où il se réfugia dans une humble chambre, mais avec un chevalet, des pinceaux et la liberté de peindre toute la journée! Pour obtenir ce bonheur, il avait fallu ne reculer devant aucune privation, vivre avec quelques sous par jour, manger du pain, s'imposer la solitude! car Jacquand était fier; il ne voulait rien devoir à sa famille, quoique cette famille fût riche. Il comprenait d'ailleurs que le talent n'a jamais plus de force que lorsqu'il est fils de ses propres œuvres, et qu'il subit les épreuves de la pauvreté! Il vécut donc pauvre; mais que lui importait! Il pouvait puiser à l'aise à la large coupe de l'art et de l'inspiration; enfin, le talent, cet astre vers lequel il marchait avec transport, lui montrait de nouveau, dans le lointain, la colonne mystique et lumineuse qui devait le guider hors du désert et l'introduire dans la terre promise de la renommée.

Après une année environ de cette existence, il résolut de venir à Paris, car à Lyon on comprenait peu son amour

passionné de l'art. Puis comme peu de personnes étaient en état de juger de la valeur réelle de ce mérite, on préférait mettre en doute ce mérite et sourire. C'est assez là d'ordinaire l'habitude des gens de province. Parce qu'ils sentent leur incapacité, ils veulent étendre cette incapacité aux autres. Jacquand quitta donc Lyon et partit pour Paris. Là, il se logea dans une mansarde, et bientôt le découragement s'empara de lui, car aucun marchand ne voulait acheter ses tableaux.

— Cela est joli, disaient-ils quand le pauvre jeune homme leur faisait proposer ses toiles. Cela est joli, mais l'artiste n'a pas de nom. Ce que nous achetons, avant tout, c'est le nom du peintre.

Un de ces marchands consentit néanmoins à prendre en dépôt chez lui un petit tableau du jeune lyonnais et à l'exposer à ses vitrages. Mais bien des jours, bien des semaines, bien des mois s'écoulèrent sans que personne songeât à l'acheter. Cependant les très-médiocres ressources de l'artiste s'épuisaient, et le découragement s'emparait de lui. Le découragement! Oh! quelle triste et fatale douleur que celle qu'il produit! Combien en souffre même l'artiste arrivé au but ou près de l'atteindre! Jugez de ce que devait éprouver le jeune homme, incertain encore de sa propre force et se demandant avec effroi si sa vocation pour l'art n'était pas une erreur de son imagination! Dieu seul connaît quelle eût été l'issue de cette terrible crise,



Claudius Jacquand, d'après un médaillon de Desbœufs.

si la ruse généreuse d'un ami, — d'une femme! un cœur de femme peut seul concevoir de telles idées! — ne fût venu tout à coup changer de face cette crise... Un acquéreur se présenta enfin pour le tableau : il sut l'acheter avec tant d'adresse, il donna à l'artiste inconnu des éloges si fins, si désintéressés et si justes, que le rusé marchand se prit au piége et commanda à Jacquand deux tableaux. Vous pouvez juger de la joie de l'artiste. Il se mit à l'œuvre, il improvisa les deux tableaux, et cette fois ils trouvèrent de véritables acquéreurs.

Dès lors Jacquand ne rencontra plus d'obstacles. On remarqua ses œuvres aux expositions du Louvre, des mé

dailles d'or lui furent décernées à Paris, à Toulouse, à Rouen et à Bruxelles, enfin *l'Ange de Foix* le plaça, en 1838, parmi les maîtres les plus habiles de notre époque.

L'année suivante, son père, assis près de son foyer dans un grand fauteuil, pensait avec amertume à la perte qu'il venait de faire de la fidèle compagne de sa vie, lorsque tout à coup un jeune homme accourt et se jette dans ses bras... Le vieillard oublia un instant sa douleur et bénit Dieu; car son fils portait à sa boutonnière le ruban de la Légion d'honneur! Oui, il y eut un moment de bonheur dans cette maison déserte, un moment de joie pour ce vieillard brisé par le chagrin, pour ce pauvre fils qui ne trouvait plus là sa mère à embrasser! sa mère, qui se serait si fièrement enorgueillie des succès de son enfant!

Le talent de Jacquand, quelque hors de ligne qu'il soit, n'a point encore toute sa maturité : *L'Aveu*, qu'il a exposé



L'Aveu, d'après Jacquand. (SALON DE 1840.)

au dernier Salon, atteste quelle grandeur et quelle force il peut acquérir et acquerra bientôt.

Jusqu'alors, ce que l'on s'accordait à reconnaître au jeune artiste, c'était une habile entente de la composition, une grande vérité de couleur et une merveilleuse exécution des détails. Mais l'étude des maîtres espagnols le dirige vers une voie nouvelle. Porté par goût à peindre des sujets monacaux, il marche vers une voie originale, qui fera sans doute du plus habile de nos peintres de genre le plus poétique de nos peintres religieux.

L'atelier de Jacquand se trouve dans la rue de l'Arcade. C'est un de ces lieux pleins d'un luxe sévère et bien entendu

qui révèlent complétement le caractère et les habitudes de ceux qui les habitent. Dans l'ordre élégant qui règne partout, dans le charme intime de mille détails, on reconnaît l'artiste célèbre, l'amant passionné de l'art, l'ami sûr et dévoué; l'homme d'une extrême douceur de mœurs et d'habitudes. Comme le disait l'autre jour un de nos plus célèbres poëtes, on y admire les œuvres de l'artiste et l'on y apprend à aimer sa personne.

Il faut citer, parmi les œuvres les plus remarquables de Jacquand, *Adélaïde de Comminges*, *Louis XI*, *la Bénédiction des fruits*, *l'Arrivée du vicaire*, *Sainte Thérèse*, *l'Ange de Foix* et *l'Aveu*, dont cette notice a parlé plus haut. On doit mentionner également une copie du *Congrès de Munster*, de Terburg, merveille de patience, d'adresse et de bonheur d'exécution.

S. Henry BERTHOUD.

ÉTUDES MILITAIRES.

LES ARMES A FEU (1).

(Suite.)

DES ARMES DÉFENSIVES.

Les armes défensives sont celles qui servent à protéger la personne de ceux qui les portent contre l'attaque d'un ennemi.

Les anciens peuples civilisés préférèrent, pour leur fabrication, le cuivre et le fer, mais au temps de la magnificence asiatique, l'or même n'y fut pas égargné. Hérodote dit que les Lybiens qui combattaient dans la grande armée de Xercès portaient des armures de cuir, peut-être veut-il dire de peau. Celles des anciens Perses étaient aussi faites de cette matière.

C'est dans l'Ecriture Sainte que nous trouvons les premiers détails à ce sujet. Nous y voyons que les Israélites portaient des boucliers, des casques et des cuirasses. Goliath de Gath portait des cuissards, de même que les guerriers des autres nations asiatiques. Les Grecs en firent usage au siége de Troie. L'épithète dont se sert Homère, ευνημιδας Αχαῖοι (les Achéens bien cuissardés), est familière à toute personne versée dans les auteurs classiques. Par la description qu'il fait du *thorax* d'Agamemnon, au commencement du onzième livre de l'*Illiade*, nous voyons que dès lors on portait des armures ornées, et celle du bouclier d'Achille nous apprend encore que des artistes d'un grand talent employaient parfois un temps considérable à la décoration des pièces d'armure. L'armure d'or de Glaucus valait cent bœufs. Chez les Egyptiens il n'y avait que les rois et les nobles qui portassent des armures de métal. Le casque de Psammeticus était de cuivre; les simples soldats portaient des casques de toile matelassée et de grands boucliers de bois. Le thorax qu'Amasis envoya à Athénaé (Minerve), à Lindos, était de toile, sur laquelle on avait brodé des figures d'animaux; les ornemens étaient en fils de coton et d'or. (Hérod. III, 47.)

Quant à l'armure des Grecs, on voit sur les marbres d'Elgin plusieurs représentations de leurs casques et de cuirasses; une de celles-ci est par écailles et richement ornée. Dans les bronzes de Siris, achetés de M. Brondsted pour le Musée Britannique, les guerriers n'ont que des casques et des boucliers; leur corps est sans vêtemens.

L'armure complète des Romains se composait d'un casque, d'un bouclier, d'une *lorica* et de cuissards. La *lorica* était, selon Varron, dans l'origine, de cuir; mais nous apprenons de Tite Live que sous le règne de Servius Tullius l'armure tout entière des Romains était de cuivre. La *lorica* laminée était lourde. Nous voyons dans Tacite que du temps de Galba les soldats se plaignirent de son poids, et l'empereur lui-même, dans sa vieillesse, ne put plus la supporter. La *lorica* romaine était souvent enrichie vers le bas de figures en bosse; vers la poitrine, d'une tête de Gorgone pour servir d'amulette; sur les épaules, de foudres, et enfin sur la bordure en cuir qui couvrait le haut des lambrequins, de têtes de lions en métaux précieux. Chaque légion romaine avait sa devise marquée sur ses boucliers. On voit sur la colonne Trajane que sous le règne de cet empereur la *lorica* fut raccourcie et coupée droite autour des hanches.

D'après ce que nous venons de dire, on pourra se former une idée générale des espèces d'armures en usage chez les nations de l'antiquité. Il serait inutile d'entrer ici dans le détail des différentes variations qu'elles ont subies et que l'on trouve représentées sur les statues, les camées, les médailles, les vases et autres monumens qui sont arrivés jusqu'à nous.

Nous nous étendrons davantage sur les armes défensives des peuples modernes, et particulièrement sur celles des Anglais. On croit que les premiers Bretons n'en avaient point d'autres que le bouclier. Sir Samuel Meyrick, d'après l'autorité du barde breton Aneurin, dit que les Anglo-Saxons, sous le règne de Hengist et d'autres chefs, portaient des *lorica* de cuir et des casques à quatre coins. Il paraît qu'ils adoptèrent cette armure par suite de l'alliance de leurs pères avec les Romains, sous Carausius et ses successeurs. Aneurin dit que Hengist portait une cuirasse écaillée. La forme du bouclier, dans le huitième siècle, était toujours ovale; il était communément entouré extérieurement d'une large bordure de métal, et une pointe aiguë, aussi de métal, s'avançait du centre. Le reste était de bois et couvert de cuir. Une loi d'Ethelstan défend de faire des boucliers de peau de mouton, sous peine de trente schillings d'amende. Le casque, tel qu'il est communément représenté dans les dessins de cette époque, paraît n'avoir été autre chose qu'un bonnet de cuir avec la fourrure tournée en dehors. Mais les personnes d'un rang élevé l'avaient en métal doré et en forme de pain de sucre.

Quand la tunique remplaça la *lorica*, on n'en conserva pas moins le pectoral romain. Les auteurs saxons ne sont pas très-clairs sur la matière qui servait à faire ces pectoraux; il paraît qu'ils étaient quelquefois de métal et souvent de peaux non tannées.

Vers la fin du neuvième siècle, le *corium* ou *corietum*

(1) Voir les numéros de mars et de juin 1840, pages 185 et 278.

était l'armure généralement portée, et se rencontre fréquemment dans les dessins de cette époque. Il était fait de peaux coupées de manière à ressembler à des feuilles qui se couvraient l'une l'autre. Quelquefois ces feuilles étaient toutes de la même couleur, bleue, par exemple ; d'autres fois elles étaient de deux couleurs, brune et orangée ; la partie supérieure étant d'une de ces couleurs, et celle qui couvrait les cuisses, de l'autre. Il faut remarquer que la *byrne* saxonne, qui dans l'origine avait la forme d'une tunique, devint plus tard une cuirasse complète, qui serrait le corps et se terminait d'ordinaire avec lui. Alecien parle en ces termes des tuniques de toile des soldats anglo-saxons : « Les soldats ont coutume de porter des tuniques de toile qui collent si bien contre leurs membres qu'elles les mettent en état de lancer leurs javelots, de soutenir leurs boucliers et de manier leurs épées avec la plus grande facilité. »

Il paraît que le poids de la *byrne* annelée mettait de grands obstacles à l'agilité des mouvemens. Aussi quand Harald obtint, en 1065, des succès décisifs contre les Gallois, il les dut principalement au changement d'armure de ses soldats. Il avait remarqué que ces montagnards ne pouvaient être poursuivis jusque dans leur retraite par ses troupes, qui portaient des armures annelées ; il ordonna donc à celles-ci de les quitter pour reprendre leurs anciens vêtemens de cuir, qui ne gênaient point leurs mouvemens.

Les auteurs saxons paraissent n'avoir fait aucune distinction entre le casque royal et la couronne. Le monarque, qu'ils le représentent dans sa cour ou sur le champ de bataille, est toujours peint avec la même coiffure, tout le reste de son costume offrant des variations remarquables ; mais sur le grand sceau d'Édouard-le-Confesseur on a évidemment mis un diadème par-dessus le casque.

On voit dans les anciens auteurs saxons que les soldats portaient des morceaux d'étoffe de laine qui partaient du fond du soulier et remontaient par bandes circulaires le long de la jambe jusqu'au-dessus du mollet, en imitation des bottes de foin que portaient leurs grossiers ancêtres.

Jusqu'à la conquête des Normands, le bouclier resta ovale ; mais il varia considérablement dans ses dimensions, surtout dans le dixième et le onzième siècles ; les dessins de cette époque en font voir d'assez grands pour couvrir le corps tout entier, et d'autres qui n'avaient guère qu'un pied et demi de diamètre. Nous trouvons en effet que les historiens parlent alternativement de grands et de petits boucliers. Dans le testament d'Ethelstan, qui porte la date de l'an 1015, il lègue son bouclier d'épaule et le distingue de la targe. Ce bouclier était probablement de la grande espèce et prenait son nom de ce qu'il était porté suspendu derrière l'épaule.

Quand les Danois parurent pour la première fois en Angleterre, ils n'avaient, d'après sir Samuel Meyrick, d'autre armure qu'un large collier qui leur entourait la poitrine et le bas du cou, ou bien un petit thorax d'anneaux plats, et des morceaux de fort cuir qui leur défendaient le devant des jambes. Vers le temps de Canut, les Anglo-Danois adoptèrent une nouvelle espèce d'armure probablement empruntée de leurs parens les Normands. Elle consistait en une tunique garnie d'un capuchon pour la tête, de longues manches, et de ce que l'on appela plus tard des chausses, c'est-à-dire un pantalon qui couvrait aussi les pieds, le tout recouvert de losanges d'acier troués qui ressemblaient aux mailles d'un filet. Ils portaient en outre un casque en forme de pain de sucre recourbé, garni au sommet d'un bouton au-dessous duquel étaient peints les rayons d'une étoile. Ce casque avait un grand et large *nasal* pour protéger le nez, tandis que le capuchon relevé par-dessus la bouche s'attachait au nasal, de sorte que les yeux étaient les seules parties exposées. L'autorité sur laquelle nous fondons ces observations est un manuscrit du Musée britannique, communément appelé le *livre de prières de Canut.*

Tel était l'état des armes défensives dans la grande Bretagne, quand Guillaume, à la tête de ses Normands et de ses Flamands, remporta la victoire à Hastings.

A compter de cette époque, les grands sceaux de nos rois, ceux des hauts barons et les représentations sur les monumens font connaître les changemens graduels qui eurent lieu dans la forme de l'armure. Le grand sceau de Guillaume-le-Conquérant le représente d'un côté assis sur son trône, et de l'autre, vêtu d'un haubert qui paraît fait d'anneaux placés en travers, à la manière des Anglo-Saxons. Les armures normandes, sur la tapisserie de Bayeux, sont de deux espèces, l'une d'anneaux ou mailles, cousus à plat sur le vêtement, et l'autre de cuir. Les casques sont en pain de sucre avec un nasal. L'armure annelée de la tapisserie de Bayeux forme en même temps culotte et jaquette. Sir Samuel Meyrick pense que c'est là le haubergeon, attendu que l'on y trouve aussi quelques exemples de tuniques à hauberts et qu'il est question de l'un et de l'autre dans le *Roman de Rou.* La manière dont cette armure se mettait et s'attachait est bien indiquée dans la partie de la tapisserie où Guillaume tue Harald. Le duc de Normandie y est présenté plaçant de la main gauche le casque sur la tête du comte saxon, tandis que de la droite il noue une courroie qui passe par les anneaux sur la poitrine de celui-ci. Les figures de cette tapisserie ont en général les jambes garnies de bandes de différentes couleurs, s'élevant des souliers à la manière saxonne. Mais dans certaines parties, quand la figure porte le haubert, elles paraissent couvertes de mailles de fer jusqu'à la cheville. Ceci n'a pourtant lieu qu'à l'égard des personnages les plus distingués, tels que Guillaume, Odon, Eustache, etc. Cette enveloppe des jambes s'appelait, d'après Guillaume de Malmesbury, une *heuse*, d'où vient que Robert de Normandie, étant un peu court des jambes, fut, à ce que nous apprend Odéric Vital, surnommé par son père : *courte heuse.* Le bouclier, tel qu'il est représenté dans la tapisserie, et qu a été introduit en Angleterre par les Normands, était d'une forme très-particulière. Ils l'appelaient *escu*, du latin *scutum* Tandis que sur la tapisserie tous les boucliers des Saxons sont ronds ou ovales, avec une bosse au centre, il n'y a pas d'exemple d'un Normand portant autre chose que le long écu en forme de cerf-volant.

Sous Guillaume-le-Roux, l'armure resta la même que sous le Conquérant. La seule différence est dans le *chapel de fer*, qui ressemble à un bonnet de Tartare, le cône s'avançant au delà de la tête.

Le grand sceau de Henri Ier représente ce roi dans une armure à anneaux, tandis que sous le règne d'Etienne on se servait de préférence d'armures écaillées, c'est-à-dire composées de petites plaques de métal se couvrant l'une l'autre comme les tuiles sur un toit et cousues sur un haubert sans manches ni capuchon. Il paraît que le nasal fut abandonné vers la fin de ce règne.

Henri II est représenté avec un haubert à anneaux plats et un casque en pain de sucre sans nasal ; cependant, dès les premières années de son règne les anneaux plats furent abandonnés pour les anneaux placés en travers, l'écu se raccourcit un peu et devint un peu plus anguleux de chaque côté vers le haut.

Dans son premier sceau, Richard Ier porte un haubert d'anneaux en travers par-dessous lequel on voit paraître la draperie de sa tunique ; dans son second sceau il a le même haubert, mais sans draperie ; dans tous deux il est représenté avec des chausses. Son casque, en cône dans le premier, est dans le second en cylindre, surmonté d'un genêt, *planta genista*, par allusion à son nom.

Le grand sceau de Jean-Sans-Terre offre le premier exemple d'un roi d'Angleterre portant un surtout par-dessus un haubert. On attribue l'origine des surtouts aux Croisés, qui avaient un double but en les adoptant : d'abord de reconnaître les diverses nations servant ensemble sous la bannière de la croix, et puis de jeter comme un voile sur leur armure de fer, si sujette à s'échauffer outre mesure quand elle était exposée aux rayons perpendiculaires du soleil de la Syrie. Pendant ce règne, indépendamment du surtout, le hoqueton était un vêtement militaire fort en usage. Aussi dans un mémoire de garde-robe, de l'an 1212, nous trouvons une livre de coton employée à ouater un hoqueton pour le roi Jean, et qui a coûté douze sous, puis douze sous encore payés pour le piquer.

Sur les grands sceaux de Henri III on voit pour la première fois les *corsages de pourpointures*, qui furent généralement à la mode vers la fin de son règne. Son haubert et ses chausses sont ainsi ouatés et piqués. La cavalerie se composait à cette époque de chevaliers complétement couverts de fer, à l'exception seulement du visage et de la main gauche. C'est ce que Mathieu Pâris appelle *ad unguem armatos*.

Il paraît que vers cette époque la pourpointerie devint une profession particulière, et il y avait plusieurs pourpointiers tant à Paris qu'à Londres.

On a remarqué, dit sir Samuel Meyrick, que dans les dessins de cette époque les archers sont représentés avec des vestes de cuir par-dessus leurs hauberts. Il paraît que c'était là la forme primitive de la jaque, dont l'origine est due aux Anglais, et qui plus tard en prit une si incommode. Dans la *chronique* de Bertrand du Guesclin, composée sous le règne de Richard II, on lit : « *S'avoit chascun une jasque par-dessus son haubert.* » Cette petite veste s'appelait, dans le latin du temps, *jaquetanus*, *jaquemardus* et *jacobus*. Un ancien écrivain français nommé Coquillard dit que la jaque était de chamois, qu'elle descendait jusqu'aux genoux et qu'elle était ouatée comme un pourpoint. Vers la fin de ce règne, la forme du casque éprouva un changement partiel ; car il devint semblable à un cône tronqué posé sur le sommet d'un cylindre ; les ouvertures pour les yeux furent placées horizontalement et percées dans la branche transversale d'une croix qui en décorait le devant. Il paraît enfin que ce fut pendant la croisade qui eut lieu à cette époque que l'on adopta une sorte d'armure fort ingénieuse, probablement d'origine asiatique, et qui se porte encore aujourd'hui en Asie. Elle se composait d'annelets entrelacés qui, dépendant les uns des autres, n'avaient pas besoin par conséquent d'être cousus au vêtement de dessous. C'est aussi à la fin de ce règne qu'il est pour la première fois question du chanfrein ou armure pour la tête du cheval.

AUX ABONNÉS.

Le 1er juin 1840, *le Musée des Familles* a changé de propriétaires.

Une administration nouvelle va donc à l'avenir diriger ce journal.

Elle apportera tous ses soins à mériter les suffrages de ses abonnés :

Par l'exactitude de ses publications ;

Par la belle qualité du papier ;

Par l'amélioration déjà si sensible de l'exécution typographique, qui reste confiée aux soins de M. Auguste Desrez ;

Par le choix des dessins et la perfection des gravures.

A dater du 1er octobre, le *Musée* sera imprimé en caractères neufs de la fonderie de MM. Laboulaye frères.

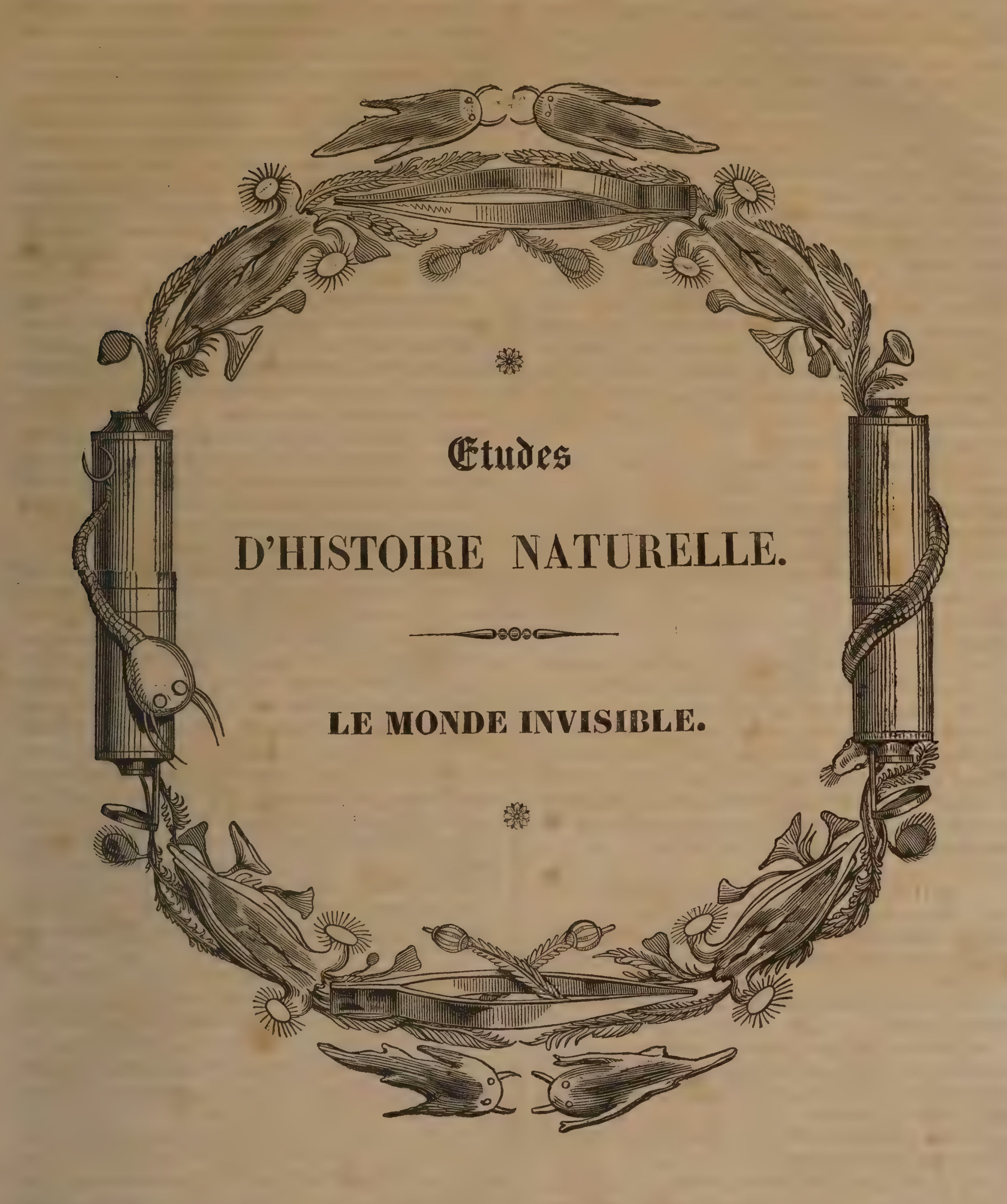
Non-seulement la nouvelle administration conserve à M. S. Henry Berthoud la rédaction en chef du *Musée des Familles* ; mais, par suite d'un nouveau traité, cet écrivain publiera chaque mois un article dans ce journal.

L'administration du *Musée des Familles* ne saurait trop recommander à Messieurs les abonnés, soit de Paris, soit des départemens et de l'étranger, de s'adresser directement, pour le renouvellement du huitième volume, à M. Piquée, directeur de la nouvelle société, rue Gaillon, 4.

Un service vient d'être organisé pour que chaque abonné *direct* reçoive infailliblement chaque livraison le vingt-cinq du mois.

L'administration croit devoir rappeler qu'elle n'est responsable de l'abonnement et de l'exactitude de son service que pour les souscriptions faites dans les bureaux de la direction, soit directement, soit par l'entremise de la poste.

Les lettres et paquets doivent être affranchis.



Etudes
D'HISTOIRE NATURELLE.

LE MONDE INVISIBLE.

§ Ier. — VOYAGE AU BOUT DU DOIGT (1).

J'entendais à peine le docteur, tant j'étais occupé à considérer cinq ou six *volvox* dont les manœuvres bizarres avaient captivé toute mon attention.

Comme une foule d'autres espèces, ces animaux affectionnaient sur mon doigt une place distincte qu'ils parcouraient toujours en tournant sur eux-mêmes et sans jamasi en sortir. Cette place, assez petite pour que la tête d'une forte épingle pût la couvrir tout entière, n'en était pas moins pour eux un vaste pays. Ils y naissaient, y passaient leur vie à tourner, manger, dormir, et, vieillards d'un instant, y terminaient paisiblement leur carrière. C'était leur véritable patrie.

On va voir que dans le monde microscopique, comme dans le nôtre, il y a des êtres insatiables, curieux et hardis

(1) Voir le numéro de juillet 1840, page 293.

qui, non contens du sol où ils sont nés, et sur lequel ils pourraient jouir d'une heureuse existence, veulent savoir ce qui se passe au delà, abandonnent leurs toits et confient leur destin au perfide élément, comme disaient les anciens poëtes, ou aux vagues échevelées, suivant l'expression des modernes. Les cinq ou six volvox dont je viens de parler gesticulaient avec une agitation morale visible, paraissant tout occupés de quelque grande chose. Dès qu'ils rencontraient un confrère, ils l'arrêtaient et semblaient avoir avec lui une conversation très-animée : ce qu'ils lui disaient, je ne pouvais l'entendre, mais à coup sûr il s'agissait de l'enrôler, car la nouvelle recrue ne manquait jamais de se joindre à eux. Longtemps je les vis répéter ce stratagème, et la troupe devint à la fin considérable. Ces préparatifs piquaient singulièrement ma curiosité; je me demandais quel en serait le but, et je les suivais des yeux avec cette attention mêlée de surprise que doivent naturellement inspirer des marques d'intelligence de la part d'êtres si petits que plus d'un mille ne sauraient être visibles pour d'autres yeux que les miens, à ce que m'avait dit le docteur.

Tout d'un coup ils se formèrent en bon ordre, puis, comme au signal d'un chef, partirent tous ensemble, en tournant sur eux-mêmes avec rapidité. Alors je crus comprendre qu'ils entreprenaient un voyage de découverte sur le bout de mon doigt, comme nous-mêmes, volvox d'une nature plus grande, nous nous hasardons sur un océan pour nous sans limite, mais qu'un être invisible et pourtant près de nous embrasse d'un regard et peut disperser, ainsi qu'une vapeur, en un instant.

Je vis donc mes volvox, quittant leur patrie, s'aventurer tous ensemble à travers des parages inconnus avec les précautions et la prudence de nos navigateurs.

Tout est relatif dans ce monde: nous sommes effrayés des dangers qu'il faut courir pour faire le tour de notre globe, et nous nous préparons à ce long voyage avec autant de solennité que s'il s'agissait de quitter la vie; les chances de mort et les périls ne sont pas moins grands pour le volvox qui veut faire le tour d'une goutte d'eau.

§ II. — DÉCOUVERTE D'UNE ILE.

Leur première station fut une île assez éloignée, de magnifique apparence, toute verdoyante et parsemée d'oasis délicieuses.

— De quoi se composent les îles microscopiques? dis-je alors au docteur.

— Peut-être d'un grain de sable, répondit-il.

— Non assurément, repris-je, car celle-ci a l'aspect de nos prairies, et d'ailleurs elle flotte à la surface, tandis qu'un grain de sable irait au fond.

— Alors c'est quelque plante de la famille des algues, de l'espèce que l'on nomme *conferve*.

— Mais je ne leur vois point de racine.

— Justement, les conferves n'en ont point: on les distingue à la surface des eaux comme une espèce d'écume, le plus souvent verte, mais quelquefois d'un beau rouge ou d'un jaune d'or éclatant. Ces plantes sont composées de filamens capillaires dans lesquels circule la matière colorante et croissent avec une rapidité incroyable. Quand la mare où elles végètent se dessèche, elles se réduisent en poussière, le vent les emporte et leur fait parcourir ainsi des distances énormes; puis, si l'air reprend son calme, elles retombent, et, dès qu'une parcelle vient à rencontrer un peu d'eau tranquille, elle recommence à y vivre et multiplie ses rameaux à l'infini.

— En effet mon île s'agrandissait à vue d'œil.

— Je ne vois pas celle que vous avez sur le doigt, reprit mon savant, parce qu'elle est de la plus petite espèce, mais il en est une qu'on nomme le *fucus géant*, dont les rameaux, n'ayant pas moins de soixante mètres, se croisent et se mêlent avec tant de profusion dans les eaux tranquilles des mers équatoriales, qu'ils arrêtent la marche des vaisseaux souvent des mois entiers, et sont presque aussi dangereux que les banquises des pôles. Ainsi, comme vous voyez, l'infiniment petit touche à l'infiniment grand par des rapports de conformation et des analogies frappantes : les algues sont proportionnées aux petites sources, qu'elles recouvrent comme au vaste océan sur lequel elles étendent leurs redoutables rameaux.

— Aussitôt il me vint à l'esprit que mes volvox, enlacés dans les mille filets de cette plante, avaient à lutter contre le péril imminent dont parlait le docteur. Les imprudens, attirés sans doute par le délicieux aspect de cette forêt flottante, s'y étaient presque tous accrochés comme les moucherons sur la toile d'une araignée.

Grâce à leur persévérance, je disais presque à la sagacité de leurs manœuvres, la plupart sortirent sains et saufs de la conferve, mais plusieurs cependant y périrent victimes de leur imprévoyance et maudissant peut-être le fatal instinct qui les avait poussés à quitter leur pays.

Je vis ensuite ceux qui restaient poursuivre leur proie, la cerner, rétrécir le cercle qu'ils formaient autour d'elle, et faire enfin leur repas d'animaux à peine visibles qu'ils avalaient avec voracité. Ce repas eut pour moi tout l'attrait d'une chose nouvelle et fantastique. A travers leur corps, aussi transparent que le cristal, j'apercevais les alimens passer du premier estomac dans le deuxième et ainsi de suite jusqu'au quarantième avec une promptitude inconcevable.

Que de gourmands, me dis-je, seraient heureux de devenir volvox, car ces animaux éprouvent peut-être quarante fois la sensation du goût, et possèdent ainsi un raffinement extraordinaire de jouissances gastronomiques. Après ce singulier repas, ils continuèrent à explorer cette mer sillonnée par des milliers de monstres qu'ils évitaient avec prudence, ayant à leur tête comme des éclaireurs auxquels ils avaient confié sans doute les destinées de l'expédition.

Que d'écueils, que de périls de toute espèce pour mes infortunés voyageurs dans cette incommensurable goutte d'eau! Qui pourrait apprécier les difficultés sans nombre de leur audacieuse entreprise? s'il n'avait vu comme moi le plus léger mouvement de la main, changeant tout à coup le niveau de leur océan, submerger les îles, mettre à découvert des abîmes profonds, où souvent un grand nombre trouvaient la mort, et déterminer des courans rapides qui les entraînaient pour ainsi dire d'un bout du monde à l'autre. A peine eurent-ils échappé aux perfides réseaux de la conferve, que je vien par malheur à respirer sans prendre le soin de détourner la tête; pour eux ce fut comme un ouragan terrible qui détruisit sur son passage volvox, montagnes, îles et continens; les trois quarts de la troupe en perdirent la vie. Puis à quelque temps de là, comme mes voyageurs restés immobiles me semblaient occupés à je ne sais quelle observation hydrographique, un rocher colossal vint à tomber au milieu d'eux. Combien il en écrasa dans sa chute, et de quelle terreur il dut frapper ceux qu'il avait épargnés! Quel épouvantable aérolithe tombé du ciel! Il se trouva peut-être parmi les volvox des savans qui expliquèrent aux autres la théorie de cet étrange phénomène et comment il était probable que ce rocher fût une planète entraînée loin de son orbite par une cause occulte, et qui, rencontrant dans sa course à travers l'espace la sphère d'attraction de mon doigt, avait dû se précipiter sur lui avec une vitesse pro-

portionnelle au carré de la distance, car il n'est pas de fait dont la science ne parvienne à donner une explication plus ou moins d'accord avec le sens commun.

Quoi qu'il en soit, les premiers momens de terreur passés, mes volvox se mirent à faire le tour du monolithe pour en reconnaître les dimensions et la nature ; puis après une longue conférence, du moins à ce qu'il me sembla, trois d'entre eux, les plus intrépides sans doute, ayant reçu la mission de le gravir, se mirent en devoir d'exécuter leur mandat.

L'ascension du Cotopaxi fut certes moins pénible à M. de Humbolt que celle de ce rocher pour les trois physiciens du monde invisible. L'air, ou plutôt l'humidité leur manquant à mesure qu'ils s'élevaient, je les vis perdre insensiblement leur vigueur et ne se traîner qu'à grand'peine le long du rocher. Enfin, après bien des fatigues deux des volvox, ayant perdu tout espoir de réussir, se déterminèrent à replier leurs pattes et à se laisser rouler jusqu'en bas, abandonnant ainsi le troisième à sa malheureuse étoile. L'infortuné fit encore quelque pas, puis mourut avant d'arriver au sommet, et les volvox, ayant alors jugé impossible l'ascension de la montagne, gagnèrent le large.

Qu'était donc cette montagne ? un simple grain de poussière, à ce que le docteur m'avait appris. N'avons-nous pas nous-mêmes sur notre globe nos infranchissables grains de poussière?

S'il fallait raconter les nombreuses vicissitudes de ce long voyage, je remplirais un volume; mais une foule d'événemens, bien que des plus graves pour les volvox, offriraient peu d'intérêt au lecteur, aussi me contenterai-je de raconter seulement deux circonstances remarquables où je tremblai beaucoup pour la vie de mes argonautes en miniature, je veux parler de deux peuplades cruelles, à travers lesquelles ils essayèrent de s'ouvrir un passage.

La première vivait sur le bout de mon doigt, vers cette partie délicate à laquelle les anatomistes ont donné le nom



Vibrions.

de *chorion*. C'étaient des animaux de la forme des anguilles, très-voraces, d'une grande souplesse et gros au moins comme quarante volvox. Mon premier soin fut de les décrire au docteur dans tous leurs détails, afin qu'il pût me les nommer.

— Ce sont vos baleines de ce matin, me dit-il; on les appelle *vibrions*. Il est bien rare d'en rencontrer dans l'eau, mais le vinaigre en fourmille ordinairement.

— Comment! m'écriai-je, il y a des êtres qui peuvent vivre dans le vinaigre?

— Ce liquide reprit-il, est quelquefois tellement rempli de vibrions, qu'il en est obscurci. D'anciens chimistes ont même été jusqu'à prétendre que ces animaux, en s'insinuant sur les papilles nerveuses de la langue, causaient seuls cette sensation presque douloureuse que l'on nomme saveur acide; mais c'est une théorie absurde que la chimie moderne n'a pas eu de peine à renverser. Moi, je n'écoutais plus le docteur, car depuis quelques instans la bataille était engagée entre les volvox et plusieurs vibrions. Les premiers étant plus nombreux et, à ce qu'il me parut, plus intelligens, je ne doutais pas qu'ils ne remportassent une victoire complète ; mais il en fut bien autrement quand je vis le nombre des vibrions augmenter dans une proportion effrayante, sans que je pusse comprendre de quelle partie de mon doigt les renforts leur arrivaient.

Mon étonnement fut remarqué du docteur.

— Les volvox, me dit-il, auraient mieux fait de laisser ces animaux tranquilles, car les vibrions trouvent dans les blessures qui leur sont faites un moyen prompt de réparer leurs pertes et même de centupler leurs forces : la nature leur a donné la faculté singulière de se multiplier par tous les points de leur corps, et chaque fois qu'un volvox blesse un de ses ennemis, il doit sortir de la plaie une grande quantité de vibrions.

— Oui, m'écriai-je, quelle merveille ! j'en vois surgir des centaines par toutes les blessures. O malheureux volvox, à quels démons avez-vous affaire ! A peine mis au monde, ils semblent animés d'une fureur belliqueuse et, comme les gamins dans les émeutes, sans demander de quoi il est question, se battent avec plus d'acharnement encore que les autres.

On concevra sans peine combien il était impossible de vaincre d'aussi redoutables ennemis. Les têtes de l'hydre repoussaient à mesure que l'une d'elle était tranchée, mais il suffit à Hercule de les abattre toutes d'un coup pour vaincre le monstre, au lieu que là, des centaines d'ennemis sortaient de chaque cadavre plus petits, il est vrai, mais aussi plus agiles.

En pareil cas, la fuite ne peut être considérée comme une action lâche, et ce fut le sage parti que les volvox, affaiblis par des pertes nombreuses, se déterminèrent à prendre.

Ici je passe sous silence une foule d'accidens, tels que de nouveaux grains de poussière, de nouvelles conferves, je dirai même des maladies épidémiques (car j'en vis périr un grand nombre sans qu'aucune cause extérieure m'eût paru déterminer leur mort), et j'arrive à la seconde rencontre. Elle eut lieu à peu de distance de mon ongle, sur l'endroit ou s'arrêtent les sillons parallèles de la peau et

où commence une surface plus unie, les pores étant infiniment moins apparens.

§ III. — LES PROTÉES.

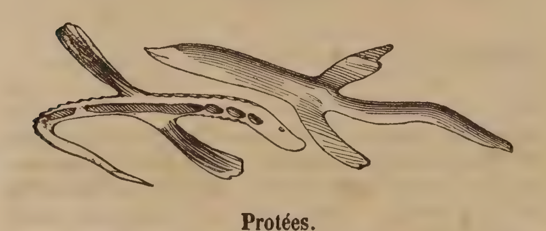
Ces parages étaient habités par une peuplade d'animaux ayant la forme de crabes armés de pinces et de longues an-



Protées.

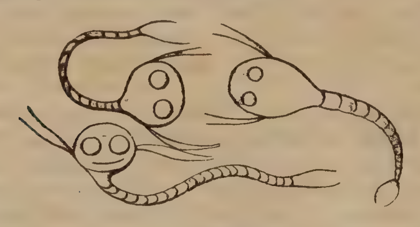
tennes, mais si petits que cinq ou six ensemble égalaient à peine un volvox. L'avantage de mes voyageurs était de tomber sur eux à l'improviste et de les étouffer sans leur donner le temps de se servir de leurs griffes. Aussi chacun ayant choisi sa victime, ils fondirent sur la peuplade tous ensemble et du plus vite qu'il leur fut possible.

Mais quelle ne fut pas ma surprise quand je vis leurs ennemis, changeant tout à coup de forme, devenir tous éléphantiques et écraser de leur masse un nombre prodigieux de volvox ! J'avais à peine eu le temps de saisir cette singulière transformation que les éléphans disparurent pour faire place à des serpens agiles, lesquels aussitôt se mirent



Protées.

à la poursuite des volvox avec une grande vitesse. Dès que les derniers furent atteints, je ne vis plus de serpens, mais des scorpions hideux et redoutables.



Protées.

Je me hâtai de raconter au docteur ce dont j'étais témoin, lui demandant avec impatience de m'expliquer la cause de ce curieux phénomène.

— La raison de ces transformations, me dit-il, est et sera peut-être toujours un problème pour les micrographes. Le savant Muller, pour lequel ces animaux furent longtemps un sujet d'étude, les a souvent vus grossir instantanément, se rapetisser presque aussitôt, se hérisser de piquans et prendre la forme arrondie d'une baie de châtaigne, puis ensuite devenir comme de longs reptiles; tout cela en quelques minutes et sans qu'il ait jamais pu saisir la cause de ces singulières transformations. Aussi se contente-t-il de les décrire et de les consigner dans son livre intéressant sous le nom de *Protée*. La nature, qui ne fait rien vainement, a songé sans doute, en leur donnant cette étrange faculté, aux ennemis plus forts qu'ils auraient à combattre.

— Ce qu'il y a de plus étonnant, lui dis-je, c'est que ces changemens divers paraissent s'effectuer sous l'influence de leur volonté, car ils ont su fort à propos devenir énormes pour écraser leurs agresseurs, prendre la forme du serpent pour les poursuivre, et dès qu'ils les eurent atteints devenir des scorpions pour les blesser plus aisément.

— Cette opinion me semble très-douteuse, reprit le docteur, mais il vaut encore mieux l'adopter que de croire ces transformations dues au simple hasard.

Malgré tout l'avantage des protées sur les volvox, ces derniers, plus intelligens et meilleurs tacticiens, ne tardèrent pas à leur faire un mauvais parti et à les forcer de livrer le passage. Il est inutile d'ajouter que les volvox firent un splendide repas des victimes laissées sur le champ de bataille.

Après bien des luttes acharnées, des combats sans nombre et un temps que je puis évaluer à plusieurs années des leurs, une trentaine des plus robustes, amaigris par de longues privations, arrivèrent enfin à moitié morts au bord supérieur de mon ongle, là où leur monde finissait.

Qu'y a-t-il au-delà? durent-il alors se demander; et moi que ne donnerais-je pas pour savoir comment leurs philosophes répondirent à cette question!

Croient-ils aux atômes crochus d'Aristote, à la matière subtile de Platon, aux tourbillons de Descartes, à l'attraction de Newton, au magnétisme universel de Murfy, à l'expansion d'Azaïs? Que de conjectures ne font-ils pas sur l'infini, qu'ils supposent entre mon œil et le bout de mon doigt!

§ IV. — VORTICELLES.

J'en étais à me perdre à travers mille hypothèses bizarres, quand trois bateaux à vapeur passèrent sous mes yeux, bouleversant la mer de leurs vannes rapides et noyant dans des flots d'écume mes infortunés voyageurs; il était écrit que ces malheureux ne reverraient jamais leur patrie.

Sans mon savant, qui me retint le bras, j'allais, de surprise, anéantir mon univers en battant des mains.

— Eh! mon Dieu, que voyez-vous? demanda-t-il, ne concevant rien à mon enthousiasme.

— Des bateaux à vapeur! m'écriai-je, et comme je reportais mes yeux sur mon doigt, craignant qu'ils ne fussent déjà loin, je ne vis plus qu'une grande ombre projetée sur la mer par une immense montagne.

— Maintenant, repris-je, il n'y a plus qu'une espèce de chimborazo qui me cache tout le reste.

— Où donc?

— Là, et j'allongeai l'index de la main gauche avec tant de rapidité que mon ongle alla donner contre le roc, auquel il fit une large entaille. Aussitôt j'aperçus comme un cratère et un flot de laves s'en étant échappé, le docteur poussa un léger cri, puis la montagne disparut.

— Étourdi que vous êtes, murmura mon savant, vous venez de me faire bien mal.

— Comment donc?

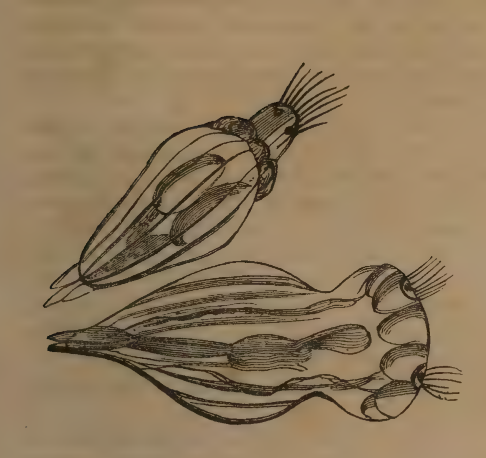
— Pendant que je penchais la tête pour voir ce qui vous causait tant de surprise, vous m'avez égratigné le nez.

— Hélas! pauvre microscope, j'avais pris pour un chimborazo le nez de mon ami, et la plus petite écorchure me

semblait un cratère d'où ruisselaient des laves enflammées. La honte me rendait stupéfait.

— Je voudrais bien savoir, reprit le docteur après avoir essuyé la gouttelette de sang que mon ongle avait fait jaillir de son nez, je voudrais bien savoir ce que vous entendez par vos bateaux à vapeur.

— Ce sont, lui répondis-je, des espèces de machines à roues qui sillonnent mon doigt en tous sens avec une vélocité prodigieuse, et comme elles sont transparentes je distingue parfaitement les diverses pièces qui les composent.





Vorticelles.

— Votre imagination, me dit le micrographe, prête à ces petits êtres une forme et des fonctions qu'ils n'ont pas en réalité, car...

— A coup sûr, dis-je en l'interrompant, ils ont de chaque côté une roue dont les palettes refoulent le liquide comme celles des bateaux à vapeur.

— Du tout, reprit-il, ce sont des animaux curieux que Ehremberg, le plus patient des observateurs, a nommés *vorticelles rotifères*, justement à cause des prétendues roues que l'œil croit apercevoir de chaque côté de leur corps; mais ce ne sont que leurs pattes.

— Plus je les regarde et plus je demeure persuadé que ce sont des roues.

— Vos yeux vous trompent.

— Non, non, c'est vous qui avez tort.

— Oh! que c'est bien là l'entêtement de l'ignorance.

— Vous parlez en homme qui croit tout savoir et ne sait rien.

§ V. — PERFECTIBILITÉ DES SENS.

Alors une vive altercation s'engagea entre nous deux. Le docteur s'emporta. Il était évident qu'il m'en voulait encore de la blessure que je lui avais faite au nez, car il ne cessait de répéter que le genre humain serait bien à plaindre si seulement deux ou trois mille personnes étaient atteintes d'une maladie semblable à la mienne.

— Je ne suis pas malade, lui dis-je enfin impatienté. Vous vous servez, pour caractériser mon état, d'une expression tout à fait fausse et surtout peu philosophique. Loin d'être altérée, comme vous semblez le prétendre, ma vue depuis hier s'est perfectionnée d'une façon miraculeuse. La maladie ne consiste pas, je crois, à rendre l'organe qu'elle attaque plus sensible et plus délicat, son action au contraire n'est-elle pas de l'affaiblir, de le faire tomber en langueur plutôt que d'y apporter un surcroît de vie. Or, la puissance perceptive de mes yeux est au moins cent mille fois plus considérable qu'elle ne l'était hier, et loin de le traiter de maladie, je considère ce changement comme une perfection. Si mes organes devenaient tous aussi sensibles que mes yeux, je serais à coup sûr l'être le mieux doué, le chef-d'œuvre de la création. Aucun des mystères de cette nature encore si peu connue, aucun de ses phénomènes insaisissables à nos organes émoussés ne serait un secret pour moi. Déjà mes yeux voient la monade, en dissèquent les muscles fibre à fibre, la surprennent dans toutes ses fonctions vitales; de mon fauteuil j'entendrais la voix de tous ceux qui parlent à la surface du globe, en même temps que le bruit des mondes roulant dans l'espace et peut-être même ces divines harmonies dont nous parlent les livres saints. Je sentirais les émanations que répandent toutes les plantes, depuis celles qui croissent au fond des vallées jusqu'à celles qui s'épanouissent dans les nuages au sommet des montagnes. Je toucherais l'air, les vapeurs, l'électricité, la lumière, le magnétisme, les couleurs; alors possédant l'arbre de la science, j'abandonnerais la voie de l'hypothèse et du doute pour celle de la certitude, je lirais à livre ouvert dans la nature, et le seul problème que l'on pût me proposer serait d'en trouver un que je ne fusse capable de résoudre!

— Vous mériteriez, me dit le docteur avec colère, que Dieu vous prît au mot pour toutes les sottises dont vous venez de révolter ma raison. Dans tous les temps il s'est trouvé des hommes assez fous pour renverser par la pensée l'ordre admirable des choses; des soi-disant philosophes affirmant dans leur orgueilleuse ignorance que l'homme serait plus heureux s'il possédait quatre mains ou bien si les prairies étaient rouges et le ciel noir; mais vous dépassez ces blasphémateurs par vos absurdes idées sur la perfection des sens.

— Comment, lui répondis-je, étonné qu'il ne fût pas de

mon avis, si je possédais cette admirable sensibilité, je n'acquerrais pas des connaissances universelles, je n'aurais pas des plaisirs infinis.

— Mais vous seriez un monstre, s'écria-t-il avec indignation, la plus malheureuse et surtout la plus ignorante créature du monde, un être ébauché ou décrépit plus voisin de la pierrre que de l'animal, moins qu'un algue ou qu'un ciron, si peu de chose que vous ne pourriez vous faire horreur à vous-même, car vous ne penseriez pas.

Et s'il faut des raisons pour vous convaincre, ajouta-t-il en se calmant un peu, je vais vous supposer un moment doué ou plutôt affligé d'une organisation telle que vous semblez la désirer. Pour vous donner le champ vaste et pour que rien n'interrompe le cours de vos jouissances, je vous place par une nuit bien calme dans une campagne déserte et silencieuse; vos sens possèdent tous cette sensibilité excessive dont vous venez de faire une si belle peinture. D'abord vos oreilles saisissent des bruits tellement fugitifs que la circulation du sang dans les artères de votre cerveau vous produit à peu près l'effet de la chute du Niagara; c'est pour vous un bruit assourdissant que rien n'interrompt. Loin donc de pouvoir écouter les *harmonies célestes*, vous voilà réduit à n'entendre que les battemens de vos artères, si toutefois le bourdonnement d'un moucheron ne vient pas vous en empêcher, car un bruit fort en absorbe un plus faible. Ce n'est pas tout: vos doigts, qui palpent le magnétisme, rencontrent par malheur la terre sur laquelle vous êtes couché; quelle épouvantable sensation! la douleur vous fait jeter un cri; ce cri est pour vous l'explosion d'une mine, quelque chose d'infernal; votre sensible tympan ne peut le supporter, il se déchire; vous devenez sourd en même temps que vos doigts lacérés vous causent une angoisse insupportable. Cependant le jour commence à poindre, déjà vous clignez les paupières; le soleil se lève, et vos yeux, qui distinguent les molécules de l'air, rencontrent un rayon de lumière. Avant que la douleur vous ait averti de les fermer, ce rayon les brûle, et si vous croyez posséder encore l'odorat et le goût vous êtes dans une profonde erreur. En même temps que vous devenez sourd et aveugle les émanations auxquelles vous attachez tant de prix vous causent des vertiges, l'odeur d'une violette vous donne des spasmes, que sera-ce si une sauge ou quelques tiges de romarin croissent auprès de vous! Vous éternuerez sans interruption jusqu'à ce que votre odorat ait enfin perdu la sensibilité. Maintenant comment trouver votre nourriture? nos alimens ne seront-ils pas tous trop acerbes pour votre palais délicat? et d'ailleurs sourd, aveugle, privé de l'odorat et du toucher, que ferez-vous pour vous nourrir? Croyez-vous résister longtemps aux ennemis qui vous assiégent de toutes parts. Non, mon cher philosophe, votre vie et votre mort se confondant en un même acte, vous ne seriez pour ainsi dire pas sorti du néant.

Voilà le tableau fidèle des jouissances que vous seriez à même d'éprouver.

Vous voyez bien que vous êtes malade, car si je n'avais le soin depuis tantôt de fermer vos volets à mesure que le soleil s'avance sur l'horizon, il y a bien longtemps que vous seriez atteint de cécité.

Pauvre fou, qui voulez reconstruire et perfectionner tout ce que le créateur a si bien fait!

— Que voulez-vous, repris-je, l'espèce humaine est féconde en systèmes et ses désirs n'ont point de bornes.

— Oui, dit le docteur, mais le sage doit se contenter d'admirer la nature et de courber son front devant la puissance de Dieu. Dans l'univers tout est à sa place, et chaque être, merveilleusement créé pour remplir les fonctions auxquelles il est appelé, ne pourrait sans périr s'écarter de cette loi d'harmonie qui gouverne tout.

Mon savant philosophe, qui s'évertuait à m'écraser de sa logique, aurait sans doute encore parlé longtemps si je ne l'eusse interrompu par un profond soupir de douleur.

— Hélas! lui dis-je, vos belles paroles ont causé la mort à plusieurs centaines de créatures innocentes qui ne vous ont jamais fait de mal. Combien de cadavres maintenant étendus sur mon doigt, quel cataclysme épouvantable notre discussion vient de faire peser sur tout un monde; la mer est desséchée!

— Vous prenez en souci, mon cher astronome, reprit le docteur, ces petits animaux, et vous ne songez pas que d'un seul de vos mouvemens vous en écrasez par milliers, car il y en a partout, dans l'eau, dans l'air, sur vos meubles, vos habits, votre peau et jusque dans votre corps.

En effet, de quelque côté que je retournasse mes yeux, j'en voyais des myriades voltiger dans l'air.

— Ne serait-ce pas, demandai-je timidement, à certains animaux vénéneux assez petits pour nager dans l'atmosphère que nous devrions nos maladies épidémiques?

Cette fois je n'eus pas à me repentir de ma question, car le docteur était à peu près de mon avis.

— Il n'y aurait rien d'impossible à cela, me répondit-il, bien que les micrographes n'aient point encore confirmé cette hypothèse par l'expérience. Ne voit-on pas les épidémies, telles que la fièvre jaune et le *vomito*, régner justement dans les contrées chaudes, voisines de grands marécages, où doivent multiplier d'une manière inouïe les animaux microscopiques. Nos chimistes reconnaissent dans l'air une matière animale qui pourrait bien n'être autre chose que le résultat de la décomposition d'animalcules répandus dans le fluide qu'ils analysent.

D'ailleurs ne sait-on pas déjà que certaines maladies de peau, telles que la gale, par exemple, sont occasionnées par des animaux visibles seulement au miscroscope?

— Comment! lui dis-je étonné!

— Oui, mon cher astronome, un petit animal qu'on appelle *acarus*, horriblement laid à voir, vient sur la peau, s'y creuse une habitation, se nourrit de notre substance, ne tarde pas à y multiplier d'une effrayante manière, couvre bientôt le corps entier, et alors on est atteint de l'affreuse maladie que l'on nomme la gale. Vous devez comprendre maintenant que si vous touchez un malade, plusieurs de ces animaux pourront passer de lui sur vous. Voilà pourquoi la maladie est contagieuse, car en moins de trois jours...

— Ne parlez plus de cela, lui dis-je en l'interrompant; depuis un moment il me prend des terreurs mortelles toutes les fois que je vois passer quelque animal dans l'air. Il y en a partout des quantités innombrables, et je ne puis comprendre comment je ne suis pas assourdi par leurs bourdonnemens et meurtri de leurs coups.

— C'est que vos organes ne sont pas assez *perfectionnés*, se hâta de répondre le docteur avec ironie.

— Vous êtes impitoyable, repris-je, mais je vous pardonnerai si vous voulez remettre dans ma main un peu de l'eau merveilleuse du baquet, j'espère y rencontrer encore des bateaux à vapeur.

— Il est inutile d'en chercher d'autre, dit mon savant; voyez-vous ce que je vous mets sous les yeux?

— Oui, c'est le paratonnerre de ce matin, au bout duquel il y a un peu d'eau, où nagent un grand nombre de poissons; mais je n'y aperçois pas de bateaux à vapeur.

§ VI. — LA RÉSURRECTION.

— Patience, mon cher ami, cette aiguille est la baguette magique dont je me servirai pour rendre la vie à nos *rotifères*. L'eau qui s'y trouve suspendue n'a pourtant rien de satanique, puisque je l'ai prise dans votre carafe.

— Comment, il y a des poissons dans ma carafe.

— Oui certes, mon ami, on en compterait, j'en suis persuadé, plus de vingt espèces différentes.

En disant ces mots, il laissa tomber une goutte sur le bout de mon doigt..

— O merveille! m'écriai-je, je savais que les médecins pouvaient aider les vivans à mourir, mais j'étais loin de savoir qu'ils fussent capables de ressusciter les morts.

Les rotifères avaient recommencé leurs évolutions comme avant notre dispute; j'en demeurais tout pétrifié.

— Je ne me vanterai pas de les avoir ressuscités, dit le docteur, mais puisque sur ce point, comme sur tant d'autres, vous êtes d'une complète ignorance, je vous apprendrai qu'une *vorticelle rotifère* peut, quand on la dessèche, se réduire à l'état de pulpe inerte et racornie, rester ainsi des mois, des années, des siècles peut-être, puis au bout de ce temps qu'une goutte de pluie tombe sur elle, elle sortira de sa léthargie, ses nerfs reprendront leur sensibilité, et elle continuera de vivre jusqu'à ce qu'un rayon de soleil vienne encore dessécher son lac et la fairer entrer dans un sommeil voisin de la mort.

— De sorte, demandai-je, qu'un de ces animaux peut exister depuis le commencement du monde sans avoir réellement vécu.

— Sans doute, si dès sa naissance le soleil a desséché l'eau dans laquelle il commençait à nager, et si depuis ce temps aucune particule humide n'est venue lui rendre la vie.

— Mais ne vieillit-il pas dans cet intervalle d'inaction?

— Non, le temps de son engourdissement ne lui compte pour rien.

— Oh! que n'ai-je la faculté des rotifères, dis-je alors, que ne puis-je m'endormir pendant un siècle et m'éveiller ensuite pour juger des progrès de la civilisation!

— Si vous aviez cette faculté, vous passeriez votre vie dans un baquet sans vous inquiéter du genre humain, reprit le docteur.

§ VII. — LES MOUCHES.

A peine achevait-il ces paroles qu'un animal si gros que j'en voyais tout au plus la tête, vint se poser sur mon doigt, étendit sa trompe hideuse et engloutit en un clin d'œil toute la population des ressuscités. Le docteur m'apprit qu'une très-petite mouche, de celles dont les reflets sont bleus et dorés, était le formidable auteur de tout ce carnage. Malgré l'expérience que j'avais de la singulière faculté de ma vue, je tombai de mon haut en pensant que la tête d'une mouche était si grosse et si horrible à voir.

— Si vous aviez considéré la tête de cette mouche, me dit mon savant avec l'attention qu'un observateur philosophe doit apporter aux moindres objets, loin de manifester du dégoût comme à l'aspect d'une chose monstrueusement difforme, vous seriez maintenant dans une admiration profonde, reconnaissant encore la merveilleuse sagesse qui a présidé à la création et...

— Mais docteur, dis-je en l'interrompant, la surprise ne m'a permis d'éprouver autre chose qu'un sentiment d'effroi bien pardonnable, je pense, à un pauvre microscope qui verrait un éléphant là où vous n'apercevriez qu'une puce. Si la mouche était restée plus longtemps, j'aurais peut-être, avec votre secours.....

Une secousse que je ressentis sur le bras me coupa la parole, c'était la main du docteur, et au bourdonnement léger que j'entendis aussitôt, je ne tardai pas à comprendre qu'il tenait entre ses doigts la terrible mangeuse de rotifères ou tout au moins quelqu'une des siennes.

— Je ne l'ai pas manquée, me dit-il d'un air de triomphe, elle va payer bien cher l'honneur d'avoir attiré nos regards.

En effet, le paratonnerre dont j'ai déjà parlé se trouvant par hasard à la portée du docteur, il fit bientôt subir à la pauvre bête l'infâme supplice en usage chez les Turcs, la livrant empalée et toute palpitante à mes impitoyables observations. Je dis impitoyables, et j'ai grand tort, car, il faut l'avouer, le lecteur dût-il m'accuser d'exagération, je ne pus me défendre d'une véritable pitié pour l'innocente victime de ma féroce curiosité. — Le docteur me traita d'enfant.

— Pourquoi, lui dis-je presque offensé, serais-je moins sensible au martyre d'une mouche que vous ne le seriez à la vue d'un chevreuil blessé par un chasseur?

— C'est, répondit-il, que moins un être est voisin de nous, moins sa nature physique est semblable à la nôtre, moins aussi les souffrances qu'il éprouve doivent exciter nos sympathies.

— Oui, repris-je, la pitié cesse là où s'arrêtent les points de comparaison : un soldat ne contemple pas sans chagrin l'agonie de son cheval frappé à mort, vous entendriez avec peine les hurlemens d'un chien que son maître meurtrit sous le bâton; mais vous martyrisez un chétif insecte parce que vos yeux sont incapables d'apprécier ses angoises, de les sentir par analogie, et vous écrasez une mouche comme vous poussez du pied le sable du jardin, ne pouvant rapporter à vous-même un mal auquel vous la croyez sans doute insensible. Ne serait-ce pas que la pitié, comme dit le plus désespérant des moralistes, prend sa source au fond même de notre égoïsme, et n'y a-t-il pas dans ce que nous éprouvons pour les souffances des autres un retour sur nous-mêmes, une prévision, un souvenir de nos propres douleurs, quelque chose d'analogue au sentiment auquel nous nous laissons aller quand la neige tombe au dehors, et que bien clos dans notre chambre nous donnons un soupir au pauvre voyageur, en croisant nos deux pieds près des tisons ardens?

— C'est peut-être vrai, dit-il.

— Eh bien! alors, continuai-je, ne vous moquez donc pas de ma pitié, car l'ordre de mes sensations est renversé : tout ce qui est grand m'échappe, l'infiniment petit au contraire se déroule devant moi dans tous les mystères de ses details; je suis microscope, cette mouche me paraît un animal fort gros, le sang ruisselle à flots de ses blessures, ses membres se contractent douloureusement, et à voir la barre de fer qui traverse sa poitrine, je sens qu'il me serait très-pénible d'être embroché comme elle. Voilà pourquoi je ne reste pas insensible comme vous qui ne voyez rien.

O docteur, longtemps je me suis moqué de ces Indiens auxquels il est défendu d'immoler la moindre créature douée de la vie; mais aujourd'hui cette mouche empalée dans une aiguille me fait comprendre toute la philosophie de leur religion.

— Avant de vous faire Brahm, reprit le micrographe, me voyant absorbé par mon admiration envers les sectateurs du grand Vishnou, considérez un peu la tête de notre

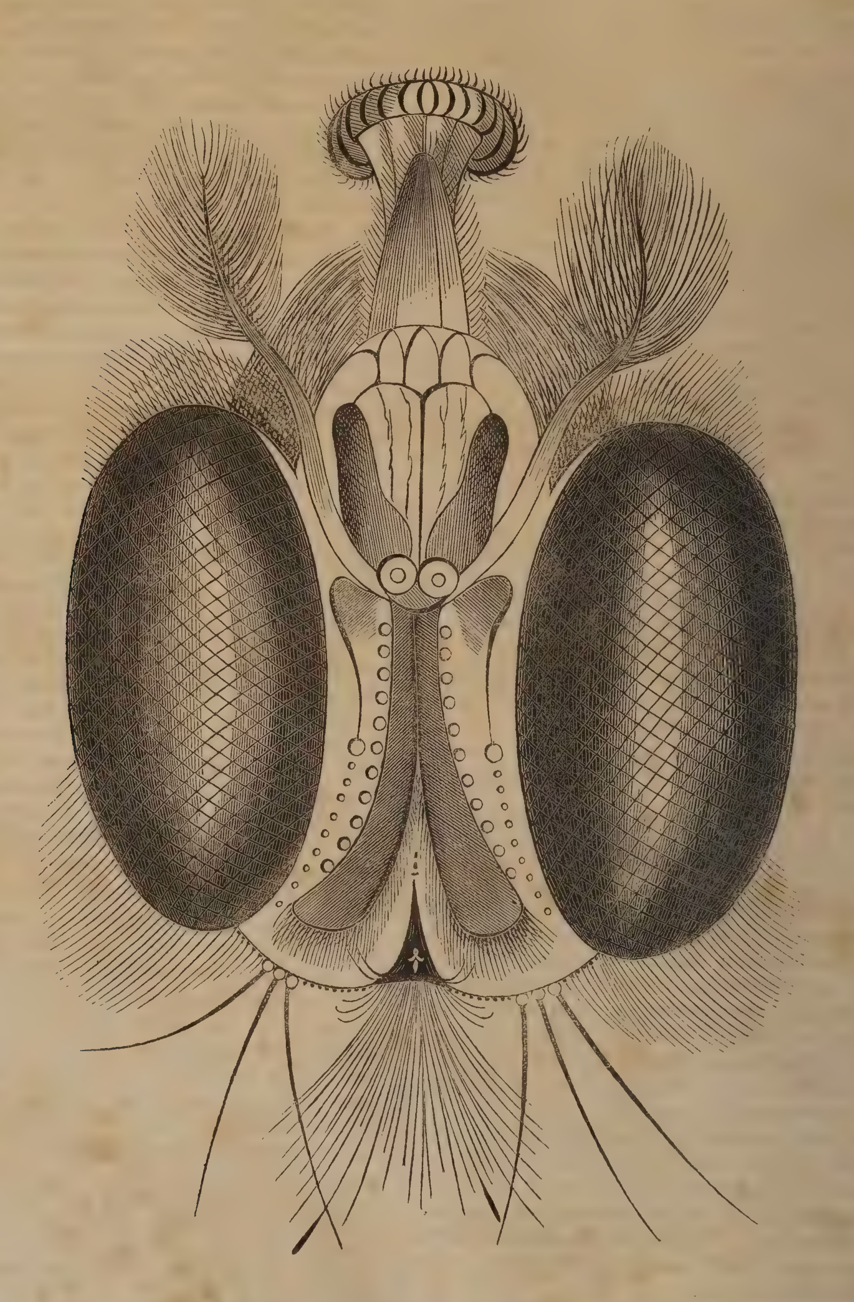
mouche, voyez si ce n'est pas quelque chose d'admirable.

— Oui! m'écriai-je, elle est couverte du plus beau velours cramoisi semé de paillettes d'argent, et porte à son sommet une magnifique aigrette de rubis. C'est une ravissante parure naturelle, mille fois plus riche que l'imagination ne pourrait l'inventer.

Oh! me dit le docteur, la nature n'est point avare de ses richesses, elle les sème partout à profusion, et chose admirable, rien dans ce que nous considérons souvent comme de simples parures de luxe n'est inutile à l'animal qui les porte. Voyez par exemple cette aigrette, dont vous comparez l'éclat à celui du rubis, c'est l'organe du toucher pour la mouche. Avec ces deux plumets elle palpe les objets sur lesquels elle se pose pour en reconnaître la nature.

Mes yeux et mon docteur m'apprirent encore sur la mouche bien des merveilles que vous saurez à notre prochaine causerie.

Auguste BERTSCH.



Tête de mouche vue au microscope.



Les voyageurs qui se sont égarés quelquefois dans ces vallées ombreuses qui courent de l'est à l'ouest, entre la plaine de la Garonne et la plaine de l'Adour, ont peut-être rencontré un singulier cortége accompagnant, en deux groupes d'hommes et de femmes, un char pavoisé de rubans. Cette marche triomphale, la plus belle et la plus sainte de toutes, parce qu'elle a pour cause le bonheur de deux amans, mériterait une page de ces écrivains antiques de la Grèce ou de Rome qui en ont consacré de fort pompeuses à décrire le triomphe de Mummius et celui de Pompée, où il ne s'agissait pourtant que de rois vaincus, tandis qu'il s'agit ici d'une âme conquise.

Le char qui roule légèrement dans le chemin creux de la Gascogne, entre deux hautes berges couronnées de chênes

blancs et de nerpruns, est traîné par deux de ces bœufs élégans de la race béarnaise, qui portent la tête fière et haute, et qui prennent le galop quand il convient. Il s'est dit, depuis le livre de Job, des choses si exagérées sur la beauté du cheval, que la beauté du bœuf en a été méconnue. Hélas! c'est que le cheval sert aux héros, et que le bœuf ne sert qu'aux laboureurs; et l'histoire et la poésie, ces deux grandes flatteuses des gloires faites, ne savent pas aller loin des chemins battus reconnaître et couronner les mérites qui se dissimulent. Cependant les bœufs ont gagné aussi des batailles, et à eux tout seuls encore, ce que les chevaux ne sauraient se vanter d'avoir fait, n'y eût-il que cette grande défaite d'une armée romaine, engagée dans une gorge des Appennins à la poursuite d'une armée carthaginoise, et qui fut dispersée par cinq cents bœufs d'Annibal, portant des fallots allumés au bout de leurs cornes.

Si le vénérable prince Iduméen, parent et contemporain de Moïse, qui a écrit, dit-on, le livre de Job, avait vu notre char bariolé glisser, avec ses roues de hêtre sans cercle de fer, dans des ornières de sable, emporté plutôt que traîné par deux bœufs béarnais d'une robe baie à reflets d'argent, le cou légèrement arqué, les narines hautes et aspirant l'air, le front couvert d'un chanfrein de mailles tressées en manière de guipure, le cou enveloppé d'une peau de mouton, dont la laine pend à flots comme une perruque de Louis XIV, tout le corps enveloppé d'une immense housse blanche pendant jusqu'aux pieds, ainsi qu'en portaient les coursiers des tournois; — il aurait dit que le bœuf est le plus beau des animaux que l'homme a domptés; que nul autre que lui n'a ni sa force ni sa grâce; et que, soit qu'il traîne des rois chevelus dans les rues de Paris, soit qu'il porte à travers les sentiers de la Gascogne le lit d'une mariée, nul autre que lui ne s'associe avec autant d'orgueil à la gloire et au bonheur de son maître.

C'est en effet un lit de mariée que nous avons laissé roulant sur les chemins, pour réparer une injustice dont les poëtes se sont rendus coupables envers ces pauvres bœufs, qui sont calomniés d'abord, et mangés ensuite. Le char qui le porte est couvert d'une belle toile blanche, posée sur des arceaux, et mouchetée çà et là de petits bouquets de fleurs nouvelles, comme les étoffes du printemps; et les deux groupes qui le suivent, tantôt de front, tantôt à la file, selon la largeur des sentiers, sont comme lui pavoisés de rubans; et l'air est rempli de couplets dialogués qu'ils improvisent et qu'ils s'adressent par la route.

C'est encore l'usage dans le Midi, même parmi les familles aisées, que toute fille qui se marie apporte son lit; souvenir de ces époques du moyen âge où la loi livrait la terre aux mâles, qui payaient au seigneur le service militaire, et ne laissait aux filles que des meubles, du linge et des bijoux. Le lit se porte environ huit jours avant le mariage, avec des cérémonies auxquelles assistent les amis de l'époux et de l'épouse, et dont la base principale est un épithalame improvisé sur les chemins, selon la circonstance, et à couplets alternés, comme quelques églogues de Théocrite. Les amis de l'époux célèbrent sa beauté et son esprit avec enthousiasme, même aux dépens de l'épouse, qui est sacrifiée dans le parallèle; et les amis de l'épouse, fort peu respectueux, de leur côté, pour la dignité maritale et les priviléges de la barbe, élèvent si haut les charmes de la fiancée, que les comparaisons les plus modestes laissent bien loin les marguerites des prés et les étoiles des cieux.

C'est en effet quelque chose de charmant, dans les frais paysages du Midi, que cette chanson nuptiale qui passe ainsi le matin sur les coteaux; la mélodie en est simple, la phrase courte, la formule aisée, et se prêtant sans peine à l'improvisation des paroles rimées. Cette union d'un homme et d'une femme, ainsi annoncée publiquement par tout un pays, fait soupirer les jeunes et rêver les vieux; espérance pour les uns, souvenir pour les autres. En outre, cette publicité volontaire et anticipée met le mariage sous la sauve garde des mœurs publiques. Les hommes savent, à partir de ce jour, qu'ils ont une jeune fille de moins à aimer et à tenter; les femmes savent aussi qu'elles ont un jeune homme de moins à séduire. Chacun s'associe à ces illusions du mariage, qui sont fraîches et dorées, comme toutes les aurores; et à mesure que la romance matrimoniale annonce l'arrivée du cortége, hommes, femmes et enfans sortent des maisons sur la route, et offrent à boire aux chanteurs.

Maintenant que nous avons satisfait aux lois de la poétique, en commençant notre récit par le milieu, ainsi que l'ont fait Homère dans l'*Iliade*, Virgile dans l'*Énéide*, et M. de Fénelon dans *Télémaque*, nous allons reprendre les choses de plus haut.

Un mariage, pas plus en Gascogne qu'ailleurs, ne se fait pas toujours avec ces sentimens héroïques et surhumains qui firent mourir d'amour, en Afrique, le troubadour Rudel, *pour une royne qu'oncques il n'avait veue.* Nous avons été témoin de mariages rompus, chez le notaire, pour une brassière de drap qui manquait au trousseau de la fiancée, et que le magnifique tabellion offrait de ses deniers, pour ne pas perdre ses écritures et pour sauver l'honneur de son paraphe. Ajoutons cependant que ce sont là des cas rares et monstrueux; car il n'y a pas d'âme si âpre au gain qui ne s'amollisse et qui ne se fonde quand vient le moment de s'unir avec la femme aimée.

La fiancée qui appartient à la classe du peuple, et là surtout se sont conservées les vieilles traditions locales, songe, une fois son mariage arrêté, à se choisir une marraine. Ce choix est important, parce que la marraine doit donner la chemise nuptiale. La fiancée la prend donc riche, et souvent elle en prend deux. Chose bizarre et qui fait honneur à la simplicité de mœurs de nos ancêtres, le fiancé a sa marraine également, laquelle le pourvoit aussi de ce même vêtement intime. Une fois les marraines choisies, on s'occupe des témoins.

Ordinairement, chaque fiancé en prend deux, un jeune homme et une jeune fille. S'ils en prennent quatre, il y en a deux de part et d'autre qui portent le titre de premiers témoins, et auxquels reviennent de droit toutes les charges honorifiques.

Ce sont les deux ou les quatre jeunes gens témoins des fiancés qui font les invitations, et qui les font en personne. Le cérémonial des villes, où l'imprimeur en taille douce est le premier averti des mariages et des décès, et où la poste aux lettres fait parvenir les politesses à domicile, n'est pas du goût de la province. Là, on a le temps d'être poli et on l'y met. D'ailleurs, cette Odyssée à travers champ, pendant laquelle les témoins courent les aventures en courant les invitations, vaut bien la peine qu'elle coûte, à un âge où tout rit et dans une circonstance où il s'agit de noce, c'est-à-dire d'amour, de bonne chère et de bal.

Les conscrits de Paris, qui s'entassent par bandes dans les fiacres, avec des rubans aux chapeaux, donnent assez une idée de ces messagers de joie, qui vont prévenir, un mois à l'avance, les conviés d'une noce gasconne. Leur boutonnière et leur chapeau, parés de rubans extravagans, les signalent aux yeux par les chemins, lorsque leurs voix se sont enrouées à chanter leurs ballades improvisées. Et puis, usage singulier dont nous ne saurions où trouver la source, ils marchent les poches pleines de pistolets, qu'ils tirent désespérément à l'approche des maisons, ce qui les annonce

suffisamment et les dispense de dire, quand ils entrent, ce qu'ils sont et ce qu'ils veulent.

Une fois entrés, et avant toutes autres formules, ils débitent avec solennité la formule de l'invitation de noces, la même pour tous, et qui doit être prononcée dans l'intégrité de ses paroles sacramentelles. Elle est conçue au nom des fiancés et contient ceci : « Un tel et une telle, vos parens ou vos voisins, se marieront tel jour ; il vous prient de venir à leur repas de noces, et d'y prendre ce que Dieu vous y servira. » L'acceptation faite et les remerciemens terminés, la diplomatie des envoyés cesse, et l'antique hospitalité gasconne offre aux nouveaux venus la table et le foyer.

L'hospitalité, qui est une vertu si grande, n'est pourtant pas une vertu universelle; elle recule même à proportion que la civilisation avance: maintenant on ne la trouve guère plus qu'aux déserts. Les deux frères Antoine et Arnauld d'Abbadie, nos camarades, et Combes, notre ami, doivent parcourir en sens divers l'Abyssinie à cette heure; et le soir, quand ils se sont épuisés à gravir des rochers et à passer des torrens, ils n'ont qu'à s'asseoir sous le figuier de quelque village, attendant sans mot dire que les plus riches viennent leur offrir le choix entre leurs huttes, leur beurre rance et leur bœuf cru. Si les Abyssiniens qui les accueillent venaient à Paris et s'asseyaient le soir sur quelque borne, la civilisation, vêtue d'un habit et d'un pantalon bleus, coiffée d'un chapeau à claque avec la cocarde tricolore et l'épée au côté, les mènerait au violon. On est tenu à Paris, sous peine de la prison, d'avoir de quoi se nourrir et de quoi se loger. La pauvreté est prohibée, par ordonnance de M. le préfet de police; et c'est pour cela que la grande capitale renferme quatre-vingt mille individus qui vivent d'aumônes. Il y a néanmoins des raisons fort simples pour que l'antique hospitalité ait disparu. Les Abyssiniens logent et nourrissent les voyageurs parce qu'il en passe un tous les ans; s'il en passait dix par jour, ils ne le pourraient pas. C'est pour cela qu'il en reste encore des traces dans les provinces retirées, loin des grandes routes, où la générosité s'exerce envers les passans, parce qu'elle n'est pas trop lourde; car vertu qui ruine ne dure pas.

Nos témoins de noce ont eu le temps de faire honneur, pendant notre digression, au repas de leurs hôtes; et nous allons les laisser continuer leur route, chantant, bourrant leurs pistolets et mangeant de nouveau à chaque halte, car il faut, dans le cérémonial de province, que l'estomac qui absorbe ne se laisse jamais vaincre par la courtoisie qui donne.

Nous supposons donc les invitations faites et le grand jour venu; le curé est à l'église et les cierges vont s'allumer; car on pense bien que les mœurs de la province ne se contentent pas de ce concubinage légal qu'on appelle *mariage à la commune*, contracté à la dérobée dans une mairie sale, devant des commis qui ricanent, par l'office d'un adjoint qui bredouille; hideuse profanation de l'union de l'homme et de la femme, qui n'a pu être inventée qu'à l'époque où la Nation encourageait les filles-mères, et élevait la débauche au rang de vertu publique.

Les deux fiancés arrivent, chacun de son côté, à l'église, avec leur cortége d'artillerie et de chanteurs, que nous connaissons déjà. Quand les deux groupes se joignent sous les grands ormes du porche, c'est un redoublement de couplets alternés et de rimes sonores, où la poésie des campagnes méridionales laisse déborder son exhubérante richesse. Nous supposons d'ailleurs un beau soleil aux cieux et de la poudre aux chemins; car c'est un privilége du meunier, en temps de boue, de porter, dans le rayon de sa clientèle, la fiancée à l'église, en croupe sur son cheval, ainsi que les princes Valois portaient les reines leurs épouses, aux entrées solennelles qu'ils faisaient dans leurs bonnes villes, avant que Henry IV n'eût mis les voitures à la mode par le carrosse qu'il donna à Marie de Médicis.

Une fois les fiancés dans l'église et le prêtre à l'autel, tout se passe naturellement comme dans tous les pays catholiques; la religion parle au pauvre la même langue qu'au riche; le prêtre dit les mêmes paroles saintes à toute oreille qui vient l'écouter, et prescrit les mêmes devoirs à tout fidèle qui consulte, à genoux, l'éternelle sagesse. Nous n'avons donc rien à dire de l'église et dans l'église, où toute voix est couverte par la voix de Dieu.

Quand les fiancés sont époux, et au sortir de l'église, il se passe une cérémonie étrange, à laquelle les mœurs seules des campagnes du Midi peuvent laisser toute sa pureté. Les chanteurs font asseoir l'épouse sur une chaise, et placent à son cou un ruban auquel est pendu un sachet; alors les coryphées entonnent des couplets, dans lesquels tous les assistans, quels qu'ils soient, sont invités à venir embrasser la mariée, en mettant une pièce de monnaie dans le sachet. Soudain, la récolte commence; la jeune femme tend sa joue et sa bourse, et peu à peu les baisers tombent sur l'une et les gros sous dans l'autre. Le mari, témoin de cette scène, se frotte les mains quand il y a foule, comme un paysan qui voit fondre un nuage, au mois de juin, sur les bourgeons pâles et languissans de ses vignes altérées.

Lorsqu'il n'y a plus ni baisers à prendre ni gros sous à donner, le cortége se dirige vers la maison nuptiale, où les chanteurs arrivent le gosier sec, et tout le monde l'estomac vide. La mariée est reçue à la porte par l'aïeule, qui lui présente un balai, en signe de ses attributions futures; ses témoins l'enlèvent vigoureusement, pour qu'elle entre sans toucher le seuil, et on la conduit dans la cuisine, vis-à-vis de l'âtre. Là, elle s'engage à ne ternir jamais la sainteté des mœurs domestiques et à être, comme disaient les lois romaines, une bonne mère de famille. Une fois cette cérémonie faite devant le foyer, la mariée visite sa nouvelle maison, et le dîner commence; dîner monstreux, dîner de Polyphême rompant le jeûne, bataille à mort entre des moutons et des veaux empilés, et des rangées de convives hérissées de fourchettes comme des hastaires de la phalange macédonienne. L'homme qui mange est un animal si immonde, et nous avons pour l'acte de l'inglutition opéré en commun et sur grande échelle une si invincible répugnance, que nous avons contracté depuis plusieurs années l'habitude de manger seul, afin de ne pas voir et de n'être pas vu. Nous ne décrirons donc pas le repas de la noce, repas comme tous les autres, du reste, commencé en silence et terminé fort bruyamment. D'ailleurs, le ménétrier, déjà arrivé, est à la dernière période de sa lutte avec une oie à la broche, et la danse ne tardera pas à commencer.

A mesure que la soirée s'avance, et que le ménétrier fait des efforts désespérés pour se soustraire à la somnolente digestion de son oie, on remarque dans le bal des signes d'intelligence qui se répondent et qui décèlent évidemment quelque grave conspiration, que tout le monde dissimule et que tout le monde sait. Il s'agit en effet de ce moment perplexe où les époux songent à s'esquiver sans être aperçus, tandis que les témoins, qui les gardent à vue, simulent une complète distraction, pour mieux surprendre le seuil de leur gîte, et accomplir dans toute sa bruyante hilarité le cérémonial de la Rôtie. La Rôtie! horrible cauchemar qui tourmente les jeunes filles dès l'âge de quinze ans;

car toute femme qui songe au mariage est préoccupée de la Rôtie d'abord, et du mari ensuite.

La Rôtie est un affreux morceau de pain, si abominablement barbouillé d'ail et de poivre que cette bienfaisante



Garçon de noces préparant la rôtie.

nourriture de l'homme en perd tous ses caractères, et ne mérite plus que de justes malédictions. Il s'agit donc de la porter aux époux et de la leur faire manger; comme c'est là d'ailleurs une circonstance traditionnellement reconnue nécessaire dans tout mariage, il faut l'esquiver avec bonne grâce, si l'on peut, mais avec bonne grâce, car tout est permis, au nom de la Rôtie, jusqu'aux brisemens de serrure et aux démolitions de planchers.

En général, les fiancés s'assurent, deux mois à l'avance, une chambre isolée dans quelque maison du voisinage, car la Rôtie se prescrit avec le chant du coq. Mais comme les gens de la noce seraient un objet de risée publique s'ils se laissaient tromper dans leur vigilance, il est bien rare que les époux échappent à leur savante tactique. Lors donc que ceux-ci se croient en paix, tout à coup le plancher se disloque, ou la porte s'ébranle, et la hideuse Rôtie s'avance, accompagnée de tumultueux ricanemens; —image de l'amertume qui attend la vie des époux comme celle de tout le monde.

A. Granier de CASSAGNAC.



VOYAGES.

LE THÉATRE DE LA SCALA.

La Scala est le plus grand théâtre de l'Italie, et aujourd'hui qu'il ne reste plus que des ruines comme souvenir des cirques romains, on peut même dire que c'est le plus grand théâtre du monde. Son parterre seul contient aisément trois mille spectateurs. La magnificence de sa décoration ne le cède en rien à celle de ses proportions, et ce théâtre peut avec raison être considéré comme le plus beau temple que le dilettantisme ait voué au culte de l'art lyrique.

Pour bien goûter dans son entier la saisissante impression que cause la vue de l'intérieur de la Scala, il faut y pénétrer lorsque le spectacle est commencé et que la toile est levée sur quelque large et riche décoration, tandis que les chœurs nombreux entonnent une puissante mélodie de Bellini ou de Mercadante. Alors les deux sens les plus actifs dans le sentiment de l'admiration, la vue et l'ouïe, sont assaillis d'une façon écrasante, qui cause une sorte d'étourdissement fiévreux et qui ne laisse nulle action possible à l'analyse. Vous êtes ébloui et étourdi à la fois. C'est qu'il faut bien le dire, le grand Opéra de Paris, si vanté et si digne de l'être, n'offre pas, même dans les plus belles solennités lyriques, un terme de comparaison qui diminue la formidable supériorité de la Scala. Je ne parle jusqu'ici que de l'aspect matériel des choses, car sous le rapport moral, la Scala, comme l'Opéra parisien, a ses bons et ses mauvais jours, mais ce n'est pas là ce qui nous occupe pour le moment.

Les gigantesques proportions de cette salle sonore, ses voûtes animées de fresques, ses six rangs de loges échelonnés et pressés comme des cadres d'or dans un musée, et qui représentent toutes ces nobles Milanaises dont la beauté est proverbiale...; l'éclat des marbres, des peintures et de l'or bruni, la grâce des draperies festonnées à toutes ces loges, au fond desquelles brillent des bougies, ce décor de la scène, si magique et si profond qu'il semble une percée sur quelque splendide campagne! puis enfin ces chants puissans qui s'unissent en masses d'harmonie, en ébranlant l'air de leurs percussions vibrantes; l'orchestre, avec ses diverses voix de laiton et de cuivre, puis enfin la pompe de la mise en scène, ces innombrables comparses, ce velours, cette hermine, ces paillettes des broderies, ces armes luisantes, ces plumes dont sont ombragées les toques, tout ce luxe, tout cet harmonieux bruit s'empare en masse de vos oreilles et de vos yeux fascinés, sans qu'il soit de longtemps possible à votre attention de se fixer sur quelques détails. Après le chœur formidable où s'unissent sans se confondre cent voix retentissantes, dont les tonalités séchelonnent depuis les plus graves contraltes jusqu'aux sopranes les plus aigus, tout se tait... Un violoncelle, un cor anglais murmure seul quelque gracieuse ritournelle, et c'est la *prima dona*, qui s'avance et qui chante un de ces merveilleux cantilènes dont la seule école italienne a le secret. Sa voix, qu'accueille le plus irréprochable silence, lance dans cette atmosphère sonore mille notes folâtres, qui semblent descendre du ciel et passer par les cordes frémissantes des lyres que le peintre de la coupole a placées aux mains de ses Muses et de ses divinités allégoriques.

La première fois que je mis les pieds à la Scala, un peu de préméditation et un peu de hasard combinés me firent subir l'ensemble de ces impressions, qui resteront longtemps fort vives en moi, et que n'a certes pas effacées depuis ma première soirée à *San-Carlo* de Naples, ni celle de la *Fenice* de Venise. A cette époque (février 1840) on donnait à Milan un des meilleurs opéras de Donizetti, qui en a fait tant de bons : la *Lucrezia Borgia*, chanté par les meilleurs artistes qu'ait pu réunir pour cette saison privilégiée l'*impressario Merelli*. Cette première soirée ne fut pour moi qu'un long étourdissement. Il m'a fallu plus d'une épreuve pour tout voir, tout analyser, tout juger. C'est qu'à la Scala le spectacle est autant dans la salle que sur la scène, et la soirée se passe presque littéralement sans entr'actes, car lorsque la toile est baissée, les yeux se portent avec curiosité sur cette foule élégante qui vous entoure, s'encadrant dans les draperies des innombrables loges, et au milieu de laquelle brillent tant de belles personnes et tant de beaux noms historiques. On sait d'avance que toutes les grandes familles aristocratiques du nord de l'Italie ont là leurs représentans, et l'on est avide de voir de quel air sont portés tous ces grands noms héréditaires des Doria, des Médicis, des Visconti, des Borgia, des Borromée, des Litta, des Archinto, des Gonfalonieri, des Belgiojoso, des Frivalzio, des Castiglioni, des Cicogna et cent autres encore, qui font du nobiliaire milanais le livre d'or de l'Italie. Tous ces noms-là datent des époques les plus glorieuses de ces nobles contrées : des doges, des rois, des prélats, des saints, des martyrs politiques et religieux; des artistes et des poëtes ont commencé ces illustres familles ou en ont rehaussé la gloire dans le moyen âge de Venise, de Milan, de Ferrare et de Gênes. La Scala, c'est le salon officiel et quotidien de tout ce grand monde, depuis que le salon de chaque palais ne s'ouvre plus guère que pour la famille!..... Mais je m'éloigne de mon sujet principal; revenons.

La Scala offre six rangs de loges, chaque rang en contient quarante : total, deux cent quarante sans compter les avant-scènes. Toutes ces loges s'ouvrent sur un large couloir qui les sépare d'une sorte d'arrière-loge, ou vestiaire, qui en est la dépendance. On tient aisément huit ou dix personnes dans la plupart de ces petits salons, ou de ces boudoirs plutôt, car leurs décorations leur méritent ce nom. Chacune de ces loges est tendue d'étoffe de soie, de damas, de lampas, de quinze-seize, de satin ou même de velours. Le divan qui en décrit le pourtour est de même étoffe; des glaces recouvrent la porte et les panneaux du fond; des tablettes de marbre, des coupoles supportent des bougies; le plafond, s'il n'est tendu d'étoffe, est élégamment peint à fresque, un tapis s'étend sous les pieds. Ajoutez à cela les accessoires obligés : patères, embrases, franges et

glands des draperies, baguettes dorées, cadres des glaces, torchères, coussins, etc., etc., et vous comprendrez combien ces loges s'éloignent des coutumes françaises, où l'exemple d'un pareil luxe ne se voit guère qu'aux avant-scènes de notre grand Opéra. Avant la loge se trouve une petite antichambre, des doubles portes défendent l'entrée par le couloir, le domestique en livrée se tient là, prêt à introduire les visiteurs ou à aller chercher les rafraîchissemens désirés. Les manteaux sont dans le vestiaire ; car à la Scala on ne trouve pas grouillant dans les couloirs cette engeance policière et mal en humeur, que Buffon a oublié de classer dans ses plus insipides bipèdes et que l'on désigne généralement sous le nom d'*ouvreuses de loges*.

Mais aussi il faut tout expliquer. Les loges des grands théâtres, celles de la Scala, par exemple, sont des propriétés particulières, qui ne rapportent à l'entrepreneur du théâtre qu'un prix d'abonnement par chaque personne qui s'y place. Ceci mérite une plus ample explication, car c'est une singularité des mœurs de la société italienne.

Un théâtre est souvent bâti par une société de capitalistes, de gens de plaisir, qui entrent dans la dépense générale, chacun pour le versement d'une somme dont le chiffre résulte de la division calculée des dépenses. Moyennant cette part dans l'édification du bâtiment, on devient maître d'une loge, qui est votre propriété, comme une maison sur la rue. Là c'est une petite chambre, dont la fenêtre donne dans une salle de spectacle, voilà toute la différence. Votre loge à la Scala, par exemple, vaut quarante, cinquante, soixante mille francs, suivant la proportion de votre part dans l'association générale, pour être au premier, au second, au troisième ou à quelque autre rang plus élevé encore. Cette propriété, cet immeuble, vous le vendez, vous le léguez, vous l'achetez, vous le louez, vous le prêtez, vous l'occupez, vous le laissez clos, comme vous pouvez le faire de votre maison. Seulement pour en jouir, il faut que vous ayez pénétré dans la salle, ce qui ne se peut faire que moyennant un billet acheté à la porte ou le prix d'un abonnement. On conçoit que tous les propriétaires ou titulaires de loges soient abonnés à l'année.

C'est là ce qui explique l'élégance de ces charmantes retraites, qu'on peut orner comme on le ferait d'un boudoir de son hôtel. Un grand nombre de dames milanaises passent là quatre ou cinq heures par jour, c'est-à-dire depuis sept ou huit heures du soir, jusqu'à onze heures ou minuit : c'est leur vie publique. Par suite de raisons qui se rattachent à des considérations politiques inutiles à développer ici, il y a peu de salons ouverts dans les hôtels et dans les palais de Milan, où l'étranger ne trouve guère réuni le soir que la famille du maître et deux ou trois intimes amis tout au plus. C'est donc la Scala qui centralise la vie sociale, et cinq fois par semaine toutes ces nobles et belles Milanaises viennent s'y offrir aux lorgnettes de leurs admirateurs et recevoir les visites successives de leurs connaissances. Le spectacle commence après sept heures ; — jusqu'à neuf heures on arrive. Vers cette heure, la salle offre l'aspect le plus fashionable et le plus animé. Ces habitudes de visites continuelles que les messieurs font aux dames de loges en loges répandent sur toute cette société une élégance de toilette qui ne se voit guère chez nous qu'au théâtre Italien quand Rubini chante. On ne peut se présenter convenablement dans une loge qu'en habit, cravaté et ganté avec soin. Les dames de leur côté ne reçoivent qu'en toilette de soirée ou de bal, bien rarement un chapeau, si élégant qu'il soit, apparaît sur le devant d'une loge, et les coiffures en cheveux, les turbans, les riches bérets sont la seule tenue générale qui y domine. Les Milanaises s'habillent d'ailleurs avec beaucoup de goût, et elles observent avec une exactitude dont nous pouvons être fières nos brillantes modes parisiennes.

En priant nos lecteurs de se reporter à la gravure qui accompagne cet article, nous pourrons plus littéralement compléter notre explication.

Cette porte qui figure au fond sous la loge impériale est la seule qui donne accès à des vestibules dans le parterre. Ce parterre est garni, non pas d'ignobles banquettes montrant le foin à travers les fils usés d'une toile en loques, non pas de ces étroites stalles à bras de fer, claie de torture pour les genoux et les reins, comme en offrent nos théâtres ; mais bien des rangs innombrables de canapés, à dossier penché, isolés les uns des autres, pour la plus grande commodité des spectateurs assis, ou de celui qui passe pour atteindre un point encombré. Autour des places assises et au milieu, dans la direction du souffleur à la porte du fond, règnent de larges coursives pour les flâneurs et les gens arrivés tard.

Tout cavalier qui arrive à la Scala entre d'abord dans ce parterre pour examiner les loges qu'il compte visiter. Sa lorgnette se promène de rang en rang jusqu'à ce que sa décision soit prise.

Lorsque les maîtres d'une loge arrivent, on voit un valet en livrée entrer d'abord, ouvrir les rideaux de soie, clos après le spectacle, épousseter, mettre les meubles en ordre, et bientôt les dames et leurs cavaliers apparaissent. Alors les visites commencent, et elles se succèdent jusqu'à la fin de la soirée. Le premier entré a la place la plus voisine de la maîtresse de la loge, une seconde, une troisième, une quatrième visite arrivent, et prennent la suite sur les divans. Lorsque la loge menace de s'emplir, le premier arrivé se retire, le second prend sa place, et le troisième celle du second, jusqu'à ce que chacun des visiteurs, étant à son tour arrivé jusqu'à la dame qui règne dans ce petit empire, prenne congé et aille se présenter ailleurs. Quelquefois aussi les dames se visitent entre elles, mais pas très-communément, car leur petit entourage de courtisans laisse rarement leurs majestés isolées.

Les quatre premiers rangs de loges sont, comme on l'a dit plus haut, des propriétés particulières, occupées ou louées, suivant le caprice des titulaires. Le premier rang, qui ne s'élève guère beaucoup plus que nos *baignoires* des théâtres français, est naturellement celui qui est le plus assidûment soumis à l'inquisition du parterre. Il faut qu'une femme soit sûre de sa beauté ou bien qu'elle ait, par contre, abdiqué toute espèce de prétentions pour oser s'y placer. Elle y est lorgnée à bout portant, et son oreille peut aisément saisir les remarques que sa figure ou que sa toilette inspirent. Je dois dire que plusieurs des plus jolies femmes de Milan, titulaires ou locataires de ces loges redoutables, s'y montrent tous les soirs sans rien avoir à redouter de la critique. Elles sont assez belles pour que l'admiration publique ait ajouté au nom de quelques-unes un adjectif exclamatif qui semble un nom de baptême à l'étranger, et qui, s'il flatte pendant quelques années leur juste vanité, dégénèrera bien sûr en épigramme, lorsque les ans, qui passent impitoyablement sur toute chose, n'auront plus laissé de leur beauté qu'un souvenir !

Le second rang est le plus supérieurement aristocratique. C'est celui où les loges ont le plus de valeur. Le vice-roi occupe les deux premières à droite de notre gravure, laquelle, en raison des lois de la perspective, n'offre guère au lecteur que la moitié de la salle, puisque la coupole ne se présente à l'œil que dans la moitié de son développement. Nous avons dit que chaque rang avait quarante loges sans

les avant-scènes, or ici l'on n'en voit guère qu'une vingtaine, les autres décrivent la partie du cercle qui nous échappe. Aux troisièmes et quatrièmes rangs les dames ne peuvent plus être atteintes qu'à coup de lorgnettes..... Mais Dieu sait avec quelles armes d'énorme calibre on les ajuste! Le regard, ce projectile qui part et qui n'arrive pas, a bientôt frappé dans une loge louée pour ce soir-là une figure nouvelle! Toute grande cité qu'elle est, Milan, réduite en quelque sorte au *diagraphe* social dans cette enceinte de la Scala, devient presque petite ville. Au milieu de ce monde, qui est toujours le même monde, chacun se connaît personnellement, ou de visage au moins, aussi les habitués ne sont-ils pas depuis un quart d'heure dans la salle qu'ils savent le nombre d'étrangères ou de spectatrices anormales qui se trouve dans les loges, souvent abandonnées par leurs propriétaires à la location journalière.

Le cinquième rang n'est pas, comme les quatre premiers, divisé en loges partielles, il est au contraire formé d'une succession de salons, absorbant chacun deux, trois ou quatre emplacemens de loges, salons spacieux, élégans et toujours brillamment éclairés, ce qui contribue singulièrement à égayer l'aspect de la salle. Ces salons sont occupés chaque soir par des sociétés de jeunes gens, qui en ont fait des espèces de clubs où l'on joue, où l'on cause librement, où l'on lit les journaux, où l'on soupe quelquefois. Le spectacle est la chose secondaire pour eux, et s'ils s'avancent vers la salle, c'est seulement pour entendre la *Prima dona* ou le ténor en vogue chanter la *Cavatine* ou le duo principal. On voit peu de dames à ce rang, et seulement aux représentations où la place est devenue rare partout ailleurs.

Le sixième rang ne tient plus au reste de la salle par la composition de son public, aussi a-t-il une entrée toute spéciale. On conçoit que dans un théâtre aussi sévère que la Scala, ce ne soit pas précisément le bas peuple, comme dans nos *paradis*, qui s'y presse; mais enfin c'est le spectateur sans gants, le dilettante prolétaire. Il est juste de dire que ce paradis italien, de meilleur goût que celui de nos théâtres populaires, ne se livre pas, comme lui, aux interpellations à gorge déployée, non plus qu'à la licence de la coquille de noix et du trognon de pomme... C'est peut-être la partie du public la plus attentive, au contraire, au spectacle de la scène, car nulle idée fashionable ne l'attire dans cette salle, et elle se livre sans distraction aucune à son goût passionné pour la musique.

Ce sixième rang est le seul dont le prix d'entrée varie. Partout ailleurs il en coûte environ cinquante sous de France pour être introduit, pour quiconque n'est pas abonné. Une fois dans le vestibule, vous allez librement où bon vous semble, au parterre, dans la loge que vous avez louée, ou dans celle où vos amis vous offrent l'hospitalité. On ne donne point de contre-marque pour sortir. Le public de la Scala étant à bien peu de chose près le même, c'est-à-dire formé d'un immense quantité d'abonnés, ou au moins d'habitués, les gens du contrôle ont peu de surveillance à exercer, et je suis sûr pourtant que l'intrus qui spéculerait sur leur défaut de surveillance, à propos des spectateurs passagers, réussirait difficilement à s'introduire en fraude, à moins que les contrôleurs ne voulussent bien fermer les yeux, ce qui se fait toujours vers la fin du spectacle.

Aux jours de *gala*, spectacles de cour, ou solennités lyriques, on place au-dessus de chaque petite colonne qui sépare les loges un lustre doré garni de bougies. L'aspect de cette salle, que j'ai eu l'occasion de voir ainsi plusieurs fois illuminée à *giorno*, devient une chose littéralement féerique. — Dans les soirées ordinaires, beaucoup de loges sont éclairées à l'intérieur, — celle de l'empereur l'est toujours, bien qu'elle ne soit jamais occupée; — la cour de Vienne a seule le droit de s'y placer.

Notre gravure peut donner, par les proportions des personnages, une idée du développement de la scène; celles de l'intérieur du théâtre sont immenses. J'ai vu représenter à la Scala un ballet d'action intitulé *Romanoff*, dans l'un des derniers tableaux duquel le décor, représentant une place publique sur laquelle se passait une revue de soldats, était si reculé qu'une troupe de quarante cavaliers qui évoluaient sur le devant de la scène, partant tout à coup au grand galop vers le fond, n'y était pas encore arrivée que déjà le décor du tableau suivant avait eu le temps de se placer aux premières places.

Si de la salle je passe sur la scène, je dirai franchement, après quelques descriptions, ce que je pense de l'art lyrique actuel en Italie, la Scala étant son temple le plus célèbre.

La majeure partie des opéras sont en deux actes, divisés chacun en plusieurs tableaux. Après le premier acte, on joue le ballet, qui dure au moins une heure et demie, ce qui laisse aux chanteurs le temps de se reposer pour entamer le second. Si l'on songe que les artistes italiens chantent cinq ou six fois par semaine, on comprendra combien leurs fatigues répétées leur font un besoin de ce repos ménagé dans le cours de chaque représentation. Dans la saison d'hiver, dite *saison du carnaval*, l'opéra est suivi d'un second ballet de genre comique et qui prolonge la durée du spectacle jusqu'à minuit au moins, de sorte que les spectateurs intrépides n'en sortent que le lendemain du jour où ils y sont entrés. Le luxe des décorations m'a semblé un peu au-dessous de sa réputation à Milan, et je déclare formellement notre grand Opéra parisien supérieur à la Scala sous ce rapport. Mais les costumes, des ballets particulièrement, sont fort riches, bien que je ne veuille pas dire beaux, attendu que l'éclat des paillettes, des flots de gaze d'or et d'argent, des pierreries et des paillons, me séduit moins qu'il ne captive le goût des masses en Italie. Un acteur représentant un personnage de qualité n'oserait se présenter en scène sans toutes sortes de broderies et de plumes souvent peu appropriées à la sévérité de la tradition historique. Les *prime donne* ont toutes l'air d'avoir trempé leurs robes de velours dans le Pactole, ce fleuve aux paillettes d'or, et la moindre confidente d'opéra scintille comme le ciel d'une nuit d'Italie. Il y a loin de ces habitudes de clinquant avec celles de notre Opéra, où l'illustre et malheureux Nourrit n'ornait que de galons de soie le manteau et le pourpoint de Raoul de Nangis. Ici Fernand Cortez allant conquérir le Mexique et le Pérou serait déjà tout couvert d'or. A Naples, les pêcheurs de la *Muette de Portici*, jouée, comme à Milan, sous le titre de *Fenella*, avaient du galon d'or à leur bonnet phrygien et au bord de leurs cabans.

Par une tradition qui nuit singulièrement à la vraisemblance comme à l'harmonie du coup d'œil, les choristes, les comparses, tout le personnel subalterne enfin est habillé d'une façon uniforme. Dans un groupe de seigneurs tous se ressemblent par la couleur du pourpoint, du manteau et les accessoires du costume, de sorte qu'on croit toujours voir une compagnie de soldats d'un corps inconnu. Les femmes ont toutes la même robe à queue ou sans queue; il n'y a de variété admise que celle de la figure. De cette façon la blonde est habillée en couleur jonquille si le jonquille est à l'ordre du soir, et la brune n'est pas maîtresse de se choisir telle ou telle couleur qui lui va. Le

pire de cet usage, c'est à coup sûr de nuire à la variété du tableau qu'offre la scène dans les finales particulièrement, où cette uniformité de costume altère à la fois la vraisemblance de la situation et le bon effet des détails de la mise en scène.

Au reste rien n'est épargné pour que, suivant le système de cette mise en scène, tout soit de la plus grande richesse. J'ai vu défiler dans une saison, durant laquelle le parterre se montrait très-sévère, trois ou quatre ballets montés avec un luxe égal au moins à celui qu'on déploie une ou deux fois par an à l'Opéra de Paris, et pour lequel on fait retentir pendant longtemps toutes les acclamations des journaux et de la réclame. Le velours, le satin, les toiles d'or, les perles et les paillettes à pleins boisseaux, les armures, les plumes, tombent à foison sur tout ce nombreux personnel dansant, sautant, mimant, pirouettant, et si le public reconnaît dans une œuvre nouvelle quelque chose qui ait déjà servi, il siffle. Le ballet tombe, fait *fiasco*, comme on dit, et tous les costumes, toute la mise en scène enfin est condamnée à disparaître avec l'œuvre. Dans la dernière saison du carnaval, le parterre de la Scala a sifflé quatre ballets successifs, qui n'ont pas reparu une seconde fois sur l'affiche. — Autant d'opéras ont éprouvé le même sort. Vous voyez que les Milanais n'y vont pas de main morte pour soutenir la supériorité de leur théâtre lyrique.

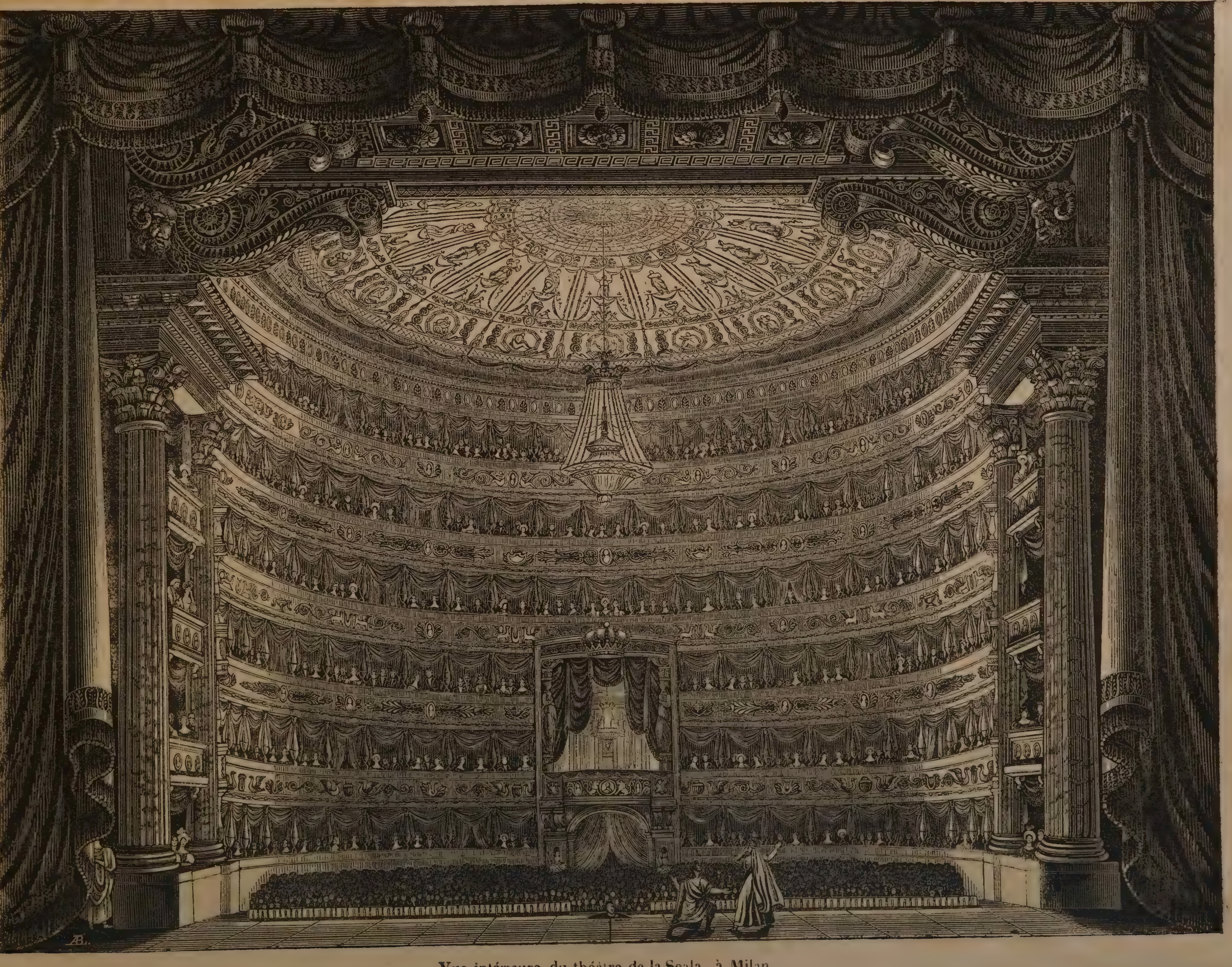
Malgré son immense développement, cette salle est fort sonore. Cela doit un peu tenir à l'absence de ces rangs de galeries et de loges ouvertes, qui absorbent une grande partie du son de nos théâtres. Lorsque le public veut bien écouter, ce qu'il ne fait guère que par fraction, hormis à certains momens convenus, la plus faible émission de son arrive jusqu'aux dernières limites de la salle. J'ai entendu à la Scala des artistes doués de peu de voix, et cependant être parfaitement entendus. Je citerai entre autres le tenor *Salvi*, qui chantait *Roberto Devereux* durant l'automne de 1839, et que j'entendis souvent à mon passage à Milan vers cette époque. Salvi est un admirable chanteur, mais sa voix n'est pas des plus puissantes; cependant, comme le public l'aimait, il était écouté, et c'était presque pour lui avoir plus de voix. Le célèbre Moriani, que j'ai eu occasion d'entendre plus tard et pendant la saison du carnaval, n'offrait pas le texte de pareils regrets, car sa voix est si belle, si pure, si puissante, qu'elle planait au-dessus du bourdonnement des loges et des babils du parterre. Je ne veux pas pour cela dire que Moriani chantait dans le tapage, mais c'est une chose presque généralement reconnue en Italie que l'on n'écoute que les morceaux principaux, et encore cette attention est-elle plus réelle dans le parterre que dans les loges.

Les voyageurs qui ne font que traverser les villes de ces belles contrées en emportent la plupart du temps des opinions superficielles et fausses qu'un peu de conscience leur défendrait d'émettre légèrement. On prétend aussi qu'on joue toujours le même opéra, pendant plusieurs mois de suite, dans les grands théâtres d'Italie, et rien n'est plus faux. J'ai, pour ma part, vu défiler à la Scala, dans un espace de trois mois à peine, *sept* opéras, dont *quatre* entièrement nouveaux pour le public et *trois* des reprises d'ouvrages oubliés. Sur les quatre nouveautés, trois étaient spécialement écrites pour le carvanal de la Scala, ce qui forme un ensemble de travaux qui réduit à bien peu de chose ce que fait l'Opéra parisien par exemple, qui essouffle tout son monde s'il parvient à monter deux ou trois opéras par an. Mais aussi quel métier que celui des chanteurs d'Italie ! chanter tous les soirs l'opéra monté, répéter tous les matins celui qui va suivre, apprendre toutes les nouveautés écrites expressément pour les théâtres où ils se trouvent, n'avoir aucun souci des indispositions, plus importunes souvent qu'une véritable maladie, voilà leurs obligations. Il faut avoir une poitrine de bronze et un courage de fer pour y résister ; ajoutez que tous les hommes doivent chanter à pleine poitrine, les voix de tête et les voix mixtes étant inadmissibles sur les scènes italiennes.

Je n'ai pas l'intention de faire tourner ces lignes en dissertation sur la musique et le chant italien, et pourtant il me semble si à propos ici d'en dire quelques mots que j'y arrive tout brusquement, sans trop de scrupule pour la musique de mon pays, que j'ai beaucoup aimée jusqu'au jour où j'en ai pu apprécier une autre,

Ici, c'est le règne de la mélodie, l'harmonie étant justement considérée comme une ressource de la science privée de l'inspiration. En Italie il faut du chant, et du chant qui exprime les passions et les mots qui leur servent d'interprètes. Aussi on pourrait presque dire qu'il est telle phrase de Bellini ou de Donizetti dont les notes suffiraient pour exprimer à l'oreille la pensée poétique du *libretto*. La musique est un moyen que l'Italien choisit pour arriver à l'âme, pour faire naître des émotions douces ou terribles ; son but n'est pas d'étonner par d'étranges combinaisons empruntées à une instrumentation bruyante et bizarre; ce qu'on cherche et ce qu'on rencontre souvent en Italie, c'est, comme dit Pétrarque : « *E' l canto che nell' anima si sente!* Le chant qui se sent dans l'âme. » C'est qu'en effet, si la musique est une science, elle n'en a pas moins son origine dans les sentimens de la nature. C'est le sentiment et les passions qui lui ont donné naissance, et si l'étude et le travail en ont fixé les règles, c'est pour en fortifier et non en affaiblir les effets. Mais on a parfois oublié, et en France surtout depuis quelques années, que les sympathies de l'âme devaient être excitées par des tons et des transitions analogues aux sensations qu'on voulait faire naître, de sorte que l'art, en substituant la complication à la simplicité et au naturel, a dépassé ses limites et a diminué la force qu'il voulait accroître. Si quelquefois la science et l'art aident et développent le talent, plus souvent il arrive qu'ils servent à cacher la nullité sous le masque d'une harmonie compliquée. C'est malheureusement ce qui est fort souvent arrivé chez nous avec certaine école, et ce qu'on déplore bien plus vivement lorsqu'on est venu en Italie comprendre ce que c'est que la vraie musique. *E' l canto che nell' anima si sente!*

Suivant moi, il devrait se trouver dans le code général des nations une loi qui forçât le génie indolent à produire comme simple fermier des plus précieux dons du ciel. Je voudrais qu'on eût établi quelque peine étrange pour frapper ces sublimes paresseux lorsqu'ils se décident à priver le monde de leur génie. Victor Hugo n'aurait pas le droit de ne pas écrire, Rossini, celui de ne pas composer, Rubini, celui de ne plus chanter. Sortir de la lice si fort, si fécond, si puissant, c'est un vol manifeste fait à la société en masse. Paradoxe en vérité, cette pensée vient tout naturellement à l'esprit lorsqu'on voit l'Italie, et par contrecoup la France et le monde entier privés des œuvres admirables que Rossini pourrait encore écrire. Rossini a été effrayé du tapage qui se faisait au grand Opéra de Paris, et il est allé s'enfermer dans sa villa de Bologne pour ne pas l'entendre. Depuis longtemps le monde n'a rien su de l'emploi secret de son temps, et l'on n'a que trop de raison de soupçonner et de craindre que la musique y est étrangère. A peine l'illustre paresseux a-t-il pris la plume, il y a quelques mois, pour écrire un air que le tenor Ivanoff a ajouté à un opéra pour ses débuts. Rossini a laissé la scène



Vue intérieure du théâtre de la Scala, à Milan.

française à M. Meyerbeer, et celle de l'Italie à M. Donizetti, qui, désormais sans rival, a occupé à lui seul presque tous les échos de cette terre essentiellement musicale. C'est donc aujourd'hui ce maître fécond et gracieux qui a hérité du sceptre abdiqué par le *Cygne de Pesaro*, comme disent les sonnets italiens. La popularité de Donizetti est immense à cette heure dans toute l'Italie, et il est juste de dire qu'elle est pleinement méritée. A mon sens, il a su mieux que Bellini encore spiritualiser toutes les passions en élevant les âmes jusqu'aux régions mystérieuses de l'art. Bellini n'avait qu'une corde à sa lyre ; c'était le Lamartine de la musique, — Donizetti les a toutes.

Je ne vous citerai qu'un exemple de la popularité de ce maëstro illustre, et je le prendrai à la Scala, dont je vous parle. Sur sept opéras représentés sur cette scène durant le carnaval de 1840, trois seulement ont eu un succès véritable, ce sont les siens. Les autres ouvrages n'ont pas été aussi bien accueillis du public, excepté le dernier toutefois, *Idegonda*, paroles et musique de M. Thémistocles Solera. Quelques jours auparavant, un opéra d'un maëstro milanais avait été immolé dès la seconde représentation par un public qui sifflait comme un sourd, regrettant sans doute de ne l'être pas. Quant à Donizetti, sa *Lucrezia Borgia* a eu une quarantaine de représentations, bien que ce fût une reprise. A l'heure où j'écris, la Scala prépare sa troupe pour la saison du printemps, la *primavera*, comme on dit, et ce sont deux opéras de Donizetti, *Marino Faliero* et l'*Anna Bolena*, qui sont annoncés. Mais qu'ai-je besoin de vous parler plus longtemps de l'illustre maître auquel Paris, cette capitale des grands artistes, vient d'ouvrir à la fois quatre théâtres pour y faire retentir les bravos de la plus noble et de la juste hospitalité!

Tout à l'heure je vous parlais de la troupe nouvelle qui va se faire entendre à la Scala, et cela me rappelle que je n'ai rien dit encore de la composition des troupes lyriques en Italie. Quelques mots sur cette particularité me semblent indispensables pour compléter cette espèce d'historiographie du plus célèbre théâtre de l'Italie.

L'année lyrique se divise ordinairement en trois saisons : le printemps, l'automne et le carnaval. Chacune de ces saisons est de trois mois environ, le complément de l'année est formé par les intervalles des saisons et souvent par quelques représentations supplémentaires. A chaque saison qui se succède on change de troupe, et il est fort rare de voir un artiste rester six mois de suite dans la même ville; on l'y rappelle s'il réussit, mais d'une année à l'autre tout au plus. A Milan, la saison d'hiver ou de carnaval est la plus importante eu égard au choix des chanteuses. Les premiers artistes de l'Italie s'y rencontrent ordinairement à cette époque. Alors la troupe est toujours double, c'est-à-dire que deux opéras sont montés avec différens chanteurs. Il y a deux premiers ténors, cinq ou six chanteurs, deux ou trois basses, etc. Cette saison terminée, cette élite des artistes part pour quelque autre ville où la *primavera* est la saison lyrique la plus en vogue. A l'automne ils feront une nouvelle ville, non pas en masse, mais isolément, réunis à d'autres artistes en vogue et sur les divers théâtres dont la saison est importante. Dans l'intervalle d'une ou deux semaines qui séparent les saisons, les artistes nouveaux arrivent, répètent l'ouvrage par lequel le théâtre doit se rouvrir et, aussitôt celui-là représenté, passent à l'étude du second et ainsi de suite. Vous voyez que la vie des chanteurs italiens est singulièrement active et laborieuse; ce sont des voyages continuels et des études excessives. On a huit ou dix jours pour apprendre et répéter un opéra, et comme on écrit des partitions expressément dans beaucoup de villes, il ne suffit pas de s'être formé un répertoire des grands maîtres, il faut encore se plier à des études toujours renaissantes et d'autant moins fécondes en résultats qu'il n'arrive que fort rarement qu'un opéra écrit par un maëstro de second ordre soit représenté sur un autre théâtre que celui pour lequel il a été composé. Il n'y a guère en ce moment que quatre maîtres qui aient en Italie et partout où l'italien se chante le droit d'hospitalité générale, ce sont Rossini, Bellini, Donizetti et Mercadente.

Pour en finir à propos de la Scala de Milan, je dois vous parler de l'orchestre, comme chose immuable, a laquelle les enchaînemens successifs de saisons n'apportent point de changement. L'orchestre de la Scala se distingue avant tout par une merveilleuse science d'accompagnement, et c'est un immense mérite. Là les individualités ne cherchent pas isolément à briller comme dans certains théâtres que je pourrais citer, et tout l'amour-propre consiste dans le bon ensemble de la masse. Je déclare pour ma part avoir souvent entendu chanter tout un air, un duo, sans être forcé de songer qu'il existait un orchestre, tant il se module supérieurement sur les nuances du chant. Cette supériorité discrète dans les accompagnemens ne l'empêche pas d'être nerveux, puissant, chaleureux dans les momens voulus, et les symphonies qui précèdent quelques opéras m'en ont fourni la preuve incontestable. Il est vraiment étrange de voir à quels énormes travaux sont assujettis les artistes de l'orchestre de Milan, et cet examen devrait mettre le spectateur en grand fonds d'indulgence, si parfois l'exécution d'un soir peut laisser quelque chose à désirer. Je veux vous énumérer rapidement ses travaux quotidiens. D'abord l'opéra du soir avec ses deux ou trois actes divisés en tableaux. Au milieu de l'opéra, le grand ballet à spectacle avec ses marches, ses parades, ses évolutions, où le tapage est aussi nécessaire que l'observation des nuances l'était et le sera encore pour l'opéra. Cela fait déjà cinq bonnes heures de musique, puis dans le jour il faut répéter l'opéra qui passera sous peu et le ballet que monte le chorégraphe Taglioni. Ajoutez à cela les morceaux qu'il faut souvent répéter deux ou trois fois pour un chanteur, pour un chœur ou pour un pas de danseuse; puis sans doute aussi quelques leçons particulières, et vous aurez une idée superficielle de cette galère musicale! Avouez qu'il faut avoir la vocation de son art ou avoir singulièrement besoin des ressources qu'il offre pour ne pas préférer à un pareil métier peser du fromage de Parmesan ou confectionner des brouettes !

Excellent dans son ensemble, l'orchestre de la Scala possède plusieurs artistes hors de ligne. Je citerai entre autres les deux frères Cavallini, dont l'un, Eugenio, est premier violon et chef d'orchestre, tandis que le second, Ernesto, possède le plus admirable talent sur la clarinette. M. Cavallini ferait sensation à Paris, j'en suis persuadé. Ses solos provoquent toujours des applaudissemens et des bravos à ébranler la salle.

Voilà dans son ensemble ce théâtre, si vaste dans ses proportions matérielles, si puissant par le rang qu'il occupe sur l'échelle musicale dans cette patrie harmonieuse du chant et de l'inspiration. L'autocrate de ce temple lyrique est M. Merelli, le barbaja du nord de l'Italie, homme habile, entreprenant, qui joue le plus grand rôle à cette époque dans le monde artistique. Il est à la fois l'*impresario*, l'entrepreneur de dix théâtres répandus dans la Lombardie, et le grand théâtre impérial de Vienne est sous sa direction. Pour la multiplicité des affaires, pour la gravité des responsabilités, par la direction de son nombreux personnel, M. Merelli est un ministre; tout le monde s'ac-

corde à dire que par ses hautes capacités, la supériorité de son talent spécial, autant que par la distinction de sa personne, cet administrateur est digne de la haute influence que lui donne sa position sur l'art musical moderne en Italie.

J'avais entendu dire que Milan était la seule ville du nord de l'Italie où le carnaval eût conservé quelques souvenirs de ses traditions, autrefois si brillantes, à Venise particulièrement. Mais aujourd'hui le *carnaval de Venise* n'est plus qu'une phrase écrite comme épitaphe d'un usage mort pour la plus grande mystification des voyageurs. A peine le mardi gras offre-t-il sur le grand canal quelques gondoles de gens du peuple, ennuyés d'être seuls et de ne pas pouvoir se divertir. A Milan il y a deux jours où le carnaval est encore quelque chose en dehors des bals masqués de la Scala. Ce n'est pas que les rues offrent des mascarades comme on en voit encore le dimanche gras sur nos boulevards, car à voir au contraire les rues encombrées de monde, l'étranger serait tenté de se demander ce que tous ces gens-là cherchent ou s'attendent à voir, puisque le spectacle manque absolument à ces nombreux spectateurs. Mais comme dans les promenades publiques ordinaires ce sont les spectateurs eux-mêmes qui sont le spectacle, la foule qui se répand au dehors pour voir les masques qui n'existent pas se regarde elle-même. Ce n'est peut-être pas le moins amusant pour le touriste qui se mêle à cette foule, car alors lui apparaît une population tout entière et renforcée de tous les habitans des villes ou des bourgs voisins, attirés à Milan, ces jours-là, par une habitude prise dans les familles au temps où le voyage avait un but réel de curiosité et de plaisir, habitude conservée par la tradition et qui n'offre au déplacement de tous ces *provinciaux* d'autre attrait, après celui de s'être montré dans les rues et d'avoir vu les autres, que les représentations de la Scala, les splendides bals masqués de ce théâtre et les cent autres bals affichés dans toutes les salles secondaires et dans les établissemens publics. Ces *provinciaux* se reconnaissent à première vue par l'exorbitante prétention de leur parure. Les femmes, dont la toilette offre les plus extravagans chocs de couleurs éclatantes, sont couvertes de bijoux, de diamans même, et ressemblent à des boutiques d'orfévrerie ambulantes. Ces émigrations de tous les petits pays environnans répandent un argent fou dans la ville, où les hôtels sont encombrés et toutes les amitiés hospitalières mises en réquisition. Le Milanais est un pays si riche que toutes ces familles campagnardes semblent saisir avec empressement cette occasion de répandre l'or autour d'elle. Pendant les quelques jours où Milan est ainsi pris d'assaut par les campagnes, une loge à la Scala se paie jusqu'à deux ou trois cents francs.

Mais si les fêtes du carnaval n'ont rien de brillant sous le rapport des mascarades, il est à Milan un usage singulier, usage vraiment qui suffirait à lui seul pour y attirer l'étranger, étonné de ces folies presque sérieuses : je veux parler des *coriandoli*, manie, rage, fureur qui, pendant deux jours, couvre la ville d'une neige et d'une grêle artificielles. Expliquons-nous. Le jeudi et le samedi qui suivent le terme assigné chez nous aux fêtes du carnaval sous le nom de *mercredi des cendres*, un *corso* est formé par la ville, dans une circonférence qui comprend les rues les plus passagères. Ce corso est suivi par des files d'équipages et par d'épaisses haies de piétons. Toutes les croisées des maisons sont ouvertes, tous les balcons (et chaque maison en compte presque un par étage) sont occupés de belles dames, de curieux, de spectateurs et d'acteurs..... d'acteurs, voici pourquoi.

Regardez au loin, dans tout le développement de cette rue où vous entrez; voyez, l'air est chargé d'une vapeur blanche qui nuage à la hauteur des balcons; une grêle, véritable grêle vraiment et sans hyperbole aucune, raye l'atmosphère enserrée dans les deux rangs de maisons. A chaque fenêtre, à chaque balcon, gens du peuple, gens de boutique, gens du monde, belles dames, dandys, tout le monde enfin lance par les airs à l'ami qui est en face, à l'inconnu qui passe, des poignées de ces *coriandoli* qui tombent sur le sol en neige épaisse. Ces *coriandoli* sont des petites boules de plâtre fabriquées pour la circonstance, vendues par sacs dans des boutiques spéciales, et dont chaque maison fait pour ces deux jours-là une ample provision. Les uns lancent avec la main, le plus grand nombre avec des *escoppes* de bois ou, mieux encore, avec de grandes cuillères dont le manche, formé de baleine, a des propriétés élastiques qui permettent aux projectiles d'arriver fort loin. Les gens des maisons en jettent ainsi à leurs voisins et à ceux qui passent, les gens qui passent en lancent aux gens des maisons. C'est un feu croisé général et continuel, et je déclare ne pas faire de figure en disant que l'air en est littéralement obscurci. Ces jours-là, on abdique tout souci de toilette, à moins d'être bien sûr de ne pouvoir être atteint par les perfides *coriandoli*. Les dames ne se hasardent sur les balcons qu'à l'abri de quelque manteau ou de quelque châle protecteur, un foulard posé à la Fanchon (style du *Petit Courrier des dames* de 1818) sert de bouclier à leurs cheveux contre les outrages de cette ignoble poussière, qui filtre partout. Les jeunes gens qui parcourent les rues mettent une sorte d'élégance appropriée à la circonstance en s'habillant de blanc, *makintosh* ou paletot blanc, chapeau blanc, gants blancs. Le piéton est ainsi le but des doubles espiègleries des maisons et des voitures chargées de masques (les seuls qu'on voie par les rues en carnaval) et qui épuisent en chemin, sur tous les gens qui les entourent, sur les étages inférieurs, ce que leurs cuillères élastiques peuvent atteindre d'énormes sacs de *coriandoli* épanchés dans des paniers. Vous me demanderez sans doute ce que cela veut dire?... Je répondrai nettement, comme il m'a été répondu quand j'ai interrogé à Milan : « Je n'en sais rien ! C'est un usage! » Drôle d'usage que de s'écraser amicalement sous des amas de plâtre, car, il faut tout dire, plus on est ami plus on s'en jette, et j'ai vu, en ce genre, de singuliers témoignages d'affection ! Les dames se montrent à cet égard d'une bien étrange libéralité envers les messieurs qui passent ! On m'avait dit que dans ces jours-là plus d'une bonne disposition secrète, plus d'un sentiment contenu, se révélait par la façon toute particulière dont les *coriandoli* pleuvaient d'une jolie main sur une tête favorite.... Une poignée de ces projectiles, gracieusement lancés au visage d'un passant, voudrait dire : « Je vous ai remarqué; » le passant s'arrête ; seconde poignée plus copieuse : «Je suis bien disposée pour vous ! » La corbeille vidée sur les épaules du galant est une manifestation qui ne peut être dépassée que par l'envoi d'un sac tout entier... Si vous courbez, si vous pliez sous le choc, alors jamais poulet parfumé et mystérieux ne fut plus clair dans un autre pays. Le singulier moyen de dire à un homme qu'on l'aime que de lui faire croire qu'il lui croule une maison sur la tête.

Franchement, je suppose tout ceci une petite imagination des personnes qui m'ont renseigné, et j'aurai toujours peine à croire à cette étrange correspondance, à cette déclaration enfarinée, qui donne à l'objet préféré la tournure exacte d'un gâcheur de plâtre !

Qu'il en soit ainsi ou non, je déclare avoir vu des gens

singulièrement écrasés par ces avalanches de *coriandoli*. Passent pour les hommes encore ! Ceux qui courent sous les balcons ces jours-là savent bien ce qu'ils doivent attraper, et leur paletot blanc témoigne qu'ils sont sous les armes. D'ailleurs si la corrélation du plâtre avec les secrets sentimens du cœur est chose aussi exacte qu'on a essayé de me le faire croire, l'amour-propre des cavaliers doit être en raison inverse de leur souci pour la propreté de leur toilette. Mais ce qu'il y a de plus burlesque à voir, ce sont ces dignes provinciaux dont je parlais tout à l'heure et qui, incapables de résister au désir de courir les rues à pareille fête, se font outrageusement cribler de *coriandoli*. Il faut voir alors les beaux chapeaux de soie rouge, vert, bleu, à plumes, à fleurs, à rubans bleus, verts et rouges ! Toute poignée bien lancée jette la passe du chapeau sur le nez de la dame, qui ne baisse la tête que pour sentir de nouveaux projectiles lui tomber dans le cou, et filtrer Dieu sait où ? Ces dignes frères, maris, cousins, galans, venus de toutes les petites villes environnantes, avec des sœurs, des mères, des tantes, des parapluies et des cannes sous le bras, m'ont particulièrement amusé, il faut le dire ! Ces imprudens faisant jabot et belle jambe au milieu de tout ce tapage, de ces rires, de ces moqueries, de cette atmosphère épaissie de poussière plâtreuse, sous le feu continuel des *coriandoli*, offraient sans contredit la partie la plus comique de cet étrange spectacle. Quelques-uns avaient la naïveté de se fâcher, et au lieu d'être seulement atteints, ils étaient sur-le-champ écrasés. Le plus grand nombre rit, se secoue, se brosse le soir, se lave, et n'en efface pas pour cela les traces de cette neige, rien moins qu'immaculée, je vous assure !



La journée des coriandoli.

J'ai vu un épisode qui m'a semblé faire dégénérer quelque peu la plaisanterie en quelque chose de moins admissible. Une dame était à son balcon, un monsieur passe, elle lui lance une poignée de *coriandoli*, peut-être pour lui faire lever la tête... C'était une connaissance. La petite averse reçue, le cavalier constate de quel nuage elle s'est dégagée, et il passe outre ; mais quelques instans plus tard il revient, se glissant contre les maisons, suivi d'un sac

de *coriandoli* et d'un homme bien entendu. Il gagne la porte de la maison de la dame, y grimpe, corrompt un domestique, se fait ouvrir une fenêtre à l'étage supérieur, droit au zénith de l'auteur de la précédente agression ; puis, visant bien, il épanche tout le contenu de son sac sur la tête de la dame, que j'ai vue plier sous le choc ! Était-ce une déclaration ? Je réponds que celle qui l'a reçue a dû la tenir pour complète !... Il a fallu rire ! Ces jeux-là, ces galanteries-là sont reçus pendant deux jours ! Pour donner une idée de la vogue dont jouit ce bizarre usage, je n'ai qu'à dire dans quelles dépenses, non soupçonnées, l'achat des *coriandoli* entraîne ceux qui tiennent à les lancer avec profusion. Chaque sac coûte environ deux francs de notre monnaie, et il est plus d'un balcon qui réussit à en répandre pour cinq ou six cents francs sur les dalles de la rue. Le pavé en est recouvert comme l'est de neige un chemin de la *jung-fran*. J'ai vu de pauvres diables balayer ces projectiles sous les pieds des passans, pour essayer de les revendre. Les *coriandoli* ramassés se reconnaissent à la teinte grise qu'ils ont acquise dans les divers ricochets de leur pérégrination ascensionnelle. Les gens de mauvais goût seuls osent acheter et se servir de ces *coriandoli de hasard !*

Ces folies toutes locales ont une origine inexpliquée. Il y a tout lieu de présumer que le point de départ aura été un échange galant et adroit de bonbons, de dragées, que se lançaient ainsi des amis au passage ; la plaisanterie utilisant quelque idée économique, s'en sera mêlée, et les *bonbons de plâtre* auront peu à peu remplacé ceux dont le prix élevé limitait évidemment la prodigalité. Puis on en sera bien vite arrivé à l'abus, comme toujours en pareil cas. Pourtant ce que j'ai vu n'était, m'a-t-on assuré, qu'une dégénérescence de ce qui se pratiquait il y a quelque dix ans ; à cette époque la fureur des *coriandoli* était telle qu'il s'en jetait durant ces deux jours pour *plusieurs centaines de mille francs*.... Mais le pape est riche !

Je ne sais pas trop comment chez nous on qualifierait ce bizarre usage ; mais tout ce que je puis dire ici, c'est qu'en me voyant au beau centre de toute cette folie, elle a bientôt déteint sur moi, si je puis m'exprimer ainsi. Je l'avoue, le mal m'a gagné. D'abord j'ai trouvé cela niais au possible, mais j'ai ri ; puis étant bientôt devenu victime, je me suis peu à peu senti gagner par une sorte de vertige qui de spectateur m'a bientôt fait devenir acteur comme les autres. Il semble qu'on respire la rage des *coriandoli* en même temps que la poussière qu'ils répandent autour de vous ! J'ai donc fini par m'emparer aussi de l'escoppe, et j'ai lancé les fâcheux projectiles à tous ceux que je connaissais, et même à tous ceux que je ne connaissais pas..... Que voulez-vous ! cette poussière est comme la fumée de la poudre à canon, qui donne du courage aux peureux ; celle-là communique la folie !

La période du carnaval se termine par une espèce de Longchamp où paraissent tous les équipages de la ville. Toute comparaison gardée sur l'importance de la population riche, je dirai que Milan peut, sans désavantage, lutter avec Paris pour le nombre et le luxe de ses équipages. Le *corso* des voitures, qui décrivait un immense cercle autour et au cœur de la ville, offrait le double spectacle de l'aristocratie en équipage et du peuple à pied, pour admirer et envier son luxe. Comme à Paris, j'ai vu là des attelages magnifiques, des livrées du meilleur goût et des voitures parfaitement élégantes. Le plus beau temps du monde, un air doux, qui n'excluait pas de ce Longchamp milanais les calèches découvertes et les charmans cabriolets à quatre roues, conduits *en Daumon*, faisaient pour moi un vif contraste avec l'idée de ce que devait être Paris, en plein mois de février, sous la neige et l'atmosphère glacée de son hiver fangeux !

Le soir, il y avait dix bals comme la veille, comme l'avant-veille, dans les salons et dans les théâtres de Milan. Chacun d'eux pouvait offrir à l'observateur sa physionomie particulière, suivant la classe de la société qui s'y trouvait réunie. Le bal le plus aristocratique, celui du *casino nobile*, était, pour ce dernier jour, honoré par la présence de toute la famille du vice-roi. C'était une réunion de la plus incontestable distinction, élégante, de grand air, affable et digne, une réunion comme notre faubourg Saint-Germain pourrait seul en former. Les toilettes des dames avaient un cachet parisien si prononcé que j'en fus secrètement très-flatté par orgueil national. On a reproché aux Italiennes de prouver parfois peu de goût par la bizarrerie et par le choix des couleurs répandues dans leur ajustement, et je dois dire que ce reproche, s'il est quelquefois juste à propos des habitans des petites villes ou dans une société tout à fait inférieure, doit complétement disparaître à l'examen du beau monde. Un Parisien n'aurait qu'un léger reproche à adresser à quelques dames, c'est le peu de précision avec laquelle elles se gantent ; c'est bien peu sans doute que cette critique ! mais la Parisienne la trouverait très-grave. Un gant trop large ! un gant qui fait des plis..... quelle horreur ! mieux vaut cent fois un gant déchiré, n'est-il pas vrai, madame ?

Le *casino del Giardino* est une société un peu moins aristocratique que celle du *Nobili* ; le local de cette société est magnifique : c'est un palais des *Mille et une Nuits*. La société y est très-nombreuse, et les fêtes en sont des plus animées. L'hospitalité envers l'étranger de passage s'y pratique comme au *casino nobile*, du reste, avec une grâce pleine de franchise. J'ai rarement vu une plus belle fête dans un plus beau local. En Italie on valse beaucoup et l'on danse fort peu. Habitués comme nous le sommes en France à voir les jeunes personnes accueillir presque comme une offense la demande d'une valse, et les dames répondre tristement : « Mon mari ne veut pas, » cette liberté est pour nous une chose des plus attrayantes.

Quiconque a vu ces deux réunions si nombreuses et si brillantes peut se représenter combien Milan mérite la réputation qui lui a été faite dans toute l'Italie pour la beauté du sexe. Moins typée peut-être que la Romaine, la Milanaise est souvent brune comme une fille de la Calabre, blonde comme une Écossaise ou nuancée comme la Parisienne. Pourtant les chevelures noires dominent, et lorsque je dis chevelure, je me trompe, c'est plutôt *crinière* qu'il faut dire ; elles ont de ces beaux cheveux à flots si épais que pour être vêtues il suffirait à beaucoup de retirer leur peigne. Jamais bouche rose ne servit d'écrin à de plus beau collier de perles que leurs dents. Les plus brunes ont dans le regard des projections parfois si douces qu'elles semblent incompatibles avec la couleur foncée de leurs prunelles, et lorsqu'elles s'animent, on les voit briller comme ceux de ces saintes de Cimabué auxquelles, à défaut des moyens de son art, le peintre a donné une couleur d'or ; leur accueil offre sans cesse ce doux et noble sourire que Léonard de Vinci a fixé sur ses toiles. Elles ont le noble buste antique, et leurs bras semblent ceux qui manquent à la Vénus de Florence !

On a publié chez nous, sous le titre des *belles Femmes de Paris*, une collection dont le moindre défaut était de représenter des femmes fort laides en nature, et belles sur leurs portraits, ou également laides en original et en copie. Les *belles Femmes de Milan* seraient l'objet d'une publi-

cation plus raisonnable; et pour la rendre volumineuse, il ne serait pas utile d'aller emprunter à des portraits peints il y a dix, vingt ou trente ans, des traits qui doivent faire pleurer de rage certaines femmes, à voir ce qu'elles sont demeurées!

Les Milanaises sont infatigables pour la valse, et dans les bals que j'ai vus, beaucoup ont pu se vanter de n'être pas restées une heure assises, pendant une fête qui en dura dix. Les cavaliers sont les dignes partenaires de ces prêtresses du culte de la nymphe Athos, et il en est plus d'un qui, grâce à son habileté reconnue comme valseur, a pu dans une nuit tenir la taille des plus jolies femmes de toute l'Italie.

Je n'ai pas eu la curiosité ni le temps peut-être d'aller voir quelques bals franchement populaires, persuadé que notre Musard de Paris est un *criterium* qui annule à l'avance toute comparaison. Quant à ceux de la Scala, ils sont tout à fait fabuleux. On en donne trois, le premier n'attire personne, ce qui a fait dire naïvement à quelqu'un *qu'on ne devrait pas donner ce premier bal*. Quant aux deux autres, ils absorbent, je crois, tout Milan pendant deux nuits. La scène, arrangée pour la circonstance, double l'étendue de la salle, et *trois cents lustres* étoilés de bougies y font ruisseler une clarté dont toute image ne pourrait qu'affaiblir la comparaison. Chaque loge, louée un prix fou pour ces nuits-là, est aussi éclairée à l'intérieur, et le premier aspect de cette salle ruisselante de rayons donne le vertige. Toutes les dames des loges, les étrangères venues pour ces fêtes, sont en grande toilette de bal; les hommes ne sont admis que s'ils portent en-dessus d'une tenue soignée un petit manteau chevaleresque de satin blanc, bleu, rose, vert doublé de couleur tranchante, et retenu sur l'épaule par une torsade à glands d'or ou d'argent. L'addition de ces petits manteaux à une toilette dont la sévérité partielle déterminerait dans l'ensemble quelque chose de lugubre et de triste pour le coup d'œil avive singulièrement la fête et lui donne l'aspect le plus bariolé et le plus élégant. Les vastes couloirs des six étages de la Scala, les quatre salons immenses qui servent de foyer, la salle, la scène, les loges, tout est rempli de monde, et je n'ai de ma vie vu spectacle plus animé et plus imposant dans ses proportions; c'est la réalisation la plus merveilleuse des rêves les plus extravagans de la poésie et de l'imagination; on ne saurait aller au delà.

Pour finir, je dois dire, parce que c'est une expression de ma conscience, que si le bibliophile Jacob avait pénétré un peu au cœur de la société milanaise, il eût retranché bien des pages aux deux articles qu'il a écrits il y a quelques mois dans la *Revue de Paris* sous ce titre: *L'Italie telle qu'elle est*.

M. Paul Lacroix a fait de quelques rares exceptions des applications générales et a pris des travers isolés pour des mœurs. Heureusement pour la société italienne, il n'en est pas ainsi que cet écrivain l'a prétendu, sur la foi sans doute de quelques voyageurs fournisseurs de notes, car je ne crois pas que le bibliophile ait jamais franchi les Alpes. Par ces factums il a singulièrement compromis la popularité si légitime que ses nombreux et intéressans ouvrages lui avaient faite en Italie; pour ma part, je ne relèverai qu'une seule de ses erreurs parce que c'est une véritable injustice: je veux parler du manque d'éducation que l'écrivain reproche aux Italiennes et du peu de culture de leur esprit et de leur intelligence. J'ai habité les quatre ou cinq grandes villes de l'Italie, et une des choses qui m'y ont le plus frappé, dans l'aspect moral, c'est au contraire la distinction très-manifeste des dames. La grande majorité sait plusieurs langues, et le français avant tout... mieux que l'italien peut-être, puisque chaque ville a un dialecte spécial qui n'est pas le pur toscan (qu'on ne parle guère généralement qu'à Rome). A Milan, on parle milanais; à Venise, vénitien; à Florence, florentin; à Vérone, véronais; à Gènes, génois; à Turin, piémontais. Mais, comme ces divers idiomes ne s'écrivent guère et qu'ils ne figurent que dans l'intimité du langage du peuple ou de la famille, c'est le français qui sert à la correspondance de presque toute la classe distinguée. Un très-grand nombre de dames savent donc leur langue locale d'abord, puis l'italien, puis le français ensuite; beaucoup y joignent l'anglais et l'allemand, la langue de l'invasion politique du nord de l'Italie. C'est dans la lecture des écrivains étrangers que se sont mûries ces études linguistiques, et il est aisé de se figurer combien le goût a dû s'y former et l'esprit s'y orner. Tous les bons ouvrages de notre jeune littérature, nos revues, nos journaux d'art circulent sans cesse dans cette société souvent si méconnue que ces calomnies sont une noire ingratitude de la part d'écrivains dont les œuvres sont recherchées par elle. Maintenant, si je passe de la littérature à l'art, je dirai que la plupart des jeunes personnes, des dames, bourgeoises ou patriciennes, possèdent des talens qui mériteraient à beaucoup d'entre elles la qualification d'artistes. Bon nombre peignent d'une façon qui répond peu à ce qu'on est habitué d'attendre des *amateurs*, comme on dit; davantage encore se livrent avec une grande supériorité à l'art musical, au chant, à l'instrumentation, à la composition même; à Milan, par exemple, un seul salon, entre autres celui du marquis Médicis de Marignano, offre chaque soir une réunion de jeunes femmes toutes distinguées par une véritable supériorité artistique. La jeune marquise est une pianiste de premier ordre, et Liszt s'estimait fort heureux d'avoir la noble héritière d'un des plus grands noms de la vieille Italie pour partenaire. C'est dans ce salon si recherché que Donizetti improvisa son *Anna Bolena;* sur ces mêmes pianos où Liszt écrivit les puissantes fantaisies dédiées à la marquise, laquelle compose elle-même de charmante musique. Mademoiselle Crespi a une magnifique voix de soprano, dont elle se sert en artiste. Madame Della Croce et la marquise de Castiglioni peignent à l'aquarelle et en miniature avec une supériorité qui suffirait pour défrayer toute une existence, si leur haute position ne bornait pas leur talent au seul service de leur fantaisie. Le voyageur français ou anglais présenté dans ce salon (et l'on en pourrait citer dix autres semblables) est charmé autant qu'étonné peut-être d'entendre avec quelle perfection la langue y est parlée, et je ne souhaite qu'une chose au bibliophile Jacob, si jamais il vient en Italie, c'est de pouvoir s'y faire pardonner son injustice envers l'éducation des dames italiennes, en reconnaissant que le véritable titre de ses articles eût plutôt dû être: *L'Italie telle qu'elle n'est pas!*

Jules LECOMTE.

Florence, mars 1840.

ÉTUDES HISTORIQUES.

VAUQUELIN.

Vers 1783, au fond du Calvados, dans l'humble et petit village de Saint-André-d'Hebertot, s'élevait une pauvre chaumière ; elle était habitée par un de ces ménages dont l'existence paraîtrait un problème à ceux qui ne savent pas ce que peuvent l'habitude, la patience et la résignation. Nicolas Vauquelin n'avait pour vivre que le travail de ses mains : il allait travailler en journée chez les cultivateurs du voisinage et revenait le soir apporter un peu de pain et quelques sous à ses enfans et à sa femme. Celle-ci le secondait avec un courage et une ardeur dignes du laborieux ouvrier. Sa *cour* (c'est ainsi que l'on nomme en Normandie les chaumières entourées de petits champs), sa cour faisait l'admiration des passans par sa propreté et la belle culture du jardin. Madelaine suffisait à tout : elle rangeait au logis, préparait le dîner, travaillait au jardin et élevait ses enfans.

Parmi ces enfans, il en était un qui déjà promettait de devenir un robuste et intelligent laboureur, peut-être mieux, car il apprenait à lire et à écrire avec facilité. Le magister en faisait l'éloge, et Madelaine pour l'encourager trahissait la secrète ambition que nourrissait son humble cœur. « Travaille, étudie, Collin, lui disait-elle quand il s'en allait à l'école son livre à la main et son petit panier passé au bras ; travaille, et peut-être un jour tu auras de beaux habits comme ces messieurs du château. »

Ces messieurs du château c'étaient les laquais ! ces beaux habits c'étaient les livrées !

Mais grâce à Dieu la domesticité n'étouffa pas la grande intelligence de l'enfant, quoique, à vrai dire, la condition dans laquelle il entra ne valût guère mieux. Un apothicaire de Rouen, venu à Saint-André par hasard, remarqua non pas l'esprit naïf et observateur du jeune garçon, mais ses bras robustes : il lui proposa de l'emmener à la ville. Nicolas accepta de grand cœur, car il trouvait dans cette offre le moyen de visiter une ville, lui qui n'était jamais sorti de son village, et la possibilité de continuer son éducation, car le maître d'école lui avait appris tout ce qu'il savait. Il embrassa donc sa mère, qui pleurait ; reçut la bénédiction de son père, et partit.

L'apothicaire qu'avait suivi Nicolas était un homme instruit dans sa profession, mais dur, grossier et avare. Il fit du jeune Normand un garçon de laboratoire, et non-seulement l'astreignit aux plus humiliantes épreuves, mais encore lui interdit tous moyens d'étude. Quand le jeune homme avait alimenté les fourneaux, quand il avait balayé le logis, quand il ne lui restait plus de commissions à remplir et de fardeaux à transporter, il ne lui était pas permis d'ouvrir un livre de chimie et de lire quelques pages à la hâte. Si son maître le surprenait dans ces études furtives, il l'accablait de sarcasmes et le battait. Une nuit il entra dans le grenier de Nicolas sans que celui-ci l'entendît : à l'aide d'un bout de chandelle dérobé et de quelques feuilles de papier ramassées dans les rebuts de la boutique, Nicolas rédigeait des notes sur le cours de chimie que professait l'apothicaire et auquel il faisait assister son garçon, non pour écouter, mais pour souffler le feu. Le brutal déchira les cahiers, frappa le coupable avec violence et le menaça de le mettre à la porte. Nicolas le prit au mot et déclara qu'il sortirait le lendemain de la maison.

Il en sortit en effet et retourna chez son père, où il reçut un mauvais accueil, car les plaintes de l'apothicaire avaient précédé son arrivée. Quand en réponse aux reproches de son père et aux plaintes de sa mère il répliqua en faisant connaître son intention de se rendre à Paris et d'y chercher fortune, on le prit pour un insensé, et tout le village s'amusa de cette orgueilleuse prétention ; le bruit en vint même jusqu'au château, et on le conta à Mme d'Aguesseau, qui l'habitait. Cette dame connaissait Nicolas, avait souvent été à même d'apprécier sa rare intelligence, et déclara que non-seulement elle approuvait le dessein du jeune homme, mais encore qu'elle voulait l'encourager. Alors la famille Vauquelin se consola, et Nicolas partit avec des habits neufs dans son sac, deux écus dans sa poche et trois mille livres en or que le curé de son village le chargeait de remettre, à Paris, entre les mains du prieur de l'ordre des Prémontrés.

Je n'ai pas besoin de vous le dire, Nicolas fit la route à pied, dépensa trente sous en frais de voyage et entra dans Paris, admirant tout, et assez inquiet de trouver le chemin de l'abbaye des Prémontrés. Il demanda, il s'enquit, il se guida, et enfin il put remettre entre les mains du prieur le trésor qu'il portait dans son sac. Surpris que l'on eût confié une somme considérable à un si jeune homme, le prêtre interrogea le commissionnaire, et, charmé de son esprit naturel, il se prit d'intérêt pour lui et le plaça comme garçon apothicaire d'abord dans une officine de la rue Saint-Honoré, puis à quelque temps de là dans une autre de la rue de Seine-Saint-Germain. A peine entré dans cette dernière maison, il tomba gravement malade et fut emmené à l'Hôtel-Dieu, où il faillit mourir. Trois mois s'écoulèrent durant lesquels personne ne s'inquiéta de son sort et ne vint se pencher sur son lit pour lui dire quelques bonnes paroles de consolation. Sa mère était bien loin, hélas ! et le prieur des Prémontrés, la seule personne qui prît intérêt à lui dans cette immense ville de Paris, venait de mourir.

Une fois convalescent et sorti de l'hôpital, il fallait trouver des moyens d'existence, et ce n'était pas chose facile à un pauvre enfant qui n'avait pas une seule relation dans tout Paris. Après bien des démarches inutiles, après des refus sans nombre, il finit par entrer chez M. Cheradame. Les soins qu'il reçut de son nouveau maître et d'une sœur de Fourcroy le rétablirent bientôt. Cette dernière, accablée par le malheur, avait trouvé un asile chez le vieux apothicaire.

Là, Nicolas, entouré de personnes bienveillantes et encouragé par l'émulation que lui donnaient deux jeunes gens, comme lui garçons de pharmacie, Laugier et Pem-

prain, put se livrer à son goût pour l'étude et pour les sciences naturelles. Il apprit le latin et le grec, et bien loin de se plaindre des longues courses dont on le chargeait pour porter des médicamens chez les cliens de son maître, il s'en réjouissait, car il savait les mettre à profit et les employait à apprendre par cœur les pages d'un vieux dictionnaire, détachées du gros volume, qu'il emportait avec lui. Les jours de sortie, c'était à la botanique qu'il se livrait : il allait herboriser dans les environs et revenait chargé de plantes précieuses qu'il partageait avec ses amis pour que leurs herbiers pussent s'enrichir en même temps que le sien.

Cet herbier était si complet et si curieux qu'un jour Fourcroy, étant venu visiter sa sœur, entendit parler de la précieuse collection de plantes et témoigna le désir de la voir. Charmé de l'intelligence et de l'ardeur pour l'étude que montrait Nicolas Vauquelin, il le prit en amitié, l'encouragea et finit par lui proposer de l'emmener chez lui comme secrétaire. Ce pacte fut vite conclu, je n'ai pas besoin de vous le dire. En échange de l'aide que Vauquelin apporterait à Fourcroy, il fut convenu que ce dernier donnerait au jeune homme le logement, la table et cent écus par an.

Voilà donc les deux nouveaux amis qui se livrent passionnément à l'étude de la chimie. Cette science commençait à sortir alors des langes où l'ignorance l'avait retenue si longtemps captive et restreinte; pendant plusieurs années ils travaillent en silence, puis tout à coup le nom de Fourcroy devint célèbre, les cours qu'il professait se peuplèrent, on s'en disputa bientôt les places, et partout on vanta l'éloquence, le savoir et les idées neuves et hardies du jeune professeur. Vauquelin se réjouissait des succès de son maître et de son ami et travaillait avec ardeur pour le seconder.

Puis un jour la France apprit le nom de Vauquelin et le plaça à côté du nom de Fourcroy.

Le premier, initié aux hautes vues de la philosophie chimique, fécond en idées ingénieuses et prompt à saisir toutes les conséquences d'une découverte, indiquait le sujet des expériences et déjà prévoyait leur résultat.

M. Vauquelin, plus lent à concevoir, mais doué de cette patience, de cette sagacité des faits, de cette finesse de tact qui ne laisse rien échapper, était éminemment propre à l'exécution des recherches. Semblable à cet infatigable chasseur qui s'en va battant la plaine en mille sens divers, et rempli d'ardeur ne laisse aucun sillon, aucune bruyère qu'il n'ait visitée, l'habile chimiste, tournant et retournant son sujet de mille manières, ne le quittait qu'après avoir fait céder aux efforts de l'analyse tous les obstacles imaginés par la nature pour dérober ses secrets. C'est alors que Fourcroy, s'emparant à son tour des résultats obtenus, les fécondait de ses vues élevées, et par le charme de son style leur donnait tout l'attrait d'une œuvre littéraire.

A quelque temps de là, le magister du village eut à expliquer à la mère de Vauquelin ce que c'était que l'académie des sciences, dont son fils venait d'être nommé membre. La pauvre femme, sans comprendre précisément, remercia Dieu avec ferveur, de toute son âme, car une somme, considérable pour elle, accompagnait cette nouvelle joyeuse. Jusque-là Vauquelin, pauvre au milieu de la science et de la renommée, n'avait pu lui transmettre que des secours assez médiocres, mais qui du reste suffisaient, au delà des besoins de la laborieuse famille.

La révolution vint interrompre les succès et la fortune de Vauquelin, mais non ses travaux.

Tandis que les massacres décimaient Paris, le savant étudiait dans son laboratoire, et le 10 août 1792, cette terrible journée, ne le fit même pas quitter ses creusets. Tandis qu'il cherchait à résoudre un problème important, un Suisse s'élance dans le laboratoire ; il est blessé, il est poursuivi, la populace en fureur suit ses traces. Si Vauquelin lui donne un asile, il y va de sa tête!... Mais Vauquelin n'hésite pas. Secondé par Mlle Fourcroy, qui se trouvait près de lui, il reçoit ce malheureux, le déshabille, lui coupe ses moustaches, lui noircit le visage de charbon et jette ses vêtemens dans un fourneau ardent qui les consume. Les assassins arrivent, ils ne trouvent qu'un charbonnier occupé à décharger un sac de braise, une femme qui travaille paisiblement et un savant qui étudie.

Quelques mois après ces événemens Vauquelin reçut la lettre suivante :

« Pars, fais-nous du salpêtre, ou je t'envoie à la guillotine. »

Il comprit qu'il fallait obéir à cet ordre et se rendit à l'armée, où il remplit les fonctions de commissaire des poudres ; puis la révolution suivit son cours et le premier consul rendit un peu d'ordre et de repos à la malheureuse France. Les écoles se rouvrirent, les lycées, grâce à Fourcroy, s'organisèrent, des écoles centrales furent établies, on institua l'école polytechnique, et Vauquelin, de retour de l'armée, fut nommé professeur adjoint et répétiteur du cours de chimie de ce dernier établissement. Il reçut en outre le titre de professeur à l'école des mines.

Dès lors rien n'arrêta plus la fortune et la renommée du pauvre Bas-Normand. Napoléon voulut qu'il fût membre de l'Institut, que l'on venait de fonder; le Jardin-des-Plantes le demanda comme professeur de chimie, et il fut de la première promotion de la Légion d'honneur. Enfin, il devint plus tard chevalier de l'empire, et l'obcur paysan eut un blason. Il choisit, en souriant, trois creusets d'or sur un un champ d'azur.

En 1810, Fourcroy mourut; Vauquelin se mit sur les rangs pour lui succéder dans la chaire de chimie de la Faculté de médecine. Cette place ne pouvait être donnée qu'à un docteur en médecine et au concours. La dernière condition n'était pas de nature à embarrasser M. Vauquelin ; mais il lui manquait le titre exigé. Comme il avait anciennement, d'après le conseil de Fourcroy, étudié l'anatomie et la physiologie et pris ses inscriptions, il l'obtint en présentant une thèse dont le sujet était l'analyse de la matière cérébrale de l'homme et des animaux; travail des plus remarquables, et qui fit alors une grande sensation. Quant au concours, l'accomplissement de ses formalités présenta peu de difficultés ; la raison en paraîtra simple : M. Vauquelin fut le seul concurrent. L'estime et la vénération qu'il inspirait à tous les chimistes les décida à reconnaître, sans combat, la supériorité et les droits incontestables de leur maître.

En 1822, une mesure violente lui arracha cette place si honorablement conquise.

Il n'entre point dans le cadre de ce journal d'énumérer les travaux de Vauquelin; disons seulement qu'ils embrassèrent la chimie, la physique, la médecine et l'histoire naturelle; disons que partout le célèbre savant apporta les lumières de son jugement sain, de sa haute intelligence, de son coup d'œil rapide et sûr.

La manière de travailler de Vauquelin était en rapport avec ses idées et ses goûts. La plus grande simplicité régnait dans son laboratoire; les appareils et les instrumens compliqués le gênaient. Semblable à Schéele, qui découvrait le calorique rayonnant avec une cuillère présentée à la porte de son fourneau, M. Vauquelin, avec un creuset et quel-

ques fioles, trouvait deux élémens nouveaux, la glucine et le chrôme.

Ce tact exquis, qu'on ne saurait acquérir quand on ne l'a pas reçu de la nature, remplaçait chez lui une foule de procédés dont les chimistes ordinaires ne peuvent se passer.

Il se servait peu de la loupe et dédaignait presque le microscope ; avec ces modestes balances qui servent à peser les pièces d'or il faisait des analyses dont l'exactitude a étonné les plus habiles expérimentateurs.

Ses meilleurs réactifs étaient ses yeux et son goût exercé. Le voyez-vous d'une main lente mais sûre saisir cet objet inconnu ? Son œil l'a tout d'abord pénétré jusqu'au centre ; en le soulevant il a jugé son poids ; son ongle, à votre insu, à déterminé sa consistance ; il recueille avec soin l'odeur qui s'en exhale ; mais sa langue le touche, et l'analyse est faite !

M. Vauquelin avait fait et vu à peu près tout ce qu'il était possible de faire et de voir en chimie ; aussi toutes les questions lui étaient familières. Souvent, on le remarquait, il trouvait disposée sur la table de l'amphithéâtre la matière d'une leçon qu'il ne s'attendait pas à faire. Alors, mettant paisiblement de côté les notes qu'il avait apportées, il parlait pendant une heure entière sur les objets placés devant lui, comme s'il s'y était préparé longtemps à l'avance.

Malgré les ressources immenses que lui offraient son expérience et son heureuse mémoire, M. Vauquelin ne pouvait se défendre d'un trouble extrême chaque fois qu'il commençait un cours. Plusieurs jours auparavant il en était malade. Ce n'était qu'après plusieurs leçons qu'il pouvait s'asseoir sans émotion sur le fauteuil du professeur, et pourtant il y avait plus de trente années qu'il voyait de nombreux élèves se presser autour de lui pour recueillir les précieuses paroles que sa faible voix n'envoyait pas toujours dans toutes les parties de l'amphithéâtre.

M. Vauquelin manquait d'éloquence, et le défaut de méthode dans son discours l'exposait souvent à se répéter. Cependant la simplicité et la naïveté de son langage avaient un certain charme. On voyait sans peine qu'il ne parlait que des choses qu'il avait faites lui-même ; quelquefois, quand il en était autrement, il avait soin de prévenir ses élèves et il leur disait qu'il n'avait point fait cette expérience, mais qu'un tel chimiste assurait l'avoir faite.

En 1829, Vauquelin fut nommé député dans son département. Ce fut une grande joie pour lui que cette marque de confiance témoignée par les habitans du pays d'où il était sorti pauvre et obscur. Il fallut encore expliquer à la vieille mère de Nicolas ce que c'était qu'un député ; Vauquelin se chargea du soin de le faire comprendre lui-même à la vénérable octogénaire. Deux ans après, au mois de novembre, Vauquelin, qui promettait encore de longs et glorieux travaux à la science, fit une longue promenade à cheval dans les environs de Saint-André, qu'il était allé visiter ; une maladie mortelle se déclara bientôt ; il comprit aussitôt toute la gravité de son état, et il se disposa avec sérénité à la mort, et toujours bon et prévoyant pour ceux qui l'entouraient, fit éloigner de son chevet une jeune fille qui lui donnait des soins :

— Il ne faut pas, dit-il, affliger les jeunes âmes par de si tristes spectacles. A minuit je ne serai plus.

Ses prédictions n'étaient que trop vraies : à onze heures et quelques minutes Dieu recevait dans son sein un esprit pur et une sublime intelligence.

S. Henry BERTHOUD.

VOYAGES.

FLORENCE.

Manufacture des pierres dures. — Cabinet d'histoire naturelle. — Tribunaux. — Prisons. — Hôpitaux. — Établissemens religieux. — Confrérie de la Miséricorde. — Physionomie morale de Florence.

Janvier 1839.

L'âge présent à Florence n'est point un âge stérile pour les arts. Le nom du sculpteur Bartolini est bien connu : sa statue de la *Charité*, que j'ai vue dans une des salles du rez-de-chaussée du palais Pitti, a du naturel, du sentiment, de l'élégance. J'ai remarqué dans les ateliers de Bartolini une *Nymphe piquée par un scorpion*, une *Confiance en Dieu*, une *Miséricorde*, qui annoncent un vrai talent. Le sculpteur Ricci, l'auteur du monument du Dante placé dans l'église Sainte-Croix, n'a pas donné dans cet ouvrage toute la mesure de son mérite ; il a souvent mieux fait. Pierre Benvenuti a peint la coupole de la chapelle des Médicis : il y a dans ces peintures quelques parties estimables, mais les connaisseurs ne sont pas en grande admiration devant le travail de Benvenuti. On m'a parlé d'un peintre de ce pays qui a un talent prodigieux pour copier, et surtout pour copier les œuvres de Raphaël. Lorsqu'il est en train de reproduire un tableau dans la galerie des Uffizzi ou dans la galerie Pitti, les gardiens ne le perdent pas de vue, dans la crainte qu'il ne mette sa copie à la place du modèle. Les imitations de ce peintre sont si surprenantes que les plus habiles connaisseurs s'y sont quelquefois trompés. Pour peu que cet incroyable imitateur de Raphaël ne soit pas l'esclave de sa conscience, il peut faire de son art un métier fort lucratif.

Ce qui m'a le plus frappé à Florence dans les productions actuelles du génie des arts, ce sont les ouvrages en pierres dures dans la manufacture de ce nom. L'habile directeur de cette manufacture, M. Siriès, m'a tout montré avec une obligeance dont je lui garde un souvenir reconnaissant. L'art de travailler les pierres dures à Florence date du règne de Come Ier. Les tables du palais Pitti, les tombeaux de la chapelle des Médicis, les quatre tables de la galerie des Uffizzi dans la salle du Baroccio, magnifiques ouvrages que tous les voyageurs admirent, ont été faits du temps de Ferdinand Ier et de François II. La table octogone de la salle du Baroccio est renommée entre toutes pour la richesse

et la beauté de l'œuvre; elle occupa pendant vingt-cinq ans vingt-deux ouvriers sans interruption et coûta quarante mille sequins. La plupart des ouvrages que M. Siriès m'a fait voir sont des ornemens destinés à l'autel de la chapelle des Médicis : l'ostensoir et le calice, l'encensoir et la croix sont retracés avec tout le fini d'une précision élégante, avec un éclat que vous prendriez pour de la peinture : vous y trouvez des vases avec la perfection exquise des formes, des fleurs avec toute leur naturelle vérité. La topaze et l'agate, l'onyx et le lapis-lazuli, diverses pierres de Volterra, de l'île d'Elbe, de l'île de Corse, de l'Égypte et d'autres contrées d'Orient, viennent confondre là leurs couleurs, leurs nuances, pour produire, sous la main de patiens ouvriers, des merveilles qui sembleraient ne pouvoir être accomplies que par le pinceau.

J'ai visité les salles où travaillaient les ouvriers toscans, penchés sur leurs petites pierres. Ce n'est pas trop de longs mois pour arriver à représenter un commencement de feuillage ou de fleur, pour arriver à représenter la moindre forme. Le choix des nuances dans les pierres est une très-grande affaire; quand ce choix est fait, il faut, pour tout polir, pour tout mettre en harmonie, pour tout achever, une habileté, un goût, un soin dont il nous est impossible de donner une idée. Cette manufacture appartient au grand-duc; une protection magnifique s'étend sur tous ceux qui en dépendent. Les ouvriers sont traités de manière à leur faire aimer ces travaux qui occupent leur vie; aux jours de la maladie ou de la vieillesse, ils n'ont point à redouter la misère : les ouvriers en pierres dures reçoivent les invalides en échange de leur dévouement pour un art qui est devenu une des gloires de la Toscane. Cette splendide marqueterie, cette mosaïque florentine est déjà montée bien haut, mais les pierres dures sont appelées peut-être à de plus grandes destinées. Quelle belle chose si elles pouvaient parvenir un jour à nous représenter les images des grands hommes, les spectacles de la nature, les scènes de l'histoire! Pour que de telles merveilles se fissent moins longtemps attendre, il faudrait, me dira-t-on, il faudrait que les jours de l'homme fussent moins courts, car, ainsi que nous l'avons remarqué, la plus petite partie de ces travaux coûte des années; mais pourquoi les générations ne se succéderaient-elles pas pour une même œuvre en pierres dures, comme elles se succédaient jadis pour la construction d'une cathédrale ou de tout autre monument?

Un des établissemens les plus curieux de Florence, c'est le cabinet d'histoire naturelle, qui est aussi le cabinet de physique. Dans une des salles réservées aux machines et aux instrumens de physique, une relique intéressante excite l'attention : je me suis arrêté avec respect devant le télescope qui servit à Galilée pour ses premières découvertes. Combien est simple cet instrument à l'aide duquel le grand homme pénétrait dans les cieux! Les télescopes sont aujourd'hui bien autrement perfectionnés, mais ceux qui lisent dans les espaces d'en haut sont moins habiles à surprendre les secrets de la création. On m'a fait voir la grande lentille avec laquelle les savans de l'académie del Cimento démontrèrent en 1694 la combustibilité du diamant. La représentation en cire de toutes les parties du corps de l'homme, de tous les phénomènes de notre organisation, est une œuvre admirable : l'auteur de ce véritable cours d'anatomie, Clément Susini, mort il y a peu d'années, met sous nos yeux, sans dégoûtantes images et dans une rare perfection de détails, tous les mystérieux ressorts de notre nature. L'étude de la construction de l'homme est une manière de se pénétrer de la grandeur de Dieu : on retombe sur soi-même avec une surprise profonde, on est muet d'adoration devant le Créateur, quand on contemple la magnifique et inexprimable harmonie de la structure humaine. La collection des coquilles passe pour une des plus complètes de l'Europe; celle des minéraux offre d'intéressantes variétés. Dans la salle de fossiles, j'ai été frappé de ces ossemens d'hippopotames, de rhinocéros, d'éléphans, etc., ossemens pétrifiés trouvés au *val sopra Arno*, monumens des révolutions antiques du globe, qui avaient tout déplacé, tout dispersé. Une petite chambre, la dernière que j'aie visitée, offre, entre autres ouvrages du Sicilien Michel Zummo, une représentation de la peste qui produit un grand effet : le fléau vous apparaît là avec une frappante vérité, depuis l'instant où une victime est atteinte jusqu'aux derniers ravages de l'horrible contagion, jusque sous la pierre du cercueil. Celui qui m'accompagnait au cabinet d'histoire naturelle et qui m'aidait à tout comprendre, c'est M. Antoir, secrétaire attaché à la légation française à Florence, un des meilleurs hommes que j'aie rencontrés, versé lui-même dans les sciences naturelles.

Je voulais savoir comment on rend la justice à Florence, et j'ai appris que depuis le 11 novembre 1838 une nouvelle organisation des tribunaux a été établie en Toscane. Auparavant, le système judiciaire n'était pas uniforme dans les diverses provinces du grand-duché; le voilà aujourd'hui le même partout, dans le pays de Florence comme dans le pays de Sienne et de Pise. Voici la classification des tribunaux : 1° la consulte royale; 2° la cour royale; 3° les tribunaux de première instance; 4° les vicaires royaux, juges civils et juges instructeurs au criminel; 5° les potesta. La consulte royale, ainsi que son nom l'indique, exerce les attributions consultatives en matière de justice et de grâce; elle se constitue en cour de cassation et prononce, s'il y a lieu, sur les jugemens rendus par les autres tribunaux. La cour royale connaît en voie d'appel des jugemens rendus au premier degré par les tribunaux et auditeurs de première instance; ses décisions sont prises par cinq juges au moins, à la pluralité des voix, et prononcées en audience publique; elles sont définitives : il n'y a de recours qu'en cassation. Les commissaires de police de Florence et de Livourne et les potesta du grand-duché sont chargés des fonctions de la police judiciaire, quant à l'investigation des délits et à la recherche des coupables. Ils transmettent sans délai aux vicaires royaux, ou juges instructeurs, les procès-verbaux de leurs opérations et en adressent un extrait au procureur royal. Telle est, en peu de mots, la nouvelle organisation judiciaire en Toscane; elle témoigne des intentions droites et des désirs d'amélioration qui caractérisent le gouvernement de Léopold II. La justice n'a pas toujours été rendue ici dans ses conditions saintes et pures. Par tout pays, les procès profitent peu à ceux qui les font; mais à Florence l'homme qui cherchait son bon droit n'arrivait qu'à sa ruine. On m'a cité de grandes familles de ce pays dont la fortune s'est évanouie à travers les paperasses des gens de loi. J'ajouterai que, sous le rapport de l'administration de la justice, on aime à se ressouvenir de la domination française. On a entendu dire à plus d'une victime de l'iniquité : « *Ce n'était pas comme cela au temps des Français.* » La nouvelle organisation des tribunaux sera un bienfait pour le pays; cependant le manque d'un corps complet de lois doit empêcher qu'il soit toujours fait à chacun selon son droit. A défaut d'une législation claire, précise, prévoyante en toutes choses, la chicane et la mauvaise foi trouvent toujours à leur disposition un texte, un arrêt, un précédent, pour égarer l'esprit du juge.

Des tribunaux aux prisons la transition est toute simple. L'amélioration du système pénitentiaire a beaucoup

occupé Léopold II dans ces derniers temps. Le grand-duc a supprimé en 1837 l'ancienne peine du *confino*, ou relégation dans les Maremmes; elle a été remplacée par une réclusion dans des maisons de travail, pour une durée moindre de moitié. Il y avait à Florence une prison pour dettes; c'était le palais appelé *Stinche Vecchie* (1); il fallait, comme chez nous, que le créancier se chargeât de la nourriture de son débiteur prisonnier; ses obligations envers le captif étaient une charge que ne balançait pas même le moindre espoir de recouvrement de sa dette. Les créanciers avaient fini par y renoncer, et la prison pour dettes était vide: les Stinche Vecchie ont disparu depuis deux ans. Ces vieilles et sombres demeures, dont l'aspect attristait la rue *del Palaggio*, ont été vendues à une compagnie, qui a mis à la place un manége, des boutiques, la société Philharmonique et divers établissemens d'industrie. En démolissant les Stinche Vecchie, on a trouvé, dit-on, des cadavres debout, pressés entre deux murs; tristes souvenirs de vengeance ou de politique barbare! C'est dans les Stinche que fut enfermé Machiavel, en 1513, et c'est là qu'il eut à subir la torture. Ce grand homme politique, qui était aussi poëte, adressa, du fond de sa prison, à Julien de Médicis, alors maître de Florence, deux sonnets fort curieux pour obtenir sa liberté. Ces sonnets sont peu connus; je les trouve dans le *Machiavel* de M. Artaud. Voici le premier :

« Julien, j'ai autour des jambes une paire de chaînes « avec six tours de corde sur les épaules; je ne veux pas « conter mes autres misères, puisqu'on traite ainsi les « poëtes. Ces murailles sont tapissées d'une vermine énorme « et si bien nourrie qu'elle semble une nuée de papillons. « Jamais il n'y eut à Roncevaux ni en Sardaigne dans ses « forêts une infection pareille à celle de mon délicat asile, « avec un bruit tel qu'il semble que Jupiter et tout Mont-« gibel foudroient la terre : on enchaîne celui-ci, on déferre « celui-là en battant des coins et des clous rivés; un autre « crie qu'il est trop élevé de terre : ce qui me fit le plus « la guerre, c'est qu'en dormant aux approches de l'au-« rore, j'entendis qu'on disait en chantant : « *On prie « pour vous.* » Qu'ils aillent au diable, pourvu que votre « compassion se tourne vers moi, père bienfaisant, et me « délivre de ces indignes fers. »

La tournure du second sonnet n'est pas moins ingénieuse que celle du premier :

« Cette nuit, je priais les Muses d'aller avec leur douce « lyre et leurs doux chants visiter votre magnificence pour « me consoler et lui offrir ma justification; une d'elles « m'apparut et me confondit en me disant : Qui es-tu, « toi, qui oses m'appeler ainsi? J'articulai mon nom, et « celle-ci, pour m'outrager, me frappa le visage et me « ferma la bouche en s'écriant : Non, tu n'es pas Nicolas; « tu es le *Dazzo*, puisqu'on ta lié les jambes et les pieds : « tu es enchaîné comme un insensé. Je voulais dire mes « raisons, elle répliqua : Va joindre les bouffons avec ton « histoire dans les poches. Magnifique Julien, au nom du « Dieu tout-puissant, soyez garant que je ne suis pas le « *Dazzo*, mais que je suis moi! » Ce Dazzo, dit M. Artaud, était apparemment un fou célèbre de ce temps-là ou un des plus grands criminels détenus dans les prisons (2).

Florence n'a plus qu'une seule prison; elle est au Bargello, ce hardi et noir palais construit au milieu du treizième siècle par Arnolphe Lapo, l'architecte de tant de beaux monumens florentins. La Toscane est aujourd'hui la contrée d'Europe où le régime des prisons se trouve le moins sévère. Nous aurons un peu plus tard occasion d'examiner comment il se fait qu'en ce pays de Toscane, où la loi est aussi douce, les crimes soient aussi rares; comment il se fait que, dans ces provinces, on ait pu, sans danger pour la sécurité publique, réaliser, ou peu s'en faut, l'un des principaux rêves de la philanthropie française, l'abolition de la peine de mort.

Les inspirations de la charité n'ont pas manqué chez les Florentins : on trouve ici des asiles pour toutes les souffrances, pour toutes les misères. L'hôpital de Saint-Jean-de-Dieu, ouvert aux hommes seuls pour une très-légère somme, offre une grande salle de cent vingt-trois pieds de long sur trente-trois pieds de large; l'air y circule librement et garde sa pureté; aussi la mortalité est moindre qu'en beaucoup d'autres établissemens du même genre en Europe. Année moyenne, il n'y meurt que sept malades sur cent; l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu reçoit environ quatre cents malades par an. L'hôpital militaire, appelé Bonifazio, du nom de l'ancien fondateur de ce pieux asile, est un bel édifice agrandi par Léopold Ier, ce grand-duc dont le règne fut pour la Toscane une époque d'heureuse régénération. L'hôpital de Sainte-Marie-Neuve, devenu un des plus beaux de l'Europe, avait été fondé, en 1287, par Folco Portinari, bourgeois florentin; Folco Portinari a le mérite d'avoir établi à Florence une des premières demeures de la charité; toutefois il est moins connu comme fondateur de l'hôpital de Sainte-Marie-Neuve que comme père de Béatrix, cette Béatrix à qui le chantre *del Paradiso* a donné une si radieuse immortalité. La façade de Sainte-Marie-Neuve vous montre le buste des princes qui l'ont soutenu ou enrichi de leurs bienfaits. L'église qui en dépend est ornée de tableaux appartenant à divers maîtres : les créations du génie sont entrées jusque-là comme pour achever d'ennoblir les misères qu'on y recueille. L'établissement se partage en deux moitiés, l'une pour les hommes, et l'autre pour les femmes; celles-ci sont confiées aux soins touchans de religieuses. Dans la portion de l'hospice occupée par les hommes, on a placé l'amphithéâtre anatomique, la pharmacie, une bibliothèque toute composée d'ouvrages de sciences médicales, et les chaires des professeurs de la faculté de médecine. Il entre dans l'hôpital de Sainte-Marie-Neuve plus de trois mille malades par an.

J'ai deux autres hospices à vous mentionner, l'hospice des Innocens et celui qui porte le nom d'Orbatello. Tous les esprits droits et les cœurs généreux se sont plaints de la suppression des tours en France, suppression funeste qui ne laisse à la honte que les inspirations du crime. Cette triste législation n'a pas encore été imitée en Toscane, Dieu merci! les pauvres enfans qui naissent orphelins trouvent dans l'hospice des Innocens les secours d'une douce pitié. La charité ne se borne pas aux premiers soins de la vie de ces pauvres créatures; on place les enfans chez les *contadini*, ou paysans, qui leur donnent place dans leur famille moyennant une modique pension destinée à payer leur entretien. Cette pension cesse à l'âge où l'enfant peut travailler et gagner sa vie; c'est à dix ans pour les garçons, à dix-huit ans pour les filles. De plus, lorsque les filles se marient, l'administration de l'hospice leur fait une petite dot de 25 écus toscans (environ 150 francs de notre monnaie). Les garçons demeurent soumis à la juridiction de l'établissement jusqu'à l'âge de dix-huit ans, les filles jusqu'à l'âge de trente-cinq ans. Les enfans venus au monde avec des infirmités qui les condamnent à une vie inutile restent à l'hospice; le père ou la mère peut,

(1) *Stinche* est le nom d'une place dont tous les habitans avaient été faits prisonniers par les Guelfes florentins: les captifs furent enfermés dans une prison de Florence qu'on désigna sous le nom de *Stinche*.

(2) *Machiavel, son génie et ses erreurs*, t. Ier, p. 226.

en se faisant connaître, redemander, quand il veut, son enfant. Tous ces usages, tous ces règlemens portent le caractère de la prévoyance et de l'utilité sociale, et nous voudrions bien les voir s'établir dans notre pays. Cette famille donnée aux malheureux orphelins dès leurs premiers pas dans la vie; cette adoption qui les fait placer à la même table, au même foyer que les enfans de la maison; cette longue bienveillance d'une administration qui veille sur eux : tout cela nous semble parfaitement sage, parfaitement moral; tout cela nous semble l'œuvre du plus pur et du plus intelligent amour de l'humanité. L'hôpital d'Orbatello est réservé aux femmes âgées qui n'ont ni abri ni pain; c'est là aussi que viennent cacher leur faute et recevoir des secours les jeunes malheureuses qui sont mères sans être épouses. Les ressources de tous ces établissemens de charité sont diverses; des dotations en biens-fonds, des journées de malades payées par les communes, par les particuliers ou par le gouvernement (à l'hospice militaire); des subsides annuels alloués par l'État, une taxe de bienfaisance prélevée sur la consommation du sel dans la ville, sur les denrées et sur la loterie : tels sont les revenus qui servent à soulager les misères recueillies dans les hospices florentins.

Je ne vous parlerai point du clergé de Florence, je me réserve de vous entretenir une autre fois du caractère général du clergé en Italie. Je puis vous apprendre, si vous voulez, que l'archevêque de Florence jouit d'un revenu de 6,000 écus de Toscane (36,000 fr.), que la ville se compose de vingt-neuf paroisses, dont les plus considérables sont celles de Saint-Laurent et de Saint-Frédian *in cestello*, qu'elle renferme dix-sept monastères d'hommes et quatorze monastères de femmes et sept conservatoires (*educatori*), dirigés par des religieuses; dans ces *educatori*, les jeunes demoiselles sont mises à l'abri des dangers et des séductions du monde jusqu'au moment où elles prennent un époux. Une généreuse pensée a présidé à l'institution des douze Bonshommes de Saint-Martin. Cette confrérie, composée de douze nobles, reçoit les aumônes et les legs pieux en faveur des pauvres familles qui n'osent point descendre jusqu'à la mendicité, surtout en faveur de celles qui, ayant connu la fortune, ont été tout à coup précipitées dans l'indigence.

Il est une confrérie admirable entre toutes, c'est la confrérie de la Miséricorde à Florence, dont l'origine remonte à l'année 1244; de zélés Florentins de la classe des artisans furent les premiers qui en conçurent la pensée; les contagions qui désolaient fréquemment Florence et laissaient la foule des malades sans secours, la foule des morts sans sépulture, entraînèrent des artisans florentins à cette belle association de charité. De riches donations, d'abondantes aumônes ne tardèrent pas à placer la confrérie de la Miséricorde au rang des plus importantes institutions; ses protecteurs célestes étaient la Vierge, saint Tobie et saint Sébastien. Nous n'entrerons pas dans les détails des règlemens qui, depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours, ont été multipliés dans l'intérêt de l'œuvre; qu'il nous suffise de dire que ces règlemens nombreux ont pour but de rendre plus prompt ou plus énergique l'accomplissement du bien. La direction des œuvres de charité, l'administration du patrimoine et la distribution des aumônes, sont confiées à un conseil de soixante-douze membres de la confrérie; ces membres sont appelés *capi di guardia* (chefs de garde); on y compte dix prélats, douze nobles, vingt prêtres et vingt-huit artisans. Sous les ordres des *capi di guardia*, nous voyons deux cent quatre-vingts *giornanti* (journaliers), ecclésiastiques et séculiers; quarante d'entre eux sont de service chaque semaine; au son de la cloche, ils accourent partout où un malheur les appelle. La cloche sonne trois coups; le premier à *ferità* (pour une blessure), le second à *ferità mortale* (blessure mortelle), le troisième à *morto* (pour un mort). On reconnaît les frères de la Miséricorde à leur robe noire, à leur large chapeau monastique, au masque noir qui cache leur figure. La confrérie compte sur ses listes plus de douze cents hommes qui, de leur plein gré, se réunissent aux giornanti pour les aider dans leurs œuvres de charité; ces frères de bonne volonté s'appellent *buonevoglie*.

Maintenant voulez-vous savoir en quoi consistent les œuvres des confrères de la Miséricorde? Ce sont eux qui transportent les malades dans les hôpitaux, ou d'un lieu à un autre, selon le besoin; ce sont eux qui vont trouver dans leurs maisons les infirmes, les malades indigens; ils les consolent, leur prodiguent les soins que d'ordinaire on reçoit seulement des parens les plus proches, des amis ou des serviteurs les plus dévoués; ils passent les nuits au chevet de leur lit. En tout lieu, à toute heure, si un accident arrive, les frères de la Miséricorde sont là pour secourir les victimes, quelle que soit la religion à laquelle ces victimes puissent appartenir; leur charité embrasse tous les hommes, sans distinction d'origine ni de croyance. Parfois des malheureux sont frappés d'une mort soudaine, hors de leur propre demeure; les frères de la Miséricorde enlèvent les cadavres et les portent eux-mêmes à la sépulture. Enfin, lorsque (chose rare dans ce pays!) la tête d'un condamné tombe sous la hache du bourreau, vous retrouvez encore au pied de l'échafaud ces intrépides athlètes de la charité; ils recueillent les débris sanglans que leur laisse la justice des hommes et vont pieusement les ensevelir. Ainsi donc, la confrérie de la Miséricorde se montre l'humble et infatigable servante du malheur; le vêtement noir de ces hommes de dévouement vous apparaît partout où il y a des souffrances à soulager, des faiblesses à soutenir, partout où il y a de pénibles services à rendre, de douloureuses fonctions à remplir. Une telle ardeur de l'amour du prochain, une telle énergie dans l'accomplissement des bonnes œuvres ne s'expliquerait pas, ne se comprendrait pas en dehors du christianisme; mais la charité naquit d'une goutte de sang de l'homme-Dieu immolé, il y a dix-huit siècles, sur le Calvaire, et depuis lors la charité console le monde.

Il me resterait à vous donner une idée de la population de Florence telle qu'elle est aujourd'hui; et d'abord je pourrais vous dire que, d'après les calculs les plus exacts, le chiffre actuel de la population de cette ville s'élève à plus de quatre-vingt-dix-neuf mille habitans. Sur ce nombre, on compte vingt-cinq ou trente mille juifs, car les juifs se trouvent fort bien en Toscane depuis que le grand-duc Léopold Ier leur a accordé les mêmes droits et priviléges qu'aux gens du pays. Il est bon de se ressouvenir ici que les juifs furent appelés à Florence dans la première moitié du quinzième siècle, pour venir établir une concurrence contre les usuriers toscans; je ne vous garantirais pas que les prêteurs israélites d'aujourdhui soient beaucoup plus doux que les prêteurs florentins du quinzième siècle. Les jeux publics font partie de la physionomie d'un peuple; j'ai demandé ce qu'étaient devenus les anciens jeux florentins, le jeu de paume, le jeu du *calcio*, et j'ai su qu'ils étaient oubliés. J'aurais voulu voir ce belliqueux exercice du calcio. Deux troupes de jeunes gens à pied, tous militaires ou gentilshommes, rangés sur la vaste place de Sainte-Croix, luttaient ensemble de force, d'agilité, pour lancer au loin un gros ballon; les deux troupes avaient chacune un uniforme de couleur différente, et la multitude présente à la fête pro-

clamait la couleur victorieuse. En fait de divertissement populaire, on ne connaît plus guère maintenant que les fêtes de Saint-Jean ; la cour et le corps diplomatique ont coutume d'y assister. Ces fêtes commencent la veille de la Saint-Jean ; elles s'ouvrent par la course des chars (*dei cocchi*) sur la place de Sainte-Marie-Nouvelle et par des feux d'artifice tirés sur la place de la Carraia. Le lendemain, on donne la course aux chevaux sans cavaliers, qui partent de la porte de *Prato* pour courir le long de la rue del Corso jusqu'à la porte *della Croce* ; la course est d'environ deux milles.

Ce peuple, qui se passionne pour tous les divertissemens comme le peuple grec d'autrefois, aurait dû ne laisser perdre aucun des jeux du vieux temps. Mais Florence garde mal son ancien caractère : mœurs, costume, traditions, tout cela peu à peu s'en va ; chaque jour enlève à la ville des Florentins quelque chose de ses vieux traits. Même quand ils se construisent des demeures, les habitans négligent le souvenir des aïeux ; l'architecture toscane leur paraît trop simple ou trop sévère. Ces portes en pierres grises et d'une élégante gravité ne suffisent point aux besoins nouveaux de leur vanité ; les maisons françaises ou anglaises ont une certaine physionomie brillante qu'ils aiment mieux imiter que l'austère physionomie des anciennes demeures des Florentins. Le caractère de Florence a été fortement modifié par notre domination ; le pays de l'Arno, changé par la conquête en département français, avait rapidement oublié qu'il était le vieux pays de l'Étrurie. Ajoutez que, depuis quinze ou vingt ans, la Toscane, comme les autres contrées de l'Italie, a été inondée de voyageurs. Cette année, le nombre des étrangers qui ont visité ce pays est tel que les voyages ont pris le caractère d'une véritable invasion. Que voulez-vous que devienne cette pauvre Italie au milieu de toutes ces mœurs diverses, au milieu de cette corruption vagabonde, de tous ces vices qui la traversent perpétuellement dans tous les temps ! Français, Anglais, Allemands, Russes, y laissent avec leur or toutes sortes de misères morales.

POUJOULAT.

ZAADAM.

Chaque pays a son pèlerinage où il appelle les étrangers, ses reliquaires qu'il conserve par patriotisme et montre pour de l'argent. Les souvenirs illustres ne sont point de creuses abstractions, ni la gloire nationale une fumée légère, comme disent les versificateurs et les banquiers. C'est de l'actif, ce sont des recettes, et il n'y a point de meilleur placement pour les peuples, si ce n'est le budget, autre doctrine formulée depuis peu par les parties prenantes. Le pèlerinage le plus visité de la Hollande, c'est Zaadam ; son reliquaire, une maisonnette de bois construite en 1632 et debout encore malgré ses deux cents ans, lézardée, il est vrai, et vermoulue autant que le comporte son âge.

Qui a vu Amsterdam et n'a point vu Zaadam ! Le village tient à la ville par une belle plaine d'eau, chaussée ordinaire du pays ; c'est comme un faubourg dont la mer en allongeant un bras a fait un îlot. Les hôteliers, les commissionnaires, les affiches, les bourgeois à qui vous êtes recommandé, vous crient Zaadam ; les autocrates, les rois, trois familles couronnées, les pairs d'Angleterre, les princes russes, vous ont précédé ; un élégant *stoom-boot* a été mis à flot tout exprès pour ce service ; la traversée est d'une heure et le retour assuré : tout étranger qui se respecte doit donc payer son tribut à cette grande curiosité, voir Zaadam et y faire de l'histoire.

Car c'est là qu'un jour de juin 1697 aborda une chétive barque, habilement dirigée par un inconnu d'une haute taille, aux membres robustes et à l'œil plein de feu. L'inconnu, qui portait l'habit de pilote, alla se faire inscrire sur le livret des charpentiers sous le nom de Pierre Michaeloff, et acheta la maisonnette de bois qu'il a rendue si fameuse en l'habitant. Or, c'était le jeune czar de Russie qui, après avoir battu les Turcs et les Tartares, pris Azof pour don d'avénement et conclu un traité de commerce avec la Chine, venait seul, de sa personne, étudier dans les chantiers de Zaadam et les ports de la Hollande la première marine de l'Europe, et travailler de ses mains aux vaisseaux qu'il lançait en espoir sur les cinq mers de son empire, la mer d'Azof, la Caspienne, le Pont-Euxin, la mer Blanche et la Baltique. Avant de poursuivre son rôle de fondateur, il se mettait en apprentissage. Il n'est pas besoin d'ajouter que ce jeune czar était Pierre-le-Grand.

Allez donc à Zaadam ; c'est un petit voyage attrayant et facile. A quelques pas du grand port d'Amsterdam, près des nouvelles écluses et de la digue, longue dune en pierre noire qui s'allonge à perte de vue, est amarré le paquebot de Zaadam, gentil bateau à vapeur, frais, vif et de couleur coquette, bien nommé *le Mercurius*, car il en a les ailes ; sitôt qu'il entend la cloche du départ, sitôt qu'il est libre, il vole avec son panache de fumée. On navigue sur l'Y : ce n'est pas non plus tout à fait la mer, et c'est bien plus qu'un fleuve. Les fleuves ici sont des mers. L'Y se jette à une lieue plus loin dans le Zuiderzée ; elle a du sel dans ses eaux, les nuées pour horizon, et quelque odeur de brise marine : vous diriez la mer, moins la houle et le tangage. D'ailleurs elle vous laisse fort peu de temps entre le ciel et l'eau ; quand l'une de ses rives a disparu, l'autre se montre.

Au départ et à l'arrière du *Mercurius*, c'est un beau panorama : Amsterdam aux cent mâts semble à l'ancre, silencieuse et toute pavoisée ; ville à flot, immense Délos, qui balance doucement ses édifices, ses maisons et leurs lignes variées, ses quais et leurs forêts de tilleuls, ses canaux et les blancs arceaux de ses ponts-levis qui s'ouvrent et se ferment incessamment : riches et profondes perspectives où se joue la lumière, où frémissent au vent les mille flammes aux trois couleurs de la Néerlande. Peu à peu Amsterdam décroît et se cache dans les mers qui lui servent de lit, et c'est à peine si vous apercevez son plus haut pavillon comme la pointe du mât d'un grand vaisseau naufragé.

Alors, c'est un autre spectacle à l'avant du *Mercurius*. De grasses prairies, qui poussent en pleine mer, déroulent leurs nappes vertes et figurent des isthmes, des golfes, des détroits ; il n'est pas rare de voir au loin un gros navire entre deux pâturages, toutes ses voiles dehors, et qui semble naviguer sur le gazon. Ces vastes prairies montées à la

surface de l'eau, comme toute la Hollande, sont de douces solitudes où l'œil ne rencontre pas un seul homme : elles appartiennent aux hôtes familiers, au peuple aimé de Paul Potter, à la génisse, au taureau, au cheval en liberté, qui s'y montrent çà et là, rois nonchalans, couchés sur le tapis des hautes herbes, debout près des clôtures à jour, les naseaux au vent, ou même un pied dans le flot, regardant avec dédain passer *le Mercurius*. Enfin, voici Zaadam sur la gauche : son port en ellipse, sa ceinture de quatre cents moulins tournant et broyant le tabac, le papier, l'huile, la céruse, l'orge, le tan, usine qui ressemble à une maison de plaisance, charmant village de bois colorié que l'on ne trouverait pas même dans un roman pastoral, avec ses toits de petites écailles azurées, et toute sa délicate charpente bariolée de citron et de vert-pomme.

Sans doute ce n'était point là Zaadam au temps de Pierre-le-Grand ou de *Peterbas*, comme l'appelaient ses compagnons de travail. Le vieux Zaadam n'était qu'un grand chantier à forte odeur de chêne et de goudron. La maisonnette de 1632 est tout ce qui en reste, mais c'est elle seule que l'on vient visiter. Le nouveau Zaadam, si propre et si brillant, y perd ses frais de toilette; on ne le regarde pas, et l'on s'en sert seulement comme d'un pont qui mène à ces quelques planches mal jointes et délabrées, mais glorieuses et vénérables.

Une voûte et un carré régulier d'arceaux en brique couvrent à trois pieds de distance et abritent la précieuse cabane, sans la masquer au dehors. Cette construction récente, d'un goût modeste et sévère, honore le prince d'Orange, qui l'a ordonnée, pourvu qu'il l'ait fait en qualité de bon Hollandais et d'allié à la famille de Russie, non comme dédicace *inter pares*, ni à titre d'homme de guerre ou de héros. Je dis cela pour ces patriotes de la cour de La Haye qui s'obstinent malheureusement à mettre au niveau de Napoléon (chacun veut mettre les bottes de Napoléon aujourd'hui) ce prince, dont la bravoure est assez prouvée et l'âme assez distinguée pour qu'il ne mérite pas d'être ridiculisé ainsi et flatté par ces *ours des jardins*.

La maisonnette du czar-charpentier est divisée en deux cases ou chambres, l'une servant de salon et de cuisine, de chambre à coucher et de salle à manger; l'autre d'atelier seulement. Dans la première, une grosse table de bois, une échelle de bois, trois escabeaux de bois à petit dossier et à siége triangulaire, une sale cheminée qui troue le toit, un pauvre garde-manger dont les battans pendent, un lit, si l'on peut nommer ainsi une planche exhaussée sur une autre dans une espèce de huche ou de trou à charbon : tel est l'ameublement. La seconde, où travaillait maître Pierre, est toute nue : qu'a-t-on fait de l'établi ? que sont devenus les outils ? Le czar les aura emportés peut-être, comme fait tout bon ouvrier, ou pour en fabriquer un jour de pareils à Cronstadt. Voilà l'inventaire exact de cette demeure renommée, le tout d'ailleurs, ameublement et charpente, noir de vétusté, rongé de vers, pourri par le temps. Et l'on ne dit point : N'est-ce que cela ! C'est bien assez, en recueillant vos souvenirs, pour que le cœur vous batte et que vous admiriez là une grande chose.

Cette misérable hutte a été pendant sept mois l'habitation choisie de Pierre Ier, qui se fit ouvrier pour donner une marine à la Russie, réduite alors au seul port d'Archangel et à des vaisseaux de louage. A vingt-cinq ans déjà illustre pour le commun des rois, il partit de Moscou pour apprendre lui-même et rapporter à son peuple tous les arts d'Europe, se cachant parmi la foule chamarrée d'or qui accompagnait ses trois ambassadeurs. Puis il laissa derrière cette fastueuse cohue, et seul vint tout droit à Zaadam. Il lui fallait avant tout des vaisseaux pour la mer d'Azof, que ses généraux achevaient de conquérir. Vêtement, nourriture, travail aux forges, aux corderies, aux moulins, hache et compas, tout lui fut commun avec les artisans. Sur ces durs escabeaux, il a bu familièrement avec eux plus d'un verre de genièvre. Dans cet atelier, il fit d'abord un mât brisé à la barque qu'il avait achetée. Dans les chantiers publics, il commença un vaisseau de 60 canons. S'il quittait Zaadam, c'était pour Amsterdam, où il venait étudier la chirurgie chez le célèbre Ruysch ; la physique, l'art de l'ingénieur et du géographe, dans la maison du bourgmestre Vitrem.

Et cet apprenti de tous les métiers ne désapprenait guère son office de czar : l'Europe put s'en apercevoir. Des réfugiés français, des Suisses, des Allemands, des artistes et d'habiles travailleurs de toute espèce, enrôlés à son service, filaient vers Moscou. Il métamorphosait facilement sa maisonnette de Zaadam en son palais impérial : dans cet atelier, il a dicté sur l'établi des ordres pour son armée d'Ukraine, commandée par les généraux Shein et Dolgorouki, et deux fois victorieuse des Tartares et des Turcs; dans la chambre attenante, on lui a confirmé la nouvelle de la scission polonaise, de la double élection d'Auguste et du prince de Conti; et sur cette table grossière, au milieu des restes d'un repas de poisson salé, il a signé la promesse d'un secours de trente mille hommes au roi Auguste contre la France. La plus longue suspension de ses travaux manuels fut pour aller voir sans cérémonie, à Utrecht et à La Haye, Guillaume, roi d'Angleterre et stathouder des Provinces-Unies, en même temps qu'il faisait recevoir cérémonieusement par ses ambassadeurs les premières visites des plénipotentiaires réunies au congrès de Ryswick. Il revint une dernière fois reprendre ses outils pour achever son vaisseau de 60 canons, premier vaisseau russe un peu digne qu'ait vu l'Océan ; et il partit après, tournant sa proue vers l'Angleterre, où il compléta son éducation et son armement, ébauchés en Hollande. Celle-ci se crut assez payée en gardant la cabine de ce roi nouveau dans l'histoire.

Si on l'avait pu, on aurait déjà rapetissé et avili cette noble et grande maisonnette. A l'heure qu'il est, le voyageur religieux ne peut s'y plaire, la voir dans son beau dénûment et la comprendre, qu'en y faisant le vide de toutes les niaiseries et de tous les hommes griffonnés, placardés, scellés sur ses vieilles poutres. Les quelques millions de visiteurs qu'elle a reçus se sont donné le plaisir de lui laisser leur carte et leur nom. S'ils n'eussent barbouillé que l'*Album*, dont le soixante-quatorzième volume est ouvert, à la bonne heure ; mais ils n'ont pas respecté ces saintes boiseries : leurs noms ont grimpé partout, vermine de bois, ignoble pariétaire qui salit et dévore tous les lieux augustes, ternit ou efface sous ses pattes hideuses toutes les lettres d'un nom radieux. Le lit même de Pierre-le-Grand a été profané; un prince russe a payé de trois ou quatre poignées de roubles la permission d'y coucher tout de son long ; il s'est imaginé faire quelque chose d'agréable à la mémoire du czar en passant une très-mauvaise nuit sur ces planches, où Pierre dormait si bien après la fatigue du jour. C'est peut-être là du patriotisme, mais stupide.

Les autocrates et les rois n'ont pas eu plus de goût ni de convenance. Alexandre vint à Zaadam en 1814. Or, on lui suggéra ou il conçut de lui-même l'idée de faire le maçon un petit quart d'heure en commémoration de son aïeul. Donc il gâcha du plâtre, puis apposa au-dessus de la cheminée et scella de sa main impériale une table de marbre blanc avec cette inscription en lettres d'or : *Petro Magno*,

Alexander I, benedictus imperator, hanc lapidem ipse posuit. C'est assez avantageux déjà et fort pauvre d'imitation, comme on pense. Mais voici que l'on conserve dans la maisonnette, parmi les reliques du vieux czar, l'auge et l'escabeau qui ont servi à Alexandre pour cette parodie de travaux manuels! Et c'est une auge d'acajou! un escabeau d'acajou! La petite truelle était d'argent sans doute et à manche d'ébène, et l'on se figure bien d'ici son excellence le grand chambellan la tirant de sa poche de soie pour la présenter, genou en terre, à son magnanime seigneur, qui daigne mettre sa main gantée dans le plâtre! Ce serait bouffon, si ce n'était indigne du lieu. Je veux bien qu'Alexandre fût de bonne foi, mais son respect était malheureux; il eût mieux fait de baiser seulement la terre de cette cabane, et de congédier sa cour pour y rester une heure à pleurer du peu qu'il était devant le père de la Russie.

Le roi Guillaume et le prince d'Orange ont aussi fait leur offrande, chacun d'une tablette de stuc ou d'albâtre à lettres d'or, avec inscription de leurs titres et qualités. Ils ont été bien mal inspirés d'imiter Alexandre, qui parodiait lui-même son aïeul. A défaut d'invention qui ait de la grandeur, visitez, adorez et ne faites rien autre chose. Les devoirs et l'étiquette des alliances royales ont gâté et défiguré la cabane de Peterbas, czar de toutes les Russies. Que font ces marbres et ces inscriptions pompeuses? Ils masquent et tachent la muraille de bois. Et qu'est-ce que ces draperies tricolores et poudreuses qui serpentent autour des solives et ce tapis qui couvre le parquet de terre des deux chambres? Des draperies, un tapis dans la maison de maître Pierre! A ces exclamations, on m'a répondu que leurs altesses royales les princesses des trois familles alliées de Russie, de Hollande et de Prusse étant venues faire leur cour à l'illustre charpentier, leur parent, on avait improvisé pour elles ces petites galanteries. A cela je n'ai rien à dire, si ce n'est que leur illustre parent était ici en sabots pour apprendre son métier de roi, et qu'on ne règnera bientôt plus en souliers de satin.

J'aime mieux cette estampe populaire clouée à une paroi et qui représente avec une naïveté grotesque le czar Pierre *tel qu'il était quand il sortait de sa cabane pour aller au chantier.* Les gens du peuple sentent au moins et comprennent cela, comme ces saintes ou héroïques complaintes à figures dont ils ornent leur chaumine. Un portrait de Pierre Ier en habit de guerrier et impérial fait bien à côté. Mais le seul ornement vraiment digne est cette inscription en lettres noires :

Niets is
Den grooten man
Te klein.

« Rien de petit pour un grand homme; » voilà le seul objet qui brille, les seuls mots qui résonnent bien dans cette maisonnette de bois. Le reste est misérable et nauséabond pour quiconque a dans le cœur le culte des grands hommes, et rend aussi bien l'émotion du lieu et le souvenir du vieux czar que pouvait le faire un fameux vaudeville de la Porte-Saint-Martin, *le Bourgmestre de Sardam* (nous avons corrompu ainsi Zaadam), vaudeville en l'honneur de Pierre-le-Grand, où l'on ne voyait que Potier, si discret, si entendu et si bête..... *relativement à l'Angleterre.*

ÉTUDES MILITAIRES.

LES ARMES A FEU (1).

(Fin.)

Les armures furent bien perfectionnées pendant les règnes des trois premiers Édouard. Les *ailettes* ou épaulettes paraissent avoir été adoptées sous Edouard Ier. Sous Edouard II, les armures prirent un caractère mixte, n'étant ni tout à fait de mailles ni tout à fait de plaques. Les armures de plaques sont appelées plus particulièrement *armures de fer* par les écrivains français de cette époque. Les annales florentines regardent l'année 1315 comme remarquable pour avoir été l'époque d'un nouveau règlement par rapport à l'armure. Il fut enjoint à tout cavalier allant en bataille de porter un casque, un poitrail, des gantelets, des cuisses et des jambes, le tout en fer, à cause du désavantage auquel la cavalerie de Florence avait été exposée pour avoir porté des armures légères à la bataille de Catino; mais cet usage ne devint général en Europe que dix ans plus tard.

Le règne d'Edouard III fut surtout remarquable par la magnificence que les chevaliers déployaient dans leur armure, luxe qui souvent leur devenait funeste. Ainsi Froissart nous apprend que Raymond, neveu du pape Clément, ayant été fait prisonnier, fut mis à mort à cause de sa belle armure. La statue équestre de Barnabo Visconti, à Milan, offre un superbe modèle de l'armure mixte telle qu'elle était en usage sur le continent à cette époque. Les visières mobiles, attachées aux bassinets, paraissent avoir commencé vers le milieu du règne d'Edouard III.

Les règnes de Richard II et de Henri IV furent plus distingués encore que le précédent par l'augmentation de richesse des armures. Les armures d'Italie étaient fort employées dans ce temps par la noblesse anglaise. Quand Henry, comte de Derby, proposa un combat singulier au duc de Norfolk, à Coventry, il envoya demander une armure à Galéas, duc de Milan, qui non-seulement donna au chevalier porteur du message le choix de toutes les siennes, mais fit encore partir avec lui quatre des meilleurs armuriers de Milan pour veiller sur l'équipement du comte.

Peu après l'an 1400, la chaîne de mailles paraît avoir été entièrement abandonnée et remplacée par l'armure complète et pleine. Henri V est représenté ainsi dans son grand sceau et dans une miniature du célèbre missel de Bedfort;

(1) Voir les numéros de mars, de juin et de juillet 1840.

on le voit se faisant armer par son écuyer. A cette époque on se servait souvent d'armures noires en signe de deuil. Henri IV est constamment représenté avec une armure noire dans les peintures du célèbre manuscrit sur *la déposition de Richard II*, conservées dans la collection Harléyienne.

La statue de Richard Beauchamp, comte de Warwick, dans la chapelle à Warwick, présente un magnifique modèle de l'armure, sous le règne de Henri VI. Ce seigneur mourut en 1433. Mais ce fut sous le règne de Richard III que les armures pleines parvinrent à leur plus haut point de perfection.

On conserve dans la Tour de Londres une belle et singulière armure qui a bien certainement appartenu au roi Henri VII. Sous le règne de ce prince, on vit quelques exemples d'armures flûtées que l'on croit avoir été apportées d'Allemagne.

Sous Henri VIII les armures étaient souvent ornées de devises et d'armoiries gravées; il y en avait aussi de damasquinées ou incrustées d'or.

Il y eut peu de changemens sous le règne d'Edouard VI, de Marie et d'Elysabeth; mais sous Jacques Ier, l'armure de *pied en cap* tomba en discrédit, et à la fin de ce règne les jambes d'acier furent presque entièrement abandonnées.

Le roi Charles Ier est toujours représenté armé, et ce monarque se donna beaucoup de peine pour mettre de l'uniformité dans les armures de ses officiers et de ses soldats; mais les troubles qui agitèrent son règne et les succès des niveleurs causèrent un changement considérable, de sorte que dès le commencement du protectorat on ne porta plus que le casque et la cuirasse; cette dernière consistait en une plaque pour la poitrine et une pour le dos. Les genouillères cessèrent entièrement du temps de Cromwel. La cuirasse et une sorte de casque se portent encore en Angleterre dans les régimens des gardes-du-corps, et on les a repris dans les armées tant de France que d'Allemagne.

L'acier de Bordeaux est vanté par Froissart comme excellent pour faire des armures. L'armurier célèbre qui travailla pour François Ier et pour Charles-Quint était de Milan et s'appelait Felippo Negroli.

Nous terminerons cet article par l'indication de la manière dont les chevaliers mettaient anciennement les différentes pièces de leur armure. Ces détails sont extraits d'un document curieux, communiqué en 1821, par sir Samuel Meyrick, à la Société des Antiquaires. Le chevalier commençait par les pieds et allait en remontant, c'est-à-dire qu'il mettait: 1° les *sabatynes*, ou claques d'acier; 2° les jambes; 3° les cuissards; 4° la cotte de mailles; 5° les tuilettes, ou pièces retombant au-dessous de la ceinture; 6° le poitrail, ou cuirasse; 7° les avant-bras; 8° les arrière-bras qui couvrent le bras jusqu'à l'épaule; 9° les gantelets; 10° on suspendait le poignard; 11° la courte épée; 12° le manteau, ou surtout qui se portait par-dessus l'armure; 13° le bassinet; 14° la longue épée; 15° le pennonceau, qu'on tenait de la main gauche; 16° l'écu.

AUX ABONNÉS.

Le 1er juin 1840, le *Musée des Familles* a changé de propriétaires.

Une administration nouvelle va donc à l'avenir diriger ce journal.

Elle apportera tous ses soins à mériter les suffrages de ses abonnés:

Par l'exactitude de ses publications;

Par la belle qualité du papier;

Par l'amélioration déjà si sensible de l'exécution typographique;

Par le choix des dessins et la perfection des gravures.

A dater du 1er octobre, le *Musée* sera imprimé en caractères neufs de la fonderie de MM. Laboulaye fréres.

Non-seulement la nouvelle administration conserve à M. S. Henry Berthoud la rédaction en chef du *Musée des Familles;* mais, par suite d'un nouveau traité, cet écrivain publiera chaque mois un article dans ce journal.

L'administration du *Musée des Familles* ne saurait trop recommander à Messieurs les abonnés, soit de Paris, soit des départemens et de l'étranger, de s'adresser directement, pour le renouvellement du huitième volume, à M. Piquée, directeur de la nouvelle société, rue Gaillon, 4.

Un service vient d'être organisé pour que chaque abonné *direct* reçoive infailliblement chaque livraison le VINGT-CINQ du mois.

L'administration croit devoir rappeler qu'elle n'est responsable de l'abonnement et de l'exactitude de son service que pour les souscriptions faites dans les bureaux de la direction, soit directement, soit par l'entremise de la poste.

Les lettres et paquets doivent être affranchis.

MM. les abonnés, pour ne pas éprouver de retard dans les envois, sont priés de renouveler leur abonnement avant le 1er octobre.

ÉTUDES HISTORIQUES.



L'ami du Chevalier de Forbin.

(PREMIÈRE PARTIE).

§ Ier. — A la cour de Louis XIV.

Le 27 juillet 1688, la cour morne et mélancolique de Louis XIV sembla se ranimer tout à coup, comme frappée par quelque secousse galvanique ; les visages les plus froids et les plus impassibles prenaient de l'action, enfin les antichambres se trouvaient pleines de meilleure heure que de coutume. Mme de Maintenon s'était rendue chez le roi, et le

père Lachaise lui-même, que l'on ne voyait guère à Versailles, avait traversé la foule des courtisans pour pénétrer chez le roi. Quelque extraordinaire que fût cette visite du confesseur, visite faite en plein jour et contre toutes les habitudes du jésuite et de son pénitent, personne ne s'en étonna. Chacun se sentait ému de tant de curiosité qu'on trouvait naturelle et simple la curiosité des autres; on comprenait qu'en une occasion tellement exceptionnelle les règles et les habitudes cédassent et sortissent de leur ornière, si profonde qu'elle fût.

Lorsque le père Lachaise entra chez Louis XIV, celui-ci marchait avec impatience dans le salon où se tenaient réunis Mme de Maintenon et tous les membres de la famille royale. La vieillesse et le chagrin avaient profondément marqué de leur sceau le visage du monarque, flétri, brûlé, sillonné de toutes parts; on y retrouvait néanmoins la majesté qui le caractérisait dans sa jeunesse; mais cette majesté ressemblait à celle d'une statue sépulcrale plutôt qu'à l'animation puissante et vigoureuse d'une créature vivante. Il y avait quelque chose qui rappelait l'embaumement dans son teint bistré et dans ces regards ternes qui s'éclairaient d'un reflet vitreux sous une orbite profondément creusée. Mme de Maintenon suivait constamment du regard tous les mouvemens du roi: le monarque allait et venait comme je vous l'ai dit, interrogeant de l'œil une magnifique pendule de Boule, placée sur sa console à ciselure de cuivre, en face de la cheminée. Cette pendule représentait une sorte de palais d'écaille et d'or, au milieu duquel se tenait une figurine équestre du roi. Lorsque l'aiguille vint à marquer dix heures, un carillon agita ses sonnettes invisibles, et tandis qu'il jouait le vieux air de *Charmante Gabrielle*, écrit par Lulli et attribué, je ne sais trop pourquoi, à Henri IV, un génie en cuivre, mû par une mécanique intérieure, apparut sur le petit palais, glissa jusqu'au monarque, et déposa une couronne d'or sur la large perruque de la statue royale. Après quoi l'horloge sonna ses dix coups, le génie rentra dans l'intérieur du palais, et l'horloge redevint immobile.

Le roi s'était arrêté devant la machine pour en regarder machinalement le jeu; mais il reprit bientôt sa promenade à travers la chambre, sans dire un mot et sans que personne osât élever la voix. Toujours en mouvement, suivant son habitude, il alla vers une des fenêtres que l'on avait fermée et dont on avait tiré les rideaux à cause de la violence de la chaleur et de la force du soleil. Il tira les cordons du rideau façonné d'un épais brocart et ouvrit les deux battans de la fenêtre sans s'inquiéter que le soleil dardât à plomb sur la tête de Mme de Maintenon ses rayons les plus vifs. Il se remit en marche, revenant sans cesse sur ses pas. Cependant Mme de Maintenon, fort sujette aux migraines et que la chaleur rendait infailliblement malade, regardait avec anxiété le père Lachaise et n'osait néanmoins quitter sa place pour se réfugier dans la partie de l'appartement qui se trouvait à l'ombre. Le confesseur comprenait toute la souffrance de celle qu'il avait mariée secrètement au roi, et se refusait néanmoins à prendre sur lui la résolution audacieuse de fermer les rideaux ou du moins d'inviter la reine à se soustraire à une dangereuse morsure du soleil, car le roi ne permettait jamais qu'on s'écartât devant lui de la plus stricte rigueur de l'étiquette. Enfin, voyant que Mme de Maintenon pâlissait déjà et s'efforçait en vain de réprimer des spasmes nerveux, il prit la résolution héroïque d'aller se placer derrière elle et de lui procurer de l'ombre au péril de sa tête chauve. Comme il se glissait vers la fenêtre pour exécuter cet acte d'héroïsme et qui n'était pas sans danger pour un vieillard, un murmure se fit entendre dans la salle de l'OEil-de-Bœuf et arriva jusqu'aux personnes réunies autour de Louis XIV. Ce murmure sembla exciter vivement leur curiosité et doubler leur attente. Le roi lui-même n'y put tenir plus longtemps, et se tourna vers son valet de chambre debout dans l'embrasure de la porte.

— Bontemps, lui dit-il, donnez l'ordre aux huissiers d'introduire sur-le-champ M. le chevalier de Forbin.

C'était la première fois de sa vie que le roi avançait ainsi l'heure d'une audience!

Bontemps obéit; on entendit les huissiers ouvrir les portes, et un jeune homme de bonne mine, vêtu avec somptuosité, entra et vint se jeter aux genoux du roi, qui lui fit avec bonté signe de se relever.

— Monsieur le chevalier, lui dit-il, je vous revois avec plaisir, et je suis satisfait de la manière dont vous m'avez servi.

Le chevalier, toujours à genoux, répliqua:

— Sire, ma vie et mon épée vous appartiennent, et je m'estimerai toujours heureux de les consacrer à votre service.

— Relevez-vous, dit le roi en souriant; le grand amiral du roi de Siam ne peut rester plus longtemps dans cette posture.

— Sire, répondit le chevalier, grâce à Dieu, le titre que vous me donnez ne m'appartient plus: j'en porte un moins retentissant mais dont je suis beaucoup plus fier, celui de cadet au service de votre marine.

— Vous n'êtes point un cadet de marine, monsieur, mais le lieutenant d'une de mes frégates, interrompit le roi, annonçant ainsi le titre et la faveur qu'il accordait au chevalier de Forbin.

Celui-ci s'inclina jusqu'à terre pour remercier Louis XIV.

— Maintenant, monsieur le lieutenant de frégate, causons un peu du pays de Siam, dont vous arrivez et où vous êtes resté trois ans au service du roi de ce pays; vous pouvez me donner de nombreux détails sur les mœurs, sur les ressources commerciales, et avant tout sur les progrès de notre sainte religion dans ces contrées.

— Sire, déclara hardiment le chevalier, les mœurs de ce pays sont sauvages, pleines d'ignorance et de superstition; la ville capitale du royaume de Siam ne vaut pas le plus pauvre bourg de France et ne se compose que d'un amas de cabanes de jonc. Quant à notre sainte religion, elle n'y fait que de rares et difficiles progrès.

— Mes ministres ont donc à tort envoyé une ambassade en ce pays.

Et comme le chevalier hésitait:

— Parlez, monsieur, répondez! ajouta durement le roi.

— Sire, ils ont été trompés par la fourberie du premier ministre du roi de Siam, Portugais rusé qui se nomme Constance, et qui, voulant à toute force se gagner la protection de votre majesté contre la Hollande et contre les Anglais, s'est efforcé de grossir aux yeux de vos ministres l'importance du royaume de Siam. Comment de si loin ne serait-il point parvenu à son but, puisque moi, qui me trouvais sur les lieux, j'ai cédé à ses adroites ruses, et j'ai consenti à servir ses projets, en échange du titre dérisoire d'amiral d'une flotte qui n'existait pas. D'ailleurs, ce que vos ministres ont vu surtout dans cette ambassade, c'était les moyens de répandre dans ce pays les lumières de notre sainte religion: ils ne pouvaient prévoir que ce Constance, qui demandait qu'on lui envoyât des missionnaires, mettrait tous ses soins à paralyser les efforts des dignes prêtres.

Après cette justification des ministres, justification dont il savait qu'ils lui sauraient gré, le chevalier de Forbin di-

rigea la conversation vers un autre but; il se mit à conter mille détails curieux sur les mœurs des Siamois.

— Sire, dit-il en résumant sa causerie spirituelle, en un mot, le royaume de Siam ne produit rien et ne consomme rien.

— C'est beaucoup dire en peu de mots, fit le roi avec approbation. Et votre retour a été heureux? il n'a été signalé ni par de curieuses aventures ni inquiété par des périls?

— Sire, la fortune, qui m'avait permis de quitter le royaume de Siam, où me tenaient constamment menacé les tentatives d'empoisonnement du ministre et les ordres presque impossibles qu'il me donnait à exécuter, ordres dans lesquels ma vie se trouvait toujours exposée, ne devait pas me laisser arriver en France sans me soumettre à d'autres épreuves. Comme j'étais à Pondichéry, on m'apprit que ces peuples, qui sont idolâtres, ont, à une lieue de la ville, un fameux temple où ils se rendent toutes les années à un certain jour pour y célébrer une fête à l'honneur de leurs principales divinités. On y accourt en foule de tous les environs; j'y allai par curiosité. Après mille cérémonies dont on me fit le récit, car je ne pus pas entrer dans le temple, ils sortirent le dieu et la déesse en l'honneur desquels ils étaient assemblés. Ces idoles sont des figures gigantesques et fort bien dorées; ils les mirent sur un char à quatre roues et les placèrent en face l'un de l'autre. La déesse, sur le devant du char, paraissait dans une posture grossière, et l'attitude du dieu n'était guère plus honnête.

Ce char était tiré avec des cordes par deux ou trois cents hommes. Tout le reste du peuple, qui était innombrable, se jetait ventre à terre et poussait des cris de joie dont toute la campagne retentissait. Il y en avait d'assez simples pour se jeter sous les roues du char, s'estimant heureux d'être écrasés en témoignage du respect qu'ils avaient pour leur dieu.

Cette cérémonie étant faite, je vis des hommes et des femmes qui se roulaient à terre et continuaient cet exercice en tournant tout autour du temple; je demandai pour quel sujet ils se meurtrissaient ainsi tout le corps, car ils étaient nus, à la réserve d'un linge dont ils étaient couverts depuis la ceinture jusqu'à demi-cuisse; on me répondit que n'ayant point d'enfans, ils espéraient par cette sorte de pénitence fléchir leurs dieux, qui ne manqueraient pas de leur en donner. C'est là tout ce que je rapporterai de cette fête, n'ayant pu entrer, comme j'ai dit, dans le temple, où les seuls idolâtres sont admis.

J'y retournai pourtant deux jours après, car j'étais curieux de le voir; je me présentai à la porte avec sept autres Français qui souhaitaient aussi d'y entrer. Le chef des bramins nous en refusa l'entrée, sous prétexte qu'il ne lui était pas permis de le profaner en y introduisant des chrétiens. Sur ce refus, sans me mettre en peine de lui répondre, je m'approchai de lui, je lui arrachai un poignard qu'il avait à la ceinture, et je lui en présentai la pointe en le menaçant de le tuer: il ne lui fallut pas dire de fuir. Alors nous entrâmes; nous ne trouvâmes dans cet édifice, qui était fort vaste, qu'un grand nombre d'idoles de différentes grandeurs et toutes en posture malhonnête.

Tandis que nous nous amusions à les regarder, le bramin, offensé de l'affront qu'il avait reçu, alla crier l'alarme aux environs et vint à nous à la tête de plus de trois cents hommes; mais ce peuple, qui est absolument sans courage, fut si effrayé en nous voyant avec des armes à feu qu'il n'y en eut pas un seul qui eût la hardiesse d'approcher.

A peu près dans ce temps-là, un vaisseau de la compagnie des Indes étant prêt à faire voile pour Massulipatan, ville fameuse par son commerce, et les vaisseaux de France ne devant point encore arriver, je résolus de m'embarquer, dans le dessein de passer de cette ville jusqu'à celle de Goulgonda, qui n'en est éloignée que de trente lieues. Le Grand Mogol assiégeait pour lors cette place; j'étais bien aise de voir comment ces peuples font la guerre et la manière dont ils s'y prennent pour former des siéges et des attaques; mais il ne fut pas en mon pouvoir d'exécuter ce projet, comme on verra par ce que je vais dire.

Lorsque nous partîmes, nous étions dans la saison du vent d'ouest, c'est-à-dire dans la saison la plus favorable de l'année; la route se fit fort heureusement et en peu de jours. Nous n'étions plus qu'à huit lieues de Massulipatan lorsque nous vîmes venir du côté de terre un nuage noir et épais, que nous crûmes tous être un orage. Nous serrâmes d'abord les voiles crainte d'accident. Le nuage arriva enfin à bord avec très-peu de vent, mais suivi d'une prodigieuse quantité de grosses mouches semblables à celles qu'on voit en France et qui mettent des vers à la viande; elles avaient toutes le ventre violet. L'équipage fut si incommodé de ces insectes qu'il n'y eut personne qui ne fût obligé de se cacher pour quelques momens. La mer en était toute couverte, et nous en eûmes une si grande quantité dans le vaisseau que, pour le nettoyer, il fallut jeter plus de cinq cents boyaux d'eau.

Environ à quatre lieues de la ville, nous aperçûmes comme un brouillard qui la couvrait tout entière. A mesure que nous approchions, ce brouillard s'étendait, et peu après nous ne vîmes plus que la pointe des montagnes, qui servaient à guider les pilotes. En abordant de la terre, nous vîmes que ce nuage n'était autre chose qu'une multitude innombrable de mouches toutes différentes des premières: celles-ci avaient quatre ailes et ressemblaient à celles qu'on voit le long des eaux et qui ont la queue barrée de jaune et de noir.

Plus nous avancions et plus ces insectes se multipliaient; il y en avait une si grande quantité que, nous empêchant de voir la terre, nous fûmes obligés d'en approcher en sondant. Quand nous fûmes à un certain nombre de brasses, le pilote fit démouiller l'ancre. Un commis de la compagnie, nommé le sieur Delande, qui avait ordre de visiter le comptoir, s'embarqua dans la chaloupe; nous le suivîmes le capitaine et moi. La quantité de ces mouches était si grande que nous fûmes obligés d'embarquer une boussole pour ne pas manquer la terre, qu'elles nous cachaient entièrement; nous abordâmes enfin.

Ne trouvant personne dans le port, ceux du vaisseau qui connaissaient la ville nous servirent de guides et nous menèrent à la douane. Personne ne parut dans le bureau, qui était tout ouvert; nous entrâmes pourtant, et nous en parcourûmes toutes les pièces sans trouver qui que ce soit. Surpris de cette nouveauté, nous marchâmes du côté où était le comptoir de la compagnie d'Orient, nous traversâmes plusieurs rues sans voir personne. Cette solitude qui régnait par toute la ville, jointe à une puanteur insupportable, nous fit bientôt comprendre de quoi il était question.

Après avoir beaucoup marché, nous arrivâmes devant la maison de la compagnie. Les portes en étaient ouvertes; nous y trouvâmes le directeur mort, apparemment depuis peu, car il était encore tout entier. La maison avait été pillée, et tout y paraissait en désordre. Frappé d'un spectacle si affreux, je revins dans la rue, et m'adressant au sieur Delande:

— Retournons à bord, lui dis-je, il n'y a rien de bon à gagner ici.

Il me répondit que sa commission l'obligeait d'aller plus

avant ; qu'ayant à rendre compte de son voyage, il ne pouvait retourner à bord sans avoir au moins parlé à quelqu'un qui l'instruisît plus précisément des causes de tout ce désordre.

Nous continuâmes donc à marcher, et nous nous rendîmes au comptoir des Anglais ; nous le trouvâmes fermé : nous eûmes beau frapper, personne ne répondit. De là nous passâmes à celui des Hollandais : de quatre-vingts personnes qui le composaient, il n'en restait plus que quatorze ; c'étaient plutôt des spectres que des hommes. Ils nous dirent que la peste avait mis la ville dans l'état où nous l'avions trouvée ; que la plupart des habitans étaient morts et que le reste s'était retiré dans les campagnes ; qu'ils ne pouvaient nous donner aucun éclaircissement sur la maison des Français, dont ils n'avaient appris aucune nouvelle ; que les Anglais avaient abandonné la leur après avoir perdu la meilleure partie de leurs gens, et que pour eux, ayant des trésors immenses dans leur maison, il leur était défendu, sous peine de la vie, d'en sortir, sans quoi ils ne seraient pas restés.

Dans la situation où était cette malheureuse ville, il n'y avait pas apparence d'y trouver un bâtiment pour me conduire à Goulgonda : il fallut se passer d'en voir le siége. Nous retournâmes à bord annoncer ce que nous avions vu et ce qu'on nous avait dit. Sur-le-champ nous remîmes à la voile, et sans faire un plus long séjour nous fîmes route pour le port de Mergui, qui appartient au roi de Siam. Ce ne fut qu'avec peine que je me résolus de retourner dans un pays d'où il ne m'avait pas été facile de me tirer. Mais comme ce port est éloigné de la cour de plus de cent lieues, et que d'ailleurs j'étais dans un vaisseau français, je crus que j'y serais en sûreté contre la mauvaise volonté de M. Constance.

Le troisième jour du départ de Massulipatan, quelques matelots de la chaloupe qui étaient descendus à terre tombèrent malades. La cause de leur maladie ne pouvait être incertaine. Le chirurgien, leur trouvant la fièvre, les saigna. Le lendemain je fus moi-même attaqué de la fièvre, je refusai de me laisser saigner. Tous les autres matelots qui étaient venus dans la chaloupe tombèrent aussi malades ; ils furent saignés comme les premiers, et les uns et les autres moururent peu de jours après.

Cependant ma fièvre continuait ; elle était accompagnée d'une sueur si abondante et qui dans peu me mit si bas que je pouvais à peine parler. La violence du mal m'avait affaibli la vue au point de ne pouvoir plus distinguer les objets qu'imparfaitement. Pour comble de malheur les provisions commençaient à manquer, et il n'y avait plus dans le vaisseau de quoi faire du bouillon ; car nous n'avions pu prendre que très-peu de vivres à Pondichéry, où la disette, qui était fort grande, réduisait la ville à une espèce de famine.

Je ne me trouvai jamais dans une plus fâcheuse conjoncture. Ne sachant à quoi me déterminer, je m'avisai de dire à un petit esclave siamois, qui n'avait jamais voulu me quitter, de m'apporter un peu de vin de Perse, dont j'avais bonne provision ; j'en bus environ un demi-verre et je m'endormis profondément. Quelques heures après je m'éveillai tout en sueur ; il me parut que ma vue s'était un peu fortifiée. Je revins à mon remède, dont je doublai la dose ; je me rendormis une seconde fois, et je me réveillai encore trempé de sueur, mais beaucoup plus fortifié. Comme le remède opérait, j'en pris pour la troisième fois, y ajoutant un morceau de biscuit, que je mangeai après l'avoir trempé dans le vin. Je continuai de même pendant quelques jours, après lesquels ma fièvre continue se changea en tierce et finit par m'abandonner.

Si bien, sire, que me voici en France de retour, sans autre trésor que mon habit de grand amiral du roi de Siam, qui vaut bien trois cents pistoles. Mais j'ai reçu en échange de toutes mes épreuves une récompense que, si j'avais osé l'espérer, j'aurais voulu conquérir au prix de mille morts, le témoignage royal et généreux de votre satisfaction.



Le chevalier de Forbin en costume d'amiral siamois.

— Monsieur le chevalier, dit le roi, qui avait écouté tous ces détails avec un visible intérêt, je suis content de vos services, et je vais donner des ordres à M. de Seignelai pour qu'il vous confie le commandement d'une frégate. Nous



Massulipatan.

sommes en guerre avec la Hollande et l'Angleterre : j'ai lieu de croire que vous nous servirez de manière à mériter, à la fin de la campagne, le titre de capitaine.

Adieu, monsieur le grand amiral, ajouta-t-il en riant.

Le chevalier sortit, et chacun lui fit fête, le félicita et lui prodigua les protestations d'amitié ; car, outre l'intérêt de curiosité qu'excitait un homme arrivant de pays si lointains, on vit bien sur son visage quel accueil il avait reçu du roi. Le chevalier de Forbin, sans s'inquiéter beaucoup de ces simagrées de cour, se rendit chez le ministre M. de Seignelay, lui fit un nouveau récit de ses aventures, en reçut sa commission de lieutenant de frégate avec le commandement d'un bâtiment armé de seize pièces de canon et partit le lendemain pour Dunkerque.

La guerre, comme le roi l'avait appris au chevalier, venait d'éclater avec la Hollande et l'Angleterre. Voici les motifs de cette guerre : il y avait longtemps que les protestans d'Angleterre avaient pris de violens ombrages au sujet de la protection que leur roi Jacques II accordait aux catholiques. Ils craignaient que ce prince, après avoir aboli peu à peu les différens édits rendus en divers temps contre la communion romaine, ne la rendît enfin dominante dans ses États. Résolus de tout tenter pour parer ce coup, ils envoyèrent secrètement leurs députés en Hollande pour traiter avec le prince d'Orange et lui offrir le royaume de la Grande-Bretagne s'il voulait les protéger.

Cette démarche ne put être si secrète que la France n'en eût avis. Le roi en fit des plaintes aux états généraux, qui, dissimulant pour gagner du temps, ne répondirent que des choses vagues et qui ne signifiaient rien. Le prince d'Orange, qui avait lui-même formé de longue main le projet de se faire roi d'Angleterre et qui se voyait au moment de tout perdre, car la reine était enceinte, écouta les propositions des députés et fit sous main les préparatifs nécessaires pour son entreprise.

Il avait besoin pour se soutenir du secours des sept Provinces-Unies et de plusieurs princes d'Allemagne. Il les engagea si bien dans son parti qu'ils l'aidèrent de toutes leurs forces et n'appréhendèrent pas d'exposer même leurs propres États, qu'ils dégarnirent de troupes pour le secourir. Tout étant prêt, le prince se mit en mer avec une flotte nombreuse et arbora le pavillon d'Angleterre avec cette inscription : *Pour la religion et pour la liberté*.

Après quelques contre-temps, qui ne lui firent d'autre mal que de retarder sa navigation de peu de jours, il débarqua heureusement dans les ports de Darmouth et de Torbay, où il fut reçu des peuples comme un libérateur que le ciel leur envoyait. Londres, les provinces, les armées de terre et de mer, tout se déclara pour lui. Alors le roi, ne voyant plus de sûreté pour sa personne, céda à l'orage et passa en France, attendant un temps plus favorable pour repasser en Angleterre et y faire valoir ses droits l'épée à la main. Ainsi s'acheva cette grande révolution qui donna lieu à la guerre que le roi déclara d'abord à l'empereur et aux Hollandais.

§ II. — Ians.

Pour se rendre de Paris à Dunkerque, le chevalier de Forbin se fit amener des chevaux de poste et ordonna à son valet de chambre de partir en courrier devant la voiture afin de veiller à préparer les relais. Ces précautions étaient des plus nécessaires, lorsque l'on voulait voyager avec quelque vitesse, à cette époque où le service des postes était loin de se faire avec grande régularité. Le valet de chambre se nommait Antoine Férou. Né dans le Midi, il avait toute la jactance d'un Gascon sans en avoir le moins du monde le savoir-faire. A l'entendre, rien ne lui semblait difficile, et il eût haussé les épaules si on eût mis en doute qu'il fût capable d'aller décrocher la lune. Il n'en échouait pas moins dans tout ce qu'il entreprenait, possédait outre mesure le don fâcheux du contre-temps, et ne manquait jamais de s'arrêter en pleine difficulté, faute d'avoir écouté les ordres qu'il recevait et pour vouloir trancher de l'intelligent. Le chevalier de Forbin, quoiqu'il eût eu plusieurs fois à se plaindre du maladroit, le gardait à son service parce qu'il le pensait fidèle, dévoué et d'un courage à toute épreuve. Antoine Ferou lui avait tant et si souvent conté ses prouesses, que son maître avait bien voulu l'en croire sur parole, car à moins de traiter la vérité comme le père du mal inventeur du mensonge, un chrétien n'aurait pu se permettre les inépuisables histoires de duels, de rencontres et de batailles sur terre et sur mer dont ledit Ferou affirmait avoir pris sa part. Donc le chevalier de Forbin ordonna à son valet de chambre de veiller aux relais, et tandis qu'il allait entrer dans quelques explications, Antoine Ferou s'écria qu'il avait compris et partit ventre à terre dès les premiers mots de son maître. Sa belle ardeur dura dix minutes environ, durant lesquelles il enfonçait ses éperons dans le ventre de son cheval, lui labourait les flancs et jurait à faire peur aux saints du paradis. Mais il arrivait à peine aux premières maisons du village de la Villette, qu'il commença à trouver que la selle devenait dure et que la chaleur de juillet lui frappait vivement sur la tête. Il n'avisa donc rien de mieux, pour remédier à ces deux graves inconvéniens, que de faire passer sa monture du grand galop au petit pas, de s'essuyer le front et de s'arrêter devant un cabaret afin de s'y rafraîchir d'un coup de vin et même de deux ; il tenait le troisième à la main et se préparait à hausser le coude, quand il entendit au loin claquer le fouet des postillons et qu'il reconnut la voiture de son maître. Alors il vida vivement le verre, le jeta au nez du cabaretier et partit, prompt comme l'éclair, oubliant, dans sa précipitation, de payer ce qu'il avait bu. Le cabaretier eut beau l'appeler et le rappeler afin de réclamer contre cette distraction, telle était l'ardeur du courrier qu'il n'entendit rien ou du moins qu'il ne jugea pas à propos de retourner sur ses pas. En cela, comme il le dit plus tard au chevalier de Forbin, il faisait le sacrifice de sa conscience aux intérêts de son maître, préférant avoir à rendre compte à son confesseur d'une dette de six blancs qu'au chevalier d'un retard de six minutes. Quoi qu'il en soit, il arriva encore assez à temps à la maison du maître de poste pour ne pas faire perdre de temps à son maître et lui tenir les chevaux prêts.

Au second relai il fut un peu moins exact, et ne précéda que d'une ou deux minutes l'arrivée de M. de Forbin ; il s'évertua à reprocher aux postillons d'avoir perdu depuis un quart d'heure leur temps à préparer les harnais, et étouffa les protestations des pauvres gens sous un amas d'injures. Son maître ne fut point dupe de cette comédie, et le tança si vigoureusement qu'il dissipa le commencement d'ivresse qui déjà embarbouillait les idées du valet de chambre, et ajouta que si Antoine se grisait le moins du monde avant Dunkerque, il lui ferait sauter la cervelle d'un coup de pistolet. Antoine Ferou connaissait son maître bien capable de lui tenir parole ; par peur, il s'arma de vertu et de sobriété, si bien qu'il arriva jusqu'à la ville de Bergues en Flandres sans avoir commis la moindre bévue. Mais quand il sut qu'il ne lui restait plus que peu de chemin à faire, sa joie fut si grande qu'il vida tout d'un trait une grande pinte de bière et renouvela immédiatement ce bel exploit. Or, il en fallait certes moins pour troubler la tête d'un homme qui

avait passé trois jours entiers à cheval sans fermer l'œil et sans s'arrêter un moment. Une fois ses idées confuses, il prit un chemin de traverse sous prétexte d'abréger la route qu'il prétendait connaître parfaitement, se fit suivre par les postillons malgré leurs remontrances, et s'évertua si bien que la voiture, empêtrée dans les plus abominables ornières que l'on puisse imaginer, brisa son essieu. Je vous laisse à juger de la surprise et de la colère du chevalier, quand il fut interrompu dans le somme qu'il faisait, paisiblement blotti au fond de sa chaise de poste, et qu'il se trouva la nuit, au milieu de la boue, avec sa voiture en morceaux. L'obscurité profonde qu'il faisait rendit inutiles tous les efforts des postillons et d'Antoine Ferou lui-même. Pour tirer la voiture de ce mauvais pas et la remettre en état de continuer sa route, il fallut donc que le chevalier se résignât à aller chercher un asile dans quelque maison voisine. Par malheur il ne s'en trouvait point dans le voisinage, et il s'estima heureux de rencontrer enfin une petite ferme d'assez médiocre apparence. Il frappa à diverses reprises sans recevoir d'abord de réponse; mais il parvint enfin à réveiller une vieille femme qui vint, d'une voix encore endormie, demander à travers la porte qui faisait un pareil tapage? Quand elle sut qu'il s'agissait de donner l'hospitalité à un voyageur dont la voiture s'était brisée chemin faisant, elle se hâta d'ouvrir, et allumant aussitôt un grand feu de sarment préparé la veille sous la cheminée, elle mit à la disposition de son hôte tout ce qu'elle possédait de meilleur dans sa maison : du pain de seigle, un morceau de lard, quelques œufs et de la bière. Le chevalier s'accommoda gaîment de tout cela, fit une chère excellente, et finit par prendre en patience sa malencontreuse aventure. La vieille le recevait avec tant de bonhomie, et sa physionomie avenante et probe plut tellement à M. de Forbin qu'il entama une conversation avec elle, ce qui n'était point facile, car la digne Flamande ne parlait guère que le patois de son pays, et le chevalier le comprenait fort peu. Néanmoins au bout d'un quart d'heure, ils se firent à leur usage particulier une sorte de langue, moitié par signes, moitié par mots flamands francisés et par mots français flamandisés, si bien qu'ils s'entendaient au mieux et que le chevalier savait toute l'histoire de la vieille femme. Son mari était un pêcheur, qui après avoir exercé honnêtement son métier avait fini par mourir à un grand âge. Quant à elle, elle vivait d'une pension que lui faisait son fils, engagé dès son plus jeune âge dans la marine. Il fallait que ce fils eût du reste assez bien fait ses affaires, car il avait acheté la ferme où il demeurait, en avait arrondi de plusieurs pièces de terre le jardin et les dépendances, sans compter que ses deux sœurs avaient reçu de lui de bonnes dots pour se marier avec d'honnêtes paysans choisis ou approuvés par Ians leur frère. Interrogée sur le grade de ce fils, elle répondit qu'il était marin, ne sortit point de là, et laissa le chevalier convaincu que le fils de l'hospitalière paysanne était quelque matelot dont les parts de prise avaient été bonnes.

Antoine Ferou se trouvait chargé du soin de remettre en état le moins mal possible la voiture brisée; c'est vous dire que rien n'avançait et que, loin de tirer son maître d'embarras, le digne valet de chambre ne fit qu'augmenter les contre-temps de cette désagréable nuit. Il en résulta donc que le chevalier, après avoir eu trois ou quatre inutiles accès de violente colère, dut se résigner par lassitude à s'endormir devant le feu; telle était sa fatigue, causée par la route, que ce sommeil dura jusqu'au point du jour.

Quand il ouvrit les yeux, il trouva près de son hôtesse un homme d'une quarantaine d'années, vêtu de la grossière chemise rouge que portent encore aujourd'hui la plupart des marins; il fumait à pleines gorgées dans une énorme pipe, et vidait gaîment un énorme pot de grès à fleurs, également couronné de la mousse blanche que produit une bière généreuse.

— C'est mon fils! c'est Ians, dit la joyeuse vieille femme au chevalier.

— Mon garçon, répliqua celui-ci, ta mère est une bonne et excellente femme, qui m'a bien accueilli; si tu sers dans la marine de sa majesté le roi de France, comme j'ai cru le comprendre, je t'accorde ma protection, qui pourra t'être, je pense, de quelque utilité, ne fût-ce qu'à te faire éviter la punition que tu mérites pour avoir quitté la veste d'uniforme. Tu sais que cette infraction aux règlemens vaut d'ordinaire trente coups de corde?

Le matelot sourit et répliqua gaîment :

— J'accepte votre amitié et non votre protection, monsieur. Vous êtes donc vous-même marin?

— Je suis le chevalier de Forbin, lieutenant de frégate, chargé du commandement de la *Perle*, qui m'attend dans le port de Dunkerque, répliqua l'ex-grand amiral du roi de Siam.

Le matelot souleva son gros bonnet de laine pour saluer.

— C'est un beau grade, dit-il, et la *Perle* est une fine voilière! Elle nage comme un oiseau; pour que M. de Seignelai vous en ait confié le commandement, il faut que vous soyez un gaillard sur lequel il compte diantrement.

— Serais-tu de l'équipage de la *Perle?*

— Non pas, mon officier : je fais partie des marins au service de la frégate le *Hareng-Saur*; or le *Hareng-Saur* vaut encore mieux que la *Perle*, monsieur.

— Et tu ne voudrais pas passer de son équipage à celui de la *Perle*, même avec la promesse d'un grade de plus?

Le matelot se prit à rire de manière à montrer la double et large rangée de dents blanches que cachaient ses grosses lèvres rouges.

— Ah! mon officier, pour un grade de plus on ferait bien des choses, on quitterait même le *Hareng-Saur;* mais le difficile c'est de recevoir ce grade!

— Eh bien! je te le donne! Ta mère m'a dit que tu étais simple matelot; si je trouve en toi un garçon capable, comme me l'annonce ta figure intelligente, je te nomme maître d'équipage.

Le matelot rit de plus belle.

— Eh bien! soit, monsieur le chevalier de Forbin, je serai votre maître d'équipage! Nous ferons ensemble la campagne qui va s'ouvrir, et sacrebleu! les Anglais et les Hollandais en verront de belles.

— C'est donc une affaire convenue, mon garçon? demanda le chevalier, charmé de l'excellente acquisition qu'il venait de faire.

— Assurément, autant qu'elle est possible, et pourvu que mes chefs ne s'y opposent pas.

— J'obtiendrai cette faveur du commandant du *Hareng-Saur*. Comment se nomme cet officier?

— C'est un lieutenant de vaisseau qui se nomme le chevalier Jean Barth, dit le matelot en agitant sa chaise comme s'il eût voulu que sa mère n'entendît point; mais elle entendit, apparemment, car sa physionomie exprima une grande surprise et elle interrogea vivement son fils en langue flamande. Celui-ci employa le même idiome pour lui répondre en quelques mots. Sur ces entrefaites, arriva Antoine Ferou, qui vint annoncer à son maître que la voiture était en état de se remettre en route.

— Veux-tu que je te ramène à Dunkerque? demanda le chevalier au matelot.

— Je vous remercie, monsieur, lui dit ce dernier, comme le *Hareng-Saur* doit se remettre demain en mer pour longtemps sans doute, je viens passer cette journée tout entière avec ma mère et mes sœurs. Vous le savez, mon officier, un marin ne sait jamais s'il reviendra à terre lorsqu'il met le pied sur les planches d'une frégate armée. Or, je vous en fais l'aveu, je ne mourrais pas content, je ne me sentirais pas de cœur à l'abordage, si je partais sans avoir auparavant embrassé ma bonne mère, si je n'avais pas assisté avec elle à une messe dite à mon intention par le curé du village; enfin si elle ne m'avait point béni de ses deux vieilles mains, comme elle le faisait chaque soir quand j'étais tout petit enfant.

— Eh bien ! dès que tu seras de retour à Dunkerque demande le chevalier de Forbin et viens lui réclamer la promesse qu'il t'a faite, dit l'officier de marine en posant une pièce d'or sur la table.

Le matelot s'empressa de lui rendre le double louis.

— Ma mère est dans l'aisance, monsieur, et ce serait mal reconnaître son hospitalité que de vouloir la payer. Vous m'avez promis votre amitié et votre protection, dit-il en insistant sur ce dernier mot avec un sourire, n'est-ce pas assez? Adieu, monsieur, nous ne tarderons point à nous revoir.

M. de Forbin comprit qu'il ne devait point insister et n'insista pas; il prit congé de la vieille, fit un signe de main au matelot quand il fut remonté dans sa voiture et partit, précédé d'Antoine Ferou, qui faisait claquer son fouet, comme s'il eût mené à fin, triomphalement et sans encombre le voyage de son maître.

Quand la chaise de poste eut disparu, Jean Barth, qui était resté debout à la porte de la petite ferme, passa son bras sous le bras de sa mère.

— Voici bientôt six heures du matin, fit-il en tirant de son gousset une énorme montre d'argent. Le curé m'a promis d'être prêt à célébrer la sainte messe à sept heures précises, et il nous faut bien trois quarts d'heure pour arriver jusqu'à l'église. Mettons-nous donc en route, mère, car il faut prendre chemin faisant mes sœurs et leurs maris, et tu sais que des femmes, surtout quand elles ont des nichées d'enfans comme Trea et Margriet, se font toujours attendre un peu.

La vieille femme rajusta sa jupe de laine rouge, se coiffa d'un béguin blanc, plaça comme une mantille espagnole sur ses épaules et sur sa tête une sorte de voile de bure noire nommé cape dans le pays, s'empara gaîment du bras de son fils et partit. Ians n'eût pas été plus joyeux, plus tendre, plus prévenant pour une jolie fille éperdument aimée que pour sa vieille mère. Il tenait dans ses deux mains une de ses mains ridées; il lui disait de bons propos, mettait en œuvre mille joyeux moyens de la faire rire, et prenait part à sa gaîté avec une satisfaction enfantine. Quand ils approchèrent des fermes, — ces fermes étaient adossées l'une contre l'autre, — il siffla d'une certaine façon; alors ses neveux accoururent et vinrent se jeter dans ses bras, en l'accablant de leurs caresses



L'arrivée d'un oncle.

tapageuses. L'un lui grimpait sur le dos, l'autre s'entortillait à ses jambes; les petits dansaient devant lui et lui tendaient les mains; tous criaient à qui mieux mieux, tous le saluaient sur les tons les plus aigus du diapason de leurs voix.

— Mon oncle Ians! voilà l'oncle Ians! bonjour, oncle Ians!

Ians se livra gaîment à cette effervescence de joie que causait son arrivée parmi ses neveux. Mais comme ces embrassades ne finissaient point, il dit en élevant sa grosse voix :

— Oh! hé, enfans, un peu de trève à l'abordage, car il faut que nous fassions connaissance avec la sainte-barbe de mes poches.

A ces mots, qui leur promettaient les largesses sans lesquelles ne marchait guère leur oncle, les enfans se turent, et se rangèrent autour du matelot, les yeux fixés sur lui avec l'ardeur de l'attente et du désir. Alors, le joyeux compère fouilla de la main gauche dans une des poches gonflées du gros tartan bleu qu'il avait passé sur sa chemise rouge, en sortant du logis de sa mère pour se rendre à l'église. Le premier objet qu'il en tira fut un petit canon de cuivre.

— Voici pour un garçon, dit-il; qui le veut?

— Moi! moi! répondirent les voix des deux aînés.

— Diable! voilà qui est embarrassant! Deux frégates pour un canon! Allons, peut-être y en a-t-il un autre dans ma poche droite.

En effet, il avait apporté un second canon tout pareil au premier. Les petits garçons s'en emparèrent et s'enfuirent à quelques pas comme s'ils eussent craint qu'on ne le leur reprît.

Cependant les petites filles attendaient leur tour; il n'y en avait pas moins de quatre : les aînées comptaient huit ans, les autres cinq ou six.

— Voici des boucles d'oreilles et des chaînes d'argent; y a-t-il amateur? fit-il en imitant le glapissement d'un vendeur à l'encan.

Les aînées rougirent de surprise et de bonheur à la vue du riche cadeau.

— Oh! mon oncle, viens que je t'embrasse, dirent-elles en prodiguant au marin leurs plus tendres câlineries.

— A la bonne heure, morbleu! jura le bon Ians, au moins elles me savent gré de mon cadeau et ne me laissent point là comme ces deux drôles. Bon!... les voilà, les maudits garnemens, qui se battent à cette heure à coups de poing! Attendez, polissons, et il courut à eux la main levée. Mais les combattans, qui se disputaient au pugilat la



Le combat.

propriété d'un canon plus brillant que l'autre, n'attendirent pas l'intervention armée qui venait à eux et décampèrent. Les deux plus jeunes petites filles retenaient leur oncle dans sa course du mieux qu'elles le pouvaient, car elles n'avaient encore rien reçu; les poches de leur oncle n'étaient pas épuisées, et d'ailleurs il n'arrivait jamais les mains vides pour personne. Quand il se retourna et qu'il les vit essoufflées à sa suite, il cessa de poursuivre les boxeurs, s'assit sur l'herbe et exhiba deux poupées de carton à la physionomie rougeaude.

— Voilà deux poupons, deux magnifiques poupons de Nuremberg; je les donne pour deux baisers.

Il en reçut cent, au lieu de deux qu'il demandait.

Et maintenant que les enfans ont reçu leur part, c'est le tour des parens.

— Hé! sœurs, voici des chaînes d'argent pour vous faire belles! Et puis mettez encore ces deux cents écus dans votre coffre; il est bon d'avoir de cette graine-là en réserve pour les jours de mauvaise récolte. — Allons maintenant, rendons-nous à la messe! Quand nous aurons donné au bon Dieu les actions de grâce que nous lui devons, nous viendrons dîner au cabaret d'Ignace Beukels, à qui mon mousse a commandé, de ma part, une oie rôtie, un gigot de mouton et une bonne pièce de bœuf, sans oublier la salade, et pour les enfans une tarte grande comme la table. Après le dîner on boira un dernier coup, et je vous dirai adieu; car demain nous mettons à la voile, demain nous partons pour faire campagne! Que Dieu me soit en aide, je gagnerai encore de quoi vous faire des cadeaux, mes enfans!

Là-dessus il reprit le bras de sa mère, chacun des maris en fit autant pour sa femme; celles-ci tendirent la main à leurs plus jeunes enfans; les petites filles marchèrent en tête du cortége, et les deux combattans de tout à l'heure, oubliant leur querelle, vinrent se rallier au groupe général.

Ils se dirigèrent ensuite vers la chapelle du village, où les attendait le prêtre vêtu de ses habits sacerdotaux, car Ians, pour prix de la messe qu'il demandait, avait remis au digne curé vingt pièces d'or, le priant de distribuer aux pauvres ce qu'il ne voudrait point garder de cette somme. Arrivé sous la nef, chacun se courba et pria avec une ferveur naïve, la tête nue, à genoux sur la dalle, les mains jointes. Ians tournait pieusement dans ses doigts les grains noirs d'un rosaire. Quand vint le moment de la communion, il se dirigea vers la sainte table et reçut l'hostie sur ses lèvres avec un profond sentiment de componction. Sa mère, ses sœurs, ses beaux-frères l'imitèrent, et le curé fit suivre cette pieuse cérémonie d'une courte exhortation. Quand la messe fut terminée le digne pasteur alla quitter ses vêtemens sacerdotaux, et frappant sur l'épaule de Ians :

—Or ça, compère, dit-il, croyez-vous aller vous asseoir au banquet de famille sans m'y donner place? Je vous ai baptisé, mon garçon, je vous ai fait faire votre première communion, j'ai récité de tristes prières sur le cercueil de votre digne et honoré père, je distribue vos aumônes; ne suis-je pas de la famille, Ians!

— Sacrebleu, oui! et je suis un goujat de ne point avoir pensé à vous inviter, monsieur le curé; mais si je suis un malotru, vous êtes un brave homme! Prenez mon bras, appuyez-vous ferme; ne craignez rien, car ma mère et vous, vous ne sauriez me fatiguer. Il faut bien d'autre force pour remuer un cabestan.

Le cortége se dirigea vers le cabaret de Beukels, où Ians et sa famille festoyèrent jusqu'au soir. Alors, il tira encore une fois sa grosse montre, et embrassa ses sœurs, leurs maris et les enfans; puis il s'agenouilla devant sa mère et devant le curé.

— Bénissez-moi, leur dit-il, et ne m'oubliez point dans vos prières.

Les deux vieillards étendirent sur sa tête leurs mains vénérables. Il se releva, s'élança dans une voiture attelée de quatre chevaux de poste que le jeune garçon, vêtu du costume de mousse, avait amenés à la porte, puis il partit au grand galop.

— Adieu! cria-t-il.

— Adieu! lui répondirent toutes les voix émues. Adieu! Notre-Dame-de-Grâce vous protége!

§ III. — SECONDE RENCONTRE.

En quittant la petite ferme de la mère de Ians, le chevalier de Forbin s'était dirigé sur Dunkerque, dont le séparait encore une très-faible distance : cette fois il était arrivé sans encombre et sans avoir à subir les maladresses de son valet de chambre. La première visite qu'il fit en descendant de voiture fut pour la frégate *la Perle*, alors en rade dans le port, et il éprouva beaucoup de joie à voir ce bâtiment, car, nouvellement construit, c'était un fin voilier et l'un des meilleurs qui se trouvassent dans la marine française. Sa visite à la frégate terminée, le chevalier, suivant les ordres écrits qu'il en avait reçus à Versailles avant son départ, rassembla autour de lui les officiers de son équipage pour ouvrir devant eux un paquet cacheté du ministre. Il trouva dans ce paquet un ordre de mettre immédiatement à la voile et de se diriger immédiatement sur le port de Brest, sans remettre, ni lui ni aucun des siens, pied à terre. Il obéit donc, et se rendit à Brest, où il trouva à convoyer divers bâtimens marchands chargés pour le service du roi. Là, outre son équipage, qui était de cent-vingt hommes et de vingt-quatre pièces de canon, il embarqua sur son bord cent soldats, et il se remit en mer pour donner la chasse aux navires anglais et hollandais qui naviguaient dans ces parages. Une heureuse et brillante expédition inaugura ses débuts : un corsaire hollandais de quatorze pièces de canon vint le reconnaître et prit au large quand il eut vu à qui il avait affaire; le chevalier lui donna la chasse et ne tarda pas à l'atteindre. Le corsaire reconnut alors plus que jamais l'infériorité de ses forces et résolut néanmoins de périr plutôt que de se rendre. Lorsqu'il vit donc que le chevalier de Forbin manœuvrait pour jeter sur lui les grapins d'abordage, il fit clouer les écoutilles de son bâtiment, afin que ses gens, n'ayant plus où se sauver, fussent obligés de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. L'abordage se fit, et se fit des plus sanglans; les malheureux Hollandais se battirent en désespérés, de sorte que dans un instant leur pont fut couvert de morts. A cette vue, le chevalier sauta dans le vaisseau pour faire cesser la tuerie; sans cela, il n'en échappait pas un seul, tant l'équipage de *la Perle* était irrité de la résistance qu'il avait rencontrée. Le chevalier, à peine sorti du port de Brest, rentra donc triomphant, trois heures après, avec une prise importante. Toute la ville, émue de ce glorieux fait d'armes, se rassembla sur le port pour assister à son entrée et saluer de ses applaudissemens *la Perle*, traînant à sa remorque le corsaire hollandais.

Le lendemain, des ordres arrivèrent; ils chargeaient le chevalier de Forbin d'escorter jusqu'au Havre-de-Grâce plusieurs bâtimens marchands et de les aider à se défendre contre les corsaires s'il s'en présentait pour les attaquer. La *Perle* devait rencontrer, chemin faisant, le *Hareng-Saur*, qui croisait dans ces parages et à qui le ministre avait commandé de se réunir à elle pour renforcer l'escorte des navires marchands au nombre de vingt, et qui du reste se trouvaient armés et en état de se défendre eux-mêmes.

Le nom bizarre de la frégate dont lui parlait la lettre du ministre rappela au souvenir du chevalier de Forbin le marin Ians, à qui son départ précipité l'avait obligé de manquer de promesse. Il résolut de saisir l'occasion qui le rapprochait de l'équipage dans lequel servait ce marin pour tâcher de l'obtenir de son commandant, et il donnait l'ordre de faire les signaux nécessaires pour demander une entrevue à ce commandant, lorsque, parvenu en travers de l'île de Vigth, il aperçut au loin deux bâtimens qui se dirigeaient vers la petite flotte. Il ne tarda point à reconnaître dans ces nouveaux venus deux navires anglais armés de cinquante canons et qui évidemment donnaient la chasse à *la Perle*, au *Hareng-Saur* et au convoi qu'ils protégeaient. Le temps était beau et la mer fort calme, avec un petit vent. A la vue de ces deux formidables navires qui venaient donner dans la flotte, le chevalier consulta par signaux le commandant du *Hareng-Saur* pour délibérer avec lui sur le parti qu'il y avait à prendre. Le plus sûr était d'abandonner les bâtimens marchands, car, on ne pouvait sauver les deux vaisseaux par un autre moyen. Cependant, l'avis émis par le chevalier et les reponses faites par le lieutenant qui commandait *le Hareng-Saur* furent que, malgré les dangers d'aller à l'ennemi, il ne convenait nullement de fuir. On arma donc à la hâte deux des plus gros marchands de la flotte, et l'on marcha hardiment aux Anglais pour tenter l'abordage sur l'un de leurs navires, tandis que les bâtimens marchands occuperaient l'autre en lui tirant des coups de canon. Les mesures prises ainsi, on déploya le pavillon de France, et M. de Forbin descendit de sa cabine, dont on le vit ressortir bientôt vêtu de son grand uniforme de lieutenant de frégate, les cheveux bouclés avec soin, en bas de

soie et en petits souliers à talons rouges. D'abord les chances se présentèrent favorablement pour les navires français. La direction du vent et le calme de la mer rendaient probable l'abordage. L'abordage neutralisait la redoutable artillerie de l'ennemi, qui, entre la double attaque des deux frégates françaises, pouvait alors être vaincu. *La Perle* s'accrocha donc au vaisseau ennemi; mais par malheur *le Hareng-Saur* fit un faux abordage. Le chevalier comprit alors le péril de sa position, la fuite pouvait encore le sauver, mais il préféra la mort à cet aveu de la faiblesse de son équipage, et il continua le combat.

Cependant, si *le Hareng-Saur* n'avait pu s'attacher au navire anglais, il n'en combattait pas moins corps à corps avec lui, le couvrait de ses grenades et finit par pouvoir enfin aborder. La victoire eût récompensé probablement la bravoure des deux équipages français, sans la lâcheté des bâtimens marchands, qui prirent la fuite et laissèrent ainsi le second navire anglais libre de venir à l'aide de celui qui commençait à céder à l'abordage des nôtres. Alors toute résistance de la part de *la Perle* et du *Hareng-Saur* devint inutile; ils n'en continuèrent pas moins de combattre avec une bravoure désespérée, et peut-être n'eût-il pas échappé un homme des deux équipages si le chevalier de Forbin, déjà percé de six blessures, n'eût reçu à la tête un éclat de grenade qui lui couvrit le visage d'une si grande quantité de sang qu'il cessa tout à fait d'y voir. Il descendit un moment près du chirurgien pour se faire panser. Antoine Ferou, qui jusque-là s'était prudemment caché derrière un amas de cordages et de ballots, à l'abri des balles, profita de cette occasion pour suivre son maître et se placer mieux encore en sûreté. Le chevalier lui donna l'ordre de remonter sur le pont avec menace de lui casser la tête s'il ne continuait pas à combattre; car il croyait qu'Antoine Ferou s'était intrépidement battu jusque-là et ne le suivait que par affection. Antoine, qui vit en face de lui la gueule du pistolet de son maître, remonta précipitamment sur le pont; là, il entendit les balles siffler autour de sa tête, et sa terreur n'en diminua pas : il se jeta à genoux et fondit en larmes. Comme on partageait sur le bâtiment l'opinion du chevalier sur le fanfaron, on n'attribua point ces doléances à la peur, mais au désespoir que lui causait la mort de son maître. Alors, se croyant sans chef, les soldats et les matelots ne songèrent plus qu'à se sauver; quelques-uns se jetèrent dans une chaloupe; Antoine Ferou les suivit et ne tarda point à gagner un des bâtimens marchands qui s'éloignaient à force de voile. Quelqu'un vint apprendre cette panique au chevalier. Eperdu de colère, il s'élança sur le pont; mais tout son équipage avait péri ou avait fui, et il ne trouva que le commandant du *Hareng-Saur*, criblé de blessures et qui, traqué du navire anglais sur la *Perle*, faisait une glorieuse résistance. Le chevalier vint se ranger à côté de lui, et malgré l'ardeur du combat, il reconnut, non sans surprise, dans cet officier le matelot Ians. Tandis qu'il frappait rudement sur les Anglais en réfléchissant à cette circonstance bizarre, un coup de hache le jeta à terre sans connaissance. Quand il revint à lui, il se trouva à bord d'un navire britannique, prisonnier de guerre et en route pour les cabanons de l'Angleterre.

A cette époque, l'usage était dans la marine de laisser dépouiller par les matelots ceux qui tombaient au pouvoir des marins; le chevalier, revêtu d'un uniforme de grand prix, avait subi le sort ordinaire. Un homme du bord lui donna une camisole et une culotte de toile en assez mauvais état; car dans ses *Mémoires*, M. de Forbin raconte qu'une grande partie de sa jambe gauche se laissait voir à travers les vastes trous de ce vêtement; une paire de souliers percés et un bonnet crasseux complétèrent la toilette de celui qui passait, à juste titre, pour l'un des plus élégans cavaliers de la cour de Louis XIV.

Le chevalier prit gaîment son parti de cette mésaventure et en rit avec le lieutenant du *Hareng-Saur*, qui se trouvait un peu moins mal mené parce qu'il parlait anglais et qu'il avait su se concilier les matelots ennemis par quelques paroles bouffonnes. Il lui demanda comment il se faisait que le matelot qu'il avait vu chez la vieille femme des environs de Bergues se trouvait aujourd'hui le lieutenant d'une frégate du roi. Celui-ci se prit à rire.

— La chose est bien simple, monsieur, dit-il dans un patois mélangé de flamand et de français. Je suis parti de chez ma mère simple mousse, et la bonne femme, séparée de tout rapport avec ceux qui pourraient lui apprendre ma fortune, ne croirait peût-être pas que son fils est devenu un lieutenant de vaisseau, et le regarderait comme un fou s'il le lui disait. Et puis, faut-il vous l'avouer, monsieur, je trouve une joie infinie à revenir, obscur et ignoré, chez ma mère, qui n'oserait peut-être plus m'aimer à son aise si elle me voyait en uniforme brodé. Pour elle je suis toujours le matelot Ians, tandis que que pour tous les autres je suis le lieutenant Jean Barth !

— Jean Barth! s'écria le comte de Forbin; vous êtes le brave et célèbre Jean Barth?

— Pas plus brave, pas plus célèbre que le brave et célèbre chevalier de Forbin, monsieur. Donc comprenez-vous ma joie à m'asseoir près de ma mère sans voir se rassembler autour de mon passage tous les badauds des villages voisins, curieux de regarder comment se trouve fait un lieutenant de vaisseau qui jadis a gardé leurs cochons. Il me faudrait subir les amitiés de beaucoup de gens qui ne se soucient point de moi aujourd'hui et regardent ma veste de laine sans y prendre garde! Et puis, mes sœurs deviendraient fières et ambitieuses; mes beaux-frères se sentiraient mal à l'aise de bêcher du matin au soir leur jardin, tandis que le frère de leur femme commanderait un navire de sa Majesté! Par saint Jean mon patron! je reste et je resterai pour eux tant que je le pourrai le marin qui fait, de temps à autre, de bonnes prises dont il partage avec eux le profit; voilà tout. Ce serait un véritable chagrin pour moi que le jour où mon secret, gardé depuis si longtemps, leur serait dévoilé. J'ai bien peur qu'un jour ou l'autre quelque bavard ne me rende ce service.

Le bâtiment qui emmenait prisonniers Jean Barth et le chevalier de Forbin, et qui avait en outre grand besoin de se faire radouber, se dirigea sur Plimouth. Arrivés à terre, on enferma les deux officiers dans une prison qui donnait sur la mer; on se relâcha enfin un peu des rigueurs extrêmes dont on avait jusque-là usé à leur égard. On leur permit, à de certaines heures, d'avoir quelques rapports avec les habitans de la ville, et ce fut ainsi que le chevalier de Forbin reçut la visite d'un protestant dont il avait jadis sauvé la vie durant les guerres de religion. Celui-ci, jaloux de témoigner sa reconnaissance au chevalier, lui procura les moyens d'emprunter une somme qui lui procurât d'abord des vêtemens et ensuite un peu de bien-être dans sa prison. Puis il lui amena un chirurgien dont il avait grand besoin, car les blessures du brave officier n'avaient été que fort mal pansées jusque-là. Le chevalier partagea fraternellement toutes ces bonnes fortunes avec Jean Barth, et le séjour de leur prison finit par devenir aussi supportable qu'une prison peut l'être. Ils passaient leur temps, le chevalier à rêver aux moyens de s'échapper, Jean Barth à boire du matin au soir et à ne quitter guère les cou-

des de dessus la table de la cantine. Pendant le jour, les deux prisonniers étaient libres d'errer comme il leur plaisait dans l'enceinte de leur prison; mais quand venait la nuit on les renfermait dans une même chambre, dont l'unique fenêtre donnait sur la mer et que fermaient d'énormes barreaux, où certes l'on n'avait pas ménagé le fer. On poussait la rigueur jusqu'à ne point leur laisser de lumière, et ils n'avaient d'autre ressource que de se coucher et de s'endormir à la nuit tombante ou de se livrer à des causeries dans l'obscurité : c'est ce qu'ils faisaient toujours lorsque les libations de Jean Barth durant la journée n'avaient point tellement alourdi la tête du brave marin que le sommeil lui fût indispensable et inévitable. Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent à se conter mutuellement chacun les aventures de leurs existences bizarres.

Le chevalier de Forbin était le cadet d'une ancienne famille de Provence anoblie par Louis XI et qui comptait plusieurs membres illustres, comme on disait alors, dans l'épée, dans l'église et dans la robe. Sa jeunesse avait été folle, dissipée, écervelée, comme celle de tous les cadets de grande famille à une époque si voisine encore des guerres de la Fronde. Un duel à Toulon, en plein jour et dans lequel il eut le malheur de tuer le chevalier de Gourdon, l'exposa à toute la colère du roi, et l'on eut recours, pour le soustraire aux fatals effets de cette colère, à un expédient qui ne réussirait guère au temps où nous vivons. La famille du chevalier de Forbin usa de tout son crédit pour le faire condamner à mort par le parlement de Provence comme ayant assassiné le chevalier de Gourdon. Le parlement rendit ce service à M. de Forbin, et le roi, qui fût resté sans miséricorde pour un duelliste, pardonna sans difficulté à un assassin et lui octroya des lettres de grâce. Cependant il fit donner au jeune homme le conseil de s'embarquer à bord d'un bâtiment qui faisait voile pour le royaume de Siam et qui conduisait au monarque de ces contrées lointaines une ambassade en échange de celle que Louis XIV avait reçue de lui.

Après une longue et aventureuse traversée, le chevalier arriva au but de son voyage et trouva, comme vous le savez déjà, que ce royaume et cette ville ressemblaient singulièrement à un village. Il en fit des plaisanteries si bouffonnes et si peu cachées que le commandant de l'expédition, M. de Chaumont, craignit que l'audacieux chevalier ne révélât le ridicule avortement des espérances commerciales conçues sur ce pays et ne lui enlevât les récompenses qu'on ne manquerait pas de lui décerner s'il lui était possible de déguiser un peu et d'embellir beaucoup la réalité. Le père Tachard, qui avait provoqué l'ambassade, ayant lui-même intérêt à brider la langue intempérante du chevalier, le seconda dans ses desseins, et on signifia au pauvre garçon que le roi de Siam désirait le garder près de lui pour lui confier le commandement de sa flotte. Le chevalier refusa net. L'ambassadeur, au nom du roi, lui ordonna d'accepter, et il fallut que le chevalier devînt grand amiral à son corps défendant. Il resta quatre années parmi ces barbares et sans cesse exposé, comme vous le savez de la bouche même du chevalier, à exécuter les ordres périlleux que lui imposait le Portugais ministre du roi de Siam, et qui, jaloux de la faveur que le Français trouvait près du roi, voulait se débarrasser de lui en le faisant tuer. Enfin il put se dérober à cette vie d'ennuis et de dangers et s'embarqua furtivement pour la France, où le bon accueil du roi le consola de tout ce qu'il avait souffert.

Jean Barth écouta le récit du chevalier de Forbin avec tout l'intérêt d'un esprit ignorant mais ami du merveilleux et doué d'une vive intelligence. Il pressait de questions son camarade de captivité, il ne pouvait se lasser de l'interroger sur les mœurs des Siamois, parmi lesquels ce dernier avait si longtemps vécu et s'en amusait comme un enfant s'amuse d'un conte de fée.

— Et vous? lui dit un jour le chevalier de Forbin, ne me direz-vous pas aussi votre histoire et vos aventures?

— Monsieur le chevalier, répliqua-t-il, mon histoire n'a rien de merveilleux et d'étonnant comme la vôtre; cependant, si vous le désirez, je vous la conterai tout du long, à la condition toutefois que vous ne vous rirez point de mon mauvais français et de ma gaucherie à dire, car je ne m'entends pas à jouer de la langue comme du couteau d'abordage.

— Ne te défie pas de toi et va ton train, répliqua le chevalier, qui s'exhaussa jusqu'à la fenêtre en plaçant une chaise sur la table.

Jean Barth le regarda, un peu surpris de cette manière étrange de se placer pour écouter Il n'en commença pas moins son récit.



§ IV. — Ou Jean Barth raconte son histoire.

Pour lors, dit Jean Bart, qui se sentait de plus en plus embarrassé de commencer son histoire et qui ne savait de quelle façon s'y prendre, mon récit ne sera pas long. Je suis, comme vous le savez, le fils d'un pêcheur et d'une paysanne qui ont eu encore deux autres enfans, mais des filles : Tréa et Margriet. Que faites-vous là assis devant la fenêtre et plus occupé des barreaux que de mon histoire?

— Pas un mot de cela, Jean Barth, élève la voix et parle le plus haut que tu pourras.

Et le chevalier, se penchant vers Jean Barth, lui fit toucher une petite lime faite d'un ressort de montre.

— Par saint Ians mon patron, s'écria le marin éperdu de joie, de qui tenez-vous donc ce précieux cadeau?

— Je n'en sais rien; je l'ai trouvé dans le pain qu'on nous a apporté ce matin. Mais continue donc ton histoire et parle bien haut, car j'ai peur qu'on n'entende les grincemens de la scie!



La scie.

— Comme je vous le disais, reprit Jean Barth, dont le cœur battait de joie et d'espérance, mon père et ma mère n'étaient riches que de trois enfans, d'une barque, d'un filet et d'une cabane. A peine avais-je quatre ans que mon père m'emmenait avec lui à la pêche. Si bien que je peux dire que ma plus ancienne amie c'est la mer. J'ai passé plus d'une nuit en ma vie sans autre lit que ma chaloupe, avec des filets pour matelas, la brume pour rideaux et la tempête pour berceuse. Cependant, il y avait des jours où la mer, malgré l'ancienneté de notre connaissance, se montrait mauvaise camarade et ne voulait pas, bon gré malgré, nous lâcher ses poissons. Alors mon père me dit un jour que nous revenions notre barque vide, après avoir tenu trois jours la mer :

— Mon garçon, le métier de pêcheur est un mauvais métier. Si je n'étais pas si vieux, et peut-être même malgré cela, si je n'avais pas une femme et deux filles, j'en prendrais un autre et j'irais m'engager dans la marine hollandaise. Il faut que tu fasses, Ians, mon garçon, ce que je voudrais pouvoir faire. Voilà que tu comptes douze ans. Il n'y a pas dans le monde un gars plus capable que toi de faire un mousse; si tu le veux, nous allons aller trouver le commandant d'un petit corsaire hollandais qui se trouve dans le port, nous ferons affaire avec lui.

— Topez-là, mon père, j'accepte!

Et nous voilà ramant vers la mauvaise coquille de noix du corsaire. Mon père lui expliqua ce que nous voulions: le capitaine, gros, petit homme dont je n'oublierai jamais de ma vie la figure à la fois sournoise et méchante, après avoir écouté ce que mon père lui proposait, répliqua : — Si ce gars n'a peur ni d'une douzaine de coups de corde sur les reins ni de grimper au haut d'un mât, je le prends à mon bord.

— Quant à ce qui est des coups de corde, reprit mon père, je ne vous dirai pas qu'il en ait reçu beaucoup, quoiqu'il n'en ait pas non plus complétement manqué; mais pour grimper à un mât, vous allez voir! Et, sur un signe qu'il me fit, je m'élançai au sommet du plus haut mât.

— Voilà qui est bien, dit le capitaine; s'il a besoin de coups de corde, on lui fournira ce qu'il lui en manque. Adieu, mon bonhomme, je garde votre fils.

— J'aurais voulu, dit mon père en se grattant la tête et embarrassé de voir sa proposition si promptement prise au mot, j'aurais voulu qu'il embrassât, avant de partir, sa mère.

— Je mets à la voile dans un quart d'heure; et puis, à vrai dire, je n'aime guère qu'un mousse arrive à mon bord les yeux rouges et le cœur gros; cela ne vaut rien pour le mal de mer. Vous embrasserez votre femme de la part de Ians et de la mienne, fit-il en ricanant, et vous lui remettrez ce louis d'or pour la dédommager de ne pas arroser de larmes le museau de ce galopin. Allons, tournez le dos, et adieu, car le vent devient bon et me pousse hors du port!

Mon père eut à peine le temps de m'embrasser et descendit dans sa barque, qui disparut bientôt à mes yeux. J'étais encore là debout sur le pont à regarder au loin comme si je l'eusse encore vue, quand je me sentis frapper d'un rude coup de pied. C'était le capitaine qui me criait: « Allons donc, animal; es-tu ici pour regarder voler les mouettes? »

— Capitaine, répliquai-je en frottant ma culotte, vous m'avez promis des coups de corde et non pas des coups de pied.

La plaisanterie lui parut bonne, et il en rit.

— Allons, dit-il, je vois que tu es un joyeux compère. Fais bien ton devoir, et nous nous entendrons.

Là-dessus je me mis à la besogne, et je fis voir aux matelots et aux autres mousses que je n'étais pas un novice. Il y eut un de mes camarades qui voulut me gausser de la caresse que le capitaine m'avait faite avec son pied; je lui répliquai par un coup de poing si bien asséné sur le visage qu'il alla tomber à trois pas de là dans une cuve pleine d'eau, où il eut tout ce qu'il lui fallait pour étancher le sang qui coulait à grands flots de son nez. Je lui en fis la remarque en goguenardant, et après cette petite aventure je me trouvai installé à bord du *Brousmiche* comme si j'y fusse venu au monde. — Tout va-t-il bien, monsieur le chevalier?

— A merveille! Continue.

— Après trois jours de navigation, nous rencontrâmes un navire portugais. Le capitaine résolut de le décharger des marchandises et de l'or qu'il apportait du Pérou et courut sus à l'ennemi. Celui-ci nous tira au nez quelques coups de canon et endommagea fortement notre coque : quelques-uns s'en émurent à bord; mais le capitaine s'écria que notre petit bâtiment ne devait plus nous servir et que peu lui importait qu'il fût brisé ou non, puisque les

Portugais allaient nous en fournir un tout neuf. Là-dessus, il crie à l'abordage; les grapins accrochent le portugais et voilà que l'on s'élance sur le pont de l'ennemi. Sacrebleu! monsieur, cette musique de coups de pistolets, de cris, de hurlemens, de cliquetis d'épées et de couteaux fut de mon goût! J'étais partout, frappant à droite et à gauche, enivré par l'odeur de la poudre et réjoui comme à une noce. Je venais d'en finir avec un grand gaillard de matelot quand je vis près de moi mon capitaine entouré d'un groupe de Portugais qui lui rendaient, pour le quart d'heure, la vie assez difficile. Je m'élance sur le plus gênant, et de ma hache d'abordage je lui coupe la tête en deux; il tombe sur son voisin, qui se retourne et vient à moi. Pendant que je m'escrime avec ce nouvel adversaire, mon capitaine, qui n'avait plus affaire qu'à deux Portugais, finit promptement avec eux et veut venir à mon aide; mais je lui crie :

— Capitaine, fichtre! laissez-moi à ma besogne,» et je jette à mes pieds le Portugais. Un petit quart d'heure après, nous étions maîtres du *Corregidor;* on jeta par-dessus le pont les cadavres des hommes tués dans cette affaire, et le capitaine visita les coffres et la cale. Il revint, joyeux, nous annoncer que le bâtiment était chargé de lingots d'or, et donna ordre de revenir en Hollande pour partager à l'aise cette bonne aubaine.

Quand nous fûmes débarqués à Amsterdam et qu'il s'agit de donner à chacun son lot, je m'avançai comme les autres afin de recevoir ma mince portion de mousse. Le capitaine dit alors :

— Camarades, ne pensez-vous pas qu'il faille donner à cet enragé de petit bonhomme la portion de matelot? Je l'ai vu, pour mon compte, décrocher quatre Portugais!

— C'est contre la règle ce que vous voulez faire, objecta un vieux marin; un mousse ne saurait recevoir la part de matelot.

— Eh bien! tout se passera dans les règles, brutal, ajouta le capitaine, car je nomme Ians matelot. Tiens, garçon, voilà trois livres d'or. Mets ça dans ta poche; je te donne trois semaines pour les porter à ton père; je ne remettrai pas à la voile avant un mois, sois exact au rendez-vous.

Je ne fis ni une ni deux, je m'embarquai pour Dunkerque, et j'arrivai trois jours après, le soir, à la porte de mon père.

— Pan! pan!

— Qui est-là?

— C'est moi donc!

— Sainte Vierge! c'est Ians! s'écria ma mère de sa grosse et bonne voix.

Et elle accourut ouvrir. Je n'oublierai jamais sa joie! Elle m'embrassait, elle pleurait, elle remerciait le bon Dieu, la Vierge et tous les saints du Paradis! Je n'étais pas moins ému; enfin, je repris un peu de raison.

— Qui t'a fait revenir si vite? me demanda mon père; tu as la permission de ton capitaine, n'est-ce pas? car un mousse ne saurait s'absenter de son bord sans la permission de son capitaine.

— Je ne suis plus mousse! mon père.

— Qu'est-ce que cela veut dire? me demanda sévèrement le bonhomme.

— Je suis matelot! le capitaine m'a donné ce grade.

— Pas possible!

— Et voilà ma part dans la dernière prise.

— Qu'est-ce que ces boulons de cuivre malpropre?

— C'est de l'or, de l'or en barre, mon père! Il y en a trois livres; et je vous les apporte pour que vous achetiez des robes à ma mère.

Nous passâmes le reste de la nuit à causer au coin du feu, et vous sentez que je n'oubliai point mes prouesses de l'abordage. Ma mère pâlissait des dangers que j'avais courus, mon père frappait joyeusement ses grosses mains les unes contre les autres, mes sœurs me regardaient avec étonnement.

Quand le jour fut venu, j'allai avec mon père vendre chez un bijoutier de la ville mes trois livres d'or. On m'en donna quatre mille piastres; mon père ne pouvait croire à tant de richesses; il voulu consulter le curé sur l'emploi qu'il en fallait faire. Ce digne prêtre nous conseilla d'en acheter notre cabane et le petit jardin qui l'avoisinait, ce qui fut fait aussitôt.

A la fin du mois j'allai rejoindre le capitaine, et je servis à son bord jusqu'au moment où la France déclara la guerre à la Hollande; alors je dis au vieux loup de mer :

— Je n'aurais jamais quitté vos côtés, mon capitaine, mais voilà la guerre qui se fait entre votre pays et le mien; il faut que j'aille servir à bord d'un bâtiment de France.

— Tu as raison, me dit-il; va-t'en, et si nous nous rencontrons un jour dans un abordage, nous nous taperons dur, comme de braves marins que nous sommes.

— Je mangerais plutôt ma hache d'arme que de vous couper jamais seulement un cheveu, répliquai-je.

— Voilà qui est bien répondu, dit-il, avec une grosse larme dans l'œil! Tiens, que c'est bête! je pleure! Nous allons vider une pinte de bierre, et puis adieu!

Nous nous séparâmes une demi-heure après, et je vins à Dunkerque, où je m'embarquai comme matelot sur une frégate française. On m'avait d'abord contesté ce grade à cause de ma grande jeunesse; mais quand on sut que j'étais depuis trois ans à bord du *Brousmiche*, on ne fit plus de difficultés, et je leur prouvai à la première affaire qu'ils n'avaient pas eu tort. Enfin et bref, je fis si bien mes petites affaires que de grade en grade je suis parvenu, moi qui ne sais ni lire ni écrire, moi qui n'étais que le fils d'un pauvre pêcheur, au grade de lieutenant de vaisseau. J'oubliais de vous dire que je m'étais marié, — ou plutôt je ne l'oubliais pas; mais c'est là un souvenir si amer que j'évite toujours d'en parler. Maria! pauvre Maria! Morte, monsieur, deux mois après notre mariage! morte en donnant le jour à un fils! Je crus que je deviendrais fou lorsqu'en revenant d'une expédition j'allai frapper à la porte de mon logis, et que ma mère vint m'ouvrir en pleurant! Je compris tout sans qu'elle m'en dit un mot, et mon premier mouvement fut de prendre mon poignard pour en finir de suite avec tant de chagrin. Mais ma mère m'entraîna dans la chambre de ma femme, et me présenta le berceau de mon enfant. Je ne pouvais plus mourir, monsieur, et je vécus. Néanmoins encore pendant bien des mois et pendant bien des années, quand je me trouvais, durant l'abordage, au milieu des balles et des coups de poignard, je me demandais : n'y en aura-t-il pas une pour moi? mais ces pensées-là ont fini par me quitter, et j'en remercie Dieu. — Tout va-t-il bien, monsieur?

— Sur mon âme, j'oubliais en l'écoutant la besogne que j'ai à faire, répliqua tout bas M. de Forbin; j'ai le cœur serré comme si j'allais pleurer. Mais allons, allons, ce n'est point là le métier de marin que de pleurer comme une voile qui a reçu de la pluie pendant toute une journée. Et ton fils, qu'en as-tu fait?

— Quand il a eu sept ans, je l'ai mis à mon bord afin d'en faire un marin comme son père. L'enfant mordit peu

d'abord au métier, et la première fois qu'il entendit des balles siffler à ses oreilles, il eut peur et courut se cacher. La colère et la honte me prirent; le fils de Jean Barth trembler et fuir! Je l'attachai de mes mains au mât de mon vaisseau, je le laissai là un quart d'heure exposé aux balles; après quoi je le déliai, le pris par la main et l'entraînai avec moi au milieu de l'abordage. Le petit gaillard avait profité de la leçon, car il se conduisit bravement, et tapa durement sur ceux qu'il rencontraient. A mon retour à terre, il n'y en eut pas moins plusieurs de mes amis qui me blâmèrent, entre autres monsieur le curé, et il fallut, malgré mes idées contraires, mettre mon fils à l'école pour qu'il y apprît à lire et à écrire. Voilà deux ans qu'il fait ses études; mais il faut qu'il se dépêche, car une fois hors de cette damnée prison, je veux le remettre en mer et en jouir un peu.

En ce moment le chevalier de Forbin descendit de l'échafaudage de chaises et de table qu'il avait dressé pour s'élever jusqu'à la fenêtre.

—Tout va bien, dit-il en se penchant à l'oreille de Jean; le barreau est presque entièrement scié; la moindre secousse l'enlèvera.

— Mais qui diable a pu vous envoyer cette lime?

— Je n'en sais rien, mais les amis secrets qui nous viennent en aide ne nous abandonneront certainement point après avoir si bien commencé à nous servir. Bonsoir, Jean Barth.

— Bonsoir, monsieur le chevalier.

Et ils s'endormirent tous les deux profondément.

S. Henry BERTHOUD.

(*La suite au numéro prochain.*)

CONTES ÉTRANGERS.

LE PIED DE MOMIE.

J'étais entré par désœuvrement chez un de ces marchands de curiosités dits marchands de bric-à-brac dans l'argot parisien, si parfaitement inintelligible pour le reste de la France.

Vous avez sans doute jeté l'œil, à travers le carreau, dans quelques-unes de ces boutiques devenues si nombreuses depuis qu'il est de mode d'acheter des meubles anciens, et que le moindre agent de change se croit obligé d'avoir sa *chambre moyen âge*. C'est quelque chose qui tient à la fois de la boutique du ferrailleur, du magasin du tapissier, du laboratoire de l'alchimiste et de l'atelier du peintre; dans ces antres mystérieux où les volets filtrent un prudent demi-jour, ce qu'il y a de plus notoirement ancien, c'est la poussière; les toiles d'araignées y sont plus authentiques que les guipures, et le vieux poirier y est plus jeune que l'acajou arrivé d'hier d'Amérique.

Le magasin de mon marchand de bric-à-brac était un véritable capharnaum; tous les siècles et tous les pays semblaient s'y être donné rendez-vous: une lampe étrusque de terre rouge posait sur une armoire de Boule, aux panneaux d'ébène sévèrement rayés de filamens de cuivre; une duchesse du temps de Louis XV allongeait nonchalamment ses pieds de biche sous une épaisse table du règne de Louis XIII, aux lourdes spirales de bois de chêne, aux sculptures entremêlées de feuillages et de chimères. Une armure damasquinée de Milan faisait miroiter dans un coin le ventre rubané de sa cuirasse; des amours et des nymphes de biscuit, des magots de la Chine, des cornets de Céladon et de Craquelé, des tasses de Saxe et de vieux Sèvres encombraient les étagères et les encoignures. Sur les tablettes denticulées des dressoirs rayonnaient d'immenses plats du Japon, aux dessins rouges et bleus, relevés de hachures d'or côte à côte avec des émaux de Bernard de Palissy, représentant des couleuvres, des grenouilles et des lézards en relief. Des armoires éventrées s'échappaient des cascades de lampas glacé d'argent, des flots de brocatelle criblée de grains lumineux par un oblique rayon de soleil; des portraits de toutes les époques souriaient à travers leur vernis jaune dans des cadres plus ou moins fanés.

Le marchand me suivait avec précaution dans le tortueux passage pratiqué entre les piles de meubles, abattant de la main l'essor hasardeux des basques de mon habit, surveillant mes coudes avec l'attention inquiète de l'antiquaire et de l'usurier. C'était une singulière figure que celle du marchand: un crâne immense, poli comme un genou entouré d'une maigre auréole de cheveux blancs que faisait ressortir plus vivement le ton saumon-clair de la peau, lui donnait un faux air de bonhomie patriarcale, corrigée du reste par le scintillement de deux petits yeux jaunes qui tremblotaient dans leur orbite comme deux louis d'or sur du vif argent. La courbure du nez avait une silhouette aquiline qui rappelait le type oriental ou juif. Ses mains, maigres, fluettes, veinées, pleines de nerfs en saillie comme les cordes d'un manche à violon, onglées de griffes semblables à celles qui terminent les ailes membraneuses des chauves-souris, avaient un mouvement d'oscillation senile inquiétant à voir; mais ces mains agitées de tics fiévreux devenaient plus fermes que des tenailles d'acier ou des pinces de homard dès qu'elles soulevaient quelque objet précieux, une coupe d'onyx, un verre de Venise ou un plateau de cristal de Bohême; ce vieux drôle avait un air si profondément rabbinique et cabalistique qu'on l'eût brûlé sur la mine, il y a trois siècles.

— Ne m'acheterez-vous rien aujourd'hui, monsieur? Voilà un kriss malais dont la lame ondule comme une flamme; regardez ces rainures pour égoutter le sang, ces dentelures pratiquées en sens inverse pour arracher les entrailles en retirant le poignard; c'est une arme féroce, d'un beau caractère et qui ferait très-bien dans votre trophée; cette épée à deux mains est très-belle, elle est de Josepe de la Hera; et cette cochelimarde à coquille fenestrée, quel superbe travail!

— Non, j'ai assez d'armes et d'instrumens de carnage; je voudrais une figurine, un objet quelconque qui pût me servir de serre-papier, car je ne puis souffrir tous ces bronzes de pacotille que vendent les papetiers, et qu'on retrouve invariablement sur tous les bureaux.

Le vieux gnôme, furetant dans ses vieilleries, étala devant moi des bronzes antiques ou soi-disant tels, des morceaux de malachite, de petites idoles indoues ou chinoises,



Idoles indiennes.

espèce de poussahs de jade, incarnations de Brahma ou de Wishnou merveilleusement propres à cet usage, assez peu divin, de tenir en place des journaux et des lettres. J'hésitais entre un dragon de porcelaine tout constellé de verrues, la gueule ornée de crocs et de barbelures, et un petit



Dragons chinois.

fétiche mexicain fort abominable, représentant au naturel le dieu Witziliputzili, quand j'aperçus un pied charmant que je pris d'abord pour un fragment de Vénus antique. Il avait



Le pied de momie.

ces belles teintes fauves et rousses qui donnent au bronze Corentin cet aspect chaud et vivace si préférable au ton vert-degrisé des bronzes ordinaires, qu'on prendrait volontiers pour des statues en putréfaction : des luisans satinés frissonnaient sur ses formes rondes et polies par les baisers amoureux de vingt siècles; car ce devait être un airain de Corinthe, un ouvrage du meilleur temps, peut-être une fonte de Lysippe!

Ce pied fera mon affaire, dis-je au marchand, qui me regarda d'un air ironique et sournois en me tendant l'objet demandé pour que je pusse l'examiner plus à mon aise.

Je fus surpris de sa légèreté; ce n'était pas un pied de métal, mais bien un pied de chair, un pied embaumé, un pied de momie : en regardant de près, l'on pouvait distinguer le grain de la peau et la gauffrure presque imperceptible imprimée par la trame des bandelettes. Les doigts étaient fins, délicats, terminés par des ongles parfaits, purs et transparens comme des agathes; le pouce, un peu séparé, contrariait heureusement le plan des autres doigts à la manière antique, et lui donnait une attitude dégagée, une sveltesse de pied d'oiseau; la plante, à peine rayée de quelques hachures invisibles, montrait qu'elle n'avait jamais touché la terre et ne s'était trouvé en contact qu'avec les plus fines nattes de roseaux du Nil et les plus moelleux tapis de peaux de panthère.

— Ha! ha! vous voulez le pied de la princesse Hermonthis, dit le marchand avec un ricanement étrange, en fixant sur moi ses yeux de hibou : ha! ha! ha! pour un serre-papier! idée originale, idée d'artiste; qui aurait dit au vieux Pharaon que le pied de sa fille adorée servirait de serre-papier l'aurait bien surpris lorsqu'il faisait creuser une montagne de granit pour y mettre le triple cercueil peint et doré, tout couvert d'hiéroglyphes avec de belles peintures du jugement des âmes, ajouta à demi-voix et comme se parlant à lui-même le petit marchand singulier.

— Combien me vendrez-vous ce fragment de momie?

— Ah! le plus cher que je pourrai, car c'est un morceau superbe; si j'avais le pendant, vous ne l'auriez pas à moins de cinq cents francs : la fille d'un Pharaon, rien n'est plus rare.

— Assurément cela n'est pas commun; mais enfin combien en voulez-vous? — d'abord je vous avertis d'une chose, c'est que je ne possède pour tout trésor que cinq louis; — j'achèterai tout ce qui coûtera cinq louis, mais rien de plus. Vous scruteriez les arrière-poches de mes gilets et mes tiroirs les plus intimes que vous n'y trouveriez pas seulement un misérable tigre à cinq griffes.

— Cinq louis le pied de la princesse Hermonthis, c'est bien peu, très-peu en vérité, un pied authentique, dit le marchant en hochant la tête et en imprimant à ses prunelles un mouvement rotatoire. Allons, prenez-le, et je vous donne l'enveloppe par-dessus le marché, ajouta-il en le roulant dans un vieux lambeau de damas; très-beau damas, véritable damas des Indes, qui n'a jamais été reteint; c'est fort, c'est moelleux, marmottait-il en promenant ses doigts sur le tissu éraillé par un reste d'habitude commerciale qui lui faisait vanter un objet de si peu de valeur qu'il le jugeait lui-même digne d'être donné.

Il coula les pièces d'or dans une espèce d'aumonière moyen âge pendant à sa ceinture, en répétant : — Le pied de la princesse Hermonthis servir de serre-papier! Puis, arrêtant sur moi ses prunelles phosphoriques, il me dit avec une voix stridente comme le miaulement d'un chat qui vient d'avaler une arrête :

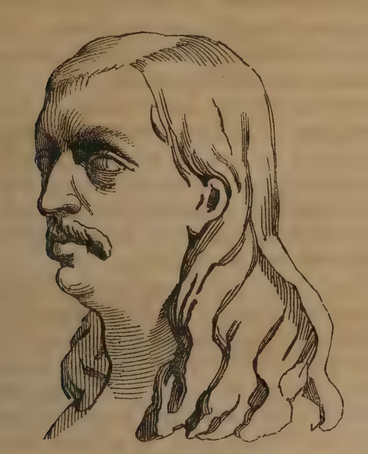
— Le vieux Pharaon ne sera pas content; il aimait sa fille, ce cher homme.

— Vous en parlez comme si vous étiez son contemporain; quoique vieux, vous ne remontez cependant pas aux

pyramides d'Égypte, lui répondis-je en riant du seuil de la boutique.

Je rentrai chez moi fort content de mon acquisition.

Pour la mettre tout de suite à profit, je posai le pied de la divine princesse Hermonthis sur une liasse de papiers, ébauche de vers, mosaïque indéchiffrable de ratures, articles commencés, lettres oubliées et mises à la poste dans le tiroir, erreur qui arrive souvent aux gens distraits; l'effet était charmant, bizarre et romantique. Très-satisfait de cet embellissement, je descendis dans la rue et fus me promener avec la gravité convenable et la fierté d'un homme



THÉOPHILE GAUTIER.
D'après le buste qu'en a fait Dantan jeune.

qui a sur tous les passans qu'il coudoie l'avantage ineffable de posséder un morceau de la princesse Hermonthis, fille de Pharaon. Je trouvai souverainement ridicules tous ceux qui ne possédaient pas, comme moi, un serre-papier aussi notoirement égyptien; et la vraie occupation d'un homme sensé me paraissait d'avoir un pied de momie sur son bureau. Heureusement la rencontre de quelques amis vint me distraire de mon engouement de récent acquéreur; je m'en fus dîner avec eux, car il m'eût été difficile de dîner avec moi.

Quand je revins le soir, le cerveau marbré de quelques veines de gris de perle, une vague bouffée de parfum oriental me chatouilla délicatement l'appareil olfactif; la chaleur de la chambre avait attiédi le natrum, le bitume et la myrrhe dans lesquels les *paraschites* inciseurs de cadavres avaient baigné le corps de la princesse; c'était un parfum doux quoique pénétrant, un parfum que quatre mille ans n'avaient pu faire évaporer. Le rêve de l'Égypte était l'éternité; ses odeurs ont la solidité du granit, et durent autant.

Je bus bientôt à pleines gorgées dans la coupe noire du sommeil; pendant une heure ou deux tout resta opaque, l'oubli et le néant m'inondaient de leurs vagues sombres. Cependant mon obscurité intellectuelle s'éclaira, les songes commencèrent à m'effleurer de leur vol silencieux.

Les yeux de mon âme s'ouvrirent, et je vis ma chambre telle qu'elle était effectivement : j'aurais pu me croire éveillé, mais une vague perception me disait que je dormais et qu'il allait se passer quelque chose de bizarre. L'odeur de myrrhe avait augmenté d'intensité, et je sentais un léger mal de tête que j'attribuais fort raisonnablement à quelques verres de vin de Champagne que nous avions bus aux dieux inconnus et à nos succès futurs; je regardais dans ma chambre avec un sentiment d'attente que rien ne justifiait; les meubles étaient parfaitement en place, la lampe brûlait sur la console, doucement estompée par la blancheur laiteuse de son globe de cristal dépoli; les aquarelles miroitaient sous leur verre de Bohême; les rideaux pendaient languissamment : tout avait l'air endormi et tranquille. Cependant, au bout de quelques instans, cet intérieur si calme parut se troubler, les boiseries craquaient furtivement; la bûche enfouie sous la cendre lançait tout à coup un jet de gaz bleu, et les disques des patères semblaient des yeux de métal attentifs comme moi aux choses qui allaient se passer.

Ma vue se porta par hasard vers la table sur laquelle j'avais posé le pied de la princesse Hermonthis. Au lieu d'être immobile comme il convient à un pied embaumé depuis quatre mille ans, il s'agitait, se contractait et sautillait sur les papiers comme une grenouille effarée : on l'aurait cru en contact avec une pile voltaïque; j'entendais fort distinctement le bruit sec que produisait son petit talon, dur comme un sabot de gazelle.

J'étais assez mécontent de mon acquisition, aimant les serre-papiers sédentaires et trouvant peu naturel de voir les pieds se promener sans jambes, et je commençais à éprouver quelque chose qui ressemblait fort à de la frayeur.

Tout à coup je vis remuer le pli d'un de mes rideaux et j'entendis un piétinement comme d'une personne qui sauterait à cloche pied. Je dois avouer que j'eus chaud et froid alternativement, que je sentis un vent inconnu me souffler dans le dos, et que mes cheveux firent sauter, en se redressant, ma coiffure de nuit à deux ou trois pas.

Les rideaux s'entr'ouvrirent, et je vis s'avancer la figure la plus étrange qu'on puisse imaginer :



La princesse Hermonthis.

C'était une jeune fille café au lait très-foncé, comme la

bayadère Amani, d'une beauté parfaite et rappelant le type égyptien le plus pur ; elle avait des yeux taillés en amande, avec des coins relevés et des sourcils tellement noirs qu'ils paraissaient bleus ; son nez était d'une coupe délicate, presque grecque pour la finesse, et l'on aurait pu la prendre pour une statue de bronze de Corinthe si la proéminence des pommettes et l'épanouissement un peu africain de la bouche n'eussent fait reconnaître, à n'en pas douter, la race hiéroglyphique des bords du Nil.

Ses bras minces et tournés en fuseau, comme ceux des très-jeunes filles, étaient cerclés d'espèce d'emprises de métal et de tours de verroterie ; ses cheveux étaient nattés en cordelettes, et sur sa poitrine pendait une idole en pâte verte que son fouet à sept branches faisait reconnaître pour l'Isis, conductrice des âmes ; une plaque d'or scintillait à son front, et quelques traces de fard perçaient sous les teintes de cuivre de ses joues.

Quant à son costume, il était très-étrange. Figurez-vous un pagne de bandelettes chamarrées d'hiéroglyphes noirs et rouges, empesées de bitume et qui semblaient appartenir à une momie fraîchement démaillotée. Par un de ces *sauts* de pensée si fréquens dans les rêves, j'entendis la voix fausse et enrouée du marchand de bric-à-brac qui répétait, comme un refrain monotone, la phrase qu'il avait dite dans sa boutique avec une intonation si énigmatique.

« Le vieux Pharaon ne sera pas content; il aimait beaucoup sa fille, ce cher homme. »

Particularité étrange et qui ne me rassura guère, l'apparition n'avait qu'un seul pied, l'autre jambe était rompue à la cheville. Elle se dirigea en sautillant vers la table où le pied de momie s'agitait et frétillait avec un redoublement de vitesse. Arrivée là, elle s'appuya sur le rebord, et je vis une larme germer et perler dans ses yeux. Quoiqu'elle ne parlât pas, je discernais clairement sa pensée : elle regardait le pied, car c'était bien le sien, avec une expression de tristesse coquette d'une grâce infinie; mais le pied sautait et courait çà et là comme s'il eût été poussé par des ressorts d'acier ; deux ou trois fois elle étendit sa main pour le saisir, mais elle n'y réussit pas.

Alors il s'établit entre la princesse Hermonthis et son pied, qui paraissait doué d'un vie à part, un dialogue très-bizarre dans un cophte très-ancien, tel qu'on pouvait le parler, il y a une trentaine de siècles, dans les syringes du pays de Ser; heureusement que cette nuit-là je savais le cophte en perfection.

La princesse Hermonthis disait d'un ton de voix doux et vibrant comme une clochette de cristal :

— Eh bien! mon cher petit pied, vous me fuyez toujours, j'avais pourtant bien soin de vous. Je vous baignais d'eau parfumée dans un bassin d'albâtre, je polissais votre talon avec la pierre-ponce trempée d'huile de palmes, vos ongles étaient coupés avec des pinces d'or et polis avec de la dent d'hippopotame ; j'avais soin de choisir pour vous des thatbebs brodés et peints à pointes recourbées, qui faisaient l'envie de toutes les jeunes filles de l'Égypte, vous aviez à votre orteil des bagues représentant le scarabée sacré, et vous portiez un des corps les plus légers que puisse souhaiter un pied paresseux.

Le pied répondit d'un ton boudeur et chagrin :

— Vous savez bien que je ne m'appartiens plus, j'ai été acheté et payé : le vieux marchand savait bien ce qu'il faisait, il vous en veut toujours d'avoir refusé de l'épouser ; c'est un tour qu'il vous a joué. L'Arabe qui a forcé votre cercueil royal dans le puits souterrain de la nécropole de Thèbes était envoyé par lui, il voulait vous empêcher d'aller à la réunion des peuples ténébreux, dans les cités inférieures. Avez-vous cinq pièces d'or pour me racheter?

— Hélas, non! Mes pierreries, mes anneaux, mes bourses d'or et d'argent, tout m'a été volé, répondit la princesse Hermonthis avec un soupir.

— Princesse, m'écriai-je alors, je n'ai jamais retenu injustement le pied de personne : bien que vous n'ayez pas les cinq louis qu'il m'a coûté, je vous le rends de bonne grâce ; je serais désespéré de rendre boiteuse une aussi aimable personne que la princesse Hermonthis.

Je débitai ce discours d'un ton régence et troubadour qui dut surprendre la jeune Égyptienne.

Elle tourna vers moi un regard chargé de reconnaissance, et ses yeux s'illuminèrent de lueurs bleuâtres.

Elle prit son pied, qui cette fois se laissa faire, comme une femme qui va mettre son brodequin et l'ajusta à sa jambe avec beaucoup d'adresse. Cette opération terminée, elle fit deux ou trois pas dans la chambre, comme pour s'assurer qu'elle n'était réellement plus boiteuse.

— Ah! comme mon père va être content, lui qui était si désolé de ma mutilation, et qui avait, dès le jour de ma naissance, mis un peuple tout entier à l'ouvrage pour me creuser un tombeau si profond qu'il pût me conserver intacte jusqu'au jour suprême où les âmes doivent être pesées dans les balances de l'Amenthis. Venez avec moi chez mon père, il vous recevra bien, vous m'avez rendu mon pied.

Je trouvai cette proposition toute naturelle; j'endossai une robe de chambre à grands ramages, qui me donnait un air très-pharaonesque ; je chaussai à la hâte des babouches turques, et je dis à la princesse Hermonthis que j'étais prêt à la suivre.

Hermonthis, avant de partir, détacha de son col la petite figurine de pâte verte et la posa sur les feuilles éparses qui couvraient la table.

— Il est bien juste, dit-elle en souriant, que je remplace votre serre-papier.

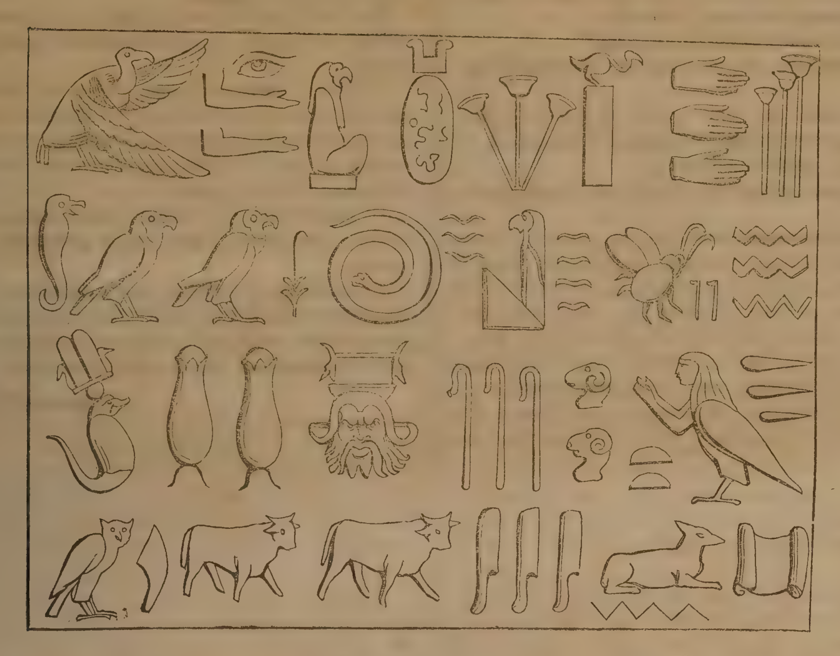
Elle me tendit sa main, qui était douce et froide comme de la peau de couleuvre, et nous partîmes. Nous filâmes pendant quelque temps avec la rapidité de la flèche dans un milieu fluide et grisâtre, où des silhouettes à peine ébauchées passaient à droite et à gauche. Un instant, nous ne vîmes que l'eau et le ciel. Quelques minutes après des obélisques commencèrent à pointer, des pylônes, des rampes cotoyées de sphinx se dessinèrent à l'horizon. Nous étions arrivés.

La princesse me conduisit devant une montagne de granit rose où se trouvait une ouverture étroite et basse qu'il eût été difficile de distinguer des fissures de la pierre si deux stèles bariolées de sculptures ne l'eussent fait reconnaître.

Hermonthis alluma une torche et se mit à marcher devant moi.

C'étaient des corridors taillés dans le roc vif; les murs, couverts de panneaux d'hiéroglyphes et de processions allégoriques, avaient dû occuper des milliers de bras pendant des milliers d'années ; ces corridors, d'une longueur interminable, aboutissaient à des chambres carrées, au milieu desquelles étaient pratiqués des puits, où nous descendions au moyen de crampons ou d'escaliers en spirale ; ces puits nous conduisaient dans d'autres chambres, d'où partaient d'autres corridors également bigarrés d'éper-

viers, de serpens roulés en cercle, de tau, de pedum, de bari mystiques, prodigieux travail que nul œil vivant ne devait voir, interminables légendes de granit que les morts avaient seuls le temps de lire pendant l'éternité.



Hieroglyphe égyptien.

Enfin nous débouchâmes dans une salle si vaste, si énorme, si démesurée, que l'on ne pouvait en apercevoir les bornes; à perte de vue s'étendaient des files de colonnes monstrueuses entre lesquelles tremblotaient de livides étoiles de lumière jaune : ces points brillans révélaient des profondeurs incalculables.

La princesse Hermonthis me tenait toujours par la main et saluait gracieusement les momies de sa connaissance. Mes yeux, s'accoutumant à ce demi-jour crépusculaire, commençaient à discerner les objets.

Je vis, assis sur des trônes, les rois des races souterraines : c'étaient de grands vieillards secs, ridés, parcheminés, noirs de naphte et de bitume, coiffés de pschents d'or, bardés de pectoraux et de hausse-cols constellés de pierreries avec des yeux d'une fixité de sphinx et de longues barbes blanchies par la neige des siècles; derrière eux, leurs peuples embaumés se tenaient debout dans les poses raides et contraintes de l'art égyptien, gardant éternellement l'attitude prescrite par le codex iératique; derrière les peuples miaulaient, battaient de l'aile et ricanaient les chats, les ibis et les crocodiles contemporains, rendus plus monstrueux encore par leur emmaillottage de bandelettes.

Tous les Pharaons étaient là, Chéops, Chephrenès, Psammetichus, Sésostris, Amenoteph; tous les noirs dominateurs des pyramides et des syringes; sur une estrade plus élevée siégeaient le roi Chronos et Xixouthros, qui fut contemporain du déluge, et Tubal-Caïn, qui le précéda.

La barbe du roi Xixouthros avait tellement poussé qu'elle avait déjà fait sept fois le tour de la table de granit sur laquelle il s'appuyait tout rêveur et tout somnolent.

Plus loin, dans une vapeur poussièreuse, à travers le brouillard des éternités, je distinguai vaguement les soixante-douze rois préadamites avec leurs soixante-douze peuples, à jamais disparus.

Après m'avoir laissé quelques minutes pour jouir de ce spectacle vertigineux, la princesse Hermonthis me présenta au Pharaon son père, qui me fit un signe de tête fort majestueux.

—J'ai retrouvé mon pied ! j'ai retrouvé mon pied ! criait la princesse en frappant ses petites mains l'une contre l'autre avec tous les signes d'une joie folle; c'est monsieur qui me l'a rendu.

Les races de Kemé, les races de Nahasi, toutes les nations noires, bronzées, cuivrées, répétaient en chœur : « La princesse Hermonthis a retrouvé son pied! » Xixouthros lui-même s'en émut : il souleva sa paupière appesantie, passa ses doigts dans sa moustache, et laissa tomber sur moi son regard chargé de siècles.

—Par Oms, chien des enfers, et par Tmeï, fille du Soleil et de la Vérité, voilà un brave et digne garçon, dit le

Pharaon en étendant vers moi son sceptre terminé par une fleur de lotus. Que veux-tu pour ta récompense?

Fort de cette audace que donnent les rêves, où rien ne paraît impossible, je lui demandai la main d'Hermonthis: la main pour le pied me paraissait une récompense antithétique d'assez bon goût.

Le Pharaon ouvrit tout grands ses yeux de verre, surpris de ma plaisanterie et de ma demande.

— De quel pays es-tu et quel est ton âge?

— Je suis Français et j'ai vingt-sept ans, vénérable Pharaon.

— Vingt-sept ans! et il veut épouser la princesse Hermonthis, qui a trente siècles! s'écrièrent à la fois tous les trônes et tous les cercles de nations.

Hermonthis seule ne parut pas trouver ma requête inconvenante.

— Si tu avais seulement deux mille ans, reprit le vieux roi, je t'accorderais bien volontiers la princesse; mais la disproportion est trop forte, et puis il faut à nos filles des maris qui durent, et vous ne savez plus vous conserver: les derniers qu'on a apportés, il y a quinze siècles à peine, ne sont plus qu'une pincée de cendres; regarde, ma chair est dure comme du basalte, mes os sont des barres d'acier. J'assisterai au dernier jour du monde avec le corps et la figure que j'avais de mon vivant; ma fille Hermonthis durera plus qu'une statue de bronze. Alors le vent aura dispersé le dernier grain de ta poussière, et Isis elle-même, qui sut retrouver les morceaux d'Osiris, serait embarrassée de recomposer ton être. Regarde comme je suis vigoureux encore et comme mes bras tiennent bien, dit-il en me secouant la main à l'anglaise, de manière à me couper les doigts avec mes bagues.

Il me serra si fort que je m'éveillai, et j'aperçus mon ami Alfred qui me tirait par le bras et me secouait pour me faire lever.

— Ah çà, enragé dormeur, faudra-t-il te faire porter au milieu de la rue et te tirer un feu d'artifice aux oreilles. Il est plus de midi; tu ne te rappelles donc pas que tu m'avais promis de venir me prendre pour aller voir les tableaux espagnols de M. Aguado?

— Mon Dieu! je n'y pensais plus, répondis-je en m'habillant; nous allons y aller: j'ai la permission ici sur mon bureau.

Je m'avançai effectivement pour la prendre; mais jugez de mon étonnement lorsqu'à la place du pied de momie que j'avais acheté la veille, je vis la petite figurine de pâte verte mise à sa place par la princesse Hermonthis.

Théophile GAUTIER.



ÉTUDES HÉRALDIQUES.

LE BLASON.

La science du blason est la même chose que la science des armoiries, et l'on sait que les armoiries sont ces figures que certaines personnes font peindre sur les panneaux de leur voiture ou graver sur leurs cachets. En général, les armoiries sont pour celui qui les porte un signe de noblesse.

Il y a toujours deux parties très-distinctes dans les armoiries : premièrement, le fond sur lequel les figures sont peintes ou gravées ; secondement, ces figures elles-mêmes. En langue de blason, le fond prend le nom de ***champ***, et les figures celui de ***signe***.

Le champ est toujours d'une certaine couleur, et le signe d'une autre. On comprend très-bien, du reste, qu'un champ et un signe superposés et de même couleur ne se distingueraient pas. Toutes les couleurs n'entrent pas dans le blason ; on n'y admet que le rouge, le bleu, le vert et le noir. Quelques maîtres en blason y joignent le pourpre ; mais cette couleur n'est pas admise sans contestation. A ces quatre couleurs on ajoute d'abord deux métaux, l'or, qui est jaune, et l'argent, qui est blanc ; ensuite, deux fourrures, qui sont l'hermine et le vair. Dans les pays d'Europe autres que la France et l'Angleterre, les quatre couleurs du blason sont appelées ainsi que nous avons dit ; mais en France et en Angleterre, elles portent d'autres noms. Le rouge s'appelle ***gueules***, le bleu ***azur***, le vert ***sinople***, et le noir ***sable***. Nous examinerons plus loin les causes de ces diverses dénominations.

Nous avons dit que le fond des armoiries prenait, en langue de blason, le nom de ***champ*** ; il s'appelle encore ***écu***, parce qu'il a la forme de cette ancienne arme défensive. Un écu est donc toujours couvert ou de l'une des quatre couleurs que nous avons mentionnées, ou de l'un des deux métaux, ou de l'une des deux fourrures. Maintenant vient le signe, qui est peint ou gravé sur cet écu. Les couleurs, pour les signes, sont les mêmes que pour le champ. Il y en a pourtant une de plus pour les signes, qui est la couleur naturelle, autrement dite ***de carnation***. Cela signifie qu'il y a certaines armoiries sur lesquelles tel ou tel objet animé est peint avec sa couleur naturelle. Par exemple, dans les armoiries de la ville de Trèves, dont le champ est d'argent, ou blanc, il y a un saint Pierre ***de carnation***, habillé d'azur, ou de bleu, avec un manteau de gueules, ou rouge, tenant à la main droite une clef d'or, ou jaune, et sous le bras gauche un livre de même.

La première de toutes les règles du blason, c'est que, si le champ est couvert d'une couleur ou d'une fourrure, le signe soit couvert d'un métal ; et réciproquement, si le champ est couvert d'un métal, que le signe soit couvert d'une couleur ou d'une fourrure ; cette règle se formule ainsi : il ne faut mettre ni métal sur métal ni couleur sur couleur. Nous dirons ailleurs le fondement de cette loi héraldique. Faire le contraire de cette loi, c'est violer complétement la syntaxe du blason et commettre une faute aussi monstrueuse que si l'on disait en latin ***amo Deus*** au lieu de ***amo Deum***. Les armes dans lesquelles on trouve couleur sur couleur ou métal sur métal sont en général des armes fausses. Nous disons en général, parce qu'il y a quelques armoiries qui sont ainsi, pour des causes particulières et connues, en dehors des règles du blason. Par exemple, Godefroi de Bouillon et, après lui, tous les rois de Jérusalem avaient pour armoiries un champ d'argent chargé d'une croix potencée d'or, cantonnée de quatre croisettes de même. Par exemple encore, les Michaeli de Venise, qui avaient eu des doges dans leur famille au temps des croisades, avaient dans leur écu ce qu'on appelle des ***fasces*** d'argent, et sur ces fasces des besans d'or. Du reste, il n'y avait dans toute l'Europe que trois ou quatre écussons de cette nature ; on les nommait ***armes à enquérir***, ce qui voulait dire qu'elles sortaient des règles et qu'on devait s'enquérir de leur origine. Nous la rechercherons plus bas.

On a vu que le champ ne pouvait jamais être couvert que de cinq couleurs au plus, de deux métaux et de deux fourrures. On a vu encore que les signes placés dans le champ ne pouvaient être couverts que du même nombre de fourrures, de métaux et de couleurs. Si les élémens du blason se bornaient à cela, ses combinaisons ne seraient pas très-nombreuses ; mais si l'on songe que l'écu se divisait en plusieurs parties, diversement nommées, et que sur chacune de ces parties pouvait être placé, en manière de signe et dans une position variable, l'un des êtres infinis de la création, on comprend que la langue du blason ait été la plus étendue, la plus riche, la plus difficile de toutes. C'est en effet une langue, et une langue rigoureuse et magnifique, que le blason, ayant sa syntaxe, sa grammaire, son orthographe. Les armoiries constituent un idiome hiéroglyphique, comme celui qui est buriné sur les faces de l'aiguille de Cléopâtre ; et l'art du blason consiste à écrire et à lire dans cet idiome. Nous allons ajouter à ceci quelques notions rapides et superficielles relativement à la lecture de la langue héraldique, et puis nous passerons, sans plus de préliminaires, à l'histoire du blason des anciens.

Dans l'écu, la partie supérieure s'appelle ***chef***, et la partie inférieure ***pointe***. Les signes placés sur l'écu sont, premièrement, toutes les pièces d'une armure de bataille ; secondement, tous les animaux et tous les végétaux, depuis le lion jusqu'à la fourmi, depuis l'aigle jusqu'à l'abeille, depuis le chêne jusqu'au trèfle. En général les animaux sont toujours tournés de gauche à droite. On met encore sur les écus tous les signes de la religion : la croix est fréquemment employée. Il y a enfin quelques signes particuliers, comme la ***bande***, la ***barre***, la ***fasce***, le ***pal***, dont il convient de dire deux mots. La bande est une façon de ruban placé sur l'écu, en diagonale, de droite à gauche ; placé en diagonale, de gauche à droite, c'est la barre ; placé

horizontalement, vers le milieu de l'écu, c'est la fasce; placé perpendiculairement, c'est le pal.

Lire l'écriture héraldique, cela s'appelle *blasonner*. Pour blasonner des armoiries, il faut d'abord nommer le champ et puis le signe et sa couleur, en se servant de cette formule: *Telle maison porte de.....* Par exemple, la maison de France, depuis Charles VI, porte d'azur à trois fleurs-de-lys d'or; ou bien, la maison de Montmorency porte d'or à la croix de gueules, cantonnée de seize alérions d'azur. Nous entrerons plus bas dans le détail des règles nécessaires à l'intelligence et à la lecture des écussons compliqués, et nous arrivons à l'histoire du blason des anciens.

Le blason des anciens est, en général, une partie essentielle et integrante de leur costume et de leur bagage militaires. Il se peint le plus souvent sur leurs boucliers et sur leurs drapeaux; on le trouve encore fréquemment sculpté à la proue de leurs navires et gravé sur leurs cachets; mais nous ne connaissons aucun fait qui puisse porter à conclure qu'ils l'employaient, comme c'était l'usage au moyen âge, dans l'architecture, dans les meubles, dans les bijoux et sur les vêtemens.

C'est donc principalement dans le costume militaire des anciens, disons-nous, que se trouvent les traces les plus nombreuses et les plus profondes de leur blason. Dans Homère, il y a deux exemples d'armes évidemment blasonnées: ce sont les armes de Pandare et celles d'Agamemnon. Par le mot armes, il faut entendre, chez les anciens, la cuirasse, toutes les fois que le bouclier n'est pas spécialement désigné. Les armes de Pandare, dit Homère au cinquième livre de l'*Iliade*, étaient de plusieurs couleurs. Ce serait d'ailleurs une erreur de penser que cette désignation fût, dans le poëte, une épithète oiseuse et explétive: les armures de couleur et de plusieurs couleurs se retrouveront plus loin, chez les Romains et au moyen âge. Le blason du roi des rois, Agamemnon, était sur son bouclier; ce bouclier, de forme ronde, comme les rondaches adoptées en Europe au seizième siècle, avait sur son champ quarante-deux cercles: dix de ce qu'Homère nomme du métal noir, qui est le lapis-lazuli, douze d'or et vingt d'étain; au centre de ces quarante-deux cercles se trouvaient trois couleuvres ou guivres d'azur, ployées en arc-en-ciel et posées sur un nuage. Ces cercles étaient concentriques et semblables à ce que les hérauts du moyen âge ont appelé *vires.* Ainsi, la maison de Virieu portait de gueules à trois vires d'argent. Les vires, qui s'appelaient en latin *viræ* ou *viriolæ*, étaient dans l'antiquité ces bracelets et ces colliers d'or et de pierreries que les soldats portaient, moins comme parure que comme décoration militaire, à la suite de quelque victoire. Le mot se trouve principalement dans les auteurs du premier, du deuxième et du troisième siècle, comme Scœvola, Pline, Ulpien et Tertullien.

Le bouclier d'Achille, décrit au long dans le dix-huitième livre de l'Iliade, veut être considéré à part. Ce bouclier et celui d'Hercule, qui a fourni à Hésiode le sujet d'un poëme, ont ceci de propre et de spécial, qu'ils sont les deux seuls de l'antiquité grecque qui s'écartent tout à fait des habitudes héraldiques des anciens, et qu'au lieu des emblèmes et des devises ordinaires aux héros, ils contiennent des cosmogonies complètes.

Achille était fils d'une déesse, le premier de sa race et partant sans blason.

A. Granier de CASSAGNAC.

MOEURS ÉTRANGÈRES.

UN PROCÈS EN IRLANDE.

La maladie contagieuse que l'on désigne en Irlande sous le nom de *typhus* désolait un des comtés situés à l'occident de cette île. Les campagnes surtout étaient ravagées par ce redoutable fléau, qui portait la mort dans les misérables chaumières; et, comme si ce n'eût pas été assez de la contagion et de la mort, la famine aussi habitait ces chaumières désolées. Est-il nécessaire d'ajouter que les paysans étaient en proie à la plus affreuse indigence? Ces malheureux ne pouvaient même donner la sépulture aux morts. Les habitans des campagnes que la contagion n'avait pas encore atteints, ceux surtout qui jouissaient de quelque aisance, poussés non moins par la crainte de voir le typhus arriver jusqu'à eux que par des sentimens de charité et de générosité, s'étaient mis en devoir d'envoyer des secours de tous côtes. Il s'ouvrait partout des souscriptions pour venir en aide aux malades; on distribuait une nourriture saine dans les chaumières atteintes par le terrible fléau, et quelques hommes courageux, animés par le désir de secourir leurs malheureux frères, firent face au mal redoutable qui menaçait de les atteindre eux-mêmes et leurs familles, entrèrent dans les maisons infectées et mirent tout en œuvre pour purifier l'air vicié que les paysans respiraient et dont s'étaient imprégnés les meubles et les murailles.

Le lecteur n'aura-t-il point de répugnance à nous suivre dans la chaumière d'un paysan? C'est à l'époque où le fléau commençait à répandre la terreur et avant que les riches habitans, se voyant eux-mêmes menacés, se fussent déterminés à ne rien négliger pour arrêter les progrès du dévorant fléau. Ce paysan, nommé Michel Carroll, a déjà vu sa femme mourir dans ses bras, après deux jours de maladie. A ses côtés, nous voyons gisant son fils aîné; il est mort sans secours; lui-même, après avoir longtemps résisté au typhus, est étendu sans mouvement dans un coin de la misérable chaumière. Les seules personnes de la famille qui ont échappé à la contagion, et qui sans doute seront à l'abri de ses rudes atteintes, c'étaient son vieux père et son second fils, petit enfant de trois à quatre ans, qui, assis sur les genoux du vieillard, pleure et demande vainement de la nourriture. La situation de cette infortunée famille arracherait des larmes au cœur le plus insensible.

Quelques secours donnés à propos sauvèrent Michel Carroll; il reprit un peu de ses forces, quoiqu'il manquât trop souvent de bonne nourriture; bientôt il put se traîner sur le seuil de sa chaumière et réchauffer ses membres languissans aux rayons du soleil. Mais vous chercheriez vainement dans l'expression de son visage pâle et décharné

la joie d'avoir échappé à la mort ; vous le voyez assis, seul, triste, plongé dans de tristes réflexions et les yeux mouillés de larmes. Il pense à son vieux père, à son fils, qu'a épargnés le mal dévorant, mais qui ne peuvent se dérober aux tourmens de la faim, car ses charitables voisins, qui lui avaient donné une petite provision de pommes de terre et quelquefois du lait, sont eux-mêmes maintenant frappés du fléau et ont besoin des secours d'autrui.

« Hélas ! dit en soupirant Michel, pourquoi M. Evans n'est-il point ici ? On nous avait dit qu'il était en chemin. »

Cependant une semaine s'était écoulée, et les espérances de voir arriver M. Evans s'étaient maintenant évanouies. M. Evans était toujours à Londres, lui qui avait coutume de résider dans ses propriétés d'Irlande depuis qu'il en avait fait l'acquisition ; mais par malheur d'urgentes affaires d'intérêt le forçaient de rester à la métropole plus longtemps qu'il n'eût voulu dans de si tristes conjonctures.

Donc, ne pouvant plus compter sur le secours de M. Evans, Michel surmonta la répugnance naturelle qu'il éprouvait pour paraître devant son intendant, et le pria de lui donner de l'ouvrage ; mais il eut le désespoir de se voir refusé. Il dirigea ses pas affaiblis vers la ville voisine : c'était jour de marché ; il prit place dans la foule des laboureurs qui étaient venus comme lui pour trouver de la besogne, tenant, comme tous les autres, une bêche sur ses épaules. Il vint au marché un grand nombre de fermiers qui engagèrent des travailleurs à gauche, à droite et de tous les côtés, mais nul ne s'adressa au pauvre Michel. Une fois un fermier, touché à la vue de ses joues creuses et de ses vêtemens en haillons, s'arrêta en face de lui et le considéra quelques instans ; mais son visage pâle et ses membres amaigris étaient de tristes témoignages de sa vigueur ; aussi la prudence ne tarda pas à l'emporter sur un sentiment d'humanité, et l'infortuné Michel, le cœur ulcéré, vit l'arbitre de son sort passer son chemin sans lui adresser la parole.

Il revint le soir au logis sans avoir rien mangé de toute la journée. Il était en proie au plus amer chagrin. « Voilà mon vieux père, se disait-il en soupirant, voilà mon petit enfant qui vont mourir de faim ! » Et il versait d'abondantes larmes. « Eh bien ! reprit-il après un moment de silence et de réflexion, s'ils ne peuvent manger des pommes de terre, je leur procurerai, moi, une nourriture bien plus substantielle, voilà tout. » Et alors une joie funeste anima son visage, et il proféra un juron énergique, ce qui ne lui était jamais arrivé.

Michel quitta sa chaumière et alla visiter les fermes du voisinage afin d'obtenir quelques grossiers alimens. Il ne rentra pas les mains vides. Son vieux père et son fils eurent du moins quelque chose à mettre sous la dent. Pour lui, il mangea bien peu ; il n'avait plus faim ; et, lorsqu'il fut prêt à s'étendre dans le coin de la chaumière où il avait coutume de passer la nuit, il dit au vieillard et à son fils, qui s'étaient déjà couchés sur la paille : « Tâchez de bien dormir cette nuit, mon père, et toi aussi, mon enfant ; ne vous réveillez pas avant le jour ; je vous promets pour demain matin un excellent déjeuner.

— Un excellent déjeuner pour demain, Michel, répondit le vieillard d'un air incrédule ; et d'où pourrait-il venir ?

— Une personne charitable me l'a promis, repartit Michel avec assurance.

— Ah ! mon fils, vous voulez sans doute badiner ce soir, riposta doucement le vieillard ; mais bonne nuit, et ma bénédiction sur votre tête ; vous le savez, Michel, nous tenons tout de Dieu, et si nous mettons notre confiance en lui et dans sa sainte miséricorde, si nous le prions saintement le matin et le soir, il ne nous abandonnera jamais. »

Le vieux Carroll fit alors sa prière avec cette ferveur et cette piété qui distinguent les paysans irlandais, et ne tarda pas à s'endormir profondément, tenant dans ses bras son petit-fils, qui, ayant mangé à sa faim, contre l'ordinaire, goûta aussi les douceurs du sommeil.

Cependant le vieillard fut réveillé dans la nuit par un petit bruit. Sans faire le moindre mouvement, il promena ses regards autour de lui. La petite croisée à travers laquelle la lune éclairait l'intérieur de la chaumière était ouverte en ce moment. Il appela son fils, mais il ne reçut point de réponse ; il appela encore plus fort, mais tout demeura dans un profond silence. Il se leva et fit quelques pas vers la couche de Michel ; il la trouva vide. Il alla vers la croisée et jeta les yeux dans la campagne. A la clarté de la lune, il fut aisé d'apercevoir dans l'éloignement un homme qui se préparait à entrer dans la bergerie de M. Evans.

A cette vue, le vieillard trembla ; ses genoux se dérobèrent sous lui, et il s'appuya au mur afin de ne point tomber. D'affreux pressentimens vinrent soudainement assaillir son esprit ; chez lui le langage de le piété et de la vertu n'était point de l'hypocrisie. Dans les temps de prospérité, dans les jours malheureux qui suivirent, et enfin dans l'affreuse misère où il se voyait maintenant, il n'avait jamais dévié du chemin de la vertu, et avait toujours suivi avec la plus scrupuleuse religion les conseils et les exhortations qu'il avait coutume de donner à sa famille. Il avait élevé ses enfans dans la crainte de Dieu, et les entretenait toujours de sa puissance et de ses bontés infinies. Son fils était resté jusqu'à ce jour fidèle aux lois de la nature, de la religion et de la vertu. Allait-il maintenant s'engager dans le chemin du vice ? Allait-il couvrir de honte et d'infamie le front de son vieux père, et jeter une tache indélébile sur sa famille et sur son nom, ce nom toujours respecté et qu'un malhonnête homme ne porta jamais ?

Telles étaient alors les réflexions auxquelles se livrait le vieux Carroll, réflexions quelque peu orgueilleuses et qui sont communes aux paysans irlandais. En ce moment s'offrit à son esprit l'idée du péril que courait la personne de son fils ; son trouble, son anxiété, accrus par la faiblesse naturelle à son âge, le privèrent du reste de ses forces, et il tomba dans un long évanouissement.

Quand il reprit connaissance, il s'assura que Michel n'était pas encore de retour, et il dirigea ses regards du côté de la bergerie. Une sueur froide mouilla subitement son front en apercevant Michel qui, le visage pâle, les yeux hagards et les mains tachées de sang, se hâtait de découper par quartiers un mouton qu'il avait volé. On se fait aisément une idée des déchirantes angoisses du vieillard. Il quitta la croisée, et dut rappeler toutes ses forces pour retourner vers sa couche, où il lui fut impossible de fermer l'œil.

Environ une heure après, Michel s'introduisit dans la cabane par la croisée qu'il avait laissée ouverte, et, s'étant déshabillé, il se coucha sur la paille, après avoir jeté un coup d'œil sur son père, qu'il supposait endormi. Quand le moment de se lever fut arrivé, le vieux Carroll, le voyant s'habiller et se préparer à sortir, leva la tête et, s'appuyant sur le coude, il lui adressa ainsi la parole :

— Où vous disposez-vous à aller, mon fils ?

— Je vais vous chercher le bon déjeuner que l'on ma promis.

— Eh ! quel est le bon chrétien qui vous a fait cette promesse ?

— Je vous le dirai tout à l'heure, mon père, mais main-

tenant je suis pressé ; bonjour. Et il se dirigea aussitôt vers la porte.

— Bonjour donc, Michel ; mais, dites-moi, que vois-je à votre main ?

— Ce n'est rien, murmura Michel en changeant de visage et portant ses yeux sur sa main, ce n'est rien ; que pourrait-ce être d'ailleurs ? (Il n'y avait point en effet de tache sur ses mains, car il avait eu soin de faire disparaître toute trace du délit qu'il avait commis.)

— Pourquoi changer de visage à ma question, reprit le vieillard, et parler à votre père ce matin de si étrange sorte ? Je vous demanderai encore une fois, Michel, qui vous a pris subitement en affection et vous a promis de vous envoyer à déjeuner ? Voyons, répondez vite.

Et comme Michel allait franchir le seuil de la porte :

— Arrêtez, lui cria son père en se levant et allant à lui, vous ne sortirez pas.

— Eh bien ! la personne qui m'a fait cette promesse, répondit Michel en bégayant et en tremblant de tous ses membres, c'est.....

— C'est un voleur, Michel Carroll, repartit avec force le père, qui ne put modérer plus longtemps son émotion ; c'est un voleur, répéta-t-il. Ne croyez point me tromper, Michel. Je suis bien vieux, sans doute, mais il me reste encore assez de jugement pour savoir qu'aucun de nos voisins ne pourrait, quand il en aurait même la volonté, en user avec autant de libéralité envers nous. Je sais tout, malheureux ; vous n'avez pas eu assez de courage pour supporter l'infortune, et au lieu de vous fier à la Providence, vous vous êtes précipité dans l'abîme. Afin de secourir votre père et votre enfant, vous avez commis une action infâme, qui vous couvrira d'opprobre ainsi que moi et votre fils !

— Grâce ! mon père, grâce ! s'écria Michel les yeux en pleurs. Ne me parlez pas ainsi... Et, dans sa confusion, il se cachait le visage dans les mains.

— Je ne veux point, assurément, jeter le trouble dans votre âme, reprit le vieillard ; mais gardez-vous bien d'introduire la moindre parcelle de votre larcin dans cette chaumière. Rappelez-vous ces paroles de l'Évangile : « Le pain mal acquis remplit la bouche de gravier. » Des pommes de terre, les baies sauvages de nos buissons, les racines de nos champs, seront cent fois plus douces à notre palais, Michel ; la faim même aura moins d'amertume. Et lorsque nous adresserons à Dieu nos actions de grâces pour les chétifs alimens qu'il nous aura envoyés, et même lorsque nous n'aurons pris aucune nourriture, nos cœurs seront plus à l'aise, nos espérances pour le jour suivant seront plus douces que si nous nous étions nourris d'alimens mal acquis et pour lesquels il nous serait défendu de remercier la Providence.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, mon père ; je vais tâcher d'obtenir quelques aumônes, ou bien j'ouvrirai le sein de la terre avec mes ongles comme un animal immonde, et je vous apporterai quelques racines.

— Mais prenez garde, Michel ; ne vous éloignez pas sans avoir préalablement caché jusqu'au moindre objet qui pourrait nous décéler.

— Nous décéler ? et qui est-ce qui pourrait nous décéler ? demanda Michel en affectant le plus grand étonnement.

— Personne, assurément, dans cette cabane ne saurait vous accuser ; mais.....

— Que voulez-vous dire, mon père ? répliqua Michel, de plus en plus troublé.

— N'avez-vous rien laissé sur votre chemin ? répliqua le vieillard ; et du doigt il montra la bergerie à son fils.

— Vous savez bien, mon père, que vos exhortations et vos conseils m'ont empêché de succomber à cette tentation toutes les fois que nous avons manqué de nourriture ; et, en prononçant ces paroles, il s'efforçait de montrer une tranquillité qui était bien loin de lui.

— Eh quoi ! malheureux ! s'écria le vieillard en courroux ; oserez-vous nier d'avoir pénétré cette nuit dans la bergerie de M. Evans ?

— Ne le croyez pas, mon père, ni cette nuit ni jamais je n'ai commis un tel crime. Oh ! de grâce, laissez-moi sortir.

En ce moment Michel, tremblant de tous ses membres, s'était rapproché de la porte.

— Restez ! s'écria avec colère le vieux Carroll.

Cependant Michel, ayant fait quelques pas vers la porte et jeté un coup d'œil en dehors, avait fait un mouvement et changé de visage comme s'il avait été soudainement frappé d'un coup imprévu. Il entra immédiatement dans la cabane, faisant à son père des signes dont celui-ci ne comprit point le sens ; alors Michel, s'approchant davantage, lui dit à voix basse : « Taisez-vous, mon père ; taisez-vous, ou je suis perdu ! » et il montrait la porte.

— Non, je ne me tairai point, reprit le vieux Carroll se laissant aller à son émotion ; je ne me tairai point. Oserez-vous dire que vous ne vous êtes pas introduit au point du jour dans la bergerie ? Eh bien ! je vous ai vu à l'œuvre, moi !

— Que dites-vous donc là, père Carroll ? demanda une voix bien connue.

— Assez pour faire pendre son fils, murmura tristement et à voix basse Michel au moment où l'intendant de M. Evans, accompagné du berger et de deux agens de police, entrait dans la cabane.

Qu'est-il besoin de dire que Michel fut arrêté immédiatement, afin d'être conduit dans la prison du comté ? On avait trouvé dans la bergerie les débris du mouton, mais ce fut la seule preuve du délit, car on ne put parvenir à trouver la peau de l'animal, ce qui parut causer un grand désappointement à l'intendant.

Depuis l'instant où l'intendant et ses acolytes entrèrent dans la chaumière jusqu'à leur départ, le vieillard ne prononça pas une seule parole ; il demeurait immobile comme une statue, assis sur la paille, regardant autour de lui dans un état complet d'insensibilité. Lorsque Michel fut sur le point d'être entraîné par les agens de police, il s'avança vers son père en écartant péniblement ses fers, lui présenta sa joue pour l'embrasser en lui disant avec un triste sourire : « Que Dieu ne vous abandonne point, mon père ! » Le vieillard ne rompit point non plus le silence, et le prisonnier et ses gardiens quittèrent la chaumière.

Ce fut alors que le vieux Carroll sortit de cette profonde stupeur. Il se leva avec une vivacité extraordinaire, poussa des cris affreux, et saisissant dans ses bras son petit-fils encore endormi, il courut avec vélocité vers Michel, et, se jetant à ses pieds, les genoux dans la poussière, il s'écria avec désespoir :

— Je vous demande pardon, mon fils, mon cher fils. Dites-moi, avant de vous éloigner, que vous pardonnez à votre père. Et votre enfant, ne voulez-vous point l'embrasser ? Pauvre petit ! vous l'avez oublié.

Le visage du vieillard était sillonné par d'abondantes larmes, et ses paroles étaient interrompues par des sanglots.

— Mon père, mon père, relevez-vous, de grâce ! Ne vous montrez pas à mon fils dans une telle posture, dit

Michel avec tristesse : je n'ai point oublié mon fils, continua-t-il ; et, se baissant, il l'embrassa tendrement. Et vous, mon père, je n'ai rien à vous pardonner ; j'ai seulement à vous rendre grâces, car vous m'avez constamment aimé ; vous avez toujours été pour votre fils un tendre père, et.....

Oppressé par les sentimens divers qui assiégeaient alors son âme, Michel n'eut point la force d'achever, et il répandit un torrent de larmes.

Cependant le langage qu'il venait de tenir à son père, si différent de ce qu'on aurait pu attendre, lui donna un peu de fermeté. Le vieillard le tint longtemps serré sur sa poitrine, et il arrosa son visage de ses larmes. Pourtant il fallait se séparer : les sbires entraînèrent leur prisonnier.

Le vieux Carroll rentra avec son petit-fils dans sa triste chaumière. Il serait malaisé de décrire ses angoisses douloureuses et ses cruelles souffrances. Il tournait ses regards fixes et mornes vers le ciel ; il ne sortait de sa poitrine oppressée que de sourds gémissemens, car il savait que lui seul avait causé l'affreuse destinée de son pauvre Michel. Mais quels furent son désespoir et sa consternation quand il apprit qu'il devait être le principal témoin dans la cause de son fils ; car l'intendant de M. Evans avait répété devant le magistrat les paroles que le vieux Carroll avait adressées à son fils dans la chaumière, le jour où le mouton avait été volé. Donc, à l'ouverture des assises, le vieillard avait été mandé pour comparaître à l'audience.

A peine la cause fut-elle entendue qu'elle excita le plus vif intérêt dans la cour, sur les bancs des avocats, du jury et parmi la foule des spectateurs. Il était évident que le fils avait volé un mouton pour nourrir son vieux père et son enfant. Hors le témoignage du père, nulle preuve suffisante n'existait pour faire condamner l'accusé, qui se disait innocent. « Que va faire le vieillard ? » était la question qu'on s'adressait de toutes parts ; et il est superflu d'ajouter que de toutes parts aussi on disait que la nécessité forçait naturellement le père à nier le fait imputé à son fils.

Tous les témoins avaient été entendus : d'abord le berger, qui avait trouvé dans la bergerie la carcasse et quelques débris du mouton volé ; puis les agens de police, et enfin l'intendant, qui répéta les paroles qu'il avait entendues de la bouche du père quelques instans avant l'arrestation de son fils. Après cette déposition l'intendant était allé s'asseoir. Le plus profond silence régnait dans l'assemblée ; on attendait avec la plus vive curiosité que le vieillard parût. Enfin l'avocat du roi dit à l'huissier :

— Appelez Perry Carroll.

Celui-ci, qui était dans la chambre des témoins, parut.

— Me voici, monsieur, dit-il.

L'accusé fit un mouvement subit et se retourna pour voir son père. Tous les yeux étaient fixés attentivement sur celui-ci ; les avocats se levèrent sur leurs bancs, et tous les spectateurs se hissèrent sur la pointe des pieds pour mieux l'apercevoir ; de tous côtés s'éleva un murmure expressif d'intérêt et de pitié.

Bien qu'affaibli par ses longues souffrances et que sa santé se fût gravement altérée, le vieillard s'avança vers l'assemblée avec un visage calme et tranquille ; ses yeux bleus conservaient encore quelque chose de leur ancien éclat, et malgré son grand âge il marchait d'un pas assuré.

Quand il parut en présence du tribunal :

— Asseyez-vous, brave homme, lui dit le président d'un ton plein de bienveillance et d'intérêt.

— Je vous remercie, milord, répondit le vieillard ; mais avant de m'asseoir je vous prierai de m'accorder la permission de me mettre un instant à genoux.

Alors il s'agenouilla religieusement, courba sa tête sur sa poitrine, puis, faisant le signe de la croix et joignant les mains, il leva les yeux vers le ciel et dit à haute voix :

— Mon juge, qui êtes au ciel, c'est vous que j'invoque, afin que vous me donniez le courage de faire mon devoir en présence de mon juge terrestre, comme j'ai fait jusqu'à ce jour. Amen.

Et alors, faisant de nouveau le signe de la rédemption, il se leva et s'assit.

En ce moment commença l'interrogatoire du vieillard.

— Connaissez-vous, lui dit le président, Michel Carroll, l'accusé qui est sur ce banc ?

— Avant cette fatale nuit, milord, répondit le témoin, je croyais le bien connaître, je lisais chaque pensée de son âme, le moindre repli de son cœur ne m'était point caché. Avant cette nuit fatale, nulle créature humaine n'aurait pu reprocher la plus légère faute à Michel Carroll ; personne n'eût pu dire qu'il eût jamais manqué de respect à son père et qu'il eût été infidèle à ses devoirs. Dieu, qui me voit, veut que je dise comme la chose arriva dans cette nuit funeste.

Milords, messieurs, et vous tous bons chrétiens qui m'écoutez, je vais causer la mort de mon fils, mon cher fils, mon unique fils. Mais il faut que vous le sachiez bien, messieurs, il fit cette mauvaise action pour empêcher son petit enfant et son vieux père de mourir de faim. Oh ! oui, nous n'avions pas même dans notre chaumière une pomme de terre ! Le typhus régnait au milieu de nous. Le typhus lui avait déjà enlevé sa femme et un de ses enfans ; lui-même avait été atteint du fléau destructeur une semaine auparavant, et tous ses efforts pour trouver de l'ouvrage avaient été vains ; son fils, son père et lui-même, après avoir échappé à la contagion, allaient succomber à la faim ! Non, nous n'avions rien à manger. Michel était en proie au plus profond chagrin ; cependant il m'avait promis de ne pas toucher à la bergerie et d'aller plutôt de porte en porte mendier notre nourriture.

L'avocat du roi, qui jusque-là n'avait point songé à interrompre la déposition du vieillard, prit la parole :

— Je dois faire mon devoir, si pénible qu'il soit ; je dois demander au témoin s'il vit, cette nuit, Michel Carroll dans la bergerie.

— Que Dieu ait pitié de lui et de moi ! dit tristement le vieillard en baissant les yeux ; oui, monsieur, je l'ai vu.

— Que faisait-il ?

— Je vis le mouton dans ses mains, répondit le vieux Carroll en inclinant sa tête sur sa poitrine et d'une voix à peine intelligible.

— Je vais bien à regret augmenter votre douleur, reprit l'avocat du roi en s'adressant au vieillard. Prenez la baguette de l'huissier, et si vous voyez ici présent Michel Carroll, posez cette baguette sur sa tête.

— Hélas ! monsieur, s'écria le vieillard les yeux inondés de larmes et d'une voix suppliante, n'exigez point cela de moi.

— Je suis bien affligé d'avoir à vous commander de faire ce que veut l'avocat du roi, dit le président en portant un cahier devant ses yeux afin de cacher une larme qui mouillait sa paupière.

En ce moment, plus d'un avocat dont l'âge avait blanchi les cheveux se cachait le visage de ses mains ou se tenait la tête appuyée sur le coude afin de ne point laisser voir son émotion. De toutes parts, dans l'assemblée, on n'entendait que des gémissemens et des soupirs étouffés.

Le vieillard prit enfin la baguette.

— Michel, mon cher fils, pardonne-moi ! s'écria-t-il d'une voix entrecoupée par des sanglots.

— Mon père fait son devoir, murmura Michel en dialecte irlandais.

Le président fit aussitôt traduire ces paroles, et quand il en eut compris le sens, il jeta un regard de pitié et de satisfaction sur l'accusé.

Après que toutes les plaidoiries eurent été entendues, le président s'adressa au jury :

« Messieurs, dit-il, il n'y a pas même l'ombre du doute moral que l'accusé n'ait volé le mouton ; mais vous avez ici un point tout particulier à considérer, il s'agit d'un fils qui vole un mouton pour empêcher que son vieux père et son enfant ne meurent tous deux de faim. Son vieux père lui-même, forcé de témoigner contre lui dans la cause, avoue avec une admirable vertu la vérité, toute la vérité ; sa tendresse pour son fils, et nous avons vu combien elle était vive, ses sentimens, ses affections, il sacrifie tout à l'honneur et à la religion du serment ; il est de mon devoir de vous faire observer combien est exemplaire, combien est noble et sublime l'action de ce vieillard : nous pouvons tous trouver là une leçon.

» Certes ce n'est pas à moi à censurer la sévérité de la loi qui a fait comparaître ce vieillard devant vous ; mais je suis sûr que vous ne serez point fâchés d'apprendre que, malgré toutes les charges qui pèsent sur l'accusé, vous pouvez néanmoins l'absoudre. J'ai dit tout à l'heure qu'il n'existait pas l'ombre du doute moral que l'accusé n'ait dérobé le mouton ; mais, messieurs, il existe le doute légal, et l'accusé doit en avoir le bénéfice. Le berger n'a pas pu constater l'identité du mouton, puisqu'il était en pièces. La marque imprimée sur la peau aurait été une preuve irrécusable ; mais cette peau n'a pas été retrouvée. C'est sur cette preuve seulement que vous auriez pu condamner, et elle vous manque : l'accusé doit donc être acquitté. Je ne doute pas que si la partie civile assistait à ces débats, elle ne se félicitât elle-même de l'acquittement de l'accusé. »

Le jury entra immédiatement dans la salle des délibérations. M. Evans, qui s'était hâté de revenir dans ses terres, entra en ce moment dans la salle du tribunal, et ayant eu connaissance des dernières paroles du président, il manifesta hautement son mécontentement de ce qu'on avait fait arrêter Michel Carroll et de ce que les poursuites eussent été faites en son nom. Il déclara qu'il avait toujours ignoré cette dernière circonstance, et il assura la cour que désormais Michel Carroll ne manquerait plus de travail, ne serait pas exposé à dévier du chemin de l'honneur, et qu'autant qu'il serait en lui il récompenserait la vertu du vieillard.

Le jury, étant alors rentré, rendit, à la satisfaction générale, un verdict d'acquittement ; et pendant que le vieux Perry Carroll se jetait au cou de son fils, le serrait avec ivresse sur son cœur, riant, pleurant et donnant toutes les démonstrations de la plus vive joie, M. Evans ouvrit en faveur de Michel une souscription qui, ayant circulé sur tous les bancs, s'éleva à une somme considérable.

(*Traduit de l'anglais.*)

AUX ABONNÉS.

Le 1er juin 1840, le *Musée des Familles* a changé de propriétaires.

Une administration nouvelle, et qui n'a rien de commun avec l'ancienne, dirige donc ce journal.

Elle apporte tous ses soins à mériter les suffrages de ses abonnés :

Par l'exactitude de ses publications ;

Par la belle qualité du papier ;

Par l'amélioration déjà si sensible de l'exécution typographique ;

Par le choix des dessins et la perfection des gravures.

A dater du 1er octobre, le *Musée* sera imprimé en caractères neufs de la fonderie de MM. Laboulaye frères.

Non-seulement la nouvelle administration conserve à M. S. HENRY BERTHOUD la rédaction en chef du *Musée des Familles ;* mais, par suite d'un nouveau traité, cet écrivain publiera chaque mois un article dans ce journal.

L'administration du *Musée des Familles* ne saurait trop recommander à Messieurs les abonnés, soit de Paris, soit des départemens et de l'étranger, de s'adresser directement, pour le renouvellement du huitième volume, à M. Piquée, directeur de la nouvelle société, rue Gaillon, 4.

Un service vient d'être organisé pour que chaque abonné *direct* reçoive infailliblement chaque livraison le VINGT-CINQ du mois.

L'administration croit devoir rappeler qu'elle n'est responsable de l'abonnement et de l'exactitude de son service que pour les souscriptions faites dans les bureaux de la direction, soit directement, soit par l'entremise de la poste.

Les lettres et paquets doivent être affranchis.

MM. les abonnés, pour ne pas éprouver de retard dans les envois, sont priés de renouveler leur abonnement avant le 1er octobre.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

ILLUSTRATIONS.

LE NUMÉRO D'OCTOBRE CONTIENDRA l'*Ami du chevalier de Forbin*, par M. S. Henry Berthoud. (Suite et fin.) — *Un grand marin inconnu*, par M. Jal, historiographe de la marine. — La *Bastille*, par le bibliophile P.-L. Jacob. — *Rip*, par Whasington Irving. — *Boston*, par M. Davis. — Une *Histoire des coiffures sous la révolution de* 1793. — *Le chœur des Anges*, par M. André Van Hasselt. — *Critique littéraire*, par M. Edmond Leclerc, et plusieurs autres articles.

En NOVEMBRE, DÉCEMBRE et JANVIER le *Musée des Familles* publiera :

La Couronne et la hache, œuvre posthume, par Mme la duchesse d'Abrantès. — La *Guyane*, par M. Benoit. — *Napoléon*, par M. Victor Herbin. — *La Matinée d'un malade*, par M. S. Henry Berthoud. — *Mère et martyre*, par M. Félix Bogaerts. — *Anne*, par M. S. Henry Berthoud. — Une Nouvelle de M. Théophile Gauthier; une Nouvelle de M. Alphonse Karr. — *Voyage au bout de mon doigt*, par M. Bertsch, etc.

